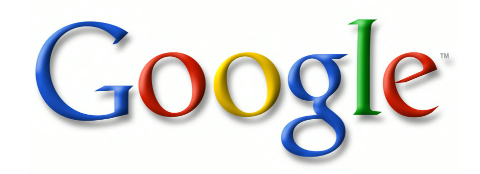


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

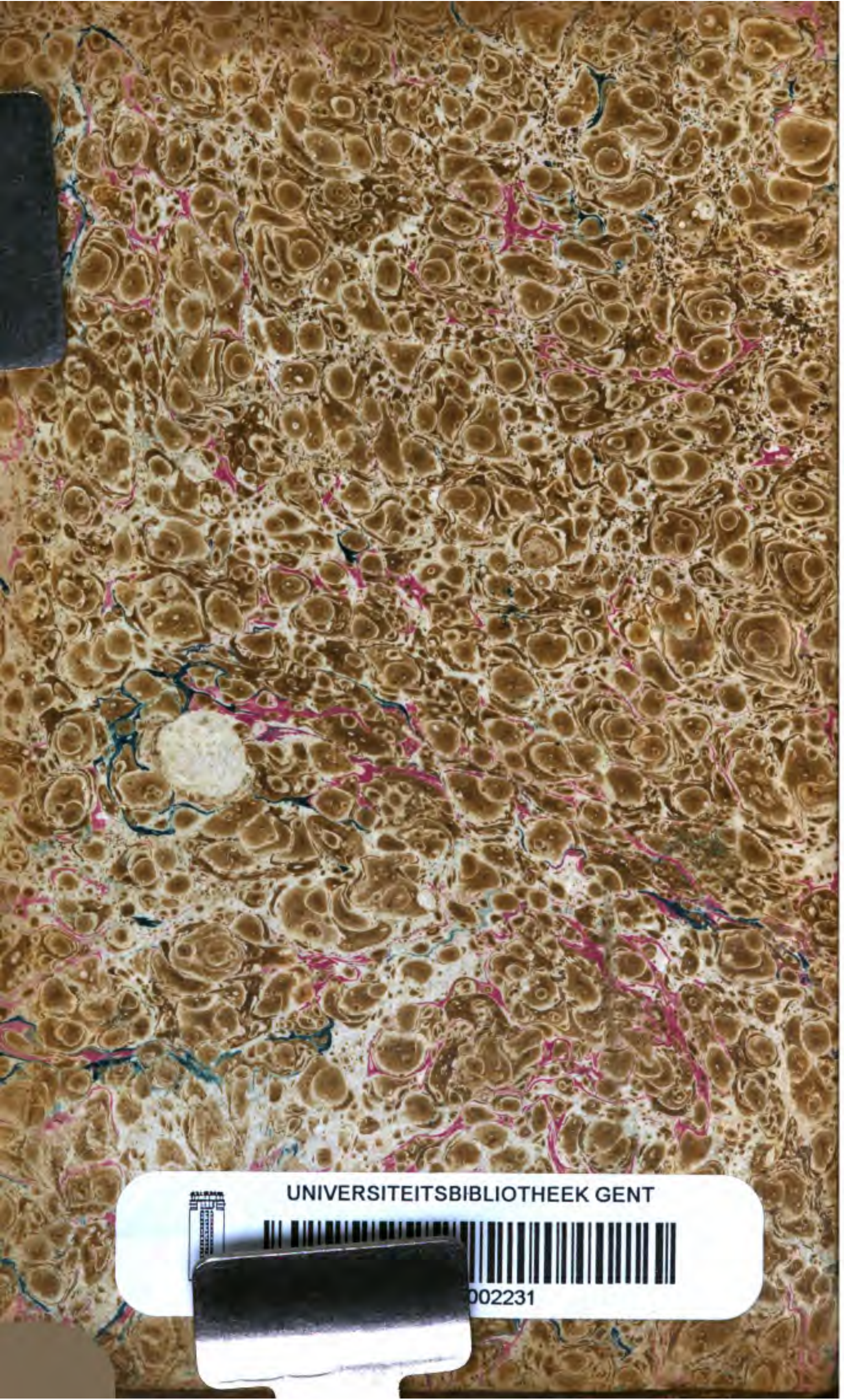
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
002231



Ar 1448

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL,

HISTORIQUE, CRITIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE.

TOME XIV.

PIA. = RAYN.

Cet Ouvrage se trouve :

Chez { L. PRUDHOMME, Éditeur, rue des Marais, au bureau du Lavater ; PRUDHOMME fils, Imprimeur-Libraire, même rue, n° 17 ; GARNERY, Libraire, rue de Seine, hôtel de Mirabeau ; } à Paris.

Madame BUYNAND, née BRUYSET, à Lyon.
Mademoiselle LEROY et Compagnie, à Caen.

Allô	Amiens.
Frère, aîné.	Rouen.
Vallée, aîné.	*Id.*
Renault	*Id.*
Blocquet et Castiaux.	Lille.
Stapleaux.	Bruxelles.
Gambier.	*idem.*
Victor Mangin.	Nantes.
Busseuil, jeune.	*Id.*
Lafite.	Bordeaux.
Durville.	Montpellier.
Fourier-Mame.	Angers.
Catineau.	Poitiers.

Gambart, Imprimeur, Éditeur de la Feuille périodique de Courtray.

Desoer.	Liège.
Bovard.	Aix-la-Chap.
Leroux.	Mayence.
Élisée Aubanel.	Tarascon.
Gosse.	Baïonne.
Perthès.	Hambourg.
Immerzeel et Compagnie	Amsterdam.
Umlang	Berlin.
Artaria	Vienne.
Alici, Libraire de la Cour.	St.-Pétersb.
Riss et Saucet.	Moscou.
Brummer.	Copenhague
Borel et Pichard.	Rome.
Borel et Pichard.	Naples.
Giegler et Dumolard.	Milan.
Grieshammer.	Leipsick.
Esslinger.	Francfort.

Et chez tous les principaux Libraires et Directeurs de postes.

*Les articles nouveaux sont marqués d'une *. Les articles anciens, corrigés ou augmentés, sont distingués par une †.*

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL,
HISTORIQUE, CRITIQUE
ET BIBLIOGRAPHIQUE,

Ou Histoire abrégée et impartiale des hommes de toutes les nations qui se sont rendus célèbres, illustres ou fameux par des vertus, des talens, de grandes actions, des opinions singulières, des inventions, des découvertes, des monumens, ou par des erreurs, des crimes, des forfaits, etc., depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours ; avec les dieux et les héros de toutes les mythologies ; enrichie des notes et additions des abbés BROTIER et MERCIER DE SAINT-LÉGER, etc., etc.

D'après la huitième Édition publiée par MM. CHAUDON et DELANDINE.

NEUVIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE DE 16,000 ARTICLES ENVIRON,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Amicus Plato, amicus Aristoteles, magis amica veritas.

Suivie de Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus daus ce Dictionnaire.

Ornée de 1,200 portraits en médaillons.

TOME XIV.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PRUDHOMME FILS.

1810.

NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.

† PIA (Philippe-Nicolas), né à Paris le 15 septembre 1721, mort le 4 mai 1799, étudia la chimie avec succès, et remplit pendant long-temps la place de pharmacien en chef de l'hôpital de Strasbourg. Il revint à Paris, et fut nommé échevin en 1770 : dès-lors il signala son administration par des établissemens utiles : le principal fut la formation et le dépôt des boîtes fumigatoires, propres à rappeler les noyés à la vie, lorsqu'ils ne sont encore qu'asphixiés par le défaut de respiration. Pia perfectionna les instrumens destinés à faire parvenir l'air dans les poumons, et à introduire de la fumée dans les intestins. Par ce secours, la première année, vingt-quatre noyés retirés de la Seine, furent rendus à l'existence. La révolution détruisit en partie l'établissement de Pia, ruina sa fortune ; et c'est dans l'indigence que cet ami des hommes a fini ses jours. Ses écrits ont pour titre : I. *Description* de la boîte d'entrepôt pour les secours des noyés, 1770, in-8°. II. *Détails* des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, 1773, plusieurs volumes in-12.

* PIACENTI (Laurent), né à Bologne le 25 mai 1658, professeur public de droit civil, fut successivement curé, chanoine, protonotaire apostolique, consulteur du saint-office, etc. On a de lui un ouvrage intitulé : *Ambarum legum institutiones in lib. 7. divisæ, quatuor tribunalia continentes, nempè canonicum, morale, civile et criminale, ad utrumque bonum temporale, et perpetuum directæ*, Bononiæ, 1714, in-fol. Piacenti mourut à Bologne le 19 août 1731.

* PIACENTINI (P. D. Grégoire), moine de Saint-Basile, né à Viterbe, et mort à Velletri le 3 décembre 1754, à l'âge de 70 ans, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont, I. *Epitome græcæ paleographiæ, et de rectâ græci sermonis pronunciatione dissertatio*, Romæ, 1735, in-4°. II. *Di sigillis veterum Græcorum*,



et de tusculano Ciceronis, etc., Romæ, 1757, in-4°.

* PIACENTINO, célèbre jurisconsulte du 12e siècle, professa le droit à Mantoue et à Bologne, se retira ensuite à Montpellier, où il ouvrit un cours de jurisprudence. Ce fut dans cette ville qu'il écrivit son *Introduction à l'étude des lois*, et donna la collection des Institutes de Justinien. Un grand fonds de vanité, des manières tranchantes lui firent beaucoup d'ennemis, et lui attirèrent de grands désagrémens. Il mourut à Montpellier en 1192. On a de lui, I. *Placentini, icti vetutissimi, in summam institutionum, sive elementorum Justiniani, nunc primùm in lucem editi libri IV; de varietate actionum libri VI*, Moguntiæ, 1535, in-fol. II. *In codicis Justiniani ex repetitá lectione libros IX, summa ante 400 fermè annos scripta, et nunc primùm in lucem edita cum indice gemino*, Moguntiæ, 1536, in-fol.

* PIAGGIO (Téramo), peintre, né en 1485, dans le territoire de Gènes, apprit les élémens de la peinture dans cette ville sous d'habiles maîtres: il alla ensuite à Milan et à Parme, où il fit un étude particulière des œuvres de Léonard de Vinci Corregio, et de plusieurs autres célèbres artistes. Le séjour de Piaggio à Rome fut consacré à celle des œuvres de Raphaël, et il fut un des premiers qui s'éloigna du style gothique qui régnoit de son temps. Parmi ses *ouvrages*, on distingue la superbe table qui représente Sainte-Thérèse, presque de grandeur naturelle, avec Saint-Nicolas de Bari, Saint-Jean-Baptiste, Sainte Claire et un évêque; elle est en la possession d'un de ses héritiers. On admire encore quelques-unes de ses *peintures* dans l'église de Notre-Dame des Graces, près de Chiavari. Zoagli, sa patrie, conserve encore plusieurs de ses *ouvrages*; et on voit dans l'église de Saint-Laurent de Gènes, un *tableau* représentant les principaux événemens de la vie de Saint-Jean-Baptiste.

† PIALES (Jean-Jacques), l'un des plus célèbres jurisconsultes du 18e siècle, né à Rhodez, et mort à Paris vers 1798, se livra exclusivement à l'étude du droit canonique, et devint l'oracle du clergé et de tous ceux qui eurent des questions à décider sur les matières bénéficiales. Ses nombreux *traités* ont été recueillis, et forment 26 volumes in-12. La plupart, d'après les changemens politiques de la France, sont devenus inutiles; et l'auteur eut le chagrin de survivre à leur usage.

* PIAMONTINI (Joseph), sculpteur florentin, né en 1664, eut d'abord pour maître Jean-Baptiste Foggini, puis fut envoyé par le grand-duc à Rome, afin d'y étudier l'antique, dans lequel il fit de très-grands progrès. De retour à Florence, il fut pensionné par le prince et logé dans son palais. Il *orna* de statues et de bas-reliefs en marbre, plusieurs églises et maisons particulières; il *travailla* aussi le bronze pour divers souverains de l'Europe. Tous ses ouvrages sont remarquables par un dessin ferme et gracieux. On ignore l'année de sa mort.

PIANÈZE (le marquis de). *Voyez* SIMIANE.

PIASECKI, (Paul), Piasecius, évêque de Prémisli en Pologne, publia, en 1646, une *His-*

toire de tout ce qui s'est passé dans la Pologne, depuis Etienne Battori jusqu'à l'année de l'édition, in-fol. Cette histoire a le seul mérite d'être détaillée ; car elle est d'ailleurs pleine d'inexactitudes. On cite encore de lui, un ouvrage moins connu, sous ce titre : *Praxis épiscopalis*, in-4°.

* I. PIATTI (Piattino de), d'une noble famille de Milan, passa quinze ans à la cour du jeune Galéas-Marie Sforce, dont il étoit page ; mais ayant encouru la disgrace de ce prince, il fut enfermé dans le château de Monza, dont il ne sortit qu'au bout de quinze mois ; c'est-à-dire en 1470. Il se retira ensuite à Ferrare, où il fut accueilli par le duc Hercule ; bientôt après il prit du service dans les troupes du duc Urbain, et passa ensuite à l'armée de Jean-Jacques Trivulce. Le métier des armes ne l'empêcha point de cultiver les muses ; et il donna à cette époque quelques *essais* de poésies latines qui furent imprimées. Il espéroit obtenir par la protection de Trivulce, des honneurs et des récompenses de Charles VIII, roi de France, à qui il vouloit dédier un recueil de ses poésies ; mais la mort de ce monarque détruisit ses espérances. Il voulut faire quelque tentative pour le même objet auprès de Louis XII, mais elle eut si peu de succès, qu'il se vit réduit à se retirer à Garlasco, dans le territoire de Pavie, où il ouvrit une école publique d'éloquence, et prononça, à son ouverture, un *discours* qui a été imprimé. On ignore l'époque de sa mort ; tout ce qu'on sait à cet égard, c'est qu'il vivoit encore en 1508. Il a aussi laissé deux livres d'*Epigrammes*, dédiés à Laurent de Médicis.



II. PIATTI (Jérôme), né d'une illustre famille de Milan, en 1547, entra chez les jésuites en 1578, et mourut à Rome, le 14 août 1591. On a de lui, I. *De bono statûs religiosi libri tres*, Romæ, 1590 ; Venetiis, 1591. Cet ouvrage fut traduit en plusieurs langues, et en italien par le P. Benoît Rogacci, sous le titre de l'*Ottimo stato di vita, cioè il religioso, etc.* ; Rome, 1725. II. *De cardinalium dignitate et officio tractatus Hieronymi-Piatti, soc. Jesu, additionibus, notis et dissertationibus auctus et illustratus ab. Jos. Andrea Tria*, Rome, 1746. Le P. Piatti a aussi écrit un autre livre, intitulé : *De bono statûs conjugalis*. Il est à présumer que ce jésuite traitoit une question qu'il n'entendoit guère.

I. PIAZZA (François), de Bologne, célèbre canoniste du 15e siècle, prit l'habit des frères mineurs de l'observance en 1424, et se distingua dans son ordre par ses talens et son érudition. Il a écrit, *De restitutionibus, usuris et excommunicationibus*, Cremone, 1472. Ce même ouvrage fut réimprimé à Padoue, en 1473, in-fol. ; et à Venise, en 1474, sous le titre : *Franciscus de Platea, de restitutionibus, usuris et excommunicationibus*. Piazza mourut dans sa patrie, le 17 décembre 1460.

*II. PIAZZA (frère Côme), de Castel-Franco, dans la marche de Trévise ; après avoir fait une étude suivie des compositions des peintres vénitiens, et *peint* pour plusieurs églises, il prit l'habit de capucin. Envoyé en Allemagne, il entra au service de l'empereur Rodolphe ; mais bientôt il passa à Rome, où il *pei-*

gnit divers tableaux pour le pape Paul V. Peu satisfait de ce pape, qui ne paya point ses travaux à leur prix, il retourna à Venise, où il fut *employé* dans les décors et les embellissemens de la superbe église du Rédempteur. Piazza termina ses jours dans cette ville, en 1621, âgé de 64 ans.

* III. PIAZZA (Christophe), originaire de Ravenne, né à Modène, en 1630, et chevalier de Saint-Etienne, passa la plus grande partie de sa vie à Ravenne, où il mourut en 1688. On a de lui quelques poésies insérées dans le *Recueil choisi des poésies des poètes de Ravenne*, de l'abbé Ginanni.

* IV. PIAZZA (Pierre), frère puîné du précédent, et comme lui chevalier de l'ordre de Saint-Etienne, né à Modène, en 1638, résida quelque temps à Ravenne, patrie de ses ancêtres. Il passa ensuite à la cour de Toscane, et fut reçu à Florence, membre des académies des apathistes et de la Crusca. Il mourut dans cette dernière ville en 1680. On trouve quelques-unes de ses poésies dans le *Recueil choisi des poésies des poètes de Ravenne*, de l'abbé Ginanni.

* V. PIAZZA (Jérôme-Barthélemy), né en Italie, prêtre apostat, qui, après avoir été dominicain et reçu les ordres, embrassa la communion de l'église anglicane, et se maria en Angleterre pour confirmer la sincérité de sa conversion. Il enseigna, pendant plusieurs années, l'italien et le français à Cambridge, où il mourut vers 1745, et fut auteur d'un *Abrégé de l'histoire de l'Inquisition et de ses procédures*, Londres, 1722.

* VI. PIAZZA (le marquis Vincent), né d'une illustre famille, le 1er mars, à Modigliano, terre du domaine florentin en Romagne, sortit du lieu de sa naissance en 1676, et devint page à la cour de Parme. Doué d'une grande facilité, il fit de grands progrès dans l'étude des belles lettres, et cultiva la poésie avec succès. On a de lui, I. *Bona Espugnata*, poème en 12 chants; Parme 1694, Sorli, 1738 et Parme, 1743. II. *Eudamia, favola pastorale*, Rome, 1717, et Parme 1743, à la suite du premier poème. Cette comédie pastorale fut mise en musique par le célèbre Cappelli, et représentée avec le plus grand succès sur les théâtres de Parme et de Modène. Piazza mourut à Parme le 12 août 1745.

* PIAZZOLI (Louis), citoyen de Côme, vécut à la cour de Rome dans le 17e siècle. Il fit imprimer, en 1623 un livre de *Poésies amoureuses*, pleines de fadeurs et de concetti, suivant l'usage des poètes italiens.

PIAZZETTA (Jean-Baptiste), peintre célèbre de l'école de Venise, né dans cette ville en 1682, où il mourut en 1754, âgé de 72 ans, s'étoit formé un goût singulier de dessin. Il estropioit la plupart de ses figures, en voulant les *dessiner* d'une manière forte et proportionnée. On a cependant beaucoup gravé d'après lui, parce que ses *dessins* ont, malgré leurs défauts, un caractère de grandeur qui tient du goût de Michel-Ange. Son talent ne l'enrichit pas : il mourut si pauvre, qu'un de ses amis fut obligé de le faire enterrer à ses frais.

PIBRAC. *Voyez* FAUR, n° I.

† I. PIC (Jean), comte de la

Mirandole et de Concordia, né le 24 février 1463 d'une famille illustre, fut dès sa plus tendre jeunesse un prodige prématuré de mémoire, de travail et d'érudition. A peine avoit-il entendu trois fois la lecture d'un livre, qu'il répètoit les mots de deux pages entières, ou dans leur ordre naturel, ou dans leur ordre rétrograde. Après avoir étudié le droit à Bologne, il parcourut les plus célèbres universités de France et d'Italie. On prétend qu'à l'âge de 18 ans il savoit vingt-deux langues. Mais il n'y a point de langue dit un homme d'esprit, qui ne demande environ une année pour la bien posséder; et quiconque dans une si grande jeunesse en sait vingt-deux, peut être soupçonné de n'en savoir que les élémens. » Une chose plus extraordinaire encore, c'est que ce prince, ayant étudié tant d'idiomes différens, ait pu à 24 ans soutenir des thèses sur tous les objets des sciences, sans en excepter une seule : *de omni re scibili*. Ces thèses, affichées à Rome, où l'auteur s'étoit rendu pour paroître sur un théâtre plus digne de son nom, lui suscitèrent des ennemis. On l'accusa d'hérésie, et on l'empêcha de se donner de nouveau en spectacle. Le pape Innocent VII en censura treize propositions, après les avoir fait examiner par des commissaires. Pic publia une *Apologie*. Une chose assez singulière, c'est qu'un des théologiens qui se mêlèrent de censurer les thèses, étant interrogé sur la signification du mot de *cabale* contre lequel il déclamoit, répondit que « c'étoit un hérétique qui avoit écrit contre Jésus-Christ, et que ses sectateurs avoient eu de lui le nom de *cabalistes*. » (Mémoires de Niceron, tome 34.) Pic fut accusé de magie par l'envieuse ignorance. On trouve à la tête de ses ouvrages les 1400 Conclusions générales, sur lesquelles il offrit de disputer. Un peu d'élémens de géométrie et de sphère étoient, dans cette étude immense, la seule chose qui méritassent ses peines. Tout le reste ne sert qu'à faire voir l'esprit du temps. C'est le précis des ouvrages d'Albert, surnommé *le Grand*, un fatras de questions ineptes de l'école, un mauvais mélange de la théologie scolastique et de la philosophie péripatéticienne. On y voit qu'un ange est infini *secundùm quid ;* que les animaux et les plantes naissent d'une corruption animée par la vertu productive. Sa passion pour l'étude devint si forte, qu'il renonça à ses biens patrimoniaux, et mourut à Florence le 17 novembre 1494, le même jour que Charles VIII fit son entrée dans cette ville. Ce prince ayant appris qu'il étoit à l'extrémité, lui envoya deux de ses médecins; mais leur art ne lui fut d'aucun secours. On lui fit cette épitaphe :

Joannes jacet hîc Mirandula : *cætera nôrunt*
Et Tagus et Ganges ; forsan et Antipodes.

« L'histoire du prince de la Mirandole, dit Voltaire, n'est que celle d'un écolier plein de génie, parcourant une vaste carrière d'erreurs, et guidé en aveugle par des maîtres aveugles. » Outre ses *Thèses*, on a de lui plusieurs autres *ouvrages*, écrits avec assez d'élégance et de facilité. Ils ont été recueillis en un vol. in-fol., pour la première fois à Bologne, 1496, puis à Venise, 1498, et enfin à Bâle en 1573 et en 1601. Les principaux sont, I. Ses *Livres* sur le commencement de la *Genèse*, dans lesquels on trouve bien des questions inutiles. II. Un *Traité de la dignité de l'homme*.

III. Un autre *de l'Etre de l'univers*. IV. Les *Règles de la vie chrétienne*. V. Un *Traité du royaume de* Jésus-Christ et de la *vanité du monde*. VI. Trois livres sur le *Banquet de Platon*. VII. Une *Exposition de l'Oraison dominicale*. VIII. Un livre de *Lettres*, pleines d'esprit et d'érudition, suivant Niceron. C'est ce qui engagea Christophe Cellarius à les publier de nouveau avec des sommaires et des notes, 1682, in-8°. IX. *Disputationes adversùs astrologiam divinatricem*, Bologne, 1495, in-folio, rare. Pic s'y déclare contre l'astrologie judiciaire; mais il ne faut pas s'y méprendre, c'est contre l'astrologie pratiquée de son temps. Il en admettoit une autre; et c'étoit, selon lui, l'ancienne, la véritable, qui, disoit-il, étoit négligée, et par laquelle il croyoit pouvoir prédire la fin du monde. Il assure « qu'il n'y a aucune vertu dans le ciel et sur la terre, qu'un magicien ne puisse faire agir; » et il soutient que « les paroles sont efficaces en magie, parce que Dieu s'est servi de la parole pour arranger le monde. » Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*, tome II, page 336, déplore pour la poésie italienne la perte prématurée de Pic de la Mirandole. — Pic brûla cinq livres de *Poésies* latines qu'il avoit soumises au jugement de Politien, et il fit regretter à cet aristarque la sévérité de sa critique sur quelques-unes. *Voyez* sa vie par Jean-François Pic son neveu, à la tête du recueil des œuvres de son oncle. Cette vie est faite avec beaucoup de soin. *Voyez* aussi les éloges de Paul Jove. On voit par cet éloge, que Pic étoit appelé le *Phénix de son temps*. La plupart des géographes l'ont fait, sans raison, souverain de la Mirandole et de Concordia : il ne le fut jamais. Son frère aîné Galeoti Pic, posséda cet état après la mort de leur père, et le transmit à Jean-François Pic son fils qui suit.

II. PIC (Jean-François), prince de la Mirandole, neveu du précédent, et fils de Galeoti Pic, prince de la Mirandole, né en 1570, cultiva les sciences avec autant d'ardeur que son oncle; mais sa passion pour la scolastique lui fit un peu négliger la belle latinité. Sa vie fut fort agitée, et il fut chassé deux fois de ses états : la première, par son frère, et la seconde, par les Français en 1512. Il y rentra trois ans après; mais Galeoti son neveu, l'ayant surpris la nuit dans son château, l'assassina avec son fils Albert, le 15 octobre 1533. Paul Jove dit que quelques-uns regardèrent cette fin funeste comme une juste punition de sa cruauté. Pic ayant fait altérer les espèces qui avoient cours dans ses états, par le directeur de sa monnoie, et ayant gagné considérablement par cette fraude, fit cependant mourir par un supplice cruel ce directeur, pour appaiser les murmures du peuple. Mais plusieurs, dit Niceron, ont rejeté tout l'odieux de cette affaire sur sa femme, qui l'avoit entreprise et conduite sans sa participation. En effet, ses contemporains lui donnent les plus grands éloges. C'étoit, selon Sadolet, un prince qui joignoit la force à la raison; la modestie à la puissance, la piété aux armes, la doctrine aux soins de l'administration. Nous avons quelques-uns de ses ouvrages, dans le recueil de son oncle. Il n'y montre pas autant d'esprit, de subtilité et d'érudi-

tion; mais on y trouve plus de solidité et d'égalité. Les principaux sont, I. Deux livres *sur la mort de* JÉSUS-CHRIST. II. Deux autres sur l'*Etude de la philosophie profane et sacrée*. III. Un autre sur l'*Imagination*, traduit en français par Baïf, Paris, 1577; in-8°. IV. Un Traité *De rerum prænotione*, dans lequel il s'élève avec force contre les moyens illicites dont on se sert pour tâcher de pénétrer dans l'avenir. V. La *Vie de Sardanapale*. VI. Des *Poésies latines*. VII. Quatre livres de *Lettres*. On a encore de lui, séparément, I. *Strix*, sive *De ludificatione dæmonum*, 1612, vol. in-8°. II. *De animæ immortalitate*, 1525, in-4°. III. *Vita Savonarolæ*; Paris, 1674, in-12; morceau curieux. C'est une apologie de ce célèbre infortuné, en deux livres, contenant quinze chapitres.

I. PICARD. *Voyez* PICART.

II. PICARD, ainsi nommé, parce qu'il étoit de Picardie, renouvela le système des adamites au commencement du 15e siècle, et se fit suivre par une populace ignorante. Il prétendoit être un nouvel Adam, envoyé de Dieu pour rétablir la loi de nature. Il fut chef des hérétiques qui se répandirent dans la Bohême, et qui de son nom furent appelés picards; Zisca détruisit leur principal asile en 1420; mais la secte ne fut pas entièrement détruite. On prétend que les hernutes, dont Zinzendorf a été le père, dans le 18e siècle, en sont une branche. *Voyez* ADAM.

*III. PICARD *ou* PIKARD (Jean), docteur en médecine et pasteur à Couorden, a écrit en Hollandais une *Description succinte de quelques antiquités oubliées et cachées des pays situés entre la mer du Nord et les rivières de l'Issel, de l'Ems et de la Lippe, avec des Annales du pays de Drenthe*. Amsterdam, 1640, in-4°.

*IV. PICARD (Mathurin), curé de Mesnil-Jourdain, diocèse d'Evreux, auteur d'un livre singulier et rare, intitulé: *Le Fouet des paillards*, ou *Juste punition des voluptueux et charnels*; Rouen, 1623, in-12. Cet auteur avoit écrit comme Urbain Grandier, et il en eut le sort; mais ce ne fut qu'après sa mort, car on l'exhuma pour le brûler comme sorcier, à Rouen, le 21 août 1647.

V. PICARD (Jean), prêtre et prieur de Rillé en Anjou, né à la Flèche, vint de bonne heure à Paris, où des talens supérieurs pour les mathématiques et l'astronomie le firent connoître. On le choisit pour membre de l'académie des sciences en 1666. Cinq ans après, le roi l'envoya au château d'Uranienbourg, bâti par Ticho-Brahé en Danemarck, pour y faire des observations astronomiques. Cette course fut très-utile à l'astronomie. Picard rapporta de Danemarck des lumières nouvelles, et les manuscrits originaux des observations de Ticho-Brahé, augmentées d'un livre. Ces découvertes furent suivies de plusieurs autres: il observa le premier la lumière dans le vide du baromètre, ou le *Phosphore mercuriel*. Il fut aussi le premier qui mesura un degré du méridien terrestre, pour déterminer la méridienne de France. Son travail comprit la portion de l'arc, entre les parallèles des villages d'Anières et de Malvoisine, par un enchaînement de triangle



dont la distance de Villejuif à Juvisi est la base mesurée. Depuis, en 1693, Lahire continua cette opération jusqu'à Dunkerque, tandis que Cassini la poussoit au midi jusqu'à Perpignan. La longueur de cet arc, depuis Dunkerque jusqu'à Mont-Joui, près de Barcelonne, est de 10 degrés 7487". Il travailloit avec le célèbre Cassini, son ami et son émule, lorsqu'il mourut, en 1683. Ses ouvrages sont, I. *Theorie du nivellement*, publiée et augmentée par Lahire. Ce traité manquoit dans la librairie depuis plus de 50 ans, lorsqu'on a publié, en 1806, à Paris, un Essai sur le Nivellement, in-8°, très-bien fait, et qui peut tenir lieu de l'ouvrage de Picard. II. *Pratique des grands cadrans par le calcul*. III. *Fragmens de* Dioptrique. IV. *Experimenta circa aquas effluentes*. V. *De mensuris*. VI. *De mensurâ liquidorum et aridorum*. VII. *La mesure de la terre*. Paris 1671, imprimerie royale, grand in-fol. dont il donna ensuite un abrégé. VIII. *Voyage d'Uranienbourg* ou *Observations astronomiques faites en Danemarck*. IX. *Observations astronomiques faites en divers endroits du royaume*. X. *La Connoissance des temps*, pour l'année 1679 et suivantes, jusqu'en 1683 inclusivement. Tous ces ouvrages se trouvent dans les tomes VI et VII des Mémoires de l'académie des sciences. Picard fut un des premiers qui appliquèrent le télescope au quart du cercle. Auzout, célèbre mathématicien, eut le premier cette idée heureuse; mais Picard la perfectionna tellement, qu'on lui en attribue assez généralement la gloire.

VI. PICARD (Benoît), capucin, connu sous le nom de *Père Benoît*, de Toul, né en cette ville, en 1580, se consacra aux recherches historiques. Nous avons de lui, I. Une *Histoire de de la maison de Lorraine*, 1704, in-8°. II. Une *Histoire ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4°. III. Un *Pouillé de Toul*, deux vol in-8°, qui fut défendu par arrêt du parlement. Ces livres, mal écrits, manquent quelquefois de critique; mais ils renferment des choses qu'on ne trouve point ailleurs. L'auteur mourut en 1720, à 40 ans.

VII. PICARD (Charles-Adrien), mort au mois de mars 1779, a publié une *Lettre* sur quelques monumens antiques. Paris, 1758, in-8°, et le *Catalogue* raisonné du cabinet de Babault, 1763, in-12.

PICARDET (C. N.), né à Dijon, se fit ecclésiastique, et devint prieur de Neuilly et membre de l'académie de sa ville natale. Il reunit l'exercice de la bienfaisance à la culture des lettres, et fonda un prix de vertu pour une rosière. On lui doit, I. Les deux *Abdalonyme*, histoire phénicienne, Dijon, 1779, in-8°. Le sujet de ce roman moral, propre à l'instruction de la jeunesse, est tiré de Quinte-Curce. II. *Histoire météorologique* pour l'année 1785. III. Il avoit entrepris un grand ouvrage intitulé: *La grande Apologétique*. C'étoit la réfutation de toutes les hérésies, depuis l'origine du christianisme. La mauvaise santé de l'auteur le força d'abandonner cette entreprise. — Son frère, membre aussi de l'académie de Dijon, a publié des *Poésies* qui ne sont pas sans mérite, et un *Journal des observations du baromètre* de Lavoisier. Ce dernier

écrit est inséré dans les Mémoires de l'académie de Dijon, pour l'année 1785. Les deux frères sont morts dans leur patrie pendant la révolution.

I. PICART (Michel), né à Nuremberg, en 1574, professeur de philosophie et de poésie à Altorf, où il mourut en 1620, à 46 ans, après avoir été ami d'Isaac Casaubon, a laissé, I. Des *Commentaires* sur la politique et sur quelques autres ouvrages d'Aristote. II. Des *Disputes*. III. Des *Harangues*. IV. Des *Essais* de critique, V. Une *Traduction* latine d'Oppien, imprimée à Paris en 1604. Ce fut 37 ans après sa mort, que Jean Saubert, ministre à Nuremberg, publia l'ouvrage de Picart, intitulé, *Liber singularis periculorum criticorum*.

II. PICART (François le), docteur en Sorbonne, né à Paris en 1504, mort dans la même ville le 15 septembre 1558, à 54 ans, doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, et seigneur d'Artilli et de Villeron, se distingua par son zèle et par son savoir. Le P. Hilarion de Coste, minime, a écrit sa vie. On lui attribue un livre singulier et rare, intitulé: *Le débat d'un jacobin et d'un cordélier, à qui aura sa religion meilleure*, 1606, in-12.

* III. PICART (Etienne), dit le *Romain*, l'un des plus habiles *graveurs* de son temps, reçu en 1664, membre de l'académie royale, dont il devint le doyen en 1705, quitta Paris en 1710, et alla s'établir à Amsterdam, où il mourut, le 12 novembre 1721, âgé de 90 ans.

IV. PICART (Bernard), né à Paris le 11 juin 1673, fils du précédent, étudia la gravure sous son père, qu'il surpassa, et l'architecture et la perspective sous Sébastien Leclerc. Son attachement à la religion protestante le fit passer en Hollande en 1710. Il s'y distingua par l'ordonnance, l'exactitude, la correction de ses *dessins*, par la propreté et la délicatesse des estampes, dont il orna un grand nombre de livres. Il ne fut guère occupé en Hollande que par des libraires; mais il avoit soin de garder une quantité d'épreuves de toutes les planches qu'il gravoit. Les curieux qui vouloient en faire des collections les achetoient fort cher. Ses dessins étoient aussi à un très-haut prix. Quand ce maître s'est écarté de sa manière *léchée*, il a fait des choses touchées avec assez de liberté, et qui sont très piquantes. Ses *compositions*, en grand nombre, font honneur à son génie. Les pensées en sont belles et pleines de noblesse; peut-être sont-elles quelquefois trop recherchées et trop allégoriques. Il altéra l'expression de ses têtes à force de les couvrir de petits points, et chargea ses draperies de tailles roides, longues, unies, qui produisent un fini froid et insipide. Le talent de cet artiste sembla rétrograder en Hollande. Pour plaire aux amateurs hollandais, qui estiment avant tout un fini précieux, il altéra sa manière spirituelle, et tomba dans la froideur. Aussi les connoisseurs font-ils une distinction entre les estampes qu'il avoit publiées à Paris, et celles qu'il mit au jour, lorsqu'il fut retiré en Hollande. Quoique plusieurs de ces dernières aient du mérite, elles ne peuvent être comptées parmi les titres de Bernard Picart à la célébrité, et elles n'ont été utiles qu'à sa fortune. Il mourut

à Amsterdam, le 8 mai 1733. Picart a fait un grand nombre d'estampes, qu'il nomma les *Impostures innocentes*; parce qu'il avoit tâché d'imiter les différens goûts pittoresques de certains maîtres savans, qui n'ont gravé qu'à l'eau forte, tels que le *Guide*, *Rembrant*, *Carle Maratte*, etc. Son but étoit d'embarrasser quelques personnes qui vouloient que les peintres seuls pussent graver avec esprit et liberté. En effet il eut le plaisir de voir ses estampes vendues comme étant des maîtres qu'il avoit imités, et achetées par ceux même qui se donnoient pour connoisseurs du goût et de la manière des peintres dans la gravure à l'eau forte. Le recueil de ses estampes forme un in-fol: Amsterdam, 1734. On a encore une collection de *Pierres antiques gravées, sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms, dessinées et gravées en cuivre par* B. Picart, *avec les explications latines, traduites par Liniers*, in-folio, Amsterdam, 1724. Il a fait de plus beaucoup d'*Epithalames*, sortes d'estampes en usage dans la Hollande. On admire aussi les estampes dont il a enrichi le grand ouvrage des *Cérémonies religieuses de tous les peuples du monde*, publiées par J.-F. Bernard, à Amsterdam, 1723 et années suivantes, 9 vol. in-folio. Il en a été publié une nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée, à Paris 1808, 1809 et 1810, 13 vol. in-fol., y compris les 2 vol. de superstitions. (*V*. Bernard J.-F., n° XXX). On a enfin de Picart les figures du *Temple des Muses*, Amsterdam, 1733, in-folio. (*V*. Stosch.)

IV. PICART de Saint-Adon (François), doyen dignitaire de Sainte-Croix d'Etampes, né à Saint-Côme, diocèse de Rhodez, en 1698, et mort à Etampes en 1773. On a de lui divers ouvrages de piété, qui forment chacun un vol. in-12. I. L'*Histoire des voyages de Jésus-Christ*. II. Les *Voyages de saint Paul*. III. L'*Histoire de la Passion*. IV. Le *Livre des affligés pénitens*. V. *Pratiques sur le Dogme et la Morale*. VI. *Livre de piété* ou *Recueil de Prières*, etc., etc.

V. PICART, *Voyez* Picard.

* PICCHENA (Curzio), né d'une noble et ancienne famille de S. Gimignano, dans le territoire de la Toscane, vers le milieu du 16e siècle, fut employé par plusieurs princes d'Italie dans des négociations importantes; mais bientôt il se dégoûta du séjour des cours, et se retira à Florence, où malgré sa répugnance, il fut fait secrétaire d'état et sénateur, en 1621. On a de lui un ouvrage judicieux et plein d'érudition, sur Tacite, qui eut plusieurs éditions, mais dont la meilleure est celle publiée à Francfort, en 1607. On ignore l'époque de sa mort.

† I. PICCINI (Nicolas), célèbre musicien, né à Bari, dans le royaume de Naples en 1728, d'un père qui cultivoit la musique, et qui ne vouloit pas l'apprendre à son fils, montra, dès sa plus tendre enfance, un goût tellement décidé pour cet art, qu'il ne pouvoit voir un clavecin sans tressaillir. Le jeune Piccini étudioit pour entrer dans l'état ecclésiastique, lorsque son père le conduisit un jour chez l'évêque de Bari. Se croyant seul, il s'amusa sur le clavecin du prélat. Celui-ci l'entendit de l'appartement voisin, et

se plut à lui faire répéter plusieurs airs. La justesse et la précision du chant et l'accompagnement le surprirent tellement, qu'il fit entrer sur-le-champ le jeune homme au conservatoire de Saint-Onufrio, à la tête duquel étoit alors le fameux Leo. Cette époque est brillante dans l'histoire de la musique italienne, pendant le dix-huitième siècle; elle avoit dû beaucoup, sans doute, aux travaux des Gasparini, des Franceschini, des Draghi, des Giov. Legrenzi, des Pollarōlo, des Foggia, des Nicolo Fonte, des Colonna; mais il étoit réservé à Léonard Leo de lui donner cette richesse d'harmonie, cette élévation intéressante et cette touchante majesté, qui font le caractère principal de son style. Ce fut de ce maître, célèbre par le goût, l'expression, la grace, le naturel, et sur-tout par la profonde connoissance de son art, que Piccini reçut les premières leçons. Il ne jouit pas long-temps de ce rare bonheur. Leo mourut subitement peu de temps après l'entrée de Piccini au conservatoire; mais heureusement pour ce dernier, à Leo succéda un homme digne de le remplacer, le célèbre Durante, l'un des plus savans compositeurs dont l'Italie s'honore, et qui forma les Pergolèse, les Sacchini, les Terradeglias, les Guglielmi et les Trajetta., distingua bientôt Piccini au milieu de ses camarades. « Les autres sont mes écoliers, disoit-il quelquefois; mais celui-ci est mon fils. » Il le prit dans une affection particulière, et se plut à lui révéler les secrets de son art. Après 12 ans d'études, Piccini sortit du conservatoire en 1754, sachant tout ce qu'il est permis de savoir en musique, et plein d'un feu, d'une chaleur d'imagination, qui peut-être jusqu'alors n'avoit point eu d'exemple. Le théâtre pouvoit seul le faire arriver à une réputation prompte et brillante; ce fut pour celui des Florentins, à Naples, qu'il composa d'abord. Il débuta dans la carrière par l'opéra intitulé: *Le Donne Dispettose*. Niccolo Logroscino régnoit alors sur la scène, et jouissoit seul d'une grande réputation dans le genre comique; tous ses partisans formèrent contre Piccini une cabale si puissante, que sans la fermeté du prince de Vintimille, son protecteur, l'opéra n'eût pas été donné. Il fut applaudi avec transport; et Piccini, encouragé par ce premier succès, se livra tout entier aux compositions dramatiques: le *Gelosie*, où se trouve le charmant duo *Vado à vota la rota*, *il curioso del suo proprio danno*; enfin *Zenobie*, qu'il composa en 1756, pour le grand théâtre de Naples, furent accueillis par des applaudissemens unanimes. Après les belles compositions de Vinci, de Leo, de Hasse, de Buranello, les connoisseurs étoient enchantés de trouver dans un jeune homme, avec le même savoir, le même ordre et la même sagesse, une vigueur, une variété, une grace nouvelle, et sur-tout un style brillant et animé; enfin, l'assemblage si rare de toutes les qualités que peuvent donner la nature et l'art réunis au plus haut degré. La réputation de Piccini étoit assurée. Les grands théâtres d'Italie lui demandoient à l'envi de faire leur fortune en composant pour eux. La princesse Belmonte Pignatelli sur-tout, ne pouvoit se passer d'un homme si rare; la mort d'un mari qu'elle adoroit, l'avoit plongée dans une douleur qui



tenoit du désespoir ; la musique seule de Piccini put l'adoucir. Rome néanmoins eut la préférence ; ce fut dans cette ville qu'il fit jouer l'*Alessandro nell' Indie*, dans lequel on trouve cette admirable ouverture qui fait encore les délices des amis de la bonne musique. Mais, de tous ses ouvrages, celui qui excita dans Rome une admiration portée jusqu'au fanatisme, fut la fameuse *Cecchina* ou la *Bonne Fille*, le plus parfait peut-être de tous les opéras bouffons ; celui du moins où l'on trouve réunies la vérité de couleur, l'originalité des motifs, et sur-tout la variété de style. Chaque air, chaque morceau, est un vrai chef-d'œuvre dans son genre, et l'ensemble est lié avec tant d'art, qu'aucune partie ne peut en être détachée ou déplacée sans que l'ouvrage y perde. Il seroit trop long de donner ici seulement le titre des *opéras* italiens de Piccini ; sa fécondité fut égale à son talent. Il eut le rare avantage de produire beaucoup et de produire toujours d'excellentes choses : il sembloit se multiplier lui-même ; Rome, Venise, Turin, Naples, Bologne, Modène, toute l'Italie l'applaudissoient en même-temps. Enfin, il composa, dans l'espace de vingt-cinq années, cent trente-trois *ouvrages* dont plusieurs sont des chefs-d'œuvres, et dont il n'y en a aucun qui ne renferme quelques morceaux capables seuls de faire la réputation d'un compositeur. Piccini, autant admiré par les étrangers que par ses compatriotes, étoit vivement désiré dans toutes les capitales de l'Europe. Paris eut le bonheur de le posséder ; des amateurs français l'y attirèrent en lui assurant de brillans avantages, et Piccini sacrifia les douceurs et le beau climat de sa patrie, à l'espoir de faire un heureux sort à sa nombreuse famille. Il s'accoutuma d'abord difficilement au temps brumeux, froid et humide de la capitale. « Comment, disoit-il un jour à l'un de ses amis, il n'y a donc jamais de soleil dans ce pays-ci ? Ses premiers ouvrages lut suscitèrent des ennemis acharnés, et lui valurent des éloges peut-être exagérés. Les amateurs se partagèrent entre Gluck et lui, en convenant cependant que l'un et l'autre avoient reculé les bornes de leur art, et augmenté nos plaisirs. On sait avec quel acharnement les deux partis soutinrent leur opinion. A la tête des partisans du compositeur allemand, on distinguait l'abbé Arnaud, surnommé *le grand Pontife des Gluckistes* : Marmontel étoit le chef des *Piccinistes*. Cette guerre fut toute en épigrammes. Mais ce qu'elle eût de plus fâcheux pour Piccini, c'est qu'elle lui suscita des tracasseries impardonnables. On le critiqua de la manière la plus odieuse, on lui fit haïr enfin le séjour de la France. Il résolut de retourner dans son pays. C'étoit à l'époque de la révolution ; il passoit à Naples pour en avoir adopté les principes, il fut persécuté, et se vit contraint de revenir à Paris. Les inquiétudes que ses différens voyages lui avoient fait éprouver, dérangèrent sa santé. Après avoir prodigieusement travaillé, sa fortune étoit loin d'être brillante ; ses peines morales augmentèrent ses maux physiques ; infirme, et presque toujours malade, il ne tarda pas à succomber à ses chagrins, et mourut à Passy le 7 mai 1800, à l'âge de 72 ans, laissant une famille et des amis inconsolables de sa perte. Presque aussi fécond à Paris qu'en

Italie, Piccini a enrichi le répertoire français d'un grand nombre d'opéras. *Roland*, qui fut un de ses premiers ouvrages, seroit son chef-d'œuvre, s'il n'avoit pas fait *Didon*. La *cavatine* d'Angélique; le *récit* de Médor; l'air *Je renonce à ce que j'aime*; la belle scène de Roland, suivie de l'air *Tu sais ce que j'ai fait pour elle;* le *duo* de Roland et d'Angélique; enfin cet air terrible. *Que me veux-tu, monstre effroyable!* seront toujours entendus avec transport par ceux qui sont dignes d'entendre la musique. Une expression pure distingue *Iphigénie en Tauride*. Dans cet opéra, Piccini ne craignit pas de se mesurer avec Gluck qui avoit mis en musique le même sujet; il annonça qu'ayant commencé son ouvrage avant que son rival eût fait le sien, il n'avoit pas voulu perdre le fruit de son travail. L'expression du chant y est toujours claire et distincte. Trois morceaux consécutifs du 3e acte, le *rondeau* chanté par Oreste: *Cruel, et tu dis que tu m'aimes;* l'air de Pylade, commençant par ces mots: *Oreste, au nom de la patrie*; et le *trio* de la fin, ont enlevé tous les suffrages. *Atys* charme par le naturel du style, par la grace de la mélodie; les *duo* d'Atys et de Sangaride, l'*air* de Cybèle, à la fin du second acte, le *chœur* des Songes, le *quatuor* du 3e acte, produisirent la plus vive sensation; mais *Didon* enleva tous les suffrages. Cette belle composition, le chef-d'œuvre de Piccini, a prouvé à ses détracteurs qu'ils étoient injustes, lorsqu'ils lui refusoient le talent de peindre les sentimens profonds et les passions fortes. On diroit qu'il n'a fait Didon que pour confondre ses ennemis, et se montrer le rival de Gluck dans les parties où ce grand maître excelle. L'ambassadeur de Naples, en combattant les adversaires de son compatriote, se plaignoit de ce que le parterre étoit trop accoutumé au grand bruit, et disoit: « Les oreilles des Italiens ne sont qu'un simple cartilage; mais celles des Français sont encore doublées de maroquin. Piccini ne travailla point seulement pour le grand opéra: son génie souple et facile savoit se prêter à tous les tons. Il a composé pour l'opéra-comique plusieurs pièces charmantes: *Lucette, le Faux Lord, le Dormeur éveillé, le Mensonge officieux*, sont pleins de jolis airs et de détails enchanteurs. On a joué avec succès aux bouffons italiens, à Paris, *le Finte gemelle*, dont les airs de chant sont d'une perfection rare; et à l'opera, *la Buona figliola*, qui avoit été depuis longtemps parodiée au théâtre italien; mais jamais jouée en entier.

* II. PICCINI (Alexandre), de Bologne, célébre compositeur, vivoit dans le 17e siècle; au mérite de la composition il joignoit celui de jouer supérieurement de plusieurs instrumens, et sur-tout du luth et de la guitare. On a de lui un ouvrage intitulé: *Intavolatura di liuto e di chitarone, libro primo, nel quale si contengono dell'uno e dell' altro strumento, arie, balletti, correnti, gagliarde, canzoni, e ricercate musicali*, etc., Bologne, 1623, in-fol.

* PICCIOLI (Benoît), prêtre et poète, né à Bologne en 1680, composa en octaves le 18e chant d'un poème connu, intitulé *Bertoldo, Bertoldino, e cacasenno*, imprimé avec luxe à Bologne en 1736, in-4°. On a encore de lui des *sonnets* et des *chansons* répandus dans divers recueils du temps. Piccioli mourut dans sa patrie le 1er juillet 1754.



* PICCIONI (Mathieu), d'Ancône, peintre et graveur, florissoit dans le 17e siècle. Il a *peint* dans quelques églises de Rome, et *gravé* à l'eau-forte plusieurs ouvrages de Raphaël, de Paul Veronèse et de plusieurs autres peintres. Il a encore gravé les *bas-reliefs* de l'arc de Constantin et ceux de Campidoglio. En 1665, il fut aggregé à l'académie de Saint-Luc.

I. PICCOLOMINI (Alexandre), archevêque de Patras, coadjuteur de Sienne, sa patrie, où il naquit vers l'an 1508, étoit d'une illustre et ancienne maison établie à Sienne, mais originaire de Rome. Il travailla pour le théâtre avec succès. Sa bienfaisance étoit extrême, il l'exerçoit sur-tout à l'égard des gens de lettres indigens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Les plus distingués sont, I. Diverses *Pièces dramatiques*, qui furent le principal fondement de sa réputation. II. La *Morale des nobles*, Venise, 1552, in-8°. III. Un *Traité de la sphère*. IV. Une *Théorie des planètes*. V. Une *Traduction* de la Réthorique et de la Poétique d'Aristote, in-4°. VI. L'*Institution morale*, Venise, 1575, in-4°, traduite en français par Pierre de Larivey, in-4°, Paris, 1581; et d'autres écrits qui prouvent ses grandes connoissances dans la physique, les mathématiques et la théologie. Il fut le premier qui se servit de la langue italienne pour écrire sur des matières philosophiques. Ce prélat mourut à Sienne le 12 mars 1578. On peut voir le catalogue détaillé de ses différens ouvrages dans le dictionnaire typographique : ils sont peu recherchés. Il faut en excepter cependant son *Dialogo della bella Creanza delle Donne*, Milano, 1558, et Venetia, 1574, in-8° ; ouvrage qui ne répond guère à la dignité d'un prélat. Il est rempli de maximes funestes aux jeunes femmes. Le nom de *Piccolomini* n'est pas à la tête de cet ouvrage qui est fort rare. Il a été traduit en français par François d'Amboise, Lyon, 1577, in-16, sous le titre de *Notables discours en forme de dialogue, etc.*, et réimprimé en 1585, sous celui de *Dialogue et devis des damoiselles*.

II. PICCOLOMINI (François), de la même famille que le précédent, enseigna la philosophie pendant vingt-deux ans, dans les plus fameuses universités d'Italie, et se retira ensuite à Sienne, où il mourut en 1604, à 84 ans. La ville prit le deuil à sa mort. Ses ouvrages sont, I. Des *Commentaires* sur Aristote, Maïence, 1608, in-4°. II. *Universa philosophia de moribus, nunc primùm in decem gradus redacta et explicata*, Venise, 1583, in-fol. Il s'efforça de faire revivre la doctrine de Platon, dont il tâcha aussi d'imiter les mœurs. Ses *Commentaires* sur Aristote furent estimés autrefois, à cause de leur clarté et de leur subtilité. Il eut pour rival le fameux Jacques Zabarella, qu'il surpassoit par la facilité de l'expression et la netteté du discours; mais auquel il étoit inférieur pour la force du raisonnement.

* III. PICCOLOMINI D'ARAGON (Octave), duc d'Amalfi, prince de l'empire, général des armées de l'empereur, chevalier de la Toison d'or, né en 1599, porta d'abord les armes dans les troupes espagnoles en Italie; il servit ensuite dans les armées de Ferdinand II, qui l'envoya au secours de la Bohème, et qui lui confia le commandement des

troupes impériales en 1634. Après s'être signalé à la bataille de Nortlingue, il fit lever le siége de St.-Omer au maréchal de Châtillon. Il eut le bonheur d'enlever la victoire au marquis de Feuquières en 1639. (*Voy*. I. PAS.) La perte de la bataille de Wolffembutel en 1651, n'affoiblit point sa gloire. Il mourut cinq ans après, le 10 août 1656, sans postérité, avec la réputation d'un négociateur habile et d'un général actif.

IV. PICCOLOMINI (Jacques), dont le nom étoit Ammanati, prit celui de Piccolomini en l'honneur de Pie II, son protecteur. Il étoit né dans un village près de Lucques, en 1422. Il devint évêque de Massa, puis de Frescati; cardinal en 1461, sous le nom de *Cardinal de Pavie* et mourut en 1479, d'une indigestion de figues. Il laissa entre les mains des banquiers 8000 pistoles, que le pape Sixte IV réclama, et dont il donna quelque chose à l'hôpital du Saint-Esprit. Ses ouvrages, qui consistent en des *Lettres* et en une *Histoire* de son temps, furent imprimés à Milan en 1521, in-folio. Son histoire, intitulée *Commentaires*, commence le 18 juin 1464, et finit le 6 décembre 1469. On peut les regarder comme une suite des *Commentaires* du pape Pie II, qui se terminent à l'an 1463.

V. PICCOLOMINI, *Voy*. PIE II. — PIE III. — III. PATRICE.

* I. PICHARD (Pierre), notaire royal et procureur au parlement de Rennes, vivoit dans le 16e siècle. Il a laissé des *Mémoires* ou plutôt un journal de ce qui s'est passé à Rennes depuis 1589 jusqu'en 1598. Il est imprimé dans le troisième volume des *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, par dom Morice. Ce journal exact et vrai dans tout ce qui s'est passé sous les yeux de l'auteur, donne très-peu de renseignemens sur les opérations militaires, ainsi que sur ce qui s'est passé dans le reste de la Bretagne pendant ce temps.

* II. PICHARD (Remi), conseiller-médecin ordinaire de Charles IV, duc de Lorraine, naquit à Nanci vers la fin du 16e siècle. Plein d'érudition, possédant les langues et la connoissance de l'antiquité, il raisonnoit très-bien quand il s'agissoit de sa profession; mais sa manière d'écrire se fit tellement remarquer par des allusions, des *dictums* populaires, des expressions basses et triviales, qu'on l'appeloit communément *le dictionnaire des proverbes*. Dom Calmet, auteur de l'Histoire de Lorraine, ne fait mention, dans sa partie littéraire, que d'un ouvrage de Pichard, intitulé : *De l'admirable vertu des saints exorcismes sur les princes des enfers, possédant réellement vertueuse demoiselle Elisabeth de Ranfaing, avec ses justifications contre les ignorances et calomnies du P. Claude Pithoi, minime*, Nancy, 1622.

* III. PICHARD DU PAGE (F. P.), ancien secrétaire du roi, à Fontenay-le-Comte (Vendée), embrassa la cause de la révolution, et acquit un moment de célébrité. Après avoir été promené en triomphe dans toutes les rues de Fontenay, sur les épaules de ses concitoyens, il fut nommé procureur-général syndic du département. Placé au milieu des circonstances les plus difficiles, il fut peut-être le seul homme qui essaya de prévenir, par des moyens sages et conciliateurs, le fléau de la guerre civile; mais



déjà l'esprit de modération étoit flétri du nom de *modérantisme*. Pichard voulut vainement résister au torrent ; il y fut entraîné. Lors de l'explosion vendéenne, ses amis l'accusoient d'être le principal moteur de la rébellion ; il fut arrêté, détenu long-temps, et enfin traduit devant la commission militaire établie à Fontenay, qui le condamna à la réclusion, et qui fut dénoncée pour ce jugement. Des députés signalèrent Pichard comme conspirateur, et arrachèrent un décret pour sa traduction au tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort, le 28 avril 1794 ; il étoit âgé de 44 ans.

* PICHEGRU (Charles), général français, naquit, le 16 février 1761, dans le département du Jura, d'un père, maître d'école, qui lui donna les premiers élémens de son éducation. Il fit ses études au collége d'Arbois, et sa philosophie chez les minimes de cette ville. Il montra beaucoup plus de disposition pour les sciences exactes. Il fut le premier de son cours en mathématiques ; ses professeurs l'engagèrent à aller répéter la philosophie et les mathématiques à leur collége de Brienne. En enseignant ces sciences, il acheva de s'y fortifier lui-même. Les minimes de Brienne lui donnèrent la place de professeur de mathématiques avec cinquante louis d'honoraires : et pour ne point paroître avoir pris hors du couvent ce maître habile, ils lui offrirent trois cents livres de plus et un vêtement gratuit tous les ans, s'il consentoit à s'habiller en minime. Pichegru prit le froc ; une intrigue amoureuse lui fit quitter Brienne ; il s'enrôla dans le régiment d'Auxonne artillerie : les officiers apprécièrent bientôt ses connoissances et le fruit de son education. Il enseigna les mathématiques ; il donnoit aux soldats des leçons à six fr. par mois. Il fut nommé sergent. Embarqué durant les dernières années de la guerre d'Amérique, ses connoissances et son goût pour le travail le mirent à même d'observer avec fruit tout ce qui a rapport à la guerre maritime. En 1789, il se trouvoit occuper le grade d'adjudant, et alloit, au moment de la révolution, être élevé à celui d'officier au commencement de la guerre en 1792. Un bataillon du Gard perdit son chef à Besançon : Pichegru, alors président de la société populaire, fut présenté aux soldats qui le proclamèrent leur commandant. La discipline dont il offrit l'exemple rare pour ce temps, sa jeunesse, sa modestie, la timidité qu'il allioit au courage, attirèrent vers lui l'attention des commissaires de la convention, Saint-Just et Lebas. Lorsque les Français perdirent les lignes de Weissembourg, Saint-Just et Lebas destituèrent tous les généraux. Dans une proclamation singulière, au nom du peuple français, il ordonnèrent à tout soldat qui se sentoit destiné par la nature à commander, de se présenter *pour maîtriser enfin la victoire*. Ils menaçoient de toute la colère du peuple l'homme présomptueux qui oseroit porter un fardeau qui devoit accabler sa foiblesse. Cet appel, dans le danger extrême de la république, inspira plus de terreur que d'ambition. Onze officiers seulement se présentèrent : ce sont les mêmes qui depuis se sont signalés dans nos armées avec tant de génie et de courage, et qui ont vaincu les plus puissans rois de l'Europe. La France avoit alors un million de soldats, mais pas

un seul grand capitaine. Les deux proconsuls placèrent Pichegru à la tête de l'armée du Rhin, en lui donnant le jeune Hoche pour collégue, qu'ils nommèrent général en chef de celle de la Moselle. Ces deux armées étoient entourées de dangers extérieurs, et de ceux que l'indiscipline faisoit naître. Le général Pichegru cassa d'abord les officiers ignorans dont le patriotisme sauvage étoit haï des habitans des villes, que les hommes de guerre sont toujours sûrs de gagner quand ils font respecter leur liberté. Il sentit qu'un camp transformé en club est mal gardé, et qu'au lieu d'insulter son ennemi, il valoit mieux l'atteindre dans ses retranchemens.

Il faut des actions et non pas des paroles.

Ce vers d'Achille, dans l'Iphigénie de Racine, étoit sa maxime. Ceux qui ne s'élevoient qu'à la faveur des troubles politiques murmurèrent : il méprisa leurs clameurs. Après avoir établi un ordre admirable, il ébranle le centre et l'aîle gauche de son armée, tandis que la droite marche aux ennemis, que l'art de ce général laisse incertains où il va porter ses forces. Ce mouvement parut déjà une conception du génie; cependant, l'ardeur de nos soldats fut impuissante contre les bataillons serrés et la tactique immobile et savante de l'Autriche. Le général français leur fit passer la nuit sous les armes : à la pointe du jour, quand il les vit animés par la canonnade, sa voix les emporta avec cette espèce de fureur que la liberté rendoit plus impétueuse; ils chargent les hauteurs ennemies sous le feu qui les enveloppe. Le bruit du canon autrichien tonnant à coups pressés ne pouvoit couvrir ce cri : *Vive la Liberté!* L'arme blanche et cent mille voix élevées dans les airs, mirent en fuite tous les Autrichiens. Il fait attaquer par l'armée de la Moselle, Reishoffen, Freschvillers et Werdt : elle emporte la tête de tous les retranchemens, et lui ouvre ainsi le chemin de Landau. L'ennemi abandonna Bischvillers, Drusenheim et Haguenau; vainement protégé par les ouvrages qui couvroient la ligne qui unissoit ces trois postes retranchés, il fut poursuivi à travers la forêt, perdit Ossendorf, et fut refoulé sous les murs du fort Vauban : restoient ces redoutables lignes de Weissembourg où nous avions été vaincus, et depuis, si souvent repoussés. La même tactique, c'est-à-dire la baïonnette, les reprit, ainsi que Lauterbourg, avec ses canons, ses munitions de guerre et de grands magasins. Ces succès décidèrent, dans l'armée autrichienne, la levée du camp de Bilberote. Pichegru marche rapidement sur Landau. La garnison de cette forteresse, enclavée dans le pays occupé par les armées du roi de Prusse et de l'Empereur, abandonnée à sa constance et à son courage depuis plus de quatre mois, ignoroit qu'il s'avançoit pour la délivrer. Les généraux ennemis tentèrent de l'effrayer ou de la séduire pour la faire capituler. Le général prince de Hohenlohe écrivit au commandant, le général Laubadère : « Mon général, lorsque je servois en France, j'ai été en garnison à Landau; j'ai toujours conservé un grand attachement pour cette ville, et j'envisage avec beaucoup de peine les malheurs auxquels vous vous exposez par une résistance plus longue et absolument inutile. Il n'y a pas un homme parmi vous qui ne sente l'impos-

sibilité de conduire des canons et des troupes par des chemins impraticables, quand même il n'y auroit pas deux armées qui gardent à une grande distance les défilés qui nous séparent. Je vous invite, mon général, à envoyer des personnes dignes de votre confiance pour traiter avec notre général qui, loin de vouloir troubler ou détruire vos propriétés, ne cherche qu'à vous assurer la jouissance paisible, et à procurer le rétablissement de l'ordre, sans lequel il ne peut exister de bonheur et de véritable liberté. » Le commandant français lui répondit: « Puisque vous avez fait vos premières armes en France, et que vous avez été en garnison à Landau, vous devez avoir conservé des Français et de cette place une opinion qui justifie leur longue résistance.... Ne vous abusez pas sur le sort de Landau : aux ressources que vous lui avez trouvées en votre temps, elle en ajoute d'autres qui assurent à ses braves défenseurs de puissans moyens de lasser votre persévérance. Cessez donc de me parler de capitulation et de traité; il n'en existe aucun entre le devoir et le déshonneur. » Pichegru entra le premier dans cette forteresse. Il en écrivit la nouvelle au ministre, avec cette modestie qui relevoit encore l'éclat de sa victoire. « Citoyen ministre, je m'empresse de vous annoncer que Landau est débloqué; j'y suis depuis une heure. Le général Hoche vous donnera des détails. » Un simple témoin de tant de belles actions ne se fût pas exprimé avec cette indifférence pour lui-même. Cette simplicité désarmoit l'envie. Pichegru s'empara de Spire, de Germersheim, de Lersmersheim, de Merckstal, et emporta de vive force les lignes de Kaiserslautern. Les ennemis, effrayés de ces conquêtes rapides dans une campagne d'hiver ouverte depuis deux mois, abandonnèrent le fort Vauban. Alors la république fut délivrée de leur présence sur ses frontières de la Moselle et du Rhin. Cependant la jalousie, cette foiblesse de presque tous les hommes, et sur-tout des guerriers, long-temps cachée dans le cœur du général Hoche et de Pichegru, éclata aux yeux des représentans du peuple. Le premier, jeune, impétueux, fier de ses exploits et de sa beauté, montroit ouvertement sa haine; Pichegru, formé par la nature à l'art de feindre, détestoit, mais sans emportement, l'arrogance de son rival. Hoche fut arrêté par ordre des représentans du peuple et mis en prison. Pichegru, éloigné aussi par eux de l'armée du Rhin, vint à Paris, mais pour concerter un plan de campagne avec le comité de salut public qui l'avoit nommé général en chef de l'armée du nord. Il porta sur ce nouveau terrain une tactique à lui, qui déconcerta celle des rois de trois nations belligérantes. A l'armée du Rhin, ses plans avoient été secondés de la valeur du général Hoche, qui mérita de partager ses triomphes; mais à celle du nord, qui envahit la Hollande, il ne dut qu'à lui seul cette grande conquête. Ayant reçu, peu de tems après (le 3 mars), l'ordre d'aller diriger les opérations de l'armée du Rhin et Moselle, il se rendit avant dans la capitale. La Convention nationale le nomma commandant de la ville de Paris pour contenir les factieux, le 12 germinal an 3 (1er avril 1795); et sa présence, ainsi que les dispositions qu'il fit, déjouèrent leurs projets. Le 4 avril, il se présenta à la barre de l'assemblée, et demanda la per-

mission de retourner à son poste. Il arriva à l'armée du Rhin peu de temps après ; et ce fut dans ce temps-là, assure un publiciste, dans une de ses feuilles, que le libraire Fauche-Borel, s'étant rendu auprès de lui de la part du prince de Condé, lui fit des propositions en faveur de la royauté. Pichegru n'hésita pas, et témoigna le plus grand désir de concourir à rétablir la maison de Bourbon sur le trône. Il proposa au prince de Condé de le laisser pénétrer en France par la Suisse, ou de passer le Rhin avec un corps d'élite, et de le réunir à l'armée de Condé ; mais celui-ci ne voulut accepter ni l'un ni l'autre ; et paroissant se défier de la sincérité de Pichegru, il insista pour que l'armée républicaine arborât le drapeau blanc, et lui livrât plusieurs places fortes avant qu'il ne passât lui-même le Rhin avec la sienne. Il s'écoula ainsi beaucoup de temps en négociations infructueuses, et la correspondance finit par être connue du général autrichien Wurmser et de l'archiduc Charles, qui en profitèrent bien pour les intérêts de leur cour, et mirent obstacle aux résultats qu'elle pouvoit avoir pour l'armée condéenne. Le cabinet de Vienne en ayant été informé, alla même jusqu'à forcer le prétendant, qui s'étoit rendu sur le Rhin, à s'en éloigner. Pichegru, toujours dévoué à ses nouveaux principes, après avoir passé le Rhin, d'après les ordres de la Convention, laissa remporter aux Autrichiens quelques avantages, croyant par-là favoriser la cause du royalisme en France, et laissa ainsi volontairement obscurcir sa gloire militaire, sans rien faire pour le nouveau parti qu'il venoit d'embrasser. Le directoire, qui venoit d'être installé, ne tarda pas à avoir des renseignemens sur ces correspondances secrètes ; et trop foible encore pour sévir d'une manière éclatante contre un général qui avoit la confiance des armées, il se contenta de le rappeler, et lui offrit, comme une espèce d'exil, l'ambassade de Suède, qu'il refusa. Pichegru se retira alors à Arbois, sa patrie, où il passa plusieurs mois au milieu de sa famille. Nommé en mars 1797, député au conseil des cinq cents, il en fut élu président dans la première séance, et devint aussitôt l'espoir du parti clichien, dans lequel se trouvoient quelques hommes dévoués aux Bourbons. Le 20 juillet, Pichegru fit un long rapport sur la nécessité de réorganiser les gardes nationales, dans l'intention de les opposer aux troupes aux ordres du Directoire. Le 26, il prononça un Discours sur la marche des troupes que le directoire, disoit-il, appeloit vers Paris, et contre le retour au régime révolutionnaire. « Le directoire, disoit Pichegru, feint, par des réponses évasives, de tout ignorer ; mais, quel est donc le nouveau pouvoir qui, d'un bout de la république à l'autre, fait mouvoir à son gré des corps de troupes nombreux, suivis de trains considérables d'artillerie ? » Il présenta, à la suite, deux projets pour fixer les limites constitutionnelles autour du Corps législatif. Ces plans furent vivement applaudis ; et, le 19 août, ses collègues le portèrent avec Willot, à la commission des inspecteurs de la salle ; mais environné d'orateurs qui ne savoient que pérorer à la tribune et non agir, il ne put inspirer du courage aux timides, donner de l'ensemble, de l'unité à vingt cotteries différentes qui formoient son

parti, et ne put réussir à vaincre la circonspection des uns, les scrupules des autres, la frayeur de presque tous, et à les engager à porter eux-mêmes les premiers coups à la faction qui les menaçoit. Le 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), le triumvirat directorial triompha, et Pichegru fut arrêté par ses troupes dans le lieu des séances du corps législatif. Puis, transporté sur des charrettes, avec ses collègues, de la commission des inspecteurs, à la prison du Temple, et condamné, le lendemain, avec cinquante autres députés, à être déporté à la Guyanne. On les fit partir pour Rochefort, sous une nombreuse escorte; et, entassés dans l'entrepont d'une corvette, ils arrivèrent à Cayenne, d'où, peu de temps après, l'agent du Directoire, Jannet, les fit transporter dans les déserts pestilentiels de Sinamari. Le Directoire triomphant, publia, aussitôt après cet événement, une correspondance de Pichegru avec les généraux autrichiens et le prince de Condé, qui ayant été saisie dès le mois de mai, par l'armée de Moreau, dans un caisson du général Klinglin, venoit seulement d'être envoyée à Paris par ce dernier, avec une lettre dans laquelle il dénonçoit tardivement, il est vrai, son ancien protecteur. Peu de personnes crurent alors à la vérité de cette correspondance, et elle fut généralement regardée comme une fable dont le directoire vouloit couvrir sa violation de la constitution. Après quelques mois de captivité à Sinamari, et après avoir vu mourir plusieurs de ses compagnons d'infortune, Pichegru parvint à s'évader avec Willot, Barthelemi, Ramel et quelques autres; et après la navigation la plus périlleuse sur une frêle pirogue, ils arrivèrent dans la colonie hollandaise de Surinam, d'où ils se rendirent en Angleterre, où Pichegru surtout, fut accueilli avec beaucoup d'empressement. Il passa, peu après, en Allemagne, au moment de la campagne de 1799, et alla en Suisse auprès de l'armée de Korsakow, auquel on assure qu'il donna inutilement d'utiles avis la veille de sa fuite. Après la retraite des Russes, Pichegru vécut ignoré en Allemagne. Il pensa néanmoins être arrêté à Bareuth, avec Imbert-Colomès et Précy. Il se rendit alors en Angleterre, où il resta jusqu'en 1804, époque à laquelle il vint secrétement à Paris avec George et un grand nombre de conjurés, pour essayer de renverser le gouvernement consulaire, en l'attaquant sur-tout dans la personne du premier consul Bonaparte. Mais le complot ayant été découvert par la déclaration de Querelle et de plusieurs autres, la police poursuivit Pichegru avec la plus grande activité, et le signala par-tout. Un décret du sénat ordonna, sous peine de mort, de ne donner asile à aucun des conjurés; et, après avoir erré plusieurs jours de maison en maison, il fut arrêté et conduit devant un conseiller d'état; il répondit à ses questions d'une manière très-laconique, et persista dans la dénégation la plus absolue. Amené ensuite à la prison du Temple, il y fut interrogé plusieurs fois, et répondit toujours avec beaucoup de réserve. Enfin, quelques jours après, on le trouva mort dans son lit. Il fut enterré le 6 avril 1804.

* PICHLER (Witteau), cé-

lèbre théologien jésuite, mort vers 1750, professa pendant plusieurs années le droit canon à Inglostadt. On a de lui, I. *Theologia polemica, in quâ generalia theologiæ controversisticæ fundamenta et principia, ex quibus omnes infideles, hæretici et sectarii manifesti erroris convincuntur, et materiæ particulares cum protestantibus, et modernis sectariis controversæ; et ab ecclesiâ catholicâ contrà eosdem decisæ traduntur*, Augustæ Vindelicorum, 1747, 2 vol. in-4°. II. *Jus canonicum secundùm quinque decretalium titulos Gregorii papæ IX explicatum, etc. accedunt præter secundum tomum, in quo decisiones casuum ad singulos decretalium titulos explicantur, utiles quædam adnotationes et vindiciæ, curâ et studio Francisci Antonii Zachariæ ejusdem societatis*, Pisauri (Venetiis), 1758, 2 volumes in-folio. III. *Epitome juris canonici juxtà decreta*; Augustæ Vindelicorum, 1749, 2 vol. in-12. Joseph Pichler, peut-être de la même famille que le précédent, cultiva la littérature avec succès. Il a publié *Historiæ imperatorum romanorum germanicorum sæculum primum*, Viennæ-Austriæ, 1753.

PICHON (Jean), né à Lyon en 1683, se fit jésuite en 1697. Le roi Stanislas ayant fondé des missions dans la Lorraine, le nomma pour donner de l'activité à cette fondation. Ce missionnaire, voyant que quelques docteurs trop sévères éloignoient les fidèles de la communion, composa l'*Esprit de J.-C. et de l'Eglise sur la fréquente communion*, où il donna dans l'extrémité contraire. Son livre fit beaucoup de bruit, fut condamné à Rome en 1748, et par plusieurs évêques de France. L'auteur le condamna lui-même par un acte public à Strasbourg, le 24 janvier 1748. Il fut rélégué en Auvergne, et passa de là à Sion dans le Valais, où l'évêque de cette ville l'avoit demandé. Il y fut grand-vicaire et visiteur général du diocèse, et mourut le 5 mai 1751. *Voyez* les articles III. Languet et III. Chat, *à la fin*.

* PICHOT, (Pierre) médecin de Bordeaux au 16e siècle, réunit une grande pratique à la théorie. On lui doit, I. *Traité* pour se garder de la peste, in-12. II. *De morbis animi*, 1594, in-8°. III. *De rhumatismo, catharro, etc.*, 1597, in-12. Ces écrits ne manquent ni de vues judicieuses, ni de profondeur.

† PICHOU (N.), poète français, né à Dijon, étoit fils d'un militaire gentilhomme des états de Bourgogne. Il ne put se résoudre, malgré les exhortations de son père, à entrer au service; il se livra à son goût pour le théâtre: ses succès lui méritèrent la protection du cardinal de Richelieu; mais à la veille d'en ressentir les effets, il fut assassiné le soir en entrant chez lui, en 1635, à l'âge de 34 ans. Ses pièces de théâtre sont médiocres; les principales sont, I. *Les Folies de Cardenio*, en 5 actes, en vers, 1630, in-8°. II. *Les Aventures de Rosiléon*, 1630, in-8°. III. *L'infidèle confidente*; tragi-comédie. 1631, in-8°; pièce qui fut souvent représentée par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne. IV. Une traduction en vers de la comédie pastorale *de la Filis de Scire*, 1630, in-8°. Le cardinal de Richelieu faisoit cas de cette traduction qui n'est pour-

tant pas bonne. V. *L'Aminte*, 1632, in-8° ; pastorale en vers français. Sa versification est lâche et négligée.

† PICINELLI (Philippe), de Milan, chanoine régulier de Saint-Jean de Latran, vécut dans le 17e siècle. On a de lui, I. *Quaresimale con Panegerici*, etc., Milan, 1672. II. *Fatiche apostolice espote in un duplicato avvento*, ibid., 1674. III. *Mondo simbolico formato d'imprese scelte, spiegate ed illustrate*, Venise, 1618, in-fol., fig. IV. *Applausi festivi nelle solemnità d'Alcuni santi*, ibid. 1649. V. *Considerazione morali sopra il profeta Giona*.

PICOT (Eustache), musicien, sous-maître de la chapelle de Louis XIII, eut une grande réputation. Le roi lui donna l'abbaye de Chaulmoy et une chanoine de la Sainte Chapelle de Paris, où il fonda une procession du saint-sacrement, qui avoit lieu tous les ans le jour de Pâques, et à laquelle le chapitre devoit chanter divers morceaux de sa composition, sans quoi le legs qu'il lui avoit laissé revenoit à l'hôtel-dieu. Nous n'avons de lui que ces seules productions qui donnent une juste idée de la musique d'église de ces temps-là. Les motets étoient sans symphonie, exécutés par des instrumens à vent, tels que le serpent, le cornet à bouquin, etc. Louis XIV imagina le premier d'y introduire la symphonie des violons ; mais l'entreprise ne réussit pleinement qu'en 1682, lorsque Lalande enseigna la véritable manière de composer les motets.

† PICOU (Hugues de), docteur ès droits, né à Dijon vers 1622, fut avocat au parlement de Paris. Outre plusieurs *Mémoires* fort estimés de son temps, il est encore auteur d'une tragédie dont le titre singulier est *Le Déluge universel*, où est compris un abrégé de la théologie naturelle, dédiée au cardinal Mazarin ; plus, à la fin une prière à la Trinité pour les calamités publiques. Paris, 1663, in-8°. Il faut avouer que cette tragédie est digne de faire le pendant du fameux mélodrame du *Tremblement de terre de Lisbonne*.

*I. PICQUET (François), né à Lyon en 1626, d'un banquier de cette ville, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, et fut nommé consul d'Alep en Syrie l'an 1652. Il remplit cet important emploi avec l'applaudissement général des Français, des chrétiens d'Alep, et même des musulmans. La république de Hollande, instruite de son mérite, le choisit aussi pour son consul à Alep. Il ne se servit du crédit que lui donnoit sa place, que pour le bien des nations qu'il servoit. Il rendit de grands services à la France, à la Hollande et aux chrétiens du Levant, convertit un grand nombre de schismatiques, et se montra aussi zélé missionnaire que consul fidèle et intelligent. André, archevêque des Syriens, homme de mérite qui devoit son élévation à Picquet, sachant qu'il vouloit abdiquer le consulat pour retourner en France, et y embrasser l'état ecclésiastique, lui donna la tonsure cléricale en 1660. Picquet partit en 1662, emportant avec lui les regrets de tous les habitans de cette grande ville, admirateurs de ses vertus. Il passa à Rome pour rendre compte au pape Alexandre VII,

de l'état de la religion en Syrie, et vint ensuite en France où il prit les ordres sacrés. Il fut nommé, en 1574, vicaire apostolique de Bagdad, puis évêque de Césarople dans la Macédoine. Il repartit pour Alep en 1679, et y rendit les services les plus importans pendant tout le cours de sa mission. Il mourut à Hamadan, ville persanne, le 26 août 1685, avec le titre d'ambassadeur de France auprès du roi de Perse. Il fournit plusieurs pièces importantes à Nicole pour son grand ouvrage de la *Perpétuité de la Foi*. Sa vie a été publiée à Paris en 1732. On l'attribue à Anthelmi, évêque de Grasse, qui paroît avoir eu de bons mémoires.

* II. PICQUET (le père), Jésuite, connu par deux ouvrages sur l'ordre de Frontevrault. I. *Histoire de cet institut*, Paris, 1642, in-4°. II. *Vie de Robert d'Arbrisselles*, Angers, 1686, in-4°.

* III. PICQUET (François), célèbre missionnaire, né à Bourg en Bresse en 1708, mort près de la même ville en 1781 se rendit aussi recommandable par son zèle que par ses vertus. Depuis 1733 qu'il se rendit au Canada, jusqu'en 1760 qu'il quitta ce pays, conquis alors par les Anglais, il établit des missions florissantes, et rendit à la France des services signalés. La Lande, son compatriote, a fait connoître ce missionnaire par un mémoire inséré dans le 26e. volume de la nouvelle édition des *Lettres édifiantes et curieuses*.

* IV. PICQUET (Christophe), avocat, mort en 1779, a traduit quelques ouvrages de l'anglais, et entre autres le roman de *Fielding*, intitulé : *Histoire de Jonathan Wild*, Paris, 1763, 2 vol. in-12.

I. PICTET (Benoît), né à Genève en 1655 d'une famille distinguée. Après avoir voyagé en Hollande et en Angleterre, il professa la théologie, dans sa patrie, avec une réputation extraordinaire. L'université de Leyde, après la mort de Spantreina, le sollicita de venir remplir sa place ; mais il crut qu'un citoyen se devoit à sa patrie, et la patrie le remercia par la bouche des membres du conseil. Il mourut le 9 juin 1724, à 69 ans. Ce ministre, dont les mœurs étoient douces, conseilla et pratiqua la tolérance ; les pauvres trouvoient en lui un consolateur et un père. Il a laissé, en latin et en français, un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont, I. Une *Théologie chrétienne*, en latin, 3 vol. in-4°, dont la meilleure édition est de 1721. II. *Morale chrétienne*, Genève, 1710, 8 vol. in-12. III. L'*Histoire des onzième et douzième siècles*, pour servir de suite à celle de le Sueur, 1713, in-4°., 2 vol. Le continuateur est plus estimé que le premier auteur. IV. Plusieurs *Traités de controverse*. V. Un grand nombre de Traités de morale et de piété, parmi lesquels il faut distinguer l'*Art de bien vivre et de bien mourir*, Genève, 1705, in-12. VI. Des *Lettres*. VII. Des *Sermons*, 1697 à 1721, 4 vol. in-8°. VIII. *Traité contre l'indifférence des religions*, Genève, 1716, in-12. Une foule d'autres livres « dont le nombre, dit Sennebier, a beaucoup nui à leur perfection. « Mais chacun annonce du savoir et du jugement. (*Voyez Mémoires de Niceron*, tom. 1.)

II. PICTET (Jean-Louis), avocat de Genève, né en 1739, et de la même famille du précédent, fut membre du conseil des deux-cents, conseiller d'état, syndic, et mourut en 1781. Il s'attacha à l'étude de l'astronomie, et fit des voyages en France et en Angleterre pour s'y perfectionner. Peu d'hommes ont eu l'esprit aussi clair et aussi net. Il a laissé en manuscrit le *Journal d'un voyage en Russie et en Sibérie en* 1768 *et* 1769, *pour l'observation du passage de Vénus sur le disque du soleil :* ouvrage intéressant par les peintures naïves des hommes et de la nature.

* III. PICTET (Gabriel), né à Genève en 1710, brigadier au service du roi de Sardaigne, mort en 1783, a publié un *Essai sur la tactique de l'infanterie*, Genève 1760, in-8°.

* PICTOR (George), né à Villingen, ville d'Allemagne dans la forêt noire, en 1500, prit le bonnet de docteur en médecine à Fribourg en Brisgaw, où il professa son art pendant quelque temps. Appelé par la ville d'Ensisheim dans la Haute-Alsace, en qualité de médecin, il s'y rendit, et se fit autant d'honneur par les succès de sa pratique que par les nombreux ouvrages qu'il publia et dont voici les principaux : I. *De peste et papulis puerorum libri duo*, Basileæ, 1555, in-8°. II. *Rei medicæ totius compendiosa tractatio*, ibidem, 1558, in-8°. III. *Sermonum convivalium libri decem*, ibidem, 1559, in-8°. IV. *Scholia in Marbodæum de gemmis et lapidibus*, ibidem, 1559, in-8°. V. *Scholia in Masilii Ficini librum de studiosorum valetudine tuendâ*, Basileæ, 1559, in-8°. VI. *Scholia in Æmilium Macrum, cum graduum compendiosâ tabulâ*, ibidem, 1559, 1581, in-8°. VII. *Scholia in Antonii Gazii de evacuandi ratione librum*, ibidem, 1565. VIII. *Physicarum quæstionum centuriæ tres*, ibidem, 1568, in-8°. etc.

PICUMNUS (Mythol.), frère de Pilumnus. Ils furent l'un et l'autre mis au nombre des dieux, et révérés comme protecteurs des liens du mariage. On les invoquoit aux fiançailles. Picumnus apprit à engraisser les terres avec du fumier, et Pilumnus à piler le blé pour faire du pain. Celui-ci épousa Danaé, fille d'Acrisius, qui avoit été jetée sur la côte avec son fils Persée.

PICUS (Mythol.), un des fils de Saturne, lui succéda en Italie. Il fut père de Faune, et très-versé dans la science des Augures. Circé le métamorphosa en un oiseau qu'on appelle Pivert, parce qu'il n'avoit pas voulu l'épouser, et lui avoit préféré la nymphe Canente.

PIDANSAT. *Voyez* MAIROBERT.

† PIDON *ou* PIROU (François), chevalier seigneur de Saint-Olon, né en Touraine l'an 1640, obtint une place de gentilhomme ordinaire du roi en 1672. Cet emploi le mit à portée d'être connu de Louis XIV. Ce prince démêla les talens de Saint-Olon, et l'employa dans des affaires importantes. Il fut successivement envoyé exraordinaire à Gênes et à Madrid, et ambassadeur extraordinaire à Maroc : dans ces différentes fonctions, il soutint l'honneur de son caractère et celui de la France. Ses services furent récompensés par le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Lazare. Cet homme estimable

mourut à Paris en 1720. On lui doit, I. *Etat présent de l'empire de Maroc*, in-12, Paris, 1694. Cette relation est courte, mais sage, exacte, et judicieuse. II. Les *Evénemens les plus considérables du règne de Louis-le-Grand*, Paris, 1690, in-12. Ce livre n'est qu'une version d'un ouvrage de Marana.

* I. PIDOUX (Jean), né à Paris, prit le bonnet de docteur à Poitiers, vint ensuite dans sa patrie, s'y fit aggréger à la faculté de médecine, fut successivement médecin des rois Henri III et Henri IV, retourna à Poitiers, où il mourut en 1610. On a de Pidoux, I. Les *Fontaines de Pougues en Nivernois; discours qui peut servir aux fontaines de Spa et autres acides de même goût, et un avertissement sur les bains chauds de Bourbon l'Archambault*, Paris, 1584, in-8°, Nevers, 1608, in-12. II. *Discours sur la vertu et l'usage de la fontaine de Pougues*, Poitiers, 1597, in-4°, Nevers, 1598, in-4°; avec les observations d'Antoine du Fouilloux.

* II. PIDOUX (François), fils du précédent, né à Poitiers en 1586, y recut les bonnet de docteur en la faculté de médecine, l'an 1609, et mourut en 1662. Ce médecin a laissé, I. *Exercitatio medica in actiones Juliodunensium virginum*, Pictavii, 1635, in-8°. II. *Germana defensio exercitationum*, ibidem, 1636, in-8°. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la possession des religieuses ursulines de Loudun. III. *De Febre purpureâ quæ anno*, 1651, *Pictaviam afflixit*, Augustoriti Pictonum, 1656, in-4°.

† I. PIE Ier (Saint), successeur du pape Hygin en 142, étoit italien d'origine et fut martyrisé l'an 157. Son pontificat n'eut rien de remarquable. On prétend qu'il ordonna qu'on célébreroit la fête de Pâques le dimanche après le 14 de la lune de mars; mais ce fait n'est pas constant. On lui attribua des *Lettres* qui sont supposées.

† II. PIE II (Ænéas-Sylvius Piccolomini), naquit le 18 octobre 1405, à Corsigni dans le Siennois, dont il changea ensuite le nom en celui de Pienza. Victoire Forteguerra sa mère, étant enceinte de lui, avoit, dit-on, songé qu'elle accoucheroit d'un enfant mitré; et comme c'étoit alors la coutume de dégrader les clercs en leur mettant une mitre de papier sur la tête, elle crut qu'Enée seroit la honte de sa famille: elle se trompa. Enée fut élevé avec soin, et fit beaucoup de progrès dans les belles-lettres. Après avoir achevé ses études à Sienne, il alla en 1431 au concile de Bâle, avec le cardinal Dominique Capranica, qu'on appelloit de Fermo, parce qu'il étoit administrateur de cette église. Enée, quoiqu'il n'eût encore que 26 ans, fut son secrétaire. Ensuite il exerça la même fonction auprès de quelques autres prélats et du cardinal Albergati. Le concile de Bâle l'honora de différentes commissions, pour le récompenser du zèle avec lequel il avoit soutenu cette assemblée contre le pape Eugène IV. Piccolomini fut ensuite secrétaire de Fréderic III, qui lui décerna la couronne poétique, et l'envoya en ambassade à Rome, à Milan, à Naples, en Bohème et ailleurs. Nicolas V, l'éleva sur le siége de Trieste, qu'il quitta quelque temps après pour celui de Sienne.

Enfin après s'être signalé dans diverses nonciatures, il fut revêtu de la pourpre romaine par Calixte III, auquel il succéda deux ans après, le 27 août 1458. Pie second, élevé sur le saint siége, vérifia le proverbe, *Honores mutant mores*. Il parut dès le commencement de son pontificat, jaloux des prérogatives de la papauté. En 1460, il donna une bulle, « qui déclare les appels du pape au concile, nuls, erronés, détestables et contraires aux saints canons. » Cette bulle n'empêcha pas le procureur général du parlement de Paris d'interjeter appel au concile pour la défense de la *Pragmatique-Sanction*, contre laquelle le pape ne cessoit de s'élever. Pie étoit alors à Mantoue, où il s'étoit rendu pour engager les princes catholiques à entreprendre la guerre contre les Turcs: la plupart consentirent à fournir des troupes ou de l'argent; d'autres refusèrent l'un et l'autre, entre autres les Français que le pape prit dès-lors en aversion. Cette haine diminua sous Louis XI, auquel il persuada en 1461, d'abolir la *Pragmatique-Sanction*, que le parlement de Paris avoit soutenue avec tant de vigueur. L'année suivante 1462, fut célèbre par une dispute entre les cordeliers et les dominicains, touchant le sang de J. C. séparé de son corps pendant qu'il étoit au tombeau. Il s'agissoit aussi de savoir s'il avoit été séparé de sa divinité; les cordeliers étoient pour l'affirmative, et le dominicains pour la négative. Ils se traitoient réciproquement d'hérétiques; et le pape fut obligé de leur défendre, par une bulle, de se charger les uns les autres de ces qualifications odieuses. Une bulle qui lui fit moins d'honneur fut celle du 26 avril 1463, par laquelle il rétracta ce qu'il avoit écrit au concile de Bâle, lors qu'il en étoit secrétaire. On pouvoit objecter au pape, que c'étoit sa dignité seule qui lui avoit fait changer de sentiment. Il prévient cette objection, en racontant en peu de mots sa vie et ses actions, et en faisant toute l'histoire du concile de Bâle, où il vint avec le cardinal Capranica, en 1431; « mais jeune, dit-il, et sans aucune expérience, comme un oiseau qui sort du nid ». Cependant les Turcs menaçoient la chrétienté. Pie, toujours plein de zèle pour la défense de la religion, prend la résolution d'équiper une flotte aux dépens de l'église, et de passer lui-même en Asie, pour exciter les princes chrétiens par son exemple. Il se rendit à Ancône dans le dessein de s'embarquer; mais il y tomba malade, et y mourut le 19 août 1464. On cite une de ses lettres, adressées peu de temps avant à Mahomet II. Il lui marquoit en substance: « Si vous voulez étendre votre empire parmi les chrétiens, vous n'avez besoin que d'une petite chose qui se trouve facilement, d'un peu d'eau pour vous baptiser; alors nous vous appellerions empereur des Grecs et de l'Orient; nous implorerions votre bras contre les usurpateurs des biens de l'église romaine; à l'exemple de nos prédécesseurs, Etienne, Adrien et Léon, qui transférèrent l'empire des Grecs à Pépin et à Charlemagne, nous aurions recours à vous, et nous ne serions point ingrats. » Malgré la sottise que suppose cette lettre, Pie II fut un des plus savans hommes et un des pontifes des plus zélés de son siècle; mais comme son génie étoit ambitieux et souple, il sacrifia quelquefois tout à cette ambition. Ses principaux ouvrages

sont, I. Des *Mémoires sur le concile de Bâle*, depuis la suspension d'Eugène jusqu'à l'élection de Félix. II. L'*Histoire des Bohémiens*, depuis leur origine jusqu'à l'an 1458. III. Deux livres de *Cosmographie*. IV. L'*Histoire de Frédéric III*, dont il avoit été vice-chancelier, 1785, in-folio : elle passe pour assez exacte et assez bien détaillée. V. *Traité de l'éducation des enfans*. VI. Un *Poëme sur la passion de Jésus-Christ*. VII. Un *Recueil* de quatre cent trente-deux Lettres, Milan, 1473, in-folio, dans lesquelles on trouve quelques particularités curieuses. VIII. Les *Mémoires de sa vie*, publiés par Jean-Gobelin Personne son secrétaire, et imprimés à Rome, in-4°, en 1584. On ne doute point que ce ne soit l'ouvrage même de ce pontife. IX. *Historia rerum ubicumque gestarum*, dont la première partie seulement vit le jour à Venise, 1477, in-folio. X. Il avoit composé en latin le roman d'*Euriale et Lucrèce*, petit in-4° sans date, mais fort ancien, publié en français à Paris, 1493, in-folio; et en 1537, in-16. Ses Œuvres ont été imprimées à Bâle en 1571, et à Helmstadt en 1700, in-fol. On trouve sa vie au commencement. On lui appliqua ce dernier vers de Virgile, Enéïde, livre premier, vers 382 :

Sum pius Æneas. . . .

et la fin du vers suivant :

. . . . famâ super æthera notus.

III. PIE III (François Thodeschini), fils d'une sœur du pape Pie II. Ce pontife lui permit de prendre le nom de François Piccolomini, et le fit archevêque de Sienne et cardinal. Il succéda au pape Alexandre VI, le 22 septembre 1503. Son prédécesseur avoit montré sur la chaire de saint Pierre tous les vices d'un scélérat déterminé; Pie y fit éclater les vertus d'un apôtre. On concevoit de grandes espérances d'un tel pontife, mais il mourut vingt-un jours après son élection, le 13 octobre suivant. Ange Colorci lui a fait cette épitaphe, satyre virulente contre son prédécesseur :

Tertius hic Pius est qui summum ad culmen ab ipsâ
virtute evectus, protinùs interiit :
Nec mirum, quia peste atrâ qui sederat antè
Sextus Alexander polluerat solium.

IV. PIE IV (Jean-Ange cardinal de Médicis), d'une autre famille que celle de Florence, étoit frère du fameux marquis de Marignan, général de Charles-Quint. Il naquit à Milan, de Bernardin Medichino, en 1499. Il s'éleva par son mérite, et eut divers emplois importans sous les papes Clément VII et Paul III. Jules III, qui l'avoit chargé de plusieurs légations, l'honora du chapeau de cardinal en 1549. Après la mort de Paul IV, il fut élevé sur la chaire de St. Pierre, le 25 déc. 1559. Son prédécesseur s'étoit fait détester des Romains, qui outragèrent cruellement sa mémoire : Pie IV commença son pontificat en leur pardonnant. Il ne fut pas si clément envers les neveux du pape Paul IV; car il fit étrangler le cardinal Caraffe au château Saint-Ange, et couper la tête au prince de Palliano son frère. Son zèle s'exerça ensuite contre les Turcs et contre les hérétiques. Pour arrêter les progrès de ceux-ci; il rétablit le concile de Trente, qui avoit été suspendu. « Il savoit bien, dit l'abbé de Choisy, que ce concile pourroit faire quelques réglemens qui diminueroient son autorité; mais il voyoit d'ailleurs de grands inconvéniens à ne le

point assembler; et à tout prendre, dit-il à ses confidens, il vaut mieux sentir une fois le mal que de le craindre toujours. » Il envoya en 1561 des nonces à tous les princes catholiques et protestans, pour leur présenter la bulle de l'indiction de cette importante assemblée. Ce concile ayant été terminé en 1563, par les soins de St. Charles Borromée, son neveu, le pape donna une bulle, le 26 janvier de l'année suivante, pour la confirmation des décrets du concile. Malgré cette bulle, presque tous les décrets de discipline furent rejetés en France; et l'on connoît les raisons qui empêchèrent de les recevoir. Le concile soumet à la juridiction ecclésiastique non seulement les adultères, mais tous ceux qui sont mariés ayant la tonsure cléricale. Il attribue aux seuls ordinaires le jugement des livres, et condamne à une amende ceux qui en débitent de prohibés. Il ordonne la confiscation, la saisie des biens, l'emprisonnement même des laïques en certains cas, et permet aux évêques de déposer les administrateurs des hôpitaux. Il leur commande de publier les censures: il les fait exécuteurs des legs pieux; enfin, il les suppose délégués du pape dans leurs fonctions. Le concile excommunioit encore les rois qui prenoient les fruits des bénéfices, pour quelque raison que ce pût être, et par conséquent il anéantissoit l'ancien droit de régale. C'étoient autant de brèches faites soit à la puissance législatrice, soit à l'autorité des magistrats, soit aux libertés de l'église gallicane. L'année 1565 vit éclore une conspiration contre la vie du pape, par Benoît Accolti (*Voy.* ce mot) et quelques autres visionnaires, qui s'étoient imaginé que Pie IV n'étoit pas pape légitime, et qu'après sa mort on en mettroit un autre sur le saint-siége, qu'on nommeroit le *Pape Angélique*, sous lequel les erreurs seroient réformées et la paix rendue à l'église. La conspiration fut découverte, et le fanatique Benoît périt par le dernier supplice. Ce pontife mourut peu de temps après, le 9 décembre 1565, à 66 ans, emportant dans le tombeau la haine des Romains que ses sévérités avoient aigris. C'étoit un esprit adroit et fécond en ressources. Il orna Rome de plusieurs édifices publics, mais il l'appauvrit en l'embellissant. Il contribua beaucoup à l'élévation de sa famille.

† V. PIE V, Saint (Michel Ghisleri), fils d'un sénateur de Milan, né à Boschi ou Bosco, dans le diocèse de Tortone, le 17 janvier 1504. Animé d'un zèle ardent pour la foi chrétienne, il étudia l'histoire sainte et les dogmes de l'église, et se fit religieux dans l'ordre de Saint-Dominique. Paul VI lui donna l'évêché de Sutri, le créa cardinal en 1557, et le fit inquisiteur général de la foi dans le Milanès et la Lombardie; mais la sévérité avec laquelle il exerça son emploi, l'obligea de quitter ce pays. On l'envoya à Venise, et l'ardeur de son zèle y trouva encore plus d'obstacles. Pie IV ajouta au chapeau de cardinal l'évêché de Mondovi. Après la mort de ce pontife, il fut mis sur le siége de Saint-Pierre en 1566. Les Romains témoignèrent peu de joie à son couronnement; il s'en aperçut et dit: « J'espère qu'ils seront aussi fâchés à ma mort, qu'ils le sont à mon élection; » il se trompoit. Elevé à la première place du christianisme, il ne voulut pas se dépouiller de la sévérité de

son caractère. Un de ses premiers soins fut de réprimer le luxe des ecclésiastiques, le faste des cardinaux, et les déréglemens des Romains. Il fit exécuter les décrets de réformation faits par le concile de Trente; il défendit le combat des taureaux au cirque; il chassa de Rome les filles publiques, et permit de poursuivre les cardinaux pour dettes. Il traita les hérétiques avec barbarie: quelques-uns d'eux finirent leur vie dans les bûchers de l'inquisition. En 1568, il ordonna que la bulle *In Cœnâ Domini*, qu'on publioit à Rome, tous les ans le jeudi saint, (et qu'a supprimée Clément XIV) seroit publiée de même dans toute l'Église. Cette bulle, l'ouvrage de plusieurs souverains pontifes, regarde principalement la juridiction de la puissance ecclésiastique et civile. Ceux qui appellent au concile général des décrets des papes, ceux qui favorisent les appelans, les universités qui enseignent que le pape est soumis aux conciles, les princes qui veulent restreindre la juridiction ecclésiastique ou qui exigent des contributions du clergé, y sont frappés d'anathème. Toutes les puissances, à l'exception d'un petit nombre, la rejetèrent. En 1580, quelques évêques ayant tâché de la faire recevoir dans leurs diocèses, le parlement fit saisir leur temporel, et déclara criminel de lèse-majesté quiconque voudroit imiter le fanatisme de ces prélats.... Pie V méditoit depuis quelque temps un armement contre les Turcs; il eut le courage de faire la guerre à l'empire ottoman, en se liguant avec les Vénitiens et le roi d'Espagne Philippe II. Ce fut la première fois que l'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croissant. Les armées navales se rencontrèrent le 7 octobre 1571, dans le golfe de Lépante, où les Turcs furent battus par la flotte des princes chrétiens confédérés, et perdirent plus de 30,000 hommes et près de 200 galères. Pie mourut six mois après, le 30 avril 1572; il répéta souvent, au milieu de ses souffrances: « Seigneur! augmentez mes douleurs et ma patience. » Sa bulle contre la reine Elizabeth, et son autre bulle en faveur de l'inquisition; la chaleur avec laquelle il favorisa en France et en Irlande la rigueur contre les hérétiques, prouvent qu'il avoit plus de fanatisme que de lumière et d'humanité; il eut d'ailleurs quelques qualités estimables; il fut le modèle du fameux Sixte-Quint. Il lui donna l'exemple d'amasser en peu d'années des épargnes assez fortes pour faire regarder le saint siége comme une puissance redoutable. Le sultan Selim qui n'avoit point de plus grand ennemi, fit faire à Constantinople, pendant 3 jours, des réjouissances publiques de sa mort. Le pontificat de Pie V est encore célèbre par la condamnation de Baïus, par l'extinction de l'ordre des humiliés, et par la réforme de celui de Cîteaux. Clément XI le canonisa en 1712. Il reste plusieurs *Lettres* de ce pape, imprimées à Anvers en 1640, in-4°. Félibien publia en 1672 sa Vie, traduite de l'italien d'Agatio di Somma; mais elle n'est pas toujours fidèle.

VI. PIE VI. (Jean-Ange Braschi), né à Césène, petite ville de l'état ecclésiastique, le 27 décembre 1717, mérita l'affection de Benoît XIV, qui le fit trésorier de la chambre apostolique.



Parvenu au cardinalat sous Ganganelli, il devint bientôt après son successeur. Le conclave s'ouvrit le 5 octobre 1774; la France favorisoit l'élection de Pallavicini : mais celui-ci ayant annoncé qu'il refuseroit le pontificat, et ayant désigné à sa place le cardinal Braschi, tous les suffrages se réunirent en faveur de ce dernier, le 14 février 1775. Au moment de son élection, il fondit en larmes et s'écria : « O mes amis! votre conclave est terminé, et c'est mon malheur peut-être qui commence. Ces mots furent une prédiction. Son pontificat en effet fut l'un des plus longs qu'offre l'histoire de l'Eglise, mais aussi l'un des plus malheureux. Il prit à son avénement le nom de Pie VI, et justifia l'adage :

semper sub sextis perdita Roma fuit.

Les premiers actes de l'autorité du nouveau pape furent de distribuer des aumônes, de réprimander le gouverneur de Rome qui n'avoit pas arrêté divers désordres, de supprimer pour quarante mille écus romains de pensions onéreuses au trésor public, de faire rendre un compte sévère au préfet de l'annone, accusé de dilapidation, de compléter au Vatican un Muséum commencé par son prédécesseur, et consacré à recueillir les monumens, les vases, les statues et médailles que les fouilles découvroient dans les états de l'église. On commença, en 1783, à en publier les gravures et la description; et cet ouvrage contient 6 vol. in-folio. Le comte Gorani a écrit que Pie VI étoit vain. Le musée du Vatican étoit d'abord appelé *Clémentin*, et ensuite *Pio-Clémentin;* on n'y faisoit pas un pas, on n'y voyoit pas un piédestal qu'on n'y lût l'inscription : *Ex munificentiâ Pii Sexti.* Ce pape avoit fait placer des feuilles de figuier sur toutes les statues; on devine où. De mauvais plaisans avoient inscrit sur un grand nombre de ces feuilles la même inscription. Braschi, jaloux d'étendre les progrès du commerce, fit réparer le port d'Ancone, et construire le beau fanal qui y manquoit. Le desséchement des marais Pontins devint sur-tout le but des efforts de son administration; et si ce desséchement n'a pas été terminé, le projet n'en fut pas moins grand. Ces marais occupent toute la vallée qui s'étend des Appennins à la mer; ils commencent au port d'Astura, couvrent la côte de Terracine, et s'étendent jusqu'au royaume de Naples. Rendre ce vaste territoire à l'agriculture, et le purger des vapeurs pestilentielles, avoit été l'objet des travaux du censeur Appius Claudius, lequel y avoit fait élever la voie célèbre qui porte son nom; de l'empereur Auguste, qui y fit creuser un large canal; des papes Boniface VIII, Martin V, Léon X et Sixte-Quint. Pie VI marcha sur leurs traces; il fit pratiquer une route sûre, réparer l'ancien aqueduc de Terracine, dégager la voie Appienne du limon sous lequel elle avoit disparu, creuser le canal de Sogliano; il consacra toutes ses épargnes à cette entreprise. Chaque année, il se plut à visiter les ouvrages, et à les ranimer par sa présence. Il est bien à désirer que le fruit de ses peines, de sa dépense et de ses soins ne soit point perdu pour l'avenir. Aussi le gouvernement français, en élevant Rome à la place de seconde ville de l'empire, s'est-il occupé de suite au desséchement de ces marais, qui

entretiennent des fièvres et des miasmes pestilentiels. « Pie VI, dit John Watkins, dans son Dictionnaire universel, aussitôt après son exaltation, conçut l'idée de dessécher les marais Pontins, qui s'étendent à quarante milles autour de Velatri, Terracine et Piperno. Il suivit avec zèle ce projet auquel avoient renoncé des empereurs et plusieurs de ses prédécesseurs, et il y employa les meilleurs ingénieurs de Rome. » M. Nicolaï a publié un ouvrage très-savant sur ce desséchement, et l'on peut y voir en détail tous les travaux dûs à Pie VI : il a été imprimé à Rome, 1800, in-fol., sous ce titre : *De' Bonificamenti delle terre Pontine*. Le zèle du pontife ne se borna pas à cette grande entreprise; il fit construire une église et une bibliothèque dans l'abbaye de Subiaco; il fonda des hôpitaux. Il manquoit une sacristie à la superbe église de Saint-Pierre de Rome, Pie VI la fit élever avec magnificence. Il n'en déploya pas moins, lorsqu'il reçut les divers souverains de l'Europe qui vinrent, pendant son pontificat, visiter la capitale du monde chrétien. Joseph II, empereur d'Allemagne, Paul I, empereur de Russie, Gustave-Adolphe, roi de Suède, les fils du roi d'Angleterre et son frère le duc de Glocester, furent touchés de son accueil. Sa modération se développa dans l'affaire de Toscane, où Léopold, dès 1775, avoit assujetti tous les biens ecclésiastiques aux mêmes impôts que les autres, et supprimé les ermitages. En 1788, il abolit la nonciature dans ses états, et supprima, dans les causes du clergé, tout appel au saint-siége. Pie VI réclama, pour ses ambassadeurs, les mêmes droits qu'obtenoient ceux des autres souverains ; et en temporisant il parvint à empêcher à cet égard toute innovation. Les mêmes ménagemens n'eurent pas le même succès auprès de Joseph II. Celui-ci renversoit successivement dans ses états l'ancienne discipline ecclésiastique ; il plaçoit les ordres monastiques sous l'autorité immédiate des évêques, et les enlevoit à la juridiction papale ; il faisoit dresser l'état des revenus du clergé, et annonçoit le dessein formel de suivre ses projets avec activité. Dans cette occurrence, Pie VI, ne se fiant point à de lentes négociations, prit le parti d'aller lui-même à Vienne conférer sur ses propres intérêts avec le chef de l'empire. Après avoir remis le gouvernement de Rome au cardinal Colonne, il partit de cette ville le 27 février 1782. L'empereur et son frère l'archiduc Maximilien allèrent à sa rencontre à quelques lieues de Vienne ; ils descendirent de voiture dès qu'ils aperçurent Pie VI, et l'embrassèrent. Joseph ayant pris le pape dans son carrosse, ils entrèrent ainsi, le 22 mars 1782, dans la capitale de l'Autriche. Leurs conférences furent fréquentes et toujours amicales ; et quoiqu'elles n'aient point été rendues publiques, Joseph parut dans la suite moins ardent à l'exécution de ses desseins, et permit même les dispenses dont il avoit supprimé jusqu'alors les droits; il disoit souvent : « La vue du Pape m'a fait aimer sa personne; c'est le meilleur des hommes ». De retour à Rome, d'autres querelles avec la cour napolitaine, occupèrent Pie VI : elles furent relatives, tantôt à la nomination de l'archevêque de Naples, dans laquelle le monarque ne vouloit point admettre le



concours du pape, tantôt à l'institution de l'évêque de Potenza, que Pie VI n'avoit pas voulu accorder, tantôt au refus de la présentation de la haquenée et de la redevance annuelle de quarante mille florins envers le saint siége. Après de longs démêlés, il fut convenu, en 1789, que chaque roi de Naples, à son avènement au trône, payeroit cinq cent mille ducats en forme de pieuse offrande à Saint-Pierre, que celle de la haquenée seroit abolie pour jamais, et que le monarque cesseroit d'être nommé *vassal du saint siége*. D'autres différends s'étoient élevés entre la république de Venise, le duc de Modène et la cour de Rome : ils alloient entraîner une rupture éclatante, lorsque la révolution française vint subitement les éteindre, en faisant redouter son influence à toutes les puissances d'Italie. « Pie VI, écrivoit le cardinal de Bernis, a le cœur français ». Cependant, cette affection ne lui fit pas approuver les décrets relatifs à la nouvelle constitution du clergé : il les improuva par une bulle en 1791. Ces décrets ayant amené, en 1792, la déportation d'un grand nombre de prêtres, Pie VI les accueillit, et les distribua dans les maisons religieuses d'Italie, où ils trouvèrent un asile et d'abondans secours. Les armées austro-russes couvroient alors cette contrée, et la cour de Rome parut favoriser leurs succès; bientôt le général Bonaparte, qui maîtrisoit la victoire par son génie, reçut ordre du directoire d'entrer sur le territoire ecclésiastique; et en 1796, il s'empara d'Urbin, de Bologne, de Ferrare et d'Ancone. Mais ce guerrier arrêtant le pillage et la dévastation, respectant le culte dans lequel il étoit né, écrivit au gouvernement une lettre noble et touchante sur le sort du chef de l'église. Le fruit de cette modération et des voies de conciliation qu'il ouvrit alors, fut la paix de Tolentino. Elle coûta au pontife 31 millions, et la livraison de plusieurs chefs-d'œuvres de peinture et de sculpture, dont la France s'enrichit. Basseville, envoyé extraordinaire de la république à Rome, en 1793, avoit été poursuivi par quelques forcénés de cette ville, et frappé d'un coup de rasoir dans le bas-ventre, dont il étoit mort. Cet attentat étoit resté impuni, et avoit laissé des germes de ressentiment dans le gouvernement français; il éclata, lorsque Duphot, Lyonnais, jeune guerrier plein de courage, se trouvant à Rome, voulut dissiper par sa présence, un attroupement, et fut tué le 28 décembre 1797, par les troupes du pape. L'ambassadeur de France, en danger, fut forcé de fuir de Rome et de se retirer à Florence. Pie VI étoit loin, sans doute, de prévoir de si tristes événemens, et encore plus de les approuver; mais le meurtre de Duphot, et l'outrage fait au gouvernement français méritoient une réparation authentique qu'il ne se hâta pas d'ordonner. Aussitôt, les Français qui étoient aux portes de Rome, s'emparèrent de cette ville et de la personne du pape; celui-ci, conduit d'abord à Sienne, puis dans une chartreuse près de Florence, fut enfin transféré dans l'intérieur de la France. Il traversa les Alpes et le mont Genèvre, porté par quatre hommes, sans paroître ému des dangers d'une route escarpée, et où il fut souvent presque suspendu sur les précipices. Ses cheveux, aussi blancs que les neiges qui

l'environnoient, étoient agités par un vent piquant et froid. Des hussards piémontais voulurent lui faire accepter leurs pelisses ; Pie VI les remercia avec affection, mais il ne voulut jamais consentir à les en priver. Il n'y avoit que quelques heures qu'il étoit arrivé à Briançon, lorsqu'un peuple immense, rassemblé sous ses fenêtres, demanda à le voir ; les cris qui s'élevoient de la foule annonçoient souvent des intentions cruelles ; et les menaces, les injures des uns se mêloient aux expressions de respect et d'amour des autres. Dans cette circonstance, le pontife hésita quelques instans à paroître, puis prenant son parti, et s'avançant lentement, appuyé sur deux prêtres, et le corps affaissé sur les douleurs, il se montra à la multitude, en s'écriant : *Ecce Homo*. Ces paroles pénétrèrent tous les cœurs d'attendrissement, et ceux même qui étoient venus pour l'outrager, se prosternèrent a ses pieds. A Gap, à Grenoble, à Veiron, il reçut les honneurs dûs à son rang ; quoique plus qu'octogénaires il déployoit encore un courage supérieur à son infortune et à la fatigue d'un si long voyage : mais à peine fut-il arrivé à Valence, où le gouvernement avoit fixé son séjour, qu'il y mourut, le 29 août 1798, après une maladie de onze jours. Son corps transporté à Rome, y fut reçu avec pompe le 17 février 1802, par Pie VII, assisté de dix-huit cardinaux. Ses intestins, renfermés dans une urne d'or, sont à Valence, où l'empereur lui a fait faire des obsèques solennelles, et ordonné qu'on lui élevât un tombeau. Pie VI avoit une figure noble et heureuse, une taille élevée, moins d'esprit que de pénétration. Il étoit accessible et laborieux. Ses mœurs furent sévères. Il sortoit rarement, et toujours accompagné. Ses seuls délassemens furent des conversations sérieuses et savantes. « Ce pontife, dit un écrivain distingué, pendant sa longue carrière vit se former l'orage auquel il devoit se dévouer un jour ; ses malheurs furent liés à ceux de la France et de l'Europe entière, comme si cette aînée des nations ne pouvoit chanceler sans ébranler toutes les autres : son voyage à travers l'Italie, où il montra tout l'héroïsme de la patience, et les vraies grandeurs de l'humiliation; son entrevue avec le duc de Toscane et le roi de Sardaigne, où il donna et reçut de si grandes leçons des vicissitudes humaines; enfin son séjour en France, où le prince de l'Eglise devint un pauvre voyageur, mourant en apôtre, offrent des tableaux graves et touchans, dignes de l'histoire. » Il a paru des Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI, qui attaquent son pontificat, et l'accusent d'avarice, de vanité et de népotisme. Pour fonder ce dernier reproche, l'auteur cite la succession d'Amansio Lépri, qui, après s'être enrichi dans les douanes ecclésiastiques, fit donation de ses biens aux deux neveux de Pie VI. Cet acte fut attaqué par les héritiers de droit. Après divers jugemens de la Rote, tantôt en faveur de la marquise de Lépri, tantôt en faveur des Braschi, le pape parvint à concilier tous les intérêts, dans une transaction qui partagea l'héritage entre les parens du donateur et les siens. M. Blanchard, curé, a publié aussi un Précis historique sur la vie du même pontife, qu'il défend contre tout reproche. L'abbé

Delille lui a consacré ces vers :

Pontife révéré, souverain magnanime,
Noble et touchant spectacle et du monde
et du ciel,
Il honore à la fois par sa vertu sublime,
Les malheurs, la vieillesse, et le trône et
l'autel.

PIEMONTOIS (Alexis), nom fameux sous lequel Guillaume Ruscelli, médecin italien, mort en 1565, se cacha pour distribuer le secret de ses remèdes. Ils furent publiés par François Sansovino, sous le titre de *Secreti d'Alessio Piemontese*, en sept livres. Les éditions nombreuses qu'on en a faites sont in-8° et in-16. On y trouve quelques recettes, dont de bons médecins ont fait usage.

*PIEN, savant jésuite flamand, et un des collaborateurs bollandistes, dans la continuation du grand ouvrage des *Actes des saints*, est auteur de la *Vie de saint Ignace*, insérée dans cette volumineuse compilation. Le père Mariani, aussi jésuite, dans la vie de ce même saint, qu'il écrivit en italien, copia pour ainsi dire en entier celle composée par le père Pien. Ce dernier mourut en 1740.

PIENNES (Jeanne de Halluyn demoiselle de), fille d'honneur de la reine Catherine de Médicis, inspira une passion violente à François de Montmorency, fils aîné du connétable; et cette passion le porta à faire à sa maîtresse une promesse de mariage, par écrit, à l'insu de ses parens, parce qu'il craignoit avec raison qu'ils ne s'opposassent à ses vœux. Peut-être y auroient-ils consenti sans une raison d'intérêt qui les arrêtoit. Le roi Henri II vouloit que François épousât Diane, sa fille naturelle, veuve d'Horace Farnèse, duc de Castro; et cette alliance flattoit trop l'ambition du connétable, pour qu'il souffrît que l'engagement de son fils aîné subsistât. Tout fut mis en œuvre pour le faire rompre; Anne employa tout son crédit auprès du roi, pour faire déclarer nulle la promesse que la demoiselle de Piennes pouvoit alléguer. Henri II seconda les désirs de son favori, et il envoya François de Montmorency lui-même à Rome, pour y solliciter en personne la dispense dont il avoit besoin. François trouva auprès du pape plus de difficultés qu'il n'avoit cru. Paul IV, qui avoit dessein de faire épouser Diane à un de ses neveux, le remit de consistoire en consistoire, espérant engager par ces lenteurs le jeune Montmorency à renouer avec la demoiselle de Piennes, ou plutôt à ne pas rompre tout-à-fait avec elle l'alliance qui avoit été signée. Enfin, n'ayant plus de prétexte, pour dernier subterfuge, il indiqua une congregation composée de cardinaux et autres prélats, et de théologiens canonistes, et promit à François de Montmorency que son affaire y seroit décidée. Elle le fut en effet, et la dispense accordée. Cependant le pape qui ne s'étoit pas attendu à cette décision, ne voulut pas y acquiescer. En vain on lui présenta l'acte par lequel la demoiselle de Piennes renonçoit à ses prétentions, et le double d'une dispense qu'il avoit accordée en pareil cas; l'inflexible Paul s'opiniâtrant dans son refus, le roi Henri fut obligé d'avoir recours à un autre expédient: il publia un édit qui déclaroit nuls les mariages clandestins. Il fit mettre la demoiselle de Piennes au couvent des filles-dieu de Paris, et elle y donna son désistement absolu. Enfin en vertu de cet édit, on fit célébrer, en dépit du pape, le

mariage de François de Montmorency avec la fille de Henri II; et les noces se firent à Villers-Cotterets, au mois de mai 1557. Quelques années après, les scrupules troublèrent l'esprit de Montmorency. Il fit demander une dispense au pape Pie IV, successeur de Paul IV; et le bref fut accordé *sans contestation et sans bornes*. C'est ainsi que s'exprime le père Bertier, qui rend compte de cette affaire dans son 54e livre de son *Histoire de l'Eglise gallicane*.

* PIENS (François) vivoit au dix-septième siècle. Il fut d'abord chirurgien, puis se livra à l'étude de la médecine, et reçut en cette faculté le bonnet de docteur à Franeker. Piens alla ensuite exercer sa profession à Hoorn, dans la Westfrise, avec succès. Il a laissé *Tractatus de febribus in genere et in specie, ex veterum ac recentiorum scriptis perpensus, seu febris heautontimorumenos*, Neomagi, 1669, in-8°. Genevæ, 1689, in-4°, par les soins de Jean-Jacques Manget, qui l'a enrichi de notes, de plusieurs observations, d'opuscules et de quelques remèdes choisis.

* I. PIERCE (Edward), peintre d'histoire et de paysage, sous les règnes de Charles Ier. et de Charles II : il peignit aussi l'architecture, et fut fort estimé de son temps. Il reste fort peu de ses ouvrages, la plupart ayant été détruits dans l'incendie de Londres, en 1666. Ils consistoient essentiellement en *tableaux* d'église. Pierce fut employé quelque temps par Van Dyck, et on voit encore quelques-uns de ses tableaux au château de Beauvais, dans le comté de Leicester. Il mourut à Londres vers le milieu du dernier siècle.

* II. PIERCE (Jacques) théologien presbytérien, né à Exeter, mort en 1730 dans sa ville natale, desservit une congrégation jusqu'en 1725. Comme il y prêchoit l'arianisme, il s'éleva contre lui de violentes réclamations; et il parut à cette occasion un très-grand nombre de pamphlets, de part et d'autre. L'un de ceux de Pierce, intitulé : l'*Inquisition d'occident*, lui fit ôter sa place. Il a encore publié, I. *Défense des protestans dissidens*, en latin et en anglais, 1 vol. in-8°. II. *Commentaires sur les Epîtres de saint Paul*, in-4°; et plusieurs *Sermons*.

* PIERINO (ou mieux Perino del Vaga), peintre italien, né vers 1500, en Toscane, ne fut redevable qu'à lui-même de son éducation. Agé à peine de deux ans, il perdit sa mère: son père étoit soldat; et il fut nourri par une chèvre. Ainsi abandonné à lui-même, il vint très-jeune à Florence; où il entra chez un épicier, qui l'employoit à porter des couleurs et des pinceaux chez les peintres. Il apprit d'eux les principes du dessin, et surpassa bientôt tous les jeunes gens qui s'occupoient en cette ville de l'art de la peinture. Un peintre très-ordinaire, nommé Vaga, l'emmena à Rome; et ce fut de son association avec ce compagnon de voyage, qu'il prit le nom de *del Vaga*, qu'il changea contre son nom de famille, qui étoit Buonacorsi. A Rome, il travailloit pour les peintres une moitié de la semaine, et employoit tout le reste de son temps au dessin et à ses études. Tantôt on le trouvoit au milieu des ruines, recherchant d'antiques ornemens, et tantôt dessinant des bas reliefs, ou dans la chapelle de Michel Ange, ou dans les salles du vatican.

L'anatomie et toutes les sciences qui peuvent être accessoires à la peinture, l'occupèrent successivement, et il eut bientôt fixé l'attention de Raphaël qui l'employa ainsi que Jean d'Udine et d'autres, dans les ouvrages qu'il avoient entrepris. Parmi les artistes de son temps, aucun n'entendit mieux que lui les ornemens de la peinture; aucun ne le surpassa dans la manière hardie et fière de Raphaël. On en peut juger par les *morceaux* qu'il a exécutés au Vatican, tels que le passage du Jourdain, la chûte des murailles de Jérico, la bataille de Josué, la nativité de notre Seigneur, etc. L'affection que Raphaël avoit conçue pour Pierino, lui procura l'occasion de déployer ses talens; et à la mort de ce grand maître, il fut chargé, ainsi que Jules Romain et Francesco il Fattore, d'achever les ouvrages que Raphaël n'avoit pu finir. Le siége de Rome par les Espagnols força Pierino à se réfugier à Gènes, où il fut employé aux peintures du palais Doria; il revint ensuite à Rome où il mourut en 1574, âgé de 47 ans, épuisé de bonne heure par la multiplicité de ses travaux et l'ardeur qu'il mettoit dans leur exécution. De tous les disciples de Raphaël, aucun ne saisit mieux le caractère et la manière de cet habile maître; mais il n'atteignit point la sublimité de sa composition. Il excella dans l'art de décorer la scène de ses tableaux. Ses figures sont généralement disposées et dessinées dans le goût de celles de son maître.

PIÉRIDES (Mytholog.), filles de Piérus : ayant défié les Muses à qui chanteroit le mieux, elles furent métamorphosées en pies par ces déesses. On donne aussi ce nom aux Muses, à cause du mont Piérus qu'elles habitoient.

PIÉRIUS VALÉRIANUS (Jean-Pierre Bolzani, connu sous le nom de), célèbre écrivain de l'ancienne famille des Bolzani, né à Bellune, dans l'état de Venise, fut obligé, dans son enfance, de servir comme domestique. Un cordelier, son oncle paternel, qui avoit été précepteur de Léon X, le tira de cette abjection, et lui donna des leçons de littérature. Ses progrès furent si rapides, qu'il se vit bientôt ami des gens de lettres les plus célèbres, et surtout du cardinal Bembo. Léon X et Clément VII, lui témoignèrent beaucoup d'estime, et lui en firent sentir les effets. Piérius, préférant l'étude et une honnête médiocrité à tout ce qui pouvoit le distraire en l'élevant, refusa l'évêché de Justinopolis et celui d'Avignon. Il se contenta d'une charge de protonotaire apostolique. Néanmoins il fut chargé de plusieurs négociations importantes, dont il s'acquitta honorablement. Il mourut à Padoue le 25 décembre 1558, à 81 ans. Ses principaux ouvrages sont, I. Les *Hiéroglyphes*. Ce sont des commentaires latins sur les Lettres saintes des Egyptiens et d'autres nations, auxquels Cælio-Augustin Curion ajouta deux livres, qu'il orna de figures et qu'il fit imprimer en 1579, in-fol. La meilleure édition est de Lyon, 1686, in-folio. Henri Schwalemberg en donna un abrégé en 1606, à Leipsick, in-12. II. Son *Traité* si connu, *De infelicitate litteratorum*, que son premier état lui donna la pensée de composer. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois en 1520, à Venise, par les soins d'Aloysius Lollini, évêque de

Bellune, qui en conservoit le manuscrit dans sa bibliothèque. Il a été réimprimé depuis avec ses Hiéroglyphes, en 1647, à Amsterdam; et à Leipsick, dans le recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum*, in-8°, avec une préface de Burchard Mencken. III. *Pro sacerdotum barbâ apologia*, en 1533, In-8°, adressée au cardinal Hippolyte de Médicis qui avoit été son disciple, et réimprimée avec les Traités de Musonius et d'Hospinien sur l'usage de se raser la barbe et de se couper les cheveux, Leyde, 1639, in-12. Cet écrit offre des recherches curieuses sur les grandes barbes, qu'il autorise par la loi de Moïse, par les exemples des papes Jules et Clément VII, de beaucoup de magistrats de son temps, et de plusieurs cardinaux et évêques. IV. Les *Antiquités de Bellune*, en 1620, Venise, in-8°, avec son Traité *de Infelicitate litteratorum*. V. *Diverses leçons sur Virgile*, imprimées dans l'édition du Virgile avec des Commentaires de Servius, chez Robert Etienne, in-fol., et plusieurs fois depuis. VI. Des *Poésies latines*. Piérius avoit reçu au baptême le nom de Jean-Pierre. Sabellius son maître, changea ce dernier nom en celui de Piérius, par allusion aux Muses, en latin *Pierides*, dont il fut favorisé presque dès son enfance. D'ailleurs, par une suite de pédantisme de ce temps là, il falloit porter un nom qui rappelât l'antiquité.

† PIERQUIN (Jean), fils d'un avocat de Charleville, né en 1672, étudia à Reims, où il prit le degré de bachelier en théologie. Il fut pendant 40 ans curé du Châtel-sur-Aire et d'Exermont dans le diocèse de Reims, où il mourut en 1742, âgé d'environ 70 ans. Sans négliger les fonctions pastorales, il s'occupa de divers objets de science et de curiosité. Il a écrit sur *la Couleur des nègres*, sur l'*Evocation des morts*, sur l'*Obsession naturelle*, sur le *Sabbat des sorciers*, sur les *Transformations magiques*, sur le *Chant du coq*, sur la *Pesanteur de la flamme*, sur la *Preuve de l'innocence par l'immersion*, *sur les Hommes amphibies*, etc. On a rassemblé ses *OEuvres physiques et géographiques*, in-12, Paris, 1744. Elles offrent des choses singulières et quelques idées fausses. On a encore de lui, I. Une *Vie de saint Juvin*, Nancy, 1732, in-12. II. Une *Dissertation physico-théologique* sur la Conception de Jésus-Christ, et sur une sainte-face qu'on a voulu faire passer pour une image constellée, Amsterdam, 1742, in-12.

† I. PIERRE (saint), prince des apôtres, fils de Jean et frère de saint André, naquit à Bethsaïde. Son premier nom étoit Simon; mais en l'appelant à l'apostolat, J. C. lui donna celui de Céphas qui, en syriaque, signifie *Pierre*. J.-C. l'ayant rencontré avec son frère André qui lavoient leurs filets sur le bord du lac de Génésareth, ordonna à Pierre de les jeter en pleine mer. Quoiqu'ils n'eussent pu rien prendre de la nuit, de ce seul coup ils prirent, dit-on, tant de poissons, que leurs barques en furent remplies. Alors Pierre se jeta saisi d'étonnement aux pieds de Jésus-Christ qui lui ordonna de quitter ses rets pour le suivre; et depuis ce temps, l'apôtre lui demeura toujours intimement attaché. Il avoit une maison à Capharnaüm où Jésus-Christ vint guérir sa

belle-mère ; et quand il choisit ses douze apôtres, il mit Pierre à leur tête. Pierre fut un des témoins de sa gloire sur le Thabor. De retour à Capharnaüm, ceux qui levoient le demi-sicle pour le temple, demandèrent à Pierre si son maître le payoit. L'apôtre, par ordre de Jésus-Christ, jeta sa ligne dans la mer, dit l'Ecriture, et prit un poisson, dans la gueule duquel il trouva un sicle qu'il donna pour son maître et pour lui. Pierre assista à la dernière cène, et fut le premier à qui Jésus-Christ lava les pieds. Il se trouva dans le jardin des Olives quand les soldats arrêtèrent Jésus-Christ ; et transporté de colère, il coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand-prêtre Caïphe, chez lequel il suivit Jésus-Christ. Ce fut là qu'il le renia trois fois, et qu'ayant entendu le coq chanter, il sortit de la salle et témoigna son repentir par ses larmes. Saint Pierre fut témoin de la résurrection et de l'ascension de Jésus - Christ. Le jour que le saint Esprit descendit sur les apôtres, Pierre prêcha avec tant de force Jésus-Christ ressuscité, que 3000 personnes se convertirent et demandèrent à être baptisées. Quelques jours après, comme il montoit au temple avec Jean pour y faire sa prière, il trouva à la porte un homme perclus qui lui demanda l'aumône. Pierre lui ayant dit qu'il n'avoit ni or ni argent, lui commanda de se lever au nom de Jésus de Nazareth. Cet homme se leva aussitôt, marcha et entra dans le temple, dit toujours l'Écriture. Son ombre rendoit la santé aux malades, et on les lui apportoit de tous côtés. Cependant le grand-prêtre et les Saducéens, jaloux des progrès de l'Evangile, firent saisir les apôtres et les firent mettre en prison ; mais un ange les ayant délivrés, ils allèrent dans le temple annoncer de nouveau Jésus-Christ. Leurs ennemis, plus irrités que jamais, étoient sur le point de les faire mourir, lorsque Gamaliel les détourna de cette cruelle résolution. Ils se contentèrent donc de faire battre de verges les apôtres. Pierre sortit de Jérusalem pour visiter les fidèles des environs. Il arriva à Lydde où il guérit Énée, paralytique depuis huit ans ; et cette guérison opéra la conversion des habitans. La résurrection de Tabithe produisit le même effet à Joppé. Peu de temps après, il alla à Antioche et y fonda l'église chrétienne dont il fut le premier évêque. Il parcourut aussi les provinces de l'Asie mineure, vint à Rome l'an 42 de l'ère vulgaire, et y établit son siége épiscopal. Plusieurs critiques ont contesté ce point d'histoire. Saint Irenée et saint Ignace, disciples de saint-Pierre, nous apprennent que cet apôtre avoit fixé son siége à Rome. Tertullien appelle les hérétiques au témoignage de l'église romaine fondée par saint Pierre. Saint Cyprien nomme souvent cette église la chaire de saint Pierre. Arnobe, saint Epiphane, Origène, saint Athanase, Eusèbe, Lactance, saint Ambroise, Optat, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostôme, Paul Orose, saint Maxime, Théodoret, saint Paulin, saint Léon, etc., nous ont laissé le catalogue des évêques de Rome, depuis saint Pierre jusqu'au pontife qui occupoit le saint siége de leur temps. Quoi qu'il en soit, la capitale du monde chrétien parut au chef des apôtres le lieu le plus propre à la propagation de la religion dont il étoit le premier ministre. C'est en cette année 42 que commencent les

vingt-cinq années de pontificat que l'on donne communément à saint Pierre. Revenu à Jérusalem pour célébrer la Pâque de l'an 44, Hérode Agrippa, qui avoit fait mourir saint Jacques-le-Majeur, fit arrêter Pierre. Son dessein étoit de le sacrifier à sa complaisance pour le peuple; mais la nuit même du jour que le tyran avoit fixé pour le mettre à mort, l'ange du Seigneur tira l'apôtre de prison, et il sortit de Jérusalem. On croit que de là il alla pour la seconde fois à Rome d'où il écrivit sa première *Epître* vers l'an 50e de l'ère vulgaire. On remarque dans cette *Epître*, dit l'éditeur de la Bible d'Avignon, diverses similitudes et diverses expressions pareilles à celles qui se voient dans saint Paul; par exemple, sur la prédestination de Jésus-Christ, sur les effets de sa mort, sur le baptême. On y voit les mêmes avis aux évêques, aux personnes mariées, et la même attention à recommander aux fidèles l'esprit de douceur dans les souffrances, et l'obéissance aux princes et aux magistrats. Grotius y trouve une véhémence, une vigueur dignes du prince des apôtres. Erasme et Estius reconnoissent qu'elle est pleine d'une majesté apostolique, et qu'elle renferme un grand sens en peu de mots. Saint Pierre ayant été chassé de Rome avec tous les autres juifs par l'empereur Claude, revint en Judée, et fit l'ouverture du concile de Jérusalem. Il y parla avec beaucoup de sagesse, et il fut conclu que l'on n'imposeroit point aux Gentils le joug des cérémonies légales. Il alla, peu de temps après, à Antioche, et ce fut-là que saint Paul lui résista. De retour à Rome, il écrivit sa seconde *Epître* aux fidèles convertis. Le but de cette *Epître* est de les affermir dans l'attachement inviolable qu'ils doivent avoir à la doctrine et à la tradition des apôtres, et de les prémunir contre les illusions des faux docteurs. La persécution étoit alors allumée; Pierre fut condamné à mourir en croix. Il demanda d'avoir la tête en bas, « de peur, dit un saint père, qu'on ne crût qu'il affectoit la gloire de Jésus-Christ, s'il eût été crucifié comme lui. » Ce prince des apôtres fut attaché à la croix l'an 66 de Jésus-Christ, et le 12e du règne de Néron. On varie sur l'endroit où il fut crucifié. La *via* ou chemin d'Ostie, le vatican et le janicule, partagent les savans. La dernière de ces opinions a trouvé, en 1809, un zélé défenseur dans le P. Jean de Capistrano, qui a publié à Rome une dissertation critique, intitulée : *Il Martirio del principe degli apostoli rivendicato alla sua sede in sul gianicolo*, in-8°. Sa mort fixa irrévocablement à Rome le premier siége de l'église chrétienne qu'il avoit d'abord établi à Antioche. Dès-lors Rome devint la Jérusalem du christianisme, et la résidence de son premier pasteur. Outre les deux *Epîtres* de saint Pierre qui sont au nombre des livres canoniques, on a attribué à cet apôtre plusieurs productions, comme ses *Actes*, son *Evangile*, son *Apocalypse*, tous ouvrages supposés. Plusieurs critiques et quelques philosophes modernes après eux, nient que saint Pierre ait jamais été à Rome. Ils fondent leur sentiment sur le silence de saint Luc, qui n'eût pas manqué de parler du voyage de Pierre, s'il eût réellement prêché dans la capitale de l'empire. On répond que Saint Luc n'a pas tout dit. Il ne parle pas dans les Actes des apôtres des

voyages de saint Paul en Arabie, de son retour à Damas, puis à Jérusalem, ni de son voyage en Galatie. « Cet évangéliste, dit saint Jérôme dans son Commentaire sur l'Épître aux Galates, a omis bien des choses que saint Paul a souffertes; comme aussi que saint Pierre établit sa chaire à Antioche, puis à Rome ». A ce témoignage on pourroit joindre celui de presque tous les pères qui reconnoissent que l'évêque de Rome est le successeur de saint Pierre; c'est en cette qualité que dans tous les temps on s'est adressé à lui comme au chef de l'église. Il en a exercé les fonctions par lui-même ou par ses légats dans tous les siècles : on en trouve la preuve dans les conciles généraux et dans la condamnation de toutes les hérésies. Les Grecs eux-mêmes n'ont jamais contesté cette primauté avant le schisme. L'histoire ecclésiastique fournit des exemples de l'exercice de la primauté du siége de Rome sur celui de Constantinople. St. Grégoire dit expressément : « Qui doute que l'église de Constantinople ne soit soumise au siége apostolique? L'empereur et l'évêque de cette ville l'annoncent sans cesse. » Au reste, ces discussions appartiennent aux controversistes.

II. PIERRE (saint), évêque d'Alexandrie l'an 300, regardé comme un des prélats les plus illustres de son temps, soit pour sa doctrine, soit pour ses vertus. Sa constance fut éprouvée dans les persécutions de Dioclétien et de Maximien, et il reçut la palme du martyre en 311. Pendant son épiscopat, il fit des *Canons pénitentiaux*, et déposa dans un synode Mélèce, évêque de Lycopolis, convaincu d'apostasie et d'autres crimes. Théodoret nous a conservé quelques *Lettres* de cet évêque dans le quatrième livre de son Histoire.

† III. PIERRE CHRYSOLOGUE (saint), élu archevêque de Ravenne vers l'an 433. Saint Germain d'Auxerre s'étant rendu à Ravenne pour obtenir de l'empereur Valentinien la grace de quelques criminels, mourut entre les bras de Pierre Chrysologue, qui hérita de son cilice et de son camail. L'hérésiarque Eutychès, instruit de l'éloquence de Pierre, voulut l'attirer dans son parti; mais il le renvoya à la lettre de Saint-Léon-le-Grand à Flavien, lettre qui est un abrégé de la croyance catholique sur l'incarnation. On croit qu'il mourut en 458. Ses *ouvrages* ont été imprimés à Venise en 1750, in-folio, par les soins du P. Sébastien-Paul de la Mère de Dieu. On en a donné une nouvelle édition à Augsbourg, 1758, in-fol. On y trouve 176 *Sermons*, la plupart fort courts; et D. Luc d'Achery en a publié cinq nouveaux dans son *Spicilége*. L'illustre évêque y explique en peu de mots le texte de l'Ecriture. Son style est coupé, quoique assez suivi : ses pensées sont ingénieuses; mais elles sortent quelquefois du naturel, et ne renferment souvent que des jeux de mots. Ses *Sermons* n'ont rien d'assez elevé, ni d'assez éloquent, pour lui avoir pu mériter le surnom de *Chrysologue* (homme dont les paroles sont d'or), qui ne lui fut donné que 250 ans après sa mort, par Félix, évêque de Ravenne, rédacteur de ses ouvrages.

† IV. PIERRE NOLASQUE (saint), fondateur de l'ordre de la Merci, pour la rédemption des captifs, né vers 1189 dans le

Lauraguais, au diocèse de Saint-Papoul en Languedoc, de parens nobles, s'attacha dans sa jeunesse à Simon de Montfort, qui le mit auprès de Jacques, roi d'Aragon : son esprit lui acquit les bonnes graces de ce prince. Pierre profita de son crédit auprès de lui, pour établir un ordre religieux militaire, destiné à briser les fers des chrétiens captifs chez les musulmans. Ce fut le 10 août 1223 que se forma cette société respectable, connue d'abord sous le nom de Confrairie de la Miséricorde ou de la Merci. Pierre Nolasque, qui l'institua étant laïque, voulut que les obligations de ses chevaliers ne fussent pas moindres que celles des religieux de chœur. Après avoir donné la première forme à son ordre, il réunit l'office de rédempteur à celui de supérieur général. On assure que, dans les deux premières expéditions qu'il fit dans les royaumes de Valence et de Grenade, il retira 400 captifs des mains des infidèles. Il passa ensuite en Afrique, et y essuya beaucoup de traverses. Enfin, il mourut la nuit de noël en 1256 ou 1258. Saint Louis faisoit un cas particulier de ce fondateur, et l'honora de plusieurs lettres. Pierre s'étoit associé dans l'institution de son ordre avec Raymond de Pennafort. Les rapides succès de son ordre naissant le firent approuver en 1230, par Grégoire IX, qui le mit cinq ans après sous la règle de saint Augustin. En 1308, Clément V ordonna qu'il fût régi par un religieux prêtre. Ce changement occasionna la division des clercs et des laïques. Les chevaliers se séparèrent des ecclésiastiques; et insensiblement il n'y eut que ceux-ci qui furent admis dans l'ordre.

V. PIERRE d'ALCANTARA, (saint), né en 1499 à Alcantara, du gouverneur de cette ville; entra dans l'ordre de St. François, dont il fut provincial en 1538 et en 1542. Le désir d'une plus grande solitude le fit retirer sur la montagne d'Aribibida en Portugal : il y établit une réforme, qui fut approuvée en 1554 par Jules III. Ce saint mourut le 18 octobre 1562 : Clément IX le canonisa.

VI. PIERRE l'exorciste (saint). *Voyez* MARCELLIN, n° II.

VII. PIERRE PASCHAL (St.). *Voyez* PASCHAL, n° III.

VIII. PIERRE le cruel, roi de Castille, monta sur le trône après son père Alphonse XI en 1350, à l'âge de 16 ans. Le commencement de son règne n'annonça que des horreurs; il fit mourir plusieurs citoyens par des supplices recherchés. Il épousa Blanche, fille de Pierre Ier, duc de Bourbon; mais il la quitta trois jours après son mariage et la fit mettre en prison pour reprendre Marie de Padilla, qu'il entretenoit. Jeanne de Castro, qu'il épousa peu de temps après, ne fut pas plus heureuse : il l'abandonna. Ce procédé, joint à ses cruautés (*voyez* ALBORNOS et CORONEL), souleva les grands contre lui. Pierre-le-Cruel en fit mourir plusieurs, et n'épargna pas même son frère Frédéric, ni dom Juan son cousin, ni la reine Blanche de Bourbon. Enfin le peuple prit les armes contre lui en 1366; et, ayant à sa tête Henri, comte de Transtamare, son frère naturel, ils s'emparèrent de Tolède et de presque toute la Castille. Pierre passa alors dans la Guienne, et eut recours aux Anglais, qui le rétablirent sur le trône en 1367;

mais ce ne fut pas pour longtemps. Henri de Transtamare, assisté des troupes françaises, conduites par Bertrand du Guesclin, le vainquit dans une bataille le 14 mars 1369, et le tua de sa propre main. On croit que l'éducation auroit pu détruire ou du moins diminuer les défauts de ce prince ; mais abandonné à Albuquerque, son gouverneur, qui lui fraya le chemin du vice, et se voyant absolu dans un âge où il auroit fallu pour un caractère tel que le sien une longue obéissance, il ne fut, avec de l'esprit, du courage et de l'application, qu'un tyran et un monstre. Ce prince, qui s'abandonnoit ordinairement à la férocité de son caractère, donna, dit un écrivain espagnol, quelques exemples d'amour pour la justice, qu'a conservés l'histoire. Il se plaisoit à courir la nuit par les rues. Une fois un garde du guet, croyant rencontrer un particulier, le battit vigoureusement ; le roi se défendit et le tua. La justice, le lendemain, fit des perquisitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le roi, l'accusa. Les magistrats en corps allèrent lui porter des plaintes : le roi, pour satisfaire à la loi, fit couper la tête à son effigie. On voit encore, dit-on, à Tolède, cette statue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis... Par la mort de Pierre finit la postérité légitime de Raimond de Bourgogne ; la race bâtarde lui succéda dans la personne de Henri de Transtamare. Voltaire demande pourquoi on donna le titre de *cruel* à Pierre, plutôt qu'à tant d'autres princes qui le méritoient peut-être autant que lui ? C'est que le monarque Castillan parut barbare par inclination, par habitude, et qu'il mit dans ses cruautés tous les raffinemens de la perfidie. On peut en voir des preuves dans son histoire, publiée à Paris, 1790, 2 vol. in-8°.

† IX. PIERRE III, roi d'Aragon, fils de Jacques premier, auquel il succéda en 1276. Son premier soin fut de porter les armes dans la Navarre, sur laquelle il avoit quelques prétentions. Il se vit bientôt obligé de revenir dans ses états, où son humeur bizarre et sévère avoit soulevé les principaux seigneurs dont ses frères étoient les chefs. Ce prince qui avoit épousé Constance, fille de Mainfroy, roi de Sicile, voulut se rendre maître de ce royaume pour plaire à sa femme et pour satisfaire son ambition. Dans la vue de l'arracher à Charles d'Anjou, premier de ce nom, il cabala avec quelques séditieux et conseilla, dit-on, la conspiration des vêpres siciliennes, c'est-à-dire le massacre de tous les Français en Sicile, à l'heure de vêpres, le jour de pâques de l'an 1282. Ensuite il arriva dans le pays et s'en rendit facilement le maître. Le pape Martin IV, pénétré de douleur d'une action si barbare, excommunia les Siciliens avec Pierre, et mit ses états d'Espagne en interdit. Pour éviter les suites d'une cruelle guerre, le roi d'Aragon fit offrir à Charles de vider ce grand différend par un combat particulier, à condition de se faire assister chacun de cent chevaliers. Charles, quoique âgé de soixante ans, accepta le combat contre Pierre qui n'en avoit que quarante. Le jour venu, Charles d'Anjou entra dans le champ qui leur avoit été assigné à Bordeaux par le roi d'Angleterre ; mais l'Aragonois ne comparut que

quand le jour fut passé. Cependant Charles de Valois prit le titre de roi d'Aragon, après l'interdit jeté sur cet état par le pape, et y fut conduit par Philippe-le-Hardi, son père, avec une puissante armée; il eut quelques succès, mais sans consistance. Pierre mourut le 28 novembre 1285, à Villefranche-de-Panades, où il reçut l'absolution des censures, sans renoncer cependant à la Sicile, qu'il donna à Jacques, son second fils, qui s'y fit couronner l'année suivante. Alphonse III lui succéda en Aragon.

† X. PIERRE ALEXIOWITZ Ier, surnommé *le Grand*, né d'Alexis Michaëlowitz, czar de Moscovie, fut mis sur le trône après la mort de son frère aîné Théodore ou Fœdor, au préjudice d'Iwan, son autre frère, dont la santé étoit aussi foible que l'esprit. Les strélitz, milice à peu près semblable aux janissaires turcs, excités par la princesse Sophie, qui espéroit plus d'autorité sous Iwan, son frère, se révoltèrent en faveur de celui-ci; et pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux frères régneroient ensemble. L'éducation russe devoit se ressentir de la barbarie encore profonde de ces temps. La politique ambitieuse de la princesse Sophie ne négligeoit rien d'ailleurs pour traverser cette ardeur de s'instruire, qu'annonça de bonne heure le jeune Alexiowitz; mais il étoit né pour devoir tout à lui-même; ni les principes corrupteurs dont il fut entouré, ni les plaisirs à l'aide desquels on chercha à énerver dans un âge tendre l'énergie de son caractère, ne purent le détourner de ses résolutions. Ennemi du faste, entraîné par son goût pour les exercices militaires, il forma une compagnie de cinquante hommes commandés par des officiers étrangers, habillés et exercés à l'allemande; il y entra lui-même en qualité de soldat et en remplit les devoirs avec la plus sévère exactitude; il voulut qu'on oubliât son rang, se fit remarquer par sa déférence pour ses supérieurs, ne vécut que de sa paie, plaça sa tante à l'arrière-garde de sa petite troupe et ne parvint au grade de sergent qu'après l'avoir mérité; il voulut rigoureusement ne s'élever que comme un soldat de fortune; sentant dès-lors que les strélitz, entièrement dévoués aux intérêts de la princesse Sophie, formoient un corps trop formidable, il nourrissoit en silence le projet de leur suppression. Ses regards et son attention se portèrent en même temps sur le besoin d'une marine, projet dont alors l'exécution sembloit impossible. La vue d'un petit vaisseau hollandais, délaissé et oublié sur un lac, fit sur le jeune prince une impression profonde. Il chargea des constructeurs hollandais de construire à Moscow quelques petits bâtimens, et ensuite quatre frégates, montées chacune de quatre canons, sur le lac de Pereslave; il les faisoit combattre les unes contre les autres, lui-même passa successivement deux étés à bord d'un vaisseau anglais et d'un bâtiment hollandais qui faisoient le voyage d'Archangel. En 1696, le czar Iwan mourut, et Pierre devenu seul maître de l'empire, commença son règne en faisant la même année le siége d'Asoph, dont il s'empara en 1697. Pierre méditoit dès-lors de faire un voyage dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire

des lois, des mœurs et des arts. L'an 1697, après avoir parcouru l'Allemagne, il passa en Hollande et se rendit à Amsterdam, et ensuite à Saardam; village à deux lieues de là, fameux par ses chantiers et par ses magasins. Le czar déguisé se mêla parmi les ouvriers, prenant leurs instructions, mettant la main à l'œuvre, et se faisant passer pour un homme qui vouloit apprendre quelque métier. Il étoit des premiers au travail; il fit lui-même un mât d'avant qui se démontoit en deux pièces; il les plaça sur une barque qu'il avoit achetée, et dont il se servoit pour aller à Amsterdam. Il construisit aussi un lit de bois et un bain. Ce prince se fit enrôler parmi les charpentiers de la compagnie des Indes, sous le nom de Baas Petter, c'est-à-dire maître Pierre: ses compagnons l'appeloient ainsi. Un homme de Saardam, qui étoit en Moscovie, écrivit à son père et découvrit par sa lettre le mystère qui enveloppoit le czar. Tous les ouvriers instruits de son rang, voulurent changer de ton; mais le monarque leur persuada de continuer à l'appeler maître Pierre. Le czar, toujours assidu à l'ouvrage, devint un des plus habiles ouvriers et un des meilleurs pilotes. Il apprit aussi un peu de géométrie et quelques autres parties de mathématiques. Pierre quitta la Hollande en 1698, pour passer en Angleterre. On lui avoit préparé un hôtel magnifique; mais il aima mieux se placer près du chantier du roi. Il y vécut comme à Saardam, s'instruisant de tout et n'oubliant rien de ce qu'il apprenoit. Le roi d'Angleterre ne se borna pas à lui donner le spectacle, si conforme à son goût, d'un combat naval à la manière européenne: il lui fit présent d'un yacht magnifique; et Pierre, en quittant l'Angleterre, emmena à sa suite nombre de constructeurs anglais et d'ouvriers habiles, à la tête desquels étoit Noy. Le czar voulut prendre lui-même le titre de maître constructeur, et en cette qualité reçut, ainsi que Noy, du grand-amiral de Russie, l'ordre de construire un vaisseau de ligne. Ce fut le premier essai qu'il fit des connaissances qu'il avoit acquises, et depuis il ne cessa jusqu'à sa mort d'avoir un navire sur les chantiers. On travailloit alors en Russie à faire un canal qui devoit, par le moyen des écluses, former une communication entre le Don et le Wolga. La jonction de ces deux fleuves ouvrit aux Russes le moyen de trafiquer sur la mer Noire, et en Perse par la mer Caspienne. Pierre trouva en Angleterre des ingénieurs propres à finir ce grand ouvrage. Enfin, il partit de Londres et se rendit à Vienne, d'où il se disposoit à passer en Italie; mais la nouvelle d'une sédition l'obligea de renoncer à son voyage. C'étoit encore la princesse Sophie qui l'avoit excitée du fond de son cloître. Le czar la calma à force de tortures et de supplices. Il coupa lui-même la tête à beaucoup de criminels. La plupart des strélitz furent décimés ou envoyés en Sibérie; en sorte que ces troupes, qui faisoient trembler la Russie et le czar lui-même, furent dissipées et presque entièrement détruites. Le czar institua en 1699, l'ordre de Saint-André, pour répandre l'émulation parmi ses gentilshommes. Les Russes pensoient que Dieu avoit créé le monde en septembre, et c'étoit par ce mois qu'ils commençoient l'année; mais le czar déclara que l'on dateroit à l'avenir le com-

mencement de l'année du mois de janvier. Il consacra cette réforme au commencement de ce siècle par un grand jubilé, qu'il indiqua et qu'il célébra en qualité de chef de la religion. Une affaire plus importante l'occupoit. Entraîné par les sollicitations d'Auguste, roi de Pologne, et par l'espérance que lui donnoit la jeunesse de Charles XII, roi de Suède, il déclara la guerre à ce dernier monarque en 1700. Les commencemens n'en furent pas heureux : mais ses défaites ne le découragèrent point. « Je sais bien, disait-il, que les Suédois nous battront long-temps ; mais enfin nous apprendrons à les battre. Evitons les actions générales avec eux, et nous les affoiblirons par de petits combats. Ses espérances ne furent pas trompées. Après de grands désavantages, il remporta, en 1709, devant Pultawa, une victoire complète. Il s'y montra aussi grand capitaine que brave soldat, et fit sentir à ses ennemis combien ses troupes s'étoient instruites avec eux Une grande partie de l'armée suédoise fut prisonnière de guerre, et on vit un héros tel que le roi de Suède fugitif sur les terres de Turquie, et ensuite presque captif à Bender. Le czar se crut digne alors de monter au grade de lieutenant général. Il fit manger à sa table les généraux suédois prisonniers ; et un jour qu'il but à la santé de ses maîtres dans l'art de la guerre, le comte de Rinchild, l'un des plus illustres d'entre ses prisonniers, lui demanda qui étoient ceux à qui il donnoit un si beau titre ? Vous, dit-il, messieurs les généraux. — Votre majesté est donc bien ingrate, répliqua le comte, d'avoir tant maltraité ses maîtres. Le czar fit rendre aussitôt une épée à chacun d'eux. Il les traita toujours avec distinction et avec bonté. Près de 3000 officiers suédois furent dispersés çà et là dans les domaines de son empire, et particulièrement dans la vaste étendue de la Sibérie, ou plusieurs d'entre eux, incertains de pouvoir retourner dans leur patrie, formèrent en quelque sorte une colonie, et s'appliquèrent à des arts encore inconnus dans ces contrées ; ainsi favorisèrent-ils le grand projet du czar, de polir et de civiliser les anciens habitans de son empire. Pierre profita du malheur et de l'éloignement du roi de Suède, il acheva de conquérir la Livonie et l'Ingrie, et y joignit la Finlande et une partie de la Poméranie suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à la ville de Pétersbourg dont il avoit jeté les fondemens en 1703, qui depuis est devenue l'une des villes les plus fortes de l'Europe, une vaste et puissante cité, et qui fut pour Pierre-le-Grand ce qu'Alexandrie fut pour Alexandre. Cependant les Turcs, moins excités par Charles XII que par leur propre intérêt, rompirent la trêve qu'ils avoient faite avec le czar, qui eut le malheur de se laisser enfermer en 1711 par leur armée, sur les bords de la rivière de Pruth, dans un poste où il étoit perdu sans ressource. Au milieu de la consternation générale de son armée, la czarine Catherine qui avoit voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient ; elle envoya négocier avec le grand-visir Baltagi Méhémet. On lui fit des propositions de paix avantageuses ; il se laissa tenter, et la prudence du czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la czarine instituât

l'ordre de Sainte-Catherine qu'elle présideroit, et où il n'entreroit que des femmes. Ses succès ayant produit la tranquillité dans ses états, il se prépara à recommencer ses voyages. Il s'arrêta quelque temps à Copenhague en 1715, où il visita les colléges, les académies, les savans, et examina les côtes de Danemarck et de Suède : il alla à Hambourg, à Hanovre, à Wolffembutel, toujours observant; puis en Hollande, où il parut avec toute sa dignité; et en France en 1717. Il fut reçu à Paris avec les mêmes respects qu'ailleurs; mais avec une grace et des prévenances qu'il ne pouvoit trouver que chez les Français. S'il alloit voir une manufacture, et qu'un ouvrage parût attirer spécialement ses regards, on lui en faisoit présent le lendemain. Il alla dîner à Petit-Bourg chez le duc d'Antin, et la première chose qu'il vit, fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portoit. Quand il alla voir la monnoie royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, et on les lui présentoit. Enfin, on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite avec ces mots : PIERRE-LE-GRAND. Le revers étoit une Renommée, et la legende : *Vires acquirit eundo*; allégorie aussi juste que flatteuse pour un prince dont le mérite s'augmentoit en effet par ses voyages. En voyant le tombeau du cardinal de Richelieu dans l'église de la Sorbonne, le czar monte, embrasse sa statue : Grand ministre, dit-il, que n'est-tu venu de mon temps ? Je t'aurois donné la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre. Le czar ne s'occupa pas uniquement à Paris à voir les beautés de la nature et de l'art : il proposa au duc d'Orléans un traité qui auroit été également utile à la France et à la Moscovie. Son dessein étoit de se réunir à Charles XII qui lui cédoit de grandes provinces, d'ôter aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affoiblir les Anglais par une guerre civile, et d'attirer en Moscovie tout le commerce du nord : ce qui en même temps auroit favorisé celui de la France. Il ne s'éloignoit pas même de remettre le roi Stanislas aux prises avec le roi Auguste; afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouveroit ses avantages. Dans ces vues, il proposa au duc d'Orléans la médiation entre la Suède et la Moscovie, et de plus une alliance offensive avec ces couronnes et celle d'Espagne. Ce traité, qui mettoit dans nos mains la balance de l'Europe, ne fut pas accepté par le duc d'Orléans, ou plutôt par l'abbé Dubois qui le gouvernoit. Pendant le séjour du czar à Paris, quelques docteurs de sorbonne lui proposèrent les moyens de réunir l'église russe avec l'église romaine; il sembloit d'abord entrer dans ces vues. « De retour dans ses états, dit M. Lévesque, il fit du pape lui-même le principal personnage d'une fête burlesque. Déjà depuis un grand nombre d'années il s'étoit joué souvent, dans des parties de débauche, du chef de l'église russe. Pierre s'avisa, en 1718, de transporter sur la personne du pape, le ridicule qu'il avoit jeté sur le patriarche. Il avoit à sa cour un fou nommé Zotof, qui avoit été son maître à écrire. Il le créa prince-pape. Le pape Zotof ayant été intronisé en

grande cérémonie par des bouffons ivres, quatre bègues le haranguèrent : il créa des cardinaux, et marcha en procession à leur tête. Les Russes virent avec joie le pape avili dans les jeux de leur souverain : mais ces jeux indisposèrent les cours catholiques, et sur-tout celle de Vienne. » (*Voy.* aussi l'article BOURSIER.) Le czar, après avoir parcouru la France, reprit sa sévérité dès qu'il fut en Russie. Le prince Alexis, son fils, lui ayant occasionné du mécontentement, il lui fit faire son procès, et les juges conclurent à la mort. Le lendemain de l'arrêt, il eut, dit-on, une attaque d'apoplexie qui l'emporta. On raisonna beaucoup sur cet événement funeste : (*V.* ALEXIS PETROWITZ, n°. XI.) Le père alla voir son fils expirant, et on dit qu'il versa des larmes ; mais, malgré ces larmes, quelques amis de ce prince infortuné, périrent par le dernier supplice. On lit, dans le second volume de l'*Etat présent de Russie*, traduit de l'allemand en anglais, et imprimé à Londres en 1722, in-8°, un *Manifeste du procès criminel du czarwitz Alexis Petrowitz, jugé et publié à Saint-Pétersbourg le* 25 *juin* 1718, *traduit sur l'original russe, et imprimé par ordre de sa majesté le czar*, à la Haie, en 1718, qui est attribué au czar lui-même. En 1721, il conclut une paix glorieuse avec la Suède, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et de Wibourg. Les états de Russie lui déférèrent alors le nom de *Grand*, de *Père de la Patrie* et d'*Empereur*. Le reste de la vie du czar fut employé à l'exécution de ses grands desseins. En 1722, il établit un comptoir à Schamache, ville de Perse, qu'on croit avoir été l'ancienne capitale de Cyrus. Les Tartares Lesghis s'en étant emparés, massacrèrent les Russes et les autres habitans. Pour venger cet outrage, Pierre Ier s'embarqua sur la mer Caspienne, mit le siége devant la ville de Derbent, s'en empara ainsi que de trois provinces qui furent rendues ensuite à Thamas-Kouli-Kan. On ne peut que parcourir les principaux établissemens que lui doit la Moscovie. I. Une Infanterie de 100 mille hommes, aussi belle et aussi aguerrie qu'il y en ait en Europe, dont une assez grande partie des officiers sont Moscovites. II. Une *Marine* de 40 vaisseaux de ligne et de 400 galères. III. Des *Fortifications*, selon les dernières règles, à toutes les places qui en méritent. IV. Une *excellente Police* dans les grandes villes, qui auparavant étoient aussi dangereuses pendant la nuit que les bois les plus écartés. V. Une *Académie de marine et de navigation*, où toutes les familles nobles sont obligées d'envoyer quelques-uns de leurs enfans. Des *Colléges* à Moscow, à Pétersbourg et à Kiof, pour les langues, les belles-lettres et les mathématiques ; de petites *Ecoles* dans les villages où les enfans des paysans apprennent à lire et à écrire. VII. Un *Collége de médecine*, et une belle *apothicairerie* publique à Moscow, laquelle fournit de remèdes les grandes villes et les armées. Jusque-là il n'y avoit eu dans tout l'empire aucun médecin que pour le czar, et nul apothicaire. VIII. Des *Leçons publiques d'anatomie*, dont le nom n'étoit seulement pas connu ; et ce qu'on peut compter pour une excellente leçon toujours subsistante, le cabinet du fameux Ruysch, acheté par le czar, où sont rassemblées tant

de dissections si fines, si instructives et si rares, IX. Un *Observatoire*, où les astronomes ne s'occupent pas seulement à étudier le ciel, mais où l'on renferme toutes les curiosités d'histoire naturelle. X. Un *Jardin des plantes*. XI. Des *Imprimeries*, dont il a changé les anciens caractères, trop barbares et presque indéchiffrables à cause des fréquentes abréviations. XII. Des *Interprètes* pour toutes les langues des états de l'Europe, et de plus pour le latin, le grec, le turc, le calmouque, le mongule, et le chinois. XIII. Une *Bibliothèque royale*, formée de trois grandes bibliothèques qu'il avoit achetées en Angleterre, en Holstein et en Allemagne. XIV. Le changement général comprit aussi la *Religion*, qui à peine méritoit le nom de religion chrétienne. Il abolit la dignité de patriarche, quoique assez dépendante de lui. Maître de son église, il fit divers réglemens ecclésiastiques, sages et utiles. XV. Après avoir donné à son ouvrage des fondemens solides, Pierre y ajouta ce qui n'est que de parure et d'ornement : il *changea* l'ancienne architecture, grossière et difforme au dernier point, ou plutôt il fit naître chez lui l'architecture. On vit s'élever un grand nombre de maisons régulières et commodes, quelques palais, des bâtimens publics, et sur-tout une amirauté commode et magnifique. XVI. Ses armées ayant conquis presque toute la côte occidentale de la mer Caspienne, en 1722 et 1723, il fit lever le plan de cette mer ; et, grace à lui, on en connut enfin la véritable forme, très-différente de celle qu'on lui donnoit communément. Il envoya à l'académie des sciences de Paris dont il étoit membre honoraire, une carte de sa nouvelle mer Caspienne. Il mourut le 28 janvier 1725, à 53 ans. On rapporte qu'étant près de mourir, les sénateurs et les grands qui se trouvoient dans sa chambre, faisoient entre eux l'énumération des réformes utiles qu'il avoit faites dans ses états, et qu'il les interrompit en leur disant qu'il avoit omis la plus importante de toutes, celle de la mauvaise administration de la justice. Tout moribond qu'il étoit, il signa de son lit un ordre pour que tous les procès fussent jugés dans l'espace de onze jours. Pierre le Grand étoit d'une taille haute ; il avoit l'air noble, la physionomie spirituelle, le regard rude ; il étoit sujet à des espèces de convulsions, qui altéroient quelquefois les traits de son visage. Mais lorsqu'il vouloit faire un accueil agréable, sa physionomie devenoit riante et ne manquoit pas de grace, quoiqu'il conservât toujours un peu de l'air sarmate. Il parloit avec feu et avec facilité. Il avoit une éloquence naturelle, et haranguoit souvent. Ce prince dédaignoit et méprisoit le faste, qui n'eût fait qu'environner sa personne ; c'étoit le prince Menzikoff son favori, qu'il chargeoit de le représenter par sa magnificence. Jamais homme ne fut plus vif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. L'habitude du despotisme faisoit que ses volontés, ses désirs, ses fantaisies se succédoient rapidement, et ne pouvoient souffrir la moindre contrariété des temps, des lieux, ni des circonstances. Pierre avoit établi des hommes chargés de porter du secours aux incendies, que l'on sait être fort fréquens en Moscovie : il avoit pris une de ces commissions périlleuses ; on le voyoit

monter le premier avec la hache au haut des maisons en feu, sans que le danger l'effrayât. Cet empereur aimoit beaucoup à voyager. Il alloit, sans suite, de l'extrémité de l'Europe au cœur de l'Asie ; il franchissoit souvent l'intervalle de Pétersbourg à Moscow, qui est de 200 lieues communes, comme un autre prince passe de son palais à une maison de plaisance. Pierre-le-Grand étoit extrême dans son amitié, dans sa haine, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il aimoit beaucoup les femmes, et n'étoit pas fort délicat sur le choix ; et dans l'effervescence de son tempérament, quelquefois un sexe suppléoit à l'autre. Il étoit adonné, par un vice de son éducation, au vin et aux liqueurs fortes. Ces excès ruinèrent son tempérament, et le rendirent sujet à des accès de fureur, dans lesquels il ne se connoissoit plus : il étoit alors cruel. Mais si quelqu'un de ses favoris le rappeloit à lui-même, aux sentimens d'humanité, il s'appaisoit et rougissoit de ces transports d'un emportement involontaire ; il disoit alors, avec une sorte de confusion : « J'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même! » Ce fut le Fort, et sur-tout l'impératrice Catherine, qui eurent dans ces occasions le plus d'ascendant sur lui. Voltaire, richement récompensé par la cour de Russie, a trop dissimulé les cruautés du czar Pierre, dans l'Histoire de commande qu'il a donnée de ce prince, qu'il appeloit ailleurs *moitié héros, moitié tigre*. Le parallèle qu'il en fait avec Lycurgue et Solon, deux législateurs vertueux et humains, parut un peu extraordinaire à ceux qui se rappeloient ce morceau de l'Histoire de Charles XII, page 60 de l'édition de Paris: « Il est affreux qu'il ait manqué à ce réformateur des hommes, la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dans ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mêloient à tant de vertus. Il poliçoit ses peuples, et il étoit sauvage. Il a, de ses propres mains, été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels ; et dans une débauche de table, il a fait voir son adresse à couper des têtes... » « Les roues, dit-il ailleurs, page 484, furent couvertes des membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère, le comte Laprechin, oncle du prince Alexis. Le confesseur du prince eut aussi la tête coupée. Si la Moscovie a été civilisée, il faut avouer que cette politesse lui a coûté cher.... » Fontenelle, dans l'éloge qu'il prononça de Pierre-le-Grand à l'académie des sciences, dit pour l'excuser : « Le czar avoit affaire à un peuple dur, indocile, devenu paresseux par le peu de fruit de ses travaux ; accoutumé à des châtimens cruels, et souvent injustes ; détaché de l'amour de la vie par une affreuse misère ; persuadé par une longue expérience que l'on ne pouvoit travailler à son bonheur, insensible à ce bonheur inconnu. Les changemens les plus indifférens et les plus légers, tels que celui des anciens habits, ou le retranchement des longues barbes, trouvoient une opposition opiniâtre, et suffisoient pour causer des séditions. Aussi, pour plier la nation à des nouveautés utiles, fallut-il porter la rigueur au-delà de celle qui eût suffi avec un peuple plus doux et plus traitable ; et le czar y étoit d'autant plus obligé, que les Moscovites ne connoissoient la grandeur et la supériorité que par le pouvoir

de faire du mal; et qu'un maître indulgent et facile ne leur auroit pas paru un grand prince, et à peine un maître. » Ce monarque, qui fut si passionné pour la marine, surpris à l'âge de cinq ans, dans son sommeil, par le bruit subit d'une chute d'eau, avoit conçu pour cet élément une aversion telle, qu'il ne pouvoit ni supporter la vue d'une eau stagnante, ni le bruit d'une eau tombante. Il parvint, par une résolution constante, à se dépouiller de cette crainte. Pierre étoit l'homme le plus savant de son empire : il parloit plusieurs langues; il étoit très-habile dans les mathématiques et dans la géographie; il avoit appris jusqu'à la chirurgie, qu'il exerça en plusieurs occasions. Il aimoit les projets vastes : il les suivoit avec une ardeur incroyable, avec une constance à toute épreuve; son ambition étoit, pour ainsi dire, de créer. (*Voyez* GALLITZIN, n^os^ I et II.) Le fragment suivant étant propre à donner de nouveaux éclaircissemens sur les qualités physiques, le génie et le caractère de ce grand prince, mérite de trouver place ici. « Pierre étoit grand et d'une taille bien proportionnée. Son teint étoit fort animé, ses yeux annonçoient du génie et du caractère; il avoit les dents blanches et bien rangées, les cheveux bruns et naturellement frisés. Sa physionomie étoit agréable, et rendoit témoignage de la droiture et de la franchise de son cœur. Il parloit amicalement à tout le monde; et le sourire toujours prêt à éclore sur ses lèvres, gagnoit la confiance et les cœurs. Lorsqu'il revint de Hollande, la langue de ce pays étoit celle qu'il parloit le plus communément; mais depuis qu'il s'étoit perfectionné dans l'usage de l'allemand, par ses conversations fréquentes avec les officiers de cette nation, il paroissoit préférer leur langue à toutes les autres. Le russe étoit passé de mode à sa cour; il étoit rare que le czar s'en servît. La santé de Pierre étoit constante et robuste : il avoit toujours travaillé à endurcir son tempérament. Il ne craignoit ni le froid, ni le chaud, ni le vent, ni la pluie, ni la neige, ni les glaces; il sembloit né pour les fatigues les plus dures, et dormoit avec plus de plaisir sous la tente que dans son palais de Moscow. Delà son humeur presque toujours égale, et cette gaîté qui l'abandonnoit rarement et qui lui fit tant d'amis. Lorsqu'il donnoit audience à beaucoup de monde, il étoit dans une agitation continuelle. Il ne s'offensoit point d'une certaine hardiesse dans le discours et dans les questions, même lorsqu'elle alloit jusqu'à l'interrompre. La magnanimité étoit le trait saillant de son caractère. Il regardoit la colère comme une foiblesse, et s'efforçoit de l'étouffer à sa naissance lorsqu'il sentoit qu'elle alloit le saisir. « Il est vrai, disoit-il un jour, il est vrai que je suis très-sensible au mal qu'on fait; mais je n'en ai jamais médité la vengeance. » — « Mes ennemis, disoit-il encore, me font passer pour un barbare; mais patience, je me justifierai aux yeux de l'univers entier. » Après cette même bataille où toute l'armée suédoise fut forcée de capituler, Pierre apprit que Charles XII étoit résolu à se sauver en passant le Dnieper à la nage; il lui envoya un exprès pour le détourner de cette action téméraire; et voici le contenu de son message, tel que l'exprès lui-même l'a rapporté. Pierre prioit instamment le roi de ne point

exposer sa personne sacrée à un péril si imminent, mais de se rendre auprès de lui. Il lui donnoit sa parole d'honneur de lui faire le meilleur accueil, et de le faire conduire en toute sûreté en tel lieu de ses états qu'il voudroit choisir. Il lui conseilloit sur-tout de ne point se jeter dans les bras des Tartares, dont il avoit tout à redouter. Lorsque l'exprès arriva auprès du Dnieper, le monarque suédois avoit déjà passé ce fleuve. Un jour on fit voir au czar une estampe qui représentoit un lion tenant sous ses griffes l'aigle russe terrassé. On crut qu'il entreroit en fureur à l'aspect de cette allégorie. Il la regarda, au contraire, fort tranquillement, et s'informa du nom de l'artiste. « Qu'on la lui renvoie, dit-il ensuite, afin qu'il la change d'après la bataille de Pultawa. » Une autre fois on lui montra une médaille qui portoit l'image du roi de Suède, et au revers deux colonnes en ruine, avec ces mots : *Concussit utramque*, qui faisoient allusion à lui-même et au roi de Pologne. Il la fit passer à plusieurs personnes de sa cour, et se contenta de dire que le roi de Suède avoit compté sans son hôte. On ne l'a jamais entendu parler mal ni du roi de Suède, ni de ses troupes; il leur donnoit, au contraire, les plus grands éloges. « Les Suédois, disoit-il, sont de braves gens; mais ils étoient trop orgueilleux, et Dieu les en a punis. » Le czar ne faisoit aucun cas du luxe et du raffinement dans les jouissances de la vie : les mets les plus simples étoient ceux qu'il préféroit, et il avoit raison; les longs repas lui étoient tout-à-fait insupportables... La plus grande simplicité régnoit dans l'habillement du czar : on n'y voyoit briller ni l'or, ni l'argent; mais la propreté en étoit extrême. Ses habits étoient taillés à l'allemande, et ses manches à la suédoise, fourrées de martre et de zibeline; il portoit par-dessus un baudrier brodé en or; il préféroit le chapeau au bonnet. Il n'aimoit point la magnificence sur sa personne, mais il se plaisoit à la trouver dans ses ministres et ses généraux.... La passion de l'amour gouvernoit aussi peu le czar que celle du jeu. On ne doit pourtant pas en conclure qu'il fut un ennemi des femmes : au contraire, il aimoit de préférence leur société, et dansoit même quelquefois; mais, en général, il ne se livroit au plaisir qu'avec modération. L'administration de ses états, la politique et la guerre, étoient ses passions dominantes : il y donnoit toute son ame, avec une application et une persévérance incroyables. Tout Russe, quelle que fût sa condition, pouvoit lui adresser directement ses prières ou ses plaintes. On l'a vu écouter, pendant une demi-heure, deux pauvres paysans polonais, qui se présentèrent à lui dans la rue, comme il sortoit du conseil d'état; il leur promit prompte justice, et leur fit donner de l'argent par ses pages, pour l'attendre plus commodément. En laissant ainsi à chacun le libre accès de sa personne, il étoit parvenu à connoître fort bien tous ses officiers; et sa mémoire étoit si heureuse, qu'elle conservoit fidèlement les plus petits détails. La sagesse du czar se manifestoit encore dans le secret impénétrable qu'il savoit garder sur ses projets.... L'ambassadeur de Pologne le louoit, un jour à son audience, de ses talens militaires, et sur-tout de la prudence et de l'intrépidité qu'il déploya à la bataille de Pultawa. « Mes sol-



dats, répondit le czar, sont comme les autres soldats, et n'en peuvent faire davantage; mais la main de Dieu a décidé le sort douteux de la guerre. Quant à moi, je me suis rappelé sans cesse les paroles de l'Ecriture, *prie et travaille*. J'ai rempli de mon mieux le premier commandement; mes soldats, avec l'aide de Dieu, ont fait le reste. Monsieur l'ambassadeur, dites au roi votre maître qu'il fasse de même, et il réussira comme moi. » On se tromperoit beaucoup, si on concluoit de ses libéralités que le czar étoit mauvais économe, ou qu'il prodiguoit ses graces sans distinction : il ne dépensoit pas un ducat sans savoir comment et pourquoi. » L'impératrice Catherine II a fait élever par Etienne Falconnet, avec des frais immenses, à Pétersbourg, une statue colossale à la mémoire de Pierre-le-Grand. Cette énorme masse de rocher, avec son piédestal qui est le même morceau, pèse trois millions et deux cents milliers. L'obélisque que l'empereur Constance fit transporter d'Alexandrie à Rome, et qui étoit le plus grand qui fût connu, ne pèse que le tiers de ce monument. Un simple forgeron russe trouva le moyen de le transporter, des marais de la Carelie, dans la capitale, en le plaçant sur d'épais châssis à coulisse, remplis de boulets de canon, et en le faisant haler sur ces boulets avec des cabestans. Pierre Ier est vêtu à la romaine, et couronné de lauriers. Le cheval qu'il monte s'élance, et a les deux pieds de devant en l'air; avec ceux de derrière, il foule un serpent de bronze, qui, mordant la queue flottante du cheval, en assure l'équilibre.

XI. PIERRE II, empereur de Russie, étoit fils d'Alexis Petrowitz, que le czar Pierre-le-Grand priva de la couronne et de la vie. Il succéda en 1727, et à l'âge de treize ans, à l'impératrice Catherine, qui l'avoit déclaré grand-duc de Russie l'année précédente. L'événement le plus remarquable de son règne, fut la disgrace du fameux Menzikoff, premier ministre, qui fut relégué dans la Sibérie. (*Voyez* MENZIKOFF.) Cet empereur mourut en 1738 de la petite vérole dans la 15e année de son âge.

† XII. PIERRE III, né en 1728 d'Anne Petrowna, fille aînée de Pierre-le-Grand et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, fut déclaré grand-duc de Russie le 18 novembre 1742, par l'impératrice Elizabeth sa tante, après avoir embrassé la religion grecque. Il se nommoit auparavant Charles-Pierre-Ulric. Le lendemain même que Pierre fut désigné pour succéder à Elizabeth, trois ambassadeurs suédois arrivèrent à Pétersbourg pour lui annoncer que le sénat de Stockholm l'avoit élu roi. Pierre remercia les envoyés, et les pria d'engager le sénat à choisir à sa place son oncle Adolphe-Frédéric de Holstein; ce qui fut fait. Après la mort d'Elizabeth, il fut proclamé empereur de Russie le 5 janvier 1762, ou le 25 décembre 1761, selon le vieux style. Les commencemens de son règne furent doux et heureux. Il se montra patient et juste; il sut pardonner à ceux qui avoient cherché à lui nuire près de l'impératrice, et rappela dans leur patrie près de 17 mille exilés. Il permit à la noblesse russe de voyager hors de l'empire; ce qu'elle n'avoit encore jamais obtenu, et il abolit la chancellerie privée, tribunal

cruel et tyrannique qui servoit à condamner tous ceux qu'on y traduisoit comme coupables de haute trahison, ou qui déplaisoient au souverain. Pierre III ne jouit pas long-temps du trône. Admirateur extrême du roi de Prusse, il voulut l'imiter dans plusieurs choses; mais il le fit avec trop de précipitation, quoique le prince qu'il prenoit pour son modèle lui eût écrit d'aller bride en main. Il avoit de bonnes intentions; mais on lui a reproché de manquer de caractère. Parmi les projets les plus sages, il en adoptoit souvent d'inutiles, même de dangereux; et le désir des améliorations lui fit hasarder des réformes trop prématurées. Son amour pour les nouveautés fit murmurer tous les ordres de l'état; des murmures on passa à la révolte. Pierre fut détrôné le 6 juillet 1762, et l'impératrice sa femme fut reconnue souveraine sous le nom de Catherine II. Ce prince mourut en prison sept jours après. Plus décidé pour la religion protestante, que pour la religion grecque, il avoit dessein de faire des changemens à celle des Russes, et il l'avoit déclaré à l'archevêque de Novogorod. Cette imprudence ne contribua pas peu à lui aliéner les cœurs de la nation. Pierre III a éprouvé la vérité de la fameuse maxime : *Væ victis*. Certains gazetiers l'ont peint comme un prince crapuleux et imbécille. L'auteur des *Anecdotes de Frédéric-le-Grand*, beaucoup plus impartial, dit de ce prince : « Ses prétendus excès de boisson étoient si peu véritables, que le grand-duc usoit d'une très-grande sobriété : il ne déjeûnoit pas et ne quittoit jamais après dîner la compagnie des femmes. Il avoit l'esprit élevé, le cœur juste et sincère, ennemi de la flatterie et de l'oppression, incapable de soupçon et de cruauté. »

XIII. PIERRE, roi de Hongrie. *Voy.* ABA.

XIV. PIERRE Ier, roi de Portugal. *Voyez* INÈS DE CASTRO.

XV. PIERRE, écrivain ecclésiastique, n'est connu que par un *Traité sur l'Incarnation et la Grace*, que l'on a joint aux OEuvres de saint Fulgence. Cet ouvrage se trouve dans la bibliothèque des Pères. L'auteur s'y donne le titre de diacre; c'est tout ce que l'on en sait. Il vivoit dans le 6e siècle.

XVI. PIERRE DE SICILE, né dans cette île vers le milieu du 9e siècle, est connu par son *Histoire des Manichéens*. Cet ouvrage que l'on trouve dans la bibliothèque des pères, contient des faits curieux et importans, qui font connoître l'état et les sentimens de cette secte dans le temps où l'auteur vivoit. Il a été donné séparément par Mathieu Baderus, Ingolstadt, 1604, en grec et en latin.

† XVII. PIERRE DAMIEN, né à Ravenne, après avoir enseigné avec réputation, s'enferma dans la solitude de Sainte-Croix d'Avellane près d'Eugubio, et devint prieur, puis abbé de ce monastère. Le pape Etienne IX le fit cardinal et évêque d'Ostie en 1057, et l'employa dans les affaires de l'église romaine. Pierre Damien continua, sous les papes suivans, d'être chargé de diverses affaires dont il s'acquitta très-bien. Il consacra tous ses soins à faire revivre la discipline dans le clergé et dans les monastères. Il mourut à Faënza, le 23 février 1073, à 66 ans. Il s'étoit démis aupara-

vant de son évêché. On a de lui, des *Lettres*, des *Sermons*, des *Opuscules*, et d'autres *Ouvrages*, recueillis en quatre tomes formant un in-folio; ils sont utiles pour la connoissance de l'histoire ecclésiastique du 11e siècle. On y trouve une érudition variée, mais peu de solidité dans le raisonnement, peu de justesse dans les idées, peu de pureté et de précision dans le style, et trop d'allégories, de visions, de faux miracles. Son esprit n'étoit pas au-dessus de celui de son siècle. Il prit le surnom de *Damien* par reconnoissance pour un de ses frères qui portoit ce nom, et auquel il devoit son éducation. L'édition des ouvrages de ce père, donnée à Paris en 1663, in-folio, est assez estimée. Sa Vie, écrite par saint Jean de Lodi, son disciple, se trouve dans Mabillon, *Secul.* 6. *Bened.* *Voyez* CADALOUS *et* HONESTIS.

† XVIII. PIERRE IGNÉE, c'est-a-dire de feu, fameux religieux de l'ordre de Vallombreuse, et issu de l'illustre maison des Aldobrandins, fut fait cardinal et évêque d'Albano en 1073. Longtemps avant cette promotion, Pierre-de-Pavie, évêque de Florence, avoit été accusé de simonie et d'hérésie par les religieux du monastère de Saint-Jean-Gualbert. Cette accusation agitoit tous les esprits; on proposa de la vérifier. Pierre Ignée fut choisi en 1063 par les moines de son couvent, pour faire l'épreuve du feu contre l'évêque. On dit qu'il entra gravement, les pieds nus et à petits pas, en présence de tout le peuple de Florence, dans un brasier ardent entre deux bûchers embrasés, et qu'il alla jusqu'au bout avec une démarche mesurée. S'étant aperçu qu'il avoit laissé tomber son manipule, il retourna sur ses pas, et le retira du milieu des flammes aussi entier, dit-on, qu'il l'avoit en y entrant. Le vent de la flamme agita ses cheveux, fit flotter son étole et son aube; mais rien ne brûla, pas même les poils de ses jambes. Après être sorti du feu, il voulut y rentrer; mais le peuple arrêta les mouvemens d'un zèle qui lui auroit peut-être été funeste. Ce récit est tiré de la Lettre que le clergé et le peuple de Florence écrivirent à cette occasion au pape Alexandre II. Les écrivains de ce temps-là, et surtout Didier, abbé du Mont-Cassin, depuis pape sous le nom de Victor III, en parlent comme d'une chose très-certaine. Malgré leur témoignage, on ne peut pas douter qu'elle ne soit fabuleuse. Cependant Pierre-de-Pavie continua d'être évêque de Florence, nonobstant cette épreuve qui étoit défendue par les canons de l'Eglise.

† XIX. PIERRE, *dit* L'ERMITE, gentilhomme français d'Amiens en Picardie, quitta la profession des armes pour embrasser la vie érémitique, et ensuite celle-ci pour la vie de pélerin. Vers la fin du 10e siècle et au commencement du 11e, l'opinion que la fin du monde arriveroit bientôt, avoit répandu une alarme générale. Plusieurs chartes écrites dans ce temps-là, commencent ainsi: « Puisque la fin du monde approche et que différentes calamités et jugemens de Dieu annoncent cette catastrophe comme très-prochaine, etc. etc. » (*Vaissette*, Histoire du Languedoc.) Par un effet de cette frayeur, un grand nombre de pélerins se rendirent à Jérusalem dans le dessein d'y mourir dans une terre

sainte ou d'y attendre la venue du Seigneur. Rois, comtes, marquis, évêques, femmes, bourgeois, artisans, tous couroient en foule en Palestine. Pierre, animé du même zèle, fit un voyage dans la Terre-sainte vers l'an 1093. Touché de l'état déplorable où étoient réduits les chrétiens, il en parla à son retour d'une manière si vive au pape Urbain II, et en fit des tableaux si touchans, que ce pape l'envoya de province en province exciter les princes à délivrer les fidèles de l'oppression. Pierre paroissoit peu propre au premier abord à conduire une négociation. C'étoit un petit homme, d'une physionomie peu agréable, ne mangeant que du pain, ne buvant que de l'eau; il avoit l'air très-mortifié, portant une longue barbe et un habit fort grossier; mais sous cet extérieur humble il cachoit un grand cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme, enfin tout ce qu'il faut pour persuader la multitude. Il eut bientôt à sa suite une foule innombrable de petit peuple. Godefroi de Bouillon, chef de la partie la plus brillante de la croisade, lui confia l'autre. Pierre se mit à la tête de ses troupes, vêtu d'une longue tunique de grosse laine, sans ceinture, les pieds nus, avec un grand froc et un petit manteau d'ermite. Il divisa son armée en deux parties; il donna la première à Gauthier, pauvre gentilhomme de ses amis, et conduisit l'autre. Ce solitaire commandoit 40,000 hommes d'infanterie, et une nombreuse cavalerie. Ses soldats en traversant la Hongrie, exercèrent toutes sortes de brigandages. Il ne pouvoit plus les contenir, peut-être parce qu'ils ne le considéroient plus ni comme général ni comme prêtre, depuis qu'il avoit voulu être l'un et l'autre. Cette multitude indisciplinée fut défaite dans plusieurs combats par les Turcs; et de cette foule innombrable qui avoit suivi l'ermite Picard, il ne resta que trois mille hommes qui se réfugièrent à Constantinople. En 1097, quelques-uns des principaux chefs des chrétiens, ennuyés des longues fatigues du siége d'Antioche, résolurent de prendre la fuite. Pierre l'ermite, croyant avoir rempli sa tâche, fut de ce nombre; mais Tancrède le fit revenir, et lui fit faire serment de n'abandonner jamais une entreprise dont il étoit le premier auteur. Il signala depuis son zèle pour la conquête de la Terre sainte, et se signala au siége de Jérusalem, l'an 1099. Après la prise de cette ville, le nouveau patriarche le fit son vicaire général en son absence, pendant qu'il accompagna Godefroi de Bouillon, qui alloit au-devant du soudan d'Egypte pour lui livrer bataille auprès d'Ascalon. Il mourut dans l'abbaye de Neu-Moutier (près de Hui) dont il étoit fondateur. Son tombeau, qui étoit dans une grotte sous la tour, a été comblé dans ces dernières années, lorsqu'on a réparé l'église. Son corps a été transporté dans la sacristie où on le voit dans une urne de bois. Les croisades bien conduites auroient pu être très-utiles et même elles eurent quelques avantages. Les Mahométans, armés par l'ambition et le fanatisme, pilloient impunément l'Italie depuis près de 200 ans; ils étoient maîtres de la Sicile et de toute l'Espagne. L'enthousiasme que produisit le zèle des croisés, contribua beaucoup à les chasser de cette partie de l'Europe, et à les affoiblir en Égypte et en Syrie. Mais les maux que ces expéditions lointaines pro-

duisirent, furent encore plus grands que le bien qui en résulta (*Voyez* l'article de St. BERNARD).

† XV. PIERRE DE CLUNY *ou* PIERRE *le Vénérable*, né en Auvergne de la famille des comtes de Montboissier, le septième de huit enfans mâles, dont un seul resta laïc, se fit religieux à Cluny. De prieur de Vézelay, il devint abbé, puis général de son ordre en 1121, à l'âge de 28 ans. A peine fut-il élevé à cette place qu'il fit revivre la discipline monastique, sans affecter des austérités recherchées. Le pape Innocent II vint à Cluny en 1130; Pierre l'y reçut avec magnificence. Il donna un asile à Abailard, qui trouva en lui un ami et un père. L'abbé de Cluny combattit les opinions de Pierre de Bruys et de son sectateur Henri, dans la Provence, dans le Languedoc et dans la Gascogne. Il mourut dans son abbaye le 24 décembre 1136, âgé de près de 65 ans. Il laissa dans la seule abbaye de Cluny 400 religieux. Les martyrologes des bénedictins et de France le mettent avec un éloge magnifique dans la première classe qui est pour les saints canonisés, et dont le culte est public et universel dans l'Église; mais il n'est pas canonisé selon les formes établies. On a de lui six livres de *Lettres*, et plusieurs autres ouvrages curieux, entre autres, un Traité sur *la Divinité de Jésus-Christ*, un contre les juifs; des Traités *sur le Baptême des enfans* contre Pierre de Bruys; sur l'*Autorité de l'église;* sur les *Basiliques*, les *églises* et les *autels;* sur le *Sacrifice de la messe*; sur les *Suffrages pour les morts;* sur les *Louanges de Dieu* par les cantiques et les instrumens de musique; sur le *Culte de la croix*, etc. Son style est ordinairement net et correct, sur-tout dans ses lettres, qu'on a conservées au nombre de près de 200. Pierre le Vénérable étoit un homme d'un sens droit et d'une charité rare. Dans les négociations délicates qui lui furent confiées, il montra de la prudence et de la dextérité. Il défendit son ordre contre saint Bernard, qui reprochoit aux religieux de Cluny d'être trop somptueux en bâtimens, d'avoir une table trop peu frugale, de s'éloigner de quelques pratiques de la règle de saint Benoît, par exemple de porter des culottes. Pierre-le-Vénérable répondit à ces reproches, dont quelques-uns étoient minutieux, d'une manière satisfaisante. Son *Apologie*, ainsi que ses autres *écrits*, se trouvent dans la Bibliothèque de Cluny, publiée à Paris en 1614, in-folio.

† XXI. PIERRE LOMBARD, appelé *le Maître des Sentences*, fut nommé Lombard, parce qu'il étoit de Novarre dans la Lombardie. Il se distingua tellement dans l'université de Paris (*Voy.* IRNERIUS), qu'il fut pourvu de l'évêché de cette capitale. Philippe fils du roi Louis-le-Gros et frère de Louis-le-jeune, refusa cet évêché et le fit donner à Pierre Lombard son maître (*Voy.* ELÉONORE, n° I.). Ce savant en prit possession l'an 1139. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort en 1164. Tout le monde connoît son ouvrage des *Sentences*, sur lequel nous avons tant de Commentaires et si peu de bons (*Voy.* ESTIUS). C'est un recueil de passages des pères, dont il concilie les contradictions apparentes, à peu près comme Gratien l'avait fait dans son Décret. Sa physique est celle de son siècle; elle n'entre au reste que fort peu dans sa théologie. On

doit lui pardonner toutes ses imperfections, si l'on considère que Pierre vivoit dans un temps barbare, et qu'il fut le premier auteur qui entreprit de réduire la théologie en un corps entier. (*Voyez* BANDINUS). Son ouvrage, dont la première édition est de Venise, 1477, in-folio, est divisé en quatre livres; et chaque livre en plusieurs paragraphes. On trouva dans cet ouvrage, après la mort de l'auteur, une proposition anathématisée par le pape Alexandre III. La voici: *Christus, secundùm quod est homo, non est aliquid*... (*Voy.* JOACHIM, nº IV). On a encore de Pierre Lombard un *Commentaire* sur les Pseaumes, Paris, 1341, in-fol.; et un *autre* sur les Epîtres de saint Paul; 1537; in-folio. (*Voyez* l'Histoire littéraire de France, tom. XII).

XXII. PIERRE DE CELLES (Petrus Cellensis), religieux, natif de Troyes, distingué par sa piété et par son savoir, fut élu abbé de Celles vers 1150, et de là transféré à l'abbaye de Saint-Rémi de Reims en 1162. Placé sur le siége épiscopal de Chartres en 1182, il l'occupa jusqu'au 17 février 1187, jour de sa mort. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Traités* de morales, et d'autres *ouvrages*, dans la Bibliothèque des pères, et recueillis par dom Ambroise Janvier, Paris, 1671, in-4°.

XXIII. PIERRE COMESTOR ou *le Mangeur*, né à Troyes, chanoine et doyen de cette ville, puis chancelier de l'église de Paris, quitta ses bénéfices pour se faire chanoine régulier de Saint-Victor, à Paris, où il mourut en octobre 1198, après avoir nommé les pauvres ses héritiers. On fit cette épitaphe à Pierre Comestor:

Petrus *eram, quem petra tegit, dictusque* Comesto,
Nunc comedor. Vivus docui, nec cesso docere
Mortuus; ut dicat, qui me videt incineratum:
« Quod sumus iste fuit, erimus quandòque quod hic est. »

Nous avons de lui, I. L'*Histoire scolastique*, dont la première édition est celle d'Utrecht, 1473, petit in-folio. C'est aussi le premier monument typographique qui soit sorti des presses de cette ville et même de la Hollande, qui compreud en abrégé l'Histoire sainte depuis la Genèse jusqu'aux Actes des apôtres, Bâle, 1686, in-fol. Cet ouvrage, qu'il dédia au cardinal Guillaume de Champagne, archevêque de Sens, est plus dogmatique qu'historique. L'auteur charge sa narration de longues dissertations; qui renferment ou des raisonnemens bizarres ou des fables ridicules. C'est cet ouvrage qui a été traduit en 1295, par Guiart des Moulins, et dont la bibliothèque impériale possède plusieurs beaux manuscrits et des imprimés sur vélin. Ils sont sous ce titre: Les Livres historiaux et escolastres de la Bible. II. Des *Sermons* publiés sous le nom de Pierre de Blois, par le P. Busée, jésuite, en 1600, in-4°. On lui attribue *Catena temporum*. C'est une compilation indigeste de l'Histoire universelle, publiée à Lubeck en 1475, 2 vol. in-folio; traduite en français sous le titre de Mer des Histoires, Paris, 1488, en deux volumes in-folio.... *Voyez* MÉTIUS nº II, *et* MOULINS nº I.

XXIV. PIERRE LE CHANTRE, docteur de l'université et chantre de l'église de Paris, auteur d'un livre intitulé: *Verbum abbreviatum*, se fit religieux dans l'ab-

baye de Longpont, où il mourut vers 1197. On trouve dans les bibliothèques plusieurs autres *ouvrages* de cet auteur, en manuscrit. Celui que nous avons cité n'est pas toujours exact. Il fut imprimé à Mons en 1637, in-4°.

XXV. PIERRE, dit *le Collombario*, évêque d'Ostie, vers le milieu du quatorzième siècle, couronna l'empereur Charles IV à Rome l'an 1346, et fit l'*Histoire de son voyage* en cette ville. L'auteur et l'ouvrage seroient oubliés, si le P. Labbe n'en eût fait mention dans sa Bibliothèque des manuscrits.

XXVI. PIERRE de Poitiers, *Petrus Pictaviensis*, chancelier de l'église de Paris, mort l'an 1200, est auteur de quelques *écrits* insérés dans la Bibliothèque des pères; et d'un *Traité des sciences*, imprimé à la fin des OEuvres de Robert Pullus, 1655, in-f. Ce Traité prouve que l'auteur étoit un des premiers théologiens de son siècle.

XXVII. PIERRE de Blois, ainsi appelé parce qu'il naquit dans cette ville, étudia à Paris et à Bologne, et devint précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile. Appelé en Angleterre par le roi Henri II, il obtint l'archidiaconat de Bath, dont il fut dépouillé sur la fin de ses jours. On lui donna celui de Londres; mais il y trouva plus d'honneurs que de revenus. Il avoit été auparavant chancelier de Richard, archevêque de Cantorbery, qui faisoit un grand cas de son mérite. Cet écrivain, mort en Angleterre l'an 1200, étoit d'un caractère austère, et il se signala par son zèle pour la discipline et les règles ecclésiastiques. On a de lui 183 *Lettres*, 65 *Sermons*, et d'autres *ouvrages* dont la meilleure et dernière édition est celle de Pierre de Goussainville, in-fol., en 1667. Il s'y élève avec force contre les dérèglemens du clergé. Son style est coupé, sententieux, plein d'antithèses et de jeux de mots. Les *Sermons* publiés sous le nom de Pierre de Blois, par le Père Busée, Mayence, 1600, sont de Pierre Comestor. Il a continué l'*Histoire des monastères d'Angleterre* d'Inculfe, depuis 1091 jusqu'en 1118, publiée par Savil en 1596. Les auteurs de l'*Histoire de l'église gallicane* disent que Pierre de Blois est le premier qui se soit servi du mot *Transsubstantiation*; c'est une erreur. (*Voyez* Hildebert). Etienne évêque d'Autun, contemporain d'Hildebert, qui assista au sacre de Philippe, fils de Louis le Gros, le 14 avril 1129, dit dans son *Traité du sacrement de l'autel*, chap. 13: *Oramus ut... oblatio panis et vini transsubstantietur in corpus et sanguinem Jesu-Christi.* (*Voyez* I. Eléonore, à la fin.)

†XXVIII. PIERRE ALPHONSE, juif portugais, converti à la foi dans le 12e siècle. La bibliothèque des pères offre de cet auteur un *Dialogue contre les juifs*, qui renferme les motifs de sa conversion. Il a aussi traduit de l'arabe en latin, un ouvrage intitulé: *Opus clericales*, qui a été traduit en français sous le titre de *Castoiement* ou *Avis d'un père à son fils*.

XXIX. PIERRE, moine de Vaux-de-Cernai, ordre de citeaux au diocèse de Paris, dans le 13e siècle, accompagna en Languedoc, Guy, son abbé, un

des douze que le pape Innocent IV nomma pour aller combattre les Albigeois. Il fut témoin des événemens de cette guerre dont il a *écrit* l'Histoire en latin. Elle est curieuse et intéressante ; mais on peut reprocher à l'auteur d'exagérer les dérèglemens des hérétiques, et de ne rendre pas assez de justice à leurs vertus. Cette Histoire a été imprimée à Troyes en 1615, in-8°, par les soins de Nicolas Camusat, et dans la bibliothèque de Citeaux de dom Tissier. Arnaud Sorbin l'avoit traduite en français, à Paris, 1569.

XXX. PIERRE, Martyr. *Voy.* MARTYR (Pierre), n° II.

* XXXI. PIERRE, habile peintre, après avoir perfectionné ses talens à Rome, travailla à Paris, et se consacra sur-tout à la décoration des églises. Ses ouvrages les plus connus sont : *St. Pierre guérissant le boîteux*, et *la Mort d'Hérode*, deux tableaux placés à St.-Germain-des-Prés ; *le St. François* à St. Sulpice, celui de l'église St. Louis, à Versailles ; *le Martyre de saint Thomas de Cantorbery*, à Saint-Louis du Louvre ; *la Coupole* de la chapelle de la Vierge, à St.-Roch ; morceaux ou le pittoresque et la manière de peindre large et facile se disputent la prééminence. Il mourut à Paris, le 14 juin 1789, âgé de 75 ans.

*XXXII. PIERRE CARDINAL, troubadour, natif de Puy en Velay, et qui, presque centénaire, vécut jusqu'au commencement du 14e siècle. Pierre fut le Juvénal de son temps ; il eut le mérite rare de bien connoître les hommes et de les peindre avec force. Dans ses *Sirventes* hardis, il s'élève tour-à-tour contre les mauvais seigneurs, les mauvais prêtres, les mauvais juges ; contre tous les genres de corruption dont le spectacle journalier allumoit sa bile. Ses parens l'avoient élevé pour être chanoine ; son génie frustra leurs intentions et le créa poète. Il semble d'ailleurs avoir été un *penseur* extrêmement *libre* en matière de religion. Nous avons de lui un *Sirvente* fait pour être presenté à Dieu, au jour du jugement, en cas qu'il veuille le damner. Il y dira ses vérités à chacun ; au père Eternel, à saint Pierre, à J.-C. ; et il finit par prier la Sainte-Vierge d'obtenir qu'il ne soit pas obligé d'en venir à son fils.

† XXXIII. PIERRE D'AUVERGNE, surnommé *l'Ancien*, fils d'un bourgeois du diocèse de Clermont, en Auvergne, fut le premier qui, dans sa province, fit connoître la langue et la poésie provençales. On lui doit, I. Un poème intitulé *Le Contrat du corps et de l'ame.* Il le laissa imparfait ; mais Richard Arquier de Lambesc l'acheva dans la suite avec succès. II. Un *Sirvente*, c'est-à-dire une satyre contre les Siciliens, auteurs du massacre des Français pendant les vêpres siciliennes. III. Une pièce qui renferme les *Eloges* des poètes de son temps, où il ne s'oublie pas, en annonçant qu'il avoit la voix plus belle que les autres ; qu'il étoit le premier homme du monde pour composer des vers parfaits, et que ses poésies sont supérieures à celles de tous les poètes du pays. IV. Des *Poésies spirituelles*, entre autres, une *Canzone* ou *Hymne* en l'honneur de la Vierge, qui n'a jamais servi de modèle à celle que Pétrarque composa ensuite sur le même sujet. V. Des *Vers* sur différens

sujets qu'on peut lire dans le manuscrit 3204 du vatican. Après avoir long-temps vécu dans le monde avec honneur, il embrassa l'état monastique et y mourut. Peut-être fut-il le même qu'un auteur jacobin du 15e siècle, connu sous le nom de Petrus de Alvernia ; parmi ses poésies, au nombre de vingt-quatre, il y en a de dévotes qui semblent avoir été faites dans le cloître. (*Voyez* I. BAUX.)

† XXXIV. PIERRE (Corneille de la) *Cornélius à Lapide*, né dans le pays de Liége, entra dans la compagnie de Jésus et s'y consacra à l'étude des langues, des belles-lettres, et sur-tout de celle de l'Écriture-Sainte. Après avoir professé avec succès à Louvain et à Rome, il mourut dans cette dernière ville le 12 mars 1637, âgé de 71 ans. On a de lui dix volumes de *Commentaires* sur l'Ecriture-sainte. Voici le jugement que Richard Simon en porte dans son *Histoire critique du vieux Testament*: « Les Commentaires de Cornelius à Lapide ont le défaut de contenir de l'érudition, des questions éloignées de leur texte ; et cependant cet auteur fait profession dès le commencement d'être court, et de recueillir en peu de mots ce qui a été déjà remarqué par les autres avec plus d'étendue. » Ajoutons qu'il fait entrer dans ces *Commentaires*, des contes, des légendes et des bagatelles, qui ne méritoient point d'y avoir place, et qui ne peuvent que défigurer des ouvrages de cette nature. On estime cependant plus que le reste de ses Commentaires, ce qui regarde le *Pentateuque* et les *Épîtres de St. Paul*. La meilleure édition du corps complet de ces *Commentaires* est celle d'Anvers, 1681 et années suivantes, dix vol. in-folio. Tirin et Menochius n'ont fait souvent que les abréger en retranchant tout ce qui est étranger au sens littéral.

XXXV. PIERRE DE SAINT-ROMUALD (Pierre Guillebaud), né à Angoulême en 1585, fut d'abord chanoine de sa ville, puis feuillant, et mourut en 1667, à 82 ans. C'étoit un bon homme dont la mémoire étoit vaste et le jugement borné. Ses livres sont un mélange de bon et de mauvais, ramassé sans choix de côté et d'autre, entrelardé de réflexions monacales et d'expressions surannées. Sa critique est toujours en défaut, et les faits les plus extraordinaires et les moins vraisemblables sont ceux qu'il rapporte de préférence. On a de lui, I. Un recueil d'*Epitaphes*, deux vol. in-12. II. Le *Trésor chronologique*, 1658, trois vol. in-folio. III. L'*Abrégé* en trois vol. in-12, 1660, bon pour la date des faits arrivés de son temps. IV. La *Chronique* d'Adhémar, avec une continuation, 1652, deux vol. in-12, qui fut censurée par l'archevêque de Paris, en 1653. La censure fut supprimée par arrêt du parlement.

XXXVI. PIERRE D'OSMA, professeur de théologie à Salamanque, fut dans le 15e siècle l'un des précurseurs du calvinisme. Dans un *Traité de la confession*, il enseigna : « 1° Que les péchés mortels quant à la coulpe et à la peine de l'autre vie, sont effacés par la seule contrition du cœur ; 2° Que la confession des péchés en particulier et quant à l'espèce, n'est point de droit divin, mais seulement fondée sur un statut de l'église universelle ; 3° Qu'on

ne doit point se confesser des mauvaises pensées, qui sont effacées par l'aversion qu'on en a, sans rapport à la confession ; 4° Que la confession doit se faire des péchés secrets et non de ceux qui sont connus.» Alphonse Carillo, archevêque de Tolède, ayant assemblé les plus savans théologiens de son diocèse, condamna ces propositions comme hérétiques, erronées, scandaleuses, mal sonnantes ; et le livre de l'auteur fut brûlé avec sa chaire. Sixte IV confirma ce jugement en 1479.

XXXVII. PIERRE DE SAINT-LOUIS (le père), dont le nom de famille étoit Barthélemi, naquit à Valréas dans le diocèse de Vaison en 1626. Devenu amoureux à l'âge de 18 ans, d'une demoiselle nommée Magdeleine, il eut la douleur de se la voir enlever par la petite vérole dans le temps qu'il étoit sur le point de l'épouser. Sa mélancolie, après une telle perte, lui inspira le dessein de se faire dominicain ; mais se rappelant que sa chère Magdeleine lui avoit fait présent d'un scapulaire, quelques jours avant sa mort, il se fit carme. Le P. Pierre. étoit né avec quelque goût pour la poésie ; il la cultiva. Il forma le dessein de chanter, dans un poème, les actions de quelque saint ou de quelque sainte. Il balança long-temps entre Elie, qu'il regardoit comme le fondateur de son ordre, et la Magdeleine, patronne de son ancienne maîtresse. Il se détermina à célébrer la patronne de sa chère Magdeleine. Il entreprit une espèce de poème héroïque, qui lui coûta cinq ans de veilles. Dès que ce bel ouvrage fut achevé, il se rendit à Lyon, où, après quelques traverses, il vint à bout de le faire imprimer sous ce titre ; *La Magdeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence ; poème spirituel et chrétien, en 12 livres.* Ce poème, chef-d'œuvre de pieuse extravagance, selon l'expression de La Monnoye, jouit pourtant de l'honneur d'une seconde édition. Le P. de saint Louis ne vit pas cette espèce de triomphe de sa Magdeleine ; il étoit mort quelque temps auparavant. Son ouvrage étoit devenu fort rare. La Monnoye le fit réimprimer dans son recueil de Pièces choisies, à La Haye (Paris), 1714, 2 vol. in-12. Le P. de saint Louis avoit achevé avant sa mort, un autre *Poème* sur le prophète Elie, et il lui avoit donné pour titre, *l'Eliade*. La ressemblance de ce nom avec celui d'*Iliade*, lui paroissoit d'un heureux augure pour le succès de son ouvrage ; mais il n'a point paru : les carmes eurent la prudence de le supprimer. Ce moine étoit le plus grand faiseur d'anagrammes de son temps. Il avoit anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre, et de presque tous les saints. Il avoit la simplicité de croire que la destinée des hommes étoit marquée dans leurs noms, et citoit le sien en preuve. Il avoit trouvé dans ces deux mots, Ludovicus Barthélemi, cette anagramme, *Carmelo se devovet ;* et en français, *Il est du carmel.* Dans son poème de la Magdeleine, il prodigue l'esprit, le ridicule, les allusions burlesques, les métaphores bizarres et les hyperboles gigantesques. Il appelle le rossignol et les pinçons des luths animés, des orgues vivantes, des syrènes volantes. Les arbres sont de vieux barbons. Voici un échantillon de ses vers ; il s'agit de Magdeleine :

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De son temps Prétérit, qui ne fut qu'Imparfait;
Temps de qui le Futur réparera les pertes,
. . . .
Et le présent est tel, que c'est l'Indicatif
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'Infinitif,
Mais c'est dans un degré toujours superlatif;
En tournant contre soi toujours l'Accusatif
Direz-vous pas après, qu'ici notre écolière,
Faisant de la façon, est vraiment Singulière,
D'avoir quitté le monde et sa Pluralité?

† XXXVIII. PIERRE DE SAINT ANDRÉ (Jean-Antoine Rampalle), étoit de l'Isle, dans le Comtat-Venaissin. Il se fit carme en 1640, et fut élevé aux premieres charges de son ordre. Il mourut à Rome, le 27 novembre 1671. On a de lui, I. *La Chiromancie naturelle*, Lyon, 1653, in-8°. II. *Vie* de plusieurs saints de son ordre. III. Une *Traduction* en français du Voyage dans l'Orient du P. Philippe de la Sainte-Trinité, Lyon, 1653, in-8°. IV. Des *Tragédies* sacrées. V. Une édition de l'*Histoire générale des Carmes de la congrégation d'Italie*, par le P. Isidore de Saint-Joseph, avec des supplémens et des corrections en latin, Rome. 1668—1671, 2 vol. in-fol.

XXXIX. PIERRE DE HONESTIS, *Voyez* HONESTIS.

XL. PIERRE DE LÉON, *Voyez* ANACLET, n° II.

XLI. PIERRE, *Voy*. PASCHAL, n° III.

XLII. PIERRE (La). *Voyez* MALLEROT.

XLIII. PIERRE LE FOULON, *Voyez* FOULON, n° I.

XLIV. PIERRE DE NAVARRE, *Voyez* NAVARRE.

XLV. PIERRE DE BRUYS, *Voyez* BRUYS, n°. I.

XLVI. PIERRE DE CORBIÈRE, *Vye z* CORBIÈRE.

* XLVII. PIERRE. *Voy*. CRESCENTIIS.

XLVIII. PIERRE DE LUNÉ. *Voy*. BENOIT, n° XVIII.

XLIX. PIERRE DE LUXEMBOURG, *Voyez* LUXEMBOURG, n° III.

L. PIERRE (Eustache de St.- et l'abbé de SAINT-), *Voy*. SAINT-PIERRE.

* PIERRES (Philippe-Denis), ancien premier imprimeur du roi, membre des académies de Dijon, Lyon, Rouen et Orléans, né à Paris, en 1741, comptoit parmi ses ancêtres, depuis plus de 200 ans, des libraires et des imprimeurs justement estimés; et comme leur digne successeur, il exerça son état avec distinction. On lui doit beaucoup de bonnes éditions, dont la correction fait le principal mérite. On peut cependant citer, comme réunissant le mérite d'une exécution fort élégante à celui de la correction des livres suivans: I. *Constitution des treize Etats-Unis de l'Amérique*, Philadelphie et Paris, Ph. D. Pierres, 1783 et 1785, in-4° et in-8°; c'est au duc de Larochefoucault, qu'on est redevable de cette traduction. II. *Les Héroïdes d'Ovide, traduites en vers français*, Philadelphie, 1784 et 1786, in-8°. De ces deux éditions, tirées toutes deux à un très-petit nombre d'exemplaires, l'une contient le texte. Cette traduction est de M. de Boisgelin, archevêque d'Aix. III. *Elégies de Tibulle* Paris, Pierres, 1784, in-8°. M. Pastoret est auteur de cette traduction. IV. *Mémoires historiques sur Raoul de Coucy*, Pa-

tis, Pierres, 1781, 2 vol. in-8°. A la suite de ces mémoires, dont M. Delaborde est l'auteur, se trouve le recueil des chansons de Raoul. V. *Les Jardins*, poème, par M. l'abbé Delille, Paris, Pierres, 1782, in-18. VI. *Epitecti Euchiridion*, *etc. curante* Lefebvre de Villebrune, Parisiis, Ph. D. Pierres, 1782, in-18. VII. *Manuel d'Epictète en grec, avec une traduction française*, par J. R. Lefebvre de Villebrune, Paris, Pierres, 1783, in-18. VIII. *Minéralogie homérique, ou essai sur les minéraux dont il est fait mention dans les poèmes d'Homère*, par A. L. Millin, Paris, Pierres, 1790, in-8°. Il fit paroître en 1767, en 2 vol., une nouvelle édition du *Lexicon de Schrevilius*, et y fit des augmentations puisées dans les éditions les plus récemment publiées en Hollande, en Angleterre et en Allemagne. Il possédoit sur l'histoire et les procédés de son art, un riche fonds de connoissances. En 1774, sur l'invitation de l'académie des sciences, il entreprit pour la grande collection des arts et métiers, l'*Art de l'imprimerie*. Ce travail dévoit former 3 vol. in-fol. de texte, accompagnés d'un grand nombre de planches. On lui doit aussi, *Catalogue hebdomadaire, ou liste alphabétique des livres tant nationaux qu'étrangers*, et la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie, approuvée par l'académie des sciences*, 1786, in-4°. Cet imprimeur, auquel on est redevable de l'impression d'ouvrages essentiels, est généralement regretté. Il est mort à Dijon en 1808.

* I. PIERSON (Christophe), peintre d'histoire et de portraits, né à La Haye, en 1631, mort en 1714. Il a sur-tout excellé dans les chasses.

* II. PIERSON (Jean), savant critique hollandais, disciple de Valckenaer, fut enlevé à la fleur de l'âge aux muses latines et grecques. Il s'est fait connoître par deux livres de *Verosimilia*, imprimés in-8°, à Leyde, en 1752, et par une très-bonne édition de *Mœridis Atticistæ lexicon atticum, cum anima deversionibus*, Leyde, 1759, in-8°. Il est mort de la petite vérole, le 29 octobre 1759, n'ayant pas encore 29 ans accomplis. Il étoit né Frison.

* I. PIERUS *ou* PIERIUS, poète et musicien, naquit à Piérie en Macédoine. Quelques auteurs prétendent qu'il établit le culte des neuf Muses, appelées pour cela *Piérides*; d'autres que lui-même étoit leur père. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter qu'il n'ait excellé dans la musique et la poésie, et donné naissance à tout ce que la fable raconte de ces divinités, comme le dit Plutarque dans son dialogue sur la musique.

II. PIÉRUS (Mythol.), roi de Macédoine; il eut d'Evippe, sa femme, neuf filles, qui osèrent disputer aux Muses le prix de la voix. *Voyez* PÉRIDES.

PIET (Baudouin-Van der), né à Gand, en 1546, d'une famille patricienne, fut, à la naissance de l'université de Douai, le premier qui eut le titre de bachelier. Piet devint docteur, puis professeur en droit à Douai, et remplit cette place avec distinction. Le conseil de Malines le nomma plusieurs fois pour être un de ses membres; mais Piet

refusa constamment cet honneur, aimant mieux former les juges lui-même. Il fut l'oracle des grands et du peuple jusqu'à sa mort, arrivée à Douai le 19 janvier 1609. Sa profonde érudition étoit appuyée sur un jugement très-solide. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, sont: I. *De Fructibus*. II. *De duobus reis*. III. *De Emptione et Venditione*. IV. *De Pignoribus et Hypothecis*. V. *Responsa juris, sive consilia*.

PIÉTISTES. *Voyez* ARNOLD et SPENCER, n° I.

* PIETRA-SANTA (Sylvestre), plus connu sous le nom latin *Petra-Sancta*, auteur classique héraldique, vivoit à la fin du 16e siècle. C'est lui qui a inventé la méthode de distinguer par des points et des lignes les différentes couleurs des armoiries. On liroit avec plaisir son principal ouvrage, *Tesseræ gentilitiæ*, s'il n'étoit pas hérissé de termes d'un latin barbare. Tout ce qu'on sait de sa vie particulière, c'est qu'il fut jésuite; et l'on reconnoît le temps à-peu-près où il a vécu, par la date de l'impression de son dernier ouvrage, qui est intitulé: *Notæ in Petrum Molinæum*, réimprimé à Anvers, en 1638: c'est ce qui nous a autorisé à dire qu'il vivoit à la fin du 16e siècle.

PIETRINI (Joseph), habile *peintre* d'histoire, mort en 1757, étoit né dans le baillage de Lugano.

I. PIETRE (Simon), né à Varède, village à deux lieues de Meaux, mort en 1584, prit le bonnet de docteur en médecine à Paris, et fut doyen de sa compagnie. Sans la prévoyance de Rioland, son gendre, qui le contraignit, en quelque sorte, à se réfugier au monastère de Saint-Victor, Pietre auroit augmenté le nombre des victimes de la Saint-Barthélemi. Ami particulier de Ramus, et regardé comme protestant, ainsi que lui, il se seroit trouvé sacrifié de même que son ami, avec Chaston et Lamblin, à la haine implacable de Jacques Carpentier, leur confrère. Pietre, mis au rang des plus célèbres médecins de son siècle, fut appelé à la dernière maladie de Charles IX, mais trop tard pour le sauver.

* II. PIETRE (Simon), surnommé le *Grand*, fils du précédent, né à Paris en 1565, mort en 1618, ou, selon Matthias, en 1614, fut docteur en médecine en la faculté de Paris, et professeur au collége royal. Gui Patin l'appelle : *Vir maximus et planè incomparabilis*; et René Moreau, si bon juge en mérite, a dit de lui : *Vir medicæ artis tantùm sciens et intelligens, quantùm humanâ mente capi et concipi potest*. Jacques Mentel nous apprend que Pietre, doué d'un talent admirable pour la chaire, donnoit à ses écoliers, en même temps, deux cours de médecine, l'un selon Hippocrate, l'autre selon Gallien; que sa réputation étoit autant en honneur chez les étrangers qu'à Paris, et que les médecins les plus célèbres se faisoient gloire d'avoir été ses disciples. On a de lui, I. *Disputatio de vero usu anastamoseon vasorum cordis in embryo*, Turonis, 1593, in-8°. II. *Nova demonstratio et vera historia anastamoseon vasorum cordis in embryo, cum corollario de vitali facultate cordis in eodem embryo non otiosâ*, Turonis, 1593, in-8°. III. *Lienis censura in acerbam admonitionem Andreæ Laurentii*, Turonis, 1593, in-8°.

* I. PIETRO DELLA FRANCESCA, Florentin, mort en 1443, excelloit dans les *portraits*, ainsi que dans les sujets de nuit et de combats. Il fut employé par le pape Nicolas V, dans le Vatican, où il *peignit* entre autres deux tableaux, que le pape Jules II fit ôter pour en mettre deux nouveaux de Raphaël. Nous avons de lui des ouvrages de mathématiques.

* II. PIETRO DI PETRI, peintre, élève de Carle Maratte, naquit à Rome, en 1661, et y mourut à l'âge de 45 ans. Toutes ses peintures, tant à fresque qu'à l'huile, sont généralement estimées. Il excella sur-tout dans le dessin; c'est pourquoi son maître le choisit pour *dessiner* les ouvrages de Raphaël, qui sont au Vatican. Le pape l'employa dans la suite aux ouvrages à fresque de l'église de Saint-Clément.

III. PIETRO COSIMO. *Voyez* COSIMO.

IV. PIETRO LONGO. *Voyez* AERTSEN.

V. PIETRO DE CROTONE. *Voy.* BERETIN.

VI. PIETRO RICCIO. *Voyez* CRINITUS (Pierre).

* PIETTE (Dom Michel), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né dans la paroisse de Gahard, diocèse de Rennes, le 11 mars 1680, fit ses humanités chez les jésuites, et sa philosophie chez les dominicains. Entraîné par les circonstances, ou séduit par des conseils pernicieux, il voua à ses premiers instituteurs, autant qu'à leur doctrine, une haine qui ne s'est jamais démentie depuis. Il fut admis à l'âge de 22 ans dans la congrégation de Saint-Maur. Les fameuses questions du jansénisme, qui ont agité si long-temps le clergé de France, commençoient déjà à fixer l'attention. Les bénédictins se mêlèrent vivement et indiscrètement de ces malheureuses controverses, et devinrent jansénistes par système. Dom Piette le fut comme ses confrères; et il eut tout le loisir de répandre sa doctrine, pendant 50 ans qu'il professa dans son corps. On se souvient encore et des nombreux prosélytes qu'il fit, et de son appel de la constitution en 1717. Il ne manquoit à ses vœux que d'être persécuté, pour ce qu'il appeloit la bonne cause. Il fut satisfait. En 1718, M. du Crevi, évêque du Mans, lui ôta sa place d'examinateur des ordinans; et dom Piette s'en consola.

* PIFFARI (P. D. François), du Mont-Saint-Savin, en Toscane, moine camaldule, professeur de mathématiques dans les écoles de Sienne, au 16e siècle, retrouva le moniconiètre, dont il donna une description, qui parut dans cette ville en 1595, in-4°. On a encore de lui, La *sfera di Giovanni di Sacrobosco, tradotta è dichiarata*, Sienne, 1604, in-4°.

* I. PIGAFETTA (Antoine), chevalier de Rhodes, né à Vicence vers l'an 1480, d'une famille originaire de Toscane, voyagea sur les mers depuis 1519 jusqu'à 1522, avec Magaglianes. Il a écrit la relation de ce voyage mémorable, qui fut ensuite imprimée par Ramusus dans son ouvrage de la Navigation, tom. 1er, pag. 352 de l'édition de Venise, 1606. Cette relation a été aussi insérée dans le Recueil

général des voyages, tom. 37, édition de Paris.

* II. PIGAFETTA (Jérôme), de Vicence, théologien, prédicateur et poète, de l'ordre des frères prêcheurs, florissoit dans le 16e siècle. Il devint prieur de Sainte-Sabine, à Rome, et mourut dans le couvent de la Sainte-Couronne, à Vicence, en 1543. On a de lui quelques *Sermons;* il a écrit aussi en vers héroïques *la Vie de saint Dominique*.

† PIGALLE (Jean-Baptiste), sculpteur du roi, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, chancelier de l'académie de peinture, né à Paris en 1714, d'un menuisier, y mourut le 20 août 1785. Pigalle ne montra d'abord aucune disposition pour le dessin. Il aimoit à modeler, mais il n'avoit ni adresse, ni facilité, et ne pouvoit rien finir sans un travail opiniâtre. Le voyage d'Italie, que la générosité de Coustou l'aîné lui fournit le moyen d'entreprendre, donna au jeune artiste la facilité qui lui manquoit. Il étudia les ouvrages des grands maîtres, et fut bientôt leur rival. De retour en France, il s'illustra par un grand nombre de morceaux admirables. Les plus connus sont, I. Un *Mercure* qu'il fit à Lyon, où il s'arrêta en revenant de Rome. S'étant rendu à Paris, quelque temps après, il s'empressa de le présenter à le Moyne, son ancien maître, qui lui dit : « Je voudrois l'avoir fait. » II. Une *Vénus*, dont Louis XV fit présent au roi de Prusse, en y joignant son Mercure, que le roi lui avoit fait exécuter en grand. Ces deux statues, dont la première est un chef-d'œuvre digne des beaux jours d'Athènes, furent accueillies à Berlin avec transport. Pigalle, qui s'y rendit quelque temps après, fut annoncé au roi de Prusse comme l'auteur du Mercure de France. Le monarque crut que c'étoit un journaliste ; et Pigalle ne fut point admis à l'audience de Frédéric. Piqué de cette indifférence, il partit pour Dresde après avoir fait un tour à Potsdam, où ces deux statues étoient placées. En voyant la première, il dit : « Je serois très-fâché si je n'avois pas mieux fait depuis. » Enfin Frédéric, instruit de sa méprise, fit rechercher le sculpteur avec le plus grand soin ; mais il avoit déjà disparu. Pigalle regretta toujours depuis de n'avoir pu modeler la figure de Frédéric-le-Grand. Il disoit : « Les deux plus belles têtes que j'aie jamais vues dans ma vie, sont celles de Louis XV et de Frédéric ; la première, pour la noblesse des formes ; la seconde, pour la finesse spirituelle de la physionomie. » Il étoit indigné des portraits presque tous infidèles du roi de Prusse : « Ces gens-là, disoit-il, lui ont donné l'air d'un coupe-jarret. » II. Le *Tombeau du maréchal de Saxe*, remarquable par la composition et l'exécution, et dont l'ensemble fit disparoître les fautes de dessin et le mauvais style des draperies. III. La *Statue pédestre de Louis XV*, exécutée en bronze pour la ville de Reims. IV. La *Statue de Voltaire*. La tête est pleine d'enthousiasme, de mouvement et d'expression ; mais l'artiste, trop attaché à l'idée de le représenter entièrement nu, a fait du corps une espèce de squelette désagréable à voir. Cette statue, qui lorsqu'elle parut fut le sujet d'un nombre considérable d'éloges et de satyres, est placée aujourd'hui à la biblio-

thèque de l'Institut, à qui elle a été donnée par M. d'Hornoy, ancien conseiller au parlement de Paris, petit neveu de Voltaire. Pigalle, peu inventif, n'avoit jamais manié que l'ébauchoir, et ne savoit pas dessiner; aussi avoit-il recours à Cochin, son ami, pour la composition des monumens qu'il devoit sculpter. Ce dernier lui faisoit des dessins soignés et finis des sujets qu'il vouloit rendre; et Pigalle les traduisoit en marbre avec une servitude telle, qu'en voyant ses productions, on croit voir de la sculpture de Cochin. Ce défaut, généralement remarquable dans les ouvrages de Pigalle, est porté à l'excès dans les tombeaux du maréchal de Saxe, placé à Strasbourg dans l'église Saint-Thomas, et dans celui du maréchal d'Harcourt, que l'on voit à Paris au Musée impérial des monumens français. Pigalle, considéré comme professeur, a singulièrement contribué à la décadence de l'art; en effet, un style aussi mesquin dans les draperies, et une manière de faire aussi pauvre que l'étoit la sienne, ne pouvoient avoir de succès que sous un règne frivole. V. Un *petit enfant qui tient en main une cage*, modèle de graces et de vérité. VI. Une *jeune fille qui se tire une épine du pied*: c'est son dernier ouvrage. VII. Les *Bustes* de plusieurs gens de lettres, ses amis. Elève de le Moyne et de Coustou fils, il ne parloit jamais de ses maîtres qu'avec une espèce d'enthousiasme. « M. le Moyne, disoit-il, a fait de moi un sculpteur, mais M. Coustou a fait Pigalle. » Il ne voyoit jamais un malheureux sans en être attendri. Il a souvent vidé sa bourse pour secourir les infortunés. En passant à Lyon, il aperçut dans une de ses promenades un homme dont les yeux étoient noyés de larmes. C'étoit un pauvre père de famille qui alloit être mis en prison, parce qu'il devoit dix louis. Pigalle n'en avoit que douze, et il n'en paya pas moins la somme due par ce pauvre homme.

† PIGANIOL DE LA FORCE (Jean-Aymar de), né en Auvergne d'une famille noble, s'appliqua avec ardeur à la géographie et à l'histoire de France. Pour se perfectionner dans cette étude, il fit plusieurs voyages en différentes provinces, et rapporta de ses courses des observations importantes sur l'histoire naturelle, sur le commerce et sur le gouvernement ecclésiastique et civil de chaque province. Ces observations lui servirent beaucoup pour composer ses ouvrages. Les principaux sont, I. Une *Description historique et géographique de la France*, dont la plus ample édition est de 1753, en 15 vol. in-12. C'est le meilleur des ouvrages qui aient paru jusqu'ici sur cette matière, quoiqu'il renferme encore un grand nombre d'inexactitudes et même de bévues. II. *Description de Paris*, en 10 vol. in-12, Paris, 1765. Cet ouvrage, revu et augmenté par l'abbé Peran, est instructif, curieux et intéressant, et beaucoup plus parfait que la Description de Germain Brice: il est d'ailleurs écrit avec une élégante simplicité. Il en donna un *Abrégé* en 2 vol. in-12. III. *Description du Château et Parc de Versailles, de Marly*, etc., en 2 vol. in-12. Elle est agréable et assez bien faite. IV. *Voyage de France*, 2 vol. in-12. Piganiol a aussi travaillé avec l'abbé Nadal au Journal de Trévoux. Ce journal forme huit volumes qui sont

très-rares et qui ne sont pas mérité. Piganiol avoit une littérature très-étendue et de vastes connoissances dans plus d'un genre. Aussi y trouve-t-on des morceaux qui peuvent passer pour d'excellentes dissertations. Le but de ces auteurs étoit de critiquer le Mercure galant. Piganiol mourut à Paris en février 1753, âgé de 80 ans. Il étoit aussi recommandable par ses mœurs que par ses talens, et joignoit à ses connoissances un grand fonds de probité.

* PIGENAT (François), natif d'Autun, étudia sous les jésuites, et fut docteur en théologie. Jean Ferrières, curé de Saint-Nicolas-des-Champs, de Paris, avoit, avant de mourir, résigné sa cure à un nommé Legeay; c'étoit au mois de septembre 1588, époque où le parti de la ligue étoit à Paris dans sa première effervescence. Legeay fut éconduit. On vouloit pour curé un ligueur bien prononcé; et contre toutes les règles établies, Pigenat, un des six prédicateurs séditieux, gagés par la ligue, fut nommé. Cette nomination illégale a fait dire, par quelques écrivains du parti du roi, que Pigenat avoit volé ce bénéfice. Un autre prédicateur de la ligue, Lincestre, fut pourvu de la cure de Saint-Gervais par des moyens aussi irréguliers. Henri III, instruit de ces transgressions, dit que les parisiens étoient rois et papes, et que si on les laissoit faire, ils disposeroient bientôt de tout le temporel et le spirituel de son royaume. Au mois de janvier 1589, le nouveau curé, dans la cérémonie funèbre, décernée à la mémoire du duc et du cardinal de Guise, assassinés à Blois, prononça l'oraison funèbre de ces deux personnes, que les ligueurs qualifioient de *martyrs*. Pigenat figura aussi dans les processions ridicules et indécentes qui se firent à Paris pendant le carnaval de la même année. Un écrivain ligueur, grand partisan de Pigenat, et par conséquent qui n'est pas suspect, dit que ce curé fit exécuter, dans sa paroisse, une procession composée de plus de mille personnes, de tout âge, de tout sexe, tout nus. Il ajoute : « Que les prêtres de l'église de Saint-Nicolas-des-Champs étoient nus pieds, et quelques-uns tout nus, comme étoit le curé nommé Pigenat, duquel on fait plus d'état que d'aucun autre qui étoit tout nu, et n'avoit qu'une guilbe de toile blanche sur lui. » Pigenat signa le décret de dégradation du roi Henri III; il étoit un des membre du conseil des quarante. Il passoit, parmi les ligueurs, pour le plus habile prédicateur de Paris, et jouissoit, parmi eux, d'une haute considération. Les écrivains royalistes, au contraire, le traitoient « de boutefeu, de trompette de sédition, de débiteur de mensonges et de fausses prophéties, » et le regardoient, ainsi que les autres prédicateurs de son parti, comme la cause d'une infinité de meurtres. Ils ajoutent qu'on leur distribuoit des doublons d'Espagne, afin de les encourager à déclamer, de plus en plus dans leurs chaires, contre Henri IV. Ce roi ayant fait espérer d'abjurer le protestantisme, les prédicateurs alors déclamèrent avec une fureur qui annonçoit leur désespoir. Pigenat dit en chaire, qu'il n'étoit pas en la puissance de Dieu que Henri de Bourbon se convertît; que le pape ne pouvoit l'absoudre ni le mettre sur le trône; et

que s'il le faisoit, lui-même seroit excommunié. Pigenat n'eut pas la douleur de voir Henri IV faire son entrée triomphante à Paris. Il mourut en 1590 ; et George l'Apôtre composa son apologie, dans un ouvrage intitulé : Regrets sur la mort de François Pigenat, 1590, in-8°. François Pigenat avoit un frére appelé Odon PIGENAT, provincial des jésuites, du conseil des seize, et très-furieux ligueur, qui mourut à Bourges, d'un accès de frénésie; c'est de ce dernier dont il est parlé dans la Satyre Ménipée.

PIGET (Simon), libraire et imprimeur de Paris, dont le commerce étoit étendu dans toute l'Europe, au milieu du 17e siècle, étoit versé dans la connoissance des langues savantes. Ses éditions sont recherchées. On distingue, entre autres, les *OEuvres* d'Amphyloque, 1644, in-fol.; et un *Rituel* grec par Gourd, in-folio. Ce dernier ouvrage est très-rare.

I. PIGHIUS (Albert), né à Kempen, petite ville de l'Over-Issel, vers l'an 1490, étudia à Louvain et à Cologne; prit dans la première université le titre de bachelier, et dans la seconde celui de docteur. Il étoit profondément versé dans les mathématiques, dans les antiquités et la littérature. Il publia plusieurs ouvrages contre Luther, Mélanchthon, Bucer et Calvin. Adrien VI et les papes suivans lui donnèrent des marques de leur estime. Il mourut le 29 décembre 1542, à Utrecht, où il étoit prévôt de l'église de Saint-Jean-Baptiste. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est intitulé : *Assertio hierarchiæ ecclesiasticæ*, Cologne, 1572, in-folio. Son style n'est ni aussi pur, ni aussi élégant que celui de Sadolet et des autres cicéroniens; mais il est moins barbare que celui des scolastiques et des controversistes de son temps. On a encore de lui un Traité *De gratiâ et libero hominis arbitrio*, à Cologne, 1542, in-folio, peu exact. Pighius fait paroître dans tous ses écrits une prévention aveugle pour les opinions des ultramontains; et il n'est guère plus exempt de préjugés, dans les questions où il ne s'agit point des intérêts personnels de la cour de Rome. Il composa aussi plusieurs *ouvrages* de mathématiques, où il éclairoit la théorie par la pratique. Il excelloit à construire des sphères armillaires.

II. PIGHIUS (Etienne-Vinand), neveu maternel du précédent, né à Kempen comme lui, emprunta le nom de son oncle, et il s'attacha au cardinal de Granvelle, dont il fut secrétaire pendant quatorze ans. Dans la suite il se fit chanoine régulier, et mourut en 1604, à 84 ans. Il n'est personne de son temps qui l'ait surpassé dans la connoissance des antiquités romaines. Juste-Lipse le qualifie ; *Alter indefessi calami et styli Livius*. On a de lui, I. *Annales de la ville de Rome*, en latin, Anvers, 1615, 3 vol. in-folio. II. *Hercules Prodicius*, Anvers, 1587. C'est une description du voyage que Pighius fit en Italie. Elle est remplie d'observations sur les antiquités romaines et germaniques. Il nous a laissé plusieurs autres *ouvrages* également pleins d'érudition, dont quelques-uns ont été insérés dans les Antiquités grecques de Gronovius, tome IX. Il fut le premier qui donna une bonne édition de

Valère Maxime, en 1585, in-8°.

PIGMALION. *Voyez* PYGMALION.

* PIGNA (Jean-Baptiste Nicolluci, surnommé), né à Ferrare, en 1530, d'un apothicaire riche et éclairé, qui avoit une pomme de pin pour enseigne, d'où il avoit pris le surnom de *Pigna*, qu'il transmit à son fils. Les talens de celui-ci se développèrent de si bonne heure, qu'il obtint, à 20 ans, la place de professeur d'éloquence dans l'université de sa patrie. Alphonse II, alors prince héréditaire de Ferrare, ayant assisté à ses leçons, conçut pour lui une estime qui se changea bientôt en amitié vive et tendre. Ce qui est plus rare encore, c'est que cet attachement, que le haut rang affoiblit presque toujours, devint plus fort lorsqu'Alphonse eut hérité des états de son père. Pigna n'en fut ni moins modeste, ni moins sage. Il refusa avec une constance presque héroïque dans un courtisan, toutes les dignités auxquelles le prince voulut l'élever. « Le titre d'ami dont vous daignez m'honorer, répondoit-il à Alphonse, me tient lieu des places les plus éminentes; et quant aux travaux dont je pourrois me charger, j'en ai assez dans l'étude des sciences. » Il consacroit, en effet, à cette étude tous les momens qu'il n'employoit pas à faire sa cour au duc et aux princesses. Pigna mourut dans sa 46ᵉ année, en 1575, infiniment regretté de toute la ville de Ferrare, qui avoit vu en lui un favori sans orgueil et un homme de cour sans ambition. Il fut à la fois bon grammairien, littérateur et historien. On lui doit divers livres de politique et d'histoire : I. *Il Principe*, Venise, 1561, in-8°. II. *Il duello nel quale si tratta dell' onore e dell' ordine della cavaleria*, 1554, in-4°. III. *Istoria de' principi di Este*, Ferrara, 1570, in-8° : estimée et peu commune. IV. *I Romanzi ni quali della poesia e della vita d'Ariosto si tratta*, Venise, 1554, in-4°. Son Prince est l'opposé de celui de Machiavel, quoiqu'il porte le même titre. Ses maximes sont très-saines. Quant à son *Histoire de la maison d'Est*, on ne peut lui reprocher que quelques fables sur l'origine de cette famille illustre, et de légers anachronismes.

*I. PIGNATELLI (Fabricius), savant jésuite napolitain, connu par une *Dissertation* dans laquelle il essaya de prouver que saint Barthélemi est le même que Nathanael; elle fut publiée sous ce titre : *De Apostolatu B. Nathanaelis Bartholomæi*, Parigi, 1660.

* II. PIGNATELLI (Jacques), qui florissoit dans le 17ᵉ siècle, a publié, *Consultationes canonicæ, in quibus præcipuæ controversiæ ad jus canonicum facientes breviter ac perspicuè dirimuntur*; Venetiis, 1687 et 1704, 10 vol. Le même ouvrage augmenté de nouvelles discussions et d'un *index* très-étendu, par Thomas Pascucci, fut réimprimé dans la même ville, en 13 vol. in-fol.

* PIGNATTA (Gaspard), célèbre jurisconsulte de Ravenne, dans le 16ᵉ siècle, fut chargé par le sénat de cette ville d'achever la correction des Lois municipales, que la mort avoit empêché Jérôme Ruggieri de terminer. Il fut aussi envoyé, en

qualité d'ambassadeur, au pape Pie IV, en 1562, et à Grégoire XIII, en 1573. On a de lui un ouvrage intitulé : *Statutorum, seu juris civilis civitatis Ravennæ, lib. V*, Ravennæ, 1590, in-fol.

* PIGNONI (Simon), peintre Florentin fut élève de Passignano, né en 1614, a peint à l'huile plusieurs sujets historiques, dans lesquels les femmes jouent le principal rôle. Son ouvrage le plus estimé est un *Saint-Michel qui foule le Diable à ses pieds*, que l'on voit dans l'église des annonciades de Florence. Dans celle de Sainte-Félicité, on distingue un tableau représentant *Saint-Louis qui distribue ses charités aux pauvres* ; sujet traité avec agrément, et où le grand nombre de figures jette beaucoup de variété sans produire de confusion. Ce peintre mourut dans sa patrie, en 1706.

† PIGNORIUS ou PIGNORIA (Laurent), né à Padoue en 1571, devint curé de Saint-Laurent de cette ville, directeur des nones, puis chanoine de Tréviso, où il mourut de la peste en 1631. Il avoit formé une belle bibliothèque et un riche cabinet de médailles, qui lui servirent dans la composition de ses savans ouvrages. On a de lui, I. Un traité *De servis et eorum apud veteres ministeriis*, Padoue, 1656, in-4°, mais dont la réimpression d'Amsterdam, 1674, in-12, est seule estimée. II. *Characteres Ægyptii*, Francfort, 1608, in-4°, avec des gravures de Jean de Bry : cette édition est fort rare ; elle a été réimprimée sous ce titre : *Mensa isiaca*, Amsterdam, 1670, in-4°, et il faut y ajouter, *Magnæ Deûm Matris Ideæ et Attidis initia*, etc. Amsterdam, 1669, in-4°. C'est l'explication de la célèbre table isiaque. Cette table est en bronze, et a cinq pieds de long sur trois de large ; le fonds d'un émail noir, marqueté de plaques d'argent. Elle fut achetée au sac de Rome, en 1525, par un serrurier, qui la vendit au cardinal Bembo. A la mort de ce dernier, elle passa dans le cabinet des ducs de Mantoue, et y resta jusqu'en 1630, année où cette ville fut prise par les troupes impériales. Elle a été déposée depuis à Turin, et ensuite à Paris au Musée des arts. Elle offre une grande quantité de figures et de divinités égyptiennes, des symboles, des hiéroglyphes. Warburton la croit le plus moderne monument de l'Egypte ancienne. Enée Vico, de Parme, l'a gravée dans toute sa grandeur ; depuis elle l'a été en moindre volume pour les OEuvres de Montfaucon, de Jablonski et de Caylus. Le jésuite Kircher l'a expliquée ; mais l'opinion de Pignorius, quoique plus simple, a paru la plus vraisemblable. III. *Origini di Padova*, 1625, in-4° ; et plusieurs autres *ouvrages* pleins de profondes recherches. Les savans de son siècle se firent honneur d'être en relation avec lui.

* PIGRAI (Pierre), chirurgien ordinaire du roi, élève d'Ambroise Paré, né à Paris, mort en 1613, exerça avec la plus grande réputation la chirurgie, à Paris, à la cour, aux armées, sous les règnes d'Henri IV et Louis XIII ; il se fit une brillante fortune. On a de Pigrai, I. *Chirurgica cum aliis medicinæ partibus conjuncta*, Parisiis, 1609, in-8°. II. *Epitome præceptorum medecinæ chirurgicæ, cum au-*

plâ singulis morbis convenientium remediorum expositione. Parisiis, 1612, in-8°; en français, Lyon, 1628, 1643, 1673, in-8°. Rouen, 1638, 1658, in-8°; en hollandais, Amsterdam, 1633.

PIGRÈS, poète ancien, de si mauvais goût qu'il entreprit d'ajouter à chaque vers de l'Iliade un vers pentamètre de sa façon. Quelques grammairiens lui attribuent un poème intitulé, *Margitès*, (*voy.* l'article CALLIXÈNE) perdu depuis long-temps. Mais une preuve qu'il n'étoit point de Pigrès, c'est qu'Aristote en dit beaucoup de bien, et le cite comme le premier modèle de la comédie. De plus, le même écrivain ainsi que Platon le donnent incontestablement à Homère.

PIKARSKI (Michel de), riche seigneur de Pologne, eut l'esprit foible, et le roi Sigismond III lui donna des curateurs; il en fut tellement choqué qu'il résolut de tuer ce prince. Il prit le temps où le roi devoit aller à l'église pour commencer la diète: (c'étoit le 15 novembre 1620). Il se cacha derrière la porte; et quand le roi vint à passer, il lui déchargea sur la tête deux coups de hache d'armes qui firent tomber le prince à terre. On l'appliqua aussitôt à la question pour l'obliger à découvrir ceux qui l'avoient porté à ce forfait; mais il ne nomma personne et dit beaucoup d'extravagances, ne se plaignant que de la foiblesse de son bras. On le tenailla; et après lui avoir coupé toutes les jointures des doigts l'une après l'autre, et ensuite la main droite, on l'écartela. On brûla toutes les pièces de son corps, on en jeta les cendres dans la Vistule, et on rasa son château.

* I. PILADE (Boccardo), de Brescia, professeur de belles-lettres, à Salo, florissoit dans le 16ᵉ siècle. Il a composé une *grammaire* pour Nestor, son fils, qu'il dédia à Piccinella Dosso, archi-prêtre de Salo, sous le nom de Jean-François; ce qui fait présumer à Apostolo Zeno, que ce professeur, par engouement pour le grec, se faisoit appeler Pilade, et que son véritable nom était Jean-François Boccardo. Outre la grammaire ci-dessus énoncée, a encore de lui quelques *Opuscules*, et un petit *Vocabulaire* en vers; avec des explications en prose, et des *Commentaires* sur Plaute. Il cultiva aussi la poésie, et il a publié, en vers élégiaques, la *Généalogie des dieux*, divisée en cinq livres.

II. PILADE. *Voy.* ORESTE.

* PILAJA (Joseph), de Messine, jurisconsulte, mort en 1690, a écrit, *Institutionum decisiones pontificiæ, ex corpore juris canonici extractæ. Additiones ad tractatum de potestate Hieronymi de Franco.*

* PILANDER (George), ou THORMAN, médecin du 16ᵉ siècle, né à Zwickau au cercle de la Haute-Saxe. Sa réputation s'étendit en Italie où il demeura long-temps: ce fut à Rome où il *traduisit* Hippocrate en latin. Pilander avoit déjà publié dans cette langue, quelques morceaux des œuvres du prince des médecins, entre autres, *Hippocratis de morbis libri quatuor*, *cum præfatione et argumentis*, Paris, 1540, in-4°. Il revenoit dans sa patrie quand il fut atteint, à Milan, de la maladie qui termina ses jours.

* PILARINO (Jacques), mé-

decin, né à Cephalonie; en Grèce, prit le bonnet de docteur à Padoue. Il retournoit dans sa patrie, quand il accepta la proposition que lui fit un marchand de le conduire dans l'île de Candie. A peine arrivé, il y exerça la médecine avec succès; et quand il eut acquis une fortune suffisante, il se livra tout entier à son goût pour les voyages. Il commença par Constantinople, et suivit un bacha en Syrie. Pilarino séjourna quelque temps à Alep, passa ensuite en Égypte qu'il parcourut presqu'en entier, et d'Alexandrie vint à Smyrne, où il s'attacha au consul de la république de Venise. Estimé de tous les habitans de ces diverses contrées, pour le succès des cures difficiles dont il les avoit rendus témoins, il résolut de revenir en Europe, pour l'enrichir des fruits de ses voyages; mais afin de se procurer des connoissances nouvelles, il traversa la Transylvanie, la Valachie, la Moldavie, la Moscovie, et se rendit enfin à Venise, disposé à y jouir, au sein des lettres, des richesses que ses talens lui avoient procurées. Il étoit occupé de ce plan agréable, quand il fut attaqué d'une hydropisie qui l'enleva à Padoue, en 1718, âgé de 60 ans, après avoir abjuré les erreurs de Photius, qu'il avoit suivies jusqu'alors. Pilarino a laissé manuscrite une relation de ses voyages en italien; mais il a publié, I. *Nova et tuta variolas excitandi per transplantationem methodus, nuper inventa et in usum tracta, quâ ritè peracta, immunia in posterum præservantur ab hujusmodi contagio corpora*, Venetiis, 1715, in-12; Norimbergæ, 1717, in-8°; Lugduni Batavorum, 1721, in-8°; sous ce titre: *Jacobi Pilarini et Emmanuelis Timoni tractatus de novâ variolas excitandi per transplantationem methodo*. II. *La Medicina difesa*, etc., Venise, 1717, in-12. C'est un écrit contre celui de Gazzola, intitulé: *Il mondo ingannato da falsi medici*.

† PILATE (Pontius Pilatus), dont la famille et la patrie sont inconnues, mais qu'on croit Romain, fut nommé gouverneur de la Judée à la place de Gratus, l'an 26 ou 27 de J.-C. Il commanda dans cette province pendant dix ans sous Tibère. Ce fut à lui que les juifs menèrent J. C., pour le prier de le faire mettre à mort. Pilate le trouvant innocent, le renvoya à Hérode, roi de Galilée, et tâcha de profiter de la fête de Pâques pour le délivrer. Ensuite croyant calmer la fureur des juifs par quelque satisfaction, il fit cruellement fouetter J.-C. Mais ce supplice ne leur parut pas suffisant. Pilate voulut se dipenser de prononcer le dernier jugement contre lui. Lorsqu'il vit néanmoins que les juifs ne se rendoient pas, et qu'ils le menaçoient même de la colère de César, il livra J.-C. aux bourreaux qui le crucifièrent. Il fit mettre sur l'écriteau de la croix: *Jésus de Nazareth, roi des juifs*. Pilate prit l'argent du trésor sacré, pour faire travailler à un aqueduc. On se souleva contre lui, et il fut obligé d'employer la force pour apaiser la sédition. Il exerça des cruautés contre les habitans de Samarie, qui s'en plaignirent à Tibère. Ce prince l'envoya, l'an 56 de J.-C., en exil près de Vienne en Dauphiné, où il se tua de désespoir deux ans après, du moins à ce que dit Eusèbe. Nous avons, sous son nom, une *Lettre à Tibère*, dans laquelle il lui rend compte des

miracles et de la résurrection de J.-C. ; mais quoiqu'elle soit citée par Tertullien, dans son Apologie pour les chrétiens, on la regarde comme une pieuse imposture. On doit porter le même jugement du *Trésor admirable de la Sentence* de Ponce-Pilate contre J.-C., trouvée écrite sur parchemin en lettres hébraïques dans la ville d'Aquila. Cette pièce supposée, fut traduite de l'italien en français, et imprimée à Paris en 1581, in-8°.

* PILATI DE TASSULLO (Charles Antoine de), professeur de jurisprudence à Trente, où il naquit le 28 décembre 1733, mort dans sa terre de Tassullo, (au pays Trentin) le 27 octobre 1802, fut, dès l'âge de 19 ans, appelé aux fonctions de judicature, et à 21 ans, professa la jurisprudence dans le lycée de Trente. C'étoit un esprit très-actif et très-indépendant. Entraîné par son goût pour les voyages, il parcourut toute l'Europe, et publia à La Haye, en 1777, la relation de ses *Voyages* en 1774, 1775 et 1776, ou *Lettres* écrites de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de la Sicile et de Paris, en 2 vol. in-12. Il a fait également imprimer à La Haye deux ouvrages estimés; l'un intitulé : *Traité des lois civiles*, 2 vol. in-8°, 1774; l'autre, *Traité du mariage et de sa législation*, 1 vol. in-8°, 1776. *Lettre* sur la Hollande, La Haye, 1780, 2 vol. in-12. *Histoire* des révolutions, arrivées dans le gouvernement, les lois, et l'esprit humain, après la conversion de Constantin, jusqu'à la chute de l'empire d'Occident, La Haye, 1773, in-8°.

PILATRE DU ROSIER (François), né à Metz le 30 mars 1756, fut placé d'abord chez un apothicaire, qu'il quitta pour aller chercher des lumières dans la capitale. Il cultiva l'histoire naturelle et la physique. Il avoit établi à Paris un Musée ayant deux objets, le premier d'offrir aux savans des laboratoires propres à essayer leurs découvertes; l'autre, d'enseigner aux étudians en chimie et en pharmacie, l'usage des machines et leur application. Pilatre avoit acquis déjà quelque célébrité, lorsque la découverte de Montgolfier vint étonner les savans. Le 25 du mois d'octobre 1783, il tenta un premier voyage dans les airs avec M. d'Arlande. Le 21 novembre suivant, dans un ballon lancé du château de la Muette, il traversa la Seine, dépassa Paris, et s'abaissa au-delà du nouveau boulevard, vis-à-vis le moulin de Croullebarbe. Il fit en présence de la famille royale de France, du roi de Suède et du prince Henri de Prusse, différentes autres courses aériennes qui eurent un brillant succès. Après avoir résolu d'aller en Angleterre par la voie des airs, il se rendit à Boulogne-sur-Mer, d'où il s'éleva à sept heures du matin, le 15 juin 1785; mais, une demi-heure après, le feu prit au ballon, et Pilatre, avec son compagnon Romain, furent fracassés par la chute de cette machine, qui tomba près du village de Vimille. Leur malheur vint de leur imprudence. Ils montoient un ballon rempli de gaz inflammable. Celui-ci étoit accompagné d'une *montgolfière* ou ballon à réchaud, qui mit le feu au gaz; aussitôt la galerie se détacha et se précipita sur la terre avec une rapidité que l'œil eut peine à suivre; les lambeaux du ballon ne descendirent

que lentement, et la montgolfière resta intacte. Pilatre ne donna aucun signe de vie après sa chûte, Romain ne lui survécut que de quelques minutes. Son mérite comme chimiste et ses tentatives comme aéronaute, lui avoient procuré des récompenses pécuniaires, des places, et l'association à plusieurs académies.

PILATUS. *Voy.* LÉONTIUS.

*PILEO DE PRATA, né d'une illustre famille, fut successivement archiprêtre de la cathédrale de Padoue, évêque de Trevise, et archevêque de Ravenne le 13 janvier 1370. Il mourut en 1400. On a de lui, I. *Epistola ad Carolum* V, *regem Francorum*, insérée dans les Annales de Renauld, année 1379, Num. 51. II. *Epistola ad Ludovicum comitem Flandriæ*, dans le spicilége d'Achery. III. *Epistola ad Clerum Romanum scripta à cardinalibus Urbani papæ* VI. Cette lettre fut imprimée par Baluze, dans le tome 2 des papes d'Avignon col. 983.

* PILES, (Roger de) peintre, né à Clamecy en 1635, d'une famille distinguée dans le Nivernois, étudia d'abord en Sorbonne; mais un goût particulier pour la peinture l'engagea à se mettre de bonne heure sous la discipline de frère Luc, récollet. Ménage, instruit de son mérite, le fit entrer chez le président Amelot, en 1662, pour avoir soin de l'éducation de son fils. De Piles, outre l'érudition, avoit encore un goût fin et délicat, qu'il sut inspirer à son disciple. Le jeune Amelot fit un voyage en Italie avec de Piles, qui eut occasion alors de satisfaire son amour pour les beaux arts. De retour en France, cet auteur publia quelques *Traités sur la peinture*. Son élève ayant été nommé ambassadeur du roi à Venise, de Piles le suivit en qualité de secrétaire d'ambassade. Il l'accompagna encore à Lisbonne en 1685, en Suisse en 1689, et il fut chargé de porter au roi le traité de neutralité que l'ambassadeur avoit conclu avec les treizes Cantons. Trois ans après, Louvois l'envoya à la Haye comme amateur de tableaux; mais en effet pour agir secrétement avec les personnes qui souhaitoient la paix. Piles fut découvert, et retenu prisonnier par ordre de l'état. Dans sa captivité il composa les *Vies des Peintres*. A son retour en France, le roi lui donna une pension. Il voulut suivre encore Amelot, nommé en 1705 ambassadeur à Madrid; mais sa mauvaise santé le força de quitter l'Espagne. Il mourut à Paris le 5 avril 1709. Il fut conseiller-amateur de l'académie de peinture et de sculpture. Il s'étoit fait des principes, qui suppléoient, en quelque sorte, à l'usage qui lui manquoit. Son admiration pour les tableaux de Rubens étoit extrême. Il ressembloit à ce peintre par son enthousiasme pour son art, et par sa capacité pour les affaires. Il avoit une grande intelligence du coloris et du clair obscur; on a de lui des portraits estimés. Il a peint entre autres personnes, Despréaux et Mad. Dacier.... Ses ouvrages sont, I. Un *Abrégé d'anatomie*, *accommodé aux arts de peinture et de sculpture*, publié sous le nom de *Tortebat*, 1667, in-fol., et réimprimé plusieurs fois. II. *Conversations sur la connoissance de la peinture*, Paris, 1677, in-12. III. *Dissertation sur les vies et les ouvrages des plus fameux peintres*, suivie de

la *Vie de Rubens*, in-12, 1681. IV. *Les premiers élémens de la peinture pratique*, 1684, in-12. V. *Traduction* du Poème du Dufrenoy, *avec des Remarques*, 1684, in-12, réimprimé en 1753, avec des corrections par de Querlon. VI. *Abrégé de la vie des peintres*, 1715, in-12, VII. *Cours de peinture par principes*, 1708, in-12. VIII. *Dialogue sur le coloris*, Paris, 1699, in-12. IX. *Abrégé de la vie des auteurs*, seconde édition avec les éloges de Roger de Piles, par l'abbé Fraguier, Paris, 1715, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de netteté.

PILET. *Voyez* MESNARDIÈRE.

* PILGRAM (Antoine), ex-jésuite, astronome, mort à Vienne en 1793, est auteur d'un *Calendarium chronologicum è medii œvi monumentis*, et de *recherches météorologiques* en allemand.

* PILKINGTON (Lætitia), née à Dublin en 1712, fille du dernier Van-Lewen, d'extraction hollandoise, se fit distinguer de bonne heure par son goût pour les lettres et particulièrement pour la poésie, et il lui attira beaucoup d'admirateurs. Pilkington, connu dans le monde littéraire par quelques *morceaux de poésie* obtint sa main, et d'admirateur passionné de ses ouvrages, avant son mariage devint son rival envieux et jaloux, aussitôt qu'elle fut sa femme. Ces brouilleries l'engagèrent à passer en Angleterre, où il s'attacha en qualité de chapelain à M. Barber, lord maire de Londres. L'éloignement des deux époux servit à les rapprocher; mais une jalousie fondée, d'après les mémoires de mistriss Pilkington, sur d'autres motifs que ceux de la rivalité de talent les sépara tout-à-fait. Elle vint s'établir à Londres avec fort peu de ressources, et termina sa carrière à Dublin dans la 36e année de son âge. On ne peut lui contester quelque talent en littérature, elle fit jouer à Dublin une *comédie* qui eut quelque succès; mais elle ne dut sa réputation qu'aux *Mémoires* quelle a donnés de sa vie: ils sont écrits avec esprit; on y trouve des caractères tracés avec finesse, qui annoncent beaucoup d'intelligence du cœur humain, et des morceaux qui décèlent le vrai talent de la poésie.

PILLADE, (Laurent), né en Lorraine dans le 16e siècle, obtint un canonicat à Saint-Dié, et s'amusa à la poésie. Dom Calmet découvrit un de ses *poëmes*, qu'il plaça dans sa Bibliothèque de Lorraine. Il roule sur la guerre des paysans d'Alsace, et peut servir plutôt à instruire sur quelques événemens de cette guerre qu'à prouver le goût de l'auteur.

* PILLIO, célèbre jurisconsulte du 12e siècle, né dans le territoire de Bologne, remplit une chaire de droit dans cette ville pendant trois ans, et passa en 1189, à Modène, où l'on croit qu'il mourut. On a de lui, *Quæstiones sabbatinæ*, ainsi appelées, parce qu'elles contiennent les questions qui se traitoient dans les sabbats. Elles furent publiées pour la première fois par Vincent Porzio, jurisconsulte de Lucques, qui les tira d'un manuscrit de Donato Cési, évêque de Narni, et les dédia au cardinal Borromée sous le titre suivant: *Celeberrimi jurisconsulti*

ae glossatoris vetustissimi, *de Pilei Medicensis*, *quæstiones aureæ*, Romæ, 1560.

*PILON (Germain), sculpteur et architecte, né au Maine au commencement du 16e siècle, de Germain Pilon sculpteur, qui s'étoit retiré dans le pays de son épouse. C'est lui qui donna les premiers principes de son art à son fils. Il l'envoya à Paris pour s'y perfectionner. On peut regarder cet artiste comme le premier qui a contribué à tirer la sculpture et l'architecture des ténèbres de l'ignorance. Le nombre de morceaux précieux que ce sculpteur a fait pour l'église de Solesme et pour plusieurs autres églises du Mans, mériteroient d'être cités; mais c'est particulièrement à Paris où il s'est distingué. La plupart des chefs-d'œuvre de ce grand artiste ont été réunis depuis la révolution au Musée impérial des monumens français. Le Musée contient vingt-deux bas-reliefs de ce sculpteur, douze statues, tant en marbre qu'en bronze et en bois; on remarque entre autre le beau mausolée de Henri II, dont il a exécuté toutes les sculptures. Germain Pilon, l'ami particulier de Primatice ordonnateur des bâtimens du roi, pour plaire à son ami avoit introduit dans ses ouvrages le goût et la manière de faire de ce peintre. Germain Pilon exécuta en marbre le superbe mausolée de Guillaume Langei du Bellai, qui est placé dans la chapelle du chevet de saint Julien; pour lequel Jean du Bellai, cardinal et évêque du Mans, qui étoit alors à Rome, avoit envoyé le marbre nécessaire. On voyoit encore, peu de temps avant la révolution, dans l'église des bernardins de l'Epar, près le Mans, une *statue* de saint Bernard, sur le piédestal de laquelle Germain Pilon avoit gravé son nom. Ce grand sculpteur mourut à Paris dans un âge fort avancé l'an 1590.

PILPAY *ou* PIDPAY, bramine indien, gymnosophiste et philosophe, fut, à ce que l'on croit, gouverneur d'une partie de l'Indostan, et conseiller de Dabschelim qui étoit, dit-on, un puissant roi indien. Il enseigna à ce prince les principes de la morale et l'art de gouverner, par des fables ingénieuses qui ont rendu son nom immortel. Ces fables, écrites en indien, ont été traduites dans presque toutes les langues connues. L'auteur florissoit quelques siècles avant Jésus-Christ. On ne sait rien de bien assuré sur sa vie et ses ouvrages. Ses fables ont été traduites en latin, par Jean de Capoue, sous le titre : *Directorium humanæ vitæ*, et imprimées sans nom de ville vers 1480, in-fol. Dans le Dictionnaire bibliographique choisi du XVe siècle, La Serna Santander a fourni cette note : « Ce livre contient un traité politico-moral, en dialogues, entremêlés de plusieurs apologues ou fables; il fut originairement écrit en langue indienne, il y a, dit-on, environ 2000 ans, et traduit ensuite en persan, arabe, hébreu, turc, grec, latin, allemand, italien, flamand, français, espagnol, et enrichi d'autant de titres différens qu'il y a eu de versions; il est particulièrement connu sous celui de *Kalila et Dimna* ou fables de Pilpay. Cette traduction latine a été faite sur l'hébraïque, par Jean de Capoue, qui florissoit vers la fin du 13e siècle. Prosper Marchand (art. Montlyard de son

Dict. Hist.) nous apprend que le célèbre Gilbert Gaulmin a publié une traduction française de cet ouvrage, sous ce titre : *Livre des lumières ou la conduite des rois*, composé par le sage Pilpay, Indien, traduit en français par David Salsid, d'Ispahan, ville capitale de la Perse, Paris, 1644, in-8°. Antoine Galland a traduit ses fables en français en 1698, in-12, avec celles de Lockman, Paris, 1714, 2 vol. in-12; puis Cardonne en a donné une nouvelle édition, augmentée de quelques *Fables* qu'il a traduites, en 3 vol. in-12. *Le Naufrage des Isles flottantes ou la Basiliade*, Paris, 1755, in-12, est un autre ouvrage qu'on lui attribue. (*Voy.* LOCHMAN.)

* PILZEN (François), peintre et graveur, de Gand, né en 1676, apprit les principes de son art de Robert Van Auden-Aerd. Nous avons de lui plusieurs gravures, dont les principales sont, le *Martyre de S. Blaise* d'après Gaspard de Crayen, et la *Conversion de S. Bavon* d'après Rubens.

PILUMNUS. *Voyez* PICUMNUS.

PIMENTA (Nicolas), jésuite portugais, né en 1541, professeur de théologie à Evora, recteur du collége de Coïmbre, prédicateur et visiteur des missions des Indes, où il en fonda quelques-unes, mourut à Goa, le 6 mars 1614. On a de lui une *Lettre écrite des Indes orientales, au P. Claude Acquaviva, général des missions ;* Venise, 1600, in-8°.

PIMPIE (La). *Voy.* SOLIGNAC.

PIN (Jean du), moine de Cîteaux, dans l'abbaye de Notre-Dame du Vaucelles, près Cambray, mort en 1372, âgé d'environ 70 ans, est auteur du *Champ vertueux*, in-4°, en vers français, imprimé en lettres gothiques et écrit d'un style semblable.

PINA (Jean de), jésuite, né à Madrid en 1582, mort en 1657, prédicateur, recteur et provincial dans sa société, a donné : I. *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, en 2 vol. in-folio. II. Un autre sur l'*Ecclésiastique*, en 5 vol. in-folio. On dit qu'il avoit lu tous les pères grecs et latins, qu'il en avoit extrait cent volumes, et que chaque volume étoit de 500 pages, tous écrits de sa main; mais on ne dit pas si cette compilation immense étoit bien digérée. Il y a apparence que non, du moins si on en juge par les ouvrages imprimés de Pina, qui ne sont qu'un recueil informe de passages.

PINÆUS. *Voyez* PINEAU.

* PINAIGRIER (Robert), peintre sur verre du 16e siècle, s'est acquis une grande réputation par ses ouvrages. On voit à Chartres, dans l'église paroissiale de Saint-Hilaire, des vitres d'un excellent goût, peintes par Pinaigrier en 1527 et 1530. On remarque entre autres une *allégorie*, copiée depuis dans diverses églises de Paris, qui rapporte à l'effusion du sang de Jésus-Christ l'émanation des graces que les sacremens confèrent. La description que Sauval en donne, est entièrement conforme à l'une de ces copies qui se voient dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont. On remarque aussi, dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, à Paris, de fort belles vitres, telles que *l'Histoire du Paralitique* et celle de *Lazare*, dans le chœur de l'église; et dans la nef, les

Courses des jeunes pélerins près l'abbaye de Saint-Michel, leurs danses et leurs amusemens champêtres. On estime dans ce vitreau la correction du dessin, la vérité de la composition et la beauté du coloris. Il est en partie formé de verre de couleur en table, et en partie couché d'émaux. Ce dernier genre lui fut très-familier; il passe même en France pour l'avoir inventé. Sauval, qui nous a transmis les noms des plus fameux peintres français sur verre du 16e siècle, lui attribue encore les vitres peintes de la chapelle de Saint-Clair, qui représentent les *Débauches de l'Enfant Prodigue*, et une partie de la *Vie de Saint-Léger*. Ces vitres passent pour les plus belles de Paris, dont une partie se voit au Musée des monumens français. Le seul reproche qu'on lui ait pu faire, c'est d'avoir trop rapproché du goût moderne le costume des juifs, à l'imitation d'Albert Durer. On remarque d'ailleurs, dans ses ouvrages, un ton gothique dont le fameux Jean Cousin, son contemporain, ne fut pas lui-même exempt. On ignore le lieu de sa naissance et de sa mort; tout ce que nous savons à cet égard, c'est qu'il se fixa à Tours, où ses enfans suivirent ses leçons et soutinrent la réputation de leur père.

† PINAMONTI (Jean-Pierre), jésuite, né à Pistoie en Toscane, l'an 1632, se consacra aux missions de la campagne. La duchesse de Modène le choisit pour son confesseur, et le grand-duc de Cosme III lui donna le même emploi auprès de lui. Le pieux directeur continua cependant toujours ses travaux apostoliques, au milieu desquels il termina sa carrière, à Orta, au diocèse de Novare, en 1703. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages de piété, en italien, recueillis en 1706, in-folio, à Parme. Les plus connus sont ceux que le père Courbeville traduisit en français, le premier sous le titre de *Directeur dans les voies du salut*, 1728, in-12, le second sous le titre de *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*, Paris, 1737, in-12.

* PINARD (J.), né à Christophe-Dubois, département de la Vendée, et membre du club des jacobins de Paris, suivit Carrier à Nantes, et y fut un des commissaires les plus ardens du comité révolutionnaire de cette ville. Chargé particulièrement de la partie des campagnes, il envoyoit au tribunal, par charretées, les enfans, les femmes et les vieillards. Il commit aussi les plus grandes dilapidations dans ces malheureux départemens; mais de retour dans la capitale, il fut dénoncé par sa section, compris dans le procès intenté contre les membres du comité de Nantes, et condamné à mort le 25 frimaire an 3 (15 décembre 1794), par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme complice de Carrier « ayant commis plusieurs assassinats de femmes et d'enfans, incendié plusieurs habitations, volé une somme de 4000 liv., etc., etc. » Il fut avec Moreau-Grandmaison, le seul membre de ce comité qui accompagna Carrier à l'échafaud. Il étoit âgé de 26 ans.

PINART (Michel), né à Sens, en 1659, d'une famille honnête, mort à Paris en 1717, cultiva l'histoire, les langues, les antiquités et la bibliographie. Ses succès lui méritèrent une place à l'académie des inscriptions. Le recueil de cette société savante

offre divers *Mémoires* de cet auteur. Sa *Dissertation* sur les Bibles hébraïques est estimée pour l'exactitude et les recherches utiles qu'elle renferme.

* PINCHESNE (Étienne-Martin), contrôleur de la maison du roi, étoit neveu de Voiture ; mais quoique poète, il n'hérita pas de sa réputation ; il y a 2 vol. in-4° de ses poésies, auxquelles on ne songe que quand on lit ces deux vers de Boileau :

> D'un Pinchesne in quarto, Dodillon étourdi,
> A long-temps le teint pâle et le cœur affadi.

et cet autre vers :

> Boyer est à Pinchesne égal pour le lecteur.

PINCIANUS. *Voyez* I. NUNEZ.

* PINCIER (Jean), né en 1556, à Santen, en Westphalie, après avoir voyagé pendant quatre ans, en Pologne et en Italie, vint à Bâle, où il prit le bonnet de docteur. Devenu médecin du prince de Nassau-Dillembourg, il obtint par sa protection la chaire de physique dans l'université d'Herborn. La faculté de Marpurg lui proposa la chaire d'anatomie ; mais il préféra celle de physique, qu'il remplit jusqu'en 1624, époque de sa mort. On a de lui, I. *Meditationum variarum liber quartus*, Francofurti, 1601, in-8°. Il en avoit composé trois autres qu'il ne voulut pas publier. II. *Otium marpurgense in sex libros digestum, in quibus fabrica corporis humani perspicuo carmine describitur.* Herbornæ, 1614, in-8°.

* PINCIO (Paul), de Mantoue, qui vivoit dans le 16e siècle, a écrit sur l'origine de l'ancien Timave, un ouvrage intitulé : *Pro vetustorum de Timavo flumine*, Venetiis, 1566, in-8°. — Jean (ou Jean-Pierre) PINCIO, de la même famille, florissoit dans le même siècle, et a publié en latin les *Vies des évêques et des princes de Trente.*

* PINCUS LEVI HARWITZ, premier rabin de la synagogue, mort à Francfort en 1805, à l'âge de 74 ans, étoit le juif le plus savant de son temps. Il avoit été rabbin dans deux villes de Pologne. Deux *écrits* qu'il a publiés, et un troisième qu'il étoit sur le point de mettre au jour, le font regarder comme un des plus savans interprètes du Talmud.

† I. PINDARE, le prince des poetes lyriques, naquit à Thèbes, dans la Béotie, vers l'an 500 avant J. C. Sa naissance, dit Plutarque, concourt avec la célébration des jeux pythiens ; et cette rencontre, ajouta-t-il, fut comme un présage de la gloire que Pindare devoit acquérir par ses hymnes en l'honneur d'Apollon. Il apprit l'art de faire des vers de Lasus, de Simonide et de Myrthis, femme distinguée par son talent pour la poésie lyrique. Il étoit au plus haut point de sa réputation dans le temps que Xercès voulut envahir la Grèce. On croit qu'il mourut au théâtre vers l'an 436 avant J.-C. Il avoit composé un très-grand nombre de poésies ; mais il ne nous reste que ses *Odes*, dans lesquelles il célèbre ceux qui de son temps avoient remporté le prix aux quatre jeux solemnels des Grecs : aux jeux olympiques, isthmiques, pythiques et néméens. Alexandre eut tant de vénération pour la mémoire de ce grand poète, qu'à la destruction de Thèbes, il conserva sa maison et sa famille. Long-temps auparavant, les La-

lacédémoniens, ravageant la Béotie, l'avoient également respectée, avertis par cette inscription : *C'est ici la maison de Pindare ; ne la brûlez pas.* Pindare n'avoit pas reçu de moindres marques de considération pendant sa vie, que celles dont il fut honoré après sa mort. Thèbes l'ayant condamné à une amende pour avoir donné trop d'éloges à Athènes, cette ville fit payer cette somme des deniers publics. On sent, en lisant les ouvrages de Pindare, cette impétuosité de génie, ces violens transports, cette impulsion divine qui caractérisent le véritable poète lyrique. La véhémence des figures, la hardiesse des images, la vivacité des expressions, l'audace des métaphores, l'harmonie des tours nombreux, la majestueuse précipitation du style, tout concourt chez lui à en faire le plus grand poète qui ait encore paru dans le genre de l'Ode. Horace a consacré l'une des siennes à l'éloge de son maître :

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.

Le Brun a traduit ainsi cette strophe :

Tel qu'un fleuve, à grand bruit, roulant d'un roc sauvage,
Fier, et nourri des eaux tributs d'un long orage,
Croît, s'élève, franchit ses bords accoutumés ;
Tel Pindare, échappant d'une source profonde,
Bouillonne, écume, gronde,
Roule, immense, à nos yeux éperdus et charmés.

Pindare n'a pas moins de grace et de douceur que d'enthousiasme ; témoin le riant tableau qu'il nous offre des champs-élysées, dans la seconde Ode olympique, adressée à Théron, roi d'Agrigente. (*Voy.* aussi I. HIÉRON.) Marmontel, en rendant justice aux grands talens de Pindare, lui reproche non moins justement de négliger trop l'unité, l'ensemble et les liaisons. La meilleure édition de ce poete est celle d'Oxford, in-folio, 1697. Elle est peu commune. On estime encore celle d'Erasme Schmidt, 1616, in-4°, et celle d'Henri Étienne, 1566, in-24. L'édition de Londres, 1755, petit in-8°, accompagnée de la version latine, est élégante et correcte. Celle de Heyne, in-8°, 1773, est justement estimée, mais il y manque les scholies. Le célèbre Beck en a publié une édition plus complète avec des notes sur le texte et les scholies, Leipsick, 1792, 1795. L'abbé Massieu a traduit en français une partie de ses *Odes* ainsi que M. Gin, 2 vol. in-8°. La Mothe Houdard en a voulu imiter quatre en vers francais ; cet essai ne lui a point réussi.

* II. PINDARE DE THÈBES, pseudonyme, a laissé un poème latin intitulé : *Abrégé de l'Iliade d'Homère.* On ignore également et le véritable nom de l'auteur, et l'âge précis où il a vécu. On le rapporte communément au 5e ou 6e siècle. L'édition qu'en donna à Fano, en 1505, Laurent Abstème, réunit le mérite de la bonté à celui de la rareté. Wernsdorf l'a inséré dans le 4e vol. de ses *Poetæ minores.* M. Henri Weytingh vient d'en publier, en Hollande, une nouvelle édition, entreprise, mais non conduite à sa fin, par M. Théod. Van Kooten, Leyde et Amsterdam, 1809, 1 vol. in-8°.

* I. PINDEMONTE (Le marquis Marc-Antoine), gentilhomme de Vérone, né en 1694,

cultiva les belles lettres, les sciences, l'histoire, et sur-tout la poésie; il savoit aussi les langues grecque et latine. Sa mémoire étoit prodigieuse. Lorsqu'il avoit lu une histoire quelconque, il rendoit compte non-seulement des anecdotes particulières qu'elle contenoit, mais il citoit encore la page et la ligne du passage qu'il avoit lu. Il mourut vers l'an 1774, après avoir rempli dans sa patrie les emplois les plus honorables. On a de lui un grand nombre de discours en italien sur les règles de l'art dramatique et de la poésie épique, et une *traduction* des Argonautes de Valerius Flaccus. Un *Choix* de ses poésies latines et italiennes parut à Venise, 1776, en 2 vol. in-8°.

* II. PINDEMONTE (le marquis Charles), neveu du précédent, a donné une bonne *Traduction* en vers libres, du poème des échecs de Vida. Il n'avoit alors que 18 ans. Cette traduction fut imprimée et publiée à Venise, en 1753.

* I. PINEAU (Séverin), chirurgien, né à Chartres, mort à Paris en 1619, fut un homme très-lettré; dans ses cours, il ne s'exprimoit qu'en latin. Pineau fut chirurgien du roi, et se rendit célèbre par l'opération de la taille, au grand appareil. Il a donné à ce sujet, un *Discours* touchant l'invention et instruction pour l'opération et extraction du calcul de la vessie, imprimé à Paris, en 1610, in-8°. On a encore de lui un *Traité* sur la virginité, d'abord écrit en français, mais que des motifs de décence l'engagèrent à traduire en latin sous ce titre: *Opusculum physiologicum, verè admirandum, libris duobus distinctum, tractans analiticè, primò notas integritatis et corruptionis virginum, deindè gravitatem et partum naturalem mulierum, in quo ossa pubis et ilium distrahi dilucidè docetur*, Parisiis, 1598, in-8°; Francofurti, 1599, in-8°; Francofurti et Lipsiæ, 1650, in-12; Lugduni Batavorum, 1610, 1639, 1641, in-12. Amstelodami, 1663, in-12; à Erfort en allemand, 1724. in-8°.

II. PINEAU (Gabriel du), né à Angers en 1573, suivit le barreau dans sa patrie où il acquit de la réputation. Il vint ensuite à Paris, et plaida avec éclat au parlement et au grand conseil. De retour dans sa patrie, il devint conseiller au présidial. Il fut consulté de toutes les provinces voisines, et participa à toutes les grandes affaires de son temps. Marie de Médicis le créa maître des requêtes de son hôtel. Elle chercha, dans ses disgraces, à s'appuyer de son crédit et de ses conseils; du Pineau, toujours attentif à ce qu'il devoit d'un côté à la mère de son roi, et de l'autre à son souverain, ne cessa d'inspirer à cette princesse des sentimens de paix. Louis XIII, par reconnoissance, le nomma, en 1632, maire et capitaine général de la ville d'Angers, place où il mérita le titre de père du peuple. Il ne faisoit acception de personne. Les pauvres, à son audience, alloient de pair avec les grands, auxquels il savoit faire agréer cette conduite par sa politesse. Il mourut le 15 octobre 1644. Sa maison étoit une espèce d'académie; il tenoit chez lui des conférences réglées, où assistoient les jeunes officiers, les avocats et les savans. Chacun y proposoit librement ses difficultés sur les matières les plus épineuses,

du droit, de l'histoire; et, quand du Pineau avoit parlé, tout étoit éclairci; mais il ne prenoit la parole que le dernier, parce qu'il s'étoit aperçu qu'on déféroit trop à son sentiment. Ses écrits sont, I. *Notes latines* opposées à celles de du Moulin sur le droit canon, imprimées avec les Œuvres de ce jurisconsulte par les soins de François Pinsson. II. *Commentaires, Observations et Consultations* sur plusieurs questions importantes, tant de la coutume d'Anjou que du droit français, avec des *Dissertations* sur différens sujets, etc., réimprimés en 1725, en 2 vol. in-fol., par les soins de Livonière, qui les a enrichies de remarques très-utiles. Ménage fit sur sa mort ces deux vers:

Pinellus *periit*, *Themidis pius ille sacerdos*,
In proprio judex limine perpetuus.

Il est éteint ce flambeau de la France,
Ce prêtre zélé de Thémis;
Pineau, qui sous ses toits, ainsi que sur les lis,
Toujours d'une main sûre a tenu la balance.

† PINÊDA (Jean), né à Séville d'une famille noble, entra dans la société des jésuites en 1572. Il y enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs colléges, et se consacra spécialement à l'étude de l'Ecriture-sainte. Pour y mieux vaquer, il apprit les langues orientales. Nous avons de lui, I. Deux vol. de *Commentaires* sur Job, in-fol. II. Deux sur l'*Ecclésiaste*. III. *De rebus Salomonis*, in-folio, curieux et savant, mais peu exact. IV. Une *Histoire universelle* de l'église en espagnol, 4 vol. in-fol. V. Une *Histoire de Ferdinand III*, dans la même langue, in-fol. Il mourut en 1637.

* PINELIÈRE (Antoine de la), poëte dramatique du 17e siècle, né à Angers, se fit connoître par une *Tragédie* d'Hyppolite, imitée de Sénèque avec un prologue en vers libres, une *Préface* du seigneur de Haut-Galion et un *Avis* au lecteur, Paris, 1635., in-8°. Par les éloges que l'on trouve en tête de cette tragédie, on peut justement conjecturer que, dans son temps, elle eut le plus grand succès. Elle est écrite avec chaleur, et l'on y trouve des scènes copiées d'après Sophocle et Euripide. C'est absolument la même coupe et la même intrigue que la tragédie de Phèdre de Racine. La seule différence qu'il y ait entre ces deux pièces, c'est qu'on ne trouve point dans la première l'épisode d'Aricie, que Racine a si heureusement employé; et que, pour inspirer plus de terreur dans le dénouement, la Pinelière établit que Phèdre, au désespoir de la mort d'Hippolyte, fait rassembler devant elle les membres épars de ce malheureux prince; et, sans avoir égard à la présence de Thésée, à qui même elle reproche sa folle crédulité, elle avoue sa honteuse passion pour le jeune héros, et se précipite sur son cadavre, en s'enfonçant un poignard dans le cœur.

† I. PINELLI (Jean-Vincent), né à Naples, de Côme Pinelli, noble génois, domicilié dans cette ville, et qui avoit acquis des richesses considérables par le commerce, reçut une excellente éducation, et quitta sa patrie pour venir s'établir à Padoue, à l'âge de vingt-quatre ans. Aimant avec passion les sciences, il préféra cette ville à cause des savans en tout genre qu'une célèbre université y rassembloit. Il avoit des émissaires dans plusieurs villes d'Italie,

chargés de visiter, au moins tous les mois, les boutiques des ouvriers qui emploient beaucoup de vieux parchemins, tels que les luthiers, les faiseurs de cribles et autres, et il lui arriva plus d'une fois par ce moyen de préserver de la destruction, des morceaux précieux. Sa passion de savoir embrassoit toutes les sciences : mais l'histoire, les médailles, les antiquités, l'histoire naturelle, et particulièrement la botanique, étoient les objets de sa prédilection. Il étoit consulté de toutes parts ; l'étendne de ses relations avec les savans étoit immense, et tous ont célébré son érudition. Insensible à tous les plaisirs ordinaires, il ne goûtoit que ceux de l'esprit. Dans l'espace de quarante-trois ans qu'il vécut à Padoue, on ne le vit que deux fois sortir de la ville. Pinelli étoit généreux, sur-tout envers les gens de lettres, dont il prévenoit souvent les besoins. Il mourut en 1601, âgé de 68 ans, sans avoir publié aucun ouvrage. Paul Gualdo, qui a écrit sa vie, ne spécifie point le nombre des volumes qui composoient sa riche bibliothèque ; il nous apprend seulement que pour la transporter par mer à Naples, elle fut distribuée en cent trente caisses, dont quatorze contenoient les manuscrits ; mais elle ne parvint pas entière à ses héritiers. Le sénat de Venise fit apposer le scellé sur les manuscrits, et enlever tout ce qui concernoit les affaires de la république, au nombre de deux cents pièces. « Je compare, dit le président de Thou, Pinelli à Titus Pomponius ; car, de même que cet illustre romain fut appelé *Atique*, Pinelli porta aussi le nom de *Vénitien*, à cause de l'extrême affection que la république de Venise avoit pour lui. Sa riche bibliothèque, augmentée considérablement par ses descendans, a été achetée, en 1790, en entier, par un libraire anglais qui l'a fait vendre à Londres à l'encan : ainsi a disparu et s'est dissipée en peu de jours une collection précieuse, dont la formation avoit coûté le travail de deux siècles.

* PINELLI (Flaminio), de Montalcino, dans le territoire de Sienne, étudia la médecine pendant dix ans dans l'université de cette ville, et y devint professeur public d'anatomie. La mort l'enleva vers 1730. On a de lui, *Lettera de Bagni de Petrivolo, scritta al signor Antonio Francesco Bertini ;* Rome, 1716, in-4°. On cite encore de lui deux *Observations*, l'une sur une grossesse de deux ans, et l'autre sur un fœtus monstrueux.

* III. PINELLI (Jean-Baptiste), poète latin, dédià, en 1594, ses *poésies* à l'académie della Crusca. On a encore de lui, *In nuptias serenissimorum Etruriæ principum, Medicis et Mariæ Magdalenæ Austriacæ, Ode III ;* Florentiæ, 1608, in-4°.

* IV. PINELLI (Nicolas), prêtre florentin, docteur en droit et professeur à l'académie des nobles vénitiens, à Padoue, vivoit dans le dix-septième siècle, et *traduisit* du grec, l'ouvrage du rhéteur Denis Longin, sur l'Eloquence. Cette traduction fut imprimée et publiée à Padoue en 1639, in-4°.

† I. PINET (Antoine du), seigneur de Noroy, né à Besançon, vivoit au 16e siècle. Il fut attaché à la religion protestante. Il a publié, *Conformité des églises réformées de France et de l'église primitive*, Lyon, 1564, in-8°, et

Il ajouta des *notes* à la traduction française de la taxe de la chancellerie de Rome, qui fut imprimée à Lyon, in-8°, en 1564, et réimprimée à Amsterdam, 1700, in-12. Il donna ce livre sous ce titre : *Taxe des parties casuelles de la boutique du pape, de la chancellerie et de la pénitencerie romaine, en latin et en français, avec des annotations prises de décrets, conciles et canons, pour la vérification de la discipline anciennement observée en l'Eglise.* Dans l'épître dédicatoire il prend le ton d'un ennemi déclaré de la cour de Rome. Sa *traduction* de l'Histoire naturelle de Pline, à Lyon, en 2 volumes in-folio, 1566, et à Paris, 1608, a été beaucoup lue autrefois. Quoiqu'il ait fait bien des fautes, son travail est très-utile encore à présent, même pour ceux qui entendent le latin de Pline, à cause des recherches du traducteur, et du grand nombre de notes marginales. Pinet a encore mis au jour les *Plans des principales forteresses du monde*, Lyon, 1564, in-folio ; et *traduit* du latin de Levin Lemne ; les *Secrets miracles de la nature et divers enseignemens de plusieurs choses par raison probable et artiste conjecture*, Lyon, 1566, in-8°. Cette version est plus estimée que celle de Gohorry.

† II. PINET (N.), agent de change à Paris, empruntoit, en 1788 et 1789, de l'argent à un intérêt si exorbitant, qu'il séduisit tous les avides et crédules capitalistes de cette ville. Le duc d'Orléans, qu'on croyoit le premier auteur de sa fortune, l'employa dans différentes spéculations avantageuses. Pinet fut accusé d'avoir contribué à l'accaparement des grains et à la famine qui se fit ressentir. Au moment de l'ouverture des états généraux, il fut mandé au château de Marly, où il eut une conférence avec les ministres qui lui promirent la place de garde du trésor royal, s'il fournissoit des preuves de conviction contre les auteurs de la disette. Quelques jours après cet entretien, le 29 juillet 1789, il fut trouvé mort dans le bois de Boulogne près de Passy. Sa mort entraîna l'une des plus fortes banqueroutes qui aient été faites dans la capitale. Voici comment Moleville raconte cet événement : « Le duc d'Orléans lui conseilla d'aller chercher son porte-feuille à son château de Raincy où il étoit déposé, et le renvoya dans une voiture avec des gens de sa maison ; comme il revenoit à Paris, il fut assassiné, et les gens du duc déposèrent qu'ils avoient été attaqués par des voleurs : après les premiers secours qu'on lui administra, Pinet s'éria : Mon porte-feuille ! les scélérats ! »

PINGERON, (J. C.), né à Lyon, et mort à Versailles en 1793, à l'âge de 60 ans, publia quelques *Opuscules* relatifs aux finances et à l'agriculture, et sur-tout beaucoup de *traductions* d'ouvrages italiens et anglais. Parmi les premiers, on distingue le Traité des vertus et des récompenses, par Dragonetti, 1768, in-12 ; les Conseils d'une mère à son fils, par madame Piccolomini-Girardi, 1769, in 12 ; le Traité des violences publiques et particulières, par Murena, 1769, in-12 ; le Poëme sur les abeilles, de Ruccellaï, 1770, in-8° ; l'Essai sur la peinture, par Algarotti, in-12 ; les Vies des architectes anciens et modernes, par Milizia, 1771, 2 vol. in-12 ; Lettres de l'abbé Sestini sur l'Ita-

lie, la Sicile et la Turquie, 1789, 3 vol. in-8°. Les seconds sont: Voyage de Marshal, Anglais, dans la partie septentrionale de l'Europe, 1776, in-8°; Description de la Jamaïque, 1782, in-12; Description de la machine électrique de Cathberson, in-8°. Pingeron a en outre *publié* un Journal sur le commerce, les finances et les arts, dans lequel on trouve des choses utiles.

PINGOLAN *ou* PINGUILLON (Aymeric de), poète provençal, mort vers 1260, fit diverses *Pièces* ingénieuses, mais si satiriques qu'elles lui attirèrent de fâcheuses affaires. On a de lui un poème intitulé, *Las Angueyssas d'Amour*. Pétrarque l'a imité.

PINGRÉ (Alexandre-Guy), bibliothécaire de Ste-Geneviève à Paris, naquit dans cette ville le 14 septembre 1711. Des études faites avec succès, l'amour extrême du travail, la facilité de la conception, le distinguèrent bientôt; et l'anatomiste le Cat qui le connut, le fit recevoir en qualité d'astronome à l'académie de Rouen, qu'il avoit fondée. Le 1er *ouvrage* de Pingré fut le Calcul de l'éclipse de lune arrivée le 28 décembre 1749. Il publia ensuite un *Almanach* nautique pour faciliter aux navigateurs l'observation des longitudes. Ces travaux l'ayant fait connoître au gouvernement, on l'envoya dans la mer des Indes observer le passage de Vénus sur le disque du soleil; puis accompagner Courtanvaux en Hollande, pour vérifier les horloges marines de le Roy; enfin accroître les progrès de l'astronomie et de la géographie dans les voyages de l'Isis et de la Flore, noms des vaisseaux sur lesquels il s'embarqua. La relation de ses voyages a été publiée en 1773 et en 1778, chacune en 2 vol. in-4°. Pingré fut alors nommé à la place d'astronome géographe de la marine, devint membre de l'académie des sciences, et ensuite de l'institut. Il est mort à Paris le 1er mai 1796. Ses ouvrages sont, I. *Etat du ciel*, 1754, 1755, 1756 et 1757. II. *Mémoire* sur les découvertes faites dans la mer du Sud, avant les derniers voyages des Anglais et des Français autour du monde, 1758, in-4°. III. *Cometographie* ou *Traité historique et théorique des comètes*, 1783, 2 vol. in-4°; c'est son ouvrage le plus considérable. Il a calculé les orbites de toutes les comètes dont le souvenir s'est conservé. IV. *Traduction* des Astronomiques de Manilius, 1785, in-8°. Le traducteur y a réuni les autres poètes latins qui ont écrit sur le cours des astres. V. *Histoire* de l'astronomie du dix-septième siècle, 1791, in-4°. Pingré avoit *publié* dès 1756 le projet de cet ouvrage. VI. Il a été l'*éditeur* des Mémoires de l'abbé Arnauld, fils aîné du fameux Arnauld d'Andilly, publiés en 1756, en 3 vol. in-4°, et de la onzième édition de la Géographie en vers artificiels de Buffier, qui parut en 1781, in-12. VII. On lui doit dans la nouvelle édition de l'Art de vérifier les dates, les *Calculs* des éclipses qui ont eu lieu mille ans avant l'ère vulgaire, et dans les Mémoires de l'académie des sciences un grand nombre d'*écrits* savans et utiles.

* PINI (Valentin), de Bologne, chanoine régulier de Saint-Sauveur, en 1562, et prieur de S. Celse de Milan, en 1586, mort en 1607, a écrit, I. *La fabrica degli orologi solari*, Venise, 1598, in-fol. II. *Ricordi confessionali de' peccati*, etc. Venise, 1588.

PINIUS (Jean), savant jésuite, né à Gand, en 1678, a travaillé aux *Acta sanctorum*, à Anvers, et a enrichi cet ouvrage de plusieurs *Dissertations* estimées. Il mourut le 19 mai 1749.

* PINO (Paul), de Venise, peintre de profession, élève de Jérôme Savoldo, surnommé le *Brescian*, dans le 16e siècle, a écrit un *Dialogue sur la peinture*, imprimé à Venise, en 1548, in-8°, et dédié au doge François Donato.*

* II. PINO (Bernard), de Cagli, dans le duché d'Urbin, doyen de la cathédrale de sa patrie, vivoit dans le 16e siècle. Il est auteur de plusieurs comédies, I. *Lo Sbratta*, représentée à Rome, le 29 novembre 1551, et publiée dans la même ville, en 1552. II. *I Falsi sospetti*, Venise, 1588. III. *Gli ingiusti sdegni*, Rome, 1553. IV. *L'Evagria*, Venise, 1584. On a encore de lui un discours intitulé: *Discorso della comodità dello scrivere*, inséré dans le Nouveau choix de lettres de plusieurs hommes illustres sur diverses matières, Venise, 1574, in-8°., sans nom d'imprimeur, et un petit ouvrage sous le titre de *Il Galantuomo*, Venise, 1604.

* III. PINO, chirurgien principal du premier corps de la grande armée, né à Semur, département de la Côte-d'Or, le 21 mars 1762, mort à Brunn en Moravie, le 3 janvier 1806. Son habileté et son expérience lui avoient acquis l'estime et la confiance générale. Les généraux ont donné des larmes à sa perte. Pino pansa sur le champ de bataille d'Austerlitz, une multitude de blessés. Chargé ensuite à Brunn, de la surveillance du service de santé dans les hôpitaux où étoient déposés les malades et blessés russes, il déploya, dans les soins qu'il donna à ces infortunés, un zèle et une activité dont il finit par être la victime. Les miasmes putrides qu'il respiroit lui firent contracter la maladie qui a terminé sa carrière.

† PINON (Jacques), poète latin, conseiller au parlement de Paris, sa patrie, se distingua dans le barreau par ses lumières et son intégrité, et sur le théâtre littéraire par ses connoissances profondes et variées, et sur-tout par son talent pour la poésie. Il en donna des preuves dans son Poème *De anno romano*, qu'il dédia à Louis XIII. Cet ouvrage est très-instructif : le *commentaire* en prose que l'auteur y a joint pour en rendre la lecture plus claire, est plein d'érudition. On a encore de lui un autre *Poème* concernant la suite chronologique des empereurs romains en Orient et en Occident, depuis Jules-César, jusqu'à Maximilien premier. Pinon mourut en 1641. Les éditions de ses *Poésies* ont été faites à Paris, 1615 et 1630, in-8°.

† PINS (Jean de), en latin Pinus, conseiller-clerc au parlement de Toulouse, et évêque de Rieux en 1523, étoit sorti d'une famille qui a donné à l'ordre de Malte deux grands maîtres, dans Odon et Roger de Pins; l'un en 1267, et l'autre en 1355. Jean fut ambassadeur à Venise et à Rome, où il cultiva la littérature et l'éloquence. Il mourut à Toulouse, sa patrie, l'an 1538. On a de lui, I. Les *Vies de sainte Catherine de Sienne et de Philippe Béroald, son maître*, en latin; l'une et l'autre imprimées à Bologne, en 1505, in-4°. II. *De Vitâ aulicâ*,

Toulouse, in-4°. III. *Allobrogicæ narrationis liber*, Venise, 1516. C'est la traduction latine du roman de *Paris et de la belle Vienne*, dont on a tant d'éditions. IV. *De claris fœminis*, Paris, 1521, in-fol.; ouvrage remarquable par la beauté du style. V. *Sancti Rochi vita*, Paris, in-4°. Son Eloge avec quelques-unes de ses *Lettres à François premier et à Louise de Savoie, régente*, a été publié à Avignon, en 1748, in-12. Il écrivoit en latin avec élégance et politesse.

*PINSON (Richard), imprimeur en Angleterre, sous Henri VII et Henri VIII, né en Normandie, et mort en 1530, avoit été laquais de Guillaume Caxton. C'est lui qui a imprimé *Magna Charta*, et plusieurs autres livres précieux, devenus très-rares aujourd'hui.

† PINSONNAT (Jacques), né à Châlons-sur-Saône, professeur royal en hébreu, curé des Petites-Maisons, et docteur de théologie en la faculté de Paris. Cet ecrivain, distingué par son érudition, mourut en 1723, à l'âge de 70 ans. On a de lui, I. Une *Grammaire hébraïque*. II. *Des Considérations sur les Mystères, les paroles et actions principales de Jésus-Christ*, avec des *Prières*.

† I. PINSSON DE LA MARTINIÈRE (Jean), procureur du roi en la juridiction de la connétablie et maréchaussée de France, à Paris, mort en 1678, s'est fait connoître par quelques ouvrages historiques. Le premier parut en 1650, in-12, sous ce titre: *Le vrai état de la France;* c'est une description de son gouvernement en cette année-là. Cet ouvrage parut en 1649, et trois ans après on en a fait six éditions consécutives. Le second est le Recueil *des privilèges des officiers de la maison du roi*, qui parut dès l'an 1645. Il y joignit en 1649, 1650, et 1652, *des états des maisons du roi, de la reine*, etc. Enfin, en 1661, il publia in-folio, un *Traité de la connétablie et maréchaussée de France*.

† II. PINSSON (François), Pinssonnius, né à Bourges, d'un professeur en droit, le 5 avril 1612, mort à Paris, le 10 octobre 1691, à 79 ans, étudia la jurisprudence dans l'école de son père. Il vint à Paris, en 1633, et s'y fit recevoir avocat. Il plaida d'abord au châtelet et ensuite au parlement. Pinsson travailloit aussi dans le cabinet, et il étoit regardé comme l'oracle de son siècle, sur-tout pour les matières bénéficiales, auxquelles il s'appliqua particulièrement. Les excellens ouvrages qu'il nous a laissés sur cette matière, prouvent combien il y étoit versé. Les principaux sont, I. Un ample *Traité des bénéfices*, commencé par Antoine Bengy, son aïeul maternel, célèbre professeur à Bourges, et imprimé en 1654. II. La *Pragmatique-sanction de saint Louis* et celle de *Charles VII*, avec de savans Commentaires, 1666, in-folio. III. Des *Notes sommaires* sur les indults accordés à Louis XIV, par Alexandre XII et Clément IX, avec une Préface historique, et quantité d'Actes qui forment une collection utile. IV. *Traité des régales*, 1688, deux vol. in-4°, avec d'excellentes instructions sur les matières bénéficiales: ouvrage rempli de savantes recherches, et enrichi d'un grand nombre d'actes originaux, qui sont d'une utilité extrême pour l'étude du

droit. V. Pinsson a travaillé à la révision des OEuvres du savant de Mornac, et de celles de Du-Moulin.

†I. PINTO (Hector), religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, docteur de l'université de Coimbre, où on fonda pour lui une chaire de théologie, mourut en 1583. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur Isaïe, sur Ezéchiel et sur Daniel, Paris 1617, trois vol. in-folio. II Un livre intitulé, *Image de la vie chrétienne*, traduit en français par Guillaume de Coursol, Paris, 1580.

II. PINTO. *V.* MENDEZ PINTO.

† III. PINTO DE FONSECA (Emmanuel), portugais, entra de bonne heure dans l'ordre de Malte, s'y distingua par sa valeur et par son zèle, et en fut élu grand maître en 1741. Il mourut le 24 janvier 1773, âgé de 92 ans. Il gouverna son ordre pendant 32 ans avec sagesse.

* PINTOR (Pierre), docteur en médecine, né à Valence en Espagne, l'an 1423, se fit une telle réputation à Rome par l'étendue et la profondeur de ses connoissances, que le pape Alexandre VI se l'attacha en qualité de premier médecin. Pintor ne survécut que 17 jours à ce pontife, et mourut à Rome en 1503. Ce médecin a publié, I. *Aggregator sententiarum doctorum omnium de præservatione et curatione pestilentiæ*, Romæ, 1499, in-folio. II. *De morbo fœdo his temporibus affligenti*, Romæ, 1500. L'écrivain qui lui attribue ce dernier ouvrage, assure qu'il n'en existe qu'un seul exemplaire.

† PINTURRICCIO (Bernardin), peintre italien, mort en 1513, âgé de 59 ans, avoit beaucoup de talent. Il a *peint* au dôme de la bibliotheque de Sienne, la vie du pape Pie II, qui est une suite de tableaux fort estimés. On prétend que le célèbre Raphaël l'aida dans cet ouvrage. Pinturriccio avoit le défaut d'employer des couleurs trop vives; et, par une singularité qui étoit de son invention, il peignoit sur des superficies relevées en bosse, les ornemens d'architecture; innovation qui n'a point eu d'imitateurs. On auroit un plus grand nombre des ouvrages de ce peintre sans un accident singulier qui, dit-on, termina ses jours. Des moines de Sienne, de l'ordre de Saint-François, lui ayant demandé un tableau, lui donnèrent une chambre, dont ils éloignèrent tout ce qui pouvoit embarrasser son travail, à l'exception d'une ancienne armure complète qu'il étoit difficile de déplacer. Pinturriccio, naturellement vif et impatient, voulut la faire enlever sur l'heure. Dans ce transport précipité, une des pièces de l'armure se brise et laisse échapper cinq cents ducats d'or qu'elle receloit à l'insu des possesseurs. Pinturriccio fut si étonné et si chagrin d'avoir donné lieu par son impatience à cette découverte, qu'il en mourut peu de temps après, victime de ses regrets et de son avarice.

* I. PINUS (Pierre-Matthieu), né à Urbin, dans les états du pape, médecin du 16ᵉ siècle, ami intime de Barthelemi Eustachi, son confrère. Ayant hérité des planches anatomiques de son ami, il les conserva comme un dépôt dont il connoissoit tout le prix : mais ce dépôt étant tombé en d'autres mains, Jean-Marie Lancisi les publia en 1714. Pinus a donné, I. *Annotationes in*

opuscula anatomica Eustachii, *ex Hippocrate*, *Aristotele*, *Galeno*, *aliisque autoribus collectæ*, Venetiis, 1563, in-8°., avec les opuscules d'Eustachi. II. *Compendium instar indicis in Hippocratis coi*, *opera omnia*. ibidem, 1597, in-fol.

II. PINUS. *Voy*. PINS, et MORIN, n° VII, à la fin.

* PINZI (Joseph-Antoine), né à Ravenne le 7 novembre 1713, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé professeur de réthorique au séminaire de l'archevêché de cette ville. Il accompagna, en qualité de secrétaire, le cardinal César Alberic Lutini, nonce apostolique, à Cologne, où il mourut le 27 février 1769. Pinzi joignoit à une profonde connoissance de l'histoire, une vaste érudition; ses ouvrages sont, I. *De nummis Ravennatibus dissertatio singularis*, Venetiis, 1750. Philippe Argellati la réimprima dans son recueil intitulé : *De nummis italiæ*, tom. 3, pag. 87. II. *Appendix ad dissertationem de nummis Ravennatibus*, etc. Mediolani, 1752. III. *Dissertazione epistolare sulla litteratura Ravennate*, Ravenne, 1749. IV. *Dissertazione nella quale si dimostra*, *che la città di Ravenna non è stata colonia*, *ma municipio de' Romani*. Cette dissertation fut insérée dans le recueil littéraire de Ravenne; Césène, 1767.

† PIO (Albert), prince de Carpi dans le Modénois, osa se mesurer avec Erasme, le plus habile homme de son temps. Les disputes qu'il eut avec lui servirent au moins à éclairer quelques points de doctrine. Il mourut à Paris en janvier 1531, et fut enterré aux cordeliers, où ses héritiers lui firent dresser une statue en bronze. Ses *Ouvrages* furent recueillis à Paris en 1531, in-folio, et la même année à Venise, chez Junte, aussi in-folio. Pio fut en butte aux outrages de la fortune : s'étant déclaré pour les Français dans les guerres d'Italie, Charles-Quint le dépouilla de sa principauté de Carpi, dont il investit le duc de Ferrare. Pio, secouru par François Ier, tâcha en vain de recouvrer son petit état, tous ses efforts furent inutiles. L'étude fut sa consolation dans ses malheurs.

PIOMBINO (Anne-Marie Ardoini, princesse de), se distingua par son esprit et l'agrément de ses *poesies*, à la fin du 17e siècle. Le recueil de ses pièces en vers latins est intitulé : *Rosa Parnassi*.

* PIOMBO (fra Sebastien del) ou Sébastien de Venise, né dans cette ville en 1485, fut surnommé *Fratel del Piombo*, parce qu'il exerça un office de frater del Piombo, que le pape Clément VII lui donna. Il s'adonna d'abord à la musique, puis à la peinture, dans laquelle il eut pour maître Jean Bellin, alors très-vieux; ensuite il préféra Giorgion, dont il adopta la manière. Il suivit Chigi à Rome, et *peignit* un Polyphème, ainsi que diverses allégories poétiques, dans les voûtes d'une loge de son palais, où il se trouva en concurrence avec Balthazar de Sienne, et Raphaël. Il prit le parti de Michel-Ange contre ce dernier, et s'attacha à cet artiste célèbre, qui dans la suite l'aida de ses conseils, et souvent même de son pinceau, dans l'espoir qu'avec son secours il surpasseroit son rival. Sébastien donna en concurrence de la transfiguration, une *Résurrection*

de Lazare, dessinée par Michel Ange, et dont la couleur fut trouvée admirable. Raphaël l'emporta, et dit à ce sujet à son ami l'Arétin : « Ce seroit pour moi une foible gloire de vaincre un homme qui ne sait pas dessiner. » Ce tableau fut envoyé à Narbonne par le pape Clément VII, et les chanoines de cette ville le cédèrent au régent en 1722. Après la mort de Raphaël, Sébastien fut préféré à tous ses élèves. Chigi lui donna à *peindre* une chapelle à la Madona del Popolo, qu'il laissa imparfaite, après en avoir reçu le prix : ce que l'on attribue à une lenteur qui lui étoit naturelle. Il trouva le moyen d'empêcher que les couleurs à l'huile, employées sur des pierres et des murailles, ne se gâtassent ; pour cela il faisoit enduire les murs d'une composition de poix, de mastic et de chaux vive. Il se brouilla avec Michel-Ange, qui vouloit peindre à fresque la façade de la chapelle du pape. Le premier avoit tout préparé pour la peinture à l'huile, lorsque ce Florentin fit tout abattre, disant que ce genre n'appartenoit qu'à un fainéant. Peu de temps après Sébastien mourut âgé de 62 ans, et fut enterré dans l'Église de la Madona del Popolo.

* PIPELET (N.), ancien conseiller et directeur de l'académie royale de chirurgie, mort dans un village près de Soissons en 1809, âgé de 87 ans, est auteur de plusieurs *Mémoires* estimés sur les Hernies, qui ont été réimprimés plusieurs fois.

I. PIPER (le comte), conseiller d'état de Suède, devenu en 1698, premier ministre de Charles XII, sans en avoir le titre, le suivit dans ses conquêtes. Il avoit autant de politique que son maître avoit de bravoure. Lorsque ce prince eut convoqué la diète de Pologne, où il étoit entré en vainqueur, il lui conseilla de prendre pour lui-même la couronne polonaise, au lieu de la placer sur une autre tête. « Charles lui répondit qu'il étoit plus flatté de donner que de gagner des royaumes. » Mais ce n'étoit pas assez de donner ; il falloit conserver, et c'est ce que Charles XII ne fit point. Piper, qui étoit avec lui à Pultawa en 1709, fut fait prisonnier par les Russes, et transféré à Pétersbourg. Le czar, persuadé que ce ministre avoit attiré sur la Moscovie les armes de la Suède, lui rendit sa captivité plus dure. Charles n'ayant jamais voulu s'abaisser à offrir pour Piper, une rançon qu'il craignoit que Pierre n'acceptât point, le ministre suédois fut enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, où il mourut en 1716, à 70 ans. On rendit son corps au roi de Suède, qui lui fit des obsèques magnifiques.

* II. PIPER (François le), dessinateur anglais, fils d'un gentilhomme de Kent, qui l'avoit destiné au barreau ou au commerce ; mais son génie l'entraînoit au dessin avec tant d'empire, qu'il lui auroit été impossible de s'occuper d'autre chose. Piper, d'un caractère facétieux et gai, dont tous ses ouvrages en portèrent l'empreinte, se plaisoit à dessiner les personnes les plus laides ; on pouvoit dire de lui, qu'il voloit la physionomie des passans ; il la retenoit de mémoire, à tel point, que sur les *dessins* qu'il en traçoit, on auroit jugé que l'original du portrait lui avoit donné plusieurs séances ; et tel qui auroit eu de

l'éloignement à se faire peindre, se trouvoit en danger auprès de lui. Par un tour singulier, il vouloit voyager sans que, ni ses amis ni sa famille, en fussent informés. Il partoit à pied, sans qu'on s'en aperçut, et alloit faire le tour de la France et des Pays-Bas. Il parcourut ainsi, en divers temps, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande; un jour il alla jusqu'au grand Caire. Son retour étoit toujours aussi inattendu que son départ, et il s'amusoit beaucoup du plaisir de surprendre ses amis. Dans ses courses, il examinoit, avec soin, les ouvrages des grands maîtres qu'il apprécioit avec sagacité et avec goût, et se fit une manière propre que personne n'a pu ni surpasser, ni même égaler dans le genre qu'il s'étoit approprié. Il étoit dans l'aisance : il fut généreux tant qu'elle dura; jamais il ne voulut prendre de l'argent pour ses dessins, Il aimoit à boire, c'étoit dans les tavernes que son talent s'exerçoit, au milieu des brocs et des bouteilles. C'est-là qu'on alloit voir ses plus riches dessins. Il y en avoit une dans Stocks-Market, où une salle avoit pris le nom d'Amsterdam, parce qu'il y avoit dessiné et mis en action les prédicateurs des différentes sectes qui se trouvent réunies dans cette grande cité. Il dessinoit rarement d'après nature, et négligea absolument le coloris, quoiqu'il l'admirât dans les grands maîtres; quoiqu'il ne parlât de celui du Titien, qu'avec enthousiasme, et que lui-même n'ait pas été sans succès lorsqu'il a tenté de l'employer : mais sa vivacité et la fécondité de ses idées ne lui permettoient pas cet assujétissement. Il étoit fort habile dans l'art de la perspective, et peignoit le paysage en perfection. Il s'occupa également de la *gravure*, et fournit plusieurs portraits de sultans pour l'histoire des Turcs de Ricault. Vers les derniers temps de sa vie, il s'appliqua à *modeler* des bas-reliefs en cire, et y réussit de manière à faire présumer qu'il auroit atteint, en ce genre, au plus haut degré de perfection, si sa mort ne fut survenue. Il mourut vers l'an 1740, regretté de ses amis, et avec la réputation d'un honnête homme qui avoit excellé dans son art.

* PIPOLANTI (Charles-Philibert), de Licata en Sicile, carme de l'ancienne observance, professeur de philosophie et de théologie dans les écoles de son ordre, mort en 1730, âgé de 53 ans, a écrit les *Mémoires historiques de l'ancienne ville de Gela*, prétendant, contre l'opinion de Cluverius, de Savello et de Cellarius, que cette ville n'existoit pas jadis où est aujourd'hui Licata. Ces mémoires divisés en quatre livres, furent publiés par le P. Ange Formica, son confrère, qui les a fait précéder d'une notice détaillée sur l'auteur.

PIPPI (Giulio), peintre, *Voy.* ROMAIN (Jules).

PIPPO (Philippe Santa-Croce *dit*), excellent graveur, autant distingué par le beau fini et l'extrême délicatesse qu'il mettoit dans ses ouvrages, que par le choix singulier de la matière qu'il employoit pour son travail. Il s'amusoit à tailler sur des noyaux de prunes et de cerises, de petits bas-reliefs composés de plusieurs figures, mais si fines qu'elles devenoient imperceptibles à l'œil. Ces figures étoient néanmoins dans toutes leurs proportions, vues avec la

loupe. Il eut plusieurs enfans : Matthieu, l'aîné de tous, surpassa ses frères ; et Jean-Baptiste, fils de celui-ci, fut encore plus recommandable que son père. On ignore le temps précis où ils ont vécu.

* PIQUER (André), savant médecin espagnol, du règne de Charles III. Ses principaux ouvrages sont, I. *Medicina vetus et nova.* II. *Physique expérimentale*, in-4°, Valence, 1745. III. *La Logique*, in-4°, Valence, 1747. IV. *Traités sur les fièvres*, imprimés plusieurs fois ; mais la meilleure édition est celle faite à Valence en 1768. V. *Philosophie morale à l'usage de la jeunesse espagnole*, Madrid, 1755. VI. *Institutiones medicæ, ad usum scholæ Valentinæ*, Matriti, 1762. Cet ouvrage est très-estimé. Barthez, célèbre médecin de Montpellier, le faisoit étudier à ses élèves, et en fait l'éloge dans son ouvrage intitulé : *Nouveaux élémens de la science de l'homme.* VII. *Praxis medica ad usum scholæ Valentinæ*, Matriti, 1764 et 1769. Cet ouvrage fut réimprimé à Amsterdam en 1775, et à Venise en 1776. VIII. *Discours sur la mécanique*, Madrid, 1768. IX. *Discours sur la médecine des Arabes*, Madrid, 1785. Piquer mourut vers l'année 1780.

† PIRA (Henri de la), médecin lyonnais du 17e siècle, a fait imprimer en 1638, un traité de *Géomance*, ou l'Art de deviner.

* PIRANI (Paul), littérateur de Pesaro, au 17e siècle, a écrit plusieurs ouvrages parmi lesquels on remarque, I. *Dodici capi appartenenti all'arte istorica di Agostino Mascardi, con nuove dichiarazioni*, Vinegia, 1645, in-4°. II. *Vita di Francesco Maria II, duca di Urbino.* Cette vie est inédite.

† PIRANESI (Jean-Baptiste), peintre, graveur et architecte célèbre, né à Venise en 1721, et mort à Rome en 1778. Plein d'enthousiasme pour les monumens de l'antiquité, au milieu desquels il vécut, il voulut en offrir l'image aux autres par le secours de la gravure, et inventa une méthode nouvelle. Ses talens en architecture ne furent pas moins brillans, et on les reconnoît dans la construction de l'église du prieuré de Malte à Rome. Le recueil des *OEuvres* gravées de Piranesi forme 15 vol. in-folio. Sa fille, Laure PIRANESI, morte en 1785, a *gravé* avec succès une suite de vues d'après la méthode de son père. Ses deux frères, François et Pierre, accueillis à Paris en 1800, continuèrent la collection de Jean-Baptiste, portée aujourd'hui à 24 vol. On y trouve les belles fresques de Raphaël, un grand nombre de dessins du Guerchin, et des autres peintres les plus fameux.

† PIRCKHEYMER (Bilibalde), mort le 22 décembre 1530, à 60 ans, conseiller de l'empereur et de la ville de Nuremberg, servit avec honneur dans les troupes de cette ville. Egalement propre aux affaires et aux armes, il fut employé dans diverses négociations importantes, où l'on admira sa sagesse et son éloquence. Ses *OEuvres* ont été recueillies et publiées in-folio en 1610, à Francfort. On y trouve des *Poésies* et des *Traités* de politique et de jurisprudence ; mais rien qui mérite d'être placé au premier ni même au second rang.

* PIRHING (Henri), jésuite

allemand, savant théologien et grand canoniste, vivoit sur la fin du 17e siècle. On a de lui un ouvrage assez estimé, intitulé : *Jus canonicum novâ methodo explicatum, adjunctis aliis quæstionibus, quæ ad plenam titulorum cognitionem pertinent*, Dilingæ, 1674 et 1722, 5 vol. in-fol. Cet ouvrage, véritablement classique par rapport aux matières canoniques, fut réimprimé à Venise en 1759. On lui doit encore *Facilis et succincta SS. canonum doctrina*, Venetiis, 1693, in-4°.

† PIRITHOUS (Mythol.), fils d'Ixion, d'où il fut surnommé Ixionide par les poëtes. Ayant entendu raconter une infinité de merveilles de Thésée, il lui déroba un troupeau pour l'obliger à le poursuivre ; Thésée ne manqua pas de le faire. Ils conçurent dans le combat tant d'estime l'un pour l'autre, qu'ils jurèrent de ne plus se quitter. Pirithoüs secourut Thésée contre les centaures, qui vouloient lui enlever Hippodamie, sa femme. Après qu'elle fut morte, Thésée et Pirithoüs convinrent de ne plus épouser que des filles de Jupiter. C'est pour se conformer à cette idée, que Thésée enleva Hélène, fille de Jupiter et de Léda. Pirithoüs, qui l'avoit secondé dans cet enlèvement, descendit aux enfers pour ravir Proserpine ; mais il fut dévoré par le chien Cerbère. Thésée qui l'y avoit suivi pour servir son amour, fut enchaîné par ordre de Pluton, jusqu'à ce qu'Hercule vînt le délivrer. On croit que cette fable a quelque fondement dans l'histoire. Les savans ont conjecturé que Proserpine étoit fille d'Aidoneus, roi des Molossiens ; et que Pirithoüs ayant voulu la ravir, fut arrêté et livré aux chiens ; mais qu'Hercule le délivra.

PIROMALLI (Paul), dominicain de Calabre, envoyé dans les missions d'Orient, demeura long-temps en Arménie, où il ramena beaucoup de schismatiques et d'eutychéens, et le patriarche même qui l'avoit traversé. Il passa ensuite dans la Géorgie et dans la Perse, puis en Pologne, en qualité de nonce du pape Urbain VIII, pour y appaiser les troubles causés par les Arméniens qui s'y trouvoient en grand nombre. Piromalli réunit les esprits dans la profession d'une même foi et dans l'observance des mêmes pratiques. Comme il retournoit en Italie, il fut pris par des corsaires qui le menèrent à Tunis. Dès qu'il fut racheté, il alla rendre compte de sa mission au pape, qui lui donna des marques éclatantes de son estime. Le pontife lui confia la révision d'une Bible arménienne, et le renvoya en Orient, où il fut élevé, en 1655, à l'évêché de Nassivan. Après avoir gouverné cette église pendant neuf ans, il revint en Italie. Il fut chargé de l'église de Bisignano, et y mourut, trois ans après, en 1667. On a de lui, I. Des ouvrages de *Controverse* et de *Théologie*. II. Deux *Dictionnaires* ; l'un latin-persan, et l'autre arménien-latin. III. Une *Grammaire arménienne*. IV. Un *Directoire*, estimé pour la correction des livres arméniens.

*I. PIRON (Aimé), né à Dijon le 1er octobre 1640, et mort le 9 décembre 1727, âgé de 87 ans, étoit apothicaire dans sa ville natale, et épousa, en secondes noces, Anne Dubois, de laquelle il eut Alexis Piron. Aimé Piron cultivoit les muses ; elles aimoient à parler

quelquefois avec lui le langage de l'ancienne Rome, et se prêtoient même souvent au patois du pays : considéré de ses concitoyens, il parvint à l'échevinage de Dijon. Quelques affaires qu'il eut à traiter pour les intérêts de la ville, le firent connoître et lui donnèrent accès auprès du prince de Condé, dont il gagna la bienveillance par la naïveté, la franchise et l'enjouement singulier de son caractère. Il eut également le bonheur de plaire aux successeurs de M. le prince, qui l'admettoient familièrement à leur cour. Un poète célèbre, Santeuil, avoit accompagné M. le prince aux états de Bourgogne. Aimé Piron ne fut pas plutôt informé de l'arrivée de Santeuil, qu'il courut sur-le-champ lui rendre hommage ; mais ce poète, qui portoit à l'excès l'ivresse orgueilleuse de son art, le reçut avec tant de hauteur, qu'il révolta le poète bourguignon. Bientôt les humbles égards se changèrent en railleries pleines de sel ; aux complimens succéda l'ironie. Les propos devinrent enfin si plaisans de part et d'autre, qu'il se passa en présence du prince une scène des plus comiques, dont le poète latin fut plus piqué qu'humilié. Ils se brouillèrent donc à leur première entrevue ; mais cette brouillerie ne dura qu'un moment. Un ami commun, le bon vin du pays, les réconcilia le jour même. Tout le monde sait qu'une colique de *miserere* enleva Santeuil, pour ainsi-dire, au milieu d'un repas. Le prince remplit son verre d'une forte dose de tabac d'Espagne ; et Santeuil, échauffé par les vapeurs du vin, avala le breuvage mortel sans s'en apercevoir. L'apothicaire-poète fut en vain appelé au secours ; les ressources de son art devinrent inutiles ; le malheureux Santeuil étoit frappé du coup mortel. Cet événement répandit un deuil général sur le Parnasse. Aimé Piron y fit entendre ses regrets à sa manière, c'est-à-dire en vers bourguignons. Nous avons de lui, dans ce dialecte, une infinité de petits *Poèmes*, de *Chansons*, de *Harangues* et de *Pièces fugitives charmantes*, dont une grande partie a été imprimée. Il célébroit tantôt les événemens intéressans pour la nation, tels que l'*Ebaudisseman Dijonnoi su lai naissance du duc de Brégogne*, *Guillaume Encharbotai* et *Joyeusetai su le retor de lai santai du roi ;* et tantôt les événemens particuliers à sa province. Plusieurs autres pièces en vers français pourroient encore lui faire honneur. Mais les *Noëls* qu'il composoit en patois bourguignon, étoient l'objet de son occupation favorite. Il en publia pendant 30 ans de suite : il y faisoit quelquefois allusion aux événemens du jour. Bernard de la Monnoye, avec lequel Aimé Piron fut lié de l'amitié la plus étroite pendant une partie de sa vie, le plaisantoit souvent, et lui reprochoit de ne pas tirer tout le parti possible de la naïveté, de la finesse et de l'énergie du patois bourguignon. Ce savant littérateur le possédoit éminemment ; aussi Piron, dont l'amour-propre étoit de la meilleure composition du monde, passoit-il condamnation ; il s'excusoit néanmoins sur l'impatience des bonnes gens, qui ne croyoient jamais avoir assez tôt ses *Noëls* pour les vendre ou les chanter ; mais son ami ne goûtant point cette excuse, Aimé Piron le pressa si vivement, *po l'aimor de Dieu et de fran Barozai*, d'en composer d'autres, que la Monnoye se rendit à ses instances. De-là naquirent les fameux Noëls

bourguignons de cet illustre académicien, lesquels accompagnés de son ingénieux et docte Commentaire, passeront à la postérité.

† II. PIRON (Alexis), né à Dijon le 9 juillet 1689, fils du précédent, y passa plus de 30 années dans la dissipation d'un homme qui aimoit les plaisirs et la liberté. Une *Ode* trop connue ayant fait une impression scandaleuse sur ses concitoyens, il quitta sa patrie pour échapper aux reproches qu'il essuyoit. Sa famille ne pouvant l'aider que foiblement, il se soutint à Paris par le moyen de sa plume, qui étoit aussi belle et aussi nette que les traits du burin. Il se plaça chez M. de Bellisle en qualité de secrétaire, et ensuite chez un financier, qui ne s'aperçut point qu'il possédoit un homme de génie. Diverses pièces où l'on trouve des détails singuliers, originaux, et une invention piquante, qu'il fournit au spectacle de la Foire, commencèrent sa réputation; et *la Metromanie*, une de nos meilleures comédies, y mit le dernier sceau. Cette pièce en cinq actes, bien conduite, semée de traits neufs, pleine de génie, d'esprit et de gaieté, fut jouée avec le plus grand succès, en 1738, sur le théâtre français. (*Voy.* DESFORGES-MAILLARD.). Plein du sel de Rabelais, et de l'esprit de Swift, toujours neuf, toujours original dans la conversation, il n'est point d'homme qui ait fourni un plus grand nombre de traits à recueillir. Nous en citerons quelques-uns qui feront connoître son tour d'esprit et son caractère. En Bourgogne, on appelle les habitans de Beaune, les *ânes de Beaune*. Piron exerça souvent sa causticité à leurs dépens. Un jour qu'il se promenoit aux environs de cette ville, il s'avisa d'abattre tous les chardons qu'il rencontroit. Un de ses amis lui en demanda la raison. Il répondit: « J'ai à me plaindre des Beaunois; je leur coupe les vivres...» Comme on lui répondit que ces Messieurs se vengeroient: Allez, dit-il,

Allez, je ne crains point leur impuissant courroux;
Et, quand je serois seul, je les bâterois tous.

Etant un jour entré dans une maison où l'on jouoit la comédie, il demanda quelle pièce on devoit donner. « On jouera les Fureurs de Scapin, lui répondit gravement un jeune beaunois. — Ah! monsieur, répondit Piron en le remerciant, je croyois que c'étoient les Fourberies d'Oreste. » Dans le temps de la représentation, quelqu'un apostropha l'assemblée d'un « Paix-là, messieurs, on n'entend pas.— Ce n'est pas du moins faute d'oreilles, cria Piron. » — Un évêque demandoit un jour à Piron, dans le temps des disputes du jansénisme: « Avez-vous lu mon mandement, monsieur Piron »? — Non, monseigneur; et vous? — Piron s'entretenant avec un grand seigneur, et la conversation s'échauffant beaucoup, celui-ci lui rappela l'intervalle que la naissance et le rang mettoient entre eux. « Monsieur, lui dit Piron, j'ai plus au-dessus de vous dans ce moment, que vous n'avez au-dessus de moi; car j'ai raison, et vous avez tort. » — Un homme de peu d'esprit disoit beaucoup de mal d'un ouvrage médiocre: Piron qui étoit présent, lui répondit: « Prenez-y garde, monsieur, cet ouvrage-là

devroit vous paroître fort beau. -- Excédé du luxe, du ton hautain et suffisant du fermier-général la Popelinière, il lui dit en le quittant, après une dispute assez vive : « Adieu, monsieur ; allez cuver votre or. » — Il disoit, en parlant de Corneille et de Racine : « Je voudrois être Racine, et avoir été Corneille. » — Un auteur médiocre lui demanda un sujet d'ouvrage où personne n'eût travaillé et ne travaillât jamais. « Vous n'avez, dit Piron, qu'à faire votre éloge. » — La Sémiramis de Voltaire ne fut pas fort bien accueillie à la première représentation. L'auteur trouvant Piron dans les foyers, lui demanda ce qu'il pensoit de sa pièce ? « Je pense, répondit celui-ci, que vous voudriez bien que je l'eusse faite. » On prétend que Voltaire répondit : « Je vous aime assez pour cela. » — Piron avoit prédit la chûte d'une pièce à celui qui l'avoit donnée. « Elle n'a point été sifflée, lui vint dire ce dernier. » — « Je le crois, répondit ce critique ; on ne peut pas siffler quand on baille. » — Un autre lui présenta une tragédie sur laquelle il le pria de donner son avis. Chaque acte étoit terminé par une formule ordinaire : *Fin du premier acte*, *fin du second acte*. Piron, pour tout avis, ne fit qu'effacer la dernière lettre du mot *Fin*. -- Un autre poète tragique lui lisoit son œuvre, où il y avoit beaucoup de vers pillés. Piron ôtoit son bonnet à tout instant. L'auteur lui demanda la raison de ce geste perpétuel ? « Ce sont gens de connoissance, dit Piron, que je salue. » — *Fernand-Cortez*, tragédie de Piron, ayant fait désirer quelques corrections, les comédiens députèrent Le Grand à l'auteur, pour les lui demander. Piron se gendarma au mot de *corrections*. L'acteur insista, en citant l'exemple de Voltaire, qui corrigeoit ses pièces au gré du public. « Cela est différent, répondit Piron ; Voltaire travaille en marqueterie, et je jette en bronze. » Cette réponse n'étoit ni modeste, ni fondée en raison ; mais il se croyoit, sinon supérieur, du moins égal à Voltaire, « qui n'avoit, disoit-il, qu'une réputation viagère. » — Quelqu'un le félicitant d'avoir fait la dernière comédie de ce siècle, il répondit : « Ajoutez, et la dernière tragédie. » Ce qui prouve à quel point l'amour-propre peut aveugler. On connoît les vers dans lesquels il dit :

En deux mots voulez-vous distinguer et connoître
Le rimeur dijonnois et le parisien ?
Le premier ne fut rien, et ne voulut rien être ;
L'autre voulut tout être, et ne fut presque rien.

On voit par ces différens traits, que Piron avoit beaucoup d'amour propre. Ce qui servoit à le nourrir et à lui faire penser qu'il étoit au-dessus du plus célèbre de ses contemporains, c'est que la gaieté originale qu'il portoit avec lui, fit pendant long-temps préférer sa société à celle de Voltaire, d'ailleurs trop vif, trop sensible et trop épineux. Mais ceux qui ont rapporté les plaisanteries dont sa conversation étinceloit, auroient dû donner des saillies de table pour ce qu'elles sont, et rayer celles qui étoient ou indécentes ou insipides. Telle chose a fait rire le verre à la main, qui devient maussade lorsqu'on la répète ; sur-tout si, en la répétant, on veut lui donner de l'importance. Quoi qu'il en soit, l'ingénuité maligne de Piron fut en partie la cause qui l'exclut de l'a-

cadémie française : « Je ne pourrois, disoit-il, faire penser 39 personnes comme moi, et je pourrois encore moins penser comme trente - neuf. Il appeloit cette compagnie célèbre *les Invalides du bel esprit*, et cependant il avoit travaillé plus d'une fois pour avoir ces invalides. Il auroit réuni assez de suffrages pour les obtenir ; mais l'abbé d'Olivet mit obstacle à sa réception, en portant à Boyer, ancien évêque de Mirepoix, l'ode licencieuse de Piron. Le poète se vengea de l'académicien par cette épitaphe maligne :

Ci gît le pédant Martin,
Suppôt du pays latin,
Juré priseur de dipthongue,
Rigoureux au dernier point
Sur la virgule et le point,
La syllabe brève et longue,
Sur l'accent grave et l'aigu,
L'U voyelle et l'U consonne.
Ce charme qui l'enflamma
Fut sa passion mignonne ;
Son huile il y consuma.
Du reste, il n'aima personne,
Et personne ne l'aima.

Une chûte que Piron fit quelque temps avant sa mort, en précipita l'instant. Il mourut le 21 janvier 1773. Il s'étoit fait lui-même cette épitaphe, qui tient de l'épigramme :

Ci gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Il eut pendant plusieurs années une compagne douce et pleine d'esprit comme lui, Marie-Thérèse Quenaudon, morte en 1751 ; et aucun époux ne remplit mieux les devoirs de son état. Le recueil de ses *ouvrages*, par Rigoley de Juvigny, parut en 1776, en 7 vol. in-8°, et 9 vol. in-12. On y trouve tout ce que Piron a fait de plus médiocre et de plus mauvais. Les véritables *OEuvres* de cet auteur, c'est-à-dire, celles qui méritoient d'être conservées, pouvoient se réduire à 2 vol. Les principales pièces sont, I. L'*École des Pères*, comédie jouée en 1728, sous le titre des *Fils ingrats*. II. *Callisthène*, tragédie dont le sujet est tiré de *Justin*. III. L'*Amant mystérieux*, comédie. IV. *Gustave* et *Fernand-Cortez*, deux tragédies dont quelques scènes décèlent un génie original, mais dont la versification flatte peu l'oreille et ne va point au cœur. Maupertuis disoit de la première : « Ce n'est pas la représentation d'un événement en vingt-quatre heures, mais de vingt-quatre événemens en une heure. » Boindin l'appeloit : l'*Histoire des Révolutions de Suède, revue et augmentée*. Le Kain se trouvant un jour chez Voltaire, ce poëte le pria de lui réciter quelques morceaux de tragédie ; l'acteur y consentit, et lui proposa le fameux couplet de Gustave. Non, non, dit le vieillard de Ferney : *Point de Piron, point de Piron ; je n'aime pas les vers durs ; dites-moi tout ce que vous savez de Racine*. Il y a plus d'animosité que de justice dans la réponse de Voltaire. V. La *Métromanie*, comédie, chef-d'œuvre de Piron et le seul de ses ouvrages qui lui donne un rang distingué parmi les auteurs dramatiques. On y trouve les traits d'un esprit vif et brillant, et une correction de style qui n'est point ordinaire à cet auteur. (*Voyez* FRESNE, n°. II.) VI. Les *Courses de Tempé*, pastorale ingénieuse où l'auteur peint avec agrément les mœurs de la ville et celles de la campagne. VII. Des *Odes*, dont quelques-unes sont belles. VIII. Des *Poèmes*, des *Contes*, des *Epigrammes*. Il réussissoit dans ce dernier genre, et on doit le placer après Marot et Rousseau. Il étoit forcé dans le tragique, et

beaucoup moins naturel que dans le comique ; ses tragédies offrent pourtant des choses fortes et rendues avec énergie. Les *Préfaces* dont il a accompagné ses différentes pièces, se font remarquer par des choses pensées, neuves et plaisantes, par des expressions heureuses et des tours naïfs ; mais on y désireroit un style plus aisé, plus pur, plus noble, et moins de jargon. A l'exception de la *Métromanie*, de *Gustave*, des *Courses de Tempé*, de quelques *Odes*, d'une vingtaine d'*Epigrammes*, de trois ou quatre *Contes*, de quelques *Epîtres*, tout le reste est plus ou moins médiocre. Le ton pénible, la dureté, le mauvais goût y dominent et en rendent la lecture peu agréable. On n'a point imprimé toutes les petites pièces données par Piron au théâtre italien et à celui de l'opéra comique. On connoît cependant leurs noms : ce sont *Philomèle*, *les huit Mariannes*, *Arlequin Deucalion*, *l'Antre de Trophonius*, *l'Endriague*, *l'Ane d'or*, *les Caprices*, *les Chimères*, *le Fâcheux veuvage*, *Crédit est mort*, *l'Enrôlement d'Arlequin*, *la Robe de dissention*, *les Jardins d'Hymen*, etc. *Voyez* Epicure, *vers la fin*, et Nivelle, n°. II. Les bons mots de Piron ont été recueillis en 1 vol. in-18.

* III. PIRON, de Lavarenne, près Oudon, général vendéen, fit d'abord une campagne dans les chevau-légers à l'armée des princes, repassa ensuite en Bretagne, tenta vainement d'insurger son canton en mars 1793 ; et ayant échoué de ce côté, il passa la Loire avec une cinquantaine de bretons, et se réunit à Bonchamp, dont il devint l'ami. Piron suivit d'abord l'armée catholique et royale de la Vendée, comme simple particulier ; et ce ne fut que vers le mois de juin qu'on l'employa comme officier. Il se distingua en plusieurs occasions, notamment à la victoire remportée le 18 juillet à Vihiers, sur les républicains, qui y perdirent 25 canons, toutes leurs munitions et 3,000 prisonniers. Il se trouva avec Bonchamp au combat de Torffon, et contribua, par sa bravoure, à repousser l'armée de Mayence. Lorsque les Vendéens se trouvèrent pressés de toutes parts, et qu'une bataille décisive alloit décider de leur sort vers Mortagne et Chollet, Bonchamp appela Piron, qui étoit alors attaché à la division de Lirot-la-Patrouillère, dont il commandoit l'avant-garde ; il arriva sur le champ de bataille de Chollet, au moment de l'action, et contribua, par sa bravoure, à protéger la retraite des débris de l'armée Il passa ensuite la Loire en octobre 1793, se signala à la bataille de Laval, se trouva au siége de Granville et aux déroutes du Mans et de Savenay, où il commandoit une division. Il se tint ensuite caché pendant plusieurs mois aux environs de Nantes, cherchant en vain à soulever les chouans ; mais ayant voulu repasser la Loire pour se joindre aux vendéens, il fut joint par une canonnière et tué dans son bateau à coups de fusil. Piron est regardé comme l'un des héros de la Vendée : les vendéens ont consacré son nom dans leurs chants guerriers.

PIRRO (Barthélemi de Saint-Fauste), Sicilien, de l'ordre de citeaux : mort en 1656, fit imprimer et publia les ouvrages suivans : *Theologia moralis. Speculum confessariorum et pœni-*

tentium. De pœnitentiâ tractatus. De horis canonicis tùm privatim tum publicè recitandis tractatus amplissimus. De sacris indulgentiis et jubilœis tum anni sancti, tum aliis extraordinariis. Tractatus thesauri religiosorum, in quo de tribus votis solemnibus, etc., recitatur.

* I. PIRRUS (Antoine), docteur en philosophie et en médecine, proto-médecin du royaume de Sicile, né à Platia, dans les états siciliens, mérita, par ses talens et ses vastes connoissances, l'estime de l'empereur Charles V. Les écrivains de ce temps ont parlé avec beaucoup d'éloge de ce médecin, mort à Palerme en 1532, après avoir donné l'*histoire de sa ville natale*, et un ouvrage qui contient des éclaircissemens sur les constitutions du proto-médicat de Sicile. On a encore de lui : *Epistola ad Hectorem Pignatellum Siciliœ proregel, de origine imaginis Dei parœ à D. Luca depictœ, quœ platiœ magnâ veneratione servatur.*

* II. PIRRUS (Roch), célèbre historien de Sicile, né à Netinum, en 1577, après avoir fait de bonnes études, reçut à Catane le degré de docteur en théologie et en jurisprudence. Il fut fait chapelain de Philippe IV, chanoine à Palerme et trésorier de la chapelle royale; depuis il devint proto-notaire apostolique et aumônier du roi : enfin, il obtint l'évêché de Palerme, et mourut dans cette ville en 1651. On a de lui, I. *Rochi Pirri siculi, Netini abbatis, notitiœ siciliensium ecclesiarum*, Palerme, 1630 et 1653, in-fol., considérablement augmenté sous ce nouveau titre : *Sicilia sacra, disquisitionibus et notitiis illustrata, libris quatuor, prœmissâ chronologiâ regum Siciliœ, eorumque vias gerentium;* Palerme, 1644 et 1647, 3 vol. in-fol. II. *Annales Panormitani.* III. *Synonyma.* IV. *Historia del glorioso san Corrado, Piacentino, dove si tratta della vita, miracoli e morte di Esso.*

I. PISAN (Thomas de), astrologue de Bologne, fut appelé à Venise par un docteur de Forli, conseiller de la république, dont il épousa la fille. Les Vénitiens instruits de sa capacité, l'honorèrent du titre qu'avoit son beau-père. La réputation de son savoir porta le roi de France Charles V et le roi de Hongrie, à le faire solliciter en même temps de s'attacher à leur cour. Le mérite personnel de Charles-le-Sage et le désir de voir l'université de Paris, le déterminèrent en faveur de la France. Le monarque français ayant connu par lui-même ce que valoit cet étranger, suivit ses avis en plusieurs occasions importantes, et lui donna une place dans son conseil avec des pensions considérables. La mort de Charles V, arrivée en 1380, affoiblit beaucoup son credit. On n'étoit pas détrompé sur l'astrologie, mais on étoit dégoûté de l'astrologue. Tous ses *ouvrages*, entièrement oubliés aujourd'hui, servent à faire connoître quel étoit l'esprit du temps, et le genre des connoissances qui étoient le plus en vogue. On lui retrancha une partie de ses gages, le reste fut mal payé; et ses infirmités le conduisirent au tombeau.

† II. PISAN (Christine de), fille du précédent, née à Venise vers l'an 1363, n'étoit âgée que de cinq ans lorsqu'elle vint en France. Sa beauté, son esprit,

et la faveur dont jouissoit son père, la firent rechercher par un grand nombre de personnes de distinction. Le mérite d'un jeune gentilhomme de Picardie, nommé Étienne Castel, obtint les suffrages du père et le cœur de la fille, qui lui donna sa main à l'âge de 15 ans. Une maladie contagieuse ayant emporté ce tendre époux en 1389, à 34 ans, Christine, âgée seulement de 25 ans, fut accablée d'un grand nombre de procès. Elle se consola de sa mauvaise fortune par l'étude, et composa un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Ils lui acquirent l'estime de plusieurs princes qui eurent soin de ses enfans, et qui lui donnèrent des gratifications. Charles VI lui en accorda une considérable. Marot, dans un rondeau adressé à une dame d'un bel esprit, s'exprime ainsi au sujet de Christine de Pisan :

D'avoir les prix en science et doctrine
Bien mérita de Pisan la Christine
Durant ses jours. . . . . . .

On a d'elle, I. Les *cent histoires de Troye*, en rimes, petit in-fol. sans date. II. Le *Trésor de cité des dames*, Paris 1497, in-folio. III. Le *Chemin de longue étendue*, traduit par Jean Chaperon, Paris 1549, in-12. IV. Une partie de ses *Poésies* fut imprimée à Paris en 1549, in-12. Les autres se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque impériale et dans d'autres bibliothèques. Elles respirent le tendresse et la naïveté. Un manuscrit de ses *ballades* fut acheté de Christine elle-même, par Jean duc de Berri, en 1404, 200 écus d'or. L'ouvrage en prose qui lui a fait le plus d'honneur, est la *Vie* de Charles V; elle fut composée à la prière de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Cette Vie se trouve dans le 3e volume des Dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Paris par l'abbé le Beuf, qui a écrit la vie de cette femme illustre.

* PISANELLI (Balthasar), né à Bologne, y exerça la médecine vers le milieu du 16e siécle, et s'est fait connoître, I. Par un *Discours* italien sur la Peste, Rome 1577. II. Par d'autres sur le livre d'Aristote qui traite de l'ame, sur la Comète de 1582. III. Le principal et le plus estimé a paru sous ce titre, *Trattato della natura, de' cibi e del bere, nel quale le virtu e i vizi di quelli si palesano*, Venise, 1584, in-4°, 1601, in-12, 1719, in-8°. La traduction latine de cet ouvrage, par Arnould Freitag, a pour titre, *De esculentorum potulentorumque facultatibus liber*, Herbornæ, 1593, 1614, in-8°; Genevæ, 1620, in-16; Bruxellis, 1662, in-12, Osnabrugæ, 1677, in-12.

* PISANELLO (Victor), peintre veronois, florissoit vers l'an 1440. Il travailla dans sa patrie, et fut employé à Rome par le pape Martin V, dans l'église de Saint-Jean-de-Latran. Il excelloit à *graver* les médailles, comme il parut par celles qu'il fit à Florence de tous les personnages illustres qui assistèrent au concile tenu avec les Grecs en 1439.

*I. PISANI (Victor), général vénitien, se distingua contre les Génois et en Dalmatie. Un revers fit oublier ses services; il fut condamné à avoir la tête tranchée. La peine fut cependant convertie en cinq années de prison. Avant qu'elles fussent écoulées les Génois menacèrent les Vénitiens d'une descente. Ceux-ci armè-

rent leurs galères ; mais les matelots refusèrent d'y monter si on ne leur rendoit le général Pisani. Les nobles furent obligés de l'aller chercher à sa prison, et il parvint au palais au milieu des acclamations du peuple. Loin de se plaindre de l'injure qu'on lui avoit faite, il approuva la sentence rendue contre lui puisqu'on l'avoit crue utile au bien public, et reprit le commandement que le doge le pressoit d'accepter. Ses nouveaux succès contre les Génois furent arrêtés par la mort qui le surprit en 1380.

* II. PISANI (André), peintre, architecte et sculpteur, naquit à Florence, en 1329, et y mourut âgé de 60 ans. Il exerça son triple talent dans sa ville natale, qu'il *embellit* de plusieurs chefs-d'œuvres. On distingue sur-tout le *jugement dernier*, peint sur une façade du Campo-Santo, et l'*architecture* des galeries de la place de Florence. Pisani cultiva aussi la poésie et la musique.

PISANO. *Voyez* ANDRÉ DE PISE, n° VI.

* I. PISANUS *ou* DE PISIS (Barthélemi), né à Pise dans la Toscane, vivoit au 16e siècle, et mérita par son savoir et une longue expérience, la place de professeur au collége de la Sapience de Rome, et celle de médecin du pape Léon X. Jérôme Dugublo, que la jalousie rendoit son ennemi, ayant lancé contre lui des diatribes violentes, Pisanus crut devoir les repousser par un écrit intitulé : *Bartholomæi physici, servi papæ, apologiæ, vel quorumdam à se dictorum, et ab Hieronymo de Dugublo concurrente suo impugnatorum defensio, sive purgatio, et dictorum ejus in eumdem retorsio, vel improbatio*, Romæ, 1519, in-4°. On a encore de ce médecin, *Epitome medicinæ theoricæ et practicæ*. Cet ouvrage a été publié à Florence, mais sans date.

* II. PISANUS (Pierre-Paul), né à Messine, florissoit au 17e siècle. Les services qu'il rendit à sa patrie, comme professeur de pratique, lui méritèrent une grande réputation, et la confiance de Roderic de Mendoza, duc de l'Infantado, vice-roi de Sicile, qu'il sauva d'une maladie très-dangereuse qu'il eut à Palerme. On ne connoît de Pisanus, que l'ouvrage intitulé : *Antidotarium speciale sacræ domûs magni hospitalis nobilis urbis Messanæ*, Venetiis, 1648, in-4°.

PISCATOR (Jean FISCHER surnommé), théologien allemand, enseigna la théologie à Strasbourg, sa patrie. Son attachement au calvinisme l'obligea de quitter cette ville, pour aller professer à Herborn. Il mourut à Strasbourg en 1546. On a de lui, I. Des *Commentaires* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, en plusieurs vol. in-8° II. *Amica collatio de religione cum C. Vorstio*, Goudæ, 1613, in-4°.

* I. PISE (Barthélemi de) religieux dominicain, mort l'an 1347, est auteur d'une *Somme de theologie morale*, et d'un petit *Traité* sur la mémoire artificielle. Il a encore écrit *de Documentis antiquorum*, imprimé à Tréviso, en 1601. Ce même ouvrage fut traduit en italien, et publié sous le titre suivant : *Ammaestramenti degli antichi volgarizzati da Bartolommeo di S. Concordio*, Florence, 1661, et Naples, 1722.

* II. PISE (REINIER de), reli-

gieux de l'ordre de Saint-Dominique, mort en 1351, est auteur d'un Traité universel de théologie, par ordre alphabétique, intitulé *Pantheologia*. Il a écrit aussi un Poème *De Præliis Tusciæ*, qui traite particulièrement de l'histoire de Pise jusqu'à 1342. Il a été publié par Muratori, dans son recueil des Ecrivains de l'Italie.

PISELLI (Clément), de l'ordre des clercs réguliers mineurs, né à Olevano, diocèse de Palestrina, le 25 octobre 1650, remplit divers emplois dans son ordre avec autant de talens que de désintéressement; il mourut le 18 janvier 1715. Ses ouvrages sont, I. *Compendio della vita del ven. P. Francesco Caraccioli, fondatore de' chierici regolari minori*, Rome, 1710, in-4°. II. *Memorie istoriche de' chierici regolari minori*, Rome, 1710, in-fol. III. *Theologiæ moralis summa*, Romæ, 1710. Il se fit plusieurs éditions de cet ouvrage à Venise, à Bologne et ailleurs. En 1792, Il fut réimprimé de nouveau à Rome, en 2 vol. in-12.

† PISIDES (George), diacre, garde des chartres, et référendaire de l'église de Constantinople sous l'empire d'Héraclius vers 640. On a de lui un ouvrage en vers grecs ïambes sur la *Création du monde*, et un autre *Poème sur la vanité de la vie*. Ils n'offrent ni poésie, ni élégance. On les trouve dans la Bibliothèque des pères. On les a insérés aussi dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, deux vol. in-folio; et on les a imprimés séparément à Paris, 1585, in-4°. On lui attribue encore plusieurs *Sermons* en l'honneur de la Vierge, publiés par le Père Combéfis. Ce ne sont que des déclamations d'écolier, pleines de phébus et de galimatias.

PISISTRATE, général athénien, descendant de Codrus, se signala de bonne heure par son courage, et sur-tout à la prise de l'île de Salamine; mais après avoir été le zélé défenseur de sa patrie, il voulut en être le souverain. Tout favorisoit son projet: il avoit une naissance illustre, et une politesse affable qui prévenoit tout le monde en sa faveur. Au talent si nécessaire dans une république, de s'énoncer avec facilité, il joignoit l'artifice et le masque du patriotisme. Il se montroit ardent défenseur de l'égalité. Solon, alors maître d'Athènes, découvrit aisément les vues ambitieuses de ce citoyen, et les dévoila aux yeux des Athéniens. Pisistrate, se voyant pénétré, eut recours à une ruse qui lui réussit. S'étant mis lui-même tout en sang, il se fait porter à la place publique. La populace s'assemble: il montre ses blessures, accuse ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, et se plaint de ce qu'il est la victime de son zèle pour la république. Le peuple, touché de ce spectacle, lui donne cinquante gardes; il en augmente le nombre, et se rend bientôt maître de la citadelle d'Athènes, les armes à la main, l'an 560 avant J. C. Pour gagner l'amitié du peuple, il ne dérogea en rien aux usages de la république. Cependant Lycurgue et Mégaclès se réunirent contre lui, et le chassèrent d'Athènes; ses biens furent mis à l'encan, et il n'y eut qu'un seul citoyen qui osât en acheter. Les deux libérateurs de la république ne restèrent pas long-temps unis. Mé-

gaclès, pour qui Lycurgue étoit un rival trop puissant, proposa à Pisistrate de le mettre en possession du pouvoir souverain, s'il vouloit épouser sa fille. Ce dernier y consentit; et ayant réuni ses forces avec celles de son beau-père, il obligea Lycurgue de se retirer. Pour s'emparer de l'esprit du peuple, il employa de nouveaux artifices. Il choisit parmi la multitude une femme d'une taille avantageuse, capable de jouer toutes sortes de rôles. Cette femme ayant pris les habits qu'on donnoit ordinairement à Minerve, courut les rues d'Athènes sur un char superbe, en criant dans tous les carrefours que Minerve, leur protectrice, ramenoit enfin le sage Pisistrate. Le peuple crut voir la déesse elle-même, descendue exprès du ciel pour le bonheur d'Athènes. On reçut Pisistrate avec des acclamations de joie; il s'empara du pouvoir souverain, et rendit public son mariage avec la fille de Megaclès. Le tyran se dégoûta bientôt de sa nouvelle épouse. Le père de cette fille la vengea, en gagnant à force d'argent la plus grande partie d'Athènes et les troupes même de Pisistrate. Celui-ci se sauva dans l'île d'Eubée, l'an 544 avant J. C. Ce ne fut qu'au bout de onze ans, et par les intrigues de son fils Hyppias, qu'il sortit de son exil. Il se rendit maître de Marathon à la tête d'un corps de troupes, surprit les Athéniens, et entra victorieux dans sa patrie. Tous les partisans de Megaclès furent sacrifiés à sa tranquillité; mais dès qu'il fut affermi sur le trône, il fit oublier ses cruautés par sa modération. Des citoyens l'ayant accusé injustement d'un meurtre, au lieu de les punir, il alla lui-même se justifier devant l'aréopage. Sa vie est pleine de traits qui prouvent ce mot de Solon, que « Pisistrate eût été le meilleur citoyen d'Athènes, s'il n'en eût pas été le plus ambitieux ». — Ayant été accablé d'injures par un convive pris de vin, ses courtisans l'excitoient à en tirer vengeance; il ne les écouta point. Ses établissemens avoient toujours pour but le bonheur de ses sujets. Il ordonna que les soldats blessés seroient nourris aux dépens de l'état. Il assigna des fonds de terre dans les campagnes de l'Attique à tous les indigens. « Il vaut mieux, disoit-il, enrichir la république, que de rendre une ville fastueuse ».... Il éleva dans Athènes une académie à laquelle il donna une bibliothèque publique. Cicéron croit que ce fut lui qui le premier gratifia les Athéniens des ouvrages d'Homère, et les mit en ordre. Enfin, après avoir régné 33 ans, non en usurpateur, mais en père, il mourut paisiblement l'an 528 avant J. C. Hypparque, son fils, lui succéda.

I. PISON (Lucius Calpurnius Piso), surnommé *Frugi*, à cause de sa frugalité, étoit de l'illustre famille des Pisons, qui a donné tant de grands hommes à la république romaine. Il fut tribun du peuple, l'an 149 avant J. C., puis consul. Pendant son tribunat, il publia une loi contre le crime de concussion : *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis.* Il finit heureusement la guerre de Sicile. Pour reconnoître les services d'un de ses fils qui s'étoit distingué dans cette expédition, il lui laissa par son testament une couronne d'or du poids de vingt livres. Pison joignoit aux qualités d'un bon citoyen, celles de jurisconsulte, d'orateur et d'historien. Il avoit composé des *Harangues*

qui ne se trouvoient plus du temps de Cicéron, et des *Annales* d'un style peu relevé; elles sont aussi perdues.

II. PISON (Caïus Calpurnius), consul romain, l'an 67 avant J. C. fut auteur de la loi qui défendoit les brigues pour les magistratures: *Lex Calpurnia de ambitu*. Il fit éclater toute la fermeté d'un consul dans une des circonstances les plus orageuses de la république. Le peuple romain, gagné par les caresses de Marc-Palican, homme turbulent et séditieux, alloit se couvrir du dernier opprobre en remettant la souveraine autorité entre les mains de cet homme, moins digne des honneurs que du supplice. Les tribuns du peuple attisoient par leurs discours l'aveugle fureur de la multitude, déjà assez mutinée par elle-même. Dans cette situation, Pison monta dans la tribune aux harangues; et quand on lui demanda s'il déclaroit Palican consul, en cas que les suffrages du peuple concourussent à le nommer? Il répondit d'abord, « qu'il ne croyoit pas la république ensévelie dans des ténèbres assez épaisses pour en venir à ce dégré d'infamie ». Ensuite comme on le pressoit vivement, et qu'on lui répétoit: « Parlez, que feriez-vous si la chose arrivoit? — Non, repartit Pison, je ne le nommerois point. Par cette réponse ferme et laconique, il exclut Palican de cette magistrature.

III. PISON (Cneius Calpurnius), consul sous Auguste, et gouverneur de Syrie sous Tibère, dont il étoit le confident, fit empoisonner Germanicus par ordre de cet empereur. (*Voyez* GERMANICUS *et* PLANCINE). Accusé de ce crime, et se voyant abandonné de tout le monde, il se donna la mort l'an vingt de J. C. C'étoit un homme d'un orgueil insuportable et d'une violence outrée. On rapporte de lui des traits d'une atroce cruauté. Ayant donné ordre dans la chaleur de la colère, de conduire au supplice un soldat, comme coupable de la mort d'un de ses compagnons, avec lequel il étoit sorti du camp et sans lequel il étoit revenu, il ne voulut jamais accorder à ses prières quelque temps, pour s'informer de ce qu'il pouvoit être devenu. Le soldat, pour subir sa condamnation, fut mené hors des retranchemens, et déjà il présentoit la tête, lorsque son compagnon, qu'on l'accusoit d'avoir tué, reparut. Le centurion, chargé de faire exécuter le jugement, rend la liberté au condamné. Ces deux compagnons, après s'être embrassés l'un et l'autre, sont conduits vers Pison, au milieu des cris de joie de toute l'armée et d'une foule prodigieuse de peuple. Pison, écumant de rage, monte sur son tribunal, prononce contre les deux soldats et le centurion un arrêt de mort en ces termes: « Toi, j'ordonne qu'on te mette à mort, parce que tu as déjà été condamné; Toi, parce que tu as été la cause de la condamnation de ton camarade; et Toi, parce qu'ayant eu ordre de faire mourir ce soldat, tu n'as pas obéi. »

IV. PISON, chef d'une conspiration contre Néron; *Voyez* SÉNÈQUE *et* LATERANUS.

V. PISON (Lucius Calpurnius), sénateur romain de la famille des précédens, accompagna l'an 258, l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été pris, et Macrien nommé son successeur, le nouvel empereur envoya Pison,

dans l'Achaïe pour s'opposer à Valens. Pison, au lieu de le combattre, se retira en Thessalie, où ses soldats lui donnèrent la pourpre impériale. Valens marcha contre lui, et lui fit ôter la vie l'an 261, après un règne de quelques semaines. Comme il étoit doué d'excellentes qualités, le sénat honora, dit-on, la mémoire de ses vertus, en lui consacrant une statue et un char de triomphe.

VI. PISON (Guillaume), né à Leyde, docteur en médecine, pratiqua cet art au Brésil, aux Indes et à Amsterdam. Les libéralités de Maurice, comte de Nassau, le mirent en état de donner son *Historia naturalis Brasiliæ*, Leyde, 1648, in-folio, réimprimée à Leyde en 1658, in-folio, dans le livre intitulé : *De Indiæ utriusque re naturali et medicâ*.

PISONES. *Voyez* POIS, n° II.

* PISONI (Homobone), né à Crémone, y étudia la médecine, et se distingua dans cet art. Chargé d'enseigner la pratique, pendant les vacances à Padoue, le talent avec lequel il s'en acquitta, le fit nommer premier professeur de médecine pratique en 1728. Cet habile médecin mourut le 23 septembre 1748. Pendant que l'Europe entière convenoit de la circulation du sang, Pisoni, fortement attaché, mais de bonne foi, aux vieilles opinions, combattit sur cette vérité le célèbre Morgagni, qui, malgré qu'il lui opposât des faits démonstratifs, ne put le convaincre du mouvement circulaire. Il écrivit sur cette discussion, I. *Ultio antiquitatis in sanguinis circulationem; hoc est, opusculum in quo sanguinis circulatio refellitur*, Cremonæ, 1690 in-8°. II. *De usu vesicantium*, 1694. III. *Methodus medendi et inquisitio in sanguinis circulationem*, Patavii, 1726, in-4°; *de regimine magnorum auxiliorum in curationibus morborum*, Patavii, 1735, in-4°. IV. *Specilegium curationum, cui accessit dissertatio de inconstantiâ medicinæ*, ibidem, 1742, in-4°.

PISSELEU (Anne de), dite d'abord mademoiselle *de Heilly*, depuis duchesse d'Estampes, née vers l'an 1508, d'une ancienne famille de Picardie, éteinte en 1628, fut fille d'honneur de Louise de Savoie, mère de François Ier. Ce prince la vit à son retour d'Espagne, et conçut pour elle une passion violente, dont il a laissé quelques monumens; témoins ces vers :

Est-il point vrai, ou si je l'ai songé,
Qu'il est besoin m'éloigner et distraire
De notre amour et en prendre congé?
Las! je le veux; et si ne le puis faire.
Que dis-je? veux; c'est du tout le contraire:
Faire le puis, et ne puis le vouloir;
Car vous avez là réduit mon vouloir,
Que plus tâchez ma liberté me rendre,
Plus empêchez que ne la puisse avoir,
En commandant ce que voulez défendre.

Anne avoit alors tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Son esprit étoit agréable, fin, étendu et solide. Sensible aux beautés des bons ouvrages, elle mérita l'éloge de *la plus savante des belles* et de *la plus belle des savantes*, et les titres de *protectrice et Mécène des beaux esprits*. François Ier la maria, en 1536, à Jean de Brosses, qui consentit à cette union déshonorante pour rentrer dans les biens de sa maison, que la défection de son père, ami du connétable de Bourbon, lui avoit fait perdre. Il recouvra non seulement son

patrimoine, mais il obtint encore le collier de l'ordre, le gouvernement de Bretagne et le comté d'Estampes, que François érigea en duché, pour donner à sa maîtresse un rang plus distingué à la cour. La duchesse d'Estampes parvint au plus haut point de la faveur, et cette faveur dura autant que la vie de son amant. Elle s'en servit pour enrichir ses amis et perdre ses ennemis. L'amiral Chabot qui étoit du nombre des premiers, dégradé par arrêt du parlement, fut rétabli dans sa charge en 1542, et le chancelier Poyet, dont elle croyoit avoir lieu de se plaindre, fut privé de la sienne en 1545. Cette favorite, abusant de la passion du roi, révéla à Charles-Quint des secrets importans qui firent battre nos armées. Elle vouloit par là s'assurer l'appui de ce prince que la mort du roi lui rendroit quelque jour nécessaire. Elle pensoit à se procurer une retraite hors du royaume, pour le temps auquel elle ne seroit plus rien en France. Cette perfidie auroit été sévèrement punie sous Henri II, si ce monarque n'avoit craint d'outrager la mémoire de son père, en livrant à la justice une femme qui l'avoit gouverné pendant 22 ans. D'ailleurs on auroit pu accuser ce prince d'agir à l'instigation de Diane de Poitiers sa maîtresse, qui étoit aussi jalouse de la duchesse d'Estampes, que la duchesse d'Estampes l'étoit d'elle. Cette jalousie entretint pendant quelque temps la dissention dans la famille royale. Toutes les créatures du dauphin étoient mal reçues à la cour de François I, et la duchesse d'Estampes ne cessoit de donner des mortifications à Diane. « *L'année de ma naissance*, disoit-elle, *est celle où madame la Sénéchale* (c'étoit le nom que portoit Diane de Poitiers) *se maria....* » Diane étoit en effet plus âgée de sept ans que la duchesse d'Estampes, et elle n'en gouverna pas moins un prince plus jeune qu'elle de vingt ans. Henri II ne voulant pas montrer un ressentiment trop vif, contre la maîtresse de son père, lui permit de se retirer dans une de ses terres, où elle mourut vers 1576, dans l'oubli, le mépris et les remords. Elle embrassa la religion protestante dans sa retraite, et employa le revenu des grands biens qu'elle avoit acquis dans sa faveur, à opérer des conversions. Jean de Brosses, son époux, étant mort sans enfans, ses biens passèrent à Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, qui n'eut qu'une fille (Marie de Luxembourg), laquelle porta les duchés d'Estampes et de Penthièvre à Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur. La fille de celui-ci (Françoise de Lorraine) épousa César duc de Vendôme, qui à ce dernier duché joignit ceux de Mercœur, de Penthièvre et d'Estampes. Quant aux biens de la famille de Pisseleu, l'héritier de cette dernière maison les porta dans celle de Gouffier.

†PISTICI (le père), religieux franciscain de Naples, philosophe dans le cloître, fut l'un des premiers moines qui osèrent plaider la cause populaire, et approuver la révolution de cette ville en 1799. Instruit qu'il existoit une conjuration parmi les lazzaronis, il se glissa parmi eux ; et affectant de déplorer le sort funeste de la religion et de l'état, il se plaignit que des hommes courageux ne voulussent pas mettre un terme à ces calamités. L'habit qu'il portoit, l'ignorance où

étoient les marins de ses principes politiques, tout engagea ces malheureux à lui faire part du projet d'égorger tous les patriotes dans une nuit. On le conduisit, les yeux bandés, dans une caverne obscure, et là on lui fit voir des armes et des munitions en grande quantité. Rendu au jour, il fit part de sa découverte aux généraux français, qui l'engagèrent à faire en sorte de découvrir le lieu du délit. Il donna donc rendez-vous aux quatre lazzaronnis qui l'y avoient conduit, et se fit arrêter publiquement et conduire en prison avec eux, comme coupable de conspiration contre l'état; mais, soit qu'ils se doutassent du mystère, soit que leur confiance fût seulement ébranlée, il ne put rien tirer d'eux, et retourna dans son couvent. A la prise de Naples par le cardinal Buffo, il fut pris et condamné à être pendu.

* PISTOJ (l'abbé Candide), professeur de mathématiques dans l'université de Sienne, sa patrie, né en 1736, et mort dans cette ville en 1781, a publié: *Meccanismo, col quale l'aria e il fuoco elementare si fissano nei misti*, Sienne, 1775, in-8°. Cette dissertation fut le sujet d'une querelle littéraire. Deux savans académiciens de Sienne combattirent les principes de l'abbé Pistoj, qui leur répondit par une *lettre* qui parut en 1776, et dont l'extrait se trouve dans le *Journal de Modène*, tom. 11, pag. 243. Cet abbé a laissé aussi quelques *ouvrages* manuscrits.

* PISTON, sculpteur, élève de Tisicrate, est connu pour avoir fait un *Mars* et un *Mercure* assez estimés; puisqu'on les plaça depuis à Rome dans le temple de la Concorde.

† I. PISTORIUS (Jean), né à Nidda en 1546, s'appliqua d'abord à la médecine, et fut reçu docteur avec applaudissement; mais ses remèdes n'ayant pas le succès qu'il en espéroit, il se livra à la jurisprudence. Son savoir lui mérita la place de conseiller d'Ernest-Frédéric, margrave de Bade-Dourlarch. Il avoit embrassé la religion protestante, et la quitta quelque temps après pour se faire catholique. Il devint ensuite docteur en théologie, puis conseiller de l'empereur, prévôt de la cathédrale de Breslaw, et prélat-domestique de l'abbé de Fulde. On a de lui, I. Plusieurs *Traités* de controverse contre les luthériens, II. *Artis caalisticæ scriptores*, Basle, 1587. III. *Scriptores rerum polonicarum*, Basle, 1582, 3 tomes in-fol. IV. *Scriptores de rebus germanicis*, Francfort, 1583 — 1607, 3 vol. in-folio: réimprimé à Ratisbonne en 1726, recueil curieux et assez rare; il auroit pu être mieux digéré. Ce dernier ouvrage a été réimprimé à Francfort en 1654, sous le titre de *Chronicon magnum belgicum*, in-fol. L'auteur mourut en 1608.

* II. PISTORIUS *ou* PISTORIS (Jean), né à Nismes, fut, selon Astruc, reçu docteur en médecine à Montpellier l'an 1605, et a écrit: *Microcosmus, seu liber cephale anatomicus de proportione utriusque mundi, in cujus calce reviviscit Pelops;* Lugduni, 1612, in-8°. C'est la description de la stucture du cerveau. Lipenius lui attribue aussi: *Consilium antipodagricum*, Halberstadt, 1659, in-4°.; mais cet ouvrage lui est contesté.

* I. PITARD (Jean), Normand, premier chirurgien de saint Louis, occupa la même place auprès des rois Philippe-le-Hardi et Philippe-le-Bel. La chirurgie n'avoit point encore eu de chef. Cet homme sensible ne put voir sans indignation un art si nécessaire livré à une foule de charlatans, qui abusoient de la crédulité et de la santé de leurs semblables. Etayé de son crédit et des biens qu'il avoit acquis par ses talens, il entreprit de donner à la chirurgie une forme nouvelle, en fondant le collége ou la société des chirurgiens à Paris. Ce fut lui principalement qui en dressa les statuts l'an 1260; mais il ne les publia que plusieurs années après, confirmés par l'autorité royale. Il mourut vers 1311. Ce chirurgien avoit sa maison dans la rue de la Licorne, quartier de la cité; on voyoit cette inscription :

Jean Pitard, en ce repaire,
Chirurgien du roi fit faire
Ce puits en mille trois cent dix,
Dont Dieu lui donna son paradis.

Ce puits qu'il avoit fait faire à ses frais à l'usage du public, lui mérita cette marque de reconnoissance.

* II. PITARD DE BOIS-PITARD (François), né à Domfront en Normandie, le 3 septembre 1533, a laissé un *Journal* curieux sur la prise de cette ville par les protestans, en 1574.

* PITAU (Nicolas), graveur, né à Anvers en 1633, vint s'établir en France, où il mourut en 1671. Parmi ses nombreux ouvrages, presque tous tirés de l'Ecriture sainte, on peut citer *la Sainte Famille*, qu'il *grava* d'après Raphaël. L'art avec lequel le cuivre est coupé dans cet ouvrage, la correction et la fonte des contours, qui rendent le précieux et l'effet de l'original, peuvent servir de modèle à ceux qui ont l'ambition d'exceller dans la gravure au burin. Il *grava* encore le même sujet d'après Villequin. On a encore de lui un *Christ au tombeau* sur les dessins de Carrache, un autre sur ceux de Guerchin, la *Madeleine au désert*, *St. Jérôme*, *St. Sulpice*, et diverses pièces d'après Le Poussin, Le Brun, C. Lefebvre, etc.

* PITAVAL, *Voyez* GAYOT.

* PITATI (Pierre), de Vérone, professeur de mathématiques à l'académie philarmonique de cette ville dans le seizième siècle, publia à Venise, en 1552, les *Ephémérides* de cette année jusqu'en 1563, sous le titre d'*Almanach novum*, et *supplementum ephemeridum*, 1554. On a encore de lui : *Compendium Petri Pitati in academiâ philarmonicâ mathesim profitentis*, Veronæ, 1560. Il y traite de l'année solaire et de l'année lunaire; de la solennité de la pâque, selon les anciens rits, et du mode qu'on devoit suivre dans la réforme du calendrier. Il a encore donné des *Canons paschals* pour les nouvelles lunes et les pleines lunes; des *Tables horaires* de la hauteur du soleil et des étoiles, calculées pour ce climat du 37e au 54e dégré de latitude.

PITCAIRNE (Archibald), médecin écossais, d'une ancienne famille du comté de Fife, naquit à Edimbourg, en 1652. Pitcairne s'appliqua d'abord à l'étude des mathématiques, et ensuite à celle de la médecine. Au sortir de ses études, il accepta la chaire de médecine dans l'université de

Leyde ; et , quelques années après , s'étant marié dans sa patrie , il s'y établit. Picairne le premier appliqua les principes de la mécanique à ceux de la médecine , et eut le docteur Méad pour l'un de ses plus zélés partisans. Ses dissertations ont été recueillies sous le titre de *Disputationes medicæ* , et imprimées à Rotterdam en 1701. La dernière édition qui a paru , de son vivant , fut publiée à Edimbourg peu de temps avant sa mort arrivée en 1713. Depuis , toutes ses *OEuvres* ont été réimprimées à Leyde , 1737 , in-4°. On a encore de lui , *Elementa medicinæ phisico-mathematica ;* c'est le texte des leçons qu'il dictoit à ses élèves , et qu'on a publiées après sa mort. Il eut quelque talent pour la poésie latine ; mais ses essais en ce genre ont eu peu de succès.

* PITHAGORE. *Voyez* PYTHAGORE.

† PITHEAS. *Voyez* PYTHEAS.

* PITHO *ou* SUADA , (Mythol.) déesse de l'éloquence , fille de Mercure et de Vénus , à laquelle on la donnoit quelquefois pour compagne. Elle est représentée ordinairement avec un diadème sur la tête , pour exprimer son empire sur les esprits. Elle a un bras déployé dans l'attitude de la déclamation , et tient de l'autre main un foudre et des chaînes de fleurs , signifiant le pouvoir de la raison et le charme du sentiment , qu'elle sait également employer. On voit à ses côtés un caducée , symbole de la persuasion ; et les écrits de Démosthène et de Ciceron , les deux orateurs qu'elle a le plus favorisés.

† PITHOIS (le père N.) , minime , de la province de Champagne , se consacra pendant quelque temps à la chaire. Mais s'étant dégoûté de son état , il se retira à Sédan , où il embrassa la religion protestante , et où il mourut en 1676 , âgé d'environ 80 ans. Il s'étoit fait recevoir avocat , et réussit au barreau ; mais il seroit inconnu sans un livre singulier , intitulé : l'*Apocalipse de Méliton* , ou *Révelation des mystères cénobitiques* , 1662 , in-24 , et 1668 , in-12. Ce livre , très-satirique , est l'abrégé , en partie , d'un *Traité* du célèbre évêque de Belley (J. P. Camus) , publié sous ce titre : *Saint Augustin , de l'ouvrage des moines , assorti de réflexions sur l'usage du temps* , Rouen , 1633 , in-8°.

† PITHON-CURT (l'abbé) , mort en 1780 , avoit publié en 1743 et 1750 l'*Histoire de la noblesse du Comtat - Vénaissin , d'Avignon et de la principauté d'Orange* , dressée sur les preuves , en 4 vol. in-4°. Plusieurs généalogies paroissent bien dressées et bien appuyées ; d'autres ont souffert des difficultés. On lui doit encore : *Mémoire pour le procureur général au parlement de Provence , servant à établir la souveraineté du roi sur la ville d'Avignon et le Comtat Vénaissin ;* 1769 , 2 parties , in-8°. Cet ouvrage est extraordinairement rare , le fonds de l'édition ayant été mis dans le dépôt des affaires étrangères.

† I. PITHOU (Pierre) , né le 1er novembre 1539 , à Troyes en Champagne , d'une famille distinguée , reçut d'abord une éducation domestique , et vint ensuite puiser à Paris sous Turnèbe , le goût de l'antiquité. De Paris il passa à Bourges , où il acquit

sous le célèbre Cujas, toutes les connoissances nécessaires à un magistrat. Ses premiers pas dans la carrière du barreau ne furent pas bien assurés. Il étoit timide, et fut obligé de renoncer à une profession qui demande de la hardiesse. Le calvinisme faisoit alors des progrès en France. Pithou, imbu des opinions de cette secte, faillit d'être enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthélemi. Devenu catholique l'année d'après, il fut substitut du procureur général, puis procureur général en 1581 dans la chambre de justice de Guyenne. Il occupoit la première place, lorsque Grégoire XIII lança un bref contre l'ordonnance de Henri III, rendue au sujet du concile de Trente. Pithou publia alors un *Mémoire*, où après avoir dévoilé les vues secrètes des auteurs du bref, il défendit avec autant de force que de raison, la cause de la France et celle de son roi. Henri IV trouva en lui un citoyen non moins zélé. Quoiqu'il eût été entraîné dans la ligue, il fit tous ses efforts pour réduire Paris sous l'obéissance de son légitime souverain. Il étoit de la société des beaux esprits qui composèrent la satire ingénieuse, connue sous le nom de *Catholicon d'Espagne;* satire qui fit plus de mal aux ligueurs que tous les raisonnemens des bons citoyens. Il publia aussi un petit ouvrage intulé : *Raisons pour lesquelles les évêques de France ont pu de droit donner l'absolution à Henri de Bourbon, de l'excommunication par lui encourue ; même pour un cas réservé au saint siége*. Ce livre, qu'il supposa traduit de l'italien, et qui fut imprimé en français en 1594 et 1595, et en latin en 1590, éclaira les esprits, et servit à les ramener à leur prince légitime. Enfin, après avoir vu triompher Henri IV, Pithou mourut le même jour qu'il étoit né, à Nogent-sur-Seine, le premier novembre 1596. Pithou trace ainsi son portrait dans son testament. « Dans le siècle le plus malheureux et dont les mœurs sont les plus corrompues, j'ai été, autant qu'il m'a été possible, juste, honnête et fidelle. Sincère dans mon amitié, j'ai toujours préféré l'espérance de vaincre mes ennemis par mes bienfaits, et le mépris des injures au désir de la vengeance. J'ai toujours tendrement aimé ma femme; je n'ai point eu de foiblesse pour mes enfans ; j'ai respecté l'humanité dans mes domestiques. J'ai détesté le vice dans ceux qui me sont les plus chers, et j'ai aimé la vertu partout où je l'ai trouvée, même chez mes ennemis. J'ai fait tout ce qu'un homme sage doit faire pour conserver son bien ; mais je me suis peu embarrassé d'augmenter le mien. Je n'ai jamais fait à autrui ce que je n'aurois pas voulu qu'on me fît à moi-même. J'ai méprisé toutes graces injustes, difficiles à obtenir ou vénales. Ennemi de l'avarice et des bassesses, je les ai toujours abhorrées, surtout dans les ministres de la religion et de la justice. J'ai toujours respecté la vieillesse et tendrement aimé ma patrie. J'ai préféré par goût le travail aux honneurs de la magistrature ; j'ai mieux aimé éclairer les hommes que les dominer. J'ai reconnu, avec grand plaisir, par ma propre expérience, qu'on arrivoit plus facilement et plus heureusement à son but par une droiture et une franchise éclairées, que par le manège, la fourberie et l'intrigue. J'ai préféré l'art de bien penser à celui de bien

dire. J'ai regardé, comme mes plus beaux jours, ceux que j'ai pu donner à l'état et à mes amis. J'espère que la part que j'avois dans la tendresse de ma chère épouse s'accroîtra à nos enfans ; qu'elle se consacrera entièrement à leur éducation, et aux soins que demandent leurs personnes et leurs biens. » On a de lui : I. Un *Traité des libertés de l'église gallicane*, qui sert de fondement à tout ce qu'on a écrit depuis sur cette matière. La meilleure édition est celle de Paris, 1731, 4 v. in-fol. II. Un grand nombre d'*Opuscules*, imprimés à Paris, in-4°., 1609. III. Des *Editions* de plusieurs monumens anciens, dont la plupart regardent l'Histoire de France. IV. Des *Notes* sur différens auteurs profanes et ecclésiastiques. V. Un *Commentaire* sur la coutume de Troyes, in-4°. VI. Plusieurs autres *Ouvrages* sur la jurisprudence civile et canonique. VII. Il a *enrichi* la république des lettres de quelques auteurs anciens qu'il a tiré de l'obscurité, comme Phèdre, les Novelles de Justinien. Il avoit amassé une bibliothèque curieuse et riche en manuscrits. De peur qu'elle ne fût dissipée après sa mort, il ordonna qu'elle seroit conservée entière, ou du moins vendue à une seule personne qui connût la valeur de ce trésor. Mais, malgré cette précaution, il fut dispersé de côté et d'autre. L'érudition de Pithou lui mérita le titre de Varron de France ; il en étoit l'oracle, et son nom pénétra dans les pays étrangers. Ferdinand, grand duc de Toscane, l'ayant consulté sur une affaire importante, se soumit à son jugement, quoique contraire à ses intérêts. Les lecteurs qui seront curieux de connoître plus en détail les qualités de Pithou, pourront consulter sa Vie, publiée à Paris en 1756, en 2 vol. in-12, par Grosley avocat à Troyes sa patrie. On y trouve des recherches intéressantes.

II. PITHOU (François), frère du précédent, né à Troyes en 1544, fut nommé procureur-général de la chambre de justice établie sous Henri IV contre les financiers ; il exerça cette commission avec autant de sagacité que de désintéressement. Rendu ensuite à son cabinet, il fit des découvertes utiles dans le droit et dans les belles-lettres. Ce fut lui qui trouva le manuscrit des fables de Phèdre, qu'il publia conjointement avec son frère. Pithou mourut le 27 février 1621. Il eut part à la plupart des ouvrages de son frère, et il s'appliqua particulièrement à restituer et à éclaircir le *Corpus juris canonici*, imprimé à Paris en 1687, 2 vol. in-folio, avec leurs notes et corections. On doit encore à François Pithou : I. La *Conférence des lois romaines avec celles de Moyse*, 1673, in-12. II. L'*Edition de la loi salique*, avec des notes. III. Le *Traité de la grandeur, droits du roi et du royaume de France*, in-8°, aussi précis que savant. IV. Une Edition du *Comes Théologus*. V. *Observationes ad codicem*, 1689, in-folio. VI. *Antiqui rhetores latini; Rutilius Lupus, Aquila Romanus, Julius Rufinianus, Curius Fortunatianus, Marius Victorinus*, etc., Paris, 1599; redonnés par Capperonnier, 1756, in-4°, Strasbourg. *Voyez* I. PELETIER.

I. PITISCUS (Samuel), né en 1637 à Zutphen, recteur du collége de cette ville, puis de celui de Saint-Jérôme à Utrecht, y

finit ses jours le 1er février 1717, à 80 ans. Il avoit été marié deux fois. Sa première femme remplit sa vie d'inquiétudes et d'amertumes. A sa méchanceté naturelle, elle joignoit une passion démesurée pour le vin, qu'elle satisfaisoit aux dépens des affaires domestiques, et de la bibliothèque de son mari dont elle vendoit les livres. Plus heureux avec la seconde, qui n'étoit occupée que de son ménage, Pitiscus eut la liberté de se livrer entièrement à l'étude. Il s'ensevelit dans la plus profonde retraite, et n'eut de commerce qu'avec ses livres. La profession d'homme de lettres ne fut pour lui ni ingrate ni stérile : ses ouvrages lui valurent beaucoup ; et les émolumens qu'il en retira, joints à ce que sa frugalité le mettoit à même d'épargner, en firent un homme riche. A sa mort, il légua dix mille florins aux pauvres. On a de lui : I. *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leuwarden, 1713, 3 vol. in-folio, ouvrage plein d'érudition et de recherches. L'abbé Barral en a publié un Abrégé en français, en 3 vol. in-8°, à Paris, 1766. II. Des *Editions* de plusieurs auteurs latins, anciens et modernes, avec des notes. Parmi ces dernières, on estime particulièrement *Plinianæ exercitationes*, par Claude de Saumaise, Utrecht, 1689, 2 vol. in-folio. III. Une édition des *Antiquités romaines*, de Rosin. Pitiscus, savant laborieux, étoit plus propre à compiler qu'à écrire.

II. PITISCUS (Barthélemi), auteur d'un livre peu commun, intitulé : *Thesaurus mathematicus*, Francfort, in-folio, 1613, année de sa mort; et d'un Traité des triangles, sous le titre de *Trigonometria parva et magna*, dont Ticho-Brahé faisoit cas.

† PITOT (Henri), d'une famille noble de Languedoc, né à Aramont, diocèse d'Uzès, le 29 mai 1695, où il mourut le 27 décembre 1771, avoit appris les mathématiques sans maître : il se rendit à Paris en 1718, y fut reçu, en 1724, de l'académie royale des sciences, et parvint en peu d'années à être pensionnaire. Outre une grande quantité de *Mémoires*, imprimés dans le recueil de cette compagnie, il donna, en 1731, la *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, en un vol. in-4°; ouvrage excellent, qui fut traduit en anglais, et qui fit admettre l'auteur dans la société royale de Londres. En 1740, les états généraux de Languedoc le choisirent pour leur ingénieur en chef, et il fut en même temps inspecteur général du canal de la jonction des deux mers. Cette province lui est redevable de beaucoup de monumens, qui attesteront son génie à la postérité. La ville de Montpellier manquoit d'eau ; Pitot fit venir, de trois lieues, deux sources qui fournissent quatre-vingts pouces d'eau ; elles arrivent sur la magnifique place du Peyrou, et de là elles sont distribuées dans toute la ville; cet ouvrage étonnant fait l'admiration de tous les étrangers. Le maréchal de Saxe étoit le protecteur et l'ami de Pitot, qui lui avoit enseigné les mathématiques. Ce savant fut décoré, en 1754, de l'ordre de Saint-Michel ; il étoit aussi membre de la société royale des sciences de Montpellier. Il avoit épousé, en 1735, Marie-Léonine Pharambier de Saballoüa, d'une très-ancienne noblesse de la Navarre. Il n'a laissé de ce mariage qu'un fils, qui étoit premier avocat général

de la cour des comptes, aides et finances de Montpellier.

PITRACHA, *Voy.* CONSTANCE, n° VI, à la fin.

* PITROU (Robert), inspecteur général des ponts et chaussées, né à Mantes, en 1684. Sans avoir eu d'autre maître que lui-même, il étoit habile géomètre, grand mécanicien, et versé dans toutes les parties de l'architecture civile. En 1716, il commença, sous Gabriel, le travail du pont de Blois, et imagina dès-lors ces cintres de bois appelés *cintres retroussés*, et que l'on a depuis imités. En 1721, pour faire sculpter les armes du roi sur la pyramide de ce pont, il imagina un échafaud volant, aussi hardi que solide, et dont le dessin nous est conservé, ainsi que ceux de beaucoup d'autres inventions utiles pour les constructions. Dans la même année, il fut fait ingénieur de la généralité de Bourges, et dix ans après, inspecteur général des ponts et chaussées de France. Peu jaloux de ses productions, il les sacrifioit volontiers à l'instruction de ses élèves, ce qui rend ses dessins extrêmement rares. Jouissant dans sa patrie de la plus haute réputation, et de la confiance des ministres, il fut également estimé dans les cours étrangères. Milord Waldegrave, ambassadeur d'Angleterre en France, lui proposa d'entreprendre, en 1736, sur la Tamise, le pont de Londres; mais quelques circonstances s'y opposèrent. Après la paix de 1748, Louis XV ayant consenti au projet d'une place publique où seroit élevée sa statue, Pitrou traça le projet d'une place et d'un hôtel-de-ville, dans le quartier le plus convenable sous tous les rapports, dans l'île du Palais, réunissant à la fois à l'entour de la statue du monarque, la métropole, le palais de justice et l'hôtel-de-ville. Ce travail excessif, ainsi que celui du pont d'Orléans, le conduisirent au tombeau, peu de jours après avoir achevé son projet, âgé de 65 ans, et laissant dix enfans. En 1756, sa veuve publia un Recueil in-folio de ses *ouvrages*, en 40 ou 50 planches gravées, sur divers projets d'architecture, de charpente, et de construction des ponts, mis en ordre par l'ingénieur Tardif, son gendre, et que ce dernier a augmenté de plusieurs morceaux de sa composition. Le recueil est divisé en trois parties : la première regarde la place publique, l'hôtel-de-ville, un nouveau quai, un pont couvert, etc.; la seconde donne de nouveaux principes pour les cintres des grandes voûtes, l'assemblage des ponts de bois, et les échafaudages; dans la troisième se trouve le projet du pont d'Orléans, et des dessins de divers ponteaux. Nous avons encore de lui d'autres *ouvrages* précieux, quoique imparfaits.

PITS (Jean), Pitseus, né vers 1560, à Southampton, dans le comté de Hant, étoit neveu du fameux docteur Sanderus. Il étudia en Angleterre, et ensuite à Douai; de là il se rendit à Reims, où il passa un an dans le collége des Anglais, et où il abjura. Il voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. Le cardinal Charles de Lorraine lui donna un canonicat à Verdun, et le proposa pour confesseur à la duchesse de Clèves, sa sœur. Après la mort de cette princesse, Pitseus fut doyen de Liverdun, où il mourut en 1616.

On a de lui un livre *Des illustres Ecrivains d'Angleterre*, 1619, in-4°, et d'autres *ouvrages* en latin, qui manquent d'exactitude, mais qui prouvent beaucoup de savoir. Dans celui que nous avons cité, il prodigue les plus grands éloges aux plus petits auteurs.

* I. PITT (Christophe), poète anglais, né à Blandfort, en 1699, connu par plusieurs traductions en vers; celle de *Lucain*, qu'il fit pendant le cours de ses études, et ne connoissant point encore celle que Rowe avoit donnée de cet auteur, est une preuve de son application, et le premier gage de son émulation. Bientôt après il en donna une de *l'Artpoétique* de Vida; on y remarque beaucoup d'élégance dans le style, et en général ce soin d'adapter le nombre de la phrase poétique aux images qu'elle présente, dont son auteur a si bien recommandé le précepte et donné l'exemple. Le succès de cet ouvrage encouragea Pitt à tenter une plus grande entreprise: à trente ans il publia la traduction du premier livre de l'*Enéide*, et à l'invitation de ses amis, continua à donner celle des livres suivans. Il paroît dans l'avertissement qu'il attachoit peu de prix à son ouvrage; il y semble ignorer lui-même les progrès qu'il faisoit à mesure qu'il avançoit. On ne peut que mettre un grand intérêt à comparer entre elles les deux meilleures traductions dans une même langue, d'un auteur tel que Virgile. Pitt, rivalisant avec Dryden, a pu observer et éviter ses défauts et avoir dans l'Iliade de Pope le modèle d'une versification brillante, exacte et pure. Peut-être résultera-il de cette comparaison, que Dryden entraînera ses lecteurs par la vigueur de sa poésie, que Pitt les arrêtera quelquefois en les forçant à admirer un passage heureux; que dans l'enthousiasme d'une lecture rapide, on oubliera les défauts de Dryden, et que lisant Pitt avec froideur, on apercevra moins les beautés qui le distinguent; que Pitt plaira plus aux critiques, et Dryden à la généralité des lecteurs; que le premier sera plus cité, et le second lu plus souvent. Pitt ne jouit pas longtemps de la réputation qu'il s'étoit acquise. Il mourut à Blandfort, en 1748. Son épitaphe modeste dit qu'il vécut innocent et mourut regretté. Eloge simple et touchant qui répond bien au caractère de celui auquel il est adressé. On a encore de cet auteur un volume de *Mélanges de poésies*, publié en 1727, et dont on a donné depuis une édition à Paris.

† II. PITT (Guillaume), comte de Chatham, fils de Robert Pitt, gentilhomme de Cornouailles, descendoit de Thomas Pitt, gouverneur de Madras, qui fit la première acquisition du fameux diamant connu sous le nom de *régent*. Il naquit en 1708, reçut sa première éducation à Eton et ensuite au collége de la Trinité, à Oxford. Destiné d'abord à porter les armes, il entra en qualité de cornette dans un régiment de cavalerie; mais la nature l'appeloit à suivre une carrière différente. En 1735, il fut chargé de représenter le bourg du Vieux-Sarum, en parlement. Ses talens et son éloquence eurent bientôt appris ce qu'on pouvoit attendre de lui. On se souvient encore de sa réplique à Horace Walpole, qui, en 1740, à l'occasion du bill pour l'enrôlement forcé des matelots, que Pitt combattoit comme une mesure arbitraire, l'attaqua sur sa jeunesse, ajou-

tant que la pompe des discours et l'adresse des orateurs étoient un foible moyen pour découvrir la vérité. « Je n'entreprendrai point, répartit Pitt, avec sévérité, d'examiner si la jeunesse peut être un sujet de reproche envers qui que ce soit ; mais je soutiens que le malheureux, qui, ayant vu les conséquences fatales de plusieurs erreurs répétées, continue à s'abuser lui-même ; dans qui l'âge n'a fait qu'ajouter l'obstination à la stupidité, ne peut être qu'un objet d'horreur et de mépris, et ne mérite plus que ses cheveux blancs le mettent à l'abri de l'insulte. Combien ne doit pas être encore plus abhorré celui qui, à mesure qu'il avance en âge, s'éloigne de la vertu de plus en plus, dont la scélératesse augmente à mesure que les tentations diminuent, qui se prostitue pour des richesses dont la jouissance est toujours plus près de lui échapper, et qui n'emploie qu'à la ruine de la patrie le peu de jours qui lui restent à vivre. » Quoiqu'il ne tint aucune place de la couronne, Pitt avoit été quelque temps valet-de-chambre du prince de Galles ; il se démit de cette place en 1745, et persistant avec fermeté dans son opposition aux mesures du ministère, il éprouva que le zèle privé peut rendre hommage aux services publics. La duchesse douairière de Marlborough lui légua par son testament, dix mille livres sterling (environ 230,000 francs), pour l'engager à défendre les lois de son pays, et en prévenir la ruine. On s'aperçut bientôt qu'il importoit de le faire concourir aux mesures du gouvernement. En 1746, on le nomma adjoint vice-trésorier d'Irlande, trésorier et payeur général de l'armée, et conseiller privé. Il résigna toutes ces places en 1755, pour s'opposer avec plus de force aux alliances que le ministère formoit sur le continent, et resta sans fonction jusqu'en décembre 1756, où il fut nommé secrétaire d'état pour le département du sud. Dans ce poste éminent, il jouit plus de la confiance du public que de celle de la cour, dont il se crut quelquefois obligé de combattre les vues : aussi ne tarda-t-il pas à être éloigné, ainsi que Legge et plusieurs autres de ses adhérens. Mais l'idée avantageuse qu'on s'étoit formée de lui, étoit devenue générale dans toute l'étendue du royaume : on ne se bornoit plus à vanter ses talens, on exaltoit partout l'ardeur, le désintéressement et les lumières de son patriotisme : l'opinion publique s'étoit prononcée en sa faveur avec tant de force, que les honneurs personnels sembloient le chercher partout, que les adresses pour son rappel et celui de ses amis ne cessoient de se multiplier. Le roi jugea qu'il étoit prudent de céder au vœu public, si positivement exprimé. En 1757 Pitt fut nommé pour la seconde fois secrétaire d'état, et Legge appelé à la place de chancelier de l'échiquier. Dès-lors Pitt fut regardé comme premier ministre, et on lui fit honneur de tous les succès qu'obtinrent les armées d'Angleterre. Ce fut au milieu de cette brillante carrière, en 1760, que mourut George II. Son successeur monta sur le trône, au moment où la France venoit de se lier avec l'Espagne ; le pacte de famille venoit d'être conclu secrétement, et le ministère anglais ayant l'information positive des intentions hostiles de cette dernière puissance, insistoit pour lui porter les premiers coups : Pitt appuyoit

fortement cet avis, mais il ne fut ni secondé ni écouté; et trop fier pour paroître à la tête d'un cabinet qu'il ne pouvoit plus diriger, il résigna ses places le 5 octobre 1761. Jamais ministre disgracié ne fut accompagné dans sa retraite de témoignages plus éclatans de regret et de confiance de la part de la nation qu'il avoit servie. Il ne reparut plus qu'au moment où la paix étant sur le point de se conclure, les préliminaires en furent discutés dans le parlement. Pitt, quoiqu'attaqué d'un violent accès de goutte, se fit porter à la chambre des communes, et opina dans les débats pendant trois heures consécutives, examinant article par article, les préliminaires soumis à la chambre; malgré son improbation, la paix se conclut le 10 février 1763, et Pitt rentrant dans sa retraite sans emploi, se restreignit à ne paroître que dans les occasions essentielles où son intervention pourroit être nécessaire. Ainsi, lorsque s'agita, en 1764, l'importante question des décrets de prise-de-corps (of general Warrants) Pitt en soutint l'illégalité avec toute l'énergie de son génie et de son éloquence. « La recherche ou la saisie des papiers, sans aucune spécification de charge contre celui envers qui on l'exerce, seroit, disoit-il, attentatoire à tout principe de liberté: l'homme le plus innocent ne seroit jamais en sûreté. D'après la constitution anglaise, la maison d'un particulier est son château, non qu'il soit entouré de murailles et de créneaux; mais fût-elle construite de chaume, tous les vents peuvent mugir autour, tous les élémens de la nature y peuvent entrer; le roi seul n'en a pas le droit et ne doit pas l'oser. » Lorsque les troubles d'Amérique survinrent, et que les débats sur l'acte du timbre s'élevèrent, Pitt trouva une nouvelle occasion d'exercer ses talens. Ce fut dans le même temps que mourut sir William Pynsent, propriétaire d'une fortune considérable, qui par admiration du caractère public de Pitt, l'institua, au préjudice de sa famille, héritier universel de tous ses biens. En 1766, il fut nommé lord garde du sceau privé, créé pair d'Angleterre, honoré du titre de vicomte Pitt de Burton-Pynsent dans le comté de Sommerset, et de comte de Chatham dans celui de Kent. Quels qu'aient pu être ses motifs en acceptant, il perdit en popularité ce qu'il acquéroit en titres honorifiques. Lord Chatham ne conserva pas long temps le titre de garde du sceau privé, il le résigna le 2 novembre 1768, et ce fut la dernière fonction publique qu'il exerça. Il avoit atteint l'âge de 60 ans, une goutte violente lui laissoit peu d'intervalles pour s'appliquer aux affaires, il les mettoit à profit pour s'exercer sur des questions importantes. Il s'attacha particulièrement, en 1775, à combattre les mesures prises par le ministère, contre les Américains, et lorsqu'en 1778 les malheurs de la guerre forcèrent à reconnoître l'indépendance de l'Amérique, il recueillit toutes ses forces pour exprimer son indignation contre une détermination si honteuse, et c'est ce qu'il fit dans un discours véhément et plein d'énergie, mais ayant voulu répliquer au duc de Richemont qui lui avoit répondu, il ne put qu'en manifester le désir; cet effort étoit trop violent pour une constitution affoiblie, il tomba dans les bras de ceux qui l'avoisinoient. Cette scène touchante des derniers momens

d'un grand homme d'état expirant à l'instant même où il consacroit encore ses talens pour sa patrie, a été transmise à la postérité dans un tableau énergique. Pitt n'y survécut que peu de jours: les débats avoient eu lieu le 8 avril 1778, il mourut le 11 mai suivant. A peine eut-il fermé les yeux, que tous les partis s'empressèrent d'honorer sa mémoire. Le parlement vota pour lui l'exécution d'un monument dans l'abbaye de Westminster aux frais de la nation. Le roi assigna sur les revenus de la liste civile, une pension de 4000 livres sterling, confirmée à perpétuité par le parlement aux héritiers du comte de Chatham. Plusieurs écrivains ont cherché à peindre ce ministre. Lord Chesterfield a dit : « Pitt ne dût son élévation au poste éminent qu'il remplit, et l'influence dont il a joui, qu'à ses seuls talens ; ils lui tinrent lieu de naissance et de fortune, car toutes ses ressources étoient dans un revenu annuel de 100 livres sterling. La foiblesse de sa constitution lui interdit absolument les plaisirs de la jeunesse, Il fut exempt de vice et de bassesse, son ame ne s'ouvrit qu'à des sentimens élevés. Il étoit hautain, impérieux, ne souffroit de contradiction qu'avec impatience. Il avoit beaucoup de tact et d'adresse ; mais on démêloit en lui une idée peut-être trop grande de la supériorité de ses talens. Son éloquence se prêtoit à tous les tons ; habile à la réplique, il étoit redoutable dans l'invective et le reproche ; l'énergie de son action, la dignité sévère de sa contenance, le feu de ses regards intimidoient d'avance ceux qui avoient à lui répliquer. Il n'eut ni l'élégance, ni la correction de Cicéron, mais en revanche, il eut cette énergie de parole, ces éclairs d'expression que quelques-uns de ses admirateurs ont appelé *verba ardentia*.

*III. PITT (William), troisième fils du précédent, né en France dans la ville d'Angers pendant un court séjour que son père fit dans cette ville en 1759, hérita des talens de son père, de l'ardeur de son patriotisme et de sa haine contre les Français ; qui cependant l'avoient accueilli avec distinction dans un voyage qu'il y fit. Il lui dut sa première éducation, et sut fixer son attention et sa complaisance par les dispositions les plus heureuses. Sous un tel maître, il contracta de bonne heure l'habitude de parler avec facilité, et acquit à un haut degré cette assurance et cette présence d'esprit qui sont si essentielles à un homme d'état. Le jeune Pitt continua ses études à Cambridge ; et ses succès annoncèrent dès-lors ce qu'on pouvoit un jour se promettre de lui. Il suivit le barreau jusqu'en 1780 ; et admis dans le parlement, il se jeta dans le parti de l'opposition formée contre le lord North. Le premier discours qu'il fit entendre dans la chambre des communes fut dirigé contre le vice de la représentation du peuple. Il ne fut point écouté, mais cette démarche lui acquit une très-grande popularité à laquelle il dut en partie, l'année suivante, l'avantage étonnant d'être nommé, à l'âge de vingt-trois ans, chancelier de l'échiquier. Il ne jouit que peu de temps de cette place qui lui fut rendue en 1783, au retour de son voyage en Italie et en Allemagne : il eut à cette époque à lutter dans la chambre des communes contre la majorité, à l'occasion du bill relatif au gouvernement de l'Inde, et parvint

à la reconquérir à la faveur des nouvelles élections et de la dissolution du parlement. Le bill passa ; et en donnant au gouverneur des établissemens anglais dans l'Inde, une autorité immense et indépendante a contribué à cet accroissement monstrueux de la puissance et de la prépondérance de la nation anglaise dans ces contrées. Le ministère de Pitt fut marqué, en 1786, par le fameux traité de commerce entre la France et l'Angleterre, qui, tout à l'avantage de cette dernière puissance, contribua à porter à un nouveau degré de splendeur le commerce auquel seul elle doit ses ressources et son existence. Bientôt après, quelques villes manufacturières, célèbres à juste titre par les productions de leur industrie, demandèrent la réforme de la représentation nationale pour laquelle elles ne nomment aucun député. Birmingham, Sheffield, Manchester, présentèrent des pétitions appuyées sur les mêmes principes, que Pitt avoit mis en avant à son entrée dans le parlement ; mais le ministre réfuta le représentant. Pitt combattit victorieusement les théories spécieuses que, dans un autre temps, il avoit défendues avec chaleur, et prouva que la plus légère atteinte à la constitution d'un état, lors même qu'elle n'est pas exempte de vice, peut lui devenir funeste. Cette réfutation prouva aussi la variation de ses principes, suivant les circonstances et au gré des places qu'il a occupées. Les talens de Pitt se manifestèrent dans une occasion non moins importante. La maladie de Georges III ayant été publiquement déclarée, deux questions importantes durent s'agiter : l'héritier présomptif du trône appelé à la régence devoit-il exercer l'autorité royale dans toute son étendue ? ou le parlement étoit-il appelé à la partager et à la restreindre ? Cette dernière opinion, défendue avec habileté par Pitt, prévalut, et le ministère continua à gouverner au nom d'un roi dont on ne pouvoit pas prévoir que la maladie ne seroit que momentanée. Ce fut à cette époque que la révolution française vint exciter tout à-la-fois l'attention et la vigilance de Pitt : soigneux à éloigner de sa patrie les flammes de ce vaste incendie, il n'en suivit pas moins, avec une attention assidue, ses progrès dans le lieu de son foyer. Les lois contre les attroupemens, et celles relatives aux étrangers furent remises en vigueur ; la suspension de l'acte d'*habeas corpus* vint augmenter son pouvoir, et quelques exemples de sévérité suffirent pour contenir l'enthousiasme ou l'ambition de ceux des Anglais qui auroient voulu se livrer à l'effervescence qui régnoit en France. En même temps, il épioit d'un œil attentif les démarches et les fautes de ceux qui aspiroient au gouvernement de cette vaste contrée ; habile à en profiter, il sut, en plusieurs occasions, trouver, dans la disposition des esprits, le moyen de leur donner une direction conforme à ses vues. La question de l'abolition de la traite des nègres fut soumise de nouveau à la discussion de la chambre des communes, et l'affirmative soutenue par Pitt. Il n'en falloit pas davantage pour exciter des orateurs plus qu'imprudens et peut-être trop disposés à recevoir de perfides suggestions ; bientôt le feu de la discorde embrasa nos colonies : le plus grand nombre des officiers de marine furent forcés de se retirer, et la

Grande-Bretagne se trouva, par le fait et les résultats de circonstances inouies, avoir atteint le but constant de son ambition, celui de s'arroger un commerce exclusif et universel, ainsi que la souveraineté des mers. La première coalition venoit de se former; le continent retentissoit par tout du cri de la guerre; l'Angleterre y prit une part active, et crut, pendant quelque temps, pouvoir partager les dépouilles de la France; mais si cet espoir fut trompé; elle n'en fut pas moins habile à profiter des malheurs et des revers des puissances ses alliées, pour marcher à son but à la faveur des troubles qui agitoient l'Europe. Le trône de Typoo-Saïb fut renversé; l'île de Ceylan, une partie des Moluques et le Cap-de-Bonne-Espérance furent conquis; le commerce de la France et de la Hollande fut intercepté; et l'Angleterre, abusant des circonstances et de la supériorité de ses forces, en établissant un nouveau code de neutralité maritime, s'arrogea l'empire des mers. La rapidité et la violence de ces mouvemens ne détournèrent point l'attention de Pitt sur ce qui se passoit en Irlande. L'effervescence qui y régnoit, et la crainte d'une descente des Français dans ce royaume, provoquèrent les mesures qui furent prises pour opérer sa réunion à la Grande-Bretagne : le parlement de Dublin fut supprimé, et Pitt vit ainsi se terminer la longue lutte établie depuis si long-temps entre le ministère anglais et ceux des Irlandais, encore attachés à l'indépendance de leur patrie. Pour parvenir à cette réunion, il avoit fait, pour l'émancipation des catholiques, des promesses que le conseil du roi ne croyoit pas devoir tenir; et, d'autre part, ne pouvant se dissimuler que, d'après les principes qu'il avoit manifestés, sa présence dans le ministère mettoit seule un obstacle à la paix que l'Angleterre, malgré ses conquêtes, désiroit avec ardeur, il se détermina, par ce double motif, à quitter la conduite des affaires, et y renonça au mois de mars 1801 : il ne reparut au parlement qu'en 1803, et s'y montra en opposition avec le ministère. Lorsque la guerre entre la France et l'Angleterre eut recommencé, on le rappela à la place de chancelier. En 1804, il fit déclarer la guerre à l'Espagne, et parvint encore à former contre la France une nouvelle coalition moins heureuse que les précédentes. Une remarque essentielle à faire ici, c'est que de toutes les expéditions projetées contre la France sous ce ministère de Pitt, aucune n'a été suivie du succès que ce ministre en attendoit; et qu'en échouant successivement, elles ont mené à un but tout directement opposé, celui de contribuer à l'agrandissement de la France et à sa toute puissance centrale. Peu de temps après avoir reçu la nouvelle de la bataille d'Austerlitz, Pitt, attaqué depuis long-temps d'une maladie héréditaire, mourut en 1805, en gémissant sur le sort de sa patrie. Le parlement lui décerna les honneurs funèbres, et vota le paiement de ses dettes. Plusieurs écrivains prétendent que le fils ainsi que son père, tous deux parvenus au plus haut degré de pouvoir, sont morts insolvables; ce qui n'est pas présumable, puisque le père avoit reçu deux successions immenses, et en outre les émolumens de ses places, qui durent passer à son fils. Il est peu de mi-

nistres dont la carrière ait offert plus de circonstances difficiles que celle que Pitt a parcourue, et on peut assurer qu'il ne les a pas surmontées. Des expériences fâcheuses et souvent répétées, n'éclairèrent point sa politique ; l'entêtement remplaçoit les vues saines et grandes qu'il auroit pu déployer ; et on pourroit penser avec raison que ses plans mal combinés, et toujours dictés par une passion aveugle, feront sentir un jour à l'Angleterre désabusée que le ministre qui lui a fait plus de mal est William Pitt. Il est peu d'orateurs qui aient possédé à un degré plus éminent l'adresse d'employer les raisonnemens qui convenoient le mieux au caractère et aux opinions de ceux devant qui il avoit à parler ; et c'est à cet art, plus encore peut-être qu'à ses talens dont la supériorité néanmoins est très-bien reconnue qu'il fut redevable de ses succès. Considéré comme financier, Pitt borna tous ses systèmes de finance à accabler son pays sous le poids des impôts et des emprunts de tous genres, qui ont contribué à augmenter la masse d'une dette sous laquelle il doit nécessairement succomber. Comme ministre, dans ses rapports avec la France pendant la révolution, sa morale a été comme sa politique, atroce. L'affaire de Quiberon attachera son nom au poteau de l'infamie ; il y fit détruire presque tout le corps d'officiers de l'ancienne marine française, dont la plupart avoient été forcés de se mettre à bord de l'escadre anglaise, et qu'elle abandonna lâchement sur la plage de cette presqu'île. Les matelots français, resserrés dans leurs prisons étoient mis à la diète jusqu'à ce qu'ils se décidassent à faire partie de cette expédition, pour les y exposer au sort qui les attendoit, comme portant les armes contre la France. Si sa conduite offre encore quelque reproche fondé à lui faire, c'est sans doute de n'avoir pas reconnu les talens supérieurs de celui qui gouvernoit la France pendant son dernier ministère, et de s'être laissé aveugler par sa haine contre les Français, au point d'engager sa patrie dans une guerre, dont le résultat sera funeste pour elle. Pitt, dit un publiciste, sut réunir les qualités essentielles de l'orateur. Quoiqu'il eût peu d'images dans son style, il s'animoit lorsqu'il s'agissoit de repousser les attaques de ses adversaires, et conservoit toujours beaucoup de noblesse et de dignité. Son mérite essentiel tenoit à la présence d'esprit avec laquelle il résumoit toutes les idées qui servoient à son but, en écartant toujours, avec la simplicité la plus adroite, celles qui vouloient l'en éloigner. Au milieu des débats, Fox est véhément; Pitt étoit froid. L'un est franc et ouvert ; l'autre étoit circonspect et impénétrable. L'urbanité du premier lui fit des amis dans les hommes de tous les partis ; la hauteur et le sang-froid du second aliénèrent souvent ses propres partisans. Pitt portoit dans la société le même caractère que dans la chambre des communes. L'ambition étoit sa passion dominante.

† PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, né à Mitylène, ville de l'île de Lesbos, chassa de sa patrie le tyran Méléagre, commanda dans la guerre contre les Athéniens, et offrit de se battre contre Phrynon, général des ennemis. Il employa dans ce combat la ruse et la force ; et, après avoir enveloppé son ennemi avec un filet qu'il portoit

sous son bouclier, il le tua. Ses concitoyens le remercièrent de ce service, en lui conférant la souveraineté de leur ville. Pittacus les gouverna en philosophe et en père, leur donna des lois sages qu'il mit en vers, et se démit ensuite du souverain pouvoir. On lui offrit de grands fonds de terre pour le dédommager. Il lança son javelot et ne voulut accepter que celles qui se trouvèrent comprises dans sa portée. « La partie, leur dit-il, vaut mieux que le tout ; et l'exemple de mon désintéressement sera plus utile à la patrie que la possession des plus grandes richesses. » D'ailleurs, il craignoit d'exciter l'envie de ses concitoyens par un trop riche domaine, et de paroître mépriser leurs présens, s'il n'acceptoit rien du tout. Une de ses maximes étoit « que ce qui dénote un bon gouvernement, c'est lorsque les sujets craignent non le prince, mais pour lui. » Une autre, « qu'il ne faut point publier ce qu'on a dessein de faire, afin que si l'on n'en vient point à bout, on n'ait pas le chagrin de se voir moqué ; celui qui ne sait pas se taire, disoit-il, ne sait pas parler. » Il disoit ordinairement : « Prévoyez les malheurs pour les empêcher ; mais dès qu'ils sont arrivés, sachez les supporter. — En temps de prospérité, acquérez des amis, et faites-en l'essai dans l'adversité. — Tel vous serez envers votre père, tels seront envers vous vos enfans, etc. » Pittacus mourut l'an 579 avant J.-C., à 70 ans.

* PITTERI (Marc), né à Venise en 1703, où il mourut âgé de 64 ans, a donné entre autres ouvrages : Les *Sept Sacremens*, *St. Barthélemi martyrisé*, *St. Pierre délivré de prison*, d'après l'Espagnolet.

PITTHIS (Myth.), nymphe aimée en même temps de Pan et de Borée. Celui-ci, indigné de ce qu'elle avoit donné la préférence à son rival, l'enleva dans un tourbillon et la précipita sur des rochers, où elle expira misérablement. La terre, touchée de compassion pour le sort de cette nymphe, la métamorphosa en pin.

* PITTI (Buonaccorso), Florentin, qui vivoit dans le 16e siècle, a laissé une *Chronique* qui s'étend depuis 1412 jusqu'à 1430, et dans laquelle il parle beaucoup de lui-même. Cette Chronique fut publiée à Florence en 1720, in-4°, par Manni, qui l'a enrichie de savantes notes.

† PITTON (Jean-Scholastique), docteur en médecine, d'Aix en Provence, mort en 1690 est auteur de plusieurs *ouvrages* historiques. Le plus considérable est l'*Histoire* de la ville d'Aix, 1666, in-fol. : ce livre renferme une bonne partie de l'histoire de Provence. Quoique l'auteur ait eu, pour la composer, les archives de l'église, de la maison de ville et des notaires, elle n'est pas fort estimée, parce qu'elle est mal écrite, qu'il s'y trouve peu d'ordre, et que les faits n'y sont pas bien circonstanciés. Cet ouvrage fut suivi, en 1668, des *Annales de l'église d'Aix*, auxquelles Pitton joignit les Dissertations contre Launoy, qui a décrédité certaines opinions populaires du voyage de St. Maximin et de la Madeleine en Provence. Il publia encore, en 1672, à Aix, un Traité latin *De conscribendâ historiâ rerum naturalium Provinciæ*. Mais le meilleur de ses ouvrages est celui qu'il a intitulé : *Sentimens sur les historiens de Provence*, et qui parut à Aix en

1682, in-12. Avant de publier cet ouvrage, Pitton le fit voir à Joseph Templery, auditeur des comptes, mort en 1706; ce dernier fit beaucoup de corrections et retoucha l'ouvrage en entier.

* I. PITTONI (Jean-Baptiste), de Vicence, célèbre graveur du 16e siècle, grava, entre autres sujets les 40 planches des antiquités de Rome; elles se trouvent dans l'ouvrage de Vincent Scamozzi, publié à Venise en 1583, sous le titre de : *Discorsi sopra le antichità di Roma, con 40 tavole intagliate da Batista Pittoni Vicentino*, in-fol.

* II. PITTONI (Jean-Baptiste), prêtre vénitien, mort le 17 octobre 1748, à l'âge de 82 ans, est auteur d'un *Recueil* des constitutions pontificales et des décisions de la congrégation de Rome, qui eut la plus grande vogue. Ce *Recueil*, qui forme 14 vol. in-8°, fut imprimé par les soins de Léonard Pittoni, père de l'auteur. On a encore de cet ecclésiastique, *Vita di Benedetto XIII*; Venise, 1730, in-4°. *Calendario romano decennale*, avec des notes et des décisions de la sacrée congrégation; *de Octavis festorum*, *quæ in ecclesiâ universali celebrantur*, 2 vol. in-8°.

* PITTORIO (Louis), prêtre, né à Ferrare vers le milieu du 15e siècle, savant dans les langues grecque et latine, cultiva, avec succès, la philosophie et la théologie; mais la poésie latine dont il fit une étude approfondie, et dans laquelle il s'exerça par goût, lui fournit l'occasion de se distinguer, en composant quelques poëmes qui ne sont pas sans mérite. Son premier travail en ce genre, fut la *Candida*, qui obtint les suffrages de tous les auteurs. Ses autres ouvrages sont, I. *Carminum tumultuariorum libri VII*, Mutinæ, 1792. II. *Christianorum opusculorum libri III*, Mutinæ, 1496, III. *In celestes proceres hymnorum epitaphiorumque liber*, Ferrariæ, 1514, IV. *In Christi vitam*, Mediolani, 1515, V. *Epigrammata moralia libri quatuor*, Mutinæ, 1506, etc. Pittorio mourut à Ferrare en 1520.

* PIVATI (le docteur Jean-François), jurisconsulte, né à Padoue en 1689, membre de l'académie des sciences de Bologne, obtint en 1740 l'emploi de garde des archives et de la bibliothèque de l'université de cette ville. Il mourut à Venise en 1764. On lui doit, *Nuovo dizionario scientifico, e curioso, sacro e profano*, Venise, 1750, 10 vol. gr. in-fol. fig. Chaque volume est accompagné de nombreuses planches et de tableaux, I. *Riflessioni fisiche sopra la medicina elettrica*, Venise, 1749, in-4°.

* PIX (Marie), dont le nom de famille est *Griffith*, contemporaine de Guillaume III, née à Neetlebed, dans le comté d'Oxford, a fait preuve de talens recommandables dans le genre dramatique. Ses pièces sont au nombre de onze, I. *Les femmes espagnoles*, farce en trois actes, tirée de la nouvelle de St. Evremont, intitulée le *Pélerin*, 1696. II. *Ibrahim*, 12e *empereur des Turcs*, tragédie touchante et bien conduite, tirée de la continuation de l'*Histoire des Turcs*, par Paul Ricault, 1696. III. *La Maîtresse innocente*, comédie, 1697. IV. *La Reine Catherine*, ou *les Ruines de l'amour*, tragédie tirée de l'*Histoire d'Angleterre*, sous le règne d'Edouard

IV et de Henri VI, 1698. V. Le *Trompeur trompé*, comédie dont la scène est à Venise, 1698. VI. Le *Faux ami*, ou le *Sort de la désobéissance*, tragédie, 1699. VII. *Le czar de Moscovie*, tragédie fondée sur quelques événemens de l'Histoire de Pierre Ier, 1701. VIII. La *Double détresse*, tragédie, 1701. IX. La *Conquête d'Espagne*, tragédie, 1705. X. La *Défaite du petit maître*, ou l'*Heureux cadet*, comédie non imprimée. XI. Les *Aventures de Madrid*, comédie, 1709.

† PIZARRO (François), capitaine espagnol, né à Truxillo, fils naturel, dit-on, d'un gentilhomme d'Estramadure, dont il prit le nom, ne reçut aucune éducation, et sa première occupation fut de garder des pourceaux dans une campagne de son père. Un jour en ayant égaré un, et n'osant retourner à la maison paternelle, il prit la fuite et alla s'embarquer pour les Indes; mais bientôt son caractère entreprenant et hardi lui fit embrasser la carrière des armes, et la découverte récente du nouveau monde ouvrit un champ vaste à son ambition. Plein de ce courage opiniâtre qui caractérise les auteurs des grandes découvertes, il fit plusieurs voyages dans la mer du sud avec Diégo Almagro, homme aussi obscur que lui. Les trésors qu'il recueillit dans ses courses excitant sa cupidité, il vint à bout de découvrir le Pérou, en 1525, et de le conquérir. Plusieurs espagnols le suivirent dans cette expédition. Il s'empara d'abord de l'île de Puna, qui n'étoit point de la dépendance de l'empire du Pérou, mais qui lui facilitoit l'entrée dans cette riche partie du nouveau monde. Usant de sa première victoire en politique, il pardonna aux vaincus. L'inca Huescar ou Huascar, instruit de son courage et de son mérite, lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frère Atabalipa, qui, après l'avoir dépouillé de son empire, vouloit lui arracher la vie. La renommée avoit enflé les exploits et les forces du conquérant espagnol. Les Péruviens, prévenus comme les Mexicains, par des oracles vrais ou faux, qu'il viendroit bientôt de l'Orient des hommes barbus, d'un esprit terrible, portant le tonnerre, conduisant avec eux des animaux formidables, regardoient ces étrangers comme les fils du soleil. Atabalipa, intimidé par ces oracles, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du ciel pour venger son usurpation. Il dépêcha des ambassadeurs à Pizarro, avec des présens magnifiques, en le sommant de sortir de ses états. Pour toute réponse, Pizarro précipita sa marche, et arriva à Caxamalca, où étoit campé l'empereur avec 40,000 hommes. Après une espèce de négociation, Atabalipa consentit à recevoir Pizarro en qualité d'ambassadeur d'Espagne; mais l'ambassadeur s'assura bientôt de la personne du roi indien. Pizarro ayant rassemblé ses Espagnols, fond sur les Indiens, et se saisit de leur roi. Atabalipa, arraché de son trône d'or et chargé de chaînes, offrit pour prix de sa liberté, de remplir d'or une des salles de son palais jusqu'à la hauteur de son bras, qu'il éleva au-dessus de sa tête. A ses premiers ordres, les Indiens apportèrent de quoi satisfaire la rançon de leur maître; mais une action barbare de l'empereur prisonnier, fournit dans la suite au vainqueur un

prétexte pour le condamner à la mort. Quelques jours avant la bataille de Caxamalca, Huescar, frère et rival d'Atabalipa, étoit tombé entre les mains de ses ennemis. Le monarque indien, craignant que les Espagnols ne missent la couronne sur la tête de ce prince, donna des ordres secrets pour qu'on le fît périr. Les vainqueurs, irrités de ce meurtre, ou feignant de l'être, firent des recherches contre Atabalipa. Un Péruvien l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour massacrer les Espagnols. Que cette accusation fût vraie ou fausse, il fut condamné à être brûlé vif en 1533. Toute la grace qu'on lui fit, fut de l'étrangler avant de le jeter dans les flammes. Peu de temps après la discorde se mit entre les conquérans du Pérou. Ils se battirent avec acharnement sous les murs de Cusco. Pizarro remporta la victoire; mais bientôt après il fut assassiné par les amis d'Almagro, en 1541. L'empereur son maître l'avoit fait marquis de las Charcas en Amérique. Quelques historiens modernes ont voulu faire de Pizarro un héros vertueux, un homme dont toutes les actions furent irréprochables. Ils ont peint en revanche Atabalipa comme un monstre. Sans rien décider, ni pour l'un ni pour l'autre, nous avons tâché d'extraire la vérité de la conférence des différens historiens qui ne sont pas toujours d'accord.

* PIZE (Joseph de la), fils de Jacques de la Pize, secrétaire des princes d'Orange, est célèbre dans la république des lettres par une excellente *histoire* des maisons de Châlon, de Nassau, et d'Orange, in-folio, la Haye, 1640. On y trouve des tables généalogiques et des cartes géographiques du plus grand intérêt.

* PIZZAMANO (Antoine), Vénitien, savant ecclésiastique, protonotaire apostolique, né vers 1462, d'une noble et ancienne famille originaire de Bohême, qui s'établit à Venise, étudia la philosophie et les autres sciences à Padoue; il mourut évêque de Feltres, à Venise, en 1512. On a de lui, I. *In D. Thomæ Aquitanis vitam præfatio;* cette préface se trouve en tête des œuvres de ce saint, imprimées à Venise, en 1498. II. *Vita del ven. sacerdote, D. Ludovico Ricci Vicentino, morto in Bassano, nel* 1503. III. *De intellectu et intelligibili.* IV. *De Dimensionibus interminutis.* V. *De quærendâ solitudine, et periculo vitæ solitariæ*, etc.

I. PIZZI (l'abbé Joachim), né à Rome en 1716, fit ses premières études au collége romain sous les jésuites. Doué des plus heureuses dispositions, il donna bientôt des preuves de ses talens dans quelques essais de poésie italienne. Associé à l'académie des arcades il s'y distingua par un grand nombre de *productions* agréables en prose et en vers. Il succéda en 1759 à l'abbé Moréi, dont la mort laissoit vacante la place de custode général de l'académie; et il la gouverna avec zèle jusqu'à sa mort arrivée au mois de septembre 1790. Sous son administration l'académie acquit un nouveau lustre, et eut la gloire de s'associer plusieurs souverains de l'Europe. Une époque intéressante de son directorat, fut le couronnement de Marie-Madeleine Morelli, connue sous le nom de Corrilla Olympica, fait

au Capitole le 31 août 1766. Cet hommage rendu aux talens d'une femme célèbre, éprouva tant de contradictions, et Pasquin fit si souvent entendre à ce sujet sa voix satirique, que l'abbé Pizzi dit plus d'une fois en riant « que le couronnement de Corrille étoit devenu pour lui le couronnement d'épines. Pie VI avoit pour Pizzi l'estime dont ce dernier avoit déjà été honoré par Benoît XIV, Clément XIII et Clément XIV. Ses principaux ouvrages sont, I. *Discours sur la Poésie tragique et comique*, Rome, 1772. II. *Dissertation sur un Camée antique*. III. *La Vision de l'Eden*, poème en quatre chants, Rome, 1778. Le sujet en a été puisé en partie dans l'Apocalypse. On le dit plein d'agrément et d'harmonie. IV. *Le Triomphe de la Poésie*. Ce poème a été imprimé à Parme, par le célèbre Bodoni, avec tout le luxe typographique, dans la collection qui a pour titre : *Actes du couronnement solennel de Corrilla Olympica*.

† II PIZZI (Jacques-André, né à Rome, de la même famille que le précédent, est auteur d'une *Bibliothèque latine* des décisions de la Rote, Rome, 1719, 3 vol. in-fol.

* PIZZIMENTI (Dominique), prêtre de Vérone au 16e siècle, accompagna au concile de Constance le cardinal Ange Barbarigo, évêque de Vérone, et neveu de Grégoire XIII. Il a recueilli en 6 vol. tout ce qui s'est passé à ce concile, où il prononça un *Discours* en latin. On a encore de lui, *Pselli tractatus de auri conficiendi ratione ad Michaelem Cerularium, dominico Pizzimentio, Veronensi interprete*, Pataviæ, 1572.

* PIZZUTUS (Paul), né à Palerme, se distingua comme conseiller de santé et proto-médecin du royaume de Sicile, et obtint l'estime de ses concitoyens par son érudition profonde. Il forma à Palerme un collége de médecine en 1645, et en fut plusieurs fois doyen ; il mourut dans cette ville en 1684. On a de lui, I. *Notulæ pro officio proto-medicatûs*. Panormi, 1647, in-8°. II. *Constitutiones et capitula, necnon jurisdictiones regii proto-medicatûs officii, cum pandectis ejusdem reformatis, ac pluribus renovatis, atque elucidatis*, ibid., 1657. C'est l'ouvrage de Jean-Philippe Ingrassias, avec des augmentations et des éclaircissemens.

† PLACCIUS (Vincent), né à Hambourg, en 1642, d'un médecin, y fit ses premières études, et les acheva à Helmstadt et à Leipsick. Il voyagea ensuite en Italie et en France. De retour dans sa patrie, il se livra au barreau, et occupa pendant vingt-quatre ans, la chaire de morale et d'éloquence. Il étoit obligeant, très-attaché à ses disciples et très-charitable. Ses ouvrages sont, I. *Theatrum anonymorum et pseudonymorum*, publié d'abord en 1674, in-4° ; puis à Hambourg en 1708, in-fol., par les soins de Fabricius ; livre curieux, quoique les fautes y fourmillent. C'est plutôt le canevas d'un ouvrage qu'un bon ouvrage. On y a compilé beaucoup de petites choses et de circonstances inutiles. Les titres des livres sont défigurés, et rarement mis dans leur langue originale. Enfin cet ouvrage est par ordre de matières, au lieu qu'il auroit dû être, pour la commodité du lecteur, par ordre alphabétique. Il faut y

ajouter le supplément fait par Jean-Christophe Mylius, sous le titre de *Bibliotheca anonymorum et pseudonymorum detectorum, ad supplementum et continuandum Vinc. Placcii*, Hambourg, 1740, in-fol. II. *Liber de jurisconsulto perfecto*, 1693, in-8°. III. *Carmina juvenilia*, Amsterdam, 1667, in-12. IV. *De Arte excerpendi*, Hambourg, 1689, in-8°, et beaucoup d'autres. Il mourut le 6 avril 1699.

* I. PLACE (Pierre de la), né dans l'Angoumois, distingué par sa naissance, s'illustra par son mérite personnel dans la magistrature, et fut successivement avocat, conseiller, et enfin premier président de la cour des aides, en 1553. Il fut tué en 1572, à la Saint-Barthélemi. Sur le point d'être massacré, il fit relever sa femme prosternée aux pieds de son bourreau, et reprit vigoureusement son fils, à qui la crainte de la mort avoit fait mettre une croix de papier à son chapeau. Il avoit un esprit net et philosophique; c'est ce qu'attestent ses *Commentaires de l'état de la religion et de la république sous Henri II, François II et Charles IX, depuis* 1556, *jusqu'en* 1561, in-8°, 1566. On a encore de lui quelques livres de piété, comme l'*Excellence de l'homme chrétien*, 1581, in-12; à la tête se trouve une Vie de La Place, par P. de Farnace.

* II. PLACE (François), gentilhomme du comté d'Yorck, *peignoit* et *gravoit* pour son amusement; il mourut en 1728. Ses gravures sont devenues extrêmement rares, on a encore de lui quelques *portraits* en clair-obscur. On distingue entre autres celui de *Sterne* et celui de *Henri Gyles*, peintre du comté d'Yorck, qui peignoit sur glaces.

† III. PLACE (Josué de la), ministre protestant à Nantes, ensuite professeur de théologie à Saumur, où il mourut le 17 août 1655, à 59 ans, étoit d'une famille ancienne. Il épousa, en 1622, Marie de Brissac, de la maison des Brissac. Il avoit une opinion particulière sur l'imputation du péché d'Adam, qui fut condamnée dans un synode de France, sans que l'auteur eût été entendu. Ses *Œuvres* ont été réimprimées à Franeker, en 1699 et en 1703, en deux tomes in-4°.

† IV. PLACE (Pierre-Antoine de la), né à Calais en 1707, mort à Paris en 1793, se fit d'abord connoître par la traduction du *Théâtre anglais*, Londres et Paris, 1746, en 8 vol. in-12. Cet ouvrage fait sur le modèle du Théâtre des Grecs du P. Brumoy, mais moins bien écrit, fournit à quelques-uns de nos poètes dramatiques des plans, des situations, des caractères. Le traducteur n'a pas rendu servilement les originaux; il en a corrigé le plus souvent les irrégularités, et présenté plutôt des esquisses que des tableaux. La Place a suivi la même méthode en traduisant divers romans anglais, l'*Histoire de Tom Jones*, Paris, 1767, en 4 vol. in-12; l'*Orpheline anglaise*, etc. Il revit et corrigea les *Mémoires de Cécile*, par mademoiselle Guichard, Paris, 1751, 4 parties in-12. Il les a élagués et en a fait disparoître les images ou les expressions basses et ridicules. Son style est quelquefois lâche et incorrect. On a encore de La Place des tragédies: *Venise sauvée*; *Jeanne d'Angleterre*; *Jeanne Gray*; *Calliste* et *Adèle de Ponthieu*; la première imitée

d'Otway, est la seule qui ait eu quelques succès. Il y a de la chaleur dans plusieurs scènes; et quoique la diction n'en soit pas fort élégante, elle a le mérite de ne s'éloigner ni de la vérité, ni du naturel. Les autres sont foibles d'intérêt, de conduite et de style. La Place, devenu vieux, se jeta dans les compilations. Il donna, I. Un *Recueil d'épitaphes*, sérieuses et badines, 1782, 3 vol. in-12, dont on a fait usage dans ce dictionnaire. II. Huit vol. in-12, Paris et Bruxelles, 1781 et années suivantes, de *Pièces intéressantes et peu connues*, qu'il auroit pu réduire à un seul s'il s'étoit borné à l'utile et à l'agréable. III. *Hermippus redivivus*, ou *le Triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau*, traduction de l'anglais Cohausen, 1789, 2 volumes in-8°. IV. Le *Valère-Maxime* français, pour servir à l'éducation de la jeunesse, 1792, 2 vol. in-8° La Place eut pendant quelques années, la direction du mercure de France.

PLACENTIN, célèbre jurisconsulte, maître d'Azon Portius, eut une telle réputation dans le 12e siècle, que l'université de Montpellier, pour conserver la mémoire de l'un et de l'autre, a fait graver leur effigie sur des plaques d'argent que portent les bedeaux. (*Tabl. hist. des Gens de Lettres*, liv. XIII.)

† I. PLACENTIUS *ou* PLAISANT (Jean-Léon), né à Saint-Trond, petite ville de la principauté de Liége, entra dans l'ordre de St.-Dominique, où l'on croit qu'il mourut vers l'an 1548. On a de lui, I. *Catalogus antistitum Leodiensium*, Anvers, 1529, et Amsterdam, 1633, in-24. C'est un Abrégé historique des évêques de Tongres et de Liége, jusqu'à Erard de la Marck. L'auteur trop crédule adopte toutes les fables qu'il a trouvées dans les anciennes chroniques. II. Son poème intitulé, *Pugna porcorum*, contenant 253 vers, a été imprimé pour la première fois à Louvain, en 1546, et réimprimé en 1644, dans le recueil qui a pour titre, *Nugæ venales*, Londres, 1741, in-12: tous les mots de ce poème commencent par un P. L'auteur s'y cacha sous le nom de *Publius Porcius*, et le style est digne des héros qu'il avoit choisis. Le titre offre ces deux vers qui peuvent faire juger de toute la pièce:

Perlege porcorum pulcherrima prælia potor
Potando poteris placidam proferre poesim.

La pièce commence ainsi:

Plaudite porcelli, porcorum pigra propago
progreditur.

Les deux préfaces, l'une en prose, l'autre en vers, n'ont que des mots qui commencent par la même lettre. L'auteur finit son poème par ce vers où il paroît demander l'aumône au prince évêque de Liége.

Pensa pauperiem, princeps præclare, poeta.

Il n'est pas le premier qui ait perdu son temps à vaincre les difficultés de cette espèce. Sous Charles-le-chauve, un Ubaldus *ou* Uchaldus, bénédictin, fit un pareil poème en l'honneur des chauves, dont tous les mots commençoient par un C. Il a été imprimé avec le *Pugna porcorum*, ensuite dans le *Lusus ingenii*, recueilli par Seybold, Strasbourg, 1792, in-12.

† PLACETTE (Jean de la), né à Pontac en Béarn, l'an 1639, d'un ministre qui exerça le ministère en France dès l'an 1660. Mais après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se retira

en Danemarck, où il demeura jusqu'à la mort de la reine, arrivée en 1711. Cette princesse l'avoit appelé auprès d'elle. La Placette passa de Danemarck en Hollande, et fixa d'abord sa résidence à La Haye, ensuite à Utrecht, où il mourut le 25 avril 1718. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de morale, qui l'ont fait regarder comme le Nicole des protestans. Ses mœurs soutenoient l'idée que ses écrits donnoient de lui ; et il exerçoit sa charité sur les malheureux de toutes les communions. Ses principaux ouvrages sont, I. *Nouveaux Essais de Morale*, 6 vol. in-12. II. *Traité de l'Orgueil*, dont la meilleure édition est celle de 1699. III. *Traité de la Conscience*. IV. *Traité de la Restitution*. V. *La Communion dévote*, dont la meilleure édtiion est celle de 1699. VI. *Traité des Bonnes OEuvres en général*. VII. *Traité du Serment*, in-12. VIII. *Divers Traités sur des matières de Conscience*, in-12. IX. *La Mort des Justes*, in-12. X. *Traité de l'Aumône*, in-12. XI. *Traité des Jeux de hasard*, in-12. XII. *La Morale Chrétienne abrégée*, dont la meilleure édition est celle de 1701, in-12. XIII. *Réflexions Chrétiennes sur divers sujets de Morale*, in-12. XIV. *De insanabili Ecclesiæ Romanæ scepticismo, Dissertatio*, 1686 ou 1696, in-4°. XV. *De l'autorité des Sens contre la Transsubstantiation*, in-12 XVI. *Traité de la Foi divine*, 4 tom. in-4°. XVII. *Dissertation sur divers sujets de Théologie et de Morale*, in-12. On pourroit faire un choix de ce qu'il y a de meilleur dans les différens ouvrages de morale de la Placette ; car ses livres de controverse n'en valent pas la peine. On y remarque un esprit net, qui débrouille heureusement les questions les plus embarrassées, et un jugement sain qui ne manque de parvenir à son but que quand les préjugés de parti l'en détournent. Sans être aussi profond que Nicole, aussi ingénieux que la Rochefoucauld, il plaît aux gens de bien par une morale solide, également éloignée de la rigueur et du relâchement. Son style est simple et uni, mais quelquefois diffus. Il fut du nombre des ministres protestans qui réfutèrent Bayle, et publia contre lui une *Réponse* à deux objections sur l'origine du mal et sur le mystère de la Trinité, Amsterdam, 1707, in-12 ; avec un *Eclaircissement* pour servir de suite à cette Réponse, 1709, in-12. Dans ces deux petits ouvrages, il démèle les équivoques et les subtilités de Bayle.

PLACIDE (le père), entra chez les augustins déchaussés de la place des Victoires, à Paris, en 1666. Il continua de s'y appliquer à la géographie, et fit un grand nombre de cartes, dont la plus estimée est celle du *Cours du Pô*. Cet habile homme mourut à Paris, le 30 novembre 1734, à 86 ans, avec le titre de géographe ordinaire du roi, qu'il avoit obtenu en 1705.

PLACIDIE (GALLA PLACIDIA), fille de Théodose-le-Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, demeuroit ordinairement avec le dernier de ces princes. Alaric s'étant emparé de Rome en 409, la mit dans les fers. Ataulphe, son beau-frère, sensible aux charmes de son esprit et de sa figure, conçut une violente passion pour elle. Il l'épousa en 414, et lui fit présent des plus riches dépouilles de Rome. Le pouvoir que Placidie

acquit sur l'esprit de son époux, fut tel, qu'elle parvint à lui faire quitter l'Italie que ce barbare vouloit saccager. Après la mort d'Ataulphe, tué à Barcelone en 415 par un de ses domestiques, elle retourna auprès d'Honorius, qui la remaria à Constance, associé à l'empire. Ce second époux lui ayant encore été enlevé, elle consacra tous ses soins à l'éducation du fils qu'elle avoit eu de lui, (VALENTINIEN III.) Cette princesse mourut à Ravenne en 450, après s'être signalée par un courage au-dessus de son sexe et par les vertus de son état.

* PLACOTOMUS, en allemand, *Brettschneider*, (Jean), médecin, né à Murstadt, reçu docteur à Wittemberg, fut d'abord professeur primaire en l'université de Kœnisberg, et ensuite premier médecin de la ville de Dantzick où il mourut en 1574, à l'âge de 60 ans. Placotomus, renommé par ses connoissances, possédant parfaitement la langue grecque, a laissé les ouvrages suivans, I. *Oratio de ratione discendi et præcipuè medicinam*, Lipsiæ, 1552, in-8°. Argentorati, 1607, in-12. II. *De distillationibus chymicis; de causâ conjunctâ et temperamento santalorum et camphoræ; de venæ sectione in omni pleuritidine; de odoribus*; Francofurti ad Viadrum, 1553, in-8° et in-12. III. *Polybi, de diætâ salubri, sivè, de victu privatorum libellus*, Antverpiæ, 1561, in-16. IV. *Hippocratis aphorismi in locos communes digesti*, ibidem, 1562, in-12, etc., etc.,

* PLAIA (Melchior), apothicaire instruit et savant botaniste, né à Palerme. Ses talens lui méritèrent l'emploi d'examinateur des apothicaires du royaume de la Sicile. Il mourut dans sa ville natale, en 1704, laissant un ouvrage inédit, sous le titre de *Lucidarium pharmaceuticum*; et un autre imprimé à Palerme, 1682, in-12, intitulé : *Tyrocinii pharmaceutici examen in tres libros distinctum*.

PLAINES (François CHALIGNY des), a donné au théâtre la tragédie de *Coriolan*, 1722; il est mort à Paris, de la petite vérole, en septembre 1723, à la fleur de son âge.

* PLAISANCE (P. D. Calisti de), chanoine régulier de St.-Jean-de-Latran, né à Plaisance, le 18 avril 1484, fut un des plus féconds orateurs sacrés de son temps. On a de lui des *Sermons*, et une *Explication* du prophète Aggée, qu'il prononça dans la cathédrale de Mantoue, en 1537, et qui fut imprimée à Pavie par les soins de Thésée Ambrogio, aussi chanoine de St.-Jean-de-Latran.

* PLANAT (Jacques), docteur en droit canon, et grand vicaire de l'évêque de Beziers, en 1656, est auteur d'un excellent ouvrage ascétique, intitulé, *Schola Christi*, dont on a donné une traduction libre en français, Paris, 1791, 3 vol. in-12.

PLANCHE (N... LE FEVRE de la) avocat du roi à la chambre du domaine, exerça cet emploi pendant 32 ans avec un succès distingué. Il s'en démit en 1732, et obtint de lettres de conseiller d'honneur avec voix délibérative au bureau des finances et à la chambre du domaine. Il mourut à Paris en 1738, dans un âge assez avancé. Ses vastes connoissances le firent distinguer par les magistrats et les ministres, et ils l'employèrent souvent. Nous

avons de lui un ouvrage posthume, très-savant, qui a paru en 1765, à Paris, en 3 vol. in-4°, sous ce titre : *Mémoires sur les matières Domaniales*, ou *Traité du Domaine*, avec des notes par Lorry, habile avocat. Les lumières réunies de l'auteur et du commentateur, rendirent cet ouvrage très-intéressant.

*. II. PLANCHE (Louis Regnier de la) gentilhomme parisien, imbu des préjugés de Calvin et confident du maréchal de Montmorency, a laissé une *Histoire* de l'état de la France sous le règne de François II.

† PLANCHER (dom Urbain), né à Chenus, dans le diocèse d'Angers, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, remplit les devoirs de supérieur dans divers monastères de Bourgogne, et mourut dans celui de Saint-Bénigne de Dijon, en 1750, âgé de 83 ans. Ce fut dans cette maison qu'étant chargé du poids du gouvernement, il entreprit l'*Histoire du duché de Bourgogne*. Il en donna 3 vol. in-fol., Dijon, 1741-1748. Le quatrième parut après sa mort, par les soins de son associé. Cet ouvrage, enrichi de notes, de dissertations savantes, et de pièces justificatives, renferme l'Histoire générale et particulière de la province. On a reproché à l'auteur de trop parler de fondations d'abbayes et d'histoires monastiques ; de n'être pas assez précis ; d'écrire avec peu d'agrément. Mais il est exact et par là utile.

PLANCIADES, *Voy.* FULGENTIUS.

PLANCINE, femme de Pison, qui fut accusé d'avoir empoisonné Germanicus, n'étoit pas moins coupable de ce crime que son mari ; mais, soit que l'empereur Tibère l'aimât, parce qu'elle étoit ennemie d'Agrippine, dont il ne pouvoit souffrir la vertu ; soit que l'impératrice Livie intercédât pour elle, il obtint sa grace de ses juges. Tant que son mari eut quelque espérance d'être absous, elle lui promit d'être la compagne de sa vie et de sa mort : mais lorsqu'elle eut obtenu grace pour elle, tout son soin fut de séparer sa cause d'avec celle de Pison. C'étoit une femme d'un esprit superbe, d'un caractère violent, dont Livie se servoit pour persécuter Agrippine qu'elle haïssoit. Tous les affronts qu'elle fit à cette princesse, ne demeurèrent pourtant pas impunis ; car, après la mort d'Agrippine, une foule d'accusateurs se déclarèrent contre Plancine, qui, suivant l'exemple de son mari, fut contrainte de se donner la mort, vers l'an 33 de J. C.

* PLANCIUS (Pierre), né à Drenoutre en Flandre, se forma dans les principes de la religion protestante en Allemagne et en Angleterre, et en 1577 fut appelé au ministère évangélique. Il l'exerça au milieu des persécutions, dans le Brabant et dans la Flandre, jusqu'à ce qu'en 1578, l'église d'Amsterdam l'appellât dans son sein. Il se montra zélé défenseur de l'orthodoxie, et fut nommé au synode de Dordrecht, en 1618, un des réviseurs de la nouvelle version de l'ancien Testament. Plancius eut encore un autre genre de mérite ; il s'étoit fort appliqué aux connoissances astronomiques, géographiques, et à celles de la navigation. Il traça l'itinéraire des premiers vaisseaux qui furent envoyés d'Amsterdam aux Indes orientales. Il conseilla aussi les expé-

ditions pour le Pôle austral, dans l'espérance de trouver par le nord un nouveau passage à la Chine. Il est plusieurs fois question de Plancius dans les négociations de Jeannin, qui vouloit engager Henri IV à établir aussi en France la navigation des Indes orientales. Plancius est mort en 1622, laissant cinq de ses fils établis dans le ministère évangélique. Il avoit défendu qu'on l'enterrât à l'église.

* I. PLANCHON (Pierre-Arnault), né à Strasbourg en 1732, nommé chirurgien-élève de la marine en 1754, breveté et embarqué, en 1756, comme chirurgien-major sur la frégate l'*Atalante*, ne cessa de naviguer sur les vaisseaux de l'état jusqu'en 1768, où il reçut du grand amiral de France le titre de premier chirurgien de l'amirauté au port du Havre et ressorts. Planchon n'a point fait d'ouvrages, mais il n'en est pas moins recommandable par l'excellence de sa pratique. Il étoit membre correspondant de l'ancienne académie de chirurgie ; en 1796, il reçut le même titre de la société de médecine de Paris, et, en 1807, de la société médicale d'émulation. Il fut aussi membre du comité central de vaccine du département de la Seine-Inférieure. Il est mort au Havre, le 11 août 1809.

* II. PLANCHON (Jean-Baptiste-Luc), né à Renaix, en Flandres, en 1734, fit ses études à l'université de Louvain, où il obtint ses grades dans la faculté de médecine. Son application constante et suivie, le fit exceller dans son art. Il a enrichi le Journal de Médecine de beaucoup de *Mémoires* intéressans. Les principaux ont pour objet : Les suites des couches, le mal de gorge gangreneux, les hydropisies, les hémorrhagies scorbutiques avec éruption pétéchiale, une fluxion catharrale de la vessie, les fièvres intermittentes et éruptives, les affections du foie et des poumons, les épidémies, les vers, les coliques.

* PLANCHOT (Guillaume), prédicateur, né à Tarascon, en Provence, le 9 avril 1737, fut à peine ordonné prêtre, qu'il publia quelques *Sermons* dans sa patrie, qui enlevèrent tous les suffrages. Un tel début devoit nécessairement le faire rechercher des connoisseurs et lui acquérir de la réputation : aussi plusieurs de ses amis le sollicitèrent-ils à se rendre dans la capitale, bien persuadés qu'il y tiendroit un rang distingué. En effet, quelque temps après son arrivée, il fut nommé vicaire de la paroisse de Saint-Roch, et prononça, en présence des académies des sciences et des belles-lettres, réunies, le panégyrique de Saint-Louis. Ce discours, qui fut imprimé, fit un si grand bruit parmi les grands et les savans, que l'abbé Planchot fut chargé de prononcer celui de la Cène devant le roi, et celui du Saint-Esprit devant les chevaliers de cet ordre. Malheureusement il n'eut pas le temps de satisfaire à ses promesses ; une mort prématurée vint enlever, à la fleur de son âge et au commencement de sa brillante carrière, celui qui auroit à coup sûr illustré son pays, et rappelé les beaux jours de Bourdaloue et de Massillon.

PLANCUS (Caïus Plotius), ayant été proscrit par les triumvirs Antoine, Lépide et Octave, se cacha. Ses esclaves pris par ceux qui le cherchoient, soutinrent

long-temps au milieu des supplices qu'ils ne savoient point où étoit leur maître. Plancus ne souffrit point qu'on les tourmentât davantage : il vint présenter sa tête aux soldats.

* PLANCY *ou* PLANTIUS (Guillaume), né au Mans, fit son cours de licence à Paris, en 1552 et 1553, fut reçu docteur en 1654, et mourut en 1568. Il traduisit du grec en latin différens morceaux d'Hippocrate, de Galien, de Plutarque, de Philon, de Synesius, et fit des *Notes* sur les ouvrages de Fernel. On lui doit particulièrement une édition des *Lettres grecques de Guillaume Budé*, laquelle parut en 1540. On a encore de lui, I. *Hippocratis aphorismi græcè et latinè*, Genevæ, 1595, in-12, Parisiis, 1657, in-24. Suivant Lipénius, il y en a encore une édition de Lyon, de 1561, in-12; et dans le catalogue des livres de Falconet, on en cite deux autres : l'une de Genève, 1580, in-12 ; l'autre de Paris, 1621, in-16. II. *La Vie de Fernel*, imprimée, pour la première fois, avec les OEuvres de ce médecin, dans l'édition de Francfort, de 1607, in-4°.

* PLANERI (Jean), né, en 1480, à Quinzano, dans le Bressan, fit ses premières études à Venise, et se rendit ensuite à Padoue, où il prit le bonnet de docteur. De retour dans sa patrie, il y exerça son art avec distinction, et y mourut en 1570. Ses ouvrages sont, I. *Dubitationes et solutiones in III Galeni de diebus criticis*; Venitiis, 1574. II. *Febrium omnium simplicissima divisio et compositio, ex Galeno et Avicennâ*, ibid, 1595, in-4°. III. *In tertium Galeni de diebus criticis scholia*. IV. *Consilium Viennæ propositum de morbo gallico*. V. *Epistolarum liber*. VI. *Opusculum de Lacte*, etc.

* PLANERUS *ou* PLANER (André), né en 1546, dans le comté de Tirol, fit le cours de ses études à Tubingue, où il prit le bonnet de docteur en médecine, en 1569, et mourut en 1607. On a de lui, I. *Methodus investigandi locos affectos*, Tubingæ, 1579, in-4°. II. *De Methodo medendi liber unus*, Basileæ, 1583, in-8°. III. *De methodo medendi liber secundus*, ibid, 1585, in-8°.

PLANQUE (François), docteur en médecine, né à Amiens en 1696, mort le 19 septembre 1765, est auteur de quelques ouvrages qui ont fait honneur à son savoir, I. *Chirurgie complète, suivant le système des modernes*, 2 vol. in-12 : Traité élémentaire, dont les chirurgiens conseillent la lecture à leurs élèves. II. *Bibliothèque choisie de Médecine*, tirée des ouvrages périodiques, tant français qu'étrangers : cette collection curieuse, continuée et achevée par Goulin, forme 9 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12. III. La traduction des *Observations rares de médecine et de chirurgie*, de Vander-Viel, 1758, 2 vol. in-12. IV. Planque dirigea diverses éditions d'Ouvrages de médecine et de chirurgie, et les enrichit de notes.

PLANTAGENET, *Voyez* EDMOND n° V, et EDOUARD n° XI.

I. PLANTAVIT DE LA PAUSE (Jean) né dans le diocèse de Nîmes, d'une famille ancienne; fut élevé par ses parens dans les opinions de Calvin, et fut ministre à Beziers. Il fit abjuration en 1604, et se livra tout entier à l'étude de

l'Ecriture-Sainte et de la Théologie. Il devint ensuite grand-vicaire du cardinal de la Rochefoucault, puis aumônier d'Elizabeth de France, reine d'Espagne. Cette princesse lui procura l'évêché de Lodève en 1625. Il prit part à la révolte de Montmorency, et eut le bonheur d'échapper au supplice qu'il méritoit. Ses incommodités l'ayant obligé de s'en démettre en 1648, il se retira au château de Margon, dans le diocèse de Beziers. Il y mourut le 21 mai 1651, à 75 ans. Ses connoissances étoient très-vastes, surtout dans les langues orientales. On a de lui, I. *Chronologia præsulum Lodovensium*, Aramont, 1634, in-4°. II. Un *Dictionnaire hébreu*, Lodovæ, 1645, 3 vol. in-fol.

II. PLANTAVIT DE LA PAUSE (Guillaume). *Voyez* MARGON.

* PLANTEDIO (Manilio), prêtre de Cosenza, au 16e siècle, a laissé un *Abrégé de l'Histoire de Guicciardini*, qui a eu deux éditions. La première est celle de Florence, in-4°, sans date d'année. Elle est précédée d'une vie de Guicciardini, écrite par François de Raphaël Rondinelli, gentilhomme Florentin. L'autre édition est de Rome, 1572, in-8°. Sansovino a fait aussi un abrégé de cette histoire, plus diffus à la vérité, mais plus exact que celui de Plantedio, qui est maigre et décharné.

PLANTERRE, d'abord acteur à Paris, mort en cette ville en 1799, dans la misère et laissant une famille nombreuse, a donné au théâtre, I. *Agnès de Châtillon*, opéra en trois actes. II. *Midas au Parnasse*. III. Les *Deux ermites*, opéra en un acte. IV. La *Famille indigente*. V. Le *Bailli coiffé*, la *Tentation de saint Antoine*, les *Charlatans*, la *Triple Vengeance*, etc.

PLANTIN (Christophe), né à Mont-Louis, près de Tours, en 1514, porta l'art d'imprimer, qu'il avoit appris à Caen, de Robert Macé, à un haut degré de perfection. Il se retira à Anvers ; et le bâtiment qui servoit à ses presses, étoit regardé comme un des principaux ornemens de de cette ville. Les dépenses qu'il avoit faites pour se procurer les plus beaux caractères et les plus savans correcteurs, tels que Corn. Kilian, Théod. Pulman, Ant. Gheesdael, Victor Giselin, François Raphélengius (*Voyez* I. KILIAN), montoient à des sommes immenses. On prétend même qu'il employoit des caractères d'argent. Une riche bibliothèque ajoutoit à l'admiration des étrangers. Le détail des ouvrages sortis de ses presses seroit trop long. Il mourut en 1589, avec le titre d'archi-imprimeur du roi d'Espagne, après avoir amassé de grandes richesses, dont il se servit pour honorer les sciences et aider les savans. Plantin avoit plus de réputation en qualité d'imprimeur, qu'en qualité de savant. S'il en faut croire Balzac, il ignoroit la langue latine, quoiqu'il fît semblant de la savoir. Juste-Lipse, dit-il, lui garda fidèlement le secret jusqu'à sa mort. Il lui écrivoit des lettres en latin, et dans le même paquet, il lui en envoyoit l'explication en flamand. Mais comment tant de savans qui visitèrent Plantin, ne s'aperçurent-ils pas de son ignorance ? c'est ce que Balzac n'explique point, et ce qui rend son anecdote un peu difficile à croire. Son chef-d'œuvre est la *Polyglotte*, qu'il imprima sur l'exemplaire d'Alcala. Cette édition fut aussi préjudi-

niable pour lui que glorieuse. Philippe II ayant exigé avec rigueur l'argent qu'il lui avoit prêté pour cette entreprise ; cet imprimeur faillit être ruiné. Ce remboursement gêna du moins beaucoup son commerce.

PLANUDES (Maxime), moine de Constantinople, florissoit vers l'an 1327. L'empereur Andronic le Vieux l'envoya à Venise, à la suite d'un ambassadeur. Planudes prit du goût pour l'église latine, et ce penchant le fit mettre en prison. Pour obtenir sa liberté, il écrivit contre les latins, mais avec si peu de force, que le cardinal Bessarion en concluoit que son cœur n'avoit eu aucune part à cette production de son esprit. Nous avons de ce moine grec, I. Une *Vie d'Esope*, qui est un tissu de contes absurdes et d'anachronismes grossiers. (*Voyez* MEZIRIAC.) A cette Vie, il ajouta plusieurs Fables, qu'il publia sous le nom de ce célèbre philosophe, mais qu'au style on reconnoît être de Planudes. II. Une édition du recueil d'*Epigrammes* grecques, connu sous le nom de l'*Anthologie*, dont la première édition est de Florence, 1494, in-4°; et la meilleure de Francfort, 1600, in-folio.

* PLAT (Josse Le), né à Malines en 1733, y commença ses études, qu'il acheva à Louvain, avec le plus grand succès. Il resta dans cette ville pour y approfondir toutes les parties du droit civil et canonique, y fut nommé professeur, et reçut en 1766 le bonnet de docteur. Les antiquités ecclésiastiques devinrent ensuite l'objet de ses méditations, lorsque le gouvernement lui eut confié la chaire de droit canonique, dans laquelle il fut maintenu lors de la réforme introduite dans l'université, en 1787, par Joseph II. Le Plat, persuadé que dans l'exposition des droits hiérarchiques, il faut suivre, non les préjugés d'Isidore, de Gratien, de Grégoire VII, mais les règles tracées par les canons et la tradition, développa les principes et les conséquences des libertés gallicanes ; ce qui lui attira des ennemis et des persécuteurs. En homme sage, Le Plat prit la fuite ; mais ses meubles furent pillés, on dévasta ses propriétés. Quand l'ordre fut rétabli, le gouvernement autrichien lui accorda une pension équivalente à ses honoraires, lorsqu'il étoit professeur ; mais cette pension cessa lors de la retraite des Autrichiens. Depuis cette époque, il continua dans la retraite ses études, lorsqu'en 1806 il fut nommé professeur de droit romain et directeur de l'école de droit à Coblentz ; il a rempli cette place avec distinction, jusqu'à sa mort arrivée le 6 août 1810. On a de lui les ouvrages suivans : I. Une édition in-4° du *Concile de Trente*, la plus complète qui existe, avec une préface qui trouva des contradicteurs ; l'éditeur leur répondit par le livre ayant pour titre : *Jodoci Le Plat vindiciæ assertorum in præfatione codicis concilii Tridentini præmissâ*, Lovanii, 1780, in-4°. II. Un *Recueil* des actes et pièces relatives à ce concile. Ce recueil est le plus complet que nous ayions sur ce sujet, le gouvernement belgique lui ayant ouvert ses archives : quantité de documens qui n'avoient jamais vu le jour, y sont insérés. Cette collection est en 7 vol. in-4°, de l'imprimerie de l'université. M. Plank, professeur de Gottingue, a publié depuis cette époque quelques fascicules

de pièces inédites, sur le concile de Trente. Les archives de Florence et de Madrid en recèlent d'autres, qui pourroient former 2 vol. III. Une *Dissertation* contre ce qu'avoit établi, dans ses leçons, le docteur Van de Velde, relativement à la règle IV du concile de Trente, sur la lecture de la Bible en langue vulgaire. IV. Une *Dissertation* sur le pouvoir d'établir des empêchemens dirimens du mariage, et de l'origine des empêchemens existans, in-8°, 1782; il soutient le droit de l'autorité civile. Le docteur Van de Velde, partisan du sentiment opposé, crut terrasser Le Plat dans une thèse publique du 18 juin 1784, où il soutient que le contraire est un dogme de foi. Cela lui attira des désagrémens de la part du gouvernement; ce qui ne l'empêcha pas de publier, la même année, ses *Vindiciæ dissertationis canonicæ de sponsalibus et matrimoniorum impedimentis adversùs thesim, die 18 junii, in scholâ theologicâ propugnatam*. Outre un grand nombre de *Lettres* sur divers sujets, et qui ont été imprimées, il a laissé divers manuscrits, entre autres, un *ouvrage* sur les erreurs historiques du bréviaire romain.

* PLATEARIUS (Jean), médecin de Salerne, qui vivoit vers la fin du 13e siècle, a publié les ouvrages soivans : I. *Expositiones et Commentationes ad Nicolaï Antidotarium*, Venetiis, 1497, in-fol.; avec les écrits de Sérapion *ibid.*, 1527, in-fol.; avec ceux de Mesué. II. *De simplici medicinâ liber, inscriptus circà instans, quo simplicia medicamenta usitatoria alphabeti serie describuntur*, Lugduni, 1512, in-4°; à la fin du dispensaire de *Nicolas*, Parisiis, 1582, in 4°. III. *Practica brevis morborum curandorum, etiam febrium; unà cum libro de simplici medicinâ*, Lugduni, 1525, in-fol., avec les OEuvres de Serapion, et le *Thesaurus Pauperum*.

PLATEL (l'abbé). *Voyez* NORBERT (le père), n° II.

* PLATER (Félix), né à Bâle, en 1536, se rendit à Montpellier, où il obtint les honneurs du doctorat, en 1556; de retour dans sa patrie, il y fut nommé à une chaire de médecine, en 1560, où il enseigna pendant plus de cinquante ans. Ce médecin étudia aussi, avec succès, la botanique et l'histoire naturelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *De Corporis humanis structurâ et usu libri tres*, Basileæ, 1583 et 1603, in-folio, avec des planches, tirées, pour la plupart, de Vésale et de Coiter; car il n'y a que ceux qui représentent l'organe de l'ouïe et de la vue, qui appartiennent à l'auteur. II. *Praxeos medicæ*, 3 vol., Bâle, 1602, in-8°; *ibid.*, 1625, 1656, 1736, in-4°. Emmanuel Kœnig a enrichi la dernière édition d'une préface de sa façon. III. *Consilia medica*, Francofurti, 1615, in-4°, dans la collection de Brindelius.

* PLATIENSIS (Michel), de l'ordre des frères mineurs de l'observance de St. François, vivoit sous Frédéric III, roi de Sicile, dans le 14e siècle. On a de lui, *Historia Sicula ab excessu Friderici usque ad annum* 1361.

I. PLATIÈRE (Imbert de la), ou PLATERE, d'une ancienne maison du Nivernois, et plus connu sous le nom de *Maréchal de Bourdillon*, fit ses premières armes en 1544, à la bataille de

Cerisoles, et fut employé depuis dans les plus importantes affaires du royaume. Il sauva le tiers de l'armée et deux pièces de canon, après la malheureuse défaite de Saint-Quentin. Le roi d'Espagne l'envoya comme ambassadeur à la diète d'Augsbourg, l'an 1559. Ce fut malgré ses remontrances réitérées, qu'on rendit, l'an 1562, au duc de Savoie, le marquisat de Saluces, et les places du Piémont où il commandoit; encore ne les rendit-il qu'après que le duc eut payé les garnisons et prêté 50,000 écus au roi. De retour en France, il servit au siége du Havre-de-Grace, en 1563, et reçut le bâton de maréchal l'année suivante. Il mourut à Fontainebleau l'an 1567. C'étoit un capitaine recommandable par son amour pour le bien public, par son courage et par sa prudence. Sa famille, qui n'étoit connue que depuis son bisaïeul, finit en 1562, par la mort de son neveu, tué à la bataille de Dreux.

II. PLATIÈRE. *Voy.* ROLAND.

PLATINE (Barthélemi Sacchi, *dit*), né en 1421, dans un village nommé Piadena (en latin, *Platina*), entre Crémone et Mantoue, d'où il prit le nom de *Platine*, suivit d'abord le métier des armes. Il s'appliqua ensuite aux sciences, et se distingua de la foule. Ses talens lui ayant inspiré le désir de se produire à Rome, le cardinal Bessarion lui donna un appartement dans son palais, et obtint pour lui, du pape Pie II, quelques petits bénéfices, ensuite la charge d'abréviateur apostolique. Paul II, successeur de Pie II, ayant cassé tous les abréviateurs, sans avoir égard aux sommes qu'ils avoient déboursées pour l'achat de ces charges, Platine s'en plaignit amèrement. Il écrivit à ce pontife une lettre très-vive : pour toute réponse, on le mit en prison, où on le chargea de fers. Il en sortit au bout de quelques mois, à la prière du cardinal François de Gonzague; mais il eut ordre de rester dans Rome. Le pape, qui ne l'aimoit point, et ne croyoit pas en être aimé, l'accusa d'avoir conspiré contre sa personne, et lui fit essuyer les tourmens de la question. Platine n'avoua rien, parce qu'il n'avoit rien à avouer; mais on ne l'en retint pas moins prisonnier pendant un an, soit qu'il ne se fût pas entièrement disculpé, soit qu'on eût honte de reconnoître qu'on avoit traité cruellement un homme de mérite, sur des soupçons mal fondés. Paul fit ensuite espérer à Platine qu'il lui procureroit quelque bon établissement; mais ce pape mourut d'apoplexie avant d'effectuer ses promesses. Sixte IV, son successeur, répara ses torts : il le rétablit dans ses charges, et lui donna celle de bibliothécaire du vatican. Comblé de graces et placé dans son élément, au milieu des arts, des savans et des livres, il cultiva les lettres avec tant de succès, qu'il fut regardé comme un des premiers littérateurs de son siècle. Il mourut de la peste, en 1481. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le principal est l'*Histoire des papes, depuis St. Pierre jusqu'à Sixte IV*, auquel il la dédia, et par l'ordre duquel il l'avoit entreprise. L'auteur auroit pu mettre plus de discernement et d'exactitude dans les faits, plus d'élégance et de pureté dans le style; mais on doit lui pardonner ces petites taches, en faveur de son amour pour la vérité : il flatte en quelques endroits les souverains pontifes, et ne les ménage aucunement dans

plusieurs autres. La 1re édition de cette Histoire est celle de Venise, 1479, in-folio, en latin. Il y en a eu depuis un grand nombre d'autres, dans lesquelles on a retranché bien des traits hardis. L. Coulon l'a traduite en français, 1651, in-4°; elle l'avoit déjà été en 1519, in-fol. Ses autres ouvrages sont, I. Des *Dialogues sur le vrai et le faux bien*, pleins d'ennuyeuses moralités. II. Un livre *du Remède d'amour*, Leyde, 1646, in-16, qui est traduit en français et joint à celui de Fulgose, Paris, 1582, in-4°. III. Un *Dialogue de la vraie noblesse*. IV. Deux *du bon citoyen*. V. Le *Panégyrique du cardinal Bessarion*. VI. Un Traité *De Pace Italiæ componendâ*, et *de Bello Turcis inferendo*. VII. D'autres *Traités* qui se trouvent dans le recueil de ses OEuvres. VIII. *Histoire de Mantoue et de la famille des Gonzague*, en latin, publiée par Lambecius, Vienne, 1675, in-4°; elle est écrite avec moins de liberté que son Histoire des papes. IX. Une *Vie* curieuse et intéressante de Nerio Capponi, insérée par Muratori dans le 20e tome de ses Ecrivains d'Italie. X. Un *Traité sur les moyens de conserver la santé*, *et de la Science de la cuisine*, à Bologne, en 1498, et à Lyon, en 1541, in-8°. Il y en a une traduction française, par Didier Christol, imprimée plusieurs fois dans le 16e siècle, in-8° et in-folio. Toutes les OEuvres de Platine sont en latin; elles furent imprimées à Cologne en 1529 et 1574, et à Louvain en 1572, in-folio.

* PLATNER (Jean-Zacharie), médecin-chirurgien, né à Chemnitz, en Mesnie, le 16 août 1694, d'un des premiers commerçans de cette ville, reçut à Hall les honneurs du doctorat, en 1716. Pour étendre ses connoissances, ce médecin parcourut une partie de l'Europe, et revint à Chemnitz en 1719. Il se rendit ensuite à Léipsick, où il fut nommé professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie. En 1724, il obtint la chaire de physiologie; en 1737, il passa à celle de pathologie; et en 1747, à celle de thérapeutique. Il mourut dans cette ville, le 19 décembre de cette année. Ce médecin fut un de ces hommes dont le goût décidé pour la profession qu'ils ont etnreprise, tourne en une sorte de passion. Il ne négligea aucun des moyens qui pouvoient perfectionner ses connoissances. On a de lui, I. *Institutiones chirurgiæ rationalis, tum medicæ, tum manualis*, Lipsiæ, 1745, 1758, 1761, in-8°, avec figures; Venetiis, 1747, in-4°, en allemand; Léipsick, 1748 et 1749, 2 vol. in-8° : c'est un précis de chirurgie, que Platner a tiré des meilleures sources, et auquel il a joint ses propres observations. II. *Opusculorum chirurgicorum et anatomicorum, tom. duo. Dissertationes et prolusiones*, Lipsiæ, 1749, in-4°, avec fig. : ce fut Frédéric PLATNER, son fils, professeur en droit, qui fit imprimer cet ouvrage. III. *Ars medendi singulis morbis accommodata*, Lipsiæ, 1765, in-8° : ce traité dont Platner avoit légué le manuscrit à J. Benjamin Boëhmar, son disciple, sous la condition de ne jamais le rendre public, fut publié par les soins du libraire Fritsch, à qui il en tomba une copie entre les mains, dix-huit ans après la mort de l'auteur. Le fils de celui-ci fit les plus vives instances à l'imprimeur pour l'engager à respecter les dernières volontés de son père; mais le profit que Fritsch crut retirer de

son édition, et l'utilité dont on lui dit que cet ouvrage pourroit être au public, le firent passer par-dessus toutes les représentations. Tel que soit ce traité, il est fort éloigné d'être ce qu'il auroit été, si l'auteur y avoit mis la dernière main.

I. PLATON, fils d'Ariston et chef de la secte des académiciens, naquit à Athènes vers l'an 429 avant J. C., d'une famille illustre. Il descendoit de Codrus par son père, et de Solon par sa mère; mais on n'a pas trouvé cette origine assez belle; on l'a fait fils d'Apollon, et on a ajouté que, peu de temps après sa naissance, un essaim d'abeilles vint voltiger autour de son berceau, et déposa du miel sur ses lèvres : ce qui fut un présage de l'éloquence dont il devoit être doué. On l'appela d'abord Aristocle, du nom de son aïeul; mais son maître de palestre l'appela *Platon*, à cause de ses épaules larges et carrées. Dès son enfance il se distingua par une imagination vive et brillante. Il saisit avec transport et avec facilité les principes de la poésie, de la musique et de la peinture. Les charmes de la philosophie l'arrachèrent à ceux des beaux arts. Il avoit fait plusieurs *tragédies*; il les jeta au feu : et dès l'âge de 20 ans, il s'attacha uniquement à Socrate, qui l'appeloit le *Cygne de l'académie*. Le disciple profita si bien des leçons de son maître, qu'à 25 ans il avoit la réputation d'un sage consommé : Athènes gémissoit dans ce temps-là sous l'oppression des trente tyrans. Le premier usage que Platon voulut faire de sa philosophie, fut de réformer un gouvernement si insupportable; ses tentatives n'eurent point de succès. Les tyrans furent chassés à la vérité, mais sans que le bien public y gagnât. Le peuple s'empara de toute l'autorité. Ainsi, l'état fut sans ordre et sans discipline; les lois furent foulées aux pieds. Les caprices d'une multitude ignorante et tumultueuse régloient et gouvernoient alors les affaires les plus importantes. Platon désolé de voir sa patrie livrée aux factions, se retira chez Euclide à Mégare. Il visita ensuite l'Egypte, pour profiter des lumières des prêtres de ce pays, et des hommes illustres en tout genre qu'il produisoit alors. Non content des connoissances dont il s'étoit enrichi en Egypte, il alla dans cette partie de l'Italie qu'on appeloit la grande Grèce, pour y entendre les trois plus fameux pythagoriciens de cette époque. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, et sur-tout les embrâsemens du mont Etna. De retour dans son pays après ses savantes courses, il fixa sa demeure dans un quartier du faubourg d'Athènes, appelé Académie. C'est là qu'il ouvrit son école, et qu'il forma tant d'élèves à la philosophie. (*Voyez* AXIOTHÉE *et* DIOGÈNE II.). La beauté de son génie, l'étendue de ses connoissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation répandirent son nom dans les pays les plus éloignés. Denys-le-jeune, tyran de Syracuse, enflammé du désir de le connoître et de l'entretenir, lui écrivit des lettres également pressantes et flatteuses, pour l'engager de se rendre à sa cour. Le philosophe n'espérant pas beaucoup de fruit de son voyage auprès d'un tyran, ne se pressa pas de partir. On lui dépêcha courrier sur courrier. Enfin il se mit en chemin et arriva en Sicile. Il y fut reçu avec les plus grands honneurs; le

tyran offrit un sacrifice pour célébrer le jour de son arrivée. Platon trouva en lui les plus heureuses dispositions ; Denys haït bientôt le nom de tyran, et voulut régner en père ; mais l'adulation s'opposa au progrès de la philosophie. Platon retourna en Grèce : à son retour, il passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de considération, auxquels il ne se fit pas connoître. Il retourna avec eux à Athènes, où il les logea chez lui. Ils n'y furent pas plutôt, qu'ils le pressèrent de les mener voir Platon. Le philosophe leur répondit en souriant : *Le voici*. Les étrangers surpris de n'avoir pas discerné le mérite de ce grand homme à travers les voiles de la modestie qui le couvroient, l'en admirèrent davantage.... Après l'anéantissement de la tyrannie dans la Sicile et la mort de Dion qui l'avoit renversée, les Siliciens écrivirent au philosophe grec pour lui demander s'ils devoient rétablir la tyrannie ou la domination du peuple. Platon leur répondit : « Un état n'est jamais heureux ni sous le joug de la tyrannie, ni dans l'abandon d'une trop grande liberté. Le plus sage parti est d'obéir à des rois, sujets eux-mêmes aux lois. La servitude et l'excessive liberté sont également dangereuses et produisent à peu près les mêmes effets ». Ce peu de mots fait assez connoître que Platon avoit des idées saines sur l'art de gouverner les hommes. On n'en est pas moins convaincu par la réponse qu'il fit aux Cyréniens, auxquels il refusa de donner des lois. « Vous êtes trop attachés aux richesses, dit-il, et je ne crois pas qu'un peuple qui les aime, puisse être jamais soumis aux lois. » On lui attribue quelques bons mots, ainsi qu'à Socrate. Voyant les Agrigentins faire d'énormes dépenses en bâtimens et en repas, il dit : « Les habitans d'Agrigente bâtissent comme s'ils devoient toujours vivre, et mangent comme s'ils mangeoient pour la dernière fois »... Sa tempérance le conduisit à une heureuse vieillesse. Il mourut l'an 348 avant J. C. On mit sur son tombeau cette inscription simple et digne de lui : « Cette terre couvre le corps de Platon ; le ciel contient son ame bienheureuse. Homme, qui que tu sois, si tu es honnête, tu dois révérer ses vertus. » Il avoit toujours bravé la mort. Les médecins lui ayant conseillé de quitter promptement l'académie, où l'air étoit infecté par des maladies contagieuses, s'il vouloit sauver sa vie ; Platon leur assura « qu'il ne feroit pas même un pas pour aller au mont Athos, où l'on croyoit que les hommes vieillissoient plus tard que partout ailleurs, quand il seroit sûr d'y vivre plus long-temps que le reste des mortels. » Son ame élevée aux grandes vérités de la nature, méprisoit les petites tracasseries des hommes. Jamais il ne vengea ses injures particulières, mais seulement celles qu'on faisoit à ses amis ; car l'amitié étoit pour lui un besoin, et il chérit sur-tout ses frères avec tendresse. Il fut aimé à son tour. Platon, ce grand maître dans l'art de penser, ne le fut pas moins dans l'art de parler. Quand il écrit bien, on ne peut rien imaginer de plus grand, de plus noble, de plus majestueux que son style. Il semble parler, dit Quintilien, moins le langage des hommes que celui des dieux. Il puisa dans Homère, comme dans une source féconde, cette fleur d'expression, qui le fit appeler l'Homère des philosophes. L'atticisme qui étoit parmi les

Grecs, en matière de style, ce qu'il y avoit de plus fin et de plus délicat, règne dans tout ce qu'il a écrit. Aussi lui donna-t-on de son temps le surnom d'*Apis attica*, (Abeille athénienne); de même que la postérité lui a déféré celui de Divin, par rapport à la beauté de sa morale. Cependant son style, si loué par Quintilien, a trouvé quelques censeurs. Il est très-souvent enflé, dit Linguet, obscur même dans l'expression. Il emploie quelquefois des métaphores sans exactitude, des allégories désagréables, des plaisanteries trop recherchées. Dacier lui-même a été forcé de convenir de ces défauts. « Lorsqu'il veut se surpasser lui-même, et qu'il affecte d'être grand, il lui arrive quelquefois tout le contraire. Car outre que sa diction est moins agréable, moins pure et plus embarrassée, elle tombe dans des périphrases, qui étant répandues sans choix et sans mesure, n'ont ni grace ni beauté, et n'étalent qu'une vaine richesse de langue. Au lieu des mots propres et de l'usage commun, il ne cherche que les mots nouveaux, étrangers et antiques; et au lieu de n'employer que des figures sages et bien entendues, il est excessif dans ses épithètes, dur dans ses métaphores, et outré dans ses allégories. » Quant au système de philosophie qu'il se forma, Héraclite fut son guide pour la physique; Pythagore, pour la métaphysique; et Socrate pour la morale. Il établit deux sortes d'êtres, dieu et l'homme : l'un existant par sa nature, et l'autre devant son existence à un créateur. Le monde étoit créé suivant lui : les principaux êtres qui le composent, se réduisent à deux classes. Les astres sont dans la première, et les génies bons et mauvais dans la seconde. L'Être suprême, qui préside à ces êtres intermédiaires, est incorporel, unique, bon, parfait, tout-puissant, juste; il prépare aux gens de bien des récompenses dans une autre vie, et aux méchans des peines et des supplices. D'un tel système doit découler nécessairement une morale pure. Rien ne l'est plus en effet, dit l'abbé Fleury, que celle de Platon, quant à ce qui regarde le désintéressement, le mépris des richesses, l'amour des hommes et du bien public; rien de plus noble, quant à la fermeté du courage, au mépris de la volupté, de la douleur, de l'opinion des hommes, et à l'amour du véritable plaisir. Une telle morale fut, sans doute, ce qui engagea les premiers pères de l'église à étudier soigneusement la philosophie de Platon. Saint Clément d'Alexandrie dit dans ses Stromates, que sa philosophie avoit servi aux Grecs pour les préparer à l'Evangile, comme la loi aux Hébreux. On le donna pour un prophète; on crut trouver la Trinité dans ses écrits, parce qu'il dit quelque part, « que le triangle équilatéral est de toutes les figures celle qui approche le plus de la Trinité. » Zonare dit qu'en 796 on ouvrit un sépulcre fort ancien, dans lequel on trouva un corps mort, qu'on crut être celui de Platon. Ce cadavre avoit une lame d'or à son cou, avec cette inscription : *Le Christ naîtra d'une vierge, et je crois en lui.* Il n'en fallut pas davantage pour accréditer l'idée que Platon avoit été un des hérauts du christianime. On ne faisoit pas attention alors, que les pensées raisonnables qu'on

trouve dans la métaphysique de Platon, sont, à côté de plusieurs idées extravagantes, enveloppées dans un pompeux galimathias. Que penseroit-on aujourd'hui d'un philosophe qui nous diroit que le monde est une figure de douze pentagones; que le feu, qui est une pyramide, est lié à la terre par des nombres? Platon parloit si bien, qu'on ne pouvoit pas croire qu'il pensât mal. On oublioit, en l'entendant, ses contradictions, le peu de suite de ses raisonnemens, ses passages brusques d'une matière à une autre, ses écarts fréquens. Sa politique vaut mieux que sa métaphysique; cependant elle offre aussi plusieurs idées chimériques. Ses leçons pourroient former un prince philosophe; mais elles ne feroient jamais un grand roi. Tous les ouvrages de cet homme illustre sont en forme de dialogue, à l'exception de douze *Lettres* qui nous restent de lui. On y trouve, sur la réthorique, plusieurs principes qui sont répandus dans son *Phædon* et dans son *Gorgias*. Les sujets de ses principaux ouvrages sont, *De la vraie et de la fausse piété; l'Apologie de Socrate; de l'Immortalité de l'ame; des Etymologies; de la Science; du Sophisme; de la Politique et de la Royauté; Dissertation sur les idées et sur l'essence intelligible des choses; du Plaisir*; *le Banquet où il traite de l'Amour*; *du Beau; de la Nature de l'homme; de la Prière*; *de la Passion du gain; de la Philosophie; de la Sagesse; de la Nature; de la Temperance; du Courage ou de la Force; de l'Amitié; de la Dispute; de la Vertu; du Mensonge; de la meilleure République*; *des Lois*, *etc.* Platon est persuadé que l'homme ne peut être heureux sans aimer la justice, sans mépriser les richesses; il pense qu'il ne peut y avoir de bon gouvernement que lorsque les sages montent sur le trône, ou que les rois deviennent philosophes. « Lorsque le magistrat, dit-il, est fidèle à la loi, l'état prospère; lorsque la loi est l'esclave du magistrat, il n'y a à espérer que ruine et désolation. » La plus belle édition de ses *Œuvres* est celle de Serranus ou Jean de Serres, en grec et en latin, en trois vol. in-folio, 1578, imprimée par Henri Etienne. C'est un chef-d'œuvre de typographie. On estime aussi celle de Marsile Ficin, Francfort, 1602, in-folio, grec et latin. François Patrice a donné une comparaison curieuse des opinions de Platon et d'Aristote dans ses *Discussions Péripatéticiennes*, et dans son Livre intitulé *Aristoteles exoreticus*. (*Voy.* aussi le parallèle que nous faisons de PLATON et d'ARISTOTE, article de ce dernier.) Dacier a traduit en français une partie des Dialogues de Platon; et cette version, imprimée en 1701, deux vol. in-12, et réimprimée en 1771, trois vol. in-12, est fort au-dessous de l'original. L'abbé Grou a traduit *la République*, Paris, 1763, deux vol. in-12. Puis les *Lois*, Amsterdam, 1769, deux vol. in-8° et in-12. Enfin des *Dialogues* non traduits par Dacier, *ibid.*, 1770, deux vol. in-8° et in-12; de l'*Hyppias* ou *Traité du Beau*, mis en français par Maucroix; et du Banquet de Platon, par Jean Racine et par madame de Mortemart, abbesse de Fontevrault, publié par l'abbé d'Olivet, Paris, 1732, in-12. Ces deux dernières versions sont à la suite de celle des Dialogues par Dacier, de l'édition de Paris, 1771: L'anglois Clarke, en 1803,

a rapporté de l'île de Patmos un beau manuscrit des OEuvres de Platon, in-folio, velin. Les scolies sont en petites capitales. Il fut transcrit par Jean le Calligraphe, pour Arethas, doyen de Patras, moyennant treize écus Bysantins, sous le règne de Léon, fils de Basile, l'an 6404 du monde. Ce manuscrit grec est le plus ancien que l'on connoisse revêtu d'une date précise. Darville possédoit un Euclide plus ancien d'un an; et Montfaucon dans sa Paléographie, dit avoir vu un autre manuscrit grec antérieur de six ans; mais ces deux derniers manuscrits ont disparu. *Voyez* JEAN III (Saint), l'évangéliste, *à la fin.*

† II. PLATON, poète grec, florissoit environ cent ans après Platon le philosophe. Il passa pour le chef de la moyenne comédie. Il ne nous reste que quelques fragmens de ses *Pièces :* ils suffisent pour faire juger qu'il avoit du talent.

* PLATONI (Camille), de Parme, prêtre, théologien et prémicier du chapitre de cette ville, écrivoit avec élégance en latin, en prose et en vers. L'évêque Ferrante Farnèse l'employa dans plusieurs synodes, et le gratifia de plusieurs charges honorables. Platoni mourut le 18 avril 1592, âgé de 61 ans. On a de lui, *Oratio civium parmensium nomine in funere serenissimæ Mariæ Lusitaniæ, etc., habita, etc.*, Parmæ, 1577, in-4°. Il existoit à la bibliothèque un manuscrit de quelques épigrammes latines de Platoni.

† PLAUTE (Marcus Accius-PLAUTUS, ainsi nommé, suivant Sextius Pompeius, parce qu'il avoit les pieds plats), né à Sarsine, ville d'Ombrie, se fit à Rome une très-grande réputation dans le genre comique. On dit qu'ayant perdu tout son bien dans le négoce, il fut obligé pour vivre de se louer à un boulanger pour tourner une meule de moulin, et que dans cet exercice il employoit quelques heures à la composition de ses comédies; ce conte doit être mis au rang des autres fables dont on a semé la vie des grands hommes. On lui attribue 138 *comédies*; il ne nous en est parvenu que 19. Plaute mourut l'an 184 avant J. C. Le savant Varron, le plus savant des Romains, fit ce quatrain qui auroit pu lui servir d'épitaphe :

Postquàm morte captus est Plautus,
Comœdia luget, Scena est deserta,
Deindè Risus, Ludus, Jocusque et Numeri
Innumeri simul omnes collacrimârunt.

« Après la mort de Plaute, la Comédie versa des larmes; la Scène demeura déserte; les Ris, les Jeux, les Dieux des graces et des vers, tous se réunirent pour le pleurer. » Plaute fut généralement estimé de son temps, par rapport à l'exactitude, à la pureté, à l'énergie, à l'abondance et à l'élégance même de son élocution. Le même Varron disoit que, « Si les Muses vouloient parler latin, elles emprunteroient son style. » Mais lorsque le goût se fut épuré sous Auguste, on reprocha à ce poète sa négligence dans la versification, quelques plaisanteries basses et fades, de mauvaises pointes, des jeux de mots ridicules, des turlupinades grossières, des ordures révoltantes. Cependant ces défauts n'empêchèrent pas qu'on ne jouât encore ses pièces sous Dioclétien, 500 ans après qu'il les avoit écrites; et on ne peut disconvenir

que ce poète n'entende bien la raillerie, et que ses saillies ne soient heureuses. Il a moins d'élegance, mais plus d'esprit que Térence. Les intrigues sont mieux ménagées, les incidens plus variés et l'action plus vive dans ses comédies, que dans celles de son rival. Il a sur-tout cette force comique qui distingue notre inimitable Molière. Si les comédies de Plaute ont fait à Rome les délices du théâtre, la lecture de ces pièces n'a pas moins agréablement occupé les critiques, qui y ont trouvé comme Cicéron, une plaisanterie élégante et ingénieuse, et en même temps une source abondante des beautés de la langue latine. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Paris, 1576, in-folio, avec les commentaires de D. Lambin, de Paris, 1621, in-4°, revue par Gruter, avec le commentaire de Fréderic Taubmann; celle de 1679; *Ad usum Delphini*, in-4°, 2 vol.; celle de 1684, *Cum notis variorum et Fred. Gronovii*, Amsterdam, in-8°, 2 vol., et de Paris, 1759, 3 vol. in-12 chez Barbou. Celle-ci, que nous devons aux soins de Capperonnier, est enrichie d'un glossaire pour les vieux mots, et imprimée avec une élégance peu commune. Celle dite, *Ad usum Delphini*, Paris, 1679, 2 vol. in-4°, est recherchée: elle est aussi l'une des plus rares de cette collection. Enfin celle, *Cum notis variorum*, par Jean Frédéric Gronovius, Amsterdam, 1684, 2 parties in-8°. Quant aux Écrivains qui l'ont traduit en français, *Voyez* les articles de Madame DACIER, de LIMIERS, de GUEUDEVILLE, *et* II. PAREUS.

† PLAUTIEN (Fulvius PLAUTIANUS), africain, de condition médiocre, né sans biens, se fit de fâcheuses affaires dans sa jeunesse. Accusé de sédition et de violence, il fut condamné à l'exil par Pertinax, alors proconsul d'Afrique. Il trouva une ressource dans l'amitié de Sévère à qui il s'attacha. Il étoit son compatriote, et même, selon quelques-uns son parent. D'autres ajoutent que ce fut par le crime et par l'infamie qu'il gagna ses bonnes graces: et véritablement la prévention aveugle que Sévère eut pour lui jusqu'a la fin, ressemble fort à une passion. Sévère en s'élevant augmenta la fortune de Plautien; et lorsqu'il fut devenu empereur, il le fit l'an 202 préfet de Rome, et lui procura le consulat. Ce courtisan aussi avide qu'orgueilleux, égaloit son maître en pouvoir, et le surpassoit en richesses. On lui avoit érigé un nombre infini de statues. Il ne vouloit point qu'on l'approchât sans sa permission. Lorsqu'il paroissoit dans les rues, on croit de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner et baisser les yeux. Son avidité étoit extrême. Toute voie lui étoit bonne pour acquérir; présens extorqués, rapines, confiscations. Il eut une grande part dans les meurtres si fréquemment ordonnés par Sévère. La vue du ministre dans les conseils sanguinaires qu'il donnoit, étoit de s'enrichir de la dépouille de ceux qu'il faisoit condamner. Il n'y avoit dans tout l'empire ni peuple, ni ville qu'il ne pillât, qui ne lui payât tribut; et on lui envoyoit de plus riches et de plus magnifiques présens qu'à l'empereur. Ce que la religion même avoit soustrait aux usages humains, n'étoit pas à couvert de ses brigandages. Il se croyoit tout permis, et il exerçoit une tyrannie à peine croyable. On ne pour-

roit jamais se persuader, si l'on n'avoit pas le témoignage de Dion, écrivain contemporain, qu'un ministre ait osé faire, pour le service de sa fille cent eunuques de tout âge, enfans, jeunes gens, hommes faits, mariés et pères de famille. Il est vrai qu'il renferma dans sa maison, tant qu'il vécut, cet horrible secret, et que le public n'en fut instruit qu'après sa mort. Plautien couronnoit ses autres vices par la débauche la plus outrée dans tous les genres : il chargeoit tellement son estomac de vin et de viandes, que ne pouvant suffire au travail de la digestion, il s'étoit fait une habitude, comme Vitellius et quelques autres romains, de se soulager par le vomissement. Livré aux excès les plus honteux, et même à ceux qui outragent la nature, il n'en étoit pas moins jaloux. Il tenoit sa femme dans une si grande captivité, que l'empereur ni l'impératrice même ne pouvoient pas la voir. Sévère étoit tellement prévenu en sa faveur, qu'il écrivit dans une occasion : « J'aime Plautien jusqu'à souhaiter de mourir avant lui. » Il maria la fille de son préfet du prétoire, Fulvie Plautille, avec Antonin Caracalla, son fils. Ce mariage se célébra dans le mois de juin 203, et Plautille reçut une dot qui auroit suffi pour marier cinquante reines. Cependant Caracalla n'accepta cette épouse qu'à regret et qu'avec peine. Elle avoit de la beauté, une taille fine et des traits réguliers ; mais le caractère impérieux et insolent qu'elle tenoit de son père, aliéna le cœur de son époux. Caracalla la menaçoit du plus triste sort dès qu'il auroit l'autorité en main. Plautien, instruit des desseins de son gendre, conspira contre Sévère et son fils. Ce complot ayant été découvert, il fut mis à mort, et Plautille envoyée en exil dans l'île de Lipari, avec Plautius son frère. Après qu'ils y eurent langui durant 7 ans dans la misère, Caracalla leur fit ôter la vie en 211. Plautille avoit eu deux enfans : un fils, mort en bas âge et une fille qui la suivit dans son exil, et que Caracalla eut la barbare cruauté de faire poignarder avec sa mère.

PLAUTILLE, *voyez* l'article précédent.

* PLAYFORD (John) né en 1614, musicien et marchand de musique, connut peu la théorie de cet art, mais il fut habile dans la pratique et les règles de la composition pour se distinguer en ce genre. En 1655, il publia une *introduction* à la musique pratique, écrite avec clarté et qui a été réimprimée avec ses additions ou celles de ses amis. L'édition qui en a été donnée en 1697, étoit la treizième. Playford a laissé un assez grand nombre de *morceaux* de musique et mourut en 1693.

*I. PLAZZA (Louis Martin de la) né à Antequera, vers l'année 1585; après avoir étudié le droit, se livra tout entier à la poésie, et devint un des premiers poètes lyriques de son temps. On n'a de cet auteur d'autres poésies que celles qui se trouvent recueillies par Pierre Espinosa, dans l'ouvrage de ce dernier intitulé : *Première partie des fleurs des poètes illustres*. Plazza a été heureux dans la traduction de quelques odes d'Horace. Nicolas Antonio, assure qu'il a traduit aussi en espagnol le poème de Luis Transilo, intitulé : *Les Larmes de Saint Pierre ;* mais

cette traduction n'est point parvenue jusqu'à nous.

*II. PLAZZA (Benoît), né à Syracuse vers la fin du 17e siècle, entra dans l'ordre des jésuites où il se distingua par ses talens et son savoir ; après avoir été pendant plusieurs années professeur de théologie, il devint censeur et consulteur de l'inquisition de Sicile. Il mourut à Palerme vers l'an 1765, âgé de 70 ans. Plazza a écrit un grand nombre de livres de théologie dont les principaux sont : I. *Il Purgatorio, instruzione catechistica dello stato è pene del Purgatorio, è de rimedj apprestatici da dio in questa vita a fin di soddisfare si per noi, come per i nostri defunti al debito di quelle penè contratte per i peccati*, etc. Palerme, 1754. II. *Causa immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ virginis sacris testimoniis utrinque allegatis, et ad examen theologico-criticum, revocatis, agitata et conclusa*, Panormi, 1747 ; Coloniæ, 1751, in-fol. Dans cet ouvrage, Plazza défendoit la cause de l'immaculée conception contre le P. Concini, et voulut expliquer ce qu'il auroit dû taire et respecter.

* PLAZZONI (François) de Padoue, professa l'anatomie et la chirurgie dans cette ville, depuis 1619 jusqu'à sa mort, arrivée en 1622. On a de lui les ouvrages suivans : II. *De vulneribus sclopetorum tractatus*, Patavii, 1605, 1643, 1658, 1669, in-4° ; Venitiis, 1618, in-4°. Cet ouvrage, écrit avec assez d'ordre et de clarté, contient plusieurs remarques intéressantes. II. *De partibus generationi inservientibus libri duo*, Patavii, 1621, in-4° ; *Lugduni Batavorum*, 1664, in-4°, in-12. Ses descriptions sont d'autant plus exactes, qu'il a eu recours à la dissection des cadavres pour s'en assurer par lui-même.

PLÉLO (Louis-Robert-Hippolyte de BREHAN, comte de), colonel d'un régiment de son nom, né en 1699, étoit ambassadeur de France auprès du roi de Danemarck, lorsque Stanislas fut élu pour la seconde fois roi de Pologne en 1733. Ce prince se retrancha dans Dantzick, où une armée russe vint l'assiéger. Le comte de Plélo, avec 1500 hommes français, ne craignit pas d'attaquer les 30,000 Russes. Il força trois de leurs retranchemens ; mais accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le 27 mai 1734, et le reste des héros que commandoit Plélo fut entièrement pris. Il savoit qu'il périroit dans cette expédition aussi hardie que malheureuse : il l'avoit écrit au ministère de France ; mais sa générosité et sa grandeur d'ame voyoient avec peine un monarque infortuné, sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. Le comte de Plélo joignoit à des sentimens héroïques, l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il avoit recueilli, dans sa bibliothèque qui a passé au duc d'Aiguillon son gendre, tout ce qu'il y a de plus curieux sur le nord. Il cultivoit même la poésie avec succès : témoin diverses pièces légères, très-ingénieuses et très-piquantes, répandues dans différens recueils, dont la plus étendue est une Idylle, naïve à la fois et pleine de finesse, sous ce titre : *La manière de prendre les oiseaux*. Elle se trouve dans le Portefeuille d'un homme de goût, 3 vol. in-12.

* I. PLEMPÉIUS (Corneille, fils de Gisbert) né à Amsterdam en 1574, s'appliqua successivement à l'étude de la médecine et de la jurisprudence. Il reçut à Orléans la licence de la dernière de ces facultés, et s'établit avocat à la Haye; mais les belles-lettres et la poésie formoient ses occupations favorites. Il retourna dans sa ville natale, où il finit ses jours, lié d'amitié et de correspondance avec les savans et les littérateurs les plus distingués parmi ses contemporains. Le recueil de ses *poésies latines* parut en 1630. Il est mort à la fin de 1638. Cl. Wagenaar conjecture qu'il a pu être père de Vopiscus-Fortunatus.

II. PLEMPÉIUS (Vopiscus Fortunatus), né à Amsterdam en 1601, se fit recevoir docteur en médecine à Bologne, et revint exercer cette science dans sa patrie en 1633. L'archiduchesse Isabelle l'appela à Louvain pour y professer. Il perfectionna l'art de guérir par ses leçons et par ses écrits. On a de lui, I. *Ophthalmographia*, sive *De oculi fabricâ*, Amsterdam, 1632, in-4°; réimprimé avec ses *Medicinæ fundamenta*, Louvain, 1659, in-fol. II. *De affectibus capillorum et unguium naturâ*, 1662, in-4°. III. *De togatorum valetudine tuendâ*, 1670, in-4°. IV. *Loïmographia* sive *tractatus de Peste*, Amsterdam, 1664, in-4°. V. *Antimus Coningius Peruviani pulveris defensor, repulsus à Melyppo Protymo*, Louvain, 1655, in-8°. Coningius est le nom supposé du père Honoré Fabri, jésuite; Protymus est celui que prit Plempéius pour décrier le quinquina. Il mourut le 12 décembre 1671, à Louvain, âgé de soixante-dix ans, dans la foi catholique qu'il avoit embrassée depuis peu.

* I. PLESSIS (Charles-Arthur du), médecin d'Avranches, vivoit dans le 17e siècle. On n'a de lui qu'un seul ouvrage intitulé: *Promptuarium Hippocratis ordine alphabetico digestum*, Parisiis, 1683, in-4°.

* PLESSIS-LARIDON) Anne Phil. Louise du) femme de Camille Desmoulins (*voyez* DESMOULINS) née à Paris, en 1771, d'un ancien premier commis des finances, l'une des plus jolies et des plus aimables femmes de son temps, et qui avoit plus de caractère que son mari. Plusieurs personnes l'engagèrent à déterminer Camille de cesser d'écrire les numéros du vieux cordelier, lui observant qu'il seroit sacrifié par Robespierre; elle répondit: « Cela seroit une lâcheté de mon mari de cesser d'écrire dans un moment où la tyrannie n'a plus de bornes. » — « Hé bien, lui répondit un de ses amis, je suis fâché de vous prédire que peut-être vous serez vous même l'une des victimes. Ceux qui gouvernent ne respectent ni la beauté, ni l'amabilité. » Cette femme respectable fit parvenir une lettre à son mari le premier jour de son entrée dans la prison du Luxembourg, dans laquelle elle le prévenoit qu'on se disposoit à opérer une révolution pour le délivrer. Cette lettre fut interceptée; elle fut mise de suite en arrestation. Lorsque son mari fut condamné, ne voulant pas lui survivre, elle demanda à partager son sort; ses vœux furent bientôt exaucés. Pendant son procès elle montra un calme et une candeur qui étonnèrent ses juges; elle mourut avec plus de

fermeté que son mari. Elle adressa à ses juges cette prédiction : « Vous éprouverez bientôt le tourment des remords que le crime entraîne toujours après lui, jusqu'à ce qu'une mort infâme vienne vous arracher l'existence. » Elle fut condamnée le 21 thermidor an 2 (1er avril 1794), comme complice d'un complot tendant à amener une guerre civile, détruire le gouvernement républicain, et rétablir la monarchie.

III. PLESSIS - RICHELIEU (Antoine du) dit *le Moine*, parce qu'il l'avoit été (*voyez* THOU, n° III), issu d'une famille ancienne, qui tire son nom et son origine de la terre de Plessis en Poitou, étoit capitaine d'une compagnie d'arquebusiers de la garde du roi, chevalier de son ordre et gouverneur de Tours. Les magistrats de la ville eurent bien de la peine à effacer les mauvaises impressions qu'il avoit données contre leur ville au conseil du roi, l'an 1560, en les taxant d'avoir favorisé l'entreprise d'Amboise. Il avoit de la hardiesse et du courage : mais profitant du privilége des guerriers de son temps, il s'approprioit ce qui lui faisoit plaisir dans ses expéditions militaires. C'est du moins sous ces traits que l'a peint le président de Thou.

IV. PLESSIS - RICHELIEU (François du), neveu du précédent, se signala à la bataille de Montcontour, et suivit le duc d'Anjou en Pologne. Ce prince étant monté sur le trône sous le nom de Henri III, l'employa dans diverses négociations, lui donna la charge de grand prévôt de France en 1578, et le fit chevalier de ses ordres en 1586. Henri IV récompensa son courage et sa fidélité par la charge de capitaine de ses gardes; mais il mourut peu de temps après pendant le siége de Paris, en 1590, à 42 ans. Il eut de Suzanne de la Porte, le fameux cardinal de Richelieu ; son frère Alfonse, aussi cardinal : Henri qui fut tué en duel l'an 1619, sans laisser d'enfans; Nicole qui épousa Urbain de Maillé marquis de Brezé, et mourut le 30 août 1635; (*Voy.* MAILLÉ.) et Françoise, morte en 1615, qui avoit épousé en secondes noces René de Wignerod de Pontcourlay, grand père du duc de Richelieu, (*Voyez* WIGNEROD, n° I.) et père de Marie Magdeleine duchesse d'Aiguillon, (*Voyez* WIGNEROD, n° II.) dont le duché a passé dans la branche cadette des ducs de Richelieu.

† V. PLESSIS - RICHELIEU (Armand JEAN DU), né du précédent, à Paris le 5 septembre 1585, reçut de la nature les dispositions les plus heureuses. Son éducation ayant été confiée à des maîtres habiles, il parut dès son enfance un génie distingué. Après avoir fait ses études en sorbonne, il passa à Rome et y fut sacré évêque de Luçon en 1607, âgé seulement de 22 ans. On dit que pour avoir ses bulles il trompa le pape Paul V, et qu'après lui avoir fait accroire qu'il avoit près dé 24 ans, il lui demanda l'absolution de ce mensonge. On ajoute que le pontife dit : « Ce jeune évêque a de l'esprit; mais ce sera un jour un grand fourbe. » Revenu en France, il s'avança à la cour par son esprit insinuant, par ses manières engageantes, et surtout par la faveur de la marquise de Guercheville, première dame d'honneur de la reine Marie de Médicis, alors régente du royaume. Le père

d'Avrigny prétend que ce fut la recommandation de Barbin, à qui il promit sa sœur en mariage; quoique ce fût un homme tout nouveau, et devenu, de procureur de Melun, intendant de la maison de la reine, qui fit nommer Richelieu secrétaire d'état. Ce qu'il y a de singulier, c'est que son département fut celui de la guerre. Il l'exerça malgré les remontrances de quelques prélats, qui jugeoient cet emploi peu convenable à l'état ecclésiastique. Cette princesse lui donna la charge de son grand aumônier. et peu de temps après celle de secrétaire d'état. Les lettres-patentes de sa nomination, datées du dernier novembre 1616, portoient qu'il auroit la préséance sur les autres ministres; mais il ne jouit pas long-temps de sa faveur. La mort du maréchal d'Ancre son protecteur et son ami, lui ayant occasionné une disgrace, il se retira auprès de la reine-mère, à Blois, où elle étoit exilée. Cette princesse étoit brouillée avec Louis XIII. Richélieu profita de cette division pour rentrer en grace. Il ménagea l'accommodement de la mère et du fils, et la nomination au cardinalat fut la récompense de ce service. Le duc de Luynes qui l'avoit d'abord exilé à Avignon, le lui promit, lui tint parole, et donua son neveu Combalet à mademoiselle de Wignerod, depuis duchesse d'Aiguillon. Après la mort de ce favori, la reine mise à la tête du conseil, y fit entrer Richelieu. Elle comptoit gouverner par lui, et ne cessoit de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Presque tous les mémoires de ce temps-là font connoître la répugnance de ce prince, qui traitoit alors de fourbe celui en qui depuis il mit toute sa confiance. « Vous ne le connoissez-pas, disoit le roi à sa mère, c'est un homme d'une ambition démesurée. » Louis XIII lui reprochoit jusqu'à ses mœurs, et ce n'étoit pas sans raison. Les galanteries du cardinal étoient éclatantes, accompagnées même de ridicule. Il s'habilloit en cavalier, et après avoir écrit sur la théologie, il faisoit l'amour en plumet. On prétend qu'il porta l'audace de ses désirs, jusqu'à la reine régnante, Anne d'Autriche, et qu'il en essuya des railleries qu'il ne lui pardonna jamais. Par une suite de cet esprit de galanterie, il faisoit soutenir chez sa nièce des thèses d'amour, dans la forme des thèses théologiques des écoles de sorbonne. Louis XIII, prince pieux, eut donc quelque peine à recevoir Richelieu dans le ministère; mais ce cardinal vainquit tous les obstacles. Il affecta d'abord, comme Sixte-Quint, d'être incapable de soutenir les travaux des premières places. Sa mauvaise santé l'éloignoit, disoit-il, de l'examen pénible des affaires d'état; mais bientôt il écarta presque tous les ministres. Le surintendant la Vieuville, qui lui avoit prêté la main pour monter à sa place, en fut écrasé le premier au bout de six mois. Ce ministre avoit commencé la négociation d'un mariage entre la sœur de Louis XIII et le fils du roi d'Angleterre: le cardinal finit ce traité malgré les cours de Rome et de Madrid, au commencement de 1625. L'année d'auparavant, il avoit été élevé aux places de principal ministre d'état, de chef des conseils; et deux ans après il fut nommé surintendant général de la navigation et du commerce. Ce fut par ses soins que l'on conserva l'année suivante l'île de Ré, et que le siége de la

Rochelle fut commencé. Cette place, le boulevard du calvinisme, étoit pour ainsi dire un nouvel état dans l'état. Elle avoit alors presqu'autant de vaisseaux que le roi même. Elle voulut imiter la Hollande, et auroit pu y parvenir si elle avoit trouvé parmi les peuples de sa religion des alliés qui l'eussent secourue. Le cardinal de Richelieu, résolu d'exterminer entièrement le parti protestant, crut devoir commencer par sa plus forte place. Après un an du siége le plus vigoureux, cette ville fut obligée de se rendre à discrétion le 28 octobre 1628. (*Voy.* Guiton *et* Metezeau.) Richelieu avoit tout employé pour la soumettre ; vaisseaux bâtis à la hâte, digues élevées, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'aux secours de l'Espagne : profitant avec célérité de la haine du duc Olivarès contre le duc de Buckingham; faisant valoir la religion, promettant tout, et obtenant des vaisseaux du roi d'Espagne, alors l'ennemi naturel de la France, pour ôter aux Rochelois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Il commanda pendant le siége en qualité de général ; ce fut son coup d'essai, et il montra que le génie peut suppléer à tout. Aussi exact à mettre la discipline dans les troupes, qu'appliqué à Paris à rétablir l'ordre : lorsque la place fut rendue, il dit « qu'il l'avoit prise en dépit de trois rois ; le roi d'Espagne, qui avoit retiré ses troupes ; le roi d'Angleterre, qui avoit envoyé des secours aux assiégés; et enfin le roi de France, que les courtisans dégoûtoient de cette expédition, dans la crainte que le succès ne rendît le premier ministre absolu. La Rochelle ayant été réduite, il marcha vers les autres provinces, pour enlever aux réformés, une partie de leurs places de sûreté. Après avoir mis la paix dans l'état, Richelieu songea à porter la guerre dans les états voisins. Le roi lui avoit donné la patente de premier ministre, écrite de sa propre main, et remplie des éloges les plus flatteurs. Dès lors son faste effaça la dignité du trône : il avoit des gardes; tout l'appareil de la royauté l'accompagnoit, et toute l'autorité résidoit en lui. La guerre ayant été déclarée à la maison d'Autriche, le cardinal se fit nommer généralissime de l'armée envoyée en Italie, au secours du duc de Nevers, à qui l'empereur refusoit l'investiture du duché de Mantoue. Le roi ordonna, dans ses provisions, « qu'on lui obéiroit comme à sa propre personne ». A cette époque, le cardinal envoya visiter le duc d'Espernon. Le page le trouva disant ses prières. « Dis à ton maître, lui dit le duc, que je fais ici son métier, tandis qu'il fait le mien. » Ce premier ministre faisant les fonctions de connétable, ayant sous lui deux maréchaux de France, marche en Savoie; il passe la Loire la nuit du 17 au 18 mars 1630, et s'avance jusqu'à Rivoli, par un temps affreux. Le nouveau général étoit monté sur un superbe cheval. Il avoit l'épée au côté, un plumet au chapeau, une cuirasse verte sur un habit couleur de feuilles mortes, brodé d'or. Il étoit précédé de deux pages, dont l'un portoit son casque et l'autre ses gantelets. Il n'entendoit que des imprécations contre lui, et aussi sensible aux satires qu'aux éloges, il vouloit qu'on fît taire les soldats. On le détourna de son dessein, et dès que l'armée fut logée dans le bourg de Rivoli, il entendit ces mêmes soldats qui l'avoient maudit, le combler de bénédictions. Il atta-

qua tout de suite Pignerol, secourut Casal, et s'empara de toute la Savoie. Louis XIII étoit alors mourant à Lyon, où la reinemère lui demandoit, les larmes aux yeux, la disgrace du ministre qui le faisoit vaincre. Cette princesse ramena son fils à Paris, après lui avoir fait promettre qu'il renverroit le cardinal dès que la guerre de l'Italie seroit terminée. Richelieu se croyoit perdu, et préparoit sa retraite au Havre-de-Grace. Le cardinal de la Valette lui conseille de faire une dernière tentative auprès du roi. Il va trouver ce monarque à Versailles où la reinemère ne l'avoit point suivi; il a le bonheur de le persuader de la nécessité de son ministère et de l'injustice de ses ennemis. Louis, qui avoit sacrifié son ministre par foiblesse, dit Voltaire, se remit par foiblesse entre ses mains, et lui abandonna ceux qui avoient conspiré sa perte: ils furent tous punis de la même peine qu'ils avoient conseillé de lui faire souffrir. Ce jour, qu'on nomma la *journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du cardinal. Le garde des sceaux Marillac, et le maréchal son frère, perdirent tous deux la vie, l'un en prison, et l'autre sur un échafaud. Après la condamnation, Richelieu railla les juges à la manière de Tibère. « Il faut avouer, leur dit-il, que Dieu donne aux juges des lumières qu'il n'accorde pas aux autres hommes, puisque vous avez condamné le maréchal à mort! Pour moi, je ne croyois pas que ses actions méritassent un si rude châtiment. » Au milieu des exécutions de ses vengeances, il concluoit, le 23 janvier 1631, avec Gustave-Adolphe, le traité qui devoit ébranler le trône de Ferdinand II, et il n'en coûtoit à la France, que trois cent mille livres de ce temps-là, une fois payées, et douze cent mille livres par an pour diviser l'Allemagne, accabler deux empereurs, et donner à la France le temps d'établir sa propre grandeur. Richelieu se liguoit en même temps avec le duc de Bavière, et concluoit dans la même année, 1631, un traité avantageux avec la Savoie. Mais tandis qu'il acquéroit tant de gloire au-dehors, il avoit à combattre une foule d'ennemis au-dedans. Gaston, duc d'Orléans, frère du roi, ne pouvant supporter la domination du cardinal, se retire en Lorraine, en protestant qu'il ne rentrera point dans le royaume tant que le ministre, son persécuteur et celui de sa mère, y régnera. Richelieu fit déclarer, par un arrêt du conseil, tous les amis de Gaston, criminels de lèse-majesté, et après avoir forcé l'héritier présomptif de la couronne à sortir de la cour, il ne balança plus à faire arrêter la reine Marie de Medicis, à qui il devoit sa fortune. Cette princesse, sacrifiée par son fils à un ingrat qu'elle avoit élevé, alla finir ses tristes jours à Cologne, dans un exil volontaire, mais douloureux. Richelieu établit une chambre de justice où tous ses partisans et ceux de Gaston, son fils, furent condamnés. Il y eut une foule de poursuites: on voyoit chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des femmes qui avoient ou suivi ou conseillé Gaston et la reine. Les amis, les créatures, les domestiques, le médecin même de cette princesse infortunée, furent conduits à la bastille et dans diverses prisons. On rechercha jusqu'à des tireurs d'horoscope, qui avoient dit « que le roi n'avoit pas long-

temps à vivre, » et deux furent envoyés aux galères. La Bastille fut toujours remplie sous ce ministère. Le maréchal de Bassompierre, soupçonné seulement de ne pas être dans les intérêts du cardinal, fut renfermé pendant le reste de la vie de ce ministre. Tout le royaume murmuroit ; mais presque personne n'osoit élever la voix. Il n'y eut guères alors que le maréchal duc de Montmorency, gouverneur du Languedoc, qui crut pouvoir braver la fortune du cardinal : il leva l'étendard de la révolte, à la prière de Gaston d'Orléans, qui l'abandonna. Montmorency périt sur un échafaud en 1682. Toutes les cabales étoient écrasées sous le pouvoir de ce ministre-roi ; cependant il n'y eut pas un jour sans intrigues et sans factions. Lui-même y donnoit lieu par des foiblesses secrètes. On prétend que la duchesse de Chevreuse, toujours intrigante et belle encore, engageoit le cardinal-ministre par ses artifices dans la passion qu'elle vouloit lui inspirer. Le commandeur de Jars et d'autres entrèrent dans la confidence. La reine Anne, femme de Louis XIII, n'avoit d'autre consolation dans la perte de son crédit, que d'aider la duchesse de Chevreuse à rabaisser par le ridicule celui qu'elle ne pouvoit perdre. La duchesse feignoit du goût pour le cardinal, et formoit des intrigues dans l'attente de sa mort, que de fréquentes maladies faisoient voir aussi prochaine qu'on le désiroit. Un terme injurieux dont on se servoit toujours dans cette cabale pour désigner le cardinal, fut ce qui l'offensa davantage. Le garde des sceaux fut mis en prison sans forme de procès, parce qu'on ne pouvoit pas lui en faire. Le commandeur de Jars et d'autres, qu'on accusa de conserver quelque intelligence avec le frère et la mère du roi, furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grace sur l'échafaud ; mais les autres furent exécutés. On ne poursuivoit pas seulement les sujets qu'on pouvoit accuser d'être dans les intérêts de Gaston ; le duc de Lorraine fut dépouillé de ses états, parce qu'il avoit consenti au mariage de ce prince avec Marguerite de Lorraine. Le cardinal vouloit faire casser cette union, afin que s'il naissoit un prince de Gaston et de Marguerite, ce prince fût regardé comme un bâtard incapable d'hériter. La cour de Rome et les universités étrangères ayant décidé que ce mariage étoit valide, le cardinal le fit déclarer nul par un arrêt du parlement. Cette opiniâtreté à poursuivre le frère du roi jusques dans l'intérieur de sa maison, à lui ôter sa femme et à dépouiller son beau-frère, excita de nouvelles conjurations. Le comte de Soissons et le duc de Bouillon y entrèrent : ils ne pouvoient choisir de circonstance plus heureuse. Le mauvais succès de la guerre d'Allemagne entreprise par Richelieu, l'exposoit au ressentiment du roi, qui avoit donné à Gaston la lieutenance générale de son armée. Son ennemi découragé voulut quitter le ministère ; il en auroit fait la folie, dit Siri, sans le P. Joseph, capucin, qui le rassura. Ce fut donc pendant le cours de cette guerre que le comte de Soissons trama la perte du cardinal. Il fut résolu de l'assassiner chez le roi même ; mais Gaston qui ne faisoit jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, par religion ou par foiblesse, ne donna point le signal dont les conjurés étoient convenus. Au milieu des

agitations que lui causoient ses craintes continuelles, Richelieu érigeoit l'Académie française, et donnoit dans son palais des pièces de théâtre auxquelles il travailloit lui-même. Il fondoit l'imprimerie royale; il rebâtissoit la sorbonne; il élevoit le palais-royal; il établissoit le jardin des plantes, appelé le *Jardin du Roi;* enfin, ce qui est beaucoup moins louable, il fomentoit les premiers troubles d'Angleterre, et il écrivoit ce billet, avant-coureur des malheurs de Charles I: « Le roi d'Angleterre, avant qu'il soit un an, verra qu'il ne faut pas me mépriser. » Tandis qu'il excitoit la haine des Anglais contre leur roi, il se formoit de nouveaux complots en France contre lui. Mademoiselle de la Fayette, que le roi honoroit de sa confiance, fut obligée par la jalousie du cardinal, de se retirer de la cour. Le jésuite Caussin (*Voyez* son article), confesseur du roi, qui s'étoit servi d'elle pour faire rappeler la reine-mère, fut exilé en Basse-Bretagne; et le ministre l'emporta sur la maîtresse et sur le confesseur. L'épouse de Louis, pour avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, ennemie du cardinal et fugitive, fut traitée comme une sujète criminelle. Ses papiers furent saisis, et on lui fit subir un interrogatoire devant le chancelier Séguier. Madame d'Hautefort, aussi attachée à la reine qu'au roi, et donnant par sa faveur des inquiétudes à l'esprit jaloux du ministre, fut disgraciée. Le cardinal leur substitua le jeune Cinq-Mars, fils du maréchal d'Effiat, qui ne tarda pas d'exciter encore sa jalousie. Ce jeune homme, devenu grand écuyer, prétendit entrer dans le conseil; le cardinal ne vouloit pas le souffrir, et Cinq-Mars trama sa perte. Ce qui l'enhardit le plus à conspirer, ce fut le roi lui-même. Ce monarque, souvent mécontent de son ministre, offensé de son faste, de sa hauteur, de son mérite même, fâché d'être réduit au pouvoir de guérir les écrouelles, confioit ses chagrins à son favori, et parloit de son ministre avec tant d'aigreur qu'il l'autorisa en quelque sorte à lui proposer de l'assassiner. Ce jeune courtisan se lia avec Gaston et Bouillon: leur but étoit de perdre le cardinal; et pour réussir plus facilement, ils faisoient un traité avec l'Espagne qui devoit envoyer des troupes en France. Le bonheur du cardinal voulut encore que le complot fût découvert, et qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. Cinq-Mars et de Thou son ami, périrent par les derniers supplices. On plaignit sur-tout ce dernier, confident du conspirateur qu'il avoit désapprouvé. Le tribunal, quoique dévoué au cardinal, ne trouvoit pas matière à condamner ce vertueux magistrat; et le chancelier Seguier, non moins dévoué au ministre, fit implorer sa clémence par le prince de Condé, auquel l'implacable répondit: « M. le chancelier a beau dire, il faut que M. de Thou meure. » Le motif, selon les mémoires historiques, étoit que de Thou l'historien, père du condamné, avoit parlé, avec un juste mépris, d'un oncle du cardinal, et l'on cite à ce sujet ce mot bien digne effectivement de Richelieu: « Son père a mis mon nom dans son histoire, je mettrai celui du fils dans la mienne. » La reine elle-même étoit dans le secret de la conspiration; mais n'étant point accusée, elle échappa aux mortifications qu'elle auroit essuyées. Le cardinal déploya dans sa vengeance toute sa rigueur

hautaine. On le vit traîner Cinq-Mars à sa suite, de Tarascon à Lyon, sur le Rhône, dans un bateau attaché au sien, tandis qu'il étoit frappé lui-même à mort. De là le cardinal se fit porter à Paris, sur les épaules de ses gardes, placé dans une chambre ornée où il pouvoit tenir deux hommes à côté de son lit. Ses gardes se relayoient : on abattoit des pans de murailles pour le faire entrer plus commodément dans les villes. C'est ainsi qu'il arriva à Paris. Il passa les derniers jours de sa vie dans les souffrances d'une maladie aiguë. Lorsqu'enfin il vit son dernier moment arrivé, il parut attendre la mort avec beaucoup de fermeté. Il pressa ses médecins de lui dire sincèrement ce qu'ils pensoient de son état, et combien il avoit encore à vivre. Tous lui répondirent : « Qu'une vie si précieuse et si nécessaire au monde, intéressoit le ciel, et que Dieu feroit un miracle pour le guérir. » Peu satisfait d'être flatté, même au bord du tombeau, Richelieu appelle Chicot, médecin du roi, et le conjure de lui dire en ami s'il doit espérer de vivre ou se préparer à la mort ? « Dans vingt-quatre heures, lui répond ce médecin, vous serez mort ou guéri. » Le cardinal parut très-satisfait de cette sincérité. Il remercia Chicot, et lui dit, sans se montrer ému, qu'il entendoit bien ce que cela vouloit dire. Dès ce moment, Richelieu ne s'occupa plus que de sa fin prochaine. Son confesseur lui ayant demandé s'il pardonnoit à ses ennemis, il répondit : « Je n'en ai jamais eu d'autres que ceux de l'état. » Il reçut le viatique avec les sentimens de la piété la plus vive. « O mon juge ! dit le prélat en regardant le saint-ciboire, condamnez-moi, si j'ai eu d'autre intention que de servir le roi et l'état. » Lorsqu'il eut rendu les derniers soupirs, on s'empressa d'aller porter cette nouvelle au Roi : « Voilà, dit-il froidement, un grand politique mort.... » Richelieu expira le 4 décembre 1642. La sœur de de Thou voulut le voir sur son lit de parade, et lui adressa ces mots de l'Ecriture : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne seroit pas mort. » *Domine, si fuisses hic, frater meus non fuisset mortuus*. Il parut bientôt après une mauvaise, mais violente satire, intitulée : *Dialogue du cardinal de Richelieu, voulant entrer en Paradis*, et sa *Descente aux Enfers ;* suivis de la *Farce du cardinal de Richelieu aux Enfers*, en un acte et en vers, 1645. Il étoit très-soupçonneux, et avoit raison de l'être. Desnoyers, son valet de chambre, étoit le seul qui couchât dans son appartement et qui le veillât. Un jour qu'il regardoit sous le lit de ce fidèle domestique, il y aperçut deux bouteilles de vin. Il s'imagine à l'instant que ce peut être du poison, et le contraint à les boire toutes les deux en sa présence. (*Voyez* MORIN, n° IV.) Tous ceux qu'il avoit fait enfermer à la Bastille, en sortirent après sa mort. Il légua au roi trois millions de notre monnoie d'aujourd'hui, à cinquante livres le marc : somme qu'il tenoit toujours en réserve. La dépense de sa maison, depuis qu'il étoit premier ministre, montoit à mille écus par jour. Tout chez lui respiroit la splendeur et le faste, tandis que chez le roi on ne remarquoit que négligence et simplicité. Ses gardes entroient jusqu'à la porte de la chambre, quand il alloit chez son maître. Il précédoit partout les princes du sang : il ne

lui manquoit que la couronne ; et même lorsqu'il étoit mourant et qu'il se flattoit encore de survivre au roi, il prenoit des mesures pour être régent du royaume. Il donna lui-même un jour une idée assez juste de son caractère, en parlant au marquis de la Vieuville : « Je n'ose rien entreprendre, lui dit-il, sans y avoir bien pensé ; mais quand une fois j'ai pris ma résolution, je vais à mon but, je renverse tout, je fauche tout, et ensuite je couvre tout de ma soutane rouge. » Cependant il falloit surmonter bien des obstacles; et le roi qu'il sembloit mener à son gré, lui résistoit assez souvent. Aussi Richelieu disoit-il que « le cabinet de ce prince et son petit coucher lui causoient plus d'embarras que l'Europe entière. » Sortant du conseil où le monarque avoit été forcé de sacrifier son avis au sien, il se rangeoit pour le laisser passer: « N'êtes-vous pas le maître ici, lui dit le roi, passez donc le premier. » « Je ne le puis, répondit l'adroit ministre en prenant un flambeau des mains d'un page, qu'en remplissant auprès de votre majesté l'office de son serviteur. » Quoiqu'il fût haut et impérieux, il avoit l'air doux, et il accueilloit tout le monde avec une extrême politesse. Il tendoit une main affectueuse à ceux qui venoient lui parler ; et lorsqu'il avoit dessein de les gagner, il les combloit de louanges et de caresses. On pouvoit compter sur sa parole; au lieu que Mazarin se jouoit de la sienne ; et quand il avoit promis une grace, on étoit sûr de l'obtenir. Il étoit ardent à rendre service à ses amis et à tous ceux qui lui étoient attachés. Ses domestiques le regardoient comme le meilleur des maîtres, et il les récompensoit avec cette libéralité qui formoit son caractère. Implacable dans ses vengeances, la crainte qu'il inspiroit peut être jugée d'après le trait suivant : Pendant son séjour à Ruel, il se faisoit dire la messe habituellement à l'heure de midi; et il falloit qu'il lui fût survenu des affaires bien importantes, pour qu'il se dispensât de l'entendre. Un jour que, selon son usage, un capucin attendoit en silence que la sonnette l'avertît d'aller se préparer pour remplir la fonction d'aumônier, midi sonne ; des courtisans qui étoient occupés à démolir un énorme pâté, s'amusèrent à proposer au bon religieux de partager le déjeûner qu'on leur avoit servi. Le capucin s'excusa modestement : cependant le quart sonne et la demie s'approche ; la même proposition est réitérée. Le trop simple religieux commence à croire que Son Em. n'entendra pas la messe, et il a le malheur d'être ébranlé par l'offre qu'on lui fait, il se hasarde à recevoir une aile de perdrix qui lui est présentée. A peine a-telle disparu que la maudite sonnette se fait entendre. Consterné de son imprudence, l'assiette qu'il tient échappe à sa main tremblante. Un des courtisans, touché de son effroi, lui exprime sa douleur et lui demande ce qu'il va faire. Le religieux se recueille un moment, et prononce ces mots d'une voix ferme : « Messieurs, je vous demande le secret, mon parti est pris, je dirai la messe; j'aime mieux avoir affaire à Dieu qu'à son éminence. » Le cardinal voulut que sa sépulture se ressentît de la grandeur avec laquelle il avoit vécu. Il choisit, pour le lieu de son tombeau, l'église de Sorbonne, qu'il avoit rebâtie avec une magnificence vraiment royale. On

lui éleva depuis un mausolée, chef-d'œuvre du célèbre Girardon. Ce qu'on a dit à l'occasion de ce monument, *magnum disputandi argumentum*, est, selon Voltaire, le vrai caractère de son génie et de ses actions. Il est très-difficile de connoître un homme dont ses flatteurs ont dit tant de bien, et ses ennemis tant de mal. Il eut à combattre la maison d'Autriche, les calvinistes, les grands du royaume, la reine-mère sa bienfaitrice, le frère du roi, la reine régnante, à laquelle il osa tenter de plaire; enfin le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire et souvent odieux. Malgré tant d'ennemis réunis, il fut tout en même temps, au dedans et au dehors du royaume. Mobile invisible de toutes les cours, il en régloit la politique sur les vrais intérêts de la France. Par ce principe il retenoit ou relâchoit les rênes qu'il manioit en maître. Il savoit ainsi faire de tous les ministres étrangers ses propres ministres, et ses volontés s'exécutoient dans les armées de Portugal, de Suède, de Danemarck et de Hongrie, comme s'il eût été en droit d'y donner des ordres absolus. En un mot le cardinal de Richelieu étoit l'ame de l'Europe, et mérita d'annoncer Louis XIV au monde. Ce fut lui sur-tout qui prépara l'autorité absolue de ce monarque, et ce n'est pas peut-être un beau sujet d'éloge. « Sans ce ministre altier, dit l'abbé Millot, la couronne se dégradoit. En terrassant le génie républicain du calvinisme par la prise de la Rochelle, en abattant avec la hache du bourreau les têtes illustres de plusieurs chefs de parti, il remit le roi en possession de toute l'autorité, ou plutôt il l'attacha toute entière à son propre ministère. Faut-il que le pouvoir monarchique, si cher aux Français, si nécessaire à leur bonheur, puisse contracter les vices de la tyrannie? Richelieu avoit malheureusement l'ame d'un despote; et les circonstances le poussèrent à des excès où il n'étoit que trop porté de lui-même. Il écrasoit, d'impôts la nation, et insultoit en quelque sorte, à la misère publique par le faste de sa cour. Il voulut que le parlement obéît les yeux fermés, sans examen des édits, sans délibération libre; il traita la magistrature en esclave plutôt qu'en dépositaire des lois; il donna aux grands dont il avoit juré la perte, des juges qu'il regardoit comme les instrumens serviles de ses vengeances, et il dirigea leurs arrêts sans daigner se couvrir d'un voile d'impartialité. En un mot, le pouvoir arbitraire se déploya si violemment entre ses mains, que la haine le poursuivit jusqu'au tombeau, malgré les services réels qu'il avoit rendus à la monarchie. C'en étoit un bien essentiel d'affermir l'autorité de la couronne, de plier les grands à la dépendance, et de faire mouvoir par la direction d'un seul chef, tous les membres du corps politique. Mais la sagesse de Henri IV, sa justice, sa bonté et ses bienfaits, avec la vigueur de son ame, étoient plus propres encore à cimenter ce grand ouvrage, que les foudres de Richelieu. Les appréciateurs sévères de ses talens conviennent que, dans l'art de négocier, il montra du génie et une grande supériorité de vues; mais dans ce genre même, ils lui reprochent une faute très-importante : c'est le traité de 1635, portant partage des Pays-Bas espagnols entre la France et la Hollande. Ce traité

fut l'époque qui apprit aux Hollandais qu'ils avoient besoin de barrières contre la France ; et Richelieu, qui vouloit les unir à lui contre l'Espagne, en montrant son ambition, glaça leur zèle. C'est donc à lui qu'ils attribuent la première origine de cette défiance qui éclata toujours depuis entre la cour de Versailles et celle de la Haye. Quelques-uns vont jusqu'à lui faire un reproche de cette politique si vaste, tant admirée par d'autres. Ils remarquent qu'au dehors comme au dedans son ministère fut tout à la fois éclatant et terrible ; qu'il détruisit bien plus qu'il n'éleva ; que tandis qu'il combattoit des rebelles en France, il souffloit la révolte en Allemagne, en Angleterre et en Espagne ; qu'il créa le premier ou développa dans toute sa force, le système de politique qui veut immoler tous les états à un seul ; qu'enfin il épouvanta l'Europe comme ses ennemis. Ils avouent que l'abaissement des grands étoit nécessaire ; mais ceux qui ont réfléchi sur l'économie politique des états, demandent si appeler tous les grands propriétaires à la cour, ce n'étoit pas, en se rendant très-utile pour le moment, nuire par la suite à la nation et aux vrais intérêts du prince ; si ce n'étoit pas préparer de loin le relâchement des mœurs, les besoins du luxe, la détérioration des terres, la diminution des richesses du sol, le mépris des provinces, l'accroissement des capitales ; si ce n'étoit pas forcer la noblesse à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir ; s'il n'y auroit pas eu plus de grandeur comme de vraie politique, à laisser les nobles dans leurs terres et à les contenir, à déployer sur eux une autorité qui les accoutumât à être sujets, sans les forcer à être courtisans. C'est à ceux qui ont étudié l'histoire et la politique, de juger Richelieu d'après les différentes observations que nous venons de rassembler sur cet homme célèbre. Thomas en a laissé un portrait peu flatteur, mais trop véritable. Ce portrait est peu connu, ayant été retranché par le censeur de son *Essai sur les éloges*; et nous le rapporterons encore : « Examinons, dit-il, les moyens dont Richelieu se servit, et de quelle manière il déploya l'autorité royale qu'il usurpoit. Il y avoit deux reines, il les persécuta toutes deux, et les outragea tour-à-tour ensemble ; il traita l'une plus d'une fois comme criminelle ; il força l'autre d'être jusqu'à sa mort errante et fugitive hors du pays où elle avoit régné, privée de ses biens, manquant du nécessaire, et réduite à implorer par d'inutiles requêtes, la vengeance du parlement contre son ennemi, qu'elle avoit fait cardinal et ministre. Le roi avoit un frère, le cardinal toute sa vie en fut l'oppresseur et le tyran. Il emprisonna ou fit périr sur l'échafaud plusieurs des amis de ce prince, le maltraita lui-même, l'obligea plus d'une fois, à force de persécutions, de fuir de la cour et de sortir de France, déclara tous ses partisans coupables de lèse-majesté, et fit ériger une chambre pour les proscrire. Par-tout, on ne voyoit que des instrumens honteux de supplice, et des effigies de ceux qui avoient échappé à la mort par l'exil. Il y avoit des princes du sang ; le cardinal les traite à peu près comme le frère du roi ; il les emprisonne ou les fait fuir, les avilit ou les écrase. Il y avoit des ministres, des généraux, des

amiraux, des maréchaux de France ; il suit avec eux le même plan. Le ministre la Vieuville le fait entrer au conseil ; le cardinal lui jure sur l'hostie une amitié éternelle ; le cardinal, six mois après le fait arrêter. Le duc de Montmorency avoit la place d'amiral ; le cardinal l'en dépouille, et la prend pour lui sous un autre nom. Ce même duc, en 1630, gagne une bataille en Italie, et en 1632 perd la tête sur un échafaud pour s'être ligué avec le frère du roi contre le ministre : il est vrai qu'il avoit été pris les armes à la main. Les deux princes de Vendôme, fils de Henri IV, sont emprisonnés à Vincennes ; le comte de Soissons fuit en Italie ; le duc de Bouillon sauve sa tête par l'échange de Sédan. Parmi les maréchaux de France, le maréchal Ornano, arrêté en 1636, meurt à Vincennes ; le maréchal de Marillac, après quarante ans de service, est décapité, sous prétexte de concussion, c'est-à-dire, comme il le disoit lui-même, pour un peu de paille et de foin ; le maréchal de Bassompierre, un des meilleurs citoyens, est mis à la bastille et y reste onze ans, c'est-à-dire jusqu'après la mort du cardinal. En 1626, le comte de Talleyrand-Chalais, ennemi du cardinal, est jugé à mort et exécuté à Nantes. En 1631, Marillac le garde des sceaux, frère du maréchal, est aussi arrêté et meurt prisonnier à Château-Dun. En 1633, Château-Neuf, autre garde des sceaux, est mis en prison sans forme de procès. En 1633, le commandeur de Jars et d'autres, sont condamnés à perdre la tête : un seul a sa grace sur l'échafaud ; tous les autres sont exécutés. En 1638, le duc de la Valette, fugitif, est condamné à mort par des commissaires, exécuté en effigie et déclaré innocent après la mort du cardinal. En 1642, Cinq-Mars, favori du roi, est exécuté pour avoir conspiré contre le cardinal : de Thou, qui avoit su la conspiration et qui s'y étoit opposé de toutes ses forces par ses conseils, est aussi arrêté, jugé à mort et exécuté. C'est ainsi que le cardinal traita tous les grands et les hommes en place qui étoient ou qu'il regardoit comme ses ennemis. Le roi avoit des favoris, des confesseurs et des maîtresses ; le cardinal les fit exiler et arrêter, ou les obligea de prendre la fuite dès qu'ils eurent le courage de lui déplaire. Les particuliers même furent exposés à sa vengeance. Urbain Grandier est condamné comme magicien, et brûlé vif en 1634 : son premier crime étoit d'avoir disputé dans les écoles de théologie le rang à l'abbé Duplessis-Richelieu. Tous ceux qui étoient amis de ses ennemis, tous ceux qui approchèrent à quelque titre et de quelque manière que ce fût, de la mère ou du frère du roi, créatures, confidens, domestiques, médecins même furent arrêtés, dispersés, condamnés, et perdirent ou la liberté ou la vie. Il y avoit des lois ; il n'en respecta aucune dès qu'il s'agissoit des intérêts de sa haine : il persécuta ceux qui les réclamoient ; il opprima les corps établis pour en être les dépositaires et les vengeurs. Jamais il n'y eut en France autant de commissions. On sait que Richelieu se servit toujours de cette voie pour assassiner juridiquement ses ennemis. Laubadermont, conseiller d'état, et l'un de ces hommes lâches et cruels, faits pour servir d'instrument au plus barbare despotisme, pour égorger l'innocence aux pieds de la fortune,

pour calculer toutes les infamies par l'intérêt, et avilir le crime même aux yeux de celui qui le commande et qui le paie; Laubadermont, enivré de sang et affamé d'or, présidoit à la plupart de ces tribunaux, alloit prendre d'avance les ordres de la haine, les recevoit avec le respect de la bassesse, se pressoit d'obéir pour ne pas faire attendre la vengeance; et après avoir immolé sa victime, venoit pour le salaire d'un meurtre recevoir le sourire d'un ministre. C'est ainsi qu'Urbain Grandier fut traîné dans les flammes, Marillac, Cinq-Mars et de Thou sur les échafauds. Celui qui se jouoit ainsi des lois, ne devoit point avoir plus de respect pour leurs ministres. Il destitua arbitrairement des magistrats; il écrasa les parlemens; il interdit des cours souveraines. En 1631, il envoie au parlement un arrêt du conseil, qui déclare tous les amis du frère du roi coupables de lèse-majesté. Les voix s'y partagent; le parlement est mandé; on déchire les procédures, et trois des principaux membres sont exilés. En 1636, il crée pour avoir de l'argent, vingt-quatre charges nouvelles. Le parlement se plaint; le cardinal fait emprisonner cinq magistrats. Ainsi, par-tout il déployoit avec une inflexible hauteur les armes du despotisme; c'est ainsi qu'il vint à bout de tout abaisser. Pour voir maintenant s'il travailla pour l'état ou pour lui-même, il suffit de remarquer qu'il étoit roi sous le nom de ministre: que secrétaire d'état en 1624, et chef de tous les conseils en 1639, il se fit donner pour le siége de la Rochelle, les patentes de général; que dans la guerre d'Italie il étoit généralissime et faisoit marcher deux maréchaux de France sous ses ordres; qu'il étoit amiral sous le titre de surintendant général de la navigation et du commerce; qu'il avoit pris pour lui le gouvernement de Bretagne et tous les plus riches bénéfices du royaume; que tandis qu'il faisoit abattre dans les provinces toutes les petites forteresses des seigneurs, et qu'il ôtoit aux calvinistes leurs places de sûreté, il s'assuroit pour lui de ces mêmes places; qu'il possédoit Saumur, Angers, Honfleur, le Havre, Oléron et l'île de Ré, usurpant pour lui tout ce qu'il ôtoit aux autres; qu'il disposoit en maître de toutes les finances de l'état; qu'il avoit toujours en réserve chez lui trois millions de notre monnoie actuelle; qu'il avoit des gardes comme son maître, et que son faste effaçoit celui du trône: ainsi sa grandeur éclipsoit tout. S'il humilia les grands, ce ne fut point pour l'intérêt des peuples; jamais ce sentiment n'entra dans son ame. Il étoit ambitieux, et il vouloit se venger: il s'éleva sur des ruines. Si pour achever de le connoître, on demande maintenant ce qu'il fit pour les finances, pour l'agriculture, pour le commerce pendant près de vingt ans qu'il régna, la réponse sera courte: Rien. Ces grandes vues d'un ministre, qui s'occupe de projets d'humanité et du bonheur des nations, et qui veut tirer le plus grand parti possible et de la terre et des hommes, lui étoient entièrement inconnues; il ne paroît pas même qu'il en eût le talent. Les finances, sous son règne, furent très-mal administrées. Après la prise de Corbie en 1636, on avoit à peine de quoi payer les troupes; il fut réduit à la misérable ressource de créer des charges de conseiller au parle-

ment. Sous lui, les provinces furent toujours très-foulées : d'une main il abattoit les têtes des grands, et de l'autre il écrasoit les peuples. Presque toutes ses opérations de finance se réduisirent à des emprunts et à une multitude prodigieuse de créations d'offices, espèce d'opération détestable qui attaque les mœurs, l'agriculture, l'industrie d'une nation; et qui d'une richesse d'un moment, fait sortir une éternelle pauvreté. L'état, sous Richelieu, paya communément quatre-vingts millions à vingt-sept livres le marc, c'est-à-dire près de cent soixante millions d'aujourd'hui. Le clergé qui, sous Henri IV, donnoit avec peine treize cent mille livres, sous les dix dernières années du cardinal, paya, année commune, quatre millions. Enfin, ce ministre endetta le roi de quarante millions de rente; et, à sa mort, il y avoit trois années consommées d'avance. On peut donc lui reprocher d'avoir prodigieusement augmenté cette maladie épidémique des emprunts, qui devenoit de jour en jour plus funeste; d'avoir donné l'exemple de la multiplication énorme des impôts; d'avoir aggravé tour-à-tour, et la misère par le despotisme, et le despotisme par la misère; de n'avoir jamais voulu que cette grandeur imaginaire de l'état, qui n'est que pour le ministre, et dont le peuple ne jouit point, et d'avoir sacrifié à ce fantôme, les biens, les trésors, le sang, la paix et la liberté des citoyens. Voilà pourtant l'homme à qui la poésie et l'éloquence ont prodigué les panégyriques, pendant près d'un siècle. Les lois qu'il a violées, les corps de l'état qu'il a opprimés, les parlemens qu'il a avilis, la famille royale qu'il a persécutée, les peuples qu'il a écrasés, le sang innocent qu'il a versé, la nation entière qu'il a livrée toute enchaînée au pouvoir arbitraire, auroient dû s'élever contre ce coupable abus des éloges, et venger la vérité outragée par le mensonge. Ce n'est pas qu'on prétende attaquer ici les qualités que put avoir ce ministre : on convient qu'il eut du courage, un grand caractère, cette fermeté d'ame qui en impose aux foibles, et des vues politiques sur les intérêts de l'Europe; mais il semble qu'il eut bien plus de caractère que de génie : il lui manqua sur-tout celui qui est utile aux peuples, et qui, dans un ministre, est le premier, s'il n'est le seul. D'ailleurs, il faut citer le cardinal de Richelieu au tribunal de la justice et de l'humanité : on les a trop oubliées quand il a fallu juger des hommes en place. Il semble qu'il y ait pour eux une autre morale que pour le reste des hommes : on cherche toujours s'ils ont été grands, et jamais s'ils ont été justes; celui même qui voit la vérité, craint de la dire. L'esprit de servitude et d'oppression, semble errer encore autour de la tombe des rois et des ministres. Qu'on les adore de leur vivant, cela est juste : c'est le contrat éternel du foible avec le puissant; mais la postérité, sans intérêt, doit être sans espérance comme sans crainte. L'homme, esclave pour le présent, est du moins libre pour le passé : il peut aimer ou haïr, approuver ou flétrir d'après les lois et son cœur. Malheur, sans doute, au pays où, après plus de cent ans, il faudroit avoir encore des égards pour un tombeau et pour des cendres. La terre de Richelieu fut érigée, en sa faveur, en duché-pairie, au mois d'août

1631; il fut aussi duc de Fronsac, gouverneur de Bretagne, amiral de France, abbé général de Cluny, de Cîteaux, de Prémontré, etc. On a de lui, I. Son *Testament politique*, qui se trouvoit en manuscrit dans la bibliothèque de sorbonne, et qui fut légué à cette bibliothèque par l'abbé des Roches, secrétaire du cardinal. On en trouvoit un autre exemplaire dans la bibliothèque du roi, avec une *Relation succinte* apostillée; on n'a découvert ce dernier exemplaire que depuis quelques années, et il n'a pû terminer la dispute que Voltaire fit naître sur le véritable auteur de ce testament. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de 1737, par l'abbé de Saint-Pierre, en 2 vol. in-12; et de 1764, à Paris, en 2 vol. in-8°. M. de Foncemagne, qui a dirigé cette nouvelle édition, tâche de prouver l'authenticité de ce Testament, dans une préface écrite avec beaucoup de précision et de netteté. On peut voir ce que Voltaire lui a répondu dans ses Nouveaux doutes sur ce livre. Le résumé de cette réponse est que le Testament est plein d'anachronismes, d'erreurs sur les pays voisins, de fausses évaluations, etc.; que, dans un livre sur la manière de gouverner, il n'est pas dit un mot sur plusieurs points importans de l'administration, ni sur la manière de se conduire dans la guerre qu'on avoit à soutenir; qu'on pousse l'ignorance jusqu'à dire que la France avoit plus de ports sur la Méditerranée que la monarchie espagnole; que divers littérateurs, convaincus des méprises dont cet ouvrage fourmille, n'ont pu l'attribuer à un grand politique; que l'opinion de l'auteur des Nouveaux doutes, loin d'être un paradoxe, est celle d'Aubery, historiographe du cardinal de Richelieu, et pensionnaire de la duchesse d'Aiguillon, sa nièce; de Guy Patin, de l'abbé Richard, de le Vassor, d'Ancillon, de Vigueul Marville, ou de l'auteur qui s'est caché sous ce nom; de le Clerc, de la Monnoye. Quelle autorité plus forte que celle d'Aubery, qui écrivoit sous les yeux de la nièce du cardinal, de sa nièce chérie, dépositaire de tous ses sentimens et de tous ses papiers? Cette nièce ne lui auroit-elle pas fait voir ce fameux Testament? ne lui auroit-elle pas dit : « Comment oubliez-vous un ouvrage si intéressant, si public, et qu'on croit si glorieux pour mon oncle? » Non seulement Aubery ne parle point de ce Testament dans l'histoire de Richelieu, mais il en révoque en doute l'authenticité dans celle de Mazarin. Quoi qu'il en soit, ceux qui l'ont cru du cardinal de Richelieu, l'ont trouvé également profond et savant. Le brillant écrivain qui l'a enlevé à ce ministre, en pense d'une manière moins favorable. Il dit « que la patience du lecteur peut à peine achever de le lire; et qu'il seroit ignoré, s'il avoit paru sous un nom moins illustre. » (*Voy.* BOURZÉIS.) Le roi de Prusse, surpris de son acharnement contre cette production, lui envoya de jolis vers, qui auroient dû modérer sa vivacité.

Quelques vertus, plus de foiblesses,
Des grandeurs et des petitesses,
Sont le bizarre composé
Du héros le plus avisé.
Il jette des traits de lumière;
Mais cet astre, dans sa carrière,
Ne brille pas d'un feu constant.
L'esprit le plus profond s'éclipse;
Richelieu fit son Testament,
Et Newton son Apocalypse.

II. *Méthode des Controverses*,

sur tous les points de la foi, in-4° : cet ouvrage solide, un des meilleurs en ce genre, avant que Bossuet, Nicole et Arnauld eussent écrit contre les calvinistes, fut le fruit de sa retraite à Avignon. III. Les *Principaux points de la foi catholique défendus*, etc. David Blondel a répondu à cet ouvrage. « Le cardinal de Richelieu, après avoir soumis les calvinistes par les armes, dit l'abbé de Choisy, avoit formé le dessein de les gagner par la douceur. Il songeoit pour cela à donner aux principaux ministres des pensions, qui leur ôtassent la peur de mourir de faim, et à tenir ensuite des conférences publiques, où l'on ne se serviroit, pour preuves, que des autorités de l'Écriture-Sainte, sans y admettre la tradition. Il étoit assez bon théologien, mais il avoit l'attention de se faire aider, et n'épargnoit rien pour avoir des extraits fidèles des bons auteurs hébreux, grecs et latins, sur toutes les matières qu'il vouloit traiter. Il ne confia son dessein qu'à un père de l'oratoire, nommé du Laurent, qui avoit été ministre dans sa jeunesse. « Je ne veux me servir, lui disoit-il, ni de docteurs de sorbonne, qui, avec leur scolastique, ne sont bons que contre les anciens hérétiques; ni des pères de l'oratoire, abîmés dans les mystères; ni des jésuites, ennemis trop déclarés des calvinistes. Il ne faut leur parler d'abord que de la pure parole de dieu : ils nous écouteront ; et pourvu qu'ils nous écoutent, ils sont à nous. » Le cardinal ne put travailler à ce dessein que les deux dernières années de sa vie, qui furent traversées de tant d'affaires et de maladies, qu'il fut obligé d'en demeurer au simple désir. » IV. *Instruction du chrétien*, in-8° et in-12. V. *Perfection du chrétien*, in-4° et in-8°. VI. Un *Journal* très-curieux, in-8° et en 2 vol. in-12. VII. Ses *Lettres*, dont la plus ample édition est de 1696, en 2 vol. in-12, sont intéressantes ; mais ce recueil ne les renferme pas toutes ; on en trouve d'autres dans le Recueil des diverses pièces, pour servir à l'histoire, etc., in-folio, de Paul Hay, sieur du Chastelet. VIII. Des *Relations*, des *Discours*, des *Mémoires*, des *Harangues*, etc. IX. On lui attribue l'*Histoire de la Mère et du Fils*, qui a paru en 1731, en deux vol. in-12, sous le nom de *Mézeray*. X. On sait qu'il a travaillé à plusieurs pièces dramatiques ; il a fait, en partie, la tragi-comédie de *Mirame*, qui est sous le nom de *Saint-Sorlin;* et il a fourni le plan et le sujet de trois autres comédies : *les Tuileries*, représentée en 1633 ; *l'Aveugle de Smyrne ;* et la comédie héroïque intitulée *Europe*, composée pendant sa dernière maladie. Le cardinal de Richelieu peut être regardé comme le père de la tragédie et de la comédie françaises, par la passion qu'il a témoignée pour ce genre de poésie, et par les faveurs dont il combloit les poètes qui s'y distinguoient. On rapporte qu'il faisoit composer quelquefois des pièces de théâtre par cinq auteurs, distribuant à chacun un acte, et achevant, par ce moyen, une pièce en moins d'un mois. Ces cinq personnes étoient Boisrobert, Pierre Corneille, Colletet, de l'Estoile et Rotrou. (*Voy.* COLLETET, n° I; MAYNARD, MÉZERAY.) Ses livres et ses vers, si l'on excepte sa Méthode des controverses, et son Testament, qui est d'ailleurs assez mal écrit, et auquel d'autres écrivains ont sans doute mis la main, sont aujour-

d'hui oubliés. A quelque teinture de théologie scolastique près, il ne savoit pas grand'chose, quoiqu'il se piquât de tout savoir et d'exceller en tout, même à monter à cheval. « Non seulement il n'étoit pas savant, mais il ne faisoit aucun cas de la science et des savans. — Les sciences exactes et celles de la nature n'ont rien gagné sous son règne. S'il encourageoit les arts, c'étoit pour les faire servir à son luxe. Il a établi une académie de grammaire, d'éloquence et de poésie; mais c'est parce qu'il aimoit les vers, et qu'il avoit la prétention d'en faire. Il ne possédoit d'autres langues que la latine et la française; à peine avoit-il lu les auteurs profanes. Il ignoroit l'histoire, ne savoit pas un mot des antiquités, rien du tout en physique, ni en mathématiques. » *Voyez* R. L. D'ARGENSON. *Voyez* sa Vie, par Jean le Clerc, qui, avec le Journal de ce cardinal et diverses autres pièces, forme 5 volumes in-12, 1753 : l'Histoire de Louis XIII, par le Vassor; et le Tableau de la vie et du gouvernement des cardinaux Richelieu et Mazarin, représenté en diverses satires et poésies, Cologne, 1694, in-12.

† VI. PLESSIS-RICHELIEU (Alphonse-Louis du), frère du précédent, doyen de Saint-Martin de Tours, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Luçon, par le roi Henri IV, à la place de Jacques du Plessis, son oncle; mais avant d'être sacré, il céda cet évêché à son frère cadet, dont on vient de parler, et se fit chartreux en 1606. Ce fut alors qu'il prit le nom d'Alphonse-Louis. Il vécut à la grande-Chartreuse plus de vingt ans, sans montrer aucun désir de rentrer dans le monde; mais lorsque son frère fut en crédit à la cour de France, il accepta l'archevêché d'Aix, en 1626, et deux ans après, celui de Lyon. En 1629, le pape Urbain VIII le nomma cardinal-prêtre, quoique, selon l'ordonnance de Sixte-Quint, deux frères ne dussent jamais porter la pourpre en même temps. En 1632, il fut grand-aumônier de France, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, et obtint plusieurs abbayes fort riches. En 1635, le roi l'envoya à Rome pour des affaires très-importantes, dont il s'acquitta avec succès. Après son retour à Lyon, en 1638, la peste ravageant son diocèse, il se signala par son zèle et par sa charité. Il se trouva à l'élection du pape Innocent X, en 1644; et l'année d'après il présida à l'assemblée du clergé de France, tenue à Paris. Il mourut le 23 mars 1653, à 71 ans. Attaché aux devoirs de son état, il ne se mêla que des affaires de son diocèse, et très-peu des intrigues de la cour. Il fut enterré à la Charité de Lyon, comme il l'avoit demandé. Voici l'épitaphe qu'il se fit lui-même : *pauper natus sum, paupertatem vovi, pauper morior, et inter pauperes sepeliri volo....* Il dit, dans sa dernière maladie, « qu'il aimeroit beaucoup mieux mourir Dom Alphonse, que cardinal de Lyon. » L'abbé de Pure a publié sa Vie en latin, à Paris, 1664, in-12.

† VII. PLESSIS, duc DE RICHELIEU (Louis-François-Armand du), maréchal de France, de l'académie française et de celle des sciences, naquit à Paris le 13 mars 1696. Sa mère le mit au monde après sept mois de grossesse. Il lutta quelque temps contre la mort, et fut conservé dans

une boîte de coton. Présenté à la cour en 1711, il y fit la plus grande sensation par les graces de son âge et de sa figure, par la vivacité de son esprit, et par quelques saillies heureuses. Les malins parlèrent bientôt des préférences marquées que lui donnoit la duchesse de Bourgogne. Ses enfantillages, comme on les appeloit à la cour, furent mal interprétés; et l'aimable poupée (c'est ainsi que les courtisans nommoient le duc) fut mise à la bastille. Il ne sortit de cette prison que pour se rendre auprès du maréchal de Villars, dont il devint aide-de-camp. Le jeune duc ayant beaucoup de conformité avec son général, ne put que lui être agréable; Villars retrouvoit en lui ses manières libres et hardies, sa vivacité brillante et une certaine audace fanfaronne. Après la mort de Louis XIV, Richelieu fut admis à la cour du régent, et partagea ses plaisirs. Une tracasserie de société l'ayant forcé de se battre en duel avec le comte de Gacé, il fut blessé et conduit de nouveau à la bastille, d'où il ne sortit que pour y rentrer encore, lorsque la conspiration de Cellamare eut éclaté. Richelieu étoit accusé d'être entré dans les projets de cet ambassadeur espagnol contre le régent. Deux princesses rivales, mademoiselle de Charolois, et mademoiselle de Valois, fille du duc d'Orléans, se réunirent pour obtenir sa liberté. Cette troisième détention de Richelieu laissa dans son ame un souvenir profond: sans abanner les plaisirs et les petites intrigues, il tâcha de se rendre utile dans les grandes. Il n'avoit que vingt-quatre ans lorsque l'adémie française l'appela dans son sein; cependant il n'avoit encore écrit que des billets doux, et ne savoit pas l'orthographe; mais Fontenelle, Campistron et Destouches lui firent chacun un discours de réception dont il choisit les principaux traits qu'il débita. On dit que le soir même trois belles le récompensèrent de l'éloquence de ces trois auteurs. Richelieu parut au siége de Philipsbourg en 1734, et y montra beaucoup de valeur; à la bataille d'Ettingen il eut un cheval tué sous lui; tout le régiment qu'il commandoit périt dans la retraite; lui seul ferma l'arrière-garde, passa le Mein le dernier de tous, et fut assez heureux pour ne pas recevoir la moindre blessure. Il contribua, s'il faut en croire Voltaire, au succès de la bataille de Fontenoy, par le conseil qu'il donna de faire tomber la maison du roi sur la colonne anglaise; et lui-même se mettant à sa tête rompit le bataillon ennemi. A Raucoux et à Lawfelt il cueillit de nouveaux lauriers. Lorsque le mariage du dauphin avec la princesse de Saxe eut été résolu en 1746, il fut nommé ambassadeur à Dresde, où il étala beaucoup de magnificence. Envoyé à Vienne, rien ne fut si magnifique que son entrée dans cette capitale de l'Autriche; il fit ferrer d'argent tous les chevaux de sa suite, mais de manière qu'ils pussent perdre leurs fers dans le trajet, et que le peuple en profitât. Il porta le même faste à Bordeaux, dont il fut nommé gouverneur, et dans sa maison de Genevilliers, embellie par Servandoni, et devenue le rendez-vous de tous les plaisirs. On admiroit sur-tout dans les jardins, une glacière surmontée d'un temple élégant, où, au milieu des chaleurs de l'été, on jouissoit de la plus agréable fraîcheur. Richelieu eut le malheur de tuer un homme à la

chasse : il en montra le plus vif regret, combla de biens la famille du mort; abandonna pour toujours la chasse qu'il aimoit, et vendit Genevilliers qui avoit été le théâtre de cet accident. Envoyé à Gênes, comme général et plénipotentiaire, sa conduite lui valut le titre de noble gênois, et cette république lui fit élever une statue dans la salle du sénat. La guerre s'étant allumée en 1756, entre les Français et les Anglais, Richelieu, élevé au grade de maréchal, mit le siége devant Mahon. Les soldats français, peu accoutumés à d'aussi bon vin que celui de ce canton, s'enivroient tous les jours et manquoient à la discipline; le maréchal par un mot sut les rendre sobres. Il fit mettre l'armée sous les armes, et passant dans tous les rangs, il dit: « Soldats, je vous déclare que ceux qui s'enivreront désormais n'auront pas l'honneur de monter à l'assaut. » Lui-même dans les jours d'action donnoit l'exemple de la plus grande intrépidité, et y réunissoit, après le combat, la politesse pour les généraux ennemis, et les soins de l'humanité dûs aux vaincus. Après la prise de Mahon, le 28 juin 1756, Richelieu dirigea la guerre de Hanovre, la fit avec succès, malgré les obstacles élevés contre lui par madame de Pompadour. Il avoit encouru sa haine pour avoir refusé d'unir son fils à la fille de la favorite. Lorsque celle-ci lui proposa cette alliance, Richelieu lui répondit « qu'elle lui faisoit beaucoup d'honneur, mais que son fils, ayant celui d'être allié à l'empereur, il croyoit devoir le prévenir de cette alliance. » L'armée combinée, commandée par le duc de Cumberland fut forcée de capituler à Closter-Seven près de l'Elbe, le 8 septembre 1757; mais Richelieu fit une grande faute en changeant cette capitulation, qui devoit être purement militaire, en une convention politique dont l'exécution dépendroit de la ratification des parties intéressées. Il en fit de plus grandes encore en favorisant la maraude, et en donnant au soldat l'exemple des extorsions. On connoît son pavillon de Hanovre, bâti du fruit des contributions levées dans ce pays. Le maréchal de Richelieu étoit gouverneur et commandant en Guienne depuis 1755, et devint doyen des maréchaux de France, en 1781. Au goût le plus effréné des plaisirs, il réunit cet orgueil dangereux qui cherche à multiplier les séductions. « La vanité, a-t-il écrit, entre pour beaucoup dans la jouissance: on vante sa conquête; elle satisfait l'amour propre, et cette prétendue gloire semble ajouter au plaisir. » Avec les mœurs les plus dissolues, de l'agrément dans l'esprit, l'habitude de jeter un ridicule amer sur les vertus privées, il parvint à corrompre les mœurs de la capitale, et devint le chef de ces *Agréables*, « qui, comme le dit Laharpe, se croient une grande supériorité d'esprit pour avoir érigé le libertinage en principe, et fait une science de la dépravation. Ils ne se doutent pas que cette prétendue science, en mettant même toute morale à part, est le comble de la sottise et de la duperie. Car qu'y a-t-il de plus sot que de se faire un travail sérieux, et une étude pénible de ce qui, pour les autres, est un plaisir ou du moins un amusement? La belle découverte que de se défendre d'aimer aucune femme, et de se faire une loi de les tromper toutes! Le plus habile intrigant dans ce genre peut-il se flatter d'avoir

autant de plaisir qu'un homme franchement amoureux ? Quel est celui du fat ? La vanité ; mais comparée aux autres, cette jouissance n'est-elle pas un plaisir de dupe. » Richelieu étoit plein d'activité, d'ambition et de qualités brillantes : par lui l'histoire pourra juger ses contemporains, la cour où il vécut et son siècle. Sur la fin du règne de Louis XV, il devint le flatteur assidu de madame Dubary, et n'en donna pas moins souvent au monarque d'utiles conseils. On peut en citer cet exemple : Le ministre Saint-Florentin vouloit proscrire de nouveau les protestans dans le Languedoc ; le favori éclaira le monarque et empêcha les excès de l'intolérance. Sous Louis XVI, dont les mœurs étoient plus austères, Richelieu eut peu de crédit ; mais son grand âge, sa renommée et des reparties toujours heureuses, l'empêchèrent d'être dédaigné. Lié intimément avec Voltaire, il prit une partie de l'esprit léger et mordant de ce dernier, et finit son active et longue carrière, le 8 août 1788. Marié trois fois, et sous trois règnes différens, il épousa en 1713, sous Louis XIV, mademoiselle de Noailles ; en 1734, sous Louis XV, la princesse de Guise-Lorraine ; et en 1780, sous Louis XVI, madame de Roth. La singularité du caractère et de la destinée de Richelieu, ses succès en différens genres, son courage, l'éclat de ses galanteries, ses ambassades et ses services militaires, rendent très-intéressante la longue vie d'un homme qui sut plaire à la cour de Louis XIV, jouir de la faveur de Louis XV, et vit les enfans de Louis XVI. Il ne devoit pas aimer les prisons royales, où il s'étoit fait enfermer trois fois ; cependant lorsqu'il fut commandant du Languedoc et gouverneur de Guienne, il abusa de ces mêmes lettres de cachet qu'il avoit maudites, et se permit plusieurs actes d'autorité arbitraire. On peut lui reprocher encore d'avoir trop protégé dans ses gouvernemens les folies licencieuses des héroïnes de théâtre, et les folies ruineuses du jeu et du luxe. L'ambition ne lui fit jamais négliger les plaisirs ; il s'y livra jusqu'à la débauche, méprisant les convenances, et abusant de son pouvoir pour favoriser ses vices. Le don de séduire le suivit jusqu'à son dernier âge ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que la plupart des femmes qu'il avoit trompées ou quittées, continuèrent de l'aimer ou du moins de le trouver aimable. Nul ne mêla à la séduction plus d'insolence. Une femme sans attraits, mais dont la réputation de sagesse avoit tenté cet amant volage, sur le point de succomber après une longue résistance, s'écria : « Vous voyez combien je vous aime, je me damne pour vous. — Et moi je me sauve, lui répondit le maréchal ; » et il s'enfuit. Il conserva jusqu'au dernier instant l'empressement d'un jeune homme auprès des femmes, et deux jours avant sa mort, on cita une de ses reparties galantes. Madame de Fronsac lui ayant dit, pour le consoler qu'il avoit le visage charmant, « Vous prenez donc, lui répondit-il, mon visage pour votre miroir. » Tel est le résultat de sa longue carrière, donné par son historien, « avec la bravoure, les talens et le bonheur, qui font un grand général ; avec l'esprit, l'adresse et la connoissance des hommes qui peuvent faire un grand homme d'état ; avec tout ce qu'on peut posséder de graces et d'amabilité, le

maréchal de Richelieu ne voulut être et ne fut qu'un courtisan. Sa longue correspondance avec Voltaire atteste l'intérêt qu'il prenoit aux lettres, et la protection qu'il accorda toujours aux grands écrivains de son siècle; et comme gentilhomme de la chambre, on doit convenir que c'est à son courage et aux effets de sa protection que la scène s'est enrichie de plusieurs productions qui n'y auroient peut-être jamais paru sans lui. » On a publié, au commencement de la révolution, les *Mémoires du maréchal de Richelieu*, in-8°, depuis réimprimés et traduits. Ils sont sans nom d'auteur; mais il est connu qu'ils ont été composés sous les yeux du maréchal et sur les pièces de son cabinet, par M. Soulavie. On y trouve les instructions secrètes de Richelieu contre la cour de Vienne, pendant son ambassade. On sait que ce courtisan ne croyoit pas manquer à la délicatesse, en facilitant les amours du prince. Il a pu, lui seul, raconter les anecdotes secrètes des quatre sœurs, favorites du roi, mesdames de Mailly, avec d'autant plus de détail, que cette partie fut contradictoirement débattue. en 1791, avec le maréchal de Mailly et sa famille, chez madame de Flavacourt, la cinquième des sœurs. On trouve cette anecdote dans la vie du maréchal de Mailly, dans les *Pièces inédites relatives aux règnes de Louis XIV et Louis XV*. (*Voyez* MAILLY *et* FLAVACOURT.) On sait que le maréchal de Richelieu avoit proposé au roi l'établissement d'un ministère secret. C'est dans ses mémoires qu'on a publié aussi, pour la première fois, une histoire de cette commission secrète, et la notice de ses agens, de ses employés et de ses écrivains. (*Voy.* Comte DE BROGLIE.)

VIII. PLESSIS (Claude du), avocat au parlement de Paris, natif du Perche, mort en 1681, cultiva la jurisprudence avec un succès distingué. olbert le choisit pour l'avocat des finances. Les jurisconsultes ont souvent recours à ses *OEuvres*, contenant ses *Traités sur la coutume de Paris*, ses *Consultations*, etc., avec les notes de Claude Berroyer, et d'Eusèbe de Laurière, Paris, 1754, deux vol. in-fol. Il a tâché de mettre de la méthode dans des matières confuses, et de traiter avec clarté des questions, que les commentateurs avoient embrouillées. On le consultoit pour les affaires du roi.

† IX. PLESSIS-HESTÉ (Guillaume de la Brunetière du), né en Anjou l'an 1630, étudia à Paris, et y prit le bonnet de docteur de Navarre. Il fut nommé évêque de Saintes, en 1676. Louis XIV, après l'avoir choisi pour cet évêché, dit: Je viens de donner un évêché à un homme que je n'ai jamais vu; mais je n'en parle à personne qu'on ne m'en dise du bien. » Lorsque le prélat alla remercier le roi, ce prince lui dit: *Quand je n'aurois pas donné cet évêché à votre mérite, je l'aurois accordé à votre personne après vous avoir vu.* Son diocèse étoit plein de calvinistes: il s'efforça de les attirer à la religion romaine, fit venir des missionnaires pour le seconder, visita fréquemment ces hétérodoxes, et les assista de sa bourse. Il fonda un hôpital général à Saintes, où il mourut en 1702.

† X. PLESSIS (Dom Toussaint-Chrétien du), né à Paris, sortit de la maison de l'oratoire pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur, où il prononça

ses vœux l'an 1715. Après avoir été chargé du soin de la bibliothèque publique de Bonne-Nouvelle à Orléans, il passa à Saint-Germain-des-Prés, puis à Saint-Rémy de Reims, enfin à Saint-Denis en France, où il mourut en 1764, à 75 ans. On a de lui, I. *Histoire de la ville et des seigneurs de Coucy*, Paris, 1728, in-4°. II. —de *l'église de Meaux*, 1731, 2 vol. in-4°. III. *Description de la ville d'Orléans*, avec des remarques par Daniel Polluche, Orléans, 1736, in-8°. IV. —de la *Haute-Normandie*, 1740, 2 vol. in-4°. V. *Histoire de Jacques II*, Bruxelles, 1740, in-12. VI. *Nouvelles annales de Paris*, 1753, in-4°. VII. Des *Lettres* et des *Dissertations*, dans le Journal de Trévoux et le Mercure de France. Dom du Plessis ayant avancé dans son *Histoire de Meaux*, comme un fait presque certain, que l'art de fabriquer des titres étoit, vers le 11ᵉ siècle, un vice universel qui infectoit presque toutes les abbayes, les corps de ville, les communautés et les cathédrales mêmes; cette opinion lui attira une foule de critiques et de tracasseries.

IX. PLESSIS-D'ARGENTRÉ. *V.* ARGENTRÉ.

X. PLESSIS-LIANCOURT, *V.* LIANCOURT.

XI. PLESSIS-MORNAY. *Voy.* MORNAY.

XII. PLESSIS-PRASLIN. *Voy.* CHOISEUL.

* PLÉVILLE LE PELLEY (Georges-René), ancien capitaine de vaisseau de la marine royale, vice-amiral, sénateur et grand officier de la légion d'honneur, né à Granville le 26 juin 1720, dès l'âge de douze ans, eut une vocation marquée qui l'entraîna sur la mer. Il quitta en secret la maison paternelle et s'embarqua, malgré le vœu de sa famille, qui auroit désiré de lui voir prendre un autre état. Il prit le nom de Duvivier, et signala ce nom par des prodiges de valeur. On ne parloit que des exploits du jeune Duvivier. A l'âge de 20 ans, commandant un corsaire, il eut une jambe emportée par un boulet anglais, et dans plusieurs autres affaires les boulets ennemis ne purent fracasser que sa jambe de bois... En 1760 sur la côte de Marseille, deux vaisseaux anglais, prêts de périr, furent sauvés d'un horrible naufrage par son humanité, son zèle et son amour de ses devoirs. L'un de ces bâtimens étoit la frégate l'Alarme, commandée par le lord Jervis (aujourd'hui lord Saint-Vincent) et par le lord Nelson. L'amirauté anglaise fut frappée du service rendu à des Anglais par un marin français, au milieu même de la guerre; elle vouloit récompenser ce trait qui lui sembloit sublime, et que Pléville-Lepelley avoit trouvé tout simple. L'amirauté de Londres fit faire en argent le modèle de la frégate conservée; lord Jervis fut chargé d'apporter lui-même à Marseille ce don national; il avoit ordre de ne voir que M. Pléville-Lepelley, de lui remettre son offrande, et de repartir sur-le-champ. Dès les premiers temps de la révolution, il remplit des missions diplomatiques, et devint ensuite vice-amiral. A la fin de 1795, le directoire, au moment de son installation, le nomma ministre de la marine; mais il refusa cette place, et accepta celle de membre de la commission consultative, appelée près du comité de ce minis-

tère, en juin 1796; il fut nommé l'un des plénipotentiaires, à Lille, en 1797, pour négocier la paix avec lord Malmesbury. On sait quel fut le résultat de cette négociation; revenu à Paris, il accepta le ministère de la marine en remplacement de Truguet; donna sa démission en avril 1798, et fut nommé, en 1799, membre du sénat-conservateur. Il mourut le premier octobre 1805; ses obsèques furent célébrées avec pompe, et son corps porté au Panthéon. Pléville-Lepelley étoit franc et désintéressé, comme on en jugera par le trait suivant: « Le directoire exécutif lui avoit ordonné de faire une tournée aux côtes de l'ouest, et on lui avoit alloué 40,000 fr. pour cette mission. Le modeste ministre ne prit que 12,000 fr. dans son bureau de fonds; et n'en ayant, dans son voyage, dépensé que 7000, à son retour il voulut rendre le reste à la trésorerie nationale. La somme entière avoit été portée en compte; on ne crut pas pouvoir reprendre ce que rapportoit le ministre. Il ne voulut pas le garder. Mais, desirant que cette somme eût un emploi utile, il en fit l'abandon pour construire le télégraphe élevé au-dessus de l'hôtel de son ministère, place de la Concorde, ci-devant Louis XV; et c'est un monument que l'on peut considérer sans se ressouvenir d'un exemple aussi noble de modération et de vertu patriotique.

I. PLINE l'ancien, (C. Plinius Secundus) natif de Vérone, d'une famille illustre porta les armes avec distinction, fut agrégé au collége des Augures, et devint intendant en Espagne. Son intelligence et sa probité lui firent confier diverses affaires importantes par Vespasien et Titus. Malgré le temps que lui déroboient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui la plupart ont disparu. Il consacroit le jour aux affaires, et la nuit aux études; il ne perdoit pas même le temps des repas: on lui lisoit alors quelque bon livre, dont il dictoit sur-le-champ des extraits. Un jour le lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un de ceux qui étoient à table l'obligea de recommencer. « Quoi! ne l'avez-vous pas entendu, dit Pline? — Pardonnez-moi, répondit son ami. — Et pourquoi donc, reprit-il, le faire répéter? Voilà une interruption qui nous coûte plus de dix lignes.... » Lorsqu'il sortoit du bain et qu'il se faisoit essuyer, ou il entendoit lire, ou il dictoit. C'étoit là, dans ses voyages, sa seule occupation; alors, comme s'il eût été plus dégagé de tous les autres soins, il avoit toujours à ses côtés son livre, ses tablettes et son copiste. C'étoit par cette raison qu'à Rome il n'alloit qu'en voiture. Il reprit un jour son neveu de s'être promené: « Vous pouviez, dit-il, mettre ces heures à profit; » car il comptoit pour perdu tout le temps qu'on n'employoit pas au travail. Ce grand homme eut une mort bien funeste. L'embrasement du Mont-Vésuve, arrivé l'an 79 de Jésus-Christ, fut si violent qu'il ruina des villes entières avec une grande étendue de pays, et que les cendres en volèrent, dit-on, jusques dans l'Afrique, la Syrie et l'Egypte. Pline qui commandoit alors une escadre, voulut s'approcher de cette montagne pour observer ce terrible phénomène. Il fut suffoqué par les flammes à 56 ans; ce qui l'a fait appeler par quelques-uns le *Martyr de la na-*

ture.... Pline le jeune son neveu, a raconté les circonstances de sa mort et de cet embrasement dans la 26e lettre de son 6e livre, adressée à Tacite. Il ne nous reste de Pline l'ancien, que son *Histoire Naturelle* en 37 livres. (*Voy.* DIOSCORIDE.) Il y en a eu un grand nombre d'éditions. Les plus estimées sont celles de l'abbé Brotier, Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12, et celle du P. Hardouin, 1723, Paris, 3 vol. in-fol. C'est une réimpression de celle qu'il avoit donnée *ad usum Delphini*, Paris, 1685, 5 vol. in-4°. On a encore l'édition d'Elzevir, 1634, 3 vol. in-12, et celle *cum notis variorum*, Leyde, 1669, 3 vol. in-8°. Celle de Venise, 1469 et 1472, et celle de Rome, 1470 et 1473, sont plus recherchées pour leur rareté que pour leur bonté.» Cet ouvrage, dit Pline son neveu, est d'une étendue d'érudition infinie, et presque aussi variée que la nature elle-même; étoiles, planètes, fleurs, métaux, minéraux; animaux de toute espece, terrestres, aquatiques, volatiles; descriptions géographiques de villes et de pays: il embrasse tout, et ne laisse dans la nature et dans les arts aucune partie qu'il n'examine avec soin.» Le style de Pline lui est particulier, et ne ressemble à aucun autre. Il n'a ni la pureté, ni l'elégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste, auquel il touchoit à peu d'années près. Son caractère propre est la force, l'énergie, la vivacité: on peut même dire la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées, et une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre et rendre sensibles les objets qu'il décrit, mais il faut avouer que son style est dur, trop serré, souvent obscur; que ses pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai: voilà le jugement que porte Rollin de l'*Histoire Naturelle* de Pline. Joignons-y celui de son rival. « Pline, dit Buffon, a travaillé sur un plan plus grand que celui d'Aristote, et peut-être trop vaste: il a voulu tout embrasser, et il semble avoir mesuré la nature, et l'avoir trouvée trop petite encore pour l'étendue de son esprit. Son *Histoire Naturelle* comprend, indépendamment de l'Histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'Histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'Histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin, toutes les sciences naturelles et tous les arts humains. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans chaque partie Pline est également grand. L'élévation des idées, la noblesse du style relèvent encore sa profonde érudition. Non-seulement il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son temps, mais il avoit cette facilité de penser en grand, qui multiplie la science. Il avoit cette finesse de réflexion, de laquelle dépendent l'élégance et le goût, et il communique à ses lecteurs une certaine liberté d'esprit, une hardiesse de penser, qui est le germe de la philosophie. Son ouvrage, tout aussi varié que la nature, la peint toujours en beau; c'est, si l'on veut, une compilation de tout ce qui avoit été écrit avant lui, une copie de tout ce qui avoit été fait d'excellent et d'utile à savoir; mais cette copie a de si grands traits, cette compilation contient des choses rassemblées d'une manière si neuve, qu'elle est préférable à la plupart des ouvrages originaux qui traitent des mêmes matières.»

(Histoire Naturelle, premier discours.) Pline étoit bien éloigné de la vanité des compilateurs qui copient sans citer. « Il me semble, dit-il, que la probité et l'honneur demandent que, par un aveu sincère, on rende une sorte d'hommage à ceux de qui l'on a tiré quelque secours et quelque lumière. » Il compare un auteur qui profite du travail d'autrui, à un homme qui emprunte de l'argent dont il paye l'intérêt, avec cette différence pourtant que le débiteur, par cet intérêt, n'acquitte pas le fonds de la somme prêtée, au lieu qu'un auteur, par l'aveu ingénu de ce qu'il emprunte, l'acquitte en quelque sorte, et se le rend propre; d'où il conclut qu'il y a de la petitesse d'esprit et de la bassesse d'aimer mieux être surpris honteusement dans le vol, que d'avouer ingénument sa dette. Il avoit formé jusqu'à 160 volumes de remarques sur les auteurs qu'il avoit lus. Telle étoit alors l'estime qu'on avoit pour son érudition, qu'un certain Lartius Lucinius voulut acheter ses remarques au prix de 77,812 livres de notre monnoie, somme prodigieuse qui feroit aujourd'hui la fortune de six compilateurs. Pline qui étoit riche et qui préféroit la science à la fortune, n'accepta pas le marché, et dit à l'enchérisseur, que ses connoissances n'étoient point à vendre. Il l'empêcha par ce refus de faire une grande sottise; car, en achetant si cher les remarques de Pline, Lucinius ne pouvoit acheter l'esprit, les lumières, l'amour du travail, et toutes les autres qualités, sans lesquelles ces remarques lui devenoient totalement inutiles. Elles passèrent en de meilleures mains : Pline le Jeune en hérita, ainsi que des talens et des vertus de son oncle. Pline l'ancien étoit athée. « Je ne connois d'autre Dieu, dit-il, que ce vaste univers. Il n'a point eu de commencement, et il n'aura point de fin. Il contient tout en lui-même et rien n'est au-delà. Il gouverne tout par des lois certaines et immuables, quoi que tout paroisse se gouverner au hasard: Il ressemble parfaitement à l'infini, quoiqu'il en soit composé de parties dégagées les unes des autres. Enfin c'est l'ouvrage et l'ouvrier; c'est la nature universelle. » Croyant que l'homme meurt tout entier, il n'admettoit après cette vie ni châtimens, ni récompenses. Quoiqu'il en soit, c'est sans contredit un des plus grands hommes de l'antiquité : il a reçu les louanges de tous les véritables savans, et n'a pu être méprisé que du vulgaire, comme le remarque le fameux critique Joseph Scaliger qui dit : *Plinius, tantus vir, ut non mirum sit, si vulgus illum improbet, quùm minimè sit auctor vulgaris.* Ce n'est pas que ceux qui l'ont le plus loué n'y aient trouvé des défauts; mais il y en a une bonne partie qui ne doit pas rouler sur son compte. Etoit-il obligé d'en savoir plus sur la physique, sur la médecine, sur l'astronomie, sur les vertus des plantes et des minéraux ou autres sujets pareils, qu'on n'en savoit de son temps? Si sur d'autres faits qui tiennent du prodige, il a paru trop crédule, il a eu cela de commun avec d'illustres historiens et entre autres avec Tite-Live, qu'on pourroit à ce sujet tourner en ridicule aussi aisément que Pline l'a été par une foule d'autres écrivains. Au surplus, quand cet auteur auroit fait quelques méprises, comme cela lui est arrivé, on doit en être moins surpris, que de ce qu'il

n'en a pas fait davantage, surtout quand on considère l'étendue immense de son plan, la quantité prodigieuse de connoissances et de curiosités qu'il renferme; le nombre infini de livres où il a été obligé de les puiser, et cela au milieu des plus grandes occupations. L'*Histoire naturelle* de Pline, a été traduite en français par Poinsinet de Sivri, en 12 vol. in-4°. (*Voy.* PINET.) Une traduction nouvelle, bien supérieure à celle de Poinsinet de Sivri, est celle des animaux qu'a publiée avec le texte en regard, C. B. Guéroult, à Paris, en 3 vol. in-8°, 1802. David Durand a fait imprimer l'*Histoire de l'Or et de l'Argent*, extraite de Pline, et celle de la *Peinture*.

II. PLINE, le Jeune, (Cæcilius PLINIUS Secundus), neveu et fils adoptif du précédent, né à Côme, l'an de J. C. 61 ou 62, disciple de Quintilien, parut dans le barreau à l'âge de 19 ans. Il n'employa son talent que pour l'intérêt public, et ne montra pas moins de courage que de désintéressement. Après la mort de Domitien, Pline accusa devant le sénat un des plus illustres favoris de ce prince. Comme on craignoit que Nerva, successeur de Domitien, ne fût offensé de cette accusation; tous ceux qui s'intéressoient au sort de Pline trembloient pour lui. Un consulaire de ses amis s'approcha de lui, et le pressa de se désister de cette accusation. Il ajouta même qu'il se rendroit par-là redoutable aux empereurs à venir. « Tant mieux, répondit Pline, pourvu que ce soit aux méchans empereurs. Comme on insistoit encore : J'ai tout pesé, j'ai tout prévu, ajouta-t-il; et je ne refuse pas, s'il le faut, d'être puni pour avoir demandé vengeance d'une lâche et indigne cruauté.....» Nerva empêcha que cette affaire ne fût remise à la délibération du sénat; mais ce corps n'en rendit pas moins justice à la courageuse fermeté de Pline... Trajan, qui avoit succédé à Nerva, proclama lui-même Pline consul l'an 100 de J. C., après avoir fait son éloge. Pline l'en remercia par un discours solennel; et ce fut dans cette occasion, que par ordre du sénat et au nom de tout l'empire, il prononça le Panégyrique de ce prince. « Si le souverain bonheur, disoit Pline à Trajan, consiste à pouvoir faire le bien qu'on veut; c'est le comble de la grandeur de vouloir faire tout le bien qu'on peut. » Quelque temps apres il fut envoyé dans le Pont et dans la Bythinie, en qualité de proconsul. Il gouverna les peuples en philosophe plein d'humanité, diminua les impôts, rétablit la justice et fit régner le bon ordre. Une persécution s'étant allumée contre les chrétiens, Pline osa plaider leur cause auprès de l'empereur. Il écrivit à ce prince que « le commerce des chrétiens entre eux étoit exempt de tout crime; que leur principal culte étoit d'adorer le Christ comme un dieu; que leur mœurs étoient la plus belle leçon qu'on pût donner aux hommes, et qu'ils s'obligeoient par serment de s'abtenir de tout vice..... » Trajan, touché de ses raisons, défendit de faire aucune recherche des chrétiens; mais il ordonna qu'on punît de mort ceux qui, au mépris des lois de l'empire, viendroient déclarer d'eux-mêmes, sans être dénoncés, qu'ils faisoient profession du christianisme. Pline, fut grand sans orgueil, affable, bienfaisant, sobre, chaste, modeste; bon fils, bon mari, bon

père, bon citoyen, bon magistrat, ami zèlé et fidèle. « Pline (dit en substance Sacy son traducteur) étoit persuadé que notre vie n'est point à nous ; que nés dans une société dont nous devons partager les travaux comme les avantages, il ne nous est pas permis de jouir du repos avant le temps, sans nous être acquittés envers la patrie, et sans avoir, pour ainsi dire, obtenu le congé de la nature, qui ne nous permet de rester inutiles qu'au moment même où elle nous force à l'être. La mort et l'adversité, qui ne rompent que trop souvent tous les liens des hommes, serroient plus étroitement ceux qui l'attachoient à ses amis. Sa sensibilité pour eux devenoit une espèce de religion, dès qu'ils étoient ou enlevés à sa tendresse, ou poursuivis par le malheur. Il ne voyoit dans ses domestiques, que des hommes dont l'infortune excusoit les fautes ; il remplissoit à leur égard le titre si cher et si sacré de *père de famille*, que les lois romaines avoient donné aux maîtres, pour les avertir de le mériter. La gloire, cette fumée que les sages même se disputent, n'auroit pas été un bien pour lui, s'il n'en eût fait part à ceux qui étoient dignes d'y prétendre ; et aucun de ses rivaux ne se plaignit jamais de l'injustice du partage.» (*Voy.* Tacite I.) On cite de lui plusieurs traits de générosité. Il ne se refusa jamais à la douce joie d'une bonne action. Des marchands qui avoient acheté ses vendanges, ayant fait une mauvaise spéculation, il leur fit à tous des remises. « Je ne trouve pas moins glorieux, disoit-il, de rendre justice dans sa maison, que dans les tribunaux ; dans les petites affaires, que dans les grandes ; dans les siennes, que dans celles d'autrui. — Une dame romaine qu'il avoit en partie dotée de son bien, étant sur le point de renoncer à la succession de Calvinius son père, dans la crainte que la fortune qu'il laissoit, ne suffît pas pour payer les sommes dues à Pline, cet homme généreux lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son père ; et pour la déterminer, il lui envoya une quittance générale. Quintilien et Martial eurent part à ses libéralités. Lorsque Quintilien maria sa fille, Pline lui écrivit : « Je sais que vous êtes riche des biens de l'ame, et beaucoup moins de ceux de la fortune. Je prends donc sur moi une partie de vos obligations ; et comme un second père, je donne à notre chère fille, cinquante mille sesterces (6250 liv.), je ne me bornerois pas là, si je n'étois persuadé que la médiocrité du présent pourra seule obtenir de vous que vous le receviez. » Les habitans de Come n'ayant point de collége chez eux, étoient obligés d'envoyer leurs enfans dans d'autres villes. Pline offrit de contribuer du tiers au paiement des appointemens des maîtres, et crut devoir laisser les parens chargés du reste, pour les rendre plus attentifs à choisir de bons maîtres, par la nécessité de la contribution, et par l'intérêt de placer utilement leur dépense. Pline ne borna point là sa bienfaisance pour sa patrie. Il fonda une bibliothèque, avec des pensions annuelles pour un certain nombre de jeunes gens de famille, à qui leur mauvaise fortune avoit refusé les secours nécessaires pour étudier. Cet excellent citoyen s'étoit fait, sur la bienfaisance, des principes dignes d'être remarqués : « Je veux, dit-il, qu'un homme vraiment libéral donne à

sa patrie, à ses proches, à ses alliés, à ses amis, et préférablement à ceux qui sont dans le besoin. Mais ce qui lui donne un droit éternel à l'estime des hommes, c'est qu'il joignit souvent la grandeur d'ame à la générosité. Domitien avoit chassé de Rome et de l'Italie tous les philosophes. Artémidore, ami de Pline, étoit de ce nombre. Il s'étoit retiré dans une maison qu'il avoit aux portes de la ville. « J'allai l'y trouver, dit Pline, dans une conjoncture où ma visite étoit plus remarquable et plus dangereuse; j'étois préteur. Il ne pouvoit, qu'avec une grosse somme, acquitter les dettes contractées pour des choses utiles. Quelques-uns de ses amis, les plus puissans et les plus riches, ne voulurent point s'apercevoir de son embarras. Moi, j'empruntai la somme, et je lui en fis don. J'avois pourtant alors sujet de trembler pour moi-même. On venoit de faire mourir ou d'envoyer en exil sept de mes amis. La foudre tombée autour de moi tant de fois, et encore fumante, sembloit me présager évidemment un semblable sort: mais il s'en faut bien que je croie avoir pour cela mérité toute la gloire que me donne Artémidore; je n'ai fait qu'éviter l'infamie.... » Ce grand homme mourut l'an 113, dans sa 50 ou 52[e] année. Il avoit composé plusieurs ouvrages, et poursuivi la carrière du barreau comme il l'avoit commencée, avec une approbation universelle; plusieurs fois il lui arriva de parler sept heures de suite. Ses *plaidoyers* ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une *histoire de son temps*, dont on doit encore plus regreter la perte. On ne peut juger de son talent que par ses *Lettres* et son *Panegyrique de Trajan*, traduits par *Sacy*: (*Voy.* ce mot.) Ce discours est d'un style brillant; les pensées en sont belles et souvent paroissent neuves; mais la diction se sent un peu du goût des antithèses et des tours recherchés, goût qui dominoit de son temps. On s'est souvent étonné que Trajan ait eu la patience d'entendre ce long discours, où la louange est épuisée; mais si l'auteur a excédé les bornes, il n'a pas été au-delà de la vérité. Il a le rare avantage de louer par des faits, et tous les faits sont attestés. La même affectation règne dans quelques-unes de ses *Lettres*. Elles donnent d'ailleurs la meilleure idée du caractère de leur auteur. Pline, par des paroles obligeantes, multiplie le bienfait et prête des graces même au refus. Il a, le premier, dit Sacy, enrichi le commerce des hommes de cette politesse flatteuse, qui s'éloigne également de la bassesse des courtisans et de la dureté des philosophes. On trouve chez lui de la finesse dans les pensées, assez d'enjouement dans le style, et toujours beaucoup de noblesse dans les sentimens, à un petit nombre près, où la vanité seule paroît le diriger. En 1808, il a paru une nouvelle édition de la traduction des *Lettres de Pline le jeune*, par Sacy. La première édition des *Lettres de Pline* est de Venise, 1471, in-fol. Les meilleures sont, I. Celle du père de la Baune, jésuite, Paris, in-4°, 1677; et Venise, 1728. On y trouve aussi son *Panégyrique*. II. Les Elzévirs donnèrent une édition de Pline, en 1640, qui est jolie et rare. III. Celles enfin *cum notis Variorum*, 1669, in-8°, d'Amsterdam, 1734, in-4°; de Oxford, 1703, in-8°; de Glascow, 1751, in-4°; de Leipsick, 1770, in-8°, 1800, et enfin 1805.

* PLOOS (Van Amstel), simple amateur de gravures, né à Amsterdam en 1731, a exécuté dans la manière du lavis, avec beaucoup de succès, dix-huit morceaux sur les dessins des plus célèbres maîtres hollandais.

I. PLOT (Sigismond), porta l'art de l'imprimerie à Sienne dans le 15e siècle, et publia le *Florus* sans date, et les *Epîtres de Cicéron*, qui portent celle de 1489.

II. PLOT (Robert), professeur de chimie dans l'université d'Oxford, garde du cabinet d'Ashmole, mort en 1696, à 45 ans, consuma ses jours à faire des recherches intéressantes de physique et d'histoire naturelle. On a de lui deux ouvrages estimés, I. L'*Histoire naturelle du comté d'Oxford*, 1677, in-fol., réimprimée en 1705; l'une et l'autre en anglais. Ses compatriotes en font cas.

PLOTIN, philosophe platonicien, né à Lycopolis, en Egypte, prit des leçons de philosophie sous le célèbre Ammonius, qui tenoit son école à Alexandrie. Il avoit essayé auparavant de plusieurs maîtres; mais aucun ne le satisfaisoit. Un de ses amis le mena entendre Ammonius, et dès la première leçon, il dit: « C'est celui-là même que je cherchois. » Il passa onze ans sous cet excellent maître, et il l'égala bientôt. Les connoissances qu'il puisa dans cette école, ne servirent qu'à lui inspirer le désir d'en acquérir de nouvelles. Il résolut d'aller s'instruire chez les philosophes persans et indiens. L'empereur Gordien alloit alors faire la guerre aux Perses; Plotin profita de cette occasion, et suivit l'armée romaine, l'an 243 de J. C. Cette course faillit lui être funeste; car il eut bien de la peine à sauver sa vie par la fuite, lorsque l'empereur eut été tué. Il avoit alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, et y ouvrit une école de philosophie. Porphyre s'étant mis sous sa discipline, il composa plusieurs *ouvrages* pour l'instruire. On y découvre un génie élevé, fécond, vaste, pénétrant, et une méthode de raisonnement assez bonne. Ses ouvrages et ses mœurs lui concilièrent l'estime publique. Il fit des disciples jusqu'au milieu du sénat, et inspira une forte inclination pour l'étude de la philosophie à plusieurs dames romaines. Beaucoup de personnes de l'un et l'autre sexe, à la veille de leur mort, lui confioient leurs biens et leurs enfans, comme à une espèce d'ange tutélaire. Il étoit l'arbitre des procès. Un philosophe d'Alexandrie, envieux de sa gloire, fit tout ce qu'il put pour le perdre; mais ce fut en vain. L'empereur Galien et l'impératrice Salonine, eurent pour lui une considération distinguée. On prétend que, sans les traverses suscitées par quelques courtisans jaloux, ils auroient fait rebâtir une ville de la Campanie, qu'ils lui auroient cédée avec tout son territoire, pour y établir une colonie de philosophes, et pour y faire pratiquer les lois de la république idéale de Platon. Les infirmités de la vieillesse ayant obligé Plotin de quitter Rome, il se fit porter dans la Campanie, chez les héritiers d'un de ses amis, qui le fournirent de tout ce qui lui étoit nécessaire. Il y mourut l'an 270 de Jésus-Christ, à soixante-six ans, en prononçant ces paroles: « Je fais mon dernier effort pour ramener ce qu'il y a de divin en moi, à ce qu'il y a de divin dans tout

l'univers. » C'étoit là l'article fondamental de sa religion ; et on ne peut mieux reconnoître que l'ame du monde étoit quelque chose d'effectif, et qu'elle prenoit son origine dans la nature de Jupiter, le dieu des dieux, suivant les idées des philosophes payens. Plotin avoit quelques singularités qui déshonoroient sa philosophie. Il avoit honte d'être logé dans un corps. Ce mépris pour les choses terrestres, fut cause qu'il ne voulut jamais se laisser peindre. Son disciple Amelius l'en ayant prié : « N'est-ce pas assez, répondit-il, en montrant son corps, de traîner par-tout avec nous cette image dans laquelle la nature nous a formés, sans vouloir encore transmettre aux siècles futurs une copie de cette image, comme un spectacle digne de leur attention?» Par la même raison, il ne vouloit jamais dire, ni le jour, ni le mois, ni l'année de sa naissance. Il ne fit jamais usage d'aucun remède, quoique ses abstinences et son application le rendissent souvent malade. On lui conseilla l'usage des lavemens, pour appaiser les douleurs de colique qui le tourmentoient ; mais il ne croyoit pas qu'un tel remède pût s'accommoder avec la gravité d'un philosophe. Il avoit commencé de bonne heure à paraître singulier dans ses goûts et dans ses manières. A l'âge de 8 ans, fréquentant déjà les écoles, il ne laissoit pas d'aller touver sa nourrice et lui demander à téter. Quoiqu'on l'eût grondé plusieurs fois comme un enfant importun, il continua d'en user ainsi longtemps avec elle. Sa supériorité sur les autres hommes lui avoit donné une présomption extrême. Amelius, son disciple, le pria un jour d'assister à un sacrifice qu'il faisoit aux dieux. « C'est à eux, répondit le maître, de venir à moi, et non pas à moi d'aller à eux. » Ce philosophe se vantoit d'avoir un génie familier comme Socrate ; mais celui de Plotin, disoient ses disciples, étoit au-dessus des simples démons et au rang des dieux. Plotin méditoit si profondément, qu'il arrangeoit dans sa tête tout le plan d'un ouvrage, depuis le commencement jusqu'à la fin, et qu'il n'y changeoit rien en écrivant. Tous ses écrits réunis forment 54 Traités, divisés en six *Ennéades :* c'est à Porphire que nous en devons la collection et l'arrangement. Ils roulent sur des matières fort abstraites ; presque tous concernent la métaphysique la plus relevée. Il semble qu'en certains points notre philosophe ne s'éloigna pas du spinosisme. Il n'y a presque point eu de siècle où ce sentiment n'ait été enseigné. Spinosa n'a que l'avantage d'être le premier qui l'ait réduit en système selon la méthode géométrique. Que vouloit dire Plotin quand il fit deux livres pour prouver : *Unum et idem ubique totum simul adesse ?* N'étoit-ce pas enseigner que l'être qui est par-tout est une seule et même chose ? Spinosa n'en démontre pas davantage. Plotin examine dans un autre traité : *S'il y a plusieurs ames, ou s'il n'y en a qu'une seule ?* Il s'occupa beaucoup à l'étude de l'origine des idées. Il fit un livre sur la question : *S'il y a des idées des choses singulières?* Il en fit un autre pour prouver que *les objets intellectuels ne sont pas hors de l'entendement.* On reconnoît dans les livres dont nous parlons, trois sortes d'âges de l'esprit de leur auteur. Les premiers et les derniers traités sont fort au-dessous des autres. On voit dans les premiers un es-

prit qui n'a pas encore toute sa force, et dans les derniers un génie qui dégénère. C'est dans les écrits du milieu qu'on trouve une chaleur d'esprit portée au plus haut degré. Cependant les uns et les autres offrent des idées qui ne sont pas toujours nettes et précises. Son discours se ressent de l'obscurité de ses pensées. Il faut quelquefois une lecture opiniâtre et répétée pour le comprendre. Ses *Ennéades* ont été imprimées à Basle, 1580, in-fol, en grec, avec la version latine, des sommaires et des analyses sur chaque livre, par Firmin Ficin, celui de tous les modernes qui a le plus étudié cet ancien philosophe. Elles sont au nombre de six ou de 54 livres, et sont toutes parvenues jusqu'à nous. Faute de les avoir lues attentivement, Lambécius avoit supposé que deux longs fragmens, découverts dans la bibliothèque impériale, manquoient à cet ouvrage. Trompé sans doute par son autorité, le savant Villoison ayant retrouvé ces mêmes fragmens dans la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, les y publia comme inédits, *Anal. græca*, pages 225 et suiv. Ces deux prétendues dissertations, tirées de l'oubli, se trouvent dans les chapitres 8 et 10, liv. III de la 3e Ennéade, ainsi que l'a observé Fr.-Chr. Grimm, dans sa préface de son édition de Plotin, *de rerum principio ;* et après lui Harles, bibl. græca., nouvelle édition, tome 5, page 699. L'autorité de Villoison avoit induit en erreur le savant Sainte-Croix, dans un article du Magasin encyclopédique ; mais il est convenu de sa méprise dans le n° 11, 15 vendémiaire an 6, pages 339 et suivantes, où, pour l'utilité de ceux qui voudroient donner une nouvelle édition du texte entier de Plotin, il fait connoître les manuscrits de cet auteur que possède la bibliothèque impériale.

PLOTINE (Plotina Pompeïa), femme de l'empereur Trajan, avoit épousé ce prince longtemps avant qu'il parvînt à l'empire. Elle fit avec lui son entrée dans Rome, aux acclamations du peuple, et en montant les degrés du palais impérial, elle dit « qu'elle y entroit telle qu'elle souhaitoit d'en sortir ». Sa sagesse et sa modestie lui gagnèrent également le cœur des grands et celui du peuple. Elle refusa le titre *d'Auguste* pendant tout le temps que Trajan ne voulut point accepter celui de *Pere de la Patrie*. Son humanité contribua beaucoup à la diminution des impôts, dont les provinces étoient surchargées. Elle accompagnoit son époux en Orient, lorsque ce prince mourut à Sélinunte, l'an 117. Elle porta ses cendres à Rome, où elle revint avec Adrien qu'elle avoit favorisé en tout. Ce prince lui dut l'adoption que Trajan fit de lui, et par conséquent l'empire. Elle eut pour lui des sentimens qui ne passèrent point, dit-on, les bornes de la sagesse. Sa conduite fut toujours à l'abri des soupçons. Adrien, plein d'une tendre reconnoissance de ses services, lui conserva l'autorité qu'elle avoit eue sous Trajan. La mort enleva, l'an 129, Plotine, qui fut mise au rang des Dieux. Cette impératrice, aimable et bien faite, avoit un air de décence et de gravité. Son esprit étoit élevé, et elle ne l'employoit que pour faire le bien. Ne craignant point de déplaire, lorque c'étoit l'avantage du peuple, elle avertissoit Trajan des malversations des

gouverneurs de provinces. Ses conseils contribuèrent à la suppression de plusieurs abus.

PLOTIUS-GALLUS (Lucius), rhéteur gaulois, vers l'an 100 avant Jésus-Christ, est le premier qui ouvrit dans Rome une école de rhétorique en latin. Cicéron témoigne ses regrets de ne pas avoir assisté à ses leçons. Cet illustre rhéteur eut des jours longs et heureux. Il avoit composé un excellent *Traité du geste de l'orateur*, que le temps n'a pas respecté.

* PLOWDEN (Charles), fils d'une dame d'honneur de la reine d'Angleterre, épouse de Jacques II, qu'elle avoit suivie à Saint-Germain-en-Laye, entra dans l'état ecclésiastique, mais ne voulant pas donner son adhésion au formulaire et à la bulle *Unigenitus*, il renonça aux dignités, à l'épiscopat qu'on lui destinoit, et au cardinalat, car le prétendant lui réservoit le chapeau à la nomination de l'Angleterre. Cette nomination passa à Fitz-James, évêque de Soissons, qui la perdit, comme on sait, par la démarche qu'il fit auprès de Louis XV, lorsque ce roi étoit malade à Metz. Plowden exclu des dignités honorifiques et lucratives, ayant passé trois ans en Angleterre, revint à Paris, et se retira chez les doctrinaires de la maison de Saint-Charles, et fut pendant quarante ans catéchiste à Saint-Etienne-du-Mont. Cet ecclésiastique, mort en 1788, à la maison de Saint-Charles, a publié, I. *Traité du sacrifice de Jésus-Christ*, 3 vol. in-8°., Paris, 1778, dont quelques passages excitèrent une dispute entre Plowden, soutenu par Jabineau Larrière, et le P. Lambert, mais combattu par Mey et Pelvert. L'objet de cette discussion qui donna lieu à plusieurs écrits, étoit de savoir si l'immolation de Jésus-Christ dans le sacrifice, est réelle ou mystique. II. *Elévations sur la vie et les mystères de Jésus-Christ*, Paris, 2 vol. in-12, qui n'ont paru qu'en 1806.

* II. PLOWDEN (Edmond), célèbre avocat anglais, éditeur des rapports qui portent son nom, vécut sous les règnes de Marie et d'Élisabeth. Il étoit né en 1517, dans le comté de Shrop. Il se livra à l'étude des lois dans laquelle il se distingua par ses progrès. Reçu d'abord avocat, il eut pu courir une carrière plus brillante, si son attachement à la communion romaine n'y eut mis obstacle sous le règne de la reine Élisabeth. Il fut forcé à ne donner que des consultations qui étoient recherchées avec empressement. Il mourut en 1584, après s'être acquis une grande réputation. On fait beaucoup de cas de ses *Rapports*. Il a aussi publié des *Questions de droit*, 1662, in-8°.

† PLUCHE (Antoine), né à Reims, en 1688, mérita, par la douceur de ses mœurs et par ses progrès dans les belles-lettres, d'être nommé professeur d'humanités dans l'université de cette ville. Deux ans après, il passa à la chaire de rhétorique, et fut élevé aux ordres sacrés. L'évêque de Laon (Clermont), instruit de ses talens, lui offrit la direction du collége de sa ville épiscopale. Ses soins et ses lumières y avoient ramené l'ordre, lorsque des sentimens particuliers sur les affaires du temps troublèrent sa tranquillité, et l'obligèrent à quitter son emploi. L'intendant de Rouen

(Gasville), lui confia l'éducation de son fils, à la prière du célèbre Rollin. L'abbé Pluche ayant rempli cette place avec succès, quitta Rouen pour se rendre à Paris, où il donna d'abord des leçons de géographie et d'histoire. Produit sur ce théâtre par des auteurs distingués, son nom fut bientôt célèbre, et il soutint cette célébrité par ses ouvrages. Il donna successivement au public, I. *Le Spectacle de la Nature*, Paris, 1788, en 9 vol. in-12. Cet ouvrage, également instructif et agréable, est écrit avec autant de clarté que d'élégance; mais l'auteur dit peu en beaucoup de paroles; la forme du dialogue l'a entraîné dans ce défaut. Les interlocuteurs, le prieur, le comte et la comtesse, n'ont aucun caractère particulier, mais ils en ont tous un qui leur est commun, et qui plaît médiocrement, sans en excepter même celui du petit chevalier de Breuil, qui n'est pourtant qu'un écolier. C'est ainsi qu'en jugeoit l'abbé Desfontaines. Quoique ces entretiens aient un tour assez ingénieux, et même quelque vivacité, ils tombent quelquefois dans le ton du collége. Quand il communiqua le plan et la première ébauche de cet ouvrage à Rollin, « Cela est fort bien, lui dit l'auteur du Traité des Études; mais il y manque une ame. » Pluche sentit l'objet et l'étendue du reproche; il sut alors animer son ouvrage par l'idée sublime, et qui s'y représente sans cesse, d'un Dieu qui remplit et vivifie tout par sa puissance créatrice; c'étoit ajouter au sentiment de l'admiration pour le Spectacle de la Nature, celui de l'amour et de la reconnoissance pour son auteur, et voilà ce que demandoit l'illustre Rollin. II. *Histoire de Ciel*, en deux vol. in-12. On trouve dans cet ouvrage deux parties presque indépendantes l'une de l'autre. La première contient des recherches savantes sur l'origine du ciel poétique. C'est presque une mythologie complète, fondée sur des idées neuves et ingénieuses. La seconde est l'histoire des idées philosophiques sur la formation du monde. L'auteur y fait voir l'incertitude des systèmes les plus accrédités, et finit par établir la supériorité de la physique de Moyse. Outre une diction noble et arrondie, on y trouve une érudition qui ne fatigue point. Quant au fond du système exposé dans la première partie, Voltaire l'appeloit, probablement avec raison, la *Fable du Ciel*. III. *De linguarum artificio*, Paris, 1735, in-12. ouvrage qu'il a traduit sous ce titre: *La Mécanique des langues*, Paris, 1735, in-12. Il y propose un moyen plus court pour apprendre les langues: c'est l'usage des versions, qu'il voudroit substituer à celui des thèmes. IV. *Concorde de la Géographie des différens âges*, Paris, 1764, in-12: ouvrage posthume très-superficiel, mais dont le plan décèle un homme d'esprit. V. *Harmonie des Pseaumes et de l'Evangile*, ou *Traduction des Pseaumes et des Cantiques de l'Evangile*, avec *des Notes relatives à la Vulgate, aux Septantes et au texte hébreu*, qui rendent intéressante cette traduction; dont la fidélité est connue; Paris, in-12, 1764. L'abbé Pluche s'étoit retiré, en 1749, à la Varenne Saint-Maur: il y mourut le 20 novembre 1761.

PLUKENET (Léonard), né en Angleterre en 1642, et distingué par ses recherches sur la botani-

que, s'étoit établi des correspondances dans toutes les parties du monde, et n'épargna aucun soin pour se procurer des plantes rares et nouvelles. Plukenet fut un de ceux qui aidèrent Ray dans la disposition du second volume de son histoire des plantes; et ce célèbre botaniste ne laissa échapper aucune occasion de rendre hommage au mérite de ce savant collaborateur. Il est à regretter le défaut de protecteurs; mais aucun obstacle n'arrêta ni son zèle, ni l'ardeur de ses recherches. Il fit la dépense des nombreuses gravures de ses ouvrages; les frais de l'impression furent en entier à sa charge, et ce ne fut que vers la fin de sa carrière qu'il obtint la surintendance du jardin d'Hamptoncourt, et le titre de professeur royal de botanique. On n'a point la date précise de sa mort; il est probable qu'il survécut de peu à la publication de son dernier ouvrage, qui parut en 1705. On a de lui, I. *Phytographia seu plantarum icones*, Londres, 1691, 1692 et 1696, quatre parties, 328 planches. II. *Almagestum botanicum, sive phytographiæ onomasticon*, 1696. Ce catalogue alphabétique contient près de 6000 espèces, parmi lesquelles il y en a 500 de nouvelles. Aucun auteur, après Gaspard Bauhin, ne s'est occupé avec plus de soin de la synonimie. III. *Almagesti botanici mantissa, plantas novissimè detectas complectens*, 1700, planches 329 à 350. IV. *Amalthæum botanicum, id est stirpium indicarum alterum copiæcornu*, 1705, planches 351 à 454. Cette partie contient beaucoup de plantes nouvelles envoyées de la Chine, des Indes orientales et de la Floride. Ces ouvrages de Plukenet, réunis, contiennent environ 2748 figures. Son herbier, composé de 8,000 plantes, collection considérable pour un particulier peu aisé, a passé, après sa mort, entre les mains de sir Hans Sloane, et est maintenant dans le musée britannique. Tous ses ouvrages ont été réimprimés avec des additions en 1769; et dix ans après, le docteur Gisecke d'Hambourg a publié un *Index Linnæanus*, à l'usage de ces planches, avec quelques notes trouvées dans les manuscrits de l'auteur. Le père Plumier a donné le nom de *Plukenet* à une plante originaire des Deux-Indes.

† PLUMIER (Charles), pieux minime, né à Marseille en 1646, d'une famille obscure, apprit les mathématiques à Toulouse sous le P. Maignen, son illustre confrère. Le maître, charmé du génie de son élève, lui montra les hautes sciences, et lui apprit encore l'art de faire des lunettes, des miroirs ardens et d'autres ouvrages non moins curieux. On l'envoya à Rome, où son extrême application pensa lui faire perdre l'esprit. Alors il quitta les mathématiques, pour s'adonner à la botanique, science qui demandoit moins de contention. De retour en Provence, il se livra entièrement à son nouveau goût. Louis XIV, instruit de son mérite, l'envoya en Amérique pour rapporter en France les plantes qui pourroient être les plus utiles à la médecine. Il y fit trois voyages différens, et revint toujours avec de nouvelles richesses. Le roi paya ses courses par le titre de son botaniste, et par une pension qui fut augmentée à proportion de ses services. Il fut affilié à la province de France, et Paris devint alors son séjour. Le célèbre Fagon, pre-

mier médecin du roi, l'engagea à faire un quatrième voyage pour découvrir pourquoi le quinquina qu'on apporte à présent en Europe, a moins de vertu que celui qu'on y apportoit dans les premiers temps où il fut connu. Il partit pour le Pérou; mais la mort l'arrêta au port de Sainte-Marie proche de Cadix, où il mourut en 1706. On a de lui, I. *Nova plantarum americanarum genera*, Parisiis, 1703, in-4°. II. *Descriptions importantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., 108 planches: par erreur, il y a sur le titre 1713. Dans ces deux ouvrages, il fait connoître un très-grand nombre de plantes, dont la plupart étoient ignorées des botanistes d'Europe. III. Un *Traité des Fougères de l'Amérique*, en latin et en français, Paris, 1705, in-fol., 172 planches. IV. L'*Art de tourner*, 1749, in-folio. L'auteur enseigne la manière de faire toutes sortes d'ouvrages au tour. Ce livre, orné d'environ 80 planches, est curieux et singulier; et avant lui on n'avoit rien en ce genre que d'imparfait. C'est de son père que le P. Plumier avoit appris l'art de tourner, qu'il pratiquoit aussi bien qu'il l'enseignoit. V. Deux *Dissertations sur la cochenille*, dans le Journal des Savans, 1694, et dans celui de Trévoux, 1703. On trouva dans son cabinet plusieurs *ouvrages* écrits de sa main, qui auroient pu former 12 vol. Il y traitoit de tous les oiseaux, de tous les poissons et de toutes les plantes de l'Amérique. Cet ouvrage étoit embelli par une infinité de dessins, dont l'auteur, habile dessinateur et graveur, avoit déjà gravé lui-même une bonne partie. On les conservoit dans la bibliothèque des minimes de Paris; ils y sont restés jusqu'en 1767, que le roi les fit demander pour être placés dans son cabinet d'estampes, à Paris, où ils sont depuis cette époque.

† PLUNKETT (Olivier), primat d'Irlande sa patrie, né dans le 17e siècle, passa de bonne heure en Italie. Après avoir fait ses études dans le collége des hibernois, et professé dans celui de la propagande, il fut nommé archevêque d'Armach en 1669. Des méchans l'accusèrent d'avoir voulu faire soulever les catholiques contre le roi d'Angleterre. On le condamna à être pendu, et son corps à être mis en quatre quartiers. Cet arrêt fut exécuté le 10 juillet 1681; il avoit alors 65 ans. L'innocence de ce vertueux prélat fut reconnue dans la suite, et ses accusateurs punis du dernier supplice. C'étoient trois scélérats sentenciés en Irlande, et quatre prêtres religieux d'une vie scandaleuse, dont il s'étoit attiré la haine par son zele à réprimer leurs désordres.

† PLUQUET (François-Anne), né à Bayeux le 14 juillet 1716, embrassa l'état ecclésiastique, et quitta un canonicat dans la cathédrale pour venir professer l'histoire à l'université de Paris. Ses leçons furent suivies, et il justifia sa réputation par de bons écrits. Il mourut le 18 septembre 1790. Ses ouvrages sont, I. *Examen du Fatalisme*, 1757, 3 vol. in-12. L'auteur combat avec force cette opinion ancienne qui fait encore l'un des principaux dogmes des religions de l'Orient. II. *Dictionnaire des Hérésies*, Paris, 1762, 2 vol. in-8°. Ce livre n'a pas eu tout le succès qu'il méritoit, parce que le style de l'auteur est un peu sec et quelquefois négligé. Le discours pré-

liminaire peut être regardé comme un traité particulier et un bon ouvrage. C'est une exposition sommaire de toutes les opinions religieuses chez différentes nations et dans tous les siècles, et un abrégé succint, mais bien présenté, de l'Histoire du christianisme jusqu'à nos jours. Dans le corps du Dictionnaire, on voit tous les égaremens de l'esprit humain et les diverses erreurs développées avec clarté, et combattues presque toujours avec assez de force et avec précision. Les protestans l'ont accusé de partialité; mais ils n'ont pas pu l'accuser de l'emportement reproché à tant d'autres controversistes. III. *De la Sociabilité*, 1767, 2 vol. in-12. Pluquet combat dans cet ouvrage le système de Hobbes, et prouve que l'homme naît bienfaisant et religieux. IV. *Livres classiques* de l'empire de la Chine, 1784-1786, 7 vol. in-12. C'est une traduction du recueil du père Noël, précédé d'un discours bien écrit sur la morale des Chinois. V. *Traité* philosophique et politique sur le luxe, 1786, 2 vol. in-12.

PLUTARQUE, né à Chéronée dans la Béotie, l'an 48 ou 50 avant J. C., descendoit d'une des plus considérables familles de cette ville. On ignore le nom de son père; il en parle comme d'un homme d'un grand mérite et d'un savoir peu commun. Son aïeul Lamprias étoit éloquent, avoit une imagination fertile, et se surpassoit lui-même lorsqu'il étoit à table avec ses amis: car alors son esprit s'animoit d'un nouveau feu; et son imagination, toujours heureuse, devenoit plus vive et plus féconde. Plutarque nous a conservé ce bon mot, que Lamprias disoit de lui-même: « La chaleur du vin fait sur mon esprit le même effet que le feu produit sur l'encens... » Plutarque reçut des leçons de philosophie et de mathématiques du philosophe Ammonius, à Delphes, pendant le voyage que Néron fit en Grèce; il pouvoit avoir alors 17 ou 18 ans. Ses talens éclatèrent de bonne heure. Il étoit très-jeune, lorsque sa patrie le députa, avec un autre citoyen, vers le proconsul, pour quelque affaire importante. Son collégue étant demeuré en chemin, il acheva seul le voyage, et fit tout ce que ses concitoyens attendoient de lui. A son retour, comme il se disposoit à rendre compte de sa mission, son père lui parla ainsi: « Mon fils, dans le rapport que vous allez faire, gardez-vous bien de dire, *je suis allé*, *j'ai parlé*, *j'ai fait*; mais dites toujours, *nous sommes allés*, *nous avons parlé*, *nous avons fait*, en associant votre collègue à toutes vos actions; afin que la moitié du succès soit attribué à celui que la patrie a honoré de la moitié de la commission, et que vous écartiez de vous l'envie, qui suit presque toujours la gloire d'avoir réussi. » Après avoir voyagé en Grèce et en Egypte, pour y acquérir les connoissances propres à former un homme de lettres et un sage, Plutarque vint à Rome, où il enseigna la philosophie. Trajan conçut pour lui une amitié d'autant plus vive, qu'elle étoit fondée sur l'estime: il l'honora de la dignité proconsulaire, et lui donna sa confiance. Plutarque, ayant perdu ce généreux bienfaiteur, se retira dans son pays, dont il fut l'oracle. Le motif qui le porta à s'y établir, est remarquable. « Je suis né, disoit-il, dans une ville fort petite; et pour l'empêcher de deve-

sir encore plus petite, j'aime à l'habiter. » Ses concitoyens l'élevèrent aux plus hautes charges de Chéronée. Il y coula des jours heureux et tranquilles, uniquement occupé à jouir des plaisirs de l'esprit, et du plaisir de faire du bien. Véritable philosophe pratique, il possédoit sa tranquillité dans les occasions où les plus modérés la perdent. Il avoit un esclave opiniâtre et insolent, qui avoit quelque teinture de philosophie. Cet homme ayant fait une faute considérable, son maître ordonna de le châtier. A mesure qu'on le frappoit, il s'épuisoit en plaintes, et jetoit de grands cris mêlés de larmes. Il eut enfin recours aux reproches; il dit à Plutarque « qu'il avoit des sentimens indignes d'un philosophe, à qui il étoit honteux de se mettre en colère; qu'il l'avoit souvent entendu raisonner sur les tristes effets de cette passion; qu'il avoit même composé un excellent livre sur la manière de la dompter; mais que sa conduite envers un esclave qu'il faisoit maltraiter par emportement, ne s'accordoit point du tout avec les préceptes qu'il avoit donnés dans cet ouvrage. » Plutarque, sans s'émouvoir, lui répondit avec douceur : « Quoi! parce que je te fais châtier, tu me crois en colère! Tu ne vois pourtant pas que mes yeux soient ardens; je ne rougis point, je n'écume point, je ne me répands point en paroles dont je doive me repentir : car tels sont, si tu l'ignores, les signes qui annoncent ordinairement la colère. » Et en même temps, s'étant tourné vers celui qui châtioit son esclave : « Ne laissez pas, lui dit-il, d'exécuter mes ordres...» On conjecture que Plutarque mourut vers l'an 140 de J.C. sous le règne d'Antonin-le-Pieux; mais il est sûr qu'il vivoit encore l'an 119. Nous avons de Plutarque, les *Vies des Hommes illustres*, et des *Traités de Morale*. Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux, qu'on ne trouve point ailleurs, et des leçons très-utiles pour la conduite de la vie; mais l'ignorance de la bonne physique rend la lecture de plusieurs de ces traités, fort rebutante. La partie des ouvrages de Plutarque la plus estimée, est celle qui comprend les *Vies des Hommes illustres* grecs et latins. C'est, en effet, l'ouvrage le plus propre à former les hommes, soit pour la vie publique, soit pour la vie privée. Plutarque n'est point flatteur : il juge des choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Il loue et ne blâme que par des faits. Un homme de goût, interrogé lequel de tous les livres de l'antiquité profane il voudroit conserver, s'il n'en pouvoit sauver qu'un seul à son choix : « Les Vies de Plutarque, » répondit-il. Quant à sa diction, elle n'est ni pure, ni élégante; mais en récompense, elle est énergique, abondante, et s'élève avec le sujet. Le tableau de certaines catastrophes, dans son ouvrage, ne le cède point, en vigueur et en coloris, à ceux de Tacite et de Tite-Live. Il emploie assez fréquemment des comparaisons qui jettent beaucoup de grace et de lumière dans ses réflexions et dans ses écrits. Saint-Evremond parle ainsi de cet historien philosophe : « Montaigne a trouvé beaucoup de rapport entre Plutarque et Sénèque, tous deux grands philosophes, grands prêcheurs de sagesse et de vertu; tous deux précepteurs d'empereurs romains; l'un plus riche et plus élevé, l'autre plus heu-

reux dans l'éducation de son disciple Trajan. Les opinions de Plutarque sont plus douces et plus accommodées à la société; celles de Sénèque, plus fermes selon Montaigne, plus dures et plus austères suivant nous. Plutarque insinue doucement la sagesse, et veut rendre la vertu familière, dans les plaisirs même; Sénèque ramène tous les plaisirs à la sagesse, et tient le seul philosophe heureux. Plutarque, naturel et persuadé le premier, persuade aisément les autres: l'esprit de Sénèque se bande et s'anime à la vertu; et comme si ce lui étoit une chose étrangère, il a besoin de se surmonter lui-même.... Les Vies des Hommes illustres sont le chef-d'œuvre de Plutarque, et, à notre jugement, un des plus beaux ouvrages du monde. Vous y voyez ces grands hommes exposés en vue, et retirés chez eux-mêmes; vous les voyez dans la pureté du naturel et dans toute l'étendue de l'action.... Il y a une force naturelle dans le discours de Plutarque, qui égale les plus grandes actions; mais il n'oublie ni les médiocres, ni les communes, et il examine avec soin le train ordinaire de la vie. Ses comparaisons nous paroissent véritablement fort belles; mais nous pensons qu'il pouvoit aller plus avant, et pénétrer davantage dans le fond du naturel.» On lui reproche encore d'être trop long dans les unes; et dans les autres, trop attentif à remarquer des minuties, trop fécond en remarques triviales et en réflexions communes, enfin, trop prévenu en faveur des Grecs. Il écrit, en général, comme un vieillard qui se plaît à mêler tous les souvenirs de sa vie dans les faits qu'il raconte. S'il a occasion de parler d'un usage, d'une loi, d'une religion, il en fera l'histoire, sans s'embarrasser si cette histoire sera longue ou courte; on diroit qu'il ne raconte que pour lui-même. Il se trompe encore très-souvent dans ses recherches sur les origines, et dans les généalogies de ses héros; mais, malgré ses méprises, nul écrivain ne nous fait mieux connoître l'antiquité. Les écarts de Plutarque se font encore plus sentir dans ses différens Traités, qui, sans l'excellente morale qu'ils renferment, et un certain intérêt qui règne dans les pensées et dans les sentimens, ne paroîtroient quelquefois que des compilations mal digérées, sans ordre, sans goût, pleines d'anecdotes peu intéressantes et de faits sans vraisemblance. Il n'est qu'un seul ouvrage où Plutarque ait montré de l'humeur, et par conséquent où il se soit un peu écarté de ce ton de vérité qui fait son principal caractère; c'est dans sa *Malignité d'Hérodote*. L'amour de la patrie peut seul lui servir d'excuse; Hérodote n'avoit pas rendu justice aux peuples du Péloponnèse, et sur le Péloponnèse, le bon Plutarque ne trouvoit rien d'indifférent pour lui. Les meilleures éditions, en grec et en latin, de Plutarque, sont: celle de Henri Etienne, 1572, en 13 vol. in-8°, dont le treizième contient l'Appendice et les Notes; et celle de Maussac, 1624, 2 vol. in-folio. Les Vies ont été réimprimées à Londres, 1729, en 5 vol. in-4°, auxquelles il faut joindre les *Apophtegmes*, imprimés en 1741. La collection de ses OEuvres a été donnée à Léipsick, par Reiske, en 12 vol. in-8°, avec des notes utiles et les index convenables. Un savant critique hollandais, le professeur Wyttenbach, à Oxford, qui s'est occupé

une partie de sa vie de l'étude de cet auteur, en a commencé une édition, imprimée avec beaucoup de soin, in-4° et in-8°, dont les littérateurs se promettoient beaucoup ; on ignore si elle est achevée. Nous avons cinq traductions, en notre langue, des Vies : l'une d'Amyot, l'autre de Tallemant, la troisième de Dacier. La 4e et 5e de Picard et la Porte-Dutheil. La première, quoique en vieux gaulois, a un air de fraîcheur qui la fait rajeunir de jour en jour. Il y en a une traduction en anglais, faite par diverses auteurs, sous la direction de Dryden, qui y a joint la Vie de Plutarque. Depuis, le docteur Langhorne en a donné, dans la même langue, une plus récente des Vies des grands hommes ; et une en italien, par Alex. de Viete et par Lod Zomenichi : cette traduction a été confrontée avec le texte grec, par Lion Ghini. Une des meilleures éditions est celle donnée par M. Clavier, Paris, 1801-1806, 25 vol. in-8°.

PLUTON (Mythol.), dieu des enfers, fils de Saturne et de Rhée. Lorsque Jupiter, son frère, eut détrôné Saturne, il donna les Enfers en partage à Pluton. Ce dieu étoit si noir et si laid, qu'il ne pouvoit trouver une épouse : il fut obligé d'enlever Proserpine, lorsqu'elle alloit puiser de l'eau dans la fontaine d'Aréthuse en Sicile, ou lorsqu'elle cueilloit des fleurs avec ses compagnes. On le représente avec une couronne d'ébène sur la tête, une clef dans sa main, pour marquer qu'il étoit le maître du séjour des morts, et sur un char traîné par des chevaux noirs. Il faisoit sa demeure ordinaire dans les Enfers, et désiroit, dit-on, la mort de tout le monde, pour peupler son royaume. Ce dieu avoit différens noms ; les principaux étoient : *Februus*, à cause des sacrifices expiatoires qu'on faisoit dans les funérailles ; *Jupiter Infernus*, *Stygius*, le Jupiter des Enfers et du Styx, *Summanus* ou *Summus manium*, le souverain des mânes ; et en cette qualité, on croyoit qu'il lançoit des foudres pendant la nuit.

PLUTUS (Mythol.), dieu des richesses, ministre de Pluton, fils de Cérès et de Jasion. Théocrite et Aristophane disent qu'il étoit aveugle. Plutus avoit d'abord la vue bonne, et ne s'attachoit à faire prospérer que les justes ; mais Jupiter la lui ayant fait perdre, les richesses devinrent indifféremment le partage des bons et des méchans.

PLUVINEL (Antoine), gentilhomme de Dauphiné, est le premier qui ouvrit en France, à la noblesse, les écoles du manége, que l'on nomma *académies*. On étoit auparavant obligé d'aller apprendre cet art en Italie. Il fut premier écuyer de Henri, duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne. Henri IV lui donna la direction de sa grande écurie, le fit son chambellan, sous-gouverneur du Dauphin, et l'envoya en ambassade en Hollande. Il mourut à Paris le 24 août 1620, après avoir composé un livre curieux, intitulé : *l'Art de monter à cheval*, Paris, 1623, in-folio, avec figures. Ce qui fait le prix de cet ouvrage, c'est que Crispin de Pas y a gravé, d'une manière très-ressemblante, tous les seigneurs qui montoient à cheval dans le manége de Pluvinel. Les connoissances de Pluvinel ne se bornoient pas à l'art de l'équitation ; il possédoit tout ce qui

peut faire un négociateur intelligent; c'étoit de plus un bon citoyen et un ami fidèle. On a encore de lui un ouvrage également recherché, intitulé : *l'Instruction du roi Louis XIII, dans l'exercice de monter à cheval*, Paris, 1625, in-folio, figures de Crispin du Pas.

* PLUYMER (Jean), poète hollandais, et que Wagenaar, dans sa *Description historique d'Amsterdam*, met dans le nombre des hommes de lettres, sortis de cette ville, a sur-tout travaillé pour le théâtre. Il fut un des fermiers ou directeurs de celui d'Amsterdam, en 1681. Les plus connues de ses pièces sont, *La Couronnée après sa mort ; l'Avare ; l'Ecole des Jaloux ; Crispin Astrologue*. Ses ouvrages ont été recueillis à Amsterdam, en 2 vol in-4°, 1692.

* PLUYÈRES, horloger, né à Valenciennes, et mort dans la même ville, en 1773, est connu par une horloge qui marque la révolution du soleil, les signes du zodiaque, les mois et les travaux de chaque saison. Les diverses phases de la lune y sont peintes ; un des rayons du soleil indique l'heure et le quantième du mois ; un ange désigne les minutes et les secondes ; les épactes y sont marquées par une étoile : son frontispice a 18 pieds de haut sur huit pieds de large, et est orné de plusieurs figures mécaniques très - ingénieuses, telles qu'un grenadier en faction, un coq, un squelette, un docteur en robe, et divers autres objets curieux.

POCCIANTI (Michel), natif de Florence, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des servites, et se distingua par son application aux études conformes à son état. Il mourut l'an 1576. On a de lui en latin, I. Une *Histoire* de son ordre depuis l'an 1233 jusqu'en 1566. II. Une *Explication* de la règle de Saint-Augustin. III. Un *Catalogue* des écrivains de sa patrie. IV. Une *Vie de St. Philippe Beniti*, en italien, etc.

† I. POCOCKE (Édouard), né à Oxford en 1604, fut élevé au collége de la Madeleine de cette ville. Le desir qu'il avoit de se perfectionner dans les langues orientales, lui fit entreprendre le voyage du Levant. Il y fut chapelain des marchands anglais à Alep, pendant cinq ou six ans. De retour en Angleterre, il devint lecteur en arabe dans la chaire fondée en 1636, par l'archevêque Laud. Ce prélat l'envoya l'année suivante à Constantinople y acheter des manuscrits orientaux. A son retour, on lui donna la cure de Childrey. Il fut nommé, en 1648, professeur en hébreu, et chanoine de l'église de Christ, à Oxford, à la sollicitation du roi, qui pour lors étoit prisonnier dans l'île de Wigt. En 1650, il fut privé de ces postes ; parce qu'il refusa de prêter le serment d'indépendance. Il se retira dans sa cure de Childrey, d'où il retourna à Oxford le printemps suivant. Il y fit les fonctions de lecteur en arabe dans le collége de Balliol, ne s'étant alors trouvé personne dans ce collége capable de cette fonction. On lui rendit son canonicat en 1660, au rétablissement du roi Charles II. Il mourut à Oxford le 10 septembre 1691. Pococke, revenant de Cypre, en rapporta des médailles et des inscriptions, qui nous ont fait connoître l'alphabet de Phénicie. On a de lui des traductions latines ; I. Des *Anna-*

les d'Eutychius, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1659, 2 vol. in-4°. II. De l'*Histoire* orientale d'Abulfarage, Oxford, 1672, 2 vol. in-4°. III. Une *Version* du syriaque, de la seconde Epître de saint Pierre, de la seconde et de la troisième de saint Jean, et de celle de saint Jude, 1630, in-4°. IV. Une *Version* du livre intitulé : *Porta Mosis*, Oxford, 1655, in-4°. V. Des *Commentaires* sur Michée, Malachie, Osée et Joël, en anglais, 3 vol. in-fol. VI. Un recueil de *Lettres*. VII. *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4°. VIII. Un grand nombre d'autres *ouvrages*, imprimés à Londres en 1740, en 2 volumes in-fol. Le style n'est pas leur plus grand mérite ; mais on y trouve des recherches abondantes et des versions très-fidèles de plusieurs livres qui auroient été inconnus sans ses soins laborieux. *Voyez* MENASSEH.

† II. POCOCKE (Richard), docteur en théologie, parent très-éloigné du précédent, né à Southampton en 1704, mort en septembre 1762, posséda plusieurs bénéfices et fut successivement évêque d'Ossory et de Meath. Il commença ses voyages en Orient en 1737, et revint en Angleterre en 1742. Il en *publia* la relation en 3 volumes, dans les années 1743 à 1745. Jablonski, dans son *Pantheon Egyptiorum*, fait un grand éloge de la description qu'il a donnée de l'Égypte. Il n'a remonté le Nil que jusqu'à Gieuret ell-Hieraff; tandis que Norden, en 1737, est allé jusqu'à Derry entre les deux cataractes. Il paroît que les deux voyageurs se sont rencontrés sur le fleuve en janvier 1738, et se sont mutuellement ignorés. Pococke étoit un observateur exact et un voyageur attentif, quoique sa relation n'ait ni les graces ni l'agrément de celles de Tournefort. Il a donné dans les Transactions philosophiques une description du rocher du hâvre de Dunbar, en Ecosse, qui a quelque relation avec la chaussée des Géans en Irlande. On a donné à Paris, en 1772, le commencement d'une traduction française de son voyage en Orient, en 6 volumes in-12; elle n'a pas été continuée. Le musée britannique est redevable à Pococke des *Portefeuilles* de la société philosophique de Dublin.

POCQUET DE LIVONIÈRE, *voy.* LIVONIÈRE.

PODALIRE (mythologie), fils d'Esculape et grand médecin comme son père, fut mené au siége de Troye avec Machaon, son frère, par les princes grecs.

* PODESTA (Jean-Baptiste), secrétaire-interprète et professeur des langues arabe, persanne et turque, à Vienne, a composé contre Menniski, *Theriaca contrà viperinos malesuadæ invidiæ morsus, sive dissertatio academica de Menniskiano, scommatum et execrationum orco ter victrix terque triumphans*, à Vienne en Autriche, 1677, in-4°. Leibnitz avoit consulté Podesta pour savoir s'il existoit encore en Crimée un reste de Goths ou de Germains.

PODIEBRACK (George), gouverneur de Bohême pour le jeune roi Ladislas, fils d'Albert d'Autriche, se fit nommer roi en 1458. Il gagna une bataille contre les Moraviens, et se fit couronner l'an 1461. L'attachement qu'il avoit à la secte des hussites, le fit excomunier par Paul II. Podie-

brach se révolta ouvertement contre l'église romaine, et persécuta les catholiques qui prirent les armes, et appelèrent Matthias Corvin pour le mettre sur le trône. Podiebrack ne résista que foiblement, et mourut le 22 mars de l'an 1471. *V.* MATTHIAS CORVIN *et* PAUL II.

PODIKOVE *ou* PODOKOVE (Jean), natif de Valachie, s'est fait une espèce de réputation dans le seizième siècle par une force extraordinaire, si grande, qu'on assure qu'il rompoit en deux un fer de cheval. Ce malheureux assembla une troupe de gens de néant comme lui, entra en Valachie à leur tête, attaqua le prince Pierre qui en étoit vaivode et allié de Battori, roi de Pologne, et le dépouilla de ses états. A la nouvelle de cette révolution, le roi de Pologne écrivit à Christophe son frère, prince de Transylvanie, de donner du secours au prince détrôné. Christophe passa donc en Valachie; et le sort des armes s'étant déclaré pour lui, Podikove fut obligé de chercher un asile dans Nimirouf, place appartenante à la Pologne. Mais ne s'y trouvant pas encore en sureté, il se rendit à Nicolas Sieniawski gouverneur de Kaminieck et commandant des milices de la Russie, à condition qu'on lui laisseroit la vie. De là il fut envoyé à Battori. Tout cela se passoit en 1579. Podikove ne fut pas plus en sureté en Pologne. Le grand seigneur Amurat envoya un exprès pour demander qu'on le lui remît, et on satisfit ce prince. Podikove eut la tête tranchée à Varsovie même en présence de l'envoyé du grand seigneur, comme perturbateur du repos public.

*POELENBURG (Corneille), peintre, né à Utrecht en 1586, fut d'abord élève d'Abraham Bloemaert, puis vint à Rome, où il adopta la manière d'Adam Elzhaimer. Il étudia aussi les ouvrages de Raphaël; mais ne pouvant parvenir à dessiner correctement, il se borna à représenter la nature en petit, et y réussit. Tout ce qu'il a peint est de peu de travail. Il choisissoit des lointains agréables, embellis d'édifices situés aux environs de Rome. Il entendoit parfaitement le clair-obscur; ses figures, pour la plupart nues, sont bien coloriées, sur-tout les femmes. Sa touche est pleine d'esprit. Malgré l'incorrection du dessin, ses *tableaux* furent recherchés à Rome et à Florence, des amateurs et des princes. Rien ne put cependant lui faire oublier sa patrie, où il revint jouir de sa réputation et de l'estime de Rubens, qui orna son cabinet des tableaux de Poelenburg. Charles I[er] l'appela en Angleterre; mais il ne tarda pas à revenir dans son pays, où il mourut à l'âge de 74 ans. Il a *gravé* à l'eau-forte; mais ses planches sont perdues, et ses tableaux sont moins rares que ses estampes.

POENA (mythol.), déesse de la punition, adorée en Afrique et en Italie. Apollon irrité contre les Argiens, envoya un monstre qui prenoit les enfans jusques dans les bras de leurs mères; on le nommoit Pœna. Il fut tué par Corœbus, à qui on rendit les honneurs divins en reconnoissance de ce service. *Voy.* PSAMATHÉ.

*I. POERSON (Charles-François, peintre, né à Paris en 1653, mort en 1725, a excellé dans le portrait. Il a *peint* aussi l'histoire, et dirigé l'académie française de peinture à Rome.

* II. POERSON (Charles), peintre, père du précédent, né en Lorraine, y mourut en 1660. Cet artiste a joui aussi d'une assez grande réputation.

* POETON (Guillaume de), naquit à Bétune vers le commencement du seizième siècle, de Gérard de Poeton et Jeanne Warrive. Son père avoit fait la guerre dans les armées de l'empereur Charles-Quint : le fils entra d'abord dans la carrière militaire; mais préférant bientôt le commerce à la guerre, il accompagna plusieurs négocians dans leurs voyages en qualité d'interprète, et parcourut ainsi presque toutes les contrées de l'Europe. Après de longs voyages, il vint se fixer à Anvers, où il composa et fit imprimer un recueil de vers, divisé en deux parties, dont la première est intitulée, *Hymne de la marchandise, consacrée tant à tous les illustres sénateurs et magistrats, comme à tous nobles personnages exerçant le gentil train de marchandise*. Il y parle de ses voyages, fait un magnifique éloge du commerce des villes de la Flandres où il étoit le plus en vigueur, et de plusieurs négocians de son temps. La seconde partie a pour titre : *La grande liesse en plus grand labeur*, dédiée aux seigneurs Stephano Gentilli et Joanni Grimaldi pour leurs étrennes. On y voyoit plusieurs odes et sonnets, adressés à diverses personnes de son temps; des poésies galantes, un peu libres; quelques poésies dévotes, mais rares. Du nombre de ces dernières est une pièce assez longue, intitulée *La Passion et résurrection de notre rédempteur Jésus-Christ*. Elle est remarquable en ce que l'auteur, pour traiter dignement ce sujet chrétien, invoque les dieux du paganisme. Voici cette invocation.

O cler Phebus, dieu de Delon,
O Cynthien, ô Apollon,
Qui fait estendre la lumière
Et le serain cristal du jour
Sur les terrïens sans séjour,
Exauce ma voix coustumière !
O Charites, filles des dieux,
O Thespiennes aux bruns yeux,
Sang du tonnant et de mémoire,
Distillez dedans mon cerveau
L'ambroisie et nectar nouveau
Pour faire œuvre d'haulte mémoire.

Il n'est fait nulle mention de ce poète dans la Bibliothèque française de l'abbé Goujet, ni dans les autres ouvrages de ce genre. Son nom méritoit d'y être placé; parce qu'il est le seul versificateur de son siècle qui ait fait l'éloge du commerce. Les poètes, ses contemporains, méprisoient cette profession utile, et préféroient de chanter l'art destructeur de la guerre. Ses OEuvres ont été imprimées à Anvers, un volume in-12, 1564.

POETUS. *Voyez* Arrie.

* POGGI (Simon-Marie), né dans le territoire de Bologne le 27 mai 1685, étudia au collége de St.-Louis de cette ville, et entra dans l'ordre des jésuites le 26 octobre 1705, et après avoir professé dans plusieurs maisons de cet ordre, il passa au collége de Faenza, où il mourut en 1749. On a de lui, I. *Idomeneo*, tragédie, Rome, 1722. II. *Rime di Nimeso Ergatico in morte del Francesco I, duca di Parma*, etc., Parme, 1727. Outre l'Idoménée, il a encore écrit d'autres tragédies citées par Quadrio; savoir, *Antenor*, *Agricola*, *Saül*, *Bajazet*, qui furent représentées dans les colléges de Parme, de Bologne, de Brescia et ailleurs. Il est encore auteur de plusieurs *drames*, de *comédies* et de *pastorales*.

I. POGGIO BRACCIOLINI, appelé communément *le Pogge*, né à Terra-Nova, dans le territoire de Florence en 1380, étudia dans cette ville le latin, sous Jean de Ravenne, et le grec sous Emmanuel Chrysoloras. Elevé par de tels maîtres, il fit des progrès rapides. Son mérite lui procura la place d'écrivain apostolique et celle de secrétaire des papes, depuis Boniface IX jusqu'à Calixte III. Pendant la tenue du concile général de Constance, il fut envoyé dans cette ville pour y chercher des manuscrits anciens, et il eut le bonheur d'en déterrer un grand nombre. Le supplice de Jérôme de Prague remua son ame naturellement sensible; il écrivit une lettre en faveur de cet infortuné (*Voyez* ICONES de Théodore de Bèze). De Constance il passa en Angleterre, et y continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit son emploi de secrétaire pendant quelque temps, et en sortit après environ quarante ans de séjour, pour se rendre à Florence où il s'étoit marié en 1435. Il obtint la place de secrétaire de la république, et ne cessa pas d'être celui des papes. Il fit bâtir auprès de Florence une maison de campagne où il passa dans un doux repos le reste de ses jours, qui finirent le 30 octobre 1459. Le Pogge avoit l'esprit satirique, et il aimoit sur-tout à l'exercer contre ses ennemis; ce qui lui occasionna de violentes querelles, et lui fit essuyer même des voies de fait. Son irréligion, la licence de ses mœurs, ne le firent pas moins haïr que la malignité de ses censures. « Le Pogge, disoit Erasme, qui ne l'aimoit pas, est un écrivain si peu instruit, que quand même il ne seroit pas tout rempli d'obscénités, il ne mériteroit pas qu'on se donnât la peine de le lire; mais il est en même temps si obscène, que, fût-il le plus savant des hommes, les gens de bien devroient toujours le regarder avec horreur. » Il avoit eu trois fils d'une maîtresse, dans le temps qu'il étoit ecclésiastique; mais ses mœurs furent plus réglées depuis son mariage. Outre que l'âge avoit modéré le feu de ses passions, son épouse étoit bien propre à le fixer, par les graces de sa figure et les agrémens de son caractère. Ses principaux ouvrages sont, I. Des *Oraisons funèbres* prononcées au concile de Constance. II. *Histoire de Florence*, en latin, depuis l'an 1350 jusqu'à 1455, que Recanati a publiée pour la première fois in-4°, en 1715, avec des notes et la vie de l'auteur. Il y en avoit, long-temps auparavant, des versions italiennes. Celle de son fils Jacques, à Venise, 1476, in-folio, n'est pas commune. Cet ouvrage manque de fidélité et d'exactitude. L'auteur cache tout ce qui peut faire tort à sa patrie. Sa partialité lui mérita cette épigramme de Sannazar :

Dùm patriam laudat, damnat dùm Poggius hostem;
Nec malus est civis, nec bonus historicus.

III. Un Traité *De varietate Fortunæ*, que l'abbé Oliva fit imprimer pour la première fois in-4°, à Paris, en 1723. IV. Deux livres d'*Epîtres*. V. *Facetiæ*. Ce recueil de bons mots et de contes, a plus contribué à faire connoître le Pogge, que tous ses autres écrits. Il fut le premier qui publia quelque chose de supportable dans ce genre-là. Il a été suivi de plusieurs autres, qui souvent ont pillé ses contes, sans lui en faire honneur. Nous voyons dans la préface de cet ou-

vrage quelle en fut la première origine. Il y raconte que, sous le pontificat de Martin V, quelques gens d'esprit, Antoine Lusco, Cincio Romain, Bazello de Bologne, le Pogge, etc., avoient pratiqué dans le Vatican un petit réduit, où ils s'assembloient pour parler librement de toutes choses et de tout le monde. Ils appeloient cet endroit *il Buggiale* : ce qui signifie en italien, un lieu de récréation où l'on débite des fables, des bagatelles et des médisances. On y disoit des nouvelles, on y faisoit des contes; on frondoit beaucoup de choses, et on approuvoit fort peu. On n'y épargnoit pas sur-tout le pape, qui pour l'ordinaire étoit le premier sur les rangs. C'est de cet asile de la gaieté et de la liberté que sortirent la plupart des bons mots et des plaisanteries qu'on lit dans les *Facéties* du Pogge. Cet ouvrage, dont les expressions et les images sont fort libres, trouva des censeurs, mais encore plus de lecteurs. C'est là où le célèbre La Fontaine a puisé la fable charmante du *Meûnier et son Fils*. La première édition est sans date et sans indication de lieu, in-4°. On la reconnoît à une Dédicace, *Glorioso et felici militi Raimundo*, etc. Celles du 15e siècle sont rares: on les trouve dans le Laurentius Valla, et dans Petrarcha : *De salibus virorum illustrium*, sans date, in-4°. Il y en a une vieille traduction française, par Julien Macho Augustin, Paris, 1549, in-4°; 1605, in-12; et une autre plus élégante, par David Durand, Amsterdam, 1711, in-12. VI. Les cinq premiers *Livres* de Diodore de Sicile, traduits en latin, et d'autres ouvrages, Venise, 1493; Strasbourg, 1510, in-folio; et Basle, 1538. VII. Parmi les livres des anciens qu'il a découverts, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva dans une vieille tour du monastère de Saint-Gal; (*Voyez* QUINTILIEN.) une partie de l'*Asconius Pedianus* : les treize premiers livres de *Valerius Flaccus* ; *Ammien Marcellin* ; un morceau *De finibus et legibus*, de Cicéron. *Lucrèce; Manilius; Silius-Italicus*, etc. Ces découvertes rendront sa mémoire éternellement chère aux amateurs de l'antiquité. On a un Poggiana, avec une vie du Pogge, in-12, Amsterdam, 1720, 2 vol., par Jacques Lenfant; recueil curieux, mais inexact, comme la plupart de ceux de ce genre.

II. POGGIO (Jacques), fils du précédent, et héritier de son esprit, fut pendu en 1478, pour avoir trempé dans la conjuration des Pazzi. On a de lui, I. Une *Traduction* italienne de l'*Histoire de Florence*, par son père. II. La *Vie de Cyrus*, que son père avoit mise en grec. III. Quelques *Vies* d'empereurs romains. IV. Un *Commentaire* sur le Triomphe de la Renommée, poéme de Pétrarque. V. La *Vie de Philippe Scholarius*, etc.

* III. POGGIO (Jean-François), frère du précédent, chanoine de Florence et secrétaire de Léon X, mort en 1522 à 79 ans. On a de lui un *Traité du pouvoir du Pape et de celui du concile*. Il y exalte beaucoup la puissance pontificale.

POIDRAS, nom d'un imposteur anglais, du temps d'Édouard II, roi d'Angleterre en 1314. Il étoit fils d'un tanneur d'Excester, et osa tenter d'enlever la couronne à ce prince. Il soutenoit qu'il étoit lui-même Edouard

et qu'il avoit été changé par sa nourrice. Un projet si extraordinaire et si mal conçu conduisit son auteur à la potence.

I. POILLY, (François) graveur, né à Abbeville en 1622, mort à Paris en 1693, eut pour maître Pierre Duret. Il perfectionna ses talens par un long séjour à Rome. De retour à Paris, il publia plusieurs planches de dévotion, d'histoire et des portraits de diverses grandeurs. Louis XIV le fit son graveur ordinaire par un brevet du 31 décembre 1664, en considération, dit ce monarque, de son expérience et des beaux *ouvrages* qu'il a mis au jour, tant en Italie où il a séjourné, qu'à Paris.... Poilly étoit aussi bon dessinateur que graveur habile. Tous ses ouvrages sont au burin pur, à la réserve d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau forte pour être mis à la tête des œuvres de ce savant cardinal. Il ne profana jamais son talent par aucun sujet libre. L'œuvre de ce maître est très-considérable, quoiqu'il donnât beaucoup de temps et de soins à finir ses planches. La précision, la netteté et le moëlleux de son burin, font rechercher ses ouvrages, dans lesquels il a su conserver la noblesse, les graces et l'esprit des grands maîtres qu'il a copiés.

II. POILLY, (Nicolas) frère du précédent et son élève, né en 1626, mort en 1696, s'est fait aussi un nom dans la gravure: le *portrait* a été sa principale occupation. L'un et l'autre ont laissé des enfans qui se sont appliqués à la peinture et à la gravure.

* III. POILLY (Jean-Baptiste de), graveur, neveu du fameux François de Poilly, d'Abbeville, mort en 1728, membre de l'académie de peinture; nous a laissé: *Suzanne accusée*, *la Madeleine chez le Pharisien*, d'après Lebrun, l'*Adoration du veau d'or*, d'après le Poussin; et le *Martyre de Sainte Cécile*, sur les dessins du Dominiquin.

* IV. POILLY (François de) frère du précédent, et élève en gravure de Nicolas, son père, mourut en 1723. Il grava à Rome le *Tableau de Sainte Cécile donnant son bien aux pauvres*, d'après le Dominiquin; mais de retour à Paris il ne fit plus que des ouvrages peu importans.

* POINET ou PONET (Jean), évêque de Rochester et puis de Wincester, au 16e siècle, embrassa la réforme sous le règne d'Edouard, et composa, entre autres ouvrages, un *Traité sur le mariage des prêtres* et une *apologie* de ce traité. Contraint d'abandonner son pays, sous le règne de Marie, il se retira à Strasbourg, où il mourut le 11 avril 1556, âgé d'environ 40 ans. Il avoit écrit dans cette ville un livre qui fut imprimé en 1557, sous le titre de *Diallacticon viri boni et litterati de veritate, naturâ atque substantiâ corporis et sanguinis Christi in Eucharistiâ*. Il tâchoit d'y accorder les controverses de l'Eucharistie et sur-tout celles des Luthériens et des Zuingliens. Poinet savoit à fond la langue grecque, et assez bien l'allemande et l'italienne. Il a *traduit* de l'italien quelques ouvrages d'Ochin.

I. POINSINET, (Antoine-Alexandre-Henri) né à Fontainebleau en 1735, d'une famille

attachée au service de la maison d'Orléans, se livra de bonne heure à la littérature. Depuis 1753 qu'il publia une mauvaise parodie de l'opéra de *Titon et l'Aurore*, il n'a cessé de se faire jouer sur tous nos théâtres. Il se consacra surtout à l'opéra-comique et, à l'aide du musicien, la plupart de ses pièces furent applaudies. Celles qui eurent le plus de succès sont : *Gilles garçon peintre; Sancho-Pança; le Sorcier; Tom-Jones; Ernelinde* ou *Sandomir*, tragédie lyrique en 5 actes : elles offrent du naturel dans le dialogue, et des coupes de vers favorables au chant. Ses autres ouvrages sont peu dignes d'être cités, si l'on en excepte *le Cercle* ou *la Soirée à la mode*, comédie à tiroirs, en un acte, pleine de détails piquans, et restée au théâtre français ; mais quelques-uns ont refusé de le reconnoître pour auteur de cette pièce. On la lui contestoit en présence de l'abbé de Voisenon, et on disoit que Poinsinet n'avoit pas été assez souvent admis dans la bonne société, pour la peindre si bien. « Si cela est, dit l'abbé de Voisenon, il faut avouer qu'il a bien écouté aux portes..... » Poinsinet aimoit à voyager; il avoit parcouru l'Italie en 1760; et voulant voir l'Espagne, il partit en 1769, comptant travailler dans ce royaume à la propagation de la musique italienne et des ariettes françaises ; mais il se noya dans le Guadalquivir. Il étoit de l'académie des Arcades et de celle de Dijon. Poinsinet joignoit à quelque talent une singulière ignorance des choses les plus communes, et une extrême crédulité. Comme son ignorance étoit mêlée de beaucoup de vanité, on lui persuadoit tout ce qu'on vouloit. Une société de persifleurs s'empara de lui pour l'accabler de ridicule. On lui fit croire que plusieurs femmes distinguées étoient amoureuses de lui ; on lui donna de faux rendez-vous qui ne le désabusèrent point. On lui proposa d'acheter la charge d'écran chez le roi, et on le fit griller pendant quinze jours pour accoutumer ses jambes à soutenir l'ardeur d'un brasier. On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice, mais qu'il falloit préalablement apprendre le russe. Il crut étudier cette langue, et au bout de six mois il vit qu'il avoit appris le bas-breton. Ce fut à son sujet qu'on imagina le mot de *mystification*, pour exprimer l'art de tirer parti d'un homme simple, en riant de sa crédulité. Dans ses Mémoires, le directeur de l'opéra-comique, Monnet, a consacré le second volume à tous les tours joués au pauvre Poinsinet, par la société des persifleurs.

II. POINSINET DE SIVRI (Louis), frère du précédent, né à Versailles, le 20 février 1733, membre de plusieurs académies, mort à Paris le 11 mars 1804, s'annonça dans la littérature par des poésies qui promettoient moins un poète qu'un homme d'esprit et de goût. Les ouvrages qu'a laissés Poinsinet de Sivri, sont, I. *Les Egléides* ou *Poésies Amoureuses*, 1754, in-8° II. L'*Inoculation*, poëme, 1756, in-8°. III. *Anacréon, Sapho, Moschus, Bion, Tyrthée et autres poètes grecs*, traduits en vers français, 1758, in-12 ; 2e édition 1760, in-12 ; 4e édition augmentée de divers morceaux d'Homère, 1788, in-18 ; la

même traduction sous le titre : *Les Muses grecques*, Deux-Ponts, 1771, in-12. IV. *Le faux Dervis*, opéra comique, en un acte, 1757, in-8°. V. *Briséis*, tragédie, 1759. VI. *Caton d'Utique*, tragédie, avec une épître à la patrie, et un avant-propos sur la mort de Caton. Dans ces deux tragédies, Poinsinet prouva qu'il étoit capable de dessiner un caractère et de tracer un bon plan; mais son style manque de chaleur et de mouvement. VII. *Pygmalion*, comédie, 1760, in-8°. VIII. *Ajax*, tragédie, 1762, in-8°. IX. *L'appel au petit nombre*, 1762, in-12. X. *Théâtre et Œuvres diverses*, 1764 in-12, nouvelle édition, 1773, in-8°. *Origine des premières sociétés des peuples, des sciences, des arts, et des idiômes anciens et modernes*, 1769, in-8°. XII. *Nouvelles Recherches sur la science des médailles, inscriptions et hiéroglyphes antiques, avec une table des divers alphabets*, etc. 1778, in-4°. Ces deux derniers ouvrages sont marqués au coin d'une saine érudition. XIII. *Phasma* ou l'*Apparition*, histoire grecque, contenant les aventures de Néoclès, fils de Thémistocle, Paris, 1772, in-8°. XIV. *Traduction française du livre* 91e *de Tite-Live*, 1773. XV. *Histoire naturelle de Pline*, traduite en français avec le texte latin, accompagnée de notes, en 12 vol. 1771, 1781, in-4°. XVI. *Théâtre d'Aristophane*, en français, partie en vers, partie en prose, avec les *Fragmens de Ménandre et de Philémon*, 1784, 4 volumes in-8°.

POINTIS (Louis de), chef d'escadre, célèbre par l'expédition de Carthagène en 1697, eut moins de succès au siége de Gibraltar que l'amiral Leak lui fit lever. Il mourut en 1707, à 62 ans... *Voyez* la *Relation de l'expédition de Carthagène*, écrite par Jean-Bernard Desjeau, sieur de Pointis, commandant de l'expédition, Amsterdam, 1598, in-12.

POIRÉE (Gilbert de la). *Voy.* PORRÉE.

† POIRET (Pierre), protestant, né à Metz en 1646, d'un fourbisseur, fut mis dans sa jeunesse chez un sculpteur; mais il le quitta pour s'appliquer au latin, au grec, à l'hébreu, à la philosophie et à la théologie. Il se rendit en 1668, à Heidelberg, où il fut fait ministre, et en 1674 à Anweil, où il obtint la même place. Pendant son séjour dans cette ville, les ouvrages des mystiques, et surtout ceux de la Bourignon, échauffèrent tellement son cerveau, qu'il résolut de vivre et d'écrire comme eux. Il admiroit principalement cette célèbre rêveuse, et n'en parloit qu'avec enthousiasme. Madame Guyon, autre esprit à peu près de même trempe, avoit aussi beaucoup de part à son estime. Poiret se retira sur la fin de ses jours, à Reinsberg en Hollande, où il mourut le 21 mai 1719. Malgré sa dévotion, dit Niceron, il n'étoit point endurant. L'état passif qu'il recommandoit tant, ne l'empêchoit pas de donner à ses adversaires des noms qui prouvoient en lui une bile très-active. On a de ce ministre plusieurs ouvrages écrits d'un style d'illuminé. Les principaux sont, I. *Cogitationes rationales de deo, animâ et malo*. II. L'*OEconomie divine*, 1687, en sept vol. in-8°. L'auteur appelle son livre, « un système universel et démontré des œuvres et des desseins de dieu envers les hommes. » Il croit y

expliquer avec évidence les vérités de la nature et de la grace, les principes de la raison et de la foi. La plupart des sentimens de la Bourignon reparoissent dans cet ouvrage. III. *La Paix des bonnes ames*, in-12. IV. *Les Principes solides de la religion chrétienne*, etc., in-12. V. *La Théologie du cœur*, 2 vol. in-12, Cologne, 1696 et 1697. VI. Une édition des *OEuvres de la Bourignon*, en 21 vol. in-8°., avec une *Vie* de cette pieuse enthousiaste, et plusieurs Traités de madame Guyon et d'autres auteurs qu'il croyoit conformes à ses idées. Poiret étoit né pour les travers en tout genre. Aussi pitoyable raisonneur en philosophie qu'alambiqué en théologie, il attaqua Descartes dans un Traité *de Eruditione triplici*, 2 vol. in-4°., imprimé à Amsterdam, 1707. On l'a comparé au serpent qui mordoit la lime. Il y a néanmoins dans ce Traité quelques observations, dont un bon esprit pourroit profiter, en les débarrassant de beaucoup d'opinions singulières et insoutenables. *Voyez* SAURIN, (Jacques.)

I. POIRIER (Claude), habile sculpteur, né à Paris, mort à Varsy, diocèse d'Auxerre, en 1729, à 73 ans, orna de ses *ouvrages* les jardins de Marly et de Versailles.

II. POIRIER (Germain), né à Paris en 1724, fit profession dans la congrégation des bénédictins de Saint-Maur, en 1740, et la quitta en 1769. Il fut l'un des coopérateurs de l'*Art de vérifier les dates*, et donna en 1767, avec D. Précieux et D. Housseaut, le onzième volume de *la Nouvelle collection des historiens des Gaules et de la France*, commencée par D. Bouquet. Ce volume est précédé d'une savante préface de 243 pages, où les éditeurs ont recueilli tous les traits curieux et intéressans, répandus dans ce tome et dans le précédent. Poirier étoit de l'institut national et l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'arsenal. Il est mort au commencement de 1803. C'étoit un savant communicatif, et très-instruit de tout ce qui regardoit le moyen âge. Il joignoit à un savoir devenu très-rare, une modestie qui ne l'étoit pas moins; il travailloit pour le plaisir de travailler, et pour satisfaire le besoin qu'il avoit de s'instruire, sans désirer d'en recueillir d'autre fruit: de là venoit sa facilité à communiquer ses recherches aux gens de lettres qui avoient recours à lui, à les leur abandonner même entièrement, sans espoir d'aucun retour. Quelqu'un lui témoignoit un jour sa surprise de ce qu'il n'étoit pas même nommé dans un ouvrage auquel il avoit eu beaucoup de part: « Je m'y suis opposé, répondit-» il. J'ai appris beaucoup de » choses que je ne savois pas; » j'ai employé mon temps utile-» ment pour les lettres et pour » un homme que j'estime; il est » mon obligé; je serois le sien » s'il avoit parlé de moi. » Sa simplicité extérieure annonçoit celle de son ame, et alloit même jusqu'à la négligence. Depuis la destruction des ordres religieux, un habit de l'étoffe la plus grossière étoit son seul vêtement pour toutes les saisons, et il le portoit jusqu'à ce qu'il fût absolument hors d'état de servir. Sa sobriété et sa tempérance n'étoient pas moins remarquables; les légumes les plus communs, cuits sans assaisonnement et mé-

me sans sel, du pain et de l'eau étoient sa seule nourriture. Ceux qui savoient qu'il jouissoit depuis long-temps d'un traitement assez considérable pour vivre d'une toute autre manière, ne lui connoissant d'ailleurs aucun goût dispendieux, pouvoient le soupçonner d'avoir le goût contraire. Sa mort seule a révélé le secret des vertus qu'il cachoit avec autant de soin qu'il en auroit pu mettre à cacher des défauts. Les témoignages de gratitude et les bénédictions des pauvres avec lesquels il partageoit sa fortune, et dont plusieurs étoient d'anciens religieux de son ordre, témoignages écrits et trouvés, avec quelques pièces de monnoie, dans son secrétaire, étoient tout son trésor : il étoit mal vêtu pour empêcher qu'ils ne fussent nus ; il vivoit de privations pour pouvoir les nourrir ; il se faisoit volontairement pauvre pour soulager leur pauvreté : ses dépenses ne s'élevoient jamais au-dessus de 4 ou 500 fr. par an ; le reste de son revenu appartenoit à l'indigence et à l'amitié. M. Dacier a publié une *Notice historique sur la Vie et les Ouvrages de ce savant bénédictin*, Paris, imprimerie nationale, an XII (1804) in-8°, dans laquelle, en parlant de son travail sur les historiens, il s'exprime ainsi : « D. Poirier qui répara, autant » qu'il étoit possible, par des » notes et des supplémens, les » erreurs et les omissions com» mises dans la partie imprimée, » rassembla et disposa les ma» tériaux nécessaires pour com» pléter ce volume, et le mit » dans l'état où nous l'avons ; » il est sur-tout recommandable » par une excellente préface qui » en forme presque le quart, et » qui contient beaucoup de faits » nouveaux ou peu connus, et » une foule d'observations inté» ressantes, et qui peut être » l'ouvrage le plus solide et le » meilleur que nous ayons sur » le gouvernement de la France » au commencement de la troi» sième race de ses rois. »

† III. POIRIER (Hélie), est connu par une espèce de poème dramatique en dix églogues, intitulé : *L'Illustre Berger*. Il se trouve dans le recueil des poésies de cet auteur, et imprimé en 1646 sous le titre des *Soupirs salutaires d'Hélie Poirier*.

† I. POIS (Antoine le), médecin de Charles III, duc de Lorraine, très versé dans la connoissance de l'antiquité, mort en 1578 à Nancy, sa patrie, est auteur d'un ouvrage curieux et recherché, intitulé : *Discours sur les médailles et gravures antiques, pricipalement romaines*, Paris, 1579, *in*-4°., figures. Les exemplaires dans lesquels la figure d'un Priape qui doit se trouver au *verso* de la page 146, est déchirée ou gâtée, perdent presque toute leur valeur.

* II. POIS (Nicolas le), médecin et frère du précédent, né à Nancy, en 1527, étudia la médecine avec beaucoup de succès, et succéda, en 1678, à son frère dans l'emploi de premier médecin du duc Charles. Il avoit lu avec attention tous les ouvrages des médecins, depuis Hippocrate jusqu'à lui ; et après avoir vérifié, par un examen sérieux et approfondi, les progrès de l'art et les découvertes de tous les siècles, il les réduisit sous des chefs particuliers et dans un ordre naturel, et publia un *ouvrage* intitulé : *De cognoscendis et curandis præcipuè internis hu-*

mani corporis morbis libri tres ex clarissimorum medicorum, tum veterum tum recentiorum, monumentis nonità pridem collecti ; Francofurti, 1580, in-fol., 1585, in-8°, Lugduni Batavorum, 1736, 2 vol. in-4°.

* III. POIS (Charles le), Carolus Piso, fils du précédent, né à Nancy en 1563, fut médecin du duc de Lorraine Charles III et de Henri II. Il engagea le duc Henri à établir une faculté de médecine à Pont-à-Mousson ; il en fut le premier professeur et doyen. A l'étude de la médecine, Pois avoit joint celle des langues savantes. Tous ses soins furent de simplifier l'étude de la médecine et de la dépouiller de la vaine subtilité des Arabes. Il quitta Pont-à-Mousson en 1633, pour aller soulager ses concitoyens de Nancy, affligés de la peste, et fut la victime d'une résolution aussi louable. On a de lui, I. *Selectiorum observationum et consiliorum de morbis liber singularis.* Pont-à Mousson, 1618, in-4°. Boerhaave en a donné une bonne édition qu'il a ornée d'une préface, Leyde, 1733, in-4°; et Amsterdam, 1768, in-4°. II. *Physicum Cometæ speculum.*, 1619, III. Un *Eloge du duc Charles III*, en latin.

* POISLE (Jean), conseiller au parlement de Paris, avide de biens, s'en procura par des moyens malhonnêtes. Il fut condamné, par arrêt de son corps, rendu le 19 mai 1582, à faire amende honorable, et déclaré incapable de tenir office royal de judicature. Il y a sur cette affaire deux livres assez rares ; l'un : *Légende de M. Jean Poisle, contenant les moyens qu'il a tenus pour s'enrichir*, 1576, in-8°. L'autre : *Avertissement et Discours des Chefs d'accusation, etc. avec l'Arrêt*, 1582, in-8°. Son fils Jacques Poisle, auteur de quelques *Poésies*, 1626, in-8°, mort en 1623, ne laissa pas d'être conseiller au parlement. Il eut une fille, Françoise Poisle, mère du maréchal de Catinat.

†I. POISSON (Nicolas Joseph), né a Paris, prêtre de l'oratoire, entra dans cette célèbre congrégation en 1660. Il voyagea en Italie, et y fit admirer son esprit et son érudition. De retour à Paris, il fut fait supérieur de la maison de Vendôme. Il cultiva les mathématiques et la littérature. Il avoit beaucoup étudié les ouvrages de Descartes son ami ; et la reine Christine voulut l'engager à écrire la vie de ce philosophe ; mais il s'en excusa. Ce savant mourut à Lyon le 5 mai 1710, dans un âge avancé. On a de lui, I. Une *Somme des Conciles*, imprimée à Lyon en 1706, en deux vol. in-folio, sous ce titre : *Delectus auctorum ecclesiæ universalis, seu nova gemma conciliorum*, etc. : près de la moitié du second volume est remplie de notes sur les conciles. II. Des *Remarques* estimées, sur le *Discours de la Méthode, de conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*, par René Descartes, Paris, 1668, in-4°. III. Une *Relation de son voyage en Italie*, dans laquelle il parle des savans italiens de son temps, IV. Un *Traité des Bénéfices*. V. Un autre sur les *Usages et les Cérémonies de l'église*. Ces trois derniers ouvrages sont manuscrits. On dit qu'il possédoit plusieurs écrits de Clemangis et de Théophylacte, qui n'ont point encore paru. Il ne faut pas le confondre avec Léonard Poisson,

curé de Marchangis, diocèse de Sens, mort à Paris, le 10 mars 1753, âgé de 57 ans. Ce dernier est auteur d'un excellent ouvrage intitulé : *Nouvelle Méthode ou Traité théorique du plain-chant*, Paris, 1745, in-8°., dans lequel on trouve des faits curieux, des recherches précieuses et des remarques neuves, utiles et sur-tout très-savantes.

II. POISSON (Raymond), né à Paris, d'un mathématicien, perdit son père dans un âge fort tendre. Le duc de Créqui, premier gentilhomme de la chambre, se l'attacha, et lui servit en quelque sorte de père. Mais entraîné par sa passion pour la comédie, Poisson abandonna son bienfaiteur, et alla exercer le métier de comédien dans les provinces. Quelques années après, Louis XIV, faisant le tour de son royaume, se trouva à une pièce où Poisson jouoit : il en fut si satisfait, qu'il le choisit pour un de ses comédiens, et le remit même dans les bonnes graces du duc de Créqui, qui fut toujours depuis son protecteur et celui de sa famille. Poisson quitta le théâtre en 1685, et mourut à Paris en 1690. Il a excellé dans le comique, et son jeu, à la fois fin et naturel, lui a donné la réputation d'un des plus grands comédiens qui aient paru sur notre théâtre. Le rôle de *Crispin* est de son invention ; et comme il jouoit avec des bottines, les acteurs qui ont depuis représenté ce rôle, ont aussi retenu cette chaussure. Les comédies de Poisson sont fort réjouissantes, et ce n'est ni le naturel, ni la facilité qui leur manquent ; mais bien la correction du style et l'exactitude de la versification. On a conservé long-temps au théâtre, *le Baron de Crasse* et le *Bon Soldat*, comédies en un acte. Ses autres pièces dramatiques sont, *Lubin*, le *Fou de qualité*, l'*Après-souper des auberges*, le *Poète Basque*, les *Faux Moscovites*, la *Hollande malade*, les *Femmes coquettes*, les *Fous divertissans*. Presque toutes ces comédies sont en un acte, ce qui le fit surnommer un *cinquième d'auteur*. Leur plus ample édition est celle de Paris, 1743, en deux vol. in-12. Poisson étoit encore plus plaisant dans la société qu'au théâtre. Son imagination vive et gaie étoit inépuisable. Etant allé un jour chez le grand Colbert, qui avoit tenu sur les fonts un de ses enfans, pour le prier d'accorder un emploi à son filleul, il fit, dit-on, à la demande de la compagnie distinguée qui désira un impromptu, le quatrain suivant :

Ce grand ministre de la paix,
Colbert, que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais ;
Hé bien ! tenez, c'est... mon compère.

Puis il ajouta :

Fier d'un honneur si peu commun,
On est surpris si je m'étonne
Que de deux mille emplois qu'il donne,
Mon fils n'en puisse obtenir un.

Ces quatre derniers vers valurent au fils un emploi de contrôleur général des aides.

III. POISSON (N.), fils aîné du précédent, prit le parti des armes, se distingua en qualité de volontaire, sous les yeux de Louis XV, au siége de Cambrai, et y fut tué. Le roi témoigna qu'il étoit sensible à cette perte. Poisson avoit autant d'esprit que de courage.

IV. POISSON (Paul), frère cadet du précédent, fut d'abord portemanteau de Monsieur, frère unique de Louis XIV ; mais ayant hérité des talens de son père pour

le comique, il ne put résister à son attrait pour le théâtre. Il le quitta et y remonta plusieurs fois, et se retira enfin avec sa famille à Saint-Germain-en-Laye, où il mourut en 1735, à 77 ans. Mad. de Gomez étoit sa fille. (*Voyez* GOMEZ.)

V. POISSON (Philippe), fils aîné de ce dernier, né à Paris en 1683, mourut en 1740, après avoir joué, pendant cinq ou six ans, la comédie avec beaucoup de succès. On a de lui six comédies, I. Le *Procureur arbitre*. II. La *Boîte de Pandore*. III. *Alcibiade*, en trois actes et en vers, où il y a plusieurs traits d'esprit, mais qui manque de conduite et de vraisemblance. IV. L'*Impromptu de campagne*. Cette pièce, ainsi que le *Procureur arbitre*, reparoît très souvent sur la scène française. V. Le *Réveil d'Epiménide*. VI. Les *Ruses d'amour*. Son *Théâtre* est en deux vol. in-12.

VI. POISSON (François Arnoult), frère cadet du précédent, et comme lui acteur de la comédie française, naquit en 1696, et mourut en 1753. Il joua pendant 28 ans avec le plus grand succès. Tous les rôles lui étoient également familiers : tour-à-tour naïf, suffisant et ridicule, il représentoit au naturel *La Fleur*, dans le Glorieux ; *Turcaret* et *Pourceaugnac*. Sa taille étoit petite et difforme ; sa figure fort laide, mais si comique qu'on ne pouvoit le voir sans éclater de rire. Malgré son grand talent, on lui reprochoit deux choses très-importantes ; le défaut de mémoire et un bredouillement qui faisoit perdre souvent ce qu'il disoit. Il eut pour successeur le fameux Préville.

VII. POISSON (Pierre), cordelier, né à Saint-Lo, en Normandie : ensuite définiteur général de tout l'ordre de Saint-François, puis provincial et premier père de la grande province de France, se distingua par ses talens pour la prédication. Il faisoit surtout admirer sa profonde connoissance de l'Ecriture, et l'éclat imposant de son éloquence. Il prêcha l'Avent à la cour en 1710. Nous avons de lui deux *Oraisons funèbres* du dauphin et du duc de Boufflers ; l'une imprimée en 1711 et l'autre en 1712, et toutes deux remplies de traits frappans. Nous connoissons encore du père Poisson, le *Panégyrique de saint François d'Assise*, 1733, in-4° Ce discours est composé dans le goût des vieux sermonaires. Les auteurs profanes, les pères de l'église, les écrivains ecclésiastiques, les poètes, les orateurs, les philosophes, y sont cités tour-à-tour. L'auteur qui, aux talens de la chaire allioit une connoissance peu commune du droit canon, joua pendant quelque temps un rôle dans son ordre ; mais son despotisme, et l'irrégularité de ses mœurs, lui firent perdre son autorité. On lui appliqua ces vers du chevalier de Cailly:

Pour nous persuader sans discours superflus,
Dites-en moins, faites-en plus.

Il fut obligé de quitter Paris, et mourut en exil, à Tanley, en 1744.

VIII. POISSON (N.), marquis de Ménars et de Marigny, frère de la marquise de Pompadour, à qui il dut son avancemunt, avoit acquis dès sa jeunesse des connoissances assez approfondies en géométrie et en architecture. Désigné pour remplacer M. Tournehem, ordon-

nateur général des bâtimens du roi, il voyagea en Italie, et s'y fit accompagner par l'architecte Soufflot, le graveur Cochin et l'abbé le Blanc. De retour de ce voyage, il obtint la surintendance des bâtimens. Alors il augmenta les prix des tableaux d'histoire à l'académie de peinture, fixa une somme annuelle pour faire sculpter les statues des grands hommes français, régénéra l'architecture publique, et fit venir Soufflot de Lyon pour lui confier la construction de Sainte-Geneviève. En 1755, Marigny reçut le cordon bleu et fut nommé secrétaire de l'ordre. Il voulut achever le Louvre; mais les dépenses nécessaires pour la guerre ne le lui permirent pas. La seule construction qu'il y put faire, c'est le guichet qui porte son nom. Dégoûté des tracasseries que lui suscita l'abbé Terray, il se retira, en 1773, dans une de ses terres, où il mourut en 1781.

IX. POISSON (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour), sœur du précédent, née en 1720, succéda, auprès de Louis XV, à la faveur de madame de Châteauroux. Elle étoit fille d'une femme entretenue et d'un cultivateur de la Ferté-sous-Jouare, qui avoit amassé quelque chose à vendre du blè aux entrepreneurs des vivres. Cet homme étoit alors en fuite, ayant été condamné pour quelque malversation. On avoit marié sa fille au sous-fermier le Normand Tournehem, qui entretenoit la mère. La fille étoit bien élevée, sage, aimable, remplie de graces et de talens, née avec du bon sens et un bon cœur. « Je la connois assez, dit Voltaire dans ses Mémoires qui nous fournissent ces détails; je fus même le confident de son amour. Elle m'avouoit qu'elle avoit toujours eu un secret pressentiment qu'elle seroit aimée du roi, et qu'elle s'étoit sentie une violente inclination pour lui, sans la trop démêler. Cette idée, qui auroit pu paroître chimérique dans sa situation, étoit fondée sur ce qu'on l'avoit souvent menée aux chasses que faisoit le roi dans la forêt de Senar. Tournehem, l'amant de sa mère, avoit une maison de campagne dans le voisinage. On promenoit madame d'Etiole dans une jolie calèche; le roi la remarquoit et lui envoyoit souvent des chevreuils. La mère ne cessoit de lui dire qu'elle étoit plus jolie que madame de Châteauroux, et le bon homme Tournehem s'écrioit souvent: « Il faut avouer que la fille de madame Poisson est un morceau de roi. » Leur ambition fut bientôt satisfaite; Louis XV en devint amoureux; et elle fut créée marquise de Pompadour, en 1745, et jouit aussitôt d'un grand crédit. Elle en usa pour favoriser les beaux arts qu'elle avoit cultivés dès son enfance. Plusieurs gens de lettres et divers artistes lui durent des pensions ou des places. Elle s'étoit formé un des beaux cabinets de Paris, en livres, en peintures, en curiosités; elle eut le mérite de faire exécuter un projet utile; celui de l'établissement de l'école militaire, dont Paris du Verney étoit l'auteur. Après avoir joui, pendant 18 années, de la faveur du prince, madame de Pompadour mourut, en 1764, à l'âge de 44 ans. On prétendit dans le temps que le poison avoit abrégé ses jours; mais on ne peut appuyer cette opinion que sur des conjectures. Louis XV, prince d'un caractère assez apathique,

parut peu sensible à sa perte. Le jour même où elle attendoit sa dernière heure, le curé de la Madeleine, dont elle étoit paroissienne, vint la voir. Comme il prenoit congé d'elle, « Un moment, monsieur le curé, lui dit la marquise, nous nous en irons ensemble. » Madame de Vaucluse a publiée, après sa mort, I. Ses *Mémoires*, deux volumes in-8°, Liége, 1765. Dans ce livre, on la fait l'arbitre de la guerre et de la paix, et le seul mobile de la disgrace ou de la faveur des ministres et des généraux. Les gens instruits savent que son pouvoir ne fut pas d'abord si absolu, qu'elle n'éprouvât des contradictions de la part de la famille royale, et même de certains ministres. Il est vrai qu'elle tâcha ensuite de ne mettre en place que ceux dont elle étoit sûre, et d'écarter tous ceux qui lui déplaisoient. Au déclin de sa beauté, elle se rendit plus importante que jamais. Flattée d'un billet que lui avoit écrit l'impératrice Marie-Thérèse, elle décida la malheureuse guerre de 1756, s'opposa tant qu'elle put à la paix, fit exiler le cardinal de Bernis qui vouloit cette paix si nécessaire, le remplaça par le duc de Choiseul, et eut part à toutes les fautes de nos armées, en favorisant des généraux incapables. Ne pouvant plus être maîtresse du roi, elle voulut jouer le rôle de premier ministre; et la France ne s'en trouva pas mieux. II. Des *Lettres*, trois brochures in-8°; beaucoup mieux écrites que ses *Mémoires*, mais qui ne sont pas plus d'elle que ce dernier ouvrage. L'auteur des Lettres l'a peinte empressée pour ses amis, généreuse envers les gens de lettres, et ennuyée ou malheureuse au sein de la grandeur. Mais il dissimule ses défauts et ses fautes. III. Suite de 63 estampes (et le frontispice), gravées d'après les pierres en creux gravées par Guay, petit in-folio fort rare, n'ayant été tiré qu'à un très-petit nombre d'exemplaires pour faire des présens. L'édition de 1782, in-4°, n'est point recherchée. Au reste, mademoiselle Poisson n'avoit rien de commun avec l'ancienne famille de Pompadour dont elle prit le nom pour faire oublier le sien et celui de son mari. La maison de Pompadour en Limousin, éteinte en 1722, remontoit au 12e siècle. Nous avons divers Mémoires historiques relatifs à madame de Pompadour. Les premiers, publiés sous la monarchie, finissent avant les circonstances désastreuses du règne Louis XV qu'ils semblent n'oser effleurer. Les autres Mémoires en un vol. in-8°, avec figures historiques ont été publiés par M. Soulavie, en 1802, et sont sortis du porte-feuille de la maréchale d'Estrées, où ils étoient conservés. Ils ne sont pas favorables à la mémoire de la favorite, qui avoit fait destituer du commandement des armées d'Allemagne le maréchal d'Estrées, au moment de ses triomphes. Mais ils rendent hommage à ses talens et à ses succès dans les arts. Il y a même dans ces ouvrages une suite d'estampes historiques relatives au règne de Louis XV, calquées sur les estampes originales gravées par madame de Pompadour elle-même, qui amusoit son amant de ces bagatelles.

X. POISSON, *V.* BOURVALAIS.

† POISSONNIER (Pierre-Isaac), né à Dijon, le 5 juillet 1720, étudia la médecine et fut nommé, en 1746, professeur de

la faculté de Paris. Ce fut un des premiers qui ouvrit un cours de chimie dans la capitale. En 1758 il fut envoyé par le gouvernement à l'impératrice de Russie, Elizabeth, qui l'avoit demandé à la cour de France, pour veiller sur sa santé. Pendant son séjour à Pétersbourg, il s'occupa beaucoup de l'expérience sur la congélation du mercure; de retour en France, on lui donna les titres et les récompenses qu'il méritoit. Associé libre de l'académie des sciences, premier médecin des armées, inspecteur général de la médecine dans les colonies, il o[illegible]tre le traitement de ces [illegible]aces, une pension de [illegible]. Poissonnier, pen[illegible]volution, fut enfermé [illegible] prison de Saint-Lazare av[illegible] toute sa famille, et rendu à la liberté après la chûte de Robespierre. Il mourut le... septembre, 1797, à l'âge de 79 ans. Ses ouvrages sont, I. Les tomes 5 et 6 du *Cours de chirurgie*, dicté par Col de Villars. Ils renferment un bon traité des fractures et luxations, 1749, in-8°. II. *Essai* sur le moyen de dessaler l'eau de la mer, 1763. Ce moyen réussit d'après les expériences qui furent faites. III. *Traité* des fièvres de Saint-Domingue, 1763, in-8°. IV. *Autre* sur la maladie et la nourriture des gens de mer, 1780, deux vol. in-8°. V. *Abrégé d'Anatomie*, à l'usage des élèves en chirurgie dans les écoles de la marine, Paris, 1783, deux vol. in-12. Sa première *Thèse*, soutenue en 1745, eut pour but de prouver que l'usage du cidre, plus que celui du vin, étoit avantageux aux personnes maigres. Cette opinion fut vivement combattue par plusieurs médecins. Ses saller l'eau de la mer, mériteroient encore plus d'éloges, si cette expérience étoit moins dispendieuse et plus facile.

I. POITIERS, *Voy*. PIERRE de.. n° XIX.

II. POITIERS (DIANE de), duchesse de Valentinois, née le 31 mars 1500, étoit fille de Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier, d'une famille illustre et ancienne du Dauphiné. Elle reçut de la nature les charmes de la figure et ceux de l'esprit. Elle fut d'abord fille d'honneur de la reine Claude, et se servit de son crédit utilement pour sa famille. Son père, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, fut condamné, le 16 janvier 1523, à avoir la tête tranchée. L'arrêt alloit être exécuté, lorsque sa fille alla, dit-on, se jeter aux genoux de François I[er], et obtint, par ses larmes et sur-tout par ses attraits, la grace du coupable; mais il est plus probable que cette grace fut accordée aux prières du comte de Maulevrier, grand sénéchal de Norma[illegible], et des autres parens et a[illegible] de Saint-Vallier. C'est du moins ai[illegible] que s'exprime François I, d[illegible]s des lettres de rémission o[illegible] commutation de peine. Voltaire dit, dans son Histoire du Parlement de Paris, que François I[er], selon la tradition, ne sauva la vie au père que pour jouir de Diane, sa fille; et que cette tradition seroit plus vraisemblable, si Diane n'avoit pas été alors un enfant de 14 ans, qui n'avoit pas encore paru à la cour. Cet historien se trompe sur ces deux faits. Diane avoit 23 ans, et elle étoit déjà connue à la cour sous le nom de *la Grande Sénéchale*. Quoi qu'il en soit, la peur fit sur l'esprit de Saint-Val[illegible]ne telle révolution, qu'en

une nuit les cheveux lui blanchirent. (*Voyez* un pareil exemple, article I. GUARINI). Il tomba même dans une fièvre violente, dont il ne put jamais guérir, après que le roi lui eut accordé son pardon : c'est de là qu'est venu le proverbe de *la Fièvre de Saint-Vallier*. Diane sa fille avoit été mariée en 1514, à Louis de Brezé, grand-sénéchal de Normandie, dont elle eut deux filles : l'une mariée au duc de Bouillon, l'autre au duc d'Aumale. Brezé étant mort en 1531, sa veuve conserva le nom de *Grande Sénéchale* qu'elle avoit porté du vivant de son époux. Elle avoit au-moins quarante ans, lorsque le roi Henri II, qui n'en avoit que dix-huit, en devint éperdument amoureux ; et quoiqu'âgée de près de soixante à la mort de ce prince, elle avoit toujours conservé le même empire sur son cœur. Henri perdit dans le commerce de Diane la rudesse et la férocité que le maniement des armes et les autres exercices violens auxquels il étoit fort adonné, n'eussent pu ma[illegible]ner de lui faire contracter. Il y [illegible]sa une affabilité, un[illegible] égalité d'ame et une douceur [illegible] caractère, qui ne se démentir[illegible] dans aucun instant de sa vie. [illegible]ais sans doute il y puisa aussi cet esprit de dissipation, ce goût de faste et de représentation, et cette aveugle prodigalité qui ruinèrent les finances et préparèrent les malheurs des règnes suivans ; et dans ce sens on peut assurer, dit Garnier, que les avantages d'une pareille éducation n'en compensèrent point les inconvéniens. Les graces et la beauté de Diane furent à l'épreuve du temps. Elle ne fut jamais malade ; dans le plus grand froid elle se lavoit le visage avec de l'eau de pluie ; elle n'usa jamais d'aucune pommade. Eveillée tous les matins à six heures, elle montoit souvent à cheval, faisoit une ou deux lieues, et venoit se remettre dans son lit, où elle lisoit jusqu'à midi. Tout homme un peu distingué dans les lettres pouvoit compter sur sa protection. Sa fierté répondoit à sa naissance. Henri II ayant voulu reconnoître une fille qu'il avoit eue d'elle, Diane lui répondit : « J'étois née pour avoir des enfans légitimes de vous. J'ai été votre maîtresse, parce que je vous aimois : je ne souffrirai pas qu'un arrêt me déclare votre concubine. » Le règne de Henri II fut celui de Diane ; mais [illegible] ce prince fut à l'extrem[illegible] courtisans qui l'avoie[illegible] temps adorée, lui tourn[illegible] dos suivant l'usage. Cather[illegible] Médicis lui envoya ordre de rendre les pierreries de la couronne, et de se retirer dans un de ses châteaux. « Le roi est-il mort ? demanda-t-elle à celui qui étoit chargé de cette commission. — Non, Madame, répondit celui-ci ; mais il ne passera pas la journée. — Hé bien, répliqua-t-elle, je n'ai donc point encore de maître, et je veux que mes ennemis sachent que quand ce prince ne sera plus, je ne les crains point. Si j'ai le malheur de lui survivre long-temps, mon cœur sera trop occupé de la douleur de sa perte, pour que je puisse être sensible aux chagrins qu'on voudra me donner. » Dès que le roi eut expiré, elle se retira en 1559 dans sa belle maison d'Anet, où elle mourut le 26 avril 1566. Ce fut Henri II qui, en 1552, fit reconstruire pour sa maîtresse, le beau château d'Anet ; il chargea Philibert de Lorme, son architecte, de cette construction. Tout ce que le génie de

l'art peut produire de beau et de galant, l'artiste sut l'employer à propos dans son plan, dans son élévation comme dans sa décoration intérieure. C'est dans ce lieu de délices, consacré aux plaisirs, que la duchesse de Valentinois faisoit sa résidence habituelle. Les principales façades de ce beau monument d'architecture ayant été démolies dans la révolution, elles ont été conservées par M. Alexandre Lenoir, qui les a fait transporter à Paris, et restaurer dans la principale cour du Musée des monumens français. On lit encore sur la face principale de l'édifice, l'inscription suivante, que Diane avoit fait dorer sur un marbre noir :

Bræzæo hæc statuit pergrata Diana marito :
Ut diuturna sui sint monumenta viri.

On voit, dans le même Musée, le beau mausolée en marbre et richement orné, que Louise de Brezé avoit élevé à sa mère, dans la chapelle du château d'Anet. Elle est, à ce que nous croyons, la seule maîtresse pour qui l'on ait frappé des médailles. On en voit une où elle est représentée foulant aux pieds l'amour, avec ces mots : *J'ai vaincu le vainqueur de tous ; Omnium victorem vici.* Les calvinistes qui ne l'aimoient pas, ont mis Clément Marot au nombre de ses amans favorisés, et lui ont reproché de s'être enrichie aux dépens du peuple. Brantôme la peint d'une manière plus favorable. « Je la vis, dit cet auteur, six mois avant sa mort, si belle encore, que je ne sache cœur de rocher, qui ne s'en fût ému, quoique quelque temps auparavant elle se fût rompu une jambe sur le pavé d'Orléans, allant et se tenant à cheval aussi dextrement et dispostement comme elle avoit jamais fait; mais le cheval tomba et glissa sous elle. Il auroit semblé que telle rupture et les maux qu'elle endura, auroient dû changer sa belle face; point du tout; sa beauté, sa grace et sa belle apparence étoient toutes pareilles qu'elles avoient toujours été. C'est dommage que la terre couvre un si beau corps ; elle étoit fort débonnaire, charitable et aumônière. Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne jamais favorite de roi plus mauvaise que celle-là, ni plus malfaisante... » Brantôme ajoute : « Qu'elle étoit fort bonne catholique, et haïssoit fort ceux de la religion. Voilà pourquoi ils l'ont fort haïe et médit d'elle. » On voit ici l'une des sources des satires répandues contre Henri II et ceux qui l'approchoient. En avouant leurs écarts véritables, il faut mettre à part les calomnies de leurs adversaires. La famille de Saint-Vallier étoit une branche cadette de la maison des Poitiers, comtes de Valentinois : comté dont elle n'hérita point, mais que Henri II donna à Diane pendant sa vie. Les historiens s'accordent à dire que Diane de Poitiers avoit reçu de la nature les charmes de la figure et ceux de l'esprit. Voici une pièce de vers qu'elle fit pour Henri II, qui pourra donner une idée de la tournure de son esprit; cette pièce agréable, extraite des manuscrits de la bibliothèque impériale, n'a été imprimée que dans la description du musée, par M. Alexandre Lenoir, à l'article Diane de Poitiers.

Voicy vraisment, qu'Amour un beau matin,
S'envint m'offrir flourette très gentille,
Là, se prit-il, à ourner vostre teint
Et vistement violiers et jonquille
Me rejettoit, à tant, que ma mantille

En estoit pleine et mon cœur se pasmoit,
(Car, voyez-vous, flourette si gentille
Estoit garçon frais, dispos et jeunet.)
Ains tremblottante et destournant les yeux....
Nenni... disois-je, — Ah! ne serez déçue,
Reprit Amour, et soudain à ma vue
Va représentant un laurier merveilleux.
Mieux vault, lui dis-je, estre sage que Reyne :
Ains me sentis et fraimir et trembler,
Diane faillit, et comprendrez sans peine
Duquel matin je praitends reparler.

*III. POITIERS (Guillaume), évêque et duc de Langres, et pair de France, étoit fils d'Aymar de Poitiers IV du nom, et de Sibille de Baux. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut moine de l'ordre de Cluni, devint prieur de la Charité-sur-Loire en 1339. Hugues de Pomarc, évêque de Langres, étant mort, Guillaume Poitiers fut, en 1346, élu évêque de ce diocèse. Sa vie offre un exemple des mœurs des ecclésiastiques du 14e siècle. Il fit la guerre, et figura, en 1353, dans l'armée du roi Jean. L'année suivante, il fut accusé d'avoir voulu livrer la ville de Langres aux Anglais, et d'être d'intelligence avec deux capitaines, Jean et Thibaud de Chaufour, qui se présentèrent à main armée pour prendre et piller cette ville. Le procureur général du roi conclut à ce que l'évêque fût déclaré criminel de rebellion et de lèze-majesté, et qu'il ne fît plus partie du corps des pairs de France. Guillaume de Poitiers se défendit de cette accusation. Le roi envoya Jacques de Mussy son conseiller, prendre des informations sur les lieux; et l'évêque de Langres parvint à se faire absoudre. Il assista au sacre du roi Charles V en 1364. Voilà tout ce qu'on peut recueillir de sa vie politique : quant à sa vie privée, elle ne fut pas exemplaire. Ses galanteries étoient publiques ; il eut plusieurs bâtards de différentes femmes pendant qu'il étoit moine; il en fit légitimer quatre lorsqu'il fut devenu évêque : de ce nombre, est Guillaume, *dit* bâtard de Langres, qui fut un des plus vaillans chevaliers de son temps, Froissart en fit l'éloge. Il devint seigneur de Soyans. Jacques son frère fut aussi chevalier, et devint seigneur de la Roche-Saint-Secret. Ses deux autres enfans furent des filles; l'une appelée Marguerite, et l'autre Simonette. Cette dernière épousa un barbier de Troyes. L'évêque de Langres mourut le 6 septembre 1374. et son corps fut déposé sous une tombe de marbre, à l'entrée du chœur de la cathédrale : on y lisoit son épitaphe, en vers latins, qui contenoit son éloge. Guillaume de Poitiers avoit un frère appelé Henri, qui marcha sur ses traces. Il fut nommé évêque de Gap le 9 décembre 1354; et le 8 juillet 1361, il fut élu évêque de Troyes. Il quitta souvent la mitre et la crosse pour le casque et l'épée. Il fit long-temps la guerre, et le roi le nomma gouverneur de la ville et du bailliage de Troyes. Il combattit contre les Anglais et les défit en plusieurs rencontres : comme son frère, évêque de Langres, il eut plusieurs bâtards; et, comme lui, il en fit légitimer quatre qui étoient le fruit de ses amours avec la même personne ; et, ce qui est remarquable, c'est que cette personne étoit une religieuse du couvent du Paraclet, appelée Jeanne de Chenery. Son fils aîné, Antoine, fut écuyer; ses trois filles Jeanne, Guillemette et Marguerite ne sont connues que par leurs noms consignés dans l'acte de légitimation du mois d'octobre 1370. Ces prélats ne rougissoient point d'avouer

publiquement leur incontinence. Charles de POITIERS, frère de ces deux prélats galans et guerriers, fut la tige des seigneurs de Saint-Vallier, et le bisaieul de Jean de POITIERS qui, monté sur l'echafaud, et près de périr de la main du bourreau, dut sa grace, dit-on, aux sollicitations et aux charmes de sa fille Diane de Poitiers, qui devint la maîtresse du roi Henri II.

† POIVRE (N.), ancien intendant des îles de France et de Bourbon, né à Lyon en 1715, entra d'abord dans la congrégation des missionnaires étrangers. On l'envoya à la Chine, qu'il parcourut en grande partie avec les yeux d'un philosophe. Avant d'arriver à Canton, il reçut une lettre en chinois, qu'on lui dit être de recommandation. Elle étoit au contraire d'un Chinois offensé par un Européen, et qui croyant ce dernier porteur de la lettre, le dénonçoit à sa nation comme un coupable dont il avoit à se plaindre et qui méritoit la mort. Poivre, rempli de confiance, présenta la lettre au premier mandarin, et fut mis en prison. Là, il apprit assez de chinois pour se défendre. Le vice-roi, convaincu de son innocence, devint son ami et son protecteur. En revenant en Europe, le vaisseau qu'il montoit fut attaqué par un bâtiment anglais de l'escadre de l'amiral Barnet, et dans le combat il eut un bras emporté par un boulet de canon. En se voyant un bras de moins, le premier mot qu'il prononça fut : « Je ne pourrai plus peindre. » Ce malheureux accident l'obligea de renoncer à l'état ecclésiastique. La compagnie des Indes à laquelle il s'étoit fait connoître comme un homme actif et intelligent, le choisit en 1749 pour établir une nouvelle branche de commerce à la Cochinchine. Il montra dans cette entreprise des talens supérieurs et la probité la plus délicate. De retour à l'île de France, il déposa dans les magasins de la compagnie jusqu'aux présens particuliers qu'il avoit reçus, et il écrivit aux directeurs : « Je vous ai remplacé tel objet de mon argent, parce qu'on me l'a volé par ma faute, et qu'il n'est pas juste que vous en supportiez la perte. » Ayant réussi dans cette entreprise, il fut envoyé en 1766, par le duc de Choiseul, aux îles de France et de Bourbon, pour faire fleurir ces deux colonies. Le nouvel intendant remplit parfaitement les vues du ministère. Il fit naître dans ces îles l'amour de l'agriculture et des arts. Pour les approvisionner plus promptement, il tira de Madagascar une quantité immense de troupeaux. Il forma une pépinière de tous les arbres utiles ; il naturalisa l'arbre à pain ; et après beaucoup de peines et de dangers, la culture du giroflier et du muscadier. De retour en France, il alla mourir à Lyon, le 6 janvier 1786. Observateur judicieux, il a laissé quelques ouvrages courts, mais pleins et bien écrits ; tels sont, I. *Voyage d'un Philosophe*, Verdun, 1768, in-12, qui renferme des observations sur l'agriculture des peuples de l'Asie et de l'Afrique. M. Dupont de Nemours, en a publié une nouvelle edition, Paris, 1786, in-8°, augmentée d'une notice sur la vie de l'auteur. II. Un *Mémoire* sur la préparation et la teinture des soies. III. Des *Remarques* sur l'histoire et les mœurs de la Chine. IV. Des *Discours* prononcés aux habitans des îles de

France et de Bourbon. V. Une *Traduction* estimée d'un ouvrage de Goldsmith, intitulé le Citoyen du monde, ou Lettres d'un philosophe chinois à ses amis dans l'Orient, Amsterdam, 1763, 3 vol. in-12. VI. Quelques autres *ouvrages* manuscrits dans le porte-feuille de l'académie de Lyon, dont il étoit membre. Poivre avoit obtenu du gouvernement une pension de 12,000 livres et le cordon de St.-Michel.

POIX (La), *Voyez* FREMINVILLE.

POL (comtes de Saint-). *Voy.* les LUXEMBOURG, *et* V. FRANÇOIS.

* POLAFOX Y CROY (D. Antoine), évêque de Cuenca en Espagne, mort en 1803 à l'âge de 62 ans, et connu par différens *ouvrages*, avoit établi à ses frais des écoles pour l'instruction des enfans, des manufactures de laine, des maisons de travail.

POLAILLON (Marie Lumague, veuve de François), résident de France à Raguse, s'appliqua dans Paris à l'établissement de plusieurs communautés de filles. Dès l'an 1630, elle commença de se retirer du monde, et de faire subsister de pauvres filles dont la chasteté étoit en danger. Ce ne fut pas sans trouver beaucoup d'oppositions, et même sans essuyer de grandes humiliations, qu'elle soutint cet emploi de charité. Dès qu'elle fut veuve, elle se trouva chargée de plus de cent filles. La reine Anne d'Autriche lui donna une maison pour les loger : elles furent alors nommées *les Filles de la Providence*. Leur premier établissement fut à Fontenay près de Paris, d'où elles furent transférées à Charonne, puis au fauxbourg Saint-Marcel. De cet établissement sortit celui des filles appelées *Nouvelles converties*, que cette dame plaça à Paris dans la rue Sainte-Anne; et elle eut la consolation de voir établir dans Metz une maison pareille à celle de ses filles de la providence. Elle mourut en 1657.

† POLAN (Amand), théologien de la religion protestante, né à Oppaw en Silésie, l'an 1561, professeur de théologie à Bâle, y mourut le 17 juillet 1610, à 49 ans. On a de lui, I. Des *Commentaires* latins sur Ezéchiel, Daniel et Osée. II. Des *Dissertations*. III. Des *Thèses*. IV. Des *Ecrits* de controverse contre Bellarmin, etc.

* POLCASTRI (Sigismond), médecin, né à Padoue, d'une famille patricienne, et mort en 1473, pratiqua et enseigna son art pendant 50 ans dans sa ville natale. Parmi les ouvrages qu'il a laissés, on remarque, I. *Commentariorum libri tres in Aphorismos Hippocratis*. II. *Commentarii in opera Galeni*. III. *De febribus libri duo*. IV. *De venenis et eorum cognitione libri duo*. V. *Quæstiones, quarum prima de actione medicinarum : secunda, de appropinquatione ad æqualitatem ponderalem : tertia, de restauratione humidi substantifici : quarta, de reductione corporum : quinta, de extremis temperantiæ*, Venetiis, 1506, in-folio. Tous ces ouvrages respirent la doctrine d'Avicenne, qui étoit en vogue parmi les médecins du 16e siècle.

POLE (REGINALD), cardinal. *Voyez* POLUS.

† POLEMBOURG *ou* POLEM-

BERG (Corneille), peintre, né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660, à 74 ans, fit un voyage en Italie pour se perfectionner. Il forma son pinceau d'après les meilleurs tableaux qui embellissent la ville de Rome. Son goût le portoit à travailler en petit ; les tableaux qu'il n'a point faits dans une petite forme, ne sont pas aussi précieux. Le grand duc de Florence voulut avoir de ses ouvrages. Le roi d'Angleterre, Charles Ier, le fit venir à Londres. Rubens l'estimoit beaucoup, et lui commanda plusieurs tableaux. Polembourg a fait des *paysages* très-agréables : il rendoit la nature avec beaucoup de vérité. Ses sites sont bien choisis, et ses fonds souvent ornés de belles fabriques et des ruines de l'ancienne Rome. Sa touche est légère, et son pinceau doux et moëlleux. Le transparent de son coloris se fait singulièrement remarquer dans ses ciels. Le musée Napoléon, possède de ce peintre un joli paysage, connu sous le titre des *Baigneuses*. Varrège est, parmi ses élèves, celui qui a le plus approché de sa manière.

† I. POLÉMON, philosophe grec, né à Oète dans le territoire d'Athènes, se livra dans sa jeunesse à la débauche. Un jour il se rendit à l'académie, encore ivre, la tête couronnée de fleurs, et les yeux appesantis par le vin : il y fut si frappé d'un discours que fit Xénocrate sur les suites humiliantes de l'intempérance, qu'il devint tout-à-coup un philosophe austère. Il remplit dignement la chaire de Xénocrate son maître, et ne s'écarta jamais de ses sentimens, ni des exemples de sagesse qu'il en avoit reçus. Il renonça tellement au vin depuis l'âge de 30 ans, époque de sa conversion, qu'il ne but plus que de l'eau tout le reste de sa vie. Il mourut fort âgé, vers l'an 272 avant J. C. On admiroit particulièrement sa douceur et sa constance. Il fut mordu d'un chien enragé, sans qu'il témoignât aucune émotion de cet accident. — Il y a eu un autre POLÉMON, moins ancien, mais cependant antérieur au temps d'Origène, qui a fait mention de lui. Ce Polémon est compté au nombre des anciens auteurs phisiognomiques. Camillus Peruscus, a le premier réuni son traité à ceux d'Adamantius, contemporain d'Honorius, et de Melampus, et les a publiés à Rome, en 1515, in-4°, avec les *Variæ historiæ* d'Elien et Heraclides *de rebus publicis* : Fred. Sylburg a mis depuis ces trois auteurs à la suite de son édition des OEuvres d'Aristote. Jean-George Fréd. Franzius a recueilli, sous le titre de *Scriptores physiognomiæ veteres*, les écrits d'Aristote, de Polémon, d'Adamantius et de Melampus, à Altembourg, 1780, 1 vol. in-8°.

II. POLÉMON Ier, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, dont il étoit l'ami. Il le servit de toutes ses forces dans la guerre contre les Parthes qui le firent prisonnier. A peine avoit-il obtenu sa liberté, que la guerre civile s'étant allumée entre Octave et Marc-Antoine, il fit marcher des troupes au secours de son protecteur. Mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, Polémon se réconcilia avec Octave, qui admira sa fidélité et lui donna la souveraineté du Bosphore, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée l'an 38 de Jésus-Christ.

† III. POLÉMON II, fils du précédent, fut reconnu par l'empereur Caligula, souverain des états de son père, dès que ce dernier eut cessé de vivre. Claude lui céda trois ans après la Cilicie, en échange du Bosphore Cimmérien, qu'il donna à un descendant de Mithridate. Polèmon II, embrassa le judaïsme, pour épouser la reine Bérénice, célèbre par ses amours avec Titus; mais cette princesse s'étant séparée de lui, il abandonna le culte qu'il avoit suivi. Sur la fin de ses jours, il céda le royaume de Pont aux Romains, et l'on en fit une province qui porta long-temps le nom de Polémoniaque.

† IV. POLÉMON, orateur qui florissoit sous le règne de Trajan, vers l'an 100 de J. C., laissa des *Harangues*, publiées par le Père Poussinot à Toulouse, 1637, in-8°, en grec et en latin. *Voy.* ANTONIN, n° I.

POLENI (le Marquis Giovani), né à Padoue en 1685, et mort dans cette ville en 1761, y occupa les chaires de professeur d'astronomie et de mathématiques. Après avoir remporté trois prix au jugement de l'académie royale des sciences de Paris, il fut aggrégé à cette compagnie en 1739. Il étoit aussi membre des académies de Berlin, des *Ricovrati* de Padoue, de la société royale de Londres et de l'institut de Bologne. Comme il excelloit dans l'architecture hydraulique, il fut chargé par la république de Venise de veiller sur les eaux de cette seigneurie. D'autres puissances le consultèrent sur le même objet. Il travailla aussi beaucoup dans toutes les parties qui concernent l'architecture civile; et quand Rome ouvrit les yeux sur l'état périlleux où se trouva la basilique de Saint-Pierre, le pape Benoît XIV l'appela pour entendre son avis. Après les examens convenables, il dressa un excellent *Mémoire* sur les dommages qu'avoit soufferts cet édifice, et sur les réparations qu'il étoit à propos d'y faire. Il a publié, en 1717, *De motu aquæ mixto libri duo*; en 1718, *De castellis per quæ derivantur fluviorum latera convergentia*; en 1720, *Prælectio de mathesis utilitate*. Ces trois ouvrages parurent à Padoue, in-4°. On a encore de lui, *Exercitationes vitruvianæ*, etc. Une édition de Frontinus, *De aquæ ductibus*, avec un *Commentaire* publié à Padoue en 1722, in-4°, avec figures, devenu très-rare, même en Italie, où il ne se trouve que très-difficilement. Il s'adonna quelquefois aux antiquités; on a de lui des *Supplémens* aux grands Recueils de *Grævius* et de *Gronovius*, Venise, 1737, cinq vol. in-fol. On voit à Padoue la statue de Poleni, par Canova.

* POLENTONE (Secco), citoyen de Padoue, appelé plus communément *Siccone*, *Sicco* ou *Xicus Polentonus*, vivoit dans le 15ᵉ siècle; il fut un de ceux qui, en 1414, furent présens à la prétendue découverte du tombeau de Tite-Live; et il écrivit, à ce sujet, à Niccolo Nicoli, de Florence, une lettre dans laquelle il peignit l'espèce de joie, d'enthousiasme des Padouans, le concours qui se fit pour aller voir ce tombeau, et la pompe magnifique avec laquelle on promena dans toute la ville les prétendus restes de cet historien. Personne n'avoit encore osé tirer les Padouans de leur erreur. Ce ne fut que vers le milieu du 15ᵉ siècle

que Maquardo Gudio, célèbre antiquaire, étant venu à Padoue, après avoir examiné l'inscription du tombeau, déclara et prouva que c'étoit celui de Livius Ali, affranchi de Livia. Polentone est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels sont une comédie en prose latine, sous le titre de *Lusus ebriorum*, que Modeste Polentone, que l'on croit être son fils, traduisit en prose vulgaire, sous le titre de *Catinia*, dont le principal personnage est Catinio, marchand de bassins; la *Vie de Sénèque*, qui fut traduite en florentin vulgaire par Jean de Tante; *la Vie de Pétrarque*, qui fut publiée par Tomasini : mais l'ouvrage le plus considérable de Secco, divisé en dix-huit livres, et à la composition duquel il employa vingt-cinq ans, est intitulé: *De claris grammaticis, oratoribus, poetis, historicis latinis ad Polidorum filium*. Il n'a jamais été imprimé, quoiqu'il y en ait plusieurs copies dans les bibliothèques. On a encore de Secco *la Vie de Saint-Antoine de Padoue*, et d'autres saints de ce pays; et quatre livres de la *Confession chrétienne*. On croit que cet écrivain mourut vers l'an 1463.

I. POLI (Martin), né à Lucques en 1662, vint à Rome à l'âge de dix-huit ans, pour se perfectionner dans la connoissance des métaux; il inventa plusieurs opérations nouvelles, et eut un laboratoire public de chimie, qui fut très-fréquenté. Ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loua, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur et le titre de son ingénieur; mais il ne voulut point se servir du secret, préférant l'intérêt du genre humain à son intérêt privé. Sous le ministère du duc de Choiseul, un secret pareil, que l'on dit être celui du feu grégeois, ayant été présenté; Louis XV, par amour pour les hommes, refusa de l'adopter. Cet habile chimiste, de retour en Italie en 1704, fut employé par Clément XI et par le prince Cibo, duc de Massa. Il revint en France en 1713, et obtint une place d'associé étranger à l'académie des sciences. Louis XIV l'engagea à faire venir en France toute sa famille. A peine fut-elle arrivée, que Poli mourut le 29 juillet 1714. On a de lui une Apologie des Acides, sous ce titre : *Il triomfo degli Acidi*. Le but de cet ouvrage est de prouver que les acides sont très-injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, et qu'au contraire ils en sont le remède souverain. Ce gros livre parut à Rome en 1706. Il contient des expériences remarquables, des raisonnemens, soit de chimie, soit de médecine, qui méritent quelque attention, même de la part de ceux qui ne les trouveroient pas concluans; enfin un grand nombre de remèdes nouveaux et de son invention. L'auteur ne croyoit pas la goutte incurable.

II. POLI (Matthieu). *Voyez* POOLE.

I. POLIDORE. *Voyez* POLYDORE, *et autres mots semblables*.

II. POLIDORE-CALDARA, peintre, né en 1495 à Caravagio, bourg du Milanais, d'où il prit le nom de Caravage, fut obligé de faire le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de dix-huit ans; mais ayant été employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier

dont ils avoient besoin pour la peinture à fresque, il résolut de s'adonner entièrement à la peinture. Les élèves de Raphaël le secondèrent dans son entreprise. Ce grand peintre le prit sous sa discipline, et Polidore fut même celui qui eut le plus de part à l'exécution des loges de ce maître. Il se signala sur-tout à Messine, où il eut la conduite des Arcs de triomphe qui furent dressés à l'empereur Charles-Quint, après son expédition de Tunis. Polidore songeoit à revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable qu'il venoit de recevoir, l'assassina dans son lit en 1543. La plus grande partie de ses ouvrages est peinte à fresque. Il a aussi beaucoup travaillé dans un genre de peinture qu'on appelle *Sgraffito* ou *Manière égratignée*. Ce célèbre artiste avoit un goût de dessin très-grand et très-correct. On remarque beaucoup de fierté, de noblesse et d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées, son pinceau est moëlleux; et on peut le regarder comme le seul de l'école romaine qui ait connu la nécessité du coloris, et qui ait bien entendu la pratique du clair-obscur. Ses *Paysages*, sur-tout, sont très-estimés, ainsi que ses *Dessins* précieux, soit pour la franchise et la liberté de ses touches, soit pour la beauté de ses draperies, soit enfin pour la force et la noblesse de son style. Il a été comparé au célèbre Jules Romain; et si Polidore avoit moins d'enthousiasme, il mettoit aussi plus d'art dans ses compositions. On a beaucoup gravé d'après lui.

POLIEN. *Voyez* POLYEN.

*I. POLIER DE S.-GERMAIN (Antoine de), né à Lausanne le 15 juin 1705, où il est mort le 3 septembre 1797, a publié, I. *Du Gouvernement des mœurs*, Lausanne, 1784, in-8°. II. *Coup-d'œil sur ma patrie*, Lausanne, 1795, in-8°.

II. POLIER (Charles de), parent du précédent, né à Lausanne en 1753, mort en 1782, obtint une lieutenance dans un régiment suisse au service de la France; mais bientôt il quitta le service et retourna à Lausanne, où il fit connoissance avec le lord Tyrone, qui le chargea de l'éducation de ses enfans. Polier accompagna ses élèves en Angleterre, et s'établit avec eux à Manchester, dont la société l'admit au nombre de ses membres. Il est mort dans une terre du lord Tyrone, près de Waterford. Cet auteur a fourni de très-bons *Mémoires* dans les transactions de la société de Manchester, où l'on trouve encore un *Mémoire* de lui, publié par le docteur Percival.

POLIEUCTE. *Voyez* POLYEUCTE.

I. POLIGNAC (Melchior de), naquit au Puy-en-Vélay le 11 octobre 1661, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand danger. Il étoit nourri à la campagne. Sa nourrice qui étoit fille, et qu'une première faute n'avoit pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état qu'elle ne put long-temps cacher, frappée de tout ce qu'elle avoit à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, et disparut après avoir porté l'enfant sur un fumier où il passa toute la nuit. Heureusement c'étoit dans la belle saison; on le trouva le lendemain sans

qu'il lui fût arrivé aucun accident. Le jeune Polignac fut amené de bonne heure à Paris par son père qui le destinoit à l'état ecclésiastique. Il fit ses humanités au collége de Louis-le-Grand, et sa philosophie à celui d'Harcourt. Aristote régnoit toujours dans les écoles. Polignac l'étudia par déférence pour ses maîtres; mais il se livra en même temps à la lecture de Descartes. Instruit de ces deux philosophies si différentes, il soutint l'un et l'autre dans deux *Thèses* publiques et en deux jours consécutifs; il réunit les suffrages des partisans des rêveries anciennes et de ceux des chimères modernes. Les thèses qu'il soutint en sorbonne vers 1683, ne lui firent pas moins d'honneur. Répandu dès-lors dans les meilleures sociétés de Paris, il y plut infiniment. « C'est un des hommes du monde, écrivoit Mad. de Sévigné, dont l'esprit me paroît le plus agréable. Il sait tout, il parle de tout; il a toute la douceur, la vivacité, la complaisance qu'on peut souhaiter dans le commerce. » Le cardinal de Bouillon, enchanté des agrémens de son esprit et de son caractère, le prit avec lui, lorsqu'il se rendit à Rome après la mort d'Innocent XI. Il l'employa non-seulement à l'élection du nouveau pape Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement qu'on traitoit entre la France et la cour de Rome. L'abbé de Polignac eut occasion de parler plusieurs fois au pontife, qui lui dit dans une des dernières conférences: «Vous paroissez toujours être de mon avis, et à la fin c'est le vôtre qui l'emporte. » Les querelles entre la tiare et la cour de France étant heureusement terminées, le jeune négociateur en rendit compte à Louis XIV. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui: « Je viens d'entretenir un homme et un jeune homme, qui m'a toujours contredit et qui m'a toujours plu. » Ses talens parurent décidés pour les négociations. Le roi l'envoya en qualité d'ambassadeur en Pologne l'an 1693. Il s'agissoit d'empêcher qu'à la mort de Jean Sobieski près de descendre au tombeau, un ennemi de la France n'obtînt la couronne de Pologne, et il falloit la faire donner à un prince de la maison de France. Le prince de Conti fut élu par ses soins; mais diverses circonstances ayant retardé son arrivée en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, et fut obligé de se rembarquer. L'abbé de Polignac contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port, où il s'occupa uniquement des belles-lettres, des sciences et de l'histoire. Il y étoit encore lorsque le duc d'Anjou fut appelé au trône d'Espagne. Il écrivit alors à Louis XIV: « Sire, si les prospérités de votre majesté ne mettent point fin à mes malheurs, du moins me les font-elles oublier.» L'abbé de Polignac fut rappelé peu de temps après, et reparut à la cour avec plus d'éclat que jamais. Il fut envoyé à Rome en qualité d'auditeur de Rote, et il n'y plut pas moins à Clément XI, qu'il avoit plu à Alexandre VIII. De retour en France en 1709, il fut nommé plénipotentiaire avec le maréchal d'Uxelles, pour les conférences de la paix, ouvertes à Gertruidenberg. Ces deux négociateurs en auroient fait une avantageuse, si elle avoit été possible. La franchise du maréchal étoit tempérée par la douceur et la dextérité de l'abbé, le premier homme de son

siècle dans l'art de négocier et de bien dire. Tout l'art des négociateurs fut inutile. Dans une des conférences, Buys, chef de la députation hollandaise, interrompit la lecture des articles préliminaires en disant : « *Non dimittetur peccatum, nisi restituatur ablatum* » L'abbé de Polignac indigné, ne put s'empêcher de dire : *Messieurs, vous parlez bien comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre*. Il fut plus heureux au congrès d'Utrecht en 1712 ; mais les plénipotentiaires de Hollande, s'apercevant qu'on leur cachoit quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvoient se préparer à sortir de leur pays. L'abbé de Polignac, qui n'avoit pas oublié le ton altier avec lequel ils lui avoient parlé aux conférences de Gertruidenberg, leur dit : *Non, Messieurs, nous ne sortirons pas d'ici ; nous traiterons chez vous, de vous et sans vous*. Ayant obtenu, peu de temps avant ; la nomination du roi Jacques au cardinalat, il étoit dès-lors cardinal *in petto*. Mais quoique tout le monde sût en Hollande qui il étoit, il ne portoit ni titre, ni habits ecclésiastiques ; il étoit vêtu en séculier, et on l'appeloit le comte de Polignac. Ce fut dans cet état et sous cet *incognito* qu'il suivit toutes les négociations d'Utrecht, jusqu'au moment de la signature du traité; mais alors il déclara qu'il ne lui étoit pas possible de signer l'exclusion du trône d'un monarque à qui il devoit le chapeau ; il se retira et vint jouir à la cour de France des honneurs de la pourpre romaine ; honneurs qui furent accompagnés, l'année d'après, de la charge de maître de la chapelle du roi. Après la mort de Louis XIV, il se lia avec les ennemis du duc d'Orléans, et ces liaisons lui occasionnèrent une disgrace éclatante. Il fut exilé en 1718, dans son abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. Les moines de son abbaye furent un peu intimidés en le voyant arriver dans leur monastère ; mais ils pleurèrent quand il les quitta. La plupart étoient peu capables de juger de son mérite en qualité de bel esprit et de savant ; mais ils l'avoient trouvé doux, indulgent, aimable ; et loin de les piller comme tant d'autres abbés commendataires, il avoit embelli leur église et réparé leur maison. Innocent XIII étant mort en 1724, le cardinal de Polignac se rendit à Rome pour l'élection de Benoît XIII, et y demeura huit ans, chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch en 1726, et à une place de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1732, il reparut cette année en France, et y fut reçu comme un grand homme. Il mourut à Paris le 10 novembre 1741. C'étoit un de ces esprits faciles, qui embrassent tout et qui saisissent tout. Les sciences et les arts, les savans et les artistes, lui étoient chers. Sa conversation étoit douce, amusante et infiniment instructive, comme on peut le juger par tout ce qu'il avoit vu dans le monde et dans les différentes cours de l'Europe. Le son de sa voix, la grace avec laquelle il parloit, achevoient de mettre dans son entretien une espèce de charme qui alloit presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connoissances s'y montroit, mais sans dessein ni de briller, ni de faire sentir sa supériorité. Quoique le cardinal de Polignac aimât les bons mots et qu'il en dît sou-

vent, il ne pouvoit souffrir la médisance. Un seigneur étranger attaché au service d'Angleterre, et qui vivoit à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la personne du roi Jacques ; le cardinal lui dit avec un sérieux mêlé de douceur : « J'ai ordre, monsieur, de protéger votre personne, mais non pas vos discours »... Son goût pour les beaux arts lui fit former sous le pontificat de Benoît XIII, un projet bien digne d'un homme aussi passionné que lui pour l'antiquité. Il n'ignoroit point que pendant les guerres civiles qui troublèrent les plus beaux jours de la république romaine, le parti qui prévaloit ne manquoit jamais de jeter dans le Tibre toutes les statues et les trophées élevés à l'honneur du parti opposé. Quelquefois on les brisoit ou on les mutiloit auparavant; mais pour l'ordinaire on les y jetoit dans leur entier. « Ils y sont donc encore, disoit-il, car assurément on ne les a point retirés, et le fleuve ne les a point emportés. » Il avoit imaginé de détourner pendant quelques jours le cours du Tibre, et de faire fouiller l'espace de trois quarts de lieue. Il auroit fallu creuser un peu avant, parce que les bronzes et les marbres ont dû s'enfoncer. Si le cardinal Polignac avoit été assez riche pour l'entreprendre à ses frais, le pape, qui l'aimoit, lui auroit accordé toutes les permissions nécessaires. Mais ses revenus étoient absorbés par ses dépenses ; il n'eut jamais d'ordre dans ses affaires personnelles ; et à sa mort il laissa beaucoup de dettes. Nous avons de ce célèbre cardinal un poème sous ce titre : *Anti-Lucretius*, seu *de Deo et Naturâ*, *libri IX*, publié en 1747, in-8° et in-12, par l'abbé Charles d'Orléans de Rhotelin, et par le Beau, qui mit en tête de cette production une préface, chef-d'œuvre de goût, de sens et de délicatesse, et traduit en italien par le P. Ricci, bénédictin, et élégamment en français par Bougainville, Paris 1749, 2 vol. in-8°. L'objet de cet ouvrage est de réfuter Lucrèce, et de déterminer en quoi consiste le souverain bien; quelle est la nature de l'ame; ce que l'on doit penser des atomes, du mouvement, du vide. L'auteur en conçut le plan en Hollande, où il s'étoit arrêté à son retour de Pologne. Le fameux Bayle s'y trouvoit alors ; l'abbé de Polignac le vit, et en admirant son esprit il résolut de réfuter ses opinions. Il commença à travailler à l'Anti-Lucretius durant son premier exil, et ne cessa depuis d'y ajouter de nouveaux ornemens. On ne sauroit trop être étonné qu'au milieu des dissipations du monde et des épines des affaires, il ait pu mettre la dernière main à un si long ouvrage en vers, écrit dans une langue étrangère, lui qui auroit à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. On lui a reproché, à la vérité, d'être un peu trop diffus et trop peu varié ; mais il faut avouer que dans quelques endroits, il réunit la force de Lucrèce à l'élégance de Virgile. On doit l'admirer surtout dans le tour heureux de ses expressions, dans l'abondance de ses images, et dans la facilité avec laquelle il exprime toujours des choses si difficiles. A l'égard de la physique de ce poème, l'auteur à perdu beaucoup de temps et de vers à combattre les idées de Newton, pour mettre à leur place le système de Descartes. Il eût mieux fait de s'en tenir à des notions sûres et avouées. Mais il

est difficile de se détacher des opinions qu'on nous a enseignées dans notre enfance ; et celle du cardinal de Polignac avoit été imbue des systèmes du cartésianisme. *Voyez* sa Vie, Paris, 1777, 2 volumes in-12, par le père Faucher.

* II. POLIGNAC (Gabrielle-Claude-Martine, née POLASTRON, duchesse de), gouvernante des enfans de France. Beauté, grâces, expression dans les traits, esprit orné, tout en elle étoit fait pour plaire et intéresser. Liée intimement avec Marie-Antoinette, qui avoit pour elle la plus grande amitié, elle en profita pour faire combler de graces la famille de son mari, et ne tarda pas, en conséquence, à être en butte aux traits de l'envie et de la calomnie. Il est certain aujourd'hui que madame de Polignac avoit très-peu d'ambition, et il est même probable qu'elle eût fait fort peu d'usage de son crédit, ou même qu'elle ne l'eût jamais peut-être obtenu sans les conseils et les sollicitations journalières de sa belle-sœur, Diane de Polignac, qui, née avec beaucoup d'esprit, étoit dévorée de la soif de l'intrigue et des grandeurs. Madame de Polignac possédoit un jugement sain, et elle donna souvent d'utiles conseils à la reine. Poursuivie, au commencement de la révolution, elle traversa le royaume au milieu des plus grands périls, et se rendit à Vienne avec son mari, qui devint alors l'agent des princes, frères de Louis XVI, près de cette cour, et ensuite près de celle de Russie. Elle y mourut, à la fin de 1793, âgée de 44 ans, et regrettée de presque tous les gens qui l'avoient connue. On se rappelle que Marie-Antoinette avoit coutume de dire lorsqu'elle étoit avec elle : « Je ne suis plus la reine, je suis MOI. » Son mari passa ensuite en Angleterre, et de là dans l'Ukraine où il obtint une terre des bienfaits de Catherine II.

POLIHISTOR. *Voyez* SOLIN.

POLIN (le capitaine). *Voyez* la GARDE, n° I.

* POLINI (l'abbé Charles), né à Brescia en 1688, obtint l'abbaye de Saint-Martin de cette ville. Il se lia d'amitié avec le père Ansaldi, premier professeur de théologie de l'université de Turin, et publia, conjointement avec lui, l'ouvrage intitulé, *De principiorum legis naturalis traditione*, Mediolani, 1742. Il retoucha quelque temps après le même ouvrage, et le mit au jour sous le titre *de Juris divini et naturalis origine*, Brixiæ, 1750. Polini mourut dans sa patrie le 31 août 1756.

* POLINIERE, (Pierre), le père de la physique expérimentale en France, l'illustre prédécesseur de Nollet, né le 8 septembre, 1671, à Coulonces près Vire, docteur en médecine et membre d'une société des arts, établie à Paris sous la protection du comte de Clermont, prince du sang. Sa mère, femme de beaucoup d'esprit, l'envoya faire ses premières études à l'université de Caen. Le jeune Polinière se rendit ensuite à Paris, où il étudia les mathématiques sous M. de Varignon. Il fit de tels progrès dans cette science, alors peu répandue, qu'il fut bientôt en état de composer des élémens de mathématiques plus simples et mieux raisonnés que ceux qui avoient paru jusqu'alors. Cepen-

dant un goût dominant, un penchant irrésistible, entraînoient Polinière vers l'étude de la physique et des sciences qui s'y rattachent. Il médita les ouvrages qui existoient sur ces diverses branches des connoissances humaines, et il ne tarda pas à s'apercevoir du peu de lumières qu'ils offroient. Il résolut de changer entièrement l'étude de la physique; de ramener tout à l'expérience, et de livrer au ridicule les méthodes systématiques en usage depuis Aristote. Polinière, dans cette grande entreprise, suivit les idées du chancelier Bacon et de l'illustre Descartes, qui consistent à reconnoître la nature par la voie de l'expérience. On connoît les traits satiriques que Boileau lança contre la philosophie d'Aristote, et qui consternoient tous les péripatéticiens; mais dans l'Arrêt burlesque il n'étoit question que de logique et d'astronomie, Polinière y joignit la physique, et ayant fait imprimer ces deux pièces avec cette addition, il les répandit dans le public. Elles eurent l'effet qu'il en attendoit; et la physique d'Aristote parut bientôt aussi ridicule que sa logique et son astronomie. Polinière ouvrit au collége d'Harcourt un cours de physique expérimentale; tout Paris accourut à un spectacle aussi nouveau. Les savans donnèrent à l'auteur des éloges mérités. Fontenelle, qui lui avoit confié l'éducation de son neveu, vanta par tout et l'excellence de sa méthode et la profondeur de ses vues. La modestie de Polinière ne put le dérober à la gloire qu'il méritoit et aux honneurs qu'il ne cherchoit pas. Il avoit à peine publié son *Traité de physique*, que tout ce que la cour avoit de plus spirituel voulut assister à ses leçons. Le duc d'Orléans, régent du royaume, fit faire à Polinière un cours d'expériences dont il fut satisfait. Le véritable talent de Polinière, étoit celui de faire des expériences; il avoit pour cela une adresse et une dextérité admirables. Ses raisonnemens répondoient à la justesse et à la netteté de ses opérations. Ils étoient clairs, précis, et à la portée de tout le monde. Il n'oublioit jamais que ses leçons étoient destinées pour des écoliers. Polinière auroit pu prétendre à une haute fortune; mais, en véritable philosophe, il regarda toujours avec indifférence les honneurs et les richesses. Il avoit donné, en 1728, une troisième édition de ses *Expériences de physique*, avec des augmentations considérables. Encouragé par les suffrages publics, il se disposoit à en donner une quatrième plus riche encore en nouveautés que la précédente, lorsqu'une mort subite vint terminer sa carrière et ses travaux, le 9 février 1734, à l'âge de soixante-trois ans. Sa famille, après sa mort, publia la nouvelle édition de sa *Physique expérimentale*, qu'il préparoit : elle parut à la fin de l'année 1734, en deux volumes in-12. On en a publié une cinquième édition en 1741. Cet ouvrage eut beaucoup de vogue avant les leçons de l'abbé Nollet.

* POLIPHILE, (*Voyez* COLONNE, n° V.)

* POLISIUS (Samuel-Godefroid), membre de l'académie des curieux de la nature, et médecin de la ville de Francfort sur l'Oder, sa patrie, mort en 1700, a donné plusieurs observations dans les Mémoires de l'académie impériale, et entre

autres une dissertation sous ce titre : *Myrrhologia*, *seu Myrrhæ disquisitio curiosa*; Norimbergæ, 1688, in-4°. Elle se trouve aussi dans les *Miscellanea* des curieux d'Allemagne.

* I. POLITI (Ambroise) religieux de l'ordre de Saint-Dominique, fut élevé par Jules III, sur le siége archi-épiscopal de Couza, au royaume de Naples. Ce moine, aussi laborieux qu'érudit, a publié en latin un grand nombre de petits *Traités sur la Religion*, qui ont été recueillis en deux volumes. On lui doit aussi des *Commentaires sur plusieurs Epîtres de saint Paul*, qu'il dédia au pape Jules III. Les ouvrages qu'il a écrit en italien, sont : I. *Della reprobazione della dottrina di fra Bernardino Ochino, e d'alcune conclusioni Luterane*. II. *Discorsi contrà la dottrina, e le profezie de fra Girolamo Savonarola*. III. Il a traduit de l'italien en latin la *Vie de sainte Catherine*. Politi mourut à Naples en 1552, âgé de 70 ans.

* II. POLITI (Adrien), littérateur distingué du 17e siècle, est auteur des ouvrages suivans : *Il Dizionario Toscano, ch'è abbreviatura del vocabolario della Crusca, un' apologia, lettere; discorso della lingua volgare*; et une *Traduction* en langue Toscane des OEuvres de Tacite.

III. POLITI (Alexandre), clerc régulier des écoles pieuses, né à Florence en 1679, brilla dans son cours de philosophie et de théologie. Le chapitre général de son ordre s'étant tenu à Rome, en 1700, il s'y fit admirer par les thèses qu'il soutint. Ses supérieurs le chargèrent d'enseigner la rhétorique, ensuite la philosophie, et enfin la théologie, à Gênes. En 1733, il fut appelé à Pise, pour y donner des leçons sur la langue grecque, d'où il passa à la chaire d'éloquence, qui étoit demeurée vacante depuis la mort du célèbre Benoît Avérani. Il mourut le 23 juillet 1752. Un de ses ouvrages les plus considérables, est son édition du *Commentaire d'Eustathe* sur *Homère*, avec une traduction latine et d'abondantes notes, en trois vol. in-folio : le premier en 1730, le second en 1732, et le troisième en 1735. On commençoit l'impression du tome quatrième, lorsqu'il mourut. Quelque temps qu'ait dû lui prendre une compilation d'une si grande étendue, Politi a encore enrichi la république des lettres de plusieurs ouvrages. Les principaux sont, I. *Martyrologium romanum castigatum ac commentariis illustratum*, Florence 1751, in-fol. II. *Orationes XII ad academiam Pisanam*. III. *Panegyricus imperatori Francisco I consecratus*, Florence, in-4°. IV. Plusieurs *Harangues* en latin. V. *De patriâ in condendis testamentis potestate, libri quatuor*, Florence, 1712, in-12. *Voyez* l'Histoire littéraire d'Italie, tome sixième.

POLITIEN (Angelus Politianus), né à Monte-Pulciano, en Toscane, le 14 juillet 1454. C'est du nom de cette ville, appelée en latin *Mons-Politianus*, qu'il forma le sien; car il s'appeloit auparavant Ange Bassus. Andronic de Thessalonique fut son maître, et le disciple valut bientôt plus que lui. Un poème dans lequel il célébra une joûte, dont Laurent et Julien de Médicis donnoient le spectacle au peuple, le fit connoître avantageusement de

ces illustres protecteurs des lettres ; il avoit à peine quatorze ans quand il le composa. Ils lui firent obtenir un canonicat à Florence ; et Laurent le chargea ensuite de l'éducation de ses enfans, entre autres de Jean de Médicis, depuis pape sous le nom Léon X. Pic de la Mirandole, qui étoit alors à Florence, l'associa à ses travaux. Les talens de Politien lui méritèrent la chaire de professeur des langues latine et grecque. On lui envoya des disciples de toutes les parties de l'Europe. Jean II, roi de Portugal, à qui il avoit offert d'écrire l'histoire de ses découvertes dans le Nouveau-Monde, lui écrivit des lettres honorables. La vie de Politien fut troublée par plusieurs querelles littéraires. La plus célèbre est sa dispute avec Merula, professeur de latin et de grec à Milan. Politien l'avoit attaqué dans ses *Mélanges*, ouvrage qui eut beaucoup de succès. Merula s'en vengea par une satire, qu'il récitoit à tous ceux qui vouloient l'entendre ; mais ce libelle ne fut point imprimé, et le critique étant mort peu de temps après, il protesta dans son Testament : « Qu'il mouroit l'ami de Politien, et qu'il le prioit de lui pardonner, si l'on mettoit au jour ce qu'il avoit écrit contre lui.... » Politien, consumé par le chagrin de voir les Médicis, ses bienfaiteurs, près d'être chassés de Florence, mourut jeune, le 24 septembre 1494. On publia des contes ridicules sur sa mort. On prétendit qu'il s'étoit cassé la tête contre une muraille, désespéré de n'avoir pu gagner le cœur d'une dame qu'il aimoit. Paul Jove, Scaliger et d'autres compilateurs satiriques, ont copié ces fables. Varillas, dans ses *Anecdotes de Florence*, a poussé encore plus loin l'absurdité, en donnant une autre cause plus infame de la mort de ce célèbre littérateur. Ce bel esprit étoit logé dans un assez vilain corps. Il étoit louche ; il avoit un nez démesurément long, qui donnoit à sa figure un air grotesque. « Je ne sais, dit Huet, comment on a oublié dans le recueil de ses poésies, une *Ode* dont il honora la nouvelle édition d'Horace, de son ami Landin. Cette ode, suivant le savant cité, est un chef-d'œuvre ; et il ose l'égaler aux plus belles d'Horace. Le tour, le nombre, les ornemens, l'élégance, tout est digne de la plus noble antiquité. » Pour bien connoître cet écrivain, il faut lire sa Vie, publiée par Mencke, en 1736, in-4°. Parmi les ouvrages qui l'ont rendu recommandable, on compte, I. L'*Histoire* latine *de la conjuration des Pazzi*, écrite avec plus d'élégance que de vérité, Florence, 1478, in-4°, et Naples, 1769. II. Une *Traduction* latine d'Hérodien, qu'il entreprit par ordre du pape ; elle est aussi pure que fidèle. III. Un livre d'*Epigrammes* grecques, dignes d'Anacréon. IV. La *Traduction* latine de plusieurs poètes et historiens grecs. V. Deux livres d'*Epîtres* latines. VI. Quelques petits *Traités* de philosophie, superficiels. VII. Un *Traité de la colère*. VIII. Commentaire sur les *Pandectes de Justinien*. IX. Quatre *Poèmes Bucoliques*, et d'autres *ouvrages* latins. Sa diction est pleine de douceur et de facilité. X. *Canzoni a Ballo con quelle di Lorenzo Medici*, Firenze, 1568, in-4° ; *Stanze*, 1537, in-12, 1759, in-8° ; et d'autres *ouvrages* en italien. Toutes ces productions décèlent un homme d'esprit facile, dont le génie se plie à tout, aux vers, à la prose, à la philosophie, à l'histoire, etc. Le re-

cueil des *OEuvres de Politien*, à Bologne, 1494, in-4°, et Venise, in-folio, 1498, est au nombre des livres rares, ainsi que l'édition que Gryphe en donna en 1550, en trois vol. in-8°. Cette collection a été réimprimée à Bâle, en 1553, in-folio, avec des augmentations. Comino a donné une édition des *Poésies* de Politien à Padoue, en 1765, précédée d'une notice sur sa vie, par l'abbé Serassi.

* POLITIUS (Antoine), de Calata-Girone, en Sicile, docteur en philosophie, en droit et en médecine, exerça avec distinction cette dernière science à Palerme, où il fut nommé médecin de l'inquisition. On ignore l'époque de sa mort; tout ce que l'on sait, c'est qu'il vivoit encore en 1625, et qu'il mourut dans cette dernière ville. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *De quintâ essentiâ solutivâ, atque brevi epilogo componendorum medicamentorum cum aliquibus philosophiæ et medicinæ problematibus*; Panormi, 1613, in-4° II. *De febribus pestilentialibus grassantibus Panormi, consultatio*, ibid. 1625, in-4°. III. *Apologia de Aneurysmate prætenso pro Marchione de Yeraci*, ibidem. 1620, in-4°.

*I. POLIZIANO (Jean-Marie), carme et théologien, dont le vrai nom est *Poluziano*, comme descendant de la famille de Poluzi, de Bologne, quoique plusieurs écrivains aient prétendu qu'il fût né à Novarella, florissoit sur la fin du 15° siècle. Il a écrit les ouvrages suivans, I. *Vita del B. Alberto da Trapani, e i suoi miracoli*, etc. II. *Constitutiones carmelitanæ*, Venetiis, 1499. III. *Vexillum et mare magnum ordinis carmelitici*. IV. *Orationes, Epistolæ, Sermones quadragesimales*, etc., etc.

* II. POLIZIANO (Antoine-Laurent), de Monte-Pulciano, professeur de logique dans l'université de Pise, d'où il passa en 1604, à Padoue, pour remplir la même chaire, a donné *De risu, ejusque causis et affectibus dilucidè ac philosophicè tractatis, libri duo*. Cet ouvrage fut imprimé à Francfort en 1603, avec les opuscules de Nicandre-Jossius, intitulé : *De voluptate et dolore*.

* POLIZIO (Vincent), d'Alcamo, petite ville de Sicile, mort à Rome en 1649, fit imprimer et publia les ouvrages suivans : *Monitiones S. Caroli Borromæi ad clerum à se collectæ; speculum vitæ et honestatis clericorum ex jure canonico et doctrinâ S. Caroli*, etc.

POLLET (François), jurisconsulte de Douai, dans le 16° siècle, est principalement connu par une *Histoire du barreau de Rome*, en latin, in-8°. Cet ouvrage seroit complet dans son genre, si l'auteur s'étoit plus étendu sur le sénat romain. Ce défaut peut être suppléé par les deux excellentes Histoires de ce même sénat, données l'une par Middleton, l'autre par Chapman, en anglais, et toutes les deux traduites en français.

* POLLIAC (Jean de), disciple de Guillaume de Saint-Amour, se distingua dans le 14° siècle, par la fermeté de son opposition à l'autorité excessive des moines mendians. Les papes soutenoient ceux-ci, et Jean XXII donna, en 1321, un décret par

lequel il condamna les opinions de Polliac.

* POLLICH (Martin), né à Mellerstadt en Franconie, vivoit dans le 15e siècle. Il enseigna, pendant vingt ans, la philosophie à Léipsick, et s'y fit recevoir docteur en médecine dans la faculté de cette ville. Il accompagna Frédéric, duc de Saxe, *dit* Le Sage, en qualité de médecin, dans le voyage qu'il fit en Terre-sainte en 1493. A son retour, il fut l'un des premiers professeurs de l'académie qui fut fondée par ce prince, à Wittemberg, en 1502. Il mourut dans cette ville le 27 décembre 1513. On a de lui, *Responsio ad super additos errores Simonis Pistoris de malo franco*, Lipsiæ, 1501, in-4°.

* POLLINI (Jérôme), de Florence, religieux de l'ordre de saint Dominique, florissoit vers l'an 1590. On a de lui. I. *Istoria ecclesiastica della rivoluzione d'Inghilterra in quattro libri*. II. *Vita della beata Margherita di Castello, Monaca dell' ordine di de S. Dominico*. — Il ne faut pas le confondre avec Alexandre Pollini, poète latin, qui vivoit sous le pape Alexandre VII. *Voyez* la Bible de Fontanini, avec les notes de Zeno, tom. 1, p, 76, et tom. 2, pag. 306.

* I. POLLIO (Claudius), mentionné par Pline, *épis.* 7, 31, fut disciple du stoïcien Musonius Rufus, et il mit par écrit les leçons de son maître, à l'exemple de Xénophon et d'Arrien, qui avoient publié celles de Socrate et d'Épictète. Stobée semble avoir puisé dans cette source, ce qu'il rapporte des opinions de Musonius. Il faut distinguer ce Claudius Pollio de Valerius Pollio, grammairien d'Alexandrie, et du sophiste Pollio Trallianus.

II. POLLIO. *Voyez* Trebellius et Hillel, n° I.

† POLLION (Caïus-Asinius Pollio), consul et orateur romain, célèbre sous l'empire d'Auguste, par ses exploits et par ses écrits, défit les Dalmates, et servit utilement le triumvir Marc-Antoine durant les guerres civiles. Virgile et Horace ses amis, lui ont donné l'immortalité dans leurs poésies. Il avoit fait des *Tragédies*, des *Oraisons*, et une *Histoire* en dix-sept livres. Nous n'avons rien de ces différens écrits; il ne reste que quelques-unes de ses *Lettres*, qu'on trouve parmi celles de Cicéron. On dit qu'il forma le premier une bibliothèque publique à Rome. Auguste l'estimoit. Ce prince, piqué de ne pouvoir l'attirer à son parti, fit des vers contre lui. Les amis de Pollion voulant l'engager à y répondre : « Je m'en donnerai, dit-il, bien de garde; il est trop dangereux d'écrire contre un homme qui peut proscrire. » Il mourut à Frascati à 80 ans, l'an 4e de Jésus-Christ. — Il y avoit à cette époque, un monstre qui portoit ce même nom. C'étoit Vedius Pollion, qui engraissoit des lamproies de sang humain. Auguste, dont il étoit le flatteur et le confident, soupant un jour chez lui, un de ses esclaves brisa un verre de cristal. Vedius le fit prendre sur-le-champ, et donna ordre qu'on le jetât dans un grand réservoir pour servir de nourriture aux lamproies : nouveau genre de mort qu'il avoit inventé, et dont il faisoit punir ses gens lorsqu'ils tomboient dans quelque faute. Le jeune esclave s'échappa, et cou-

vint se jeter aux pieds d'Auguste, le suppliant d'empêcher qu'il ne devînt la proie des poissons. L'empereur, révolté de cette cruauté inouïe, fit relâcher l'esclave, et briser, en sa présence, tous les verres de cristal qui étoient dans la maison.

* POLLNITZ *ou* POELLNITZ (Charles-Louis, baron de), né dans un village du pays de Cologne, en 1692, attaché à la cour de Berlin, en qualité de chambellan, et membre de l'académie de cette ville, a publié en 1734 et 1738, sept ou huit volumes de *Mémoires* intéressans sur les différentes cours de l'Europe qu'il avoit parcourues; un *Roman* sur les infortunes véritables de l'aïeule-maternelle de Frédéric II, roi de Prusse, intitulé : *L'Histoire de la princesse de Zell;* et les *amusemens de Spa*, 4 vol. in-12. Selon l'abbé Denina, dans sa Prusse littéraire, c'étoit un méchant homme, fripon et sujet détestable.

† POLLUCHE (Daniel), de la société littéraire d'Orléans, sa patrie, y naquit en 1689, et y mourut en 1768. On trouve de lui des *Dissertations sur la Pucelle d'Orléans*, dans l'Histoire de cette héroïne, par l'abbé Lenglet. On lui doit encore des *Remarques* historiques sur la description de la ville d'Orléans, par D. Toussaints du-Plessis, Orléans, 1736, in-8°., réimprimées en 1778, sous le titre d'*Essais historiques*. Les notes de Polluche sont en général bien faites, et supposent un homme instruit et habitué à la lecture des anciens historiens.

I. POLLUX. *Voyez* CASTOR.

II. POLLUX (Julius). *Voyez* JULES-POLLUX.

POLO. *Voy.* MARC-PAUL.

POLONUS. *Voyez* MARTIN de Pologne, n° IX.

POLOTZKI (Simon), moine russe, vivoit sous le czar Alexis-Michaëlowitz, sur la mort duquel il composa en vers russes des *Lamentations* et d'autres *ouvrages*. Il *traduisit* aussi les Pseaumes dans la même langue : mais ses vers sans mesure et sans agrément, étoient seulement rimés.

†POLTROT DE MERÉ (Jean), gentilhomme de l'Angoumois, passa sa jeunesse en Espagne. De retour dans son pays, il embrassa la religion protestante, et devint un de ses plus ardens partisans. Irrité des succès de François, duc de Guyse, dont les vertus faisoient triompher la religion catholique, il résolut de le tuer. Après la victoire de Dreux, ce prince étoit allé, en 1563, faire le siége d'Orléans, le centre de la faction protestante. Poltrot s'y rendit, et pour mieux cacher son dessein, alla trouver un ami du duc, et lui dit que renonçant aux erreurs de sa croyance, il venoit combattre sous les drapeaux du défenseur de la véritable église. Le duc de Guyse le reçut avec bonté; et ayant égard à la mauvaise fortune de ce jeune homme, il lui donna sa table. Poltrot feignant de la reconnoissance, ne quittoit plus la personne du duc; et dans une occasion il combattit avec tant de valeur, que ce prince redoubla ses bontés pour lui. Le perfide ne cherchoit cependant que l'instant de lui ôter la vie. L'arrivée de la duchesse de Guyse au camp lui donna le moyen d'exécuter son projet. On vint avertir le duc, qui devoit ce soir-là coucher hors de son quartier. Il se mit en che-

min sur la brune, accompagné seulement de deux ou trois gardes. Poltrot s'y trouva tout-à-coup : on le vit courir à bride abattue. Quelqu'un lui ayant demandé où il alloit? « Je vais, dit-il, avertir madame la duchesse de l'arrivée de M. le duc de Guyse.» Mais s'arrêtant à quelque distance, il se cacha derrière une haie, et tira de là un coup de pistolet dont le duc mourut six jours après. L'assassin ayant été arrêté, avoua à la question : « Qu'il avoit été attiré et induit à cela par la persuasion du ministre Théodore de Bèze, lequel lui avoit persuadé qu'il seroit le plus heureux de ce monde, s'il vouloit exécuter cette entreprise, parce qu'il ôteroit de ce monde un tyran, ennemi juré du saint Evangile ; pour lequel acte il auroit paradis, et s'en iroit avec les bienheureux, s'il mouroit pour une si juste querelle. » Sennebier, auteur de l'Histoire Littéraire de Genève, justifia Théodore de Bèze, que le coupable, sur le point de mourir, déchargea de cette ridicule accusation. Quoi qu'il en soit, l'assassin fut condamné par arrêt du parlement à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré a quatre chevaux et écartelé. Quelques calvinistes le comparèrent à David, qui tua Goliath, ennemi du peuple de Dieu. *Voyez* GUYSE, nº II.

† POLVEREL, avocat, syndic des états de Navarre, transmit, en 1789, le vœu des Navarrois pour leur réunion à la France. Nommé, en 1791, accusateur public du premier arrondissement de Paris, il fut suspendu pour avoir négligé les poursuites relatives à des fabricateurs de faux assignats. Il se justifia ensuite, et obtint le rapport du décret. Louis XVI le nomma commissaire à Saint-Domingue avec Santhonax, pour y faire exécuter les décrets et remplacer les commissaires Roume, Mirbeck et Saint-Léger. Il fut dénoncé par les colons déportés, et décrété d'accusation. Le 31 décembre de la même année, une autre députation de colons vint demander à la convention, que Polverel et ses collégues fussent mis hors la loi, et tous leurs actes désavoués ; ce qui fut adopté. Dans le courant de janvier, la convention nationale chargea un nommé Leblanc d'aller à Saint-Domingue faire arrêter les commissaires ; mais il mourut dans la traversée. Cependant, après le 9 thermidor, Polverel obtint sa liberté provisoire ; mais toujours poursuivi par les dénonciations des colons, la convention nationale décréta enfin qu'il seroit entendu contradictoirement avec Santhonax et les mêmes colons. Une commission fut nommée pour instruire ce fameux procès ; mais Polverel mourut pendant le cours de l'instruction. On a de lui des *Mémoires* et un *Tableau de la Constitution du royaume de Navarre, et de ses rapports avec la France*, 1789.

† I. POLUS, célèbre acteur d'Athènes, contemporain de Périclès. L'affluence des spectateurs étoit si grande lorsqu'il jouoit, qu'il gagnoit un talent par jour. Il employa sa fortune en bienfaits.

† II. POLUS ou POOL (Renaud), proche parent des rois Henri VII et Edouard IV, né en 1499, fut élevé dans l'université d'Oxford, et parcourut ensuite les plus célèbres académies de l'Europe. Sa probité,

son érudition, sa modestie et son désintéressement lui firent des amis illustres, entre autres Bembo et Sadolet, qui le regardoient comme un des hommes les plus éloquens de son siècle. Henri VIII, qui faisoit beaucoup de cas de ses talens, eut pour lui une amitié et une estime distinguées. Mais Polus n'ayant pas voulu flatter sa passion pour Anne de Boulen, et ayant écrit avec trop peu de ménagement contre son changement de religion, ce prince le persécuta, lui, ses parens et amis, fit mettre à mort sa mère avancée en âge, et mit enfin sa propre tête à prix. Le pape Paul III, qui l'avoit fait cardinal en 1536, lui donna des gardes. Après la mort de ce pontife, il eut beaucoup de voix pour lui succéder; il fut exclus par la brigue des vieux cardinaux, sans que cette exclusion lui causât de regret. Après avoir été employé dans diverses légations et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie. Cette princesse le fit archevêque de Cantorbery et président du conseil royal. L'empereur Charles-Quint s'étoit opposé à son retour en Angleterre, craignant qu'il ne s'opposât lui-même au mariage de son fils Philippe; mais il ne s'occupa qu'à ramener les protestans dans le sein de l'église, à remettre le calme dans l'état, et à rendre la liberté à ceux qui étoient opprimés. Ennemi des violences dans les affaires de religion, il n'employa jamais que la patience et la douceur. (*Voyez* XII. MARIE.) Il vouloit que les pasteurs eussent des entrailles de père pour leurs brebis égarées, et qu'ils regardassent ceux qui étoient dans l'erreur comme des enfans malades, qu'il faut guérir et non pas tuer. Il vouloit qu'on mît de la différence entre un état encore pur où un petit nombre de faux docteurs se glissent, et un royaume dont le clergé et le peuple sont livrés à l'hérésie. C'est ce que dit l'abbé Pluquet, d'après les historiens ecclésiastiques les plus accrédités. Il mourut le 25 novembre 1558 à 59 ans. Tous les auteurs, même les protestans, donnent de grands éloges à son esprit, à son savoir, à sa prudence, à sa modération, à son désintéressement et à sa charité. « C'étoit, dit Rapin Thoyras, un prélat d'une humeur douce et modérée, qui n'approuvoit point que l'on employât le fer et le feu pour ramener les Anglais à leur ancienne croyance; aussi ne fut-il jamais consulté sur ce sujet; et cela même donna lieu à ses ennemis de l'accuser de mollesse, et de pencher pour la religion réformée. » On a de lui plusieurs *Traités*, I. Celui de l'*Unité ecclésiastique*, Rome, in-fol. Ce livre est contre Henri VIII, dont il censure vivement la conduite. Il le compare à Nabuchodonosor, et exhorte l'empereur à tourner ses armes contre ce prince plutôt que contre le Turc. Il dit à Henri qu'il n'avoit pu trouver en Angleterre que des approbateurs mercenaires. « Votre cause étant appuyée de votre autorité, vous ne pouviez, lui dit-il, manquer de défenseurs. Elle en a trouvé aussi; mais qui sont-ils? Des docteurs moins sensibles à l'honneur qu'à l'intérêt: encore ne se sont-ils pas déclarés pour vous si-tôt que vous l'espériez, parce que votre cause avoit été condamnée par toutes les écoles d'Angleterre. Aussi aucune des universités anglaises n'auroit embrassé votre parti sans

vos menaces : armes ordinairement plus puissantes que les prières.... » II. *Traité sur le pouvoir du souverain pontife*, plein de fausses maximes, Louvain, 1569, in-fol. III. Un autre *du Concile*, composé aussi dans les faux principes de l'ultramontanisme et imprimé avec le précédent. IV. Un *Recueil des statuts*, qu'il fit étant légat en Angleterre. V. Une *Lettre à Cramer, sur la présence réelle*. VI. Un *Discours contre les Faux évangéliques, adressé à Charles-Quint*. VII. Plusieurs *lettres*, Brescia, 1744 et 1752, en 4 vol. in-4°, pour ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui en étoient séparés. Ces ouvrages sont savans; mais le style n'en est ni pur, ni élégant. Sa Vie a été écrite en italien, par Beccatelli, archevêque de Raguse, et traduite en latin par André Dudith : ils étoient l'un et l'autre secrétaires de cet illustre prélat. Le cardinal Quirini a donné aussi sa Vie avec ses *Lettres* ; mais cette histoire est inférieure à celle que Thomas Philips a écrite en anglais. (*Voy.* ce mot.)

* III. POLUS (Mathieu.) *Voyez* POOLE.

† I. POLYBE (Mythol.) roi de Corinthe, reçut dans sa cour Œdipe au berceau ; comme il n'avoit point d'enfant, il l'adopta et lui servit de père. Dans la suite, ayant consulté l'oracle, il apprit que ses deux filles seroient emportées, l'une par un lion, et l'autre par un sanglier. Polynice, couvert d'une peau de lion, vint lui demander du secours contre Ethéocle son frère; et Tydée, sous la peau d'un sanglier, vint se réfugier chez lui, après le fratricide qu'il avoit commis en la personne de Ménalippe. Polybe donna ses deux filles en mariage à ces deux princes, et leur habillement le fit souvenir de l'oracle. Il leur demanda pourquoi ils s'habilloient de la sorte ? Ils lui répondirent que descendant, l'un d'Hercule, vainqueur des lions, et l'autre d'OEnée, vainqueur du sanglier de Calydon, ils portoient sur eux les glorieuses marques des exploits de leurs ancêtres.

† II. POLYBE, né à Mégalopolis, ville du Péloponnèse dans l'Arcadie, vint au monde vers l'an 203 avant J. C. Son père Lycortas s'étoit illustré par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens, pendant qu'il l'avoit gouvernée. Il donna les premières leçons de la politique à son fils ; et Philopœmen, un des plus intrépides capitaines de l'antiquité, fut le maître de ce jeune homme dans l'art militaire. Polybe se signala dans plusieurs expéditions, pendant la guerre des Romains contre Persée, roi de Macédoine. Ce monarque ayant été vaincu, on emmena mille Achéens à Rome, pour les punir du zèle avec lequel ils avoient défendu leur liberté ; et Polybe fut du nombre. Son esprit et sa valeur l'avoient déjà fait connoître. Scipion, fils de Paul-Emile, et Fabius, lui accordèrent leur amitié, et se crurent trop heureux d'être à portée de prendre ses leçons. Polybe suivit Scipion au siége de Carthagène. Sa patrie étoit réduite en province romaine ; il eut la douleur de la voir en cet état, et la consolation d'adoucir les maux de ses concitoyens par son crédit, et de fermer une partie de leurs plaies. Il se trouva ensuite au siége de Numance, avec son illustre bienfaiteur,

qu'il perdit peu de temps après. Sa mort lui rendit le séjour de Rome insupportable. Il retourna dans sa patrie, où il jouit jusqu'à ses derniers jours de l'estime et de la reconnoissance de ses concitoyens. Il mourut l'an 121 avant J. C., d'une blessure qu'il se fit en tombant de cheval. De tous ses ouvrages nous ne possédons qu'une partie de son *Histoire universelle*, qui s'étendoit depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine ; elle fut écrite à Rome, mais en grec. Elle étoit renfermée en 40 livres dont il ne reste que les cinq premiers, qui sont tels que Polybe les avoit laissés. Nous avons des fragmens assez considérables des douze livres suivans, avec les Ambassades et les Exemples des vertus et des vices, que Constantin Porphyrogenète avoit fait extraire de l'histoire de Polybe. On trouve ces extraits dans le Recueil de Henri de Valois. Polybe est de tous les écrivains de l'antiquité, celui qui est le plus utile pour connoître les grandes opérations de la guerre qui étoit en usage chez les anciens. Brutus en faisoit tant de cas, qu'il le lisoit au milieu de ses plus grandes affaires. Il en fit un Abregé pour son usage, lorsqu'il faisoit la guerre à Antoine et à Auguste. Les hommes d'état et les militaires ne sauroient trop les lire ; les uns pour y puiser des leçons de politique, et les autres, les préceptes de l'art de la guerre. Cet historien leur plaira plus qu'aux grammairiens et aux gens de goût. S'il raisonne bien, il narre mal, et dit désagréablement de bonnes choses. Cependant quelques censeurs l'ont traité trop sévèrement. « Denys d'Halycarnasse, dit Rollin, porte de notre historien un jugement qui doit le rendre bien suspect lui-même en matière de critique. Il dit nettement et sans circonlocution, qu'il n'y a point de patience à l'épreuve de la lecture de Polybe. La raison qu'il en apporte, c'est que cet auteur n'entend rien à l'arrangement des mots. Un style militaire, simple et négligé, se pardonne à un écrivain tel que Polybe, plus occupé des choses que des mots. On lui reproche encore ses digressions : elles sont longues et fréquentes à la vérité ; mais remplies de tant de faits curieux et d'instructions utiles, qu'on doit non-seulement lui pardonner ce défaut, si c'en est un, mais lui en savoir gré. D'ailleurs il faut se souvenir que Polybe avoit entrepris l'Histoire universelle de son temps, comme il en a donné le titre à son ouvrage ; ce qui doit suffire pour justifier ses digressions. » On est supris que Tite-Live, qui a copié des livres presque tout entiers de Polybe, ne parle de lui que comme d'un écrivain qui n'est pas méprisable, *haudquaquàm spernendus auctor*. Le chevalier de Folard (*Voyez* ce nom) nous a donné un excellent Commentaire sur cet auteur, en six vol. in-4°, 1727, avec une Traduction par Dom Thuillier. On y a ajouté en Hollande un 7e vol. La première édition de Polybe est de Rome, 1473, in-fol. Les meilleures sont celle de Casaubon, in-fol., Paris, 1609 : et celle d'Amsterdam, 1670, *Cum notis variorum*, 5 vol. in-8°, qui a été imprimée à Vienne en Autriche. Jean Schweighœuser en a depuis publié une bonne édition à Strasbourg, en 8 vol., faisant avec le *Lexicon polybianum*, 9 tomes, 1789-1795, in-8°.

* III. POLYBE de Cos, cé-

lèbre médecin, disciple et gendre d'Hippocrate. Galien loue beaucoup son adresse et son expérience, et lui rend le témoignage de n'avoir jamais abandonné la pratique ni les sentimens de son beau-père; cependant si les ouvrages qu'on lui attribue sont réellement de lui, on doit convenir qu'il s'est quelquefois écarté de la doctrine de son maître. C'est à lui néanmoins que les jeunes médecins de la Grèce durent leur instruction après la mort d'Hippocrate; il leur apprit gratuitement ce qu'il avoit puisé dans la pratique et l'observation. On dit Polybe auteur de plusieurs ouvrages dont quelques-uns existent encore aujourd'hui. Tels sont ceux qui traitent des *Moyens de conserver la santé*, des *Maladies; De la nature de la semence;* ils ont été traduits en latin par Albanus Torinus, et imprimés à Bâle, en 1544, in-8°. Jean Placotomus et Guinter d'Andernach, ont donné une version du premier ouvrage, avec des notes. Il est cependant assez probable que ces livres sont supposés; mais ceux qui se trouvent dans les éditions d'Hippocrate, comme le livre *De naturâ pueri*, et d'autres qui ont déjà passé anciennement pour être de Polybe, attestent le mérite de ce médecin. Ils sont les mieux raisonnés de tous les livres attribués à son beau-père.

† POLYCARPE (Saint), évêque de Smyrne, disciple de saint Jean l'évangéliste, prenoit soin de toutes les églises d'Asie. Il fit un voyage à Rome vers l'an 160 de J.-C., pour conférer avec le pape Anicet sur le jour de la célébration de la Pâque: question qui fut agitée depuis, avec beaucoup de chaleur, sous le pape Victor. Son zèle pour la pureté de la foi étoit si ardent, que lorsqu'il entendoit proférer quelque erreur, il s'enfuyoit en criant: Ah! grand Dieu, à quel temps m'avez-vous réservé? On dit qu'ayant rencontré Marcion à Rome, cet hérésiarque lui demanda s'il le connoissoit? Oui, répondit Polycarpe, je te connois pour le fils aîné de Satan. — Une autre fois ayant vu Cérinthe entrer dans un bain: « Fuyons, s'écria-t-il, de peur que le bain ne tombe sur nous. » De retour à Smyrne, il fut condamné au feu par le proconsul, comme il l'avoit, dit-on, predit; mais les flammes, ajoute-t-on, le respectèrent. Le magistrat romain voulant qu'il maudît Jésus-Christ, « Il y a, répondit-il, 86 ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait que du bien; comment voulez-vous que je le maudisse? » Il accomplit le martyre sur le bûcher, ayant été percé d'un coup d'épée. « C'est ainsi, dit Baillet, que mourut St. Polycarpe, à l'âge d'environ 95 ans, vers l'an 166. Les chrétiens se mettoient en devoir d'emporter son corps, lorsque les juifs, s'y opposant, firent en sorte qu'on le jetât au milieu du feu pour le réduire en cendre; « de peur, disoient-ils aux païens, que les chrétiens ne l'adorassent au lieu de leur crucifié. » Son martyre est rapporté dans la lettre de l'église de Smyrne aux églises de Pont. Il ne nous reste de St. Polycarpe qu'une seule *Epître*, écrite aux Philippiens: on la trouve dans les anciens Monumens des pères, par Cotelier; dans les *Varia sacra*, par le Moine; et avec celles de St. Ignace, par Usserius, Londres, 1644 et 1647, 2 tomes in-4°. St. Pothin, premier évêque de Lyon, et St. Irénée, son successeur, étoient disciples de ce martyr.

* POLYCLÈS, sculpteur, contemporain de Praxitèle, travailloit en marbre et en bronze, et fit plusieurs *statues* que l'on voyoit à Rome, au portique d'Octavie. Il y eut encore un autre POLYCLÈS, postérieur au premier, et l'un des meilleurs artistes de son temps, qui fit une statue d'*Hermaphrodite* fort belle. L'un de ces deux sculpteurs eut des enfans, qui exercèrent le même art que leur père.

* I. POLYCLÈTE, sculpteur de Sicyone, ville du Péloponnèse, vivoit vers l'an 232 avant J. C., et passe pour avoir porté la sculpture à sa perfection. Les connoisseurs lui donnèrent la première place dans son art, et la seconde à Phidias. Il avoit composé une figure qui représentoit un garde des rois de Perse, où toutes les proportions du corps humain étoient si heureusement observées, qu'on venoit la consulter de tous les côtés comme un parfait modèle; ce qui la fit appeler *la règle* par tous les connoisseurs. On rapporte que cet artiste, voulant prouver au peuple combien ses jugemens sont faux pour l'ordinaire, réforma une statue suivant tous les avis qu'on lui donnoit; il en composa ensuite une semblable, mais d'après son génie et son goût: mises à côté l'une de l'autre, la première parut effroyable en comparaison de la dernière. « Ce que vous condamnez, dit alors Polyclète au peuple, est votre ouvrage; ce que vous admirez, est le mien. » On estimoit sur-tout de lui, un *Mercure*, un *Hercule*, et un *groupe* de deux enfans.

* II. POLYCLÈTE d'ARGOS, fameux sculpteur, paroît avoir été injustement confondu par Pline avec le Polyclète de Sicyone. En effet, la plupart des ouvrages attribués à ce dernier, ne pouvoient appartenir qu'à des temps beaucoup moins reculés; puisqu'à l'époque où il vivoit, l'art étoit encore peu éloigné de son berceau. Phidias, il est vrai, le plus parfait sculpteur de l'antiquité, lui fut encore antérieur; mais l'exemple d'un seul grand homme doué, pour ainsi dire, d'un talent surnaturel, ne suffit pas pour faire soupçonner la véracité d'Elien, de Pausanias, et des plus célèbres écrivains de ce temps, auxquels on ne peut opposer que Pline. Il s'ensuivroit donc qu'il faudroit restituer au Polyclète d'Argos, ce *Doryphore* qui étoit si admiré. L'un des chefs-d'œuvres de ce sculpteur, étoit la *statue de Junon*, en or et en ivoire, qui ne le cédoit aux ouvrages de Phidias, que par ce qu'elle étoit moins colossale. *Hercule tuant l'Hydre de Lerne;* la *statue de Jupiter-Mélichius*, en marbre blanc; celle d'*Alcibiade*, de *Vénus*, et de beaucoup d'autres divinités, ont immortalisé ses talens. Quelques antiquaires ont cru voir, dans certaines petites figures en bas-relief, des copies de divers morceaux de Polyclète; mais l'éloignement des temps nous empêche d'accréditer pleinement cette supposition, qui n'est pas tout à fait invraisemblable.

POLYCRATE, tyran de Samos, vers l'an 532 avant J. C., régna d'abord avec un bonheur extraordinaire. Amasis, roi d'Egypte, son ami et son allié, effrayé d'une prospérité si constante, lui écrivit de se procurer quelque malheur, pour prévenir ceux que la fortune volage pouvoit lui réserver. Le tyran le crut,

et jeta une bague d'un grand prix dans la mer. Quelques jours après, son cuisinier la retrouva dans le corps d'un poisson que des pêcheurs lui apportèrent. Le malheur qu'Amasis craignoit pour son ami, ne tarda pas d'arriver. Oronte, l'un des satrapes de Cambise, et qui commandoit pour lui à Sardes, résolut de s'emparer de Samos. Il attira chez lui le tyran, sous prétexte de lui céder une partie de ses trésors, afin de le soutenir dans une révolte contre le roi de Perse. L'avide Polycrate, amorcé par cette promesse, se rendit à Sardes; mais à peine y fut-il arrivé, qu'Oronte le fit crucifier, l'an 524 avant J. C.

POLYDAMAS, fameux athlète, qui étrangla un lion sur le Mont-Olympe. Il soulevoit, dit-on, avec sa main, le taureau le plus furieux, et arrêtoit à la course, un char traîné par les plus vigoureux chevaux; mais, se fiant trop sur sa force, il fut écrasé sous un rocher qu'il s'étoit vanté de pouvoir soutenir. — Il y eut encore un capitaine troyen de ce nom, qu'on soupçonna d'avoir livré Troye aux Grecs: celui-ci étoit fils d'Antenor et de Théante, sœur d'Hécube.

POLYDE, médecin fameux dans la fable, ressuscita Glaucus, fils de Minos, avec une herbe dont il avoit appris l'usage d'un dragon qui, par son moyen, avoit rendu la vie à un autre dragon. Il ne faut pas s'étonner de ce que plusieurs le confondent avec Esculape; car dès qu'un médecin se distinguoit dans sa profession, on le comparoit à Esculape, et souvent ce nom lui restoit.

POLYDECTE (Mythol.), petit-fils de Neptune, roi de l'île de Seriphe, une des Cyclades, reçut chez lui Danaé, qu'on avoit exposée sur la mer, et fit élever Persée, fils de Jupiter et de cette princesse. Persée étant devenu grand, Polydecte l'engagea d'aller combattre les Gorgones, et sur-tout Méduse, la plus redoutable de toutes, afin d'être en liberté avec sa mère. Persée lui obéit, et revint victorieux. Polydecte ayant traité de fable la victoire qu'il disoit avoir remportée sur Méduse, Persée, indigné de cette insulte, lui en montra la tête, et le changea en pierre.

I. POLYDORE (Mythol.), fils de Priam et d'Hécube, fut confié à Polymnestor, qui, après la prise de Troye, le massacra, pour s'emparer des richesses que Priam avoit mises en dépôt chez lui, en le chargeant de son fils. Le corps de Polydore fut jeté dans la mer. Hécube, abordant en Thrace, reconnut son fils qui flottoit sur les eaux; et dans son désespoir, elle courut au palais de Polymnestor, et lui arracha les yeux. — Priam avoit un autre fils, nommé aussi POLYDORE, qui fut tué par Achille. — Il y eut encore deux princes de ce nom, l'un fils de Cadmus, et l'autre fils d'Hippomédon.

II. POLYDORE-VIRGILE, né à Urbin, en Italie, passa en Angleterre à la suite du cardinal Corneto, légat, pour y recevoir le denier de Saint Pierre, tribut qu'on payoit alors au saint-siége. Henri VIII, charmé de son esprit, l'y arrêta, et lui procura l'archidiaconé de Wels. Le climat froid d'Angleterre étoit contraire à sa santé; il conçut d'ailleurs un vif ressentiment de la détention

qu'il subit durant une année entière, par ordre du cardinal Wolsey, qui se vengea sur lui de ce que Corneto avoit sollicité l'archevêché d'Yorck. Ce double motif lui fit aller chercher en Italie un air plus chaud et des hommes plus tolérans. Il mourut en 1555, après avoir *publié* plusieurs ouvrages, purement écrits, en latin. Les principaux sont, I. Une *Histoire d'Angleterre*, qu'il dédia à Henri VIII, et qui va jusqu'à la fin du règne de Henri VII : on en a une édition publiée à Bâle, en 1534, in-fol. Cet historien narre assez bien ; mais il est quelquefois peu exact, et souvent superficiel. Elevé sous une domination étrangère, il n'a pas assez connu l'état des affaires d'Angleterre, ni la police de ce royaume. II. *De Inventoribus rerum*, en huit livres, Amsterdam, 1671, in-12. La masse des connoissances étoit alors trop peu étendue, pour que cet ouvrage remplît parfaitement son objet; d'ailleurs, Polydore-Virgile a mis peu d'exactitude dans ses recherches. III. Un *Traité des prodiges*, Bâle, 1534, in-folio; peu judicieux. IV. Des *Corrections sur Gildas*. V. Un recueil d'*Adages* ou de *Proverbes*.

III. POLYDORE. *Voyez* POLIDORE CALDARA.

† POLYEN (Polyænus), écrivain de Macédoine, célèbre par un *Recueil de Stratagèmes* qu'il dédia aux empereurs Antonin et Verus, dans le temps qu'ils faisoient la guerre aux Parthes. On a plusieurs éditions de cet ouvrage en grec et en latin. Les meilleures sont de Pancrace ; celle de Masvicius, Leyde, in-8°, 1691, avec des notes, et celle du docteur Coray, Paris 1809, in-8°. Ce livre a été traduit en français sous ce titre : Les ruses de guerre de Polyen, 1739, en 2 vol. in-12, par D. Lobineau. Il ne doit pas être confondu avec Jules POLYEN, dont on a quelques épigrammes grecques insérées dans le premier livre de l'anthologie.

† POLYEUCTE, célèbre martyr de Mélitine en Arménie, dans le 3e siècle. Néarque son ami écrivit les actes de son martyre. Polyeucte, converti à la foi par cet ami, montra la plus grande ardeur pour le martyre. Il surmonta, pour l'obtenir, tous les obstacles que lui opposèrent sa femme, son fils et son beau-père. Il fut matyrisé l'an 257 sous l'empereur Valérien. L'opinion qui s'établit à Constantinople, que saint Polyeucte étoit le vengeur des parjures, rendit son culte fort célèbre. Les personnes soupçonnées de vol étoient menées à l'église où elles avouoient leur crime par la crainte du pouvoir que le saint avoit de les punir, si elles blessoient la vérité. En France même, les rois de la première race confirmoient leurs traités par son nom, et le prenoient, avec saint Hilaire et saint Martin, pour juge et pour vengeur de celui qui, le premier, y manqueroit. Saint Polyeucte est le sujet d'une des plus belles tragédies de P. Corneille. L'histoire des autels renversés et des statues brisées par lui, sont des circonstances fabuleuses ajoutées aux actes de son martyre.

† POLYGNOTE, peintre grec de Thase, île septentrionale de la mer Égée, étoit fils et disciple d'Aglaophon. Il se rendit célèbre par les *peintures* dont il orna un portique d'Athènes. Ses *tableaux* formoient une suite qui renfer-

moit les principaux événemens de Troye : ils étoient précieux par les graces et sur-tout par l'expression que ce peintre sut donner à ses figures. C'étoit la partie qu'il possédoit le mieux, et il l'avoit perfectionnée. Le premier, il ouvrit la bouche à ses personnages, et y figura des dents. On voulut reconnoître ses peines par un prix considérable, mais il le refusa généreusement. Les amphictyons qui composoient le conseil de la Grèce, louèrent cette conduite par un décret solennel. Il fut en même temps ordonné que, dans toutes les villes où cet artiste célèbre passeroit, il seroit logé et défrayé aux dépens du public. Polygnote florissoit vers l'an 422 avant J.-C. *Voy.* CAYLUS, nº II.

POLYGONE (Mythol.), fils de Prothée. Son frère Télégone et lui furent tués par Hercule, qu'ils avoient osé provoquer à la lutte.

POLYHISTOR. *Voy.* ALEXANDRE, nº V, et SOLIN.

POLYMESTOR ou POLIMNESTOR (Mythol.), roi de Thrace, le plus avare et le plus cruel de tous les hommes. Hécube lui creva les yeux pour le punir d'avoir tué Polydore. *Voy.* ce mot.

* POLYMNESTE, poète musicien de Colophon, ville d'Ionie, étoit, selon quelques auteurs, postérieur à Terpandre, et selon d'autres, vivoit avant lui. Plutarque le regarde comme ayant introduit à Lacédémone, ainsi qu'en Arcadie et dans Argos, diverses sortes de danses. Il lui attribue aussi la composition des airs de flûte, appellés Orthiens, auxquels il joignit la musique vocale. Avant lui, on les jouoit sans accompagnement de la voix. Polymneste adopta une poésie conforme au rythme, qui se chantoit à l'octave de l'instrument. Nous avons depuis suivi cet exemple, mais avec beaucoup moins de succès.

POLYMNIE ou POLYHYMNIE, (Mythol.), l'une des neuf Muses, fille de Jupiter et de Mnémosyne, présidoit à la rhétorique. On la représente ordinairement avec une couronne de perles, habillée en blanc, toujours la main droite en action pour haranguer, et tenant un sceptre à sa gauche. *Voy.* PITHO.

POLYMUS (Mythol.), grec, qui montra le chemin des enfers à Bacchus, lorsqu'il y descendit pour en tirer Semelé sa mère.

POLYNICE. *Voy.* ETHÉOCLE et POLYBE, nº I.

POLYPHÊME, (Mythol.), fils de Neptune et de la nymphe Thoosa, roi des cyclopes, d'une grandeur démesurée. Il n'avoit qu'un œil au milieu du front, et ne se nourrissoit que de chair humaine. Amoureux de Galathée, il écrasa le berger Acis que cette nymphe lui préféroit. Ulysse ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile où habitoient les cyclopes, Polyphême l'enferma dans son antre, lui et tous ses compagnons pour les dévorer; mais Ulysse le fit tant boire, en l'amusant par le récit du siége de Troye, qu'il l'enivra; ensuite aidé de ses compagnons, il lui creva l'œil avec un pieu. Le cyclope se sentant blessé, poussa des hurlemens effroyables : tous les voisins accoururent; le voyant dans cet état, ils lui demandoient qui l'avoit ainsi maltraité, et il leur répondit : « C'est personne,

nemo.... » (Ulysse s'étoit annoncé sous ce nom au géant.) Alors ils s'en retournèrent en riant, et crurent qu'il avoit perdu l'esprit. Cependant Ulysse donna ordre à ses compagnons de s'attacher sous les moutons qui étoient dans l'antre avec eux, pour n'être point arrêtés par le géant, lorsqu'il lui faudroit mener paître son troupuau. Ce qu'il avoit prévu, arriva. Polyphême ayant ôté une pierre que cent hommes n'auroient pu ébranler, et qui bouchoit l'entrée de la caverne, se plaça de façon que les moutons ne pouvoient passer qu'un à un entre ses jambes. Lorsqu'il entendit Ulysse et ses compagnons dehors, il les poursuivit, et leur jeta un rocher d'une grosseur énorme; mais ils l'évitèrent aisément, s'embarquèrent, et ne perdirent que quatre d'entre eux que le géant avoit mangés. Enée courut le même danger qu'Ulysse; il échappa de la même manière à la fureur de ce monstre. Le portrait qu'en fait Virgile est d'après Homère. Annibal Carrache a représenté Polyphême et Galathée, et ensuite le courroux du cyclope. « Dans le premier tableau, Annibal, dit Bellori, étendit l'art du dessin; son imagination s'éleva à la grandeur de celle d'Homère; tout ce que la poésie a feint de la stature énorme de Polyphême, le pinceau d'Annibal l'a exprimé. » Dans le second, le peintre a mis en action de la manière la plus fière et la plus terrible le précepte qu'avoit donné Léonard de Vinci sur l'attitude que doit avoir la figure, lorsqu'elle se dispose à lancer un corps quelconque avec violence, et qu'elle veut imprimer la plus grande force au coup qu'elle porte.

POLYPHONTE, tyran de Messène, fut tué par Théléphon, fils de Cresphonte et de Mérope, qui avoit échappé à sa fureur, lorsqu'en usurpant le trône il massacra tous les princes de la maison royale.

POLYTECHNUS. *V.* AIDONE, nº II.

POLYXENE, (Myth.) fille de Priam et d'Hécube, fut demandée pour épouse par Achille pendant le siége de Troye. Lorsqu'on étoit assemblé dans le temple pour la cérémonie de son mariage, Pâris tua Achille. Après la ruine de Troye, l'ombre de ce héros apparut aux Grecs, et dit, que pour appaiser ses mânes, il falloit immoler Polyxène sur son tombeau. Les Grecs allèrent aussitôt l'arracher d'entre les bras d'Hécube, et l'immolèrent.... *Voyez* PHILOXÈNE.

POLYXO, (Mythol.) prêtresse d'Apollon dans l'île de Lemnos. Vénus irritée de ce que les Lemniennes négligeoient son culte, leur donna une haleine si puante, que leurs maris dégoûtés allèrent chercher des femmes en Thrace. Alors Polyxo leur conseilla de se venger d'eux en les égorgeant dans une même nuit. Ils furent donc tous massacrés. Hypsipile fut la seule qui épargna la vie de son père. — Il y eut une autre POLYXO, femme de Tlépomèle, qui fit pendre Hélène, parce qu'elle avoit été cause de la guerre de Troye, où son époux avoit été tué.

† POMBAL (Sébastien-Joseph CARVALHO comte d'Oeyras, marquis de), né en 1699 d'Emmanuel de CARVALHO, gentilhomme de Soure, bourg de Portugal dans le territoire de Coimbre. Il fut envoyé dans l'université de cette

ville pour y faire son cours de droit; mais il se dégoûta bientôt de l'étude, et prit le parti des armes. Cette profession lui ayant encore déplu, il se retira à Soure. Il avoit su captiver le cœur d'une jeune dame de la première noblesse du royaume, nommée Dona Teresa de Noronha Almada, et vint à bout de l'épouser malgré l'opposition des parens de sa maîtresse. Il la perdit le 7 janvier 1739. Envoyé en 1745 à Vienne pour une commission secrète, il sut plaire à la jeune comtesse de Daun, parente du célèbre maréchal de ce nom, qu'il épousa. Il retourna peu de temps après à Lisbonne. La reine Marie-Anne d'Autriche, qui avoit pris en affection l'épouse de Carvalho, s'intéressa vivement en faveur de l'époux auprès du roi, sans qu'elle pût lui obtenir le moindre emploi. Mais cette princesse réusssit mieux auprès de son fils après la mort de Jean V, arrivée le 30 juillet 1750. Le nouveau roi Joseph I, nomma d'abord Carvalho secrétaire des affaires étrangères, et lui donna bientôt la plus grande part à l'administration. Les Portugais, avec de beaux ports de mer, n'avoient ni vaisseaux ni matelots; en peu de temps ils eurent, graces au nouveau ministre, vingt frégates et dix vaisseaux de guerre. Les manufactures furent encouragées, et des étrangers appelés en Portugal pour y perfectionner les arts. Les Anglais s'étoient emparés de tout le commerce; ils continuèrent d'être bien reçus, mais ils ne purent plus vendre exclusivement ni les vins du pays, ni les autres productions. L'agriculture avoit été négligée; Pombal la ranima par ses propres écrits et par ceux des nations étrangères qu'il faisoit traduire. Il fit ordonner que les substitutions des Capellas, dont la propriété appartenoit aux églises, et qui ne pouvoient entrer dans la circulation des autres biens seroient abolies pour toutes les chapelles ou prébendes dont le revenu ne s'éleveroit pas à 1250 l. Le résultat de cette loi, en rendant aux familles la libre disposition de ces biens fut heureux pour l'agriculture; mais à la mort du roi Joseph, le légat Muti-Bussi en demanda l'abolition et l'obtint en partie. L'avidité du ministre corrompit bientôt ses bienfaits. Pour se procurer de l'or et des avantages personnels, il prodigua les priviléges exclusifs et les vendit chèrement. C'étoit une compagnie qui faisoit le commerce du Bresil, et une autre celui des Indes; c'étoit une compagnie qui mettoit le prix aux denrées, et qui les achetoit ensuite pour les revendre. Pombal avoit des vignes, des manufactures à lui; il fit arracher les vignes des particuliers pour faire valoir les siennes; il entrava les autres manufactures pour assurer le débit de celles qui lui appartenoient. Les Portugais appauvris par ces manœuvres, le furent encore plus par des impôts excessifs sur l'importation et l'exportation. Pombal étouffa en partie les murmures par les soins qu'il se donnoit dans les grandes parties de l'administration. A l'époque du tremblement de terre qui bouleversa Lisbonne en 1755, il rassura les citoyens, secourut les blessés, pourvut aux subsistances, fit tirer du milieu des décombres les effets précieux, et fit sortir cette ville immense de ses ruines par la réparation des édifices écroulés ou ébranlés, et par la construction d'un grand nombre d'autres. Il s'empara insensiblement de toute la confiance du roi, et crut son

crédit assez bien établi pour oser s'opposer au mariage de la princesse héritière présomptive de la couronne, avec dom Pedre, frère du roi; quoique Jean V eût demandé les dispenses nécessaires à Rome. Cette opposition lui fit des ennemis puissans; son despotisme et sa hauteur ne lui en firent pas moins. Quelques grands conspirèrent contre lui et contre le roi. (*Voyez* AVEIRO.) Tous ceux qui furent soupçonnés d'être entrés dans ce complot, furent punis avec une rigueur qui tenoit de la cruauté. Le Portugal fut en proie à la délation; les prisons furent remplies de tous ceux qui étoient suspects; quelques-uns furent envoyés en Asie et en Afrique. La noblesse qui inspiroit sur-tout des méfiances au ministre ne put parvenir aux emplois militaires. Pombal se voyant généralement détesté, ne sortit plus qu'entouré de quarante gardes, l'épée nue et toujours prêts à le défendre contre les attentats de la haine. Enfin Joseph I, étant mort en 1777, Pombal fut disgracié. Presque tous les prisonniers furent justifiés, par un décret solennel du 7 avril 1781, et mis en liberté. On nomma en même temps une commission extraordinaire pour faire le procès à Pombal, mais le jugement n'eut pas d'exécution. Exilé, oublié dans une de ses terres, il y mourut le 8 mai 1782. Les jésuites renvoyés de Portugal par ce ministre, l'ont peint comme un monstre, comme un homme incapable, qui obéra l'état, qui laissa tout dépérir, qui ne paya pas les troupes, et ne sut en tirer parti. Les ennemis de la société l'ont représenté sous un jour bien différent: c'étoit, si on les en croit, malgré ses défauts et ses fautes, un ministre plein de génie, actif, vigilant, le restaurateur de la discipline militaire, de la marine et du commerce, entièrement négligés avant lui. Les faits que nous avons consignés dans cet article, et qui nous ont paru généralement avoués, peuvent servir à fixer le jugement qu'on en doit porter. En 1783, le comte d'Oeyras, fils de Carvalho, se retira en Angleterre avec une pension. On a publié à Lyon, en 1784, en 4 vol. in-12, les *Mémoires du Marquis de Pombal;* et ce recueil n'a pas été rédigé par l'impartialité.

* POMERANCIO, (Chrétien Rocalli, *dit*) né à Pomérance en Toscane, peignit au Vatican la chapelle clémentine, où il représenta la punition d'Ananie et de Saphira. Il fit aussi des *cartons* pour des mosaïques, et voyagea en Flandre, en Hollande, en Angleterre et en France. Son génie est pittoresque, mais souvent trop libre; ses attitudes outrées de même que son dessin; ses têtes sont maniérées, surchargées de cheveux voltigeans et peu naturels. Malgré ces défauts, son coloris lumineux, sa touche légère, l'harmonie et le clair-obscur qui règnent dans ses ouvrages, l'ont placé parmi les artistes distingués. Dans l'église de Saint-Philippe de Néri, à Naples, on voyoit un *tableau* de Pomérancio, sur la nativité de J. C., remarquable par un bon ton général de couleur, et dans lequel la tête de la vierge est fort gracieuse. Ce qui prouve que cet artiste avoit plusieurs manières. Il mourut à Rome en 1626.

POMÈRE, (Julien) Pomarius, né dans la Mauritanie, passa dans les Gaules, et fut ordonné prêtre après y avoir enseigné la rhéto-

rique. Il vivoit encore en 496. C'est lui qui est auteur du livre *De la Vie contemplative* ou *des Vertus et des Vices*, qu'on a long-temps attribué à saint Prosper, et qui se trouve dans ses œuvres. Saint Julien de Tolède ayant aussi porté le nom de POMÈRE, quelques écrivains l'ont confondu avec Julien Pomère : mais très-mal à propos : celui-ci vivoit au cinquième siècle, et l'autre ne parut que deux cents ans après. Ce dernier exerça son talent polémique contre les juifs. Il essaya, mais inutilement, de concilier les contradictions qu'on trouve dans les livres saints et d'expliquer les prophéties de Nahum.

POMET (Pierre), né en 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans la profession de marchand droguiste, qu'il exerça long-temps à Paris. Il rassembla de tous les pays les drogues de toute espèce. Il fit les démonstrations de son droguier au jardin du roi, et donna le catalogue de toutes les drogues contenues dans son magasin, et une liste de toutes les raretés de son cabinet. Il se proposoit d'en publier la description ; mais il n'en eut pas le temps, étant mort jeune à Paris le 18 novembre 1699, le jour même qu'on lui expédia le brevet d'une pension que Louis XIV lui accordoit. On a de lui un excellent ouvrage, que Joseph POMET, son fils, a fait réimprimer en 1735, en 2 volumes in-4°, sous le titre d'*Histoire générale des Drogues*. C'est le droguier le plus complet qui existe. Il avoit déjà paru en 1694, in-folio, et les figures de cette première édition sont plus belles que celles de la seconde.

† POMEY, (François) Jésuite, fut long-temps préfet des basses classes à Lyon, où il mourut en 1673, dans un âge avancé. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Dictionnaire Français-Latin*, in-4°, dont on ne se servit plus dans les classes, depuis que le père Joubert, son confrère, eut publié le sien. II. *Flos latinitatis*, in-12. C'est un bon abrégé du dictionnaire de Robert Etienne. III. *Indiculus universalis*, français et latin, dont l'abbé Dinouart a donné une édition corrigée et augmentée en 1756, à Paris, in-12. Ce petit livre est un répertoire utile. George Matthias Konig l'a publié en quatre langues, Nuremberg, 1698. On en a aussi une édition avec l'italien, Venise, 1682. IV. Des *Colloques* scolastiques et moraux. V. *Libitina* ou *Traité des Funérailles des Anciens*, en latin, Lyon, 1659, in-12, livre curieux. VI. Un *Traité des particules*, en français, qui pouvoit être bon lorsqu'il parut, mais que plusieurs autres et en particulier celui publié par M. Morin, Paris, 1810, in-8°, ont totalement fait oublier. VII. *Panthæum mysthicum*, seu *Fabulosa deorum historia*, Utrecht, 1697, in-12, avec figures. C'est une mythologie assez bonne, qui a été traduite en français par du Manant, sous ce titre : *Méthode pour apprendre l'Histoire des anciennes divinités du paganisme*, Paris, 1715, in-12. Un Anglais, nommé Tooke, en a donné une traduction dans sa langue, à laquelle il a mis son nom, sans faire aucune mention de l'auteur. Elle a eu un grand nombre d'éditions. VIII. *Novus rhetoricæ candidatus*, in-12 ; rhétorique médiocre. Le père Jouvency en donna une nouvelle édition, corrigée et augmentée en 1712, à l'usage des rhétori-

ciens du collége des jésuites de Paris. Les successeurs du père Jouvency crurent qu'un collége si renommé devoit avoir une rhétorique un peu plus approfondie, et ne se servirent plus de celle du père Pomey. Ce jésuite connoissoit bien les auteurs latins; mais on desireroit un peu plus de choix, de correction et de méthode dans ses livres.

† POMFRET, (Jean) poète Anglais, fils d'un curé dans le comté de Bedford, né en 1667, et mort à Londres à 36 ans, donnoit d'heureuses espérances. Il avoit déjà publié diverses petites pièces morales ou galantes, imprimées à Londres en 1740, in-12. Quelques-unes ont été traduites en français : telle que le *Choix de la Vie*, dont la traduction est de Trochereau. Pomfret avoit l'expectative d'un bénéfice considérable; mais une interprétation maligne de quelques vers du *Choix de la Vie*, que ses ennemis firent valoir auprès de l'évêque de Londres, engagèrent ce prélat à mettre opposition à la collation du bénéfice. Cet obstacle ne tarda pas à être levé, mais trop tard pour le jeune ministre, qui forcé de prolonger son séjour à Londres, y prit la petite vérole dont il mourut en 1703.

POMIS (David de), *Voyez* DAVID, n° V.

* POMIUS ou POMA (Joseph), né en 1565, en Sicile, d'une famille originaire de Mazara, après avoir étudié les belles lettres dans sa patrie, passa à l'âge de seize ans à Naples, où il s'appliqua avec succès à la médecine et aux mathématiques. Il se rendit ensuite à Salerne, où il fut reçu docteur en philosophie et en médecine en 1585. S'étant fixé à Palerme, il y exerça son art avec distinction, et y mourut en 1610. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *De curandis febribus putridis ars medica*. Panormi, 1603, in-4°. II. *Quandò in febribus putridis medicandum? quæstio medica ad Hippocratis et Galeni mentem examinata*, ibid. 1605, in-4°.

† POMMERAYE (dom Jean-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1617, renonça à toutes les charges de son ordre pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut le 28 octobre 1687. On a de lui plusieurs ouvrages pesamment écrits, mais pleins de recherches laborieuses. Les principaux sont, I. L'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen*, et celles de *Saint-Amand* et de *Sainte-Catherine*, de la même ville, in-fol., 1662, avec des gravures assez bien faites. II. L'*Histoire des archevêques de Rouen*, in-fol., 1667. C'est le meilleur de ses ouvrages. III. *Histoire de la cathédrale de Rouen*, in-4°. IV. Un *Recueil des conciles et synodes de Rouen*, in-4°, 1677. On préfère la collection des mêmes conciles, donnée par le P. Bessin. V. *Pratique journalière de l'aumône*, in-12. *Voyez* l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur, pages 121 et 122.

POMMIERS (Des). *Voyez* AUROUX.

POMONE (Mythol), nymphe du Latium, révérée par les Romains comme la déesse des jardins et des fruits. Elle fut aimée par Vertumne, qui l'épousa, après avoir tenté sous mille formes différentes, de surprendre ses faveurs. On la représentoit avec une serpette à la

main et une couronne de fruits sur la tête. Les Grecs ne connurent point cette divinité.

* POMPADOUR. *V.* POISSON, n° x.

† I. POMPÉE LE GRAND (Cn. Pompeius Magnus), fils de Pompée-Strabon et de Lucilia, d'une famille noble, né l'an 106 avant J.-C., la même année que Cicéron, se distingua, dès sa première jeunesse, par une prudence consommée et une maturité de caractère qui, chez la plupart des hommes, ne sont le fruit que d'une longue expérience. Il apprit le métier de la guerre sous son père, l'un des plus habiles capitaines de son temps. Quintus Pompée, son grand-père, le premier qui parvint aux honneurs, avoit été vaincu par les Numantins, et obligé de faire une paix honteuse. Cn. Pompée-Strabon, fils de celui-ci, eut plus de bonheur; ayant eu le commandement dans la guerre sociale, il triompha des Picentins. Son courage et son zèle pour la discipline militaire le rendirent recommandable. Pompée-le-Grand, son fils, eut donc un excellent maître, et il profita de ses leçons. Dès l'âge de vingt-trois ans, il leva de son chef trois légions, qu'il mena à Sylla. Trois ans après il reprit la Sicile et l'Afrique sur les proscrits. Sylla, redoutant l'autorité que Pompée encore jeune acquéroit de jour en jour sur les soldats par sa douceur et ses vertus militaires, le rappela à Rome. Il obéit malgré la résistance de l'armée, qui vouloit l'obliger à mépriser les ordres du dictateur. Sylla fut si content de ce procédé, qu'il alla au-devant de lui; et l'embrassant avec tous les témoignages d'une véritable affection, il le salua de surnom de *Grand*. Pompée demanda les honneurs du triomphe. Sylla qui avoit ses raisons pour l'en détourner, lui représenta qu'étant encore trop jeune pour recevoir cet honneur, il attireroit infailliblement sur lui la haine et la jalousie. « Faites donc attention, lui dit Pompée, que le soleil levant a bien plus d'ardeur que le soleil couchant. » Ces paroles ne furent point d'abord entendues par le dictateur; mais elles lui furent répétées, et dans l'étonnement que lui causa la confiance audacieuse de celui qui les avoit dites, il s'écria brusquement : « Qu'il triomphe! qu'il triomphe!.... » Pompée le prit au mot, et l'on vit pour la première fois, l'an 81 avant J.-C. un simple chevalier romain honoré du triomphe. Plusieurs officiers n'ayant point obtenu de lui tout ce qu'ils espéroient, voulurent troubler ce triomphe; mais Pompée, toujours ferme, répondit: « Qu'il renonceroit plutôt à cet honneur qu'il avoit toujours désiré, que de s'abaisser à les flatter. » Servilius, personnage considérable de Rome et l'un de ceux qui avoient montré le plus d'opposition, s'écria publiquement : « Je reconnois à cette heure que Pompée est véritablement Grand et digne du triomphe. » La faveur qu'il s'étoit acquise auprès du peuple, lui avoit fait déférer, quoique absent, une puissance aussi absolue que celle que Sylla avoit usurpée par les armes. Lorsque Pompée reçut les lettres qui lui apprenoient cette nouvelle, il en parut accablé; et comme ses amis qui étoient présens s'en réjouissoient, il fronça les sourcils, dit Plutarque, et s'écria avec une feinte amertume : « O Dieux, que de travaux sans fin! N'aurois-je pas été plus heureux

d'être un homme inconnu et sans gloire ? Ne pourrai-je jamais me dérober à l'envie qui me persécute, et passer des jours tranquilles à la campagne, avec ma femme et mes enfans ? » Après la mort de Sylla, il obligea Lépidus de sortir de Rome, et porta la guerre en Espagne contre Sertorius. Ici sa gloire souffrit quelqu'échec, et Sertorius, sans l'attentat du traître Perpenna, eût peut-être réalisé la menace qu'il avoit faite : « de renvoyer, disoit-il, ce petit garçon (c'est ainsi qu'il appeloit Pompée), après l'avoir châtié comme il le méritoit. » Cette guerre étant heureusement terminée, il triompha une seconde fois, l'an 73 avant J.-C. Il fut élu consul quelque temps après. Lorsqu'il parut devant les censeurs, pour savoir s'il avoit fait toutes les campagnes portées par les ordonnances. « Oui, répondit-il à haute voix, je les ai faites toutes, et je ne les ai faites sous d'autre général que sous moi. » Pompée rétablit pendant son consulat la puissance des tribuns ; extermina les pirates ; remporta de grands avantages contre Tigrane et contre Mithridate ; pénétra par ses victoires dans la Médie, dans l'Albanie et dans l'Ibérie ; soumit les Colques, les Achéens et les Juifs ; et retourna en Italie avec plus de puissance et de grandeur, que ni les Romains ni lui-même n'auroient osé l'espérer. Ayant congédié ses troupes, il rentra dans Rome en homme privé et en simple citoyen. Cette modestie, après tant de succès, lui gagna tous les cœurs. Il triompha pendant trois jours, avec une magnificence qui le flatta moins que les acclamations du peuple. Sa gloire lui fit des ennemis et des envieux. Il s'unit à Crassus et à César pour les repousser. Tous les trois jurèrent de se servir mutuellement. Julie, fille de César, que Pompée épousa, fut le lien de cette union. Ces deux grands hommes, unis par le sang et la politique, et soutenus par Crassus, formèrent ce que les historiens appellent *le premier triumvirat*, vers l'an 60 avant J.-C. Ce fut la première époque de la destruction du pouvoir consulaire et populaire, qui fléchit bientôt sous une autorité que le génie, le crédit et les richesses rendoient inébranlable. Caton vit porter ce coup, et ne put le parer : « Nous avons des maîtres, s'écria-t-il, et c'en est fait de la république. » Ses craintes étoient justes. Pompée employa bientôt la violence pour se faire élire consul avec Crassus. On voulut donner la préture à Caton pour contrebalancer leur pouvoir ; mais Pompée feignit qu'il avoit paru des signes au ciel, qui devoient l'empêcher de prendre cette charge. Le triumvir prétendoit usurper, par la ruse ou par la force, un ascendant égal à celui des tyrans. Il voulut d'abord tenir tout de la reconnoissance de ses concitoyens. Il avoit presque triplé les revenus de la république, et tellement reculé les frontières de l'empire, que l'Asie mineure, qui avant ses victoires étoit la dernière des provinces du peuple romain, en occupoit alors le centre. Après de tels services, il avoit droit de beaucoup attendre ; mais ses compatriotes, alarmés par ses services mêmes, s'opposèrent à toutes ses prétentions. On alla jusqu'à lui appliquer ouvertement un vers d'une tragédie qui se représentoit alors : « Tu n'es devenu grand que pour notre malheur ! » Le peuple applaudit à ce vers, et le fit répéter plus de

cent fois. Cependant Pompée, par une conduite imprudente, se donnoit un rival redoutable, ou plutôt un maître, dans la personne de César. Il s'en apperçut, et travailla à le supplanter. Le sénat l'ayant nommé gouverneur d'Afrique et d'Espagne, il sentit que son éloignement étoit contraire au dessein qu'il avoit de dominer dans sa patrie. Il se contenta de gouverner ces provinces par ses lieutenans, quoique la chose fût sans exemple, pendant qu'il s'occupoit à Rome à captiver la bienveillance de la populace par des jeux et des spectacles. Il en donna de si magnifiques à l'occasion de la dédicace d'un théâtre qu'il avoit fait construire, qu'au rapport de Cicéron, la pompe de l'appareil en fit entièrement disparoître la gaiété. Ce théâtre, le premier qui ait été bâti d'une manière permanente, étoit assez vaste pour contenir 40 mille personnes. Pompée sut tellement gagner le peuple par ses profusions, qu'il fut créé seul consul, l'an 52 ans avant Jésus-Christ. Cette élection sans exemple fut autorisée par Caton et par le sénat; mais elle le brouilla avec César. Ils n'étoient plus liés, depuis quelque temps, par les mêmes nœuds qu'autrefois. Julie étoit morte, et Pompée venoit d'épouser Cornélie, fille de Metellus Scipion, qu'il associa à son consulat. César, pour se rendre maître de la république, vouloit en même temps garder le gouvernement des Gaules, et obtenir le consulat. Le sénat, à la sollicitation de Pompée, rendit un décret, par lequel il devoit être regardé comme ennemi de la patrie, s'il ne quittoit son armée dans trois mois. Tel fut le premier acte d'hostilité entre ces deux rivaux de gloire et de puissance. Pompée ne l'auroit peut-être jamais fait; sans l'occasion qu'il eut de reconnoître combien la plupart des Romains lui étoient attachés. Réchappé d'une maladie contre toute espérance, l'Italie entière célébra sa convalescence par des fêtes. Cet événement le rendit présomptueux; et quelqu'un lui ayant dit, que si César marchoit contre Rome, on ne voyoit rien qui pût l'arrêter : « En quelque lieu de l'Italie, répondit-il, que je frappe la terre de mon pied, il en sortira des légions. » La république étant menacée, Caton le fit souvenir de tout ce qu'il lui avoit prédit de César dès le commencement. « Dans tout ce que vous m'avez prédit, lui répondit Pompée, vous avez deviné en homme d'esprit; et dans tout ce que j'ai fait, j'ai agi en homme de bien. » En même temps, Caton proposa de nommer Pompée général avec une autorité souveraine, ajoutant que ceux « qui ont fait les plus grands maux sont aussi ceux qui savent y apporter les meilleurs remèdes. » César se présenta bientôt pour le combattre. Cet homme qui devoit faire sortir des légions par un seul mouvement du pied, se retira de Rome avec les consuls, et se renferma dans Brindes, d'où il passa bientôt dans la Grèce. Il eut le bonheur de mettre tout l'Orient dans ses intérêts, et forma deux grandes armées, une de terre et l'autre de mer. César le suivit; mais Pompée évita soigneusement d'en venir à une action décisive. Son adversaire, sentant qu'il ne pouvoit l'y contraindre, prit la résolution de l'enfermer dans ses lignes, et en vint à bout, quoiqu'il eût un tiers moins de troupes. Pompée, menacé des dernières extrémités, attaque les lignes et les force. La

déroute des ennemis fut si complète, qu'on ne doute point que la fortune ne se fût entièrement déclarée pour lui, s'il eût marché droit au camp de César. Ce dernier en convenoit lui-même, et disoit, en parlant de cette journée, que la victoire étoit aux ennemis, si leur chef avoit su vaincre. Il y eut bientôt une nouvelle bataille à Pharsale, l'an 48 avant Jésus-Christ. Dans cette journée à jamais mémorable, la cavalerie de Pompée prit lâchement la fuite. Les soldats de César attaquent le camp du général ennemi, qui, découragé par la déroute de ses troupes, se réfugia sur des hauteurs, d'où il s'enfuit par mer en Égypte auprès de Ptolémée. Ce monarque, à qui il demanda une retraite dans ses états, chargea deux de ses officiers de l'aller recevoir et de le poignarder à l'instant. Le malheureux Pompée passe, accompagné de quelques soldats et de quelques domestiques, dans la chaloupe qui devoit le porter à terre. Mais aussitôt Achillas et Septimius, (c'étoient les noms des deux officiers) le tuèrent, à la vue de sa femme qui le conduisoit des yeux, du vaisseau où il l'avoit laissée. Pompée avoit vainement tenté de la consoler. « Cornélie, lui avoit-il dit, tu n'as connu jusqu'ici que la bonne fortune, et c'est cela même qui t'a trompée. Tu la voyois avec moi plus long-temps qu'elle ne demeure avec ses favoris. Mais supportons ses revers, puisque nous sommes nés hommes. Essayons de la tenter encore; car il ne faut pas désespérer que de la bassesse où je suis réduit, je ne puisse encore m'élever à ma grandeur passée; comme de ma grandeur passée je suis tombé dans l'état où tu me vois. » Pompée avoit 57 ans, suivant Paterculus, et 59 selon Plutarque, lorsqu'il fut tué. Son corps demeura quelque temps sans sépulture sur le bord de la mer. Un de ses affranchis et un de ses anciens soldats le brûlèrent suivant l'usage des anciens, et couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre. Tel fut le tombeau du Grand Pompée. César, à qui on porta sa tête, versa des larmes sur le sort de son rival, et lui fit élever un tombeau plus digne de lui. Salluste a peint cet illustre Romain en deux mots. « Sa probité, dit cet historien, étoit plus sur son visage que dans son cœur. » *Oris probi, animo inverecundo*. Cette pensée prise dans toute son étendue, nous développe parfaitement son caractère. Il respectoit assez la vertu, pour ne pas lui insulter en face; mais il ne l'aimoit pas assez pour lui sacrifier en secret. De là cette dissimulation profonde dans laquelle il s'enveloppa toujours, et ce système, si bien soutenu, de ne vouloir en apparence rien obtenir que par son mérite, tandis qu'il ravissoit tout par l'intrigue. S'il fut digne d'entrer en concurrence pour la valeur avec César, il lui fut toujours supérieur par la pureté des mœurs et la modération des sentimens. César voulut être le maître du monde, et Pompée ne voulut en être que le premier citoyen. Il fut ami constant, ennemi modéré, et citoyen paisible, tant qu'il ne craignit point de rival. Sa vie privée offre plusieurs traits dignes d'un sage. Son médecin lui ayant ordonné, dans une maladie, de manger de la grive, ses valets lui dirent qu'en été l'on ne pouvoit trouver ce gibier nulle part que chez Lucullus, qui en engraissoit chez lui. Pompée ne voulut point

qu'on allât lui en demander, et dit à son médecin : « Quoi ! Pompée ne pourroit donc vivre si Lucullus n'étoit gourmand ? » Il commanda en même temps qu'on lui servît quelque chose moins difficile à trouver.

II. POMPÉE (Cneïus et Sextus), fils du précédent, avoient mis une puissante armée en campagne, lorsque leur illustre père leur fut enlevé. Jules-César les poursuivit en Espagne, et les défit dans la bataille de Munda, l'an 45 avant Jésus-Christ. Cneïus y fut tué, et Sextus son cadet se rendit maître de la Sicile, où sa domination ne fut pas de longue durée. Il perdit, dans un grand combat sur mer, la puissante flotte dont il étoit le maître, et fut entièrement défait par Auguste et Lepide. Il passa en Asie avec sept vaisseaux seulement, lui qui auparavant en avoit eu jusqu'à 350. L'impuissance où il étoit de soutenir la guerre, l'obligea de se retirer en Arménie, où Antoine lui fit donner la mort, l'an 35 avant J.-C.

III. POMPÉE, *Voyez* TROGUE.

* I. POMPEI (le comte Albert), de Vérone, qui florissoit au commencement du 17e. siècle, a écrit, I. *Archisofia della quiete et del moto libri tre*, Vérone, 1627. II. *Esame dell' onore cavalleresco ridotto alla condizione de' tempi presenti*, Venise, 1625. III. *Vita di Francesco II. Marchese di Mantova.* Il a laissé, en manuscrit, l'*Histoire* de la lumière et des élémens.

* II. POMPEI (Jérome), gentilhomme de Vérone, orateur, philosophe, théologien et poète, né le 18 avril 1731, et mort le 4 février 1788, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont, I. *Canzoni pastorali con alcuni Idilli di Teocrito e di Mosco, tradotti in versi italiani*, Vérone, 1764, in-8°; dédiés au cardinal Albani. II. *Ipermenestra*, tragédie, Vérone, 1767. III. *Colliroe*, tragédie, Verone, 1769. Ces pièces bien conduites, ont encore le mérite d'être écrites avec élégance. IV. *Les Vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites en langue vulgaire, Vérone, 1773, 4 vol., in-4°. Elles furent réimprimées à Naples, en 1784. V. *Nuove Canzoni pastorali, Ode, Sonetti, traduzioni*, etc., Vérone, 1779, etc., etc.

* III. POMPEI (le comte Alexandre), né à Vérone, 1705. Après avoir fait ses études à Naples au collége des jésuites, il retourna dans sa patrie, où il s'appliqua principalement à l'architecture. Les progrès rapides qu'il fit dans cet art, lui attirèrent de la considération et les moyens de mettre en œuvre ses talens. Un grand nombre des palais de Vérone, furent élevés sous sa direction, et prouvèrent qu'il savoit allier tout à-la-fois les principes du goût à ceux de l'art. Il a publié, *Li cinque ordini dell' architettura civile di Michele san Micheli, descritti e publicati*, etc., Vérone, 1735, in-fol. Pompei mourut dans sa partrie, en 1772.

† POMPEIA, fille de Quintus Pompée, et non du grand Pompée (comme on l'a dit par erreur dans les éditions précédentes), troisième femme de Jules César, fut mariée à ce héros après la mort de Cornélie ; mais son époux la répudia bientôt après. Il la soupçonnoit d'avoir eu commerce avec Clodius, qui s'étoit glissé en habit de femme, pendant les cérémonies publiques de la fête de la Bonne-

Déesse. On vouloit obliger César de déposer contre elle : il le refusa en disant, « qu'il ne la croyoit pas coupable ; cependant, ajouta-t-il, comme la femme de César ne doit pas seulement être exempte de crime, mais même de soupçon, il la répudia.

POMPÉIEN, simple chevalier romain d'Antioche, parvint, par son courage et ses vertus, aux premiers emplois de la république et au consulat. Marc-Aurèle lui fit épouser Lucille, sa fille, veuve de Lucius Verus. Ce mariage ne fut pas heureux : (*Voy.* LUCILLE.) Pompéïen se distingua dans la guerre des Marcomans, et donna de bons conseils à son beau-frère, l'empereur Commode, qui n'en profita point. Ne pouvant supporter la vue des crimes de ce prince, il se retira de Rome sous prétexte d'infirmités : il y reparut dès qu'il sut qu'on vouloit mettre Pertinax sur le trône. Mais quand cet empereur, dont le règne fut trop court, eut été tué par les prétoriens l'an 193 ; on ne revit plus Pompéïen dans la ville. Il y avoit joué le plus beau rôle. Grand homme de guerre, grand homme de bien, l'oracle du sénat et le Caton de son siècle, il fut fidèle à Commode, malgré tant de raisons de se détacher de lui, et daigna même verser des larmes sur la mort du prince, sous lequel sa vie n'avoit pas été assurée un instant. Julien pense que Marc-Aurèle auroit dû choisir Pompéïen pour son successeur.

POMPÉIO LÉONIS, sculpteur italien, appelé en Espagne par Philippe II, orna le maître autel de l'Escurial de 15 *statues* et d'un *crucifix* d'une exécution parfaite.

† I. POMPIGNAN (Jean-Jacques-Nicolas LEFRANC, marquis de), membre de l'académie française, né à Montauban le 10 août 1709, d'une famille noble, fut appelé, par sa naissance et par une vocation héréditaire, aux dignités de la robe. Il occupa d'abord avec distinction une charge d'avocat-général à la cour des aides de Montauban ; il y acquit l'estime de son corps, et se montra digne de succéder à son père et à son oncle dans la première présidence du même tribunal. Son attachement aux fonctions de la magistrature, ne le rendit jamais infidèle aux lettres ; il s'efforça, au contraire, d'en répandre le goût dans sa patrie, autant par son exemple que par les établissemens qu'il contribua à fonder. C'est à lui que Montauban fut principalement redevable d'une académie. Après avoir occupé quelque temps une charge de conseiller d'honneur au parlement de Toulouse, dont il avoit été revêtu par une distinction extraordinaire et unique, son goût pour la retraite et l'étude l'engagea bientôt à renoncer aux fonctions de la magistrature. Ses premiers pas dans la carrière des lettres, furent marqués par des succès brillans. Il débuta, sur la scène tragique, par sa pièce de *Didon*, jouée en 1734, et dans laquelle il tâcha d'imiter Racine ; et il parut ne l'avoir pas lu sans fruit. Il y a dans cette tragédie des morceaux écrits avec élégance et avec force. On ne citera que la tirade où la reine de Carthage, qui intéresse les spectateurs par la sensibilité de son cœur et la fierté de son ame, accable de reproches Enée. Le caractère de ce héros troyen, un peu mieux conçu que dans Virgile ; la situation frappante où

Hyarbas, introduit comme ambassadeur, ne peut dévorer un refus et éclate en amant et en roi, et quelques autres situations touchantes, ont fait placer cette pièce dans le répertoire du théâtre-français. Cet essai d'un jeune homme de 25 ans, donnoit les plus grandes espérances; mais, dégoûté de Paris par quelques tracasseries littéraires, et rappelé à Montauban par ses devoirs, il alla remplir dans cette ville les deux places dont nous avons parlé. Un exil passager lui ayant inspiré des dégoûts pour la magistrature, et un mariage avantageux ayant augmenté sa fortune, il voulut en aller jouir à Paris, où il avoit un grand nombre de partisans. Il y fut accueilli d'abord comme il le méritoit; mais sa réception à l'académie française, en 1760, fut l'époque d'un dénigrement presque universel. Il crut se faire remarquer, en criant contre ceux qui vouloient la suppression de divers abus; et au lieu d'opposer des faits et des raisons à ceux qui, dans leurs écrits, paroissoient vouloir sapper les fondemens de l'autel et du trône, il s'amusa à composer des discours où l'on trouve un grand nombre de passages plus ridicules les uns que les autres. Aussi Voltaire, qui se crut outragé, ne manqua-t-il pas de l'accabler de satires; les auteurs de l'Encyclopédie se crurent également obligés de soutenir le grand-prêtre de la philosophie. Dans son discours de réception à l'académie française, Pompignan eut la maladresse de plaider sa cause, et de se représenter comme une victime, un martyr de la religion. Un tel discours, qui peut-être n'auroit pas dû être prononcé dans une compagnie qui l'adoptoit, et où il y avoit alors beaucoup de philosophes, devoit déplaire à ceux-ci. Aussi vit-on éclore bientôt les *Quand*, les *Si*, les *Pourquoi*, et une foule d'autres satires qui n'étoient point de simples facéties; on y mêla les reproches les plus graves. Pompignan fut dénoncé au public comme n'ayant qu'une dévotion hypocrite; comme cherchant à plaire, par son discours anti-philosophique, à des personnes puissantes, qui pouvoient lui procurer de grandes places à la cour. On se trompoit: Pompignan, dans le silence de la retraite, se livroit à tous les exercices de piété; et bientôt ce littérateur se retira à Pompignan, où il passa le reste de sa vie. C'est dans cette terre qu'il mourut, le 1er novembre 1784, emportant les regrets de ses vassaux, dont il étoit le protecteur et le père. Ses ouvrages ont été recueillis en 6 vol. in-8°, 1784. Nous avons parlé de sa *Didon*; on a encore de lui des *Opéras*, dont quelques-uns ont eu du succès, tels que celui de *Léandre et Héro*, joué en 1730, et sa comédie des *Adieux de Mars*, représentée avec succès à la comédie italienne en 1735. Ses autres ouvrages poétiques sont ses *Odes sacrées*, qui, malgré le bon mot de Voltaire :

Sacrés ils sont, car personne n'y touche,

ne sont point des productions sans mérite. Nous n'avons rien eu de mieux depuis les Psaumes de Rousseau. On y rencontre des traits heureux, de la noblesse; quelquefois de la verve. Ses *Discours*, imités des Livres de Salomon, renferment de grandes vérités morales, rendues en général avec élégance et quelquefois avec énergie. Son imitation des *Géorgiques de Virgile* vint après la traduction de M. l'abbé Delille,

et lui est très-inférieure, si l'on en excepte quelques morceaux où la difficulté est vaincue avec le succès. Le *Discours* qui la précède est sagement écrit et plein de vues judicieuses sur l'agriculture. Son *Voyage du Languedoc* n'égale point, par la facilité, par la molle négligence du style, par l'enjouement, celui de Bachaumont et de Chapelle; la gaîté n'y est pas naturelle, mais il s'y trouve de beaux vers. Son *Eloge historique du duc de Bourgogne*, est un morceau d'éloquence qui nous retrace la noble simplicité des anciens. Ses *Dissertations*, sa *Lettre à Racine* le fils sur les tragédies de son père, ses *Discours académiques*, décèlent un jugement sain, un goût solide, un esprit nourri de la lecture des anciens. Quelques censeurs ont prétendu que son élégance étoit dépourvue de chaleur; mais quand même cette critique seroit juste, ne devoient-ils pas remarquer que la plupart de ses ouvrages ne comportoient point un style plus animé; que le sien est pur, correct, toujours adapté au sujet. Ses *traductions* en prose de quelques Dialogues de Lucien et des Tragédies d'Eschile, sont estimées; quoique ces dernières soient souvent peu conformes à l'original. Sa *Dissertation sur le Nectar et l'Ambroisie*, a de l'agrément et de l'érudition. L'auteur étoit familier avec les chefs-d'œuvres de l'antiquité. Il savoit les langues mortes, et connoissoit une partie des langues vivantes. Son érudition étoit aussi étendue que bien digérée; et les beaux arts qui tiennent à la poésie, tels que la peinture et la musique, ne lui étoient pas étrangers : il en jugeoit en connoisseur. Voltaire, son ennemi, en se plaignant de son zèle inflexible, rendoit justice à sa vaste littérature, et même à quelques-uns de ses vers. Il admiroit cette strophe de l'*Ode* sur la mort de J. B. Rousseau :

Le Nil a vu sur ses rivages,
De noirs habitans des déserts,
Insulter, par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissans! fureurs bisarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussoient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versoit des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

« Je n'ai guère vu de plus grande idée, dit La Harpe, rendue par une plus grande image, ni de vers d'une harmonie plus imposante. Je la récitai un jour à M. de Voltaire, qui y trouvoit tous les genres du sublime réunis. Je lui en nommai l'auteur, et il l'admira encore davantage. »

† II. POMPIGNAN (Jean-George LE FRANC de), prélat connu par ses mœurs irréprochables, son zèle et ses lumières, frére du précédent, né à Montauban le 22 février 1715, devint à 29 ans évêque du Puy. Appelé à l'archevêché de Vienne, il se plut à combattre constamment par ses écrits les incrédules et les ennemis de la foi. En 1789 la province de Dauphiné le députa à l'assemblée constituante, et le 20 juin il y conduisit la majorité du clergé dans la chambre du tiers-état. Bientôt après, il entra au conseil et devint ministre de la feuille des bénéfices. C'est alors qu'il reçut du pape une lettre qui l'engageoit à s'opposer de toutes ses forces à toute l'innovation relative au clergé. « Vous êtes plus propre qu'aucun autre, lui dit-il, à rendre le grand service que je vous demande. Vous avez déjà donné tant de preuves de votre zèle à défendre la sainte

doctrine. Mais le temps presse ; il n'y a pas un moment à perdre pour sauver la religion, le roi et votre patrie. Vous pourrez certainement engager sa majesté à ne pas donner cette fatale sanction. La résistance fût-elle pleine de danger, il n'est jamais permis de paroître un instant abandonner la foi catholique, même avec le dessein de revenir sur ses pas, quand les circonstances auront changé. » Pompignan ne put accéder à la demande de Pie VI, étant mort à Paris le 29 décembre 1790. Ses principaux écrits sont, I. *Essai critique* sur l'état présent de la république des lettres, 1743. II. *Instruction pastorale* de l'évêque du Puy, aux nouveaux convertis de son diocèse, 1751. III. Le *Véritable usage* de l'autorité séculière dans les matières qui concernent la religion, 1753. IV. *Questions* diverses sur l'incrédulité, 1753. C'est une seconde édition ; le style en est foible et sans intérêt. V. La *Dévotion* réconciliée avec l'esprit, 1753. VI. *Controverse* pacifique sur l'autorité de l'église, 1758. VII. L'*Incrédulité* convaincue par les prophéties, 1759, in-4°. Il y a aussi une édition de cet ouvrage en trois vol. in-12. VIII. *Instruction pastorale* sur la prétendue philosophie des incrédules modernes, 1763. IX. *Autre* sur l'hérésie, 1766, in-4°. X. La *Religion vengée* de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même, 1772. XI. *Défense* des actes du clergé de France concernant la religion, in-4°. XII. *Mandement* contre l'édition des OEuvres de Voltaire, 1781, in-8°. XIII. *Autre* portant défense de lire les OEuvres de J.-J. Rousseau et de Raynal, 1781, in-8°. On sait combien ces deux écrits lui attirèrent d'injures de la part des amis de ces trois écrivains. Il auroit dû distinguer ce qui étoit anti-religieux dans quelques-uns de leurs ouvrages, et ne pas les confondre tous dans sa proscription ; mais il faut convenir que cette distinction, sur-tout relativement à Rousseau et à Raynal n'étoit pas facile. XIV. *Oraison funèbre* de Marie Leczinska, reine de France. Elle fut prononcée à Saint-Denis, et l'auteur se plut à y comparer la religion de la princesse avec l'esprit d'incrédulité de son siècle. XV. *Lettres* à un évêque sur divers points de morale et de discipline, an 10, 2 vol. in-8°. Elles sont au nombre de huit et, adressées à l'évêque de Nantes. XVI. Il a laissé en mourant un *manuscrit* dogmatique et moral de la fin de l'homme et de la résurrection générale. Ces différens ouvrages ont été trop vantés par les amis de l'évêque du Puy, et trop déprimés par ses ennemis. Ce prélat, à la vérité, peu éloquent, écrivoit d'ailleurs avec pureté, et souvent avec élégance. Il unissoit à un esprit éclairé une ame compatissante ; et quoiqu'il eût beaucoup de zèle pour la religion, il ne fut point aussi intolérant que certains écrivains ont cherché à le peindre. Mallet-du-Pan, qui le blâme sur sa présidence de l'assemblée, lui a rendu cependant justice sur ses qualités personnelles, et en a tracé ce portrait : « En désapprouvant la foiblesse qu'eut l'archevêque de Vienne de fléchir devant les circonstances qu'il jugea impérieuses, on doit joindre l'éloge des vertus évangéliques dont ce prélat fut le modèle pendant quarante ans. Il est juste de rappeler qu'aucun ministre de l'église ne montra des mœurs plus austères, plus d'éloignement pour toutes espèces de mondanités, plus de

dévouement à ses devoirs, plus de science, plus de simplicité, plus de titres à la vénération dont il étoit l'objet dans le clergé. Il avoit passé sa vie à combattre la nouvelle philosophie ; et les injures de Voltaire contre lui sont, je pense, un correctif assez frappant de celle que lui valut sa conduite à l'assemblée nationale. Il ne fut pas assez en garde contre les illusions dont on l'avoit bercé en Dauphiné, et contre l'ascendant qu'on avoit pris sur lui. Elu par les états de sa province dans une assemblée commune des trois ordres, il reçut le mandat impératif de persévérer dans cette forme de délibération ; et la députation entière du Dauphiné lui donna l'exemple de respecter cet engagement jusqu'à ce qu'une loi les en déliât. »

POMPILIUS. *Voyez* NUMA.

POMPONACE (Pierre), *Pomponatius*), né à Mantoue le 16 septembre 1462, étoit de si petite taille, qu'il ne s'en falloit guère qu'il ne fût un nain ; mais la nature avoit réparé cette espèce d'injure, en lui accordant beaucoup d'esprit et de génie. Il enseigna la philosophie à Padoue et en plusieurs autres villes d'Italie, avec une réputation extraordinaire. Son livre *De Immortalitate animæ*, Bologne, 1516 et 1534, in-12, dans lequel il soutient qu'Aristote ne la croit point, et qu'on ne la peut prouver que par l'Écriture-Sainte et par l'autorité de l'église, fut vivement attaqué. Ce sentiment parut dangereux : on prit le cardinal Bembo pour arbitre. Ce prélat tâcha de justifier Pomponace, qui obtint une nouvelle permission de publier son livre. Il trouva des apologistes alors ; mais il lui resta encore beaucoup d'adversaires. Théophile Rainaud prétend que son ouvrage de l'Immortalité de l'ame fut condamné au feu par les Vénitiens, et qu'il fût désavoué par son propre père. Son livre *De Incantationibus*, Bâle, 1556, in-8°, n'excita pas moins de rumeur. On le mit à l'index. L'auteur veut y prouver que ce qu'on dit de la magie et des sortiléges, ne doit aucunement être attribué au démon ; mais en ôtant à la magie son pouvoir, il en donna trop aux astres ; il leur attribue tous les effets miraculeux, jusqu'à en faire dépendre les lois et la religion. On place la mort de ce philosophe en 1526. Il s'étoit fait cette Épitaphe :

Hic sepultus jaceo. Quare ? nescio ;
nec, si scis aut nescis curo.
Si vales, benè est : vivens valui.
Fortassè nunc valeo.
Si, aut non, dicere nequeo.

Les Ouvrages philosophiques de Pomponace furent recueillis à Venise, en 1525, in-folio, sous ce titre, *Petri Pomponatii opera omnia philosophica*. Cette édition est rare.

POMPONE. *Voyez* ARNAULD, VI *et* VII.

POMPONIA - GRÆCINA, dame romaine, fut un modèle d'amitié. Julie, niéce de l'empereur Claude, ayant été mise à mort parce que ses vertus faisoient ombrage à Messaline, son amie Pomponia passa 40 ans à la pleurer, à en porter le deuil, à nourrir sa douleur dans la solitude et l'éloignement de tous les plaisirs. La mort seule vint mettre un terme à son chagrin et à ses regrets.

I. POMPONIUS - ATTICUS, *Voyez* ATTICUS, n° I.

† II. POMPONIUS - MELA,

géographe de Mellaria dans le royaume de Grenade, florissoit dans le premier siècle de l'Église, et a publié une Géographie intitulée. *De situ orbis*, en trois livres, imprimée pour la première fois à Venise, en 1478, in-8°. Cet ouvrage est exact et méthodique, et l'auteur a su le rendre agréable par divers traits d'histoire. Plusieurs savans, entre autres, Vossius et Gronovius, l'ont enrichi de notes. la première édition est de 1471, in-4°; les meilleures sont celles de Leyde, 1646; in-12; de Gronovius, 1722, un tome en 2 vol. in-8°, qui se joint aux éditions *Cum notis variorum*. Les dernières sont de Leyde, 1748, 2 vol. in-8°, et Etonæ, 1761, in-4°, de Léipsick, 1807, 3 tom. en 7 vol. in-8°. Pomponius a été traduit en français, par Fradin; et ce traducteur a réuni au texte des notes historiques et critiques, Poitiers et Paris, 1804, 3 vol. in-8°.

† III. POMPONIUS-SECUNDUS (P.), poète latin, consul l'an 40 de Jésus-Christ, avoit fait plusieurs *Tragédies*, dont Pline et Quintilien font l'éloge; elles n'existent plus.

† IV. POMPONIUS-LÆTUS (Julius), nommé mal à propos Pierre de Calabre, né en 1425, à Amendolara, dans la haute Calabre, vint de bonne heure à Rome, où ses talens le firent distinguer; mais ayant été faussement accusé avec d'autres savans d'avoir conjuré contre le pape Paul II, il se retira à Venise. Après la mort du pontife, il revint à Rome, où il vécut en philosophe, suspect d'incrédulité. Il étoit enthousiaste de l'ancienne Rome. Il ne lisoit que les auteurs de la plus pure latinité, dédaignant l'Écriture et les pères. Il célébroit la fête de la fondation de Rome, et avoit dressé des autels à Romulus. Il ne donnoit à ses disciples que des noms d'anciens romains, au lieu de ceux qu'ils avoient reçus au baptême. Dans la chaleur de son zèle pour le paganisme, il disoit que « la religion chrétienne n'étoit faite que pour les barbares. » Il changea d'opinion et mourut chrétiennement en 1495, à l'hôpital, où son indigence l'avoit fait porter dans sa dernière maladie. C'étoit un homme d'un esprit singulier et d'une humeur assez bizarre. Rien n'étoit plus frugal que sa manière de vivre, ni plus simple que son habillement. Il étoit bâtard de la maison de Sanseverini, l'une des plus illustres du royaume de Naples. Ayant été sollicité plusieurs fois de venir demeurer dans la maison paternelle, il le refusa par cette lettre singulière: *Pomponius-Lætus, cognatis et propinquis suis; Salutem. Quod petitis, fieri non potest. Valete...* C'étoit en agir bien cavalièrement avec des parens qui n'avoient rien oublié pour lui donner une bonne éducation, et auxquels il étoit redevable des progrès qu'il avoit faits dans les sciences. On lui donne aussi les noms de *Julius Pomponius Sabinus* et de *Pomponius Fortunatus*. On a de lui, I. Un *Abrégé de la vie des Césars*, depuis la mort des Gordiens jusqu'à Justinien III, 1588, in-folio. Vossius dit qu'on y trouve bien des choses qui ne sont pas dans les historiens et que l'auteur avoit tirées des panégyriques anciens. II. Un livre *De exortu Mahumedis*, dans un recueil sur ce sujet, Bâle, 1533, in-fol. III Un autre *Des Magistrats romains*, Paris, 1549, in-4°. IV. *De sacer-*

dotiis, *de legibus*, *ad M. Pantagathum*, in-4°. V. *De romanæ urbis vetustate*, Romæ, 1515, in-4°. Il n'avoit fait ce livre que pour son usage particulier. On n'y voit ni la même pureté, ni la même élégance de style que dans ses autres productions. VI. *Vita Statii poetæ et patris ejus.* Ces deux vies sont dans l'Histoire des poètes de Gyraldi. VII. *De arte grammaticâ*, 1484, in-4°. C'est un abrégé d'un plus grand ouvrage que Pomponius avoit composé sur ce sujet, et qui est demeuré manuscrit. L'abrégé a été imprimé à Venise. VIII. Des *Editions* de Salluste, de Pline-le-Jeune et de quelques écrits de Cicéron. IX. Des *Commentaires* sur Quintilien, sur Columelle, sur Virgile, etc. etc. Pomponius-Lætus, ramassa les anciens manuscrits et les marbres antiques sur lesquels il y avoit des inscriptions. S'il fut louable en cela, on ne peut trop le blâmer d'avoir forgé lui-même des inscriptions, et d'en avoir fait passer de fausses pour des véritables. On prétend aussi que, dans son édition de Salluste, il changea beaucoup de choses, contre la foi des manuscrits. Sabellicus son disciple a écrit sa Vie.

I. PONA (Jean-Baptiste), mort à Vérone sa patrie en 1588, à la fleur de son âge, est auteur, I. D'un ouvrage critique qui a pour titre : *Diatriba de rebus philosophicis*, Venise, 1590. II. De *Poésies* latines. III. D'une Pastorale intitulée: *Il Tirreno*, etc.

† II. PONA (Jean), apothicaire de Vérone, qui vivoit dans le 16e. siècle, a écrit, I. *Plantæ, seu simplicia quæ in Baldo monte et in viâ ad Baldum reperiuntur, cum iconibus*, Veronæ, 1595, in-4°.; Antverpiæ, 1601, in-fol., avec l'*historia rariorum stirpium*, de Charles de l'Ecluse. *Editio altera, cui additæ sunt nonnullæ stirpes insignes ab Honorio Bello Vicentino in Cretâ observatæ*, Basileæ, 1608, in-4°. Le même ouvrage en italien, sous le titre de *Monte Baldo descritto*, Venise, 1617, in-4°. avec figures, II. *Del vero balsamo degli antichi*, Venise, 1623, in-4°; ouvrage qui a demandé des recherches et du travail.

† III. PONA (François), né à Vérone d'une famille noble et ancienne, en 1594, reçut le bonnet de docteur en médecine, à Padoue, à l'âge de 20 ans. Il se fit aggréger au collége des médecins de sa ville natale, et s'y distingua non-seulement par son habileté dans l'art de guérir, dans lequel il avoit de profondes connoissances, mais encore par son savoir dans les langues et les belles lettres. Ce furent ses talens qui lui ouvrirent l'entrée de plusieurs académies d'Italie, à qui il fit honneur. Il obtint même, en 1651, le titre d'historiographe de l'empereur Ferdinand III, mais il mourut vers 1652. On a de lui, I. *Medicina animæ, sive rationalis praxis epitome, selectiora remedia ad usum principum continens*, Vérone, 1629, in-4°. II. La *Lucerna di Eureta Misoscolo*, 1627, in-4°. C'est un entretien qu'il a avec sa lampe, laquelle, suivant les principes des pythagoriciens, étoit animée d'une ame qui avoit passé par plusieurs corps. Le nom d'*Eureta Misoscolo*, qui est le nom que l'auteur a pris dans plusieurs de ses ouvrages, signifie l'*inventeur*, ennemi de l'oisiveté. III. *Academico-Medica Saturnalia*, Vérone, 1632, in-8°. IV. L'*Ormondo*, Padoue, 1633, in-4°. ; c'est un roman : il a été

traduit en allemand. V. *La Messalina*, in-4°., autre roman. VI. Des *Tragédies* et des *Comédies*. VII. La *Galeria delle Donne celebri*, 1641, in-12. VIII. L'*Adamo*, *Poëma*, 1664, in-16. IX. *Della contraria forza di due belli occhi*, in-4°., etc.

* I. PONCE-PILATE. (*Voy.* PILATE.)

† II. PONCE, religieux de Cluni, fait abbé en 1109, se livra, dès-lors, au luxe le plus scandaleux. Il étoit presque toujours hors de son monastère, marchant avec un train superbe, étalant la magnificence d'un prince. Instruit des plaintes qu'on faisoit de tous côtés contre son gouvernement, il se rendit à Rome pour donner la démission de son abbaye au pape Honorius II, et se retira à Jérusalem. Mais s'ennuyant bientôt du séjour de la Palestine, il revint en 1125 en France, où ses partisans voulurent le faire passer pour un saint. Il profita de l'absence de Pierre le Vénérable, qui avoit été élu à sa place, pour entrer à Cluni avec quelques moines vagabonds et quelques laïcs armés. Il chassa le prieur Bernard, et ses moines qui se dispersèrent de côté et d'autre. Il se rendit maître de tout, obligea ceux qu'il y trouva, par les plus fortes menaces et les plus indignes traitemens, de lui prêter serment de fidélité, et chassa ou mit en prison ceux qui s'y refusèrent. Le pape l'excommunia et le fit enfermer dans une tour où il mourut peu de temps après. Cet homme turbulent et ambitieux, s'étant trouvé au concile de Rome en 1116, voulut y prendre le titre d'abbé des abbés ... Jean Cajetan, chancelier du pape, lui dit à cette occasion : « Les bénédictins de Cluni ont reçu leur règle de ceux du Mont-Cassin, c'est donc au chef de ceux-ci qu'appartient le nom que vous usurpez.

* III. PONCE (Jacquio) sculpteur français, distingué sous les règnes de François II, de Charles IX et de Henri III. Il y avoit plusieurs de ses ouvrages aux celestins de Paris ; on y remarquoit la colonne parsemée de flammes et accompagnée de trois génies portant des flambeaux, avec une urne qui renfermoit le cœur de François II. La composition de ce monument funèbre faisoit allusion à la devise *Lumen rectis*, qu'avoit prise ce prince. Le célèbre Primatice, en sa qualité de peintre ordonnateur des bâtimens du roi, en avoit donné les dessins ; ainsi que le constatent les mémoires de la chambre des comptes, où il est dit : « Payé à Ponce Jacquio, imager, la somme de 125 liv. à ly ordonné par le sieur Primadicis, sur ce qui lui est deu pour des ouvrages de son art, par lui faits à la sépulture du feu roy François second, que Dieu absolve. » On voyoit aussi de cet artiste, dans la même église, le tombeau en pierre et la statue de Charles Maigné, capitaine des gardes de la porte de Henri II. Son nom latinisé dans l'épitaphe, par *Carolus Maigneus*, a été souvent traduit par celui de *Charle Magne*, sans doute à cause des abréviations qui s'y trouvent. Il avoit également modelé la statue d'Albert de Carpi, si ridiculisé par Erasme dans l'enterrement séraphique ; *Exequiæ seraphicæ*. Tous les monumens précieux dont on vient de parler, sont conservés au musée impérial des monumens français. On ignore l'époque de la

naissance et celle de la mort de Ponce Jacquio, que l'on a souvent confondu avec Paul Ponce.

* IV. PONCE TRÉBATI (Paul), sculpteur florentin, vint en France vers l'an 1500, sous le règne de Louis XII, dont il fut le sculpteur. Il se distingua particulièrement dans l'exécution du tombeau en marbre de ce prince, dont il fut spécialement chargé par François Ier. Ce monument magnifique, qui avoit été élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, et que l'on voit au musée impérial des monumens français, par la perfection qu'il présente dans beaucoup de parties, peut être cité comme un chef-d'œuvre de l'art. On remarque dans ce superbe monument un grand goût de dessin et une grande force dans l'exécution. Les statues de Louis XII et d'Anne de Bretagne, représentées nues et couchées dans l'état de mort, sont très-étudiées et d'une grande perfection. Ces corps, effrayans par la vérité des expressions, sont posés sur un cénotaphe d'un excellent goût, et entourés de douze arcades, ornées d'arabesques les plus recherchées; ce qui contraste singulièrement avec le spectacle hideux de la mort. Dans ces arcades sont placés les douze apôtres, qui offrent encore des beautés dans le style et dans le choix des attitudes. Les quatre vertus cardinales, d'une grande proportion, grouppoient le monument. Le tout est posé sur un socle qui est orné de bas reliefs représentant les batailles données en Italie par les Français; l'entrée triomphante de Louis XII dans la ville de Gènes, et principalement la bataille d'Agnadel s'y font remarquer par la richesse de la composition et par la beauté de l'exécution; mais dans ces compositions, l'esprit du temps s'y fait toujours apercevoir. — On ignore l'époque de la mort de Ponce Trébati; on sait seulement qu'il mourut fort avancé en âge, et qu'il fut employé comme sculpteur à la décoration du palais de Fontainebleau.

* V. PONCE (Nicolas), graveur de Paris, né en 1746, élève de Delaunay, a *gravé* d'après Cochin les vignettes de l'Arioste, quelques autres d'après le Barbier pour les œuvres de Gessner, les *portraits* des illustres françois, et divers autres morceaux.

† VI. PONCE DE LAZARE, gentilhomme du diocèse de Lodève, dans le 12e. siècle, après avoir été long-temps le fléau de sa province par ses brigandages et ses violences, prit la résolution de faire une pénitence aussi éclatante, que ses crimes avoient été publics. Sa femme, charmée de son dessein, entra dans un monastère. Après avoir vendu tous ses biens, il alla avec ses six compagnons à Saint-Jacques en Galice, et fit avec eux, selon la coutume de ce temps-là, divers autres pélérinages. Ils s'arrêtèrent ensuite dans un lieu appelé *Salvanes*, qu'Arnauld du Pont, seigneur de cet endroit, lui donna: ils y bâtirent des cabanes; et le nombre des disciples de Ponce s'étant augmenté, ils embrassèrent la règle de cîteaux en 1136. Pierre, abbé de Mazan, leur donna l'habit, et choisit Adémare, l'un d'entre eux, pour leur abbé. Ponce ne voulut d'autre rang que celui de frère convers, et mourut en odeur de sainteté. — On ignore l'époque de sa mort.

† VII. PONCE DE LA FUENTE

(Constantin), Pontius Fontius, chanoine de Séville, docteur en théologie de la faculté de cette ville, et prédicateur de l'empereur Charles-Quint, embrassa le protestantisme, et en devint l'un des plus ardens sectateurs. Il fut arrêté par ordre du saint-office, et n'échappa au supplice que par la mort qu'il se donna, dit-on, en 1559 : son effigie fut portée à l'Auto-da-fé, et livrée aux flammes. Ponce avoit composé en latin des *Commentaires sur l'Ecclésiaste*, *les Proverbes*, *le Cantique des Cantiques*, et d'autres *ouvrages* que l'inquisition d'Espagne mit dans son *Index* sans aucune réserve. Le martyrologe des protestans fait mention de lui.

† VIII. PONCE DE LÉON (Basile), canoniste et théologien de Grenade, d'une famille illustre, prit l'habit religieux de l'ordre des ermites de Saint-Augustin. Il professa la théologie et le droit canon à Alcala, avec une grande réputation. Ses principaux ouvrages sont, I. *De sacramentis Confirmationis et Matrimonii*, in-folio. II. *De Impedimentis matrimonii*, in-4°. III. *Diverses questions tirées de la théologie scholastique et de la positive*, en latin, etc. Il mourut en 1629 à Salamanque, où il avoit été chancelier de l'université.

* IX. PONCE DE LÉON (Gonzalve-Marin), écrivain de Séville, contemporain du précédent, très habile dans la langue grecque, a *traduit* en latin les Œuvres de Théophane, archevêque de Nicée, et le Physiologue de St. Epiphane. Ses traductions sont aussi élégantes que fidèles. On a de lui encore d'autres ouvrages.

* X. PONCE DE SANTA CRUZ (Antoine), né à Valladolid, ville d'Espagne, dans la vieille Castille, étudia la médecine dans sa patrie, et y remporta les honneurs du doctorat. La célébrité qu'il s'acquit dans la première chaire de médecine de sa patrie, lui fit obtenir l'emploi de premier médecin de Philippe IV, roi d'Espagne, qui le gratifia d'une riche abbaye dans le territoire de Burgos. Ce médecin mourut en 1650, âgé de près de 80 ans. Les ouvrages qu'il a laissés sont, I. *De las causas y curacion de las febres con secas pestilenciales*, Valladolid, 1600. II. *Opera in Avicennam*, Matriti, 1622, 1637, 2 vol. in-fol. III. *Opuscula medica et philosophica*, ibid., 1624 in-fol. IV. *In libros Galeni de morbo et symptomate*, ibid., 1637, in-folio.

* I. PONCET (Maurice), docteur en théologie dans l'université de Paris, bénédictin profès en l'abbaye de Saint-Père, à Melun sa patrie, et curé de Saint-Aspais, en la même ville, et puis de Saint-Pierre-des-Arcis, à Paris, fut un des célèbres prédicateurs du 16e siècle; il prêcha avec la plus grande hardiesse contre les désordres de la cour de Henri III, et faillit à être victime de son zèle. On a de lui quelques livres de piété, des *Sermons*, des *Oraisons funèbres*, peu estimés.

* II. PONCET. (*Voy.* RIVIÈRE.)

* PONCHARD (Julien), né en Basse-Normandie, dans un village proche de Domfront, eut la principale direction d'un *Journal littéraire*, qui a été continué après sa mort. Il savoit l'hébreu, le grec et le latin, étoit versé

dans la philosophie et la théologie : il devint membre, en 1701, de l'académie des inscriptions, et trois ans après il remplit la chaire en langue grecque au collége royal. On a de lui, I. *Discours* sur l'antiquité des Egyptiens. II. Un autre sur la *magnificence du peuple romain*, inséré dans les Mémoires de l'académie. III. *Histoire universelle*, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre, en manuscrit. Ponchard mourut en 1705, âgé de 49 ans.

* I. PONCHER (Etienne), fils d'un officier au grenier à sel de Tours, d'abord chanoine de Saint-Gatien et de Saint-Martin de cette ville, fut ensuite évêque de Paris en 1503. Son mérite lui procura les places de garde des sceaux en 1512 ; d'ambassadeur de France à la cour d'Espagne en 1517 ; puis à celle d'Angleterre en 1518, avec l'amiral de Bonnivet ; enfin, l'archevêché de Sens en 1519. Egalement ferme et prudent, il soutint en présence de Louis XII et de la reine son épouse qui n'aimoit pas à être contredite, le parti des Vénitiens qu'on avoit abandonnés ; mais la passion du roi contre ces républicains et l'autorité de la reine l'emportèrent sur ses sages conseils. Poncher étoit aussi recommandable par son intelligence dans les affaires, que par ses vertus épiscopales. Il mourut à Lyon le 24 février 1524, à 78 ans. On a de lui des *Constitutions synodales*, publiées en 1514.

† II. PONCHER (François), neveu du précédent, succéda à son oncle dans l'archevêché de Paris en 1519. Il se brouilla avec la duchesse d'Angoulème, mère du roi François Ier, cabala contre elle, voulut lui faire enlever la régence, et manœuvra sourdement en Espagne en 1525, pour prolonger la prison du roi. Cette atrocité le fit enfermer à Vincennes, où il finit sa vie en 1532. Il a composé des *Commentaires sur le Droit civil*, qui l'ont fait moins connoître que sa perfidie. Il y a eu aussi un Louis PONCHER, conseiller au Parlement, lequel mourut en 1521, dont on voit le mausolée en marbre et les statues en albâtre au musée impérial des monumens français. Claude-François PONCHER, doyen des maîtres des requêtes, mort sans enfans en 1770, âgé de 82 ans, fut le dernier rejeton de cette famille.

† PONCINS (N* Montagne, marquis de), né en Forez, s'est fait connoître par des écrits bizarres, qui annoncèrent en lui le cœur d'un bon citoyen uni à une imagination peu réglée. Il a publié un ouvrage intitulé : *Le grand OEuvre de l'Agriculture*, 1779, in-12. Poncins, réfugié dans une maison de campagne près Lyon pendant le siége de cette ville, y fut tué en 1793.

† PONÇOL (l'abbé Henri-Simon-Joseph-André de), né en 1730, à Quimper en Bretagne, et mort au château de Bardy dans l'Orléanais, le 13 janvier 1783, littérateur estimable, avoit été jésuite. Il a publié deux ouvrages très-bien accueillis. L'un parut en 1776, in-12, sous le titre d'*Analyse des Traités des bienfaits et de la clémence de Sénèque, précédé de la Vie de ce philosophe*. Cette Vie, dans laquelle le portrait de Sénèque est un peu flatté, offre des observations judicieuses et des discussions ap-

profondies. Diderot en parle avec éloge dans son Essai sur les règnes de Claude et de Néron ; l'autre ouvrage a pour titre : *Code de la Raison ou Principes de Morale*, Paris, 1778, in-12, demandé à l'auteur par le comte de Saint-Germain. C'est une suite de maximes et de faits propres à former les mœurs. Ce Code n'est pas sans intérêt, mais on y désireroit un peu plus d'ordre. L'abbé de Ponçol a laissé quelques manuscrits considérables, entre autres une *Traduction de Martial*, qui mériteroit d'être imprimée. L'ouvrage est en 6 vol. in-fol. d'environ 600 pages chacun. Le texte s'y trouve à côté et en regard de la traduction ; l'auteur en a fait la collation sur les manuscrits et les meilleures éditions ; il en a noté toutes les leçons et les variantes, et il l'a éclairci par un choix de notes très-curieuses, ni trop courtes, ni trop longues, tirées de tous les commentateurs, ou fruit de ses recherches particulières. Il les a rejetées à la fin de chaque livre ; il a séparé des épigrammes décentes les épigrammes obscènes, comme dans l'édition du dauphin, par Collesson, dont il a inséré toutes les médailles dans son manuscrit : il a traduit ces dernières comme il convenoit à un ami des mœurs qui avoit publié des principes de morale. Le manuscrit est terminé par les imitations et traductions des épigrammes de Martial, en vers français qu'il a pu rassembler ; par une traduction des meilleures épigrammes latines, anciennes et modernes, avec le latin en regard et des notes ; par un traité complet de l'Epigramme, qu'il a su rendre intéressant par un bon choix d'épigrammes françaises citées pour exemples ; enfin par un *errata* de près de 300 fautes qu'il a relevées dans l'édition de Martial, qui passoit pour la plus correcte ; celle de l'abbé Le Mascrier. Il y a aussi du même auteur un septième volume du manuscrit contenant la traduction d'un choix des meilleures épigrammes de Martial, avec le texte à côté, et des notes pour les colléges, dans le genre du *Dilectus Epigrammatum* de Port-Royal. Tous ces manuscrits sont de la main de l'auteur et d'une écriture nette et facile à lire. Il s'étoit retiré au château de Bardy, près d'Orléans, pour se livrer entièrement à cette traduction ; elle est le fruit de douze années de travaux. C'est dire assez qu'il y a mis le soin qu'on met à un ouvrage majeur, sur lequel on veut fonder sa réputation. Il l'avoit entièrement terminée et mise au net avant de mourir ; il avoit même fourni son manuscrit à la censure, puisqu'on y voit en tête l'approbation de M. de Sancy, censeur royal. L'auteur, après avoir obtenu cette approbation, vendit son manuscrit 3600 liv. ; le tiers de la somme lui avoit déjà été payé, et l'impression étoit déjà commencée, quand des circonstances particulières vinrent l'arrêter ; ce qui fut cause qu'il reprit son manuscrit. L'abbé de Ponçol étant mort peu d'années après (en 1783), la révolution ensuite étant survenue, le manuscrit étoit resté entre les mains de son frère l'abbé de Loudres, jusqu'au moment où M. Eloi Johanneau, secrétaire perpétuel de l'académie celtique en fit l'acquisition dans l'intention de s'en rendre éditeur.

† PONCY DE NEUVILLE (Jean-Baptiste), né à Paris, mort le 27 juin 1737, âgé de 39 ans, pris

l'habit de jésuite, qu'il quitta après s'être distingué dans cette compagnie. Se trouvant dans le monde sans ressource, il cultiva le talent de la chaire et celui de la poésie. Il remporta jusqu'à sept fois le prix à l'académie des jeux floraux de Toulouse; il a en outre fait imprimer plusieurs pièces de vers dans les journaux, entre autres dans le Mercure; plusieurs pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue une *tragédie* de Judith qu'il donna à Saint-Cyr en 1726, et lui procura de puissans protecteurs; et ensuite il a composé une comédie intitulée : *Damoclès*, représentée au collége des jésuites de Mâcon, où il professoit. On la trouve dans le cours des sciences du P. Buffier. De tous ces discours, le plus connu est le *Panégyrique de Saint-Louis*, prononcé en présence de l'académie des sciences et belles-lettres.

* POND (Arthur), peintre et graveur anglais, né vers l'an 1710 environ, *grava*, conjointement avec Knapton, dans le goût du crayon et du lavis, plusieurs *planches* d'après les dessins des plus célèbres artistes. On y remarque beaucoup d'intelligence. Il a aussi *gravé* son portrait et celui du docteur Méad, savant médecin anglais, dans la manière de Rembrandt.

* PONGILUP (Herman ou Arman), enthousiaste infecté des principes des pauliciens, et membre de la secte des bagnolistes, ainsi nommés de la ville de Bagnols en Provence, où ils avoient établi leur résidence. Pongilup vivoit à Ferrare dans une telle réputation de piété, qu'à sa mort, arrivée en 1269, il fut enterré avec une pompe extraordinaire dans la cathédrale de cette ville. On l'honora long-temps comme un saint, et on lui attribua même des miracles; mais les *inquisiteurs de la méchanceté hérétique* épluchèrent si bien après sa mort ses maximes et ses mœurs qu'ils découvrirent, au bout de plusieurs années, son impiété, et qu'on en instruisit le public. On détruisit son tombeau l'an 1300, et ses ossemens furent brûlés et jétes au vent par ordre de Boniface VIII. Muratori rapporte les actes judiciaires de cet événement dans ses *Antiq. ital. med. ævi*, et il prouve que les savans qui ont regardé Pongilup comme le fondateur de l'ordre des fratricelli, sont évidemment dans l'erreur. (*Voyez* MOSHEIM, Hist. eccles. pag. 230 § et notes.)

PONIATOVIA (Christine), fille d'un moine apostat de Pologne, se rendit fameuse par ses visions et ses extases. Étant au service de la baronne d'Engelking en Bohême, elle eut, dit-on, en 1627 et les deux années suivantes, des visions extraordinaires touchant le rétablissement de l'église . quelques personnes crédules et superstitieuses y ajoutèrent foi. Au commencement de l'année 1629, ayant paru morte, elle ressuscita et n'eut plus de révélations. Elle mourut tout de bon en 1644. Les délires de cette visionnaire parurent recueillis avec ceux de Kotter, à Amsterdam, 1657 et 1665, in-4°. *Voy.* KOTTER.

† PONIATOWSKI. *Voy.* STANISLAS-AUGUSTE.

† I. PONS (Jacques), de Lyon, médecin ordinaire du roi, vivoit en 1596, et publia un Traité *sur*

lès dangers et les abus de la saignée, ainsi qu'un sommaire traité *sur les Melons*, Lyon, 1586, in-8°, et 1586, in-16. Son neveu Claude PONS, aussi médecin, établit dans un écrit imprimé en 1600, que la thériaque de Rome et de Venise étoit préférable à celle qui se faisoit à Lyon.

II. PONS (Jean-François de), issu d'une ancienne noblesse de Champagne, né en 1683 à Marly près de Paris, fut nommé à un canonicat de la collégiale de Chaumont. Ce bénéfice lui ayant été disputé, il composa un mémoire ingénieux, solide et bien écrit, qui lui fit gagner son procès en 1709. Ce succès fut suivi, peu de temps après, de la démission volontaire de son canonicat, qu'il quitta pour s'établir à Paris. Il se lia d'amitié avec Houdard de la Mothe qu'il défendit contre Mad. Dacier. Cette illustre savante fut traitée par lui avec la même vivacité qu'elle avoit montrée contre la Mothe. L'abbé de Pons nuisit à ce bel esprit par l'excès de son zèle ; et parmi les épigrammes qui pleuvoient sur les deux partis, il en eut quelques-unes pour son compte. Voici une des plus connues, par Gacon :

L'abbé de Pons, ce petit homme,
Vante la Mothe et le renomme
Grand poëte, grand écrivain ...
Tout est géant aux yeux d'un nain !

On l'appeloit *le Bossu de la Mothe*, sobriquet dont il ne faisoit que rire. Dès l'âge de quinze ans on s'étoit aperçu d'un déplacement peu considérable d'une de ses vertèbres. Ce dérangement venant à croître peu-à-peu, l'abbé de Pons fit venir secrétement un chirurgien, et se fit passer avec force et à plusieurs reprises, un rouleau de bois le long de l'échine ; s'imaginant qu'une opération aussi bizarre rétabliroit ses vertèbres dans leur état naturel ; mais elle augmenta au contraire la difformité de son dos pour le reste de sa vie. Il étoit le premier à plaisanter sur cette disgrace. Il mourut, en 1732, à Chaumont, où il s'étoit retiré dans le sein de sa famille. Melon a publié à Paris, en 1786, les *OEuvres de l'abbé de Pons*, in-12, précédées de son éloge historique. Ce qu'il y a dans ce recueil, est le *Factum* dont nous avons parlé ; un nouveau *Système d'éducation*, et quatre *Dissertations sur les langues*, et sur la langue française en particulier. On voit de l'esprit et du brillant dans les écrits de l'abbé de Pons ; mais un style affecté, et tous les défauts de la Mothe, dont il n'avoit pas le mérite. Ce qu'il y a de singulier, c'est que personne n'écrivoit plus facilement que lui, quoique d'un style très-recherché. Ce qui étonne davantage, c'est qu'il parloit comme il écrivoit, et avec la plus grande rapidité.

* III. PONS DE BALAZUC, seigneur du Vivarais, l'un des plus notables croisés, a laissé des *Mémoires* sur la première croisade, qui ont été continués par Raymond de Agiles, chanoine du Puy, et imprimés dans le recueil de Bougars.

* PONSIGNON (Étienne), né à Dun, en Berri, en 1706, entra de bonne heure chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Vannes, devint profès de l'abbaye de Beaulieu, le 9 juin 1722, et mourut dans l'abbaye de Moiremont, le 27 décembre 1782. Il est auteur d'un ouvrage assez estimé, intitulé : *le Pasteur*

instruit de ses obligations, ou *l'Institution des curés*, Paris, 1765, 3 vol. in-12.

I. PONT (Pierre du). *Voyez* PONTANUS, n° IV.

II. PONT (Louis du), jésuite de Valladolid en Espagne, enseigna la philosophie et la théologie avec réputation. Il mourut, en 1624, à 70 ans. Ses *Méditations* pleines d'une piété onctueuse, ont été traduites en français, Paris, 1683, 3 vol. in-4°. et 6 in-12. Le P. Brignon les a fait réimprimer en meilleur français, en 1702, 3 vol. in-4°. et 7 in-12. Le P. Nicolas Frison en a donné un bon abrégé, Châlons, 1712, 4 vol. in-12. La vie de ce jésuite a été écrite par le P. Cachupin.

† PONT-DE-VESLE (Antoine de Ferriol, comte de), gouverneur de la ville de Pont-de-Vesle en Bresse, intendant général des classes de la marine, et ancien lecteur du roi, né en 1697, d'un président à mortier au parlement de Metz, et d'une sœur du cardinal de Tencin, mourut à Paris le 3 septembre 1774. Ses parens le destinoient à la magistrature, et, en sa qualité de chansonnier, il n'avoit que peu de vocation pour l'étude des lois; cependant, dit encore son historien, il souffrit qu'on lui achetât une charge de conseiller au parlement; mais, plus le terme de sa réception approchoit, plus son dégoût augmentoit. « On croit devoir rapporter une anecdote à ce sujet, qui sert à donner une idée de la gaieté de son caractère. Il attendoit le procureur-général, auquel il venoit demander des conclusions; il étoit dans une chambre attenante au cabinet où ce magistrat étoit enfermé. Pour charmer l'ennui de l'attente, il se mit à répéter la danse du chinois de l'opéra d'*Issé*, qu'on donnoit alors, et il l'accompagnoit de grimaces propres à cette danse. Tout à coup le cabinet s'ouvrit, et le procureur-général fut un peu étonné de la posture grotesque où il trouva le candidat. Comme, malgré la gravité de sa charge, il étoit homme de bonne compagnie, il se mit à rire, et la conversation se passa en plaisanteries. » Ce petit événement eut cela d'heureux, qu'il acheva de convaincre Pont-de-Vesle, de son peu d'aptitude à une profession sérieuse; il déclara à ses parens qu'il ne pouvoit se résoudre à endosser la robe: ils se rendirent à ses raisons, et lui achetèrent la charge de lecteur du roi, office qui lui convenoit d'autant mieux que le roi n'avoit pas besoin de lecteur. Il passa presque toute sa vie dans une douce inaction; il en fut tiré pendant quelque temps, par un ami puissant, avec lequel il a vécu pendant plus de cinquante ans dans la plus grande liaison. On le força d'accepter la place d'intendant général des classes de la marine, qu'il remplit avec autant d'exactitude que d'intelligence; c'étoit un homme d'esprit, mais souverainement ennuyeux. Il n'en fut pas moins, pendant trente ans, l'amant de madame du Deffant, si célèbre dans le dernier siècle, par l'enjouement et la malignité de son esprit, par ses bons mots et la vivacité de ses plaisanteries. Il est probable que madame du Deffant qui, par ses tracasseries et ses malices, avoit banni de sa maison la plupart de ses amis, n'avoit conservé aussi longtemps Pont-de-Vesle, que parce qu'il étoit peu désiré ailleurs. Mais il paroît qu'ils étoient

sans illusions l'un sur l'autre : on peut du moins le conjecturer par par cette conversation qui eut lieu entre eux dans l'une des dernières années de leur vie, et qui peint assez bien les mœurs de ce siècle ; « Mon cher Pont-de-Vesle, voilà bien trente ans que nous sommes liés ensemble. — Oui, madame ; — et notre amitié, pendant tout ce temps-là, n'a pas pas été troublée par le moindre orage. — Non, madame. — C'est pourtant singulier. — Oui, madame. — Mais ne seroit-ce pas parce que nous ne nous sommes jamais aimés ? — Cela est fort possible, madame. » Et en effet, mademoiselle de Sommery racontoit qu'allant voir madame du Deffant dans les derniers jours de la vie de Pont-de-Vesle, elle fut fort surprise de la trouver hors d'état de lui répondre sur la maladie de son ami. Madame du Deffant sonna aussitôt sa femme-de-chambre : « Eh bien, mademoiselle, comment va-t-il ? — Je n'en sais rien, madame. — Comment ! vous n'en savez rien ? il faut y aller tout de suite. » La femme-de-chambre revint bientôt.... « Il va fort bien, madame. — Ah ! tant mieux. — Il étoit couché sur un canapé, et m'a reconnue. — Bon. — Oui, madame, sitôt qu'il m'a aperçue, il a remué la queue. — Comment ? qu'est-ce que vous dites donc là, mademoiselle ? — Mais, madame, ne m'avez-vous pas envoyée savoir des nouvelles de Médor ? » La pauvre femme-de-chambre qui, sans doute, connoissoit bien sa maîtresse, n'avoit pas supposé, lorsque Pont-de-Vesle étoit mourant, qu'elle pût avoir d'autre inquiétude que sur son chien malade. Pont-de-Vesle avoit du talent pour le genre dramatique ; et ce fut par la pièce du *Complaisant* qu'il débuta dans la carrière du théâtre ; cette comédie, malgré tous ses défauts, n'est pas, à beaucoup près, sans mérite ; le dialogue en est facile et spirituel ; il s'y trouve une femme étourdie et dissipée qui n'a pas le sens commun, mais dont les discours étincellent de mots piquans, de traits fins et de réparties charmantes. Cette pièce de caractère est restée au théâtre. *Le Fat puni* qui suivit ce coup d'essai, se concilia un plus grand nombre de suffrages, par la raison qu'il réunissoit au mérite d'une intrigue bien conduite, celui d'un style vif, naturel et plein de traits ingénieux sans affectation. Il a eu aussi une très-grande part à la comédie du *Somnambule*, petite pièce qui eut beaucoup de succès, et qui n'a jamais quitté le répertoire de la comédie. On a encore de lui un grand nombre de *Chansons*, d'*Ouvrages de société* et de *Pièces fugitives*. Il avoit fait une collection presque universelle, d'ouvrages dramatiques, dont le catalogue a paru après sa mort, in-8°. Il étoit frère du comte d'Argental, et neveu de Ferriol, ambassadeur à Constantinople, qui fit peindre les figures des Levantins. Il en fit graver cent estampes, avec l'explication, en 1715, in-fol. Il doit y avoir trois estampes doubles en grandeur, qui manquent quelquefois : ce sont le *Mariage*, *l'enterrement des Turcs*, et la *danse des Dervis*. Les tableaux originaux étoient chez le comte de Pont-de-Vesle, d'où ils passèrent chez le prince de Conti.

* PONTALAI (Jean de), comédien à Paris du temps de François premier, et de plus directeur de la troupe dite *des Enfans sans souci*, étoit auteur des mo-

ralités, farces ou mystères qu'il faisoit jouer. Antoine Du Verdier, dans sa bibliothèque, dit qu'ayant donné l'idée au gouvernement d'une imposition d'un denier tournois sur chaque mannequin de poissons arrivé à la halle, Pontalais conçut un tel chagrin d'être l'auteur de cette contribution onéreuse, que, pour en marquer son repentir, il voulut être enterré dans l'égoût qui recevoit l'eau de cette marée. Du Verdier, qui a recueilli ce conte populaire, a confondu Jean de Pontalais avec Jean Alais, qui fut l'inventeur de cette contribution ; lequel a contribué à la fondation de l'église de Saint-Eustache. Auprès de cette église étoit une grande pierre au-dessus de l'égoût de la pointe Saint-Eustache ; cette pierre servant de pont, étoit nommée *Pont-Alais*. De la ressemblance de ces noms est provenue l'erreur de Du Verdier. On rapporte de Pontalais plusieurs traits plaisans ; nous ne citerons que celui-ci : Le curé de Saint-Eustache prêchoit pendant que Pontalais faisoit battre la caisse devant cette église pour annoncer son spectacle : ce bruit couvroit la voix du prédicateur et l'incommodoit. Impatienté, il dit à ses auditeurs *qu'on aille faire cesser ce tambour ;* mais personne ne bougeoit. Le curé voyant qu'il n'étoit point obéi, descend de sa chaire et va dire à Pontalais : « Qui vous a fait si hardi de tambouriner pendant que je prêche ! » Pontalais répond au curé : *Et qui vous a fait si hardi de prêcher pendant que je tambourine ?* » Le prédicateur, piqué de cette insolence, prend son couteau, en perce le tambour auquel il fit une grande balafre, et se retira dans son église. Pontalais le suivit, lui enfonça le tambour percé sur la tête, et lui en fit une coëffure. Le curé crie et se plaint ; mais il ne put empêcher les ris que cette scène indécente et comique occasionna dans son auditoire.

PONTAC (Arnaud de), évêque de Bazas, natif de Bordeaux, d'une famille illustre, fut choisi par l'assemblée du clergé tenue à Melun l'an 1579, pour faire au roi Henri III des remontrances ; commission dont il s'acquitta avec dignité. Ce prélat mourut le 4 février 1605, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme qui possédoit bien les langues orientales. Les occupations de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour l'étude. On a de lui des *Commentaires* sur Abdias, 1566, in-4°, et d'autres *ouvrages*.

† I. PONTANUS (Louis), jurisconsulte de Cerreto, bourg d'Ombrie, protonotaire du saint siége, mourut de la peste à Bâle, pendant la tenue du concile, en 1439, à 30 ans. Son nom est plus connu que ses ouvrages.

† II. PONTANUS (Octavius), théologien et jurisconsulte, né à Cerreto, comme le précédent, se fit un nom par son esprit. Pie II l'envoya, en 1459, en qualité de nonce, pour régler les différens de Ferdinand, roi de Naples, et de Pandolfe Malatesta, seigneur de Rimini. Il fut envoyé à Bâle, et nommé cardinal ; mais il mourut dans ce voyage. On a de lui un volume d'*Epîtres*, et un autre de *Réponses* à des Consultations de droit. Ces ouvrages sont ignorés aujourd'hui.

† III. PONTANUS (Joannes-Jovianus), né à Cerreto en

1426, se retira à Naples, où il se fit connoître avantageusement. Il devint précepteur d'Alphonse le jeune, roi d'Aragon, duquel il fut ensuite secrétaire et conseiller d'état. Ce prince s'étant révolté contre son père, Jovianus le réconcilia avec lui. Mais Ferdinand ne l'ayant pas récompensé comme il croyoit le mériter, il lança contre lui un *Dialogue sur l'ingratitude*, et loua à l'excès Charles VIII, roi de France, son ennemi. Ferdinand, insensible à ces outrages, le continua dans ses charges. Ce bel esprit mourut, suivant Moreri, en 1503; d'autres disent en 1505. Il fit mettre, de son vivant, sur son tombeau une épitaphe fastueuse. Il corrigea et restaura le seul exemplaire qui fût resté de Catulle. On a de lui l'*Histoire des guerres* de Ferdinand Ier et de Jean d'Anjou, et un grand nombre d'autres *Ouvrages* en vers et en prose; tous écrits en latin assez pur, et recueillis à Bâle en 1556 : ils forment 4 volumes in-8°. On a séparément ses *Ouvrages* en prose, à Venise, 1518, 1519, 3 vol. in-4°, et ses productions poétiques, recueillies dans la même ville, 1533, in-8°. Ces deux recueils sont rares, et le premier l'est moins que le second. Ses *Œuvres* complètes, divisées en six parties, ont été publiées par les Juntes, Florence, 1520, 6 tomes en 3 vol. in-8°. Les *Histoires* de Pontanus manquent de fidélité; et le reste n'est pas trop bon. Son style est souvent obscur et enflé. Ses *Poésies* sont remplies d'expressions obscènes.

IV. PONTANUS ou DU PONT (Pierre), grammairien de Bruges, fut surnommé l'*Aveugle*, parce qu'il perdit la vue à l'âge de 3 ans. Ce malheur ne l'empêcha pas de devenir fort savant. Il enseigna les belles-lettres à Paris avec réputation, et publia plusieurs écrits qui lui firent honneur. Les principaux sont, I. Une *Rhétorique* et un Traité de l'*Art de faire des vers*. Il attaqua Despautère en quelques endroits. Pontanus étoit un philosophe tranquille, ennemi de la bassesse et de la flatterie, ami de la vertu, de la franchise et de la vérité. Il florissoit vers le commencement du 16e siècle.

*V. PONTANUS (Jean), enseigna la médecine dès l'an 1549, dans la nouvelle université de Kœnigsberg, et fut successivement premier médecin d'Albert, duc de Prusse, de Jean Frédéric et Jean Guillaume, ducs de Saxe. Il suivit ce dernier dans un voyage à Vienne, et mourut dans cette capitale en 1572. Les *ouvrages* qu'il a laissés n'ont été imprimés qu'après sa mort. I. *Epistola de lapide philosophorum*. Elle se trouve parmi les Opuscules chimiques, qui ont paru à Leyde en 1599, in-8°, et à Francfort en 1614, in 8°. II. *Methodus componendi theriacam et præparandi ambram factitiam*, Lipsiæ, 1604, in-4°, avec les conseils recueillis, par Jean Wittich. III. *De prodigiosis episcopi Spirensis jejuniis*, Bernæ Helvetiorum, 1604, in-4°, avec le *Traité* de Paul Lentulus, sur l'abstinence d'Apolline Schreier.

† VI. PONTANUS (Jacques), jésuite de Brug, ville de Bohême, enseigna long-temps avec un succès distingué les belles-lettres en Allemagne. Il mourut à Augsbourg en 1626, à 84 ans. On a de lui en latin, I. Des *Institutions poétiques*, in-8°,

1602. II. Des *Commentaires* sur les livres de Ponto et les Tristes d'Ovide, Ingolstadt, 1610, in-folio. III. Des *Commentaires* très-amples sur Virgile, Augsbourg, 1699, in-fol. IV. Des *Traductions* de divers auteurs grecs, et plusieurs autres *ouvrages* en prose et en vers. Ses productions personnelles sont très-foibles.

VII. PONTANUS (Roverus), religieux carme, mort en 1567, est auteur d'une *Histoire* en forme d'annales, sous le titre de *Rerum memorabilium libri quinque*, Cologne, 1559, in-folio. Ce livre embrasse les événemens depuis 1300 jusqu'à 1559; il y dévoile quelques faussetés de l'*Histoire* de Sleidan, et de celles d'autres auteurs hérétiques. Plusieurs écrivains ont cru que c'est une version de Gasp. Génépée, de Cologne.

† VIII. PONTANUS (Jean-Isaac), historiographe du roi de Danemarck et de la province de Gueldre, originaire de Harlem, naquit en Danemarck, où ses parens étoient allés pour quelques affaires, et mourut à Harderwick en 1640, à 69 ans, après y avoir enseigné la médecine et les mathématiques. Ses mœurs étoient pures, et son application infatigable. Des divers ouvrages dont il a enrichi la littérature, on n'estime que ceux d'érudition. Il étoit plus fait pour compiler que pour imaginer. Il se mêloit de poésies; mais il versifioit en dépit d'Apollon, et ses vers, imprimés en 1634, in-12, à Amsterdam, n'étoient que de la prose mesurée. Il avoit fait l'énigme suivante sur un trou, qu'il proposa aux savans :

Dic mihi quid majus fiat, quò pluria demas?

Scriverius répondit sur-le-champ :

Pontano demas carmina, major erit.

Ses écrits en prose sont, I. *Historia urbis et rerum amstellodamensium*, in-fol. 1611, ouvrage dans lequel il s'élève souvent contre la religion catholique. II. *Itinerarium galliæ Narbonensis* in-12, Leyde, 1606. III. *Rerum Danicarum historia, unà cum chorographicâ ejusdem regni urbiumque descriptione*, Amsterdam, 1631, in-folio. Cette histoire estimée va jusqu'en 1548. M. de Westphal, chancelier de Holstein, en a fait imprimer la suite dans le second tome de ses *Monumenta inedita rerum germanicarum*, etc., Léipsick, 1740. Cette suite de Pontanus comprend les règnes de Christian Ier, et des cinq rois suivans : l'éditeur rapporte dans sa préface plusieurs traits particuliers de la vie de Pontanus. IV. *Disceptationes chorographicæ de Rheni divortiis atque ostiis et accolis populis, adversùs Ph. Cluverum*, 1617, in-8°; livre savant et judicieux. V. *Observationes in tractatum de globis cælesti et terrestri, auctore Roberto Huesco*, Amsterdam, 1617, in-4°. VI. *Discussiones historicæ*, Amsterdam, 1637, in-8°. Il y traite principalement de la manière qu'il faut entendre ces mots, la *mer libre* et la *mer fermée*, contre Jean Selden, anglais. VII. *Historia geldrica*, Amsterdam, 1689, in-fol., avec une description chorographique de cette province. Cet ouvrage estimé a été traduit en flamand par Arnold Slichtenhorste, Arnheim, 1654, in-folio. VIII. *Origines francicæ*, in-4°, pleines d'érudition. IX. *Historia ulrica*, in-fol.; exacte. X. La *Vie de Frédéric II*, roi de Danemarck et de Norwége, pu-

bliée en 1737, par George Kyrsing, docteur en médecine, à Flensbourg.

* IX. PONTANUS (Jacques), né à Hermal, village sur la Meuse, entre Liége et Maestricht, mort en 1668, fut censeur des livres à Louvain, et approuva l'*Augustinus* de Jansénius ; ce qui lui attira de grands désagrémens ; alors il déclara qu'il n'avoit approuvé cet ouvrage que sur la réputation de l'auteur, et les instances des éditeurs ; mais qu'il étoit très-opposé aux sentimens de l'auteur : ce qui n'empêcha pas de soupçonner la sincérité de sa déclaration, avec d'autant plus de raison, qu'il donna par la suite son approbation à plusieurs ouvrages publiés pour la défense de Jansénius, et à la fameuse version du Nouveau Testament de Mons. Il fut suspendu de ses fonctions par Léopold, gouverneur des Pays-bas, et par le nonce du pape.

PONTAS (Jean), né à Saint-Hilaire-du-Harcouet, au diocèse d'Avranches, en 1638, vint achever ses études à Paris, et reçut les ordres sacrés à Toul, en 1664. Trois ans après il fut reçu docteur en droit canon et en droit civil. Péréfixe, archevêque de Paris, le fit vicaire de la paroisse de Sainte-Geneviève-des-Ardens. Il remplit cette place avec zèle pendant vingt-cinq ans, et fut ensuite nommé à celle de pénitencier de l'église de Paris. Ses lumières n'éclatèrent pas moins dans cette place que l'ardeur de sa charité. Il mourut le 27 avril 1728. Parmi les ouvrages qui font honneur à sa mémoire, on distingue, I. *Scriptura Sacra ubique sibi constans*, in-4°. Il y concilie les contradictions apparentes du Pentateuque. II. Un grand *Dictionnaire* des cas de conscience, dont la plus ample édition est en trois vol. in-folio. Il tient un juste milieu entre le rigorisme et le relâchement. On y trouve quelques décisions contradictoires, que son abréviateur Collet a tâché de concilier dans l'abrégé qu'il en a donné en deux vol. in-4°. Il est peut-être très-dangereux qu'un tel ouvrage fait pour les pasteurs et directeurs des ames, soit écrit en langue vulgaire. Ce détail de péchés et d'opinions opposées sur leur nature et leur griéveté, ne convient pas au simple peuple, et ne peut produire des fruits de piété. III. Des *Entretiens spirituels*, pour instruire, exhorter et consoler les malades. IV. Un grand nombre d'autres *Livres de piété*, qui prouvent qu'il étoit très-versé dans la lecture de l'Ecriture et des Pères.

† PONTAU (Claude Florimont Brossard de), entrepreneur et directeur de l'opéra-comique à Paris, y donna plusieurs pièces, l'*Heure du Berger*, le *Rival secrétaire*, *Arlequin Atys*, l'*Ecole de Mars*, l'*Art et la Nature*, le *Compliment*, le *Hasard*, l'*OEil du Maître*. Il travailla aussi de concert avec Pannard, Favart et Fagan à divers autres.

PONTAUT DE BEAULIEU. *Voy.* BEAULIEU.

PONTBRIANT (René-François de Breuil de), chanoine de Rennes, mort dans cette ville en 1767, esprit subtil et quelquefois trop métaphysique : son *Incrédule détrompé*, 1752, in-8°, et ses *Nouvelles vues sur le système de l'Univers*, Paris, 1751, in-8°, eurent quelques succès dans le temps.

I, PONTCHARTRAIN (Paul Phelypeaux, seigneur de) quatrième fils de Louis Phelypeaux, seigneur de la Vrillière, naquit à Blois en 1569. La famille de Phelypeaux, que certains généalogistes font remonter jusqu'au 13e siècle, n'étoit guère connue avant lui. Paul Phelypeaux, joignant à la facilité d'un très-heureux génie toutes les lumières d'une excellente éducation, entra dans les affaires dès 1588. Il se perfectionna sous Villeroy, et fut pourvu par Henri IV de la charge de secrétaire des commandemens de Marie de Médicis. Cette princesse, satisfaite de son zèle, lui procura celle de secrétaire d'état en 1610, peu de temps avant la mort de Henri IV. Dans les temps orageux de la régence, il fut d'un grand secours à la reine : les mouvemens des protestans furent réprimés par ses soins; enfin, le roi ayant été obligé d'armer contre eux, il le suivit en Guienne, en 1621. Il tomba malade au siége de Montauban, et alla mourir à Castel-Sarrazin, le 21 octobre de la même année. Sa place passa à son fils puîné, Raimond Phelypeaux d'Herbaut. Il mourut en 1629. On a de Paul Phelypeaux des *Mémoires* intéressans, la Haye, 1720, 2 vol. in-8°.

II. PONTCHARTRAIN (Louis Phelypeaux, comte de), petit-fils du précédent, naquit en 1643. Conseiller au parlement à l'âge de 17 ans en 1661, il fut nommé en 1677 premier président au parlement de Bretagne. Ayant contribué, par son génie conciliant, à calmer les agitations de cette province, il obtint la place de contrôleur général, en 1689, après la retraite de le Pelletier; devint ministre et secrétaire d'état en 1690, et chancelier en 1699. Lorsqu'il prêta serment, le 9 septembre de cette année, le roi lui dit : « Monsieur, je voudrois avoir une charge encore plus éminente à vous donner, pour vous marquer mon estime de vos talens, et ma reconnoissance de vos services. » Le nouveau chancelier protégea les sciences, et donna une forme meilleure aux académies des sciences et belles-lettres, qui eurent en lui un protecteur zélé. Après avoir rendu de longs services à l'état, il se retira, en 1714, à l'institution de l'oratoire. Louis XIV l'y alla voir. Il mourut à Pontchartrain, en 1727. — Son petit-fils, le comte de Maurepas, est mort sans postérité en 1781. *Voyez* Maurepas.

† PONTCHASTEAU (Sébastien-Joseph du Cambout, baron de), né en 1634, d'une famille ancienne, et petit-fils de la tante du cardinal de Richelieu, fut élevé d'une manière conforme à sa naissance. Il eut trois abbayes dès sa jeunesse. Ayant de l'esprit, des talens, des connoissances et l'art de plaire, il pouvoit aspirer aux plus grandes places; mais Singlin, directeur des religieuses de Port-Royal, lui inspira le dessein de se consacrer à la pénitence. Cette première ferveur ne fut pas de longue durée. Enfin, après divers voyages en Allemagne, en Italie et dans les différentes parties de la France; après plusieurs aventures; après avoir combattu long-temps contre ses penchans, il prit une résolution efficace de les réprimer. Les cardinaux de Richelieu et de Lyon, instrumens de sa fortune, étoient morts; et il disoit que Dieu avoit tué ces deux hommes pour le sauver. » Il se démit de ses bénéfices, disposa de son patrimoine, et ne se réserva que

200 écus de rente viagère sur l'hôtel-de-ville. Il fut reçu de nouveau à Port-Royal, après bien des instances, et s'y chargea en 1668, de l'office de jardinier, dont il fit pendant six ans toutes les fonctions. Obligé de sortir de sa retraite en 1679, l'évêque d'Alet l'engagea d'aller à Rome, où il agit avec zèle en faveur de ses amis de Port-Royal. Il se retira alors dans l'abbaye de Haute-Fontaine en Champagne; puis dans celle d'Orval, où il vécut pendant cinq ans dans la pénitence la plus austère. Quelques affaires de charité l'ayant rappelé à Paris, il y tomba malade, et y mourut le 27 juin 1699, regardé comme un homme pieux, mais d'un esprit ardent et inflexible. On fut fort étonné, à sa mort, de voir des ducs et pairs et des cordons-bleus aux funérailles d'un homme que l'on croyoit un pauvre honteux, tant il avoit soin d'éviter l'éclat. On a de lui, I. *La manière de cultiver les Arbres fruitiers*, Paris, 1652, in-12, sous le nom de *le Gendre*. II. Les deux premiers volumes de la *Morale pratique des jésuites*, Cologne, 1669, 8 volumes in-16, dont Arnauld a fait les six autres. On prétend que Pontchasteau fit exprès et même à pied, le voyage d'Espagne, pour y acheter le *Theatro jesuitico*. III. Une *Lettre* à Péréfixe, en 1666, en faveur de M. de Sacy, qui avoit été mis à la Bastille. IV. La *Vie de saint Thomas*, archevêque de Cantorbery, Paris, 1679, in-4°. V. Il a *Traduit* en français les Soliloques de Hamon, sur le Psaume 118.

PONTCOURLAY, *Voyez* WIGNEROD.

I. PONTE (Jacques de), peintre de l'école vénitienne, né en 1510, à Bassano, d'où il tira le surnom de *Bassan*, mourut dans la même ville à 82 ans. Elève de son père, peintre médiocre, il étudia les ouvrages du Titien; et ne quitta sa ville natale que pour aller vendre ses tableaux à Venise. Domicilié sur les bords de la Brenta, et jouissant d'une vue magnifique sur la campagne, il reproduisit dans ses *ouvrages* le genre champêtre, et celui de l'Histoire. Il manquoit de noblesse dans les sujets un peu relevés. Sa composition étoit bizarre et négligée, ses ordonnances monotones. Mais ces défauts étoient rachetés par un coloris vif, une grande beauté dans ses demi-teintes, et beaucoup de naturel. Le plus remarquable de ses tableaux est la *Nativité de Jésus-Christ*, où l'on admire la magie du clair-obscur. Les Sadeler et Corneille Visscher, ont beaucoup gravé d'après cet artiste. Il laissa quatre fils, qui furent ses élèves : les plus célèbres sont François, mort en 1594, à 40 ans, et Léandre, mort 29 ans après son frère, à l'âge de 65 ans. Ce dernier peignit supérieurement le portrait. Les deux autres, Jérôme et Jean-Baptiste, ont simplement copié les ouvrages de leur père.

* II. PONTE (Louis de), jésuite, né à Valladolid le 11 novembre, 1544, enseigna la philosophie et la théologie avec distinction, et fut ensuite recteur et maître des novices. Ses ouvrages sont, I. *Explication morale du Cantique des Cantiques*, en latin. II. *Méditations sur les Mystères de la foi*. III. *Traité de la perfection chrétienne*. IV. *Le directeur spirituel*, etc. Une grande partie des ouvrages de de Ponte, a été traduite en latin,

par le P. Trevinnio, jésuite. Les *Méditations*, ainsi que le *Traité du Sacerdoce et de l'Episcopat*, furent traduits en arabe, par le P. Fromage de la même société. Le P. J. Brignon, aussi jésuite, a donné une traduction française des ouvrages ascétiques de son confrère. Elle fut publiée à Paris, in-8°, en 1689, 1700 et 1703. Le P. Nicolas Frizon, en a fait un abrégé, qui fut imprimé à Châlons, en 1712, 4 vol. in-12. Le P. De Ponte mourut le 16 février, 1624.

* III. PONTE (Laurent de), napolitain, religieux de l'ordre des clercs-mineurs, né le 26 décembre 1575, fit imprimer in-fol. les trois tomes des *Commentaires* du livre de la Sagesse de Salomon. Il se propososit de compléter en 4 tomes l'explication de l'Evangile de saint Matthieu; mais la mort l'empêcha d'achever son entreprise. Il n'en parut que deux volumes. Parmi ses autres écrits, on remarque une *Vie de David* assez estimée. Ce religieux mourut en Espagne, au collége d'Alcala, le 26 octobre 1639.

* IV. PONTE (Jean-François de), chevalier napolitain, originaire de la côte d'Amalsi, avocat, puis conseiller et régent du grand conseil d'Italie, a publié, *Consiliorum*, 2 vol. *Decisiones supremi Itali consilii*, *regiæ cancellariæ*, *et Regiæ cameræ summariæ*, Neapoli, 1612, in-fol. *Repetitiones feudales*, *juris responsum super censurâ Venetâ*, Romæ, 1607, in-4°. *De potestate proregis napolitani*, *et collateralis consilii*, *regnique regimine*, Neapoli, 1621, in-fol. Ce dernier oüvrage fut réimprimé avec des additions par J. Baptiste Toro.

† PONTEDERA (Julien), natif de Pise, professeur de botanique à Padoue, au commencement du 18e siècle, y fit paroître I. *Compendium tabularum botanicarum*, *in quo plantæ* 272, *ab eo in Italiâ nuper detectæ recensentur*, Patavii, 1718, in-4°. II. *Anthologia*, *sive de floris naturâ libri tres*, Patavii, 1720, in-4° figures. III. *Antiquitatum latinarum*, *græcarumque enarrationes et emendationes*, Padoue, 1740, in-4°.

* PONTELONGO (François), mineur conventuel, né à Faënza, dans la Romagne, et mort dans cette ville le 23 octobre 1680, a écrit, I. *Logica ad mentem subtilissimi Scoti*, Bononiæ, 1647. II. *Philosophicarum disputationum pars prima*, Utini, 1653; *pars secunda*, Paduæ, 1662.

PONTÈVES. *Voyez* FLASSANS, II.

PONTHIEU (Adélaïde ou Adèle, comtesse de), a joué un rôle dans les croisades du temps de saint Louis. Cette princesse, injustement condamnée par son père, arrachée à son mari, vendue à un soudan, reconnue longtemps après, fut ramenée triomphante en sa patrie. Ses aventures ont fourni au commandeur de Vignancourt le sujet de son Roman d'Adèle de Ponthieu, imprimé en 1723; à de la Place, celui d'une Tragédie jouée en 1757; et à de Saint-Marc, celui d'un grand Opéra, représenté en 1772.

* PONTICO VIRUNIO ou VIRUMNIO, de Trévise, vivoit vers l'an 1490; il est auteur d'un *Commentaire* sur Stace, d'un autre sur Claudien, et d'un abrégé de

l'histoire d'Angleterre, qu'il composa en faveur de la famille Badoari de Venise, originaire de la grande Bretagne.

PONTIEN (Saint), pape après Urbain Ier, au mois de juillet 230, fut persécuté pour la foi de J. C. sous l'empereur Maximin. Il mourut, l'an 235, dans l'île de Sardaigne, où il avoit été exilé. On lui attribue deux *Epîtres* faites après coup.

* PONTIER (Gédéon), né protestant, se fit catholique, devint prêtre et protonotaire apostolique, et mourut en 1709. Il a fait plusieurs mauvais ouvrages, entre autres, le *Cabinet des Grands*, en 3 vol. in-12, imprimés à Paris, en 1680 et 1689. Les *Questions de la princesse Henriette de la Guiche, duchesse d'Angoulême sur toutes sortes de sujets, avec les réponses*, Paris 1688, in-12. Quoique ces livres fussent détestables, le président Cousin, ami de l'auteur, en a parlé avec éloge dans le Journal des savans.

† PONTIS (Louis de), seigneur de la terre de Pontis, dans le diocèse d'Embrun, né en 1583, d'un père distingué par sa valeur. Le fils entra jeune dans le régiment des gardes, sous Henri IV, et s'éleva par son mérite à divers emplois militaires. Louis XIII, lui donna une lieutenance dans les gardes, et ensuite une compagnie dans le régiment de Bresse. Ce prince l'engagea ensuite à acheter la charge de commissaire général des Suisses; mais mille obstacles s'opposèrent à sa fortune. Le cardinal de Richelieu, qui avoit vainement tenté de se l'attacher tout-à-fait, le traversa si fortement, qu'il ne put rien obtenir. Pontis, las de rouler sans cesse dans ce tourbillon, se retira au monastère de Port-Royal-des-Champs, après avoir servi 50 ans sous trois rois, et reçu 17 blessures. Il y mourut en 1670. Nous avons sous son nom des *Mémoires* curieux, imprimés à Paris, en 1676, en 2 vol. in-12. On y trouve quelques circonstances des guerres de son temps, des intrigues de la cour, et du gouvernement des princes sous lesquels il a servi. Ces Mémoires, recueillis des conversations de ce guerrier solitaire par Du Fossé, offrent encore quelques réflexions judicieuses. Mais on auroit souhaité que l'éditeur eût été moins diffus; qu'il eût retranché des faits qui semblent romanesques, les digressions, les complimens, les dialogues, les moralités triviales, les minuties. Les mécontentemens que l'auteur essuya à la cour, rendent ses *Mémoires* suspects lorsqu'il parle du cardinal de Richelieu et de quelques autres ministres. Mais le P. d'Avrigny et Voltaire, ont eu tort d'en conclure que Pontis n'a point existé. Sa famille étoit très-connue en Provence, et elle passoit ordinairement l'été à la terre de Pontis, et l'hiver à Digne. Quant à Pontis lui-même, tous ceux qui ont vécu avec les solitaires de Port-Royal, ne l'ont jamais regardé comme un être supposé. Son épitaphe se trouvoit auprès de la grille des religieuses de Port-Royal de Paris.

* I. PONTIUS (Paul), graveur, né à Anvers, et contemporain de Rubens, posséda au dernier degré la correction du dessin, la magie du clair-obscur, et toutes les qualités qui conviennent à son art. Particulièrement estimé de Rubens, il *grava* sous ses yeux

la plupart de ses chefs-d'œuvres; et c'est aux soins de ce fameux artiste que nous devons les ouvrages magnifiques, exécutés par Pontius d'après d'autres maîtres flamands. On distingue parmi ses nombreuses estampes, *Thomiris faisant plonger la tête de Cyrus, dans un bassin rempli du sang humain*, et *saint Roch imploré par plusieurs pestiférés*; ces deux morceaux passent pour ses chefs-d'œuvres. Le *Massacre des Innocens*, d'après Rubens; la *Vierge assise sous un berceau avec l'Enfant Jésus*; le *Christ dans le sépulcre*; les *Portraits* de plusieurs princes et grands d'Espagne, de Suède et de Pologne; la *Fuite de Joseph en Egypte;* l'*Adoration des rois*, sont tous des morceaux admirables. On a encore de lui, diverses *Pièces* sur les dessins des plus fameux peintres de son temps, qu'il seroit trop long d'énumérer. Pontius mourut au commencement du 18e siècle.

II. PONTIUS. *Voy.* PONCE II.

* PONTOPPIDAN (Eric), évêque de Bergen en Norwége. On lui doit une *Histoire de la réforme* en Danemarck, et une *Histoire naturelle* de la Norwége: cet ouvrage, instructif et curieux, a été publié à Londres en 1755, in-folio; suivant lui, la proportion entre la partie cultivée de ces contrées, et la partie inculte, étoit comme un à quatre-vingts. Cet auteur est mort au milieu du 18e siècle. — On ne doit pas le confondre avec son grand oncle, nommé aussi Eric PONTOPPIDAN, évêque de Drontheim, auteur d'une *Grammaire danoise* très-estimée.

* PONTORMO (Jacques Carucci, *dit*), peintre florentin, né en 1493, eut pour maîtres Léonard de Vinci, et André del Sarto: on prétend même que ce dernier, jaloux de ses progrès, le renvoya de son atelier. Michel-Ange vit ses ouvrages, et dit qu'il éleveroit la peinture jusqu'au ciel. La prédiction ne fut pas accomplie: Pontormo, sans cesse indécis et mécontent de lui-même, ne put jamais retrouver le genre qui avoit commencé sa réputation. Voulant imiter Albert Durer, il tomba dans un goût roide et gothique. Il ravit au Salviati l'entreprise de la chapelle de Saint-Laurent, y travailla douze ans, effaçant continuellement ce qu'il avoit commencé, sans pouvoir jamais s'assujétir à aucune méthode; et au lieu d'un chef-d'œuvre qu'on attendoit, on vit éclore un ouvrage au-dessous du médiocre. Le chagrin avança ses jours, et il mourut en 1536. Il s'étoit distingué par un grand caractère de dessin et un ton vigoureux de couleur. On ne connoit en France qu'un seul de ses *tableaux*: c'est un portrait dont la tête et la main sont d'un excellent pinceau; le dessin est précis et d'un bon caractère. Jules Bonasonne a gravé d'après lui, la *Nativité de saint Jean-Baptiste*. Cet artiste avoit les mœurs pures mais sauvages: il avoit fait construire une maison, dans laquelle il montoit par une échelle qu'il retiroit ensuite; il refusoit de travailler pour le Grand-Duc qui l'eût bien récompensé, tandis qu'il donnoit ses tableaux en paiement à des maçons.

† PONTOUX (Claude de), né à Châlons-sur-Saône, s'appliqua avec succès à la médecine. Il fit un voyage en Italie, et vint mourir dans sa patrie vers l'an 1579. On a de lui quelques mau-

vais ouvrages en vers et en prose. Ce sont des *Elégies*, des *Stances*, des *Odes ;* de petites Pièces dans le goût de celles qu'on appelle en latin *Basia*. Ses *Poésies* furent recueillies en 1579, in-16. On a encore de lui un recueil qu'il a intitulé : *Gélodacrie amoureuse*, 1596, in-16, contenant plusieurs *Aubades*, *Chansons gaillardes*, *Pavanes*, *Branles*, *Sonnets*, *Stances*, *Chapitres*, *Odes ;* cet ouvrage est moitié en vers, moitié en prose. Il n'y a rien dans tous ces différens écrits, qui flatte l'imagination et le goût; quoiqu'on y trouve beaucoup d'imitations de Pétrarque, d'Ortensio Lando, et de plusieurs autres poëtes d'Italie.

PONTS, *Voyez* Deux-Ponts.

PONTUS, *Voy.* Gardie, n.° I.

* PONZ (don Antonio), secrétaire du roi d'Espagne, membre des académies de Saint-Ferdinand et d'histoire de Madrid, des antiquités de Londres et des arcades de Rome; né dans le royaume de Valence en 1738, mort à Madrid en 1799. Avide de s'instruire dans les beaux-arts, et voulant en propager le goût parmi ses contemporains, il fit plusieurs voyages dans l'étranger, et séjourna quelques années à Rome et à Naples. De retour à Madrid, il parcourut toutes les Espagnes. Il publia, I. *Voyage en Espagne*, Madrid 1772 et suivantes, 13 vol. in-8°. Cet ouvrage est estimé : le premier volume fut traduit en français par Jean-Joseph Diez, professeur d'histoire à Gottingue, où il fut imprimé en 1775. Ce voyage a été aussi traduit en allemand et en italien. II. *Voyage hors de l'Espagne*, Madrid, 1785, 2 vol. in-8°.

* I. PONZIO (Pierre), né à Parme le 25 mars 1532, embrassa l'état ecclésiastique. Doué des plus heureuses dispositions pour les sciences et les arts, et sur-tout pour la musique, il fut appelé vers 1750 à Bergame, pour être maître de chapelle de la cathédrale : de-là il passa à Milan et retourna ensuite dans sa patrie, où il mourut en 1596. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Petri Pontii Parmensis Missarum liber primus*. II. *Missarum liber secundus, cumquinque vocibus nunc primùm in lucem editus*, Venetiis, 1581, in-4°. III. *Mottettorum cum quinque vocibus liber primus, nunc primùm in lucem editus*, Venetiis, 1582. IV. *Magnificat*, etc. *Modulationum liber primus*, Venetiis, 1584. V. *Missarum cum quinque vocibus liber tertius*, Venetiis, 1585; dédié par l'auteur au comte Marius de Bevilacqua de Vérone. VI. *Ragionamento di musica*, Parme, 1588, dédié à ce même comte, grand partisan de la musique. VII. *Psalmi vesperarum totius anni, secundùm Romanæ Ecclesiæ usum cum quatuor vocibus decantandi*, Venetiis, 1589. VIII. *Dialogo ove si tratta della theorica e practica di musica*, etc., Parme, 1595. Les interlocuteurs sont le comte Alexandre Bevilacqua, le comte Jordan Sarego et le comte Marc Vérité. L'ouvrage est dédié à l'académie philarmonique de Vérone. IX. *Hymni solemniores ad vespertinas horas canendi, quatuor vocibus noviter impressi*, Venetiis, 1596.

* II. PONZIO (Jean), de Parme, professeur de grammaire dans cette ville, sacrifia la plus grande partie de sa vie à l'éducation de plusieurs princes d'Italie, et mourut dans un âge avancé

vers la fin du 16e siècle. On a de lui, I. *In obitum serenissimæ Margaritæ Austriæ Farnesiæ epicedium, etc.*, Parmæ, 1586, in-4°. II. *Funebre carmen in obitum serenissimi Octavii Farnesii Parmæ et Placentiæ ducis II, his adduntur epigrammata, etc.*, Parmæ, 1586, in-4°. Il a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits sur la grammaire.

* III. PONZIO (Flaminio), de Lombardie, célèbre architecte du 16e siècle, né à Côme ou aux environs, exerça ses talens à Rome sous le pontificat de Paul V. Il construisit pour la famille Borghèse, à sainte Marie-Majeure, la chapelle appellée *Pauline*, remarquable et par la beauté des pierres et par la richesse de la sculpture. La sacristie de cette basilique fut élevée sous sa direction. Au palais Quirinal, le grand escalier double, qui en fait un des principaux ornemens, fut élevé sur ses dessins. Ce fut lui qui présida à la reconstruction de la basilique de saint Sébastien, qu'il conduisit jusqu'aux corniches; mais le plus remarquable de ses *ouvrages* est la façade du palais de Sciarra Colonna au cours, dont la principale porte est, dit-on, d'un seul morceau; elle fut élevée d'après les principes d'architecture de Vignola. Ponzio mourut à Rome, âgé de 45 ans, sous le pontificat de Paul V.

* POOL (Mathieu), graveur d'Amsterdam, né en 1697, étudia d'abord en France, et revint dans sa patrie, où il grava entre autres ouvrages le *Cabinet de sculpture de Van Bossuet*; l'*Amour pris au filet*, d'après le Guerchin, et une *Bacchanale*, suivant le Poussin.

I. POOLE (Renaud), *Voyez* POLUS.

II. POOLE (Mathieu), né à Yorck en 1624; fut incorporé dans l'université d'Oxford, et lui fit honneur par son érudition. Il devint recteur de Saint-Michel-le-Quern à Londres, en 1648. Son zèle pour l'éducation de la jeunesse, l'engagea à proposer en 1638, un projet qui devoit lui être fort utile. Le parlement l'approuva; mais l'auteur ayant été obligé de se retirer en Hollande, ce projet louable n'eût pas lieu. Poole s'étoit signalé, avant son départ, par plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Synopsis criticorum aliorumque Sanctæ Scripturæ interpretum*, Londres, 1669, 5 tom., qui se relient en 9 vol. in-fol.; et réimprimé à Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol., avec des augmentations qui n'empêchent pas de préférer la première édition. Cet ouvrage est un abrégé des remarques des plus habiles commentateurs de l'Ecriture-Sainte, et sur-tout de celles des Protestans. Les auteurs qui ont travaillé sur la Bible, ont beaucoup puisé dans cette compilation. *Voyez* les Mémoires de Niceron, tome 34e. Ce biographe le fait naître à Londres; il mourut à Amsterdam en 1679, avec la réputation d'un savant commentateur, d'un bon casuiste et d'un homme charitable.

POOST (François), paysagiste, né à Harlem, et mort en 1680, n'eut pas de maître, et ne laissa pas de *graver* avec succès plusieurs estampes, dont la principale est une suite des *Vues* du *Brésil*, qu'il dessina en Amérique, où il suivit Maurice de Nassau.

POOT (Hubert, fils de Corneille), l'un des meilleurs poètes hollandais, naquit dans la simplicité de la vie agricole, à Abt-

noude, petite paroisse dans les environs de la ville de Delft, le 20 janvier 1689; son éducation n'eut d'autre objet que de le former aux utiles travaux des champs; mais la nature l'avoit doué d'un talent trop rare pour ne point franchir les obstacles de son éducation; il le cultiva par la lecture du peu de livres qu'il fut à portée de se procurer, et il publia à Rotterdam, en 1716, un *Mélange de Poésies*, qui fit l'admiration et l'étonnement de tous les connoisseurs. Une imagination riante et féconde, une diction pure, une clarté et une concision de style peu communes caractérisoient ces essais, dont le poète donna une édition retouchée et enrichie en 1722. L'année suivante, de campagnard, il voulut se faire citadin; il s'établit à Delft; il n'y vit pas la meilleure société, ni la plus sobre. Il regretta bientôt le parti qu'il avoit pris; et, un an après, il retourna dans son village. En 1727 parut un second volume de ses *Poésies*, bien fait pour étendre sa réputation. S'étant marié en 1732 il transporta une seconde fois son domicile à Delft, où l'expérience du passé et le bonheur de l'union conjugale le préservèrent de ces désordres qu'il s'étoit tant reprochés; mais sa félicité fut de courte durée: il mourut à la fin de 1733, laissant des regrets universels à ses amis et à ceux des talens et des arts. Le recueil de ses poésies forme 3 vol. in-4°: celles du genre érotique et anacréontiques'y distinguent. Vondel et Hooft furent ses principaux modèles; et ce choix honore son jugement. Il fut encore rédacteur d'un ouvrage intitulé: *Grand Théâtre de la nature et de la morale*, ou *Collection d'emblêmes égyptiens, grecs, latins*, tirés des écrits de César Ripa et autres: Il n'a paru qu'en 1743 à Delft, en 3 vol. in-fol.

† POPE (Alexandre), né Londres, le 8 juin 1688, d'une ancienne famille noble du comté d'Oxford. Les auteurs de sa naissance catholiques-romains, ne lui laissèrent qu'une médiocre fortune. Il reçut cependant, dans la maison paternelle, une éducation digne des dons heureux que lui avoit faits la nature. Il apprit en très-peu de temps le grec et le latin, et se familiarisa de bonne heure avec les meilleurs écrivains d'Athènes et de Rome. On peut le mettre au rang de ces génies heureux qui n'ont pas eu d'enfance. A douze ans il fit une *Ode sur la vie champêtre*, que les Anglais comparent aux meilleures odes d'Horace. A quatorze, il donna quelques morceaux traduits de Stace et d'Ovide, qu'ils mettent à côté des originaux. A seize, on vit de lui des *Pastorales* dignes de Virgile et de Théocrite: le style en est doux et facile, les pensées heureuses, les images riantes, les expressions pleines de graces. Un Poëme intitulé *la Forêt de Windsor*, une Pastorale sur *la Naissance du Messie*, sont à la suite de ces Eglogues, et ne les déparent point. On trouve dans le premier ouvrage, des descriptions charmantes de la vie champêtre; et dans le second, des idées sublimes et une poésie fort élevée. *L'Essai sur la Critique*, Poëme assez connu en France par la Traduction de l'abbé du Resnel, parut en 1709, et mit le jeune poëte au rang des plus beaux génies de l'Angleterre. On y remarque toute la solidité de l'âge mûr, et tout l'agrément de l'imagination d'un jeune homme. Les compatriotes de Pope la

mirent au-dessus de l'Art Poétique de Boileau. Il y a cependant une grande différence entre ces deux ouvrages. Autant il y a dans le poète français d'ordre et de liaison, autant on remarque de confusion et d'embarras dans le poète anglais. Rien n'y fixe l'esprit ; il est difficile d'en lire deux chants sans fatigue. Le but de cet *Essai*, autant qu'on le peut saisir, est d'apprendre à connoître la portée de son génie, à discerner le bon du mauvais, et le clinquant de l'or. Il expose les qualités qui font non-seulement les bons critiques, mais encore les bons auteurs. Le *Temple de la Renommée*, poème qui parut en 1710, offre encore moins d'ordre que l'*Essai de la Critique*. (Voyez Gahagans.) Tout y est confus ; le plan en est indéterminé, et l'auteur n'a pas su maîtriser son imagination. *La Boucle de cheveux enlevée*, petit Poème en cinq chants, publié en 1712, n'a aucun des défauts de cette bizarre production. On y trouve de l'invention, de l'ordre, du dessin, des images et des pensées. On y remarque un comique riant, des allusions satiriques sans être offensantes, des plaisanteries délicates sur les femmes, peut-être plus capables de leur plaire que toutes les fleurettes de nos madrigaux. Ce Poème, plus galant, plus enjoué, mais moins régulier que notre *Lutrin*, est parmi les Anglais ce que le *Vert-Vert* est parmi nous. Il est pourtant inférieur au Poème français, pour la justesse des idées et le bon goût des ornemens. Les abbés Desfontaines et de la Porte l'ont traduit en français, l'un en 1738, in-12, et le second en 1779, in-8°. (Marmontel en a donné, dans sa jeunesse, une imitation en vers français.) Cette charmante bagatelle ne respire que la galanterie ; mais l'Épître d'*Héloïse à Abailard*, autre production de *Pope*, paroît dictée par tout ce que l'amour le plus violent peut inspirer. (*Voyez* Colardeau.) Le poète y peint, avec des traits de feu, le combat de la nature et de la grâce, Un travail plus considérable occupoit *Pope*, lorsqu'il enfanta son Épître : il préparoit une traduction en vers de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Toute l'Angleterre souscrivit pour cet ouvrage, et on prétend que l'auteur y gagna près de cent mille écus. Quand l'*Homère* anglais parut, il ne démentit point l'idée qu'on en avoit conçue. On y trouva la richesse, la force, la majesté de la poésie de l'Homère grec. Ce fut le temps de la plus grande gloire de Pope ; mais ce fut également celui où l'envie lui suscita le plus d'ennemis. Il se vit environné d'un tourbillon d'insectes. On eut la bassesse d'attaquer dans des écrits publics, sa figure et sa taille, qui en effet n'étoient pas fort avantageuses. On voulut lui prouver qu'il n'entendoit point le grec, parce qu'il étoit *puant*, *laid* et *bossu*. Ces injures, qui n'eussent dû exciter que son mépris, révoltèrent son amour-propre. Il écrivit contre ses ennemis une satire sanglante, intitulée la *Dunciade*, c'est-à-dire l'*Hébétiade* ou la *Sotisiade*. Il y passoit en revue les auteurs et même les libraires. Cette satire basse et indécente respire la fureur. L'auteur eut honte dans la suite de l'avoir enfantée. Il n'hésita point de la jeter au feu, en présence du docteur Swift qui la retira promptement et la conserva. Ceux qu'il avoit humiliés, non contens de le traiter dans vingt libelles d'*ignorant*, de *fou*, de *monstre*, d'*homicide* et d'*empoisonneur*,

firent courir dans les rues de Londres une brochure dont le titre étoit, *Relation véritable et remarquable de l'horrible et barbare flagellation qui vient d'être commise sur le corps de Maître* Alexandre Pope, *poète, pendant qu'il se promenoit innocemment à Hamwalks sur le bord de la Tamise, méditant des vers pour le bien public. Cette flagellation a été faite par deux hommes malintentionnés, en dépit et vengeance de quelques chansons sans malice, que ledit poète avoit faites contre eux.* La relation porte que le malheureux Pope, ainsi flagellé, fut apperçu par Mademoiselle Blount, personne charitable et voisine du poète. Elle prit au plus vîte ce petit homme dans son tablier, remit sa culotte, le porta au bord de la rivière, et fit venir un bateau pour le transporter chez lui. Cette mademoiselle Blount étoit une très-jolie Anglaise qu'il aimoit beaucoup. Cette plate bouffonnerie remplit d'amertume le cœur de Pope. Il ne se contenta pas de faire écrire un Avis au public, où il attestoit qu'il n'étoit pas sorti de chez lui le jour marqué dans la relation, il voulut encore ajouter de nouveaux traits à la *Dunciade*. Ses amis lui conseillèrent de ne répondre à ses adversaires que par de nouveaux chefs-d'œuvres, et il enfanta l'*Essai sur l'Homme*. Une métaphysique lumineuse, ornée des charmes de la poésie; une morale touchante; des peintures vives, où l'homme apprend à se connoître pour apprendre à devenir meilleur: tels sont les principaux caractères qui distinguent le poète anglais. Son imagination est également sage et féconde; elle prodigue les pensées neuves, et sait donner le piquant de la nouveauté aux pensées anciennes. Il embellit les matières les plus sèches, par le coloris d'une élocution noble, facile, énergique, variée avec un art infini. On ne taira pas cependant qu'il y a quelques descriptions trop étendues, et quelques pensées répétées; qu'on y trouve peu de solidité dans quelques principes, peu d'ordre et de liaison entre les idées. Le système qu'il présente est celui du déïsme. On a trouvé un peu extraordinaire que *Pope* soutînt l'*Optimisme;* Il étoit plutôt né, a-t-on dit, pour soutenir le *Pessimisme*. Contrefait dans son corps, inégal dans son humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment; c'est au sein de l'inquiétude et des chagrins qu'il chantoit que *Tout est bien*. Mais de quelque façon qu'on juge de ses sentimens, son *Essai sur l'Homme* sera toujours un ouvrage digne de la plus haute estime. Plusieurs écrivains l'ont traduit en français. La version de l'abbé du Resnel en vers, n'est pas assez littérale; et celle de monsieur Silhouette en prose, l'est trop. L'abbé Millot en a donné une en 1761, supérieure à celle-ci. La traduction en vers de monsieur de Fontanes, 1783, in-8°, est bien supérieure à celle de l'abbé du Resnel. On trouve, à la suite de la Traduction de l'abbé Millot, une Epître morale de Pope sur la connoissance des hommes. C'est un tissu de réflexions fines, hardies et profondes, qui développent les replis du cœur humain. Le génie anglais s'y montre dans tout son éclat et avec tous ses défauts. Cette Epître tient par son objet à l'*Essai sur l'Homme;* et on peut la regarder comme une carte particu-

lière, où est tracé en détail ce qu'une carte générale ne présente qu'en gros. Pope se signala par plusieurs autres Épîtres, qui méritent les mêmes éloges. S'il est un genre où Pope puisse être comparé à Boileau, c'est celui-là. On peut même dire que le poète anglais présente un plus grand nombre d'idées que le poëte français, et qu'il approfondit davantage ses sujets, sans cependant se perdre dans des spéculations trop subtiles, et sans tomber dans une obscurité qu'on reproche avec justice à l'*Essai sur l'Homme*. On rencontre souvent dans ses *Epîtres*, des peintures de mœurs, d'une vérité et d'une énergie singulières. Les *Satires* de Pope, comme celles de Boileau, sont d'heureuses imitations d'Horace, dont il s'est approprié presque toutes les idées. Le satirique français a mieux rendu dans sa langue la légèreté, la fine plaisanterie et l'élégant badinage du favori de Mécène. Pope est plus mordant, plus amer, plus emporté : sa manière tient plus de Juvénal que d'Horace. Parmi les Satires de Pope, on en trouve deux composées par le docteur Jean Donne, doyen de Saint-Paul, écrivain aussi caustique que Lucilius, et non moins négligé dans son style ; Pope les a retouchées, et conservant le fond des idées qui est excellent, leur donne un nouveau coloris qui en augmente beaucoup la valeur. On peut mettre au nombre des satires de Pope, divers articles de sa façon, insérés dans *le Mentor moderne*, ouvrage périodique. On y trouve plusieurs traits dans le goût de ceux dont le Spectateur est égayé, et qui renferment une critique ingénieuse des mœurs et des ridicules du siècle. Dans une de ses Épîtres il fait la satire des femmes et leur impute bien des défauts. Une dame de la cour d'Angleterre en fit des reproches au poète. Cette dame dans sa jeunesse avoit été une des plus belles personnes de la cour, et des plus vertueuses : elle menoit dans sa vieillesse une vie fort retirée. « Monsieur Pope, lui dit-elle un jour, vous écrivez que toutes les femmes sont vicieuses au fond du cœur ; puis-je croire que vous pensez cela de moi et de plusieurs femmes, qui me ressemblent ? — Quand j'ai nommé toutes les femmes, répondit galamment le poète, je n'ai pu parler de vous, madame, qui étiez un ange dans votre jeunesse, et qui êtes une sainte à présent. — Ah ! vous autres beaux esprits, repartit aussitôt cette dame, voilà comme vous êtes, vous divinisez les objets ou vous les foulez aux pieds. » Il a encore composé des *Odes*, des *Fables*, des *Epitaphes*, des *Prologues*, et des *Epilogues*, qui sont regardés comme autant de bons ouvrages dans leur genre. L'auteur passe pour le poëte le plus élégant, le plus correct et le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Cependant il n'étoit point enthousiaste de la poésie. « Toutes les fois que je me livre, dit-il, à quelque méditation sérieuse, je ne saurois regarder la poésie que comme un vain amusement, et même un amusement aussi vain, que si une bête de somme se plaisoit à entendre le bruit de ses sonnettes sans porter le moindre fardeau. » Nous ne parlerons point de ses *Lettres*, dont on a un recueil assez ample. S'il y en a deux ou trois qui puissent intéresser le public, toutes les autres ne sont que d'un très-foible prix. Ses différens ouvrages ont été recueillis à Lon-

dres 1751, 1764 et 1766, en neuf vol. in-8°, auxquels on ajoute ordinairement la traduction d'Homère en 11 vol. Ils ont été réimprimés en 1769 en 5 vol. in-4°, en 1785 en 3 vol. in-fol., enfin en 1797 en 9 vol. in-8°. Ses différens ouvrages ont été recueillis à Londres, 1751, 20 vol. in-8°, et à Edimbourg, 1764, en 6 vol. in-8°. Sa *Traduction* d'Homère ne se trouve point dans cette dernière édition. L'abbé de la Porte a publié, en 1779, à Paris, les *OEuvres complettes* de Pope, traduites de l'Anglais; nouvelle édition, augmentée du texte anglais, mis à côté des melleures pièces, et de la vie de l'auteur, avec des figures en taille-douce, 8 volumes in-8°. La plupart des traductions insérées dans ce recueil, sont bien choisies; mais quelques-unes manquent d'élégance... Il ne nous reste plus qu'à faire connoître l'homme après avoir peint l'écrivain. Pope étoit bon parent et ami solide. Il avoit de la philosophie, mais beaucoup plus dans l'esprit que dans le caractère. Il étoit vain, railleur, colère, envieux, sacrifiant tout à sa réputation, d'une sensibilité puérile sur la critique, et capable des plus grandes violences pour la repousser. Sa *Dunciade* en est une preuve; il outrepasse les bornes de la critique et de la satyre. Il alloit souvent chez son libraire, et il y donnoit de temps en temps des scènes de fureur, que sa figure, sa taille difforme, ses jambes torses, rendoient comiques. Dans une de ses invectives contre milord Harvey, il tâche de plaisanter sur la figure de ce seigneur, et il lui reproche jusqu'à ses grâces. « Quand on songe, (dit Voltaire, qui auroit bien pu s'appliquer quelquefois cette réflexion) que c'étoit un petit homme contrefait, bossu par devant et par derrière, qui parloit ainsi, on voit à quel point la colère et l'amour-propre sont aveugles.» Lorsqu'on le plaisantoit sur sa difformité, il avoit toujours une réponse prête. On lui dit un jour que le roi d'Angleterre, en l'appercevant dans la rue, avoit demandé à ses courtisans: « Je voudrois bien savoir, à quoi nous sert ce petit homme qui marche de travers? —A les faire marcher droit, repondit le poète. » Pope manioit quelquefois le pinceau, mais il n'y réussissoit pas comme en poésie. Il plaisante lui-même sur le peu de talent qu'il avoit pour la peinture: « J'avois, dit-il, consacré une seconde fois Jésus-Christ, et fait la Sainte Vierge aussi vieille que Sainte Anne, sa mère. J'avois même osé imiter Saint Luc. On dit qu'un ange vint un jour chez lui, et qu'il y finit un de ses tableaux: vous jugeriez que le diable a mis la dernière main au mien. Les papiers publics le firent mourir plusieurs fois avant son décès, et il eut le plaisir de voir annoncer sa mort avec les éloges les plus pompeux. Enfin il mourut réellement le 30 mai 1744, à 56 ans, après avoir répandu ses bienfaits sur ses parens, ses amis et ses domestiques. Le règne de la poésie anglaise finit à Pope. Il dit lui même quelque part qu'il étoit la dernière Muse d'Angleterre, et il dit vrai; car depuis lui à peine peut-on citer un seul poète. Pope légua à Miss Blount la jouissance viagère de sa fortune, et à Warburton la propriété de tous ses ouvrages imprimés, tels qu'ils les avoit composés, sous la condition qu'on n'y feroit aucun changement dans les édi-

tions subséquentes. Ce savant a satisfait à ce fidéi-commis, en donnant en 1751 une édition complète des OEuvres de Pope, en 9 volumes in-8°. Le docteur Warton a publié en anglais un Essai sur les écrits et sur le génie de Pope, en 2 vol in-8°, dont le premier a paru en 1776, et le second en 1782. En tête d'une nouvelle édition anglaise des OEuvres de Pope, en 20 vol. in-8°, on lit les détails suivans sur la personne de ce poète. « L'application continuelle de Pope à l'étude avoit affoibli sa constitution. Il se plaignoit presque toujours du mal de tête, et ne le soulageoit qu'en respirant la vapeur du café. En se levant, il se faisoit lacer par une femme de chambre. Il portoit un corset de baleine qui maintenoit sa taille, et sans lequel il n'auroit pas eu la force de se tenir debout. Il avoit les jambes si grêles, que pour leur donner plus de volume, et en même temps pour se garantir du froid, il mettoit trois paires de bas l'une sur l'autre. Il portoit ordinairement un petit bonnet de velours, lorsqu'il étoit en négligé; et quand il s'habilloit c'étoit en noir, en perruque nouée et avec une petite épée. Il avoit tous les caprices des valétudinaires; il vouloit que tout cédât à son humeur, et il ne se gênoit pour personne. Il avoit été gâté par ceux qui ambitionnoient son suffrage. Un jour qu'il donnoit à dîner au prince de Galles, celui-ci parla si long-temps de poésies, que Pope s'endormit sur sa chaise. Personne ne se faisoit servir davantage par ses domestiques et par ceux des autres. Quand il étoit chez le duc d'Oxford, avec lequel il étoit fort lié, les gens de la maison refusoient de faire ses messages, tant il en abusoit; et les femmes de chambre s'excusoient sur ce qu'elles étoient retenues par M. Pope, toutes les fois qu'elles étoient reprises pour n'importe quelle négligence. Il avoit toujours une femme auprès de lui, comme veilleuse, et il demandoit souvent du café pendant la nuit. Quoique souvent puni de ses excès de table, Pope ne savoit point s'en garantir; il mangeoit avec un appétit glouton, quand la chère étoit de son goût; et il buvoit avec excès, quand le vin étoit bon. Il mettoit de la finesse à tout ce qu'il faisoit, et n'alloit jamais droit à son but. Il gardoit long-temps rancune, et se choquoit aisément. Dans la crainte de devenir un jour dépendant pour la fortune, il avoit pris l'habitude d'une extrême économie. Par exemple, il écrivoit sur les blancs des lettres qu'il recevoit. Quand il donnoit à dîner, il ne faisoit jamais servir qu'une bouteille de vin, quelque fût le nombre de ses convives; et quand il en avoit bu lui-même deux ou trois verres, il quittoit la table en disant: Messieurs, je vous laisse boire. De temps à autre cependant, il donnoit un dîner splendide. Sa fortune, qu'il devoit toute entière à son travail, ne passa jamais 800 livres sterlings (19,200 f.); mais il aimoit à passer pour riche, et il ne parloit de la pauvreté qu'avec mépris. Il aimoit encore à se vanter de ses liaisons avec les seigneurs de la cour; il disoit hautement que ces liaisons n'avoient jamais été achetées par aucune bassesse; ce qui étoit vrai. Les lettres de Pope à ses amis sont pleines d'expressions de tendresse, de bienveillance et de libéralité. Prétendre qu'il y avoit de l'hypocrisie à écrire ainsi, quand sa conduite ne répondit pas toujours à ses senti-

mens, seroit très-injuste. L'homme qui écrit à son ami, est ordinairement de bonne foi avec lui-même. Aussi long-temps que nous restons dans le cercle des idées générales, nous sommes vrais; il est doux d'être généreux en projet, et facile de mépriser un danger qui n'existe pas. Celui qui écrit, pense ordinairement et sent ce qu'il dit. Pope affectoit une sorte de dédain pour ses propres ouvrages. Il prétendoit s'en occuper peu; et Swift lui reproche d'avoir toujours des vers dans la tête. Une femme de chambre de ladi Oxford a raconté que dans le terrible hiver de 1740, il la fit relever quatre fois pendant la nuit, pour lui donner de quoi écrire les vers qu'il venoit de rêver. Il étoit extrêmement sensible à la critique, quoiqu'il ait dit le contraire. Il avoit des ennemis et des jaloux; il avoit aussi des amis. Il les consultoit, il écoutoit leurs avis. La poésie fut le grand intérêt de sa vie. Il ne perdoit pas une occasion d'enrichir son porte-feuille d'un mot heureux, d'une image brillante, d'une idée neuve, qui se présentoit dans la conversation, et qui pouvoit entrer dans ses cadres. Il prenoit continuellement des notes. On a trouvé dans ses papiers beaucoup d'hémistiches, de vers isolés, et de distiques qui attendoient leurs places. Son esprit étoit constamment tendu vers son objet. Son plus grand plaisir étoit le travail. Il paroît qu'il écrivoit d'abord ses idées comme elles se présentoient, et qu'ensuite il élaguoit, polissoit, embellissoit sa composition. Un grand éloge qu'on lui doit, c'est de n'avoir jamais fait de vers de circonstances. Il choisissoit lui-même les sujets dignes de sa muse, il n'étoit pas pressé de faire paroître ses ouvrages: et on assure qu'il n'a rien publié sans l'avoir gardé au moins deux ans dans son porte-feuille.

† POPELINIERE (Lancelot du Voësin, seigneur de la), gentilhomme poitevin, florissoit dans le seizième siècle. Pendant les guerres civiles, il servit le parti protestant de son épée et de sa plume, fut employé dans diverses négociations, et s'empara, en 1574, de la ville de Tonnai-Charente en Saintonge. On lui doit plusieurs ouvrages, presque tous relatifs à l'histoire de son temps. I. *La vraie et entière histoire des derniers troubles advenus tant en France qu'en Flandres, depuis* 1562 *jusqu'en* 1570, divisée en 14 livres, 1571, 1572 et 1573 in-4°. Une 4e édition de cet ouvrage parut à Bâle en 1577, en 2 vol. in-8°, augmentée de quatre livres nouveaux, et qui comprend l'histoire des événemens depuis 1562 jusqu'en 1577. Cet ouvrage fut condamné au synode de La Rochelle de 1581, comme renfermant plusieurs faussetés. II. *Histoire des Histoires*, in-8°, 1599; sous ce titre est compris un autre ouvrage intitulé: *Le dessein de l'histoire nouvelle des Français*. L'auteur y réfute l'opinion de ceux qui font descendre les Français des Troyens. Ces deux ouvrages sont très-médiocres. III. *Histoire de France, enrichie des plus notables occurrences survenues ez provinces de l'Europe et pays voisins, soit en paix, soit en guerre, tant pour le fait séculier qu'ecclésiastique, depuis l'an* 1550 *jusqu'à ces temps*, divisée en 45 livres, 1581, in-fol. 2 volumes. Cette première édition de l'ouvrage le plus considérable et le plus intéressant de la Popelinière, porte le nom de l'imprimeur, sans faire mention

du lieu; elle fut imprimée à La Rochelle. Il y eut depuis deux autres éditions, l'une à Paris, en 1582, et l'autre à La Rochelle, en 1587; cette dernière est en 4 vol. in-4°. La Popelinière, dans la composition de cet ouvrage, a beaucoup profité des histoires écrites par le président Laplace et par Laplanche, sans en rien dire; on lui en a fait le reproche. M. de Thou, à son tour, a tiré un grand parti du travail de la Popelinière, et l'a avoué dans son histoire. Cet ouvrage est plus recommandable par l'impartialité qui y règne, et qui a mérité à l'auteur les reproches des deux partis, tant par les bons mémoires qu'il s'est procurés, que par le style. IV *Histoire de la conquête de Bresse et de Savoye par le roy très-chrestien*, Paris, 1601, in-8°. V. *L'Amiral de France et, par occasion, de celui des autres nations*, Paris, 1584, in-4°. VI. *Les Trois mondes*, in-4° et in-8°, Paris, 1582. VII. *Recueil des diverses lettres et mémoires, touchant l'histoire de M. de la Popelinière*, in-fol., manuscrit conservé dans les manuscrits de Dupuy, n° 744. La Popelinière a de plus traduit de l'italien, un ouvrage de Bernardin Roque de Plaisance, qu'il a intitulé: VIII. *Des entreprises et ruses de guerre, et des fautes qui par fois surviennent ez-progrès et exécutions d'icelles*, etc., Paris, 1571, in-4°. La plupart des ouvrages de la Popeliniere et même les plus considérables, ne portent point son nom; ce qui feroit croire que c'étoit moins la gloire littéraire que l'amour de la vérité qui lui mit la plume à la main. Son impartialité fut mal récompensée: il déplut aux catholiques et aux protestans; un de ses ouvrages fut condamné par le synode de la Rochelle, pour avoir écrit quelques vérités qui portoient atteinte à l'honneur d'une personne; il reçut dans cette ville, au travers du corps, un coup d'épée dont il faillit mourir. Tourmenté par des procès et plongé dans la misère, il mourut à Paris en 1608. Le père Nicéron, dans ses *Mémoires*, tome 39; Dreux du Radier, dans sa *Bibliothèque* historique du Poitou, tome 3, et les derniers éditeurs de la *Bibliothèque* historique de la France, tome 3, ont publié chacun une notice sur la vie et les ouvrages de la Popelinière.

* POPELS (Jean), peintre et graveur à l'eau forte, né à Tournay, en 1659, a laissé quelques morceaux d'après Jean Bellin et le Titien, et le *Triomphe de Bacchus*, d'après Rubens.

* POPHAM (sir John), jurisconsulte anglais, d'une grande réputation, né en 1531, dans le comté de Sommerset, parvint rapidement à tous les postes honorables que pouvoit lui procurer la carrière de l'étude des lois. Reçu avocat en 1570, il fut nommé solliciteur-général en 1579; procureur-général, en 1581, et trésorier de Middle Temple, en 1592; chef de justice de la cour du banc du roi, et créé chevalier. Il mourut en 1607, avec la réputation méritée d'une très-grande sévérité dans les procédures contre les vols; mais on dut y applaudir lorsqu'on vit diminuer sensiblement le nombre des voleurs de grand chemin, qui dans ces temps étoit très-considérable. On a de lui, I. un vol. in-fol. de *Rappòrts de causes jugées sous le règne*

d'Elisabeth, Londres, 1656. II. *Résolutions et jugemens des cours de Westminster dans les dernières années du même règne.* Londres, in-4°.

* POPIEL, roi de Pologne, fils de Lesko ou Lechus III, et selon d'autres IV, lui succéda vers 815, et mourut 5 ans après. Son fils, POPIEL II, qui lui succéda, est célèbre dans les annales polonaises, par sa mort tragique et extraordinaire. Les historiens rapportent qu'il fut mangé des rats, avec sa femme et ses enfans, vers 840 (*voyez* OTHON ou HATTON). Piast lui succéda après un interrègne d'un an ou deux.

† I. POPILIUS (C.), de l'illustre famille des Popiliens, qui donna plusieurs grands hommes à la république romaine, fut député vers Antiochus, roi de Syrie, pour lui défendre d'attaquer Ptolomée, roi d'Egypte et allié du peuple romain. Le monarque syrien voulut éluder par adresse la demande des Romains; mais Popilius aperçut son dessein, et traçant avec sa baguette un cercle autour de sa personne, lui défendit d'en sortir avant d'avoir donné une réponse décisive. Cette action intimida tellement Antiochus, qu'il renonça à son projet, l'an 168 avant J. C., et évacua toutes les villes de l'Egypte où il avoit garnison.

II. POPILIUS (Lenas), l'un des satellites de Marc-Antoine, qui se chargea de tuer Cicéron, qui lui avoit conservé la vie par son éloquence.

III. POPILIUS NEPOTIANUS. *Voyez* NÉPOTIEN.

† POPPÉE (Poppea Sabina), fille de Titus Ollius, qui avoit été questeur, prit le nom de son aïeul maternel Poppeus Sabinus, lequel avoit illustré sa famille par les honneurs du triomphe et du consulat. Elle avoit tous les agrémens de l'esprit, tous les charmes de la figure, et ce mélange de coquetterie, d'artifice et de graces qu'ont eu tant de femmes célèbres. Elle avoit tout, dit Tacite, hors des mœurs. Mariée à un chevalier romain, nommé Rufus Crispinus, elle en avoit eu un fils, lorsqu'Othon, qui fut depuis empereur, et qui étoit alors favori de Néron, l'enleva à son mari et l'épousa. Soit par un excès d'amour, soit pour augmenter son crédit auprès du prince, il ne cessa de la louer devant Néron, qui la vit et qui en devint amoureux. Après lui avoir résisté quelque temps, Poppée lui prêta une oreille favorable. L'empereur éloigna Othon de Rome, sous prétexte de lui donner le gouvernement de Lusitanie. Il répudia ensuite sa femme Octavie, et donna sa place à Poppée (*Voyez* OCTAVIE II). Il en eut une fille : la naissance de cette enfant causa des transports de joie à Néron. Il lui donna le nom d'*Auguste*, ainsi qu'à sa mère, l'une des plus belles femmes de son temps. Poppée ne jouit pas longtemps de sa faveur sous un principe cruel et bizarre. Elle étoit enceinte; Néron lui donna dans le ventre un coup de pied dont elle mourut, l'an 65 de Jésus-Christ. L'empereur au désespoir, la pleura et la fit embaumer avec les plus riches parfums de l'Europe et de l'Asie. Il fit plus, il prononça en grand deuil son oraison funèbre à la tribune romaine. Les soins que Poppée prenoit de sa beauté, sont célèbres; elle se baignoit tous les jours dans du

lait d'ânesse. C'est la première dame romaine, dit-on, qui ait porté un masque pour conserver la beauté de son teint. Son miroir lui ayant montré quelques rides sur la figure, elle fit cette prière : « Plaise aux dieux que je meure, avant d'être parvenue à la vieillesse. » Ses vœux furent exaucés. Son luxe égaloit le soin qu'elle avoit de ses attraits; elle faisoit mettre aux pieds de ses mules des plaques d'or, au lieu des fers. L'historien Josephe, l'appelloit une femme *Pieuse*, parce qu'elle avoit favorisé, auprès de Néron, quelques demandes des juifs. Et puis rapportez-vous-en aux éloges des flatteurs et des historiens.

POQUELIN. *Voy.* MOLIÈRE.

POQUET. *Voy.* LIVONIÈRE.

* I. PORBUS (Pierre), né à Gand, vint s'établir à Bruges, où il acquit assez de réputation. Le *Portrait de saint Hubert*, dans la grande église de Gand, et celui du *duc d'Alençon*, à Anvers, passent pour ses chefs-d'œuvres. Il mourut ingénieur, en 1583, et eut pour élève son fils François.

* II. PORBUS (François), fils et élève du précédent, naquit à Bruges en 1540. Quoiqu'il excellât dans le portrait, il *peignit* principalement les animaux, le paysage, et l'histoire. Ses têtes sont vraies, d'un bon coloris; on y désireroit quelquefois plus de fini, et plus d'élégance dans le dessin.

* III. PORBUS (François), né à Anvers en 1570, et élève de Fréminet, surpassa son maître. Il *peignoit* également bien l'histoire et le portrait. Il vint se perfectionner à Paris, où il mourut en 1622, et fut enseveli aux petits-augustins.

† PORCACCHI (Thomas), écrivain toscan, né à Castiglione-Aretino, mort en 1585, *traduisit* en italien Justin, Dion, Plutarque, et d'autres auteurs grecs et latins. On a de lui d'autres ouvrages, dont le plus curieux est intitulé : *Funerali antichi di diversi popoli e nationi con figure del porto*, à Venise, 1574, in-4°.; Ouvrage recherché à cause des gravures dont il est orné. Il cultiva aussi les Muses italiennes et latines; mais il eut moins de succès en vers que dans les recherches d'érudition. On cite encore son *Isole del mondo*, 1620, in-folio.

PORCAIRAGUES. *Voy.* AZALAIS.

† PORCELLETS (Guillaume des), d'une des plus anciennes familles de Provence, seigneur en partie de la ville d'Arles, suivit en 1265, Charles Ier, roi de Naples dans son royaume de Sicile. Il se signala à la conquête de Naples, et mérita le titre de chevalier et le gouvernement de la ville de Pouzzol. Sa haute probité, sa sagesse et la douceur de son gouvernement, le firent seul épargner à Palerme pendant l'horrible massacre des *Vêpres siciliennes*. (*Voyez* PROCHITA.) On prétend que le nom de Porcellets, vint d'une imprécation d'une pauvre femme, à qui une dame de cette maison refusa l'aumône avec aigreur. La pauvre lui dit : « Je prie Dieu, Madame, que vous fassiez autant d'enfans que la truie qui passe par-là mène de petits. » En effet, ajoute-t-on, la dame accoucha de neuf enfans;

mais cette anecdote paroît imitée d'une autre beaucoup plus ancienne, et vraisemblablement aussi peu digne de foi.

† PORCELLUS ou PORCELLIUS, (Pierre), écrivain de Naples, ainsi appelé, parce qu'il garda, dit-on, les pourceaux dans sa jeunesse. On ne sait comment il sortit de l'obscurité; ce qu'il y a de constant, c'est qu'il se qualifie de secrétaire du roi de Naples. Ses talens lui procurèrent la bienveillance de Frédéric, duc d'Urbin, et célèbre général, mort en 1482. Il se trouva, en 1452, dans l'armée des Vénitiens, qui étoient en guerre contre les Milanais. Porcellus y étoit, non comme guerrier, mais comme témoin des belles actions du comte Jacques Piccinino, qui combattoit à ses frais pour les Vénitiens. Ce général le logeoit avec lui, et l'admettoit tous les jours à sa table. Porcellus écrivit son *Histoire*, et l'adressa à Alphonse d'Aragon, sous ce titre : *Commentaire* du comte Jacques Piccinino, appelé *Scipion Emilien*. Ce morceau d'histoire, qui fut publié, en 1731, par Muratori, dans le tome 20e de ses Écrivains d'Italie, plaît par les agrémens du style. L'auteur prodigue les louanges à son héros; mais il le fait avec tant de grace, qu'on seroit tenté de les lui pardonner, si la flatterie étoit excusable dans un historien. Son ouvrage est en neuf livres : il avoit fait une suite de cette histoire, mais elle est demeurée manuscrite. On a encore de Porcellus, des *Epigrammes* d'un style simple et naturel. On les trouve dans un Recueil de Poésies italiennes, in-8°, 1539.

PORCHAIRE (Saint), abbé de Lérins, en 731, étoit à la tête de cinq cents moines, lorsque les Sarrasins ou Maures d'Espagne, vinrent fondre sur cette île, au retour du siége d'Arles. Ces barbares massacrèrent tous ces religieux, à l'exception de quatre qu'ils emmenèrent. Ceux-ci s'étant sauvés, revinrent à Lérins, et n'y trouvèrent qu'un vieillard appelé Eleuthère, qui s'étoit caché dans une grotte pendant cette horrible boucherie. Ils l'élurent pour abbé, après avoir fait revenir d'Italie trente-six religieux, que saint Porchaire y avoit envoyés à la première nouvelle de l'incursion des Sarrasins en Provence.

† PORCHÈRES D'ARBAUD (François de), né à Saint-Maximin en Provence, et distingué de bonne heure par son talent pour la poésie française, fut un des élèves de Malherbe, qui lui légua la moitié de sa bibliothèque. Porchères obtint une place parmi les premiers membres de l'académie française, et mourut l'an 1640, en Bourgogne où il s'étoit marié. Ses poésies sont, I. Une *Paraphrase des Psaumes graduels*. II. Des *Poésies diverses* sur différens sujets, in-8°, Paris, 1633; et plusieurs autres *Pièces* insérées dans les Recueils de son temps. III. On lui attribue, sur les yeux de la belle Gabrielle d'Estrées, un *Sonnet* qui lui valut, dit-on, une pension de 1400 liv. Il se trouve dans un Recueil de 1607, intitulé : *Le Parnasse des excellens poëtes de ce temps*, tome premier, page 286. IV. Une *Ode* à la louange du cardinal de Richelieu, pour le remercier de lui avoir donné une place à l'académie.

† PORCHERON (Dom David-

Placide), bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, naquit à Châteauroux en Berri, en 1652. Les langues, l'histoire, la géographie, les généalogies et les médailles, entroient dans la sphère de ses connoissances. Il mourut à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 14 février 1694. On a de lui : I. Une bonne des Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur, qu'il publia en 1690, in-12, après en avoir réformé le style. Il y ajouta une *Traduction* des Instructions de l'empereur Basile le Macédonien, pour Léon son fils, et la *Vie* de ces deux princes. II. Une *édition* de la Géographie de l'Anonyme (Guido, prêtre), de Ravenne, qu'il publia en 1688, in-8°, avec des *Notes* curieuses et savantes · ouvrage très-utile pour la géographie du moyen âge. III. Il contribua à la nouvelle *édition* de Saint-Hilaire, et à quelques autres *éditions* publiées par ses confrères.

† PORCHETTI DE SALVATICIS, chartreux génois, qui vivoit vers 1315, combattit les juifs, dans un livre intitulé : *Victoria adversùs impios Hebræos*, Paris, 1520, in-folio; gothique, assez rare. Cet ouvrage, dont Raimond Martin lui avoit fourni le modèle, et qui depuis fut copié par P. Galatin, renferme quelques raisonnemens peu solides. *Voy.* JUSTINIANI, n° III.

* PORCIA ou PORZIA (le comte Jacques de), célèbre littérateur, né dans sa terre de Porcia, dans le Frioul, embrassa l'état militaire, et fut mis, en 1509, par la république de Venise, à la tête de toutes les milices du Frioul, dans la guerre de la ligue de Cambrai; ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les belles-lettres au milieu du tumulte des armes. Il mourut à Porcia, en 1538. On a de lui, I. Un volume de *Lettres* en latin, divisé en six livres, sans date d'année, et sans nom de lieu et d'imprimeur; mais on présume qu'elles furent imprimées à Venise. II. *Jacobi comitis purliliarum de generosâ liberorum educatione*, Tarvisii, 1492, Basileæ, 1537. III. *De re militari*, 1525, sans nom de lieu; ce traité divisé en deux livres, fut réimprimé par Jean Operius en 1537. IV. *De reipublicæ Venetæ administratione.* Cet ouvrage fut imprimé in-4°, sans nom de lieu. Il a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits.

† PORCIE, fille de Caton d'Utique, et femme en premières noces de Bibulus, puis de Brutus, se rendit illustre par son esprit et son courage. Dans le temps que Brutus devoit exécuter le complot formé contre la vie de César, elle se fit elle-même une grande blessure. Son mari lui demanda la raison d'une si étrange conduite. « C'est, répondit-elle, pour vous faire connoître avec quelle constance je me donnerois la mort, si l'affaire que vous allez entreprendre et que vous me cachez, venoit à échouer et causer votre perte. . . . . . ». Brutus ayant perdu la vie quelques années après, elle ne voulut point lui survivre. Ses parens lui ôtèrent toutes les armes avec lesquelles elle pouvoit se nuire ; mais elle avala, dit-on, des charbons ardens, dont elle mourut l'an 42 avant Jésus-Christ. Cette anecdote, pour être presque généralement reçue, n'en est pas plus certaine, outre qu'il n'est

n'est ni facile, ni peut-être possible d'avaler des charbons ardens. De savans critiques prétendent que Porcie étoit morte avant Brutus. — Il y a eu une autre PORCIE, sœur de Caton d'Utique, de laquelle Cicéron parle avec éloge.

PORCIUS. *Voyez* CATON LE CENSEUR, et PLACENTIUS.

PORCIO (Camillo). *Voyez* CORDES, n°. I.

I. PORDENON (Jean-Antoine Licinio-Regillo, *dit*) peintre, né en 1484, au bourg de Pordenon dans le Frioul, à huit lieues d'Udine, mourut en 1540, à 36 ans. Ce fut dans l'école du Giorgion qu'il étudia les effets piquans de la nature, pour les transporter dans ses ouvrages. La beauté de son coloris, son style grand et noble, sa facilité et son goût de dessin, le firent souvent rechercher préférablement au Titien. Ce grand peintre ne put voir sans jalousie et sans émotion, la haute réputation que Pordenon acquéroit. Il fut toujours son ennemi et son rival. Une jalousie si marquée faisoit tenir Pordenon sur ses gardes. Lorsqu'il travailloit dans la même ville que le Titien, il avoit son épée au côté, et une rondache près de lui, suivant l'usage des braves de son temps. Charles-Quint combla ce peintre de biens, et le décora du titre de chevalier. Pordenon a beaucoup *peint* à fresque; il y a plusieurs villes d'Italie enrichies de ses ouvrages. Son *tableau* de saint Augustin, et deux *chapelles* qu'il a peintes à fresque, à Vicence, font singulièrement honneur à ce célèbre artiste.

II. PORDENON LE JEUNE (Jules Licinio *dit*), neveu du précédent, né à Venise, mort à Augsbourg en 1561, fut élève de son oncle, et réussissoit dans la peinture à fresque. Il a *peint* à Venise et dans plusieurs autres endroits de l'Italie. Les magistrats d'Augsbourg, charmés des ouvrages qu'il fit dans cette ville, honorèrent sa mémoire par une inscription.

I. PORÉE. *Voyez* PORRÉE.

II. PORÉE (Charles), jésuite, né le 14 septembre 1675, à Vendes, près de Caen, entra dans la société des jésuites en 1692. Il professa d'abord les humanités en province, et se fit une grande réputation. Appelé à Paris pour y faire sa théologie, il fut chargé en même temps de la direction de quelques pensionnaires. Les progrès qu'ils firent sous un tel maître, l'idée que ses supérieurs avoient de ses talens, le firent nommer, en 1708, professeur de rhétorique au collége de Louis-le-Grand; emploi qu'il n'accepta qu'à regret, parce qu'il auroit préféré se consacrer aux missions. Le P. Porée, choisi presque immédiatement après le P. Jouvency, le remplaça dignement; même zèle, même application, mais plus d'esprit, plus de talent, plus d'élévation dans le successeur. Une latinité moins élégante et moins pure, mais un style plus vif et plus ingénieux. On lui a reproché de n'avoir point l'éloquence nombreuse et périodique de Cicéron; mais il ne vouloit pas l'avoir. Le style coupé, pressé, vif, lui paroissoit plus convenable pour des discours académiques, tels que ceux qu'il prononçoit à l'ouverture des classes, et plus propre à aiguiser l'esprit des jeunes gens et à exercer leur imagination. Le P. Porée forma

des élèves dignes de lui pendant les trente-trois années qu'il occupa la place de professeur, jusqu'à sa mort, arrivée le 11 janvier 1741. On a de lui, I. Un *Recueil de harangues*, publié à Paris en 1735, en 2 vol. in-12. On ne peut nier qu'il n'y ait dans ses discours un grand nombre de tours ingénieux, de pensées fines, d'expressions vives et saillantes; mais il eût été à souhaiter qu'il en eût retranché les jeux de mots. II. Un second *Recueil* de ses *harangues*, Paris, 1747, in-12. Il y en a quelques-unes sur des sujets pieux, dans lesquelles il est plus simple que dans ses discours d'apparat. III. Six *tragédies* latines, publiées en 1725, in-12, par le P. Griffet, qui les a ornées d'une *Vie* de l'auteur. Il s'y trouve plusieurs morceaux pleins de noblesse et de pathétique; mais tout n'est pas égal. IV. Cinq *comédies* latines, en prose, 1749, in-12, qui ont vu le jour par les soins du même éditeur. Le comique du P. Porée est gracieux et toujours décent. Il n'a pas le *vis comica* de Plaute, ni l'élégante simplicité de Térence; mais on admire dans ces productions la flexibilité de son esprit, et sur-tout l'attention d'y amener une morale exacte, à la portée des jeunes gens. Le P. Porée a fait d'autres pièces fugitives, telles que celle qu'il composa sur la dernière maladie du P. Commire, où l'on remarque beaucoup d'imagination et de poésie. On a gravé son portrait avec ces mots au bas, qui renferment un éloge d'autant plus flatteur, qu'il est fondé sur la plus exacte vérité : *Pietate an ingenio, poesi an eloquentiâ, modestiâ major an famâ?* L'abbé Ladvocat blâme l'usage de faire représenter des comédies aux écoliers, et prétend qu'on devroit leur préférer les exercices en forme de plaidoyers, que Rollin a introduits, et dont on se sert, dit-il, depuis le P. Porée dans le collége de Louis-le-Grand. Cet habile jésuite avoit employé ce moyen établi par le P. Le Jay; et on convient qu'il l'avoit porté à toute la perfection dont il étoit susceptible; mais il croyoit le théâtre plus propre à corriger le ridicule des jeunes gens, et à leur donner de la hardiesse pour les actions publiques auxquelles on les destine. Dans les Mélanges de littérature, de morale et de physique de madame d'Arconville, on trouve, dans le 7e et dernier volume, la traduction du *Discours sur la légèreté française*, qui est un des plus agréables du P. Porée.

III. PORÉE (Charles-Gabriel), frère du précédent, naquit à Caen en 1685. Le dégoût que ses premiers maîtres lui firent prendre pour l'étude dura jusqu'à vingt-cinq ans, qu'il se cassa la jambe. La lecture, sa ressource contre l'ennui pendant sa convalescence, devint une passion qui ne le quitta qu'avec la vie. Il entra dans la congrégation de l'oratoire, d'où son frère le fit sortir bientôt après, pour le placer auprès de l'illustre Fénélon, en qualité de bibliothécaire. Ensuite il fut curé dans l'Auvergne jusqu'en 1728, que le roi lui donna, dans la cathédrale de Bayeux, un canonicat qu'il résigna deux ans après. On le contraignit encore d'accepter la cure de Louvigny, près de Caen; il la garda vingt ans, jusqu'à sa mort, arrivée le 17 juin 1770. Nous avons de lui, I. *Examen de la prétendue possession de Landes, diocèse de Bayeux*, et *Réfutation*

d'un mémoire où l'on s'efforce de l'établir, 1738, in-8°. Il fit cet ouvrage, justement estimé, conjointement avec M. Dudouet, médecin à Caen. II. La *Mandarinade*, ou *Histoire du mandarinat de l'abbé de Saint-Martin*, connu dans le dix-septième siècle par ses ridicules. Cette histoire, la Haye, 1738, et 1739, 3 vol. in-12, devenue assez rare, renferme beaucoup d'anecdotes amusantes sur l'abbé qui en est le héros. Ses extravagances fournirent, dit-on, à Molière l'idée du *Bourgeois gentilhomme*. III. Quatre *Lettres sur les sépultures dans les églises*, Caen, 1745, in-12. Elles sont écrites d'une manière intéressante. L'auteur est l'un des premiers qui se soit élevé contre l'abus d'inhumer dans les églises. Cet ouvrage fut attaqué; il répondit par un petit écrit sous le titre d'*Observations*. IV. *Nouvelles littéraires de Caen*, 3 vol. in-8°. Il les commença en 1742, et les continua jusqu'à la fin de 1744. C'est un recueil de pièces en prose et en vers des académiciens de cette ville. V. Quarante-quatre *Dissertations sur différens sujets*, lues à l'académie de Caen, dont Porée a été pendant trente années un des principaux ornemens. Onze de ces Dissertations ont été imprimées dans les Mémoires de cette académie et dans les Nouvelles littéraires. L'une des plus utiles, publiée en 1758, a pour objet la fabrication du cidre; une autre, la conservation du linge. VI. Un grand nombre de *Corrections* et d'*Additions* pour une nouvelle édition du Dictionnaire de Trévoux, restées manuscrites, et qui sont dans les mains de M. P. A. Lair, son petit-neveu.

* PORETTE. (*Voyez* PORRETTE.)

† PORLIER (Pierre), seigneur de Goupilières en Normandie, maître des comptes à Paris, rendit un service important à l'ordre de Malte en 1714. Les Turcs, sachant qu'il n'y avoit point de poudre dans l'île, résolurent d'en faire le siége. Porlier, sensible aux malheurs dont la religion étoit menacée, les prévint en vendant sa vaisselle d'argent et d'autres effets précieux, pour acheter une grande provision de poudre qu'il fit passer dans cette île. Le grand-maître Perellos de Rocafull, en reconnoissance, lui envoya la croix de l'ordre. Il mourut à Paris dans un âge fort avancé.

† I. PORPHYRE, philosophe platonicien, né à Tyr l'an de J. C. 223, étudia d'abord l'éloquence et la philosophie à Athènes sous Longin. De-là il passa à Rome où il prit Plotin pour maître. Après la mort de ce philosophe, il enseigna, et eut un grand nombre de disciples. On dit qu'il épousa la veuve d'un de ses amis, pour être plus à portée de faire du bien à sa femme et à ses enfans. Il mourut sous le règne de Dioclétien, après s'être fait un grand nom par ses talens et par sa manière de vivre. Son génie étoit vif, entreprenant. Il trouvoit du ridicule dans les choses qui occupent le plus sérieusement les autres hommes. Son savoir s'étendoit à tout, et il avoit fait un grand nombre d'ouvrages. Le plus célèbre est celui qu'il composa contre les chrétiens. Nous ne l'avons plus; mais il falloit qu'on le crût bien dangereux, ou qu'il fût bien répandu, puisqu'une partie des saints pères l'a combattu. Porphyre, frappé de la conformité de l'histoire avec les prophètes,

voulut prouver que celles de Daniel avoient été faites après coup, et formées sur les historiens par un écrivain qui avoit emprunté le nom de ce prophète. On lui répondit, en exposant la tradition constante des Juifs, et la manière dont s'est formé le canon des livres saints. Théodose-le-Grand fit brûler cet ouvrage en 388. Ses Traités, *De abstinentiâ ab animalibus necandis*, et *De vitâ Pythagoræ*, parurent à Cambridge, 1655, in-8°., avec les notes de Luc Holstenius; et Utrecht, 1767, in-8°. On a encore de lui, *De antro nympharum*, Trajecti-ad-Rhenum, 1765, in-4°. On a imprimé sous son nom *Porphyrii Isagoge*, *latinè*, à Ingolstadt, 1492, in-fol., rare. Le *Traité sur l'abstinence des viandes* a été traduit en français par de Burigny, 1747, in-12. Ce seroit une tâche littéraire intéressante, de rassembler tous les ouvrages de Porphyre, dont plusieurs ont été imprimés avec bien de la négligence, et d'y ajouter ceux qui peuvent être encore inédits, entre autres ses deux livres particuliers *sur la Doctrine de Platon*, et *ses Prolégomènes sur la philosophie en général*. Villoison, dans ses *Anecdota græca*, tom. 2, pag. 113—108, a donné un *Traité de Porphyre sur l'accentuation*, qui n'avoit jamais vu le jour.

† II. PORPHYRE (Publius Optatianus), poète latin, florissoit sous l'empire de Constantin-le-grand, et occupa deux fois la place importante de préfet de Constantinople. Il composa en vers le *Panégyrique* de l'empereur, qui lui valut le rappel de l'exil où il étoit alors. Il fut imprimé à Augsbourg, en 1595, in-fol. de 28 feuillets, sur un manuscrit tiré de la bibliothèque de Paul Velser. Rien n'est si ridicule que les difficultés que le poète a recherchées dans la composition de cet ouvrage. Ce sont des acrostiches au commencement et au milieu des vers, des chiffres entrelacés, des figures de mathématiques, etc. sur chaque page. On connoît de lui dans le même genre l'*Autel*, la *Flûte* et l'*Orgue*, pièces de vers ainsi nommées, parce que l'auteur leur a donné, par le contour de ses vers, la forme de ces objets. Vingt-quatre ïambiques composent l'*Autel*, et diminuent ou augmentent de lettres, suivant que l'auteur en a besoin. La *Syrinx* ou *Flûte* à neuf tuyaux, offre des vers hexamètres qui diminuent successivement de lettres, pour figurer l'inégalité des tuyaux. L'autre pièce présente la figure de l'ancien orgue hydraulique; c'est la moins mauvaise de l'auteur. (*Voyez* RABAN-MAUR.)

* III. PORPHYRE (Saint.) (*Voyez* ONESIPHORE.)

*PORPHYROGENETE. (*Voy.* CONSTANTIN, n°. VII.)

* I. PORPORA (Nicolo), né à Naples vers la fin du 17e siècle, l'un des plus célèbres compositeurs de l'Italie, se fit admirer dans tous les genres. Son vaste génie les embrassa tous; l'église, la chambre, les théâtres ont également des chefs-d'œuvres de sa composition. Les papes faisoient un cas si particulier de la musique de ce maître, qu'ils donnoient quelquefois en présent un morceau original à des princes souverains. Le caractère de ses productions est le grand et le sérieux; ses Cantates ont servi de modèle, et ont été la source de toute la bonne musique faite de-

puis. Son récitatif est admirable et auroit suffi pour l'immortaliser. Les compositeurs de son temps le regardèrent comme leur maître, et le prirent pour modèle. Il mourut dans sa patrie vers 1750. Ses principaux ouvrages pour le théâtre sont, I. *Ariana e Teseo*, paroles de Pariati, en 1717, II. *Imeneo in Atene*, paroles de Stampiglia, en 1726, III. *Meride e Selinunte*, paroles d'Apostolo Zeno, IV. *Siface*, ancien opéra retouché par Metastase, V. *Semiramide riconusciata*, par Metastase, en 1729. VI. *Esio*, par le même, VII. *Annibale*, par del Vastrio, en 1731, VIII. *Rosbale*, en 1736, IX. *Statira*, par Silvani, en 1742, X. *Nozze d'Ercole e d'Ebe*, en 1744, XI. Plusieurs *Messes*, *Motets*, *Cantates*, etc. etc.

† II. PORPORA, musicien italien du 18e siècle, travailloit à un *Credo*; et ne pouvant réussir à son gré, dans le premier verset, faute d'une syllabe, il y plaça un *non*, ce qui faisoit *non credo in Deum*, je ne crois pas en Dieu. Le morceau fut exécuté et très-applaudi. Quelqu'un dénonça Porpora à l'Inquisition, comme impie. Celui-ci se défendit, en disant qu'il ne savoit pas le latin, et parut de si bonne foi, que les juges, moins sévères alors qu'ils ne l'étoient 30 ans auparavant, acquittèrent l'accusé.

† III. PORPORA, autre musicien italien du 18e siècle, connu par d'excellens *morceaux* de musique, a été le maître de la célèbre Gabrielli, cantatrice applaudie sur tous les théâtres, ainsi que de Farinelli.

† I. PORPORATI (Joseph-Philippe), né dans le diocèse de Saluces, fut élevé en 1741 à l'évêché de cette ville, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1782. On a de lui, I. *Orazione in lode della beata di Chantal*, Turin, 1754, II. *Constitutiones synodales*, Augustæ Taurinorum, 1750, in-4°.

† II. PORPORATI, graveur, né à Turin en 1740, travailla chez Beauvarlet à Paris, et fut nommé membre de l'académie en 1773. Nous avons de lui plusieurs morceaux remarquables, tels que *Suzanne au bain*, d'après Santerre; *Agar renvoyée*, d'après le petit Van-Dyck; et *le Devoir naturel*, sur les dessins de C. Cignani. De retour à Turin, il fut pensionné de son prince, et grava pour sa patrie *la Mort d'Abel*, *Paris et OEnone*, tous deux d'après le chevalier Vander-Werff; *Vénus caressant l'Amour*, d'après Battoni; *la Prêtresse compatissante*, sur les dessins de Gibelin, et *le Coucher*, sur ceux de Vanloo, père.

† PORQUET (Pierre-François), né à Vire en Normandie le 12 janvier 1728, de parens obscurs et sans biens, devint aumônier de Stanislas, roi de Pologne, et plut à la cour de Lunéville par son esprit agréable. Il cultivoit la poésie, et en fit naître le goût à M. de Boufflers dont il avoit été précepteur. Les *Almanachs des Muses* renferment plusieurs pièces de l'abbé Porquet, et l'on distingue parmi elles une *Ode sur le Bonheur* et des *Stances sur l'Espérance*. L'abbé Porquet étoit d'une très-petite stature et d'une très-petite santé; aussi disoit-il de lui-même: «Je ne suis qu'empaillé dans ma peau. Il est mort le 20 novembre 1796.

PORRAL (Claude), médecin

de Lyon, annobli par la reine Catherine de Médicis, à laquelle il donna des soins lorsqu'elle passa à Lyon, publia en 1539 un *Commentaire* d'Aranius, sur le Traité d'Hippocrate, relatif aux blessures de la tête. Il a été réimprimé en 1579.

PORRÉE *ou* Poirée (Gilbert de la), né à Poitiers, fut chanoine, puis évêque de cette ville, après avoir enseigné la philosophie et la théologie avec une réputation extraordinaire. Le goût de son siècle étoit, en logique et en théologie, d'analyser tout et de donner des noms différens aux différentes qualités des objets. Gilbert de la Porrée le suivit. Il avoit composé plusieurs *ouvrages* théologiques, et avoit traité les dogmes de la religion selon la méthode des logiciens. Ainsi, par exemple, en parlant de la Trinité, il avoit examiné la nature des personnes divines, leurs attributs, leurs propriétés. Il avoit examiné quelle différence il y avoit entre l'essence des personnes et leurs propriétés, entre la nature divine et Dieu, entre la nature et les attributs de Dieu. Comme tous ces objets avoient des définitions différentes, Gilbert jugea qu'ils étoient différens: que l'essence ou la nature de Dieu, sa divinité, sa sagesse, sa bonté, sa grandeur, n'étoient pas Dieu, mais la forme par laquelle il est Dieu. Voilà, ce me semble, dit Pluquet, le vrai sentiment de Gilbert de la Porrée. Ainsi il regardoit les attributs de Dieu et la Divinité, comme des formes différentes; et Dieu ou l'Etre souverainement parfait, comme la collection de ces formes. Il en avoit conclu que les propriétés des personnes divines n'étoient pas ces personnes, que la nature divine ne s'étoit pas incarnée. Gilbert de la Porrée conserva tous ces principes lorsqu'il fut élu évêque de Poitiers, et les expliqua dans un discours qu'il fit à son clergé. Arnauld et Calon, ses archidiacres, le déférèrent au pape Eugène III, qui étoit alors à Sienne sur le point de passer en France. Lorsqu'il y fut arrivé, il fit examiner l'accusation qu'on avoit portée contre l'évêque de Poitiers. Ce prélat fut appelé à une assemblée qui se tint à Paris en 1147, et ensuite au concile de Reims, tenu l'année suivante, et dans lequel on condamna ses sentimens. Ce prélat se rétracta, et se réconcilia sincèrement avec ses dénonciateurs. Il mourut en septembre 1154. Quelques-uns de ses disciples persévérèrent dans leurs opinions; mais ils ne formèrent point un parti.

PORRÈTE (Marguerite), femme du Hainault, vint à Paris, où elle composa un livre rempli des opinions renouvelées par les quiétistes modernes. Elle y disoit entre autres choses « qu'une personne anéantie dans l'amour de son créateur, peut satisfaire librement tous les desirs de la nature, sans crainte d'offenser Dieu. » Cette doctrine la fit brûler en 1310.

I. PORRINO (Gandolfo), de Modène, l'un des poètes les plus élégans du 16e siècle, alla à Rome où il fut en faveur auprès du cardinal Farnèse, neveu du pape Paul III. Il devint ensuite secrétaire de la célèbre Julie de Gonzague, comtesse de Foudi, épouse de Vespasien Colonna, dont il fut aimé passionnément. Le cardinal Farnèse, ayant été disgracié par le pape Jules II, et obligé

de sortir de Rome, il se retira à Florence, où Porrino le suivit. En 1552, ce dernier quitta cette ville, et revint à Rome où il mourut quelque temps après. On a de lui des *Poésies* imprimées à Venise en 1551, in-8°, édition unique et très-rare. Quelques-unes cependant se trouvent dans les recueils de Giolito, de Domenichi et de Dolci. On doit prévenir ici que la seconde partie des *Stances* sur le portrait de Julie de Gonzague, qui fut imprimée sous le nom de *Molza*, est insérée dans les *Poésies* de Porrino, à qui elle appartient véritablement.

* II. PORRINO (P. D. Grégoire), de Modène, moine du Mont-Cassin, entra dans le monastère de Saint-Benoit de Mantoue le 6 janvier 1643, devint abbé, et ensuite président général de la congrégation. Il mourut dans ce monastère, le 10 août 1709. On a de lui, I. *Composizioni accademiche libri due, e composizioni poetiche libro uno*, Venise, 1683. II. *Methodo del prelato Casinese ristretto in piccioli discorsi per il governo spirituale*, Venise, 1689.

* PORRUS (Pierre-Paul), célèbre imprimeur, né à Milan, alla s'établir à Turin. Il s'est distingué par son édition du *Psautier Pentaglotte*, ou en cinq langues, d'Augustin Justiniani, évêque de Néba, qu'il publia en 1516. Il fut imprimé à Gènes, chez Nicolas Justiniani. L'ouvrage est en hébreu, chaldaïque, arabe, grec et latin, avec les gloses et scholies, formé de huit colonnes, toutes régulières, nettes, bien proportionnées. On ne voit pas de double ligne dans la version latine, ni de ligne blanche dans tout l'ouvrage. L'hébreu est imprimé avec des points orthographiques, et musicaux. Les caractères grecs et romains sont très-beaux: mais l'arabe est au-dessus de tout ce que l'on a vu dans ce genre, excepté la Rationale de Durand, par Fust, inventeur de l'imprimerie. C'est le premier ouvrage arabe qui ait été imprimé, et la première Bible polyglotte qui ait paru; car celle de Cologne, par Potken, ne fut mise au jour que deux ans après, sans version arabe. Justiniani en fit tirer deux mille exemplaires, se flattant qu'un ouvrage aussi magnifique lui seroit très-lucratif, et le mettroit en état d'achever de la même manière toute la bible, comme il l'avoit promis dans son Psautier. Mais son attente fut vaine; son ouvrage trouva beaucoup d'éloges, et peu de débit. Il ne put même se rembourser de ses frais, car outre ces deux mille exemplaires, il en avoit fait imprimer cinquante sur vélin, qu'il présenta à tous les princes chrétiens, et même à ceux d'une autre religion. Quant à Porrus, quoique payé par le prélat qui l'avoit fait travailler, il ne fit plus d'entreprises aussi hasardeuses; car nous ne trouvons plus rien de lui dans les langues orientales. Il retourna à Turin, où il imprima durant plusieurs années. Il avoit pour devise un porreau, avec un P de chaque côté, pour faire allusion à son nom *Pierre Paul Porrus*, selon la coutume de ce temps, qui consistoit à former quelque rébus sur le nom de la personne.

† PORSENNA, roi d'Étrurie, dont la capitale étoit Clusium, (aujourd'hui Chiusi ou Toscane) alla assiéger Rome, l'an 507 avant J.-C., pour rétablir Tarquin le Superbe. Ce siége réduisit les

Romains à la dernière extrémité; mais le courage de Clélie, d'Horatius-Coclès, et de Mutius-Scævola, (*Voy.* ces trois articles,) obligea, dit-on, Porsenna de le lever. Plusieurs critiques regardent comme apocriphes les faits attribués à ces trois personnages, ou du moins plusieurs circonstances de ces faits. Cependant le trait d'Horatius-Coclès, quoique fort extraordinaire, n'est pas hors des bornes de la vraisemblance. Le roi étrusque mourut peu de temps après la levée du siége de Rome.

* PORT (Henri Van der), médecin hollandais du 17e siècle, traita la médecine en vers. On a de lui : *Magni Hippocratis aphorismi; metricâ paraphrasi, græcè et latinè editi*, Ultrajecti, 1627, in-24.

PORT, *Voy.* Duport.

* I. PORTA (Blanche), femme d'un citoyen de Padoue, nommé Porta; elle peut être mise au rang des victimes de la chasteté. Son mari ayant été tué dans la prise de Bassano dont il étoit gouverneur, cette héroïne, après des efforts redoublés de courage pour défendre la place, tomba au pouvoir du tyran Acciolin, qui l'assiégeoit. Les graces et l'air majestueux de la prisonnière firent une si vive impression sur le brutal vainqueur, qu'il voulut la forcer de satisfaire ses desirs. Elle ne s'en garantit qu'en se jetant par une fenêtre. Le temps qu'exigea la guérison des blessures causées par sa chûte n'éteignit point les feux impurs du tyran. Ayant épuisé toutes les ressources de la séduction, il la fit lier sur un lit pour assouvir sa passion. Cette femme outragée dissimula son désespoir, et demanda la permission de revoir le corps de son mari. A peine le sépulcre est-il ouvert, qu'elle s'y précipite; et, par un effort extraordinaire, elle attire sur soi la pierre qui couvroit le tombeau, dont elle fut écrasée.

II. PORTA (Jean-Baptiste), gentilhomme napolitain, connu par son application aux belles-lettres et aux sciences, sur-tout à l'étude des mathématiques, de la médecine et de l'histoire naturelle. Il tenoit souvent chez lui des assemblées de gens de lettres, dans lesquelles on traitoit de toutes les singularités de la physique, expérimentale sur-tout; des choses les plus cachées et les plus inconnues; en un mot de la magie naturelle. La cour de Rome, instruite de l'objet qui occupoit cette petite académie, lui défendit de la tenir. Il se consacra alors aux Muses, et composa des *Tragédies* et 14 *Comédies*, qui eurent quelques succès. (Ces comédies furent réunies en 4 vol. in-12, à Naples, en 1726. Sa maison fut toujours cependant la retraite des gens de lettres et des étrangers. Il mourut en 1615, à 70 ans. On a de lui, I. Un *Traité de la magie naturelle*, en latin, Amsterdam, 1664, in-12, traduit en français par Meissonnier, Lyon, 1688, in-12 : livre plein d'idées chimériques et extravagantes. II. Un autre *Traité de la physionomie*, composé dans le même esprit que le précédent. Cet ouvrage imprimé à Naples, en 1602, in-fol., et à Leyde, en latin, 1645, in-12, fut traduit en françois par Rault, Rouen, 1661, in-8°. On l'a aussi en italien, Venise, 1652, in-8°, édition extrêmement rare. III. *De occultis litterarum notis*, réimprimé à

Strasbourg en 1606, avec des augmentations. C'est un Traié de la manière de cacher sa pensée dans l'écriture, ou de découvrir celle des autres. Il y donne plus de cent quatre-vingts manières de se cacher, et en laisse encore une infinité d'autres à deviner, qu'il est aisé de trouver, à l'imitation de celles qu'il propose. Ainsi il a surpassé de beaucoup toutce qu'avoit fait Trithème sur ce point, particulièrement dans sa *Polygraphie*. IV. *Phytognomonica*, seu *Methodus cognoscendi ex inspectione vires abditas cujuscumque rei*, Neapoli, 1583, in-fol. V. Une *Maison rustique*, sous le titre de *Villæ*, 1592, in-4° ; c'est le fruit de ses agronomiques dans ses jardins, près de Naples. VI. *De aëris transmutationibus*, 1581, in-4°. Cet écrit est plein d'observations fausses, et de crédulités ; mais il a le mérite d'être le premier que l'on connoisse sur la météorologie, science qui n'a été perfectionnée que de nos jours. VII. *De Distillationibus*, Romæ, 1608, in-4°. C'est à J.-B. Porta que nous devons l'invention de la chambre obscure, perfectionnée depuis par s'Gravesande. Il avoit conçu le projet d'une *Encyclopédie*.

III. PORTA (Joseph), prit le surnom de *Salviati*, parce qu'il fut disciple du peintre de ce nom. Il naquit à Castel-Nuovo, dans la Garsagnana, en 1535, et mourut à Venise en 1585. Il se fit une manière qui tenoit du goût romain et du vénitien. Porta excelloit également à peindre à fresque et à l'huile. Le pape Pie IV et le sénat de Venise, exercèrent long-temps son pinceau ; cependant, ces occupations ne l'empêchèrent point de s'attacher aux sciences, et principalement à la chimie, dont il tira plusieurs secrets pour son art. Ce maître avoit un dessin correct, un bon goût de couleur. Il inventoit facilement ; mais on remarque dans ses ouvrages trop d'affectation à exprimer les muscles du corps humain. C'étoit un de ces savans avares, qui ne travaillent que pour eux, et ne veulent point que les autres profitent de leurs découvertes et de leurs lumières : il avoit composé plusieurs *Traités de Mathématiques*, qu'il jeta au feu, ainsi que ses dessins et ses études, dans une maladie dont il crut mourir.

IV. PORTA (Simon), Portius, napolitain, disciple de Pomponace, dont il embrassa les opinions et la doctrine, brilla dans différentes villes d'Italie, professa la philosophie à Pise, et mourut à Naples en 1554, à 57 ans. On a de lui divers *Traités* de philosophie morale, qu'on a recueillis à Florence, in-4°, en 1551. Cette collection renferme ses Traités *De mente humanâ*, *De voluptate et dolore*, et *De coloribus oculorum*. Dans une foule d'erreurs, on y trouve quelques apperçus nouveaux. On a encore de lui, I. *De rerum naturalium principiis libri duo*, 1553, in-4° ; ce livre est rare. II. *De conflagratione agri Puteolani*, Florenciæ, 1551, in-4°. III. *Opus physiologicum, in quo tractatur, num ars chymica verum aurum efficere queat?* Messanæ, 1618, in-4°, etc.—Il y a eu un Simon Portius, romain, auteur du *Lexicon græco-barbarum et græco-litteratum*, 1635, in-4° ; et d'une *Grammaire* de la langue grecque vulgaire, 1638, in-4°.

*V. PORTA (Guillaume della), sculpteur milanais du 16e siècle,

et élève de Jacques de la Porte, son oncle ; se fortifia à Gênes dans son art, par les leçons de Perin del Vago. Il fit dans cette ville plusieurs ouvrages, dont les principaux sont seize *Prophètes* en bas-relief, pour la chapelle Saint-Jean ; et *le Christ à qui Thomas touche le côté*. Il restaura à Rome, en 1577, les jambes de l'*Hercule Farnèse*, et le *Tombeau de Paul III*, dans le vatican. Ses ouvrages les plus considérables sont les quatre prophètes, placés entre les pilastres de la première arcade de Saint-Pierre. Della Porta passe pour avoir le premier fondu par le bas les statues en bronze, ce qui empêche le métal de se refroidir.

PORTAIL. *V.* DUPORTAIL.

* PORTAL (Paul), chirurgien, né à Montpellier, se distingua à Paris dans la pratique des accouchemens, dont il avoit fait une étude approfondie, et mourut dans cette ville le 1er juillet 1703. Ses ouvrages sont, I. *Discours anatomiques sur le sujet d'un enfant d'une figure extraordinaire*, Paris, 1671, in-12. II. *La Pratique des accouchemens, soutenue d'un grand nombre d'observations*, Paris, 1685, in-8°; Amsterdam, 1690, in-8°.

* PORTALIS (Jean-Etienne-Marie), ministre des cultes, grand officier de la légion d'honneur, membre de la classe de la langue et de la littérature françaises de l'institut de France, né au Beausset, étoit, avant la révolution, avocat au parlement d'Aix, où il se rendit célèbre par plusieurs mémoires, entre autres, par celui qui fut publié sous le titre de *Consultation sur la validité des mariages des protestans de France*, Paris et la Haye, 1771, in-12. Député du département de la Seine au conseil des anciens, en mars 1795, il s'y montra constamment opposé au parti directorial, et y développa un caractère plein de modération et de noblesse. Le 15 novembre de la même année, il opina contre la résolution sur le droit d'élection donné au directoire. « Ce seroit, dit-il, compromettre cette autorité, que de lui donner la faculté proposée; en admettant le prétexte de la tranquillité publique, pour violer un article de la constitution, bientôt on pourra en violer un autre, et ainsi tout sera livré à l'arbitraire. » Le 27, on le nomma secrétaire. Le 17 février 1796, il fit un rapport verbal sur la résolution relative à la radiation des listes d'émigrés; combattit l'idée d'attribuer au directoire le droit de statuer sur les radiations; établit que l'intérêt du gouvernement lui-même y étoit opposé, et que les tribunaux étoient les juges naturels de ces contestations, comme de toutes les autres. Le 19 juin 1796, il fut élu président, et le 25 août, il s'opposa à l'impression d'un discours de Creuzé-la-Touche, contre les prêtres. Le lendemain, il traça l'historique des lois rendues sur cette classe, se plaignit des sermens exigés d'eux, plus encore des peines prononcées contre ceux qui avoient refusé de les prêter; il assimila les mesures coercitives proposées à leur égard à celles prises pendant la *terreur*, en citant J.-J. Rousseau, qui disoit : « Que si des philosophes avoient jamais l'empire, ils seroient plus intolérans que les prêtres. » « Voulons-nous tuer le fanatisme, ajouta-t-il, maintenons la liberté des consciences : il n'est plus question de détruire, il est temps de gouverner. » Il fut

un des plus violens opposans à la loi du 9 floréal an 4 (28 avril 1796), qui ordonnoit le partage des biens des ascendans d'émigrés avec la nation, et développa avec un rare talent les motifs qui devoient faire rejeter une loi qui dépouilloit, de leur vivant, des vieillards innocens; loi en opposition avec un des premiers principes consacrés par les législateurs, qui est que les crimes sont personnels. Le 30 novembre 1796, il attaqua la loi du 3 brumaire, dans ses articles relatifs aux parens des émigrés, et la présenta comme proclamant l'intolérance, poursuivant en masse tous les citoyens, faisant des privilégiés, des suspects, des mécontens et des esclaves. Il établit ensuite que l'amnistie du 4 brumaire étoit absolue; il dit que si elle pouvoit subsister encore après le rejet de la résolution, elle subsisteroit oubliée, déshonorée, comme une loi de colère, comme le dernier acte de la vengeance d'un parti; et que le 1er germinal, époque des élections, elle seroit anéantie par la volonté du peuple, par cela même qu'elle ne seroit point offerte à l'acceptation du souverain. Dans le courant de février, il fut désigné, dans le plan de conspiration de Lavilleheurnois, comme devant remplacer Cochon, au ministère de la police. Vers la même époque, il s'opposa à ce que les électeurs fussent astreints à prêter le serment civique; il vota ensuite contre une résolution qui apportoit des entraves à la liberté de la presse. Le 25 juillet 1797, il vota contre les sociétés populaires, et le 15 août, il proposa de rejeter, comme insuffisante, la résolution qui supprimoit le divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur. Inscrit sur la liste de déportation du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), il réussit à s'y soustraire. Le 18 brumaire an 8 (9 novemb. 1799) le rappela en France, où il arriva le 13 février 1800. Le 3 avril, il fut nommé commissaire du gouvernement près le conseil des prises; et vers la fin de la même année, il entra au conseil d'état, y présenta divers projets de loi au corps législatif, et défendit entre autres celui qui créoit les tribunaux spéciaux, et qui éprouva une assez forte opposition. En août 1801, Portalis fut chargé de toutes les affaires concernant les cultes. Il présenta, peu de temps après, le projet du Code civil; et, le 5 avril 1802, il prononça au corps législatif un long discours, où il développa les circonstances qui avoient amené le Concordat, et les principes qui avoient dirigé la rédaction de cet acte, par lequel étoient fixés sur de nouvelles bases, et adaptés au nouvel ordre de choses, l'exercice et les formes du culte catholique en France. En 1803, il fut élu candidat au sénat conservateur, par le département des Bouches-du-Rhône, et fut appelé au ministère des cultes, au mois de juillet 1804. Le 1er février 1805, il fut nommé grand officier de la légion d'honneur. Attaqué depuis long-temps d'un mal d'yeux très-grave, il se fit opérer, et le 2 janvier 1806, il prononça à l'institut l'éloge d'Antoine-Louis Seguier, avocat au parlement de Paris, et successeur de Fontenelle à l'académie française; cet éloge a eu deux éditions. Il est mort presque aveugle à Paris, le 25 août 1807; son corps fut déposé au Panthéon, où ses obsèques eurent lieu le 29 du même mois.

I. PORTE (Maurice de la),

Parisien, mort en 1571, à 40 ans, est le premier auteur qui ait rassemblé les Épithètes françaises. Le P. Daire, qui a fait un ouvrage sous le même titre, paroît n'avoir pas connu celui de la Porte. Il fut imprimé à Paris en 1580, in-8°; mais la meilleure édition est celle de Lyon, 1612, in-18. Le but de ce compilateur est de faciliter l'intelligence des poètes; ce livre cependant n'a pu être utile qu'à des écoliers, et ne peut servir tout au plus aujourd'hui qu'à faire connoître que la Porte avoit beaucoup lu nos anciens auteurs français, et que son livre est un fruit de ses lectures. *Voy.* MENDOZA, n° V.

II. PORTE (Charles de la), duc de la Meilleraye, petit-fils d'un célèbre avocat de Paris, qui avoit pour père un apothicaire de Partenay en Poitou, s'éleva aux premiers honneurs militaires par son courage, et surtout par la faveur du cardinal de Richelieu, son parent. Après s'être distingué dans plusieurs siéges, il obtint le gouvernement de la ville et du château de Nantes, en 1632. Il fut fait chevalier des ordres en 1633, et grand maître de l'artillerie en 1634. Il servit ensuite à la bataille d'Avein, au siége de Louvain, de Dole, etc.; et après la prise de la ville d'Hesdin, il reçut, des mains du roi Louis XIII, le bâton de maréchal de France, sur la brêche de cette place, le 30 juin 1639. Le nouveau maréchal défit les troupes du marquis de Fuentes, le 2 août suivant, et contribua beaucoup à la prise d'Arras, en 1640. Il commandoit alors l'armée avec les maréchaux de Chaulnes et de Chastillon. Il prit, les années suivantes, Aire, la Bassée, et Bapaume en Flandre, Collioure, Perpignan, et Salces dans le Roussillon. En 1644, il fut lieutenant général sous le duc d'Orléans; et en 1646, il commanda l'armée en Italie, où il prit Piombino et Porto-Longone. Le roi érigea en sa faveur la Meilleraye en duché-pairie, en 1663. Ce maréchal mourut à l'arsenal, à Paris, le 8 février 1664, âgé de 62 ans. Il passoit pour l'homme de son temps qui entendoit le mieux les siéges.—Son fils épousa Hortense Mancini, et succéda au nom de Mazarin... *Voyez* ÉRARD, —FABERT,—MAZARIN n° II.

* III. PORTE (Pierre de la), né vers l'an 1603, s'attacha en 1621, au service de la reine Anne d'Autriche, et obtint la charge de porte-manteau ordinaire de sa majesté. Son dévouement pour cette princesse étoit sans bornes. Il la servoit dans toutes les trames secrètes qu'elle ourdissoit contre le roi et contre l'état; agent fidèle de la correspondance qu'elle entretenoit avec madame de Chevreuse et l'Angleterre, il connoissoit l'importance et le danger des commissions dont on le chargeoit. Une scène de galanterie qui se passa un soir, dans un jardin à Amiens, entre la reine et l'audacieux duc de Buckingham, fut cause que Louis XIII, renvoya en 1624, une grande partie des serviteurs de la reine son épouse. La Porte fut du nombre des congédiés. La reine lui fit parvenir de l'argent et le fit recevoir dans la compagnie des gendarmes que commandoit le comte d'Estaing. Dans ce nouveau poste, La Porte ne discontinua point de servir Anne d'Autriche, dans ses intrigues secrètes. Il fut employé dans plusieurs messages. Six mois après le roi lui permit de rentrer dans

sa charge auprès de la reine. Par la nature des services qu'il lui rendoit, il devint suspect au cardinal de Richelieu, qui, au mois d'août 1637, le fit arrêter, conduire à la bastille, et enfermer dans un cachot qu'avoit occupé un nommé Dubois, qui venoit d'en être tiré pour aller au supplice. La Porte raconte dans ses Mémoires, que le crime de ce Dubois étoit d'avoir trompé le le roi et le cardinal de Richelieu, en leur persuadant qu'ils pourroient faire de l'or. La Porte, pendant sa détention, subit plusieurs interrogatoires à la bastille, et même à l'hôtel du cardinal de Richelieu, et en sa présence. Toutes les subtilités qui sont pratiquées en pareilles circonstances, furent mises en jeu. On força la reine à lui écrire qu'elle avoit tout avoué, et qu'elle l'engageoit à tout dire. On chercha à le séduire par les promesses d'une très-brillante fortune, et à l'épouvanter par les menaces de la torture et du dernier supplice. La Porte eut le courage de résister à tout. On avoit saisi ses papiers; mais ceux qui pouvoient déposer contre son innocence et celle de la reine, étoient cachés dans un trou de la muraille de sa chambre, et ne furent point découverts. La reine, malgré les intrigues de Richelieu, s'étant rapproché du roi, devint enceinte. Cet événement accrut son autorité. Elle s'en servit pour rendre à La Porte sa liberté, et le 12 mai 1638, il sortit de la bastille, où il avoit beaucoup souffert, et fut exilé à Saumur. Il s'y rendit avec l'espoir d'être bientôt parfaitement libre. Cependant le cardinal de Richelieu, qui connoissoit la discrétion et la fidélité peu commune de La Porte, fit plusieurs démarches inutiles pour l'attacher à son service. Après l'accouchement de la reine, La Porte obtint la faveur de pouvoir se promener dans les environs de Saumur, lieu de son exil. Il profita de cette liberté, et fit secrétement plusieurs voyages en France. Le cardinal mourut en 1642, et le roi Louis XIII, en 1643. Alors, devenue régente, Anne d'Autriche délivra entièrement La Porte de son exil, et le reprit à son service. En le revoyant pour la première fois, elle dit: « Voilà ce pauvre garçon qui a tant souffert pour moi, et à qui je dois tout ce que je suis à présent. » Elle lui donna la charge de premier valet-de-chambre du jeune prince, son fils, qui fut depuis roi, sous le nom de Louis XIV, et le présenta au cardinal Mazarin, qui étoit en grande faveur auprès d'elle. Mais ces témoignages de reconnoissance ne furent pas de longue durée; l'attachement de La Porte pour la personne de la reine, devint funeste à ce serviteur trop zélé. Il lui représentoit que l'intimité de ses liaisons avec le cardinal Mazarin, qui étoit encore jeune, faisoit tort à sa réputation. La reine répondoit que le cardinal n'aimoit pas les femmes, et qu'il étoit d'un pays où l'on avoit des inclinations d'une autre nature. La cause de la nouvelle disgrace de La Porte mérite d'être rapportée. Nous citerons ses propres paroles. « Le jour de la Saint-Jean de la même année, 1652, le roi (Louis XIV) ayant dîné chez son éminence (le cardinal Mazarin), et étant demeuré avec lui jusque sur les sept heures du soir, il m'envoya dire qu'il vouloit se baigner. Son bain étoit prêt. Il arriva tout triste, et j'en connus le sujet sans qu'il fût nécessaire qu'il me le dît. La chose étoit si terrible,

qu'elle me mit dans la plus grande peine où j'aie jamais été, et je demeurai cinq jours à balancer si je la dirois à la reine. » La Porte enfin se détermine à parler. La reine le remercie beaucoup de l'avis; mais dès qu'il eut nommé l'auteur du délit, il fut disgracié. La Porte écrivit ensuite à la reine une lettre justificative, dans laquelle il caractérise mieux ce délit. Voici le passage de cette lettre. « Le jour de la Saint-Jean, le roi dînant chez M. le cardinal, me commanda de lui faire apprêter son bain, sur les six heures, dans la rivière; ce que je fis, et le roi, en y arrivant, me parut plus triste et plus chagrin qu'à son ordinaire; et comme nous le déshabillions, l'attentat manuel qu'on venoit de commettre sur sa personne parut si visiblement, que Bontemps le père, et Moreau, le virent comme moi; mais ils furent meilleurs courtisans que moi. Mon zèle et ma fidélité me firent passer par-dessus toutes les considérations qui devoient me faire taire, etc. ». La Porte perdit sa place, et même plusieurs années de ses appointemens qui y étoient attachés. Après la mort d'Anne d'Autriche, il fut accueilli par le roi qu'il avoit servi et qui connoissoit son innocence; mais on ne lui rendit point ce que sa trop grande fidélité lui avoit fait perdre. Il mourut le 13 septembre 1680, à 77 ans. Il a écrit les mémoires de sa vie. I. *Mémoires de M. de La Porte*, premier valet-de-chambre de Louis XIV, contenant plusieurs particularités des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, Genève, 1755, petit in-12. Ces mémoires sont très-curieux, et contiennent plusieurs détails qui dévoilent les causes secrètes de plusieurs événemens. L'auteur s'y montre par-tout honnête homme, sincèrement attaché à ses maîtres; mais son attachement pour Anne d'Autriche est un peu servile. Il sacrifie, sans hésiter, les intérêts de sa patrie à ceux de cette reine. On peut blâmer cet excès de dévouement, mais on doit admirer son courage et la prudence qu'il montra dans des circonstances très-difficiles.

IV. PORTE (l'abbé Joseph de la), né à Béfort, en 1718, mort à Paris en décembre 1779, fut pendant quelque temps jésuite. Ayant quitté cette société, il vint à Paris et y publia l'*Antiquaire*, comédie en vers et en trois actes, qui n'a jamais franchi l'enceinte des colléges où elle a été jouée. La poésie n'étoit point son talent; il se tourna du côté de la prose. Il commença en 1749 des feuilles périodiques, intitulées : *Observations sur la littérature moderne*, qui forment 9 vol. in-12, dans lesquelles il louoit tout ce que Fréron critiquoit, et déchiroit impitoyablement tout ce que celui-ci exaltoit; ce Journal finit au neuvième volume. Il offrit alors sa plume à Fréron, et eut part aux quarante premiers volumes de l'*Année littéraire*. Il fit plus de la moitié de l'ouvrage, et ne reçut cependant, suivant le traité fait avec le journaliste en chef, que le quart de son produit, parce que Fréron, meilleur écrivain que lui, polissoit son style. Les deux journalistes s'étant brouillés, l'abbé de La Porte publia son *Observateur littéraire*. Ces nouvelles Feuilles périodiques, quoique faites avec assez de soin, écrites d'un style net et assez agréable, eurent peu de succès, malgré les éloges des philosophes que La Porte louoit, parce que son antagoniste les dé-

chiroit... L'article de ce critique qui fit le plus de bruit, ce fut une *Revue des feuilles de Fréron*, dans laquelle se trouvoit d'un côté la liste de tous ceux que ce dernier avoit loués, et de l'autre, celle de ceux qu'il avoit censurés avec amertume. Il se trouva que les premiers étoient les écrivains les plus obscurs, et les auteurs dénigrés les chefs de notre littérature. Les journaux s'étant multipliés à l'infini, la Porte fut obligé d'abandonner le sien, tandis que celui de Fréron subsistoit avec éclat. Celui-ci fit contre l'abbé cette épigramme, qui caracterisoit bien ces antagonistes.

Fréron de La Porte diffère.
Voici leur devise à tous deux :
L'un fait bien, mais est paresseux ;
L'autre est diligent à mal faire.

La Porte, après la chûte de son observateur, forma un atelier littéraire, dans lequel il fit fabriquer par ses copistes son *Ecole de littérature*, 2 vol. in-12, où il n'y a guère de lui que le titre et la préface ; l'*Histoire littéraire des femmes françaises*, Paris, 1769, 5 vol. in-8°, qu'on pourroit réduire en un vol. in-12, si l'on se bornoit à ce qu'elle a d'intéressant; les *Anecdotes dramatiques*, Paris, 1775, 3 vol. in-8° ; le *Dictionnaire dramatique*, Paris, 1776, 3 vol. in-8°; un grand nombre d'*Almanachs*, en particulier celui des *Spectacles*, etc. Mais, de toutes ses compilations, la plus connue est le *Voyageur français*, Paris, 1772, 24 vol. in-12. Ce livre a les agrémens d'une histoire et d'un roman ; on reproche même à l'auteur d'y avoir prodigué les embellissemens romanesques, les détails peu favorables aux mœurs et à la religion. En général, il est écrit avec plus de soin que les autres ouvrages de l'abbé de la Porte. On voit bien que l'auteur n'a voyagé que la plume à la main ; qu'il connoît souvent très-peu les pays dont il parle ; qu'il les fait connoître quelquefois d'après d'anciens voyageurs, et par conséquent très-mal. Mais les gens du monde et les femmes n'ont pas examiné si sévèrement un livre qui les amusoit. L'abbé de Fontenay et Domairon le continuèrent ; il est actuellement en 42 vol. L'abbé de la Porte mourut avec 10,000 liv. de rente, qu'il ne devoit qu'à sa manufacture. Cet abbé est mort, dit la Harpe, dans sa Correspondance, sans qu'on ait fait beaucoup plus d'attention à sa mort qu'à sa vie. C'est pourtant un homme qui a fait imprimer quantité de livres, non qu'il fut auteur de beaucoup d'ouvrages ; mais il est un des premiers qui aient imaginé ces compilations de toute espèce, qui ont mis presque toute notre librairie en *esprits* et en *extraits*. L'abbé de la Porte étoit en ce genre le fripier le plus actif ; il avoit coutume de dire que, pour s'enrichir, il ne falloit pas faire des livres, mais en imprimer ; il a gagné, en effet, beaucoup d'argent à r'habiller ainsi les œuvres d'autrui. » Ce maltôtier littéraire étoit si avide d'argent, que, dès qu'il paroissoit un ouvrage passable en province, il se l'approprioit quoique l'auteur fut vivant, et le publioit à Paris. C'est ce qu'il fit pour la Bibliothèque d'un homme de goût, par l'abbé Chaudon, imprimée à Avignon, 1772, en deux vol. in-12. Il s'en empara, et en fit une compilation indigeste, en quatre vol. in-12, Paris, 1777. Sa collection n'ayant pas réussi, il ne manqua pas de

l'attribuer à l'auteur de ce Dictionnaire, qui n'a jamais eu la moindre part à cette seconde édition, et qui a fourni seulement des morceaux à la première, tels que le chapitre des moralistes, etc. etc. Cette double manœuvre de voler un ouvrage, de le vendre tout défiguré à un libraire, et d'imputer ses sottises à un autre, fait connoître mieux que tout ce qu'on pourroit dire, le caractère de l'abbé de la Porte. Cet agioteur éhonté mit encore à l'alambic beaucoup d'auteurs estimés ou fameux, pour en extraire la substance. On lui doit les *Pensées de Massillon*; l'*Esprit de J.-J. Rousseau*; l'*Esprit du P. Castel*; l'*Esprit des monarques philosophes*; l'*Esprit de Marivaux*; l'*Esprit de Fontenelle*; l'*Esprit de l'abbé Guyot des Fontaines*, qui lui produisit quatre énormes volumes, tandis que le penseur et substantiel Rousseau ne lui fournit que deux brochures.

* V. PORTE (Jacques de la), architecte milanais du 1er siècle, travailla d'abord en stuc, puis devint architecte de l'église de Saint-Pierre, après avoir étudié sous Vignole. Il *voûta* cette fameuse coupole, qui fait la beauté de Rome moderne, et dont Michel-Ange avoit formé le projet. Ce célèbre artiste, qui avoit réuni dans ce chef-d'œuvre la noblesse et la grandeur, ayant été prévenu par la mort, Sixte-Quint, qui vouloit mériter l'immortalité, en embellissant Rome, chargea de la Porte et Dominique Fontana de la voûter. Six cents hommes y travaillèrent jour et nuit, et au bout de vingt-deux mois l'ouvrage fut achevé. Jacques de la Porte *continua* aussi les travaux du capitole selon les desseins de Michel-Ange, et plaça les statues sur les balustrades qui terminent les trois palais. Il *termina* aussi, d'après les plans de Vignole, l'église de Jésus, et donna lui-même celui de la Vigne, maison de campagne à Frascati, appelée communément Belvédère, où il construisit un petit palais d'une architecture fort agréable. Il mourut âgé de 65 ans.

* PORTELANCE (François), auteur dramatique, né à Paris en 1731, mort vers la fin du 18e siècle, est connu par un grand nombre de pièces jouées sur différens théâtres, parmi lesquelles on remarque, I. *Antipater*, tragédie représentée le 25 novembre 1751, imprimée avec la critique de cette pièce par l'auteur lui-même, en 1752, in-12. II. *Les Adieux du Goût*, comédie en un acte, en vers, représentée le 13 février 1754. III. *A Trompeur Trompeur et demi*, comédie en trois actes, en vers libres, représentée et imprimée à Manheim.

* PORTENARI (Angelo), de Padoue, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, docteur en théologie et professeur de philosophie dans l'université de Padoue, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui plusieurs ouvrages, où il y a beaucoup d'érudition, mais qui manquent de critique, I. *Della felicità di Padova, ossia la storia della cità, e degli illustri suoi cittadini*, Padoue, 1623. II. *Apologia della libertà de' popoli veneti antichi*, Padoue, 1629, etc.

PORTER (François), né en Irlande dans le comté de Meath, se fit récollet et fut long-temps professeur en théologie dans le couvent de Saint-Isidore à Rome.

Plusieurs cardinaux l'honorèrent du titre de leur théologien, et Jacques II de celui de son historiographe. Il mourut à Rome le 7 avril 1702. On a de lui, I. *Securis Evangelica ad hæresis radices posita*, 1674. II. *Palinodia religionis prætensæ reformatæ*, 1679. III. *Compendium annalium ecclesiasticorum regni Hiberniæ*, 1690, in-4°. IV. *Systema decretorum dogmaticorum ab initio nascentis ecclesiæ per summos pontifices, concilia generalia et particularia hucusque editorum*, 1698.

PORTES. *Voyez* DESPORTES.

* PORTEUS (Belby), évêque de Londres, mort en mai 1809, à l'âge de 78 ans, a laissé d'excellens *ouvrages* pour la défense de la religion chrétienne, et l'interprétation des livres sacrés.

I. PORTIUS (Luc-Antoine), né à Naples en 1639, enseigna la médecine à Rome vers 1672, passa de là à Venise, puis à Vienne en Autriche, où il exerça son art avec succès. Il termina ses jours dans sa patrie après l'an 1711. On a de lui : *De militis in castris sanitate tuendâ*, Vienne, 1685, Leyde, 1741, in-8°, en français, sous le titre de *Médecine Militaire*, Paris, 1744. Ce traité est estimé. On a encore plusieurs ouvrages du même auteur, réunis sous ce titre : *Opera medica, philosophica et mathematica in unum collecta*, Naples 1736, 2 vol. in-4°.

II. PORTIUS (Grégoire), né en Italie, célèbre vers l'an 1630, par le talent qu'il avoit pour la poésie latine et grecque, a composé dans ces deux langues des odes, des élégies, des épigrammes. On admire sur-tout la facilité et le naturel de ses vers latins ; qualités d'autant plus estimables que les Italiens semblent ordinairement affecter l'enflure et l'hyperbole, soit dans leurs pensées, soit dans leurs expressions.

III. PORTIUS. *Voy.* PORTA, n° III, et AZON.

IV. PORTIUS. *V.* PORZIUS.

† PORTLAND (Guillaume Benting, comte de), favori de Guillaume III, roi d'Angleterre, reçut en France les plus grands honneurs, quand il y vint en qualité d'ambassadeur de son maître. Sa faveur excita la jalousie des Anglais. Les communes demandèrent inutilement sa disgrace. Il mourut âgé de 62 ans, en 1710. Sans avoir des talens supérieurs, il savoit plaire ; et à la dignité d'un grand seigneur, il joignoit le caractère adroit d'un courtisan.

* I. PORTO (Jean-Baptiste), de Ravenne, né en 1650, professeur de droit civil dans sa patrie, avocat des pauvres et consulteur du saint-office, mort le 2 janvier 1704, a laissé, I. *De sportulis honorariis, et patrociniis judicum, curialium*, etc., Bononiæ, 1582 ; *Memoriale alla sagra congregazione dell' acque*, etc., Césène, 1700.

* II. PORTO (Hyppolite), jésuite de Vicence, qui vivoit sur la fin du 17e siècle et au commencement du suivant, a publié : *De cultu Dei et hominum opus lithurgico-morale : continet adnotationes ad rubricas missalis romani ; de ritu servando in celebratione missæ ; de missâ sa-*

lemni à sacerdote privato faciendâ : de ritu particularium aliquot missarum, etc., Venetiis, 1705.

* III. PORTO MAURIZIO (le P. Léonard), de l'ordre des mineurs réformés de Saint-François, célèbre missionnaire apostolique, né d'une honnête famille de Casa-Nuova au Port-Maurice, le 20 décembre 1676, se rendit à Rome à l'âge de 12 ans, où il entra au collége romain dirigé par les jésuites. Ses progrès dans les belles-lettres et la philosophie furent rapides. A l'âge de 21 ans, il prit l'habit de Saint-François, et fut fait prêtre en 1712. Il entreprit alors les missions qu'il continua pendant environ 40 ans dans les états de Gènes, la Toscane, la Corse et dans les états du pape; laissant partout des traces de son zèle et de ses travaux. Après une carrière consacrée entièrement aux progrès de la religion, il se retira au couvent de Saint-Bonaventure à Rome, où il mourut le 26 novembre 1731. On a de lui, I. *Il Tesoro nascosto*, *ovvero Pregi edeccelenze della S. Messa*, Rome, 1737, dédié au pape Clément XII. II. *Manuale sacro, ovvero raccolta di varj documenti spirituali per le monache*, Venise 1734. III. *Direttorio della Confessione generale*, Rome, 1739. IV. *La Via del paradiso, Considerazioni sopra le massime eterne, e sopra la passione del signore*, Bergame, etc. Tous ces ouvrages ont été recueillis et publiés en 2 vol. sous le titre de *Opere sacro-morali*, etc., Venise 1742, et ailleurs.

PORTUMNE. *Voy*. MÉLICERTE.

† I. PORTUS (François), natif de Candie, fut élevé chez Hercule II, duc de Ferrare. Il adopta les opinions que Calvin avoit enseignées. Il professa quelque temps la langue grecque dans cette ville, et ensuite à Genève où il mourut en 1581, à 70 ans. On a de lui, I. Des *Additions* au Dictionnaire grec de Constantin, Genève, 1593, in-folio. II. Des *Commentaires* sur Pindare, Thucidide, Longin, Xénophon, et sur plusieurs autres auteurs grecs. De Thou l'appelle l'un des ornemens modernes de la Grèce.

† II. PORTUS (Æmilius), fils du précédent, habile dans la langue grecque, l'enseigna à Lausanne et à Heidelberg. On a de lui: *Dictionnarium ionicum et doricum græco-latinum*, Francfort, 1603, 2 vol. in-8°. Une *Traduction* de Suidas, et d'autres *ouvrages* estimables. Son édition de Xénophon avec ses notes et celles de son père, à Francfort, en 1596, est recherchée. Elle a été imprimée in-fol., Londres, 1720, par les soins de Gillman. On a encore de cet auteur *Pindaricum Lexicon*, Hanovre, 1606; in-8°, ouvrage rare.

* III. PORTUS (Antoine), docteur en médecine et en philosophie, né à Fermo dans la Marche d'Ancône, fut premier médecin de Sixte V, qui le combla de ses faveurs. On a de lui: *De Peste libri tres. Accessit de variolis et morbillis liber unus*, Venetiis, 1580, in-4°, Romæ, 1589, in-4°.

† PORUS, roi d'une partie des Indes, entre les fleuves Hydaspe et Acesine, d'une taille gigantesque, d'une valeur peu commune, possédoit un empire con-

sidérable. Alexandre, vainqueur de Darius, le fit sommer par ses ambassadeurs, l'an 328 avant J.-C., de lui faire hommage de ses états. Le monarque indien, surpris d'une telle proposition, lui fit dire « qu'il iroit sur les frontières de son royaume le recevoir les armes à la main. » Il s'approcha en effet avec son armée des bords de l'Hydaspe, pour en défendre le passage au conquérant macédonien. Ce torrent étoit une barrière en quelque sorte insurmontable. Cependant Alexandre passa le fleuve à la faveur des ténèbres, et battit le fils aîné de Porus. Ce prince livra un second combat où il fut vaincu en personne, quoiqu'il eût montré dans la bataille la conduite d'un général et la bravoure d'un soldat. Enfin percé de coups, il se retiroit sur son éléphant. On l'atteignit, et Alexandre qui avoit admiré son courage, lui envoya Taxile, prince indien, pour l'engager à se rendre. « N'entends-je point, dit Porus, la voix de ce traître? » et il se saisit en même temps d'un dard pour le percer. Alexandre le fit de nouveau solliciter par ses amis, qui le déterminèrent à se rendre. « Comment, lui demanda le vainqueur, veux-tu que je te traite? » — « En roi, répondit le vaincu. » Charmé de cette noble réponse, Alexandre ordonna qu'on prît un grand soin de sa personne, lui rendit ses états et y ajouta de nouvelles provinces. Porus, pénétré de reconnoissance, suivit son bienfaiteur dans toutes ses conquêtes, après lui avoir juré une fidélité qu'il ne viola jamais. Porus son neveu et roi comme lui, s'enfuit chez les Gangarides pour n'être pas exposé aux armes de son oncle; au reste il est probable que Quinte-Curce a embelli l'histoire de Porus, ainsi que d'autres parties de la vie d'Alexandre.

* PORZIO (François), d'Udine dans le Frioul, changea son nom de famille Porcari en celui de Porzio. Il étoit né en 1470. L'emploi de notaire qu'il exerça pendant toute sa vie, ne l'empêcha pas de consacrer ses loisirs à l'étude des belles-lettres et de la poésie. Il mourut en 1529. Quelques-unes de ses *poésies* sont répandues dans plusieurs recueils littéraires du temps.

* PORZIUS (Jean-David), docteur en philosophie et en médecine, né à Baccarach, ville du Bas-Palatinat, renommée par ses vins, pratiqua son art en Allemagne avec le plus grand succès vers le milieu du 17e siècle. On a de lui, I. *Bacchus enucleatus, sive, examen vini Rhenani, imprimis Baccarensis anatomia chimica*, Heidelbergæ, 1672, Leovardiæ, 1674, in-12. II. *Demonstratio brevis medico-chirurgica de tumoribus, et in specie de spinâ ventosâ*, Leovardiæ, 1679, in-12. Porzius regarde l'acide et l'alkali comme les causes principales des tumeurs, et il en établit les différences sur les proportions et l'activité de ces deux principes.

† POSADAS (François), dominicain, né à Cordoue dans l'Andalousie, de parens pauvres. Son mérite le fit nommer à un évêché, que son humilité lui fit refuser. Tout ce qu'il y avoit de grand en Espagne avoit pour lui une considération singulière. Il mourut à Cordoue en 1720. On a commencé à faire des informations pour procéder un jour à la canonisation authentique de ce religieux. Un savant de son ordre a écrit sa vie, et l'a publiée en un

gros volume in-folio. On a du père Posadas plusieurs ouvrages. I. Le *triomphe de la chasteté, contre les erreurs de Molinos*, in-4°. II. La *Vie* de saint Dominique de Gusman, in-4°. III. *Sermons doctrinaux*, 2 vol. in-4°. IV. *Sermons de la sainte Vierge-Marie*, in-4°. On a encore de lui divers *Traités* manuscrits de théologie mystique, qui pourroient former six volumes in-4°.

* POSSELIUS (Jean), d'Allemagne, théologien luthérien, et célèbre philosophe du seizième siècle, auteur d'un ouvrage intitulé : *Calligraphia oratoria linguæ græcæ*, Hanovre, 1602, in-8°, qui fut réimprimé en 1692, au séminaire de Padoue, par l'abbé dom Jacques Giacometti, professeur de morale dans l'université de cette ville, sans nom d'auteur. Cet abbé se permit aussi de tronquer la préface, l'avis au lecteur, et huit épigrammes ; ce qui fit croire pendant un certain temps que cet ouvrage appartenoit réellement à Giacometti. On a encore de Posselius des *Dialogues grecs et latins*, Wittemberg, 1611, in-8°.

* POSSENTI (Benoît), peintre bolonnais, apprit son art sous les Carraches, et fut bon peintre de paysages, de ports de mer, d'embarcations, de batailles, etc. Il fut le maître de Pierre, son fils, né en 1618. Ce dernier montra un génie particulier pour les batailles ; et ses ouvrages se font distinguer par la composition et le coloris. Il a peint plusieurs *tableaux* d'autel à Padoue, où il mourut d'un coup de fusil. Benoît Possenti eut un autre fils, qui fut chanoine de Sainte-Marie majeure, et qui eut la réputation de bon *panégyriste* dans un temps où le goût étoit tout à fait corrompu. Il est encore l'auteur de quelques *poésies* assez médiocres.

* I. POSSEVIN (Jean-Baptiste), de Mantoue, né d'une noble famille, mais peu fortunée, alla de bonne heure à Rome, où il entra d'abord au service du cardinal Hercule Gonzague, et ensuite à celui du cardinal Cortèse en 1545. Il étoit savant et assez bon poète. Il mourut en 1549. On a de lui, *Dialogo dell' onore, nel quale si tratta a pieno del duello, nobilità e de' gradi d'onore*; Venise, 1553, 1556 et 1558, qui fut publié par son frère Antoine. A peine l'ouvrage parut-il, que Jean Possevin fut accusé de plagiat, et d'avoir mis à contribution un ouvrage volumineux écrit en latin par Antoine Bernardi de la Mirandole, évêque de Caserte, contre les partisans du duel : ce qui paroît cependant très difficile à prouver, puisque le livre de Bernardi, ne fut imprimé qu'en 1562, c'est-à-dire, neuf ans après la publication du Dialogue de Possevin.

* II. POSSEVIN (Jean-Baptiste), neveu du précédent, a traduit du latin en langue vulgaire la *Moscovia* de son frère Antoine : cette traduction fut imprimée à Ferrare en 1592. On a encore de lui un ouvrage en 2 vol. in-4°, sur les *Leçons du bréviaire*, Ferrare, 1592, et un autre sur les *Hymnes*, Venise, 1606. On lui doit aussi, *De officio curati ad praxim circà repentina et generaliora*; Brixiæ 1684, avec les notes et les additions d'André Victorelli de Bassano, qui n'avoient pas encore paru.

III. POSSEVIN (Antoine), né à Mantoue, frère du précédent, entra dans la compagnie de Jésus

en 1559. Il prêcha en Italie et en France avec un succès distingué. Son génie pour les langues étrangères, pour les négociations, le fit choisir par le pape Grégoire XIII, pour rétablir la bonne intelligence entre Jean III, roi de Pologne, et le czar de Moscovie. Il fut employé dans d'autres affaires en Suisse et en Allemagne. De retour à Rome, il travailla à la réconciliation de Henri-le-Grand avec le saint siége. Ce zèle ne plut pas aux Espagnols, qui firent donner ordre à Possevin de sortir de cette ville. Il mourut à Ferrare le 26 février 1611, âgé de 78 ans. Ce jésuite joignoit à beaucoup d'érudition une dextérité peu commune à manier les esprits, et son goût pour la politique n'affoiblit jamais sa piété. Nous avons de lui divers ouvrages. Les plus importans sont, I. *Bibliotheca selecta de ratione studiorum*, Rome, 1595, in-folio, avec des augmentations. Le but qu'il s'est proposé, a été d'adoucir et d'abréger le travail de l'étude à ceux qui veulent s'y appliquer. Il tâche de leur donner une idée des auteurs, qui leur épargne l'ennui ou le danger de lire plusieurs livres qui ne méritent pas d'être lus, ou dont la lecture est dangereuse. Le premier volume traite de la théologie, tant positive et scholastique, que morale et catéchistique. Les autres sciences, comme la philosophie, la jurisprudence, la médecine, les mathématiques, l'histoire, la poésie et la rhétorique, font la matière du 2ᵉ. « On ne peut nier, dit Dupin, qu'il n'y ait beaucoup d'érudition dans cet ouvrage, et bien des choses très-utiles pour ceux qui veulent étudier; mais il faut avouer qu'il l'a grossi de bien des questions de controverse, et de pièces qu'il y a insérées, dont on pourroit facilement se passer, et qui ne conviennent guère à un ouvrage de cette nature. » D'ailleurs, il ne fait pas toujours un assez bon choix des écrivains qu'il conseille; il en censure d'autres avec trop peu de ménagement. On lui reproche encore beaucoup de négligences et d'inexactitudes. II. *Apparatus sacer*, Cologne, 1607, 2 volumes in-folio; ouvrage qui a eu beaucoup de cours, quoique les catalogues qu'il y donne soient imparfaits, peu exacts et assez mal digérés. L'auteur se propose de faire connoître les interprètes de l'Ecriture-sainte, les théologiens, les historiens ecclésiastiques. Mais s'il fut utile dans son temps par ce livre, on ne peut guère en faire usage dans le nôtre. Se bornant trop souvent à compiler et à transcrire les bibliographes, il copie toutes leurs fautes et y ajoute les siennes. III. *Moscovia*, Cologne, in-fol., 1587. C'est une description fort étendue de l'état des Moscovites, de leurs mœurs et de leur religion, etc. On en a une traduction italienne, IV. *Judicium de Nuæ* (la Noue), *Joannis Bodini*, *Philippi Mornæi et Nicolai Machiavelli quibusdam scriptis*, Rome, 1592, et Lyon, 1593; ouvrage fait par ordre d'Innocent IV. V. *Confutatio ministrorum Transylvaniæ et Francisci Davidis, de Trinitate*. VI. *Miles christianus*. VII. Quelques *Opuscules* en italien, dont on peut voir le titre dans le Dictionnaire typographique. Le père Dorigny, jésuite a donné une Vie curieuse et intéressante de cet habile négociateur, en 1712, in-12. — Il ne faut pas le confondre avec Antoine Possevin, son neveu, natif de Mantoue, dont on a *Gonzagarum Mantuæ et Montis-*

ferrat ducum historia, Mantoue, 1628, in-8°.

† POSSIDIUS, évêque de Calame, et disciple de St. Augustin. On a de lui, la *Vie* de son maître, écrite d'un style assez simple, mais exacte. Il y a joint le catalogue des ouvrages de ce père, avec lequel il avoit vécu pendant près de 40 ans.

I. POSSIDONIUS, astronome et mathématicien d'Alexandrie, vivoit après Eratosthènes et avant Ptolemée. Il mesura le tour de la terre, et la trouva de 30 mille stades.

II. POSSIDONIUS d'Apamée, ville de Syrie, philosophe stoïcien, qui tenoit son école à Rhodes, florissoit vers l'an 80 avant Jésus-Christ. Pompée, à son retour de Syrie, après avoir achevé la guerre contre Mithridate, vint exprès à Rhodes profiter en passant de ses leçons. On lui apprit qu'il étoit malade d'un accès de goutte, qui lui faisoit souffrir de cruels tourmens. Il voulut du moins voir celui qu'il s'étoit flatté d'entendre raisonner sur des sujets philosoques. Il alla chez lui, le salua et lui témoigna la peine qu'il avoit de ne pouvoir l'entendre. « Il ne tiendra qu'à vous, repartit Possidonius, et il ne sera pas dit qu'à cause de ma maladie un si grand homme soit venu me voir inutilement. » Il commença donc dans son lit un long et grave discours sur ce dogme des stoïciens : « Qu'il n'y avoit rien de bon que ce qui est honête ; » et comme la douleur se faisoit sentir vivement, il répéta souvent : « Tu ne gagneras rien, ô douleur! quelque incommode et violente que tu puisses être, je n'avouerai jamais que tu sois un mal. » L'historien Josephe lui reproche d'avoir calomnié les juifs, en les acccusant faussement d'adorer une tête d'âne.

POSSIN, *voy.* POUSSINES.

† POSTEL (Guillaume), né l'an 1510 à la Dolerie, en Normandie, perdit à huit ans son père et sa mère. Il se fit maître d'école, âgé seulement de 14 ans, dans un autre village près de Pontoise. Dès qu'il eut ramassé une petite somme, il vint continuer ses études à Paris. Il s'associa avec quelques écoliers; mais il ne tarda pas à s'en repentir, dès la première nuit on lui vola son argent et ses habits. Le froid qu'il endura, lui causa une maladie qui le réduisit à souffrir pendant deux ans dans un hôpital. Sorti de cet asile de la misère, il alla glaner en Beauce. Son industrie laborieuse lui ayant procuré un habit, il vint continuer ses études au collége de Sainte-Barbe, où il s'engagea à servir quelques régens. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu de temps il acquit une science universelle. François I, touché de tant de mérite uni à tant d'indigence, l'envoya en Orient, d'où il rapporta plusieurs manuscrits précieux. Ce voyage lui mérita la chaire de professeur royal des mathématiques et des langues, avec des appointemens considérables. Sa façon d'enseigner et surtout sa façon de vivre, lui suscitèrent divers ennemis. La reine de Navarre irritée de son attachement au chancelier Poyet, lui fit perdre ses places. Obligé de quitter la France, il passa à Vienne, s'en fit chasser et se rendit à Rome; il se fit jésuite, fut exclus de l'ordre et mis en prison l'an 1545, pour avoir soutenu que « la puissance des conciles étoit au-dessus de celle des papes. » Après une année de cap-

tivité, il se retira à Venise, où une vieille fille s'empara de son cœur et de son esprit. Il soutint que la rédemption des femmes n'étoit pas achevée, et que la *mère Jeanne* (c'étoit le nom de sa vénitienne) devoit terminer ce grand ouvrage. C'est sur cette imbécille qu'il publia son livre extravagant : « des très-merveilleuses victoires des femmes du nouveau-monde, et comment elles doivent par raison à tout le monde commander, et même à ceux qui auront la monarchie du monde vieil, » Paris, 1553, in-16. Cet ouvrage le fit renfermer, mais on le relâcha ensuite comme un insensé. De retour à Paris en 1553, il continua de débiter ses extravagances. Contraint de fuir en Allemagne, il se retira à la cour de Ferdinand, qui l'accueillit assez bien, et professa quelque temps dans l'université de Vienne en Autriche. L'amour de la patrie le sollicitant de retourner en France, il adressa une rétractation à la reine, qui le rétablit dans sa chaire du collége royal. Son changement n'étoit pas sincère. Il chercha à répandre ses folies, et fut relégué au monastère de Saint-Martin-des-Champs, où il mourut le 6 septembre 1581. Postel se faisoit beaucoup plus vieux qu'il n'étoit, et attribuoit sa constante santé à l'abstinence absolue de tout commerce avec le sexe. Il vouloit persuader aussi qu'il étoit ressuscité; et pour prouver ce miracle à ceux qui l'avoient vu autrefois avec un visage pâle, des cheveux gris et une barbe blanche, il se fardoit secrètement, et se peignoit la barbe et les cheveux. C'est pourquoi dans la plupart de ses ouvrages, il s'appeloit *Postellus restitutus*. Postel étoit, à ses rêveries près, un des génies les plus étendus de son siècle. Il avoit une vivacité, une pénétration et une mémoire qui alloient jusqu'au prodige. Il connoissoit parfaitement les langues orientales, une partie des langues mortes, et presque toutes les langues vivantes; il se vantoit de « pouvoir faire le tour du monde sans truchement. » François I et la reine de Navarre le regardoient comme *la merveille de leur siècle*. Charles IX l'appeloit son *philosophe*. On assure que quand il enseignoit à Paris dans le collége des Lombards, il y avoit une si grande foule d'auditeurs que la salle de ce collége ne pouvant les contenir, il les faisoit descendre dans la cour, et leur parloit d'une fenêtre. On ne peut nier qu'il n'eût fait beaucoup d'honneur aux lettres, si, à force de lire les rabbins et de contempler les astres, il n'avoit pas perdu la tête. Ses principales chimères étoient, que les femmes domineroient un jour sur les hommes, que la plupart des mystères du christianisme pouvoient se démontrer par la raison, que l'ange Raziel lui avoit révélé les secrets divins, et que ses écrits étoient les écrits de Jésus-Christ même; enfin, que l'ame d'Adam étoit entrée dans son corps. Dans la foule des écrits dont il surchargea l'univers littéraire, on ne citera que les principaux : I. *Clavis absconditorum à constitutione mundi*, Parisiis, 1547, in-16, et Amstelod., 1646, in-12. Cette dernière édition est commune, la première est fort rare. II. *De ultimo judicio*, sans nom de ville ni d'imprimeur, et sans date, in-16. C'est un des plus rares ouvrages de Postel. III. *Apologie contre les détracteurs de la Gaule*, qui renferme des choses singulières. IV. *L'Unique moyen de*

l'accord des Protestans et des Catholiques. V. *Les premiers élémens d'Euclide chrétien, pour la raison de la divine et éternelle vérité démontrée*, traduits du latin, Paris, 1579, in-16. VI. *La Divina ordinazione*, in-8°, 1556, où est comprise la raison de la restitution de toutes choses. VII. *Merveilles des Indes*, 1553, in-16. VIII. *Description et carte de la Terre-Sainte*, idem. IX. *Les Raisons de la Monarchie*, Paris, 1551, in-8°. X. *Histoire des Gaulois depuis le déluge*, Paris, 1552, in-16. XI. *La Loi salique*, idem. XII. *De Phœnicum litteris*, Paris, 1552, in-8°, petit format. XIII. *Liber de causis naturæ*, Paris, 1552, in-16. XIV. *De originibus nationum*, 1553, in-8°. XV. *Le prime nuove dell' altro mondo, cioè la vergine venetiana*, Venise, 1555, in-8°. XVI. *Traité de l'origine de l'Etrurie*, en latin, Florence, 1551, in-8°. XVII. *Epistola ad* Schwenfeldium *de virgine venitiana*, 1556, in-8°. XVIII. *Recueil des prophéties les plus célèbres du monde, par lequel il se voit que le roi François I, doit tenir la monarchie de tout le monde*. XIX. *Alcorani et Evangelii concordia*, Parisiis, 1543, in-8°. XX. *De rationibus Spiritûs Sancti*, idem. XXI. *De nativitate mediatoris ultimâ*, Basle, 1547, in-4°. XXII. *Proto-Evangelium*, 1552, in-8°. XXIII. *De linguæ Phœnicis seu hebraïcæ excellentiâ*, Viennæ-Austriacæ, 1554, in-4°, insérée depuis dans la Bibliothèque de Brême; très-rare. XXIV. Une apologie de *Servet*. XXV. Une *Version* françoise de *Darès*, 1553, in-16. XXVI. *G. Postelli de republicâ, seu magistratibus Atheniensium*, *Liber*. XXVII. *De orbis concordiâ*, Bâle, in-folio, 1544. Le but de l'auteur est de ramener tout l'univers à la religion chrétienne. Cette production bizarre est divisée en quatre livres. Le premier contient les preuves de la religion; le second, la réfutation de la doctrine de l'alcoran; le troisième, un traité de l'origine des fausses religions et de l'idolâtrie; et le quatrième, de la manière de ramener les mahométans, les païens et les juifs. Tous ces différens écrits sont aussi rares que singuliers. On lui doit aussi: *Linguarum duodecim, characteribus differentium, alphabeti introductio, ac legendi modus facillimus*, Paris, un vol. in-4°, sans date et les pages non chiffrées; mais avec une dédicace adressée à Pierre Paulmier, archevêque de Vienne, et datée de l'an 1538. Une autre partie de cet ouvrage imprimée égalemeut à Paris, est dédiée à Jean Olivier, évêque d'Angers. Postel ne présente que les alphabets de toutes ces langues (hébreu, samaritain, éthiopien, arabe, syrien, etc.,) avec quelques exemples pour la lecture; mais il donne une grammaire entière de l'arabe, et c'est ce qui fait cette seconde partie. Les caractères hébreux, sans être beaux, sont exacts et faciles à reconnoître; quant aux autres, syriens, arabes, etc., on y apperçoit la naissance et l'imperfection de l'art, et ils sont défigurés au point que sans un texte suivi ils seroient difficiles à lire. Le même volume offre une dissertation sur l'origine et l'antiquité de la langue hébraïque, dédiée au cardinal du Bellay, évêque de Paris. Une comparai- des langues orientales entre elles et même avec le latin et le français; cette partie a été imprimée en 1538; et elle ne doit former avec les autres qu'un même vo-

lume. Tout porte à croire que cet ouvrage de Postel, aussi singulier par les recherches qu'il renferme, que par l'impression de tous ces caractères étrangers, est le premier de ce genre qui soit sorti des presses de Paris. Les finances de Postel se trouvant épuisées par les acquisitions de livres et de manuscrits, qu'il avoit faites dans ses voyages, il sollicita des secours; mais il ne trouva de ressources que dans son zèle et dans son économie. *Eram exhaustus*, dit-il, *et ob libros coëmptos et peregrinationem, nudus, ut parum mihi superesset, undè hanc istam philologiam tolerarem*; il fit cependant graver ces caractères par des mains inexpertes, *sculptoribus nusquam quicquam tale antea expertis*. Il y a encore d'autres *ouvrages* que les curieux recherchent, quoique leur rareté fasse tout leur mérite.... Consultez les Nouveaux éclaircissemens sur la Vie et les Ouvrages de Guillaume Postel, par le père Desbillons, Liége, 1773, in-8°. C'est à tort qu'on a attribué à Postel le livre *De tribus impostoribus*. Malgré les recherches des savans, on ignore encore quel en est le véritable auteur.

POSTHUME (Marcus Cassius Latienus POSTHUMIUS) le plus illustre des tyrans qui s'emparèrent vers le milieu du 3e siècle, de diverses provinces de l'empire, fut peu connu avant les deux années qui précédèrent sa révolte. Valérien voulant accoutumer de bonne heure au gouvernement Cornelius Valerianus son petit-fils, le mit à la tête des troupes des Gaules, et fit Posthume chef de son conseil. Ce jeune prince acquit beaucoup de gloire, et sut empêcher les Germains de pénétrer dans les Gaules. Mais l'imprudence de Sylvain, son gouverneur, causa bientôt un grand changement. Il voulut enlever aux soldats le butin qu'ils avoient fait. Ils se mutinèrent, tuèrent Valérien et son gouverneur, et déclarèrent Posthume empereur vers le commencement de 261. La conduite de Posthume justifia le choix des troupes. Les Germains furent repoussés en diverses rencontres; et pendant plusieurs années il sut se maintenir dans sa dignité, quoique Gallien qui étoit légitime empereur, fit des efforts extraordinaires pour le détruire. Posthume avoit un fils qu'il associa à l'empire; il étoit digne de son père par ses grandes qualités, et lui étoit supérieur en éloquence. On lui a attribué XIX *déclamations*, qui ont paru sous le nom de Quintilien. Les deux Posthume furent tués par leurs soldats en 267, près de Mayence, où ils venoient de vaincre le tyran Lælien. Posthume le père, quoique d'une naissance obscure, étoit un de ces esprits privilégiés qui apprennent tout d'eux-mêmes, et qui n'ont besoin que de suivre l'instinct de leur génie pour exécuter les plus grandes choses. Il reçut de la nature des talens distingués pour gouverner un état avec splendeur, et pour le défendre avec courage.

* POSTHIUS (Jean), né en 1537, à Gemersheim, ville du Bas-Palatinat, reçu docteur en médecine à Valence en Dauphiné, en 1567, exerça son art avec réputation dans plusieurs villes d'Allemagne, et mourut à Mosbach le 24 juin 1597. On a de lui des *ouvrages* en prose et en vers, parmi lesquels on remarque celui intitulé: *Gemersheimi Parerga poetica*; Wirzeburgi, 1580, in-12.

in-12. Il a mis en latin les deux livres, *de Diætis*, d'un juif nommé Isaac, et a publié : *Observationes anatomicæ in Realdi Columbi Cremonensis anatomiam*, qui ont été imprimées à Francfort, en 1590, in-8°, avec l'ouvrage du même Columbus.

I. POSTHUMIUS, (Aulus) créé dictateur dans la guerre excitée par la fuite de Tarquin chez Manlius, général des Tusculans, qui étoit son gendre. Il y eut un combat près du lac Régile; et comme la victoire étoit indécise, Titus Abutius, général de la cavalerie, fit ôter la bride à tous les chevaux, afin que fondant à toutes jambes sur l'ennemi, ils ne pussent être arrêtés dans leur course. Cet expédient réussit, et l'armée ennemie fut mise en déroute et entièrement détruite l'an 496 avant J. C. Sept ans auparavant, ayant remporté une victoire contre les Sabins, il étoit entré dans Rome, couronné de myrtes. Ce fut l'origine des ovations ou petits triomphes.

II. POSTHUMIUS, (Lucius) consul après la bataille de Cannes, 217 ans après J. C., partit pour les Gaules avec une armée. Il fut entièrement défait par les Boïens qui habitoient le Bourbonnois, et resta sur le champ de bataille. Les barbares ayant coupé sa tête, la portèrent en triomphe dans leur temple, où son crâne devint un vase sacré dans lequel ils offroient des libations aux dieux.

POSTHUMUS. *Voyez* Posthume.

* POSTLETHAYTE (Malachi), marchand de Londres, mort en 1767, a composé un *Dictionnaire de Commerce*, en 2 vol. in-fol. C'est un ouvrage de la plus grande utilité, et d'un travail immense. On n'a pu se procurer aucun détail sur sa vie.

POTAMON, philosophe d'Alexandrie, contemporain d'Auguste, prit un sage milieu entre l'incertitude des pyrrhoniens et la présomption des dogmatiques. Il emprunta de chaque école de philosophie ce qui pouvoit perfectionner sa raison. Il ne paroît pas que ce sage philosophe ait présidé à aucune école, ni qu'il ait donné naissance à aucune secte; mais sa manière de philosopher se répandit dans tout le monde savant. Ceux qui l'embrassèrent, soit à Alexandrie, soit à Rome, furent nommés *éclectiques*, parce qu'ils choisissoient les opinions qui leur paroissoient les plus convenables. *Voyez* Lesbonax.

† POTEMKIN, (Grégoire-Alexandre), né en 1736, dans les environs de Smolensko, d'une famille d'origine polonoise, étoit enseigne de la garde à cheval, lorsque Catherine II, pour se faire reconnoître impératrice, parcouroit les rangs des gardes dont elle vouloit se faire un appui. Elle étoit elle-même à cheval et en uniforme. Potemkin, voyant qu'elle n'avoit point de dragonne à son épée, détacha la sienne et s'avança pour la lui offrir. Cette attention le fit distinguer. Sa grace, son agilité fixèrent bientôt en sa faveur l'attachement de sa souveraine. Sa fierté lui attira bientôt la haine des Orloff, dans une querelle qu'il eut avec Alexis Orloff, il reçut un coup à l'œil qui le lui fit perdre. L'impératrice le consola de cet accident en le nommant ministre de la guerre. Ce fut lui qui donna l'idée à Cathe-

rine II de s'emparer de la Crimée, et de jeter les fondemens de la ville de Cherson. Elle fut fondée en 1778, sur les bords du Niéper, à dix lieues d'Oczackow ; bientôt après elle contenoit plus de 40,000 habitans et un superbe chantier pour la marine. Potemkin introduisit dans la Crimée plusieurs arbres fruitiers, et près de Soudak la distillation de l'eau de vie. On lui dut la grande manufacture de verrerie et de glace établie à Pétersbourg, et qui est devenue supérieure pour la grandeur et la beauté des ouvrages à celles de Venise et de Paris. Potemkin, amateur des arts, notamment de la musique, se faisoit suivre partout par quatre-vingt musiciens. Possesseur de terres immenses, de plusieurs cassettes remplies de pierres précieuses, et de billets de banque de toutes les nations commerçantes de l'Europe, il y réunit les riches dépouilles des princes Lubomietski et Sapieha, en Podolie et en Lithuanie, le gouvernement de la Tauride et le grade de grand amiral de la mer Noire. Il manquoit à son ambition le cordon de l'ordre de St. George. Pour l'obtenir, il falloit avoir commandé une armée en chef et avoir remporté une victoire ; Potemkin fit renouveler la guerre contre la Turquie en 1787. Placé alors à la tête d'une armée de 150,000 hommes, ayant sous ses ordres plusieurs autres corps d'armée commandés par des généraux de marque, revêtu d'un pouvoir sans bornes, régissant despotiquement le département de la guerre, tout fit craindre un instant qu'il n'allât conquérir des états pour s'en déclarer lui-même le souverain. Bientôt, de nombreux combats inondèrent de sang les plaines d'Oczackow, du Kuban et de la petite Tartarie. La famine et la peste se réunirent au carnage pour les dévaster, et il fallut apporter, des contrées lointaines, tout ce qui étoit nécessaire à l'approvisionnement d'une foule d'hommes. Potemkin assiégea Oczackow au milieu des frimats les plus rigoureux ; les habitans, pour diminuer l'atteinte du froid, avoient été forcés de se creuser des huttes souterraines ; le général russe fit donner l'assaut, livra la ville, pendant trois jours, au pillage, et en fit passer la garnison et les habitans au fil de l'épée. Cette horrible exécution coûta la vie à 25,000 Turcs ; mais elle procura à Potemkin un présent de 100,000 roubles, le titre d'Hotman, ou chef des Cosaques, et un bâton de commandement garni de diamans et entouré d'une branche de laurier. Les faveurs de l'impératrice ne se bornèrent pas là ; au mois de mars 1791, Potemkin revint à Pétersbourg jouir de sa gloire. Sa souveraine lui prodigua les fetes, lui fit don du palais de Tauride et d'un habit brodé en diamans, estimé 200,000 roubles. Potemkin étala alors le luxe le plus extrême. Chacun de ses repas coûtoit 800 roubles ; on y trouvoit les mets les plus rares, et des cerises au cœur de l'hiver, qu'on avoit payées un rouble la pièce. Il se rendit bientôt au congrès d'Yassi, qui devoit assurer la paix entre la Russie et la Turquie ; mais il ne put s'occuper long-temps des négociations, ayant été attaqué de la maladie qui y régnoit. Il avoit auprès de lui Tinmann et Menat, les deux plus célèbres médecins de Pétersbourg, mais il dédaigna leurs conseils, et ne voulut point borner son intempérance excessive. On dit qu'il mangeoit à son déjeûner une oie entière ou un

jambon, buvoit une quantité énorme de vin et de liqueur de Dantzick, et dînoit ensuite avec la même voracité. Huit jours avant sa mort, le grand visir lui envoya un homme de confiance pour le prier de se relâcher sur quelques articles de ses propositions de paix, parce que s'il étoit dans la nécessité d'y souscrire, il craignoit de signer en même temps son arrêt de mort. Malgré cette considération, Potemkin le refusa. L'air d'Yassi lui paroissant insalubre, il voulut se rendre à Nicolaeff; mais à peine eut-il fait trois lieues qu'il se trouva plus mal. Il descendit de voiture sur le grand chemin, et mourut sous un arbre le 15 octobre 1791. Il fut aussitôt transporté à Cherson, où l'impératrice destina 100,000 roubles pour lui ériger un mausolée. Despote violent, impérieux, il eut du courage et de l'audace. « Son ambition, dit Castera, fut inconstante et capricieuse. Il voulut quelque temps être duc de Courlande et roi de Pologne. Bientôt après, il trouva ces souverainetés trop subordonnées, et leur préféra l'espoir de chasser les Ottomans de l'Europe, pour fonder un nouvel empire sur les débris du leur. Dès les premiers instans de sa faveur, il s'accoutuma à traiter arbitrairement tout ce qui l'entouroit. Vêtu d'une simple robe-de-chambre, les jambes nues et étendu sur un canapé, il recevoit les courtisans et les ministres étrangers sans daigner leur offrir de s'asseoir; et plus d'une fois il se permit de porter une main insolente sur les grands qui ne vouloient pas ramper devant lui. Il avoit quelquefois des bizarreries cruelles. Un honnête marchand de Moscow portoit une très-longue barbe. Pour la faire voir à une dame, Potemkin le fit enlever par la police et conduire en prison à Pétersbourg; mais il oublia la barbe et le marchand, qui languit six mois dans les fers. Enfin sa liberté lui est rendue; il retourne malade à Moscow, y trouve sa femme morte de chagrin et sa maison ruinée. » M. de Ségur, ambassadeur de France à Pétersbourg, trace ainsi le portrait de Potemkin : « Cet homme fut l'un des plus extraordinaires de son siècle. Un hasard singulier le créa pour l'époque qui lui convenoit : il rassembloit dans sa personne les défauts et les avantages les plus opposés. Avare et magnifique, despote et populaire, dur et bienfaisant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, libertin et superstitieux, audacieux et timide, ambitieux et indiscret, prodigue avec ses parens, ses maîtresses et ses favoris, il ne payoit souvent ni sa maison, ni ses créanciers. Rien n'égaloit l'activité de son imagination, ni la paresse de son corps. Aucun danger n'effrayoit son courage; aucune difficulté ne le faisoit renoncer à ses projets; mais le succès le dégoûtoit de ce qu'il avoit entrepris. Il fatiguoit l'empire par le nombre de ses emplois et par l'étendue de sa puissance, et il étoit lui même fatigué du poids de son existence, envieux de tout ce qu'il ne faisoit pas et ennuyé de ce qu'il faisoit. Il ne savoit ni goûter le repos, ni jouir de ses occupations. Tout en lui étoit décousu; travail, plaisir, caractère, maintien; il avoit l'air embarrassé dans toutes les sociétés, et sa présence gênoit tout le monde. Il traitoit avec humeur ceux qui le craignoient, et caressoit ceux qui l'abordoient familièrement. Il promettoit toujours, tenoit peu et n'oublioit jamais rien. Personne n'avoit

moins lu que lui, et peu de gens étoient plus instruits. Il avoit causé avec des hommes habiles dans toutes les professions, dans toutes les sciences, dans tous les arts. On ne sut jamais mieux pomper et s'approprier le savoir des autres. Il auroit étonné, dans une conversation, un littérateur, un artiste, un artisan et un théologien. Son instruction n'étoit pas profonde; mais elle étoit fort étendue. Il n'approfondissoit rien, mais il parloit bien de tout. L'inégalité de son humeur répandoit une bizarrerie inconcevable dans ses désirs, dans sa conduite, dans sa manière de vivre. Tantôt il formoit le projet de devenir souverain; tantôt il montroit le desir de se faire évêque ou même simple moine; il bâtissoit un palais superbe, et vouloit le vendre avant qu'il fût achevé. Un jour il ne rêvoit qu'à la guerre et n'étoit entouré que d'officiers, de Tartares et de Cosaques; le lendemain, il ne songeoit qu'à la politique; il vouloit partager l'empire ottoman, et mettre en mouvement tous les cabinets de l'Europe. Dans d'autres temps, ne s'occupant que de la cour, paré d'habits magnifiques, couvert de cordons de toutes les puissances, étalant des diamans d'une grosseur et d'une blancheur infinies, il donnoit sans sujet de superbes fêtes. Comme on voit passer rapidement ces météores brillans, dont l'éclat étonne, mais n'a rien de solide, Potemkin commença tout, n'acheva rien, dérangea les finances, désorganisa l'armée, dépeupla son pays, et l'enrichit de nouveaux déserts. La célébrité de l'impératrice s'est accrue par ses conquêtes. L'admiration fut pour elle; la haine pour son ministre. La postérité partagera peut-être entre eux la gloire des succès et la sévérité des reproches. Elle ne donnera point à Potemkin le titre de grand homme, mais elle le citera comme un homme extraordinaire; et si l'on veut le peindre avec vérité, on pourra le représenter comme le véritable emblême, comme une image vivante de l'empire de Russie. Il étoit, en effet, colossal comme lui, rassemblant dans son esprit de la culture et des déserts. On y voyoit de l'Asiatique, de l'Européen, du Tartare et du Cosaque; la grossièreté du onzième siècle, et la corruption du dix-huitième; la superficie des arts et l'ignorance des cloîtres; l'extérieur de la civilisation et beaucoup de traces de barbarie. Ce portrait peut paroître gigantesque; mais ceux qui ont connu Potemkin en attesteront la vérité. Cet homme avoit de grands défauts; mais sans eux, peut-être, il n'eût dominé ni sa souveraine ni son pays. Le hasard le fit précisément tel qu'il devoit être pour conserver si long-temps son pouvoir sur une femme aussi extraordinaire. » Le prince de Ligne a ainsi tracé le portrait de Potemkin. « Je vois un commandant d'armée qui a l'air paresseux, et qui travaille sans cesse; qui n'a d'autre bureau que ses genoux, d'autre peigne que ses doigts; toujours couché, et ne dormant ni jour ni nuit, parce que son excès de zèle pour la souveraine l'agite toujours, et qu'un coup de canon qu'il n'essuie pas l'inquiète, par l'idée qu'il coûte la vie à quelques-uns de ses soldats. Peureux pour les autres, brave pour lui; s'arrêtant sous le plus grand feu d'une batterie pour y donner ses ordres; cependant plus Ulysse qu'Achille; inquiet avant tous

les dangers, gai quand il y est; triste dans les plaisirs; malheureux à force d'être heureux, blâsé sur tout, se dégoûtant aisément, morose, inconstant, philosophe profond, ministre habile, politique sublime ou enfant de dix ans; point vindicatif, demandant pardon d'un chagrin qu'il a causé; réparant vîte une injustice; croyant aimer Dieu; craignant le diable, qu'il s'imagine être encore plus grand et plus gros qu'un prince Potemkin; d'une main faisant des signes aux femmes qui lui plaisent, et de l'autre des signes de croix; les bras en crucifix au pied d'une figure de la Vierge, ou autour du cou d'albâtre de sa maîtresse; recevant des bienfaits sans nombre de sa grande souveraine, les distribuant tout de suite; acceptant des terres de l'impératrice, les lui rendant ou payant ce qu'elle doit sans le lui dire; vendant et rachetant d'immenses domaines pour y faire une grande colonnade et un jardin anglais, s'en défaisant ensuite; jouant toujours ou ne jouant jamais; aimant mieux donner que payer ses dettes; prodigieusement riche sans avoir le sou; se livrant à la méfiance ou à la bonhomie, à la jalousie ou à la reconnoissance, à l'humeur ou à la plaisanterie; prévenu aisément pour ou contre, revenant de même; parlant théologie à ses généraux, et guerre à ses archevêques; ne lisant jamais, mais sondant tous ceux à qui il parle, et les contredisant pour en savoir davantage; faisant la mine la plus sauvage ou la plus agréable; affectant les manières les plus repoussantes ou les plus attirantes; ayant enfin tour à tour l'air du plus fier satrape de l'Orient ou du courtisan le plus aimable de Louis XIV; sous une grande apparence de dureté, très-doux, en vérité, dans le fond de son cœur; fantasque pour ses heures, ses repas, son repos et ses goûts; voulant tout avoir comme un enfant, sachant se passer de tout comme un grand homme; sobre avec l'air d'un gourmand; rongeant ses ongles, ou des pommes, ou des navets; grondant ou riant, contrefaisant ou jurant, polissonnant ou priant, chantant ou méditant; appelant, renvoyant, rappelant vingt aides-de-camp sans leur rien dire; supportant le chaud mieux que personne, en ayant l'air de ne songer qu'aux bains les plus recherchés; se moquant du froid, et en ayant l'air de ne pouvoir se passer de fourrures; toujours sans caleçons, en chemise, ou en uniforme brodé sur toutes les tailles; pieds nus, ou en pantoufles à paillons brodés, sans bonnet ni chapeau: c'est ainsi que je l'ai vu une fois aux coups de fusils, tantôt en mauvaise robe de chambre avec une tunique superbe, avec ses trois plaques, ses rubans, et des diamans gros comme le pouce autour du portrait de l'impératrice; ces diamans sembloient placés là pour attirer les boulets: courbé, pelotouné quand il est chez lui, et grand, le nez en l'air; fier, beau, noble majestueux ou séduisant, quand il se montre à son armée, tel qu'Agamemnon au milieu des rois de la Grèce. Quelle est donc sa magie? Du génie, et puis du génie, et encore du génie; de l'esprit naturel, une mémoire excellente; de l'élévation dans l'ame, de la malice sans méchanceté, de la ruse sans astuce; un heureux mélange de caprice dont les bons momens, quand ils arrivent, lui attirent les cœurs; une grande

générosité; de la grace et de la justesse dans ses récompenses; beaucoup de tact, le talent de deviner ce qu'il ne sait pas, et une grande connoissance des hommes. » Ce fut principalement à la protection de Potemkin que les jesuites dûrent leur établissement dans la Russie blanche. Un d'eux, le père Azevedo, lui en témoigna sa reconnoissance, au nom de sa compagnie, en lui dédiant un poème latin, intitulé : *Heroum libri IV, ad heroas epistolæ*, Louvain (Venise), 1789. Voici les vers qui commencent ce poème :

Heroum immortale decus, tutela meorum,
Imperii Splendor, cui summa negotia mentem
Semper habent.....

et ceux qui les terminent :

Consilio Catharinæ suo subscripsit, in illâ
Nobile jesuadis columen, matremque dedisti,
Matrem conjuratum orbem superare potentem;
Per te summus honor nobis, et gloria crescit, etc.

On a publié à Paris, en 1808, la Vie de ce prince, in-8°, rédigée par un officier français, d'après les meilleurs ouvrages allemands et français.

† POTENGER (Jean), né à Winchester en 1647, se livra avec succès à l'étude du droit, et acquit, ensuite de son beau-père, qui étoit chancelier de l'échiquier, une place de finance qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il se fit remarquer par son attachement à la religion anglicane et à son légitime souverain. On a de lui un poème contenant des *Réflexions sur la mort*, 1691; la *Vie d'Agricola, d'après Tacite*, et quelques pièces; mais la plus grande partie de ses *ouvrages*, qui consistent en pièces de poésie, en épîtres, en discours en prose et en vers, n'a été connue que de ses amis, qui l'ont inutilement pressé de les publier. Il mourut en 1734, âgé de 87 ans.

† POTER (Paul), peintre, né à Enchuysen en 1625, mort à Amsterdam en 1654, a excellé dans le paysage. On admire surtout l'art avec lequel il a rendu les divers effets que peut faire sur la campagne l'ardeur et l'éclat d'un soleil vif et brillant. Ses sites ne sont pas des plus riches, n'ayant exécuté que les vues de la Hollande, qui sont plates et très-peu variées. Son talent n'étoit point pour la figure; aussi n'en peignoit-il guère plus de deux, encore avoit-il soin de les cacher en partie. Pour les animaux, on ne peut les rendre avec plus de vérité que ce maître; mais il s'est borné d'ordinaire à ceux qu'il pouvoit observer dans les prairies de son voisinage. Une princesse de Salm lui ayant demandé un tableau pour le dessus de cheminée de l'un de ses plus beaux appartemens, Poter n'imagina rien de plus agréable que la représentation d'un *paysage* dans lequel il plaça, pour toute figure, une vache qui pissoit; certain courtisan, favori de cette dame, la dissuada de le prendre, et l'artiste remporta son ouvrage. Ce contre-temps fit la réputation de l'ouvrage; tous les cabinets de Flandres les plus curieux le possédèrent successivement, et il fut vendu deux mille florins à Jacob Vanhock. Ses mœurs douces lui firent supporter avec patience l'humeur et les écarts de sa femme, qui étoit galante. Un jour, l'ayant trouvée avec l'un de ses amans, il les enveloppa tous deux d'un réseau, à l'exemple de Vulcain, les lia avec de fortes cordes, et les fit voir, ainsi barricadés, aux autres amans, qui se retirèrent furieux. Pour lui,

il fut assez indulgent pour pardonner à sa criminelle épouse. On achète à un très-haut prix ses *tableaux*, parce qu'ils sont finis dans leur genre, et très-rares, Poter étant mort à l'âge de vingt-neuf ans. Le Muséum Napoléon en possède cinq, parmi lesquels on distingue celui où il a peint l'instant qui précède un orage, indiqué par le tournoiement des feuilles, l'accablement et le mugissement des bestiaux; celui où est un pâturage, et sur le devant, près d'un chêne, un taureau, un bélier, une brebis avec son agneau, et un pâtre vu à mi-corps. Son petit *tableau* des saules a été vendu chez M. Tolozan, en 1802, 27,050 livres. Celui où il a *représenté* la forêt de la Haye a été acheté, chez M. de Choiseul, 27,600 liv. Vauthier, graveur, a publié, en 1805, une collection de douze *gravures* des œuvres de Poter. Aucun peintre n'a été plus laborieux que Paul Poter; il peignoit tant que duroit le jour, et souvent la nuit, à l'aide d'une lampe. Sa seule récréation étoit la promenade, et il avoit coutume de se munir d'un livre, et de dessiner, d'après nature, tout ce qui pouvoit servir à ses tableaux. Il a *gravé* à l'eau forte plusieurs de ses dessins. Le Musée Napoléon en possède plusieurs. Dujardin, un de ses élèves, a imité sa manière.

* POTESTA (Frère Félix), de Palerme, mineur réformé de l'observance, savant théologien, provincial, professeur de théologie et consulteur du saint office, vivoit vers le commencement du 18e. siècle. On a de lui un ouvrage qui eut la plus grande vogue; il est intitulé: *Examen ecclesiasticum*, *in quo universæ materiæ morales*, *omnesque ferè casus conscientiæ excogitabiles*, *solidè et perspicuè resolvuntur*, dont la première édition est de Venise, 1705. Il s'en fit depuis vingt éditions au moins, tant à Naples qu'à Modène, et particulièrement à Venise, avec de nouvelles additions.

† POTHIER (Robert Joseph), conseiller au présidial d'Orléans, né dans cette ville le 19 janvier 1699, et mort le 2 mars 1772, sans avoir été marié, réunissoit une profonde connoissance du droit romain et du droit français. Il eut la gloire d'exécuter le projet, si vainement tenté jusqu'à lui, de présenter dans un ordre naturel et méthodique, les maximes et les principes du droit romain, si confusément épars dans les compilations de Justinien. Tout le corps de ce droit se trouve refondu dans ses *Pandectes*, et rédigé avec une clarté et une méthode qui n'étoient qu'à lui. Domat pouvoit bien lui avoir donné l'idée, et jusqu'à un certain point, le modèle de cet ouvrage; mais le plan de Pothier étoit bien plus vaste et plus étendu. Le chancelier d'Aguesseau l'avoit engagé à en entreprendre l'exécution, et l'avoit encouragé à l'achever. Quand il fut terminé, Pothier fit un voyage exprès à Paris, pour présenter son manuscrit à ce chef de la magistrature. Son extérieur simple et modeste, fut presqu'un spectacle pour les magistrats courtisans, qui ne pouvoient imaginer comment il cachoit tant de savoir. De son côté, Pothier eut de la peine à croire que leurs dehors si frivoles pussent s'allier avec la véritable science. Celle du droit étoit déjà tellement en décadence, que les *Pandectes* de Pothier attendirent longtemps un

imprimeur qui voulût s'en charger. Elles n'ont même jamais été bien appréciées que par les étrangers qui en ont enlevé presque tous les exemplaires. Pothier étoit également versé dans le droit coutumier et dans le droit romain. L'origine du premier se perd dans la nuit des temps. Il n'étoit pas arrivé jusqu'à nous dans toute sa pureté, et il avoit dû contracter bien de l'alliage à travers les siècles par où il avoit passé. Les premiers qui le rédigèrent par écrit, en altérèrent encore les dispositions naïves, par le mélange des lois étrangères. Il y avoit par conséquent autant de confusion et d'incertitude dans ses principes que dans ceux du droit romain. Pothier sut les tirer du cahos, comme il avoit fait pour les derniers. Son *Introduction à la coutume d'Orléans*, et le *Commentaire* dont il l'enrichit, indiquent les sources principales du droit français, et les conséquences qui en résultent. Mais ce qui a fait à Pothier la plus brillante réputation, ce sont les *Traités* qu'il composa sur les diverses parties du droit, et notamment sur les différens contrats. Le premier, qui est comme la base de tous les autres, le *Traité des Obligations*, obtint le succès le plus mérité. Dans ce Traité, comme dans les autres qui le suivirent, et qui n'en sont que le développement, on retrouve cet esprit méthodique, qui caractérise l'auteur, un raisonnement solide, des discussions claires et précises; mais ce qui les distingue principalement, c'est la morale pure et sévère qu'il enseigne. Les matières qui en sont l'objet, forment en quelque sorte la base et les liens de la société. Les principes en sont les mêmes par tout, parce qu'ils sont tirés de la nature de l'homme, et de cette loi primitive, qui le destine à vivre avec ses semblables. Dans les ouvrages de Pothier, ils ne forment point les vaines spéculations d'un philosophe, mais ils sont considérés dans leur rapport aux actes journaliers de l'ordre social. Ils ont par conséquent le plus étroit rapport avec la morale, la première sauve-garde de cet ordre : Pothier ne manqua jamais de saisir ces rapports, et de présenter, dans toute leur austérité, les règles qui en dérivent. Sa vie ne fut point en opposition avec la morale de ses écrits. La simplicité de ses mœurs avoit borné ses besoins. Son désintéressement étoit extrême. Par un hasard, dont il est permis de s'étonner, on lui donna la chaire de professeur en droit français à l'université d'Orléans, sans qu'il eut songé à la demander. Quoiqu'il en remplît rigoureusement les devoirs, il en consacra constamment les honoraires à servir de récompense aux étudians qui avoient le mieux profité de ses leçons. Il ne retira jamais rien de ses ouvrages; mais c'étoit afin que les libraires les vendissent moins cher. Cet homme modeste s'acquittoit des fonctions de la magistrature, avec la délicatesse la plus scrupuleuse. Il se crut obligé d'indemniser un plaideur qui avoit perdu son procès; parce que dans l'examen qu'il fit de son affaire, il avoit négligé une pièce qui lui parut décisive. Les ouvrages qu'il a publiés successivement, sont, I. *Coutume d'Orléans*, avec des observations nouvelles, 2 vol. in-12, 1740. II. *Pandectæ justinianeæ, in novum ordinem digestæ*, 3 vol. in-fol. Paris, 1748. III. *Coutumes du duché, bailliage et prévôté*

d'Orléans, et ressorts d'iceux, avec une introduction générale aux dites coutumes, et des introductions particulières à la tête de chaque titre ; 2 vol. in-12 et in-4°. 1760 et 1772 : les introductions sont regardées comme des chefs-d'œuvres. III. *Traité des Obligations*, 2 vol. in-12, 1761 et réimprimé en 1764, avec des augmentations. IV. *Traité du contrat de vente, selon les règles tant du for de la conscience, que du for extérieur*, 1765, in-12. V. *Traité des Retraits, pour servir d'appendix au Traité du contrat de vente*, 1762, 1 vol. in-12. VI. *Traité du contrat de constitution de vente, avec le Traité du contrat de change, de la Négociation qui se fait par lettres de change, des billets de change, et autres billets de commerce ;* 1 vol. 1763. VII. *Traité du contrat de louage, selon les règles tant du for de la conscience, que du for extérieur. Traité du contrat de bail à rente*, 1 vol. in-12, 1764. VIII. *Supplément au Traité du contrat de louage, ou Traité des contrats de louage maritimes*, 1765, 1 vol. in-12. IX. *Traité du contrat de société selon les règles, tant du for de la conscience, que du for extérieur ;* 1765, 1 vol. in-12. On y joint deux appendices, dans l'un desquels on traite des obligations qui naissent de la communauté qui est formée sans contrat de société ; et dans l'autre, de celles qui naissent du voisinage. X. *Traité des cheptels selon les règles, tant du for de la conscience, que du for extérieur ;* 1765, 1 vol. in-12. XI. *Traité des contrats de bienfaisance*, où l'on trouve le *Traité de prêt à usage et de précaire, et le Traité du prêt de consomption*, 1766. XII. *Traité du contrat de depôt et de mandat ;* un *appendice du quasi-contrat* negotiorum gestorum, 1767. XIII, *Traité du contrat de nantissement*, 1767. XIV. *Traité des contrats aléatoires*, où se trouvent les *Traités des contrats d'assurance, de prêt à la grosse aventure* et le *Traité du jeu*, 3 vol. in-12. XV. *Traité du contrat de mariage*, auquel est jointe une observation générale sur les précédens traités de l'auteur, 1768. 2 vol. in-12. XVI. *Traité de la communauté*, 1769, 2 vol. in-12. XVII. *Traité du douaire*, 1770, 1 vol. in-12, XVIII. *Traité du droit d'habitation*, pour servir d'appendice au *Traité du douaire*. XIX. *Traité des donations entre mari et femme*. XX. *Traité du don mutuel*, auquel on a joint une interprétation de l'article 68 de la Coutume de Dunois, 1771, un volume in-12. XXI. *Traité du droit de possession*, 2 vol. in-12. Il reste encore beaucoup de manuscrits de Pothier entre les mains de plusieurs personnes. Ce savant jurisconsulte se proposoit de publier ces ouvrages, après y avoir mis la dernière main ; en voici la liste : *Epitome operis Grotii de jure belli et pacis. — Sinopsis institutionum juris pontificis. Paratitla in quinque libros decretalium Gregorii IX. — Traité des fiefs, censives, relevoisons et champarts. — Traité des tutelles et de la garde noble, des servitudes, des donations entre-vifs, de la légitime, des testamens, des substitutions, des successions, de l'hypothèque, de la subrogation. — Traité de la vente des immeubles par décret. — Traité de la procédure civile et criminelle. — Synopsis tractatus Molinæi, de dividuo et individuo. — Traité de la représentation. — Traité des répara-*

tions des bénéficiers, etc. Nous finirons cet article par cette observation : c'est que tel étoit le déplacement des talens qui eut lieu de tous les temps en France, qu'on vit un jurisconsulte consommé, tel que Pothier, et distingué autant par ses vertus que par ses lumières, relégué dans la place obscure et subalterne de conseiller au présidial d'Orléans; tandis que l'ignorance fortunée ou protégée, occupoit les postes les plus brillans de la magistrature. M. Bernardi publie en ce moment une édition complète des OEuvres de Pothier, mises en rapport avec le nouveau Code.

† POTHIN (Saint), premier évêque de Lyon, étoit disciple de saint Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules. St. Pothin étoit âgé de 90 ans, lorsque la persécution s'étant élevée sous l'empire de Marc-Aurèle, l'an 177 de J. C., il fut conduit devant les magistrats de Lyon, à la vue d'une multitude de païens qui crioient contre lui. Le gouverneur lui demanda alors quel étoit le dieu des chrétiens? « Vous le connoîtrez, répondit saint Pothin; si vous en êtes digne. » Cette réponse irrita ses persécuteurs. On le maltraita cruellement, et on le traîna en prison, où il mourut deux jours après. Saint Irénée fut son successeur. *Voyez* les actes du martyre de saint Pothin dans la lettre des églises de Vienne et de Lyon aux fidèles d'Asie et de Phrygie, lettre qu'on trouve en grande partie dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, lib. 5. C'est un des plus précieux monumens des premiers siècles de l'église.

† I. POTIER (Nicolas), seigneur de Blancmesnil, président au parlement de Paris, lieu de sa naissance, et d'une noble famille, qui remonte au 15e siècle et qui a fourni plusieurs hommes célèbres à la France. C'étoit un des plus vertueux magistrats de son temps. N'ayant pu sortir de Paris lorsque cette capitale se déclara pour la ligue, il fut arrêté au Louvre, avec ceux qui improuvoient cette révolte. La faction des seize lui fit faire son procès dans les formes, sous prétexte qu'il entretenoit une correspondance secrète avec Henri IV. Il auroit subi le même sort que le président Brisson, si le duc de Mayenne, plein de vénération pour la vertu de ce fidèle magistrat, ne fût allé le délivrer de sa prison. « Monseigneur, lui dit Blancmesnil en se jetant à ses pieds, je vous ai obligation de la vie, mais j'ose vous demander un plus grand bienfait; c'est de me permettre de me retirer auprès de mon légitime roi, ne pouvant vous servir comme mon maître. » Le duc de Mayenne, touché de cette fermeté, le releva, l'embrassa et le laissa aller vers Henri IV. Blancmenil ne fut pas moins dévoué à Louis XIII qu'il l'avoit été à son père. La reine Marie de Médicis, pendant sa régence, l'honora du titre de son chancelier. Il mourut en 1635, à 94 ans.

II. POTIER (Louis), seigneur de Gesvres, secrétaire d'état, frère puîné du précédent, s'acquit par son zèle et par sa fidélité, la confiance de Henri III, qui voulut l'avoir auprès de lui après la journée des Barricades, en 1558. Il ne fut pas moins attaché à Henri IV et à Louis XIII, auxquels il rendit de grands services durant les guerres civiles. Il mourut le 25 mars 1630.

III. POTIER (René), fils aîné du précédent, comte de Tresmes en Valois, capitaine des gardes du corps, gouverneur de Châlons, etc. Sa terre de Tresmes fut érigé en duché-pairie l'an 1648, sous le nom de Gesvres. Il mérita cette faveur par son zèle patriotique et par son courage.

IV. POTIER (Bernard), seigneur d'Eblerencourt, frère du précédent, lieutenant général de la cavalerie légère de France. Ce seigneur, vaillant et aimable, mourut en 1662.

V. POTIER (Antoine), seigneur de Sceaux, troisième fils de Louis, secrétaire d'état, fit paroître beaucoup d'habileté dans les affaires et les négociations. Il avoit été envoyé à Rome et à Madrid, où il s'étoit également distingué. Il mourut le 13 septembre 1621, sans laisser de postérité.

VI. POTIER (Nicolas), seigneur de Novion, de la famille des précédens, secrétaire des ordres du roi en 1656, puis premier président au parlement de Paris, en 1678, mort en 1693, âgé de 75 ans, étoit de l'académie française. C'étoit un magistrat intègre et éclairé.

* VII. POTIER ou POTERIUS (Pierre), médecin du 17e siècle, né à Angers, et partisan des remèdes chimiques, exerça son art en Italie, où il fut assassiné par un ami. Ses ouvrages consistent en trois centuries d'observations, dont la première fut imprimée à Venise en 1615, in-8°; à Cologne, en 1622 et 1625, in-12; la seconde à Bologne, en 1622, in-8°, et à Cologne, en 1623, in-12; la troisième en 1643, in-4°, avec les précédentes et deux livres *de Febribus*. Ces derniers ont encore été publiés à Paris, en 1647, in-4°, avec la *Pharmacopœa spargyrica, id est, nova et inaudita, rariora et efficacissima ad gravissimos quosque morbos remedia conficiendi, ratio*. Ce traité de Potier a paru séparément à Bologne, en 1622, in-8°, 1635, in-4°, et à Cologne, en 1624, in-12. On a des éditions completes des œuvres de ce médecin, sous ce titre: *Opera omnia medica ac chemica*, Lugduni, 1645, 1653 in-8°; Francofurti, 1666, in-8°; *ibid.* 1698, in-4°, avec les notes de Frédéric Hoffmann.

VIII. POTIER. *Voy.* POTHIER.

POTKEN (Jean), imprimeur allemand, prêtre et grammairien, s'établit à Rome en 1513, puis à Cologne en 1518. Pour se perfectionner dans la connoissance des langues orientales, il avoit voyagé dans les Indes, en Egypte et en Ethiopie. L'ouvrage le plus remarquable sorti de ses presses est un *Psautier* in-4°, 1518, en hébreu, en grec, en latin et en éthiopien.

* POTOCKI (le comte Stanislas-Félix), grand maître de l'artillerie polonaise, possesseur d'une fortune considérable, jouissoit en Pologne d'une grande considération, au moment des troubles de 1788. Attaché fortement à l'ancienne aristocratie, il s'opposa de toutes ses forces à la diète assemblée à cette époque, et qui tenta, en mai 1791, de donner à l'état une constitution monarchique. Les vues de Félix Potocki coïncidant avec celles de la cour de Russie, qui vouloit retenir la

Pologne dans l'abaissement, il se lia intimement avec la première de ces deux puissances, et osa même, en mai 1792, publier à Targowitz, conjointement avec Rzwuski et Braniski, un manifeste contre la nouvelle constitution et tendant à l'annuller. Secondé par l'armée russe, aux pas de laquelle il s'attacha, il réussit facilement; et le roi Stanislas-Auguste, aussi foible que mal conseillé, accéda lui-même à cet acte de Targowitz, qui fut suivi de la diète de Grodno, tenue sous les auspices de la Russie et sous l'influence de Potocki. Elle annulla la constitution de l'année précédente, et signa le partage du pays. Beaucoup de Polonais ont cru qu'il avoit espéré un moment faire ôter la couronne à Poniatowski, et la mettre sur sa tête. Quoi qu'il en soit, il se chargea, en 1793, de plusieurs commissions près de l'impératrice de Russie, et exerça pendant cette année une grande puissance en Pologne: mais ses compatriotes excités et conduits par Kosciuszko, Kolontay, Ignace Potocki, etc., ayant pris les armes contre les Russes, en 1794, on instruisit le procès de Félix; il fut déclaré traître à sa patrie et condamné à mort: ses biens furent confisqués; et comme il étoit absent, on le pendit en effigie. En janvier 1795, Catherine II le nomma général en chef; il avoit déjà accepté, en 1793, l'ordre de Saint-Alexandre de Newski. Depuis il vécut dans sa terre, et mourut en 1803.

POTON. *Voy.* SAINTRAILLES.

I. POTT, (Jean-Henri); cet habile chimiste allemand, recula les bornes de la science qu'il cultivoit. On a de lui, I. *De Sulphuribus metallorum*, 1738, in-4°. II. *Observationes circà sal*, Berolini, 1739 et 1741, 2 vol. in-4°. Ces ouvrages sont très-estimés, à cause d'un grand nombre d'observations nouvelles. L'auteur étoit de diverses académies.

* II. POTT (Percival), chirurgien anglais, d'une réputation distinguée, né à Londres en 1713, perdit son père à l'âge de quatre ans, et se livra à l'étude de la chirurgie sous la direction de M. Nourse, chirurgien en chef de l'hôpital de Saint-Barthélemy; il commença sa carrière en 1736, sous les plus brillans auspices. L'hôpital de Saint-Barthélemy se l'attacha comme l'un de ses principaux chirurgiens. Voué en entier à la pratique de son art, il s'appliqua à en éloigner les pratiques barbares qu'on pouvoit remplacer par des moyens plus doux et non moins efficaces, et eut la satisfaction de voir avec le temps adopter le plan qu'il s'étoit formé. Il n'avoit encore rien écrit, lorsqu'une chute de cheval dans laquelle il eut le malheur de se fracasser la jambe, lui donna le loisir de former le plan de son *Traité des hernies*, et d'en composer une partie. L'approbation avec laquelle cet ouvrage fut reçu, l'engagea à se livrer à ce nouvel emploi, non moins utile de ses talens. Il fut admis, en 1764, dans la société royale de Londres, et après avoir rempli sa carrière avec distinction, il mourut en 1788, âgé de 75 ans. Pott fut certainement un homme d'un mérite rare; comme écrivain, son style est correct, vif et animé; il joignit l'élégance de l'expression à de vastes connoissances de pratique. Dans l'enseignement, il se fit remarquer par la facilité et les grâces

de l'élocution ; dans la pratique, il réunit les qualités essentielles qu'elle demande, un jugement sain, une sage détermination et une grande dextérité de la main. Ses ouvrages sont, I. *Un Mémoire sur les tumeurs qui ramollissent les os*, Transactions philosophiques, 1741, n° 459. II. *Traité des hernies*, in-8°, 1756, réimprimé en 1763. III. *Un Mémoire sur une espèce particulière d'hernie dans les enfans nouveaux nés, qui se présente quelquefois dans les adultes*, 1756, in-8°. IV. *Observations sur la fistule lacrymale*, 1758, in-8°. V. *Observations sur les blessures et les contusions de la tête*, 1760, in-8°, réimprimées avec des additions en 1768. VI. *Remarques pratiques sur l'hydrocèle*, 1762, in-8°. VII. *Remarques sur la fistule à l'anus*, in-8°, 1765. VIII. *Méthode pour guérir l'hydrocèle à l'aide d'un séton*, 1772, in-8°. IX. *Observations sur la cataracte, le polype du nez, le cancer du scrotum et sur différentes espèces d'hernies.* X. *Remarques sur une sorte de paralysie des extrémités inférieures*, in-8°, 1779. Pott a publié de son vivant la collection de ses ouvrages, en un vol. in-4°. Depuis sa mort, son gendre, M. Earle, en a publié une édition corrigée et augmentée, année 1790, en 3 vol. in-8°. précédée de la vie de l'auteur. Ses œuvres chirurgicales, traduites de l'anglais en français, ont été publiées à Paris, en 1777 et 1792, 3 vol. in-8°.

POTTEAU (Nicolas), natif de Lucques, embrassa la règle de St.-Dominique, et publia à Lyon des *Entretiens sur l'amour divin*, en 1625.

†I. POTTER (Christophe), savant théologien anglais, né en 1591, et élevé à Oxford, devint chapelain du roi Charles I, puis doyen de Worcester et vice-chancelier de l'université d'Oxford. Dans sa jeunesse, il fut puritain zélé. Dans un âge plus avancé, il s'attacha au parti du roi, et fut persécuté dans les troubles qui agitoient l'Angleterre. On a de cet auteur quelques *Traités* sur la *Prédestination* et sur la *Grace*. Il a aussi traduit de l'italien en anglais, et publié l'*Histoire du différend du pape Paul V avec les Vénitiens*, Londres, 1626, in-4°. Il mourut en 1646. Lorsque la guerre civile éclata, il envoya toute son argenterie au roi, déclarant qu'il aimeroit mieux, comme Diogène, boire dans le creux de sa main, que de voir sa majesté manquer de quelque chose.

II. POTTER (François), curé à Kilmingston en Angleterre, naquit en 1594, à Meyre, dans le comté de Wiltz. Son goût pour la peinture et les mécaniques alloit jusqu'à la passion. Une machine pour l'eau qu'il présenta à la société royale de Londres, lui valut l'honneur d'être mis au nombre de ses membres. Potter mourut aveugle en 1678. Son *Explication du nombre 666 de l'Apocalypse*, Oxford, 1642, in-4°, est pleine d'idées absurdes.

* III. POTTER (Jean), archevêque de Cantorbéry, né à Wakefield, dans le comté d'Yorck, en 1674, mourut en 1747. Ses progrès dans ses études furent si rapides, qu'à 19 ans il publia une édition du livre de Plutarque, *De audiendis poetis*, 1693, in-8°, avec des variantes et des notes. Cet essai fut suivi de son édition de *Lycophron*, in-fol., qui parut en 1697,

et fut réimprimée en 1702. Le premier volume de ses *Antiquités de Grèce*, parut la même année 1697, et fut suivi l'année d'après du deuxième. Les éditions subséquentes de cet ouvrage utile ont été enrichies d'additions jusqu'à la septième, qui a paru en 1751. La réputation de Potter ne tarda pas à s'étendre dans le monde littéraire ; il se lia de correspondance avec Grævius et d'autres savans étrangers. En 1706, il fut nommé chapelain de la reine ; et l'année suivante il publia un *Discours* sur le gouvernement de l'église. En 1715 il donna son édition de *Saint-Clément d'Alexandrie*, en 2 vol. in-fol., et fut promu à l'évêché d'Oxford. L'archevêché de Cantorbery étant venu à vaquer en 1737, il fut appelé à ce siége important, qu'il occupa avec beaucoup de dignité l'espace de dix ans. Potter se rendit recommandable par une vie exemplaire et par sa vaste érudition ; mais la hauteur et la sévérité excessive de son caractère ternirent ces qualités estimables. Il déshérita son fils aîné, à l'occasion d'un mariage qui ne répondoit pas à l'ambition de ses vues. On a publié à Oxford, en 1753, après sa mort, ses *ouvrages* théologiques, en 3 volumes in-8°.

*VI. POTTER (Robert), théologien anglais, mort en 1804, élève du collége Emmanuel, à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts, en 1788, étoit déjà âgé quand il obtint la cure de Lowestoff, au comté de Suffolk, et un canonicat dans la cathédrale de Norwich. Potter, avantageusement connu par d'excellentes *Traductions* de Sophocles, d'Euripide et d'Eschyle, a *écrit* aussi en faveur du poète Gray, contre le docteur Johnson.

POUCHARD (Julien), né en Basse-Normandie, près la ville de Domfront, eut la principale direction du *Journal des Savans*. Habile dans l'étude de l'hébreu, du grec et du latin, ainsi qu'en celle de la philosophie et de la théologie, il obtint en 1701, une place dans l'académie des inscriptions, et trois ans après, la chaire de professeur en grec au collége royal. Il mourut en 1705, âgé de 49 ans. On a de lui, I. *Discours sur l'antiquité des Egyptiens*, II. Un autre *sur les Libéralités du peuple romain*, dans les Mémoires de l'académie. III. *Histoire universelle, depuis la création du monde jusqu'à la mort de Cléopâtre*, en manuscrit.

POUFFIER (Hector-Bernard), doyen du parlement de Dijon, mort dans cette ville en 1732, fonda par son testament l'académie de Dijon, et lui légua les fonds nécessaires pour ses prix et ses exercices. Ce testament a été imprimé en 1736, in-4°.

* I. POUGET (D. Antoine), bénédictin de la congrégation de St. Maur, né dans le diocèse de Beziers en 1650, possédoit, outre les mathématiques, les langues grecque et hébraïque, et il professa cette dernière avec beaucoup de succès. Il a dressé des tables hébraïques d'une méthode très-facile ; elles sont intitulées : I. *Institutiones linguæ hebraicæ ;* elles n'ont pas été imprimées ; mais on en a plusieurs copies. D. Pouget a donné, conjointement avec le P. Montfaucon, la traduction latine d'un vol. in-8°, d'*Analectes grecques*, avec ses remarques en 1688. Ce savant bé-

bénédictin est mort dans l'abbaye de Notre-Dame de Sorezé, le 14 octobre 1709.

† II. POUGET (François-Aimé), prêtre de l'oratoire, docteur de sorbonne et abbé de Chambon, né à Montpellier en 1666, vicaire de la paroisse de Saint-Roch à Paris, en 1692; ce fut en cette qualité qu'il eut part à la conversion du célèbre La Fontaine (*Voyez* son article), dont il donna une relation curieuse et détaillée, dans une Lettre publiée par le P. Desmolets. Pouget avoit fait sa licence avec Colbert, évêque de Montpellier, qui le mit à la tête de son séminaire. Il vint mourir à Paris dans la maison de Saint-Magloire en 1723. Son principal ouvrage est le livre connu sous le nom de *Catéchisme de Montpellier*, dont l'édition la plus recherchée est celle de Paris, en Cet ouvrage fut traduit en espagnol, par de villegas. Cette traduction est rare, parce que l'inquisition fit tout ce qu'elle put pour en retirer les exemplaires. 1702, in-4°., ou 5 vol. in-12. Il avoit lui-même traduit cet ouvrage en latin, et il vouloit le publier avec les passages entiers qui ne sont pas cités dans l'original français; la mort l'empêcha d'exécuter ce dessein. Le P. Desmolets, son confrère, acheva ce travail et le mit au jour en 1725, en 2 vol. in-folio, et 1739, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage peut tenir lieu d'une théologie entière. L'auteur n'établit les vérités qu'il enseigne que sur l'Ecriture, les conciles et les témoignages des pères. Cet ouvrage ayant essuyé quelques difficultés, Charancy, successeur de Colbert, le fit imprimer à Toulouse en 3 vol. in-12, avec des corrections. On doit encore au P. Pouget, I. *Instructison sur les principaux devoirs des chevaliers de Malte*, 1712, in-12. Il ne fut guère que l'éditeur et le réviseur de cet ouvrage, II. Il a eu part au *Bréviaire de Narbonne*, à l'édition de *Saint-Jerôme*, par Martianay.

† I. POUJADE (le vicomte de la), lieutenant-colonel d'un régiment de cavalerie, et chevalier de Saint-Louis, né en 1704 au château de Péricard, diocèse d'Agen, mort au château de Montbeau, même diocèse, a été connu par des couplets faciles, agréables, pleins de gaieté et de graces qu'il faisoit sans cesse *in-promptu*. Il ne savoit, dit-on, ni lire ni écrire; mais son esprit naturel lui fournissoit des pensées neuves et délicates qu'il renfermoit ordinairement dans quatre vers. Ses meilleurs couplets se trouvent dans le tome troisième des *Chansons choisies*, avec les airs notés, Genève, (Paris), 4 vol. in-24, 1777.

* II. POUJADE (de la), de Guyenne, neveu de la Calprenède, donna, en 1672, une tragi-comédie, intitulée: *Pharamond* ou *le Triomphe des héros*. Cette pièce, tirée du roman de ce nom, fut imprimée in-8°, la même année à Bordeaux.

* III. POUJADE (sieur de la Roche-Cusson), fit représenter et imprimer in-12, en 1687, la tragédie d'*Alphonse* ou *le Triomphe de la Foi*.

POUILLI. (*Voyez* Lévesque *et* Poilly.)

† POULCHRE (François le), seigneur de la Mothe-Messemé, gentilhomme originaire d'Anjou. Son père étoit surinten-

dant de Marguerite, reine de Navarre, laquelle faisoit son séjour au Mont-Marsan ; c'est dans cette ville que naquit le Poulchre. Il porta les armes de bonne-heure, et se trouva à la bataille de Dreux en 1562. Charles IX, à qui le duc de Roannès le présenta, l'envoya à Saint-Mesmin vers la reine sa mère, pour savoir de ses nouvelles, et de celles de la paix, à laquelle cette princesse travailloit. Le Poulchre suivit ensuite la cour à Paris, à Saint-Germain, et ailleurs ; et depuis ce temps-là il servit, montant de grade en grade, dans toutes les guerres de son temps. Charles IX le gratifia de la charge de gentilhomme ordinaire de sa chambre. On a de lui un ouvrage singulier, qu'il publia sous ce titre : *Les sept Livres des honnêtes loisirs de M. de la Mothe-Messemé, chevalier de l'ordre du roi, et capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances de sa majesté.* Ils *sont intitulés chacun du nom d'une des planètes, qui est un discours en forme de chronologie, où sera véritablement discouru des plus notables occurrences de nos guerres civiles, et de divers accidens de l'auteur; dédié au roi : Plus, un mélange de divers Poèmes, d'Elégies, Stances et Sonnets*, Paris, 1587, in-12. Ce salmigondis peut-être de quelque utilité pour notre histoire; mais il ne servira jamais à la gloire de notre Parnasse, quoique le poète Ronsard l'ait honoré de son approbation. Les vers de le Poulchre sont plats et languissans, tels qu'on devoit les attendre d'un vieux gentilhomme, dont le style étoit à demi-barbare, et qui n'avoit pas assez cultivé son art.

POULIN. (*Voyez* Escalin *et* Poullin.)

† I. POULLAIN-DU-PARC (Augustin-Marie), avocat, ancien bâtonnier de son ordre, professeur royal en droit français, à Rennes, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel, né à Rennes en 1701, étoit frère aîné de Poullain-de-Saint-Foix. Il s'adonna de bonne heure à l'étude des lois ; et l'on peut juger de ses talens, de son amour pour le travail, par les ouvrages qu'il a publiés, et qui ont été estimés et recherchés par les jurisconsultes. Après avoir débuté avec distinction au barreau, dans ce qu'on appelle *plaidoirie*, il n'y parut guère ensuite que pour de grandes causes, et se livra entièrement à l'étude du cabinet et à l'enseignement public. Il a débrouillé, mieux que ses prédécesseurs, le cahos des lois bretonnes, par de savans et profonds *Commentaires sur les coutumes de Bretagne*, qui parurent en 1745, en 3 vol. in-4°., et que l'on connoît plus particulièrement sous le nom de *Grande Coutume*, pour distinguer cet ouvrage d'un autre qui a pour titre : *La Coutume et la Jurisprudence coutumière de Bretagne dans leur ordre naturel*, du même auteur, 1 vol. in-12, dont il y a eu plusieurs éditions. On lui doit encore, I. *Journal des Audiences et Arrêts du Parlement de Bretagne*, Rennes, 1737—75, en 5 vol. in-4. Ouvrage rédigé avec soin, et intéressant pour les causes sur lesquelles les arrêts ont été rendus. II. *Observations sur les ouvrages de Perchambault de la Bigotière*, Rennes, 1766, in-12. III. *Principes du Droit François, suivant les maximes de Bretagne*, Rennes, 12 vol. in-12. Cet homme

profond dans la science du droit, est mort dans sa patrie en 1782.

* II. POULLAIN. (*Voyez* II. BARRE, PULLUS *et* SAINT-FOIX.)

† POULLE (Nicolas-Louis), prédicateur du roi, et abbé commendataire de Nogent, mourut à Avignon sa patrie, le 8 novembre 1781, à 79 ans. Doué d'une heureuse imagination, il cultiva de bonne heure la poésie et l'éloquence. Peu de gens savent qu'il remporta le prix de poésie à Toulouse, en 1732 et 1733; mais tout le monde a lu avec plaisir ses *Sermons*, Paris, 2 vol. in-12. Une éloquence vive, noble et rapide, des images grandes et brillantes, quelquefois du sentiment; voilà les beautés de ce recueil. Quelques métaphores forcées, la recherche de l'esprit dans divers morceaux, où il falloit de la simplicité ou du pathétique, trop d'interrogations, trop d'exclamations; voilà les défauts. Mais ils disparoissoient en partie, lorsque l'orateur prononçoit ses Discours, parce qu'il avoit toutes les graces extérieures. Des critiques d'un goût sévère disoient qu'il étoit le seul véritable orateur que nous eussions vu dans la chaire depuis Massillon. L'abbé Poulle ne fit pas tout ce qu'il pouvoit faire, parce qu'il étoit naturellement paresseux. Après avoir obtenu son abbaye, il ne prêcha plus que très-rarement et dans les assemblées de cérémonie; ce qui fit dire de lui : « que la Poule ne chantoit plus depuis qu'on l'avoit engraissée. » Toutes ses lectures se réduisoient aux Livres saints, et à un petit nombre de poètes et d'orateurs. Il n'en a pas été moins éloquent; mais lorsqu'il cesse de l'être, il ne se soutient pas par d'autres moyens. En général, il cherchoit plutôt, dans ses plans, un cadre à tous les beaux morceaux vers lesquels son enthousiasme l'entraînoit, qu'un développement complet et précis de ses sujets. Aussi, de douze discours qu'il a laissés, il y en a un tiers qui ne peuvent rien faire pour sa réputation. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'avant la première édition de ses *Sermons*, en 1778, il ne les avoit jamais écrits, et qu'il les avoit gardés fidèlement pendant quarante ans dans sa mémoire, sans les avoir jamais confiés au papier. Dans sa vieillesse, les instances de ses amis le déterminèrent à les dicter à son neveu qui les a publiés. On doit distinguer sur-tout parmi eux, le *Discours* sur le ciel, l'*Exhortation* sur l'aumône, et celle qu'il fit en faveur des enfans trouvés. M. de Sainte-Croix a fait l'Eloge de l'abbé Poulle, 1783, in-8°. L'ingénieux panégyriste peint cet abbé comme un homme vertueux sans ostentation, bienfaisant sans effort, tolérant sans indifférence. « Il vécut heureux, ajoute-t-il, et mérita d'autant plus de l'être, que le spectacle du bonheur d'autrui fut pour lui une véritable jouissance. »

† POULLET (Pierrard *ou* Picard), écrivain et auteur dramatique, de la fin du 16e siècle, n'est connu que par les ouvrages suivans, I. La *Tragédie* de Pierrard Poullet ou *Charite*, en cinq actes avec des chœurs, imprimée à Orléans, en 1595, in-12. II. *Clorinde* ou le *Sort des amans*, pastorale en cinq actes, mêlée de prose et de vers, Paris, 1598, in-12. III. *Traité des tombes et sépultures des défunts*, Paris, 1612, in-8°.

† POULLETIER DE LA SALLE,

(François-Paul), né à Lyon le 30 septembre 1719, de l'intendant de la généralité de cette ville, fut envoyé à Paris pour suivre les cours de droit; mais le jeune Poulletier, les négligea pour s'attacher avec ardeur à ceux de médecine. En vain voulut-on le nommer à d'importantes places dans l'administration publique, il les refusa pour suivre son goût. Bientôt, il exerça gratuitement la médecine, et seulement en faveur des pauvres. Il établit dans les faubourgs de Paris trois hospices, où ils furent reçus et traités à ses dépens. Intime ami de Macquer, il l'aida dans ses expériences chimiques, et contribua beaucoup à son Dictionnaire, sans que sa modestie permît qu'on le nommât. Il a laissé sur toutes les parties de la médecine des *manuscrits*, dont il n'y a qu'un très-petit nombre auquel il ait mis la dernière main. On lui doit la *Pharmacopée* du collége royal des médecins de Londres, traduite de l'Anglais sur la seconde édition de Pemberton, Paris, 1761-1771, 2 vol. in-4°. On avoit annoncé un troisième et dernier volume qui n'a pas paru. Il ne connut d'autres délassemens que la musique; et *composa* le chant de plusieurs morceaux des opéras de Métastase. Cet homme bienfaisant termina sa carrière au mois de mars 1787. Vicq d'Azir a composé son éloge.

† POULLIN DE LUMINA (Etienne-Joseph), négociant à Lyon, né à Orléans, et mort en 1772, a donné, I. L'*Abrégé chronologique de l'histoire de Lyon*, 1767, in-4°. II. *Histoire de l'église de Lyon*, 1767, 2 vol. in-4°. III. Les *Mœurs et Coutumes des Français*, Paris, 2 vol. in-12, 1770. IV *Histoire de la guerre contre les Anglais*, Genève, 1756 et 1760, 2 vol. in-8°. Ces ouvrages offrent quelques recherches; mais ils sont languissamment écrits, et l'auteur est resté dans la classe des écrivains subalternes, qui acquièrent peu de réputation en compilant beaucoup.

POVODOVIUS (Jerôme), archidiacre de Cracovie, issu d'une famille noble, se distingua par son érudition et par ses talens pour la chaire. On a de lui, une *Instruction des confesseurs*, un Traité de la *Cène*, un autre de la *Résurrection*, et des *Ecrits polémiques* en latin, contre les Ariens, etc. Ils virent le jour à Cracovie, en 1610, in-4°. Povodovius mourut en 1613.

* I. POUPART (Olivier), médecin, né à Saint-Maixent, en Poitou, a publié en 1580, une *Traduction* latine des Aphorismes d'Hippocrate, et l'année suivante un *Abrégé*, en la même langue, des livres de Galien sur la méthode de guérir. Il est encore auteur des ouvrages suivans: I. *Traité de la saignée contre les nouveaux Erasistratiens qui sont en Guyenne*, la Rochelle, 1576, in-12. II. *Conseil divin touchant la maladie divine et peste en la ville de la Rochelle*; la Rochelle, 1583, in-12.

† II. POUPART (François), né au Mans, vint de bonne heure à Paris, où il cultiva la physique et l'histoire naturelle. Il avoit surtout un goût décidé pour l'étude des insectes, et passoit un temps considérable à les observer et à les disséquer. Pour se perfectionner dans cette partie, il crut devoir exercer la chirurgie. Il se présenta à l'hôtel-dieu de Paris,

où il subit les examens, et fut reçu avec applaudissement; mais il étonna beaucoup, quand il avoua qu'il n'avoit que de la spéculation, et qu'il ne savoit pas même saigner. Après s'être instruit de la pratique, il se fit recevoir docteur en médecine à Reims. L'académie des sciences se l'associa en 1699. Réduit à un genre de vie fort incommode et fort étroit, il le supportoit avec gaieté. On a de lui, I. Une *Description de la Sangsue*, dans le Journal des savans. II. Un *Mémoire* sur les insectes hermaphrodites. III. L'Histoire du *Formica-Leo* et du *Formica-Pulex*. IV. Des *Observations* sur les moules, et d'autres savans Écrits dans les Mémoires de l'académie des sciences. On le croit aussi auteur du Livre intitulé : la *Chirurgie complète*, qui n'est qu'un Recueil de plusieurs Traités curieux et utiles. Si cela est, dit Fontenelle, on doit pardonner ce livre au besoin qu'il avoit de le faire, et lui savoir gré en même temps de ne s'être pas fait honneur d'une compilation. Il mourut en octobre 1709, à 48 ans.

* III. POUPART (N...), curé de la ville de Sancerre, diocèse de Bourges, député aux états-généraux, en 1789, fut ensuite élu pour être évêque constitutionnel de ce siège : sa santé très-foible l'empêcha d'accepter. La persécution de 1793, le força de quitter son troupeau qui s'empressa de le réclamer; mais son âge et ses infirmités ne lui permettant pas de céder aux vœux de ses paroissiens, il se retira à Levroux, sa ville natale, y rétablit dès l'année suivante l'exercice du culte, s'occupa de consoler ses compatriotes et d'instruire leurs enfans. Le vertueux Poupart est mort très-âgé, vers 1796, dans le lieu de sa naissance. Il avoit publié, en 1777, un volume in-12, *Histoire de la ville de Sancerre*.

† POUPELINIÈRE, (Alexandre-Jean-Joseph le Riche de la), mort à Paris, sa patrie, en 1762, à 70 ans, étoit fils d'un receveur général des finances. Nommé fermier général en 1718, il invita chez lui la bonne compagnie : il avoit une table bien servie; où il rassembloit les beaux esprits et les gens à talens, auxquels il faisoit du bien par vanité. Comme il aimoit beaucoup l'encens, il ne vivoit guère qu'avec des gens qui lui en donnoient pour son argent et pour ses dîners. Ses parasites l'appeloient *Pollion*. Il y avoit pourtant quelques gens de lettres qui ne se prosternoient pas devant le Veau d'or : Piron, choqué un jour des airs d'importance qu'il se donnoit, lui dit : « Allez cuver votre or. » Il aimoit beaucoup les femmes, la musique, et tous les plaisirs; sa bonne mine, son esprit et ses manières agréables, lui procurèrent quelques aventures singulières, qui ajoutèrent à sa réputation d'homme à bonnes fortunes. On a de lui un roman médiocre, intitulé : *Daïra, histoire orientale*, Paris, 1761, in-4° et in-12. L'édition in-4° a été tirée à très peu d'exemplaires. L'auteur en avoit conservé un qu'il avoit enrichi de peintures excellentes, mais fort obscènes, qui, après sa mort, passa au duc de la Vallière; il est sous le n° 8617 du catalogue de Nyon. Lorsque madame de Chastillon vendit cette seconde partie de la bibliothèque de son père au comte d'Artois, elle garda cet exemplaire. La Poupelinière, sur le compte duquel on trouve une foule d'anecdotes curieuses

et piquantes, dans les Mémoires de Marmontel, avoit encore composé un autre ouvrage intitulé : *Les Mœurs du siècle, en dialogues*, dans le goût et le ton d'un ouvrage infâme ; il en avoit un exemplaire orné de superbes peintures. A la vente de sa bibliothèque, cette production fut saisie par ordre du roi ; on ignore ce qu'elle est devenue.

POUPPÉE, *Voyez* DESPORTES, nº IV.

I. POURBUS (Pierre), le père, peintre, mort à Anvers en 1583, s'est attaché à peindre des *animaux* et des *paysages*; mais c'est dans le *portrait* qu'il a sur-tout excellé : il donnoit à ses têtes beaucoup de ressemblance, et saisissoit avec sagacité ces traits délicats, dans lesquels l'esprit et le caractère d'une personne se font en quelque sorte connoître. Son ton de couleur est excellent; on auroit souhaité plus de force de dessin dans ses ouvrages. Il a été surpassé par François Pourbus, son fils et son élève.

† II. POURBUS (François), peintre, fils du précédent, natif d'Anvers, mort à Paris en 1622, âgé d'environ 40 ans, a fait beaucoup de *portraits* estimés. On lui doit aussi *quelques sujets* d'histoire, qui prouvent l'excellence de ses talens dans ce genre. Ce peintre a parfaitement saisi la ressemblance dans ses *portraits;* son coloris est admirable, ses draperies bien jetées, ses ordonnances bien entendues ; il a mis beaucoup de noblesse et de vérité dans ses expressions. Le Musée Napoléon possède plusieurs de ses tableaux; on voyoit aussi, au Palais-Royal, le portrait en grand de Henri IV, peint par ce maître.

† POURCHOT (Edme), né au village de Pouilly, près d'Auxerre, en 1651, de parens obscurs, acheva ses études à Paris. Il s'y distingua, et devint professeur de philosophie au collége des Grassins, puis au collége de Mazarin. Il fut sept fois recteur de l'université; il l'eût été encore plus souvent, s'il eût voulu. Pendant quarante ans qu'il fut syndic, il servit ce corps et ses membres avec le zèle le plus ardent. Bossuet et Fénélon l'honoroient d'une estime particulière. Ce dernier lui offrit plusieurs fois d'employer son crédit, pour le mettre au nombre des instituteurs des Enfans de France ; mais il aima mieux se dévouer au service de l'université, qu'à celui de la cour. Il mourut à Paris le 22 juin 1734. On a de lui, *Institutiones philosophicæ*, dont la quatrième édition fut donnée en 1744, in-4°, et 5 vol. in-12. La philosophie de Pourchot lui attira autant d'ennemis dans l'intérieur de l'université que d'admirateurs au-dehors. Il s'éleva, dans le sein de ce corps, des cabales contre lui. Tout le monde connoît l'arrêt burlesque qui fut dressé à ce sujet par Despréaux, dans lequel *certains quidams sans aveu, prenant les noms de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes* et *Pourchotistes*, sont traités de *factieux*. Le ridicule que cet arrêt jetoit sur les anciens préjugés, dissipa le parti qui s'étoit formé dans l'université contre la nouvelle philosophie, qu'on avoit déjà déférée au parlement comme une doctrine dangereuse. Le péripatéticisme dominoit par tout ; mais c'étoit un vieux tyran qu'on méprisoit. Pourchot vit sa philosophie se répandre sans exciter de sédition. Il est vrai que, pour ne pas paroître mépriser tout à

fait les questions dont on faisoit le plus de cas dans les écoles, il en avoit fait une espèce de collection séparée du corps de l'ouvrage, sous le titre de *Series disputationum scholasticarum*, qu'il appeloit, en badinant, *le sottisier*. Son *Cours de philosophie* n'étant pas conforme aux nouvelles découvertes et aux systèmes modernes, est moins consulté qu'il ne l'a été. (*V.* LAMY, n° II.) II. Pourchot a travaillé, pour le style, aux *Prolégomènes*, et à la composition des *Méthodes* hébraïque, chaldaïque et samaritaine, de Masclef, son ami, qu'il contribua beaucoup à répandre. III. Il fit des *Mémoires* sur différens droits de l'université.

POURFOUR (François), médecin de Paris, sa patrie, né en 1664, plus connu sous le nom de Petit, fit des progrès rapides dans son art. Ses succès lui méritèrent une place à l'académie des sciences, en 1722. Il s'acquit une grande réputation, sur-tout pour la cure des maladies des yeux. Il avoit imaginé et fait construire un ophthalmomètre, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, et plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançoit sur toute cette matière, ou pour diriger la main de ceux qui ont à opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes étoit un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le cristallin est cataracté. Il mourût à Paris, le 18 juin 1741, après avoir publié quelques brochures, dont le style est négligé et sans aucun agrément. Les principales sont, I. *Trois Lettres..... Sur un nouveau système du cerveau*, Namur, 1710, in-4°. II. Une *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, 1727, in-12. III. *Lettre dans laquelle il est démontré que le cristallin est fort près de l'uvée*, Paris, 1729, in-4°. IV. Une autre *Lettre contenant des réflexions sur ce que Hecquet a fait imprimer touchant la maladie des yeux*, 1729, in-4°. V. Une troisième *Lettre*, *contenant des réflexions sur les découvertes oculaires*, 1732, in-4°. Il a orné aussi les Mémoires de l'académie des sciences, de plusieurs *Observations* curieuses. On trouva à sa mort un *Herbier* de trente gros volumes in-folio, qui ne contenoient aucune plante qu'il n'eût desséchée lui-même, et dont il ne connût la vertu. Il est encore auteur d'une *Dissertation* qui est rare, où il critique quelques endroits des Elémens de Botanique de Tournefort.

* POURMAN ou PURMANN (Mathieu-Godefroid), chirurgien allemand, s'acquit de la réputation dans les troupes de Brandebourg, depuis 1674 jusqu'en 1679, qu'il se retira à Halberstadt, où il se dévoua généreusement au service des malades, attaqués de la peste qui ravageoit alors cette ville; en 1685, il se rendit à Breslaw, où il continua d'exercer son art avec distinction. Pourman a écrit plusieurs ouvrages en sa langue maternelle; tels sont: une *Chirurgie curieuse*; une *Chirurgie véritable*, en cinq traités; un *Livre des devoirs du chirurgien pendant la peste*; et un autre sur la *Méthode de traiter les maladies vénériennes*. On ignore le lieu et l'époque de la mort de ce chirurgien.

POUSSET, *Voyez* MONTAUBAN.

I. POUSSIN (Gaspard), peintre. *Voyez* GUASPRE DUGHET.

† II. POUSSIN (Nicolas), né aux Andelys en Normandie, en 1594, d'une famille noble et très-pauvre. Ce peintre, qu'on peut appeler *le Raphaël de la France*, fit ses premières études sous des maîtres médiocres; ses progrès furent néanmoins rapides. Son mérite avoit déjà éclaté, et il étoit fort employé lorsqu'il partit pour l'Italie, toujours animé du désir de se perfectionner dans son art. Le cavalier Marin, célèbre par son poème d'Adonis, connut Poussin à Rome, se lia d'amitié avec lui, et lui fit goûter la lecture des poètes, où ce peintre trouva beaucoup à profiter pour ses compositions. Marin étant mort, Poussin se trouva tout-à-coup sans secours, et fut obligé, pour subsister, de vendre ses ouvrages à un très-bas prix. Mais ces circonstances fâcheuses n'affoiblirent point son courage: sans cesse occupé d'acquérir les connoissances propres à la peinture, il apprit la géométrie, la perspective, l'architecture et l'anatomie; sa conversation, ses lectures, et ses promenades, étoient d'ordinaire relatives à sa profession. Il ne consultoit la nature que pour le paysage, qu'il a rendu avec beaucoup d'intelligence. On a beaucoup loué, et avec raison, un tableau de Poussin en ce genre, dont l'invention, digne de Tibulle, dévoile à la fois, l'esprit, le sentiment et le génie. On y voit des bergers livrés à la joie qu'inspirent la jeunesse et le printemps, former par groupe des danses légères dans un bocage riant; et tandis qu'ils foulent, en folâtrant, les fleurs de la prairie, on aperçoit un peu à l'écart, un tombeau simple et orné de gazon que couronne un cyprès, avec cette inscription: *Je fus aussi, dans mon temps, pasteur d'Arcadie !....* Ce beau tableau se voit maintenant dans le muséum de Versailles, sous le nº 187. L'antique servit toujours à Poussin pour la figure; il modeloit très-bien les statues et les bas-reliefs, et seroit devenu un excellent sculpteur, s'il eût voulu tailler le marbre. Poussin a long-temps raisonné et long-temps médité ses sujets, avant de les confier à la toile. On ne trouve point d'épisodes inutiles dans ses inventions: toutes les figures de ses tableaux ont l'attitude et le mouvement propres à leur situation; elles parlent entre elles; elles sont bien à la scène: on n'y voit rien de trop ni de trop peu. « Nicolas Poussin, a dit Voltaire, dans son Histoire du siècle de Louis XIV, fut élève de son génie; il se perfectionna à Rome. On l'appela le peintre des gens d'esprit; on pourroit aussi l'appeler celui des gens de goût. Il n'a d'autre défaut que celui d'avoir outré le sombre du coloris de l'école romaine. Il étoit dans son temps le plus grand peintre de l'europe. Rappelé de Rome à Paris, il céda à l'envie et aux cabales; il se retira: c'est ce qui est arrivé à plus d'un artiste. Poussin retourna à Rome, où il vécut pauvre et content. Sa philosophie le mit au-dessus de sa fortune. » Voici le motif de son départ. M. Denoyers, surintendant des bâtimens, admirateur de la peinture, avoit sollicité de Louis XIII et du cardinal de Richelieu, la permission de le faire venir de Rome, pour décorer de peinture et d'architecture la grande galerie du louvre; et Poussin, qui avoit reçu à ce sujet le brevet de premier peintre ordinaire du roi, arriva à Paris vers la fin de 1640. Cependant Jacques Fouquiers, peintre,

moins fameux par son paysage que par le sobriquet de *baron à longues oreilles*, avoit aussi un brevet qui l'autorisoit, disoit-il, à décorer la galerie de ses seuls tableaux. (*Voyez* FOUQUIERS.) Poussin, en rentrant dans Paris, eut donc à lutter contre ce baron et contre Lemercier, architecte du roi, qui venoit de surcharger cette même galerie de décorations et d'architecture ; décorations de mauvais goût, que Poussin, à peine entré en exercice de sa charge, venoit de faire abattre. Il eut encore à lutter contre toute l'école de Simon Vouët, en faveur auprès de la reine. (*Voyez* VOUET.) C'étoit trop d'ennemis à combattre pour un peintre philosophe, uniquement livré à l'amour de son art; et cette tourbe, aussi orgueilleuse qu'ignorante, s'agita tellement dans tous les sens ; elle abreuva Poussin de tant de dégoûts, qu'il repartit pour Rome, d'où il ne revint plus, et y mourut en 1665, à l'âge de 71 ans, d'une attaque de paralysie. Ce départ précipité arriva vers la fin de septembre 1642, époque à laquelle il s'occupoit pour la galerie du louvre, des cartons représentant une suite des actions d'Hercule. Le peintre comme le poëte possèda dans sa main le trait de la satire ; et Poussin usa d'un droit éxclusivement accordé aux hommes de génie. Avant de quitter sa patrie, il fit un tableau foudroyant contre ses adversaires, qu'il laissa à Paris, pour se venger à jamais de ses ennemis. Ce tableau allégorique, inconnu jusqu'à ce jour, étoit encore en janvier 1810, dans les mains de M. Marc Didot, amateur distingué des arts ; il pourroit s'intituler, si on le destinoit à la gravure : *Adieux de Nicolas Poussin à ses ennemis de Paris.* (*Voyez* pour la description de ce tableau curieux, *Histoire* des arts en France ou Musée impérial des monumens français, par Alexandre Lenoir). Le Poussin ne cessa de vivre dans la médiocrité, quoique Louis XIV lui eût toujours conservé son titre de premier peintre et ses pensions. Sa maison étoit montée sur le ton le plus modeste. Un jour il reconduisoit lui-même, la lampe à la main, le cardinal Mancini ; ce prélat ne put s'empêcher de lui dire : « Je vous plains beaucoup, monsieur Poussin, de n'avoir pas seulement un valet. — Et moi, répondit Poussin, je vous plains beaucoup plus, monseigneur, d'en avoir un si grand nombre. » La gloire étoit son seul mobile. Il ne faisoit jamais de prix pour ses tableaux ; il marquoit derrière la somme qu'il en vouloit, et renvoyoit ce qu'on lui présentoit en sus de son estimation. Il étoit encore dans l'usage d'accompagner son ouvrage d'une lettre, pour en rendre un compte détaillé et raisonné. Ce peintre est un de ceux qui ont le mieux connu le beau idéal ; ce qui le remplit de vénération pour les anciens, chez lesquels seuls on peut le trouver, et lui inspira de l'éloignement pour l'école flamande, qui, comme l'on sait, éprise du coloris, néglige ce beau idéal. « C'est la nature qu'ils aiment, nous dit-on ; c'est la nature qu'ils copient ; c'est la nature qu'on voit dans leurs ouvrages. Eh ! que m'importe dans un tableau la réunion de vingt têtes communes ? C'est un beau caractère, une grande expression que je désire ; c'est la finesse, la gravité, la majesté d'une tête que je recherche. Je n'aime point la lance d'Achille dans la main d'un nain décharné, quoique souvent

la force s'unisse à la maigreur, à la petitesse de la taille. Je ne veux point que Laure soit laide, si l'on me peint Pétrarque soupirant à ses pieds, quoiqu'elle le fût en effet. La postérité qui ne connoît les grands hommes que par les faits qui sont dignes d'elle, dont l'imagination s'exalte, s'agrandit, s'embellit en songeant aux Scipions, aux César, aux Brutus, est blessée de leur voir des formes flamandes, et choquée quand on leur prête l'attitude et l'action d'un pesant bourgmestre hollandais. On ne doit rendre certaines difformités, que quand elles sont consacrées par l'histoire ou par la sculpture. » (Essai sur la Vie et sur les Tableaux du Poussin). Poussin a montré un grand jugement dans tout ce qu'il a fait; il *dessinoit* avec beaucoup de correction : sa composition est sage, et en même temps pleine de noblesse. On ne peut rien lui reprocher contre l'érudition et la convenance. Ses inventions sont ingénieuses, son style grand et héroïque. Aucun maître particulier n'eut la gloire de former ce grand homme : il n'a lui-même fait qu'un seul élève, Guaspre Dughet, son beau-frère, qui s'est rendu célèbre par la beauté de ses paysages; quoiqu'il soit fort inférieur à son maître, pour la majesté, la richesse de la composition et la variété des sites. Ce peintre avoit spécialement étudié les ouvrages du Titien; c'est pourquoi ses premiers tableaux sont mieux coloriés. Mais il craignit, à ce qu'il disoit lui-même, « que le charme du coloris ne lui fit négliger le dessin, » et il n'apporta point à cette partie qui fait la magie de l'art, toute l'attention nécessaire, Son goût pour l'antiquité est trop sensible dans ses tableaux. Les connoisseurs vont jusqu'à remarquer les tableaux qui lui ont servi de modèles. Les plis de ses étoffes sont en trop grand nombre : il n'a pas assez contrasté ses attitudes, ni assez varié ses airs de tête et ses expressions. A ces défauts près, il peut être comparé aux plus célèbres artistes d'Italie. On voyoit à Rome plusieurs *ouvrages* du Poussin, la plus grande partie est en France, dans la collection des tableaux de Versailles et au muséum Napoléon. Celle-ci offroit, entre autres, les *Sept Sacremens*, suite très-précieuse. Le tableau du mariage est plus foible que les autres; ce qui fit dire plaisamment à un poète, dans un Épigramme, « qu'un bon mariage étoit difficile à faire, même en peinture. » Son tableau du *Déluge* est l'un de ses chefs-d'œuvre; on ne peut le voir sans éprouver tous les sentimens de la terreur et de la piété; il se ressent, à la vérité, de la foiblesse de sa main, mais on y trouve toute la vigueur, tout le feu de la jeunesse. Malgré l'extrême assiduité du Poussin, on est en droit de s'étonner du grand nombre des productions d'un homme qui ne se fit jamais aider dans l'exécution de ses ouvrages dont la plupart sont très-compliqués. Félibien, à qui l'on doit des détails sur la vie du Poussin, a décrit ses principaux chefs-d'œuvre. Il cite, entre autres, le tableau de *Germanicus*, *la Prise de Jérusalem*, *la Peste des Philistins*, *Rebecca*, *la Femme adultère*, *les Sept Sacremens* dont nous avons déjà parlé, qu'il peignit deux fois avec des changemens considérables; *le Frappement du rocher*, *l'Adoration du Veau d'or*, *la Manne*, *le Ravis-*

sement de saint Paul, *Moïse sauvé des eaux*, et nombre de *Paysages* qu'il enrichit de sujets historiques. En 1802, le tableau du *Déluge* a été gravé à Paris, par Laurent. Le Bellori a écrit la vie du Poussin, en italien. Château Poilly et Claudine Stalla ont gravé d'après lui. *Voy*. LOIR. Le gouvernement français voulant honorer la mémoire du Poussin, lui fit élever une statue en marbre, dont l'exécution fut confiée à Pierre Julien. (*Voy*. JULIEN). Ce chef-d'œuvre de l'art décore la salle de l'institut.

† POUSSINES (Pierre) Possinus, jésuite de Narbonne, demeura long-temps à Rome. Il mourut en 1686, à 77 ans. On a de lui, I. Des *Traductions* d'un grand nombre d'écrivains grecs, avec des notes. II. Une *Chaîne* des pères grecs sur saint Marc, Rome, 1675, in-fol.; et d'autres *ouvrages* qui prouvent beaucoup en faveur de son érudition.

† POUTEAU (Claude), docteur en médecine, et chirurgien en chef du grand hôtel-dieu de Lyon, membre de l'académie de la même ville, mort à la fleur de son âge, en 1776, acquit une grande réputation dans l'exercice de son art. Ses ouvrages présentent des idées aussi solides que neuves. On lui doit, I. *Mélanges de chirurgie*, 1760; in-8°. II. *Essai sur la rage*, 1763, in-8°. III. *La taille au niveau*, 1763, in-8°. IV. *Œuvres* posthumes, 1783, 3 vol. in-8°. Ce recueil savant parut long-temps après la mort de son auteur, et a beaucoup contribué à sa gloire. Le premier volume traite du vice cancereux, de l'utilité du feu dans les rhumatismes, de la pulmonie; il est terminé par un mémoire sur le rachitis et la gibbosité. Le second volume a pour objet les fausses ankiloses, les dangers et les avantages du feu appliqué sur le sommet de la tête, les douleurs sympathiques, les coups à la tête formant des abcès au foie, les causes de la saillie de l'os après l'amputation, les apparences de vie qu'on peut exciter dans un membre qu'on vient de couper, la luxation de la cuisse et des muscles. Aucun auteur n'avoit encore traité ce dernier sujet avec autant de profondeur. Pouteau pense qu'on pourroit parvenir à réunir une portion de membre entièrement coupé au membre encore vivant; pourvu qu'on procédât sur-le-champ à leur jonction. Le troisième volume offre plusieurs mémoires curieux sur les accouchemens, les naissances précoces et tardives, les ossifications, la ligature de l'épiploon, les préparations nécessaires pour l'opération de la taille où l'auteur excelloit; les moyens enfin d'éviter la contagion dans les hôpitaux. La pratique hardie et heureuse de Pouteau, ainsi que ses ouvrages, ont placé son nom parmi ceux des plus célèbres chirurgiens du 18e siècle.

† I. POWEL (David), antiquaire anglais, né vers 1552, au comté de Derbigh, mort en 1590, élève d'Oxford, où il fut reçu docteur, obtint, après avoir pris les ordres, le vicariat de Ruabon, au comté de Derbigh. Il a publié plusieurs ouvrages. I. *Annotationes in itinerarium Cambriæ script. per Giraldum*, in-8°. II. *Annotationes in Cambr. descriptionem*. III. *De britannicâ historiâ rectè intelligendâ*. IV. L'*Histoire du pays de Galles*, par Caradoc, in-4°.

* II. POWEL (Forster), célèbre coureur anglais, qui fit souvent à pied la route de Londres à Yorck, avec une rapidité qui surpassoit, dit-on, celle d'un cheval au galop. Il a donné lieu à un grand nombre de paris considérables. Powel avoit aussi une place chéz un procureur ; et malgré cette diversité de talens et de moyens, il est mort dans une extrême pauvreté.

* III. POWEL (Georges), distingué sur le théâtre comme acteur et comme auteur dramatique, excella sous le premier rapport, et fut considéré comme le rival de Betterton. C. Cibber le compare à Wilks. Powel, dit-il, dut entièrement à la nature ce que l'autre obtint par l'étude et le travail : sa vie irrégulière nuisit souvent à l'exercice des talens dont il étoit doué; sa négligence donna à son compétiteur l'avantage de la supériorité, et son goût pour la boisson acheva de lui enlever la faveur du public. Powel mourut en 1714. On a de lui les pièces suivantes : I. *Alphonse, roi de Naples*, tragédie, 1691, in-4°. II. *Avery Good Wife* comédie, 1693, in-4°. III. *The treacherous Brothers*, Tragédie, 1696; in-4°. IV. *The Imposture defeated or atrick toche at the Devil*, 1698, in-4°. Il a mis au théâtre plusieurs autres pièces dont il n'est pas l'auteur. — I. *The Cornivh comedy*, in-4°. 1696. — II. *Bonduca ou l'Héroïne bretonne*, in-4°, 1696. — III. *Brutus d'Alba ou le Triomphe d'Augusta*, in-4°, 1696. Le rôles que Powel rendoit le mieux, étoient ceux d'Alexandre et des héros des tragédies de Dryden.

* IV. POWEL (Guillaume-Samuel), né à Colchester, en 1717, mort en 1775, fut archidiacre de Colchester et curé de Freschwater dans l'île de Wight. On a de lui, des *Discours sur différens sujets*, publiés par son ami le docteur Thomas Balguy; ce n'est pas, dit l'éditeur, pour la gloire de l'écrivain qu'on les publie ; mais pour l'avantage des lecteurs, spécialement des jeunes étudians en théologie, pour lesquels ils sont destinés. La réputation de l'auteur, ajoute-t-il, repose sur des bases plus solides, sur une vie entièrement consacrée aux intérêts d'une saine philosophie et de la vraie religion. Bowyer dans ses anecdotes parle de deux petits traités de mathématiques du docteur Powel. Il fit par son testament un legs de 2,000 liv. sterlings, à vingt de ses amis de collége, à raison de 100 livres pour chacun d'eux.

I. POWNAL (Jean), célèbre antiquaire anglais, se distingua d'abord par ses connoissances politiques, et fut nommé gouverneur de l'une des colonies anglaises dans l'Amérique. De retour dans sa patrie, il se donna tout entier aux lettres, et fut reçu de la société des antiquaires. Un *ouvrage* très-érudit sur les antiquites angloises, lui ouvrit l'entrée de cette compagnie savante. L'archéologie britannique renferme un grand nombre de *Dissertations* curieuses de cet écrivain laborieux. Il vint en France en 1787, et séjourna quelque temps à Lyon, où il publia une *Dissertation* sur l'arc de triomphe d'Orange : il est mort en 1795, à l'âge de 70 ans.

* II. POWNAL (Thomas), écrivain anglais, parent du précédent, né en 1722, mort à

Bath en 1805, passa en Amérique en 1753, et y fut gouverneur de New-Jersey, et ensuite de la province de Massachussetts. En 1760, il devint gouverneur de la Caroline méridionale ; à son retour d'Amérique, contrôleur général des comptes de l'extraordinaire de l'armée en Allemagne. Pownal siégea aussi à trois parlemens, ensuite il se retira des affaires publiques, et mourut peu après. Cet auteur a laissé un grand nombre d'ouvrages, I. *Mémoires sur l'écoulement des eaux et sur la navigation.* II. *Lettres à Adam Smith sur plusieurs passages de son livre* de la Richesse des Nations. III. *Description topographique d'une partie du nord de l'Amérique.* IV. *Traité des antiquités.* V. *Mémorial adressé aux souverains de l'Europe.* VI. *Le droit, l'intérêt et le devoir du gouvernement relativement aux affaires des Indes orientales.* VII. *Notices et descriptions des antiquités de la province romaine des Gaules.* VIII. *Physique, ou médecine intellectuelle.* IX. *Essai concernant la nature de l'Etre.* X. *Traité de la vieillesse.*

† I. POYET (Guillaume), fils de l'échevin perpétuel d'Angers, étudia dans les plus célèbres universités du royaume. Il vint ensuite à Paris, où il parut avec éclat dans le barreau. Louise de Savoie, mère de François Ier, le choisit pour soutenir les prétentions qu'elle avoit contre le connétable de Bourbon. Poyet ayant plaidé cette cause avec succès, la princesse lui obtint du roi la charge d'avocat général. Ce ne fut pas le terme de son élévation. Il devint président à mortier, puis chancelier de France en 1538. Dès qu'il fut parvenu à cette première place de la magistrature, il ne songea plus qu'aux deux grands moyens qu'on avoit alors de se maintenir à la cour, les richesses et un aveugle dévouement. François Ier, mécontent de l'amiral Chabot, le menaça de lui faire faire son procès. Celui-ci défia le monarque irrité de lui trouver des crimes. Poyet se chargea de ce soin odieux : en peu de temps, il rassembla vingt-cinq chefs d'accusation. Chabot ayant échappé au supplice, Poyet qui craignoit son ressentiment, s'avilit encore plus pour échapper à la disgrace que ses ennemis lui préparoient ; mais ayant déplu à la reine de Navarre et à la duchesse d'Estampes, il fut arrêté en 1542, privé en 1543, par arrêt du parlement, de toutes ses dignités, déclaré inhabile à tenir aucune charge, condamné à cent mille livres d'amende, et à une détention de cinq ans. Péculat, altération de jugemens, faussetés commises et protégées, concussions, créations et dispositions d'offices, évocations vexatoires, violences, abus du pouvoir, etc. etc. ; tels furent les crimes pour lesquels on le condamna, suivant l'auteur de l'Histoire du procès du chancelier Poyet, Londres, 1776, in-8°. On l'envoya dans la grosse tour de Bourges, d'où il ne sortit qu'après avoir cédé tous ses biens à François Ier. Ce prince parlant à du Châtel de la disgrace de Poyet, comme d'un événement qui devoit le combler de joie, puisqu'il le délivroit d'un ennemi acharné à sa ruine. « Cet avantage, répondit ce savant, ne m'empêche pas de sentir que votre majesté n'auroit pas dû faire arrêter le chef de la justice pour un sujet très-léger, après lui avoir laissé commettre tranquillement les plus grands crimes. » — « Je n'ai pas tant de tort que

vous pensez, dit le roi; lorsque le fruit d'un arbre n'est pas mûr, les vents les plus impétueux ne l'ébranlent pas; est-il parvenu à sa maturité? un soufle le fait tomber.» Poyet mourut en 1548, à 74 ans. De quelques opprobres qu'on ait chargé sa mémoire, il est certain que la reine de Navarre, sœur de François Ier, et la duchesse d'Estampes, maîtresse de ce prince, eurent encore plus de part à sa disgrace que ses prévarications. Le chancelier avoit reçu un ordre du roi de sceller des lettres qu'il avoit d'abord rejetées, quoiqu'accompagnées d'une recommandation de la duchesse. Il étoit alors avec la reine de Navarre, qui lui demandoit aussi une grace. Le chancelier dit à la duchesse d'Estampes d'un ton chagrin: « Voilà le bien que les dames font à la cour; non contentes d'y exercer un empire despotique, elles veulent encore dominer sur les magistrats les plus consommés, pour leur faire violer les lois les mieux établies. » La reine de Navarre prit pour elle ces paroles qui ne regardoient que la duchesse. Elle concerta avec elle le moyen de perdre le chancelier, et eut d'autant moins de peine à y réussir qu'une partie de la France se plaignoit de lui.

† II. POYET (François), docteur de sorbonne, de l'ordre de Saint-Dominique, né à Angers vers le commencement du 16e siècle, étoit prieur d'Angoulême, lorsque l'amiral de Coligni s'empara de cette ville. Les calvinistes n'ayant pu l'entraîner dans leur parti, le mirent en prison avec Jean Chauveau qui étoit âgé de 70 ans: celui-ci y mourut mangé des vers; ensuite ayant tâché de vaincre le P. Poyet dans la dispute, après des conférences réitérées, ils n'en remportèrent que de la confusion. Ils le tirèrent de prison, le promenèrent par la ville, en lui faisant déchirer le dos et la poitrine avec des tenailles ardentes, l'habillèrent après cela de haillons en forme de chasuble, lui mirent des brides au cou et aux bras en forme d'étole et de manipule, et le précipitèrent enfin dans la Charente, où ils achevèrent de le tuer à coups de fusil.

*I. POZZI (Joseph-Hippolyte), né en 1697 à Bologne, étudia la médecine, prit le bonnet de docteur en cette science, et fut chargé de donner des leçons d'anatomie dans les écoles de sa ville natale. En 1732, il fit imprimer deux *Discours* et un *Traité complet d'anatomie*, rédigé en forme épistolaire. On a aussi de lui, dans le 2e volume des Actes de de l'institut de Bologne, une *Dissertation* assez savante *de Malo Punico*. L'étude de la médecine et de l'anatomie ne l'empêcha pas de cultiver la poésie, pour laquelle il avoit du goût, et qui fit son occupation privilégiée jusqu'à sa mort arrivée en 1752. Il faisoit des vers avec la plus grande facilité: le recueil de ses poésies italiennes parut à Venise en 1776, 3 vol. in-8°. Un de ces volumes contient les *Rimes joyeuses* de l'auteur, parmi lesquelles il y a un sonnet où il se peint ainsi lui-même: « Je suis maigre et effilé; je suis franc et hardi, et il y a deux ans que j'en avois trente-six. Mes membres sont proportionnés, et je ne voudrois être ni plus beau, ni plus laid que je ne le suis. Je n'ai pas de richesses, mais je ne suis pas dans le besoin. J'ai cinq enfans, et, dans deux mois, j'en

aurai six ; j'ai été jusqu'à présent mari de trois femmes, sans parler des autres faits. J'aime les échecs et les cartes ; je suis colère et je m'emporte aisément ; je tiens ma place parmi les médecins et parmi les poètes. Je devrois être sage, et je suis fou ; je mange bien, je bois encore mieux, et j'étudie peu : voilà ma vie et mon portrait. » On ne peut pas leur reprocher d'être flattés.

* II. POZZI (P. D. César-Joseph), abbé du Mont-Olivet, professeur de mathématiques, et bibliothécaire, né à Bologne en 1718, est auteur de beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Epistolæ ad Cl. virum Antonium Laghi*, Florentiæ, 1755. Elles sont relatives au système de Haller, et furent traduites en italien la même année, II. *Institutiones philosophicæ*, Niceæ, 1765, in-4°. III. *Saggio di educazione claustrale*, Madrid, 1778, in-4°, etc. Il a laissé un grand nombre *d'ouvrages* manuscrits.

† I. POZZO (André del), né à Trente en 1642, se fit frère jésuite à l'âge de 23 ans. Pozzo étoit peintre et architecte, et se fit surtout une grande réputation dans la peinture. Il manioit le pinceau avec une vîtesse et une facilité surprenantes ; il s'est distingué principalement dans la perspective. On estime beaucoup les *peintures* dont il a orné la voûte de l'église de Saint-Ignace à Rome. Il ne réussit pas également dans l'architecture, sur laquelle il a composé deux gros volumes en latin et en italien, intitulés : *Perspectives des peintres et architectes*, Rome, 1697-1700, ouvrage d'un goût bizarre et contraire aux vrais principes de l'art. Tel est aussi le superbe *autel* de Saint-Louis de Gonzague, élevé sur ses dessins dans l'église de Saint-Ignace, où la somptuosité et la magnificence brillent de toutes parts, mais ne dérobent pas aux yeux des artistes et des connoisseurs les défauts considérables qui règnent dans la composition. Frère Pozzo mourut en 1709, à Vienne, où ses talens l'avoient fait appeler par l'empereur.

* II. POZZO (Jacques de), d'Alexandrie, célèbre jurisconsulte du 15e siècle, professeur de droit à Bologne, à Padoue, à Ferrare, à Pavie et à Turin, a écrit : *Lectiones et Interpretationes suprà secundam partem Infortiati, et super primam partem ff, fragmenta quædam juris civilis. Disputatio de monetis*, etc. Les actes de l'université de Padoue rapportent la mort de ce jurisconsulte au 23 mars 1453.

III. POZZO (Modesta). *Voy.* FONTE-MODERATA.

† PRADE (Jean-le-Royer sieur de), né à Paris en 1624, n'avoit que dix-sept ans lorsqu'il fit représenter au théâtre de Molière la *Victime d'état* ou *la Mort de Plautius Sylvanus*, sa première tragédie, imprimée en 1649, in-4°. Cet auteur, qui à beaucoup d'esprit joignoit une facilité de parler très-agréable, mettoit beaucoup de graces dans la conversation ; mais les éloges qu'il reçut gâtèrent ses heureuses dispositions, l'empêchèrent de se livrer à l'étude, et ne le conduisirent qu'à donner des ouvrages fort superficiels. On en peut juger par un *Abrégé de l'histoire de France*, et par un *Traité du blason*, qui sont entièrement ou-

bliés. Il donna depuis *Annibal*, tragi-comédie, Paris, 1649, in-4°, avec plusieurs pièces de poésie. On a encore de lui *Arsace*, tragédie, Paris, 1666, in-12, dédiée, par l'imprimeur, à l'auteur. Cette pièce, achevée en 1750, promise dans les affiches du théâtre du Marais quelques années après, fut jouée par la troupe du roi. Le manuscrit en fut volé à de Prade par un de ses amis, ensuite remis à Théodore Girard pour l'imprimer. Celui-ci la restitua à son véritable auteur qui jouissoit de l'estime de plusieurs poètes ou savans recommandables, tels que Sainte-Marthe, le Vayer de Boutigny, Scudéry, Rotrou, du Ryer, Beys, Quinault, Thomas Corneille, etc. etc.

†PRADES (Jean-Martin de), prêtre, bachelier de sorbonne, né à Castel-Sarrasin dans le diocèse de Montauban, fit ses premières études en province. Il vint ensuite à Paris, et demeura dans plusieurs séminaires, entre autres dans celui de Saint-Sulpice. Ses progrès dans la théologie ne furent pas brillans, mais il sut se tirer de la foule par une *Thèse* qu'il soutint en 1751, et qui fut approuvée par le syndic de sorbonne qui sans doute ne l'avoit pas lue. Il y eut de vives réclamations contre ce premier essai public de la philosophie irréligieuse. L'abbé de Prades étourdi, vif, facile et voulant faire du bruit, avoit bien pu n'en être que le prête-nom. Sa *Thèse* contenoit les propositions les plus hardies sur l'essence de l'ame, sur les notions du bien et du mal moral, sur l'origine de la société, sur la loi naturelle et la réligion révélée, sur la certitude des faits historiques, sur la chronologie et l'économie des lois de Moïse, sur la force des miracles pour prouver la révélation divine, sur le respect dû aux saints Pères : mais ce qui fit crier sur-tout, c'étoit le parallèle des guérisons d'Esculape et de Jésus-Christ. Cette *Thèse* étoit d'ailleurs aussi extraordinaire par le style que par les idées. C'est un latin bizarre, tour-à-tour emphatique et obscur. Le parlement de Paris sévit contre cette production. La sorbonne l'imita et publia une Censure le 27 janvier 1752. La *Thèse* fut également condamnée par l'archevêque de Paris et par Benoît XIV. De Prades craignant que l'on ne s'en tînt pas à la condamnation de son livre, se retira à Berlin. Protégé par Voltaire, il devint lecteur du roi de Prusse qui s'en amusoit et l'appeloit son *petit hérétique*. Il eut quelque temps après un canonicat de Breslaw : alors il publia une *Apologie*, et fut, dit-on, aidé dans son travail par Diderot qui avoit revu sa *Thèse*, en reconnoissance des articles que l'abbé avoit fournis à l'Encyclopédie. Dans cette *Apologie*, l'abbé de Prades se répandit en invectives contre ses censeurs ; mais dès que sa bile fut soulagée, il songea à se réconcilier avec l'église. L'évêque de Breslaw fut le principal moteur de cette réconciliation plus politique que sincère. Il rendit compte à Benoît XIV des dispositions de l'abbé de Prades qui signa une rétractation solemnelle le 6 avril 1754. Il y dit, entre autres choses, « qu'il n'avoit pas assez d'une vie pour pleurer sa conduite passée et pour remercier le seigneur de la grace qu'il lui accordoit. » Il en envoya des exemplaires au pape, à l'évêque de Montauban et à la faculté de Paris. Benoît XIV obtint de la Sorbonne qu'il fût ré-

tabli dans ses degrés. Il fut fait ensuite archidiacre d'Oppeleu, et mourut à Glogaw en 1782, après avoir essuyé quelques années de prison pendant la guerre de 1757. Le roi de Prusse l'ayant soupçonné de quelques correspondances suspectes avec ses ennemis, s'assura de sa personne pour l'empêcher d'écrire. On croit néanmoins que dans cette occasion l'abbé de Prades fut plus imprudent que coupable. Malgré sa conversion, il n'étoit pas fort réservé dans ses propos sur la religion.

PRADO (Jérôme), jésuite espagnol, natif de Baënza, enseigna la philosophie à Cordoue avec un succès peu commun. Il finit ses jours à Rome en 1595, à 48 ans. Il s'étoit rendu dans cette ville pour y faire imprimer ses *Commentaires* sur l'Ecriture-Ste. Il travailla pendant seize ans avec le Père Villalpande, autre jésuite, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne, à expliquer les vingt-six premiers et les trois derniers chapitres d'Ezéchiel, qui concernent le Temple. Leur production est imprimée en 3 volumes in-folio, à Rome, 1596. C'est un des livres les plus profondément savans qu'on ait faits sur les prophètes. On en estime surtout la description du Temple et de la ville de Jérusalem : cette matière s'y trouve épuisée. Les figures sont un des mérites de cet ouvrage, dans lequel on désireroit plus d'ordre et moins de choses étrangères au sujet principal.

† PRADON (Jean-Nicolas), poète français, natif de Rouen, mourut à Paris au mois de janvier 1698. Ses *Tragédies* eurent dans leurs premières représentations beaucoup d'admirateurs et d'illustres partisans. Ce poète osa se montrer le concurrent de Racine, en traitant le même sujet que lui : et en effet sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte*, jouée en janvier 1677, parut avec plus d'éclat que celle de son rival, et sembla balancer quelque temps son mérite et sa réputation. Enfin le beau triompha ; et Racine, malgré la cabale et les vers qu'on fit courir contre sa pièce, plongea celle de Pradon dans un oubli dont elle n'a jamais pu se tirer. (*Voyez* Houlières, n.° I, *et* Nevers, n.° III.) Despréaux, intime ami de Racine, n'a pas peu contribué à ridiculiser Pradon qui passeroit aujourd'hui pour un poète supportable s'il eût été un poète modeste. Il faut avouer malgré les critiques de Boileau, que Pradon savoit conduire régulièrement une tragédie, en ménager les incidens, y placer des peintures vives, des traits heureux, des situations intéressantes, quelquefois neuves, des mouvemens forts et véhémens. Sa versification même, si vicieuse en général, offre quelques tirades qui font plaisir. On a joué *Regulus* long-temps après sa mort. Cette pièce fut fort bien reçue, et son *Antigone* l'avoit été fort mal. C'est par allusion au sort de ces deux tragédies qu'un seigneur, ayant rencontré l'auteur qui couvroit d'un beau manteau d'écarlate un assez mauvais habit, lui dit : « Pradon, voilà le manteau de *Regulus* sur le juste-au-corps d'*Antigone*. » Les autres pièces de ce poète sont : la *Troade*, *Statira*, *Scipion l'Africain*, *Tarquin*, *Electre*, *Germanicus*, *Tamerlan*, *Pyrame et Thisbé*. On les a recueillies à Paris, 1744, en 2 vol. in-12. On a fait ainsi l'épitaphe de ce poète :

Cy gît le poëte Pradon,
Qui durant quarante ans, d'une ardeur sans pareille,
Fit à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille.

Pradon n'eut guère d'un poëte que la figure, les distractions, l'extérieur négligé, les saillies et les aventures singulières. Voyant un jour siffler une de ses pièces, il siffla comme les autres. Un mousquetaire qui ne le connoissoit point, et dont il s'obstinoit à ne vouloir pas être connu, prit sa perruque et son chapeau qu'il jeta sur le théâtre, le battit, et voulut, pour venger Pradon, percer Pradon lui-même de son épée. Il étoit d'une si grande ignorance, qu'il transporta plus d'une fois des villes d'Europe en Asie; un prince lui en ayant fait des reproches: « Oh! lui répondit Pradon, votre altesse m'excusera; c'est que je ne sais pas la chronologie. » Pradon ayant aimé mademoiselle Bernard, qui ne répondoit à ses lettres galantes que par des plaisanteries; il lui envoya ces jolis vers:

Vous n'écrivez que pour écrire;
C'est pour vous un amusement:
Moi, qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

PRADOVENTURA (Antoine-Mathurin), espagnol, né en 1701, dans l'Andalousie, s'éleva par son mérite aux premiers emplois de son ordre. Aucun prédicateur n'a prêché à la cour de Madrid avec tant d'applaudissement; et les *Sermons* qu'il faisoit dans l'église des trinitaires, attiroient une foule d'auditeurs qui ne se lassoient point d'exalter son éloquence. Il mourut à Cordoue en 1753. On a de lui plusieurs ouvrages; entre autres, I. Le *Poëme* de St. Raphaël, in-4°. II. *Sermons* des saints, 2 vol. in-4°. III. Diverses *Consultations*, in-fol. On ne peut lui refuser la gloire d'avoir été un de ceux qui ont contribué le plus à la pureté de la langue espagnole, et à la porter au degré de perfection où elle se trouve aujourd'hui.

PRÆTEXTATUS, *Voy.* PAPIRIUS n° III, *et* PRÉTEXTAT.

PRAGEMANN (Nicolas), docteur en philosophie à Iéna, où il mourut à la fleur de son âge, en 1719, étoit né à Stade, en 1690. On a de lui, I. Une bonne dissertation *De meritis Germanorum in jurisprudentiâ naturali*, dans laquelle cette jurisprudence est traitée à fond. II. Un ouvrage latin sur le *Droit canon*, etc.

* PRALARD (René), fils d'un libraire, mort d'une hydropisie de poitrine, à Paris, sa patrie, au mois d'août 1731, âgé de 52 ans, fut chargé de *composer* tous les avis qui se mettoient en tête des ouvrages que son père faisoit imprimer. Il composa une infinité de petites pièces à la gloire des auteurs de son temps; et finit par faire, conjointement avec Séguineau, avocat au parlement, mort en septembre 1722, une tragédie d'*Ægiste*, qui fut représentée le 18 novembre 1721, et eut assez de succès; cependant elle n'a point été imprimée. Au sortir de ses études, Pralard fut destiné à la professiou d'avocat, qu'il n'exerça point. Le jeu fut sa passion dominante, et l'empêcha de se livrer à la littérature et à la poésie, dans lesquels il auroit pu se distinguer. Sa folle passion lui fit manger en peu de temps le bien qu'il reçut de la riche succession de ses parens.

* PRANDI (Antoine), patri-

cain de Ravenne, né le 13 octobre 1559, devint chanoine de la métropole de sa patrie, et prieur de St.-Albert. On a de lui, I. *Oratio ad cardinalem Petrum Aldobrandinum archiepiscopum Ravennatem in primo ad archiepiscopalem ejus ecclesiam ingressu*, Bononiæ, 1606. II. Plusieurs *pièces* de vers insérées dans les recueils du temps. Prandi mourut à Ravenne le 6 octobre 1628, et a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits.

* PRANZONI (Nicolas), du mont-Cassin, dans la Marche-d'Ancône, qui vivoit sous Léon X, professa les belles-lettres à Raguse, à Venise et ailleurs, avec la réputation de bon poète et d'orateur. On a de lui un ouvrage intitulé : *De memoriæ naturalis reparatione opusculum*, Anconæ, 1518. Il a encore laissé plusieurs *manuscrits*.

PRASLIN, *Voy*. Choiseul.

PRAT (Du). *Voyez* Duprat.

* PRATENSIS ou A PRATIS (Jason), docteur en médecine, né à Ziriczée en Zélande, florissoit vers l'an 1520. La diversité de ses talens le fit connoître avantageusement; et il se distingua surtout en poésie, dans la composition des vers héroïques. Il mourut dans sa ville natale le 22 mai 1558. On a de lui, I. *Libri duo de uteris*, Antwerpiæ, 1524, in-4°; Amstelodami, 1657, in-12. II. *De parturiente et partu liber*, Antwerpiæ, 1527, in-4°; Amstelodami, 1657, in-12. III. *Liber de arcendâ sterilitate et progignendis liberis*, Antwerpiæ, 1531, in-4°; Amstelodami, 1657, in-12. IV. *De tuendâ valetudine libri quatuor*, Antwerpiæ, 1538, in-4°. V. *De Cerebri morbis, hoc est, omnibus ferè curandis liber*, Basileæ, 1549, in-8°. La bonne latinité de ces ouvrages les feroit estimer, si les maximes frivoles que l'auteur a répandues jusques dans sa pratique, ne rendoient fautif ou inutile tout ce qu'il avance sur la cure des maladies. On est d'ailleurs rebuté de la lecture de ses ouvrages par l'imbécille crédulité de l'auteur. Il débite les contes les plus ridicules et les histoires les plus apocriphes sur l'art de faire des enfans, et les visites que les jeunes veuves reçoivent pendant la nuit de la part de leurs maris qu'elles ont enterrés.

PRATEOLUS (Gabriel), autrement du Preau, né au commencement du seizième siècle, et mort en 1585, docteur de sorbonne, n'a pas fait un honneur infini à cette savante faculté; et quoique vivant dans un temps où l'on commençoit à secouer plusieurs préjugés des siècles précédens, il en conserva quelques-uns, même des plus grossiers. La Géomancie de Cattan, qu'il mit au jour et qu'il *augmenta*, en est une preuve. Ses *Traités* de doctrine et d'Histoire ecclésiastique, tels que son *Elenchus hæreticorum*, Cologne, 1605, in-4°, firent plus d'honneur à son zèle; mais cet *Elenchus* comprend des gens qui ne doivent pas être placés parmi les hérétiques.

* PRATI (François), de Modène, vivoit dans le dix-septième siècle. On a de lui, I. *Compendio della somma del cardinale Toledo, tradotta della lingua latina nell' italiana*. II. *Frutti della storia di D. Gioachino Seranti, tradotti della spagnuolo*, Venise, 1617. III. *Awisi di Parnaso; owero compendio de Ragguagli del Bocoalini*, 1634. Cet abrégé

fut mis à l'index à Rome par un décret reedu le 13 août de la même année.

* PRATILLI (Francois-Marie), chanoine de Capoue, un des hommes les plus érudits du 17e siècle, a donné, I. *Historia principum Longobardorum, quæ continet aliquot opuscula de rebus Longobardorum Beneventanæ olim provinciæ, quæ modo regnum ferè est Neapolitanum*, etc., Neapoli, 1754, 5 vol. in-4°. Camille Pellegrini, le jeune, de Capoue, connu par une assez bonne Histoire des temps les plus reculés, publia à Naples, en 1643, cette Histoire depuis 720 jusqu'à 1137, qui fut insérée dans les Collections historiques de Burmann et de Muratori. Cette même histoire fut considérablement *augmentée* par Pratilli, qui l'enrichit de plusieurs dissertations et de la vie de Pellegrini. II. *De consolari della provincia della campania, dissertazione*, Naples, 1757. III. *La Via-Appia riconosciuta e discritta da Roma a Brindisi*, Naples, 1745, in-fol. fig. Pratili mourut vers l'an 1770.

† PRATINAS, poète tragique de Phlionte, ville du Péloponnèse, voisine de Sicyone, florissoit vers l'an 500 avant J.C. Ce poète étoit contemporain d'Eschile et de Chéryle, qui écrivoient dans le même genre, et dont il fut le concurrent. Il composa le premier de ces pièces de théâtre connues des Grecs sous le nom de *Satires*, qui étoient des espèces de farces. Pendant qu'on en représentoit une à Athènes, les échafauds qui portoient les spectateurs se rompirent; ce qui détermina les Athéniens à faire construire un théâtre dans les formes. Suidas dit que Pratinas ne remporta le prix qu'une fois, quoiqu'il eût composé jusqu'à cinquante *poëmes* dramatiques; et parmi ces cinquante on comprend trente-deux farces connues sous le nom de Satires. On en trouve quelques fragmens dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 volumes in-folio. Pratinas vivoit en même temps qu'Eschyle et que Chèrile, et disputa le prix de la tragédie contre eux.

PRATO (Jérome de), de Vérone, illustre savant de la congrégation de l'oratoire de cette ville, a publié, I. *De chronicis libris duobus ab Eusebio Cæsariensi scriptis et editis; accedunt fragmenta græca ex libro I, olim excerpta à Georgio Syncello*, Verona, 1750. II. *Sulpicii Severi opera ad mss. codices emendata, notisque observationibus et dissertationibus illustrata*, Verona, 1754, 2 vol. in-fol. Jérome de Prato mourut, dans sa patrie, vers 1765.

* PRATOVECCHIO (Donato da), nommé aussi *del Casentino*, province dont fait partie le lieu de Pratovecchio, où il naquit en 1330, entretint un commerce de lettres avec Pétrarque, et fut pendant plusieurs années professeur de grammaire, à Venise. Ce fut à lui que Pétrarque adressa son traité *De sui ipsius et multorum ignorantiâ*. Donato fut aussi l'ami de Boccace, qui en parle dans sa Généalogie des dieux, livre XV, chap. 13. Ce grammairien, après avoir quitté Venise, se retira à Ferrare où il enseigna les belles lettres à Nicolas III d'Est, qui le fit son chancelier; ce fut pour ce dernier que Donato traduisit, en langue italienne, les *Hommes illustres de Plutarque*, et à qui il dédia la

traduction, en langue italienne, de l'ouvrage de Boccace, des Femmes Illustres. Les manuscrits de ces deux ouvrages se conservoient à la bibliothèque de Turin. On ignore l'époque de la mort de Donato.

* PRATT (Charles), comte de Camden, en Angleterre, troisième fils de sir Jean Pratt, avocat et premier juge de la cour du banc du roi, né en 1713. Pendant plusieurs années, Pratt n'avança pas dans cette carrière ; mais Henley, qui depuis fut lord chancelier, s'étant intéressé à lui, il eut bientôt une nombreuse clientelle; son protecteur lui ménagea aussi la faveur de Pitt. Henley ayant été appelé à la chambre haute, en 1757, Pratt fut nommé procureur-général, et, en 1762, premier juge de la cour des plaids communs. Il se distingua, dans cette place éminente, par sa conduite dans l'affaire de Wilkes, qu'il fit décharger d'accusation. Le plaidoyer qu'il prononça dans cette occasion, aussi éloquent que profond dans la connoissance des lois, lui mérita les honneurs que le corps de la ville lui rendit, en votant que son portrait seroit placé à Guildhall, et que la patente du droit de bourgeoisie de Londres lui seroit envoyée dans une boëte d'or. Plusieurs autres villes lui firent le même honneur. En 1765, Pratt fut créé pair ; et l'année suivante, lord chancelier. Dans cette place, il se concilia la plus haute estime par les services qu'il rendit. A l'occasion des élections de Middlesex, il exprima son opinion contre la cour, et les sceaux lui furent ôtés. Plusieurs membres de l'administration donnèrent aussitôt leur démission. Le lord Camden se signala encore depuis par sa fermeté dans la question des libelles ; il s'opposa très-fermement à la doctrine que les puissances du gouvernement avoient énoncée, à savoir, que les jurés n'étoient juges que du fait, et non du droit. Dans la guerre d'Amérique, il sut résister encore aux mesures coercitives du gouvernement. Enfin, en 1782, Pratt fut nommé président du conseil : l'année suivante il donna sa démission ; mais ayant été depuis remis dans cette place, il la remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1794.

PRAXAGORAS, d'Athènes, vivoit vers l'an 345 de J.-C. N'étant encore âgé que dix-neuf ans, il publia l'*Histoire des rois d'Athenes*; et à vingt-deux, la *Vie de Constantin*, dans laquelle, quoique païen, il parle très-avantageusement de ce prince. Il avoit aussi écrit l'*Histoire d'Alexandre*.

PRAXÉAS, hérésiarque du deuxième siècle, étoit d'Asie, d'où il alla à Rome, du temps du pape Eleuthère. Il s'y déclara contre les montanistes, et obligea le pape de révoquer les lettres de communion qu'il leur avoit accordées. Il tomba lui-même dans l'hérésie, ne reconnoissant qu'une seule personne dans la Trinité, et disant même que le père avoit été crucifié, ce qui fut depuis suivi par les hérétiques noëtiens, par les sabelliens et par les patripassiens. Tertullien, devenu montaniste, écrivit avec véhémence contre Praxéas. Il revint deux ou trois fois dans le sein de l'Église, mais il mourut dans l'hérésie.

PRAXILE *ou* PRAXILLA, dame de Sicyone, florissoit vers l'an 492 avant Jésus-Christ. Ses

talens *poëtiques* la firent mettre au nombre des neuf poëtes lyriques dont les poésies ont été recueillies à Hambourg, en 1734, in-4°. On dit que Praxilla *inventa* une espèce de vers, qui de son nom fut appelée Praxiléenne.

PRAXITÈLE, sculpteur célèbre, né dans la Grande-Grèce ou la Calabre, florissoit vers l'an 364 avant J. C. Il travailloit principalement sur le marbre de Paros, et sembloit l'animer par son art. Tous ses *ouvrages* étoient d'une grande beauté; on ne savoit auquel donner la préférence: il falloit être lui-même pour en juger. La fameuse Phryné, ayant obtenu de Praxitèle la permission de choisir son plus bel ouvrage, se servit d'un stratagème pour le connoître. Elle fit annoncer à ce célèbre artiste que le feu étoit à son atelier; alors tout hors de lui-même, il s'écria: « Je suis perdu si les flammes n'ont point épargné mon Satyre et mon Cupidon! » Phryné sachant le secret de Praxitèle, le rassura sur cette fausse alarme, et demanda le Cupidon, qu'elle obtint. Les anciens auteurs ont beaucoup vanté une autre statue de l'amour, faite par ce sculpteur. Une des statues de Phryné, par Praxitèle, fut placée à Delphes même, entre celles d'Archidamus, roi de Sparte, et de Philippe, roi de Macédoine. Les habitans de l'île de Cos avoient demandé une statue de Vénus à Praxitèle. Il en fit deux, dont il leur donna le choix pour le même prix. L'une étoit nue, l'autre voilée, mais la première l'emportoit infiniment pour la beauté. Ceux de Cos donnèrent la préférence à la dernière, ne voulant pas introduire dans leur ville des images capables de faire des impressions trop vives sur la jeunesse. Les Gnidiens achetèrent avec joie la Vénus rebutée, qui fit depuis la gloire de leur ville. On alloit exprès de fort loin pour voir cette statue, qui passoit pour l'ouvrage le plus achevé de Praxitèle. Nicodème, roi de Bithynie, en faisoit un tel cas, qu'il offrit aux habitans d'acquitter toutes leurs dettes, qui étoient fort considérables, s'ils vouloient la lui céder. Ils crurent que ce seroit se déshonorer et même s'appauvrir, que de vendre pour quelque prix que ce fût une statue qu'ils regardoient comme leur gloire et comme leur trésor... Praxitèle s'est rendu recommandable par le choix qu'il savoit faire de la nature. Les Graces conduisoient son ciseau, et son génie donnoit la vie à la matière. On rapporte qu'Isabelle d'Est, grand'mère du duc de Mantoue, possédoit la fameuse statue de l'Amour par Praxitèle. Cette princesse avoit aussi dans son cabinet un Cupidon de Michel-Ange, qu'elle montra au président de Thou dans ses voyages d'Italie. Cette statue lui parut un chef-d'œuvre; mais lorsqu'on lui eut montré celle de Praxitèle, il eut honte en quelque sorte d'avoir loué le premier *Cupidon*, et manqua d'expressions pour louer l'autre.

PRÉ, (Du) *Voyez* Dupré.

PREAU, (Du). *V.* Prateolus.

PREAUX, (Des) *Voyez* IV. Boileau (Nicolas).

PRÉCIEUX (Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Richelieu en 1722, mort vers la fin du 18e siècle, étoit profondément versé dans l'histoire; il a travaillé à celle du

Berry, et a donné en 1767, avec dom Poirier, le onzième volume du *Recueil des Historiens des Gaules*.*

* PREDIERI, (Luc Antoine) célèbre compositeur, né à Bologne vers la fin du 17e siècle, mort dans sa patrie vers 1743, fut attaché au service de la cour de Vienne, où il a demeuré presque toute sa vie. Compté parmi les plus habiles maîtres de son temps, il fut l'un de ceux qui ont réuni le plus heureusement l'ancien goût et le moderne. Il étoit doué d'une belle imagination et d'une grande vérité d'expression; il avoit infiniment d'esprit et la conversation fort agréable; aussi l'empereur Charles VI, qui l'aimoit beaucoup, se plaisoit souvent à causer avec lui. Ses ouvrages dramatiques sont fort estimés. Parmi les principaux, nous citerons, I. *Griselda* d'Apostolo-Zeno, à Bologne, en 1711. II. *Astarto*, de Zeno et de Pariati, à Rome, en 1715. III. *Lucio Papirio*, de Salvi, à Bologne. IV. *Il Trionfo di Solimano*, à Florence, en 1719. V. *Mérope*, par Zeno, à Florence. VI. *Scipione il grande*, à Venise, en 1731. VII. *Zoe*, par Silvani, à Venise, en 1736. VIII. *Il sacrifizio d'Abramo*, Vienne, 1738. IX. *Isacco figura del Redentore*, par Métastase, Vienne, 1740.

* PRÉJEAN DE BIDOUX, général des galères sous Louis XII, fit entrer, dès l'an 1513, des galères de la Méditerrannée dans l'Océan, où l'on n'avoit pas cru jusques-là qu'il fût possible d'en introduire. Depuis, sous François Ier, elles furent plusieurs fois employées sur l'Océan; il y eut aussi un combat naval, de 1545, contre les Anglais. On a long-temps attribué à Jean Mathieu Chazelles, la gloire de cette introduction. (*Voy.* ce nom).

* I. PREISLER (Jean-Martin), graveur, né à Nuremberg en 1722, vint séjourner quelque temps à Paris, et alla demeurer à Copenhague, où il s'établit. On a de lui, *Sémiramis couronnant Ninus*, d'après le Guide; un *Ganimède*; une *Bacchanale*, etc.

* II. PREISLER, (Jean-Juste) frère du précédent, peintre et graveur, domicilié à Nuremberg, a *gravé* entre autres les plus belles statues antiques de Rome, d'après Bouchardon, et la plupart des sujets que Rubens représenta sur les plafonds de l'église des jésuites d'Anvers.

* III. PREISLER (Georges-Martin), graveur, frère des précédens, et demeurant aussi à Nuremberg, *grava* beaucoup de portraits, entre lesquels on remarque celui de Rubens, et les plus belles statues antiques de Rome et de Florence.

PREMISLAS *ou* PRISMISLAS, fils d'un paysan bohémien, dut la royauté, dit-on, à un heureux hasard. L'an 632, les Bohémiens livrés à l'anarchie, ne s'accordant point pour l'élection d'un roi, il fut décidé qu'on placeroit dans une plaine un cheval sans bride et sans frein; qu'on le laisseroit aller librement à l'aventure; et que celui près duquel l'animal s'arrêteroit, seroit reconnu monarque. Premislas étoit pour lors occupé à labourer son champ, sans se douter de ce qui se préparoit. Le cheval va droit à lui; aussitôt il est proclamé roi, et la terre qu'il cultivoit est encore appelée en Bohême, *le champ du roi*. Il épousa la princesse Libussa, destinée à celui qui de-

voit monter sur le trône ; fit de bonnes lois, entoura de murailles la ville de Prague, et porta dignement le sceptre, jusqu'à l'an 676, qu'il mourut, laissant un fils qui lui succéda.

I. PRÉMONTVAL (Pierre le Guay de), de l'académie des sciences de Berlin, naquit à Charenton en 1716. Son goût pour les mathématiques lui fit ouvrir à Paris, en 1740, une école gratuite de cette science. Il forma quelques excellens élèves. La causticité orgueilleuse de son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis, il quitta la France, passa un an ou deux à Bâle, erra dans quelques villes d'Allemagne, et fixa ensuite sa résidence à Berlin, où il eut des succès et des querelles. Ce fut alors qu'il se mit au rang des auteurs. Nous avons de lui : I. *La Monogamie ou l'Unité dans le mariage*, 1751, 3 vol. in-8° : ouvrage savant, bizarre et ennuyeux. II. Le *Diogène de d'Alembert*, in-12 : livre moins ennuyeux que le précédent, mais écrit avec la même incorrection, et avec cette licence et cet enthousiasme factice de quelques-uns de nos sophistes modernes. III. *Préservatifs contre la corruption de la langue française en Allemagne*, 1761, in-8°. C'est le meilleur de tous ses livres. IV. De *l'Esprit de Fontenelle*, 1744, in-12. V. Du *Hasard sous l'empire de la providence*, 1754, in-8°. VI. *Pensées sur la liberté*. VII. Plusieurs *Mémoires* dans le recueil de ceux de l'académie de Berlin. Il mourut dans cette ville en 1767. Dans plusieurs passages de ses écrits, il se déclare pour le socinianisme ; il a même donné en faveur des atomes d'Epicure, de creuses spéculations sur les chances, solidement réfutées par les abbés Nonotte et Bergier, et par Voltaire même dont le suffrage en pareil matière ne peut être suspect. On trouve cependant dans quelques-uns de ses ouvrages des temoignages honorables en faveur du christianisme, et en particulier des religieux, qu'il regarde comme les conservateurs des sciences et des arts, dans les temps d'ignorance..

* II. PRÉMONTVAL (Marie-Anne-Victoire Pigeon), femme du précédent, née à Paris en 1724, morte peu de temps après son mari, fut lectrice de l'épouse du prince Henri de Prusse, et a publié, I. *Mémoire sur la vie de Jean Pigeon*, 1750, in-8°. II. Le *Mécaniste philosophe*.

PRENESTINUS, préteur dans l'armée de Papirius-Cursor, vers l'an 320 avant J.-C., n'imita point la valeur de son général. Saisi d'une lâche frayeur, il mena sa troupe à un combat avec la lenteur d'un homme qui craint la mort. Le consul Papirius, après la victoire, le fit venir, et se promenant devant sa tente, commanda au licteur de lever la hache. A cet ordre, Prenestinus fut glacé d'effroi : « Çà donc, licteur, ajouta le consul, coupez cette racine qui nuit au passage » Il le renvoya ainsi, troublé par la crainte du dernier supplice, et lui donna une leçon utile pour l'avenir.

* PRENNER (Antoine-Joseph), graveur, de Strasbourg, mort à Rome en 1761, à 30 ans, a donné un grand nombre de pièces d'après les plus fameux peintres de l'Italie et de la Flandre, parmi lesquelles on remarque, sur-tout, les *peintures* du château de Caprarole, suivant les dessins de Frédéric Zuccharo.

PREPOSITIVUS (Pierre), théologien scolastique de l'université de Paris, au commencement du 13e siècle, a laissé une *Somme de théologie* qui n'a point été imprimée, et dont on ne doit avoir aucun regret.

* I. PRÉS (Jean des), musicien ordinaire de la musique du roi, en 1680, avoit étudié la médecine et avoit fait quelques progrès dans cette science. Ayant demandé et obtenu une audience de Louis XIV, il dit à ce prince que depuis douze ans qu'il avoit l'honneur d'être de sa musique, il avoit remarqué que tous ses confrères avoient encore plus besoin d'un médecin pour les traiter lorsqu'ils avoient bu, que d'un maître pour les faire chanter ; et que si sa majesté vouloit lui permettre de s'absenter quelque temps, il espéroit pouvoir lui rendre des services plus considérables qu'en restant à sa chapelle, lorsqu'il auroit pris le bonnet de docteur. Louis XIV, trouvant sa demande plaisante, dit à ceux qui l'entouroient : Que diroit Molière, s'il vivoit encore, de ce qu'un musicien demande à se faire médecin ? Des Prés ayant obtenu la permission du monarque, se livra si particulièrement à l'étude de la médecine, qu'il reçut en effet le bonnet de docteur, et fut assez bon médecin. Jean des Prés est mort à Paris vers l'année 1710.

II. PRÉS (Des). *V.* MONTPEZAT.

* PRÉSEVOT (Joseph), avocat au ci-devant parlement de Dijon, mort président de l'administration centrale du département de la Côte-d'Or, a donné, I. *Cours d'étude sur les lois nouvelles*, Dijon, 1790, 1 vol. in-8°. II. *Principes de législation civile*, ibid. 1791, in-8°. Il s'est essayé dans le genre dramatique : mais ses *pièces* n'ont point été imprimées.

† PRESLES *ou* PRAESLES (Raoul de), fils naturel du fondateur du collége de Presles, avocat-général du parlement de Paris, puis maître des requêtes de l'hôtel du roi Charles V, fut historien et poète de ce prince. Ce fut par son ordre qu'il *traduisit* en français la Cité de Dieu, de Saint Augustin. Il lui fit payer pour ses honoraires 4000 livres, somme énorme pour le temps, et lui donna, en outre, une charge de maître des requêtes. La bibliothèque impériale possède plusieurs de ses manuscrits. Sa *Traduction* a été imprimée à Abbeville en 1486, en 2 vol. in-fol. Elle est rare. Elle fut aussi imprimée à Paris en 1531. C'est la première version française de ce savant Traité. On a encore de Raoul un *Traité des puissances ecclésiastique et séculière*, que Goldast a fait imprimer dans le premier tome de sa Monarchie. C'est un abrégé du Songe du Vergier, que de Presles fit à la sollicitation du roi Charles V. Il y a de fortes raisons de croire qu'il est aussi l'auteur du *Songe du Vergier*, 1491, in-fol, et qu'on trouve encore dans les *Libertés* de l'église gallicane, 1731, 4 vol. in-fol. Ce savant mourut vers l'an 1382.

PRESTET (Jean), fils d'un huissier de Châlons-sur-Saône, venu jeune à Paris, entra au service du P. Malebranche, qui, lui trouvant des dispositions pour les sciences, lui apprit les mathématiques. Le disciple y fit en peu de temps de si grands progrès,

qu'à l'âge de 27 ans, en 1675, il donna la 2e édition de ses *Élémens de mathématiques*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de 1689, en 2 vol. in-4°. On y trouve un très-grand nombre de problèmes curieux, dont les jeunes mathématiciens peuvent se servir comme d'exemples pour s'exercer. C'est principalement en ce point qu'il est recommandable. Le P. Prestet trouve par l'art des combinaisons, que ce fameux vers latin :

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cælo,

peut être varié en 3376 manières, sans cesser d'être vers. Il n'étoit pas encore de l'oratoire lorsqu'il publia cet ouvrage. Il y entra la même année; et, après avoir professé les mathématiques avec distinction, sur-tout à Angers, il mourut à Marines, près Gisors, le 8 juin 1690, avec la réputation d'un bon mathématicien.

* PRESTON (Thomas), ancien auteur dramatique anglais, du commencement du règne de la reine Elisabeth. Lorsque cette princesse vint à Cambridge en 1564, visiter l'université, Preston joua si bien dans la tragédie de Didon, pièce latine, composée par un des membres du collége du roi, que la reine lui accorda une pension annuelle. On a de lui une tragédie intitulée, l'*Histoire lamentable de Cambyse*, roi de Perse, depuis le commencement de son règne jusqu'à sa mort, que Shakspear a ridiculisée dans sa pièce d'Henri IV, où Talstaff dit qu'il s'exprime dans le goût du roi Cambyse.

I. PRESTRE (Claude le), conseiller au parlement de Paris, sur la fin du 16e siècle, étoit un magistrat recommandable par son intégrité. On a de lui, I. Un *Recueil* fort estimé, sous le titre de *Questions de droit*, avec 200 arrêts et des observations. La meilleure édition de ce *Recueil* est celle de 1676, par Guéret, qui l'a enrichie de notes et de cent autres arrêts. II. Un *Traité des mariages clandestins*, et les *arrêts* de la cinquième chambre des enquêtes. Ces ouvrages ont été recherchés par les jurisconsultes.

† II. PRESTRE DE VAUBAN (Sébastien le), fils d'Urbain le Prestre, seigneur de Vauban, né le 1er mai 1638, commença à porter les armes dès l'âge de dix-sept ans. Ses talens et son génie extraordinaire pour les fortifications se firent aussitôt connoître, et parurent avec éclat au siége de Sainte Ménehould en 1652. Vauban avoit servi jusqu'alors sous le prince de Condé, général des armées espagnoles, contre la France. Ayant été pris par un parti français, le cardinal Mazarin tâcha de l'engager au service du roi, et « il n'eut pas de peine à réussir, dit Fontenelle, avec un homme né le plus fidèle sujet du monde. » Cette même année, Vauban servit d'ingénieur au second siége de Sainte-Ménehould, qui fut reprise par l'armée royale. Il fit ensuite les fonctions d'ingénieur au siége de Stenay en 1654, de Landrecies en 1655, de Valenciennes en 1656, et de Montmédi en 1657. L'année d'après il conduisit en chef les siéges de Gravelines, d'Ypres et d'Oudenarde. Le cardinal Mazarin, qui n'accordoit pas les gratifications sans sujet, lui en donna une assez considérable, et l'accompagna de louanges, qui selon le caractère de Vauban, le payè-

rent beaucoup mieux. Après la paix des Pyrénées, le jeune ingénieur s'occupa à démolir des places ou à en construire. Il donna quantité d'idées nouvelles sur l'art de fortifier, peu connu jusques-là. Il avoit déjà beaucoup vu et très-bien vu : il augmentoit sans cesse son expérience par la lecture. Quand la guerre se ralluma en 1667, il eut la principale conduite des siéges que le roi fit en personne, et reçut au siége de Donay un coup de mousquet à la joue. Il fut occupé en 1668 à faire des projets de fortification pour les places de la Franche-Comté, de Flandre et d'Artois. Le roi lui donna le gouvernement de la citadelle de Lille, qu'il venoit de construire, et ce fut le premier gouvernement de cette nature en France. La paix ayant été conclue à Aix-la-Chapelle, il n'en travailla pas moins que pendant la guerre. Il alla en Piémont avec Louvois, donna au duc de Savoie des dessins pour Vérue, Verceil et Turin. La guerre de 1672 lui fournit de nouvelles occasions de signaler son génie. Il conduisit tous les siéges auxquels le roi se trouva. Ce fut à celui de Maestricht en 1673, qu'il commença à se servir d'une méthode singulière pour l'attaque des places. Il fit changer de face à cette terrible et importante partie de la guerre. Les fameuses *parallèles* et les *places d'armes* parurent au jour. Depuis ce temps, il ne cessa d'inventer ; tantôt les *cavaliers* de tranchée, tantôt un nouvel usage des *sapes* et des *demi-sapes*, tantôt les *batteries en ricochet* ; et par ces inventions nouvelles il satisfit à ses vues principales, la conservation des hommes. En 1677, Valenciennes fut prise d'assaut, et l'attaque de cette place faite en plein jour. Ce fut Vauban qui donna ce conseil, pour empêcher qu'une partie des assiégeans ne tirât sur l'autre, et que la nuit ne favorisât les lâches. L'usage ancien étoit que les attaques se fissent toujours pendant la nuit. Louvois et cinq maréchaux de France vouloient le conserver ; mais Louis XIV, ébranlé par les raisons de Vauban, adopta le nouveau. Au siége de Cambray qui suivit celui de Valenciennes, Vauban n'étoit pas d'avis qu'on attaquât la demi-lune de la citadelle. Dumetz, brave homme, mais haut et emporté, persuada au roi de ne pas différer davantage. Ce fut dans cette contestation que Vauban dit au roi : « Vous perdrez peut-être à cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place. Dumetz l'emporta ; la demi-lune fut attaquée et prise : mais les ennemis étant revenus avec un feu épouvantable, ils la reprirent, et le roi y perdit plus de 400 hommes et 40 officiers. Vauban, deux jours après, l'attaqua dans les formes, et s'en rendit maître sans y perdre plus de trois hommes. Le roi lui promit une autre fois qu'il le laisseroit faire.... Après la paix de Nimègue, il fit le fameux port de Dunkerque, son chef-d'œuvre et celui de l'art. Strasbourg et Casal furent ensuite ses travaux les plus considérables. La guerre qui recommença en 1683, lui procura l'année suivante la gloire de prendre Luxembourg, qu'on croyoit imprenable, et de le prendre avec fort peu de perte. En 1688 il fit, sous les ordres de Monseigneur, les siéges de Philipsbourg, de Manheim et de Franckendal. Ce prince le récompensa de ses services, en lui donnant quatre pièces de canon à son choix, pour mettre à son château de Bazoche ; privilège

unique jusqu'alors. Une maladie l'ayant mis hors d'état d'agir en 1690, il répara cette oisiveté involontaire par la prise de Mons, en 1691, de Namur, en 1692; par le siége de Charleroi, en 1693; par la défense de la Basse-Bretagne contre les desseins des Anglais, en 1694 et 1695; enfin par le siége d'Ath, en 1697. La succession d'Espagne ayant fait renaître la guerre, il étoit à Namur en 1703, lorsqu'il recut le bâton de maréchal de France. Il prit à la fin de cette année le Vieux-Brisach, place très-considérable, qui ne coûta que 300 hommes. Ce fut par ce siége qu'il finit sa brillante carrière. Le titre de maréchal de France produisit les inconvéniens qu'il avoit prévus : il demeura inutile, et sa dignité lui fut à charge. La Feuillade ayant été chargé du siége de Turin, Vauban offrit de servir volontaire dans son armée. « J'espère prendre Turin à la Cohorn, » dit audacieusement ce jeune homme sans expérience, en refusant les secours du grand homme qui seul pouvoit le secourir. Le siége n'avançant point, Louis XIV consulta Vauban, qui offrit encore d'aller conduire les travaux. -- Mais, monsieur le maréchal, lui dit le roi, songez-vous que cet emploi est au-dessous de votre dignité? — « Sire, répondit Vauban, ma dignité est de servir l'état. Je laisserai le bâton de maréchal à la porte, et j'aiderai peut-être le comte de la Feuillade à prendre la ville. » Ce vertueux citoyen ayant été refusé, parce qu'on craignoit de donner du dégoût au général, fut envoyé à Dunkerque, et rassura par sa présence les esprits étonnés. Il mourut l'année d'après, le 30 mars 1707, après avoir travaillé à 300 places anciennes et en avoir construit 33 nouvelles, et après s'être trouvé à 140 actions de vigueur, et avoir conduit 53 siéges. Son corps fut transporté dans sa terre de Bazoche, située dans le département de la Nièvre, pour y être inhumé. En 1793, les restes du maréchal de Vauban furent enlevés du cercueil qui les renfermoit, et il n'est resté que son cœur, enfermé dans une boîte de plomb. Le corps impérial du génie, obtint en 1804 de S. M. l'empereur, l'autorisation de recevoir des mains de M. le sous-préfet d'Avallon, la boîte de plomb renfermant le cœur du maréchal de Vauban, pour être transférée à Paris et déposée aux Invalides. Le maréchal de Vauban étoit un Romain sous les traits d'un Français. Sujet plein d'un fidélité inviolable, et nullement courtisan, il aimoit mieux servir que plaire. Personne n'a eu un zèle plus ardent pour la patrie, et n'a plus cherché à soulager les citoyens. Dans tous ses voyages, il s'informoit avec soin de tout les détails de l'agriculture et du commerce. Il avoit recueilli le prodigieux nombre d'idées qui s'étoient présentées à son esprit pour le bien public. Ce fut cet amour pour le bien public, qui lui fit perdre l'amitié et la faveur de son maître, et qui peut-être lui coûta la vie. Dans un mémoire présenté au roi, en 1707, il prit la défense du peuple, et présenta le tableau de sa misère. Louis XIV, un peu susceptible, sentit sa gloire offensée, et crut voir son autorité compromise par le zèle du maréchal : Vauban fut disgracié, et mourut bientôt après, âgé de 74 ans. « Jamais, dit Fontenelle, les traits de la simple nature n'ont été mieux marqués qu'en lui, ni plus exempts de tout

mélange étranger. Il avoit un sens droit et étendu, qui s'attachoit au vrai comme par sympathie, et sentoit le faux sans le discuter. Sa vertu étoit en quelque sorte un instinct heureux, si prompt qu'il prévenoit sa raison. Il méprisoit cette politesse artificielle dont le monde se contente ; mais sa bonté, son humanité, sa libéralité lui composoient une autre politesse plus rare, qui étoit toute dans son cœur. Il a été comblé des bienfaits du roi pendant tout le cours d'une longue vie, et il a eu la gloire de ne laisser en mourant qu'une fortune médiocre. Ses mœurs ont tenu bon contre les plus brillantes dignités, et n'ont pas même combattu. En un mot, c'étoit un Romain qu'il sembloit que notre siècle eût dérobé aux plus heureux temps de la république. » De toutes ses différentes vues, Vauban avoit composé 12 gros volumes manuscrits qu'il intitula *ses Oisivetés*. « S'il étoit possible que tous ses projets s'exécutassent, dit son ingénieux panégyriste, ses Oisivetés seroient plus utiles que ses travaux. Fortifications, détails des places, discipline militaire, campemens, manœuvres ; courses par mer en temps de guerre, finances, culture des forêts, colonies françaises, il embrasse tout. M. François (de Neuf-Château), dans la préface du premier vol. de son Conservateur, publié en 1797, s'applaudit d'avoir retrouvé 2 vol. des Oisivetés de Vauban, et d'en avoir enrichi le dépôt formé par ses soins, au ministère de l'intérieur, des pièces relatives à la navigation intérieure. Il donne la table des matières contenues dans ces deux volumes, le 2e et le 3e du recueil ; et ce même 1er volume du Conservateur offre de plus un *Mémoire* de Vauban, sur les armemens en course, qui en est extrait. L'académie des sciences se l'associa en 1699, comme un homme qui feroit autant d'honneur à son corps qu'il en faisoit à la France. Outre les *Oisivetés*, il y a encore plusieurs ouvrages qu'il a faits ou qu'on lui attribue, ou que l'on dit avoir été composés sur ses idées : I. *Manière de fortifier*, par M. de Vauban, mise en ordre par le chevalier de Cambray, Amsterdam, 1689 et 1692, in-8° et in-12. — Paris, in-8° sous ce titre : *L'Ingénieur français...* Hébert professeur de mathématiques, a joint ses notes à cet ouvrage. Coignard le réimprima à Paris en 1691, in-12, avec les notes de l'abbé du Fay. Cette édition fut contrefaite à Amsterdam, en 1702 et 1727, en deux vol. in-4°. II. *Nouveau traité de l'attaque et de la défense des places, suivant le système de M. de Vauban*, par M. Desprez de Saint-Savin, Paris, 1736, in-8°, excellent. III. *Essais sur la fortification*, par M. de Vauban, Paris, 1740, in-12. IV. *Projet d'une dîme royale*, qui supprimant la taille, les aides, les douanes d'une province à l'autre, les décimes du clergé et tous les autres impôts onéreux et non volontaires, en diminuant le prix du sel de moitié et plus, produira au roi un revenu certain et suffisant, sans frais et sans être à charge à l'un de ses sujets plus qu'à l'autre, qui s'augmenteroit par la meilleure culture des terres ; Rouen, 1707, in-4° ; plusieurs fois réimprimé depuis : projet digne d'un bon patriote, mais dont l'exécution est très-difficile. Le Testament politique de M. de Vauban, imprimé en 1708, in-12, est de Pierre le Pesant, sieur de Bois-Guillebert lieutenant général au bailliage de

Rouen, mort en 1714. Cet écrit avoit d'abord paru sous le titre de *Détail de la France*..... Voltaire attribue au même Bois-Guillebert le projet de la Dîme Royale. (*Voy.* PESANT.) Le maréchal de Vauban ne laissa que deux filles mariées ; la postérité de son frère subsiste. Sa famille n'étoit connue que depuis son bisaïeul, il y a ajouté un éclat immortel.

III. PRESTRE (Antoine le), neveu, à la mode de Bretagne, du précédent, fut aussi très-célèbre ingénieur. Il suivit son oncle dans presque toutes les visites qu'il fit des places étrangères, et à tous les siéges des places ennemies. Après s'être signalé, en 1703, au siége de Brisach, et en 1714 à celui de Barcelone, il fut fait lieutenant général, et obtint l'érection de sa terre de Saint-Sernin en comté, sous le nom de *Vauban*. Il mourut dans son gouvernement de Béthune le 10 avril 1731, à 77 ans; il avoit alors 58 ans de service ; il s'étoit trouvé à 44 siéges, et avoit reçu 16 blessures considérables. Il vit périr de son temps plus de 600 ingénieurs.

* PRETE (Nicolas), de Vicence, prêtre, né en 1511, entra chez le cardinal Hippolyte d'Est, à Ferrare, sous les auspices duquel il publia l'ouvrage suivant : *L'antica musica ridotta alla moderna pratica, con la dichiarazione, e con gli esempi dei tre generi, con le loro specie, e con l'invenzione di un nuovo stromento, nel quale si contiene tutta la perfetta musica*, Rome, 1555, in-fol. Cet ouvrage n'est pas sans mérite.

I. PRETEXTAT, *V.* PAPIRIUS.

II. PRETEXTAT (St.), évêque de Rouen, craignant les suites d'un commerce scandaleux, maria Brunehaud avec son neveu Mérovée, en 576, persuadé que le cas étoit assez pressant pour autoriser une telle dispense; mais le concile de Paris, en 577, en jugea tout autrement, et le condamna ; le roi l'exila dans une petite île de la Basse-Normandie. De retour dans son diocèse, il continua de veiller avec soin à la garde de son troupeau. Il tâcha, par ses exhortations, d'ouvrir les yeux à Frédégonde sur l'énormité de ses crimes; mais cette princesse, au lieu de profiter de ses exhortations, le fit assassiner, le 25 février 588.

* I. PRETI (Antoine), né à Bologne, jurisconsulte et professeur en droit, vers le milieu du 14e siècle, fut employé dans plusieurs affaires et négociations importantes, dans lesquelles il montra autant de talens que d'habileté. On a de lui, I. *Consilia*. II. *Clypeus pastoralis*. III. *Tractatus de jurisdictione episcoporum*. IV. *Tractatus de episcoporum præstantiâ*. Preti mourut dans sa patrie, en 1380.

II. PRETI (Jérôme), poète italien, natif de Toscane, mort à Barcelone en 1626, fut d'abord destiné par son père à la profession d'avocat; mais son amour pour les belles-lettres, et singulièrement pour la poésie, lui fit bientôt quitter l'étude du droit. Il est un des poètes d'Italie les plus estimés. Ses *ouvrages* ont été traduits en plusieurs langues. De toutes les *Poésies* de son Recueil, imprimé en 1666, in-12, la pièce dont on fait le plus de cas, est l'idylle de *Salmacis*.

* III. PRETI (Génevèse), dit

Capucino, peintre génois, n'est connu que par les ouvrages de Cochin. Il a un coloris vigoureux, un pinceau net et facile, beaucoup d'harmonie et de vérité, et un excellent goût de dessin, quoique par fois incorrect. Ses *ouvrages* sont répandus dans les principales villes d'Italie, excepté à Rome.

* IV. PRETI (François-Marie), mathématicien et célèbre architecte, né à Castel-Franco, dans le territoire de Trevise, en 1701, donna les *plans* et les *dessins* de plusieurs églises, qui furent exécutés sous sa direction. Ses ouvrages sont simples, majestueux et corrects. Preti mourut dans sa patrie, le 23 décembre 1774. On a de lui, *Elementi di architettura*, Venise, 1780, in-4°, qui furent imprimés après sa mort, avec une préface de Giordano Riccati. Cet ouvrage, quoiqu'estimable, est peu recherché.

V. PRETI. *V.* CALABROIS.

PRÉTIDES *ou* PROETIDES, (Mythol.), filles de Prætus, prétendoient être plus belles que Junon. Pour les punir de leur vanité, cette déesse leur inspira une telle folie, qu'elles errèrent dans les campagnes, s'imaginant être des vaches. Le médecin Mélampe les guérit de cette manie, en leur faisant prendre de l'ellébore noir. Elles se nommoient Lysippe, Iphianasse et Iphinoë.

PRETORIUS (Jean), savant du 16e siècle, ayant acquis de Joachim Camerarius un manuscrit de l'empereur Frédéric II, sur la Chasse aux oiseaux, le *publia* avec des notes en 1596, en y réunissant le Traité d'Albert-le-Grand, sur la fauconnerie. Cette édition in-8° est rare. Il fut professeur de mathématiques à Altorf, et trouva le premier le carré géométrique. Prétorius mourut en 1616.

PRETOT (Etienne-André-Philippe de), né à Paris, censeur royal, et membre des académies de Rouen et d'Angers, a été long-temps fort utile à la jeunesse, par des cours gratuits d'histoire et de géographie, et a *publié* sur ces deux parties de la littérature, plusieurs ouvrages élémentaires qui sont estimés; ce sont : Le *Spectacle de l'histoire romaine*, 1762, in-8°; une *Analyse de l'Histoire universelle*, in-8°; un *Essai de géographie*, 1748, in-8°; des *Tablettes géographiques pour l'intelligence des poëtes et des historiens latins*, 1755, 2 vol. in-8°. Tous ces écrits ont le mérite d'une rédaction concise et judicieuse. Prétot a donné encore des *éditions* correctes de plusieurs historiens latins, publiées par Coustelier; et il les a enrichies de notes instructives et intéressantes. Il est mort à Paris le 6 mars 1787.

* PREVIDELLI (Jérôme), de Reggio, célèbre jurisconsulte du 16e siècle, fils d'un tailleur de pierre, nommé Pierre-Paolo, fut, dans sa jeunesse, précepteur dans la famille Casali, ce qui le mit à même de se perfectionner dans ses études, et surtout dans celle des lois, à laquelle il s'appliqua avec tant de succès, qu'il obtint une chaire de droit. Ses leçons furent suivies par un concours nombreux d'auditeurs; mais ce qui lui acquit une grande célébrité, fut la grande et importante question de la nullité du mariage de Henri VIII, roi d'Angleterre, avec Ca-

therine d'Autriche, tante de l'empereur Charles V. Le chevalier Grégoire Casali étoit alors à Rome, en qualité d'orateur ou de solliciteur pour Henri; et comme cette cause alloit être débattue, il choisit Previdelli pour être l'avocat du roi, et soutenir la nullité du mariage contre Bernard de Santi de Rietti, avocat de la reine. Previdelli se rendit en conséquence à Rome, où on lui assigna pour salaire dix écus par jour; il eut cependant le désagrément de perdre sa cause, et d'entendre déclarer la validité du mariage du roi. Cette cause fut traitée et discutée en 1531 et 1532, et la sentence rendue en 1534. Ce jurisconsulte retourna alors à Bologne, où il continua de donner ses leçons de droit. Quelque temps après, en défendant la cause d'un habitant de Reggio, qui avoit été mis en jugement pour avoir tué un Bolonois qui avoit attenté à sa vie, et s'étant permis dans la défense de sa cause quelques propos injurieux contre l'accusateur, ce dernier le fit assassiner, lorsqu'il alloit à son école; quelques jours après, il mourut de ses blessures, en 1540. Ses ouvrages sont, I. *Consilium pro invictissimo rege angliæ unà cum responsione ejusdem ad consilium D. Bernardi Reatini, pro illustrissimâ reginâ editum*, Bononiæ, 1531, in-4°; il est dédié au chevalier Grégoire Casali. II. *Prima disceptatio pro illustrissimo rege angliæ in sacro publico consistorio coram SS. D. Clemente VII, et sacro sancto ejus senatu habita die decimâ mensis aprilis* 1532; *secunda ejusdem disceptatio habita die decimâ septimâ mensis aprilis* 1532; *tertia allegatio privatim dicta die vigesimâ septimâ mensis maii* 1532. Romæ, in-4°; ces espèces de consultations ou plaidoyers furent insérés dans le Recueil des consultations imprimé à Francfort en 1571. III. *De teste et ejus privilegiis*, Bononiæ, 1523 et 1528. IV. *De consanguinitate et affinitate*, Perusiæ, in-8°. V. Il a donné une édition des *OEuvres* de Charles Ruini.

PREUIL, *Voy*. SAINT-PREUIL.

* PREUILLY (Godefroi de), gentilhomme français, qui passe pour avoir rédigé le premier les réglemens des tournois, dont il fut l'inventeur, vers l'an 1066.

† PRÉVILLE (Pierre-Louis Dubus de), célèbre acteur français, né à Paris en 1721, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et occupé dans sa jeunesse à servir la messe. Ayant fui la maison paternelle, pour des étourderies, il fut obligé, pendant quelque temps, de servir d'aide à des maçons, et de s'engager ensuite dans une troupe de comédiens de campagne. il parut successivement à Strasbourg, à Dijon, à Rouen, et fut ensuite directeur du spectacle de Lyon, où il acheva de se perfectionner. Il vint accroître ses succès à Paris, sur le théâtre de la comédie française, où il débuta le 20 septembre 1753. Ce fut Armand qui favorisa son début. Quoique celui-ci pût trouver en Préville un rival dangereux, il n'écouta que le désir d'encourager le talent, et il s'y prit d'une manière très-délicate pour le faire jouer à Fontainebleau; il se chargea d'un rôle où il prévoyoit que son jeune protégé devoit briller, le lui fit apprendre secrétement, et le jour de la représentation il prétexta une indisposition subite pour lui fournir l'occasion de le rempla-

cer. Ce moment décida de la célébrité et de la fortune de Préville. Il remplit cinq rôles de travestissement dans le Mercure Galant. Louis XV, dont le coup-d'œil étoit juste, fut tellement frappé de la rapidité avec laquelle le nouvel acteur varioit son jeu, qu'il ordonna sur-le-champ qu'il fût reçu au nombre de ses comédiens ordinaires. On devoit cet honneur, inoui jusqu'à lui, à un homme qui réunissoit toutes les parties de son art : physionomie spirituelle, animée, mobile, piquante; accord le plus vrai du geste avec les accens; expression toujours bien saisie du sentiment qui animoit les personnages; ton adapté à l'état, à l'âge, au caractère de celui qu'il représentoit. Aussi, du moment que Préville parut jusqu'à celui de sa retraite, il fut l'idole des amateurs du théâtre. Après avoir excité le rire dans les rôles de Sganarelle et de Scapin, il arrachoit des larmes dans ceux de père. Il fit, pendant trente-trois ans, les délices de la capitale, sur-tout dans le Mercure Galant, dans Turcaret, dans Sosie, Figaro, le Bourru bienfaisant; on peut même dire que, dans quelque rôle qu'il jouât, il étoit toujours aux yeux du spectateur le personnage qu'il représentoit. Très-attaché à son état, il s'en occupoit sans cesse, et se plaisoit à donner des conseils et des leçons aux jeunes acteurs : il leur recommandoit sur-tout de ne pas se faire un besoin des ris universels et des applaudissemens de la multitude, écueil dangereux, qu'il avouoit n'avoir pas su éviter lui-même dans sa jeunesse. Il donna aussi quelquefois de très-bons avis aux auteurs. Sa conversation étoit douce, son caractère affectueux. Il quitta le théâtre en 1786, et y reparut en 1792, dans le rôle du Bourru bienfaisant, pour venir au secours de ses camarades ruinés par les événemens politiques. Quelque temps après, son esprit s'affoiblit, et il se retira chez sa fille aînée à Beauvais, où il mourut aveugle, au mois de décembre 1799. On a dû élever un monument en son honneur, sur l'une des portes de Beauvais. Préville avoit épousé Mlle. Drouin, qui joua dans la comédie et la tragédie, et rendit ses rôles avec autant de noblesse que d'esprit et d'intelligence.

* PREVITALE (André), né à Bergame vers le milieu du 15e. siècle, se rendit, encore jeune, à Venise où il apprit la peinture sous Jean Belin; il prit tellement la manière de ce peintre, que plusieurs de ses *ouvrages* furent attribués à Belin. Previtale fut un des premiers qui, en cherchant de nouveaux moyens de perfectionner son art, introduisit ce moëlleux et cette force de coloris, qui étonnèrent ses contemporains. Il a fait beaucoup de *portraits*, pleins de graces et de fraîcheur. On remarque plusieurs de ses *tableaux* peints sur bois dans quelques églises de Bergame, entre autres un *St.-Benoît* et d'autres saints dans la cathédrale de cette ville, dont les têtes sont pleines d'expression; *Sainte-Ursule* et d'autres vierges dans l'église de St.-Augustin; mais son chef-d'œuvre est une *Vierge* dans l'église de St.-Jean-Baptiste de la même ville, qui conserve encore toute sa fraîcheur et son coloris. Son *Annonciation* étoit tellement estimée du Titien, que ce peintre ne passoit jamais devant l'église où elle étoit, sans s'arrêter long-temps pour l'examiner et l'admirer. Previtale

mourut de la peste le 15 novembre 1528.

* PRÉVOST. (*Voy.* CHARRY.)

* I. PRÉVOST (Jean) abusa de la crédulité du peuple par ses prestiges dans le 14e. siècle. Un abbé de l'ordre de Cîteaux ayant perdu une somme considérable, il entreprit de la lui faire recouvrer par ses sortiléges. Mais ayant été découvert dans le temps de l'exécution, il fut condamné par la justice de l'archevêque à être brûlé vif, avec Jean Persant, qui étoit le grand-maître dans l'art prétendu des sortiléges. Les complices, qui étoient un moine apostat de l'ordre de Cîteaux, disciple de Persant, l'abbé de Sarconcelles du même ordre, et quelques chanoines réguliers, furent dégradés et condamnés à une prison perpétuelle.

* II. PRÉVOST (Jean), savant médecin, né à Disperg dans le diocèse de Bâle, en 1585, exerça son art avec succès à Padoue. On a de lui, I. *Opera medica*, 1656, in-12, II. *De morbosis uteri passionibus*, in-8°., 1669, III. *De urinis*, 1667, in-12. Il y a dans cet ouvrage quelques aperçus nouveaux. Il mourut à Padoue en 1631, à 46 ans.

III. PRÉVOST (Nicolas), agrégé au collége de Lyon, et auteur du *Grand antidotaire*, et du livre intitulé : *Servitor*, est mort au milieu du 16e siècle.

† IV. PRÉVOST (Jean), né au Dorat dans la Basse-Marche, vers la fin du 16e siècle, fut avocat et poète dramatique. Il partagea, avec ses trois frères, la succession de son père, et vivoit heureux de son patrimoine ; mais bientôt son bonheur fut troublé par divers procès qu'on lui intenta. Abel de Ste.-Marthe se montra son ami et son défenseur. Une jeune fille, nommée Anne, qu'il devoit épouser, expira de douleur de voir périr son frère. En mourant elle fit un testament par lequel Prévost étoit déclaré son héritier. La sœur de la jeune demoiselle attaqua ce testament. Prévost fut obligé de soutenir un procès long et ruineux ; il perdit sa cause. Poursuivi, pour payer des frais exhorbitans, il fut arrêté et conduit en prison. Dans une *Elégie*, adressée à Abel de Sainte-Marthe, il déplore ses malheurs domestiques qui ont troublé son repos. Voilà, sur la vie de ce poète, les seules particularités que l'on puisse recueillir dans ses œuvres. Il a beaucoup écrit, et le Recueil de toutes ses poésies forme un fort volume, imprimé en caractères très-menus, I. *Les Imprécations et furies contre le parricide commis en la personne de Henri IV*, traduit du latin de Nicolas Bourbon, avec quelques *Vers* sur le même sujet, in-8° sans date, II. *Apothéose du très-chrétien roi de France et de Navarre Henri IV, à la royne, régente*, Poitiers, 1613, in-12, III. *Bocage*, *le Dauphin couronné*, du latin du P. Vital Theron. On trouve à la suite plusieurs autres pièces, telles qu'un *Panégyrique*, imité du latin d'Adam Blacnod, en faveur du duc de Sully ; des Epîtres, des Odes, des Sonnets, des Epigrammes ; on y remarque une *Ode à Bacchus*, où, à travers l'obscurité des expressions vieillies, brillent des étincelles du génie poétique ; une Epître de *Phylis à Démophon*, imitée d'Ovide ; IV. *Les secondes Œuvres poé-*

tiques et tragiques de Jean Prévost, advocat en la Basse-Marche, in-12, Poitiers, 1613. Elles se composent d'une tragédie intitulée *Hercule*, dédiée à M. Abel de Sainte-Marthe ; c'est une imitation de la tragédie d'Hercule sur le mont Oëta par Sénèque ; et d'une tragi-comédie, intitulée *Clotilde*, dédiée à Léonard de Chastenet, baron de Murat ; V. *Les Tragédies et autres OEuvres poétiques de Jean Prévost*, in-12, Poitiers, 1618. Cette partie de ses œuvres contient deux tragédies, toutes deux dédiées à Jacques de la Guesle. La première est l'*OEdipe*, imitée de Sophocle ou de Sénèque, qui a traité le même sujet ; la seconde est *Turne*, dont le sujet, tiré du XIIe livre de l'Énéide, est la mort de *Turnus*, tué par Énée. Jean Prévost ne ressembloit point à la plupart des poètes de son temps qui se chargeoient eux-mêmes de vanter leur talent ; il laissoit aux autres le soin de l'apprécier.

† IV. PRÉVOST (Jean), archi-prêtre et curé de Saint-Severin à Paris, auteur de quelques *ouvrages* qui l'ont rendu moins célèbre que son fanatisme et sa rébellion contre l'autorité légitime, étoit du nombre de ces prédicateurs séditieux qui, du temps de la ligue, cherchèrent, par des moyens ridicules ou criminels, à détourner le peuple de l'obéissance envers leurs souverains. Il fut le premier curé de Paris qui s'engagea dans le parti de la ligue ; il fit placer, dans le cimetière de sa paroisse, dès 1587, un tableau dont le sujet avoit été imaginé par madame de Montpensier, et qui représentoit les prétendues inhumanités que la reine d'Angleterre faisoit exercer contre les catholiques. Ce tableau, placé pour exciter le peuple à la sédition, fut enlevé le 7 juillet de la même année. Prévost prêchoit avec une telle audace contre Henri III, que ce roi fut forcé, malgré son respect pour les prêtres et les moines, d'envoyer des archers pour se saisir de sa personne, ainsi que de celles de quelques autres prédicateurs qui le qualifioient, dans leurs églises, de *tyran* et d'*hérétique* ; mais une troupe de ligueurs, à la tête desquels étoit Crucé, procureur de Paris, cachés dans une maison voisine, tombèrent sur les archers, les battirent, les mirent en fuite, et firent sonner le tocsin contre tous ceux que le roi avoit chargés de cette expédition. Ce fut la première levée de bouclier et le premier succès des ligueurs contre Henri III, qui eut la foiblesse de ne point étouffer cette rébellion dès son origine. Les ligueurs et les prédicateurs, qui nommèrent cette affaire, l'*heureuse journée de Saint-Severin*, en devinrent plus audacieux. Ainsi les sermons de Jean Prévost furent l'occasion de la première prise d'armes des ligueurs et des malheurs du roi. Ce curé fut, en 1589, nommé membre du conseil des quarante. Lorsqu'en 1593, Henri IV eut embrassé la religion catholique, Jean Prévost dit en pleine chaire dans l'église de Saint-Severin, que cette conversion étoit feinte, que les évêques et autres personnes qui y avoient travaillé, étoient excommuniés et interdits, et par conséquent ne pouvoient absoudre ce prince, et que la cérémonie de son abjuration étoit une comédie. Jean Prévost fut quelques jours après, remplacé dans sa chaire de Saint-Severin

par un prêtre nommé Nouvellet, qui prêcha dans un sens tout opposé, M. de Thou adoucit un peu ce que la conduite de Prévost avoit de blâmable, en disant, dans son histoire, qu'elle résultoit moins de sa méchanceté que d'une dévotion mal entendue, et qu'il étoit un savant théologien ; mais il faut ajouter que ce curé de Saint-Severin avoit composé l'*Oraison funèbre de son père Christophe de Thou*, et que ce célèbre historien avoit pu avoir quelques ménagemens pour lui. Outre cette Oraison funèbre, imprimée à Paris, en 1583, in-4°., Jean Prévost contribua avec Jean Lommédé et René Benoît, à l'ouvrage suivant : *Ad assertionem seu famosum libellum de clericis*, etc., *Responsio*, 1589, in-8°.

* V. PRÉVOST (Pierre-Robert le), chanoine de l'église de Chartres, né à Rouen en 1675, montra dès sa jeunesse un goût décidé pour l'éloquence de la chaire. La ville où il avoit reçu le jour applaudit à ses premiers essais. Il vint ensuite à Paris pour s'y former sur le modèle des grands maîtres; et bientôt il fut recherché avec empressement et toujours écouté avec un nouveau plaisir. Il ne fut pas moins goûté à la cour, où il prêcha les avents de 1714 et de 1727, et le carême de 1721. Il mourut à Paris en 1736. On a de lui le *Panégyrique de saint Louis*, prononcé en présence de l'académie française, et quatre *Oraisons funèbres* : la plus belle est celle du duc de Berry. Elles ont été imprimées en 1765, in-12.

† VI. PRÉVOST (Claude-Joseph), avocat au parlement de Paris, sa patrie, né en 1672 et mort en 1753, fut une des lumières du barreau par ses consultations et par ses livres. Ceux que nous avons de lui, offrent des principes justes et des recherches savantes. Les principaux sont, I. *Réglemens sur les scellés et inventaires*, Paris, 1734, in-4°., et réimprimés. II. *La Manière de poursuivre les crimes*, ou *des Lois criminelles*, 1739, 2 vol. in-4°. III. *Principes de jurisprudence sur les visites et rapports des Médecins*, *Chirurgiens*, *Accoucheurs et Sages-Femmes*, Paris, 1753, in-12. Ce dernier ouvrage a été publié par Duchemin, avocat, avec un Avertissement qui contenoit une très-courte Notice sur cet auteur. Son principal mérite consiste dans un laconisme lumineux. En 1731, il avoit été exilé à Mayenne pour avoir soutenu avec zèle les droits de son ordre ; cet exil lui donna un nouveau relief auprès de ses confrères et du public.

† VII. PRÉVOST (N.), graveur de Paris, nous a laissé, d'après Cochin, beaucoup de jolies vignettes; *le Frontispice de l'Encyclopédie*, deux *Batailles de la Chine* et plusieurs *Portraits* en médaillons.

† VIII. PRÉVOST (Françoise), danseuse de l'Opéra, née vers l'an 1681, et morte en 1741, quitta le théâtre à l'âge de 49 ans, laissant pour lui succéder les demoiselles Sallé et Camargo, dont la dernière avoit été son élève. Elle excella dans la danse gracieuse, et fit vingt-cinq ans les délices du public.

† IX. PRÉVOST-D'EXILES (Antoine-François), naquit en 1697, à Hesdin, petite ville de l'Artois, d'une bonne fa-

mille; il fit de bonnes études chez les jésuites, prit l'habit de cette société, et le quitta quelques mois après pour porter les armes. Il s'enrôla en qualité de simple volontaire; mais fâché de ne pas obtenir d'avancement, il retourna chez les jésuites, d'où il sortit encore quelque temps après. Son goût pour le service militaire s'étoit réveillé dans le cloître. Il reprit les armes, et les porta avec plus de distinction et d'agrément. Le jeune Prévost, vif et sensible à l'amour, se livra à toute son ivresse. La malheureuse fin d'un engagement trop tendre, le conduisit enfin au tombeau : c'est ainsi qu'il appeloit l'ordre des bénédictins de Saint-Maur, où il alla s'ensevelir. On le plaça à Saint-Germain-des-Prés, le centre de l'érudition bénédictine. L'étude amortit un peu ses passions; mais bientôt tourmenté par le souvenir des plaisirs qu'il avoit goûtés dans le monde, il prit occasion d'un petit mécontentement pour quitter Saint-Germain, sa congrégation et son habit. Il passa en Hollande en 1729. Se trouvant sans fortune, il chercha des ressources dans ses talens. Il avoit composé à Saint-Germain les deux premières parties de ses *Mémoires d'un Homme de qualité*; il les mit au jour, et le succès de cet ouvrage fut aussi utile à sa bourse qu'à sa gloire. L'étude et les plaisirs partagèrent son temps. Etabli à la Haye, il lia connoissance avec une femme aimable, dont la fortune avoit été dérangée par divers accidens, et leur liaison passa les bornes de la simple amitié. Ce fut le sujet des plaisanteries grossières de l'abbé Lenglet, le zoïle des érudits. En parlant de Prévost, dans sa *Bibliothèque des Romans*, il dit « qu'il s'étoit laissé enlever par une femme. » Ce Médor, si chéri des belles, étoit alors un homme de trente-sept ou trente-huit ans, qui portoit sur son visage et dans son humeur les traces de ses anciens chagrins. Il n'étoit pas probable qu'il eût été enlevé; mais l'abbé Lenglet voulut faire penser qu'il avoit été le ravisseur, et il y réussit. Diverses raisons ayant obligé Prévost de passer en Angleterre à la fin de 1733, sa conquête l'y suivit. Les qualités de moine apostat et de littérateur vagabond étoient de grandes taches. Il avoit entrepris alors le *Pour et contre*. Quelque soin qu'il eût de ménager l'amour-propre des auteurs, il déplaisoit toujours à quelqu'un. Ses succès excitoient d'ailleurs l'envie; on l'accabloit de brocards, on rappeloit toutes ses aventures, on prédisoit « qu'il iroit à Constantinople se faire circoncire, et que de là il pourroit gagner le Japon pour y fixer ses courses et sa religion. » Las de lutter contre la méchanceté, il sollicita son retour en France. Ses ouvrages lui avoient fait des protecteurs qui le lui obtinrent. Il repassa à Paris dans l'automne de 1734, y prit le petit collet, et vécut tranquille sous la protection d'un prince ingénieux et aimable (le prince de Conti), qui l'honora des titres de son aumônier et de son secrétaire. Le choix que le chancelier d'Aguesseau fit de lui, en 1745, pour la belle entreprise de l'*Histoire générale des Voyages*, lui donna une nouvelle considération. Le succès de ses ouvrages, la faveur des grands, le silence des passions, tout lui promettoit une vieillesse douce et paisible, lorsqu'il fut enlevé par une mort affreuse, le 23 novembre 1763, en revenant de Chantilly. Une attaque d'apoplexie l'é-

tendit au pied d'un arbre. Des paysans qui survinrent le portèrent chez le curé du village le plus voisin. On rassembla avec précipitation la justice, qui fit procéder sur-le-champ, par le chirurgien, à l'ouverture du cadavre. Un cri du malheureux, qui n'étoit pas mort, arrêta l'instrument, et glaça d'effroi les spectateurs : mais le coup mortel étoit déjà porté! l'infortuné abbé Prévost ne rouvrit les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnoit, et la manière horrible dont on lui arrachoit la vie. C'est ainsi qu'il termina, dit-on, sa carrière, presque aussi romanesque que celle de ses héros. L'abbé Prévost annonçoit par sa figure le caractère propre de ses ouvrages. Son air étoit sérieux et mélancolique. Quoique sensible à la critique, il la repoussa toujours avec noblesse. Quand l'abbé Lenglet et Jourdan, académicien de Berlin, le peignirent d'une manière si désobligeante, l'un dans sa Bibliothèque des Romans, l'autre dans la Relation de ses Voyages, il se justifia sans se permettre aucune personnalité. Lorsque l'abbé des Fontaines lui écrivit cette fameuse lettre où il lui disoit : « Alger mourroit de faim, s'il étoit en paix avec tous ses ennemis », il se contenta de faire imprimer ce billet cynique. Le désintéressement de l'abbé Prévost étoit digne d'un philosophe. Un riche financier lui offrit de faire tous les frais d'impression de l'*Histoire des Voyages*; c'eût été pour lui un profit de plus de cent mille livres. Il préféra d'en laisser tout l'avantage à son libraire, avec qui, chose assez rare, il continua de vivre dans la plus parfaite intelligence jusqu'à sa mort. Pressé par ce même financier d'accepter une pension viagère, et sachant que ses enfans, quoique très-riches, murmuroient, il la refusa. Il se retira même de sa maison, où il avoit un logement, et où il paroissoit être devenu un objet de jalousie. Indifférent sur ses propres intérêts, il étoit très-sensible aux disgrâces de ceux qui avoient recours à lui; plus d'une fois il s'est dépouillé du fruit de son travail pour secourir l'indigence d'un infortuné. Un homme avec qui il avoit été légèrement lié dans sa jeunesse, et dont même il avoit à se plaindre, vint lui exposer sa misère; se trouvant lui-même, dans ce moment, sans argent, il lui donna un ouvrage de prix dont on venoit de lui faire présent. Sa vie étoit simple et frugale. Il se tenoit à son régime, même dans les meilleures tables. Sa facilité étoit si grande, qu'en composant il suivoit une conversation sur des sujets différens. Sa mémoire étoit presque toute sa bibliothèque, et il assuroit n'avoir jamais oublié ce qu'il avoit appris. Ses ouvrages sont, I. Les *Mémoires d'un Homme de qualité qui s'est retiré du monde*, en 8 vol. in-12, 1732. Ce roman renferme plusieurs récits intéressans, et des historiettes assez agréables. La morale qui y règne est noble et utile, mais quelquefois déplacée, et presque toujours trop longue. Les sentimens y sont exprimés avec beaucoup de naturel, de vérité, de chaleur et de noblesse. La diction en est aussi pure qu'élégante; mais la trame de l'ouvrage est souvent mal ourdie. Il y a dans les caractères des personnages une singularité qui déplaît. On désapprouva assez généralement celui du marquis, dont les réflexions chagrines et multipliées, dit l'abbé Fontenay, jettent un peu de longueur dans ce

roman. II. *Histoire de M. Cleveland, fils naturel de Cromwell*, 1732, 6 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de tant de beautés et de tant de défauts, ne fit que confirmer le public dans l'idée que l'abbé Prévost étoit fait pour peindre le noir et le terrible. On lui assigna la même place dans le roman, que Crébillon avoit dans le tragique. L'auteur s'appesantit sur les détails; il invente mal, mais on ne peut s'empêcher d'être frappé de la fécondité de son imagination et du coloris de son style. III. *Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut*, 1753, 2 vol. in-12, réimprimée plusieurs fois et en 1797, en 2 volumes in-18, avec figures. Le héros de ce roman est un jeune homme pensant bien et agissant mal; aimable par ses sentimens et blâmable par ses actions. Il peut être dangereux pour la jeunesse, parce que le vice y paroît trop séduisant; mais c'est, en son genre, un chef-d'œuvre, et ce que l'abbé Prévost a fait de mieux. IV. Le *Pour et Contre, ouvrage périodique dans lequel on s'explique librement en matière de sciences, d'arts, de livres*, etc., 1733 et 1740, 20 vol. in-12. Ce journal eut moins de succès que les feuilles de l'abbé des Fontaines. On y trouve cependant des morceaux intéressans et une littérature variée. V. *Histoire universelle de M. de Thou, traduite en français*, Amsterdam, 1733; in-4°. Il n'en a paru que le premier volume, parce qu'on en donna dans le même temps une traduction beaucoup meilleure. Celle de l'abbé Prévost est assez négligée, et le texte s'y trouve noyé dans un long commentaire. VI. *Tout pour l'Amour, et le monde bien perdu, ou la mort d'Antoine et de Cléopâtre, tragédie traduite de Dryden*, 1735, in-12. Le style de cet ouvrage est vif, nombreux, élégant, sans affectation, et la version est assez fidèle. VII. Le *Doyen de Killerine, histoire morale*, en 6 vol. in-12, 1735; roman verbeux et assez mal imaginé. VIII. *Histoire de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre, contenant les guerres de la maison de Lancastre contre la maison d'Yorck*, 1740, 2 vol. in-12. Quoique cet ouvrage appartienne autant à la classe des romans qu'à celle des livres d'histoire, on le lut avec avidité. La narration en est agréable, et les faits singuliers. IX. *Histoire d'une Grecque moderne*, 1741, 2 vol. in-12, roman qui eut du succès. X. *Campagnes philosophiques*, ou *mémoires de M. de Montcalm, aide-de-camp de M. le maréchal de Schomberg, contenant l'histoire de la guerre d'Irlande*, 1741, 2 vol. in-12. C'est un mélange de fictions et de vérités, quelquefois mal assorties, mais toujours rendues avec beaucoup d'agrément. XI. *Mémoires pour servir à l'histoire de Malte*, ou l'*Histoire du commandeur de****, 1742, 2 vol. in-12. XII. *Histoire de Guillaume-le-Conquérant, roi d'Angleterre*; Paris, 1742, 2 vol. in-12. Il y a dans cet ouvrage trop d'intrigues de cabinet et de galanterie, et point assez de cette simplicité noble qui est le véritable ornement de l'histoire. XIII. *Voyages du capitaine Robert Lade en différentes parties de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, contenant l'histoire de sa fortune, et ses observations sur les colonies et le commerce des Espagnols, des Anglais, des Hollandais*, etc., *ouvrage traduit de l'anglais*, 1744, 2 vol. in-12: relation intéressante et curieuse. XIV. *Lettres de Cicéron à Brutus*,

traduites en français avec des notes, 1744, in-12. XV. *Histoire de la vie de Cicéron, tirée de ses écrits et des monumens de son siècle, avec les preuves et des éclaircissemens, composée sur l'ouvrage anglais de M. Midleton*, 1749, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, fait à la hâte, auroit demandé plus de soin, de méthode, de précision et de goût; mais c'est moins la faute du traducteur que de son original. XVI. *Mémoires d'un honnête homme*, 1745; roman qui a peu réussi. XVII. *Histoire générale des voyages, depuis le commencement du quinzième siècle, contenant ce qu'il y a de plus curieux, de plus utile et de mieux vérifié dans toutes les relations des différentes nations du monde; ouvrage traduit d'abord de l'anglais, et continué, depuis l'interruption des premiers auteurs, par ordre de monseigneur le chancelier de France*, 1746 et 1770, 16 vol. in-4°, et 80 vol. in-12. La table des matières a été composée par Chompré. Cette histoire a été continuée par Querlon et par Surgy. Cet ouvrage a été réimprimé avec des additions considérables, par Dubois et autres; la Haye, 1745, 25 vol. in-4°. On convient généralement que si l'abbé Prévost avoit fait cet ouvrage en entier, il seroit beaucoup meilleur. La partie puisée dans les auteurs anglais est sans méthode, et chargée d'inutilités et de répétitions. «Les efforts continuels que j'ai faits (dit-il à la tête du tome 7e) pour amener les Anglais à nos principes d'ordre et de goût, ont dû faire juger que je n'ignore pas combien ils s'en sont écartés. Mes préfaces et mes introductions rendent témoignage de mes regrets, sur-tout dans le premier tome, où je puis dire hardiment que tout ce qu'il y a de supportable pour la forme et la liaison des sujets est uniquement de moi. Mais j'ai désespéré, dans le tome suivant, de pouvoir rendre le même service aux auteurs, et je me suis réduit à les suivre, en remédiant, dans l'occasion, à leur excès de pesanteur et de prolixité, à leurs répétitions sans fin, à leurs excursions déplacées; en y remediant, c'est-à-dire en les diminuant beaucoup: car ceux qui savent que j'ai reçu l'ouvrage anglais feuille à feuille, comme il a été publié, et que, suivant mes engagemens avec le public, je l'ai traduit de même, doivent comprendre que, n'en ayant pas eu toutes les parties rassemblées sous mes yeux, je n'ai pu réformer ce qui manque à leur dépendance mutuelle, ni rien changer dans un plan dont je n'ai pas connu la distribution et la mesure.» L'abbé Prévost abandonna ce plan quand il fut en Amérique, pour en suivre un autre aussi simple qu'agréable. Il consiste à réduire toutes les relations en un seul corps qui forme une histoire suivie, en rejetant dans les notes ce qui est personnel aux voyageurs. Madame la duchesse d'Aiguillon, en parlant de l'Histoire des voyages, dit un jour à l'abbé Prévost: «Vous pouviez faire mieux cet ouvrage; mais personne ne pouvoit le faire aussi bien.» La Harpe l'a abrégée; Paris, 1780, 23 vol. in-8° et 1 volume de cartes, in-4°. XVIII. *Lettres de Cicéron, qu'on nomme vulgairement Familières, traduites en français de Grævius et de M. l'abbé d'Olivet, avec des notes*, 1746, 5 vol. in-12. Cette version ressemble à un excellent original écrit en français. XIX. *Manuel lexique, ou dictionnaire portatif des mots français dont la signification n'est pas familière*

à tout le monde ; ouvrage utile aux personnes qui veulent écrire et parler juste, 1751, 1 volume in-8°.... 1754 ; *Nouvelle édition, augmentée d'un abrégé de la grammaire française*, 2 volumes in-8°. C'est un des meilleurs dictionnaires qui aient été donnés dans ces derniers temps. Il renferme des définitions fort claires et fort précises. XX. *Lettres de Miss Clarisse Harlove*, en douze parties in-12, Paris, 1751 : ce roman est traduit de l'anglais, de Richardson. XXI. *Histoire de sir Charles Grandisson*, contenue dans une suite de lettres publiées sur les originaux par l'éditeur de Paméla et de Clarice, ouvrage traduit de l'anglais de Richardson, Amsterdam, 1776, 8 vol. in-12; 1755, huit parties in-12. XXII. *Le Monde moral ou Mémoires pour servir à l'Histoire du cœur humain*, 1760, 4 vol. in-12. XXIII. *Histoire de la maison de Stuard sur le trône d'Angleterre*, traduite de l'anglais de Hume, 1760, 3 vol. in-4°, ou 6 vol in-12. L'original est excellent ; mais on remarque dans la traduction un air étranger, un style souvent embarrassé, semé d'anglicismes, d'expressions peu françaises, de tours durs, de phrases louches et mal construites. XXIV. *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Vertu*, 1762, 4 vol. in-12. XXV. *Almoran et Amet*, anecdotes orientales, traduites de l'anglais, 1763, 2 vol. in-12. XXVI. *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*, 1764, in-12. Ces 3 ouvrages, dont le dernier est posthume, ont été traduits de l'anglais. Les OEuvres choisies de l'abbé Prévost ont été recueillies à Paris en 1783-1785. On ajoute ordinairement à cette collection les OEuvres choisies de Le Sage, 15 vol. in-8°. Il résulte des jugemens que nous avons portés sur les différens ouvrages de l'abbé Prévost, que c'étoit un écrivain d'une imagination belle et riche. Son goût étoit délicat, sans être toujours sûr. On ne peut lui refuser un esprit très-facile. On désireroit plus de précision dans son style, plus de profondeur dans ses réflexions, plus de finesse dans ses idées. Que lui manqua-t-il pour être au premier rang? Des amis sévères, une situation avantageuse qui l'eût mis en état de limer ses ouvrages. Ils ont été recueillis en 54 vol. in-8°. On en publie dans ce moment, à Paris, une nouvelle édition in-8°. On a donné en 1764, in-12, les *Pensées de l'abbé Prévost*, avec celles de Le Sage.

XII. PRÉVOST-D'EXMES (N. le), né en Normandie le 29 septembre 1729, entra dans les gardes du corps du roi de Pologne, Stanislas, et s'en fit remarquer par une *Ode* qui obtint une mention honorable dans un concours de l'académie de Nanci. Bientôt il fit jouer sur le théâtre de Lunéville les *Trois Rivaux*, opéra-comique, et la *Nouvelle Réconciliation*, comédie en un acte, qui eurent du succès. Ayant quitté le service, le Prévost-d'Exmes s'établit à Paris où il donna aux Italiens en 1752, les *Thessaliennes*, comédie en 3 actes, qui obtint plusieurs représentations. La perte de sa fortune dans des faillites, celle d'une place qu'il avoit obtenue avant la révolution, remplirent son cœur de tristesse. Timide, ne confiant sa détresse à personne, il fut réduit, en 1793, à se retirer à l'hospice de la Charité de Paris où il expira septuagénaire. On lui doit divers écrits et des recueils qui ont de l'inté-

rêt, I. *Rosel* ou l'*Homme Heureux*. Cet ouvrage offre de sages conseils que donne un père à son fils. Le style en est noble, et il eut plusieurs éditions consécutives. II. Dans le Nécrologe des hommes de lettres, on a inséré les *Vies de Lully* et de *Julien-le-Roy*, par le Prévost. III. *Etrennes du Parnasse*. Il les rédigea pendant plusieurs années. IV. *Trésor de Littérature étrangère*. L'auteur, plongé dans le chagrin, suspendit ce recueil dont on désiroit la continuation. V. Il a travaillé au *Journal des Spectacles*, fait les paroles de plusieurs *Oratorios* exécutés au concert spirituel, et laissé manuscrite une *Histoire* de la dernière guerre de l'empereur contre les Turcs. Ce dernier écrit s'est perdu après la mort de l'auteur.

XI. PRÉVOST-CABANIS (Jean-François), conseiller d'état à Genève, soutint avec beaucoup d'énergie le parti des citoyens contre l'influence de la cour de France, qui voulut changer la constitution de cette république en y envoyant M. de Vergennes. Dans les troubles de 1794, Prévost voulut s'opposer à la licence qui suivit la prise d'armes du 19 juillet. Arrêté et traduit successivement par le peuple devant plusieurs tribunaux, il fut toujours acquitté; mais ses ennemis furieux le fusillèrent le 24 juillet au soir. Un moment avant de périr, il écrivit une lettre à son fils, où il l'invitoit à servir toujours sa patrie, quoique ingrate.

* XII. PREVOST DE SAINT-LUCIEN (Roch), avocat au parlement de Paris, né en cette ville le 16 janvier 1740, et mort le 4 juin 1808, est auteur de diverses *pièces* jouées dans des sociétés; de plusieurs *ouvrages* à l'usage de la jeunesse; parmi lesquels on doit distinguer une *Grammaire française* et une *logique* qui ont eu plusieurs éditions. Il a eu part à l'*art de faire et d'employer le vernis*. On a encore de lui: *Moyens d'extirper l'usure*, 1775, 1 vol. in-12; nouvelle édit., 1778, in-12. Il a donné aussi plusieurs *Mémoires* dans des causes importantes, des *Lettres critiques* dans les journaux, et il a *travaillé* au Journal Encyclopédique.

† PREXASPE, l'un des principaux courtisans de Cambyse, roi des Perses, se signala par l'adulation la plus basse. Un jour qu'il reprochoit à ce prince son penchant excessif pour le vin, lui représentant: « Que de tous les vices, il n'y en avoit point de plus honteux que l'ivresse, pour un prince sur qui les yeux de tous ses sujets étoient attachés, et dont toutes les actions et les paroles ne pouvoient être cachées. » — « Je vais vous apprendre, lui répliqua Cambyse, que le vin ne fait point perdre la raison, et que mes yeux et mes mains n'en sont pas moins en état de faire leur devoir accoutumé. » Il se mit à boire plus qu'il n'avoit jamais fait, et ordonna ensuite au fils de Prexaspe, de se tenir droit au bout de la salle, la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc et le bandant contre lui, il déclara qu'il en vouloit au cœur du jeune homme, et le perça en effet. Puis, après lui avoir fait ouvrir le côté, il se tourna vers Prexaspe, et lui montrant la flèche attachée au cœur de son fils, il ajouta d'un ton moqueur: « Ai-je la main sûre? »

Cet indigne père eut la lâcheté de lui répondre : « Apollon lui-même ne tireroit pas plus juste. »

* PREYSIUS (Christophe), né en Hongrie, professa la philosophie dans l'université de Francfort. Mélanchthon loue son érudition, sa sagacité, son attachement aux nouvelles opinions religieuses qui venoient de s'établir et que Preysius soutint avec fureur. Il a composé en latin une *Vie de Cicéron*, qui est estimée; il y entre dans le détail des études et des actions de ce grand orateur : détail puisé dans ses écrits ou dans ceux des auteurs contemporains. Cette histoire de Cicéron parut à Bâle, en 1555, in-8°, avec un Traité ou Discours *de imitatione ciceronianâ*, qui est aussi de Preysius.

* PREZATUS (Gabriel), de Bergame, commença son cours de médecine à Bologne, et l'acheva à Padoue, où il fut reçu docteur en cette science. Il voyagea jusqu'en 1477, époque où il obtint une chaire dans la faculté de Bologne ; mais au bout de quelques années, il se retira dans sa patrie, où il secourut ses compatriotes attaqués de la peste. Il écrivit alors un Traité, sous le titre de *Flagellum Dei*, dans lequel il leur donna la méthode préservative et curative de cette maladie. Ce médecin mourut en 1509.

PRIAM, roi de Troyes, fils de Laomédon, fut emmené en Grèce avec sa sœur Hésione, lorsque Hercule renversa le royaume de Troye; mais il se racheta, vint relever les murs de cette ville, fit des conquêtes, récula ses frontières, et rendit son royaume le plus florissant de toute l'Asie, pendant 12 ans qu'il le gouverna. Il épousa Hécube, dont il eut plusieurs fils et plusieurs filles. Pâris, l'un de ses enfans, ayant enlevé Hélène, les Grecs vinrent assiéger cette ville, et la saccagèrent après dix années de siége. Priam fut massacré par Pyrrhus au pied de l'autel de Jupiter, qu'il tenoit embrassé, environ l'an 1240 avant J. C., après avoir vu périr tous ses enfans par le fer de l'ennemi.

* I. PRIANI (Jérôme), citoyen de Modène, florissoit vers le commencement du 16e siècle. On a de lui : *Aggiunta à Ragguagli di Parnaso del sig. Trajano Boccalini cittadino Romano*, Milan, 1615, in-8°.

II. PRIANI (Joseph-Marie), de Gènes, de la congrégation de la Mère de Dieu, passa la plus grande partie de sa vie à Lucques, où il cultiva les belles-lettres. Ses ouvrages sont, I. *La Traduction en vers italiens de la tragédie de Britannicus de Racine*, Gènes, 1740. II. *Orazioni recitate in Genova*, Lucques, 1748.

† PRIAPE (Mythol.), Dieu des jardins, fils de Bacchus et de Vénus, né avec une étrange difformité, produite par un enchantement de Junon, qui se vengea ainsi de Vénus qu'elle haïssoit mortellement. Sa mère, choquée de sa laideur, l'abandonna aux habitans de Lampsaque, où il étoit né, pour l'élever ; mais ses débauches le firent chasser. Cependant une cruelle maladie dont ils furent affligés, les obligea de le rappeler et de lui ériger un temple. Priape présidoit aux jardins, où l'on mettoit ordinairement sa figure pour servir d'épouvantail. Il étoit regardé comme le père de la débauche. On le représentoit toujours avec une chevelure fort négligée, te-

nant une faucille à la main. *Voy.* MUTUMUS.

* I. PRICE (sir Jean), célèbre antiquaire du comté de Brecknock, mort vers 1553. Il fut un des commissaires employés à faire exécuter la dissolution des corporations religieuses. Price a écrit en faveur de l'histoire de la Bretagne, une *Réponse à Polydore Virgile*, qui n'a été publiée qu'en 1573, par son fils Richard Price.

* II. PRICE (Richard), ministre dissident, auteur d'un grand nombre d'écrits politiques, naquit vers l'an 1723, et se voua de bonne heure au ministère qui avoit été le but de ses études et de son travail. Quoiqu'il ait beaucoup écrit, il paroît qu'il avoit déjà atteint l'âge de 40 ans, lorsqu'il se fit connoître comme auteur. En 1764, il fut reçu membre de la société royale, et contribua à enrichir les transactions philosophiques de plusieurs de ses mémoires. Depuis il appartint aussi à l'académie des sciences et arts de la Nouvelle-Angleterre. Le premier écrit par lequel il débuta dans la carrière politique, fut, en 1772, son *Appel au public sur la dette nationale*, qui fut suivi, en 1776, de ses célèbres *Observations sur la nature du gouvernement civil*, sur lesquelles les opinions se partagèrent; ouvrage qui contient les principes sur lesquels se fonde l'autorité législative de la Grande-Bretagne sur ses colonies. Price sut réunir sur lui l'estime du public et de ses amis, et mourut à l'âge de 68 ans. Nous ne citerons parmi ses nombreux ouvrages que ceux qui paroissent inspirer le plus d'intérêt. On a de lui, I. *Revue des principales questions en morale*, 1758, in-8°. II. *Quatre Dissertations sur la providence, la prière, l'attente d'une meilleure vie et l'importance du christianisme.* III. *Observations sur les annuités et la réversibilité des paiemens*, in-8°, 1771. IV. *Appel au public sur la dette nationale*, 1772, in-8°, réimprimé pour la 3e fois en 1773. V. *Observations sur la nature de la liberté civile, les principes du gouvernement et la justice de la guerre contre l'Amérique*, in-8°, 1776. VI. *Correspondance avec le docteur Priestley, sur la doctrine du matérialisme*, 1778, in-8°. VII. *Essai sur l'état présent de la population en Angleterre et dans le pays de Galles*, 1779. VIII. *Essai sur la population en Angleterre, depuis la révolution jusqu'à nos jours*, in-8°, 1780. IX. *Etat des finances et de la dette publique à la signature des préliminaires de la paix*, 1783. X. *Observations sur la réversibilité des paiemens*, 1783, in-8°, 2 vol. XI. *Sur l'importance de la révolution d'Amérique, et les moyens de la rendre utile au monde*, in-8°, 1785.

† III. PRICE (Jean) *Pricæus*, naquit à Londres en 1600. Ayant été persécuté dans sa patrie pour un écrit composé en faveur de Charles I, il se retira à Florence, où il embrassa la religion catholique. Le grand duc lui donna la garde de ses médailles et une chaire en langue grecque, qu'il remplit avec succès; mais comme il étoit naturellement inconstant, il abandonna ces places et alla s'établir à Rome, où il mourut en 1676. C'étoit un savant universel, qui embrassoit le profane et le sacré. On a de lui, I. Des *Notes* sur les Psaumes, sur St-Matthieu, sur les Actes des Apô-

tres et sur quelques autres livres. On les trouve dans les *Critici sacri* de Paerson. « On voit, dit Richard Simond, une grande érudition dans les ouvrages de cet habile scoliaste. Il semble même l'avoir affectée, faisant venir très-souvent à son secours les écrivains profanes, tant grecs que latins. Il a imité en quelque chose la méthode de Grotius, dont il fait l'éloge, bien qu'il l'ait redressé en plusieurs endroits. Il a aussi justifié en beaucoup de lieux, contre Bèze et contre les autres nouveaux traducteurs, l'ancien interprète latin, sans néanmoins l'épargner quand il a jugé que sa version n'étoit pas exacte. » II. Des *Notes sur Apulée*, 1650, in-8°. Tout le défaut de ce commentaire est que l'auteur cherche trop à paroître savant. Ce dernier ouvrage est monté en Angleterre à un prix très-extraordinaire, sans qu'on en sache la raison.

* PRICHARD (Rees), théologien et poète gallois, né à Llanymodyfri, au comté de Clamorgan, mort en 1644, vicaire d'une église de sa ville natale, devint en 1613, recteur de Llamedy, chanoine de l'église collégiale de Brecon, et chancelier de St.-David. On a de lui des *Poésies* sur des sujets religieux, qui ont eu plusieurs éditions et qui sont très-goûtées du peuple de ce pays.

† I. PRIDEAUX (Jean), né en 1578, à Stawfort, dans le comté de Devon, obtint la chaire de théologie et le rectorat du collége d'Exon. Il s'acquit dans ces places beaucoup de réputation, et fit paroître pour les intérêts du roi et de l'église anglicane, un zèle qui lui mérita l'évêché de Worcester, en 1641. Les troubles d'Angleterre lui firent perdre ses revenus, et il mourut pauvre à Bridon, le 29 juillet 1650. On a de lui, I. Une *Apologie* pour Casaubon, en latin, 1614, in-8°. II. Des *Leçons de Théologie*, Oxford, 1648, in-fol. III. *Tabulæ ad grammaticam græcam introductoriæ*, Oxford, 1608, in-4°.; et d'autres *Ouvrages* inconnus aujourd'hui.

† II. PRIDEAUX (Humphrey), né à Padstow, dans le comté de Cornouailles, en 1648, d'une bonne famille, fit ses études à Westminster, et ensuite à Oxford. La mort d'Edouard Pococke ayant fait vaquer la chaire d'hébreu, on l'offrit à Prideaux, qui la refusa. Outre qu'il étoit jaloux de son temps, il possédoit plusieurs bénéfices. Il fut pourvu du doyenné de Norwich en 1704, et mourut dans cette ville en 1724. Nous avons de lui plusieurs ouvrages pleins de recherches et d'érudition. Les plus connus sont, I. *Marmora Oxoniensia, ex Arundelianis, Seldenianis, aliisque conflata, cum Græcorum versione latinâ, et lacunis suppletis, ac figuris æneis; ex recensione et cum Commentariis Humphreydi* Prideaux, *necnon Joannis* Seldeni, *et Thomæ* Lydiati *annotationibus: accessit Sertorii* Ursati *de notis Romanorum Commentarius*, in-folio, à Oxford, 1676. Cet ouvrage a été réimprimé par Maittaire en 1732, in-folio; et cette édition est beaucoup plus correcte. Selden avoit entrepris cet ouvrage, et en avoit fait imprimer une partie en 1627; mais il n'avoit expliqué que vingt-neuf inscriptions grecques et dix latines; Prideaux a expliqué les deux cent soixante autres. II. Deux *Traités des Maimonides*, traduits

en latin et enrichis de notes, *de jure pauperis et peregrini apud judæos*, in 4.° III. La *Vie de Mahomet* en anglais, dont il y eut trois éditions consécutives dans la première année de sa publication. Elle a été traduite en français par Larroque fils, et imprimée à Amsterdam en 1698, in-8.° IV. L'*Ancien et le Nouveau Testament*, *accordés avec l'Histoire des juifs*, en anglais, deux volumes in-folio, Londres, 1720. La première partie de cet ouvrage avoit paru en 1715, et la seconde en 1718; dans l'intervalle de leur publication à l'édition de 1720, il y en eut huit éditions consécutives à Londres, indépendamment de deux ou trois à Dublin. Cette histoire comprend ce qui concerne l'Egypte, l'Assyrie et les autres contrées de l'Orient, ainsi que le peuple juif, Rome et la Grèce, et ne laisse rien à désirer pour justifier l'accomplissement des prophéties relatives aux temps qui y sont compris. L'auteur y éclaircit plusieurs passages des historiens profanes; et on s'étonne du petit nombre d'erreurs qui ont échappé à l'exactitude de ses recherches. Ce savant ouvrage a été traduit en français, sous le titre d'*Histoire des Juifs et des peuples voisins, depuis la décadence des Royaumes d'Israël et de Juda, jusqu'à la mort de Jésus-Christ;* on en a aussi différentes éditions en cette langue. Les plus estimées sont celles d'Amsterdam, 1729, six volumes in-12 et deux volumes in-4°. Il ne faut chercher ni dans l'original ni dans la version, les agrémens et l'élégance du style. D. Calmet n'a point adopté la description du temple de Jérusalem, que cet Anglais a faite en partie d'après les écrits des rabbins. « Je ne prétends pas, dit-il, décrier le travail de Prideaux; mais je soutiens que la plupart des choses marquées dans le plan du temple qu'il a donné, sont peu certaines. Les auteurs juifs qu'il a suivis sont des guides peu sûrs dans cette matière; nous ajouterons que, pour connoître l'ancien temple de Salomon il faut s'en tenir au texte des livres des Rois et d'Ezéchiel; et à l'égard de celui d'Hérode détruit par les Romains, on doit s'en rapporter uniquement à Josephe. Mais dès qu'il est question d'un édifice ancien, chacun veut le bâtir à sa manière; sans penser que les Vitruve et les autres grands architectes sont très-rares, et qu'un savant qui ne sait pas même arranger sa maisonnette, a mauvaise grace de vouloir édifier des temples superbes. » *Voyez* VILLALPANDE.

† PRIE (N. de Bertelot, marquise de), fille de Bertelot de Pléneuf, ancien commis du ministre de la guerre, qui s'étoit enrichi dans les entreprises des vivres, et qui tenoit une maison opulente, dont sa femme faisoit les honneurs. Leur fille avoit plus que de la beauté; toute sa personne étoit séduisante. Avec autant de grace dans l'esprit que dans la figure, elle cachoit, dit Duclos, sous un voile de naïveté, la fausseté la plus dangereuse. Sans la moindre idée de la vertu, qui étoit pour elle un mot vide de sens, elle étoit simple dans le vice et violente sous un air de douceur. Libertine par tempérament, elle eut de bonne heure des amans distingués. Sa mère qui lui avoit donné l'éducation la plus soignée, devint jalouse d'elle dès qu'elle commença de fixer les regards des adorateurs qui formoient sa petite cour. Plé-

neuf, pour avoir la paix chez lui, la maria en 1713, au marquis de Prie, nommé à l'ambassade de Turin, où ce dernier amena son épouse. Revenue à Paris, elle dédaigna la société de sa mère qu'elle traitoit comme une petite bourgeoise, et se fit aimer du duc de Bourbon (*Voyez* ce mot, n.° VI.), premier ministre. Elle trompa ce nouvel amant, et n'en fut pas moins le canal de toutes les graces et l'instrument de toutes les vengeances. Ce fut elle en partie qui perdit le Blanc, ministre de la guerre. Le cardinal de Fleury, qui ne l'aimoit pas, étant parvenu au ministère, la punit en l'exilant dans sa terre de Courbe-Epine en Normandie. Elle regarda d'abord sa disgrace comme un nuage passager; mais ayant appris que sa place de dame du palais de la reine avoit été donnée à une autre, elle fut saisie d'un désespoir qui la conduisit au tombeau. Elle mourut en 1727, à 29 ans, après avoir séché quinze mois dans son exil. Dans le temps de son élévation, elle avoit affiché son mépris pour la religion. Lorsqu'en 1725, année où les pluies détruisirent la récolte, on porta en procession la châsse de sainte Geneviève, elle dit: « Le peuple est fou; ne sait-il pas que c'est moi seule qui fais la pluie et le beau temps? » Le marquis de Prie, d'une famille du Berry qui remontoit au 15e siècle, a été le dernier de sa maison.

* PRIER (Jehan du), *dit le Prieur*, maréchal de logis du roi de Sicile, Réné le bon, florissoit vers l'an 1440. Il est auteur du *Mystère du Roi à venir*, divisé en trois journées à plus de cent personnages, et d'une Tragédie de *Candide*, jouée en 1539, et imprimée en 1540. Ses autres *poésies*, en assez grand nombre, ne nous sont pas parvenues.

PRIERIO, *Voyez* MOZZOLINO.

* PRIESTLEY (le docteur Joseph), ministre de la religion presbytérienne, et l'un des plus célèbres chimistes et naturalistes de l'Europe, né à Fieldhead, au comté d'Yorck, fit ses études à l'académie de Daventry, sous le docteur Ashworth, et devint, à 22 ans, ministre assistant de la congrégation des indépendans de Needham Market, au comté de Suffolk, et ensuite pasteur d'une congrégation à Nantwich, au comté de Chess. En 1761, il tint à Warrington une académie de belles-lettres, qu'il abandonna en 1768 pour se rendre à l'invitation des dissidens de Leeds. Alors il publia plusieurs *ouvrages* théologiques, qui firent beaucoup de bruit, et qui provoquèrent un grand nombre de réponses. En 1770, il alla demeurer chez le comte de Schelburne, depuis marquis de Lansdowne, en qualité de bibliothécaire, et comme ami et philosophe du même parti. Son *Examen* des opinions du docteur Reid, sur le livre de l'Esprit humain, du docteur Beathe sur celui de la Vérité, et du docteur Oswald sur son Appel au sens commun, parut en 1775; cet ouvrage, où Priestley verse le mépris et le ridicule sur ses adversaires, est plutôt une sottise qu'une véritable réfutation. Ses *Recherches sur la matière et l'esprit*, imprimées en 1777, causèrent de la surprise même à ses partisans et à ses admirateurs; parce qu'il y nioit explicitement l'immatérialité de l'ame. A la même époque il s'annonça pour soutenir la doctrine de la Nécessité philosophique, qui fut

vivement combattue par son ami M. Price. Quoiqu'engagé dans des discussions métaphysiques et théologiques, il n'en poursuivoit pas moins avec ardeur ses recherches dans la physique; et l'on doit à ses travaux, dans cette partie, plusieurs ouvrages importans, et quelques mémoires qui furent insérés dans les Transactions philosophiques. En 1780, il se retira à Birmingham, où il devint pasteur d'une congrégation d'unitaires dissidens. Ce fut-là qu'il publia la plupart de ses ouvrages. Priestley se rendit non moins fameux par ses connoissances que par l'ardeur avec laquelle il chercha à propager les principes de la philosophie et de la révolution : ce zèle lui valut d'abord, en 1791, des lettres de citoyen français : et il fut nommé député du département de l'Orne à la convention nationale; honneur qu'il refusa, faute de savoir la langue française. Il avoit déjà envoyé son fils en France pour le faire naturaliser; et il fut en effet présenté à la législature. Mais cet enthousiasme révolutionnaire lui valut les persécutions sourdes du ministre, qui excita contre lui le peuple de Birmingham, ville du comté de Warwick, où il habitoit; on pilla sa maison et on la rasa jusqu'aux fondemens; son cabinet de phisique fut détruit, et ses OEuvres furent brûlées par les habitans d'Excester. Ses principes politiques attirèrent enfin ouvertement l'attention du gouvernement britannique : il se vit contraint de chercher un pays hospitalier, et se retira en conséquence en Amérique. L'institut national de France se l'étoit attaché comme correspondant étranger pour la classe des sciences physiques et mathématiques. Il mourut à Wasinghton en 1804, dans la 74ᵉ année de son âge. Au mois de juin 1805, le célèbre professeur Cuvier prononça son éloge. Il est peu d'écrivains qui aient autant écrit que Priestley sur des matières différentes; mais c'est sur-tout comme physicien, chimiste et naturaliste, qu'il s'est acquis une grande réputation. Ses nombreuses découvertes ont fait faire de grands progrès à ces sciences, et les ouvrages qui les contiennent sont connus de tous les savans, et ont été traduits dans toutes les langues. Priestley a porté dans la controverse la même supériorité que dans les sciences physiques. Il a été en guerre avec les théologiens les plus fameux des différentes sectes, comme avec les Déistes et les Athées; on diroit, en voyant le catalogue de ses ouvrages de controverse, que les matières religieuses l'ont occupé entièrement. Ses principaux ouvrages sont, I. *The history and present state of electricity*, Londres, 1767, in-4°, et 1775, in-4°, fig. Cet ouvrage a été traduit en français par Brisson, avec des notes critiques sous le titre d'Histoire de l'électricité, Paris, 1771, 2 vol. in-12. II. *Experiments and observations on different kinds of air*, Londres, 1775, 5 vol. in-8°, traduit en français par Gibelin, sous le titre d'Expériences et observations sur différentes espèces d'air, Paris, 1777, 9 vol. in-12, fig. III. *The history and present state of discoveries relating to vision and coulours*, Londres, 1772, 2 vol. in-4°. IV. *Disquisitions relating to matter and spirit*, Londres, 1777, in-8°. Ce savant laborieux a fait encore imprimer trois ans avant sa mort, une *Histoire de l'Eglise;* un volume de *Notes sur l'Ecriture-Sainte;* un *Parallèle de Socrate et de Jésus*; un *Essai sur le philo-*

gistique, et un *Recueil de nouvelles expériences sur l'air*.

I. PRIEUR (Philippe le), *Priorius*, natif de Normandie, professa les belles-lettres dans l'université de Paris, et mourut en 1680. On a de lui, I. Une *édition* de Tertullien, en 1664, in-folio, qu'il accompagna de notes tant de son propre fonds, que de celles qu'il avoit compilées particulièrement de l'édition de Rigault. II. Il donna dans le même goût une *édition* de Saint-Cyprien, de Minutius Felix, d'Arnobe, de Firmicus Maternus et de Commodianus-Gazæus, 1666, in-folio. III. Une *édition* d'Optat de Milève, 1679. IV. Un bon Traité des formules des Lettres ecclésiastiques, sous ce titre : *Dissertatio de litteris canonicis, cum appendice de tractoriis et synodicis*, in-8°. V. Un Traité latin, sous le nom d'*Eusèbe* romain, contre le livre des Préadamites de la Peyrère. Ce traité est intitulé : *Animadversiones in librum Præadamitarum, in quibus confutatur nuperus scriptor, et primum omnium hominum fuisse Adamum defenditur*, Paris, 1657, in-8°.

† II. PRIEUR (Barthelemy), sculpteur français, disciple de Germain Pilon. Plusieurs belles *productions* attestent le talent de cet artiste, sur lequel on n'a conservé aucun détail historique.

I. PRIEZAC, (Daniel de) né au château de Priézac en Limousin, vers 1589, mort à Paris en 1662, prit le bonnet de docteur en droit à Bordeaux, y fréquenta le barreau, s'y maria et y enseigna pendant dix ans la jurisprudence avec éclat. Le chancelier Séguier le fit venir à Paris. Il y devint, peu de temps après, conseiller d'état ordinaire, et membre de l'académie française en 1639. Ses principaux ouvrages sont, I. *Vindiciæ gallicæ*, Paris, 1638, in-12; traduit en français par Baudouin, 1639, in-8°. C'est une réponse qu'il fit par ordre de la cour, au *Mars gallicus* de Jansénius. II. *Discours politiques*, assez mal écrits, 2 vol. in-4°. III. Deux livres de *Mélanges* en latin, 1738, in-4°; et des *Poésies*, 1650, in-8°.

II. PRIEZAC (Salomon de), fils du précédent, publia, I. Une *Dissertation sur le Nil*, in-8°. 1664. II. *L'Histoire des Eléphans*, 1650, in-18. III. *Icon Christinæ*, Paris, 1655, in-4°. C'est un portrait ou plutôt un éloge de la fameuse reine Christine.

PRIMAQUE, PRIMACUS, esclave dans l'île de Chio, s'enfuit dans les montagnes, et se mit à la tête de tous les fugitifs, qui comme lui étoient venus y chercher un asyle. Les habitans de l'île envoyèrent des troupes contre eux; mais après plusieurs combats de part et d'autre, ils furent obligés de traiter avec Primaque, auquel ils promirent des vivres pour un prix dont on convint. Ce chef, de son côté, s'engagea de ne plus recevoir d'esclave, qu'après avoir examiné la cause de sa faute, et jugé si elle étoit juste ou non. Dans la suite, les habitans de Chio mirent sa tête à prix et promirent une grande somme à qui la leur apporteroit. Primaque qui étoit fort vieux, lassé de se voir exposé à des embûches continuelles, contraignit en quelque sorte un jeune homme qu'il aimoit ten-

drement, de lui couper la tête pour gagner la récompense qui avoit été promise. Les habitans de Chio, touchés de cette générosité, élevèrent une statue à Primaque.

PRIMASE, évêque d'Adrumète en Afrique, se trouva l'an 553, au cinquième synode général tenu à Constantinople, où il s'opposa à la condamnation des Trois Chapitres. Nous avons de lui, dans la *Bibliothèque* des pères, des *Commentaires* sur les Épîtres de Saint Paul. C'est un recueil des passages de St. Augustin et des autres pères qui pouvoient servir à expliquer St. Paul; mais fait avec très-peu de choix. On lui attribue aussi un *Traité des Hérésies*.

PRIMATICE (François), peintre et architecte, né à Bologne en 1490, est aussi connu sous le nom de St.-Martin de Bologne, à cause d'une abbaye de ce nom qui étoit à Troyes et que François Ier lui donna. Il fut employé à Mantoue dans le château du T. Les beaux ouvrages de stuc qu'il y fit, donnoient une haute idée de ses talens, lorsqu'il fut appelé en France par François Ier. Le roi le chargea en 1540, d'achever en Italie 125 bustes ou statues et d'en faire faire les moules. Ces statues furent jetées en bronze et placées à Fontainebleau. Le Primatice a embelli ce château par ses peintures. Il a aussi donné le plan du château de Meudon, peint les galeries et le beau pavillon en forme de grotte, ordonné par le cardinal de Lorraine. Les peintures à fresque du Primatice, sont presque entièrement effacées; mais Bottari en a expliqué les objets. On doit encore au Primatice le monument funèbre de Henri II, et le dessin du tombeau de François Ier, qui après avoir été à Saint Denis, a été transporté au musée des monumens français. Cette magnifique conception est admirable dans son ensemble comme dans ses détails. Il fut nommé commissaire général des bâtimens du roi dans tout son royaume. Enfin, comblé de bienfaits et d'honneurs par les rois sous lesquels il vécut, il étoit regardé comme un grand de la cour, dont les artistes ambitionnoient la protection. Il répandoit sur eux ses libéralités. Il mourut à Paris en 1570. C'est au Primatice et à maître Roux, que nous sommes redevables du bon goût de la peinture. Cet artiste étoit bon coloriste; il composoit avec esprit: les attitudes de ses figures sont d'un beau choix; mais on lui reproche d'avoir pressé l'ouvrage et d'avoir peint de pratique. On a beaucoup gravé d'après ce maître. Son meilleure élève fut Nicole de Modène.

† PRIMAUDIE (Pierre de la), seigneur dudit lieu et de la Barrée en Anjou, né en 1546, se livra de bonne heure au métier des armes et à l'étude des moralistes de l'antiquité. Il parvint à être gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, et composa un ouvrage volumineux, intitulé: *Académie française en laquelle est Traité de l'institution des mœurs et de ce qui concerne le bien et heureusement vivre en tous états*, etc. Cet ouvrage, qu'il dédia au roi Henri III, a eu plusieurs éditions; la première en 1577; la seconde en 1579, in-8°, et fut bien accueilli. Il publia ensuite un second volume qui, réuni au premier, forme un in-fol., publié en 1581,

La dernière édition est in-4°, 1613. On y trouve des principes de morale et de politique très-purs, quelquefois heureusement appliqués, et appuyés par plusieurs traits historiques qui prouvent le sens droit et l'érudition de l'auteur ; mais cet ouvrage manque de cette profondeur de pensée et de cette énergie d'expressions qui ont fait la fortune des Essais de Montaigne, qui a écrit sur les mêmes sujets, quelque temps après lui, et a fait oublier le livre de la Primadic.

* I. PRIMEROSE (Gilbert), théologien écossais, mort en 1642, ministre de l'église française à Londres, chapelain du roi, et chanoine de Windsor, a donné, I. *le Vœu de Jacob* en opposition aux vœux des moines et religieux, 4 vol. in-4°, en français. II. *la Trompette de Sion* : c'est un recueil de 18 sermons et d'autres *ouvrages* théologiques.

II. PRIMEROSE, (Jacques) médecin de Paris dans le dix-septième siècle, natif de Bordeaux ou de Saint-Jean d'Angély, et fils d'un ministre écossais, exerça son art avec distinction. On a de lui, I. *De Mulierum morbis*, Rotterdam, 1655, in-4°. II. *De circulatione sanguinis*, Leyde, 1639, in-4°. III. *Academia Monspeliensis descripta*, Oxfort, 1631, in-4°. IV. *Enchiridion medico-praticum*, Amsterdam, 1654, in-8°. V. *Pharmaceutica*, ibid., 1651, in-8°. VI. *De vulgi erroribus in medicinâ*, L[illegible]e, 1664, in-8° ; traduit en français par de Rastagny ; Lyon, 1689 et en anglais par le docteur Wittie, 1651, in-8°. Avant Primerose, Laurent Joubert avoit déjà publié son *Traité des erreurs populaires* ; mais son sens droit ne l'a pas empêché de sacrifier à ces mêmes erreurs, et ses questions traitées dans sa naïveté gauloise, sont souvent plus gaies qu'importantes. Primerose eut plus de génie. Son ouvrage est plus court et cependant plus complet. Il pense avec vigueur et s'exprime avec précision. En combattant les erreurs vulgaires, il pose les vrais principes ; aussi le médecin Zacutus Lusitanus vouloit-il que cet ouvrage fût toujours entre les mains des médecins.

* I. PRINCE, (Jean) théologien et antiquaire, né à Axminster au comté de Devon, mort en 1720, a publié beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue, I. Un livre intitulé : *Des grands hommes du comté de Devon*, 1 vol. in-fol. 1781 ; c'est un ouvrage très-curieux et fort rare. II. Plusieurs *Sermons*. III. *L'Humble défense du bill d'Exeter pour l'union des paroisses et la conservation de leurs ministres*, in-4°. IV. *Lettre à un jeune théologien, contenant quelques courtes instructions pour la composition et le débit des sermons*, V. un livre intitulé : *de l'imprudence et de la déraison* DES RAISONS DE PRUDENCE, *alléguées pour l'abolition des lois pénales*.

*II. PRINCE (Daniel), libraire anglais très-savant et l'adversaire continuel de Nichols et de Bowyer, est particulièrement connu comme directeur de l'imprimerie de l'université à Oxford, et par les soins qu'il donna aux éditions de plusieurs ouvrages précieux, sortis de ses presses. Tels sont BLACKSTONE's, *magna charta*, 1759, in-4° ; *Marmora oxoniensia*. 1763, in-fol. ; LISTERI *Synopsis conchyliorum*, 1770, in-fol. ; BLACKSTONE's, *com-*

mentaires, 4 vol. in-4°, dont il a paru trois éditions. Kennicott's, *hebrew bible*, 2 vol. in-fol., 1776; Ciceronis *opera*, 10 vol. in-4°, 1784; et dans les derniers temps, Bradley's, *observations and tables*. Il est mort à Oxford le 6 juin 1796, âgé de 85 ans.

III. PRINCE De Beaumont, *Voyez* Beaumont, n°. XII.

IV. PRINCE, *Voy.* Leprince.

PRINGIS (Mad. de), morte au commencement du 18e siècle, a publié quelques romans, entre autres *Junie* ou les *Sentimens des Romains*, et les *Caractères des femmes* On a encore d'elle la *Vie du P. Bourdaloue*, 1705, in-4°.

† PRINGLE (Sir John), baronet et président de la société royale, médecin du roi d'Angleterre, né en 1707, à Stichel-House, dans le comté de Roxburgh en Ecosse, fut élève de Boërhaawe, se lia d'une amitié intime avec le célèbre baron Van Swieten, et fut l'un des médecins dont l'Angleterre s'honore le plus. Au sortir de ses études, il vint exercer la médecine à Edimbourg jusqu'en 1742, époque à laquelle il fut attaché au comte de Stair, alors commandant des forces britanniques, et ensuite aux hôpitaux militaires de Flandres. Ce fut d'après ses instances que le comte de Stair, proposa au duc de Noailles, de protéger mutuellement les hôpitaux des deux armées, et de regarder cet asyle des douleurs et de la maladie, comme un sanctuaire inviolable et sacré. Le D. Pringle continua ses fonctions dans les armées jusqu'en 1748, fut admis en 1745, membre de la société royale de Londres, et en 1749, appelé à la place de médecin ordinaire de son A. R. le duc de Cumberland. Son admission dans la société royale de Londres, fut marquée par une foule de Mémoires intéressans sur divers sujets, qui furent insérés dans les Transactions philosophiques, parmi lesquels on distingue particulièrement ses *Expériences sur les substances septiques et antiseptiques*; ses *Observations sur la fièvre des prisons*, etc. etc. Pringle épousa, en 1752, Charlotte Olivier, fille d'un médecin célèbre de Bath, qu'il perdit bientôt après, et publia la même année la première édition de ses *Observations sur les maladies des armées dans les camps et les garnisons*, réimprimées dans les deux années suivantes et enrichies à la troisième édition d'un appendix, en réponse aux observations de Haen de Vienne, et Gaber de Turin. Sept éditions anglaises consécutives déposent en faveur de l'accueil que reçut cet ouvrage, traduit aussitôt en allemand, en italien et en français; il a paru dans cette dernière langue, en 1755, en 2 vol. in-12, et en 1771, avec l'addition des *Mémoires sur les substances septiques et antiseptiques*. Cette production utile assigna à Pringle le même rang que le célèbre Sydenham occupa dans les Annales de la médecine; comme Sydenham, il écrivit peu; mais ses ouvrages passeront à la postérité. En 1763, à l'avénement au trône du roi George III, il fut nommé médecin de la maison de la reine, et successivement appelé à la place de médecin extraordinaire et ensuite médecin ordinaire de S. M. En 1772, il fut nommé président de la société royale de Londres, et chargé en cette qualité de délivrer annuellement le

prix d'une médaille fondée par sir Godefroy Copley : il introduisit l'usage d'en accompagner la délivrance par un discours sur quelques sujets d'arts ou de sciences relatives au moment ou aux circonstances; ceux que prononça Pringle, dans ces occasions solennelles, furent extrêmement accueillis, et la plupart d'entre eux furent imprimés séparément. Une de ces médailles fut décernée au capitaine Cook, à l'époque du dernier voyage qui termina les jours de cet habile et infortuné navigateur. Ses liaisons intimes avec le D. Pringle ont autorisé à croire que ce fut à ses conseils qu'il fut redevable de l'art merveilleux avec lequel il parvint à maintenir la santé de ses équipages; mais, soit qu'il ait suivi les avis de Pringle, soit qu'il n'ait consulté que ses propres réflexions, ses succès méritoient également cette distinction honorable dont il n'a pas eu la satisfaction de jouir. L'universalité des connoissances que déploya Pringle, dans les diverses opérations dont il fut chargé, accumula sur sa tête des honneurs de toutes espèces, et particulièrement des honneurs académiques. Il fut créé baronet de la Grande-Bretagne en 1766; en 1768, médecin ordinaire de S. A. R. la princesse douairière de Galles. Il appartint à l'académie des sciences de Harlem; à la société royale de Londres et de Gottingue; à la société des antiquaires de Londres, d'Edimbourg et de Cassel; à l'académie des sciences de Madrid, de Pétersbourg et de Naples: il eut l'honneur de succéder au célèbre Linnæus, comme associé étranger de l'académie royale des sciences de Paris. Sur le déclin de sa vie, il eut le projet de se retirer à Edimbourg, où il séjourna quelque temps, et fit présent au collége de médecine de dix volumes in-folio, contenant des observations de physique et de médecine, et attacha à ce don deux conditions : l'une, qu'elles ne seroient jamais publiées, l'autre qu'elles ne seroient jamais déplacées sous quelque prétexte que ce fût. L'air d'Edimbourg lui ayant été peu favorable, il revint à Londres, où il mourut, le 18 janvier 1782, âgé de 75 ans. On a de lui, quelques autres *ouvrages*, indépendamment de ceux que nous avons cités et qui se trouvent épars dans le recueil des Transactions philosophiques. Ils renferment d'excellentes choses et quelquefois des idées systématiques. Il étoit ennemi des méthodes fondées sur la théorie, qu'il regardoit comme trop vague et trop peu avancée. Il paroissoit envisager l'empyrisme, c'est-à-dire, la pratique appuyée sur la seule observation comme la meilleure méthode. « Il faut du moins que cet empyrisme soit raisonné, lui disoit un de ses confrères. — Le moins qu'il se pourra, répondit Pringle. C'est en raisonnant que nous avons tout gâté.

† PRIOLO *ou* PRIOLI (Benjamin), en latin Priolus, né à Saint-Jean-d'Angely, en 1602, descendoit de l'illustre famille des PRIULI *ou* PRIOLI, qui a donné quelques doges à la république de Venise. Guy-Patin, pour rendre son nom plus français, l'appele *Prioleau* dans une de ses lettres. Après avoir étudié sous Heinsius et sous Vossius, il s'appliqua à Leyde, pendant trois ans, à l'étude des poètes et des historiens grecs et latins. De là il vint à Paris pour consulter Grotius. Il passa ensuite à Lyon, où il abjura le calvinisme en 1641, et à Pa-

doue pour apprendre à fond sous Cremonin et sous Licetus, les sentimens des philosophes de l'antiquité. Quelque temps après il s'attacha au duc de Rohan, et en devint le plus intime confident. Priolo le servit de son esprit et de son épée. Après la mort de ce héros en 1638, il fut employé par la cour de France dans diverses affaires importantes, qui lui méritèrent une pension du cardinal Mazarin et une autre de Louis XIV. Ce négociateur mourut à Lyon, en 1667, en allant à Venise, par ordre de la cour de France, pour une affaire secrète. On a de lui une *Histoire de France*, en latin, depuis la mort de Louis XIII jusqu'en 1664, dont la meilleure édition fut faite à Léipsick en 1686, in-8°. On y trouve des lettres, des tables et des notes qui ne sont pas dans les précédentes. Elle est dédiée au doge et au sénat de Vénise, qui le reconnurent pour noble chevalier vénitien. Priolo y dit la vérité avec beaucoup de franchise : il s'y livre quelquefois trop à sa mauvaise humeur et à son penchant pour la satire. A ces défauts près, c'est un tableau assez fidèle des troubles de la Fronde et du ministère du cardinal Mazarin. Cette Histoire doit plaire à ceux qui aiment les portraits et les caractères; les phrases de Tacite en fournissent presque toutes les couleurs, et semblent s'y être placées d'elles-mêmes. Il ne voulut pas étudier la manière des auteurs du siècle d'Auguste, quoiqu'il l'estimât davantage. Il se compare dans son Epître dédicatoire à ce lacédémonien, « qui ne vouloit pas que sa femme regardât de beaux tableaux, de peur que ses enfans ne fussent plus beaux que lui.... » Il aima mieux se livrer à son génie, qui se rapprochoit plus de celui de Tacite et de Sénèque, que de se consumer, peut-être envain, à imiter Tite-Live ou Cicéron. Priolo étoit un homme d'un grand sens. Il avoit coutume de dire, « que l'homme ne possède que trois choses : l'Ame, le Corps et les Biens ; et qu'elles sont perpétuellement exposées à trois sortes d'embuscades : l'ame à celles des théologiens, le corps à celles des médecins, et les biens à celles des avocats et des procureurs. » Il laissa sept enfans.

† PRIOR (Mathieu), poète, courtisan et diplomate, naquit à Londres, le 21 juillet 1664. Après la mort de son père qui étoit menuisier, son oncle, riche cabaretier, l'envoya à l'école de Westminster, et le fit ensuite garçon de sa taverne. C'étoit dans cette taverne que le comte de Dorset se réunissoit avec quelques seigneurs. Burnet raconte qu'un jour on y citoit un passage d'Horace, dont le sens paroissoit obscur. Quelqu'un de la compagnie offre, en plaisantant de consulter le garçon qui venoit de leur servir du punch. On l'appelle, il n'ose d'abord parler ; on insiste, alors il explique le passage avec une clarté et une élégance qui étonnent les auditeurs. Cette circonstance fit sa fortune. Dorset, protecteur des talens, envoya le jeune Prior au collége de saint Jean, à Cambridge, où il fut fait bachelier en 1686, et mis ensuite au nombre des associés. Ce fut pendant son séjour dans cette université qu'il lia une amitié intime avec Charles de Montagu, depuis comte de Halifax. Le prince Guillaume ayant chassé du trône son beau-père, le comte de Dorset le présenta à la cour de de ce prince. Le roi le nomma

en 1690, secrétaire du comte de Berkley, plénipotentiaire à la Haye, où toutes les puissances de l'Europe conclurent une ligue contre Louis XIV. Il remplit successivement le même emploi auprès des plénipotentiaires au traité de Ryswick et du comte de Portland, ambassadeur à la cour de France. Revenu à Londres, Prior, qui ne regardoit la poésie que comme un amusement, composa des *Couplets* aux belles, et des *Odes* sur les événemens publics. Son *Epître* à Boileau sur la victoire de Bleinhem, après l'avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre, attira sur lui les regards de cette souveraine. A la paix, il suivit Bolyngbrocke à Paris; et, après le départ de celui-ci, il resta seul chargé des fonctions d'ambassadeur, et n'en eut que le titre l'année suivante, Ce fut en cette qualité qu'il présenta, en 1714, un écrit à la cour pour la démolition du canal de Mardick. Ce fut à lui, et non pas à milord Stair, comme le dit le président Hénault, que Louis XIV répondit: « J'ai toujours été maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir!... » Il avoit l'amabilité d'un français; il fut recherché dans les cercles les plus brillans, et l'on citoit ses réparties. Un seigneur lui montrant les victoires de Louis XIV, peintes par Le Brun, dans la galerie de Versailles, lui demanda s'il y avoit de semblables décorations dans le palais du roi d'Angleterre. « Les belles actions de mon maître, répondit-il, se voient partout, excepté chez lui. » De garçon cabaretier, Prior parvenu a la plus belle ambassade de l'Europe, étoit au dernier degré de son élevation, et au premier de ses infortunes. La reine meurt; les Whigs ont le dessus. Prior est rappelé, arrêté, et, par arrêt du parlement, jeté en prison, où il reste deux ans. Il n'en sortit que pour se trouver, à 53 ans, sans autre fortune que son traitement de l'université. On le blâmoit, pendant sa prospérité, de conserver ses modiques honoraires: « Je les garde, disoit-il, pour avoir un jour de quoi vivre. » L'amitié vint à son secours. On l'engagea à faire une édition de ses œuvres. Les souscriptions furent nombreuses, et produisirent plus de 200,000 fr. Prior, retiré du monde, passa les dernières années de sa vie dans une campagne délicieuse, qu'il devoit à la généreuse amitié du comte Harley. C'est dans cette heureuse retraite, riche des plus beaux aspects de la nature, qu'il composa *Salomon* ou *la Vanité humaine*, poëme moral, qui fit voir que l'auteur n'étoit pas propre à traiter le genre élevé. Prior mourut le 18 septembre 1731, et fut enterré à Westminster, où on lui dressa un superbe monument pour lequel il avoit lui-même affecté par son testament 500 liv. sterlings. Ce poète est correct et plein de pensées brillantes, mais qui ne lui appartiennent pas toujours: il manque souvent d'imagination, et le plan de ses ouvrages n'a pas dû lui coûter de grands efforts. Ses vers ont tout le mérite que peut donner le travail, et, s'ils ne charment pas toujours l'oreille, il ne la blessent jamais. Il a quelquefois voulu imiter Horace, mais il est resté loin de son modèle. Prior ne réussit que dans les poésies légères, et, par un contraste assez singulier, il déploya ses talens, comme négociateur, dans les affaires les plus importantes et les

plus délicates. Il parloit avec facilité, et aimoit à s'emparer de la conversation. Le docteur Swift, son ami, s'en plaignoit; « Le moyen, disoit-il, de vivre avec Prior; il occupe seul tout l'espace, et n'en laisse point aux autres pour remuer le coude. » On lit dans le second volume des Anecdotes anglaises, que Prior, étant devenu sourd dans sa prison, on lui reprochoit d'avoir négligé sa santé: « Comment pouvois-je, disoit-il, prendre soin de mes oreilles, quand je n'étois pas sûr de ma tête. » On ignore assez généralement que Prior a fait en français un impromptu, que M. Hennet rapporte dans sa Poétique anglaise. Il étoit placé dans un souper près d'une très-jolie personne, et l'on chantoit une chanson assez agréable dont le refrain étoit :

Bannissons la mélancolie.

Son tour étant venu, il improvisa le couplet suivant :

Mais cette voix et ces beaux yeux
Font Cupidon trop dangereux ;
Et je suis triste quand je crie :
Bannissons la melancolie.

Les Œuvres complètes de Prior, qui comprennent ses *poësies* amoureuses, ses *Poèmes* sur divers événemens publics, *Alma* et *Salomon*, et l'*Histoire* de ses Négociations, ont été publiées à Londres, en 1733, 5 vol. in-12. Ses *Odes* ont été traduites en français par l'abbé Yart. Prior fit lui-même son Épitaphe, qu'on a rendue ainsi en vers français :

Ci gît Prior... que fut-il? Baron? Comte?
Marquis? Duc? point. Prince? Monarque?
Oh! non.
Et si pourtant sa famille remonte
Plus haut que les Nassau, plus haut que
es Bourbon
Gardez, passant, de dire : c'est un rêve:
Il descendoit tout droit d'Adam et d'Eve.

Les ouvrages de cet écrivain ont été publiés, avec beaucoup d'incorrections, et d'une manière très-imparfaite. Thomas Evan en voulut entreprendre une nouvelle édition plus exacte, et recourut à son ami Garrick, pour obtenir de la duchesse de Portland quelques ouvrages de Prior, qu'elle possédoit en manuscrit. La duchesse y consentit, à condition que leur publication seroit soumise à l'examen et à l'approbation de Burke et de Garrick. La mort de ce dernier mit obstacle à ce projet qui est resté, malheureusement pour l'avantage des lettres sans exécution.

PRIORIUS. *Voyez* PRIEUR.

PRISCA. *Voyez* VALERIA.

† PRISCIEN, Priscianus, grammairien du 6e siècle, né à Césarée, vint enseigner à Constantinople et y jouit d'une réputation brillante en 525. Donat, Servius et Priscien, suivant Laurentius Valla, formoient un triumvirat qui n'a été surpassé depuis par aucun de ceux qui se sont occupés de la grammaire latine. Priscien a composé un ouvrage intitulé : *de Arte grammaticâ*, imprimé d'abord par Alde, à Venise, en 1476, in-folio, et depuis à Paris par Badius, en 1517, in-fol. Il le dédia à Julien le consul et non à l'empereur, comme quelques-uns l'ont pensé. Il a été aussi inséré dans le Recueil des grammairiens latins de Pulschius, Hanoviæ, 1605, in-4°. Il a écrit un livre qui a pour titre : *de naturalibus quæstionibus*, dédié à Cosroës, roi de Perse, et a traduit en vers latins la *Description du monde* par Dionysius, imprimée avec les œuvres de cet auteur, Oxford, 1697, in-8°. On a prétendu, mais sans fonde-

ment, que Priscien avoit d'abord été chrétien, et étoit ensuite redevenu païen.

† PRISCILLE *ou* PRISQUE, chrétienne, femme d'Aquila, fort connue par les *Actes des apôtres* et par les *Epîtres de St. Paul.* Son zèle pour les progrès de l'Evangile, la rendit célèbre. Elle demeuroit à Corinthe avec son mari, qui travailloit à faire des tapisseries, et ils reçurent Paul chez eux. Ils risquèrent leur vie pour sauver celle de l'apôtre, qu'ils conduisirent jusqu'à Ephèse, où ils s'établirent : leur maison y étoit si réglée, que Paul l'appelle une *église.* De là ils allèrent à Rome, où ils étoient lorsque l'apôtre écrivit son *Epître aux Romains*, l'an 58 de J. C. Ils revinrent ensuite après en Asie, où ils finirent leurs jours.

† PRISCILLIEN, hérésiarque. Cet homme considérable par sa fortune, sa naissance et son mérite, joignoit à une grande facilité de parler, un extérieur humble, un visage composé, des mœurs austères et un grand désintéressement. Un caractère ardent et inquiet le jeta dans l'étude et la magie, et ensuite dans les rêveries des gnostiques et des manichéens. Son hérésie éclata en 379, et se répandit rapidement en Espagne sa patrie. Ses disciples y formèrent un parti considérable. Hygin évêque de Cordoue, et Ithace évêque de Mérida, les poursuivirent avec beaucoup de vivacité, et les multiplièrent en les persécutant. Après plusieurs disputes, les évêques d'Espagne et d'Aquitaine tinrent, à Sarragosse, en 380, un concile où les nouvelles erreurs furent anathématisées. Instantius et Salvien, deux évêques priscillianistes, loin de se soumettre au jugement du concile, ordonnèrent Priscillien évêque. Cette ordination souleva tout l'épiscopat contre lui. On assembla un concile à Bordeaux en 384; mais Priscillien ne voulut point répondre devant les évêques. Il en appela à Maxime, usurpateur de l'empire. Les évêques Ithace et Idace l'accusèrent devant ce prince, malgré les sollicitations de St. Martin de Tours, qui conjura ces prélats, plus passionnés que zélés, de se désister d'une accusation qui déshonoroit l'épiscopat; ils n'en furent que plus ardens à poursuivre l'hérésiarque et ses fauteurs. Enfin ils firent condamner les uns et les autres à perdre la tête. La mort de Priscillien ne fit qu'étendre son hérésie et affermir ses sectateurs, qui l'honoroient déjà comme un saint. Ils lui rendirent le culte qu'on rendoit aux martyrs, et leur plus grand serment étoit de jurer par lui. Le supplice de Priscillien et de ses sectateurs, rendit Ithace et Idace odieux. On voit l'impression que leur conduite fit sur les esprits, par le panégyrique de Théodose, que Pacatus prononça l'an 389, à Rome, en présence même de Théodose et un an après la mort de Maxime. « Nous avons vu, dit cet orateur, une nouvelle espèce de délateurs, évêques de nom, soldats et bourreaux en effet, qui non contens d'avoir dépouillé ces pauvres malheureux des biens de leurs ancêtres, cherchoient encore des prétextes pour répandre leur sang, et qui ôtoient la vie à des personnes qu'ils rendoient coupables, comme ils les avoient déjà rendues pauvres. Il y a plus : Après avoir assisté à ces jugemens criminels; après s'être repu les yeux de leurs tourmens, et

les oreilles de leurs cris ; après avoir manié les armes des licteurs, et trempé leurs mains dans le sang des suppliciés, ils alloient avec ces mains toutes sanglantes, offrir des sacrifices! » L'autorité de la justice, l'apparence du bien public et la protection de l'empereur, empêchèrent qu'on ne traitât ceux qui avoient poursuivi les priscillianistes avec toute la sévérité que méritoient ces évêques. Saint Ambroise et plusieurs autres prélats se séparèrent de leur communion. Saint Martin refusa d'abord de communiquer avec eux ; mais il s'y détermina ensuite pour sauver la vie à quelques priscillianistes. Ces hérétiques devenus enthousiastes par la persécution, honorèrent comme des martyrs tous ceux de leurs frères que l'on avoit condamnés à la mort. Leurs opinions se répandirent sur-tout dans la Galice. Orose se plaignoit vers l'an 400, à saint Augustin, que les barbares qui étoient entrés en Espagne, y faisoient moins de ravages que ces faux docteurs. C'étoit une exagération, mais elle prouve du moins combien ils étoient accrédités. Quelques années après, l'empereur Honorius ordonna, en 407, que les manichéens, les cathaphrygiens et les priscillianistes, seroient privés de tous les droits civils ; que leurs biens seroient donnés à leurs parens catholiques ; qu'ils ne pourroient rien recevoir des autres, rien donner, rien acheter ; que même leurs esclaves pourroient les dénoncer et les quitter pour se donner à l'église ; et Théodose le jeune renouvella cette loi. Malgré cette cruauté, ou peut-être à cause de cette cruauté, beaucoup de priscillianistes persistèrent dans leurs systèmes ; et l'on en comptoit encore quelques-uns dans le sixième siècle, quoique la secte eût été en partie détruite par les soins du pape saint Léon.

I. PRISCUS, fameux ingénieur, très-habile dans son art, qui florissoit après le milieu du second siècle de l'église, sous l'empire de Septime-Sévère, ce prince respecta son mérite, lorsqu'en l'an 196 de J. C., la ville de Byzance, la plus considérable de la Thrace, eût été prise. On fit mourir par l'ordre de Sévère tous les magistrats et tous les soldats. La ville fut ruinée, ses murailles, ses bains, et tous ses ornemens abattus. On vendit ensuite tous les biens des habitans ; et Byzance, privée de la liberté, fut soumise comme un simple bourg à la ville de Perinthe. Priscus seul fut épargné. L'empereur Sévère lui donna même des marques d'affection, et se servit très-avantageusement de lui dans la suite.

II. PRISCUS, frère de l'empereur Philippe, gouverneur de Syrie, puis de Macédoine, s'attira la haine des peuples par ses exactions. Cela ne l'empêcha pas de prendre la pourpre dans cette dernière province, l'an 249, à la nouvelle de la mort de son frère ; mais elle lui fut bientôt arrachée, ainsi que la vie, par Déce, le meurtrier et le successeur de Philippe.

III. PRISCUS, fameux général sous Maurice, empereur d'Orient, se signala plusieurs fois contre les Abares. Phocas, ayant détrôné Maurice en 602, mit sa confiance dans Priscus, et lui donna sa fille en mariage. Mais le peuple ayant proclamé ce général Auguste, le beau-père jaloux chercha tous les moyens de perdre son gendre. Priscus s'en ven-

gea en favorisant Héraclius qui détrôna Phocas. Héraclius fut peu reconnoissant. Un jour il demanda à quelques seigneurs de sa cour : « Contre qui péchoit celui qui outrageoit l'empereur? » Tous répondirent : « Contre Dieu, par qui l'empereur est établi... » Priscus, n'imaginant point que la question le regardât, ajouta « qu'un homme coupable d'un tel crime étoit indigne de toute grace. » Alors Héraclius lui reprocha ses révoltes et ses désobéissances. « Comment, lui dit-il, pourrez-vous être fidèle à moi, puisque vous ne l'avez pas été à votre beau-père? En même temps il lui fit faire la tonsure monacale, et l'envoya dans le monastère de Core, où il mourut en 613. Telle fut la fin obscure d'un ambitieux dont les talens ne rachetèrent pas les vices.

* IV. PRISCUS, sophiste de Panium, vécut sous Théodose-le Jeune, et écrivit une *Histoire* de son temps, qui n'est point parvenue jusqu'à nous; mais Constantin Porphyrogénète nous en a conservé des extraits, où l'on trouve des détails assez étendus et très-intéressans sur les Huns et sur Attila. Priscus eut pour continuateur Malchus de Philadelphie.

PRITZ, (Jean-Georges), Pritius et Pritzius, théologien protestant, né à Léipzick en 1662, et choisi en 1707, pour être professeur de théologie, conseiller ecclésiastique, et ministre à Gripwald, remplit ces emplois avec honneur jusqu'en 1711, qu'il fut appelé à Francfort-sur-le-Mein, pour y être placé à la tête du ministère ecclésiastique. Il y mourut le 24 août 1732. Ce savant avoit été un des auteurs des journaux de Léipsick, depuis 1687 jusqu'en 1698. On a de lui, des *Sermons*, une *Morale*, un grand nombre de *Traductions*, et d'autres *ouvrages* en allemand. Les principaux de ceux qu'il a composés en latin, sont : I. Une savante *Introduction* à la lecture du Nouveau Testament, dont la meilleure édition est celle de 1724, in-8°. *De Immortalitate hominis*, contre Asgil, philosophe anglais, qui avoit fait un livre de l'*Immortalité des hommes sur la terre*, en anglais, que Pritz avoit traduit en allemand. III. Une bonne édition des *OEuvres de saint Macaire*, en grec et en latin, Léipsick, 1698 et 1699, 2 vol. in-8°. IV. Une édition, non moins estimée, du *Nouveau Testament* grec, avec les diverses leçons, des cartes géographiques, etc., Léipsick, in-12, 1702, 1709 et 1724. V. Une édition des *Lettres de Milton*, etc. VI. Nous ne citerons pas plusieurs autres *ouvrages* qui ne sont que des compilations assez mal dirigées.

* I. PRIVAT, (saint) évêque et patron du Gévaudan, originaire du village de Coude, dans la Basse-Auvergne, fut martyrisé par les Vandales, qui sous la conduite de Crocus, leur roi, ravagèrent les Gaules. Grégoire de Tours met cet événement dans le 3ᵉ siècle; d'autres le placent dans le 4ᵉ. Les légendaires, suivant leur coutume, en rapportant la vie et le martyre de ce saint, ont mêlé beaucoup de fables à son histoire.

II. PRIVAT. *V.* MOLIÈRE.

* PROBA FALTONIA, d'Orta, dans la campagne de Rome, qui florissoit sous le règne de l'empereur Honorius, composa la *Vie de J. C.* de divers fragmens de

Virgile, qu'elle assembla en centons ; cette Vie fut d'abord imprimée à Francfort, en 1546, et ensuite à Cologne, en 1592, sous le titre de : *Probæ faltoniæ centones ex Virgilio.* Cet ouvrage fait plus d'honneur à sa piété qu'à son génie. Il ne faut pas la confondre avec Anicia FALCONIA, femme d'Anicius Probus, accusée d'avoir, par trahison, introduit les Goths dans Rome.

† I. PROBUS, (M. Aurelius-Valerius) empereur romain, originaire de Sirmich en Pannonie, fut élevé dès sa jeunesse aux premières dignités militaires. Son père avoit été jardinier ; mais s'étant mis dans la milice, il parvint au grade de tribun. Son fils obtint le même titre dès l'âge de 22 ans. Plus il s'éloignoit de la jeunesse, plus son mérite augmentoit ; enfin il parvint, de dignité en dignité, jusqu'au trône. Après la mort de l'empereur Tacite, en 276, Florien, son frère, voulut se saisir du sceptre impérial ; mais les troupes d'Orient le donnèrent à Probus, comme le prix de sa valeur, de sa clémence et de son intégrité. Reconnu par le sénat et par les provinces de l'empire, il marcha vers les Gaules, où les Francs, les Bourguignons, les Goths et les Vandales, exerçoient les plus cruels brigandages. Il les défit dans plusieurs batailles, leur tua plus de quatre cent mille hommes, et les força à demander la paix et à payer un tribut. Vainqueur des Gaulois, il passa en Illyrie contre les Sarmates, et leur enleva tout ce qu'ils avoient usurpé. Il défit ensuite les Blemmys, peuple féroce dans le voisinage de l'Égypte. La victoire qu'il remporta sur eux, épouvanta tellement Varanane II, roi de Perse, qu'il lui envoya des ambassadeurs avec des présens, pour lui demander la paix. Ces ambassadeurs le rencontrèrent sur de hautes montagnes près de la Perse, au milieu de ses soldats, mangeant des pois cuits depuis long-temps et du porc salé. Probus, sans se détourner, dit aux envoyés de Perse, « que si leur maître ne faisoit pas une entière satisfaction aux Romains, il rendroit les campagnes de la Perse aussi rases que l'étoit sa tête. » Il ôta en même temps son bonnet, pour leur montrer qu'il étoit chauve. Il les invita ensuite à manger avec lui s'ils avoient faim, sinon à se retirer. Varanane, toujours plus épouvanté, vint lui-même trouver Probus, qui lui accorda tout ce qu'il voulut. Les ennemis du dehors vaincus, il s'en éleva audedans. Jules Saturnin, Proculus et Bonose se firent tous les trois proclamer empereurs, l'un à Alexandrie, l'autre à Cologne, et le troisième dans les Gaules ; mais leur révolte n'eut point de suite. L'empire romain jouit d'une paix générale. Ce fut pendant cette paix que Probus orna ou rebâtit plus de soixante-dix villes. Il occupa ses soldats à divers travaux utiles, et donna une permission générale de planter des vignes dans les Gaules et dans l'Illyrie ; ce qui n'avoit point été permis universellement, depuis que Domitien avoit marqué les endroits où il accordoit d'en planter. Ce digne empereur faisoit des préparatifs de guerre contre les Perses qui avoient repris les armes, lorsqu'il fut massacré à Sirmich, en 282, par des soldats, las des travaux qu'il leur faisoit entreprendre : il avoit 50 ans. Le seul défaut de Probus fut de n'avoir pas su mêler prudemment la fermeté avec la douceur. Sa

mort inspira des regrets dans tout l'empire. « Grand Dieu, disoit le peuple, que vous a fait la république romaine pour lui enlever un si bon prince ! » L'armée même, qui s'étoit révoltée, lui éleva un monument qu'elle orna de cette épitaphe : « Ici repose l'empereur Probus, vraiment digne de ce nom par sa probité : il fut vainqueur des barbares et des usurpateurs. »

II. PROBUS, (Æmilius), *V.* I. NÉPOS.... *et* ANICIUS-PROBUS.

III. PROBUS (M. Valerius), grammairien latin dans le 2e siècle, composa plusieurs *ouvrages*, dont il ne reste que des fragmens publiés dans le Corps des anciens grammairiens de Putschius, 1605, in-4°. Ces fragmens ne font point regretter le reste de l'ouvrage.

I. PROCACCINI (Camille), peintre, né à Bologne en 1546, mort à Milan, en 1626, entra dans l'école des Caraches, où il trouva des rivaux qui piquèrent son émulation, et des modèles qui perfectionnèrent ses talens. Ce peintre *peignoit* avec une liberté surprenante. Ses draperies sont bien jetées, ses airs de tête admirables. Il donnoit beaucoup d'expression et de mouvement à ses figures; son coloris est frais. On peut lui reprocher d'avoir souvent peint de pratique. Il a beaucoup contribué à l'établissement de l'académie de peinture de Milan, où il s'étoit retiré avec sa famille. Ses principaux ouvrages sont à Bologne, à Reggio et à Milan.

II. PROCACCINI (Jules-César), frère puîné de Camille, né à Bologne en 1548, mourut à Milan en 1626. Ce peintre avoit un coloris vigoureux, un goût de dessin sévère et très-correct. Son génie étoit grand, vif et facile; il étudioit la nature. Sa réputation le fit nommer chef de l'académie de peinture à Milan. Il eut une école nombreuse, et acquit une école considérable. On voit beaucoup d'*ouvrages* de ce maître à Milan et à Gênes. — Carlo-Antonio, son frère, plus jeune que lui, quitta la musique pour la peinture. Son talent étoit le paysage; il réussissoit principalement à peindre les fleurs et les fruits.

† III. PROCACCINI (Charles-Antoine), neveu du précédent, acquit une certaine réputation dans le paysage, les fleurs et les fruits : ses ouvrages étoient fort répandus dans l'Italie; mais il quitta bientôt la peinture pour la musique. Son fils, Ercole Juniore, mort en 1676, âgé de 80 ans, dessina d'abord dans le goût de son père, puis fit plusieurs tableaux d'église, à l'école de Jules-César, son oncle, et devint le chef de l'académie de Milan. Le duc de Savoie, l'ayant fait venir à Turin, lui donna, en récompense de ses ouvrages, une chaîne d'or avec son portrait.

PROCHITA *ou* DE PROCIDA (Jean de), ainsi nommé parce qu'il étoit seigneur de Prochita, dans le royaume de Naples, eut beaucoup d'autorité sous le règne de Mainfroy, dans la Sicile, où il exerça les professions de médecin et de jurisconsulte. Il fut dépouillé de ses biens et de ses charges par Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile. Animé par l'esprit de vengeance autant que par l'ambition, il entreprit de faire révolter la Sicile contre ce

prince, et de la réduire sous la puissance de Pierre, roi d'Aragon. Pour tramer ce complot plus secrétement, il se déguisa en cordelier, l'an 1280; et après avoir parcouru toute la Sicile sous cet habit, il alla à Constantinople traiter avec Michel Paléologue, et en obtint un secours d'argent. De là il se rendit à Rome, où il engagea le pape à favoriser cette entreprise. Mais la mort de Nicolas III, l'exaltation du cardinal de Sainte-Cécile, que le roi Charles fit élire pape, sous le nom de Martin IV, firent changer la face des affaires. Prochita, pour qui les obstacles alimentoient l'ambition, ne renonça cependant nullement à son projet. Après avoir ourdi pendant deux ans, avec persévérance et avec des soins infatigables, son horrible conspiration, elle fut exécutée en 1282. Il convint avec les chefs des conjurés, que le lendemain de pâques, au premier coup des vêpres, on feroit main-basse sur tous les Français. Cette exécution fut faite avec tant de rage et de cruauté, par toutes sortes de personnes séculières et ecclésiastiques, par les prêtres mêmes et par quelques religieux, qu'en peu de temps tout ce qu'il y avoit de Français dans la Sicile fut tué, sans distinction d'âge, ni de sexe. Ils y périrent tous, à l'exception de Guillaume des Porcelets, gentilhomme provençal, que les Siciliens renvoyèrent chez lui. *Voyez* PORCELETS. Voltaire, dans son Histoire générale, place le massacre au jour de pâques; et dans ses Annales de l'Empire, le troisième jour de pâques. Il dit dans le premier ouvrage, que si les conjurés avoient formé le complot des Vêpres siciliennes, c'étoit dans le royaume de Naples qu'il falloit l'exécuter; et il en conclut que ce n'étoit pas précisément ce massacre que les conspirateurs avoient résolu. Mais il oublie qu'il avoit dit dans les Annales, que les conjurés ne pouvoient rien dans le royaume de Naples, lequel Charles d'Anjou contenoit par sa présence et par la terreur. Il eût été à désirer que cet historien eût concilié les différentes contradictions qui se trouvent fréquemment entre son Histoire et ses Annales. Le sage et savant Bréquigny, dans un Mémoire intitulé : Éclaircissemens sur les Vêpres siciliennes, s'est attaché à prouver, 1° la non-simultanéité du massacre des Français dans toute l'étendue de la Sicile. 2° Que ce ne fut point un plan concerté pour être exécuté à certain signal et par-tout en même temps, mais bien plutôt l'explosion soudaine et tumultueuse de haines accumulées, comme presque toutes les insurrections contre les gouvernemens oppresseurs. 3° Que le massacre ne fut pas aussi général qu'on a coutume de le croire : beaucoup de Français s'en préservèrent par la fuite. Des Porcelets ne fut pas le seul volontairement épargné. Philippe Scalambre, gouverneur du Val de Noto, au midi de Catane, dut aussi la vie à la réputation de ses vertus. 4° Enfin le Mémoire de Bréquigny tend à diminuer l'horreur que le nom de Procida pourroit inspirer à l'ignorance et à la prévention. On ne peut s'empêcher d'admirer l'adresse, la constance et l'activité avec laquelle, durant près de trois années de négociations et d'intrigues, Procida sut cacher de véritables intentions, même à ceux qu'elles intéressoient le plus, et qui aboutirent à venger ses injures personnelles, et à affranchir ses concitoyens d'un joug tyrannique.

PROCHORE. *V.* PROCORE.

I. PROCLUS (Eutychius), grammairien célèbre du 2ᵉ siècle, étoit de Sicca en Afrique. Marc-Antonin-le-philosophe, dont il avoit été précepteur, le fit proconsul. Trebellius Pollion cite un *livre* de Proclus sur ce qu'il y avoit de plus curieux dans les pays étrangers ; mais cet ouvrage est perdu.

† II. PROCLUS (saint), célèbre patriarche de Constantinople, mort en 447, fut un des disciples de saint Jean-Chrysostôme. Il nous reste de lui des *Homélies*, des *Epîtres* et d'autres *écrits* en grec, Rome, 1630, in-4°. On les trouve aussi dans la Bibliothèque des pères. Son style, semé de pointes et d'antithèses, finit par fatiguer l'esprit.

†III. PROCLUS DIADOCUS, philosophe platonicien, natif de Lycie, mort l'an de Jésus-Christ 485, eut beaucoup de part à l'estime et à l'amitié de l'empereur Anastase. On dit que dans le temps que Vitalien assiégeoit Constantinople, Proclus brûla ses vaisseaux avec de grands miroirs d'airain ; mais c'est une fable sans fondement. Proclus écrivit contre la religion chrétienne. Il nous reste de lui des *Commentaires* sur quelques livres de Platon, Hambourg, 1618 ; in-folio, et plusieurs autres savans *ouvrages* en grec. Ils ont été imprimés à la suite de l'édition de Jamblique, à Venise, 1497, in-folio. Allatius a donné, *Proclus in Ptolemæi Tetrabiblos*, en grec et en latin, Leyde, 1635, in-8°, qui avoit déjà paru à Londres en 1620 in-4°. On trouve ses *Hymnes* dans le recueil de Maittaire. Proclus étoit un des plus zélés partisans du paganisme. Marin Naples a écrit sa Vie.

† I. PROCOPE, d'une famille illustre de Cilicie, et parent de l'empereur Julien, avoit des talens, un caractère sombre, inquiet, ardent et ambitieux. Après avoir rendu des services à l'état sous Julien et sous Jovien, il se retira chez les barbares de la Chersonnèse Taurique, jusqu'au règne de Valens, qu'il vint se cacher à Chalcédoine. Cet empereur étant parti pour la Syrie, Procope se rendit à Constantinople, et se fit déclarer empereur le 28 septembre 365. Il marcha ensuite contre Valens. Le succès de ses armes fut si rapide, que ce prince auroit abdiqué l'empire, si ses amis ne l'en avoient détourné. L'année suivante les choses changèrent de face. Procope fut défait dans une campagne de Phrygie, nommée Salutaire; et ayant été abandonné par ses soldats, il fut conduit à Valens, qui lui fit trancher la tête à la fin de mai 366 ; il n'avoit que 32 ans. Sa tête fut envoyée à Valentinien, dans les Gaules. *Voyez* ANTHEMIUS.

II. PROCOPE, Procopius, fameux historien grec, professa long-temps l'éloquence à Césarée, sa patrie, et alla ensuite à Constantinople, où il gagna la confiance de Bélisaire qui le prit pour son secrétaire, et le mena avec lui lorsqu'il étoit à la tête des troupes en Asie, en Afrique et en Italie. Justinien l'honora du titre d'*Illustre*, et lui donna la place de préfet de Constantinople. Il mourut vers la fin du règne de ce prince. Nous avons de lui, I. Une *Histoire* en huit livres. Les deux premiers contiennent la guerre des Perses, depuis la fin du règne d'Arca-

dins, jusqu'à la trente-troisième année du règne de Justinien. Les deux suivans décrivent la guerre des Vandales, depuis l'irruption de ces peuples en Afrique, jusqu'à l'an 649, qu'ils furent entièrement soumis aux Romains. Dans les quatre derniers il raconte les guerres d'Italie contre les Ostrogoths, jusqu'à la mort de Taïas leur dernier roi. Cette Histoire est pleine de faits curieux et vrais. Le caractère des nations barbares qui inondèrent l'empire romain y est bien peint. Le style de Procope, sans être toujours pur, ne manque pas d'élégance. II. *Histoire secrète*, ou *Anecdotes* pour servir à la grande Histoire. Procope, qui avoit dit tant de bien dans celle-ci de Justinien, le couvre d'opprobre dans celle-là : c'est une satire dictée par la noirceur, et quoique la méchanceté puisse être véridique, cet ouvrage renferme des faits si atroces qu'il est difficile d'y ajouter foi. L'impératrice Théodora y est sur-tout traitée d'une manière si affreuse, que les auteurs de ces anecdotes se sont crus obligés d'en omettre plusieurs traits. Le père Maltret, jésuite, qui dirigea, en 1662 et 1663, l'édition des ouvrages de Procope, qui fait partie de la collection dite *Byzantine*, qui a été donnée au Louvre, en 2 vol. in-folio, grec et latin, en retrancha une grande partie; mais la Monnoye les a conservés dans le premier volume du Menagiana. Nous avons diverses traductions latines de l'Histoire de Procope, et une en français par le président Cousin. Procope est encore auteur d'un *Traité des édifices*, qu'on trouve dans l'édition du Louvre. Marmontel a voulu prouver, à la tête de son Bélisaire, que l'Histoire secrète n'est point de Procope; mais ses preuves, ou plutôt ses présomptions, n'ont point paru convaincantes.

III. PROCOPE DE GAZA, rhéteur et sophiste grec, vers l'an 560, a laissé, I. Une *Chaîne des pères grecs et latins, sur l'Octateuque*, c'est-à-dire, sur les huit premiers livres de la Bible; elle parut en latin, in-folio. II. Des *Commentaires* sur les livres des Rois et des Paralipomènes, que Meursius a publiés en grec et en latin, Leyde, 1620, in-4°. III. Des *Commentaires sur Isaïe*, imprimés en grec et en latin, Paris, 1580, in-fol.; l'auteur y est diffus, verbeux, et ne s'attache pas assez au sens littéral.

IV. PROCOPE-RASE *ou* LE RASÉ, surnommé *le Grand*, titre qu'il mérita par son courage, étoit un gentilhomme bohémien, qui, après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne, et dans la Terre-Sainte, fut tonsuré malgré lui : ce qui lui fit donner le nom de *Rase* ou de *Rasé*. Il fut même ordonné prêtre. Dégoûté de l'état ecclésiastique, il s'attacha à Ziska, chef des hussites, qui eut en lui une confiance particulière. Il succéda à cet aventurier en 1424, fit de grands ravages dans la Moravie, dans l'Autriche, dans le Brandebourg, la Silésie et la Saxe; se rendit maître de plusieurs places, et d'une grande partie de la Bohême. Sigismond l'ayant vainement combattu, crut que ses négociations seroient plus heureuses que ses armes: il eut une entrevue avec Procope, qui lui demanda beaucoup et n'obtint rien. Ce rebelle, déterminé à continuer la guerre, écrivit une longue *Lettre* en mauvais latin, pour solliciter les princes chrétiens

d'envoyer au concile de Bâle, indiqué en 1431, leurs évêques et leurs docteurs, pour disputer avec les docteurs des hussites, à condition de ne prendre pour fondement de leurs disputes que le texte seul de l'Ecriture. Il annonce à la fin de sa lettre, que lui et ceux de son parti combattront pour ces quatre articles, qu'on doit 1° empêcher les désordres publics des prêtres et des autres ecclésiastiques; 2° réduire le clergé à l'état de pauvreté, observé par les disciples du Seigneur; 3° laisser à tous ceux qui exercent le ministère, la liberté de prêcher de la manière, dans le temps et sur la matière qu'ils voudront; 4° enfin, distribuer l'Eucharistie selon l'institution de Jésus-Christ, c'est-à-dire, sous les deux espèces. Procope se rendit au concile avec ses partisans, au commencement de 1433, et y défendit avec chaleur ces quatre articles. Comme on ne vouloit pas satisfaire à leurs prétentions, il en repartit fort irrité, et continua ses courses et ses ravages. Il mourut en 1434, des blessures qu'il avoit reçues dans un combat. Ses *Lettres*, assez curieuses, se trouvent dans le dernier volume de la grande Collection des pères Martenne et Durand.

V. PROCOPE, surnommé *le Petit*, chef d'une partie de l'armée des hussites, accompagna Procope-le-Grand, et fut tué dans la même action de 1434, où cet aventurier perdit la vie. Ces deux hommes avoient de grandes qualités.

† VI. PROCOPE-COUTAUX (Michel), célèbre médecin de Paris, sa patrie, né en 1684, de François Procope, d'une noble famille de Palerme en Sicile, qui a, dit-on, introduit en France l'usage des cafés. Son esprit fut précoce; et à l'âge de neuf ans il prêcha dans l'église des cordeliers du grand couvent, un *Sermon* en grec, de sa composition. Il avoit été ecclésiastique avant de se consacrer à la médecine. Il possédoit la théorie de son art; mais l'amour du plaisir lui permit peu de se livrer à la pratique. Il mourut à Chaillot le 31 décembre 1753. Un esprit vif, une humeur gaie, un caractère complaisant, faisoient oublier qu'il étoit petit, laid et bossu. On a de lui beaucoup de *Poésies fugitives*, répandues dans différens recueils. Il travailla à la comédie des *Fées* et à celle de *Pygmalion*, avec Romagnesi; à la *Gageure*, avec la Grange; et au *Roman* ou *les deux Basiles*, avec Guyot de Merville. Il donna seul l'*Assemblée des comédiens*, comédie en un acte. Il avoit publié longtemps auparavant, en 1719, les *Amans brouillés*, comédie en 5 actes et en prose; c'étoit une pièce italienne, sous le titre de *li Sdegni*, dont il fit une comédie française: Procope l'avoit composée pour se distraire de la consomption, mal endémique qu'il avoit gagné, et dont elle le guérit sans faire passer son mal aux spectateurs. Comme médecin, il est connu par l'*Analyse du système de la trituration*, de Hecquet, 1712, in-12, auquel il n'est pas favorable; et par l'*Art de faire des garçons*, un vol. in-12, Montpellier, sans date, ouvrage frivole, et peu digne d'un physicien instruit.

PROCOPIUS-ANTHEMIUS, *Voyez* ANTHEMIUS, n° II.

PROCORE *ou* PROCHORE, l'un des sept premiers diacres, et dis-

ciple des apôtres, sous le nom duquel nous avons une *Vie de St. Jean l'évangéliste*, dans la Bibliothèque des pères. Il est certain, d'après des autorités respectables, que cet ouvrage, rempli de fables, n'est pas de lui.

PROCRIS, *Voyez* CÉPHALE.

PROCULEIUS, chevalier romain, ami de l'empereur Auguste, se signala par sa tendresse envers ses parens. Après la mort de son père, il en avoit partagé l'héritage avec ses deux frères, Murena et Scipion; mais ils furent totalement dépouillés par la guerre civile. Proculeïus, pour les soulager dans leur malheur, partagea une seconde fois les biens qui lui étoient échus la première. Plutarque rapporte qu'Antoine, mourant, avoit dit à Cléopâtre que de tous les favoris d'Auguste, Proculeïus étoit le seul à qui elle pourroit se rendre, si elle y étoit forcée. En effet, après la mort d'Antoine, Auguste envoya Proculeïus pour tâcher de lui amener cette reine; mais il ne put absolument la gagner.

I. PROCULUS, *V.* ROMULUS.

II. PROCULUS (Titus-Ælius), né à Albenga, ville de la côte de Gènes. Cet homme fameux par son audace et son courage, avoit acquis de grandes richesses dans le métier de pirate, et servit avec distinction dans les conquêtes d'Aurélien et de Probus. Son ambition lui fit prendre le titre d'empereur, l'an 280, à la sollicitation de sa femme Viturgie et des Lyonnais. Le prétexte de sa révolte fut qu'on l'avoit salué du nom de *César* dans un divertissement, et que Probus ne lui pardonneroit pas d'avoir souffert cette flatterie. Cet empereur marcha en effet contre lui: Proculus fut trahi par les Francs auxquels il s'étoit confié, et fut livré à l'empereur, qui lui fit subir à Cologne le supplice de la corde.

PROCUSTE (Mythol.), insigne voleur du pays d'Attique, dans la Grèce: il faisoit sa demeure vers le fleuve Céphise, dit-on, et il exerçoit une étrange cruauté envers tous les passans qu'il pouvoit prendre. Après les avoir étendus sur un lit, il faisoit couper les pieds et les jambes à ceux qui étoient plus longs que ce lit, et faisoit alonger avec des cordes ceux qui n'étoient pas aussi grands. Thésée le fit mourir par le même supplice.

I. PRODICUS, sophiste et rhéteur de l'île de Cos, ou, selon d'autres, de Chio, vers l'an 396 avant J. C., disciple de Protagoras, fut maître d'Euripide, de Socrate, de Théramène et d'Isocrate. Il enseigna publiquement l'éloquence à Athènes, quoiqu'il y résidât en qualité d'ambassadeur de sa patrie. Une cupidité sordide le promenoit de ville en ville, pour y étaler son éloquence. Ce charlatan amassa de l'argent et acquit de la gloire. Thèbes, Lacédémone, lui rendirent des honneurs distingués. Prodicus avoit ses pièces d'éclat, comme les baladins de profession: les anciens ont beaucoup parlé de sa *Harangue* à 50 drachmes, parce que personne ne pouvoit y assister qu'en payant cette somme; d'autres croient que ce prix étoit celui d'une leçon, et non d'une harangue. Socrate, dans un dialogue de Platon, se plaint avec son ton moqueur, « de n'être pas bien en état de discourir sur la nature, parce qu'il n'avoit pas ouï la leçon à 50 drachmes, qui

selon Prodicus, instruisoit de tout le mystère. » En effet, ce sophiste avoit des discours à tout prix, depuis 2 oboles jusqu'à 50 drachmes. Parmi les *écrits* de Prodicus, on distinguoit la *fiction* ingénieuse de la Vertu et de la Volupté, qui se présentent à Hercule, déguisées en femmes, et tâchent à l'envi de l'attirer à elles. Ce héros est enfin persuadé par la Vertu, et méprise la Volupté. (Lucien a imité cette fiction.) Les Athéniens firent mourir Prodicus, comme un vil corrupteur de la jeunesse.

† II. PRODICUS, chef des hérétiques appelés *adamites*, se fit connoître, dans le second siècle, par ses extravagances. La principale, et celle qui a donné le nom d'*adamites* à ses sectateurs, fut que l'homme devoit être nu, du moins dans la prière ; parce qu'Adam avoit toujours été tel dans le temps d'innocence. *Voy.* ADAM n° I, *et* PEYRÈRE n° I.

* PRODOME (Théodore), né vers le milieu du 11ᵉ siècle (on le croit russe de nation), florissoit à Constantinople, sous les règnes d'Alexis Iᵉʳ et de ses successeurs. Il étoit d'une naissance assez relevée ; son éducation fut soignée. Il étudia la grammaire et la rhétorique sous les meilleurs maîtres, et se nourrit, de bonne heure, de la lecture de Thucydide, de Platon et d'Aristote. Prêtre, poète, philosophe et médecin tout à la fois, il composa un grand nombre de *Discours* littéraires. La Porte-Dutheil a donné dans les tomes VII et VIII des notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque impériale, la notice de plusieurs de ses ouvrages. Le plus connu est un roman intitulé : *les Amours de Rhodante et de Dosiclès*. Il fut copié d'abord par Saumaise sur un *manuscrit* de la bibliothèque palatine. Ce *manuscrit* étoit défectueux ; M. de Peyrese en fit remplir plusieurs lacunes sur un autre *manuscrit* de la bibliothèque vaticane. Ce roman, qui nous présente un tableau des mœurs du 11ᵉ siècle, fut publié avec les *Amours* d'Ismène et d'Isménias, d'Eustatius, évêque de Thessalonique, par M. Gaulmin, qui joignit au texte grec une traduction latine et des notes, Paris, 1625, in-8°, et traduit en français par Beauchamps en 1746, in-12. Huet, dans son traité sur l'*Origine des romans*, après avoir dit que rien n'est plus froid, plus ennuyeux que l'ouvrage d'Eustatius, ajouta que celui de Prodome ne lui est guère préférable : « il a pourtant un peu plus d'art, quoiqu'il en ait peu, dit-il ; il ne se tire d'affaire que par des machines et n'entend rien à faire garder à ses auteurs la bienséance et l'uniformité de leurs caractères. Son ouvrage est plutôt un poème qu'un roman ; car il est écrit en vers, et cela lui rend pardonnable son style figuré. »

* PROEDINIUS (Regnier), né au village de Winsem, près Groningue, et mort dans cette ville en 1559, âgé de 51 ans, s'étoit particulièrement voué à l'institution publique. L'école de Groningue jouissoit, à cette époque, d'une grande réputation, et elle dut à Prœdinius une partie de sa célébrité. Il étoit fort instruit, dans les langues, et dans les sciences. Il n'a voulu conserver de ses *ouvrages* que la partie théologique. Acronius les a publiés à Bâle en 1563.

PROETIDES. *Voyez* PRÉTIDES.

* PROETORIUS (Etienne), ministre du S. Ev. à Soltzwedel, dans la Vieille-Marche, publia vers la fin du 16e siècle quelques *ouvrages* dont l'objet étoit de faire revivre le zèle de la religion et de la véritable piété. Ces écrits respirent, en effet, ces intentions respectables; mais quelques expressions peu mesurées firent accuser leur auteur de sentimens faux, ambigus, fanatiques. Cette controverse fit du bruit pendant quelque temps.

PROETUS. *Voyez* DANAÉ.

* PROFECTUS (Jacques), docteur en philosophie et en médecine dans le 16e siècle, né à Andria, ville de la terre de Bari, au royaume de Naples, enseigna long-temps l'une et l'autre de ces sciences dans la capitale de ce royaume; il le fit même avec beaucoup de réputation, et il pratiqua sur-tout la dernière avec tant de succès que Paul III le nomma son médecin, à son avénement au souverain pontificat, le 13 octobre 1504. On a de lui, *Symposium de vinis*, Romæ, 1536, in-8°, Venetiis, 1559, in-8°.

PROGEN, (Jean-François), né à Toulouse en 1717, mort vers 1780, entra dans le service comme mousquetaire, et se retira ensuite dans sa patrie, où il publia les ouvrages suivans: I. *Eloge de Clémence Isaure*, in-8°. II. *L'Epreuve*, conte moral. III. *Essai* de critique et contes moraux, 1764, in-12. L'auteur étoit de l'académie des jeux floraux.

PROGNÉ (Mythol.), fille de Pandion, roi d'Athènes, et sœur de Philomèle, épousa Térée, roi de Thrace, dont elle eut un fils nommé Itys. Elle fut métamorphosée en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Itys en faisan. *Voyez* THÉRÉE et PHILOMÈLE.

* PROKOPOWITSCH (Théophanes), archevêque de Novogorod, né à Kiew en 1681, avoit étudié à Rome. Pierre Ier se l'attacha, après son retour; il le conduisit avec lui en Perse et dans sa guerre contre les Turcs; il s'en servit pour les réformes qu'il fit dans l'église grecque, et le mit à la tête du synode, après l'abolition de la dignité de patriarche. Prokopowitsch se maintint en faveur sous Catherine Ire, et mourut archevêque de Novogorod en 1736. On a de lui une *Histoire* très-recommandable de Pierre premier, mais qui ne va pas plus loin que la bataille de Pultawa. Il contribua beaucoup, et par son exemple, et par son crédit, à répandre le goût des sciences, et de la littérature en Russie.

PROMACHUS, guerrier macédonien, et l'un des capitaines d'Alexandre. Après une victoire, ce prince donna un repas à ses principaux officiers, auxquels il proposa un prix pour celui qui boiroit davantage. Promachus l'ayant remporté, reçut une couronne d'or; mais son triomphe fut de peu de durée, car il mourut au bout de trois jours, et sa mort fut suivie, dit-on, de celle de quarante-un de ses concurrens.

PROMÉTHÉE, (Myth.) fils de Japet et de Clymène, et frère d'Epiméthée, conçut, selon la fable, le dessein de faire un homme. Pour le former, il mêla à l'argile une portion de chaque élément, en y ajoutant quelque chose des forces du corps et des passions de l'ame. Les poëtes ajoutent qu'il composa son cœur des qualités des

différens animaux. Il unit ensemble la timidité du lièvre, la finesse du renard, l'orgueil du paon, la férocité du tigre, la colère et la force du lion. Minerve à laquelle il présenta son ouvrage, l'admira et promit pour le rendre parfait, de lui donner tout ce qu'il y avoit chez les dieux. Prométhée lui ayant représenté qu'il ne pouvoit savoir ce qui lui conviendroit, s'il ne le voyoit lui-même; la déesse l'enleva au ciel, où il remarqua que tous les corps étoient animés d'un feu céleste qui leur donnoit la vie et le mouvement. Ce feu lui parut devoir produire le même effet sur son ouvrage. Il approcha donc d'une roue du soleil une baguette de férule, et l'y ayant allumée, il descendit sur ce globe, et anima sa figure d'argile. Jupiter irrité envoya Pandore sur la terre pour y répandre tous les maux. (*Voy.* Pandore.) Il ordonna en même temps à Mercure d'attacher Prométhée sur le mont Caucase, où un vautour lui dévoroit le foie à mesure qu'il renaissoit. Ce supplice dura jusqu'à ce que Hercule tua le vautour à coups de flèches. Les savans tirent de l'Histoire plusieurs conjectures sur l'origine de cette fable. Le docte Bochart en particulier, (dans son Phaleg, livre 1, chap. 2.) s'efforce de prouver que Prométhée est le même que le Magog dont il est parlé dans l'Écriture-sainte; mais cette conjecture n'est pas appuyée sur des preuves décisives.

PRONAPIDE, d'Athènes, ancien poete grec, qui, selon Diodore de Sicile, a été le maître d'Homère. Ce fut lui qui commença à écrire de gauche à droite, au lieu que les Grecs écrivoient avant lui de droite à gauche, à la manière des Orientaux. On a attribué à ce poète une production en vers, intitulée: *Le premier monde*.

PRONOMUS, Thébain, fut, dit-on, l'inventeur des flûtes sur lesquelles on pouvoit jouer tous les tons. D'autres attribuent cette invention à Diodore de Thèbes, ou à Antigenides; d'où il faut conclure qu'on n'en connoît pas, et qu'on n'en connoîtra peut-être jamais le véritable auteur.

PROPERCE (Sextus Aurelius Propertius), poète latin, né à Moravia ville d'Ombrie, aujourd'hui Bevagna, dans le duché de Spolete, mourut 19 ans avant J. C. Son père, chevalier romain, avoit été égorgé par ordre d'Auguste, pour avoir suivi le parti d'Antoine, pendant le triumvirat. Le fils vint à Rome, et son talent pour la poésie lui mérita la protection de l'empereur et l'estime de Mécène et de Cornelius-Gallus. Il nous reste de Properce quatre livres d'*Elégies*. Une dame, appelée Hostia ou Hostilia, à laquelle il donne le nom de Cynthie, et qui possédoit son cœur, est le sujet de ses complaintes amoureuses. Properce s'appelle lui-même le *Callymaque romain*, parce qu'il avoit imité ce poète grec. Comme lui il manie très-heureusement la fable. Il a su allier la finesse et la pureté de l'expresssion à la délicatesse et aux charmes du sentiment. Ses Elégies accompagnent ordinairement les Poésies de Catulle. On les a imprimées séparément à Amsterdam, 1705, in-4°; et l'abbé de Longchamps les a traduites en français, 1772 et 1802, 2 vol. in-8°. L'une des meilleures éditions de Catulle, est celle qu'a donnée à Amsterdam, Janus Bronckusius, en

1702, in-4°, réimprimée, en 1714, sur le même format *cum curis secundis ejusdem*. Vulpius l'a publiée de nouveau, en 1755, avec les notes de Bronckusius et de Pesserat et un savant commentaire, in-4°; depuis F. Gottl. Barthius en a donné, à Léipsick, une excellente édition en 1777, in-8°, enrichie de notes et de plusieurs index : Pierre Burmann, le second, en laissa une seconde édition, inachevée par sa mort. Laurent Vansanten y a mis la dernière main, et l'a publiée en 1780, in-4°. Peut-être qu'on n'a pas tout ce que Properce a écrit, ou y a-t-il eu quelque autre poëte de ce nom; car Fulgence cite ce vers de Properce, qu'on ne trouve point dans ses Elégies :

Divitias mentis conficit omnis amor.

Les œuvres de ce poëte ont été découvertes tard; le texte très-altéré a été rétabli par divers commentateurs; mais l'ont-ils toujours fait avec exactitude ? On peut en douter; et dès-lors ses *Elégies* auront perdu de leurs graces originales pour acquérir cette contrainte qu'on y remarque et un peu d'obscurité par le trop fréquent usage des ellipses dans le style. Quintilien dit que, de son temps, plusieurs préféroient Properce à Tibulle, mais il donne le prix à ce dernier. L'infatigable abbé de Marolles a donné une traduction des OEuvres de Properce, Paris, 1654, in-8°, dans laquelle on ne reconnoîtra pas le génie de Properce, mais bien celui de cet abbé, dont on peut dire : Il fait les graces, et les graces le fuient.

† PROPERTIA DE ROSSI. Cette dame qui florissoit à Bologne, sous le pontificat de Clément VII, s'adonna particulièrement à la sculpture. Elle *décora* la façade de l'église de Sainte-Pétrone, de plusieurs statues de marbre, qui lui méritèrent l'éloge des connoisseurs. La sculpture n'étoit point son seul talent ; elle possédoit tous ceux qui ont rapport au dessin, *peignit* quelques tableaux, et *grava* plusieurs morceaux sur le cuivre. On rapporte que Propertia devint éperduement amoureuse d'un jeune homme, qui ne répondit point à sa passion; ce qui la jeta dans une langueur qui abrégea ses jours. Dans son désespoir, elle représenta en bas-relief l'*Histoire* de Joseph et de la femme de Putiphar : histoire qui avoit quelque rapport à sa situation. Elle avoit même rendu la figure de Joseph parfaitement ressemblante à celle de son amant; ce fut là son dernier *ouvrage* et son chef-d'œuvre.

PROPETIDES (Mytholog.), femmes d'Amathonte, dans l'île de Chypre, qui soutenoient que Vénus n'étoit pas déesse. Pour les punir, elle leur fit perdre toute honte et toute pudeur, jusqu'à ce qu'elles périrent et furent changées en rochers.

PROSERPINE (Mytholog.), que les Grecs appellent *Persephone*, fille de Jupiter et de Cérès, enlevée par Pluton, pendant qu'elle cueilloit des fleurs dans les campagnes de la Sicile. Cérès sa mère s'en plaignit à Jupiter, qui lui permit de la ramener des enfers, pourvu qu'elle n'y eût rien mangé ; mais Proserpine y avoit goûté quelques grains de grenade ; ainsi elle demeura dans l'empire infernal, en qualité d'épouse de Pluton et de reine de ces lieux ténébreux. Irritée contre Ascalaphe qui avoit assuré qu'elle avoit mangé, elle le changea en hibou. Cérès obtint depuis de Jupiter, que sa fille

passeroit six mois dans les enfers avec Pluton, et les six autres mois sur la terre avec sa mère. On croit que c'est la même déesse appelée Diane sur la terre, et la Lune dans le ciel ; ce qui la fait nommer Hecate Triformis. On la représente ordinairement à côté de Pluton, sur un char traîné par des chevaux noirs. Les anciens croyoient que personne ne pouvoit mourir, que lorsque Proserpine avoit coupé le cheveu fatal.

* PROSIMUS (Jean-Dominique), gentilhomme de Messine, étudia la médecine à Naples, et parvint bientôt à la pratiquer avec le plus grand succès ; l'amour de la patrie le rappela à Messine, où il enseigna la métaphysique jusqu'à sa mort arrivée en 1651. On a de lui, I. *Medica consultatio de sanguinis missione.* II. *Tractatus de pleuritide.* III. *De faucium et gutturis anginosis ulceribus Medica consultatio*, etc. On a encore de lui quelques *Lettres* adressées à des savans.

† I. PROSPER (saint), connu sous le nom de *Tiro Prosper*, né dans l'Aquitaine, au commencement du 5e siècle, passa sa jeunesse dans les plaisirs et la débauche ; mais les malheurs dont les peuples étoient accablés par les ravages des barbares le convertirent. Il fit pénitence et voulut engager les peuples à l'imiter. Lorsque les semi-pélagiens répandirent leurs opinions dans les Gaules, Prosper les dénonça à saint Augustin, auquel il s'unit pour combattre ces sectaires. Après la mort de l'évêque d'Hippone, il défendit sa doctrine contre les prêtres de Marseille, et Cassien leur chef, qui avoit laissé glisser le pélagianisme dans ses conférences. Ses écrits ayant excité quelques rumeurs, il alla à Rome avec Hilaire, porter de concert leurs plaintes au pape. Célestin, qui occupoit alors la chaire pontificale ; il écrivit en leur faveur aux évêques des Gaules. Saint Léon, successeur de Célestin, ne témoigna pas moins d'estime à Prosper, et se servit de lui dans les affaires les plus importantes. Ce saint vivoit encore en 463 ; mais on ignore en quelle année il mourut, et s'il étoit évêque, prêtre ou laïque. La plus commune opinion est qu'il n'étoit point engagé dans les ordres. Celle qui le fait évêque de Riez, en Provence, est insoutenable. Les écrits qui nous restent de saint Prosper sont, I. une *Lettre à saint Augustin*, et une à *Rufin*. II. Le *Poème contre les ingrats*, qui parut encore dans l'ouvrage intitulé : *Appendix Augustiana, complectens S. Prosperi de ingratis carmen*, etc. *cum Joannis Phereponi* (*Joannis clerici*) *et aliorum notis, dissertationibus, censuris et animadversionibus in omnia S. Augustini opera* ; Antverpiæ (Amstelodami) 1703, in-fol. Le Maistre de Sacy a donné une traduction, en vers français, de ce poème, Paris, 1698. L'abbé Claude Lagneau a publié une petite édition latine des *Œuvres* de saint Prosper, Paris, 1760, in-12, et en a fait une traduction française en prose, Paris, 1762, in-12. III. Deux *Epigrammes*, contre un censeur jaloux de la gloire de saint Augustin. IV. Cent seize autres *Epigrammes* avec une préface. V. La *Réponse* aux objections de Vincent. VI. Le livre sur la *Grâce et le Libre Arbitre*, contre le Collateur, c'est-à-dire, Cassien. VII. Le *Commentaire* sur les *Psaumes*, VIII. Le recueil de trois cent quatre-vingt-douze

Sentences, tirées des ouvrages de saint Augustin. IX. Une *Chronique* divisée en deux parties, dont la première finit en 398, et la seconde en 455. On a attribué à saint Prosper plusieurs écrits qui ne sont point de lui. Il a réuni le rare talent d'écrire avec élégance en vers et en prose. Ses poesies ont de la douceur, de l'onction et du feu ; la diction en est pure et le tour aisé ; mais elles manquent de cet agrément et de ce charme séduisant qu'on recherche dans les poètes. Ses ouvrages en prose sont d'un style concis, nerveux et naturel. Dans l'un et l'autre genre d'écrire, il traite son sujet avec beaucoup de force et de netteté. La meilleure édition de ses œuvres est celle de Paris, 1711, in-fol. par Luc-Urbain Mangeaut, et J.-B. le Brun de Marettes. Elle a été réimprimée à Rome en 1732, in-8°.

II. PROSPER, écrivain ecclésiastique, aussi du 5e siècle, qui, pour éviter la persécution des Vandales, avoit passé d'Afrique sa patrie, en Italie. C'est ce Prosper l'*Africain*, qui est auteur du *Traité de la vocation des Gentils*; et de l'*Epître à la vierge démétriade*, dans l'*Appendix augustiniana*, Anvers, 1703, in-folio. Ces deux ouvrages dénotent beaucoup de connoissances. Quelques écrivains lui attribuent l'ouvrage intitulé : *De prædictionibus et promissionibus Dei*; qui se trouve dans la collection des ouvrages de saint Prosper d'Aquitaine. C'est une explication de plusieurs prophéties relatives à Jésus-Christ, à l'antechrist, etc. — Plusieurs critiques distinguent des deux précédens, Prosper Tiro, de qui on a une Chronique appelée en latin *Chronicon pithæanum* et *imperatorium*, corrigée par Henri Noris, dans l'histoire pélagienne, tom. 2, chap. 15. D'autres croient que cette Chronique est la même que celle de saint Prosper d'Aquitaine, mais falsifiée par un pélagien, et remplie de satires contre saint Augustin.

III. PROSPER. *Voy.* Alpini.

IV. PROSPER MARCHAND, *Voyez* Marchand n° II.

* PROSPERI (Jacques), de Bologne, prêtre, florissoit dans le 17e siècle. Il vécut pendant quelques années à Rome, où il fut employé en qualité d'écrivain, dans la bibliothèque du vatican. De retour dans sa patrie, il fut nommé recteur de l'église paroissiale de saint Sigismond, et mourut le 13 octobre 1681. On a de lui, I. *Ristretto della vita del glorioso martire S. Sigismondo, re di Borgogna*, Bologne, 1672. Il dédia cet *ouvrage* au marquis Virgilio Malvezzi, sénateur de Bologne. II. *Breve discorso sopra l'ecclisse della luna de 25 giugno* 1657. III. *Componimento o aggiunta al discorso dell'ecclisse di detto giorno ed anno.* Ces deux derniers *ouvrages* prouvent qu'il avoit, pour son temps, des connoissances assez étendues en astronomie.

I. PROST de Royer (Antoine-François), avocat, né à Lyon le 29 septembre 1729, en devint lieutenant général de police, et remplit cette place pendant huit ans avec beaucoup de zèle et d'intelligence ; il fut le défenseur courageux autant qu'éclairé des droits de la ville. Il ne remplit pas avec moins d'honneur les places d'administrateur des hôpitaux, d'échevin, de président du tribunal de commerce, de

lieutenant provincial des monnoies. Tous les étrangers illustres qui passèrent par Lyon, se firent un plaisir de le voir, tels que l'empereur, le grand duc de Russie, l'archiduc, le roi de Suède, le prince Henri de Prusse, etc. Différentes académies étrangères et nationales mirent son nom sur leur liste. Comme auteur, on lui attribue une *Lettre* in-8° à M. l'archevêque de Lyon, *sur le prêt à intérêt*; lettre que Voltaire adopta dans le recueil de ses œuvres; un *Mémoire* moins connu, mais aussi estimable, *sur les hôpitaux*; un autre sur la conservation des enfans trouvés; des *Lettres* sur l'administration de la municipalité de Lyon, 1761, in-12 : les vues en sont grandes et utiles. Il est fâcheux que bornées à l'intérêt local, elles aient été peu répandues; un *Mémoire* très-bien écrit, sur l'allaitement des enfans, et l'établissement des bureaux de nourrices. Il avoit entrepris ensuite une nouvelle édition entièrement refondue du *Dictionnaire des arrêts* de Brillon. Il avoit déjà donné quatre vol. in-4° de cet ouvrage important, lorsqu'il mourut à Lyon, le 21 septembre 1784. Son recueil n'est pas une simple compilation; il y a de la profondeur dans les idées et de l'énergie dans le style. On peut lui reprocher cependant de s'être abandonné trop à la manie de semer des vues systématiques et des réflexions déclamatoires dans une matière où il auroit fallu se borner aux notions précises et nécessaires.

† PROTAGORAS, philosophe grec, natif d'Abdère, exerça d'abord le métier de crocheteur. Démocrite l'ayant rencontré chargé de fagots arrangés dans un équilibre géométrique, conçut une idée avantageuse de son esprit, et le mit au nombre de ses disciples. Protagoras nia l'existence d'un être tout puissant, ou du moins la mit en problême. « Je ne puis assurer, disoit-il dans un de ses ouvrages, s'il y a des dieux ou s'il n'y en a point : parmi les choses qui m'empêchent de le savoir, je compte en premier lieu les doutes qu'on forme sur ce sujet, et la briéveté de la vie des hommes. » Cet ouvrage fut condamné aux flammes par les magistrats d'Athènes, qui chassèrent l'auteur comme une peste publique. Il parcourut alors les îles de la méditerranée, et mourut en allant en Sicile, dans un âge très-avancé, vers l'an 400 avant J. C. Il fut, dit-on, le premier qui déshonora la philosophie, en donnant ses leçons pour de l'argent. Protagoras, plutôt sophiste que philosophe, avoit l'esprit moins solide que subtil. Il raisonnoit ou plutôt il déraisonnoit en dilemme. Il s'appliquoit de préférence à fournir des argumens captieux, pour faire gagner une mauvaise cause. Il pensoit que l'ame n'étoit pas différente des sens, et que tout ce qu'ils représentoient étoit véritable... Aulu-Gelle rapporte un procès fort singulier entre ce Protagoras et un de ses disciples, appelé Evathle. Celui-ci, pressé d'un vif désir de se rendre un célèbre avocat, s'adresse à Protagoras. On convient du prix, et le rhéteur s'engage à révéler à Evathle les plus secrets mystères de l'éloquence. Le disciple, de son côté, paie sur-le-champ la moitié du prix convenu, remet le paiement de l'autre jusqu'après le gain de la première cause qu'il plaidera. Protagoras, sans perdre de temps, étale tous ses pré-

ceptes, et, après un grand nombre de leçons, prétend avoir mis son disciple en état de briller dans le barreau, et le presse d'y faire essai de son savoir. Evathle, soit par timidité, soit par une autre raison, traîne toujours en longueur, et s'obstine à ne pas vouloir exercer son nouveau talent. Le rhéteur, las d'un refus si opiniâtre, le traduit devant les juges. Se croyant sûr de la victoire, quel que puisse être le jugement, il insulte au jeune homme. « Car, lui dit-il, si la sentence m'est favorable, elle vous oblige de me payer; si elle m'est contraire, elle vous fait gagner votre première cause, et vous rend aussitôt mon débiteur par les lois de notre convention. » Evathle répliqua sur-le-champ : « J'accepte l'alternative. Si l'on juge pour moi, vous perdrez votre cause, si l'on prononce en votre faveur, la convention m'absout : je perds ma cause première, et dès là je suis quitte. » Les juges embarrassés par cette captieuse alternative, laissèrent la question indécise; et firent vraisemblablement repentir Protagoras d'avoir si bien instruit son disciple. Il est évident que le tribunal se trompa, et que pour décider cette question, il falloit qu'Evathle commençât par plaider une autre cause que celle qu'il soutint contre son maître.

PROTÉSILAS (Mythol.), fils d'Iphiclus, roi d'une partie de l'Epire, avoit épousé Laodomie, dont il fut si passionnément aimé qu'elle fit faire sa statue après sa mort, pour la coucher dans son lit. L'oracle lui avoit prédit qu'il mourroit à Troye; malgré cette prédiction, il s'embarqua avec les autres princes grecs; mais dès qu'il fut à terre, il tomba le premier sous les coups d'Hector.

PROTÉE. *Voyez* Péregrin et Mélanchthon.

PROTHÉE ou Protée (Mythol.), dieu marin, fils de l'Océan et de Téthys, suivant quelques mythologistes; ou de Neptune et de Phœnice, suivant d'autres, étoit chargé de conduire et de faire paître les troupeaux marins du dieu des eaux. Il avoit reçu en naissant la connoissance de l'avenir, avec le pouvoir de changer de corps ou de prendre toutes les formes qu'il voudroit. Comme on accouroit de toutes part pour le consulter, il se déroboit aux yeux; et quand il étoit découvert, il avoit recours à mille métamorphoses pour éluder l'importunité pressante des curieux. Plus il étoit léger, souple et versatile pour éblouir ou effrayer, plus on devoit redoubler d'efforts et de fermeté pour le retenir : alors, épuisé de fatigues, il revenoit à sa première figure et satisfaisoit le désir des consultans. Il parut comme un spectre devant ses enfans Thmolus et Télégone, géans d'une atrocité inouïe, qu'il avoit eus de sa femme Toronne, et les épouvanta si fort qu'il les corrigea de leur cruauté... On a donné diverses explications à la fable de Prothée, dont aucune n'est satisfaisante.

† PROTOGÈNE, peintre de Canne, ville située sur la côte de Rhodes, florissoit vers l'an 328 avant J. C. Il fut réduit par son indigence à *peindre* des vaisseaux. Aristote, dont il étoit l'intime ami, voulant le tirer de ce genre indigne de son pinceau, lui proposa les batailles d'Alexandre-le-Grand; mais Protogène crut ce travail au-dessus de ses forces. Apelles étant venu voir ce peintre, fut étonné de la gran-

deur de son talent; et indigné de ce que les Rhodiens n'en connoissoient pas le prix, il offrit d'acheter au prix de 50 talens, revenant à 270,000 f. de notre monnoie, l'un de ses *tableaux*. Cette proposition s'étant répandue dans le public, les compatriotes de Protogène ouvrirent les yeux sur son mérite et lui payèrent la valeur de ses ouvrages. Démétrius, ayant assiégé Rhodes, ne voulut point mettre le feu à un certain quartier de la place; quoique ce fût le seul moyen de s'en emparer, parce qu'il apprit que c'étoit en cet endroit que Protogène avoit son atelier. Le bruit des armes ne put distraire l'artiste; et comme le vainqueur lui en demanda la raison: « C'est que je sais, répondit-il, que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens et non aux arts. » Le *tableau* le plus célèbre de ce peintre, étoit l'*Ialyse*, chasseur fameux, qui passoit pour être un petit-fils du soleil et le fondateur de Rhodes. Il employa sept années à ce morceau; et pendant tout ce temps, il employa un régime de vie très-sobre, afin d'être plus capable de réussir. Cependant tant de précautions faillirent lui devenir inutiles: il s'agissoit de représenter dans ce tableau un chien tout haletant et la gueule pleine d'écume: depuis long-temps il y travailloit et n'en étoit jamais content; enfin, de dépit il jette dessus l'ouvrage l'éponge dont il s'étoit servi pour effacer. Le hasard, dit-on, fit ce que l'art n'avoit pu faire; l'écume fut représentée parfaitement, et l'animal ainsi rendu fit l'admiration des connoisseurs. Cette anecdote, au reste, quoique consacrée par l'histoire, a bien l'air d'une fable. Protogène *peignoit* avec beaucoup de vérité; il finissoit extrêmement ses ouvrages, et c'étoit même un défaut que lui reprochoit Apelles. On sait de quelle manière ces deux peintres célèbres firent connoissance. Apelles arrivé à Rhodes, il alla chez son confrère, et ne l'ayant point rencontré, il esquissa d'une touche légère et spirituelle une petite figure. Protogène de retour, ayant appris ce qui s'étoit passé, s'écria dans le transport de son admiration: *Ah! c'est Apelles*... et prenant à son tour le pinceau, fit sur les mêmes traits un contour plus correct et plus délicat. Apelles se sentit vaincu; mais ayant fait de nouveaux traits, Protogène les trouva si supérieurs aux siens, que, sans s'amuser inutilement à joûter contre un si redoutable rival, il courut dans la ville chercher Apelles, le trouva et contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime. Pline nous apprend que Protogène s'appliqua avec succès à la sculpture; et Quintilien, en cherchant à caractériser le mérite personnel de six peintres célèbres, loue la correction de Protogène, la facilité d'Antiphile, le mérite de la disposition dans Pamphilius et Mélanthus, le mérite et la fécondité des idées dans Théon de Samos, la grace et le génie dans Apelles.

PROTOGÉNIE (Mythol.), fille de Deucalion et de Pyrrha. Jupiter eut d'elle Ethlius qu'il plaça dans le ciel, d'où ce demi-dieu fut précipité dans les enfers pour avoir manqué de respect à Junon.

*PROTOSPATARIUS ou PROTO-SPATHARIUS (Théophile), anatomiste grec, vivoit, selon Fabricius, au commencement du 7e siècle, et, suivant d'autres, dans le 12e siècle. Il a *composé* cinq livres de la structure du

corps humain, dans lesquels il a fait entrer un excellent abrégé de l'ouvrage de Gallien sur l'usage des parties. Ses ouvrages ont été publiés en grec, à Paris, 1555, in-8° ; et on les trouve en grec et en latin, à la fin du 12e vol. de la bibliothèque grecque de Fabricius. Théophile a aussi donné des *Commentaires sur les Aphorismes d'Hippocrate*, et un *Traité des urines et des excrémens* en 17 chapitres. François Moret a donné une édition grecque et latine de ce dernier Traité, qu'il publia en 1608, in-folio, d'après un manuscrit de la bibliothèque du roi.

PROU (Jacques), sculpteur mort en 1706, à 51 ans. On a de lui une *Vénus* qui se voit dans les jardins de Versailles, et qui est appréciée par les artistes.

* PROVAGLIO (Barthélemi), architecte bolonnais, florissoit dans le 17e siécle. Il travailla non seulement dans sa patrie, mais encore dans plusieurs villes d'Italie, et fut un des gonfalonniers du peuple en 1662. Il mourut en 1672, après avoir publié *Uguagli, e misure delle varie monete*, Bologne, 1665.

PROVANCHÈRE (Siméon de), médecin français, né à Langres vers 1552, exerça sa profession à Sens, fut nommé par cette ville aux états généraux de 1614, et mourut en 1617. Il a publié, I. *Histoire d'un prodigieux enfant pétrifié*, 1582, in-8°. II. *Discours sur un enfant qui n'a bu ni mangé depuis trois ans*, Sens, 1612, in-8°. III. Il avoit mis en vers latins les *Quatrains de Pibrac* et les *Aphorismes d'Hippocrate*.

PROVENZALE (Marcel) peintre italien, né en 1575, a *peint* l'histoire et le portrait, et s'est rendu célèbre par des ouvrages en mosaïque, exécutés avec autant d'éclat que de goût.

PROVENZALIS (Jérôme), médecin de Clément VIII, puis archevêque de Sorrento, né à Naples, fit honneur à sa patrie par ses connoissances. Il mourut en 1612, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse. On a de lui un *Traité des sens*, en latin, Rome, 1597, in-4°, qui prouve que son siècle étoit plus avancé dans les notions de la physique qu'on ne le croit communément.

* PROVER (Philippe), né à Alexandrie en Italie, le 15 octobre 1727, mort à Paris le 20 août 1774, fut, dès l'âge de cinq ans, élevé par un de ses oncles, musicien célèbre de Crémone, qui, lui ayant trouvé de grandes dispositions pour le hautbois, fit étudier cet instrument au jeune Prover, et le rendit capable de bien remplir sa place dans un orchestre dès l'âge de douze ans. A dix-sept ans, son père, qui étoit bon compositeur, le rappela à Turin, et le fit recevoir de la musique du roi de Sardaigne. Quelques années après, il fit le voyage de Paris, débuta au concert spirituel, et réussit tellement qu'on parvint à le fixer dans la capitale. Entré à la musique du roi, il ne quitta cette place que pour se fixer auprès du prince de Conti qui l'honoroit de ses bontés, et chez lequel il termina sa carrière. Peu de professeurs ont joué aussi agréablement du hautbois que Prover, qui, de son temps, fut regardé comme un des premiers talens de l'Europe.

* PROVIDENCE (Mythol.). Elle avoit un temple dans l'île

de Délos. On la trouve représentée sous la figure d'une femme âgée et vénérable, tenant une corne d'abondance d'une main, et les yeux fixés sur un globe vers lequel elle étend une baguette qu'elle tient de l'autre main. Les Romains en avoient aussi fait une divinité, à laquelle ils donnoient pour compagnes les déesses Antevorta et Postvorta.

* PROUSTEAU (Guillaume), né à Tours le 26 mai 1626, d'un marchand de cette ville, étudia les humanités chez les jésuites, et ensuite à la Flèche, où il remporta tous les premiers prix. Le droit romain qu'il regardoit avec raison comme la source de la jurisprudence, le fixa tout entier : c'est là où il puisa ces grands principes qui lui servirent dans la suite à développer, avec tant de lumière, les endroits les plus obscurs de ces mêmes lois romaines. Il exerça les fonctions d'avocat à Orléans pendant quatre ans avec la plus grande distinction. Si Prousteau n'avoit fait qu'enseigner, sa réputation auroit presque entièrement cessé avec sa vie; mais il a laissé à la postérité une preuve certaine de sa science dans l'ouvrage intitulé : *Recitatio ad L. XXIII*, en 1684, in-4°. Ses autres ouvrages sont : I. Un Traité intitulé : *Jus canonicum in sacramentis*. II. *De verborum significatione*. III. *De diversis regulis juris*. IV. Des *Instituts du droit canon*, et des *Commentaires sur plusieurs titres du digeste et du code ;* de plus deux discours pour prouver combien les belles-lettres sont utiles et même nécessaires à un professeur, et sur l'utilité et l'origine des lois. Prousteau a fondé, en 1694, la bibliothèque publique d'Orléans, qui étoit considérée comme la plus riche après celle de Paris ; il y ajouta un fonds suffisant pour l'achat de livres, chaque année, et pour l'entretien d'un bibliothécaire; il déboursa des sommes considérables pour la construction intérieure de la bibliothèque. Prousteau avoit l'esprit vif et pénétrant ; jamais il ne se prévalut de ses vastes connoissances. Il mourut le 19 mars 1715, âgé de près de 89 ans.

* PROYART (l'abbé), ci-devant sous-préfet du collége du Puy, et long-temps préfet du collége Louis-le-Grand, de plusieurs académies françaises et étrangères, mort à Arras sa patrie, en 1808, a publié les ouvrages suivans. I. *L'Ecolier vertueux*, ou *Vie édifiante d'un écolier de l'université de Paris*, 3e édit. 1778, in-12. Ce petit *ouvrage* est adopté dans presque toutes les écoles. II. *Histoire de Loango, Kokongo et autres royaumes d'Afrique*, 1776, in-12. III. *Eloge du dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1779, in-8°, IV. *La Vie du dauphin, père de Louis XVI*, 1780, in-12. V. *La Vie du dauphin, père de Louis XV*, 1783, 2 vol. in-8°. On pourroit reprocher à l'auteur un peu de partialité. VI. *Histoire de Stanislas Ier, roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar*, Lyon, 1784, 2 v. in-12. VII. *De l'éducation publique, et des moyens d'en réaliser la réforme projetée dans la dernière assemblée générale du clergé de France*, 1785, in-12. VIII. La *Vie de L. F. G. d'Orléans de la Motte, évêque d'Amiens*, 1788, in-12 IX. Le *Modèle des jeunes gens dans la vie de Claude Le Pelletier de Soucy, étudiant en philosophie dans l'université de Paris*, 1789, in-12.

I. PRUDENCE (Mythol.),

Prudentia, divinité allégorique qu'on représente avec un miroir entouré d'un serpent, et quelquefois une lampe à la main.

† II. PRUDENCE (Aurelius Prudentius Clemens), né à Saragosse en Espagne l'an 348, et successivement avocat, magistrat, homme de guerre, se distingua dans toutes ces professions. Son mérite lui procura un emploi honorable à la cour de l'empereur Honorius; mais on ne connoît rien de plus particulier sur sa vie ou sa mort. On sait seulement que le préfet Symmaque ayant demandé à Valentinien II, au nom du sénat, le rétablissement de l'autel de la Victoire, et les revenus des temples païens que Gratien avoit confisqués, Prudence fit contre lui deux livres qui nous restent encore. Ils ont été traduits en vers italiens par le père Charles-Augustin Ansaldi dominicain, et imprimés à Venise en 1754. Prudence avoit composé un poème de la Création du Monde, sous le titre de l'*Hexameron*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. Ses ouvrages ont été imprimés par Aldus, à Venise, en 1502, in-4°, et cette édition a servi de modèle à celles qui ont été données depuis; il y en a eu une donnée à Hanau par Weitzius en 1613, *cum notis variorum*. Les meilleures éditions de ses poésies sont: celle d'Elzevir, in-12, 1667, à Amsterdam, avec les notes de Nicolas Heinsius; et celle de 1687, in-4°, à Paris, *ad usum delphini*, par les soins du père Chamillard, jésuite. Celle-ci est rare. La plus complette est celle de Parme, imprimée par Bodoni, 1789, 2 vol. grand in-4°. La Vie de Prudence est dans la plupart des éditions; mais on l'a omise dans celle de 1667. Ses poèmes sont, I. *Psychomachia* ou du Combat de l'Esprit. II. *Cathemerinon*, Hymnes pour tous les jours de fêtes des martyrs. III. *Apotheosis*, de la divinité contre les hérétiques. IV. *Hamartigenia*, de l'origine des péchés V. *Peri Stephanon* ou des couronnes des Martyrs, composé de quatorze hymnes. Le Clerc, célèbre critique protestant, a fait sur ce livre quelques observations qui méritent d'être accueillies. Il y a dans les vers de Prudence beaucoup de fautes de quantité, et l'orthodoxie n'y est pas toujours scrupuleusement gardée. Il faut cependant convenir qu'on rencontre dans ses ouvrages quelques morceaux où il règne du goût et de la délicatesse. Son Hymne sur les saints Innocens, *Salvete, flores Martyrum*, est de ce nombre. Quelques écrivains lui attribuent un *ouvrage* sur l'ancien et le nouveau testament; d'autres le lui contestent, sous le prétexte que cette production n'est pas aussi bien traitée et travaillée que ses autres ouvrages.

III. PRUDENCE *V*. GALINDON.

PRUSIAS, roi de Bithynie, étoit sur le point d'entrer dans la ligue d'Antiochus contre les Romains auxquels sa politique l'avoit rendu redoutable, lorsque le sénat l'en détacha par ses ambassadeurs. Il tourna ensuite ses armes contre Eumène, roi de Pergame, et le vainquit dans plusieurs occasions, par l'adresse et le courage d'Annibal, qui s'étoit réfugié chez lui. Il ternit entièrement l'éclat de ses victoires, par l'ingratitude dont il paya celui qui les avoit remportées. Les Romains lui ayant proposé de leur livrer ce héros, il alloit se souiller de cette criminelle bassesse,

lorsqu'Annibal s'empoisonna, 183 ans avant J. C., pour ne pas tomber entre les mains d'implacables ennemis. Ce lâche monarque se rendit à Rome, l'an 167, et alla au-devant des députés envoyés pour le recevoir, la tête rasée, avec le bonnet, l'habit et la chaussure des affranchis. « Voici, leur dit-il, un de vos serviteurs prêt à tout faire et à tout entreprendre pour vous. » Lorsqu'il parut devant le sénat assemblé, il baisa le seuil de la porte; appela les sénateurs des *Dieux*, et tint des discours qui auroient déshonoré un homme d'une condition servile. De retour dans ses états, il déclara la guerre à Attale, roi de Pergame, le vainquit, s'empara de sa capitale, et fut contraint par les Romains à rendre tout et à faire des réparations au vaincu. Cette paix conclue l'an 154 avant J. C., et l'extrême cruauté de Prusias, le rendirent l'exécration de ses sujets. Les peuples révoltés mirent sur le trône son fils Nicomède. Prusias, dès le commencement de la révolte, avoit mis son espérance dans les Romains; mais désespéré de ce qu'ils n'envoyoient que des ambassadeurs au lieu de soldats, il s'enfuit en Nicomédie, où il fut tué près de l'autel de Jupiter, l'an 148 avant l'ère chrétienne. Ce fut par son fils lui-même, si l'on en croit Tite-Live.

† PRYNNE (Guillaume), jurisconsulte anglais, né à Swainswich, près de Bath, en 1600, s'éleva avec violence contre les épiscopaux. Ils feignirent de mépriser ses invectives; mais Prynne ayant publié en 1633 son *Histrio-Mastix* ou *le Fouet des Histrions*, livre où il ne ménageoit ni les comédiens, ni ceux qui jouoient la comédie; les épiscopaux se servirent du crédit de la reine qui aimoit ces amusemens, pour le faire enfermer à la tour de Londres. La Chambre étoilée lui fit son procès; le livre fut condamné à être brûlé par la main du bourreau, et l'auteur à avoir les oreilles coupées. Un autre libelle qu'il publia en 1637, contre l'archevêque Laud, lui attira une pareille sentence, et on lui coupa quelque reste d'oreilles échappé au premier supplice qu'il avoit subi. Ce traitement le fit regarder par les presbytériens comme martyr de la bonne cause; ils obtinrent son élargissement en 1640, et Newport le nomma député de la chambre des communes dans le parlement assemblé contre le roi. Après avoir, pendant quelque temps, fait paroître beaucoup d'animosité contre ce prince, il rougit de sa frénésie et de celle des Anglais. Il s'en expliqua ouvertement, et Cromwel le fit mettre en prison. Il y composa un petit livre pour détourner le parlement de faire le procès au roi. Après la mort du protecteur, Charles II, dont Prynne avoit favorisé le rappel, donna la garde des archives de la cour de Londres à ce dernier, avec cinq cents livres sterling de pension. Il mourut à Lincoln's-inn, le 24 octobre 1669, âgé de 69 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, et qui se trouve dans un recueil de diverses pièces, qu'un royaliste fit imprimer en 1649, et qui a pour titre: *Sylloge variorum tractatuum*, imprimé en 1649; on a de lui, I. La *Vie des rois Jean II, Henri III, et Edouard I*, in-fol., en anglais. Il y défend le pouvoir suprême des rois, après l'avoir attaqué long-temps. II. L'*Histoire de Guillaume Laud*, archevêque de Cantorbéry, in-folio, en anglais. III. *Antiquæ constitutiones re-*

gni Anglici sub Joanne II, Henrico III et Eduardo I, circà Jurisdictionem ecclesiasticam, Londres, 1672, in-fol. Ce recueil, tiré des archives de la cour de Londres, est d'autant plus estimé qu'il n'est pas commun. IV. Plusieurs *Ouvrages* de théologie et de controverse, où il y a beaucoup d'érudition et peu de jugement. Voltaire peint l'auteur « comme un homme scrupuleux à outrance, qui se seroit cru damné s'il avoit porté un manteau court au lieu d'une soutane, et qui auroit voulu que la moitié des hommes eût massacré l'autre pour la gloire de Dieu et de la *propagandâ fide*. » Il y a du vrai dans ce portrait, quoique les traits en soient exagérés.

† PRZIBRAM (Jean), pasteur de la paroisse de Saint-Gilles de Prague, et professeur en théologie de l'université de cette ville, mort l'an 1447, eut un grand crédit parmi les hussites. Ayant abjuré leurs opinions, il écrivit contre eux un Traité, où il établit entre autres choses qu'*il n'est pas permis aux prêtres de porter les armes, ni de faire la guerre*; mais dans la *Profession de foi* qu'il dressa depuis sur la Trinité, à la tête de l'université, il montra que pour avoir abjuré le hussitisme, il n'en étoit pas plus catholique, ou qu'il étoit retourné à ses anciennes idées. On trouve ses Ouvrages dans l'*Histoire des Hussites de Cochlée*.

PRZISPOVIUS (Samuel), gentilhomme polonais, et conseiller de l'électeur de Brandebourg, suivit une partie des sentimens de Socin, dont il écrivit la *Vie* en latin, et fut chassé de la Pologne avec les autres partisans de Socin. Ses Ouvrages sont dans la *Bibliothèque des frères polonais*, 1656, 9 vol. in-fol. Il termina sa carrière en Prusse, en 1670, à 80 ans.

† PSALMANASAR (George), imposteur hardi, mort à Londres, en 1763, à l'âge d'environ 65 ans, naquit dans une des parties méridionales de la France. Après avoir fait ses études chez des moines, il se dégoûta du jargon de l'école, et entra en qualité de précepteur chez une dame, nouvelle Putiphar, qui trouvant en lui un autre Joseph, le chassa de chez elle. Il erra ensuite dans diverses provinces de France, où il joua tantôt le rôle de catholique-romain persécuté par un père protestant; tantôt celui de catholique irlandais persécuté par ses compatriotes. Ennuyé de ce rôle, il en imagine un autre. A l'aide de ce qu'il avoit lu et entendu raconter des peuples des Indes, il se fait un alphabet de caractères singuliers, s'exerce à parler un langage nouveau, et ayant arrangé dans sa tête un système de mœurs, de religion et de police extraordinaire, il se donne pour Japonois converti au christianisme; il parcourut ainsi quelques provinces d'Allemagne et de Flandre; mais ce nouveau masque ne réussissant pas, il fut contraint de se faire soldat dans un régiment écossais. Le chapelain de ce régiment, résolu de tirer parti pour lui-même des artifices de cet imposteur, entreprit d'en faire un prosélyte de l'église anglicane, et réussit avec une extrême facilité. Il l'employa ensuite à traduire, dans la prétendue langue japonoise, le catéchisme anglican. Le chapelain, après avoir raconté à l'évêque de Londres la fable du soi-disant Japonais comme une vérité, fit présent au prélat du manuscrit.

Celui-ci le fit placer comme une rareté dans sa bibliothèque, et récompensa le fourbe en lord curieux. Peu de temps après, Psalmanasar composa son fameux roman, intitulé, *Relation de l'île Formose*. Cette fable partagea les esprits pendant un temps, et on en fit des éditions en diverses langues. Nous en avons une en français, in-12, qui a été recherchée. Enfin, cet imposteur se mit à étudier, apprit les langues orientales, et se rendit si habile dans l'hébreu, qu'il fut au nombre de ces écrivains à qui nous devons une compilation savante, mais quelquefois informe, et mal digérée, d'une *Histoire universelle*, Amsterdam et Paris, 1770, 1792, 46 vol. in-4°. La plus grande partie de l'Histoire ancienne est de lui. Psalmanasar, après avoir passé ses dernières années dans la retraite et l'étude, finit par un trait de sincérité. Sur le point de mourir, il donna un manuscrit pour être publié après sa mort : c'est l'*Histoire* de sa vie, écrite en anglais, et imprimée à Londres en 1764, in-8°.

PSAMATHÉ (Mythol.), fille de Crotopus, roi d'Argos, épousa secrètement Apollon. Elle en eut un fils qu'elle cacha dans les bois, où il fut dévoré par des chiens. Apollon, irrité de la mort de l'enfant, envoya contre les Argiens le monstre Pœna, qui leur causa bien des alarmes. Psamathé fut révérée dans la suite comme une déesse. *Voy*. POENA.

PSAMMÉNITE, roi d'Egypte, monta sur le trône après Amasis son père, vers l'an 526 avant J. C. Cambyse lui déclara la guerre, l'attaqua devant Peluse, mit son armée en fuite et s'empara de la ville. Le vainqueur, profitant de la superstition des Egyptiens, avoit mis à la tête de son armée les animaux que ce peuple honoroit comme ses dieux; ce qui empêcha les Egyptiens de se défendre comme ils l'auroient pu. Psamménite fut défait dans un second combat; la ville de Memphis, où il s'étoit réfugié, fut assiégée et prise en fort peu de temps. Cambyse traita Psamménite avec douceur, et lui assigna un entretien honnête; mais ayant appris par ses agens que ce prince prenoit des mesures secrètes pour remonter sur le trône, il le fit mourir. Psamménite ne régna que six mois.

† PSAMMITIQUE *ou* PSAMMÉTIQUE, roi d'Egypte, né à Saïs, capitale de la Basse-Egypte, étoit fils de Bocchoris, qui fut tué par Sabacon, roi d'Ethiopie, lorsque celui-ci s'empara de l'Egypte. Il auroit eu le même sort que son père, s'il ne se fût sauvé en Syrie. Après la retraite de Sabacon, on rappela Psammitique, et il fut l'un des douze seigneurs égyptiens qui partagèrent entre eux le gouvernement d'Egypte. Ses collégues, jaloux de sa gloire et de ses richesses, le reléguèrent dans des marais voisins de la mer, où il vécut avec tranquillité jusqu'à une descente que des Ioniens et des Cariens firent dans ses états. Ayant trouvé le moyen de s'accommoder avec eux et de se les attacher, il les joignit à son armée, et livra à ses ennemis une grande bataille qu'il gagna près de Memphis, l'an 670 avant J. C. Par cette victoire, Psammitique devint maître de toute l'Egypte. Il donna des terres à habiter aux Grecs qui l'avoient secouru, ouvrit à leurs compatriotes l'accès de son pays, et se servit d'eux pour bannir de ses états la barbarie, pour y faire fleurir le commerce, et pour éle-

ver les jeunes Egyptiens dans la connoissance des arts et des sciences. On assure qu'il fut le premier roi d'Egypte qui introduisit l'usage de boire du vin en ce pays ; qu'il fit chercher les sources du Nil ; qu'il prit la ville d'Azoth, après un siége fameux qui dura 29 ans, et qu'il empêcha, par ses présens et par ses prières, une armée innombrable de Scythes de fondre dans son domaine. Il mourut vers l'an 616 avant J. C., et fut enterré à Saïs, dans le temple de Minerve. Nechao son fils lui succéda. Le mariage de Psammitique avec la fameuse Rodope est tout-à-fait dénué de vraisemblance. Le seul récit de cette aventure en démontre le ridicule. Un jour que cette courtisanne se baignoit, un aigle fondit sur ses habits, enleva une de ses mules, la porta à Memphis, où il la laissa tomber sur les genoux de Psammitique, qui rendoit alors la justice à son peuple. Ce prince, plus charmé encore que surpris, et jugeant, par le soulier, de la beauté de celle qui le portoit, fit chercher avec grand soin l'objet inconnu de son amour, et après en avoir fait l'heureuse découverte, lui fit partager sa couche et son trône. Voilà ce que raconte le trop crédule Hérodote.

PSAPHON (Mythol.), Lybien, qui, voulant se faire reconnoître pour un dieu, amassa un grand nombre d'oiseaux ; il leur apprit à répéter ces mots, *Psaphon est un grand dieu*. Quand il les crut assez instruits, il les lâcha sur des montagnes, qu'ils firent retentir de ces mots. Les habitans de Lybie, frappés de ce prétendu prodige, regardèrent Psaphon comme un dieu, et lui décernèrent les honneurs divins.

PSCHERNING, poète allemand, dont les *Odes* sont estimées dans sa patrie, vivoit à la fin du 17e siècle. Voilà tout ce que l'on sait de lui.

PSEAUME (Nicolas), fils d'un simple laboureur de Chaumont-sur-Aire, bourg du diocèse de Verdun, dut son élévation à un de ses oncles, abbé de Saint-Paul de Verdun, qui l'éleva avec soin, et lui résigna son abbaye en 1538. Il fut nommé abbé général de l'ordre de prémontrés; mais le cardinal de Pise, s'étant opposé à son installation, il partagea l'administration de l'ordre avec Josse Coquerel. Il fut pourvu de l'évêché de Verdun en 1548, par la résignation que lui en fit le cardinal Jean de Lorraine. Il assista, en cette qualité, au concile de Trente, et s'y distingua par son éloquence. On a de lui, I. Un *Journal* de ce qui s'est fait au concile de Trente; ouvrage curieux qui a été publié par le P. Hugo prémontré, dans son Recueil intitulé : *Sacræ antiquitatis monumenta*. II. Un écrit intitulé : *Préservatif contre le changement de religion*, Verdun, 1563, in-8°.; ouvrage qui conserva à l'Eglise quelques-uns de ses enfans, disposés à s'en séparer. Quelques écrivains lui attribuent la fameuse réponse : *Utinam ad galli cantum Petrus resipisceret!* mais le plus grand nombre la donne à Danès. (*Voy.* ce dernier mot). Pseaume mourut le 10 août 1575, dans sa ville épiscopale, emportant avec lui les regrets de ses ouailles.

PSELUS (Michel), auteur grec, sous le règne de l'empereur Constantin Ducas, qui le fit précepteur de son fils Michel Parapinace, laissa quelques ouvrages : I. *De quatuor mathematicis scientiis*, Basileæ, 1556, in-8°.

II. *De Lapidum virtutibus*, Tolosæ, 1615, in-8°. Leyde, 1745, in-8°. III. *De operatione dæmonum*, græco-latinè, Parisiis, 1623, in-8°., Kiloni, 1688, in-12; et dans la Bibliothèque des Pères. Ce Traité a été traduit en français par Gaulmin. IV. *De victûs ratione libri duo*, Bâle, 1529, in-8°., traduit par George Valla. Voyez *Synopsis legum*, *versibus græcis edita*, *cum latinâ interpretatione Fr. Bosqueti*, Paris, 1632, in-8°. Meermann l'a redonnée dans le tom. 1er de son *Thesaurus juris civilis et canonici*, et la plus correcte édition est celle de Louis-Henri Teneluk, qui a paru à Leipsick en 1789, in-8°. Psellus fut enveloppé dans la disgrace de Michel Parapinace, qui fut détrôné par Nicéphore Botoniate en 1078. On le dépouilla de ses biens, et on le relégua dans un monastère, où il mourut la même année.

PSYCHÉ (Mythol.), est un mot grec qui signifie *ame*. Les païens en avoient fait une divinité. Cupidon l'aima, et la fit transporter, par Zéphire, dans un lieu de délices, où elle demeura long-temps avec lui sans le connoître. Vénus, pour la punir d'avoir séduit son fils, la persécuta tant qu'elle la fit mourir. Jupiter lui rendit la vie, et lui donna l'immortalité en faveur de Cupidon. On la représente avec des aîles de papillon aux épaules, pour exprimer en quelque sorte la légèreté de l'ame; car le papillon en étoit le symbole et lorsqu'on peignoit un homme mort, on représentoit un papillon qui paroissoit être sorti de sa bouche et s'envoloit en l'air. Un superbe tableau de Gérard, exposé à Paris, dans l'un des derniers sallons, au commencement du 19e siècle, représente Psyché et l'Amour. Ce beau tableau dont M. Le breton est propriétaire, a été gravé. On a une tragédie-ballet de Psyché, par Molière, aidé par Pierre Corneille.

I. PTOLÉMÉE-LAGUS, *ou* SOTER, roi d'Egypte, fils d'Arsinoë, concubine de Philippe de Macédoine. Ce prince la maria dès qu'elle fut enceinte, à Lagus, homme de basse extraction, qui fut depuis l'un des gardes d'Alexandre-le-Grand. Ptolémée, élevé à la cour de ce conquérant, devint l'un de ses plus intimes favoris, et eut grande part à ses conquêtes. Après la mort d'Alexandre, dans la distribution qui fut faite de ses états, l'an 323 avant Jésus-Christ, Ptolémée eut l'Egypte en partage. Quoiqu'il ne prît point encore le titre de roi; c'est toutefois de ce temps qu'il faut compter les années de l'empire des nouveaux rois d'Egypte, surnommés *Lagides*. Le premier soin de Ptolémée fut de profiter des troubles de Cyrénaïque en Lybie pour s'en rendre maître. Perdiccas, régent du royaume de Macédoine, se préparoit en même-temps à marcher contre lui; mais la réputation que Ptolémée s'étoit faite par sa douceur, sa sagesse et son équité, attira beaucoup de monde dans son parti. Perdiccas fut vaincu et massacré par sa propre armée, qui offrit la régence de l'empire à son rival. Ptolémée refusa ce titre, qu'il regardoit comme plus dangereux qu'utile à ses intérêts. Pour s'assurer la possession de l'Egypte par la conquête des provinces voisines, il se rendit maître de la Célésyrie et de la Phénicie par ses généraux, entra dans la Judée, prit Jérusalem, et emmena 100,000 captifs en Egypte, du nom-

bre desquels il en choisit 30,000 à qui il donna la garde des places les plus importantes de ses états. Il invita aussi les Juifs à venir s'établir dans Alexandrie pour achever de la peupler, et leur accorda le droit de bourgeoisie. Il passa ensuite dans l'île de Chypre, et s'en rendit maître. De là il alla mettre le siége devant Gaza, défendue par Démétrius, sur lequel il remporta une victoire signalée. Le vainqueur donna non-seulement au vaincu la permission de faire enterrer ses morts; mais il ne garda aucun prisonnier, et lui renvoya tous ses bagages sans rançon. Cette victoire mit Ptolémée en possession de la Phénicie et de la Syrie. (*Voyez* II. LAMIE). Tyr et Sidon rentrèrent sous son obéissance. Cependant Démétrius leva de nouvelles troupes, et de concert avec son père Antigone, porta la guerre en Egypte, qu'il fut bientôt forcé d'abandonner. Désespéré d'avoir échoué dans son entreprise, il assiégea Rhodes que Ptolémée secourut. Les Rhodiens, pénétrés de reconnoissance, donnèrent, à leur libérateur, le surnom de *Soter* ou de *Sauveur*. Après plusieurs autres tentatives de Démétrius, Ptolémée, resta paisible possesseur d'un grand nombres d'états, et nomma, pour son successeur, Ptolémée-Philadelphe, qu'il plaça lui-même sur le trône. Il mourut quelque temps après, l'an285, avant Jésus-Christ, à 92 ans. Ce roi avoit établi, à Alexandrie, une académie, appelée *Muséon*. Les savans qui la composoient, s'adonnoient à la philosophie, et faisoient aussi des recherches sur toutes les autres sciences : c'est encore lui qui jeta les premiers fondemens d'une bibliothèque qui fut augmentée par son fils, Ptol. Philadelphe et ses successeurs, principalement Ptol. Evergete, ce qui mérita, à la ville d'Alexandrie, où elle fut établie, le nom de *Mère des Livres*. Renfermée dans un édifice d'une vaste étendue, à l'est du grand port, elle devint la proie des flammes, lorsque Jules César assiégeoit cette ville. C'est donc à tort que l'opinion vulgaire fait brûler la bibliothèque des Ptolémées au 7e siècle par le calife Omar. Ptolémée ne se borna point à protéger les lettres, il les cultiva : il avoit composé une *Vie d'Alexandre*, fort estimée des anciens, mais que nous n'avons plus. Arrien s'en est beaucoup servi; elle se trouve peu citée par les anciens. On peut dire de ce roi, qu'il régna en père, vécut en sage, et combattit en héros. Sous son regne, fut élevée la fameuse tour du fanal de l'île de Pharos, construite de marbre blanc, ou, selon Pline, de pierres blanches, mise au nombre des sept merveilles du monde. On y entretenoit un feu continuel pour guider les navigateurs.

II. PTOLÉMÉE-PHILADELPHE, fils du précédent succéda l'an 285 avant J.-C. à son père, qui de son vivant, l'avoit déjà associé à l'empire. Il fut surnommé *Philadelphe*, amateur de ses frères, par antiphrase, parce qu'il en avoit fait mourir deux. Ptolémée chercha l'amitié des Romains, qui lui envoyèrent des ambassadeurs pour conclure un traité d'alliance. Il donna une couronne d'or à chacun des députés; ils en ornèrent ses statues. Flatté de cette politesse généreuse, Philadelphe leur fit de magnifiques présens, qu'ils portèrent au trésor public, à leur retour à Rome. Cependant il s'élevoit plusieurs rebelles en Egypte.

Magés, frère utérin du roi, trama une conspiration contre lui; mais elle fut bientôt éteinte par la mort du coupable. Quatre mille Gaulois méditoient en même temps la conquête de l'Egypte. Ptolémée sut conduire les conjurés dans une île du Nil, où ces barbares, investis de tous côtés, périrent par leur propre fureur ou par la faim. Tranquille après ces agitations passagères, il travailla à attirer dans son royaume le commerce maritime. Dans ce dessein, il bâtit, sur la côte occidentale de la mer Rouge, une ville, à laquelle il donna le nom de sa mère Bérénice; mais ce port n'étant pas commode, on se servoit de celui de Myros-Hormos, qui n'en étoit pas éloigné. C'étoit là que venoient aborder les richesses de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Ethiopie; et pour faciliter les transports des marchandises, on construisit un canal, depuis le Nil dont il tiroit ses eaux, jusqu'au port de Myros-Hormos. Ptolémée fit équiper deux flottes, l'une dans la Mer Rouge, et l'autre dans la Méditerranée, et par ce moyen il s'assura tout le commerce du Levant et du Couchant. Antiochus de Théos, roi de Syrie, marcha contre Ptolémée, avec toutes les forces de Babylone et de l'Orient; mais les troubles élevés dans ses états le forcèrent à faire la paix. Les conditions du traité furent, que le roi de Syrie répudieroit Laodice, sa femme et sa sœur; qu'il épouseroit Bérénice, fille de Ptolémée; et que déshéritant ses enfans du premier lit, il assureroit la couronne à ceux qui naîtroient de ce mariage. L'alliance des deux rois fut conclue à ces conditions, et Ptolémée, malgré son grand âge et ses infirmités, conduisit lui-même la princesse jusqu'à Seleucie, port de mer proche l'embouchure de l'Oronte rivière de Syrie, où Antiochus la vint recevoir. Ptolémée, dans le séjour qu'il fit en Syrie, fut frappé d'admiration pour une magnifique statue de Diane, et l'obtint d'Antiochus; mais à peine cette statue fut-elle transportée à Alexandrie, qu'Arsinoé femme de Ptolémée, tomba malade. Cette reine crut voir en songe Diane elle-même qui se plaignoit d'avoir été ainsi enlevée de son temple. Le roi voulant guérir l'esprit inquiet de la reine, renvoya la statue en Syrie. La mort de cette princesse, arrivée peu de temps après, accabla Ptolémée de douleur; ce monarque l'avoit aimée constamment. Il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, et lui rendit, après sa mort, tous les honneurs qu'il put imaginer. Il avoit entre autres, formé le projet d'élever à sa mémoire un temple, dont la voûte devoit être revêtue d'aimant, pour y tenir la statue d'Arsinoé suspendue en l'air; mais la mort de Dinocrate fameux architecte, qui avoit donné le dessin de ce temple, en empêcha l'exécution. Ptolémée-Philadelphe ne survécut pas longtemps à sa chère Arsinoé; il mourut dans la 64e année de son âge, l'an 246 avant J.-C. Philadelphe se rendit en quelque sorte, le bienfaiteur de l'univers, et enrichit ses états par les avantages qu'il procura au commerce. Son goût dominant étoit pour les sciences et pour les arts : le mérite en tout genre eut part à ses bienfaits. Il avoit à sa cour plusieurs savans et plusieurs poètes illustres, tels que Euclide (Voyez ce mot), Lycophron, Callimaque, Théocrite. Ce prince enrichit la bibliothèque d'Alexandrie,

formée par son père, des livres les plus rares et les plus curieux qu'il put trouver dans toutes les parties du monde connu. Lorsqu'il mourut, elle étoit composée de 200,000 volumes, et ses successeurs l'augmentèrent jusqu'au nombre de 700,000. Ptolémée fit plus pour sa gloire que ces fameux conquérans, qui ne laissent que leur nom après leur mort. Il encouragea les manufactures, et fit fleurir le commerce d'Egypte, qui n'a fait que s'accroître par la succession des siècles, en servant de lien entre l'Orient et l'Occident. Aussi, comme le remarque Rollin, « on doit regarder ce prince comme le bienfaiteur, non-seulement de son royaume, mais du genre humain et de toute la postérité. » On dit que ce fut sous ce Ptolémée que fut faite la version grecque des livres de l'Ancien Testament, connue sous le nom de *Version des Septante*. Ce roi écrivit, à ce que prétendent quelques historiens grecs, au grand-prêtre Eléazar, pour le prier de lui envoyer le livre de la loi, avec des traducteurs capables de le rendre d'hebreu en grec. Eleazar, sensible à la générosité du roi, fit partir aussitôt six anciens de chaque tribu, qui après 72 jours de travail, terminèrent cet ouvrage. Ptolémée témoigna sa satisfaction aux interprètes, et les renvoya en Judée avec les plus riches présens pour eux, pour le grand-prêtre et pour le temple. C'est là ce qu'on appelle la *Version des Septante*. L'auteur de ce récit, qui porte le faux nom d'Aristée, est un juif helléniste, qui écrivoit longtemps après le regne de Ptolémée, où l'on suppose qu'a été faite la *Version des Septante*, et qui, pour mieux déguiser sa fable, avoit emprunté le nom d'Aristée, prétendu garde de Ptolémée. Tout ce qu'il y a de vrai dans cette histoire romanesque, c'est que, du temps de Ptolémée-Philadelphe, il se fit une traduction grecque des livres de Moïse à l'usage des synagogues d'Egypte, dont les Juifs n'entendoient plus la langue sainte ; mais on ne sait précisément, ni le temps où elle fut faite, ni le nom des auteurs.

III. PTOLÉMÉE - ÉVERGÈTE, fils et successeur du précédent, monté sur le trône 246 ans avant Jésus-Christ, tenta inutilement de venger la mort de Bérénice sa sœur, mariée à Antiochus le dieu. Il se rendit maître de la Syrie et de la Cilicie, passa l'Euphrate, et soumit tout jusqu'au Tigre. Il étoit sur le point de faire la conquête de toutes les provinces de l'empire, lorsqu'une révolte l'obligea de revenir dans ses états. Le vainqueur emporta avec lui des richesses immenses, et plus de deux mille cinq cents statues, dont la plus grande partie avoit été enlevée dans les temples d'Égypte, lorsque Cambyse en avoit fait la conquête. Les Égyptiens charmés de revoir leurs dieux, depuis long-temps captifs chez une nation étrangère, lui donnèrent par reconnoissance le nom d'*Evergète*, c'est-à-dire, *Bienfaisant*. Il eut ensuite un démêlé avec les Juifs. Le grand-prêtre Onias II, homme avare et de peu d'esprit, refusa de payer le tribut de vingt talens d'argent, que ses prédécesseurs payoient aux rois d'Égypte, comme un hommage qu'ils faisoient à cette couronne. Évergète irrité de ce refus, envoya sommer les Juifs de le satisfaire, avec menace d'envoyer des troupes qui les chasseroient du pays, et

le partageroient entre elles. Les Juifs alloient éprouver les derniers malheurs, si Joseph, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par son esprit et sa prudence. La fin du règne de Ptolémée fournit peu d'événemens. Ce prince, profitant des douceurs de la paix, fit fleurir les sciences et augmenta la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il fut le dernier des rois d'Égypte qui goûtèrent le plaisir de faire des heureux. Sa mort, arrivée l'an 221 avant Jésus-Christ, fit couler bien des larmes. *V.* Conon, n° II.

† IV. PTOLÉMÉE-Philopator, roi d'Égypte, ainsi nommé par dérision, parce qu'on l'accusa d'avoir empoisonné Ptolémée-Evergète, son père, auquel il succéda l'an 221 avant Jésus-Christ, fut un monstre de cruauté. Il se défit de sa mère, de son frère, de sa sœur et de sa femme. Adonné aux passions les plus brutales, il fit régner avec lui la licence et la débauche; ce qui lui fit donner le surnom de *Tryphon*. Antiochus, roi de Syrie, lui ayant déclaré la guerre, il marcha contre lui à la tête d'une puissante armée, et alla camper dans les plaines de Raphia; Théodore, officier du monarque syrien, voulant terminer la guerre par un coup hardi, pénètre dans le camp des Egyptiens, entre dans la tente de Ptolémée, et tue son médecin, qu'il prend pour ce prince. Cette hardiesse hâta la bataille. Antiochus fut vaincu, et obtint la paix; mais la victoire fit rentrer la Célésyrie et la Palestine sous la domination de Ptolémée. Le vainqueur parcourut alors les provinces conquises par ses armes. Il entra dans Jérusalem, et alla au temple; mais voulant pénétrer jusques dans le sanctuaire malgré l'opposition des Juifs, il fut, dit-on, arrêté par la main de Dieu. De retour en Egypte, il voulut se venger de cet affront, ordonna qu'on exposât un grand nombre de Juifs dans la place destinée à la course des éléphans, pour les faire écraser sous les pieds de ces animaux, qui tournèrent leur fureur contre les spectateurs. Ce prodige calma la colère de Ptolémée, et depuis, dit-on, il combla la nation juive de bienfaits. Il signala ensuite sa magnificence envers les Rhodiens désolés par un horrible tremblement de terre. Les dernières années de son règne furent marquées par une ambassade de la part des Athéniens, et par le renouvellement de l'alliance avec les Romains. Il mourut l'an 204 avant Jésus-Christ, usé de débauches et accablé de malédictions, après un règne licencieux et cruel. Les femmes tinrent le sceptre pendant tout ce règne, et l'état n'en fut pas gouverné avec plus de douceur.

V. PTOLÉMÉE - Épiphane, monta sur le trône d'Egypte à l'âge de quatre ans, après la mort de son père Ptolémée - Philopator, l'an 204 avant Jésus-Christ. Il courut de grands dangers durant sa minorité, de la part de ceux qui avoient le soin de sa tutelle; il fut redevable de sa couronne à la fidélité de ses sujets, et à la protection des Romains; car Antiochus-le-Grand, voulant profiter de la foiblesse de l'âge de ce prince pour s'emparer de ses états, envahit la Syrie et la Palestine, que les généraux de Ptolémée reprirent quelque temps après. Mais l'année suivante, le roi de Syrie ayant battu l'armée des

Egyptiens, conquit de nouveau la Célésyrie et la Palestine. Les Juifs s'empressant de lui porter les clefs de toutes leurs villes, l'aidèrent encore à chasser les garnisons des Egyptiens. Ils lui demeurèrent attachés jusqu'à ce qu'ils retournèrent sous l'obéissance du roi d'Egypte, par le mariage de ce prince avec Cléopâtre, fille d'Antiochus, qui céda les deux provinces contestées pour la dot de la princesse. Ptolémée ayant été déclaré majeur, fut placé sur le trône avec beaucoup de magnificence, et honoré du surnom d'*Epiphane*, c'est-à-dire *illustre*; surnom qu'il ne mérita pas long-tems. Dès qu'il fut roi, il s'abandonna aux déréglemens les plus infâmes. Aristomène, son tuteur, son conseil et son soutien, homme d'un esprit éclairé, d'une ame pleine de noblesse, fut empoisonné par ses ordres. L'Egypte ne fut plus qu'un chaos. L'humeur féroce du souverain souleva plusieurs villes. Celle de Licopolis éclata la première, et fut forcée de se rendre. Ptolémée chargea Polycrate, grand ministre et général, de réduire les autres rebelles, et ce héros les eut bientôt fait rentrer dans le devoir. Quatre des principaux conjurés furent chargés d'aller renouveler à Alexandrie leur serment de fidélité. Le roi avoit promis de leur pardonner; mais à peine furent-ils arrivés, qu'il les fit attacher nus à son char, et après les avoir traînés dans toute la ville, il les envoya au supplice. Ce monstre ne survécut pas long-temps à cette barbarie. Ayant conçu le dessein de faire la guerre au roi de Syrie, on lui demanda où il prendroit l'argent nécessaire pour cette expédition? « Il répondit que ses amis étoient son argent. » Les principaux de la cour, conclurent de cette réponse ambigue, que le roi en vouloit à leurs biens et même à leurs personnes, et le firent empoisonner l'an 180 avant Jésus-Christ.

VI. PTOLÉMÉE-PHILOMÉTOR, ainsi nommé par ironie, parce qu'il détestoit Cléopâtre, sa mère, monta sur le trône d'Egypte après la mort de Ptolémée-Epiphane son père, l'an 180 avant Jésus Christ. C'est sous le règne de ce prince que fut bâti par Onias le temple surnommé *Onion*, et que s'éleva la fameuse dispute entre les Juifs et les Samaritains d'Alexandrie. Les premiers soutenoient que le temple de Jérusalem étoit le seul où Dieu devoit être honoré selon la loi de Moïse; et les Samaritains prétendoient au contraire que c'étoit celui de Garizim. L'affaire fut plaidée devant Philométor et son conseil, qui décida en faveur des Juifs. Ce prince mourut l'an 146 avant J. C., entre les mains des médecins, qui vouloient faire sur lui l'opération du trépan, pour le guérir d'une blessure qu'il avoit reçue à la tête dans une bataille qu'il gagna contre Alexandre Balas, roi de Syrie.

VII. PTOLÉMÉE-PHISCON, ou le ventru, avoit d'abord régné quelque temps avec son frère Philométor. Après la mort de ce dernier, il s'empara du trône d'Egypte, l'an 146 avant Jésus-Christ, au préjudice de la veuve et du fils de son frère. Ceux-ci soutenus par une petite armée de Juifs, marchèrent sur Alexandrie pour le combattre; mais un ambassadeur romain qui se trouvoit alors dans cette ville, amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouse-

roit Cléopâtre, veuve de son frère, dont le fils seroit déclaré héritier de la couronne, et qu'en attendant Physcon en jouiroit toute sa vie. Leur mariage ayant été conclu, Physcon fut reconnu roi, et le jour même des noces, tua le jeune prince entre les bras de sa mère. Ses vices et ses cruautés excitèrent une indignation générale. On conspira contre lui, et il eût été détrôné sans la prudence d'Hyeras, son premier ministre. Enfin sa tyrannie vint à un tel excès, que les habitans d'Alexandrie se réfugièrent dans les pays étrangers, et laissèrent la ville presque déserte. Pour repeupler cette ville, il fallut accorder de grands priviléges à ceux qui voulurent s'y établir; mais peu d'hommes eurent ce courage. Parmi les réfugiés d'Alexandrie il y eut beaucoup de grammairiens, de philosophes, de géomètres, de médecins, de musiciens et d'artistes, qui portèrent le goût des sciences et des beaux arts dans l'Asie mineure et dans les îles voisines. Les nouveaux habitans d'Alexandrie y brisèrent ses statues. Ptolémée croyant que Cléopâtre qu'il venoit de répudier étoit auteur de cette action, fit tuer Memphitis son fils et le sien, jeune prince de grande espérance; il ordonna ensuite qu'on coupât son corps en morceaux, et envoya ce fatal présent à Cléopâtre, le jour même de la naissance de cette princesse. Un si affreux spectacle inspira l'horreur qu'il méritoit. On leva contre le tyran une puissante armée, dont la reine donna le commandement à Marsyas; mais elle fut vaincue. Ptolémée, après cette victoire, voulut assurer la couronne à l'aîné de ses fils, qu'il avoit eu de sa dernière femme; et dans ce dessein, le maria à Cléopâtre, sa fille, suivant la coutume du pays, où le roi et la reine devoient être frère et sœur, mari et femme. Il mourut l'année d'après, l'an 116 avant J. C., souillé de tous les vices et surnommé *Cacourgète*, c'est-à-dire, malfaisant.

VIII. PTOLÉMÉE-LATHUR, ainsi appelé à cause d'un poireau qu'il avoit au nez, eut à peine succédé à son pére Physcon l'an 116 avant Jésus-Christ, que Cléopâtre sa mère, soutenue des forces d'Alexandre-Jannée roi des Juifs, le chassa du trône pour mettre à sa place Ptolémée-Alexandre son frère, et le força de se retirer en Chypre. Ptolémée pour se venger du monarque juif, entra dans son royaume; et après avoir emporté Azoth, livra bataille à ce prince qu'il rencontra près d'Azoph sur le Jourdain. La victoire fut longtemps disputée, mais enfin Lathur rompit l'armée des Juifs et en fit un grand carnage; cinquante mille restèrent sur la place, et le vainqueur s'étant répandu dans les bourgs, fit égorger les femmes et les enfans, et les fit jeter dans des chaudières bouillantes, pour inspirer plus de terreur à l'ennemi. Lathur ayant tenté en vain de rentrer en Egypte, se retira dans l'île de Chypre; mais il fut rappelé après la mort de Ptolémée-Alexandre, que tua un pilote, l'an 80 avant l'ère vulgaire. Il mourut l'an 88.

IX. PTOLÉMÉE-AULÈTES, c'est-à-dire, joueur de flûte, fils naturel de Ptolémée-Lathur, monta sur le trône d'Egypte l'an 73 avant J. C., après Alexandre III. Pour s'y affermir, il donna à César six mille talens: mais les levées extraordinaires dont il surchargeoit son peuple, la lâche

indifférence avec laquelle il laissa le peuple romain s'emparer de l'île de Chypre, ses crimes et ses débauches irritèrent les Alexandrins à un tel point, qu'on déclara Bérénice, l'aînée de ses enfans, reine à sa place. Aulètes aborda à l'île de Rhodes, où Caton étoit depuis plusieurs jours. Le roi le fit avertir de son arrivée; mais le fier sénateur attendit qu'il vînt le trouver; et sans daigner se lever, il le blâma ouvertement de ce qu'il abandonnoit ses états, pour devenir le client et le jouet des grands de Rome; il lui conseilla de retourner en Egypte, et offrit de l'accompagner pour être médiateur entre lui et ses sujets. Ptolémée méprisa ces sages conseils, et continua sa route vers Rome, où il comptoit trouver du secours pour rentrer en Egypte. Les Alexandrins craignant que le séjour de Ptolémée auprès des Romains n'eût pour eux des suites funestes, envoyèrent cent des plus notables de la ville, afin de justifier dans le sénat leur conduite, et d'exposer les excès et les vexations de Ptolémée. Mais ce prince fit égorger la plus grande partie de ces députés, et gagna les autres par des présens. Cependant ses affaires traînoient en longueur. Les intrigues de ses ennemis et un prétendu oracle de la Sibylle, directement contraire à ses intérêts, lui ôtèrent l'espérance de régner de nouveau en Egypte. Il se retira dans le temple de Diane à Ephèse. Bérénice sa fille avoit épousé Archélaüs pontife de Comane dans le Pont, avec lequel elle partagea son trône; mais Ptolémée ayant été rétabli par Gabinius, lieutenant de Pompée, fit mourir sa fille, mourut lui-même peu de temps après, l'an 51 avant J. C. Par son testament il donna la couronne aux aînés des deux sexes, et ordonna le mariage entre le frère et la sœur, selon la coutume du pays; et comme l'un et l'autre étoient fort jeunes, il les mit sous la protection du sénat romain. Pour célébrer la victoire navale qu'avoit remportée Gabinius sur la flotte de Bérénice en même temps que le retour dans ses états, Ptolémée fit frapper une médaille d'or, où il porte la couronne rayonnée et le trident de Neptune, pour prouver sa victoire sur mer, suivant l'usage de ses prédécesseurs.

X. PTOLÉMÉE DENYS, *ou* Bacchus, roi d'Égypte, succéda à son père Aulètes avec sa sœur Cléopâtre, l'an 51 avant J. C. Ce fut lui qui, par le conseil de Théodote son gouverneur, et d'Achillas, général de son armée, eût la cruauté de faire mourir Pompée son bienfaiteur, après la bataille de Pharsale. Il ne fut pas plus fidelle à César, il lui dressa des embûches à son arrivée dans Alexandrie; mais ce héros en triompha; vaincu par lui, Ptolémée se noya dans le Nil, en fuyant, l'an 46 avant J. C.

XI. PTOLÉMÉE MENNEUS, roi de Chalcide, vers l'an 30 avant Jésus-Christ, fit alliance avec Alexandre, fils d'Aristobule, prince des Juifs. Après la mort de son allié occasionnée par Scipion, il envoya Philippion, son fils, offrir à Alexandra, sœur du malheureux Alexandre, une retraite honorable dans ses états. Mais s'étant apperçu que Philippion avoit conçu de l'amour pour la princesse, il le tua de sa propre main, et contraignit Alexandra de recevoir sa main encore fumante du sang de son fils.

XII. PTOLÉMÉE-MACRON,

fils de Borymène, avoit reçu de Philométor le gouvernement de l'île de Chypre. Il livra ensuite cette île à Antiochus-Epiphane, qui lui donna le commandement des troupes qu'il avoit dans la Phénicie et la Célésyrie. Après la mort d'Epiphane, ses amis le noircirent dans l'esprit du jeune Eupator, en le représentant comme protecteur des Juifs. et le forcèrent de s'empoisonner.

XIII. PTOLÉMÉE, fils d'Abobi, gendre de Simon Macchabée, gouverneur du château de Doch et de la plaine de Jéricho, conçut le barbare dessein de se défaire de son beau-père et de ses beaux-frères, pour s'emparer seul du gouvernement de la Judée. Simon qui étoit alors occupé à visiter les places de son état, arriva à Jéricho, l'an 135 avant J. C., avec sa femme et ses fils Mathatias et Judas, et alla loger chez son gendre au château de Doch. Ptolémée, au milieu d'un festin qu'il leur donna, fit entrer dans la salle des gens apostés qui tuèrent Simon et quelques-uns des siens, et retinrent prisonniers sa belle-mère et ses deux fils. Aussitôt il manda ce qu'il avoit fait à Antiochus Sidètes; et le pria de lui donner du secours pour délivrer le pays du joug des Macchabées. Il envoya en même temps des gens à Gazara pour tuer Jean Hyrcan dernier fils de Simon; et d'autres à Jérusalem, avec ordre de se saisir de la montagne du Temple; mais Hyrcan averti à temps, se mit en défense et se sauva à Jérusalem : il quitta ensuite cette ville dont il fit bien fermer les portes, et vint assiéger Ptolémée dans son château. Ce barbare lui fit lever le siége en faisant déchirer à coups de fouet sa mère et ses frères; il les fit ensuite mourir, et s'enfuit auprès de Zénon, tyran de Philadelphie.

† XIV. PTOLÉMÉE (Claude), mathématicien de Péluse, surnommé par les Grecs, *très-divin*, *très-sage*, né à Ptolémaïde en Égypte, vécut à Alexandrie, vers l'an 130 de l'ère chrétienne, sous les empereurs Adrien et Antonin. Il a fait un grand nombre de découvertes importantes pour l'astronomie. C'est lui qui a reconnu le premier, celle des inégalités du mouvement de la lune, que l'on nomme l'*érection*. Dans les premières idées que les hommes se sont faites du mouvement des astres, ils ont dû d'abord le supposer uniforme et circulaire; c'étoit l'hypothèse la plus simple que l'on pût imaginer. Mais, en observant avec plus de soin, on a pu bientôt s'apercevoir qu'elle ne suffisoit pas à représenter les positions des astres, qui vont tantôt plus lentement, tantôt plus vîte, et qui se trouvent dans certains temps plus près de la terre, dans d'autres plus loin. On a donc été obligé de former de nouvelles hypothèses pour expliquer complètement les variations. C'est l'objet de tous les systèmes astronomiques. Ptolémée en avoit imaginé un très-ingénieux, qui a été long-temps adopté. Il traçoit autour de la terre une première circonférence, sur laquelle il faisoit mouvoir le centre d'une autre circonférence, sur celle-ci le centre d'une troisième et ainsi de suite jusqu'à une dernière circonférence sur laquelle il plaçoit l'astre dont il vouloit représenter le mouvement. En multipliant suffisamment ces cercles, en variant convenablement leurs rayons, on parvient à suivre et à imiter toutes les irré-

gularités de l'astre. Mais cette hypothèse assez compliquée ne suffit pas aussi-bien à représenter les variations de distance. Cet inconvénient étoit moins sensible du temps de Ptolémée, où l'on n'avoit que très-peu de moyens d'apprécier et même d'apercevoir ces variations ; aussi régnoit-il alors une grande incertitude sur le rang qu'il falloit donner dans le ciel aux différens corps célestes, sur l'éloignement de la terre où il falloit les placer, et sur-tout sur le centre autour duquel ils devoient exécuter leurs révolutions. Toutes ces choses sont maintenant bien connues, et l'on sait, avec la plus grande certitude, que la terre et tous les corps qui composent notre système planétaire tournent autour du soleil; mais il n'en étoit pas de même alors. Ptolémée adopta l'opinion vulgaire qui plaçoit la terre au centre du monde; il ne connut pas, ou il n'apprécia point les découvertes des Egyptiens sur les vrais mouvemens de Mercure et de Vénus autour du soleil, non plus que les idées justes et grandes exposées par Pythagore sur l'arrangement de l'univers, idées qui, s'il les eût suivies, l'eussent conduit dès-lors à la connoissance du véritable système du monde. Ptolémée donna une exposition complète de son système dans un grand ouvrage intitulé : *Almageste* ou *Compositio magna*, dans lequel il rassembla toutes les connoissances astronomiques de son temps, et qui est un des plus précieux monumens de l'antiquité. On trouve dans ce livre un catalogue des étoiles fixes, formé d'après les observations de l'auteur et celles d'Hypparque. On y compte 1022 étoiles, dont les longitudes et les latitudes sont déterminées. Cet ouvrage fut traduit en arabe et prit le nom d'*Almageste* par ordre du souverain, au lieu de son premier titre. Vers 1230, à l'invitation de Frédéric II, il fut traduit de l'arabe en latin, et il y en a eu depuis plusieurs autres traductions en cette dernière langue. Fabricius en cite une faite par Girard de Crémone, dans le 14e siècle, dont le manuscrit existe dans la bibliothèque du collége d'Allsouls à Oxford. Le texte grec de Ptolémée commença à se répandre en Europe dans le 15e siècle, et parut en premier lieu par les soins de Simon Grynaus, à Bâle, en 1538, in-fol., avec les commentaires de Théon, qui florissoit à Alexandrie sous le règne de Théodose l'ancien. Il y en a eu une traduction latine de de George Trapezuntius, aussi imprimée à Bâle en 1551, avec quelques autres ouvrages de Ptolémée; suivant Kepler c'étoit de cette édition que se servoit Tycho-Brahè. Cette entreprise eût suffi à elle seule pour occuper toute la vie d'un homme moins laborieux; Ptolémée n'y borna pas son activité. On a de lui beaucoup d'autres *ouvrages* sur diverses parties des mathématiques, sur l'astronomie, la chronologie et la musique, qui chez les anciens faisoit, comme on sait, partie des études des philosophes. Il a aussi composé un *Traité d'Optique* que l'on croyoit perdu, mais dont il existe une traduction latine manuscrite à la bibliothèque impériale. Enfin, un de ses ouvrages les plus utiles, est une *Géographie* en huit livres, dans laquelle il donne les diverses méthodes de projections propres à représenter le globe terrestre ou ses parties, et où il a fixé la position des lieux qui étoient

connus de son temps. C'est là que l'on voit, pour la première fois, les déterminations des lieux par longitude et latitude, procédé imaginé par Hipparque, et qui est devenu la base de toutes les cartes géographiques. La première édition de cette géographie est de Bologne, 1462, in-fol.; et la meilleure, celle de Bertius, 1619, in-fol., ornée de Tables par Ger. Mercator. On fait cas aussi de celle de Servet, Lyon, 1535, in-fol., aussi réimprimée avec des changemens et des retranchemens en 1541. On remarque que les cartes qui accompagnent la géographie de Ptolémée, n'ont pu être dressées ni par lui-même, ni sous ses yeux, au moins telles qu'elles sont. On ignore le temps précis où vivoit Agathodémon, auquel on les attribue quelquefois; mais il est incontestable que ces cartes ont été défigurées, soit par la négligence ou l'impéritie des copistes, soit par les corrections et les additions que chacun d'eux se permettoit. Quelques-unes de ces cartes offrent des positions inconnues du temps de Ptolémée, et ainsi elles ne peuvent faire connoître qu'incomplètement et fautivement son système géographique. Ptolémée, auteur de tant de travaux variés, a été pendant long-temps regardé comme le premier des astronomes; ses opinions ont régné après lui pendant quatorze siècles. Mais, lorsque son système fut renversé, et qu'on l'eût remplacé par des idées plus vraies de l'univers, on passa, comme cela n'est que trop ordinaire, d'une trop grande admiration à un injuste mépris. M. Laplace a réparé ce tort dans son grand ouvrage, qui est en quelque sorte l'*Almageste* de notre âge, et il a assigné à Ptolémée une place qu'on ne lui ôtera plus. On a encore de lui : *De Judiciis astrologicis; Planisphærium; harmonicorum libri tres*, 1682, in-4°. C'est Jean Wallis, mathématicien d'Oxford, qui le premier a publié dans cette édition le texte grec des Harmonica, promis par Meibomius; mais plus d'un siècle auparavant avoit déjà paru une version latine de cet ouvrage, par Ant. Herm. Jogara, avec les Harmonica d'Aristoxène, Venise, 1562. Le même Jogara avoit publié à Louvain, avec Joach. Camerarius, en 1546, le Traité *De Judiciis astrologicis*.

XV. PTOLÉMÉE, hérésiarque dans le deuxième siècle, disciple de Valentin, voulut faire une secte à part et ajouta plusieurs rêveries à celles de son maître. Il donnoit à Dieu deux femmes, l'Intelligence et la Volonté; et il ajoutoit que par elles il engendroit les autres Dieux; dans une lettre qu'il adressa à une certaine femme nommée *Flora*, on lit les sentimens de cet hérétique sur la loi de Moyse. Il croyoit que les Eons étoient des personnes substantielles, hors de Dieu; au lieu que Valentin les avoit renfermées dans la divinité, comme des mouvemens et des sentimens. Il soutenoit que la loi de Moïse n'étoit pas d'un seul auteur; qu'il y en avoit une partie de Dieu, l'autre de Moïse, et la troisième des Juifs : qu'elle contenoit aussi de trois sortes de préceptes; les uns entièrement bons comme le décalogue; d'autres mêlés de justice et d'injustice comme la loi du talion; et les troisièmes typiques et symboliques comme les lois cérémoniales. Il eut des sectateurs, qui furent nommés de son nom ptolémaïtes.

† XVI PTOLÉMÉE, dit *de Lucques*, parce que selon quelques écrivains, il étoit né dans cette ville au 14e siècle; et que selon d'autres, il y avoit fait un long séjour, embrassa l'ordre de Saint-Dominique. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'histoire profane et sacrée. Il dit dans un sermon prêché à Mantoue, que « Jésus-Christ avoit été formé dans le cœur de la sainte vierge et non dans ses entrailles. » Ses supérieurs lui imposèrent silence. Il se tut en chaire, mais non dans ses livres qui ne valent guère mieux que ses sermons. Les principaux sont, I. Des *Annales* en latin, depuis 1060 jusqu'en 1303. On les trouve dans la Bibliothèque des pères. II. Une *Chronique des papes et des empereurs*, dans la même langue, réimprimée à Lyon en 1719, in-4°.

* XVII. PTOLÉMÉE (Jean-Baptiste), né à Pistoie en Toscane, entra chez les jésuites, et fut fait malgré lui, cardinal par Clément XI. Cette dignité ne changea rien dans sa manière de vivre. Il continua de demeurer au collége romain, se contentant de deux petites chambres, et mangeant à la table commune. Il y mourut le 18 janvier 1726. Il passoit pour un des plus savans de l'Europe; et les divers ouvrages qu'il a publié, soutiennent cette opinion, sur-tout son *Cours de philosophie*, où l'on decouvre des vues vastes et hardies, qui donnent des explications aussi neuves que simples et fines.

PUBLICI (Aymond de), des comtes de PLOLSASCI, docteur en droit, co-seigneur de Publici, (*Publicianum*) près de Turin, après avoir rempli divers emplois, devint conseiller du grand conseil de Charles II, duc de Savoie, qui l'envoya comme ministre en différentes cours, à Rome et en France. Ce fut lui qu'il chargea en 1529, d'aller à Venise revendiquer ses droits à la couronne de Chypre. Il assista avec le duc de Savoie, à Bologne, au couronnement de Charles-Quint; l'année suivante il fut nommé président du sénat de Chambéri. Il conserva cette place jusqu'aux troubles de l'année 1536, qui l'obligèrent de se retirer chez lui. Accusé d'être favorable au parti du duc de Savoie; il fut arrêté et conduit dans le château de Turin en 1542. Son procès fut instruit, et il fut relégué à Montferrand en Auvergne. Après y avoir fait venir sa femme, ses enfans et sa bibliothèque, il exerça sa profession de jurisconsulte dans les siéges de Riom, de Clermont et de Monferrand. Il s'appliqua particulièrement à faire une *Conférence du droit écrit avec les Coutumes d'Auvergne*. Cet ouvrage plein d'une érudition superflue, est rempli de maximes ultramontaines.

PUBLICOLA. *Voyez* VALERIUS-PUBLICOLA.

I. PUBLIUS-SYRUS, fameux poète mimique, natif de Syrie, florissoit à Rome l'an 44 avant J. C. Il y fut amené esclave, et tomba entre les mains d'un maître nommé *Domitius*, qui l'éleva, avec soin et l'affranchit fort jeune. Syrus se distingua dans la poésie mimique. Ses talens lui méritèrent l'estime de Jules-César; il parut avec tant d'éclat sur le théâtre de Rome, qu'il effaça Laberius chevalier romain, dont les mimes étoient estimées.

On a de cet auteur un Recueil de *Sentences* en vers ïambes libres, rangés selon l'ordre alphabétique. La Bruyère y a puisé quelques-unes de ses maximes. Accarias de Sérionne l'a traduit en français, Paris, 1736, in-12. Les meilleures éditions sont celles de Tanneguy-le-Fèvre, et celle d'Havercamp, ornée de remarques, in-8°, Leyde, 1708, avec les Sentences de Sénèque. On les trouve aussi dans le Phèdre de Paris, 1729 et 1742, in-12.

† II. PUBLIUS, riche habitant de l'île de Méléda, reçut saint Paul et le défraya, lui et toute sa suite durant trois jours. Saint Paul guérit de la fièvre le père de Publius. Il se fit chrétien et fut le premier évêque de cette île.

† I. PUCCI (François), *Puccius*, d'une famille ancienne et noble de Florence, quitta l'église catholique pour embrasser le calvinisme. Il étoit alors à Lyon, de là il passa en Suisse, ensuite en Angleterre, puis en Pologne. Il rentra dans la communion catholique à Prague l'an 1595. Son inconstance le jeta encore dans le parti des novateurs. L'évêque de Saltzbourg l'ayant fait arrêter, l'envoya à Rome où il fut brûlé sur la fin du 16e siècle. Le principal dogme qu'on lui reprochoit, étoit que *Jésus-Christ, par sa mort, avoit satisfait pour tous les hommes* : « de manière que tous ceux qui avoient une connoissance naturelle de dieu seroient sauvés, quoiqu'ils n'eussent aucune connoissance de J. C. » On frémit d'horreur, en songeant qu'un homme a été livré aux flammes pour une opinion aussi humaine. Pucci soutint ce sentiment dans un livre dédié au pape Clément VIII, sous ce titre : *De Christi salvatoris efficacitate in omnibus et singulis hominibus quatenùs homines sunt, assertio catholica æquitati divinæ et humanæ consentanea, universæ Scripturæ sacræ et patrum consensu spiritu discretionis probata, adversùs scholas asserentes quidem sufficientiam servatoris Christi, sed negantes ejus salutarem efficaciam in singulis, ad S. Pontificem Clementem VIII*, 1592, in-8°. Ses sectateurs s'appelèrent les puccianistes ; et le sentiment de leur maître fut combattu par plusieurs théologiens catholiques et protestans. Son opinion avoit été celle de Rhetorius dans le 4e siècle, et de Zuingle dans le 16e. La famille de Pucci a produit trois cardinaux, dont le plus célèbre est Laurent, que Léon X honora de la pourpre en 1513. Pucci eut le plus grand crédit auprès de ce pontife, qui lui confia une partie de l'administration. Son avidité lui fit prodiguer les indulgences, et fut en partie cause du soulèvement de Luther contre l'Eglise romaine. Paul Jove dit « qu'il avoit corrompu le bon naturel de Léon X par ses flatteries, et qu'il savoit modérer la la sévérité des canons par des interprétations commodes et agréables. » Après la mort de ce pape on vouloit lui faire son procès comme à un concussionnaire. Mais le cardinal de Médicis détourna le coup, et ayant été placé ensuite sur la chaire de St. Pierre sous le nom de *Clément VII*, il rendit à Pucci toute l'autorité qu'il avoit perdue. Ce cardinal eut dès-lors une conduite plus adroite. Il mourut à Rome en 1531, à 73 ans.

* II. PUCCI (Antoine), poète florentin, étoit fils d'un fondeur

de cloches, et fit lui-même pendant quelques années le même métier. Il fut un des premiers qui introduisit dans la poésie ce genre burlesque et jovial, qui, depuis, a été perfectionné par d'autres poètes, et principalement par Berni, et qui fut appelée *Berniesca*, du nom de ce dernier. Quelques-unes des poésies de Bucci furent insérées dans les Recueils du temps.

† I. PUCELLE (René), né à Paris en 1655, de Claude Pucelle, avocat au parlement, et de Françoise de Catinat, sœur du célèbre maréchal du même nom, se consacra d'abord à l'état ecclésiastique; mais peu de temps après le goût des armes l'emporta sur cette première destination. Après avoir fait quelques campagnes en qualité de volontaire, sous les yeux de son oncle, il voyagea en Italie et en Allemagne pour orner son esprit. De retour à Paris, il reprit l'habit ecclésiastique, se fit ordonner sous-diacre, étudia en droit, et fut reçu conseiller-clerc au parlement de Paris en 1684. Pourvu de l'abbaye de Saint-Léonard de Corbigny en 1694, il ne voulut jamais être revêtu d'aucun autre bénéfice, quoiqu'il se fût trouvé dans la suite à portée de profiter des faveurs de la cour. Il se signala en 1713 contre l'Histoire des Jésuites par le P. Jouvency, et en 1714 il se déchaîna contre la bulle *Unigenitus*. Après la mort de Louis XIV en 1715, il eut une place dans le conseil de conscience établi par le duc d'Orléans, régent du royaume. L'abbé Pucelle continua de se distinguer dans le parlement, et d'y favoriser avec tant de vivacité la cause des anti-constitutionnaires, qu'il fut exilé dans son abbaye. Sa santé s'affoiblissant, il craignit l'affoiblissement de sa tête, et de peur de porter la balance de la justice d'une main peu sûre, il renonça aux affaires ordinaires du palais. Il mourut à Paris le 7 janvier 1745. C'étoit un homme très-charitable.

* II. PUCELLE-D'ORLÉANS (la) *Voyez* JEANNE D'ARC.

* III. PUCELLE-MALESHERBES, approchant de l'âge qui devoit l'appeler à la magistrature, fut confié à l'abbé Pucelle, et l'on peut dire qu'il est devenu son meilleur ouvrage. Pucelle l'initia aux grands principes élémentaires de toute justice; il l'éloigna ensuite de lui pour aller suivre un cours de droit public dans une université d'Allemagne; il lui apprit à se défier de l'éloquence sophistique du barreau; car lui-même ne se consoloit pas (disoit-il) d'avoir été induit, par l'insidieuse harmonie des périodes de Cochin, à rendre deux mauvaises sentences. Envoyé au château de Ham pour les querelles de la bulle *Unigenitus*, il dormit tout le long de la route, et s'amusa en prison à faire des vers. Malesherbes, exilé en 1771, disoit à ses amis consternés: « Tranquillisez-vous; je n'ai pas le génie de l'abbé Pucelle; mais j'aurai son courage. »

† PUCKERIDGE, Irlandais, ayant observé en 1760 le son produit par le frottement du bord d'un verre à boire avec un doigt mouillé, essaya le premier de former un instrument harmonieux en plaçant sur une table un certain nombre de verres de diverses grandeurs et à moitié remplis d'eau. Puckeridge, mort jeune, n'eut pas le temps de perfectionner son invention; mis elle fut saisie par le docteur

Francklin, auquel on est redevable de l'instrument connu sous le nom d'*Harmonica*.

† PUÉRARI (Daniel), professeur de philosophie à Genève en 1650, et qui y mourut en 1692, a laissé différens *Traités* et *Discours académiques* sur des matières intéressantes de physique et d'histoire naturelle. Dans sa *Dissertatio physica de formis*, Genève, 1662, in-4°, on y trouve en partie l'idée des *molécules organiques* qu'un siècle après Buffon a produite. Le Pline français n'avoit sans doute aucune connoissance de la Dissertation très-ignorée de Puérari.

† PUFFENDORF (Samuel de), né à Fleh, petit village de Misnie, en 1631, d'une famille luthérienne, étoit fils du ministre de ce village. Après avoir fait de grands progrès dans les sciences, à Leipsick, il tourna toutes ses idées du côté du droit public, des intérêts respectifs de l'empire et des différens souverains dont l'Allemagne étoit composée. Il joignit à cette étude celle de la philosophie de Descartes et des mathématiques. Son mérite lui procura en 1658 la place de gouverneur du fils de Coyer, ambassadeur du roi de Suède à la cour de Danemarck. Il se rendit avec son élève à Copenhague; mais à peine y fut-il arrivé, que la guerre s'étant allumée entre le Danemarck et la Suède, il fut arrêté avec toute la maison de l'ambassadeur. Puffendorf, pendant sa prison qui dura huit mois, réfléchit sur ce qu'il avoit lu dans le Traité du *Droit de la guerre et de la paix de Grotius*, *et dans les écrits politiques de Hobbes*. Il mit ensuite ses réflexions en ordre et les publia en 1660 à la Haye, sous le titre d'*Elémens de la jurisprudence universelle*. Ce premier essai lui acquit une telle réputation, que Charles-Louis, électeur Palatin, fonda en sa faveur une chaire de droit naturel dans l'université d'Heidelberg. Puffendorf demeura dans cette ville jusqu'en 1670, que Charles XI, roi de Suède, lui donna une place de professeur en droit naturel à Londen, le fit son historiographe et l'un de ses conseillers, avec le titre de baron. Plusieurs souverains se disputèrent l'avantage de posséder un tel homme. Puffendorf donna la préférence à l'électeur de Brandebourg, qui le fit conseiller d'état, et le chargea d'écrire l'*Histoire de l'électeur Guillaume-le-Grand*. Il mourut à Berlin le 26 octobre 1694. Le Droit public avoit été le principal objet de ses études et le premier mobile de sa fortune. Parmi les ouvrages qui lui ont fait un nom dans l'Europe, on distingue: I. *Histoire de Suède depuis l'expédition de Gustave-Adolphe en Allemagne, jusqu'à l'abdication de Christine*, (*c'est-à-dire depuis* 1628 *jusqu'en* 1654) Utrecht, 1686, in-fol. II. *Histoire de Charles-Gustave, roi de Suède*, en deux tomes, in-fol.; Nuremberg, 1696, en latin; et imprimée en français dans la même ville, 1698, in-folio. III. *Histoire de Frédéric Guillaume-le-Grand, électeur de Brandebourg*, Berlin, 1693; réimprimée à Leipsick, 1733, 2 vol. in-fol. en latin. Cette histoire, tirée des archives de la maison de Brandebourg, essuya plusieurs retranchemens pendant le cours de l'impression, et il est rare d'en trouver des exemplaires non mutilés. IV. *Elementorum jurisprudentiæ universalis, libri duo*, à la Haye en 1660; Iéna, 1669, avec

un appendice, *de Sphærâ morali*, qui est d'une autre main V. *Joannis Meursii miscellanea laconica*, Amsterdam, 1661, in-4°. C'est par ses soins que ce volume a paru, de même que la *Grèce ancienne de Jean Lauremberg*, même année, 1661, in-4°. VI. *Severini de Mozanbano; De statu imperii germanici;* Genève, 1667, in-8°, Leipsick, 1708, souvent réimprimé depuis; il a été traduit en diverses langues, quoique vivement censuré par plusieurs savans. L'auteur veut y prouver que l'Allemagne est un corps de république, dont les membres mal assortis font un tout monstrueux. La traduction française est de Savinien d'Alqui, Amsterdam, 1699, in-16. VII. Un Recueil de *Dissertations académiques*, en latin, 1698, in-8°, traduites en français par Bruzen de la Martinière, Amsterdam, 1732, 3 vol. in-12. VIII. Une *Description historique et politique de l'empire du pape*, en allemand; production partiale qui a été traduite en flamand et en latin. On la trouve dans l'ouvrage suivant, édition de 1742. IX. *Introduction à l'histoire des principaux états qui sont aujourd'hui dans l'Europe*. C'est un de ses bons ouvrages, quoiqu'il contienne bien des méprises; il parut en 1682 en allemand. Il en donna une suite en 1686, et une addition contre Varillas en 1687. Ce livre fut traduit en français par Claude Roussel, Cologne, 1685, 2 vol. in-12; et en 1722 un anonyme rectifia cette traduction, continua l'ouvrage, l'enrichit de notes, et publia le tout à Trévoux sous le titre d'Amsterdam, en 7 vol. in-12. (*Voy.* Bruzen). De Grace en a donné depuis une nouvelle édition, considérablement augmentée, en 8 vol. in-4°. X. *Traité du droit naturel et des gens*, imprimé pour la première fois en 1672 à Leyde, en allemand. En 1684, il en fit faire une seconde édition à Francfort, augmentée d'un quart. Ce Traité fut traduit en français par Jean Barbeyrac, avec des notes, et imprimé à Amsterdam en 1734, 2 vol. in-4°.; ensuite en latin à Francfort, 1744, 2 vol. in-4°. Le même Barbeyrac, après avoir traduit cet ouvrage en français et en latin, en donna un abrégé sous le titre suivant: *De Officio hominis, et civis secundum legem naturalem*, Francfort, 1753, in-8°, dont il publia une traduction intitulée: les Devoirs de l'homme et du citoyen, Amsterdam, 1756, 2 vol. in-12. Si Puffendorf eut des approbateurs, il ne manqua pas de critiques contre lesquels il n'oublia pas aussi de se défendre. On peut voir, dans le tom. 18 des Mémoires du P. Niceron, les différens écrits qu'il a faits à ce sujet. Le recueil de ce qui fut dit de part et d'autre forme un livre, imprimé dès 1686 à Francfort, sous le titre: d'*Eris scandica*. « Querelle de Scandinavie ». Quelque chose qu'on ait dit des Traités de Puffendorf, il est certain qu'il a rectifié et étendu les principes de Grotius. On y voit, ainsi que dans ses autres ouvrages, une grande connoissance des mœurs, du génie et des intérêts des peuples; mais beaucoup de choses inutiles, beaucoup de divisions scolastiques peu exactes, trop de définitions obscures, trop de choses vagues, quelques principes hasardés et trop peu de modération lorsqu'il parle de l'église romaine et du souverain pontife. Son style est dur jusqu'à la barbarie, mais son livre est utile. Il publia un abrégé de ce traité, sous le titre:

de Devoirs de l'Homme et du Citoyen, traduit en latin à Edimbourg, in-8°., et en français, par Barbeyrac, 1718, 2 vol in-8°.

† II. PUFFENDORF (Isaïe), frère du précédent, né en 1628, et mort à Ratisbonne en 1689, fut résident dans plusieurs cours. On lui attribue un ouvrage satirique, intitulé : *Anecdotes de Suède*, ou *Histoire secrète de Charles XI*, 1716, in-8°. On a encore de lui: *Opuscula juvenilia*, 1699, in-8°. Ce sont de petites dissertations sur les druides, les lois saliques, la théologie de Platon.

† PUGATSCHEW (Ymilca, ou Iehelman), Cosaque, né à Simonisk, sur le Don, servit d'abord la Russie contre le roi de Prusse et contre les Turcs, déserta ses drapeaux, passa en Pologne chez les ermites du rit grec, gagna la petite Russie, rassembla une troupe de Cosaques vagabonds, prit des forteresses dans le gouvernement d'Orenbourg, s'y fit des prosélytes auxquels il permit une vie sans discipline, massacra ceux qui lui résistèrent, parvint à soulever une partie de l'empire, et fit frapper des roubles à son effigie, autour de laquelle étoit écrit, en langue russe, *Pierre III, empereur de toutes les Russies;* au revers on lisoit : *redivivus et ultor*. Catherine II mit sa tête à prix, promit cent mille roubles à celui qui l'apporteroit à Pétersbourg, et fit marcher contre lui le général Alexandre Bibikow dont les forces divisées défirent successivement les pelotons de rebelles qu'il atteignit, ou qui ne craignirent pas de l'attaquer. La noblesse de Casan fut la première qui forma un corps pour la défense de la patrie; et Catherine en fut si reconnoissante, qu'elle voulut non-seulement être membre de cette noblesse, mais être regardée comme bourgeoise de la ville. Cependant l'armée principale de Pugatschew étoit composée de trente mille hommes, à la tête desquels il faisoit journellement de nouvelles conquêtes; mais il eut la maladresse de négliger la prise de Moscow, où cent mille serfs l'attendoient pour s'armer en sa faveur, et cette faute décida sa perte : ses partisans même en hâtèrent l'instant; et, dénués de tout, indignés de ses cruautés, ils le livrèrent au commandant de la forteresse du Jaïck. Amené à Moscow, dans une cage de fer, le 21 janvier 1775, Pugatschew y subit la mort la plus violente; et autant ses victoires lui avoient inspiré d'audace, autant l'approche du supplice le rendit lâche et pusillanime. «Après Tamerlan, dit l'impératrice, dans une de ses lettres à Voltaire, il n'est point de scélérat qui ait fait autant de mal à l'espèce humaine. Hommes, femmes et enfans, officiers et soldats, il n'épargnoit personne, et livroit au pillage les maisons même de ceux qui l'avoient bien accueilli.» Catherine crut d'abord qu'il étoit l'instrument de quelque puissance ennemie, mais on ne lui trouva aucune correspondance qui en offrît la présomption : le malheureux ne savoit ni lire, ni écrire; c'étoit une bête féroce portée d'elle-même à la violence et au meurtre. Mademoiselle Adélaïde Hordé a publié, en 1800, un Roman historique de Pugatschew, 2 vol. in-12, où elle fait de ce monstre, qui n'avoit de l'homme que la figure, une espèce de héros.

†I. PUGET (Pierre), sculpteur, peintre, architecte, et surnommé,

avec raison, le Michel Ange de la France, né à Marseille en 1623, annonça, dès l'enfance, ce qu'il devoit être un jour. Son père, architecte et sculpteur, lui enseigna les premiers élémens du dessin. Il construisit une *galère*, n'étant âgé que de 16 ans. Après cette preuve de ses talens, il entreprit le voyage d'Italie. Il séjourna à Florence et à Rome. Le premier sculpteur du grand duc de Florence le chargea non-seulement de l'exécution, mais encore du dessin de plusieurs morceaux considérables. De retour dans sa patrie à 21 ans, avec une grande réputation, le duc de Brezé, amiral de France, lui demanda le modèle du plus beau vaisseau qu'il pourroit imaginer. C'est alors qu'il inventa, pour orner les vaisseaux, ces belles *galeries* que les étrangers ont tâché d'imiter. Puget se faisoit un grand nom par ses tableaux; mais une maladie lui fit abandonner cet art pour ne plus se livrer qu'à la sculpture. Ses talens le firent desirer à la cour. Fouquet le chargea d'aller choisir, en Italie, de beaux blocs de marbre. Ce ministre ayant été disgracié, ce fut un obstacle au retour de Puget et un avantage pour l'étranger, qui profita de ces circonstances pour avoir de ses chefs-d'œuvres. Il fit plusieurs grands morceaux à Gênes; et le duc de Mantoue obtint de lui ce magnifique *bas-relief* de l'Assomption, auquel le cavalier Bernin ne put refuser ses éloges. Ce même Bernin, admirant à Toulon les ouvrages de Puget, dit: « Je m'étonne que le roi ayant un sujet si habile, ait pensé à m'appeler auprès de sa personne. Quoi! dit-il, en voyant les armes de l'hôtel de ville de Toulon, production de Puget, quoi! vous avez un homme de ce mérite, et la cour ne l'emploie pas! Colbert le rappela en France, et lui fit donner une pension de 1200 écus. Louis XIV avoit coutume d'appeler Puget, l'*Inimitable*. Ses morceaux de sculpture pourroient être comparés à l'antique pour le goût du dessin, la noblesse et l'expression de ses caractères, pour la beauté de ses idées, si l'on n'y trouvoit de la dureté et de la roideur. Le marbre prenoit, sous son ciseau, du sentiment, de la souplesse; mais en général peu d'élégance et beaucoup d'âpreté. Les draperies sont bien entendues. Les groupes de Milon de Crotone et de Persée délivrant Andromède, placés à l'entrée du parc de Versailles, sont de Puget, et dignes de cet excellent maître. Lorsqu'on ouvrit à Versailles la caisse qui renfermoit Milon, la reine, dans la surprise où elle fut, s'écria tout-à-coup, en voyant les efforts du Crotoniate pour se débarrasser : « Ah! le pauvre homme! » Il y a des *tableaux* de Puget à Aix, à Marseille, à Toulon. Son *St.-Charles*, à la Consigne de Marseille, est admirable. Puget a dessiné sur le vélin des marines, morceaux précieux pour le goût et l'exécution. L'amour-propre de cet artiste étoit très-sensible, et il n'étoit pas aveugle sur ses talens. Une occasion, entre autres, le manifesta tel qu'il étoit; et il eût fallu beaucoup de stoïcisme pour n'être pas ému dans une circonstance si singulière. Il étoit question d'une statue équestre en bronze, que la ville de Marseille vouloit ériger à Louis XIV. Puget fut choisi pour cet ouvrage; il fit le modèle; il reçut des avances; mais un des échevins, piqué de ce que le sculpteur avoit refusé de lui faire *gratis* deux statues pour sa maison de campagne, se

met à la traverse, fait casser le contrat passé avec lui, et procure l'ouvrage à un sculpteur nommé Clérion, qui étoit d'un mérite bien inférieur à celui de Puget. Notre artiste sentit vivement cette injure, en écrivit à le Brun, premier peintre du roi, et s'en plaignit amèrement à la cour, dans un voyage qu'il fit à Fontainebleau. Mansard, sur-intendant des bâtimens, lui dit : « que s'il vouloit faire la statue du roi pour le même prix que Clérion, il lui feroit donner la préférence. » Alors Puget, piqué de ce qu'on le comparoît à un tel artiste, répondit brusquement, « qu'un homme comme lui ne devoit être mis en parallèle qu'avec les Cavaliers l'Algarde et Bernin.... Il mourut à Marseille le 2 décembre 1694. *Voy.* GIRARDON.

* II. PUGET (Louis de), fils d'un procureur du roi au présidial de Lyon, membre de l'académie littéraire de cette ville, fut un des plus célèbres disciples de l'illustre Descartes, et se distingua parmi les physiciens du 17e siècle. Son cabinet étoit un des plus riches qu'il y eût en Europe en aimants et en microscopes. Il savoit le grec et le latin, possédoit à fond l'histoire des anciens et des nouveaux philosophes, et faisoit des vers français. Il a *traduit* en ce genre les plus belles odes d'Horace; mais ses ouvrages les plus considérables roulent sur la physique. On a de lui des *Observations* sur la structure des yeux de divers insectes, et sur la trompe des papillons, imprimées à Lyon en 1706, in-8° ; trois *Lettres* sur le double cours de l'aimant, qui produisirent une discussion entre lui et Joblot, qui ne convenoit pas de ce double cours de l'aimant. Puget mourut à Lyon à la fin de décembre 1709, âgé de 80 ans.

III. PUGET. *Voy.* SERRE.

* PUGLIÈSE (Guillaume), savant ecclésiastique, vivoit sous Robert Guischard. Ce fut à la prière d'Urbain II, élevé au pontificat en 1088, qu'il *écrivit* en vers latins « les exploits et les hauts faits d'armes des Normands dans la Calabre » jusqu'à la mort de Robert, arrivée vers l'an 1085. Il dédia l'ouvrage à Roger son fils. Ce poème fut retrouvé par Jean Tirenceo Nauteneo, avocat du fisc de Roven dans le monastère de Becholvino.

* PUGLIOLA (Barthélemi de la), de l'ordre des mineurs conventuels, né à Bologne le 25 octobre 1378, se distingua par ses connoissances en philosophie et en théologie. Son mérite le fit vicaire de son ordre. Il mourut le 10 février 1425. Il a écrit une *Chronique* très-étendue de Bologne, extraite des manuscrits de Bianchetti, laquelle commence à l'année 1362, et finit en 1407. Cette chronique fut continuée par d'autres écrivains, et poussée jusqu'à l'année 1471. Muratori la publia dans son grand ouvrage des écrivains d'Italie, tom. 18, pag. 239. Il l'avoit tirée d'un manuscrit de la bibliothèque d'Est.

PUJOS (André), peintre en portrait, né à Toulouse en 1730, mort à Paris en 1788, réunit dans son cabinet les portraits des gens de lettres et des autres personnes célèbres de son temps.

PUIS. *Voy.* DUPUIS.

† I. PUISIEUX (Philippe-Florent de), né à Meaux en 1713, mort à Paris en octobre 1772,

étoit avocat au parlement de Paris. Il cultiva moins la jurisprudence que la littérature. Nous avons de lui, un grand nombre de traductions de livres anglais, dont quelques-unes sont utiles. Telles sont celles de la *Grammaire Géographique* de Gordon, Paris 1748, in-8°; de l'*Histoire Navale d'Angleterre*, Lyon, 1751 en 3 vol, in-4°; de la *Grammaire des Sciences Philosophiques* de Martin, Paris, 1749, in-8°; des *Elémens des Sciences et Arts*, 3 vol. in-12; des *Consultations de médecine d'Hoffmann*, 8 vol. in-12; des *Observations* du même, Paris 1754, 2 vol. in-12; de la *Géographie* de Varénius, 4 vol. in-12; du *Voyage en France, en Italie et aux îles de l'Archipel*, Paris, 1763, 4 vol. in-12; des *Voyageurs modernes*, Paris, 1760, 4 vol. in-12; des *Avis de Médecine* de Méad, Paris, 1758, in-12; des *Expériences Physiques* de Lewis, 3 vol. in-12; des *Observations sur le Jardinage*, 3 vol. in-12, etc. Il a encore *traduit* quelques Romans et quelques autres brochures anglaises, dont la plupart ne méritoient pas cet honneur. Tous ces ouvrages ne sont, pour ainsi dire, que des compilations. L'auteur écrivoit trop, pour bien écrire. Cet avocat étoit non seulement aidé par sa femme; mais cette dame a traduit et composé plusieurs ouvrages, dont voici les principaux, I. *Zamor et Almazine*. ou l'*Inutilité de l'Esprit et du Bon Sens*, Paris, 1735, in-12. II. *Réflexions et Avis sur les défauts et les ridicules à la mode*, Paris, 1741, in-8°. III. *Le Plaisir et la Volupté*, conte allégorique, Paphos (Paris), 1752, in-12. IV. *Le marquis à la mode*, comédie, Paris, 1763, in-12. V. *Alzarac ou la Nécessité d'être inconstant*, Paris, 1762, in-12. VI. *Les Caractères*, Londres, (Paris), 1750, in-12. VII. *Conseils à une Amie*, Paris, 1750, in-12. VIII. *L'Education du Marquis* de ***, ou Mémoires de la comtesse de Zurlac, Paris, 1753, in-12. Ces productions, foibles en général, sont souvent écrites avec esprit et sentiment.

II. PUISIEUX. *Voy.* BRULART, nos I et II.

PUISMIROL DE ST.-MARTIN, jeune languedocienne, distinguée à la fin du 17e siècle par son goût pour la poésie. On a recueilli ses vers à Toulouse, en 1 vol. in-12.

PUISSELEUR (François de), évêque d'Amiens en 1546, recommandable par ses ordonnances synodales; leur recueil fait connoître les mœurs du temps et surtout celles du clergé. Elles enjoignent aux prêtres du diocèse de porter une soutane qui descende jusqu'aux talons, de ne point porter de souliers à jour, découpés et garnis de petits miroirs. Elles défendent à tous l'exercice des professions de notaire et de procureur, de ne baptiser l'enfant dans le ventre de sa mère, s'il n'en paroît rien au dehors, et d'avoir histrions et danses au repas d'une première messe, etc.

PULAWSKI, général de l'armée des confédérés en Pologne, eut la principale part aux troubles qui agitèrent ce royaume en 1771. Les dissidens avoient obtenu des priviléges. Pulawski s'imaginant qu'ils les devoient au roi Stanislas-Auguste, résolut de l'enlever pour qu'on procédât à l'élection d'un nouveau monarque. Environ quarante factieux entrèrent dans ce complot, qu'ils exécutèrent après s'être liés par

un serment devant une image de la Vierge. *Voyez* STANISLAS. Le roi ayant dû la vie aux remords de l'un des conjurés, Pulawski alla servir en Amérique pour les Etats-Unis, et il commandoit une légion au siége de Savannah, où il fut tué en 1779.

* PULCARELLI (Constantin), jésuite, né dans le territoire de Naples, bon poète latin, florissoit au commencement du 18e siècle. Ses ouvrages furent adoptés dans les écoles publiques. On a de lui *Carminum libri V, quibus accessit dialogus de vitiis senectutis, et Iliados Homericæ libri II, heroica carmine latinè redditi.*

† PULCHÉRIE (Sainte), *Ælia Pulcheria*, impératrice, fille de l'empereur Arcadius, et sœur de Théodose-le-Jeune, fut créée Auguste en 414, et partagea avec son frère la puissance impériale. Après la mort de Théodose, arrivée en 450, Ste. Pulchérie fit élire Marcien, et l'épousa, plutôt pour avoir un soutien qui l'aidât à porter le poids de la couronne, que pour avoir un époux. Elle lui fit promettre qu'il garderoit la continence avec elle. Ce fut par ses soins que s'assembla, en 451, le concile général de Chalcédoine. Cette assemblée la combla d'éloges. Elle aimoit les lettres, et les cultivoit. Elle mourut en 454, à 56 ans. Voltaire maltraite cette princesse dans la préface de son Commentaire sur la Pulchérie de Corneille : il dit qu'en épousant Marcien, elle fut aussi fidèle à son vœu d'ambition et d'avarice, qu'à celui de chasteté. Elle avoit, ajoute-t-il, 50 ans, et Marcien 70 : elle l'épousoit donc moins pour avoir un mari qu'un premier domestique. Mais il est faux que Marcien eût cet âge : il étoit né en 391, et n'avoit par conséquent que neuf ans de plus que Pulchérie. Quant aux censures que Voltaire fait du gouvernement de Pulchérie et de Marcien, nous les avons peints l'un et l'autre d'après les historiens anciens et modernes, qui ne partagent point la façon de voir du censeur. (*Voyez* MARCIEN.) Voltaire, pour le dégrader, dit qu'il fut long-temps prisonnier de Genseric, et qu'il n'avoit su se conduire ni dans la guerre, ni dans la paix. La vérité est que Genseric le retint très-peu de temps, et que son administration, sous Pulchérie et après sa mort, fut celle d'un « père vigilant, toujours occupé, pendant son règne, à protéger ses sujets et à les soulager, » comme le dit Guillaume Beauvais, dans son Histoire abrégée des empereurs romains et grecs.

† I. PULCI (Louis), né à Florence en 1432, d'une famille noble, et chanoine de cette ville, est auteur d'un long ouvrage intitulé : *Morgante Maggiore*, espèce de poème épique où il y a quelque imagination, mais peu de jugement, encore moins de goût, et où l'auteur fait un mélange bizarre du sérieux et du comique le plus bas ; il se permet des plaisanteries sur la religion. Les meilleures éditions de ce poème sont : celles de Venise, 1494, 1545, 1574, in-4° ; de Naples, sous le nom de Florence, en 1732, in-4° ; de Paris, 1768, 3 vol. in-12. Quelques critiques italiens, Varchi entre autres, ont mis Pulci au-dessus de l'Arioste ; mais leur jugement, en le supposant de bonne foi, ne prouve que la singularité de leur goût. Le Morgante fut composé pour Lucrèce Tornabuoni, mère de Laurent de Médicis, dit *le Magnifique*, qui

le faisoit lire à sa table : quelques-uns ont prétendu qu'Ange Politien et Marcile Ficin y avoient eu beaucoup de part. On ne sait point la date de la mort de Louis Pulci ; on conjecture qu'il mourut vers 1487. C'est lui qui, le premier, a introduit dans sa langue le style bernesque; quoique ce genre de poésie ait pris son nom de Berni, uniquement parce qu'il y excelloit. Ce genre piquant, agréable, et exclusivement propre à la langue italienne, ne doit point être confondu avec notre poésie burlesque : il imite assez bien la poésie mimique des anciens. Ses lettres à Laurent de Médicis, surnommé *le magnifique*, furent imprimées pour la première fois a Florence, en 1481, puis en 1488, in-4°, et plusieurs fois dans le 16e siècle.

* II. PULCI (Luc), frère du précédent, distingué aussi dans la poésie, est principalement connu par deux poèmes; le premier intitulé : *Il Ciriffo Cavalneo, con la Giostra del magnifico Lorenzo de' Medici; insieme con le epistole composte dal medesimo Pulci in versi*, Fiorenza, 1572, in-4°. Ce poème est divisé en 7 chants. Le second a pour titre : *Il Driadeo*, Florence, 1479, in-4°. Cette édition est recherchée des curieux.

* III. PULCI (Bernard), frère des précédens, est auteur d'un poème sur la passion de J. C., intitulé : *La passione di nostro signor Jesu-Christo con la sua risurrezione e scesa al limbo* : et *la Vendetta che fece Tito Vespasiano contro i Giudei*, Bologne, 1489, in-4°. On a encore de lui une *Traduction* en vers des Bucoliques de Virgile, qui parut sous ce titre : *La Bucolica di Virgilio, tradotta da Bernardo Pulci, con le Bucoliche di Fr. de Arsochis, di Hieronimo Benivieni e di Jacobo Fiorino di Boninsegni*, Florence, 1481, in-4°. Ce volume est très-rare.

* PULEX. L'*Anthologie* de Burmann offre sous son nom une épigramme intitulée : *de Hermaphrodito*. On n'est point d'accord si cette production est d'un poète ancien, nommé *Pulex*, ou d'un poète du 13e siècle, nommé *Pulex* ou *Pulci de Custozza*; elle a aussi été attribuée à Antoine Panormitanus ou de Palerme.

* PULGAR (Ferdinand de), écrivain espagnol de la fin du 15e siècle, fut secrétaire, conseiller et historiographe des rois catholiques. On croit qu'il naquit dans un lieu situé entre la ville de Tolède et le village de Pulgar, d'où il peut avoir pris son nom. Il fut élevé à la cour des rois Jean II et Henri IV. On lui confia une commission auprès de la cour de France. De retour en Castille, et après avoir résidé à la cour en qualité de conseiller, il se retira dans ses foyers ; mais la reine Isabelle d'Aragon l'appela en 1482, pour écrire l'histoire des rois qui se trouvoient alors en Andalousie. Depuis ce temps Pulgar suivit la cour dans tous ses voyages et dans toutes ses expéditions. Il a écrit comme témoin oculaire une grande partie des faits qu'il a racontés, mais seulement jusqu'à la prise de Grenade par Ferdinand V, en 1492. Ses principaux ouvrages sont, I. *Les grands Hommes de la Castille*. II. *Ses Lettres à la reine Isabelle*. Ces deux ouvrages, dit M. de Capmani, apprennent plus à connoître les hommes, que la plus grande partie de toutes les

histoires ensemble. On ignore l'année de sa mort. La première édition des Grands Hommes parut à Séville, en 1500, après le décès de l'auteur, et contenoit quelques-unes de ses Lettres; mais l'impression complète de celles-ci eut lieu à Alcala, en 1528; la plus correcte fut publiée à Madrid, en 1775.

PULLUS (Robert), *ou* POULLAIN, théologien anglais, fit ses études à Paris, avec distinction. A son retour en Angleterre, vers 1130, il rétablit l'académie d'Oxford; et fut pourvu de l'archidiaconé de Rochester. Quelque temps après, le pape Innocent II l'appela à Rome, où il fut fait cardinal et chancelier de l'église romaine par le pape Célestin II, en 1144. Le P. Mathou, bénédictin, publia en 1635, son livre des *Sentences*, in-fol. Il est distingué parmi les rapsodies scolastiques que le 12e siècle produisit. L'auteur mourut vers 1150.

† PULMANNUS (Théodore), né à Cranenbourg, dans le duché de Clèves, vers 1570. Quoique obligé de vivre du travail de ses mains, il se rendit habile dans les belles-lettres et dans la critique grammaticale. Son application principale fut de corriger les poètes latins sur d'anciens manuscrits, et d'en donner de bonnes éditions chez Plantin, à Anvers. Il y servit de correcteur d'imprimerie pendant 16 ans. On a de lui des éditions d'*Arator*, de *Saint-Paulin*, de *Virgile*, de *Lucain*, de *Juvénal*, d'*Horace*, d'*Ausone*, de *Claudien*, d'*Esope*, de *Térence*, de *Suétone*, etc., Anvers, 1565, in-18. Il mourut à Salamanque en Espagne.

* I. PULTENEY (William), écuyer et ensuite comte de Bath, descendoit d'une des plus anciennes familles du royaume d'Angleterre, et vit le jour en 1682. Né dans l'opulence, il fut bientôt appelé à la chambre des communes, et débuta, sous le règne de la reine Anne, par une opposition au ministère fortement prononcée. Il avoit toute la sagacité nécessaire pour apercevoir les méprises des ministres, et tous les talens nécessaires pour les produire au grand jour. A son avénement au trône, George Ier s'empressa de récompenser les services de Pulteney, en le nommant, en 1714, secrétaire de la guerre, et bientôt après trésorier de l'épargne. L'intimité que ces deux places établissoient entre lui et sir Robert Walpole, chargé des fonctions de premier ministre, ne dura pas long-temps; et Pulteney mit tant d'acharnement à s'opposer aux mesures et aux propositions du ministre, qu'en juillet 1731, le roi lui-même effaça son nom sur la liste des membres du conseil privé, et le dépouilla de toutes les commissions dont il avoit été chargé. Ce fut à cette occasion que Pulteney prononça ce fameux discours, où il compara le ministère anglais à un empyrique, qui traite la nation comme un malade, et ne sait parmi les différens remèdes qu'il lui propose, en trouver de réellement efficaces. Sa popularité s'augmenta par sa disgrace, et Pulteney persista avec force dans son inflexible sévérité. Sir Robert ne craignoit pas de dire qu'il redoutoit plus sa langue qu'une épée acérée tournée contre lui. A la fin il fut obligé de renoncer à sa place, et la faveur tourna vers ses adversaires. Pulteney, rappelé au conseil privé et créé comte de Bath, n'en eût pas plutôt accepté

le titre, qu'il perdit toute sa popularité ; il consuma le reste de sa vie à mépriser des applaudissemens qu'il ne dépendoit plus de lui de conserver. Il mourut le 8 juin 1764 ; ayant perdu en Portugal, quelque temps auparavant, son unique fils, ses biens revinrent à son frère qui étoit lieutenant-général. Pulteney eut beaucoup de part à la rédaction du journal intitulé : *The Craftsman* (l'Homme du métier), et fut auteur de plusieurs pamphlets politiques, genre de composition dans lequel il ne fut surpassé par aucun écrivain de son temps.

* II. PULTENEY (Richard), médecin et botaniste anglais, membre de la société royale et de plusieurs sociétés savantes étrangères, né en 1730, à Loughborough, au comté de Leicester, mort en 1801, fut d'abord apprenti chez un apothicaire ; ensuite il commença à exercer son art à Leicester, où il se livra avec ardeur à l'étude de la botanique. On trouve de lui dans le *Gentelman's magazine* beaucoup de *Mémoires* sur cette science, et quelques-uns sur les antiquités ; on en a inséré aussi plusieurs dans les Transactions philosophiques. En 1764, Pulteney fut reçu docteur à Edimbourg. Peu de temps après il fut médecin du comte de Bath, qui étoit son parent. Après la mort de ce seigneur, il s'établit à Blandfort, au canton de Dorset, où il se fit une grande réputation. En 1781, Pulteney publia ses *Idées générales* sur la vie et les écrits de Linnæe, et en 1790, ses *Essais historiques et biographiques* sur les progrès de la botanique en Angleterre, 2 vol. in-8° ; dans lesquels on trouve beaucoup de remarques importantes. Enfin, il a beaucoup enrichi par ses recherches l'*Histoire de Leicester*, par Nichols, et celle *du comté de Dorset*, par Hutchius, édition de Gough.

* PUNT (Jean), né à Amsterdam, en 1711, graveur, peintre et acteur, prouva par ses succès la fraternité des beaux-arts. Ayant épousé, en 1733, Anne-Marie de Bruin, alors la Melpomène batave, il débuta peu après sur le théâtre d'Amsterdam, dans le rôle de Rhadamiste ; et son coup d'essai fut un coup de maître. Les caractères, marqués au coin de la force et d'un héroïsme exalté, furent désormais l'appanage de son talent ; tandis que Duim, son confrère et son ami, se faisoit admirer dans les caractères graves et sérieux. Duim avoit plus de régularité ; Punt plus de chaleur. La critique ne trouvoit rien à reprocher au premier ; Punt étonnoit souvent et paroissoit sublime même dans ses écarts. Devenu veuf en 1744, sa douleur, aussi vive que légitime, l'engagea à se retirer de la scène ; il reprit le burin qu'il avoit négligé depuis quelque temps, et il s'occupa principalement à *graver* les 36 plafonds peints par Rubens, pour les quatre grandes galeries de l'église des jésuites à Anvers. Jacob de Witt les avoit dessinés, six ans avant que ce riche édifice fût consumé par les flammes. La maison de Punt étoit devenue à cette époque le rendez-vous de tous les hommes de goût et de tous les amis des arts. Dans cette société choisie, il aimoit sur-tout à s'entretenir de la composition et de la déclamation dramatique ; il mûrissoit ainsi par la réflexion ses dispositions naturelles pour cette dernière. Remarié en 1748 avec Anne-Marie Chicot, fille d'un marchand de ta-

bleaux, il se rendit enfin au vœu général; et, en 1755, il rentra au théâtre : il y fut applaudi plus que jamais dans le rôle d'Achille. En 1755, il obtint la place très-lucrative de concierge de la salle de spectacle, équivalente à peu près à celle de directeur. Vers ce même temps, le pinceau remplaça dans ses mains le burin, auquel il devoit une partie de son aisance. Il *peignit* le portrait, le paysage et même l'histoire. Son sort étoit digne d'envie ; le bonheur domestique et la considération sociale, joints à un naturel doux, affable, modeste, poli sans adulation, franc sans rudesse, tels étoient les principaux élémens qui le composoient. Sa félicité fut troublée en 1771, par un second veuvage ; mais sa femme, en mourant, lui indiqua pour nouvelle compagne Catherine-Elizabeth Fokke, tragédienne distinguée ; et l'année suivante, à la fin de son deuil, il suivit ce conseil. Le 11 mai de cette même année, vit changer en amertume et en chagrin tout le contentement que Punt avoit goûté jusqu'alors. La superbe salle d'Amsterdam fut réduite en un monceau de cendres. A peine Punt sauva-t-il de la fureur des flammes sa vie et celle de son épouse.

PUONÇU (Mythol.), nom du premier homme, suivant la tradition chinoise. Les lettrés disent qu'il naquit comme le champignon, sans le secours d'aucune semence. D'autres, aussi sensés, le font éclore d'un œuf, dont la coque s'éleva au ciel, le blanc se dispersa dans les airs, et le jaune resta sur la terre.

PUPIEN (Marcus-Claudius-Maximus Pupienus), né vers l'an 164 d'un forgeron, prit le parti des armes, et parvint par son mérite aux premiers emplois de l'armée et du sénat. Il fut préteur, consul, préfet de Rome et gouverneur de plusieurs provinces, où il se conduisit avec autant d'intégrité que d'intelligence. Après la mort des Gordiens, en 237, le sénat le déclara Auguste avec Balbin, pour délivrer l'empire de la tyrannie des Maximins. Il marchoit contre eux avec une armée formidable, lorsqu'il apprit qu'ils avoient été massacrés devant Aquilée. Il fut alors reconnu par tout l'empire, et vint jouir à Rome de la paix qu'il lui avoit procurée. Il se préparoit à porter ses armes victorieuses dans la Perse ; mais les soldats du prétoire s'étant révoltés, il fut massacré avec Balbin, le 15 juillet 238. Ce prince, digne d'un meilleur sort, avoit la taille élevée, le maintien grave, la figure noble. La mélancolie dominoit dans son caractère ; il étoit sévère sans rudesse, humain sans foiblesse, et d'une douceur admirable. Ses mœurs étoient pures. Il aimoit la patrie et les lois, rendoit justice sans acception de personnes, et maintenoit les soldats dans une exacte discipline. Il régna un an et quelques jours.

PUPIUS *ou* Puppius, poète tragique latin, dont les pièces étoient si touchantes qu'il faisoit fondre en larmes tous les spectateurs. Horace en parle avantageusement dans sa première Epître du premier livre.

PURBACH, Peurbach *ou* Burbach (George), Purbachius, né en 1423 au village de Purbach entre la Bavière et l'Autriche, enseigna la philosophie et la théologie à Vienne. Il prit un goût particulier pour l'astronomie, et

fit plusieurs voyages en Italie, afin d'acquérir des connoissances plus étendues dans cette science. On voulut l'engager à s'établir à Bologne ; mais l'empereur Fréderic III l'engagea par tant de bienfaits à retourner à Vienne, qu'il en reprit le chemin. Purbach alors s'attacha uniquement à l'observation des astres ; et après avoir rectifié les instrumens des anciens astronomes, il en imagina de nouveaux. Ses observations le mirent en état d'apprécier le système de Ptolémée et de le corriger. Il forma des tables astronomiques, et perfectionna la trigonométrie et la gnomonique. Au milieu de ses travaux il désiroit toujours d'avoir une traduction fidèle de l'Almageste de Ptolémée. Cet ouvrage étoit écrit en langue grecque, et il ignoroit cette langue. Le cardinal Bessarion, étant venu à Vienne, lui conseilla de retourner en Italie pour bien entendre le grec. Il travailloit alors à un abrégé de l'*Almageste*, et il en étoit au sixième livre. Il se disposoit cependant à suivre le conseil de Bessarion, lorsqu'une maladie l'enleva, le 8 avril en 1462. Jean Muller son disciple acheva cet ouvrage. Les fruits de sa plume sont, I. *Theoriæ novæ planetarum*. II. *Observationes hassiacæ*. III. *Tabulæ eclipsium*, pour le méridien de Vienne. Ses écrits lui méritèrent une place distinguée dans la liste du petit nombre des bons mathématiciens de son temps.

† PURCELL (Henri), excellent organiste anglais, né en 1658, fils de Henri Purcell et neveu de Thomas Purcell, tous deux attachés au service de la chapelle du roi, lors du rétablissement de Charles II. Purcell avoit fait de tels progrès dans l'étude de la musique et dans l'art de la composition qu'en 1676, et âgé seulement de 18 ans, il fut nommé à l'orgue de Westminster, et en 1682 l'un des organistes de la chapelle royale. D'après ses premières études, Purcell avoit suivi l'impulsion qu'elles avoient dû lui donner vers la musique d'église ; mais, comme un écrivain du temps l'a remarqué, les musiciens sont comme la tombe de Mahomet dans le temple de la Mecque, suspendus entre le ciel et la terre. Après avoir travaillé pour les temples, Purcell travailla aussi pour le théâtre ; et on a de lui des *opéras* qui font honneur à ses talens. Il étoit d'une foible constitution, et mourut en 1695, âgé de 37 ans ; il fut enterré à la célèbre abbaye de Westminster.

†. PURCHAS (Samuel), savant théologien anglais, né à Thakstead dans le comté d'Essex, en 1577, fut élevé à Cambridge, et en 1604 chargé du vicariat d'Eastwood, dans le comté d'Essex ; mais ayant abandonné son bénéfice à son frère, il vint s'établir à Londres pour y publier l'entreprise qu'il avoit faite d'une collection des voyages, dont il publia le premier volume en 1613, et les quatre suivans en 1625, sous le titre de *Pélerinage de Purchas*, ou *Relation du monde et des religions qui y ont été en vigueur dans tous les âges et les lieux connus depuis la création du monde jusqu'à ce jour*. Il s'endetta pour cette entreprise ; mais il n'est pas vrai, comme on l'a avancé, qu'il mourut en prison. Son ouvrage et les savans voyages d'Hacklugt ont frayé le chemin aux collections utiles de ce genre, qui depuis ont été justement accueillies et appréciées. Il mourut vers 1628.

† PURE (Michel de), né à Lyon, au commencement du 17ᵉ siècle, d'un prévôt des marchands de cette ville, ayant embrassé de bonne heure l'état ecclésiastique, vint à Paris dans l'espoir d'obtenir des bénéfices. Il est auteur de quelques *Pièces de théâtre*, qu'on n'a pu ni jouer ni lire, à l'exception de la tragédie d'*Ostorius*, représentée et dédiée à Mazarin. On a encore de lui des *Traductions* : I. Des *Institutions* de Quintilien, 1663, in-4°, très-inférieures à celles de l'abbé Gédoyn. II. De l'*Histoire des Indes orientales* de Maffée, 1665, in-4°. III. De l'*Histoire Africaine* de J.-B. Birago, 1666, in-12. VI. De l'*Histoire de Léon X*, par Paul Jove. Son ouvrage le plus recherché est sa *Vie du maréchal de Gassion*, Paris, 1673, 4 vol. in-12. On lui doit encore la *Vie du cardinal Alphonse de Richelieu* : cette dernière est en latin. Ce médiocre écrivain n'est guère connu que par un petit ouvrage intitulé, *Idée des Spectacles anciens et modernes*, Paris, 1668, in-12, et par le ridicule dont Boileau l'a couvert. Ce satirique voulut se venger d'un libelle qu'on accusa l'abbé de Pure d'avoir distribué contre lui. Dès-lors le poète offensé plaça le nom de cet auteur dans sa seconde satyre, et supprima deux vers qu'il avoit faits contre Ménage. L'abbé de Pure mourut à Paris, en 1680, au mois d'avril.

* PURI (Fabricius), de Rome, professeur en droit civil au Gymnase de cette ville, florissoit dans le seizième siècle. On a de lui, I. *Oratio de laudibus legum, ab ipso habita in eodem Gymnasio, die quartâ novembris, antequam institutionum imperialium interpretationem aggrederetur*, Romæ, 1598, in-4°. II. *Oratio alia de laudibus legum habita*, Romæ, 1598, in-4°.

* I. PURICELLI (Jean-Pierre), né à Gallarate dans le diocèse de Milan le 23 novembre 1589, après avoir fait ses études au collége des jésuites de cette ville, fut nommé en 1629 archiprêtre de la basilique de Saint-Laurent, et l'année suivante, il fut le seul parmi les chanoines de cette église, lorsque la peste ravageoit Milan, qui se dévoua avec le plus grand zèle au service des pestiférés, et qui ne sortit point de la ville. L'abbé Puricelli étoit un ecclésiastique très savant ; il consacra la plus grande partie de sa vie à la recherche et à l'étude des anciens diplômes et des anciennes chartes, ensévelis dans la poussière des archives et des bibliothèques. Il mourut en 1659. Les ouvrages imprimés qu'il a laissés sont, I. *Ambrosianæ basilicæ monumenta* ; l'auteur y développe et éclaircit avec sagacité l'Histoire ecclésiastique en général, et particulièrement celle de l'église de Milan. II. *Sancti Satyri et sanctorum Ambrosii et Marcellinæ tumulus suæ luci restitutus*, Mediolani, 1664. III. *SS. Martyrum Gervasii et Protasii, Nazarii et Celsi, Arialdi et Erlembardi dissertatio*. IV. *Vita Laurentii archiepiscopi*, etc. Les ouvrages imprimés sont cependant la moindre partie de ceux que cet abbé a composés, et qui sont restés inédits dans la bibliothèque ambroisienne.

* II. PURICELLI (l'abbé François), de Milan, né en 1661, et mort dans sa patrie, le 18 octobre, fut un des meilleurs poètes de son temps. Ses *Poésies* burlesques, et autres, im-

primées, après sa mort, à Milan, en 1750, ont été réimprimées depuis à Venise, en 1751, à Nizza, en 1781, et dans le Parnasse italien, en 1781.

† PURVER (Antoine), né en 1702 à Up-Horsborn, fut attaché à la secte des quakers, et annonça de bonne heure des dispositions extrêmement heureuses. Il fut d'abord engagé à titre d'apprentif chez un cordonnier qui, comme le maître de George Fox, l'occupa à garder des moutons; le jeune Purver dévoroit dans cette oiseuse occupation tous les livres qui lui tomboient sous la main et dans le nombre il se trouva l'ouvrage d'un quaker, dans lequel étoient relevées plusieurs fautes dans la traduction des saintes Ecritures. Purver incité à examiner par lui-même, se fit instruire par un Juif, et eut bientôt acquis la connoissauce de la langue hébraïque. A l'âge de 20 ans il ouvrit une école à Up-Horsborn; mais pour étendre ses connoissances, il vint à Londres, où il publia en 1727 un ouvrage de sa composition intitulé: *Les Délices de la jeunesse*. A cette époque il avoit adopté les principes et la croyance des quakers: on dit que ce fut le résultat de la fréquentation de leurs assemblées; mais quoi qu'il en soit, on le vit subitement chargé du ministère de cette secte. De retour à Horsborn, il continua sa traduction des livres de l'Ancien Testament, se livra à l'étude de la médecine et de la botanique, ainsi qu'aux voyages qu'exigeoient ses fonctions ministérielles, et s'étant établi à Andover, dans le Hampshire, il y compléta sa *traduction* entière de l'Ancien et du Nouveau Testament, ouvrage qui à cette époque n'avoit été que rarement, dans un si court espace de temps, le travail d'un seul individu. L'ouvrage publié par livraisons hebdomadaires, devoit paroître en 1764 en 2 volumes in-folio pour le prix de deux guinées. Le docteur Fothergill vanta beaucoup cette entreprise, qui, à défaut de libraire pour l'exécuter, n'auroit eu aucune suite sans l'intervention généreuse du même docteur, qui lui avança mille livres sterlings et la fit paroître à ses propres frais. Purver paroît dans cet ouvrage un zélé desenseur de la pureté du texte hébreu, et traite avec beaucoup de sévérité et de mépris le docteur Kennicott, qui n'étoit point de son avis. Il préféra la chronologie hébraïque dans tous les cas à la samaritaine et à la grecque, et a toujours cherché à lier avec beaucoup de soin l'Histoire sacrée et l'Histoire profane; sa version est littérale, mais souvent dépourvue de jugement et de goût. A la manière, et d'après les connoissances des quakers, lorsque ses connoissances ne lui fournissoient pas les moyens de trouver l'interprétation qu'il cherchoit, il s'enfermoit pour attendre qu'elle lui fut suggérée, et restoit dans cette attente quelquefois plusieurs jours et plusieurs nuits, sans s'occuper en aucune manière de ses besoins corporels. Il mourut à Andover en 1777, à l'âge de 75 ans.

* PUSCULO (Hubert), de Brescia, célèbre poète latin du 15e siècle, est auteur d'un *poème héroïque* divisé en quatre livres, sur la chûte de Constantinople, mais qui n'a pas été achevé; on a encore de lui un autre *Poème* sur le martyre de jeune Simon mis à mort par les hébreux, publié au mois d'août 1511.

PUTEANUS, *Voy*. H. Put.

* PUTEUS (François), médecin du 16e siècle, né à Verceil, dans le Piémont, défenseur zélé des ouvrages de Gallien, ne put voir son Anatomie censurée par Vésale, sans prendre la plume pour la défendre ; il publia en conséquence: *Apologia pro Galeno, in anatome examen contrà Andream Vesalium, cum præfatione in quâ agitur de medicinæ inventione*, Venetiis, 1562, in-8°. C'est plutôt une satire contre Vesale, qu'une véritable défense de Gallien.

PUTIPHAR, *Voy.* I. JOSEPH.

PUTSCHIUS (Élie), né à Anvers en 1580, d'une famille originaire d'Augsbourg, n'avoit que 21 ans lorsqu'il publia une édition de *Salluste*, avec des fragmens et de bonnes notes. Il donna ensuite un *Recueil* de 33 anciens grammairiens avec des notes, Hanoviæ, 1605, in-4°. Ce savant préparoit d'autres ouvrages lorsqu'il mourut à Stade, le 9 mars 1606, après avoir fait concevoir de grandes espérances.

* PUTTER (J.-Étienne), membre de l'académie de Goettingue, mort dans cette ville en 1807, âgé de 83 ans, a donné sa *Biographie*, écrite par lui-même, en 1798, en 2 vol. in-8°; ouvrage précieux où le cœur et l'esprit humain se montrent sous un aspect extrêmement intéressant. Il étoit un des plus illustres publicistes de l'Allemagne.

I. PUY (du), *Voy.* DUPUY.

II. PUY-CIBOT (Gasberg de), poète provençal du 13e siècle, se fit beaucoup de réputation par ses vers, et sur-tout par son Traité intitulé : *Las Bauzias d'Amours*. L'infidélité de sa femme qui étoit de la maison de Bartas, et qu'il aimoit éperdùment, le fit renoncer au monde et l'engagea à se faire moine au monastère de Pignans, où il oublia l'amour sans oublier les Muses.

III. PUY-HERBAULT (Gabriel du), Putherbœus, religieux de l'ordre de Fontevrault, et docteur de sorbonne, né en Touraine, célèbre prédicateur, fut un des plus habiles et des plus outrés controversistes de son temps. Les protestans le regardoient comme leur fléau. Il mourut en 1566, au monastère de Notre-Dame de Colignance, en Picardie. On a de lui plusieurs ouvrages ; les plus connus sont, I. *Evangelicæ Historiæ Tetramonon*. II. *Theotimus, de tollendis et expurgandis malis libris*, Paris, in-8°, 1549. Ces ouvrages se ressentent des temps où ils furent publiés ; ils manquent de précision.

†IV. PUY-LAURENS (Antoine de l'Age de), attaché à Gaston d'Orléans qu'il trahissoit, reçut de la cour des gratifications, et la trahit aussi. Il fut même condamné à perdre la tête en 1633, comme complice de l'évasion du duc d'Orléans, en Lorraine. Il fit cependant sa paix en faisant celle de son maître. Il épousa mademoiselle de Pontchâteau, cousine-germaine du cardinal de Richelieu, et fut fait duc et pair en 1634. Cette brillante fortune ne fut qu'un éclair. Le roi le fit arrêter le 14 février 1635, et conduire à Vincennes, où il mourut le premier juillet suivant, sans enfans. Sa veuve finit ses jours en 1674. Elle s'étoit remariée au comte d'Harcourt, de la maison de Lorraine. *Voyez* FOIX.

V. PUY-SÉGUR (Jacques de

Chastenet, seigneur de), lieutenant-général sous Louis XIII et Louis XIV, étoit d'une famille noble du comté d'Armagnac. Il avoit pour septième aïeul Bernard de Chastenet qui, en 1365, étoit conseiller et chambellan du roi de Navarre. Il fit ses premières armes en 1617, dans le régiment des gardes, dont il fut enseigne. Nommé ensuite major du régiment de Piémont, il en devint colonel, et obtint le grade de lieutenant-général des armées du roi. Il servit pendant quarante-trois ans, sans discontinuation. En 1636, les Espagnols avoient entrepris de passer la Somme, pour porter la guerre jusqu'aux murs de Paris; Puy-Ségur fut chargé de leur disputer le passage avec peu de monde. Le comte de Soissons, général de l'armée française, craignant, avec raison, qu'il ne fût écrasé, lui envoya dire de se retirer s'il le jugeoit à propos. « Monsieur, répondit Puy-Ségur à l'aide-de-camp, un homme commandé dans une action périlleuse comme est celle-ci, n'a point d'avis à donner. Je suis venu par ordre de monsieur le comte; je n'en sortirai pas, à moins qu'il ne me l'ordonne. » Ce brave officier se trouva à plus de cent vingt siéges, à plus de trente combats, batailles ou rencontres, sans avoir reçu aucune blessure. Il ne fit pas pourtant une grande fortune, parce qu'il fut plus attaché au roi qu'aux ministres, et qu'il avoit trop de franchise pour s'accommoder à tous les manéges des courtisans. C'est ce qu'il témoigne dans ses *Mémoires*, qui s'étendent depuis 1617 jusqu'en 1658. Ils ont été publiés à Paris et à Amsterdam en 1690, 2 vol. in-16, par les soins de du Chêne, historiographe de France. On y voit divers événemens remarquables sur les campemens où il s'est trouvé; et il se trouve à la fin des instructions militaires qui ne sont pas à rejeter. L'auteur raconte avec hardiesse et avec vérité. Il mourut à l'âge de 82 ans, en 1682, dans son château de Bernouilles, près de Guyse.

† VI. PUY-SÉGUR (Jacques-François de Chastenet, marquis de), chevalier des ordres et maréchal de France, né à Paris en 1655, étoit fils du précédent: il entra au service dès qu'il fut en état de porter les armes, et s'éleva de grade en grade par des actions d'éclat; il étoit lieutenant-colonel du régiment du roi, lorsque Louis XIV le distingua et apprécia son mérite. « Puy-Ségur, dit le duc de Saint-Simon, fut l'ami du maréchal de Luxembourg, et, en qualité de maréchal-des-logis de son armée, l'instrument de tout ce que ce général fit de beau dans ses dernières campagnes. M. de Luxembourg se reposoit de tout sur lui avec une confiance entière, à laquelle Puy-Ségur répondit avec une capacité supérieure, une simplicité et une modestie qui ne se démentirent jamais, mais qui ne l'empêchoient point de dire la vérité tout haut, et de soutenir avec fermeté son opinion. A la valeur, aux talens dans toutes les parties de l'art militaire, Puy-Ségur unit toujours une grande netteté de mains, une grande équité à rendre justice par ses témoignages, un cœur et un esprit citoyens, qui le dirigèrent uniquement, et très-souvent au mépris et au danger de sa fortune, avec une fermeté qui ne foiblit jamais, quoique bien souvent à l'épreuve, et qui jamais

aussi ne le fit sortir de sa place. » Cet éloge ne peut être suspect de la part du duc de Saint-Simon, auquel on ne peut pas reprocher de ne voir dans les hommes que leurs belles qualités. « A la fin, ajoute-t-il, Puy-Ségur est devenu maréchal de France, avec l'applaudissement général, malgré le ministre qui le fit, et qui, après une longue résistance, n'osa se commettre au cri public, et au déshonneur qu'il auroit fait au bâton s'il ne le lui avoit pas donné. Il le fit chevalier de l'ordre avec la même répugnance et les mêmes délais. » En effet, Puy-Ségur, lieutenant-général dès 1704, regardé par Louis XIV comme un de ses meilleurs officiers, honoré de sa confiance et de celle de l'armée entière, appelé par l'estime générale au conseil de guerre établi après la mort du roi, en 1715, ne fut créé maréchal de France qu'en 1734 : encore sa nomination ne fut-elle déclarée qu'au commencement de l'année suivante ; et il ne fut chevalier des ordres qu'en 1739. Il mourut en 1743, laissant sur l'Art de la guerre un *ouvrage* estimé qui fut publié en 1749, in-folio et in-4°., par son fils unique, le marquis de Puy-Ségur. Cet écrit, dans lequel le maréchal de Puy-Ségur examine les causes des victoires et des défaites, et l'utilité des diverses évolutions, est du plus grand intérêt pour les militaires qui veulent connoître à fond leur profession. Il en a paru un fort bon extrait en deux volumes in-12, sous le nom d'*Etudes Militaires*.

*VII. PUY-SÉGUR (Jacques-François-Maxime de Chastenet, marquis de), fils unique du précédent, né vers 1715, mort à Paris le 2 février 1782, est auteur de quelques ouvrages parmi lesquels on distingue, I. *Discussion intéressante sur la prétention du clergé d'être le premier ordre d'un état*, La Haye, (Paris 1767, in-12), reproduite ensuite sous le titre de *Pièces* détachées, relatives au clergé séculier et régulier, Amsterdam, 1771, 3 vol. in-8°. II. *Analyse et Abrégé du spectacle de la Nature*, de Pluche, Reims, 1772 et 1786, in-12. III. *De la sanction de l'ordre naturel*, Paris, 1778, 4 parties en 2 vol. in-12. III. *Droit du souverain* sur les biens fonds du clergé et des moines, et de l'usage qu'il peut faire de ces biens pour le bonheur des citoyens. Il a publié, en 1749, l'ouvrage de son père, intitulé : l'*Art de la guerre*.

PUZOS (Nicolas), né à Paris en 1686, accoucheur, en 1745, directeur de l'académie de chirurgie, mourut le 7 juin 1753. Sa charité pour les pauvres ne se bornoit pas à secourir gratuitement ceux qui avoient recours à lui ; il y en avoit un grand nombre dont il étoit le trésorier. Il laissa quelques *Notes* sur l'art qu'il avoit pratiqué. Morisot Deslandes en forma un *Traité des Accouchemens*, Paris, 1759, in-4°., qui parut inférieur au nom que Puzos s'étoit fait.

PYBRAC. *Voyez* FAUR. n° I.

I. PYGMALION, (Mythol.) fameux sculpteur, aima tellement une statue de Vénus qu'il avoit faite en ivoire, qu'il supplia cette déesse de l'animer. Il obtint sa demande. Alors il épousa l'objet de son amour, et il en eut Paphus. Ce trait de la fable a fourni à J. J. Rousseau le sujet d'une scène lyrique en prose.

II. PYGMALION, roi de Tyr, vers l'an 900 avant J.-C., fit mourir Sichée, mari de Didon, laquelle se sauva en Afrique avec tous ses trésors, et y fonda la ville de Carthage. Astarbé sa femme, aussi cruelle que lui, l'empoisonna; et voyant qu'il ne mouroit pas assez promptement, elle l'étrangla.

PYGMÉES, (Mythol.) peuple de nains célèbres dans la fable, et qui, selon la plus commune opinion, habitoient la Lybie; ils n'avoient qu'une coudée de hauteur; leur vie étoit de huit ans; les femmes engendroient à cinq, et cachoient leurs enfans dans des trous, de peur que les grues, avec lesquelles cette nation étoit toujours en guerre, ne vinssent les enlever. Ils osérent attaquer Hercule qui avoit tué leur roi appelé Antée. Un jour l'ayant trouvé endormi dans un grand chemin, ils sortirent des sables de Lybie, et le couvrirent comme une fourmilière. Le héros s'étant éveillé, les enferma dans sa peau de lion et les porta à Eurystée. Le nom de Pygmée qui leur fut donné, vient d'un mot grec qui signifie *Nain*.

I. PYLADE, ami d'Oreste. *Voyez* ORESTE, n° I.

II. PYLADE, pantomime de Cilicie, parut à Rome du temps d'Auguste. Il inventa une danse, ou par des gestes ingénieux et par les divers mouvemens du corps, des doigts et des yeux, les auteurs exprimoient admirablement, sans parler, les sujets comiques ou satiriques. Pylade excelloit encore dans les sujets tragiques, graves et sérieux. Il s'éleva entre lui et Hyllus son disciple, une dispute en présence du peuple romain, pour savoir qui des deux représentoit mieux la grandeur d'Agamemnon. L'élève exprima cette grandeur en s'élevant sur ses pieds; mais Pylade lui cria : Tu le fais long, et non pas grand. Pour lui, il représenta Agamemnon sous les véritables traits de la grandeur et de l'héroïsme. *Voy.* BATHILLE.

* PYLE (Thomas), fils d'un ministre anglican, né à Stodey dans le comté de Norfolk en 1674, fut élevé à Cambridge, et desservit la ville de King's-lynn en qualité de curé, de lecteur et de ministre, depuis son admission aux ordres sacrés jusqu'à sa mort, arrivée en 1757, remplissant tous ses devoirs avec un zèle qui ne s'est jamais ralenti. Il s'est fait un nom par une *Paraphrase sur les actes et les épitres des apôtres*, ouvrage dont les éditions se sont multipliées, adapté parfaitement à l'usage et à l'instruction des familles chrétiennes, et qui présente d'une manière claire et simple, dans une juste étendue, toute la substance de ce qu'ont écrit de mieux les commentateurs qui l'ont précédé. On doit le même éloge à la *Paraphrase qu'il a donnée de la révélation des S. Jean et des livres de l'ancien Testament*. On a imprimé en 1783, trois volumes de *Sermons* de Pyle, qui sont fort estimés, quoiqu'il paroisse qu'il n'ait pas eu l'intention de les rendre publics. Ce digne ministre s'est rendu recommandable par ses qualités sociales, et fut intimement lié avec l'évêque Hoadly, le docteur Samuel Clarke et le docteur Sykes.

* PYM (Jean), un des chefs du parti contraire à Jacques Ier, roi d'Angleterre, étoit membre

du parlement pour Tavistock. Sa grande influence dans le parti du peuple, le fit surnommer le *roi Pym*. Il étoit un des plus furieux démagogues ; mais il est douteux qu'il ait prétendu porter la révolution jusqu'aux excès où elle fut poussée. Il est mort en 1643, d'une inflammation d'entrailles.

† PYNACKER (Adam), célèbre peintre de paysages, né en 1621, prit le nom du village où il naquit près de Delft ; il fit ses études à Rome, d'après la nature et les ouvrages des grands maîtres. De retour dans sa patrie, il s'y fit la plus grande réputation. Ses jours et ses ombres sont distribués avec beaucoup de jugement ; et il les fit contraster avec autant d'habileté que d'intelligence. Ses *tableaux* de cabinet sont, en général, préférés à ceux d'une plus grande étendue. Il choisit plus particulièrement dans ses tableaux l'heure du matin, ce qui donne plus d'éclat à la verdure de ses arbres, et connut parfaitement l'art de marquer ses distances par la dégradation des objets interposés. Il mourut en 1673.

* PYNDAR (Paul), fameux marchand anglais, né en 1566 à Wellingboroug au comté de Northampton, mort en 1650. Ses parens vouloient l'envoyer à l'université ; mais il préféra le commerce, et fut mis en apprentissage à Londres, chez un marchand italien. Son maître l'envoya à Venise en qualité de facteur, où il demeura plusieurs années, et parcourut les différens états de l'Italie. En 1611 on le nomma ambassadeur à Constantinople, et il rendit auprès du grand seigneur des services importans à la compagnie anglaise de commerce en Turquie. A son retour à Londres en 1620, on lui offrit la lieutenance de la Tour : il la refusa, et accepta en échange une place de fermier des douanes. Pyndar avoit amassé des richesses considérables ; mais dans le temps de la rébellion, il prêta au roi Charles des sommes si fortes, qu'elles absorbèrent tout ce qu'il possédoit, et le réduisirent à la pauvreté. Il avoit établi une grande fabrique d'alun, et sa fortune montoit alors à plus de 200,000 liv. sterlings.

PYRAME (Mythol.), jeune assyrien, célèbre par sa passion pour Thisbé. Comme ses parens et ceux de Thisbé les gênoient extrêmement, ils se donnèrent un rendez-vous pour partir ensemble et se retirer dans un pays éloigné. Thisbé arriva la première au rendez-vous ; et ayant aperçu une lionne qui avoit la gueule tout ensanglantée, elle se sauva et laissa tomber son voile, que la lionne déchira et teignit de son sang. Pyrame étant arrivé, vit le voile, et croyant sa maîtresse dévorée par cette bête féroce, il se perça de son épée. Thisbé revint un moment après, trouva Pyrame expirant ; dans son désespoir, reconnoissant son erreur, elle se perça aussi avec la même épée. Ovide et la Fontaine ont mis en vers cette aventure attendrissante.

* PYREICUS ne le cède, selon Pline, à aucun des plus grands peintres ; son génie le rapproche beaucoup des artistes hollandais. Il *peignoit* en miniature des boutiques de barbiers et de cordonniers, des ânes, des légumes, et mille autres objets semblables. Ses ouvrages ne laissoient pas d'être payés beaucoup plus cher que les plus belles pro-

ductions de son temps. On doit donc en conclure que les Grecs ne manquoient pas de couleur ni d'exécution ; puisque, sous ces deux parties, les compositions dont il s'agit ne sont guères susceptibles de plaire. Les tableaux de ce peintre, découverts dans les ruines d'Herculanum, sont en grande partie de ce genre.

PYRÈNE (Myth.), fille de Bebrix, souverain de cette partie de l'Espagne qui confine à la France, et qui en est séparée par une chaîne de hautes montagnes, fut remarquée par Hercule, lorsqu'il fit cette expédition, qu'il termina en élevant les deux fameuses colonnes de son nom ; et elle lui inspira une passion si violente, qu'il l'enleva et l'épousa. Un jour que le héros s'étoit éloigné d'elle pour aller combattre des brigands qui infestoient les états de son beau-père, des bêtes féroces déchirèrent la princesse : Hercule, à son retour, l'ensevelit sous une de ces montagnes, qui dès-lors, suivant la fable, prirent le célèbre nom de *Pyrénées*.

PYRÉNÉE (Mythol.), roi de Thrace, ayant un jour enfermé chez lui les muses qui s'y étoient arrêtées en retournant au parnasse, et n'ayant pas voulu les laisser sortir, elles s'attachèrent des aîles et s'envolèrent. Pyrénée monta sur une haute tour, d'où il se jeta en l'air pour voler après elles ; mais il tomba et dans sa chûte se brisa la tête.

PYRGOTELES, graveur grec sous Alexandre-le-Grand, avoit le droit exclusif de graver ce fameux conquérant ; de même que le sculpteur Lysippe étoit seul autorisé à faire ses statues. Ses *gravures* en creux passoient pour les chefs-d'œuvres de son art.

* PYROMAQUE. Ce nom appartient à deux statuaires. L'un florissoit environ 330 ans avant l'ère chrétienne, et fit un *quadrige, monté par Alcibiade ;* l'autre, postérieur, représenta les *combats d'Attale et d'Eumène contre les Gaulois*.

* I. PYRON (Guillaume), né à Hambie, bourg du diocèse de Coutance, le 21 octobre 1637, mort à Caen en 1684, professa la langue grecque à l'université de cette ville ; il a traduit élégamment en latin le *Traité* de P.-V. Huet sur l'*Origine des Romans*. Il nous a laissé, de plus, un excellent *Commentaire* sur le *Claudien in usum Delphini*. Pyron naquit et mourut catholique-apostolique-romain.

II. PYRON. *Voyez* Piron.

PYRRHA, fille d'Epimethée et femme de Deucalion. *Voyez* Deucalion, n° I.

† PYRRHON, fameux philosophe grec, natif d'Elide, au Péloponnèse, avoit exercé la profession de peintre avant de s'attacher à l'étude de la philosophie. Anaxarque fut son maître. Pyrrhon flottoit dans un doute éternel ; il trouvoit partout des raisons d'affirmer, et des raisons de nier ; et après avoir bien examiné le pour et le contre, il suspendoit son jugement, et se bornoit à dire : « *Non Liquet ;* cela n'est pas évident. » Ainsi il cherchoit toute sa vie la vérité, et ne vouloit jamais tomber d'accord qu'il l'eût trouvée. C'est cet art de disputer sur toutes choses, sans prendre aucun parti décisif, que l'on appela le *Scepticisme* ou le *Pyrrhonisme*. Quoique Pyr-

rhon n'en soit pas l'inventeur, il le mit néanmoins tellement en vogue de son temps, que depuis il a porté son nom. Ses disciples prirent celui de *Sceptiques*...... On les appeloit aussi *Inquisiteurs*, *Suspendans*, *Douteux*, *Examinateurs*. Ils se flattoient de posséder une situation d'esprit exempte de trouble par le moyen de l'*Ataraxie* qui règle les opinions, et de la *Matriophatie* qui modère les passions. Ils vouloient jouir d'un parfait repos, tant à l'égard de l'esprit qu'à l'égard de l'entendement. Leur maître s'étoit procuré cet heureux état. Son indifférence étoit si étonnante, qu'Anaxarque, son maître, étant un jour tombé dans un fossé, il passa outre sans daigner lui tendre la main. Pyrrhon soutenoit que « vivre et mourir étoient la même chose. » Un de ses disciples lui ayant dit : « Pourquoi donc ne mourez-vous pas ?— C'est, répondit-il, parce que cela est indifférent. » Qu'on ne pense pas qu'il eût oublié ses maximes, si la mort eût été présente ; car il conserva la même intrépidité dans une occasion périlleuse. Etant sur le point de faire naufrage, il fut le seul que la tempête n'étonnât point; et comme il vit les autres saisis de frayeur, il les pria d'un air tranquille de regarder un pourceau qui étoit à bord, et qui mangeoit à son ordinaire : « Voilà, leur dit-il, quelle doit être la sensibilité du sage. » Quand il parloit, il se mettoit peu en peine si on l'écoutoit ou si on ne l'écoutoit pas ; et il continuoit ses discours, quoique ses auditeurs s'en allassent. Il ne croyoit pas qu'on dût faire la moindre démarche pour acquérir un nom. « Les hommes, disoit-il, ressemblent à des feuilles qui tournent au gré des vents et qui sèchent bientôt. Leur estime n'honore pas plus que leur mépris. » Dédaignant la censure du public, il tenoit ménage avec sa sœur, et partageoit avec elle les plus petits soins domestiques. Il balayoit la maison, il engraissoit des poulets, des cochons ; il les portoit au marché pour les vendre. Il se fâcha un jour contre elle pour un sujet assez léger ; et comme on lui remontra que son chagrin ne s'accordoit pas avec l'indolence dont il faisoit profession : « Pensez-vous, répondit-il, que je veuille mettre cette vertu en pratique pour une femme ? » Il faut prendre pour de fades plaisanteries ou plutôt pour des impostures grossières, les contes que quelques anciens ont débités touchant ce philosophe : par exemple, ils disent que Pyrrhon alloit toujours devant lui, sans se détourner ni reculer, même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice, et que ses amis qui le suivoient, lui sauvèrent souvent la vie. Ce philosophe vivoit du temps d'Epicure et de Théophraste, vers l'an 300 avant J. C. Il mourut à 90 ans, sans avoir laissé aucun écrit. Une de ses opinions les plus dangereuses, étoit, que « la justice ou l'injustice des actions dépendent uniquement des lois humaines ou de la coutume, et qu'il n'y a rien en soi-même d'honnête et de honteux. » Malgré ce dogme destructeur de toute vertu, sa patrie lui conféra la dignité de pontife, et accorda en sa faveur une exemption de tributs aux philosophes. On trouve sa Vie dans *Sextus Empiricus*. Quelques philosophes modernes, surtout Bayle, ont fait de grands efforts pour réhabiliter la mémoire et la doctrine de Pyrrhon; Mais un doute perpétuel sur tou-

tes choses est un état violent, que la nature de l'esprit humain ne pourroit peut-être pas comporter. Il ne laissa point d'ouvrage, et n'en écrivit même aucun ; ce qui fait tomber le conte de *Sextus Empiricus* sur un présent de 10,000 pièces d'or que Pyrrhon auroit reçues d'Alexandre, pour un poème qu'il avoit composé en son honneur. Timon et Ænésidème transmirent à la postérité les dangereux principes de ce philosophe.

I. PYRRHUS, ainsi appelé à cause de ses cheveux roux, fils d'Achille et de Déidamie fille de Lycomède roi de l'île de Scyros, naquit dans cette île un peu avant la guerre de Troye, et y fut élevé jusqu'à la mort d'Achille. Alors Ulysse et Phénix furent envoyés par les Grecs vers Pyrrhus, pour l'emmener au siége de Troye ; parce qu'on leur avoit prédit que c'étoit le seul moyen de prendre cette fameuse ville. Pyrrhus y alla malgré sa grande jeunesse ; ce qui lui fit donner le nom de Néoptolème, et se montra digne du sang d'Achille ; il fut comme lui, brave, féroce, inhumain. Il combattit contre Euripyle, fils de Télèphe, et le tua. Cette victoire le flatta si fort, qu'il institua, pour en perpétuer la mémoire, la danse qu'on nomma Pyrrhique, dans laquelle les danseurs devoient être armés de toutes pièces. Il entra le premier dans le fameux cheval de bois, et, la nuit de la prise de Troye, il fit un carnage épouvantable, et massacra le roi Priam d'une manière barbare. Ce fut lui aussi qui précipita du haut d'une tour le petit Astyanax fils d'Hector, et qui immola Polyxène sur le tombeau d'Achille. Après le sac de Troye, il eut Andromaque en partage et il en fit sa femme ou sa concubine. Il alla ensuite en Epire, où il fonda un royaume. Quelque temps après, il épousa la belle Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, et fut tué par Oreste furieux, au pied des autels, à la sollicitation d'Hermione jalouse d'Andromaque, et qui avoit été promise en mariage à son cousin Oreste, avant qu'elle épousât Pyrrhus. Ce prince eut trois femmes : Hermione, dont il n'eut point d'enfant, Lanasse et Andromaque. C'est de ces deux dernières femmes, que descendoient les rois qui possédèrent l'Épire jusqu'à Pyrrhus qui suit.

II. PYRRHUS, roi des Épirotes, descendoit du précédent. Les Molosses ayant tué son père, Pyrrhus encore à la mamelle fut enlevé par quelques serviteurs fidèles à la fureur des révoltés, qui le poursuivoient pour l'égorger. Cassandre, roi de Macédoine, voulut acheter la mort de cet enfant ; mais Glaucias, roi d'Illyrie, à la cour duquel il s'étoit retiré, loin de se prêter à ses désirs, fit élever cet enfant comme son propre fils ; et lorsqu'il eut atteint l'âge de 12 ans, il le rétablit dans son royaume. Pyrrhus fut d'abord obligé de le partager avec Néoptolème qui l'avoit usurpé ; mais il se défit peu de temps après de ce rebelle. Alexandre l'ayant appelé à son secours contre Démétrius, roi de Macédoine, il lui demanda pour prix de ses services quelques provinces, dont il s'empara à l'instant : il s'y établissoit lorsque Démétrius le força de se retirer. Ce prince ravagea l'Épire, et Pyrrhus se vengea sur l'Italie où il remporta une victoire signalée. Cette bataille laissa dans l'esprit

des Macédoniens, de grandes idées de son courage, de ses talens pour la guerre, et de son art pour le commandement. La nouvelle d'une maladie de Démétrius le rappela l'année d'après, l'an 290 avant J. C., dans la Macédoine. Tout céda à la force de ses armes, jusqu'à ce que Démétrius, étant un peu remis, le força de se retirer. Pyrrhus fit de nouvelles tentatives qui eurent un succès heureux : il s'empara de la Macédoine et la partagea avec Lysimaque; mais il n'en jouit pas long-temps. Les Macédoniens le chassèrent sept mois après, et ne voulurent reconnoître pour leur souverain que son collègue. Une guerre plus importante l'occupa bientôt. Les Tarentins l'ayant appelé à leur secours, il courut à Tarente, livra bataille au consul Lævinus près d'Héraclée, et remporta une victoire complète. Ce prince avoit amené des élephans armés en guerre. La vue, l'odeur extraordinaire, les cris de ces monstrueux animaux, effarouchèrent les chevaux de l'armée romaine, et causèrent sa déroute. Le combat fut meurtrier, et le nombre des morts fut à peu près égal des deux côtés. Le vainqueur disoit, après la bataille : « Hélas! si j'en gagne encore une semblable, il faudra que je retourne en Epire presque sans suite.... » Il souhaitoit beaucoup la paix, et envoya le philosophe Cynéas à Rome pour la proposer. Cynéas harangua le sénat avec beaucoup d'éloquence; mais on lui répondit que si Pyrrhus souhaitoit l'amitié du peuple romain, il ne devoit faire de proposition pacifique que quand il seroit hors de l'Italie. (*Voy.* I. Fabricius.) Il se donna une seconde bataille près d'Ascoli dans la Pouille, où la victoire fut si douteuse, que les historiens se contredisent sur ce qu'ils en racontent. Pyrrhus continuoit la guerre avec assez peu de succès, lorsque les Siciliens l'appelèrent dans leur île pour les délivrer du joug des Carthaginois, et de celui de plusieurs petits tyrans. Il y passa aussitôt, gagna deux batailles sur les Carthaginois en 276 et 277 avant J. C., et prit Eryx avec quelques autres places. Cependant l'insolence de ses troupes et son envie de dominer, commencèrent à le rendre odieux aux Siciliens. On fut charmé de le voir partir. Dès qu'il eut disparu, il perdit presque toutes les villes qui avoient embrassé son parti. Les Tarentins le rappelèrent peu de temps après; mais sa flotte fut battue dans le détroit de Sicile par celle des Carthaginois. De deux cents galères il n'en ramena que douze en Italie. Il châtia en passant les Locriens, et pilla le trésor consacré à la déesse Proserpine. Il y eut une nouvelle bataille à Bénévent, entre lui et les Romains. Le consul Curius Dentatus eut la gloire de le vaincre : il n'avoit que 20,000 hommes, et son adversaire en avoit plus de 80,000. Pyrrhus, honteux de sa défaite, retourna précipitamment dans son royaume. Il implora le secours d'Antiochus roi de Syrie et d'Antigone roi de Macédoine; mais n'en ayant reçu que des lettres d'excuse, il ravagea les états du dernier. Il agit d'abord par vengeance, ensuite par ambition. Il s'empara de plusieurs villes frontières et de toutes les villes de la haute Macédoine et de la Thessalie. Pyrrhus, enivré de ses triomphes, affecta d'humilier les Macédoniens par des inscriptions infamantes. Cléonyme, prince du sang royal de Sparte, l'ayant ensuite appelé à

son secours, il entra dans le Péloponnèse et forma le siége de Sparte; mais il fut bientôt contraint d'abandonner cette ville. De là il se jeta dans Argos, où il s'étoit élevé une faction entre Aristippe et Aristias. Les Argiens lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de se retirer. Il le promit; mais il pénétra la nuit dans leur ville, dont Aristias lui avoit facilité l'entrée. Pyrrhus eut l'imprudence d'y faire marcher ses éléphans, qui, trop resserrés, nuisirent à l'action. Ce prince, abandonné des siens et prêt à tomber entre les mains de l'ennemi, se fait jour par sa valeur, après avoir quitté son aigrette pour n'être pas reconnu. Un Argien l'attaque et lui porte un coup de javeline qui fut paré par l'épaisseur de sa cuirasse. Le prince, plein de fureur, étoit près de le frapper, lorsque la mère de cet Argien, qui voyoit le combat de son toit, lança une tuile sur la tête du roi, et le renversa sans connoissance. Un soldat d'Antigone survint et lui coupa la tête. C'est ainsi que mourut, l'an 272 avant J. C., ce prince également célèbre par de grandes qualités et de grands défauts. Son caractère étoit affable, son accès facile. Il étoit reconnoissant des services qu'on lui rendoit, et prompt à les récompenser. Il pardonnoit aisément les fautes que l'on commettoit à son égard, et ne punissoit qu'à regret. De jeunes officiers, dans le vin, avoient fait de lui des plaisanteries offensantes; l'ayant su, il les fit venir et leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent ainsi parlé?—«Oui, seigneur, répondit l'un d'entre eux, et nous en aurions dit davantage si le vin ne nous eût manqué.» Cette répartie le fit rire, et il les renvoya sans les punir. Le témoignage glorieux qu'on dit lui avoir été rendu par Annibal, l'homme du monde le plus capable de juger sainement du mérite guerrier, ne permet pas de refuser à Pyrrhus le titre de grand capitaine. Personne, en effet, ne savoit mieux que lui prendre ses postes, ranger ses troupes, gagner le cœur des hommes et se les attacher. Il avoit la vivacité, l'intrépidité et l'ardeur martiale d'Alexandre; mais moins prudent que lui, il s'exposoit sans ménagement comme un simple soldat et comme un aventurier. Il n'avoit aucune régle dans ses entreprises, et s'y livroit presque toujours par tempérament, par passion et par impuissance de se tenir en repos. Violent, inquiet, impétueux, il falloit qu'il fût toujours en mouvement, et qu'il y mît les autres; toujours errant et allant chercher de contrée en contrée un bonheur qui le fuyoit, et qu'il ne rencontroit nulle part. On connoît le bon mot de Cynéas à ce sujet. Pyrrhus lui étalant un jour toutes les conquêtes qu'il avoit faites, en imagination, de toute l'Italie, de la Sicile, de Carthage et de la Grèce; ce prince ajouta: «Ce sera alors, mon ami, que nous rirons et que nous nous reposerons à l'aise. —Mais, seigneur, repartit Cynéas, qui nous empêche de le faire dès à présent?» On attribue à Pyrrhus l'invention du jeu des échecs.

* I. **PYTHAGORE** de Reggio, sculpteur, est regardé par Pline comme contemporain de Polyclète d'Argos, 432 ans avant l'ère chrétienne; mais l'autorité de cet écrivain paroît encore en défaut; puisque, selon Pausanias, Pythagore eut pour maître Cléarque, élève d'Euchir le Corinthien. Il est plutôt à présumer qu'il le confondit avec un autre

sculpteur du même nom, qui étoit de Samos. On voyoit de cet artiste, à Olympie, une *statue* de Pancratiaste Léontiscus, qui supposoit une grande étendue de talens. Le monument de bronze représentant *Cratistène sur le char de la Victoire; Europe assise sur Jupiter transformé en taureau;* le *combat d'Etéocle et de Polynice*, étoient tous des morceaux remarquables, puisqu'ils ont conservé leur réputation jusqu'au temps de Pausanias.

† II. PYTHAGORE, né à Samos, d'un sculpteur (Pline distingue trois statuaires à peu près contemporains qui ont porté ce nom), vers l'an 592 ou 600 avant J. C., exerça d'abord le métier d'athlète; mais s'étant trouvé aux leçons de Phérécyde sur l'immortalité de l'ame, il se consacra tout entier à la philosophie (*Voyez* I. PHÉRÉCYDE.) Pour avoir une connoissance plus étendue des mœurs et des caractères des hommes, il abandonna sa patrie, ses parens et ses biens, et parcourut l'Egypte, la Chaldée et l'Asie mineure. Enfin, après avoir enrichi son esprit, il revint à Samos, chargé des précieuses dépouilles qui avoient été le but et qui furent le fruit de son voyage. Polycrate avoit usurpé le gouvernement de sa patrie; et quoique ce tyran eût beaucoup d'égards pour le philosophe, celui-ci abandonna Samos, et alla s'établir dans cette partie de l'Italie qui a été appelée la Grande-Grèce. Il fit sa demeure ordinaire à Héraclée, à Tarente, et sur-tout à Crotone, dans la maison du fameux athlète Milon. C'est de là que sa secte a été appelée *Italique*. Sa réputation extraordinaire se répandit bientôt dans toute l'Italie, avec le goût de l'étude et l'amour de la sagesse. On accouroit de toutes parts pour l'entendre, et dans peu de temps il n'eut pas moins de quatre ou cinq cents disciples. Avant de les admettre à ce rang, il leur faisoit subir un noviciat de silence qui duroit deux ans pour les taciturnes, et qu'il faisoit durer au moins cinq années pour ceux qu'il jugeoit les plus enclins à trop parler. Il les faisoit vivre tous en commun; ils quittoient la propriété de leur patrimoine, et apportoient leurs biens aux pieds du maître. On a dit qu'il attachoit un mérite infini à l'abstinence des fèves. Il est certain néanmoins qu'il faisoit un grand usage de ce légume dans ses repas (*Voyez* le Voyage du Jeune Anacharsis, chap. 75.) L'un de ses principaux soins fut de corriger les abus qui se commettoient dans les mariages. Il voulut non-seulement que les maris renonçassent au concubinage, mais aussi qu'ils observassent les lois de la pudeur et de la chasteté envers leurs épouses. Son affection pour le bien public le détermina à porter ses instructions jusqu'aux palais des grands, et il eut le bonheur et la gloire de réussir auprès d'un grand nombre. Il mit la police dans presque toutes les villes d'Italie, pacifia les guerres et les séditions intestines, et eut beaucoup de part au gouvernement de Crotone, de Métaponte, de Tarente et des autres grandes villes dont les magistrats étoient obligés de prendre et de suivre ses conseils. On dit que pour donner plus de poids à ses exhortations, il s'enferma dans un lieu souterrain où il demeura pendant un certain temps. Sa mère lui communiqua en secret tout ce qui se passoit pendant son absence. Pythagore sortit enfin de sa caverne, avec un visage pâle et

défait ; il assembla le peuple, et assura qu'il venoit des enfers. Il y a apparence que cette anecdote n'est qu'une fable. Quoi qu'il en soit, Pythagore eut la gloire de produire des changemens avantageux aux mœurs dans une partie de l'Italie, et surtout à Crotone son principal séjour. «Ayant trouvé, dit Justin, les habitans de cette ville livrés au luxe et à la débauche, il les rappela, par sa prépondérance, aux règles de la frugalité. Il louoit tous les jours la vertu, et en faisoit sentir les avantages et la beauté. Il représentoit vivement la honte de l'intempérance, et faisoit le dénombrement des états dont les excès vicieux avoient causé la ruine. Ses discours firent une telle impression sur les esprits, et causèrent un changement si général dans la ville, qu'on ne la reconnoissoit plus, et qu'il ne resta aucune trace de l'ancienne Crotona. Il parloit aux femmes séparément des hommes, et aux enfans séparément des pères et des mères. Il recommandoit aux femmes les vertus de leur sexe ; la chasteté, la soumission envers leurs maris ; aux jeunes gens un profond respect pour leurs pères et mères, et du goût pour l'étude et les sciences. Il insistoit principalement sur la frugalité, mère de toutes les vertus. Il obtint des dames qu'elles renonçassent aux étoffes précieuses et aux riches parures, qu'elles faisoient passer pour des ornemens nécessaires à leur rang, mais qu'il regardoit comme l'aliment du luxe et de la corruption. Il exigea qu'elles en fissent un sacrifice à la principale divinité du lieu, qui étoit Junon, montrant par ce généreux dépouillement la pleine conviction où elles étoient, que le véritable ornement des femmes étoit une vertu sans tache, et non la magnificence des habits. On peut juger, ajoute l'historien, de la réforme que produisirent parmi les jeunes gens les vives exhortations de Pythagore, par le succès qu'elles eurent chez les femmes, attachées pour l'ordinaire à leur parure et à leurs bijoux avec une passion presque invincible.» Ce philosophe forma des disciples qui devinrent de célèbres législateurs, tels que Zaleucus, Carondas et quelques autres. La science des mœurs et des lois n'étoit pas la seule que possédât Pythagore : il étoit très savant en astronomie, en géométrie, en arithmétique et en toutes les autres parties des mathématiques. Ce fut lui qui inventa cette fameuse démonstration du *Carré de l'Hypothénuse*, qui est d'un si grand usage en mathématiques. On dit qu'il en sentoit lui-même tellement l'utilité, qu'il immola aux dieux par reconnoissance une hécatombe de cent bœufs. On lui attribue le système de la *Métempsycose*, c'est-à-dire la transmigration des ames d'un corps dans un autre. C'étoit, dit-on, le dogme principal de sa philosophie ; il l'avoit emprunté ou des Egyptiens ou des brachmanes. Ce système lui tenoit, ajoute-t-on, si fort au cœur, qu'il se vantoit de se souvenir dans quel corps il avoit été avant qu'il fût Pythagore.... Sa généalogie ne remontoit que jusqu'au siége de Troye. Il avoit d'abord été Ethalides, fils putatif de Mercure, ensuite Euphorbe, le même qui fut blessé par Ménélas. Son ame passa du corps d'Euphorbe dans celui d'Hermotime ; de celui-ci dans le corps d'un pêcheur ; enfin dans celui de Pythagore. Nous rapportons ces contes d'après le plus grand nombre d'historiens. Mais le sa-

vant Barthélemi, qui a approfondi tous les points de l'histoire des anciens philosophes, prétend que Pythagore n'admettoit point le dogme de la *Métempsycose*. D'autres savans disent que par ce mot il vouloit donner une image symbolique des productions et et des métamorphoses des trois règnes de la nature qui s'opèrent chaque jour sous nos yeux. Quoi qu'il en soit, les autres parties du système pythagoricien prouvoient que ce philosophe avoit beaucoup réfléchi. Il admettoit dans le monde une intelligence suprême, une force motrice, une matière sans intelligence, sans force et sans mouvement. « Tout les phénomènes, selon Pythagore, dit Pluquet, dans ses Mémoires pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain, supposoient ces trois principes; mais il avoit observé dans les phénomènes une liaison de rapports, une fin générale; et il attribua l'enchaînement des phénomènes, la formation de toutes les parties du monde et leurs rapports, à l'intelligence suprême qui seule avoit pu diriger la force motrice, et établir des rapports et des liaisons entre toutes les parties de la nature; il ne donna donc aucune part aux génies dans la formation du monde. Pythagore avoit découvert entre les parties du monde des rapports, des proportions. Il avoit aperçu que l'harmonie ou la beauté étoit la fin que l'intelligence suprême s'étoit proposée dans la formation du monde, et que les rapports qu'elle avoit mis entre les parties de l'univers étoient le moyen qu'elle avoit employé pour arriver à cette fin. Ces rapports s'exprimoient par des nombres. Parce qu'une planète est, par exemple, éloignée du soleil plus ou moins qu'une autre un certain nombre de fois, Pythagore conclut que c'étoit la connoissance de ces nombres qui avoit dirigé l'intelligence suprême. L'ame de l'homme étoit, suivant lui, une portion de cette intelligence suprême, que son union avec le corps en tenoit séparée, et qui s'y réunissoit lorsqu'elle s'étoit dégagée de toute affection aux choses corporelles. La mort qui séparoit l'ame du corps ne lui ôtoit point ses affections; il n'appartenoit qu'à la philosophie d'en guérir l'ame, et c'étoit l'objet de toute la morale de Pythagore. » L'auteur renvoie le lecteur à l'Examen du Fatalisme, tome Ier, et à la Vie de ce philosophe par Dacier. Notre soin principal devoit être, selon lui, de nous rendre semblables à la divinité. Le seul moyen d'y parvenir étoit de posséder la vérité, et pour la posséder il falloit la rechercher avec une ame pure. « Il faut, disoit-il souvent, ne faire la guerre qu'à cinq choses: aux maladies du corps, à l'ignorance de l'esprit, aux passions du cœur, aux séditions des villes, et à la discorde des familles. Telles sont les cinq choses, s'écrioit-il, qu'il faut combattre de toutes ses forces, même par le fer et par le feu... Les plus beaux présens que le ciel ait fait aux hommes sont, disoit-il aussi, d'être utile à ses semblables et de leur apprendre la vérité. » Ce philosophe comparoit le spectacle du monde à celui des jeux olympiques: Les uns y tiennent boutique et ne songent qu'à leur profit; les autres payent de leur personne et cherchent la gloire; d'autres se contentent de voir les jeux... « Il est défendu, disoit-il, de quitter son poste sans la volonté de celui qui commande. » Le poste de

l'homme est la vie. La tempérance est la force de l'âme ; l'empire sur les passions fait sa lumière. Posséder la continence, c'est être riche et puissant. L'homme est mort dans l'ivresse du vin, il est furieux dans l'ivresse de l'amour. L'homme n'est en sûreté que sous le bouclier de la sagesse, et il n'est heureux que quand il est en sûreté. — Ne souffrons point qu'il y ait de cicatrice dans l'ame de notre ami. Il n'y aura ni blessure ni cicatrice dans l'ame de notre ami si nous savons lui céder à propos. Que le plus jeune cède toujours au plus âgé. La fidélité que vous devez à votre ami est une chose sacrée, qui ne souffre pas même la plaisanterie. — L'homme est un abrégé de l'univers ; il a la raison par laquelle il tient à Dieu ; une puissance végétative, nutritive et productrice, par laquelle il tient aux animaux ; une substance inerte qui lui est commune avec la terre. — Le philosophe s'occupe des vérités à découvrir ou des actions à faire ; et sa science est théorique ou pratique. Il faut commencer par la pratique des vertus ; l'action doit précéder la contemplation. » Une morale si sensée n'avoit pas toujours son effet, parce qu'il la cachoit sous le voile des allégories. Ainsi au lieu de dire simplement : « Ne vous présentez dans les temples qu'avec un air décent et recueilli, » il disoit à ses disciples : « Ne sacrifiez point aux dieux les pieds nus. » Quand il leur conseilloit de ne pas surcharger le fardeau de la vie du poids des affaires et des soucis, il leur disoit : « Ne vous amusez pas à couper du bois dans votre chemin. » Pour leur dire qu'il falloit être prêt et actif à toutes les heures du jour, il leur disoit : « Ne tuez jamais le coq. » S'il leur conseilloit de ne se lier par aucun serment, il s'exprimoit ainsi : « Gardez-vous de porter au doigt la bague qui vous gêne. » Enfin au lieu de dire, n'irritez pas un homme qui est déjà en colère, il disoit : « N'attisez point le feu avec votre épée. » Ces façons de parler emblématiques paroissent aujourd'hui assez froides ; mais Pythagore avoit rapporté de l'Egypte ces façons de s'exprimer, et l'Ecriture s'en sert souvent. Il est encore auteur de la découverte sur les sons, l'une des plus belles qu'il ait faites, et qui contribua beaucoup à perfectionner la musique. Tout le monde sait que ce fut en passant devant l'atelier d'un forgeron, que surpris de la gradation qui existoit entre les divers sons des marteaux, il les examina avec attention, et se convainquit que ce phénomène avoit pour cause leur pesanteur relative. On ne sait rien de certain sur le lieu et sur le temps de la mort de Pythagore. L'opinion la plus commune est qu'il mourut tranquillement à Métaponte vers l'an 490 avant J. C. Sa maison fut changée en un temple, et on l'honora comme un dieu. Il étoit en si grande vénération, qu'on lui fit faire pendant sa vie, et après sa mort, une foule de prodiges. On disoit qu'il écrivoit avec du sang sur un miroir ce que bon lui sembloit, et qu'opposant ces lettres à la face de la lune quand elle étoit pleine, il voyoit dans le rond de de cet astre tout ce qu'il avoit écrit dans la glace de son miroir; qu'il parut avec une cuisse d'or aux jeux olympiques ; qu'il se fit saluer du fleuve Nessus ; qu'il arrêta le vol d'un aigle, apprivoisa un ours, fit mourir un serpent ; que, par la vertu de certaines paroles, il chassa un bœuf

qui gâtoit un champ de féves, qu'il se fit voir au même jour et à la même heure en la ville de Crotone et en celle de Métaponte; qu'il avoit des secrets magiques; qu'il prédisoit les choses futures, etc. etc. Ses disciples regardoient comme un crime de mettre en doute la vérité de ses opinions, et quand on leur en demandoit les raisons, ils se contentoient de répondre : *Le maître l'a dit.* On fit courir sur sa mort mille bruits fabuleux, qu'il seroit inutile de rapporter. Les écoles pythagoriciennes se soutinrent presque dans toutes les villes de la grande Grèce après la mort de leur chef. Il en sortit non-seulement des philosophes spéculatifs, mais des législateurs et des guerriers. Pythagore avoit veillé avec un soin extrême au choix de ses disciples; et comme la physionomie est le miroir de l'ame, il rejetoit ceux dont la figure annonçoit un cœur dur ou un caractère méchant. « Ni toute sorte de bois, ni toute sorte de marbre, disoit-il quelquefois, ne sont propres à faire un Apollon ou un Mercure. » Les élèves passoient par de rigoureuses épreuves, appelées *les purgations de l'ame.* Outre les diverses écoles pour la jeunesse, les pythagoriciens avoient des maisons de retraite pour les vieillards. C'étoient les asiles de la paix et de la vertu. On n'y commandoit point avec hauteur; on n'obéissoit point avec contrainte. Les initiés vivoient entre eux comme des amis. Si, malgré la douceur de ces retraites, quelqu'un vouloit se retirer, il en étoit le maître, et il pouvoit emporter ce qui lui appartenoit; mais on lui faisoit des obsèques comme s'il étoit mort. « J'ai appris, écrivoit Lysis à Hipparque, que vous renoncez à la doctrine de nos pythagoriciens d'Italie, et que vous donnez la préférence à la bonne chère de la cour de Sicile. Si cette nouvelle est fausse, je vous en félicite; si elle est vraie, je vous regarde dès ce moment comme un homme qui n'a plus de part à la vie. » Pythagore eut des disciples jusque dans l'intérieur de sa maison. Sa femme et sa fille Damo (*Voyez ce mot*) apprirent de lui les élémens de la philosophie. Il légua en mourant tous ses manuscrits à Damo, à condition que jamais elle ne les vendroit, quelque somme qu'on lui proposât, et qu'elle n'en feroit part qu'aux initiés. Nous avons sous le nom de *Pythagore* un ouvrage en grec commenté par Hiéroclès, et intitulé : *Les Vers dorés;* mais il est constant que ce livre n'est point de lui, quoiqu'il renferme une partie de sa doctrine et de ses maximes morales. On l'attribue à Lysis. Les *Vers dorés* ont été imprimés à Padoue, 1474, in-4° ; — à Rome, 1475, in-4° ; — à Cambridge, 1709, et à Londres, 1742, in-8°. Ces deux éditions se joignent aux auteurs, *cum notis Variorum....* Diogène, Porphyre, Jamblique, un anonyme dont Photius donne l'extrait, ont écrit la *Vie* de ce célèbre philosophe, mais avec plus d'érudition que de discernement. On a réuni leurs Ecrits à Amsterdam, 1707, in-4°. Dacier a mis plus de critique dans celle qu'il a publiée en français, avec *les Vers dorés et le Commentaire d'Hiéroclès*, à Paris, 1706, deux vol. in-12; nouvelle édition, 1771, aussi en 2 vol. Dans le nombre de ceux qui ont écrit sur Pythagore, et sur sa doctrine, et sur son école, il faut distinguer Christophe Meiners dans un ouvrage allemand, intitulé : *His-*

toire de l'Origine, *des Progrès et de la Décadence des Sciences chez les Grecs et les Romains*, tome 1, liv. 3. Quant à l'époque, extrêmement disputée entre les savans, à laquelle vécut Pythagore, Meiners estime qu'il faut placer sa naissance vers la fin de la 49e olympiade, sa mort et la destruction de sa société, dans les deux premières années de la 69e. « M. Larcher, dans ses notes sur Hérodote, fait mourir Pythagore vers l'époque de la conjuration du Cylon, en 510. Ce philosophe survécut à cet événement désastreux pour sa secte, et il est très-vraisemblable qu'il ne finit sa longue carrière qu'en l'an 507, comme le pense Freret. »

I. PITHÉAS, philosophe qu'on croit contemporain d'Aristote, naquit à Marseille, colonie des Phocéens, et se rendit habile dans la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie. On conjecture que ses concitoyens, prévenus en faveur de ses connoissances et de ses talens, et dans la vue d'étendre leur commerce, lui fournirent les moyens d'aller tenter dans le Nord de nouvelles découvertes; tandis qu'ils employoient Euthymènes à découvrir les pays du sud. Pythéas parcourut une partie des côtes de l'Océan, s'avança jusqu'à l'île de Thulé, maintenant l'Islande; il pénétra ensuite dans la mer Baltique, jusqu'à l'embouchure d'un fleuve qu'il nomme mal-à-propos *Tanaïs*; car le Tanaïs se débouche dans la mer Noire, et est peut-être la Vistule. Il observa qu'à mesure qu'il avançoit vers le pôle arctique, les jours s'alongeoient au solstice d'été, et qu'à l'île de Thulé le soleil se levoit presque aussitôt qu'il s'étoit couché : ce qui arrive en Islande et dans les parties septentrionales de la Norwège. « Pithéas, dit Bailly, dans son *Histoire de l'Astronomie*, étoit observateur. Il a remarqué qu'il n'y avoit pas d'étoile près du pôle; en effet de son temps il n'y en avoit point. L'observation qui l'a rendu le plus fameux, surtout depuis la contestation élevée parmi les astronomes modernes sur la diminution de l'obliquité de l'écliptique, est celle de la hauteur méridienne du soleil au solstice d'été. Pythéas, en se servant d'un gnomon fort élevé, trouva que la longueur de l'ombre au temps du solstice d'été, avoit à l'égard de la hauteur du gnomon, la même proportion à Marseille qu'à Byzance. La relation des voyages de Pythéas a paru fabuleuse à Polybe et à Strabon; mais Gassendi, Sanson et Rudbeck ont été du sentiment d'Hipparque et d'Eratosthène, en prenant la défense de cet ancien géographe. Les navigateurs modernes l'ont pleinement justifié. On lui doit la découverte de l'île de Thulé, et de la distinction des climats par la différente longueur des jours et des nuits. Cet habile marseillois est le premier et le plus ancien des écrivains Gaulois qui nous soit connu. Le plus célèbre de ses ouvrages étoit intitulé : *Le Tour de la Terre;* mais ni cet ouvrage, ni aucun des autres de Pythéas ne sont parvenus jusqu'à nous, quoique quelques-uns existassent encore à la fin du quatrième siècle. Ils étoient écrits en grec, qui étoit alors la langue des Marseillois.

II. PYTHÉAS, rhéteur Athénien, contemporain et ennemi de l'orateur Démosthènes, vers

l'an 330 avant Jésus-Christ, osa parler en public, quoique fort jeune, pour dire son sentiment sur les résolutions que la république prenoit au sujet d'Alexandre-le-Grand. Un citoyen qui n'approuvoit point cette hardiesse, lui dit: « Eh quoi! vous osez parler si jeune, de choses si importantes? » —Phythéas répondit sans se déconcerter: « Cet Alexandre, que vous estimez un dieu, n'est-il pas encore plus jeune que moi? Pourquoi vous étonnez-vous qu'à mon âge je parle comme un homme doit parler? »

PYTHIAS, *V.* Damon, n° I.

PYTHIE, *Voyez* Pythonisse.

PYTHON, (Mythol.) ce mot signifie proprement le dieu Apollon appelé *Python* ou *Pythius*, à cause du serpent *Python* qu'il tua. C'étoit un animal d'une grandeur prodigieuse, que la terre engendra de son limon après le déluge de Deucalion. Junon l'envoya contre Latone, l'une des concubines de Jupiter. Celle-ci ne put l'éviter qu'en se jetant dans la mer, où Neptune fit paroître l'île de Délos, qui lui servit de retraite. Apollon tua ce serpent dans la suite à coups de flèches. Ce fut en mémoire de cette victoire qu'il institua les jeux pythiens. Il mit la peau de cet animal sur le trepied, où lui, ses prêtres et ses prêtresses s'asseyoient pour rendre ses oracles. —On appeloit aussi de ce nom des génies qui entroient, dans le corps des hommes, sur-tout des femmes, pour leur découvrir ce qui devoit arriver.

PYTHONISSE *ou* PYTHIE (la), étoit, selon la fable, une prêtresse d'Apollon, qui rendoit ses oracles à Delphes dans le temple de ce dieu. Elle se plaçoit sur un trépied couvert de la peau du serpent Python. Lorsqu'elle vouloit prédire l'avenir, elle entroit en fureur, parloit d'une voix etouffée, grêle et inarticulée, s'abandonnoit à des convulsions horribles; enfin, évoquoit les mânes des morts. Ses oracles étoient quelques vers ambigus et obscurs, auxquels les prêtres donnoient un sens favorable à leurs intérêts ou à ceux des personnes crédules qui les consultoient.

PYTHONISSES, magiciennes que Saül, dit l'Ecriture, chassa de ses états avant qu'il eût désobéi à Dieu. Mais après son péché, il fut rejeté du Seigneur; et loin de mettre sa confiance en lui, il alla consulter une Pythonisse, qui lui fit voir l'ombre de Samuel, et lui prédit qu'il mourroit avec ses fils à la bataille de Gelboé.

QUADRATUS-DEUS, c'est-à-dire le *Dieu-Carré* (Mythol.). C'est le dieu Terme qu'on révéroit quelquefois sous la figure d'une pierre carrée. On donnoit aussi ce nom à Mercure dans le même sens que celui de *Quadriceps* (qui a quatre têtes) comme au dieu de la fourberie et de la duplicité; de même qu'on donnoit à Janus celui de *Quadriformis* (qui a quatre visages) pour marquer que son empire s'étendoit sur toutes les parties du monde, en orient, en occident, au nord et au midi.

† QUADRATUS (Saint), disciple des apôtres, et selon quelques-uns l'ange de Philadelphie, à qui Jésus-Christ parla dans l'Apocalype, étoit déjà célèbre dans l'église du temps de Trajan, et répandoit par-tout l'Evangile. On prétend qu'il fut élevé sur le siége d'Athènes vers l'an 126. Quadratus est le premier qui ait composé une *Apologie* de la religion chrétienne, apologie qu'il présenta lui-même à Adrien vers l'an 131. Cet ouvrage arrêta le feu de la persécution qui étoit alors excitée contre les chrétiens. Il ne nous en reste qu'un court fragment, qu'Eusèbe a recueilli dans le 4ᵉ livre de son Histoire, dans lequel Quadratus dit « qu'on doit d'autant moins révoquer en doute les miracles de J. C., que ceux qu'il a guéris ou ressuscités ont été vus non-seulement au moment où le miracle s'est opéré, ou pendant que J. C. étoit encore sur terre, mais bien long-temps après sa mort; de telle sorte, dit-il, qu'il y en avoit encore de vivans de notre temps. » Quelques auteurs, d'après le sentiment de Valasius, prétendent que Quadratus, auteur de l'Apologie des chrétiens, n'est pas le même que celui qui étoit évêque d'Athènes; mais cette opinion est généralement rejetée. On ne sait point l'époque de sa mort.

* QUADRI (Jean-Louis), citoyen de Bologne, architecte, peintre de perspective et graveur, mort en 1748, a publié les ouvrages suivans, I. *Tavole gnomoniche per delineare gli orologj a sole, che mostrano l'ore conforme agli orologj a campana, ad altre tavole per la costruzione de medesimi, per regolare gli orologj a ruota*; Bologne, 1733 et 1735. II. *Tavole gnomoniche per regolare di giorno gli orologj di ruota*, etc.; Bologne, 1736. III. *Tavole gnomoniche per le ore oltramontane*, Bologne, 1743. IV. *Regole delli cinque ordini di architettura di Messer Jacopo Barozzi di Vignola, ultimamente intagliate in rame sul primo originale dell' autore*; Bologne, 1736. V. *Regole della prospettiva pratica delineate in tavole, a norma della seconda regola di Jacopo Barozzi*; Bologne, 1744. Quadri a laissé plusieurs manuscrits qui se conservoient dans la bibliothèque de l'institut de Bologne; il serait à desirer qu'on les fit imprimer.

* QUADRIAMO (frère évangéliste), de l'ordre de saint Augustin, né à Gubbio, l'un des plus savans botanistes de son temps, vivoit dans le 17ᵉ siècle. On a de lui trois *livres*, dont le premier traite de la *peste*, le second de

l'*or potable*, et le troisième de la *thériaque*. On lui doit aussi un *Discours* sur les fausses simples qui se vendent dans les pharmacies. Plusieurs de ses manuscrits se trouvoient dans les archives de Modène.

† I. QUADRIO (François-Xavier), né dans la Valteline le 1er décembre 1695, se fit jésuite et se distingua par son application; mais sa mélancolie et son inconstance lui firent abandonner cet état en 1744; il se retira à Zurich, d'où il sollicita auprès du souverain pontife la permission de rester dans l'état de prêtre séculier. Il mourut à Milan le 21 novembre 1756, après avoir publié, I. Un traité *de la poésie italienne*, sous le nom de *Joseph-Marie Andrucci*; Venise, 1734, in-4°; l'édition de cet ouvrage est due au célèbre Apostolo Zeno et à Antoine-Frédéric Seghezzi. II. *Histoire de la poésie*, 2 vol. III. *Dissertations historiques sur la Rhétie et sur la Valteline*, pleines d'érudition, 3 vol. in-4°, 1755. Passeroni a consacré à Quadrio les vers suivans :

V'è il dotto quadrio, à cui la poesia
Debbe cotanto, ed i poeti egregi.
Per quel ch' ha scritto, escrive tutta via
E' caro al Papa, a cardinali, e regi.

* II. QUADRIO (Joseph-Marie), médecin, cousin du précédent, né dans la Valteline le 11 mars 1707, après avoir achevé son cours de belles-lettres à Milan, étudia la médecine, dans laquelle il fit de grands progrès. Il exerça sa profession dans plusieurs villes d'Italie, avec autant de talens que de distinction. On a de lui, I. *De Bagni del Masino*, Milan, 1745 et 1752. II. *Osservazioni medico-fisiche intorno al Succaro Americano*, Bergame. III. *Dissertazione intorno all'acqua di Leda*, Bergame. IV. *Uso, utilità, e storia dell'acqua termali di trescorio nel territorio di Bergamo*; Venise, 1749. V. *Nuovo metodo per curare il canchero coperto, e specialmente le ghiande scirrose*, etc.; Venise, 1750. VI. *Storia della Madona di Tirano*, Milan, 1754. Quadrio est encore auteur de quelques compositions poétiques. Il mourut le 26 septembre 1757. Il a laissé plusieurs *ouvrages* en manuscrit sur divers sujets.

* QUAGLIA (le frère Jean-Genetz), de Parme, de l'ordre de Saint-François, passa en Angleterre, où l'étude de la théologie et des autres sciences devint sa seule occupation. De retour en Italie en 1391, il fut professeur en Ecriture-Sainte à Pise. Il mourut dans sa patrie en 1398. On a de lui, I. *Liber de civitate Christi*, etc. Reggii, 1501, in-4°. Cet ouvrage fut réimprimé à Rome en 1523. L'auteur l'avoit composé pendant son séjour à Pise. II. *Rosarium*. Ce manuscrit, dont il y avoit plusieurs copies, se conservoit dans la bibliothèque royale de Parme, dans celle de Saint-Jean et de Saint-Paul de Venise, et dans celle des Augustins de Padoue. L'auteur y traite à fond de la morale chrétienne et de la morale philosophique. III. *De incarnatione Christi, seu de secretis philosophiæ*; opuscule très-savant, dont le manuscrit se trouvoit dans la bibliothèque du Vatican, n° 5129.

QUAINI (Louis), peintre, né à Ravenne en 1643, mort à Bologne en 1717. Le Cignani lui apprit les élémens de son art. Bientôt il eut tant de confiance dans les talens de cet illustre élève, qu'il lui remit ses principaux

ouvrages, conjointement avec Franceschini, qui étoit devenu, dans la même école, son rival et son ami. Leurs pinceaux réunis semblent n'en faire qu'un. Les parties principales de Quaini étoient l'architecture, le paysage et les autres ornemens. Franceschini se chargeoit pour l'ordinaire de peindre les figures. Ils ont principalement travaillé à Parme et à Bologne.

* QUAINO (Jérôme), de l'ordre des servites, vivoit dans le 16ᵉ siècle. C'étoit un grand théologien, un prédicateur éloquent; il donna des leçons publiques sur l'Ecriture sainte dans l'université de Padoue pendant onze ans. Il mourut en 1582. Ses religieux lui élevèrent dans leur église une statue de marbre, avec une inscription. Il a composé des *Commentaires* sur quelques livres de la Bible, et des traités théologiques. On a encore de lui des *Discours* latins. Quelques-uns de ses *Sermons* ont été imprimés avec ceux de plusieurs illustres théologiens, dans un recueil qui fut publié à Venise en 1566.

QUAKERS. *Voyez* EKLES; BARCLAY, nᵒ III; FOX, nᵒ II; KEITH, nᵒ I; et PENN.

QUANWON (Mythol.), dieu japonais, fils d'Amida, préside aux eaux et aux poissons. On le représente avec quatre bras, et le bas du corps avalé par un monstre : sa tête est couronnée de fleurs. Dans un temple du Japon, Quanwon, appelé aussi *Canon*, paroît avec sept têtes sur la poitrine, et avec trente mains tenant chacune une flèche : il est assis sur la fleur nommée *Tarate*.

* QUARANTA (Etienne), Napolitain, de l'ordre des clercs réguliers, évêque d'Almafi, en 1650, a publié, *De concilio provinciali et auctoritate episcopi in suffraganeos, eorumque subditos in totâ provinciâ; summa bullarii, omniumque summorum pontificum constitutionum.*

* QUARESIMA (Valens), prêtre sicilien, vivoit vers l'an 1576; il a publié : *Convivium quadragesimale; discorsi de' significati delle vesti, gesti, ed altre ceremonie della messa.*

QUARESME (François), naquit à Lodi dans le Milanais, se fit cordelier, fut employé aux missions du Levant, et mourut vers 1640. Il a laissé quelques *ouvrages* théologiques, ignorés même des savans, et une *Description de la Terre-Sainte*, qui contient plusieurs particularités assez curieuses.

† QUARLES (François), poète anglais, né à Steward dans le comté d'Essex, en 1592, fut attaché, en qualité d'échanson, à Elisabeth, fille de Jacques Iᵉʳ, mariée à l'électeur palatin, et reine de Bohême; mais renonçant ensuite à cette place, il passa en Irlande, où il fut secrétaire de l'archevêque Usher. La révolte ayant éclaté dans ce royaume en 1641, sa fortune en fut extrêmement endommagée, et il se réfugia en Angleterre, où il ne trouva pas la sécurité qu'il cherchoit. Une pièce qu'il avoit intitulée *le Royal prosélyte*, et son attachement à la cause de Charles Iᵉʳ, qu'il alla rejoindre à Oxford, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis et consommèrent la ruine de sa fortune. Ses livres furent pillés, les manuscrits de plusieurs ouvrages dont il préparoit l'impression lui furent enlevés; et cette perte, à

laquelle il fut très-sensible, contribua à hâter sa mort, arrivée en 1644. On a imprimé de lui, en 1649, une pièce intitulée *la Vierge veuve*, avec quelques poésies sur des sujets religieux. Tel étoit le caractère de ses ouvrages, dans lesquels il s'interdit avec soin toute espèce de satire qui eût pu blesser, et toute plaisanterie qui eût pu attaquer les mœurs; aussi Fuller dit-il de lui, que s'il eût été contemporain de Platon, ce philosophe, ennemi des poètes, loin de le bannir de sa république, lui eût donné au contraire un emploi distingué. On a de lui des emblêmes ingénieux qui parlent aux yeux et à l'imagination, et qui sont estimés; des vers sur Job, dont il peint avec énergie les angoisses et le courage. Quarles eut d'une seule femme dix-huit enfans; l'un d'eux, nommé Jean, né en 1624, cultiva la poésie, comme son père, porta les armes pour Charles I, et servit en qualité de capitaine dans l'armée royaliste. Il mourut de la peste, à Londres, en 1665.

* I. QUARRÉ (Guillaume), chirurgien de Paris, au 17e siècle, a écrit un traité de myologie en vers, sous ce titre: *Myographia heroïco versu explicata*, Parisiis, 1638, in-4°. Cet ouvrage, qui est dédié à Bouvard, premier médecin du roi, ne contient que 40 pages.

II. QUARRÉ. *Voyez* CARRÉ.

† I. QUARREY (Jean-Hugues), docteur de sorbonne, et chanoine de Poligny, en Franche-Comté, où il étoit né, quitta son canonicat pour entrer dans l'Oratoire en 1618. Ses sermons, ses ouvrages et ses vertus, lui firent une grande réputation. Il devint prédicateur du roi d'Espagne à Bruxelles, où il étoit supérieur de la maison de l'oratoire, et mourut dans cette ville le 26 mai 1636. Ses principaux ouvrages sont, I. *La Vie de la bienheureuse mère Angèle, première fondatrice des mères de Sainte-Ursule*, in-12. II. *Traite de la pénitence chrétienne*, in-12. III. *Trésor spirituel, contenant les obligations que nous avons d'être à Dieu, et les vertus nécessaires pour vivre en chrétien parfait.* Il y a eu six éditions de cet ouvrage. IV. *Direction spirituelle pour les ames qui veulent se renouveler en la piété, avec des méditations*, in-12. Tous ces ouvrages respirent la piété. Le style en est suranné.

* QUARTERONI (Arcangelo), recteur du séminaire de l'évêché d'Arezzo, qui vivoit dans le 18e siècle, a publié des *Poésies toscanes et latines*, enrichies des notes et remarques d'Ange Laurent Grazzini, professeur d'humanités dans le même séminaire. Dans ses poésies toscanes, on distingue un *chapitre* dans lequel Quarteroni soutient que l'étude des belles-lettres ne convient point aux femmes. Il appuie son sentiment sur les plaisanteries de Molière, de Boileau, qui ont tourné en ridicule les femmes auteurs. Jean-Antoine Volpi, son concitoyen, avoit soutenu la même thèse dans plusieurs discours qui ont été imprimés. Cette opinion n'étoit point celle de l'Arioste, qui s'exprime ainsi dans son *Roland furieux*, chant 20, stance 1:

Le donne antiche hanno mirabil cose
Fatto nell'armi e nelle sacre muse;
E di lor opre belle e gloiiose
Gran lume intutto il mondo si diffuse.

Cette opinion a encore eu de nos jours des partisans et des antagonistes.

* QUARTI (Paul-Marie), d'Andria, de l'ordre des clercs réguliers, vivoit dans le 17e siècle. On a de lui : *Matura discussio casuum episcopalium, seu atrociorum criminum, quæ solent ab episcopis reservari ; tractatus de jubilæo ; biga ætherea, hoc est, tractatus duplex de processionibus ecclesiasticæis et Litaniis sanctorum*. On lui doit encore un *Commentaire sur les rubriques du missel*, qui est encore recherché par les curieux.

* QUARTIER. *Voyez* CARTIER.

* QUARTUS, disciple de saint Paul, dont il est fait mention au 16e chapitre de l'épître aux Romains. Le martyrologe met sa mort le 3 novembre.

QUATREMAIRE (dom Jean-Robert), bénédictin, né à Courseraux, au diocèse de Sées, en 1611, se signala contre Naudé, qui soutenoit que Gersen n'étoit pas l'auteur de l'Imitation. Dom Quatremaire publia deux *écrits* très-vifs en latin à cette occasion, l'un et l'autre in-8° ; Paris, 1640 et 1650 (*Voyez* NAUDÉ). On a de lui, I. Deux *Dissertations* pour prouver, contre Launoy, le privilége qu'avoit l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, d'être immédiatement soumise au saint-siége. La première vit le jour en 1657, in-8° ; la seconde en 1668, in-4°. II. Une autre *Dissertation* publiée en 1659, pour autoriser de pareils droits de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Quelques-uns lui attribuent le recueil des ouvrages sur la grace et la prédestination, qui a paru sous le nom de *Guilbert-Maugin*, en 2 vol. in-4° ; mais l'abbé d'Olivet donne le second volume de ce recueil à l'abbé de Bourzéis. Ce savant bénédictin étant en l'abbaye de Ferrières en Gâtinois pour y prendre les bains, se noya dans la rivière le 7 juillet 1671.

* QUATTROFRATI (François-Marie), jésuite de Modène au 17e siècle, mort à Plaisance le 16 février 1704, étoit tout-à-la-fois orateur et poète. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont, I. des *Sermons ; des Panégyriques pour les huit principales fêtes de la vierge Marie*, Plaisance, 1698. II. *Lamentations de Jérémie*, traduites en italien, *ibid.* 1701. Des *Ouvrages en prose* et des *poésies*, Mantoue, 1706, in-4°. On lui doit encore les *Vies* de quelques personnages célèbres, et plusieurs *Opuscules*.

QUATTROMANI (Sertorio), né à Cosenza dans le royaume de Naples vers 1551, d'une famille honnête, mourut vers 1606, âgé d'environ 55 ans. Indépendamment de son excessive vanité, il étoit colère et vindicatif ; et quand on l'avoit offensé, il ne parloit que de meurtre et de carnage. Pointilleux même avec ses amis, la moindre chose le choquoit ; cependant il ne ménageoit point la délicatesse des autres, et critiquoit sans aucun égard ce qui lui déplaisoit dans leurs ouvrages. Ce caractère le rendit odieux à tous les savans de son temps. C'étoit d'ailleurs un homme judicieux. Il conseilla aux académiciens de Cosenza de ne pas prendre un autre nom que celui de leur société, et de ne pas imiter les autres savans d'Italie, qui se paroient de noms bizarres, plus convenables à des mascarades qu'à des sociétés de gens graves, dont le but étoit de cultiver les sciences. Le recueil de ses OEuvres, publié à Naples en 1714, in-8°, renferme des

Vers latins et italiens, des *Lettres*; etc. On y trouve un petit nombre de pièces dignes de quelque attention. Sannazar, son compatriote et presque son contemporain, avoit été son modèle; mais le copiste lui est inférieur. *Voyez* la liste de ses ouvrages dans le *Dictionnaire historique et critique*, en 4 vol. in-8°, publié à Lyon en 1771, sous le nom de *Bonnegarde*; et dans le tome 12e des *Mémoires littéraires de Nicéron*.

* QUEBOOREN (Crispin), graveur flamand du dernier siècle, nous a laissé plusieurs *portraits*: on distingue entre autres celui de *Guillaume Ier, prince d'Orange*, et du *Cardinal Infant*, imité de l'estampe de Pontius, d'après le célèbre Van-Dyck.

* QUECCIUS (Grégoire), professeur de philosophie à Altorf, où il vit le jour en 1596, prit le bonnet de docteur en médecine à Bâle, le 9 août 1620, et mourut à Nuremberg, en 1632, à l'âge de 36 ans. On a de lui une anatomie philologique, sous ce titre: *Anatomiæ philologicæ pars prima, continens discursus de nobilitate et præstantiâ hominis, contrà iniquos conditionis humanæ æstimatores*, Norimbergæ, 1632, in-4°.

I. QUELLIN (Érasme), *Quellinus*, peintre, né à Anvers, en 1607, mort en 1678, dans une abbaye de cette ville où il s'étoit retiré, s'adonna dans sa jeunesse à l'étude des belles-lettres. Il professa même quelque temps la philosophie; mais son goût pour la peinture l'ayant entièrement dominé, il fréquenta l'école de Rubens. Ses compositions font honneur à son goût. Son coloris se ressent des leçons de son illustre maître: sa touche est ferme et vigoureuse. Quellin a également réussi à peindre les grands sujets et les petits. Il a un goût de dessin flamand, mais assez correct. Ses principaux ouvrages sont à Anvers. Ce grand artiste s'est aussi beaucoup attaché à l'architecture et aux figures d'optique. — Il eut un fils nommé Jean-Erasme, qui n'eut point l'étendue des talens de son père. On voit en différentes villes de l'Italie quelques-uns de ses *tableaux*, qui lui font honneur.

II. QUELLIN (Artus), neveu du précédent, né en 1630, et mort en 1715, a fait à Anvers, sa patrie, de morceaux de sculpture qui le font regarder comme un excellent artiste. C'est lui qui a exécuté les belles *Sculptures* de l'hôtel de ville d'Amsterdam, gravées par Hubert Quellin.

* QUELMALZ (Samuel-Théodore), savant médecin et habile anatomiste allemand, né à Freidberg, en Misnie, le 21 mai 1696, et mort à Léipsick, en 1758, où il fut successivement professeur extraordinaire d'anatomie et de chirurgie, professeur ordinaire de physiologie et de pathologie, a laissé plusieurs dissertations académiques, savoir, I. *De ptyalismo febrili*, Lipsiæ, 1748. II. *De narium, earumque septi incurvatione*, Lipsiæ, 1750. III. *De musculorum capitis extensorum paralysi*, ibid, 1757. IV. *De viribus electricis medicis*, 1755. V. *Programma quo frigoris acrioris in corpore humano effectus expendit*, ibid, 1755. Ces dissertations sont insérées dans le recueil d'Haller, intitulé: *Disputationes ad morborum historiam*, etc.

QUELUS (Jacques de Levis,

comte de), jeune seigneur d'une figure et d'un caractère agréable, sut plaire à la cour de France, à un point que Henri III eut pour lui une passion excessive. Reçu dans sa plus intime familiarité, il fut admis à tous les ridicules exercices de religion et de débauche que ce prince, par une étrange bizarrerie, pratiquoit tour-à-tour. Il jouissoit de la plus haute faveur, lorsqu'une querelle, occasionnée par des propos entre ce favori et d'Entragues, lui fit perdre la vie. Quélus s'étant trouvé dès cinq heures du matin à un rendez-vous avec Maugiron et Livarot, se battit en duel le 27 avril 1578, contre d'Entragues, Ribérac et Schomberg. Ce dernier et Maugiron, qui n'avoient que dix-huit ans, furent tués roides; Ribérac mourut le lendemain; Livarot, d'un coup sur la tête, resta six semaines au lit. D'Entragues ne fut que légèrement blessé. Quélus, de dix-neuf coups qu'il avoit reçus, languit trente-trois jours, et mourut entre les bras du roi, à l'âge de vingt quatre ans, le 29 mai, à l'hôtel de Boissy, à Paris. Ses dernières paroles furent: *Ah! mon roi! mon roi!....* *Henri*, accablé de douleur, le baisa après sa mort, garda ses blonds cheveux, et ôta de sa main les boucles d'oreilles qu'il lui avoit attachées lui-même. Il lui fit élever dans l'église de Saint-Paul, ainsi qu'à Maugiron et à Saint-Maigrin, deux autres favoris, de magnifiques mausolées de marbre; mais les Parisiens les détruisirent dix ans après, à la nouvelle de la mort du duc de Guise, à Blois. On lisoit sur le tombeau de Quélus, ces mots:

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

QUENSTEDT (Jean-André), théologien luthérien, né en 1617, à Quedlimbourg, mort le 22 mai 1688, à 71 ans, fut professeur de philosophie à Wittemberg, et cinq fois recteur de l'université. On a de lui, I. Un *Traité* en forme de dialogue, touchant la naissance et la patrie des hommes de lettres, depuis Adam jusqu'en 1600, in-4°. Cet ouvrage, superficiel et inexact, parut à Wittemberg en 1654, in-4°. II. Un savant traité *De Sepulturâ veterum* sive *De ritibus sepulchralibus*, in-8° et in-4°. C'est son meilleur écrit. III. Un *Système de la théologie de ceux qui suivent la confession d'Augsbourg*, 4 vol. in-folio, 1685. Comme l'auteur fait souvent des incursions très-inutiles contre les catholiques, il n'est point étonnant qu'il ait publié de si gros volumes. IV. Plusieurs autres *ouvrages* remplis d'érudition, mais quelquefois dénués de critique, d'exactitude et sur-tout de goût.

QUENTAL (Barthelemi du), né dans l'île Saint-Michel, une des Açores, en 1626, donna dès son enfance des marques d'une piété singulière. Devenu confesseur de la chapelle du roi de Portugal, et l'un de ses prédicateurs ordinaires, il profita de de son crédit pour fonder la congrégation de l'oratoire, en Portugal, l'an 1668. Il refusa l'évêché de Lamego, et mourut saintement le 20 décembre 1698, à 72 ans. On a de lui, I. Des *Meditations* sur les Mystères. II. Des *Sermons* en portugais, qui sont pleins d'onction. Le pape *Clément XI* lui avoit donné le titre de *Vénérable*.

QUENTEL (Pierre), imprimeur de Cologne, s'est rendu

recommandable par les éditions nombreuses et recherchées qu'il a *publiées*, et parmi lesquelles on distingue les OEuvres de Denis-le-Chartreux, en 21 vol. in-folio. Pierre Quentel est mort à la fin du seizième siècle.

QUENTIN (Saint), regardé comme l'apôtre de la ville d'Amiens et du Vermandois. On croit qu'il y souffrit le martyre durant la persécution de Dioclétien, le 31 octobre 287.

* QUER (Joseph), chirurgien de Charles III, premier professeur de botanique à Madrid, et membre de l'institut de Bologne, fut un de ceux qui ont le plus travaillé à l'introduction des bonnes études, et plus particulièrement de celle de la botanique en Espagne, il est mort à Madrid en 1764. On a de lui, I. *Flore espagnole*, ou *Histoire des plantes d'Espagne*, Madrid, 1762, 6 vol. in-4°. II. *Dissertation physico-botanique sur les affections néphrétiques*, Madrid, 1765, in-8°.

† QUERAS (Mathurin), docteur de sorbonne, né à Sens l'an 1614, d'une famille obscure. Gondrin, archevêque de cette ville, le mit à la tête de son séminaire, et le fit un de ses grands vicaires. Cet ecclésiastique avoit été exclus de sorbonne pour avoir refusé de signer le formulaire, et de souscrire à la censure contre le docteur Arnauld. Il mourut à Troyes le 9 avril 1695. Nous avons de lui un *Eclaircissement* de cette question : « Si le concile de Trente a décidé ou déclaré que l'*attrition*, conçue par les seules peines de l'enfer et sans amour de dieu, soit une disposition suffisante pour recevoir la rémission des péchés et la grace de la justification au sacrement de pénitence? » in-8°, 1685. Il y soutient la négative.

* QUERBOEUF (l'abbé), ancien jésuite, qui vivoit dans le 18e siècle et au commencement du suivant, a donné, I. Une édition des *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères, par quelques missionnaires de la compagnie de Jésus*, Paris, 1780, 1783, 26 vol. in-12. II. Des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis, dauphin de France*, recueillis par le père Griffet, jésuite, Paris, 1777, 2 volum. in-12. III. Des *Observations sur le Contrat social de J. J. Rousseau, par le père Berthier*, Paris, 1789, in-12. IV. Il a publié, en 1787, une *Vie* très-étendue de Fénélon, placée à la tête d'une nouvelle édition de ses OEuvres, 9 vol. in-4° : quelque recommandable qu'elle soit, elle a été surpassée par l'Histoire de Fénélon, donnée en 1808 par M. de Beausset. Cette édition, qui avoit été faite aux frais du clergé de France, n'a point été terminée. On peut reprocher à l'éditeur de n'avoir fait aucunes recherches sur les différentes éditions des ouvrages du célèbre archevêque de Cambrai : Le Télémaque seul eût pu lui fournir un morceau d'histoire littéraire, très-piquant. Cet ex-jésuite est encore connu dans la république des lettres, par la *publication* qu'il a faite des Sermons de son confrère le père de Neuville, 1776, 8 vol. in-12. Il avoit conservé dans sa bibliothèque particulière, depuis l'expulsion de la société dont il étoit membre, le manuscrit autographe des Lettres latines du célèbre Huet, formant 2 vol. in-4°, qui contiennent 610 pages d'écriture ; ces Lettres faisoient partie du legs

que l'évêque d'Avranches avoit fait aux jésuites de la maison professe à Paris, plusieurs années avant sa mort. Ce manuscrit précieux est aujourd'hui à la Bibliothèque impériale. On a encore du père Querbœuf l'*Oraison funèbre da monseigneur le duc de Bourgogne*, traduite du latin du père Willermet, Paris, 1761, in-12.

QUERCETANUS, *V.* CHESNE.

* QUERCIA (Jacques della), sculpteur, né à Sienne en Toscane, fut appelé aussi *Quercia de la Fontaine*, de la belle fontaine de marbre qui fut construite sous sa direction, dans la grande place de Sienne. Ce fut à cause de cet ouvrage qu'il fut nommé chevalier et surintendant des travaux de la cathédrale de cette ville. Cette église est une des plus remarquables de l'Italie, tant par les marbres qui sont entrés dans sa construction, que par l'art avec lequel l'ouvrage a été conduit à sa perfection. Ce sculpteur mourut dans sa patrie, en 1418.

I. QUERENGHI *ou* QUERENGI (Antoine), poète italien et latin, né à Padoue en 1546, montra un génie précoce. Il possédoit plusieurs langues, et se rendit célèbre dans les belles-lettres; il fut aussi un citoyen utile à sa patrie, par son intelligence pour les affaires. Plusieurs pontifes lui donnèrent des emplois honorables et importans : il fut secrétaire du sacré collége, sous cinq papes. Clément VIII le fit chanoine de Padoue; mais Paul V le rappela à Rome pour le faire son camérier secret, référendaire de l'une et de l'autre signature, et prélat ordinaire. Querenghi eut les mêmes emplois sous Grégoire XV et Urbain VIII, et mourut à Rome le 1er septembre 1633. Henri IV avoit voulu l'attirer en France. On a de lui divers *ouvrages*. Ses *Poésies italiennes*, Rome, 1616, in-8°, et *latines*, Rome, 1629, in-8°, sont estimées.

* II. QUERENGHI (Flavio), neveu du précédent, chanoine de Padoue, fut appelé à Rome par le pape Grégoire XV, qui le fit son camérier. Il refusa l'évêché de Veglia, préférant retourner dans sa patrie. En 1624, le sénat de Venise le nomma professeur de la morale d'Aristote, dans l'université de cette ville; emploi qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1646. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Epitome institutionum moralium*. II. *De genere dicendi philosophorum*. III. *Introductio in philosophiam moralem Aristotelis*. IV. *De honore libri quinque*. V. *De consiliariis principum*. VI. *Alchimia delle passioni dell' anima*, etc.; et plusieurs *Discours* aussi curieux que savans.

* QUERK (Ignace), jésuite, né en Autriche, passa sa vie à instruire le peuple des campagnes. Vieux et infirme, retiré dans la maison de Sainte-Anne, noviciat des jésuites à Vienne, il exhortoit les novices qui le servoient dans sa maladie, à se pourvoir d'une vertu ferme et résistante, parce qu'il arriveroit bientôt des temps où ils en auroient besoin; et leur disoit souvent : *Advenient tempora magnæ tribulationis, quibus absque solidâ virtute succumbetis. Gaudetis si quis vobis micas de mensâ suppeditaverit, sanguis à capitibus vestris defluet;* prédiction déjà accomplie à l'égard de la société, et en partie à l'égard du clergé en général. Il mourut en 1743, à l'âge de 84 ans.

† QUERLON (Anne-Gabriel

Meusnier de), né le 15 avril 1702, à Nantes, se distingua de bonne heure par un jugement sain et des connoissances étendues. Il fit pendant 22 ans les Affiches pour la province; et dans le petit espace que lui laissoit cette feuille, il montra un littérateur passionné pour les anciens, pour les grands auteurs du siècle de Louis XIV, et un ennemi du mauvais goût, des faux principes, du néologisme et des sophistes modernes. Son style étoit nerveux et précis, mais quelquefois roide, dur et recherché. Il *travailla* pendant cinq ans à la Gazette de France, et pendant deux au Journal étranger. Il fut aussi un des coopérateurs du Journal encyclopédique. Dans sa jeunesse, il avoit publié *les Impostures innocentes;* ce sont des espèces de petits romans ingénieux, écrits d'un style fleuri, mais apprêté. Ses autres productions sont, I. Le *Testament de l'abbé des Fontaines*, 1746, in-12; brochure assez insipide. II. Le *Code lyrique, ou Réglement pour l'Opéra de Paris*, 1743, in-12. III. Une *édition* de Lucrèce, 1744, in-12, accompagnée de *notes* estimées. IV. Une *édition* de Phèdre avec des *notes*. V. Une *édition* des Poésies d'Anacréon. VI. *Collection historique, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en* 1748, Paris, 1757, in-12. VII. *Continuation* de l'Histoire des Voyages de l'abbé Prévost. VIII. *Traduction* élégante et fidèle du Poëme de la peinture de l'abbé de Marsy, (*Voyez* DUFRESNOY, n° I.). IX. *Les Soupers de Daphné*, in-12. Enfin, ce littérateur infatigable a été l'éditeur d'un très-grand nombre d'auteurs latins et français, qu'il a enrichis de *préfaces* et de *notes* aussi curieuses qu'instructives. C'est lui qui a présidé à la belle édition de Malherbe, et à celle des Voyages de Montaigne; il les a toutes deux ornées des *Vies* de leurs auteurs. Depuis plusieurs années, le riche millionnaire financier Beaujon, l'avoit chargé du soin de sa bibliothèque, et lui avoit fait accepter une pension et une retraite dans son hôtel. Il y est mort le 22 avril 1780. C'étoit un homme sans faste et sans ambition, qui livré tout entier à l'étude des lettres, sut se préserver de tout esprit de brigue et de parti. Les *manuscrits* qu'il a laissés, sont considérables; on y distingue l'*Analyse raisonnée des feuilles littéraires*, qu'il a composées pendant 22 ans.

† QUERNO (Camille), poète né à Monopoli, dans le royaume de Naples, mort à l'hôpital de cette dernière ville, vers 1528, avoit composé un poëme de vingt mille vers, intitulé *Alexiade*, qu'il récitoit par cœur. Il vint à Rome en 1514, et y reçut un accueil favorable, à cause de ses talens et de son humeur enjouée. Le pape Léon X le voyoit avec plaisir, et l'admettoit à sa table; ce poète, convive joyeux, n'y parloit qu'en vers. On raconte que dans l'un de ces repas, ayant été surnommé *archipoète*, il s'écria aussitôt avec enthousiasme :

Archipoeta facit versus pro mille poetis.

Léon X lui repartit par ce vers pentametre :

Et pro mille aliis archipoeta bibit.

Alors Querno, voulant réparer sa faute, composa ce troisième vers :

Porrige, quod faciat mihi carmina docta, falernum.

Le pape lui répliqua dans le même moment par celui-ci :

Hoc vinum enervat, debilitatque pedes.

* QUESADA (Antoine), jurisconsulte qui vivoit vers l'an 1570, professa le droit à Salamanque. On a de lui un Traité de *Diverses Questions de droit*, et plusieurs autres *ouvrages* sur cette matière importante.

† I. QUESNAY (François), premier médecin ordinaire du roi, membre de l'académie des sciences de Paris et de la société royale de Londres, né au village de Méré, situé à la porte de la petite ville de Montfort-Lamaury, diocèse de Chartres, en 1694, d'un laboureur, s'occupa des travaux de la campagne jusqu'à 16 ans; il apprit alors à lire et à écrire, et fit ses délices de la lecture de la Maison rustique. Le chirurgien de son village lui donna quelque teinture de grec et de latin, et des premiers principes de son art. Le séjour de la capitale perfectionna ses talens, et augmenta ses lumières. Ayant pris la maîtrise en chirurgie, il alla l'exercer à Mantes. De la Peyronie, le trouvant déplacé dans une petite ville, l'appela à Paris pour être secrétaire de l'académie de chirurgie qu'il vouloit établir. Quesnay orna le premier recueil des *Mémoires* de cette compagnie, d'une Préface digne de figurer à côté des meilleurs morceaux en ce genre. La goutte qui le tourmentoit, lui fit abandonner la chirurgie pour la médecine; et, semblable aux anciens, il excella dans l'une et dans l'autre. Il supporta en philosophe les maux de la vieillesse. « Il faut bien, disoit-il à ses amis, avoir quelques incommodités à mon âge; les uns sont paralytiques; les autres attaqués de la pierre, sourds, aveugles, imbécilles; et moi, goutteux: c'est ma part, et je m'y soumets.» Son ancien goût pour l'économie rurale et politique se réveilla à la fin de ses jours, et il fut regardé comme le patriarche de la secte des économistes, qui le perdit au mois de décembre 1774. Elle fit son Oraison funèbre; et quoiqu'on ne puisse pas s'en rapporter ordinairement à ces sortes d'éloges, Quesnay méritoit ceux que sa mémoire reçut, par son humanité, sa charité et ses qualités patriotiques et sociales. Il avoit 80 ans lorsqu'il mourut; et à cet âge l'amour des mathématiques s'étoit emparé de lui et l'avoit absorbé tout entier. Il crut avoir trouvé à-la-fois la trisection de l'angle et la quadrature du cercle; illusion qui le rendoit heureux. Louis XV, qui estimoit beaucoup Quesnay, l'appeloit *son penseur*, et lui donna pour armes trois fleurs de pensées. Le dauphin, père de Louis XVI, s'entretenant avec lui, se plaignoit de la grande difficulté pour les rois d'apprendre à bien gouverner. « Monseigneur, je n'y trouve aucune difficulté, répartit Quesnay. — Que feriez-vous donc si vous étiez roi? — Je ne ferois rien. — Et qui gouverneroit? — Les lois. » Ses ouvrages sont, I. *Observations sur les effets de la Saignée*, 1730, in-12, réimprimées en 1750. II. *Essai physique sur l'Economie animale*, 1747, 3 vol. in-12, ouvrage digne d'un moraliste et d'un physicien, par la sagacité avec laquelle il développe l'origine et les progrès, les excès et les remèdes des passions. II. L'*Art de guérir par la Saignée*, 1736, in-12. Ce livre, réimprimé en 1750, offre des raisonnemens et des principes dont quelques-uns ont été contredits. IV. *Traité des Fièvres continues*, 1753, 2 vol. in-12, bon ouvrage dans lequel

on trouve parmi des opinions hasardées, une exposition très-utile de la doctrine des anciens. V. *Traité de la Gangrène*, 1749, in-12. VI. *De la Suppuration*, 1749, in-12. VII. *Physiocratie ou du Gouvernement le plus avantageux au genre humain*, in-8°, 1768: livre dont les idées sont quelquefois aussi singulières que le style, trop souvent recherché, ampoulé et amphibologique; livre que certains critiques ont dit être l'alcoran des économistes. VIII. Divers *Opuscules* sur la science économique, où il y a quelques bonnes vues, et d'autres impraticables. IX. Quelques articles de l'*Encyclopédie* relatifs à la même matière. Il a composé avec le marquis de Mirabeau les *Elémens de la Philosophie rurale*, in-12. Il laissa un fils. (*Voy.* François, n° XXI.)

*II. QUESNAY de Saint-Germain, petit-fils du précédent, né à Valenciennes le 23 janvier 1751, et mort dans sa terre de Bussanges, près Saumur, le 8 avril 1805, a publié: *Projet d'instruction et Pouvoirs généraux et spéciaux à donner par les communes des pays d'élection à leurs députés aux états généraux, convoqués à Versailles pour le* 21 *avril* 1789, Philadelphie, 1789, in-8°, 74 pages.

QUESNE (du). *V.* Duquesne.

* I. QUESNEL (François), célèbre peintre, naquit en 1524, dans le palais royal d'Edimbourg, d'un Français, issu d'une ancienne famille écossaise. Ses belles qualités lui méritèrent l'estime et la protection de Marie de Lorraine et de Jacques V, roi d'Écosse, son mari. Il fut encore protégé de Henri III et de toute sa cour, principalement du chancelier de Chiverny, qui ne put jamais le faire consentir à accepter aucun bienfait du roi. Ses portraits sont souvent confondus avec ceux du peintre Janet, auquel il succéda. Quesnel composoit fort bien l'histoire, et donna le premier plan de Paris en douze feuilles. Son désintéressement lui fit suporter avec fermeté la perte de sa fortune, et sa modestie lui fit refuser l'ordre de Saint-Michel sous Henri IV. Il mourut à Paris en 1619.

† II. QUESNEL (Pasquier), né à Paris le 14 juillet 1634, d'un libraire, fils d'un gentilhomme écossais qui avoit été premier peintre de Henri III, fit son cours de théologie en sorbonne avec beaucoup de distinction. Après l'avoir achevé, il entra dans la congrégation de l'oratoire en 1657. Consacré tout entier à l'étude de l'Écriture et des pères, il composa de bonne heure des livres de piété, qui lui méritèrent, dès l'âge de 28 ans, la place de premier directeur de l'institution de Paris. Ce fut pour l'usage des jeunes élèves confiés à ses soins, qu'il composa ses *Réflexions Morales*. Ce n'étoient d'abord que quelques pensées sur les plus belles maximes de l'Évangile. Le marquis de Laigue ayant goûté cet Essai, en fit un grand éloge à Félix de Vialart, évêque de Châlons-sur-Marne, qui résolut de l'adopter pour son diocèse. L'oratorien, flatté de ce suffrage, augmenta beaucoup son livre, et il fut imprimé à Paris, en 1671, avec un mandement de l'évêque de Châlons, et l'approbation des docteurs. Quesnel travailloit alors à une nouvelle édition des Œuvres de saint Léon, pape, sur un ancien manuscrit

apporté de Venise, et qui avoit appartenu au cardinal Grimani. Elle parut à Paris en 1675, en 2 volumes in-4°, fut réimprimée à Lyon, in-folio, en 1700, et l'a été depuis à Rome, en 3 vol. in-fol., avec des augmentations. C'est, selon Dupin, la meilleure édition qu'on ait de saint Léon n° I. Le texte y est revu avec soin, et accompagné de notes et de dissertations qui font honneur au savoir et au discernement de l'éditeur; mais on ne l'accusera pas d'être prévenu pour son auteur; on lui a même fait un reproche tout contraire. (*Voyez* l'article de St. Léon.) Le repos dont il avoit joui jusqu'alors, fut troublé peu de temps après. L'archevêque de Paris, Harlay, instruit de son attachement aux jansénistes et de son opposition à la bulle d'Alexandre VII, l'obligea de quitter la capitale et de se retirer à Orléans en 1681; mais il n'y resta pas long-temps. On avoit dressé dans l'assemblée générale de l'oratoire, tenue à Paris en 1678, un certain formulaire de doctrine qui défendoit à tous les membres de la congrégation d'enseigner le jansénisme et le cartésianisme. Dans l'assemblée de 1684, il fallut quitter ce corps ou signer ce formulaire. Plusieurs membres de la congrégation en sortirent, et Quesnel fut de ce nombre. Il triompha, sur le mélange singulier de philosophie et de théologie, qu'on avoit fait dans ce formulaire. Ce fut alors vraiment qu'il commença à jouer un rôle. Ayant un talent singulier pour écrire facilement, avec onction et avec élégance; jouissant d'une santé robuste, que ni l'étude, ni les voyages, ni les peines continuelles d'esprit n'altérèrent jamais; joignant à des mœurs pures le désir de diriger les consciences, personne n'étoit plus en état que lui de remplacer Arnauld. Il en avoit recueilli les derniers soupirs. Un auteur, ex-jésuite, prétend, « qu'Arnauld mourant l'avoit désigné chef d'une faction malheureuse; aussi les jansénistes, à la mort de leur pape, de leur père-abbé, mirent-ils Quesnel à la tête du parti. L'ex-oratorien ne voulut pas d'un titre si fastueux, et ne porta que celui de *Père-Prieur*. Il avoit choisi Bruxelles pour sa retraite. Le savant bénédictin Gerberon, un prêtre nommé Brigode, et trois ou quatre autres personnes de confiance, composoient sa société. Tous les ressorts qu'on peut mettre en mouvement, il les faisoit agir en vrai chef de parti. Soutenir le courage des élus persécutés; leur conserver les anciens amis et protecteurs, ou leur en faire de nouveaux; rendre neutres les personnes puissantes qu'il ne pouvoit se concilier; entretenir sourdement des correspondances par tout, dans les cloîtres, dans le clergé, dans les parlemens, dans plusieurs cours de l'Europe: voilà quelles étoient ses occupations continuelles. Il eut la gloire de traiter par ambassadeur avec Rome. Hennebel y alla, chargé des affaires des jansénistes: ils firent de leurs aumônes un fonds qui le mit en état d'y représenter. Il y figura quelque temps: il y parut d'égal à égal avec les têtes couronnées; mais les charités venant à baisser, son train baissa de même. Hennebel revint de Rome dans les Pays-Bas en vrai pélerin mendiant. Quesnel en fut au désespoir; mais, réduit lui-même à vivre d'aumônes, comment eût-il pu fournir au luxe de ses députés? Cette aventure, ajoute notre

auteur, divertit beaucoup les jésuites; mais cette aventure ne paroît qu'un roman sans vraisemblance, ainsi que la plupart des vues qu'on prête ici à Quesnel. Il ne se crut jamais, disent ses partisans, un personnage important; et s'il parut tel, il le dut en partie à ses ennemis. Ce fut à Bruxelles qu'il acheva ses *Réflexions morales* sur les Actes et les Epîtres des apôtres: il les joignit aux *Réflexions sur les quatre Evangiles*, auxquelles il donna plus d'étendue. L'ouvrage ainsi complet parut en 1693 et 1694. Le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, successeur de Vialart, invita par un mandement, en 1695, son clergé et son peuple à le lire: il le proposa aux fidèles, comme le pain des forts et le lait des foibles. Les jésuites voyant qu'on multiplioit les éditions de ce livre, y soupçonnèrent un poison caché. Le signal de la guerre se donna en 1696. Noailles, devenu archevêque de Paris, publia, sur la Prédestination, une *Instruction pastorale* qui occasionna une mauvaise brochure du jésuite Doucin. Cette brochure éphémère rouloit presque entièrement sur les Réflexions morales. Elle donna lieu à examiner ce livre. Le cardinal de Noailles y fit faire quelques corrections, et l'ouvrage ainsi corrigé parut à Paris en 1699. Nous avons fait dans l'article de NOAILLES une histoire assez ample de l'ouvrage de Quesnel; il n'est plus question que de faire celle de l'auteur. Les jésuites ne le perdoient pas de vue; ils découvrirent sa retraite à Bruxelles, et prirent des mesures pour l'y faire enlever. Philippe V, que ces pères gouvernoient, donna un ordre pour l'arrêter; l'archevêque de Malines le fit exécuter. On transféra Quesnel dans les prisons de l'archevêché, d'où il fut tiré le 13 septembre 1703. Sa délivrance fut l'ouvrage d'un gentilhomme espagnol, employé par le marquis d'Aremberg, qui perça les murs de la prison. En l'arrêtant on s'étoit saisi de ses papiers et de ceux qu'il avoit d'Arnauld: le jésuite Tellier en fit des extraits, dont madame de Maintenon lisoit tous les soirs quelque chose à Louis XIV, pendant les dix dernières années de sa vie. Quesnel remis en liberte s'enfuit en Hollande, d'où il décocha plusieurs brochures contre l'archevêque de Malines. Cependant dès le 15 octobre de cette année, Foresta de Colongue qui étoit évêque d'Apt, proscrivit les Reflexions morales. L'année suivante, on denonça l'auteur au public comme hérétique et comme séditieux. C'étoient les titres qu'on lui donnoit dans deux libelles publiés par quelques théologiens jésuites. Le P. Quesnel se défendit; mais ses apologies n'empêchèrent pas que ses Réflexions Morales ne fussent condamnées par un décret de Clément XI, en 1708, supprimées par un arrêt du conseil en 1711, proscrites par le cardinal de Noailles en 1713; enfin solennellement anathématisées par la constitution *Unigenitus*, publiée à Rome, le 8 septembre de la même année, sur les instances de Louis XIV. Cette bulle fut acceptée, le 25 janvier 1714, par les évêques assemblés à Paris, enregistrée en sorbonne le 5 mars, et reçue ensuite par le corps épiscopal, à l'exception de quelques évêques français qui en appelèrent au futur concile. De ce nombre étoient le cardinal de Noailles; la Broue, évêque de Mirepoix; Soanen, évêque de Senés; Colbert, évêque de Mont-

pellier; et de Langle, évêque de Boulogne. Quesnel survécut peu à ces événemens. Après avoir consacré sa vieillesse à former à Amsterdam quelques églises jansénistes, il mourut dans cette ville le 2 décembre 1719. On a de lui, I. *Lettres contre les nudités*, adressées aux religieuses qui ont soin de l'éducation des filles, in-12, 1686. II. *L'Idée du Sacerdoce et du Sacrifice de Jésus-Christ*, dont la seconde partie est du P. de Gondren, second supérieur-général de l'oratoire. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est in-12. III. *Les trois Consécrations, la Consécration baptismale, la Sacerdotale, et la Consécration religieuse*, in-12, et avec l'ouvrage précédent. IV. *Elévations à N. S Jésus-Christ, sur sa passion et sa mort*, etc., in-16. V. *Jésus pénitent*, in-12. VI. *Du Bonheur de la mort chrétienne*, in-12. VII. *Prières chrétiennes, avec des pratiques de piété*, 2 vol. in-12. VIII. *Office de Jésus avec des réflexions*, in-12. IX. *Prières à N. S. J. C. au nom des jeunes-gens, et de ceux qui désirent de lire la parole de Dieu et sur-tout l'Evangile*, brochure in-12. X. *Eloge historique de M. Desmahis*, chanoine d'Orléans, au-devant de la *Vérité de la religion catholique*, etc., de ce chanoine. Tous ces ouvrages ont eté souvent réimprimés. XI. *Recueil de lettres spirituelles sur divers sujets de morale et de piété*, in-12, 3 volumes, Paris, 1721. XII. *Tradition de l'église romaine, sur la prédestination des Saints et sur la grace efficace*, Cologne, 1687, 4 volumes in-12, sous le nom du sieur Germain, docteur en théologie. Outre une longue analyse de l'Epître de saint Paul aux Romains, on trouve dans cet ouvrage la doctrine de l'église depuis le commencement jusqu'au concile de Trente, la doctrine de ce concile, l'histoire de la congrégation *de Auxiliis*, une partie de ses actes originaux, les principaux canons et décrets sur cette matière, etc. XIII. *La discipline de l'église, tirée du Nouveau Testament et de quelques anciens conciles*, 2 vol. in-4°, en 1689, à Lyon. Ce ne sont que des mémoires imparfaits, fruits des conférences sur la discipline qu'il avoit été engagé de faire par ses supérieurs. XIV. *Causa Arnaldina*, in-8°, 1690, en Hollande. On voit dans cet ouvrage le zèle d'un ami, et la chaleur qu'inspire une cause liée à la sienne. Il le fit entrer en partie dans sa *Justification* de M. Arnauld, 1702, en 3 vol. in-12. XV. *Entretiens sur le décret de Rome, contre le Nouveau Testament de Châlons, accompagnés de Réflexions morales*. XVI. Sept *Memoires*, en 7 vol. in-12, pour servir à l'examen de la constitution *Unigenitus;* un grand nombre d'ouvrages sur les contestations dans lesquelles il s'étoit engagé, dont il est inutile de donner la liste. On en trouve le catalogue dans la dernière édition de Moréri. XVII. *La souveraineté des rois défendue*, Paris, 1704, in-12... Les éditions des *Réflexions Morales*, 1727 et 1736, 8 vol. in-12, sont préférées par plusieurs à l'in-8°, à cause de leur commodité. Celle-ci est en quatre vol. 1699 et 1705; mais les unes et les autres sont complètes. On lui doit encore, *Solutions de divers Problèmes* très-importans pour la paix de l'Église, tirés du Problème ecclésiastique, etc., Cologne, 1699, petit in-12.

III. QUESNEL (Pierre), sur-

nommé Benard, mort à la Haye en 1774, âgé de 75 ans, est connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, et principalement par l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, dont les deux premiers volumes ont été imprimés à Utrecht, en 1741. Cet écrivain, qui avoit achevé, trois mois avant sa mort, cette Histoire, à laquelle il avoit employé la plus grande partie de sa vie, en fit brûler le manuscrit, qui auroit formé au moins 20 vol. in-12, peu d'heures avant de rendre le dernier soupir.

* QUESNOY (Jérôme du), frère de du Quesnoy, dit *Flamand*, (*Voyez* Flamand), se distingua dans la sculpture. On voyoit plusieurs des *ouvrages* de cet artiste dans les Pays-Bas : on admiroit sur-tout le mausolée de Triest, évêque de Gand dans la cathédrale de cette ville. C'est un des plus beaux monumens de ce pays ; la composition en est grande, correcte et pleine de finesse. Du Quesnoy, dont les vices égaloient les talens, fut surpris, en finissant ce mausolée, commettant le crime de sodomie, pour lequel il fut brûlé publiquement dans cette ville, le 24 octobre 1654. Plusieurs de ses *ouvrages* portent le cachet de la corruption de ses mœurs.

QUETIF (Jacques), né à Paris en 1618, prit l'habit de Saint-Dominique ; fut bibliothécaire du couvent des dominicains de la rue Saint-Honoré, et mourut le 2 mars 1698. On a de lui, I. Une édition des *Opuscules* et des *Lettres* de Pierre Morin. II. Une nouvelle édition du *Concile de Trente*, in-12. III. Une nouvelle édition de la *Somme de St. Thomas*, en 3 vol. in-fol. IV. Les *Lettres de Savonarole*, et sa *Vie* par Jean-François Pic de la Mirandole. V. Il préparoit une *Bibliothèque des Auteurs* de son ordre, qui fut finie par le père Echard, son confrère. Toutes ces productions sont des témoignages avantageux de son immense érudition. Sa vertu égaloit son savoir ; et son savoir étoit très-étendu.

† QUEVEDO DE VILLEGAS (François), né à Madrid en 1580, possédoit les langues latine, grecque, hébraïque, italienne et arabe. A l'âge de 23 ans, il étoit en correspondance avec Juste-Lipse et autres savans. Son excellente traduction d'*Anacréon* et de différens auteurs grecs, prouve sa supériorité dans cette langue. Plusieurs hellénistes lui adressèrent à cette occasion leurs tributs d'éloge. Indépendamment de ses connoissances dans les langues savantes, Quevedo se livroit aux charmes de la poésie ; tandis que d'un autre côté il cultivoit la théologie, le droit civil et ecclésiastique, les mathématiques, l'astronomie, la médecine, la philosophie, et spécialement la morale, science qu'il sut mettre en pratique. Lopez de Vega, Louis Tribaldo et François Lopez de Zarate, placent Quevedo au premier rang des écrivains espagnols : sa *Vie de saint Paul*, sa *politique de Dieu et gouvernement du Christ*, ses *Traités de la providence*, etc., prouvent qu'il sut allier la culture des belles-lettres avec celle de l'Ecriture sainte. On remarque dans la plus grande partie de ses ouvrages de poésie de l'élévation dans les pensées, de la sublimité dans l'expression. Ses œuvres facétieuses pétillent de mille traits d'esprit, principalement, I. Le *Rêve*

des têtes de mort ou *le jugement dernier*. II. L'*Alguacil alguacilado*, ce qui équivaut au *trompeur trompé*. III. Les *Etables*, ou les *Baraques de Pluton*, ou les *Songes de l'enfer*. IV. L'*Entremetteur* ou *l'Intriguant et la Duègne*. V. *La revue* ou *la recherche des bons mots, des plaisanteries*. Quevedo s'absenta de Madrid pendant neuf ans pour une insulte faite à une dame dans une église : il mit l'épée à la main pour la venger, blessa dangereusement son adversaire et se retira, pour ne point donner de suite à cette affaire, dans la vice-royauté de Sicile, où le duc d'Ossune l'avoit contraint de l'accompagner, et où Quevedo lui rendit de grands services par ses sages conseils. En 1641, cet auteur fut persécuté par la méchanceté de ses rivaux, qui lui attribuèrent un écrit en vers contre le gouvernement : ce qui le fit enfermer dans le couvent royal de Saint-Marc de Léon. Quand on lui rendit sa liberté, il se retira à la terre de Juan Abad pour rétablir sa santé; mais ses infirmités s'aggravèrent et le déterminèrent à aller chercher des secours plus efficaces à Villanueva de los Infantes, où il termina sa carrière le 8 septembre 1645. Ses pièces héroïques, dit Nicolas Antonio, critique espagnol, sont pleines de force et de sublimité; la beauté et la douceur caractérisent ses poésies lyriques; l'aisance, le sel de la bonne plaisanterie, l'ingénuité du style règnent dans ses poésies gaies. Ses ouvrages en prose sont de deux sortes, sérieux ou dans le genre burlesque : les premiers roulent sur des sujets de morale ou de religion; les autres sont dans le genre satirique, pleins d'esprit, de vivacité et de gaîté; il a une imagination forte et féconde, capable d'embellir et de rendre intéressans les détails les plus secs et les plus arides. Tous ses ouvrages imprimés, car il en a écrit grand nombre qui n'ont point été publiés, forment trois volumes in-4°, qui ont paru à Madrid en 1650; dont les deux premiers consistent en pièces de poésie, et le troisième comprend ses ouvrages en prose, sous le titre général de *Parnasse espagnol* : collection due aux soins de Joseph Gonzales de Salas, qui y a joint des notes et des dissertations. Elle a été réimprimée depuis plusieurs fois soit en Espagne, soit dans les Pays-Bas. La partie de ses ouvrages en prose, satiriques ou burlesques, ont été traduits en anglais et en français en trois volumes in-12. A en juger d'après cette traduction, les critiques français estiment que ses productions ne manquent ni d'imagination ni d'agrément, mais qu'il n'est pas heureux dans les détails; qu'il ne choisit pas bien ses couleurs, et ne les assortit pas; en un mot, qu'il manque absolument de goût.

QUEUX (Claude le), chapelain de Saint-Yves à Paris, mort en 1768, s'est fait connoître par des *Traductions* de plusieurs Traités de saint Augustin et de saint Prosper sur la grace et sur le petit nombre des élus. De plus, il a composé, I. *Les dignes fruits de Pénitence*, 1742, in-12. II. *Le Chrétien fidèle à sa vocation*, 1748 et 1761, in-12. III *Le Verbe incarné*, 1759, in-12. IV. *Tableau d'un vrai chrétien*, 1748, in-12. Il a encore été, avec l'abbé Le Roy, l'éditeur de l'Histoire des Variations du grand Bossuet, 5 vol. in-12, 1770. Il avoit projeté une nouvelle édition des OEuvres de ce savant évêque, dont l'exé-

cution a été confiée depuis aux bénédictins.

* QUICKELBERG (Samuel), d'Anvers, passa dans la Bavière et s'établit à Ingolstadt, où il pratiqua la médecine avec réputation vers l'an 1553. On a de lui *Tabulæ medicinæ; Apophthegmata biblica; Admonitio et consilium de universo*. C'est dans ce dernier ouvrage publié à Munich en 1565, qu'il donna le programme d'un autre qu'il méditoit sur la nature de tout ce qui existe dans l'univers. A en juger par la distribution et les titres des chapitres qu'il a fait imprimer dans le Prospectus, ce devoit être un ouvrage immense; mais il n'exécuta pas son projet.

† I. QUIEN (Michel le), dominicain, né à Boulogne en 1661 d'un marchand, vint achever ses études à Paris, et s'y rendit habile dans les langues, la théologie et l'antiquité ecclésiastique. Il mourut à Paris le 12 mars 1733. Ses principaux ouvrages sont, I. La *Défense du Texte hébreu* contre le P. Pezron, avec une Réponse au même Père qui avoit réfuté cette Défense, in-12. (*Voy.* PEZRON.) II. Une *Edition* des OEuvres de saint Jean Damascène, en grec et en latin, 3 vol. in-folio, 1712. III. Un *Traité* contre le schisme des Grecs, qu'il a intitulé: *Panoplia contrà schisma Græcorum*. Ce Traité qui est sous le nom d'Etienne de Altimura Ponticensis, fut imprimé à Paris en 1718, in-4°. IV. *Nullité des ordinations anglicanes*, contre le P. Le Courayer, 4 vol. in-12. V. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires de Littérature et d'Histoire, recueillies par le P. Desmolets. VI. *Oriens Christianus, in quatuor Patriarchatus digestus; in quo exhibentur Ecclesiæ, Patriarchæ, cæterique Præsules Orientis*, en 3 vol. in-folio, 1740, à Paris de l'imprimerie royale. Cet ouvrage fait suite au corps d'Histoire appellée *Byzantine*. C'est le plus grand ouvrage que nous ayons sur l'état ancien et actuel des églises d'Orient. L'auteur s'y est proposé de faire sur ces vastes régions, ce que d'autres savans ont exécuté pour quelques états de l'Europe, et même pour des églises particulières. Son livre renferme toutes les églises orientales, sous les quatre grands patriarcats de Constatinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. Il y donne la description géographique de chaque diocèse, des villes épiscopales. Il rapporte l'origine et l'établissement des églises, leur étendue, leur juridiction, leurs droits, leurs prérogatives, leurs prétentions, la succession et la suite de leurs évêques, le gouvernement politique, les changemens qui y sont arrivés, etc. La Gaule chrétienne de Sainte Marthe lui a servi de modèle, et il l'a très-bien imitée.

† II. QUIEN DE LA NEUVILLE (Jacques le), né à Paris en 1647, d'un capitaine de cavalerie, d'une ancienne famille du Boulonnois, fit une campagne en qualité de cadet dans le régiment des gardes-françaises, et quitta ensuita le service pour le barreau. Il étoit sur le point d'être pourvu de la charge d'avocat général de la cour des monnoies, lorsqu'une banqueroute considérable faite à son père, dérangea ses projets, et le réduisit à chercher une ressource dans la littérature. Scarron son parent, voulut lui inspirer du goût pour la poésie; mais il aima mieux suivre les avis de Pellisson, qui lui conseilla de s'ap-

pliquer à l'histoire. Après avoir appris l'espagnol et le portugais, il donna en 1700, en deux vol. in-4°, l'*Histoire générale du Portugal;* ouvrage qui lui mérita une place à l'académie des inscriptions en 1706. Le Quien n'a conduit cette Histoire que jusqu'en 1521, à la mort d'Emmanuel I ; et outre que son ouvrage n'est pas fini, il a plusieurs défauts. Le Clède, secrétaire du maréchal de Coigni, qui donna, en 1735, en deux vol. in-4°, et en huit vol. in-12, une *Nouvelle Histoire de Portugal*, conduite jusqu'à nos jours, prétend que le Quien a supprimé dans la sienne un grand nombre de faits importans, et a passé légèrement sur beaucoup d'autres. Le Quien fit un ouvrage plus utile à sa fortune que son Histoire. C'est un *Traité* de l'usage des postes chez les anciens et les modernes, Paris, 1734, in-12, qui lui fit donner la direction d'une partie de celles de la Flandre française. Il alla s'établir au Quesnoy, et y demeura jusqu'en 1713, que l'abbé de Mornay, ambassadeur en Portugal, l'emmena avec lui comme un homme intelligent et un confident sûr. Ce voyage lui fut aussi avantageux qu'honorable. Le roi de Portugal lui donna une pension de 1500 livres, payable en quelque lieu qu'il fût ; le nomma chevalier de l'ordre du Christ, le plus considérable des trois ordres de Portugal, et lui demanda ses vues et ses avis sur l'académie d'histoire qu'il avoit dessein d'établir, et qu'il établit en effet peu de temps après à Lisbonne. Le Quien crut ne pouvoir mieux le remercier qu'en finissant son Histoire de Portugal. Il mourut à Lisbonne le 20 mai 1728, laissant deux fils.

QUIES (Mythol.), déesse du repos et de la tranquillité. Les prêtres, chargés de son culte, étoient nommés les Silencieux. QUIETALE NUMEN étoit un nom donné à Pluton, qu'on croyoit ne régner que sur les morts.

QUIETISTES, *Voyez* I. GUYON *et* MOLINOS.

QUIETUS (Fulvius), second fils de Macrien, se distingua dans les armes et fut fait tribun par Valérien. Son père ayant été déclaré empereur en 261, par l'armée d'Orient, lui donna le titre d'Auguste, et partagea son autorité avec lui et Macrien le jeune. Son père ayant voulu aller se faire reconnoître en Occident, où Gallien régnoit, lui laissa le soin de défendre l'Orient contre les Perses. Quietus signala ses talens militaires. Mais son père et son frère ayant été tués, Odenat, qui l'avoit très-bien servi jusqu'alors, lui enleva une partie de ses troupes, et mit le siège devant Émèse où l'infortuné prince s'étoit renfermé. Les habitans le sacrifièrent à leur sureté, et après lui avoir donné la mort, jetèrent son cadavre dans les fossés de la ville. Ce fut à la fin de juillet de l'an 262. Son règne ne fut que d'environ 17 mois ; mais dans un si court espace il parut très-capable de bien gouverner un empire.

I. QUIGNONES, (François de) cordelier espagnol, d'une famille illustre, né dans le royaume de Léon, parvint par ses talens à la place de général de son ordre en 1522. L'empereur Charles-Quint le fit entrer dans son conseil de conscience. Lorsque Clément VII eut été fait prisonnier en 1527, par les troupes de ce prince, Quignones fut chargé par ce pontife de négocier la paix et d'obtenir sa liberté. Ses soins

lui ayant réussi, il fut honoré de la pourpre, envoyé en qualité de légat en Espagne, et mourut à Veruli en 1540. On a de lui, *Breviarium Romanum, è sacrâ potissimùm scripturâ et probatis sanctorum historiis confectum ;* imprimé à Rome en 1536, aussi curieux que rare. La préface en est belle, et mérite d'être lue : elle se trouve dans plusieurs ouvrages, entre autres dans la seconde édition du traité de Claude Joli, *De reformandis horis canonicis*. On a suivi en partie, dans les nouveaux bréviaires de France, le plan proposé par ce cardinal ; et si celui de Paris étoit pendant toute l'année comme il est au temps pascal, il y seroit entièrement conforme. Les heures canoniales sont réduites à trois psaumes, et les matines à trois leçons; le psautier y est distribué de façon qu'on peut le réciter en entier dans chaque semaine. L'auteur, en le composant, avoit retranché plusieurs légendes apocryphes, ce qui souleva contre lui les ignorans. le pape Pie V, excité par leurs cris, supprima cet ouvrage, et il ne sert plus, dit Moréri, que d'ornement dans les bibliothèques. On le réimprima à Paris, in-8°, vers l'an 1679, sous le titre de *Breviarium colbertinum* ; c'est-à-dire, pour l'usage du ministre Colbert.

† II. QUIGNONES (Jean de), de la même famille que le précédent, né aux environs de Todéle, en 1600, enseigna le droit et devint ensuite alcade ou juge dans les matières criminelles, place qu'il remplit avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1650. Il nous reste de lui, I. Un *Traité sur les Langoustes* ou *Sauterelles*. Ce traité écrit en espagnol, et peu commun, fut imprimé à Madrid, in-4°, en 1620 ; il renferme plusieurs oraisons mystérieuses, qui prouvent combien on étoit encore superstitieux en Espagne, puisqu'on leur attribuoit dans ce temps le pouvoir de chasser cet insecte. II. Un autre traité curieux sous ce titre : *El Monte Vesuvio*. III. Un *Discours sur les Bohémiens* ou *gueux errants*, *diseurs de bonne aventure*, Madrid, 1631, in-4° ; et un autre sur la *Cloche de Villila*, Madrid, 1625, in-4° : outre la science de l'histoire naturelle à qui nous devons les deux premiers traités, il cultiva aussi celle des antiquités. Il a laissé un *Traité* en espagnol *sur quelques monnoies des Romains*, Madrid, 1620, in-4°. Il est rare.

† QUILLARD (Pierre-Antoine), peintre de Paris, mort à Lisbonne en 1733, à la fleur de l'âge, travailla dans le goût de Wateau, son maître. Dès l'âge de 11 ans, il dessinoit si bien, que le cardinal de Fleury ayant présenté quelques-uns de ses ouvrages à Louis XV, ce roi lui fit une pension. Un médecin suisse nommé Merveilleux, l'engagea à venir en Portugal pour dessiner les productions végétales de ce royaume, dont il composoit une histoire naturelle. Arrivé dans la capitale, il fut pensionné par le roi de 80 piastres par mois. Les principaux *ouvrages* qu'il laissa à Lisbonne, furent les plafonds de l'appartement de la reine, et quelques tableaux dans le palais du duc de Cadaval. Il a *gravé* sur ses propres dessins toutes les planches qui représentent la pompe funèbre du duc Nuno Olivarès Péreira, in-folio, Lisbonne, 1730.

† QUILLET (Claude), abbé,

bon poète latin, né à Chinon en Touraine, vers le commencement du 17e siècle, exerça d'abord la médecine. Il se trouva à Loudun dans le temps que Laubardemont fut envoyé dans cette ville, pour prendre connoissance de l'affaire d'Urbain Grandier. On sait qu'il étoit question de sortilége ; le diable s'étoit emparé des religieuses de Loudun, par le ministère, à ce qu'on prétendoit, du malheureux curé. Satan menaça un jour d'élever le lendemain, jusqu'à la voûte de l'église, le premier simple qui oseroit douter de son pouvoir. Quillet, peu crédule, eut l'imprudente fermeté de le défier d'exécuter en sa personne ce qu'il avoit annoncé. Le diable, qui ne s'attendoit pas à être pris au mot, fut déconcerté; et Quillet, craignant le ressentiment du cardinal de Richelieu, qui ne prenoit que trop de part à cette affaire, se retira en Italie, où le maréchal d'Estrées le prit pour son secrétaire. Ce fut dans cette ville qu'il commença sa *Callipédie*, poëme en quatre chants, dont la première édition fut faite à Leyde en 1655, in-4°, sous ce titre: *Calvidii Læti Callipædia, sive de pulchræ prolis habendæ ratione;* la seconde parut à Paris en 1656, in-8°. L'auteur le publia sous un nom étranger, parce qu'il y avoit lancé plusieurs vers satiriques contre le cardinal Mazarin. Ce ministre le découvrit, et le fit avertir de venir lui parler; « mais au lieu de lui témoigner du ressentiment, dit un historien, il se plaignit seulement, avec douceur, de ce qu'il l'avoit si peu ménagé dans ce poëme. Vous savez, ajouta-t-il, qu'il y a long-temps que je vous estime; et que si je ne vous ai pas fait de bien, c'est que des importuns m'obsèdent et m'arrachent les graces; mais je vous promets que la première abbaye qui vaquera, sera pour vous. Quillet, touché de tant de bonté, se jeta aux genoux du cardinal, lui demanda pardon, et promit de corriger son poème de telle manière, qu'il en seroit content, le suppliant dès-lors de vouloir bien qu'il le lui dédiât ; ce que le cardinal lui permit. » En effet, Quillet donna une nouvelle édition de son poëme, où il substitua l'éloge à la satire ; c'est celle de Paris, 1656, que nous avons relatée ci-dessus. Peu de temps auparavant, le cardinal avoit tenu sa promesse, en lui donnant une riche abbaye, et lui dit : « Apprenez à ménager davantage vos amis. » Cet auteur mourut quelque temps après, à Paris, en 1661, à 59 ans. Son poëme de la Callipédie, dont la meilleure édition est celle de Londres, et qui parut sous ce titre : *Quilleti Callipœdia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione, poema didacticon; accedit Scævolæ Sammarthani Pædotrophia, seu de puerorum educatione, poema*, 1708, in 8°, est intéressante par la juste distribution des parties, par l'ingénieux emploi de la fable, par la variété des épisodes; mais sa versification ne se soutient pas. La diction n'est pas toujours correcte, et la bonne latinité y est blessée en quelques endroits ; mais dans plusieurs autres morceaux, l'harmonie, la douceur, l'élévation, le nombre et la cadence, caractérisent sa muse, et la sécheresse des préceptes disparoît sous le coloris poétique. La matière n'y est pas traitée avec beaucoup de solidité, et on y trouve quelques erreurs populaires ; il y débite sérieusement les extravagances de l'astrologie. « Il est singulier, dit un critique, qu'un poëme qui enseigne un pareil art, et où l'on

trouve des peintures des plaisirs de l'amour, et des détails sur l'article de la génération, ait été composé par un ecclésiastique, dédié à un cardinal, et ait procuré une abbaye à son auteur; mais la science des bienséances n'a été connue que fort tard parmi nous. » En 1709, on donna à Léipsick (Paris), une nouvelle édition de ce poëme, in-8°. En 1746, il en parut une traduction française en prose, par Montenault d'Egly; et en 1774, une en vers français, avec le texte latin, in-8°. Caillau, médecin de Bordeaux, en a publié, en 1799, une traduction nouvelle, avec le texte latin, une notice sur la vie de Quillet, et le catalogue des diverses éditions de son poëme. Il avoit composé plusieurs autres *ouvrages* qui n'ont pas vu le jour. Il donna en mourant tous ses écrits à Ménage, et 500 écus pour les faire imprimer; mais celui-ci prit l'argent et les papiers, et ne publia rien. Le principal manuscrit étoit un poëme latin en l'honneur de Henri IV, intitulé *Henriciados*, en douze chants.

* QUILLOT (Claude) fils d'un artisan d'Arnay-le-Duc, fit ses premières études dans cette ville, et vint les continuer à Dijon; après avoir été précepteur pendant quelques années, il entra chez les chartreux. L'austérité de cet ordre étant au-dessus de ses forces, il rentra dans le monde, prit les ordres sacrés, et fut attaché à la paroisse de Saint-Pierre de Dijon. Son attachement aux erreurs du quiétisme lui suscita des affaires fâcheuses; il fut même condamné par une sentence de l'officialité, à trois ans de prison dans un monastère. Cette première sentence du 17 juillet 1700, fut annullée par un arrêt du parlement de Dijon du 27 août suivant. Une nouvelle sentence de l'officialité le déchargea de l'accusation, et il sortit de prison au mois d'avril 1701. Malgré cet arrêt et cette sentence, il a toujours passé pour auteur d'une prétendue hérésie nommée le *Quillotisme*, qui fit beaucoup de bruit à Dijon et dans toute la Bourgogne, à la fin du 17e siècle et au comencemment du suivant: on a donné une histoire pleine de faussetés et de calomnies de la Vie de Quillot, et du procès que ses ennemis lui avoient suscité à ce sujet. Elle est intitulée: *Histoire du Quillotisme*, ou *de ce qui s'est passé à Dijon au sujet du Quiétisme*, etc., Zell, 1703, in-4° de 434 pages. Cette Histoire est attribuée par le P. Oudin à Mauparty, conseiller au présidial de Langres.

† QUIN (Jacques), célèbre acteur anglais, vit le jour à Londres le 24 février 1693, et par une circonstance singulière, naquit enfant illégitime, sans que ses parens s'en doutassent. Sa mère avoit épousé en premières noces, un homme engagé dans le commerce, qui passa aux Indes occidentales; n'ayant donné aucune nouvelle depuis son absence, le bruit de sa mort s'accrédita à tel point que sa femme en prit le deuil, et dans son état de veuve, écouta les vœux de Quin, qui jouissoit d'un revenu de 1000 livres sterlings. Les deux époux vécurent quelque temps heureux, et dans la plus grande sécurité; le jeune Quin fut le premier et le dernier fruit de leur union; le premier mari étant de retour, réclama sa femme et l'obtint. Quin forcé de se retirer, prit soin de son fils, et le fit étudier à Dublin, jusqu'à sa mort arri-

vée en 1710, qui laissa ce malheureux enfant abandonné à lui-même et privé de toute ressource. Il avoit fait peu de progrès, et il se moquoit de ceux qui lisoient pour s'instruire. Les hommes, disoit-il, sont le livre que j'étudie, et c'est le plus instructif que je puisse consulter. N'ayant aucun moyen de subsister, le jeune Quin parvenu à l'âge de 21 ans, s'engagea dans la troupe de comédiens qui se formoit à Dublin, où l'on cherchoit à établir un spectacle, et y fit, sans beaucoup de succès, ses premiers débuts. Bientôt après écoutant les conseils qu'on lui donnoit de se rendre à Londres, il vint s'y établir, et à l'aide des recommandations qu'il obtint, il fut immédiatement admis dans la troupe de Drury-Lane. Chargé d'abord, suivant l'usage, de rôles de peu d'importance, il n'eut pas d'occasion de se faire remarquer; mais la cour ayant donné ordre de remettre au théâtre la pièce de *Tamerlan*, et l'acteur qui devoit représenter Bajazet, étant tombé malade subitement, Quin, chargé de le remplacer, fut applaudi au-delà de toute attente, mais ce fut là que se bornèrent ses succès; l'envie que lui portoient ses rivaux, sembla s'attacher à réprimer l'essor de son talent naissant, et à lui opposer de nombreux obstacles. Impatient de cette situation pénible, Quin s'attacha, en 1717, au théâtre de Rich, établi dans Lincoln's-Inn-Fields dont il a été l'ornement et le soutien pendant dix-sept ans consécutifs; mérite d'autant plus grand qu'il eut à lutter dans les mêmes rôles et dans les mêmes pièces contre les excellens acteurs qui parurent à cette époque avec éclat à Drury-Lane. Au commencement de 1718, un événement fâcheux fut sur le point d'arrêter les progrès de sa fortune; Bowen, acteur de ce dernier théâtre, et Quin prirent querelle dans une taverne, d'abord sur le jeu de Quin, et ensuite sur les principes politiques de chacun d'eux. La dispute s'échauffa, et paroissoit assoupie, lorsque Bowen sort, et un quart-d'heure après fait appeler Quin en duel; les deux adversaires se rencontrent, l'agresseur est dangereusement blessé, et meurt deux jours après. Le procès de Quin se poursuit; heureusement les déclarations de son adversaire mourant, sont toutes à sa décharge, et il fut renvoyé absous quelques mois mois après. Si ce malheureux événement ne put, dans le temps, que produire, dans le public, une impression défavorable pour Quin, au moins vécut-il assez pour pouvoir l'effacer par des traits qui honorèrent son cœur. En 1732, s'ouvrit le théâtre de Covent-Garden et la troupe de Lincoln's-Inn-Fields vint s'incorporer dans ce nouvel établissement. Quin y parut avec son avantage ordinaire; mais quelques démêlés ayant amené des changemens et des brouilleries dans la direction, il quitta Covent-Garden pour passer dans la troupe rivale de Drury-Lane qui lui avoit offert de brillantes conditions. Il y fut constamment applaudi comme un acteur du premier rang et du premier mérite, depuis cette époque jusqu'en 1741, où Garrick débuta. Ses succès le firent chérir du public, il se rendit recommandable par sa générosité envers Thompson qu'il ne connoissoit que de réputation, et au secours duquel il s'empressa de venir dans un moment d'embarras; l'estime de Pope et les témoignages qu'il lui

en donna publiquement, ajoutèrent à sa réputation, et heureusement elle ne fut point ébranlée par une nouvelle altercation qui survint entre lui et Cibber, et qui se termina encore par un duel dans lequel tous deux furent légèrement blessés. Lorsqu'il eut rempli les engagemens qu'il avoit contractés au théâtre de Drury-Lane, il passa avec quelques-uns de ses camarades, à Dublin, parcourut, avec sa troupe, plusieurs villes d'Irlande, et revint, en 1742, à Londres, qui ne retentissoit alors que des éloges et des succès de Garrick. Jaloux de ce redoutable rival, il se voua au théâtre de Covent-Garden, et chercha à lutter contre lui, mais il le fit sans succès. En 1747, il eut l'occasion de se mesurer de plus près, tous deux furent engagés à Covent-Garden; mais par un accord plus difficile peut-être à établir entre deux rivaux de cette espèce, qu'un traité de paix entre deux potentats du premier rang, il fut convenu qu'ils ne joueroient point ensemble dans la même pièce, et que certains rôles, tels que ceux de Richard III et d'Othello, seroient joués alternativement par chacun d'eux: mais la réputation toujours croissante de Garrick étoit à son aurore, et celle de Quin étoit sur son déclin. Cependant le public de Londres montroit une impatience très-grande de voir ces deux acteurs jouer ensemble, et remplir chacun un rôle important; la *Belle pénitente* leur en fournit l'occasion, et Quin eut en partage le rôle qui, dans la pièce sembloit, par sa nature, devoir le plus intéresser le public. Lorsqu'au second acte Horace et Lothaire parurent, la salle retentit de tant d'applaudissemens, que les deux rivaux interdits, furent aussi embarrassés l'un que l'autre; la pièce fut redemandée, jouée à plusieurs reprises, et toujours d'autant plus accueillie, que madame Cibber, chargée du rôle de la Belle Pénitente, s'y surpassa elle-même. Quin déguisant le mécontentement que lui causoit la supériorité de son compétiteur, prit le parti de choisir Bath pour sa retraite; il étoit en froideur avec le directeur du spectacle de Bath, et par cette raison, hésitoit à le prévenir. Il se détermina cependant à une légère avance, et dans sa mauvaise humeur, lui écrivit ce billet laconique, « Je suis à Bath, v. ser. Quin. » Le directeur lui répondit aussi laconiquement: « Restez-y, et allez au diable, v. ser. Rich. » Quin fut donc privé cette saison, de l'occasion de déployer ses talens; mais un incendie arrivé dans Cornhill, ayant réduit plusieurs familles à la misère, il revint à Londres jouer Othello dans Covent-Garden, au bénéfice des incendiés, et eut la satisfaction de leur procurer une recette abondante. Il s'empressa de jouer dans la tragédie de Coriolan de Thompson, mise au théâtre de Covent-Garden, et jouée six mois après la mort de l'auteur; Quin avoit été son ami et son bienfaiteur; en prononçant le prologue composé par lord Lyttelton, ses larmes l'interrompirent, et firent partager à toute l'assemblée l'élan de sa douleur et de sa sensibilité. A-peu-près dans le même temps, le prince de Galles, son protecteur, ayant voulu faire jouer en famille, par ses enfans, la tragédie de Caton, fit venir Quin pour leur donner des leçons de déclamation; il fut engagé à leur donner, ainsi qu'au roi actuel,

gnant, le ton de la bonne prononciation et les principes d'un débit agréable et noble, et lorsqu'il fut informé de la manière gracieuse et pleine de dignité avec laquelle sa majesté avoit prononcé son premier discours en parlement, « eh bien ! s'écria le vieux histrion, c'est encore moi qui ai formé ce jeune homme ». Ici finit la carrière théâtrale de Quin, qu'il termina en mars 1753, dans le rôle de Falstaff. Il avoit perdu ses dents, et ne voulut plus s'exposer, di-t-il, à siffler ses rôles au lieu de les déclamer. Quin mourut à Bath le 21 janvier 1766, à l'âge de 73 ans.

* I. QUINAULT l'aîné (Jean-Baptiste - Maurice), excellent acteur comique, principalement dans les rôles de caractère et de père, fut reçu au théâtre français en 1712; il étoit d'une famille attachée au théâtre depuis long-temps. Son père avoit commencé à jouer en 1695, et s'étoit retiré du théâtre en 1717. Quinault l'aîné joignoit au talent d'acteur celui de musicien, et, outre ses divertissemens composés pour différentes pièces, il fit la *musique* des Amours des déesses. Il s'étoit retiré du théâtre, et il y reparut en 1734, mais il l'abandonna bientôt entièrement, et mourut en 1744.

* II. QUINAULT (Abraham-Alexis), frère du précédent, *V.* DUFRESNE, n°. III.

* III. QUINAULT (les demoiselles) sœurs des précédens, actrices de la comédie française, se firent une grande réputation. L'aînée, nommée Françoise, femme du comédien Hugues de Nesle, joua, avec beaucoup de talens, le haut tragique et tous les rôles comiques. Elle mourut en 1713, âgé de 25 ans, au bout de cinq années de service. La seconde, Marie-Anne débuta en 1714, et se retira huit ans après. La troisième, Jeanne-Françoise, célèbre dans les rôles de soubrette et de caractère, avoit débuté par le rôle de Phèdre, en 1712. Elle quitta le théâtre en même temps que son frère Dufresne. Elle avoit coutume de jouer seule devant un miroir, d'étudier avec soin tous ses mouvemens et tous ses gestes, et prioit ses amis de l'observer sans qu'elle le sût, pour lui dire où elle avoit manqué.

† IV. QUINAULT (Philippe), de la même famille des précédens, naquit en 1636. Tristan l'ermite, qui avoit vieilli dans la carrière du théâtre, fut le maître de poésie de Quinault. On a même prétendu que celui-ci fut son domestique; et c'est ce faux bruit qui donna lieu à cette épigramme pleine de sel et de finesse :

Elie, ainsi qu'il est écrit,
De son manteau, joint à son double esprit,
Récompensa son serviteur fidèle :
Tristan eût suivi son modèle;
Mais Tristan qu'on mit au tombeau,
Plus pauvre que n'est un prophète,
En laissant à Quinault son esprit de poète,
Ne put lui laisser de manteau.

Les leçons de Tristan ne furent point inutiles à Quinault; mais il dut davantage à la nature. Il se fit connoître avant l'âge de 20 ans par quelques pièces de théâtre qui eurent assez de succès; et avant l'âge de 30 ans il en donna seize, dont plusieurs obtinrent les suffrages du public. Elles furent jouées depuis 1653 jusqu'en 1666. La première est la comédie des *Muses rivales*, jouée en 1653. Tristan la présenta aux comédiens comme étant de lui. Ceux-ci en offrirent cent écus. Le marché fait, Tristan avoua

que la pièce étoit du jeune Quinault. Les comédiens ne voulurent plus en donner alors que cinquante écus. Par accommodement, il fut convenu que l'auteur recevroit le neuvième de la recette pendant le temps que sa pièce seroit jouée dans sa nouveauté. Cet arrangement fut l'origine de la part d'auteur, accordée depuis par les comédiens aux auteurs dramatiques. Les autres pièces de Quinault sont, *L'Amour indiscret* ou *le Maître indiscret*, comédie représentée en 1654; *La Comédie sans Comédie*, en 1654; *La généreuse ingratitude*, tragi-comédie, en 1656; *Stratonice*, tragi-comédie, en 1657; *Les Coups de l'Amour et de la Fortune*, tragi-comédie, en 1657; *Amalasonte*, tragédie, 1658; *Le Feint Alcibiade*, tragi-comédie, en 1658; *Le Fantôme amoureux*, tragi-comédie, en 1659; *Agrippa* ou *la Faux Tiberinus*, tragi-comédie, en 1660; *Astrate, roi de Tyr*, tragédie, en 1663; *La Mère coquette* ou *les Amans brouillés*, comédie, en 1664; (c'est après *le Menteur* de Corneille, l'une des meilleures pièces du théâtre ancien avant Molière.) *Bellérophon*, tragédie, en 1665; *Pausanias*, tragédie, en 1666. Toutes ces pièces sont en vers et en cinq actes. L'Astrate eut un si grand succès qu'on la joua pendant trois mois; Sallo en fit l'éloge dans le Journal des Savans; ce qui n'empêcha pas Boileau de la ridiculiser dans les vers suivans :

" C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé;
Sur-tout l'anneau royal me paroît bien trouvé.
Son sujet est conduit d'une belle manière,
Et chaque acte en sa pièce, est une pièce entière.

Les autres Tragédies de Quinault n'eurent pas le même succès qu'Astrate. « Lorsqu'il fit ses premières pièces, dit Ménage, elles furent si goûtées et si applaudies, qu'on entendoit le brouhaha à deux rues de l'hôtel de Bourgogne. » S'appercevant que l'une d'elles étoit mal reçue, Quinault dit à un courtisan que la scène étoit en Cappadoce, qu'il falloit se transporter dans ce pays-là, et entrer dans le génie de la nation. « Vous avez raison, répondit le courtisan, franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à être jouée sur les lieux. » On prétend que ce furent ces premiers essais de Quinault, qui aigrirent Boileau contre lui. Point de régularité dans le plan, point de force dans le style, des amours romanesques, un ton de galanterie de ruelle dans les endroits même qui exigeoient un pinceau mâle et un coloris vigoureux : c'en étoit trop pour ne pas exciter la bile du Juvenal français. Il couvrit de ridicule le jeune poète; il lui reprocha que, dans ses pièces doucereuses et languissantes, tout, jusqu'à *Je vous hais*, s'y disoit tendrement. Quinault, né sensible, mais foible et timide, voulut trouver dans les lois un frein à la satyre. Il demanda aux magistrats qu'ils fissent ôter son nom de celles qui faisoient tant de bruit; mais ses démarches furent inutiles. Son ennemi l'en insulta plus cruellement, et lui dit dans une épigramme qui avoit le mérite de l'à propos :

Tourmente-toi moins. . . . .
. . . . pour faire ôter ton nom de mes ouvrages;
Si tu veux du public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres écrits.

et dans ces vers sur l'opéra en général :

Ces doucereux Renauds, ces insensés Rolands,

Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des sons de sa musique.

Et qu'on a retournés ainsi :

Ces accords languissans, cette foible harmonie,
Que Quinault réchauffa du feu de son génie.

Boileau se repentit par la suite de sa critique exagérée. « Quinault étoit fort jeune et moi aussi, dit-il dans la préface de ses œuvres, lorsque j'écrivois contre lui ; il n'avoit pas fait alors la plupart des ouvrages qui lui ont acquis depuis une juste réputation. » Cependant Quinault, qui avoit mêlé l'étude du droit à celle de la poésie, arrangea les comptes d'un riche marchand que ses associés inquiétoient. Il eut occasion de connoître sa femme, et après la mort du mari, qui arriva quelque temps après, il l'épousa. Devenu riche par ce mariage, il acheta en 1671 une charge d'auditeur en la chambre des comptes. Cette compagnie fit quelques difficultés à sa réception ; et c'est à cette occasion qu'un plaisant fit l'épigramme qui finit ainsi :

Puisqu'il a fait tant d'auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

Espèce de jeu de mots qui fit fortune dans le public, qui s'amuse de tout. Quinault avoit été reçu l'année d'auparavant à l'académie française ; ses *Opéras* lui avoient mérité une place dans cette compagnie. Il étoit le premier homme de son siècle en ce genre. Lulli le préféra à tous les autres poètes, parce qu'il trouvoit en lui seul toutes les qualités qu'il cherchoit : une oreille délicate qui ne choisit que des paroles harmonieuses ; un goût tourné à la tendresse, pour varier en cent manières les sentimens consacrés à cette espèce de tragédie ; une grande facilité à rimer, pour être toujours disposé à se prêter aux divertissemens de Louis XIV ; et une extrême docilité à se plier aux idées du musicien. Il possédoit dans un très-haut degré le talent de la déclamation ; et Lulli lui faisoit souvent réciter ses vers, jusqu'à ce qu'il eût saisi les inflexions de sa voix pour les faire passer dans son récitatif. Delà, sans doute, cette expression toujours juste qu'on admire dans sa musique, qui est comme une déclamation notée. On avouera cependant que le poète étoit à quelques égards supérieur au musicien, et que cet artiste a manqué plusieurs des tableaux poétiques que Quinault lui avoit donnés. Que d'invention, que de naturel, que de sentiment, d'élévation même quelquefois, enfin que de beautés d'ensemble et de détail dans ses poémes lyriques ! Il faudroit avoir bien peu de goût ou des préventions bien fortes, pour n'être pas sensible aux charmes d'Alceste, de Thésée, d'Atys, de Phaéton et d'Armide. Suivant Rémond de Saint-Mard, jamais Quinault ne s'est mépris et n'a mis un sentiment à la place d'un autre : jamais le sentiment n'a parlé un langage plus vrai. On l'a blâmé de ce que sa versification étoit sans nerf et sans force. Une versification plus forte eût été un défaut dans les Opéras, comme la poésie douce et coulante de Quinault en seroit un dans une satyre. D'ailleurs Quinault fit quelquefois de très-beaux vers, pleins d'énergie, lorsque le sujet l'exigeoit. On peut citer pour témoins sans aller chercher plus loin, ces vers de Médée :

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle ;
Voyez le jour pour le troubler ;
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle,
Prennent soin de vous rassembler.
Avancez, malheureux coupables,

Soyez aujourd'hui déchaînés;
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables;
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés;
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyons pas seuls misérables.

et ceux-ci pleins de sentiment et d'harmonie tirés de l'opéra d'Isis :

Ce fut dans ces vallons où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours;
Ce fut sur son charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphir fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais.
Mais le zéphir léger et l'onde fugitive
Ont emporté les sermens qu'elle a faits.

L'acharnement du satirique contre le lyrique paroît à présent d'autant plus déplacé que, quand Despréaux voulut faire un prologue d'opéra pour donner un modèle en ce genre, il fit un ouvrage médiocre qui n'approchoit pas des prologues de ce même Quinault, qu'il affectoit tant de rabaisser. Lorsque ces deux poètes se furent réconciliés, Boileau conserva encore un peu de fiel. Comme Quinault lui montroit toujours quelque ouvrage chaque fois qu'il alloit le voir, le satirique disoit à ses amis : « Il me semble qu'il n'a voulu se raccommoder avec moi, que pour me parler de ses vers, et il ne me parle jamais des miens.» Les Prologues de Quinault remplis de finesse et d'esprit, offrent cependant une trop continuelle adulation pour Louis XIV. Après la défaite des Français à Hoschtedt, un prince allemand dit à un prisonnier : J'espère au moins qu'on ne fera plus en France tant de Prologues. » Quinault avoit le don de la parole. Il eut l'honneur de haranguer le roi au nom de l'académie française, au retour de ses campagnes de 1675 et 1677. Ayant appris la mort de Turenne au moment où il alloit parler, il fit une digression aussi ingénieuse que touchante sur ce héros. A peine sortoit-il de sa 53e année, qu'il se sentit assailli de dégoûts, d'insomnies, de langueurs : pendant deux ou trois mois il se sentit mourir pour ainsi dire plusieurs fois par jour, ayant continuellement des défaillances. L'idée de Lulli, mort l'année précédente sans beaucoup de préparation, l'avoit frappé vivement : pour expier ses anciennes erreurs, il commença un Poème sur l'extinction de la religion réformée dans le royaume; voici les quatre premiers vers :

Je n'ai que trop chanté les jeux et les amours;
Sur un ton plus sublime il faut me faire entendre :
Je vous dis adieu, Muse tendre,
Je vous dis adieu pour toujours.

Il se repentit d'avoir consacré son temps à ses Opéras, auxquels il a dû son immortalité. Il mourut le 26 octobre 1688, après avoir composé pour lui-même cette épitaphe, dont la simplicité est remarquable :

Passant, arrête ici pour prier un moment;
C'est ce que des vivans les morts peuvent attendre.
Quand tu seras au monument,
On aura soin de te le rendre.

Un genre où Quinault auroit excellé, c'est celui des poésies légères. Plusieurs passages de ses opéras offrent de charmans madrigaux. Ces vers pour Mlle. Coumeroy, faisant une des graces dans le ballet du *Triomphe*

de l'Amour, semblent rappeler la manière de Voltaire :

> Vous êtes charmante et blonde;
> Vous possédez mille appas :
> D'autres qui comme vous ont un rang dans le monde,
> Parmi les graces n'en ont pas.

Ce fut peut-être ce point de conformité qui décida le goût de Voltaire pour Quinault, dont cet homme célèbre et ses disciples ont un peu grossi le mérite et enflé la réputation. Mais ce mérite et cette réputation, quels qu'ils soient, ne peuvent empêcher d'apercevoir dans Quinault des fautes qui expliquent la sévérité de Boileau ; comme la sévérité de Boileau peut aussi servir à expliquer l'enthousiasme de Voltaire, qui, facilement entraîné un peu trop loin, du côté opposé à celui où il croyoit voir l'injustice, mettoit quelquefois de la passion dans la justice même. Quinault étoit d'une société douce, d'une conversation agréable, d'une politesse attentive et prévenante. Il plut aux grands et ne dédaigna pas les petits. Il jouit d'une très-grande aisance. Sa femme lui avoit apporté plus de cent mille écus; le roi lui donnoit deux mille livres de pension, et Lulli lui payoit chaque opéra quatre mille livres. Cependant il se plaint de la médiocrité de sa fortune, dans ces jolis vers ; mais c'est une plainte de poète, et l'on sait trop à quoi on doit s'en tenir :

> C'est, avec peu de biens, un terrible devoir,
> De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.
> Quoi! cinq actes devant notaire,
> Pour cinq filles qu'il faut pourvoir!
> O ciel! peut-on jamais avoir
> Opéra plus fâcheux à faire!

Ses opéras, outre ceux que nous avons nommés, sont, I. Les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus* ; *Cadmus*, *Isis*, *Proserpine* ; le *Triomphe de l'Amour; Persée; Amadis;* le *Temple de la Paix*.... Quinault est encore auteur, I. De quelques *Epigrammes* dont le style est foible. II. De la *Description de la maison de Sceaux*, petit poème écrit avec délicatesse. III. De différentes *Pièces de poésies* répandues dans les recueils du temps. La *Mère coquette*, retouchée par Collé, est restée au théâtre. Ses OEuvres ont été imprimées avec sa vie à Paris, 1739 et 1778, 5 vol. in-12.

I. QUINCY (Charles Sevin, marquis de), lieutenant général d'artillerie, distingué dans le 18e siècle par son courage et son amour pour les lettres, a donné une l'*Histoire militaire de Louis XIV*, 1726, 7 vol. in-12, encore utile pour ceux qui s'appliquent au métier de la guerre, et qui veulent suivre les marches, les campagnes et les autres opérations militaires, quoique nous ayons aujourd'hui beaucoup d'ouvrages en ce genre, qui ne laissent presque rien à desirer.

II. QUINCY (Jean), médecin anglais, exerçoit sa profession au commencement du dix-huitième siècle à Londres, et publia en anglais, I. Un *Dictionnaire de physique*, 1719. II. *Pharmacopée universelle*, 1721, in-8°, traduite en français par Clausier, Paris, 1745, in-4°. On y trouve la critique des principales préparations des apothicaires. III. *Pharmacopée chymique*, Londres, 1723, in-4°.

QUINQUARBRES, *Voyez* Cinq-Arbres (Jean).

† QUINTE-CURCE (Q. Curtius-Rufus), historien latin, dont le nom est fort connu et dont la vie est fort ignorée. On croit qu'il florissoit sous Vespasien ou sous

Trajan. Il s'est immortalisé par son *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, et il a immortalisé ce héros. Cet ouvrage étoit en dix livres, dont les deux premiers, la fin du cinquième et le commencement du sixième ne sont pas venus jusqu'à nous. Son style est noble, élégant, mais trop fleuri. Ses pensées sont brillantes, ingénieuses et sensées. Le nom d'Alexandre ne lui en impose point; il dit le bien et le mal. Il est moins fidèle dans les discours qu'il prête à ce conquerant et aux autres personnages qu'il fait agir; la plupart sont trop longs, et le bel esprit y paroît plus que l'homme véritablement éloquent. Peut-être faut-il en excepter la belle harangue des Scythes à Alexandre, au septième livre, qui a été imitée en vers français par Dorat. On lui reproche encore d'avoir trop négligé la chronologie et les dates, et d'avoir fait des fautes essentielles en géographie et en histoire. En decrivant, par exemple, la marche pompeuse de Darius, qu'on prendroit pour une fête, il fait paroître un char consacré à Jupiter; et il orne le char du roi de statues qui représentent les dieux des Romains, comme si les Perses avoient connu Jupiter; comme s'ils n'avoient pas eu horreur de l'idolâtrie. Il est étrange que Rollin ait copié Quinte-Curce dans un siècle éclairé, dans un ouvrage destiné à de solides instructions. De savans critiques et même des philosophes, ont regardé la *Vie d'Alexandre*, par Quinte-Curce, comme un roman bien écrit. Montesquieu faisoit beaucoup plus de cas de l'ouvrage d'Arrien, sur l'expédition de ce héros. (*Voyez* II. ARRIEN.) Il est sûr que l'historien latin n'avoit pas une tête assez politique pour bien apprécier plusieurs actions du plus grand conquérant qui ait existé. Son esprit lui a fait prodiguer des contes plus merveilleux que raisonnables. C'est une chose singulière, que deux héros assez semblables, au moins par le courage, (Charles XII et Alexandre) aient eu deux historiens d'un goût à peu près pareil, et d'un esprit plus brillant que profond. Les meilleures éditions de Quinte-Curce sont celles d'Elzevir, 1633, in-12; — du Père le Tellier, jésuite, *ad usum Delphini*, à Paris, 1578, in-4°; — des *Variorum*, in-8°, deux vol., à Amsterdam, 1708, — et de Delft, 1724, deux vol. in-4°. Nous en avons encore une très-bonne, conférée sur les manuscrits de la bibliothèque du roi, en 1756, in-12, avec les supplémens de Freinshemius. Les curieux recherchent aussi celle de Venise, 1470, in-folio. La traduction donnée par Vaugelas, deux vol. in-12, est estimée et mérite de l'être. L'abbé Mignot et Beauzée en ont donné dans le 18e siècle, deux autres qui ont chacune leur mérite. (*Voyez* l'article II. FAVRE, et celui de FREINSHEMIUS.) — Quelques savans, tels que Juste-Lipse et le président Brisson, ont prétendu que le Curtius-Rufus, auquel l'empereur Claude décerna les honneurs du triomphe, l'an 47 de J.-C., étoit le même que Quinte-Curce. Leur conjecture, dit Crévier, a de la vraisemblance, et un passage du dixième livre de l'histoire d'Alexandre, paroît désigner visiblement les mouvemens qui suivirent la mort de Caligula. L'histoire de Curtius-Rufus est singulière, soit qu'il fût le même que l'historien, soit qu'il fût un personnage différent. Sa naissance étoit très-obscure. S'étant attaché dans sa jeu-

nesse au questeur qui avoit le département de l'Afrique, il vint à Drumète. Là, pendant qu'il se promenoit seul sous de vastes portiques au temps de la plus forte chaleur du jour, un fantôme, avec une taille gigantesque et une figure de femme, parut, dit-on, tout d'un coup devant lui, et lui dit : « Rufus, je suis l'Afrique ; tu viendras gouverner cette province en qualité de proconsul, et tu y mourras. » Rien n'étoit plus éloigné de la pensée de Curtius, qu'une si haute fortune ; mais un prodige élève le courage. De retour à Rome, et soutenu par ses intrigues et par celles de ses amis, il obtint d'abord la questure. Ensuite il parvint à se faire nommer préteur par Tibère, entre les candidats de la première noblesse. Cet empereur, pour couvrir l'obscurité de sa naissance, dit : « Je regarde Curtius comme fils de la fortune. » Il paroît qu'il attendit long-temps le consulat ; et il le méritoit peu, si l'on en juge par le portrait qu'en fait Tacite, qui le dépeint comme adulateur des puissans, arrogant avec les foibles, difficile avec ses égaux. Il y parvint néanmoins. Il fut décoré des ornemens du triomphe ; et afin qu'il ne manquât rien à l'entier accomplissement de la prédiction, le proconsulat d'Afrique lui échut par le sort. Mais lorsqu'il arrivoit à Carthage, le même fantôme se présenta à ses yeux ; et peu de temps après, ayant été attaqué d'une maladie qui ne parut dangereuse à aucun de ceux qui l'environnoient, et qu'il annonça devoir être mortelle, l'événement vérifia son pronostic. Tacite, quoique en général peu crédule, raconte sérieusement cette aventure. Pline-le-Jeune consulte un savant sur ce qu'il en doit croire. « Pour nous, dit Crévier, nous ne serons point embarrassés à renvoyer le fantôme de Curtius avec le dragon de Néron, et avec tant d'autres fables pareilles dont le goût des hommes pour le merveilleux a rempli le monde. »

QUINTIANUS STOA (Jean-François), professeur de belles-lettres à Paris, né à Quinzano, en 1486, y mourut en 1557. Ses *Poésies*, Paris, 1514, in-fol., n'ont point de lecteurs, et n'en méritent pas.

QUINTIEN (saint), né en Afrique, sous la domination des Vandales, vint en France du temps du roi Clovis, et fut élu évêque de Rhodez ; il assista en cette qualité au concile d'Agde, en 506. Chassé de son siége par les Goths, il se retira en Auvergne, où quelque temps après il devint évêque, et où il mourut.

* QUINTILI (Jean-Paul), célèbre avocat, né à Rome le 1er octobre 1632, et mort dans cette ville le 28 février 1705, après avoir étudié la philosophie et les belles-lettres, s'appliqua tout entier au droit civil et canon. Doué d'une vive éloquence, il plaidoit avec un tel art, qu'on alloit l'entendre comme un des orateurs de l'ancienne Rome. Venise lui paroissant un lieu plus propre à exercer ses talens oratoires, il s'y rendit, et ne tarda pas à s'y concilier l'estime et la faveur des nobles et des citoyens. Des intérêts de famille le forcèrent bientôt de retourner à Rome, où il devint auditeur général et secrétaire intime du prince Jean-Baptiste-Louis. Ces emplois honorables ne l'empêchèrent point de cultiver la philosophie, les belles-lettres et les muses. On a de lui, I. *Dissertazione medico-fisica in*

morte di una dama creduta estinta di veleno, Rome, 1693. II. *Drammi per musica e oratorj sacri*. III. Plusieurs volumes sur la *Jurisprudence*, qui ne sont plus recherchés aujourd'hui.

QUINTILIA DE LA MIRANDE (Lucrèce), Italienne, renommée par ses talens et son esprit, au 16e siècle, a laissé des *tableaux* estimés et des *écrits* historiques sur la vie des plus célèbres peintres.

† QUINTILIEN (Marcus-Fabius-Quintilianus), né la 2e année du règne de l'empereur Claude, la 42e de J.-C. On dispute sur le lieu de sa naissance. Plusieurs le disent espagnol; d'autres croient avec assez de fondement qu'il étoit natif de Rome. Il étudia sous les orateurs qui avoient le plus de réputation. Domitius Afer tenoit alors parmi eux le premier rang. Quintilien ne se contentoit pas d'entendre ses plaidoyers au barreau, il lui rendoit aussi de fréquentes visites. Au commencement de l'empire de Galba, il ouvrit à Rome une école de rhétorique. Il fut le premier qui l'y enseigna par autorité publique et aux gages de l'état. Il dut ce privilége à Vespasien; car, selon Suétone, ce prince fut le premier qui assigna sur le trésor public, aux rhéteurs tant grecs que latins, des pensions qui montoient par an à une forte somme. Quintilien remplit la chaire de rhétorique avec un applaudissement général. Il exerça en même temps et avec un pareil succès, la fonction d'avocat. Après avoir employé vingt années à ces deux exercices, il obtint de l'empereur Domitien la permission de les quitter. Rendu à lui-même, il commença par rédiger un *Traité sur les causes de la corruption de l'éloquence*, dont on ne sauroit trop regretter la perte. Quelque temps après, pressé par les instantes prières de ses amis, il mit la première main à son grand ouvrage des *Institutions oratoires*, composé de douze livres. Il en avoit achevé les trois premiers, lorsque l'empereur Domitien lui confia le soin des deux jeunes princes ses petits-neveux qu'il destinoit à l'empire. Le plaisir que lui causa la composition de ce livre fut troublé par la perte de ses deux fils et de sa femme; il fut sur-tout sensible à la mort de l'aîné. C'étoit un prodige d'esprit. « La fécondité de son génie, dit-il, n'en étoit pas demeurée aux boutons et aux fleurs; dès l'âge de dix ans il portoit des fruits. » C'étoit principalement pour ce cher fils, l'objet de ses complaisances et de ses soins, qu'il avoit commencé ses *Institutions oratoires*. C'est la rhétorique la plus complète que l'antiquité nous ait laissée. Son dessein est de former un orateur parfait. Il le prend au berceau et le conduit jusqu'au tombeau. Dans le premier livre, il traite de la manière dont il faut élever les enfans dès l'âge le plus tendre; puis de ce qui regarde la grammaire. Le second expose ce qui se doit pratiquer dans l'école de rhétorique, et plusieurs questions qui regardent la rhétorique même. On trouve, dans les cinq livres suivans, les préceptes de l'invention et de la disposition. Un des caractères particuliers de la rhétorique de Quintilien, est d'être écrite avec art et avec élégance. On y voit une grande richesse de pensées, d'expressions, d'images, et sur-tout de comparaisons qu'une imagination vive et ornée lui fournit à propos. On y souhaiteroit seule-

ment plus de précision et plus de profondeur. Quintilien écrit bien, mais il ne creuse pas assez son sujet. On voudroit encore qu'il n'eût pas donné des louanges excessives à un monstre tel que Domitien. Ses *Institutions* demeurèrent inconnues jusqu'en 1415, qu'elles furent trouvées par Le Pogge, dans une vieille tour de l'abbaye de Saint-Gall. L'exemplaire qu'il découvrit, n'étoit pas le seul qu'on eût alors, puisque Léonard Aretin, à qui il l'envoya, lui écrivit qu'il travailloit à le collationner avec celui qui étoit dans sa bibliothèque. Les meilleures éditions des Œuvres de Quintilien, sont celles d'*Obrecht*, à Strasbourg, en 1698 : et de *Capperonnier*, 1725, in-folio.; celle de G.-L. Spalding, de Berlin, qui s'imprime à Léipsick, et qui en étoit en 1810, au 3ᵉ v. in-8°. L'abbé Gédoyn a traduit en français les *Institutions*, Paris, 4 vol. in-12; excellente traduction, mais un peu défigurée par l'orthographe du nouvel éditeur. Les savans recherchent deux éditions des *Institutions*, données à Rome en 1470, in-folio; l'une par Comanus, qui est la plus estimée; et l'autre, par l'évêque d'Aleria. Nous ignorons l'année de la mort de Quintilien. Il ne faut pas confondre cet éloquent rhéteur avec Quintilien, son aieul. C'est de ce dernier qu'il nous reste 145 *Déclamations*. Ugolin de Parme publia les 136 premières dans le 15ᵉ siècle, Venise, 1481 et 1482, in-folio. Les 9 autres furent publiées en 1563, par Pierre Ayrauld, et ensuite par Pierre Pithou, en 1580. Il y a encore 19 autres *Déclamations*, imprimées sous le nom de Quintilien l'orateur; mais Vossius pense qu'elles ne sont ni de lui, ni de son grand-père. Il les attribue au jeune Posthume, qui prit, dit-on, le nom de César et d'Auguste dans les Gaules, avec Posthume, son père, l'an 260 de J.-C. Elles ont été traduites en français, in-4°, par Jean Nicole, père de l'auteur des *Essais de morale*. (*Voyez* Aper.) On a réuni les *Institutions* du fils et les *Déclamations* du père, dans l'édition, *cum notis variorum*, 1665, 2 vol. in-8°; et dans celle du savant et prolixe commentateur Burman, 1724, 4 volumes in-4°, moins estimée que l'autre. On a encore d'autres éditions des Œuvres de Quintilien, enrichies de Commentaires.

QUINTILIUS, *Voy.* Varus.

QUINTILLUS (Marcus-Aurelius-Claudius), frère de l'empereur Claude II, crut que cette qualité lui donnoit des droits à l'empire, et se revêtit de la pourpre à la fin de mai 270. Aurélien avoit été proclamé Auguste par l'armée qui étoit à Sirmich. Quintillus désespérant de se soutenir contre ses armes victorieuses, se fit ouvrir les veines dans un bain à Aquilée, après avoir régné environ dix-sept jours. Ce prince étoit recommandable par sa modération, son affabilité, ses mœurs, et par son exactitude à maintenir la discipline militaire; mais il n'avoit pas assez de hardiesse, de courage et de fermeté pour soutenir le poids de l'empire.

† I. QUINTIN (Jean), né à Autun en 1500, et chevalier-servant dans l'ordre de Malte, accompagna le grand-maître dans cette île en qualité de domestique. De retour en France, il devint professeur en droit canon à Paris l'an 1536, et y mourut en 1561. On a de lui, *Melitæ insulæ descriptio*, 1536, in-4°;

Tractatus de ventis, et nauticâ Buxulâ ventorum indice. Scholia in Tertulliani librum de præscriptionibus hæreticorum. Repetitæ prælectiones capituli de multâ providentiâ, de præbendis et dignitatibus, et cap. nov. de judiciis. Le sujet de ce dernier ouvrage est la pluralité des bénéfices, et l'aristocratie de la religion chrétienne; il a laissé encore d'autres ouvrages.

† II. QUINTIN, tailleur d'habits, chef des hérétiques, qu'on nommoit *libertins*, soutenoit que J.-C. étoit Satan; que tout l'évangile étoit faux; qu'il n'y avoit dans l'univers qu'un seul esprit, qui étoit dieu; qu'on ne doit pas punir les méchans; qu'on peut professer toutes sortes de cultes; enfin, qu'on peut, sans péché, se laisser aller à toutes ses passions. Il fut brûlé à Tournai en 1530; mais la mort du maître n'empêcha pas les disciples de se répandre en France, en Allemagne, en Hollande et dans les pays voisins.

III. QUINTIN. *Voyez* MESSIS et LORGES.

QUINTINIE (Jean de la), naquit près de Poitiers en 1626. Après son cours de philosophie, il prit quelques leçons de droit et vint à Paris se faire recevoir avocat. Une éloquence naturelle, cultivée avec soin, le fit briller dans le barreau, et lui concilia l'estime des premiers magistrats. Quoiqu'il eût peu de temps dont il pût disposer, il en trouvoit néanmoins suffisamment pour satisfaire la passion qu'il avoit pour l'agriculture. Il lut Columelle, Varron, Virgile, tous les auteurs anciens et modernes, qui ont traité de cette matière, et augmenta ses connoissances sur le jardinage dans un voyage qu'il fit en Italie. De retour à Paris, il se livra tout entier à l'agriculture, et fit un grand nombre d'expériences curieuses et utiles. C'est lui qui fit voir le premier qu'un arbre transplanté ne prend de nourriture que par les racines qu'il a poussées depuis qu'il est replanté, et qui sont comme autant de bouches par lesquelles il reçoit l'humeur nourricière de la terre, et nullement par les petites racines qu'on lui a laissées, qu'on appelle ordinairement *le chevelu* : qu'ainsi, loin de conserver ces anciennes petites racines, quand on transplante l'arbre, comme on faisoit autrefois avec grand soin, il faut les couper, parce qu'en se séchant et en se moisissant, elles nuisent à l'arbre au lieu de lui aider. C'est lui aussi qui a découvert le premier, par ses expériences, la méthode infaillible de bien tailler les arbres, pour les contraindre à donner du fruit; à le donner aux endroits où l'on veut qu'il vienne, et même à le répandre également sur toutes les branches; ce qui n'avoit jamais été ni pensé ni même cru possible. Le grand Condé, qui aimoit l'agriculture, prenoit un extrême plaisir à s'entretenir avec lui; et Charles II, roi d'Angleterre lui offrit une pension considérable pour l'attacher à la culture de ses jardins; mais la Quintinie refusa ces offres avantageuses par amour pour sa patrie, et trouva en France les récompenses dues à son mérite. Louis XIV créa en sa faveur la charge de directeur général des jardins fruitiers et potagers de toutes ses maisons royales, et Colbert lui en expédia les provisions. La Quintinie mourut à Paris vers 1700. On a de lui un excellent livre, intitulé : *Instruc-*

tions pour les Jardins fruitiers et potagers, Paris, 1725, 2 vol. in-4°; et plusieurs *Lettres* sur la même matière... *Voyez* EVELIN.

QUINTUS. *Voy.* CALABER.

I. QUIQUERAN (Jean de), chevalier, baron de Beaujeu, d'une des plus anciennes maisons de Provence, mort en 1466, rendit à Louis III d'Anjou, roi de Naples et comte de Provence, des services signalés et en reçut de grandes récompenses.

II. QUIQUERAN (Robert de), de Beaujeu, chevalier de Saint-Michel en 1568, gouverneur des villes d'Apt et de Manosque en 1583, maréchal des camps et armées du roi en 1586, et consul d'Arles en 1593, marcha dignement sur les traces du précédent.

III. QUIQUERAN DE BEAUJEU (Pierre de), de la même famille que les précédens, après avoir appris la rhétorique et la poésie à Paris, fit un voyage en Italie, où il s'appliqua à la musique. De retour à Paris, il étudia les mathématiques, l'histoire naturelle, la botanique et les belles-lettres. Sa naissance soutenue par la réputation que lui avoient faite ses talens, lui mérita l'évêché de Senès à l'âge de dix-huit ans. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Paris en 1550, à vingt-quatre ans. Quiqueran fut le premier évêque nommé après le concordat de Léon X et de François Ier. On a de lui, I. Un *Eloge* de la Provence en vers latins, sous ce titre: *De laudibus Provinciæ*. On en a une version françoise, in-8°, par Pierre de Vini de Claret, archidiacre d'Arles. II. Un *poème* latin sur le passage d'Annibal dans les Gaules. Dans ces deux ouvrages qui présentent des images heureuses et de l'esprit, on voit que son génie n'avoit pas encore acquis sa maturité. Ils ont été recueillis en 1551, in-folio.

IV. QUIQUERAN DE BEAUJEU (Paul Antoine de), de la même famille, chevalier de Malte, combattit souvent avec succès contre les Turcs; mais au mois de janvier 1660, une tempête l'ayant obligé de relâcher dans un fort mauvais port de l'Archipel, il y fut investi par 30 galères de Rhodes, que le capitan-pacha Mazamamet commandoit en personne. Il en soutint le feu pendant un jour entier, et n'y succomba qu'après avoir épuisé ses munitions et perdu les trois quarts de son équipage. Il étoit chargé de fers, quand une seconde tempête plus violente que la première, mit la flotte victorieuse en tel danger, que Mazamamet se vit réduit à implorer le secours du chevalier. Quiqueran le sauva par l'habileté de sa manœuvre. Le capitan, touché de reconnoissance pour ce service, voulut le sauver à son tour. Pour réussir plus facilement, il le confondit avec les plus vils esclaves; mais le grand visir qui le reconnut au portrait qu'on lui en avoit fait, le fit mettre au château des sept Tours, sans espérance de rançon ni d'échange. Louis XIV le redemanda en vain, et les Vénitiens ne purent le faire comprendre dans le traité de Candie. Il y avoit onze ans qu'il étoit en prison, lorsque Jacques de QUIQUERAN, un de ses neveux, âgé seulement de 22 ans, et chevalier de Malte, forma le hardi dessein de le délivrer. Il passa à Constantinople avec Nointel, vit son oncle et lui porta des cordes en secret et à plusieurs reprises. Qand on jugea qu'il en avoit suf-

fisamment, on convint du jour, de l'heure et du signal. Ce signal donné, le chevalier descendit, et la corde se trouvant trop courte de quatre ou cinq toises, il s'élança dans la mer qui mouille le pied du château. Le bruit qu'il fit en tombant, attira quelques Turcs qui paroissoient dans un brigantin ; mais le neveu arrivant à force de rames dans un esquif bien armé, les écarta et le conduisit à bord d'un vaisseau du roi que montoit le comte d'Apremont, qui le ramena heureusement en France. Il mourut commandeur de Bordeaux.

† IV. QUIQUERAN DE BEAUJEU (Honoré de), frère de Jacques de Quiqueran, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Arles en 1655. Après avoir brillé dans le cours de ses études, il entra dans la congrégation de l'oratoire à l'âge de 17 ans. Il n'y étoit encore que diacre lorsqu'il fut chargé de professer la théologie à Arles, puis à Saumur. Après la révocation de l'édit de Nantes, on l'envoya dans les Missions du Poitou et du pays d'Aunis. Il s'y acquit une si grande réputation, que le célèbre Fléchier, évêque de la ville de Nîmes, lui donna un canonicat dans sa cathédrale et le choisit pour un de ses grands vicaires. L'abbé de Beaujeu se signala dans le Languedoc autant que dans le Poitou, sur-tout par le talent de la chaire. Il s'étoit accoutumé de bonne heure à parler sur-le-champ. Son éloquence le fit admirer dans les assemblées du clergé de 1693 et de 1700, où il fut député du second ordre. Bossuet et l'abbé Bignon n'oublièrent rien pour l'engager à se fixer à Paris. On lui donna dans cette vue une place d'associé à l'académie des inscriptions ; mais son zèle pour son ministère ne lui permit pas de se borner à la capitale. Le roi informé des fruits que l'abbé de Beaujeu opéroit dans le diocèse de Nîmes, le nomma, en 1705, à l'évêché d'Oléron, et presqu'aussitôt à celui de Castres. Louis XIV étant mort en 1715, dans le temps de l'assemblée générale du clergé, l'évêque de Castres fut choisi pour prononcer à Saint-Denis l'*Oraison funèbre* de ce monarque ; il s'en acquitta avec succès. Dans le temps qu'il n'étoit que simple chanoine de Nîmes, le maréchal de Montrevel, qui commandoit dans le Languedoc, ayant été informé que, le dimanche des Rameaux, les fanatiques devoient tenir leur assemblée dans un moulin des fauxbourgs de Nîmes, fit investir ce moulin avec ordre de le brûler. Les habitans effrayés crurent que c'étoit à leur vie et à leur ville qu'on en vouloit ; ils prirent les armes et se réfugièrent dans l'église, avec la résolution de se défendre jusqu'à l'extrémité. L'abbé de Beaujeu monta aussitôt en chaire, et parla avec tant de force et d'onction, que le calme ayant succédé au tumulte, le service se fit à l'ordinaire, et chacun s'en retourna chez soi rassuré et en paix. Ce prélat mourut à Arles où il étoit allé pour voir sa famille, le 26 juillet 1736. On a de lui un vol. in-4° de *Mandemens*, de *Lettres* et d'*Instructions pastorales* qu'il publia sur l'établissement de son séminaire, sur les maladies contagieuses de Provence et de Languedoc, sur l'incendie de Castres, sur les abus de la mendicité, sur la Légende de Grégoire VII, sur le fameux concile d'Embrun auquel il n'étoit pas favorable, et sur plusieurs points

de doctrine ou de discipline. Il tempéroit les occupations sérieuses de son ministère par l'étude des belles-lettres, auxquelles il donnoit presque tous les jours quelques heures.

† QUIRINALIS (Claudius), ancien rhéteur, né à Arles, étudia les belles-lettres avec tant de succès qu'il ne tarda pas à se trouver en état de les enseigner aux autres avec distinction. On croit qu'il commença à exercer cette profession à Marseille, et qu'il fut dans le premier siècle de l'église, un de ces illustres rhéteurs qui contribuèrent à rendre si célèbres les écoles de cette ville. Mais, selon saint-Jérôme, il quitta dans la suite les Gaules et passa à Rome, où il professa publiquement la rhétorique avec une grande réputation.

† I. QUIRINI (Antoine), sénateur de Venise, se signala dans le temps de l'interdit jeté sur cette ville par le pape Paul V. Il fit, en 1607, contre cette entreprise du pontife, un *écrit* dans lequel il fait usage des principes et des ouvrages du célèbre Gerson. Le président de Thou en parle avec éloge.

† II. QUIRINI ou QUERINI (Ange-Marie), noble vénitien, né en 1680, entra de bonne heure dans l'ordre de Saint-Benoît. Il fit profession le premier janvier 1698, dans l'abbaye des bénédictins de Florence. Son ardeur d'apprendre épuisa tout ce qu'il y avoit de savoir dans cette ville. Salvini, le sénateur Buonarotti, le comte Magalotti, l'abbé Guida-Grandi, Bellini, célèbre médecin, le perfectionnèrent dans l'intelligence des poètes grecs, de l'antiquité, de la philosophie. Magliabecchi, qui étoit en relation avec tous les gens de lettres de l'Europe, lui amenoit ceux qui venoient à Florence; ce fut par ce moyen qu'il connut le célèbre Newton, alors député vers le grand-duc Côme III. En 1700, dom de Montfaucon vint à Florence; c'étoit l'érudition même. Il vit dom Quirini et l'admira. Cependant, en 1709, ses études furent quelque temps traversées par une idée importune; il s'imaginoit qu'il avoit la pierre. Il en fut détrompé par une expérience qui lui fut sans doute plus sensible que l'opération la plus douloureuse. Bellini, son médecin et plus encore son ami, se crut trop chargé d'embonpoint, et se persuada que c'étoit l'effet d'une humeur peccante dont il falloit se défaire par la diète la plus austère. Fidèle à son régime, il en soutint l'honneur jusqu'au bout, et mourut d'inanition. La réflexion que don Quirini fit sur les funestes effets de la prévention, lui apprit à s'affranchir de la sienne: il se trouva guéri par la mort de son médecin. Il songea dès-lors à sortir de son cabinet pour visiter les savans de l'Europe. Il possédoit à fond les ouvrages des auteurs célèbres qui vivoient de son temps; il voulut les entretenir et voir dans leur naissance les nouveaux écrits dont ils étoient occupés. Il part le premier octobre 1710, traverse l'Allemagne et arrive à la Haye dans le temps des Conférences de Gertruidemberg. Il eut en Hollande de fréquentes conversations avec Basnage, le Clerc, Kuster, Gronovius et Perizonius. Il passa ensuite en Angleterre où il trouva les sciences et la littérature dans l'état le plus florissant. Bentley, Newton, Gilbert et Thomas Burnet, Cave, Hudson, Pot-

ter, lui firent tout l'accueil que méritoit son savoir. Le P. Quirini vouloit voir la France et finir par là ses voyages. En passant par Bruxelles, il vit le fameux Papebroch. Il conçut à Cambrai pour l'illustre Fénélon, cette amitié tendre que ce prélat plein de graces et de douceur inspiroit à tous ceux qui l'approchoient. Il arriva à Paris en 1711, et logea à Saint-Germain-des-Prés. Pour rendre compte des liaisons qu'il forma dans le monde littéraire, il faudroit donner une liste exacte de ce qu'il y avoit alors de savans dans l'abbaye de Saint-Germain, à l'oratoire, chez les dominicains, chez les jésuites, dans les académies et dans toute la capitale. Nous n'avons fait qu'effleurer l'histoire des voyages du père Quirini. La conduite qu'il tint à Corfou lorsqu'il en fut nommé archevêque, lui attira la vénération des Grecs schismatiques. Honoré du chapeau de cardinal, il voulut faire à Benoît XIII son remercîment; mais le Saint-Père l'interrompit en lui disant : « Nous ne désirons point de compliment de votre part ; c'est à nous à vous remercier de nous avoir mis, par votre mérite, dans la nécessité de vous faire cardinal. » On connoît l'inclination libérale qu'il portoit par-tout. A Rome, il répara avec magnificence l'église de Saint-Marc qui étoit son titre. L'église cathédrale de Brescia, dont il étoit évêque, est devenue par ses soins une des plus magnifiques d'Italie. Toute l'Europe sait combien il contribua à la construction de l'église catholique de Berlin ; il eut la direction de la bibliothèque du vatican, et l'augmenta par la donation de la sienne, qui étoit choisie et si nombreuse, qu'il fallut, pour la placer, construire au vatican une nouvelle salle. Il acheta un grand nombre de livres, qu'il donna de même à la ville de Brescia pour en faire une bibliothèque publique, à l'entretien de laquelle il assigna des fonds suffisans. On s'étonnera peut-être de toutes ces libéralités ; mais il avoit beaucoup de revenus, et peu de besoins. Les académies de l'Europe se sont empressées de s'honorer de son nom ; il étoit de celles de Berlin, de Pétersbourg, de Vienne en Autriche, de Gripswald en Poméranie, et de l'institut de Bologne. Un des plus beaux traits de son caractère est la modération dont il usoit avec les hétérodoxes. Jamais homme ne sut séparer avec plus d'équité les personnes d'avec les opinions, ni mieux adoucir la controverse sans en affoiblir la force. Les auteurs protestans l'ont comblé d'éloges. C'est à lui que Voltaire adressa ces vers :

C'est à vous d'instruire et de plaire,
Et la grace de Jésus-Christ
Chez vous brille en plus d'un écrit,
Avec les trois Graces d'Homère.

Il mourut le 9 janvier 1755. Ses principaux ouvrages sont, I. *Primordia Corcyræ, antiquissimis monumentis illustrata*, livre plein d'érudition et de critique, dont la meilleure édition est celle de Brescia en 1738, in-4°. II. Une édition des ouvrages de quelques saints évêques de Brescia qu'il publia en 1738, in-folio, sous ce titre : *Veterum Brixiæ episcoporum, sancti Philastrii et Sancti Gaudentii opera : necnon beati Ramperti et venerabilis Aldemani opuscula, etc.* III. *Specimen variæ litteraturæ, quæ in urbe Brixiâ ejusque ditione paulò post typographiæ incunabula florebat*, etc., in-4°, 1739. IV. La *Relation* de ses voyages : elle

renferme des anecdotes curieuses et intéressantes. V. Une *Edition* des livres de l'office divin, a l'usage de l'église grecque. VI. Une de l'*Enchiridion Græcorum*. VII. *Gesta et Epistolæ Francisci Barbari*. VIII. Un recueil de ses *Lettres* en dix livres. IX. La *Vie* du Pape Paul II, contre Platine, Rome, 1740, in-4°. X. Une édition des Lettres du cardinal Polus. XI. Quatre *Instructions pastorales*. XII. Un abrégé de sa *Vie* jusqu'à l'année 1740, Brescia, 1749, in-8°. XIII. Il procura la nouvelle édition des Œuvres de saint Ephrem, 1742, six tomes in-fol., en grec, en syriaque et en latin. XIV. Une Harangue, *De Mosaïcæ Historiæ præstantiâ*. XV. Il avoit traduit en vers italiens le poème de la Henriade et celui de la Bataille de Fontenoy, par Voltaire, qui, par reconnaissance, lui dédia sa tragédie de Sémiramis.

* III. QUIRINI le jeune (Jean), noble vénitien, poète et littérateur, florissoit au 17e siècle. On a de lui, *De Testaceis fossilibus Musæi Septaliani et Jacobi Grandii de veritate diluvii universalis, et testaceorum quæ procul à mare reperiuntur*, Venetiis, 1676, in-8°. On trouve aussi dans les recueils quelques-unes de ses *poësies*.

I. QUIRINUS, nom sous lequel Romulus fut adoré à Rome après sa mort. Ce nom lui fut donné parce qu'il étoit fondateur des Romains, qu'il appela *Quirites*, après avoir fait part de sa nouvelle ville aux Sabins, qui quittèrent celle de Cures pour aller à Rome, comme le rapporte Tite-Live. Romulus avoit son temple sur la montagne, qui de son nom fut appelée *Quirinale*.

† II. QUIRINUS (Publius-Sulpitius), consul romain, natif de Lanuvium, rendit de grands services à sa patrie sous l'empire d'Auguste. Après son consulat, il commanda une armée dans la Cilicie où il soumit les Hemonades, et mérita par ses victoires sur ce peuple l'honneur du triomphe. Auguste l'envoya, en qualité de gouverneur, dans la Syrie, environ dix ans après la naissance de J. C., ce qui forme une difficulté dans le passage de St. Luc, qui dit que ce fut sous Quirinus que se fit le dénombrement qui obligea la Sainte Vierge et Joseph d'aller a Béthléem pour s'y faire inscrire. Il est certain cependant que Quirinus ne fut nommé au gouvernement de Syrie que dix ans après la naissance de Jésus-Christ, qui vint au monde au temps de ce dénombrement. Ainsi plusieurs interprètes commentent de cette sorte le passage de saint Luc : « Ce dénombrement se fit avant un autre dénombrement qui fut fait sous le gouvernement de Quirinus; » ou bien il faut supposer que ce dénombrement qui avoit été commencé dans le temps de la naissance de Jésus-Christ, avant l'arrivée de Quirinus en Syrie, fut continué et achevé par ce gouverneur dont il porta le nom. Quirinus fut ensuite gouverneur de Caïus, petit-fils d'Auguste. Il épousa Æmilia Lepida, arrière-petite-fille de Sylla et de Pompée; mais il la répudia dans la suite et la fit bannir de Rome d'une manière honteuse. Il mourut l'an 22 de J. C.

* QUIROGA (Joseph), jésuite espagnol, né d'une illustre famille de Lugo, ville d'Espagne en Galice, le 14 mars 1707, et mort à Bologne le 23 octobre 1784, étoit bon mathématicien,

et rendit en cette qualité de grands services à son ordre et à la cour d'Espagne, dans plusieurs voyages qu'il fit en Amérique et au Paraguay. On n'a de lui qu'un seul ouvrage imprimé, intitulé : *Arte di navigare per circolo parallelo*. Ses *manuscrits* existoient à Bologne ; ils traitent des longitudes en mer, de la boussole, des moyens de renouveler et de purifier l'air dans un vaisseau, de l'art de construire des barques et des ponts sur les fleuves et les rivières les plus rapides, etc.

† I. QUIROS (Augustin de), jésuite espagnol, natif d'Adujar, fut élevé aux premières charges de sa province, ensuite envoyé au Mexique où il mourut le 13 décembre 1622, à 56 ans. On a de lui des *Commentaires* peu connus sur le cantique de Moïse, sur Isaïe, Nahum, Malachie ; sur l'Epître aux Collossiens, sur celle de St. Jacques, etc.

* QUIROS (Fernand de), navigateur, chargé par Philippe III, roi d'Espagne, de faire des découvertes dans la mer pacifique, partit de Lima, en décembre 1605, s'avança à 20 degrés de latitude et 240 de longitude, et découvrit la terre australe du St.-Esprit et les îles de la Société. Les *Mémoires* qu'il écrivit sur ses découvertes sont dans le recueil des petits *Voyages* de Théodore de Bry. Le célèbre Cook a rendu hommage à Quiros

† I. QUISTORP (Jean), théologien luthérien, né à Rostock en 1584, fut professeur de théologie en cette ville, puis surintendant des églises. Grotius étant tombé malade à Rostock de la maladie dont il mourut, Quistorp l'assista en digne ami et recueillit ses derniers soupirs. Il mourut lui-même en 1648. Ses principaux ouvrages sont : I. *Articuli formulæ concordiæ illustrati*. II. *Manuductio ad studium theologicum*. III. Des *Notes* latines sur tous les livres de la Bible. IV. Des *Commentaires* latins sur les Epîtres de St. Paul. V. Des *Sermons*. VI. Des *Dissertations*.

† II. QUISTORP (Jean), fils du précédent, né aussi à Rostock en 1624, étudia à Greisswalde, à Konigsberg, à Copenhague, à Leyde, et fut pasteur et professeur en théologie à Rostock, où il mourut en 1669. Il écrivit contre l'église romaine. Ses ouvrages lui ont fait un nom parmi ceux de sa secte. Les principaux sont : *Catechesis antipapistica ; Pia desideria ; Repetitiones decalogi antipapisticæ* ; une *Lettre* allemande adressée à la reine Christine de Suède, sans indication de nom. Un autre ouvrage intitulé : *Le Trésor dans le champ ; Disputationes theologicæ*.

† QUOD-VULT-DEUS, étoit évêque de Carthage dans le temps que cette ville fut prise par Genseric, roi des Vandales, l'an 439. Ces barbares le mirent lui et la plupart de ses clercs dans de vieux navires qui faisoient eau de toutes parts, et qui étoient sans aucune provision. Ils abordèrent néanmoins heureusement à Naples, où ils furent reçus avec acclamation.

RABACHE (Etienne), docteur de Sorbonne, de l'ordre des Augustins, né à Vauves dans le diocèse de Chartres, en 1556, fit à Bourges la réforme des religieux de son ordre, et l'établissement de la congrégation de saint Guillaume, en 1594. Ce pieux réformateur finit sa vie à Angers, en 1616, à 60 ans.

† RABAN-MAUR (Magnence), né à Fulde en 788, de la meilleure noblesse du pays. Ses parens l'offrirent à l'âge de dix ans au monastère de ce lieu, où il fut instruit dans la vertu et dans les lettres. On l'envoya ensuite à Tours, pour y étudier sous le fameux Alcuin. De retour à Fulde, il en fut élu abbé, et réconcilia Louis-le-Débonnaire avec ses enfans. Raban écrivit une Lettre pour consoler ce prince, qu'on avoit déposé, et publia un *Traité sur le respect* que doivent avoir les enfans envers leur père, et les sujets envers leur prince. Devenu archevêque de Mayence en 847, il écrivit contre Gotescalc. Ce moine étant venu l'an 848 à Mayence, présenta à Raban sa profession de foi touchant la prédestination, avec un autre petit écrit où l'archevêque étoit accusé d'erreur sur cette matière. Raban n'y répondit qu'en faisant condamner la doctrine du moine dans un concile, et le renvoya ensuite à Hincmar archevêque de Reims, dans le diocèse duquel il avoit été ordonné. (*Voy.* Gotescalc.) Raban mourut dans sa terre de Winsel en 856. Il légua ses livres aux abbayes de Fulde et de Saint-Alban. On a de lui beaucoup d'*ouvrages*, recueillis à Cologne en 1627, six tomes in-folio, qui se relient en trois vol. Ils contiennent : I. Des *Commentaires sur l'Ecriture*, qui ne sont presque que de simples extraits des écrits des pères : c'étoit la manière des théologiens de son temps. II. Un *Traité de l'institution des clercs et des cérémonies de l'église* ou *des offices divins*, divisé en trois livres. III. Un *Traité du calendrier ecclésiastique*. Il y enseigne la manière de discerner les années bissextiles, et de marquer les indictions. IV. Un *Livre sur la vue de Dieu, la pureté du cœur, et la manière de faire pénitence*. Ce sont des extraits que l'auteur avoit faits en lisant les pères. V. *De Universo* sive *Etymologiarum opus*. Il contient la définition des noms propres qui se trouvent dans l'Ecriture-sainte. VI. Des *Homélies*. VII. Un *Martyrologe*, dont le prologue a été publié par Dom Mabillon, *Analect.*, page 419, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gall. VIII. Le *livre de la Grammaire* ; ce n'est qu'un extrait de Priscien le grammairien. IX. *Traité des ordres sacrés, des sacremens et des habits sacerdotaux*. X. *Traité de la discipline ecclésiastique*. XI. Un *Pénitentiel*. XII. Un *Traité de l'invention des langues*. XIII. Le *Traité des vices et des vertus*, qu'on lui attribue, est d'Halitgarius évêque d'Orléans. On trouve dans le Thesaurus de Martenne, dans les Miscellanea de Baluze, et dans les Œuvres du P. Sirmond, quelques Traités qui ne sont point dans le recueil de ses Œuvres. Raban se mêloit

aussi de poésie, témoin son *Poëme* en l'honneur de la sainte-croix, qui est dans le Recueil de ses ouvrages, et dont il y a une assez belle édition particulière faite à Augsbourg, 1605, in-fol. Mais l'édition la plus rare et la plus recherchée de ce Poème, est celle qui parut à Phorcheim, *in ædibus Thomæ Anselmi*, en 1503, in-folio; celle d'Augsbourg, annoncée plus haut n'est qu'une copie de celle-ci. Dans la décadence de l'empire romain, le génie manquant aux poètes, ils y suppléèrent par des ornemens puériles, des acrostiches, des teutogrames, des lettres figurées. Raban-Maur, a fait entrer dans son Poème toutes les puérilités dont Porphirius (*Voyez* ce mot) lui avoit donné l'exemple; et il a renchéri sur son modèle. Le père Brouwer a publié ses Poésies à la suite de celles de Fortunat. Quoique le style de Raban soit en général simple, clair et concis, cependant il y a des endroits qui ont besoin d'explication; il écrit moins bien en vers qu'en prose; il lui échappe même des fautes contre la prosodie, ce qui, dans ces siècles, n'a rien d'étonnant. Le R. père Enheceber, prieur du monastère de Saint-Emeran à Ratisbonne, préparoit en 1783, une nouvelle édition des OEuvres de Raban-Maur. Nous ignorons encore si elle a paru.

† RABAUT-Saint-Etienne, (Jean-Paul), avocat, homme de lettres, ministre protestant, né à Nîmes et député du tiers état de la senéchaussée de cette ville, aux états généraux en 1789. Ses discours préparés avec soin, l'habitude de parler en public, l'adoption des nouveaux changemens, lui donnant de la hardiesse, il obtint des applaudissemens; il présida l'assemblée en 1790; mais lorsque Mirabeau, et quelques autres orateurs plus distingués se furent fait entendre, il prit le parti du silence. Nommé par le département de l'Aube député à la convention, son patriotisme y fut plus modéré qu'à l'assemblée constituante. Il s'éleva contre le parti sanguinaire qui opprimoit la convention, et osa soutenir qu'elle n'étoit pas endroit de juger Louis XVI. « Je suis las, s'écria-t-il, de ma portion de tyrannie, et je soupire après l'instant où un tribunal national nous fera perdre les formes et la contenance des tyrans, » opinion qui irrita le parti de la *Montagne*; lors de l'appel nominal sur la peine à infliger au roi, il vota sa détention et son bannissement à la paix, ainsi que l'appel au peuple pour la confirmation du jugement. En 1793, il présida la Convention, appuya l'emprunt forcé; il fut nommé membre de la commission des Douze, pour la recherche des complots dirigés par la Municipalité de Paris contre la Convention. Chargé de faire un rapport, il ne put jamais obtenir la parole; il offrit sa démission et celles de ses onze collégues, le 31 mai 1793. Un décret le mit en arrestation chez lui. Il se sauva d'abord à Bordeaux; un décret du 2 juin le mit hors la loi, et ses biens furent confisqués. Il vint se cacher auprès de Paris, y fut arrêté le 14 frimaire an 2 (4 novembre 1793), livré par un ami auquel il alla demander un asile, et exécuté le lendemain, âgé de 50 ans. Il réunissoit des connoissances à des talens oratoires. Facile et confiant, il se laissoit entraîner par ceux qui l'entouroient et qui flattoient son ambition. Ses principaux

écrits sont : I. *Lettre* sur la vie et les écrits de *Court de Gebelin*, 1774, in-8°. II. *Lettres* sur l'Histoire primitive de la Grèce, 1787, in-8°, adressées à l'astronome Bailly ; elles offrent des conjectures heureuses et des preuves de savoir. III. *Considérations* sur les intérêts du tiers-état, 1789. IV. *Précis de l'Histoire de la Révolution française*, 1791, 1 vol. in-18, orné de six gravures. Cette notice rapide sur les événemens les plus remarquables de la révolution, attache par sa précision et sa clarté, mais elle n'est pas impartiale. On voit qu'il étoit l'ennemi déclaré des ministres catholiques; car on y lit : « Le clergé cherche encore, dans une religion qu'on appelle de paix, des prétextes et des moyens de discorde et de guerre ; il brouille les familles, dans l'espoir de diviser l'état ; tant il est difficile à ce genre d'hommes de savoir se passer de richesses et de pouvoirs ! mais les lumières, en se communiquant bientôt aux dernières classes des citoyens, les affranchiront de la plus dangereuse de toutes les servitudes, l'esclavage de la pensée ; alors, ou les prêtres seront citoyens, ou l'on ne voudra plus de prêtres. » En l'an III, (1794) la convention nationale a rendu hommage aux vertus de Rabaut, et a décrété l'impression aux frais de la république, de son *Précis historique*. M. Lacretelle le jeune a continué cet ouvrage. Rabaut avoit aussi coopéré à la rédaction de la *Feuille Villageoise* avec Cérutti, et au *Moniteur* jusqu'à la fin de 1792.

* RABBI (Carlo-Constanzo), de Bologne, savant religieux de l'ordre de Saint Augustin de la congrégation de Lombardie, professeur de philosophie et de théologie dans plusieurs couvens de son ordre, mourut à Rome le 8 septembre 1746, âgé de 68 ans. On a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : I. *De Mathematicarum Disciplinarum ad theologiam utilitate, ipsarumque in eâ usu dissertatio*; Faventiæ, 1729 et Venetiis 1745. II. *Sinonimi, ed aggiunti italiani raccolti, con in fine un trattato de' sinonimi degli aggiunti e delle similitudini*. Bologne, 1732. Il a laissé plusieurs *ouvrages* manuscrits, qui se conservoient dans la bibliothèque du pape Benoît XIV, et dans celle de l'institut de Bologne.

† RABELAIS, (François) né à Chinon en Touraine d'un aubergiste ou d'un apothicaire, vers l'an 1483, entra chez les cordeliers de Fontenai-le-Comte, dans le Bas-Poitou, et fut élevé aux ordres sacrés. Doué d'une imagination vive et d'une mémoire heureuse, il se consacra à la chaire, et il y réussit. Son couvent étoit dépourvu de livres ; il employa les honoraires de ses sermons à se faire une petite bibliothèque. Sa réputation commençoit à se former, lorsqu'une aventure scandaleuse le fit renfermer dans une prison monastique, d'où il eut le bonheur de s'échapper. Des personnes de la première qualité, à qui son esprit enjoué avoit plu, secondèrent le penchant qui le portoit à sortir de son cloître. Clément VII lui accorda à leur sollicitation, la permission de passer dans l'ordre de Saint Benoît. Rabelais ennemi de toute sorte de joug, quitta tout-à-fait l'habit religieux et alla étudier en médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de docteur. Son mérite lui procura une chaire dans cette faculté

en 1531. Le chancelier Duprat ayant fait abolir peu de temps après les priviléges de cette université par arrêt du parlement, Rabelais eut l'adresse de le faire révoquer. Député auprès de ce ministre, il se servit pour avoir audience, d'un tour assez singulier, s'il est vrai. Il s'adressa au suisse, auquel il parla latin. Celui-ci ayant fait venir un homme qui parloit cette langue, Rabelais lui parla grec. Un autre qui entendoit le grec ayant paru, il lui parla hébreu. On ajoute qu'il se servit encore de plusieurs autres langues; et que le chancelier, charmé de son esprit, rétablit à sa considération tous les priviléges de l'université de Montpellier. Cette faculté, animée de la plus vive reconnoissance, le regarda dès-lors moins comme un confrère que comme un protecteur. Rabelais quitta bientôt Montpellier pour passer à Lyon. Il y exerça pendant quelque temps la médecine; mais Jean du Bellay l'ayant invité à le suivre dans son ambassade de Rome, il partit pour l'Italie. Ses saillies et ses bouffonneries amusèrent beaucoup le pape et les cardinaux, et lui méritèrent une bulle d'absolution de son apostasie, et une autre bulle de translation dans l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, dont on alloit faire un chapitre. De cordelier devenu bénédictin, de bénédictin chanoine, de chanoine il devint curé. On lui donna la cure de Meudon en 1545, et il fut à la fois le pasteur et le médecin de sa paroisse. Ce fut vers ce temps-là qu'il mit la dernière main à son Pentagruel; satire dans laquelle les moines sont couverts de ridicule. Ils en furent choqués, et vinrent à bout de la faire censurer par la sorbonne et condamner par le parlement. Ces anathèmes ne firent qu'accréditer le livre de Rabelais; et ceux auxquels il paroissoit auparavant fade et insipide, le trouvèrent vif et piquant. L'auteur fut recherché comme le bel esprit le plus ingénieux et comme le bouffon le plus agréable. Quelques litterateurs sont un peu éloignés de penser ainsi aujourd'hui. « Dans son extravagant et inintelligible livre, dit Voltaire, il a répandu à la vérité une extrême gaieté, mais une plus grande impertinence. Il a prodigué l'érudition, les obscénités et l'ennui. Un bon conte de deux pages est acheté par des volumes de sottises. » On a dit de son livre ce qu'il disoit lui-même des lois commentées et embrouillées par les jurisconsultes, que « c'étoit une belle robe bordée d'ordures.» Il a donné quelquefois des leçons de morale et peint les travers de son temps avec vivacité; mais on regrette qu'un homme qui avoit tant d'esprit, n'en ait pas fait toujours un bon usage; c'est souvent un philosophe ivre. L'écrivain qui a comparé Rabelais à Cervantes, a donné tout l'avantage à ce dernier. « Cervantes et Rabelais, dit-il, sont des originaux, tous deux très-plaisans, et pourtant très-opposés : l'Espagnol l'emporte de beaucoup sur le Français, soit par la matière, soit par la façon dont il l'a traitée. Si Rabelais trouve plus de commentateurs que l'autre, c'est parce que sa hardiesse tient de l'extravagance; et qu'écrivant tout ce qui se présentoit à sa plume, il a laissé dans son livre beaucoup de choses louches et obscures. » Rabelais étoit encore meilleur à voir qu'à lire : un port noble et majestueux, un visage régulièrement beau, une physionomie spirituelle, des yeux pleins

de feu et de douceur, un son de voix gracieux, une expression vive et facile, une imagination inépuisable dans les sujets plaisans; tout cela en faisoit un homme d'une société délicieuse. Langues anciennes, langues modernes, grammaire, poésie, philosophie, astronomie, jurisprudence, médecine; il avoit orné sa mémoire de toutes les richesses de son temps. Il mourut en 1553, à Paris dans la rue des Jardins sur la paroisse Saint-Paul, et fut enterré dans le cimetière de cette église au pied d'un arbre, qu'on y a laissé long-temps pour en conserver la mémoire. Il avoit alors, à ce qu'on croit, soixante et dix ans. On lui fit plusieurs épitaphes, parmi lesquelles on distingua celle-ci :

Pluton, prince du sombre empire,
Où les tiens ne rient jamais;
Reçois aujourd'hui Rabelais,
Et vous aurez tous de quoi rire.

et la suivante qui n'est point inférieure à la première.

Ille ego Gallorum Gallus Democritus, illo
Gratius aut si quid Gallia progenuit.
Sic homines, sic et cælestia numina lusit
Vix homines, vix ut numina læsa putes.

les deux derniers vers de cette épitaphe de Rabelais, conservée par Pasquier, sont à la fois son apologie et l'explication de sa manière de penser. Il s'est moqué de tout; mais, pour faire paroître impunément une des plus fortes satyres qu'on ait jamais dirigées contre l'espèce humaine, il s'est couvert du masque de la folie, il a prodigué les bouffonneries et jusqu'aux extravagances. Antoine Du Verdier, qui avoit parlé de lui dans sa Bibliothèque française, comme d'un mécréant, s'est rétracté dans sa Prosographie. « J'ai parlé, dit-il, de Rabelais en ma Bibliothèque, suivant la commune voix et par ce qu'on en peut juger par ses œuvres; mais la fin qu'il a faite, fera juger de lui autrement qu'on n'en parle communément.» Cet aveu prouve que Du Verdier ayant appris qu'il étoit mort d'une manière édifiante, changea de sentiment à son égard. Il faut donc mettre au nombre des fables les circonstances ridicules qu'on rapporte de sa mort; telle qu'est celle du *domino* qu'il voulut mettre dans ses derniers momens, parce qu'il est dit dans l'Écriture : *Beati qui in* Domino *moriuntur !* ce que l'on veut qu'il ait dit à un page, que le cardinal du Bellay lui envoya pour savoir des nouvelles de sa santé : « Dis à Monseigneur l'état où tu me trouves; je vais chercher un grand *peut-être*, il est au nid de la pie, dis-lui qu'il s'y tienne. Tirez le rideau, la farce est jouée....» aussi bien que son prétendu testament, consistant en ce peu de mots: « Je n'ai rien; je dois beaucoup; je donne le reste aux pauvres.» Ce trait et plusieurs autres semblables, ont été vraisemblablement imaginés après sa mort. On a conté sur les belles années de sa jeunesse, des traits aussi apocryphes que les sottises dont les fabricateurs d'anecdotes ont voulu couronner ses derniers jours. On a dit, par exemple, que le cardinal du Bellay l'ayant mené à Rome, et ce cardinal ayant baisé le pied droit du pape et ensuite sa bouche, Rabelais dit : « qu'il vouloit lui baiser le derrière, et qu'il falloit que le saint Père commençât par le laver. » Sa prétendue *Requête au pape* est du même genre. On suppose qu'il pria sa sainteté de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé; parce que, disoit-il, son hôtesse voulant faire brûler un fagot et

n'en pouvant venir à bout, avoit dit que *ce fagot étoit excommunié de la gueule du pape...* L'aventure qu'on lui suppose à Lyon, est aussi peu vraisemblable. On prétend que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse, ces étiquettes sur de petits sachets : *Poison pour le roi*, *Poison pour la reine*, etc. Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit et nourri jusqu'à Paris sans qu'il lui en coûtât rien. Les *OEuvres* de Rabelais, dont les Elzevirs donnèrent une édition sans notes en 1663, en 2 vol. in-12, furent recueillies en Hollande, en 5 vol. in-8°, 1715, avec des figures et un Commentaire par le Duchat. En 1741, Bernard, libraire à Amsterdam, en donna une belle édition in-4°, 3 vol. avec des figures gravées par le fameux Picart. On a encore de Rabelais, des *Lettres*, in-4°, sur lesquelles de Ste-Marthe a fait des Notes ; et quelques *Ecrits* de médecine. On a gravé cent vingt estampes en bois, sous le titre de *Songes drolatiques de Pentagruel*, 1565, in-8°. On donna, en 1752 (sous le titre d'*OEuvres choisies* de M. François Rabelais), *Gargantua*, le *Pentagruel*, etc., dont on a retranché les endroits licencieux. On trouve à la fin une Vie de Rabelais.... *Cette édition en trois petits volumes in-12, est due aux soins de l'abbé Perreau. On en a une autre par l'abbé Marsy, en 8 vol. in-12, 1752. On a exposé en l'an 10 (1801), dans la grande galerie du Musée impérial, le portrait de Rabelais, qui paroît dater de l'origine de la peinture ; mais on ignore le nom de l'artiste ancien à qui on le doit. La tête est ronde, le front large et découvert, les cheveux courts ; on diroit qu'ils ont dû être autrefois un peu roux : le nez épaté et même écaché, les yeux vifs et spirituels, la bouche grande, bien fendue et entr'ouverte par un sourire fin et malin, les dents noires ; le menton rond, peu de barbe, un air encore assez jeune. Tous les traits respirent une gaieté naïve et franche, mêlée de causticité. On devine aisément que c'est l'auteur jovial et facétieux de Gargantua et de Pantagruel ; ouvrage original, trop vanté à son origine, trop peu lu et trop dédaigné depuis.

*RABENER, littérateur allemand, né à Wachau, village proche de Leipsick, en 1714, avoit du talent pour la satyre. L'usage qu'il en fit lui attira tant de désagrémens, et une telle foule d'ennemis, qu'il prit la résolution de ne plus rien faire imprimer pendant le reste de sa vie. En 1753, il étoit à Dresde en qualité de premier secrétaire de l'administration des forêts. Au siége de cette ville, en 1760, tous ses manuscrits devinrent la proie des flammes, et il supporta cette perte avec courage. Lorsque la paix fut signée, en 1763, Rabener avoit formé le dessein de travailler à de nouveaux ouvrages. Cet écrivain étoit naturellement enjoué, et malgré une paralysie qui affecta une partie de son corps, en 1767, la gaieté ne l'abandonna pas un seul instant, jusqu'à sa mort arrivée quatre ans après, en 1771. Ses *Satyres* parurent en 1756, en 4 volumes. « Quoique Rabener, dit Weisse, ait plus écrit en prose qu'en vers, il n'en est pas moins mis au nombre des poètes les plus distingués à cause de l'esprit d'invention qui règne dans ses poésies, pleines d'images et de beautés du premier ordre. Tous ses écrits

ont été traduits en Français, en Anglais, en Hollandais, en Danois et en Suédois. M. de Boispréaux (Dujardin) a donné une traduction française assez estimée des Satyres de Rabener, en 1754, en 4 vol. in-12.

* RABESANO (Livio), mineur de l'observance, né dans le territoire de Vicence en 1605, se distingua dans son ordre par l'étendue de ses connoissances. On a de lui. I. *Cursus philosophicus ad mentem doctoris subtilis pro tyronibus scotistis*, etc., Venetiis, 1665, in-4°. II. *Cursus philosophicus etc.; Continet tres libros Aristotelis de animâ*, Venetiis, 1665. III. *De cœlo et mundo*, ibid, 1672. IV. *De generatione et corruptione*, ibid, 1674.

† RABIRIUS, célèbre architecte, vivoit sous l'empire de Domitien, prince cruel, qui ne s'est pas moins rendu fameux par ses fureurs que par sa passion extraordinaire pour les bâtimens. Ce fut Rabirius qui construisit le palais de cet empereur, dont on voit encore des restes. Ce superbe édifice étoit d'une architecture excellente. — Il est différent du poète Caïus Rabirius, qui fit sous Auguste un *Poème* sur la bataille d'Actium. Sénèque le compare à Virgile; mais Quintilien en juge moins favorablement, et Quintilien a raison. Maittaire en rapporte quelques fragmens dans son *Corpus Poëtarum*.

† RABUEL (Claude), jésuite, né à Pont-de-Vesle le 24 avril 1669, et mort à Lyon en 1728, a publié: I. Un *Commentaire* sur la géométrie de Descartes; Lyon, 1730, in-4°. II. Un *Traité* d'algèbre, de sections coniques et de calcul différentiel et intégral, 1 vol. in-4°.

† RABUSSON (Dom Paul), né en 1634, à Ganat ville du Bourbonnois, entra en 1655 dans l'ordre de Cluni, et y occupa différentes places. Les deux chapitres de 1676 et 1678, le chargèrent de composer le fameux *Bréviaire* de son ordre, qui a servi de modèle à tant d'autres. On lui associa Claude Devert, de l'ancienne observance, qui ne se chargea que des rubriques. Ce bréviaire parut en 1686, in-8°, sous le titre de *Breviarium ordinis cluniacensis*. Pauli Rabusson et Cl. Devert, *studio confectum*. Dom Rabusson engagea Santeuil de Saint-Victor à consacrer son talent à des poésies chrétiennes, et le poète fit, à sa sollicitation, ces hymnes que l'on chante aujourd'hui dans plusieurs églises, et dont le Tourneux et Rabusson lui fournissoient les pensées. Dom Rabusson, élu en 1693, supérieur général de la réforme, mourut en 1717.

I. RABUTIN, (François de Bussi) gentilhomme de la compagnie du duc de Nevers, d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de Bourgogne, est célèbre par ses *Mémoires militaires*, qu'il fit imprimer à Paris, en 1574, sous ce titre: *Commentaires sur le fait des guerres en la Gaule Belgique entre Henri II et Charles-Quint*, in-8°. Le style est simple ainsi que la narration, et il y règne un grand air de sincérité. Il vivoit sous les règnes de Henri II et de Charles IX, qui le considérèrent toujours comme un sujet fidèle et un guerrier habile.

† II. RABUTIN, (Roger comte de Bussi) né à Epiry en Nivernois le 30 avril 1618, petit-fils du précédent, servit dès l'âge de

douze ans dans le régiment de son père. Sa valeur parut avec éclat dans plusieurs siéges et batailles. Elle lui mérita les places de mestre de camp de la cavalerie légère, de lieutenant général des armées du roi, et de lieutenant général du Nivernois. Le comte de Bussi se délassoit des fatigues de la guerre par la culture des lettres. Reçu à l'académie française en 1665, il y prononça une harangue pleine d'esprit et de fanfaronnades. Il couroit alors sous son nom une *Histoire* manuscrite *des Amours* de deux dames puissantes à la cour (d'Olonne et de Châtillon). Il l'avoit confiée à Mde. la marquise de Beaume, qui, après une liaison très-intime, croyant avoir à se plaindre de lui, trahit son secret. Ce manuscrit intitulé : *Histoire amoureuse des Gaules*, faisoit beaucoup de bruit. A la légèreté du style, à la vivacité des saillies, l'auteur avoit su joindre des portraits peints avec autant d'art que de vérité de plusieurs personnes de la cour, et un ton de dépravation qui n'étoit pas ce qui plaisoit le moins. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une des aventures qui frappent le plus dans son roman, étoit une pure traduction d'un endroit de *Pétrone*, jusqu'à la lettre qu'il attribue à une des dames satirisées Il auroit dû sans doute avouer ce plagiat pour sa justification ; mais la vanité l'emportoit chez lui sur tout autre sentiment. Quoi qu'il en soit, les personnes intéressées portèrent leur plainte au roi, qui déjà mécontent de Bussi, le fit mettre à la bastille. Les *Amours des Gaules* furent le prétexte de sa détention ; mais la véritable cause étoit cette *Chanson* où le roi étoit trop compromis, et dont on renouvela alors le souvenir, pour perdre Bussi à qui on l'imputoit :

Que Deo datus est heureux! etc.

L'*Histoire amoureuse des Gaules* n'étoit pas le seul ouvrage de Bussi. Il avoit encore fait un petit *Livre*, relié proprement en forme d'Heures ; au lieu des images qu'on met dans un livre de piété, il avoit placé dans le sien les portraits en miniature de quelques hommes de la cour, dont les femmes étoient soupçonnées de galanterie. Au bas de chaque portrait il avoit accommodé un petit discours en forme de prière. C'est à cet ouvrage que Boileau fait allusion dans ce vers :

Me mettre au rang des saints qu'a célébrés
Bussi.

Une maladie occasionnée par sa prison, lui procura sa liberté ; mais avant de l'obtenir, il fallut qu'il donnât la démission de sa charge, et qu'il écrivît une lettre de satisfaction aux victimes de sa méchanceté. Il débita même à cette occasion de belles maximes sur les écrits satiriques, inutiles s'ils sont secrets, dangereux s'ils sont publics. Le comte de Bussi ne sortit de la bastille que pour aller en exil dans une de ses terres. Il fatigua Louis XIV par une foule de lettres, qui décèlent une ame petite et foible. Il protestoit au roi d'une tendresse qu'il n'avoit pas, et se donnoit des éloges, qu'on croyoit beaucoup plus sincères que les protestations d'attachement dont il excédoit le monarque. Ses véritables sentimens éclatèrent en 1674. Despréaux fit sa belle épître sur le passage du Rhin, qui immortalisa le poète et le héros. Bussi, l'imprudent Bussi, craignant d'être oublié, fit des remarques sanglantes sur cet ouvrage. Il relevoit surtout cet endroit où le panégyriste du

prince lui disoit que s'il continuoit à prendre tant de villes, il n'y auroit plus moyen de le suivre, et qu'il faudroit aller l'attendre aux bords de l'Hellespont. Il plaisanta sur ce dernier mot, et mit au bout : Tarare pon pon. Despréaux se disposoit à la vengeance. Le comte le sut et fit promptement négocier la paix. Despréaux et lui s'écrivirent des lettres pleines de témoignages d'estime et d'amitié. Le comte de Bussi, après 17 ans de sollicitations, obtint enfin la permission de retourner à la cour ; mais comme le roi évita de le regarder, il se retira dans ses terres, partageant son temps entre les plaisirs de la campagne et ceux de la littérature. Il mourut à Autun, le 9 avril 1693 (*Voyez* les articles RIVIÈRE et MIRAMION.) M. Millin, dans son voyage des départemens du midi, qu'il publia en 1807, 2 vol. in-8°, avec atlas, donne les détails suivans sur le château de Bussi, où Bussi-Rabutin passa les 17 ans de son exil ; ils sont d'autant plus piquans qu'ils se rapportent à l'opinion qu'on a du caractère de ce bel esprit haineux et bizarre, et confirment l'idée des occupations au moyen desquels il charmoit son exil, ou plutôt en entretenoit l'amertume. On sait qu'aux chagrins de son exil se joignoit celui d'avoir été abandonné par la marquise de Montglat, sa maîtresse, qui, dans le temps des malheurs de Bussi, soit, comme elle le prétendit, par un mouvement de dévotion, soit, comme le prétendit Bussi, par un mouvement de prudence, rompit avec lui et fournit ainsi pendant quatorze ou quinze ans, le sujet des diatribes, des épigrammes, de la mauvaise humeur de cet amant irrité, plus fidèle à sa haine probablement qu'il ne l'auroit été à son amour. On voit des traces perpétuelles de cette haine dans la partie de son château qu'il habitoit, et où il avoit aussi réuni les portraits de différentes femmes de son temps. Cette partie étoit une tour située à l'extrémité de sa bibliothèque. Voici la description des singuliers ornemens qui la décorent. Les embrâsures des fenêtres de cette tour sont ornées de petits amours ; chaque groupe est suspendu à une bandelette chargée d'inscriptions galantes. La plupart de ces inscriptions sont extrêmement communes et n'annoncent pas un grand talent pour la poésie. Voici une des moins insipides :

Casta est quam nemo rogavit.

Savez-vous bien comment elle a gardé son cœur,
C'est qu'on n'a pas tâché de s'en rendre vainqueur.

Tous les panneaux inférieurs sont remplis par des sujets de la mythologie : Orphée, Vénus et Adonis, Céphale et Procris, la chûte de Phaëton, les Centaures, le Lion de Némée, l'enlèvement d'Europe. Au bas sont encore des inscriptions en vers. Sous le tableau de Pygmalion, on lit :

Tout le monde en amour est tous les jours dupé ;
Les femmes nous en font accroire.
Si vous voulez aimer et n'être point trompé,
Aimez une femme d'ivoire.

Sous Procris, on lisoit :

Eprouver si sa femme a le cœur précieux,
C'est être impertinent autant que curieux.
Un peu d'obscurité vaut, en cette matière,
Mille fois mieux que la lumière.

Céphale est coëffé d'une énorme perruque à la mode du temps. On peut remarquer dans ces vers une nouvelle preuve de l'accep-

tion favorable, et de l'idée de vertu attachée alors dans la haute société à la qualité de précieuse. Au-dessus de ces panneaux, continue M. Millin, sont les portraits de onze femmes ; au milieu domine celui de Roger Rabutin lui-même. Ces portraits sont tous accompagnés d'inscriptions. Voici les plus singulières : 1° *Gillone de Harcour, marquise de Piennes*, en premières noces, et en secondes, comtesse de Fiesque ; femme d'un air admirable, d'une fortune ordinaire et d'un cœur de reine. 2° *Isabelle - Cécile Huraut de Cheverny, marquise de Monglat*, qui, par son inconstance a remis en honneur la matrone d'Ephèse et les femmes d'Astolphe et de Joconde. 3° *Marie de Beauvoir le Loup, femme de M. de Choiseuil, duc du Plessis-Praslin* ; jolie, vive, fort éclairée, et particulièrement sur les défauts d'autrui ; grande ménagère de son amitié, mais ne ménageant rien pour ceux à qui elle la donne. 4° *Catherine de Bonne, marquise de la Beaume*, la plus jolie maîtresse du royaume et la plus aimable, si elle n'eût été la plus infidelle. Ce fut elle qui trahit la confidence que Bussi lui avoit faite des amours de la comtesse de Châtillon et de la comtesse d'Olonne, et qui fut cause de son emprisonnement et de son exil. Il pourroit bien y avoir, dans cette circonstance, quelque chose qui justifieroit Mde de Monglat. 5° *Louise-Antoinette-Thérèse de la Châtre, fille d'Edme de la Châtre, colonel des suisses, marquise d'Humières, dame du palais près de Marie - Thérèse d'Autriche* ; femme d'une vertu qui, sans être austère ni rustique, eût contenté les plus délicats. 6° *Madeleine d'Angennes, maréchale de La-ferté Senneterre* ; belle et bonne intention, mais à la conduite de qui les soins d'un mari, habile homme, n'ont pas été inutiles. 7° *Catherine d'Angennes, comtesse d'Olonne* ; la plus belle femme de son temps, mais moins fameuse pour sa beauté que pour l'usage qu'elle en fit. 8° *Isabelle de Harville Palaise, femme de N. de Montmorency* ; digne d'un homme, non pas de plus grandes qualités, mais d'un homme plus aimable. 9° *Lucie de Tourville, femme de N. de Gouville* ; belle, aimable, de bon esprit, autant capable que femme du monde de rendre un homme heureux, si elle vouloit l'aimer ; une des meilleures amies qui fut jamais. 10° *Isabelle-Angélique de Montmorency, fille de Boutteville, duchesse de Châtillon, princesse de Mecklenbourg*, à laquelle on ne pouvoit refuser ni sa bourse, ni son cœur, mais qui ne faisoit pas de cas de la bagatelle. Le plafond est décoré d'emblêmes. Les tableaux du troisième rang ont tous été enlevés ; tous les cadres sont dorés et peints en arabesques. Ces portraits sont bien exécutés, ils ne sont pas en pied, mais on voit les mains ; quelques-uns sont, dit-on de Lebrun. Auprès est la chambre de Bussi. Les lambris sont ornés de peintures en camaïeu bleu, qui représentent des sybilles ; au-dessus il y a deux rangées de portraits de personnages de la maison de Rabutin, placés immédiatement l'un auprès de l'autre : les deux derniers sont ceux de Mde. de Sévigné et de sa fille, Mde de Grignan ; ils sont très-agréables. Le salon est décoré de deux rangées de portraits de capitaines, avec des inscriptions qui indiquent leurs noms, leurs qualités, quelquefois des circonstances de leur

vie, et leur degré de parenté avec les Rabutin. Entre les deux croisées, sur la cour, il y a des emblêmes. 1° Une main tient une balance; dans un des bassins est la figure d'une femme qui l'avoit trompé; elle est emportée par le bassin vide. On lit : *Levior aurâ;* plus légère que le vent. 2° La Fortune, dont les traits sont ceux de la même dame. On lit : *Leves ambo, ambo ingratæ;* changeantes toutes deux et toutes deux ingrates. On voit en d'autres endroits cette même tête de Mde de Monglat, sur un corps de syrène, sur un corps d'hirondelle, fuyant le mauvais temps, dans un croissant, dans un arc-en-ciel, toujours avec des devises dans le sens des peintures; Bussi-Rabutin ne se fatiguoit pas l'esprit dans le choix de ses allégories. Les ornemens du salon sont des faisceaux d'armes et le chiffre de Rabutin. La bibliothèque est dans une longue galerie, dont les solives sont ornées de petits pendentifs dorés. Cette galerie étoit aussi décorée d'une grande quantité de portraits également accompagnés d'inscriptions : il n'en reste que quelques-uns. Ces portraits formoient plusieurs séries ainsi désignées : *Les Grands Hommes dans les Lettres.* Voici quelques-unes des inscriptions : *Guy du Faure, seigneur de Pibrac, avocat général au parlement de Paris;* Homme adroit, civil, éloquent, agréable, a fait des quatrains où toute la morale chétienne et civile est renfermée. *Michel de Montaigne, gentilhomme gascon,* qui, dans un livre intitulé *ses Essais*, a mis tout le bon sens du monde. *Rabelais*, etc., *curé de Meudon*, ayant fait un livre qu'on n'estimoit pas, parce qu'il étoit d'un savoir très-profond; composa cette folle et fine satyre contre son siècle, qui eut un cours merveilleux et qui en aura toujours. Bussi Rabutin avoit de l'esprit, mais encore plus d'amour propre; et il ne se servit guère de son esprit que pour se faire des ennemis. Caustique, hautain, il ne fut guère plus aimé en province qu'à la cour. Comme courtisan, comme homme à bonnes fortunes, il croyoit n'avoir point d'égal. Il se flattoit de l'emporter en courage sur le maréchal de Turenne, et en génie sur Pascal. On prétend que, lorsqu'il étoit à la bastille, le P. Nouet, jésuite, son confesseur, l'engagea à répondre aux Provinciales, et qu'il ne craignit pas de se charger de ce travail: mais il fut bien obligé de l'abandonner. On ne réfute les bonnes plaisanteries que par de meilleures. On a de lui, I. *Discours à ses enfans, sur le bon usage des adversités et sur les divers événemens de sa vie*, in-12, Paris, 1694. On y trouve des réflexions utiles sur la juste valeur des biens et des maux de la vie. Mais il étoit plus facile de faire des réflexions sur l'utilité des disgraces que de les supporter avec noblesse. II. Ses *Mémoires*, en 2 vol. in-4°, Paris, 1693, réimprimés à Amsterdam en 3 vol. in-4°, avec plusieurs pièces curieuses. Pour quelques faits vrais et intéressans, on y trouve cent particularites dont on ne se soucie pas : le style en fait le principal mérite. Les éditions de Hollande sont plus piquantes que celles faites en France, parce qu'on y retrouve bien des choses qui ont été retranchées des autres, comme étant d'une personnalité odieuse. III. Des *Lettres* en 7 volumes in-12, plusieurs fois réimprimées. Elles ont eu dans leur temps beaucoup de réputation; mais on y sent trop

qu'elles ont été faites pour être publiques ; et quoique écrites en général avec noblesse et avec correction, elles sont à peu près oubliées. IV. *Histoire abrégée de Louis-le-Grand*, in-12, Paris, 1699. Ce n'est presque qu'un panégyrique, qui révolte d'autant plus que l'auteur écrivoit contre sa pensée. V. Des *Poesies*, répandues dans ses Lettres et dans différens recueils ; ses vers lâches, foibles, sans coloris, sont plutôt d'un bel esprit que d'un poète. On n'estime guère que ses *Maximes d'amour*, et ses *Epigrammes* imitées de Martial... Les *Amours des Gaules* ont été imprimées en Hollande avec d'autres historiettes du temps, en deux vol. in-12 ; et à Paris, sous le titre de Hollande, en 5 petits volumes in-12. — Bussi-Rabutin avoit une fille religieuse de la Visitation à Paris, (Diane-Charlotte) qui, selon l'abbé Lenglet, écrivoit aussi bien que son père. Nous avons de mademoiselle de Bussi un *Abrégé de la vie de madame de Chantal*, 1697, in-12 ; de Saint François de Sales, 1700, in-12. — L'abbé de Bussi, son frère, nommé évêque de Luçon en 1723, de l'académie françoise, étoit un prélat ingénieux, savant et possédant l'art de plaire. Il mourut en 1736, après avoir presque entièrement renoncé aux sociétés dont il avoit fait les délices. « Je ne saurois, disoit-il, me résoudre à n'être plus aimable ; je sens que je ne puis plus l'être qu'avec effort ; et il vaut mieux renoncer de bonne grace à ce qu'on ne peut faire sans fatigue. »

RACAN (Honorat de Beuil, marquis de), né en Touraine, à la Roche-Racan, l'an 1589, d'une famille noble et bien alliée, fut un des premiers membres de l'académie française. A l'âge de seize ans il fut page de la chambre du roi, sous le duc de Bellegarde, qui avoit pris Malherbe dans sa maison, par ordre d'Henri IV ; Racan, cousin germain de madame de Bellegarde, eût occasion de voir ce grand poète, et se forma sous lui. Il quitta la cour pour porter les armes ; mais il ne fit que deux ou trois campagnes, et il revint à Paris après le siége de Calais. Ce fut alors qu'il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devoit embrasser. Le poète, pour toute réponse, se contenta de lui réciter la fable du Meûnier, de son fils et de l'Ane : fable ingénieuse inventée par le Pogge, et imitée par Huet et par la Fontaine. Le marquis de Racan se décida pour le mariage. Quoiqu'il n'eût point étudié, et qu'il eût une si grande incapacité pour la langue latine qu'il ne put jamais apprendre par cœur le *Confiteor*, la nature suppléa en lui à l'étude. Ses *Bergeries* sont recommandables dans le genre pastoral, et suivant Boileau ;

Malherbe d'un Héros peut vanter les exploits ;
Racan, chanter Phyllis, les bergers et les bois.

Ses Stances qui commencent ainsi : *Tyrcis, il faut penser à faire la retraite*, etc., passent pour son chef-d'œuvre. Son principal mérite est d'exprimer avec grace ces petits détails, si difficiles à rendre dans notre langue ; il les rend ordinairement assez bien ; mais son style manque de nerf et de correction. Il réussit beaucoup mieux dans la poésie simple et naturelle que dans la poésie sublime. Ses ouvrages furent recueillis sous ce titre : *OEuvres et Poësies chrétiennes de M. Ho-*

norat de Beuil, chevalier, seigneur de Racan, tirées des Psaumes et de quelques Cantiques du Vieux et du Nouveau Testament, Paris, in-8°, 1660. Coustelier, libraire de Paris, donna en 1724, en deux volumes in-12, une nouvelle édition des OEuvres de Racan. Pour mettre le lecteur à portée de juger du style de ce poète, nous choisirons la traduction qu'il a faite de cette fameuse strophe d'Horace : *Pallida mors*, etc.; et nous y joindrons la version du même morceau par Malherbe. Voici la traduction :

Les lois de la mort sont fatales,
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Celle de Malherbe, plus concise, plus énergique, présente une plus grande idée et une plus belle image.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Malherbe, qu'il cherchoit trop à copier, lui trouvoit du génie. Racan lui disoit un jour que Théophile qui étoit en prison, accusé de plusieurs crimes, ne lui paroissoit coupable que d'un seul : c'étoit d'avoir fait fort mal le métier de poète dont il se mêloit. « S'il meurt pour cela, répartit Malherbe, vous ne devez pas avoir peur; car on ne vous prendra pas assurément pour un de ses complices.... » Racan, déguisé en diable dans un bal, avoit épouvanté des dames; il les tranquillisa par cet impromptu :

Quoique ma forme épouvantable
Me rende à chacun redoutable,
Belles, n'en ayez point d'effroi :
Ce dieu que vos yeux ont fait naître,
A mes dépens a fait connoître
Qu'il est bien plus diable que moi.

Il mourut à la Roche-Racan en février 1670. On recherchoit sa société. Sa mémoire lui fournissoit une foule d'historiettes et de bons mots; mais il avoit la voix basse et ne parloit pas distinctement. Un jour qu'il avoit fait un conte agréable dans une nombreuse compagnie, personne ne rit, parce qu'on ne l'avoit pas entendu. Racan s'adressa à Ménage, et lui dit : « Je vois bien que je ne me suis pas fait entendre; traduisez-moi, je vous prie, en langue vulgaire. Il peut paroître singulier que ce poète à qui Boileau accordoit plus de génie qu'à Malherbe, ait borné ses prétentions à marcher sur les traces de celui-ci. On a cru voir, dans le juste respect qu'inspiroit le célèbre lyrique, et dans la disproportion des âges, la cause de cette déférence. On auroit pu dire encore que l'amour du repos l'emportoit chez Racan sur toute autre passion. On reconnoît ce penchant à la lecture de ses poésies, même lorsqu'il prend un ton élevé. S'il parle de conquérans, il nous dit :

La gloire qui les suit après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

Et bientôt il revient à ses chères bergeries, aux douceurs d'une vie sans ambition. L'homme qui savoit si bien apprécier le néant des grandeurs, a sans doute porté dans son travail cette insouciance philosophique; il n'a pas voulu acheter la renommée au prix de ces efforts continus dont le plus heureux génie ne dispense pas. Ajoutons encore que Racan n'eut pas besoin de cet aiguillon dont

Horace lui-même reconnoît la nécessité ; et qu'il ne dut pas chercher dans ses talens des moyens d'existence.

* RACCAFORTE (Innocent), de Palerme, chanoine de Catane au 17e siècle, a écrit et fait imprimer un *Journal historique de Sicile* depuis la création du monde jusqu'à l'année 1700 ; ouvrage que l'on joint ordinairement aux Eclaircissemens historiques de la Sicile, de dom Pierre Carrera.

RACCHETTI (Bernard), peintre Italien, né en 1639, mort en 1702, *représentoit* à merveille l'architecture, et se *distingua* dans la perspective.

I. RACHEL, seconde fille de Laban, épousa le patriarche Jacob, l'an 1752 avant J.-C. (*Voyez* LABAN) Elle en eut Joseph et Benjamin. Rachel mourut en accouchant de celui-ci. Elle fut enterrée sur le chemin qui conduit à Ephrata, où Jacob lui éleva un monument qui a subsisté pendant plusieurs siècles. On montre encore aujourd'hui une espèce de dôme, soutenu sur quatre piliers carrés qui forment autant d'arcades ; et l'on prétend que c'est le tombeau érigé à Rachel par Jacob. Mais on en doute beaucoup ; car ce monument est encore tout entier.

II. RACHEL (Joachim), né en basse-Saxe, poète allemand, recteur de l'école de Norden, s'est attaché particulièrement à la poésie satirique dans le siècle dernier. Il n'a pas écrit avec la même pureté et la même délicatesse que Despréaux ; mais il est plus véhément, et par-tout il se montre l'ennemi implacable du vice et des ridicules. Son énergie lui a fait donner le nom de *Lucile Allemand.*

† I. RACINE (Jean), Le plus parfait de tous les poètes français, celui dont les siècles modernes n'offrent point l'égal, et à qui l'antiquité ne peut opposer que Virgile, né à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, d'une famille noble, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, et en fut l'élève le plus illustre. Marie des Moulins sa grand'mère s'étoit retirée dans cette solitude célèbre. Le goût dominant de Racine étoit pour les poètes tragiques. Il alloit souvent se perdre dans les bois de l'abbaye, un *Euripide* à la main ; il cherchoit dès-lors à l'imiter. Il cachoit des livres, pour les dévorer à des heures indues. Le sacristain, Claude Lancelot, son maître dans l'étude de la langue grecque, lui brûla consécutivement trois exemplaires des *Amours de Théagène et de Chariclée*, roman grec, qu'il apprit par cœur à la troisième lecture. Après avoir fait ses humanités à Port-Royal et sa philosophie au collége d'Harcourt, il débuta dans le monde par une *Ode sur le mariage du roi*. Cette pièce, intitulée *la Nymphe de la Seine*, lui valut une gratification de cent louis et une pension de 600 liv. Ce fut à Colbert qu'il dut l'une et l'autre. Ce succès l'attacha à la poésie. En vain un de ses oncles, chanoine régulier et vicaire-général d'Usès, l'appela dans cette ville pour lui résigner un riche bénéfice, la voix du talent l'appeloit à Paris. Il y vint vers 1664, époque de sa première pièce de théâtre. *La Thébaïde* ou *les frères ennemis*, c'est le titre de cette tragédie, ne parut à la vérité qu'un coup d'essai ; mais ce coup d'essai annonçoit

du talent. Le monologue de *Jocaste* dans le troisième acte, l'entrevue des deux frères dans le quatrième, et le récit des combats dans le dernier, furent particulièrement distingués. Il traita cette pièce dans le goût de Corneille ; mais, né pour servir lui-même de modèle, il quitta bientôt cette manière qui n'étoit pas la sienne. La lecture des romans avoit tourné les esprits du côté de la tendresse, et ce fut de ce côté-là aussi qu'il tourna son génie.... Il donna son *Alexandre* en 1666. Cette tragédie, improuvée par Corneille, qui dit à l'auteur, « qu'il avoit du talent pour la poésie, mais non pas pour le théâtre, charma tout Paris. Les connoisseurs la jugèrent plus sévèrement. L'amour qui domine dans cette pièce, n'a rien de tragique. Alexandre y est presque éclipsé par Porus ; et la versification, quoique supérieure à celle de *la Thébaïde*, offre bien des négligences. Racine portoit alors l'habit ecclésiastique, et ce fut à peu près vers ce temps-là qu'il obtint le prieuré d'Epinay ; mais il n'en jouit pas long-temps. Ce bénéfice lui fut disputé ; il n'en retira pour tout fruit qu'un procès, « que ni lui ni ses juges, dit-il, n'entendirent jamais : » aussi abandonna-t-il et le bénéfice et le procès. Il en eut bientôt un autre qui fit plus de bruit. Le visionnaire Desmarêts de St.-Sorlin, poète et prophète, se signala par des rêveries que combattit Nicole. Ce célèbre écrivain, dans la première de ses *Lettres* contre cet insensé, traita les poètes dramatiques « d'empoisonneurs, non des corps, mais des ames. » Racine prit ce trait pour lui ; il lança d'abord, contre ses anciens maîtres, une lettre pleine d'esprit et de grâces : les Jésuites la mettoient à côté des *Lettres provinciales*, et ce n'étoit pas peu la louer. Nicole négligea de répondre ; mais Barbier d'Aucour et Dubois le firent pour lui. Racine leur répliqua par une *Lettre* non moins ingénieuse et aussi pleine de sel que la première. Boileau, à qui il la montra avant de la rendre publique, lui dit : « Cette lettre fera honneur à votre esprit, mais n'en fera pas à votre cœur. Vous attaquez des hommes d'un très-grand mérite, à qui vous devez une partie de ce que vous êtes. Cette réponse fit impression sur Racine, qui supprima sa seconde lettre, et retira tous les exemplaires de la première...*Alexandre* fut suivi d'*Andromaque*, jouée en 1668 ; cette pièce coûta la vie au célèbre Montfleuri qui y représentoit le rôle d'Oreste A peine Racine avoit-il trente ans ; mais son ouvrage annonçoit un homme consommé dans l'art du théâtre. La terreur et la pitié sont l'ame de cette tragédie. Aucun personnage épisodique ; l'intérêt principal n'est presque jamais partagé, et le lecteur n'y est pas refroidi. On en admira sur-tout le style noble sans enflure, simple sans bassesse. Elle essuya cependant quelques critiques. On se plaignit que Pyrrhus étoit trop emporté ; que la situation violente d'Hermione faisoit trop long-temps oublier Andromaque, l'héroïne de la pièce, etc., etc. ; et ces censures, dictées en partie par l'envie et par l'ignorance, furent accueillies pendant quelque temps. Le maréchal de Créqui et le comte d'Olonne disoient hautement qu'il n'y avoit que du romanesque dans l'*Andromaque* de Racine. Le maréchal passoit pour ne point aimer les femmes, et le comte n'avoit

pas lieu de se louer de la tendresse de la sienne. Le poète offensé, crut devoir se venger, et fit l'épigramme suivante :

Le vraisemblable est peu dans cette pièce,
Si l'on en croit et d'Olonne et Créqui :
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse ;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.

Subligny publia, contre Andromaque, une espèce de parodie, intitulée : *La Folle querelle*, comédie en prose, Paris, 1668, in-12. Mais cette sotte critique d'un sot auteur, ne fit qu'encourager le poète injustement censuré. C'est à quoi Boileau fit allusion dans la belle épître qu'il adressa à Racine :

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et seul de tant d'esprits,
De Corneille vieilli sais consoler Paris ;
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.
En cela comme en tout le ciel qui nous conduit,
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la mollesse ;
Mais par les envieux un génie excité,
Au comble de son art est mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croît et s'élance :
Au Cid persécuté, Cinna doit sa naissance ;
Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

Saint-Evremont, courtisan épicurien, écrivain diffus, qui s'étoit déclaré, on ne sait trop pourquoi, l'arbitre du goût, fut encore un de ceux qui critiquèrent Andromaque. Cette tragédie avoit annoncé à la France un grand homme ; la comédie des *Plaideurs*, jouée la même année, annonça un excellent esprit, et un esprit capable de se plier à tous les tons. On vit dans cette pièce des traits véritablement comiques, des plaisanteries pleines de sel et de goût. Néanmoins les acteurs furent presque sifflés aux deux premières représentations, et n'osèrent hasarder la troisième. Molière, quoique brouillé avec Racine, n'adopta pas le jugement des faux connoisseurs, et dit, en sortant de la comédie : « Que ceux qui se moquoient des *Plaideurs*, méritoient qu'on se moquât d'eux ». La pièce jouée à la cour y fut très-applaudie, et Louis XIV y rit beaucoup. Bientôt la ville jugea comme la cour. Ce qui flatta sur-tout le parterre de Paris, ce furent les allusions. On reconnut, dans le juge qui veut toujours juger, un président si passionné pour sa profession, qu'il l'exerçoit dans son domestique. La dispute entre la comtesse et Chicaneau, s'étoit réellement passée entre la comtesse de Crissé et un fameux plaideur, chez Boileau le greffier. Le discours de l'*Intimé*, qui dans la cause du chapon commence par une exorde d'une Oraison de Cicéron, fut pris sur le discours d'un avocat, qui s'étoit servi du même exorde dans la querelle d'un pâtissier contre un boulanger.... Les *Plaideurs* étoient une imitation des Guêpes d'Aristophane. Mais Racine ne dut qu'à lui-même son Britannicus, qui parut en 1670. Il se surpassa dans cette pièce. Nourri de la lecture de Tacite, il sut communiquer la force de cet historien à sa versification et à ses caractères. Ils sont tous également bien développés, également bien peints. Néron est un monstre naissant, qui passe par une gradation insensible de la vertu au crime, et du crime aux forfaits les plus noirs. Agrippine, mère de Néron, est digne de son fils. Burrhus est un sage au milieu d'une cour corrompue. Junie et Britannicus excitent un vif intérêt. *Bérénice*, jouée l'année

d'après, augmenta la gloire du poète. Les sentimens en sont délicats, la versification élégante, noble, harmonieuse, elle est conduite avec un art infini. Tout roule sur ces trois mots de Suétone : *Invitus invitam dimisit.* Voltaire avoue que Racine seul étoit capable de faire une tragédie avec aussi peu de matière. Ce fut Henriette d'Angleterre qui engagea Racine et Corneille à travailler sur ce sujet. Elle vouloit jouir non-seulement du plaisir de voir lutter deux rivaux illustres ; mais elle avoit encore en vue le frein qu'elle-même avoit mis à son propre penchant pour Louis XIV. Une des meilleures critiques qu'on ait faites de *Bérénice*, se trouve, selon nous, dans un mot de Louis XIV ; au sortir d'une représentation de cette pièce, rencontrant son médecin, Dodart, il lui dit avec une gaieté malicieuse : Dodart, j'étois sur le point de vous envoyer chercher. — Pourquoi, sire ? — Pour secourir une pauvre princesse qui vouloit mourir sans savoir comment. Les partisans de la pièce, et l'on pense qu'elle en eut beaucoup au milieu d'une cour galante, opposèrent à cette plaisanterie du monarque, le sentiment du grand Condé :

Depuis deux ans entiers, chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Mais on répliqua à cette flatteuse citation, par celle d'un mot attribué à Chapelle : « Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie ; » et Racine, excessivement sensible aux sarcasmes, eut une peine extrême à effacer de son esprit l'impression de ce méchant quolibet. Racine, en 1672, trouva dans *Bajazet* un sujet moins difficile à traiter ; c'est la conspiration du visir qui entreprit de mettre sur le trône Bajazet à la place d'Amurat, son frère. Le caractère de ce visir est un des plus beaux qui soient au théâtre, et l'exposition de la pièce est un chef-d'œuvre. Le caractère d'Atalide ne mérite pas moins d'éloges en son genre, que celui du visir : la délicatesse de ses sentimens, les combats de son cœur, ses craintes, ses douleurs développent mieux les replis de l'ame que tous nos romans, et l'amour y est peint avec plus d'énergie. Dans le rôle de Roxane, la fierté, l'ambition, et l'amour sont peints avec des couleurs admirables. Racine fut embarrassé du choix d'une actrice pour ce rôle. Il l'ôta et le donna successivement à la Champmêlé et à mademoiselle d'Ennebaut ; ce qui le fit comparer à Pyrrhus, flottant entre Andromaque et Hermione, et lui fit appliquer ces vers :

La quitter, la reprendre, et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector.

L'intérêt de *Bajazet* croît d'acte en acte ; tous sont pleins, liés et tragiques. Cette pièce obtint un très-grand succès. Madame de Sévigné écrivoit, en sortant de la représentation : « Racine a fait une pièce qui lève la paille. M. de Tallard dit qu'elle est autant au-dessus des pièces de Corneille, que celles de ce dernier sont au-dessus de celles de Boyer. » Laharpe a dit : « *Bajazet* est une pièce du second ordre, qui ne pouvoit être faite que par un homme du premier mérite » : Jeu de mots peu intelligible ; c'est la seule tragédie de Racine, depuis *Andromaque*, où l'on remarque quelques négligences de style ; mais elles se perdent, pour ainsi dire, au milieu des beautés supérieures dont cette pièce est remplie.

Mithridate, joué en 1673, est plus dans le goût du grand Corneille. Le rôle de Mithridate est superbe. Son amour est ennobli par les reproches qu'il se fait de sa foiblesse. Occupé de sa haine pour Rome, grand dans l'adversité, son caractère est très-propre au théâtre. Voltaire, qui tantôt porte Racine aux nues, pour déprimer Corneille, et tantôt le déprime, pour qu'on le place lui-même au-dessus de ce premier des poètes français, a fait une critique assez amère de l'artifice employé par Mithridate pour découvrir le secret de Monime, qui aime Xipharès; mais cet artifice produit un des plus beaux coups de théâtre que l'on connoisse. Ces mots : *Seigneur*, *vous changez de visage*, font frémir. *Iphigénie* ne parut que deux ans après *Mithridate*, en 1675; elle fit verser des larmes plus qu'aucune pièce de Racine. (*Voyez* CHAMPMÉLÉ.) Les événemens y sont préparés avec art, et enchaînés avec adresse. Elle laisse dans le cœur cette tristesse majestueuse, l'ame de la tragédie. L'amour d'Achille est moins une foiblesse qu'un devoir, parce qu'il a tous les caractères de la tendresse conjugale. « J'avoue, dit Voltaire, que je regarde *Iphigénie* comme le chef-d'œuvre de la scène. Veut-on de la grandeur? on la trouve dans Achille, mais telle qu'il la faut au théâtre, nécessaire, passionnée, sans enflure, sans déclamation. Veut-on de la vraie politique? tout le le rôle d'Ulysse en est plein; et c'est une politique parfaite, uniquement fondée sur l'amour du bien public; elle est adroite, elle est noble, elle ne disserte point, elle augmente la terreur. Clytemnestre est le modèle du grand pathétique; Iphigénie celui de la simplicité noble et intéressante; Agamemnon est tel qu'il doit être. Et quel style! c'est là le vrai sublime. » Le Clerc, indigne rival d'un grand homme, osa donner une *Iphigénie* dans le même temps que celle de Racine; mais la sienne mourut en naissant, et celle du Sophocle français vivra autant que le théâtre... Il y avoit une faction violente contre Racine; et ce poète la redoutoit. Il fit long-temps mystère de sa *Phèdre*. Dès que la cabale acharnée contre lui l'eut pénétré, elle invita Pradon, le rimailleur Pradon, à traiter le même sujet. Ce versificateur goûta cette idée et l'exécuta : en moins de trois mois sa pièce fut achevée. On joua celle de Racine le 1er janvier 1677, et deux jours après celle de Pradon, qui, grace à ses protecteurs et à leurs indignes manœuvres, fut jugée la meilleure. Les chefs de cette cabale s'assembloient à l'hôtel de Bouillon. Madame Deshoulières, le duc de Nevers, et d'autres personnes de mérite, ne craignirent pas d'y entrer. Les connoisseurs se taisoient et admiroient. Le grand Arnauld, aussi bon juge en littérature qu'en théologie, ne trouva à reprendre que l'amour d'Hippolyte, et l'auteur lui répondit : « Qu'auroient pensé les petits maîtres, s'il avoit été ennemi de toutes les femmes? » Les deux *Phèdres*, de Racine et de Pradon, sont d'après celle d'Euripide. L'imitation est à peu près semblable; même contexture, mêmes personnages, mêmes situations, mêmes fonds d'intérêt, de sentimens et de pensées. Chez Pradon comme chez Racine, Phèdre est amoureuse d'Hippolyte. Thésée est absent dans les premiers actes: on le croit retenu aux enfers avec Pirithoüs. Hippolyte aime Aricie, et veut la suivre; il fait l'aveu

de sa passion à son amante, et reçoit avec horreur la déclaration de Phèdre ; il meurt du même genre de mort, et son gouverneur fait un récit. Mais c'est lorsque ces deux auteurs se rencontrent le plus pour le fond des choses, qu'on remarque mieux combien ils diffèrent pour la manière de les rendre. L'un est le *Rubens* de la poésie, et l'autre n'est qu'un plat barbouilleur. Lorsque *Phèdre* fut imprimée, ses ennemis firent de nouveaux efforts : ils se hâtèrent de donner une édition fautive; on gâta des scènes entières ; on eut la noirceur de substituer aux vers les plus heureux, des vers plats et ridicules. Racine dégoûté par ces indignités de la carrière du théâtre, semée de tant d'épines, résolut de se faire chartreux. Son directeur en apprenant le dessein qu'il avoit pris de renoncer au monde et à la comédie, lui conseilla de s'arracher à ces deux objets séduisans, plutôt par un mariage chrétien, que par une entière retraite. Il épousa la fille d'un trésorier de France d'Amiens. Son épouse, également belle et vertueuse, fixa son cœur. Ce fut alors qu'il se réconcilia avec les solitaires de Port-Royal, qui n'avoient pas voulu le voir depuis qu'il s'étoit consacré au théâtre. Racine fut chargé d'écrire l'Histoire de Louis XIV, conjointement avec Boileau. Au retour de la dernière campagne de cette année, le roi dit à ses deux historiens : « Je suis fâché que vous ne soyez pas venus avec moi, vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long. » Racine lui répondit : « Votre Majesté ne nous a pas donné le temps de faire faire nos habits.... » La religion avoit enlevé Racine à la poésie ; la religion l'y ramena. Madame de Maintenon le pria de faire une pièce sainte, qui pût être jouée à Saint-Cyr : il fit *Esther*. Cette pièce fut jouée en présence de toute la cour par les demoiselles de Saint-Cyr en 1689. (*Voyez* SÉVIGNÉ *et* HÉBERT, n° I.) Le style en est admirable. Il est certain que Racine a toujours désavoué la prétendue clef d'Esther, que de malins courtisans firent circuler à Versailles sans autre intention, peut-être, que de couvrir du nom d'un grand poète, leur petite censure d'un grand règne; mais il ne l'est pas moins, que Paris en fut la dupe quelque temps, et que les gens les plus sages virent Louis XIV dans Assuérus, Louvois dans Aman, Montespan dans Wasthi et Maintenon dans Esther. Cette explication parut si naturelle à tout le monde, qu'elle fut adoptée presque généralement, et voici des vers du temps, dans lesquels elle se retrouve toute entière. Ils sont peu connus aujourd'hui ; mais alors tout le monde les savoit par cœur.

Racine, cet homme excellent,
Dans l'antiquité si savant,
Des Grecs imitant les ouvrages,
Nous peint, sous des noms empruntés,
Les plus illustres personnages
Qu'Apollon ait jamais chantés.

Sous le nom d'Aman le cruel,
Louvois est peint au naturel ;
Et de Wasthi la décadence
Nous retrace un portrait vivant
De ce qu'a vu la cour de France
A la chute de Montespan.

La persécution des juifs,
De nos huguenots fugitifs
Est une vive ressemblance ;
Et l'Esther qui règne aujourd'hui,
Descend des rois, dont la puissance
Fut leur asile et leur appui.

Mais pourquoi, comme Assuérus,
Notre roi, comblé de vertus,
N'a-t-il point calmé sa colère?
Je vais vous le dire en deux mots :

Les juifs n'eurent jamais affaire
Aux jésuites et aux bigots.

Racine eut ordre de composer une autre pièce; il crut avoir trouvé dans le quatrième livre des Rois un fait intéressant, et assez de matière pour se passer d'amour, d'épisodes et de confidens. Il répara la simplicité de l'intrigue par l'élégance de la poésie, par la noblesse des caractères, par la vérité des sentimens, par de grandes leçons données aux rois, aux ministres et aux courtisans, par l'usage heureux des traits sublimes de l'Ecriture. *Athalie*, c'est le nom de cette pièce, fut jouée en 1691; cette tragédie, le chef-d'œuvre de la scène française, fut reçue avec froideur à la représentation et à la lecture : on disoit que « c'étoit un sujet de dévotion, propre à amuser des enfans. » Peut-être n'y a-t-il pas assez d'action dans cette pièce; tout s'y passe presque en longs discours, à la vérité supérieurement écrits; mais les quatre premiers actes entiers ne semblent que des préparatifs; Joseph et Mathan sont des personnages peu agissans, et le rôle du grand-prêtre Joad pouvoit être d'un dangereux exemple pour des fanatiques. Trois ans après la mort de Racine, et lorsque Athalie étoit oubliée, Louis XIV s'en ressouvint et la fit jouer à Versailles par les dames et les seigneurs de sa cour. La duchesse de Bourgogne se chargea du rôle de Josabeth, le duc d'Orléans, de celui d'Abner; la présidente de Chailli, de celui d'Athalie; le comte de l'Espare fit Joas; Champéron, Zacharie; la comtesse d'Agen, nièce de Mad. de Maintenon, Salomith; et le comte d'Agen, Azarias. On fit venir Baron pour représenter Joad. La pièce fut jouée trois fois, et toute la cour la vit avec le plus grand plaisir. En 1706, le régent ordonna aux comédiens de l'apprendre : à cette époque, cette tragédie eut un succès prodigieux et obtint toute sa gloire. « La France, écrivoit Voltaire au marquis Maffei, se glorifie d'Athalie, c'est le chef-d'œuvre de notre théâtre et de notre poésie. » Elle fut la dernière pièce de Racine. Entièrement dégoûté du théâtre, il ne travailla plus qu'à l'Histoire du roi; mais, soit qu'il craignît d'être accusé d'ingratitude s'il étoit vrai, et de reconnoissance s'il n'étoit satirique, il ne poussa pas bien loin cet ouvrage, qui périt dans un incendie. Valincourt, possesseur de ce manuscrit, le voyant près d'être consumé, donna vingt louis à un savoyard pour l'aller chercher au travers des flammes; mais au lieu du manuscrit, on lui apporta un recueil des gazettes de France. Racine jouissoit alors de tous les agrémens que peut avoir un bel esprit à la cour. Il étoit gentilhomme ordinaire du roi, qui le traitoit en favori, et qui le faisoit coucher dans sa chambre pendant ses maladies. Ce monarque aimoit à l'entendre parler, lire, déclamer. Tout s'animoit dans sa bouche, tout prenoit une ame, une vie. Pendant une maladie de Louis XIV, ce prince lui dit de chercher quelque livre propre à l'amuser. Racine lui proposa le Plutarque d'Amiot. C'est du gaulois, répondit le roi; mais Racine substitua si heureusement les mots en usage, que Louis XIV prit le plus grand plaisir à cette lecture. Dans une partie de plaisir à Auteuil, maison de campagne de Boileau, il lut quelques scènes de Sophocle qu'il traduisoit sur-le-champ. « J'ai vu, dit Valincourt,

qui étoit présent, nos meilleures pièces représentées par nos meilleurs acteurs ; rien n'a jamais approché du trouble où me jetta le récit du poète. » La faveur de Racine auprès de Louis XIV ne dura pas, et sa disgrace hâta sa mort. Madame de Maintenon, touchée de la misère du peuple, demanda un *Mémoire* à Racine sur ce sujet intéressant. Le roi le vit entre les mains de cette dame, et fâché de ce que son historien approfondissoit les défauts de son administration, il défendit à Madame de Maintenon de le revoir, en lui disant : « Parce qu'il est poète, veut-il être ministre ? » Des idées tristes, une fièvre violente, une maladie dangereuse, furent la suite de ces paroles. Racine mourut le 22 avril 1699. Ce grand homme étoit d'une taille médiocre ; sa figure étoit agréable, son air ouvert, sa physionomie douce et vive. Il avoit la politesse d'un courtisan et les saillies d'un bel esprit. Son caractère étoit aimable, quoiqu'il fut né très-caustique. Plusieurs *Epigrammes*, un grand nombre de *Couplets* et de *Vers satiriques* qu'on brûla à sa mort, prouvent la vérité de ce que répondit Despréaux à ceux qui le trouvoient trop malin ; « Racine, disoit-il, l'est bien plus que moi. » Sa malignité vint souvent de son amour propre, trop sensible à la critique et aux éloges. Racine voulant détourner son fils aîné de la poésie, lui avouoit que « la mauvaise critique lui avoit causé plus de chagrin, que les plus grands applaudissemens ne lui avoient fait de plaisir. Ne crois pas, lui disoit-il, que ce soient mes pièces qui m'attirent les caresses des grands. Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, et cependant personne ne le regarde. On ne l'aime que dans la bouche de ses acteurs ; au lieu que sans fatiguer les gens du monde du récit de mes ouvrages dont je ne leur parle jamais, je les entretiens de choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. » (*Voyez* aussi l'art. BOILEAU, n° IV.) Malgré cette finesse politique, Racine passoit à la cour pour un homme qui avoit envie d'être courtisan, mais qui ne savoit pas l'être. On prétend que le roi le voyant un jour à la promenade avec de Cavoye : « Voilà, dit-il, deux hommes que je vois souvent ensemble; j'en devine la raison : Cavoye avec Racine se croit bel esprit ; Racine avec Cavoye se croit courtisan. » Mais cette anecdote n'est rien moins que certaine. La religion réprima le penchant que Racine avoit à la malignité. « La raison, disoit Boileau à ce sujet, conduit ordinairement les autres à la foi ; mais c'est la foi qui a conduit Racine à la raison. Il fut bon père, bon époux, bon parent, bon ami...... (*Voyez* MONNOYE.) On admire dans cet écrivain rival des tragiques grecs pour l'intelligence des passions, une élégance toujours soutenue, une correction admirable ; la vérité la plus frappante ; par-tout le langage du cœur et du sentiment, l'art de la versification, l'harmonie et les graces de la poésie portées au plus haut degré. C'est, depuis Virgile, le poète qui a le mieux entendu cette partie des vers. La Mothe a caractérisé Corneille et lui dans ceux-ci :

> L'un plus pur, l'autre plus sublime,
> Tous deux partagent notre estime
> Par un mérite différent :
> Tour-à-tour ils nous font entendre

Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

Le poète Lebrun leur a consacré le quatrain suivant :

Tous les deux sont rivaux et n'ont point de vainqueurs,
Tous les deux ont vaincu les siècles et l'envie ;
Dans sa tête de feu, Corneille eut le génie
Que Racine avoit dans son cœur.

Ce qui rendit Racine supérieur à Corneille dans les sujets qu'ils traitèrent l'un et l'autre, c'est que Racine joignoit à un travail assidu une grande connoissance des tragiques grecs, et une étude continuelle de leurs beautés, de leur langue et de la nôtre. Il consultoit les juges les plus sévères, les plus éclairés. Il les écoutoit avec docilité. Enfin il se faisoit gloire, ainsi que Boileau, d'être revêtu des dépouilles des anciens. Il avoit formé son style sur le leur. Le Franc de Pompignan, dans une lettre au digne fils de ce grand homme, dit : « Si le génie consiste à pénétrer profondément les objets, et à les concevoir dans toute leur étendue sans s'arrêter à la surface, à saisir vivement, à rapprocher d'un coup d'œil leurs différens rapports, à les posséder de manière qu'ils paroissent pour ainsi dire créés dans l'ame de celui qui se les approprie; je reconnois le sentiment à ce caractère distinctif : il a les mêmes propriétés : il produit les mêmes effets, quoique sa sphère soit plus resserrée. On pourroit donc conclure que Racine, ayant eu le plus grand fonds de sentiment, est le plus grand génie à cet égard. Horace, La Fontaine, Quinault n'étoient pas d'aussi grands génies qu'Homère, Virgile et Corneille ; mais c'étoient néanmoins des hommes de génie, parce qu'ils avoient du sentiment à un haut degré. Racine en avoit la plénitude : sa prose et ses vers sont comme pétris de cette faculté souple et délicate, qui s'attache sous sa main aux différentes matières qu'il traite, qui les anime, les vivifie, leur communique ce charme secret qui intéresse, et cette chaleur douce et continue dont il ne faut pas chercher la source dans des mouvemens passagers de tendresse ; mais dans le trésor inépuisable d'un cœur naturellement sensible et fécond.... L'amour n'inspire point le sentiment, mais le sentiment donne du génie à l'amour... » Outre les tragédies de Racine, nous avons de lui, I. Des *Cantiques* qu'il fit à l'usage de Saint-Cyr. Ils sont pleins d'onction et de douceur. On en exécuta un devant le roi qui, à ces vers :

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Je te sois sans cesse fidelle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me soulève contre ta loi.

dit à madame de Maintenon : « Ah ! madame, voilà deux hommes que je connois bien. » II. L'*Histoire de Port-Royal*, 1767, 2 parties, in-12 : le style de cet *ouvrage* est coulant et historique, mais quelquefois négligé. III. Une *Idylle sur la paix*, pleine de grandes images et de peintures riantes. IV. Quelques *Epigrammes* dignes de Marot. « Je ne connois, écrivoit Brossette à Rousseau, que trois personnes en France qui ont réussi, après Marot, dans le genre épigrammatique. Ces trois personnes sont, Despréaux, Racine et vous. » Mais il faut avouer qu'en lisant les épigrammes de Boileau, on trouve qu'il en a trop fait ; et en lisant celles de Racine, qu'il n'en

a pas fait assez. V. Des *Lettres et* quelques opuscules, publiés par son fils dans ses *Mémoires de la vie de Jean Racine*, 1747, 2 vol. in-12. (*Voy.* PLATON, n° I, à la fin.) On trouve les différens ouvrages de Racine dans l'édition de ses OEuvres, publiée en 1768, en 7 vol. in-8°, par Luneau de Boisgermain, qui l'a enrichie de remarques. Les éditions de Londres, 1723, 2 vol. in-4°, et de Paris, 1765, 3 vol. in-4°, ainsi que celle de Didot l'aîné, 1783, 3 vol. in-4° ou in-8°, et 5 v. in-16, sont très-belles, mais bien moins complètes. La Harpe et M. Geofroy ont fait chacun un *Commentaire* sur Racine. Tous deux méritent d'être consultés. On trouve dans le dernier une excellente traduction de l'*Iphigénie* et de la *Phèdre* d'Euripide. M. Petitot a aussi publié les OEuvres de Racine, avec les Variantes et les Imitations des auteurs grecs et latins, nouvelle édit. stéréotype, d'après le procédé de M. Herhan, 5 vol. in-8°. Au lieu d'une *Vie de Racine*, on a placé à la tête de cette édition les *Mémoires sur sa vie et ses ouvrages*, par Louis Racine, son fils. Les Lettres de Racine à Boileau, à son fils et à ses amis, étoient sans dates; ce défaut arrêtoit le lecteur à chaque pas, et coupoit sans cesse le fil de la correspondance: à force de recherches et de rapprochemens, on est parvenu à retrouver les dates et à rétablir l'ordre chronologique. Boileau orna le portrait de son illustre ami de ces quatre beaux vers:

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits,
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

L'abbé d'Olivet donna des Remarques de grammaire sur Racine, avec une Lettre critique sur la rime adressée à M. le président Bouhier, in-12, Paris, 1738. L'année suivante, l'abbé des Fontaines opposa à cet écrit: *Racine vengé, ou Examen des Remarques grammaticales de M. l'abbé d'Olivet sur les OEuvres de Racine*, Avignon (Paris) in-12. Ces deux écrits méritent d'être lus. Celui de l'abbé d'Olivet a été réimprimé en 1766. Madame de Romanet, veuve de Racine, dont il avoit eu deux fils et trois filles, mourut à Paris au mois de novembre 1732.

† II. RACINE (Louis), fils du précédent, né à Paris en 1692, perdit son père de bonne heure; il demanda des avis à Boileau, qui lui conseilla de ne pas s'appliquer à la poésie; mais son penchant pour les muses l'entraîna. Il donna en 1720 le *Poème de la grâce*, écrit avec assez de pureté, et dans lequel on trouve plusieurs vers heureux. Il le composa chez les pères de l'oratoire de Notre-Dame-des-Vertus, où il s'étoit retiré. Les chagrins que son père avoit essuyés à la cour, lui faisoient redouter ce séjour; mais le chancelier d'Aguesseau réussit pendant son exil à Fresnes, à le réconcilier avec le monde qu'il avoit quitté. Il se fit des protecteurs qui contribuèrent à sa fortune. Le cardinal de Fleury, qui avoit connu son père, lui procura un emploi dans les finances; et il coula dès-lors des jours tranquilles, avec une épouse qui faisoit son bonheur. Un fils unique, fruit de leur union, jeune homme qui donnoit de grandes espérances, périt malheureusement dans l'inondation de Cadix en 1755. Le poète Le Brun a consacré à

ce malheur les quatre dernières stances de sa belle *Ode* sur les causes physiques des tremblemens de terre. Son père, vivement affligé de cette perte, ne traîna plus qu'une vie triste, et mourut le 29 janvier 1763. L'académie des inscriptions le comptoit parmi ses membres. Ce poète fut bon citoyen, bon époux, père tendre, fidèle à l'amitié, reconnoissant envers ses bienfaiteurs. La candeur régnoit dans son caractère et la politesse dans ses manières, malgré les distractions auxquelles il étoit sujet. Il étoit, sur-tout, fort modeste. Il se fit peindre les OEuvres de son père à la main, et le regard fixé sur ce vers de Phèdre :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.....

Mais les amis des lettres, en rendant hommage à son extrême modestie, ne l'ont pas moins regardé comme un de nos plus estimables poètes. Aucun n'a possédé à un plus haut degré, une diction juste, sage et pure, aucun n'a mieux connu le mécanisme des vers. Il étoit très-dévot. Son air étoit froid, et sa physionomie n'étoit pas revenante. Aussi Robbé disoit-il : « C'est un saint qui a la figure d'un réprouvé. » On a de lui des *OEuvres diverses*, en 6 volumes in-12. On trouve dans ce recueil, I. Son *Poème sur la religion*, imprimé séparément, in-8° et in-12. Il n'y a point de chant qui ne renferme des traits excellens et un grand nombre de beaux vers. La justesse du dessin, l'heureuse disposition des parties, la noblesse des images, la vérité des couleurs, le rendent aussi recommandable que le mérite de la difficulté vaincue, et le choix intéressant des plus belles pensées de Pascal et de Bossuet. L'auteur les a mises en vers, en homme qui connoissoit ce qu'exigent l'exactitude théologique et le génie de la versification. Mais il ne se soutient pas, et il règne dans son poème une monotonie qui le rend quelquefois languissant. On a cependant trop déprimé cet ouvrage dans ces derniers temps. « Pour lui rendre justice, dit un critique, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, il faut être un peu théologien. Il faut connoître la religion, et c'est ce que certains beaux esprits ignorent. Ce n'est pas que je croie que Racine ait fait un ouvrage parfait. Son début est triste et prosaïque ; certains détails demanderoient plus de chaleur et d'élévation. Chaque chant auroit pu offrir un épisode sublime ou touchant à la manière des Géorgiques, ou sur le modèle de Lucrèce. » Mais son poème, tel qu'il est, paroît cependant le meilleur de tous ceux qui ont été faits sur le même sujet. Il n'a pas été effacé par celui de la Religion vengée, du cardinal de Bernis, publié à Parme après sa mort. Deux élégantes traductions en vers italiens ont naturalisé le poème de Racine en Italie ; et elles ont été suivies d'une autre en vers latins par l'abbé Jacques Marzetti. Celle-ci a été publiée à Rome chez Paul Zunchi en 1797. On voit, en lisant Racine le fils, qu'il étoit plein des auteurs anciens, sacrés et profanes. On lui a reproché d'avoir appliqué à J.-C. des vers que Tibulle adressoit à sa maîtresse. Il est vrai qu'il avoit fait graver au bas de son crucifix ces vers du poète Latin :

Te spectem, suprema mihi cum venerit hora,
Te teneam moriens, deficiente manu.

Il croyoit pouvoir sanctifier des vers profanes, en les adaptant

à des sentimens religieux dont son cœur étoit pénétré. II. Son *Poème sur la Grace*, qu'on trouve à la suite du précédent, lui est inférieur pour la justesse du plan et les charmes de l'expression. « En traitant le sujet de la *Grace*, il en a, dit-on, trop souvent manqué. » Ce sujet étant très-sérieux et ayant besoin d'images pour délasser le lecteur, le poète auroit pu y faire entrer quelques histoires frappantes, tirées de la Bible ou des pères de l'église. Un poème didactique sur une matière abstraite, ne peut se faire pardonner son aridité qu'à la faveur de quelques épisodes. III. Des *Odes*, recommandables par la richesse des rimes, la noblesse des pensées et la justesse des expressions. Quoiqu'elles soient sur le vrai ton de ce genre, on souhaiteroit d'y rencontrer plus souvent le feu de Rousseau. IV. Des *Epîtres*, qui renferment quelques réflexions judicieuses. Sa poésie est élégante, mais sans aucun trait bien frappant ; et elle manque en général de chaleur et de coloris. V. Des *Réflexions sur la Poésie*, qu'on a lues avec plaisir, quoiqu'il ne s'y trouve rien d'absolument neuf et de bien profond. VI. *Les Mémoires sur la vie de Jean Racine*, imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont curieux et intéressans pour ceux qui aiment l'histoire littéraire. S'il s'y rencontre quelques minuties, on doit les pardonner à un fils qui parle de son père, et d'un père si illustre. C'est donc à tort que Piron disoit qu'il avoit imité Cham, qui révéla les turpitudes de son père. Rien de ce qu'il dit de lui ne peut en donner une mauvaise idée. Nous avons encore de cet auteur deux ouvrages médiocres, I. *Remarques sur les tragédies de Jean Racine*, en 3 vol. in-12. C'est une critique volumineuse ; on a reproché à l'auteur de manquer d'élévation, d'usage du théâtre et de connoissance du cœur humain : on y trouve pourtant quelques réflexions judicieuses. II. Une *Traduction* du Paradis perdu de Milton, en 3 volumes in-8°, chargée de notes. Elle est dans quelques endroits plus fidèle que celle de M. Dupré de Saint-Maur ; mais on n'y sent point comme dans celle-ci l'enthousiasme de l'Homère anglais. Le parallèle de ces deux versions n'est point à l'avantage de Racine.

* III. RACINE (Bonaventure), né à Chauny en 1708, vint achever ses études à Paris au collége Mazarin, et s'y rendit habile dans les langues latine, grecque et hébraïque. La Croix-Castries, archevêque d'Alby, l'appela, en 1729 pour rétablir le collége de Rabastens, dont les habitans demandoient la restauration. L'abbé Racine y ranima le goût des lettres et l'amour de la vertu. Ses opinions religieuses l'obligèrent de se retirer à Montpellier auprès de Colbert, qui le chargea de la direction du collége de Lunel. Il en sortit secrétement peu de temps après pour éviter des ordres rigoureux. Il vint à Paris, où il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens au collége d'Harcourt. Il fut encore obligé d'en sortir en 1734, par ordre du cardinal de Fleury. Ces traverses lui donnèrent un grand relief auprès des jansénistes. Caylus, évêque d'Auxerre, le nomma à un canonicat de sa cathédrale et lui conféra tous les ordres sacrés. Il mourut à Paris le 15 mai 1755. Il fut recommandable dans son parti, par la vivacité de son zèle. Ardent et infléxible, il soutenoit

ses opinions avec une espèce de fanatisme. Il possédoit l'Écriture et les pères, et sur-tout l'histoire ecclésiastique. On a de lui, I. Quatre *Écrits* sur la dispute qui s'étoit élevée touchant la crainte et la confiance. Ils plurent à tous les contendans, à cause de la modération avec laquelle ils sont composés. II. *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, en 13 vol. in-12. Cet ouvrage a eu le plus grand succès, parmi les sectateurs de Jansénius. L'auteur se proposoit de pousser cet Abrégé au moins jusqu'en 1750 ; mais la mort ne lui en a pas donné le temps, et les deux volumes qu'on a publiés depuis, formant le quatorzième et le quinzième volume de l'édition in-12, ne sont pas dignes de lui. Cette histoire est écrite avec beaucoup de netteté, d'ordre et de simplicité. Les neuf premiers volumes sont un bon abrégé de Fleury et de son continuateur ; les quatre suivans ont moins satisfait les juges impartiaux. L'auteur y paroît trop engoué du jansénisme. Les détails relatifs aux partisans de cette secte sont d'une assommante prolixité. On en a publié une nouvelle édition à Paris en 13 vol. in-4°. On a détaché les résumés et les réflexions qu'on trouve à la fin de chaque siècle, et on les a imprimés en deux vol. in-12.

* IV. RACINE (Anne), femme de Mirleau des Radrets, morte à Blois le 30 octobre 1805, étoit dernière petite-fille du célèbre poëte de ce nom. L'auteur d'Athalie, outre son fils, Louis Racine, dont descendoit madame des Radrets, laissa une fille nommée Catherine, qui s'allia dans la famille de Collin-Moremberg, laquelle s'est subdivisée en deux branches, dont l'une porte encore son nom. L'autre a pris celui de *Norrois d'Ablancourt*. Il existe dans la branche *Moremberg*, une arrière petite-fille de Racine et trois de ses arrière petits-fils.

* RACK (Edmond), écrivain anglais, quaker d'origine, né en 1735 à Ellingham, au comté de Norfolk, de parens pauvres, perdit son père à 8 ans. A onze ans un marchand de draps l'ayant pris à son service, lui fit apprendre à lire et l'arithmétique, et l'employa ensuite comme garçon de boutique. En 1758, Rack alla s'établir à Bradfort, au comté d'Essex, où, après avoir travaillé quelques années, il se maria. Ayant amass[é] une fortune honnête, il se retira [à] Bath et forma pour l'encouragement de l'agriculture une société dont il fut secrétaire ; il s'occupa aussi de littérature. On a de lui plusieurs ouvrages. I. Un Poème intitulé : *Les Ruines d'une ancienne cathédrale*, 1768. II. Un volume de *Poésies*, 1775. III. *Les lettres de Mentor*, 1777 ; cet ouvrage fut très-bien reçu. IV. *Poésies et Essais*, 1 vol. in-8°, 1781. V. Rack a eu part à l'Histoire du comté de Sommerset.

† RACLE (Léonard), architecte, né à Dijon et mort à Pont-de-Vaux, membre de l'administration du département de l'Ain, en 1792, parvint à force de travail et d'études à surmonter la détresse dans laquelle il se trouva dans sa jeunesse et à tirer son nom de l'obscurité. On lui doit le port de Versoix et le canal de navigation qui joint la rivière de la Reyssouze à la Saône. En 1786, Racle obtint le prix de l'académie de Toulouse, par un savant *Mémoire* sur la construction d'un pont de fer d'une seule arche de 400 pieds d'ouverture. Il en a *écrit* d'autres sur les propriétés

de la cycloïde, sur les moyens de régulariser le cours du Rhône et de la rivière d'Ain. Il avoit trouvé le secret d'une terre cuite, propre à revêtir les murailles et les parquets, et que Voltaire avoit appelée *Argile-Marbre*, parce qu'elle avoit l'éclat et la solidité de ce dernier. Ami intime de ce poète philosophe qui lui fit bâtir Ferney, Racle reçut de l'impératrice de Russie, Catherine II, la proposition d'un sort brillant dans son empire; il aima mieux la médiocrité dans sa patrie. Racle n'a publié que l'ouvrage suivant: *Réflexions sur le cours de la rivière de l'Ain, et les moyens de le fixer*; Bourg, 1790, in-8°. Cet ouvrage, plein d'idées lumineuses sur l'art hydraulique, developpe des principes applicables à toutes les rivieres qui, par la rapidité de leurs cours, ont de l'analogie avec la rivière de l'Ain, que l'auteur avoit particulièrement en vue dans ses réflexions.

RACOCÈS, Perse vertueux, se rendit célebre par une action qui ne paroît pas aussi louable aux modernes qu'elle l'a paru aux anciens. De sept enfans qu'il avoit, le dernier de tous, nommé Cartomès, ne répondant pas aux soins qu'on avoit pris de son éducation, il demanda sa mort à Artaxercès. Le roi lui ayant dit avec étonnement. « Quoi, vous pourrez voir mourir votre fils! -- Oui, Sire, répondit-il. Quand un arbre de mon jardin a de mauvaises branches, je les coupe; et l'arbre bien loin d'en être endommagé, en devient plus beau. Il en sera de même de ma famille, quand celui qui la déshonore en sera retranché. » Cette réponse plut à Artaxercès, qui voulut que Racocès fût du nombre des juges royaux, et qu'on laissât vivre Cartomès; il se contenta de le menacer du plus rigoureux supplice, s'il donnoit lieu à de nouvelles plaintes.

RACONIS (Charles-François d'Abra de), né en 1580, au château de Raconis, dans le diocèse de Chartres, professa la philosophie au collége du Plessis et la théologie à celui de Navarre. La régularité de ses mœurs, jointe au succès de ses sermons et de ses ouvrages de controverse, lui méritèrent l'évêché de Lavaur où il mourut en 1646, après avoir publié, I. *Traité pour se trouver en conférence avec les hérétiques*, in-12, Paris, 1618. II. *Théologie latine*, en plusieurs vol. in-8°. III. *La Vie et la mort de madame de Luxembourg, duchesse de Mercœur*, in-12, Paris, 1625. IV. *Reponse* à la Tradition de l'Eglise, d'Arnauld, etc.

* RADA (Jean de), d'Arragon, évêque de Trani, et religieux de l'ordre de saint François, fut choisi pour commissaire dans la fameuse dispute *de Auxiliis*. Philippe III le nomma évêque de Pati en Sicile, mais il mourut en 1608, en se rendant dans son diocèse. Il a laissé un *Traité de théologie*.

RADAGAISE, général des Goths, inonda l'Italie en 405, avec une armée composée de 400 mille hommes qui saccagerent plusieurs villes, et mirent le siége devant Florence. Stilicon, général des troupes d'Honorius, se mit en marche pour combattre ces barbares, en tua 200,000, et fit prisonnier Radagaise, auquel il fit trancher la tête.

I. RADCLIFFE (Alexandre), poète anglais, abandonna la profession des armes pour cultiver

les Muses. Il est mort à la fin du 17e siècle, après avoir publié un poëme, intitulé *Nouvelles de l'enfer*, et avoir mis en vers burlesques les Epîtres d'Ovide.

† II. RADCLIFFE (Anne), Anglaise, célèbre par son imagination sombre et tragique et par ses romans, presque tous traduits en français : ce sont les *Mystères d'Udolphe*; *l'Italien* ou *le confessional des Pénitens noirs*; *Julia* ou *les souterrains du château de Mazzini*; *la Forêt* ou *l'Abbaye de Saint-Clair*, etc. M. l'abbé Morellet est le traducteur de quelques-uns. En général, la terreur y est bien soutenue et le merveilleux assez adroitement amené; mais les descriptions y sont trop prodiguées et s'y répètent; leur lecture peut effrayer l'esprit, rarement émouvoir le cœur. Anne Radcliffe est morte à Broughton près de Steinford, à l'âge de 71 ans, au commencement de 1809.

* III. RADCLIFFE (Jean), médecin anglais d'une grande réputation, né à Wakefield, dans le comté d'Yorck, en 1650, commença à pratiquer en 1675. Il se montra constamment opposé aux règles établies, ainsi qu'aux usages reçus, et les censura avec amertume toutes les fois qu'il en eut l'occasion. Cette conduite indisposa contre lui les anciens praticiens, avec lesquels il vécut dans une guerre perpétuelle; cependant, sa réputation s'établit; il fut suivi et couru comme un médecin du premier ordre, et il vint s'établir à Londres en 1684. Sa réputation succéda à celle que s'étoit faite le docteur Lower, qui alors étoit fort en vogue. Il joignoit à beaucoup d'habileté dans sa profession une vivacité d'esprit et un tour d'originalité qui le faisoient rechercher. En 1686, la princesse Anne de Danemarck le nomma son médecin; la fortune et les richesses s'accumuloient sur sa tête. L'année suivante, il fit peindre à ses frais l'un des vitraux du chœur du collége de l'université d'Oxford, en témoignage de sa reconnoissance; bientôt après, il hasarda 5000 livres sterl. (environ 115,000 fr.) sur un armateur destiné pour les Indes orientales, dont il espéroit un retour très-avantageux, et qu'il perdit : le bâtiment fut pris par les Français. Sur le point d'épouser la fille unique d'un riche bourgeois, il étoit près de conclure, lorsqu'il eut connoissance des engagemens déjà pris par la jeune personne elle-même, qui rompirent l'affaire. Radcliffe en fut si affecté, que cet événement l'éloigna, sans retour, du beau sexe, et le lui fit même prendre en telle aversion, qu'il a souvent répété qu'il voudroit qu'un acte du parlement autorisât les gardes-malades à traiter les femmes. En 1694, la reine Marie prit la petite-vérole, et en mourut; sa mort fut imputée à Radcliffe, qui avoit été appelé, et dont l'avis avoit été exactement suivi. D'autres médecins furent consultés, mais il n'étoit plus temps. Bientôt après il perdit la place qu'il occupoit près de la princesse Anne, par sa négligence et par son goût pour la boisson. A son retour de Hollande, le roi Guillaume le fit appeler; et lui montrant ses chevilles extrêmement enflées, pendant que toute l'habitude de son corps étoit d'une excessive maigreur : « Que pensez-vous, lui dit-il, de cet état? — Pour vos trois royaumes entiers, Sire, reprit le médecin, je ne voudrois pas avoir les deux jambes de vo-

tre majesté. » Cette rude et indécente brusquerie le perdit pour jamais dans l'esprit du roi. Lorsque la reine Anne parvint au trône, le comte de Godolphin fit tous ses efforts pour rétablir Radcliffe dans son poste de premier médecin; ce fut inutilement : « Il m'enverra toujours dire, répondoit la reine, que tous mes maux sont des vapeurs. » Tel étoit cependant son ascendant, qu'il étoit appelé dans tous les cas d'urgente nécessité, et que ses ordonnances étoient toujours généreusement payées. En 1703, Radcliffe tomba sérieusement malade, le 24 mars, d'une pleurésie qu'il négligea. Il fit ses dernières dispositions le 28, et fut si mal le 30, qu'on désespéroit de le voir en vie le lendemain : il s'étoit fait tirer au moins cent onces de sang; et le 31, il prend subitement la résolution de se faire transporter à Kensington. Au milieu du jour, malgré sa foiblesse, il s'y fait porter par quatre hommes, s'évanouit plusieurs fois en chemin, et se met au lit en arrivant. Il s'endort aussitôt, dit le docteur Atterbury, d'après lequel ceci est écrit, et deux jours après se trouve hors de danger. « Il ne faut pas se plaindre, dit la reine à cette occasion, s'il traite si rudement ses malades, puisque lui-même il se ménage si peu. » Il reprit bientôt ses occupations ordinaires. Sa fortune et son insolence alloient toujours croissant; ses altercations avec ses confrères, qui ne le regardoient que comme un empirique actif, hardi, auquel une longue pratique avoit donné quelque habileté, devenoient toujours plus vives; les caricatures et les pamphlets pleuvoient sur lui, lorsqu'un événement fatal vint mettre fin à ses succès et le comble à l'atroce bizarrerie de son caractère. La reine tomba dangereusement malade; par ordre du conseil, selon les uns, selon d'autres par un message particulier de lady Masham, Radcliffe, qui avoit plusieurs fois sauvé dans les mêmes circonstances lord Gower, fut mandé dans l'après-midi, et répondit « qu'ayant pris un remède ce jour-là, il ne pouvoit sortir. » La reine mourut; et le ressentiment public d'une conduite que rien ne pouvoit justifier, fut porté à tel point, que Radcliffe, craignant à tout instant d'être assassiné par le peuple, n'osa plus sortir ni de chez lui, ni du village de Carshalton où il s'étoit retiré. Cet effroi continuel abrégea ses jours; il mourut le 1er novembre 1714, trois mois après la mort de la reine. Radcliffe, qui pour son usage propre aimoit peu les livres, n'a laissé aucun écrit; mais il légua à l'université d'Oxford 40,000 livres sterling (environ 920,000 fr.), pour la construction d'une bibliothèque, avec un revenu annuel de 100 livres pour l'entretenir, et de 150 livres pour les honoraires du bibliothécaire. « Cette riche fondation, disoit plaisamment le docteur Garth, ressemble à celle qu'un eunuque feroit d'un sérail. » Le bâtiment a été achevé en 1747, et l'ouverture de la bibliothèque faite avec beaucoup de solennité le 12 avril 1749. On a recueilli quelques anecdotes sur cet homme singulier, qui serviront à le faire mieux connoître. On rapporte de lui qu'ayant traité une dame dangereusement malade avec un soin extrême qui la tira d'affaire, il se vanta de lui avoir donné la plus grande attention pour contrarier son mari qui ne l'aimoit pas. Dans l'abondance des richesses, il avouoit qu'il étoit avare dans

les plus petites choses ; il redoutoit singulièrement de faire changer une guinée : « elle s'évapore, disoit-il, aussitôt qu'elle est en petite monnoie. » Ce n'étoit qu'à son corps défendant qu'il payoit ses comptes. Après des demandes réitérées, un paveur l'arrêta à sa porte, au moment où il descendoit de voiture. « Coquin, lui dit Radcliffe, tu as bonne grace de demander le paiement d'un pavé mal fait, que tu as couvert de terre pour qu'on ne le vît pas. — Docteur, lui répondit l'ouvrier, je ne suis pas le seul dont la terre cache les fautes ; » et il fut payé. On lit dans le Richardsoniana que Radcliffe avoit dit au docteur Mead : « Mead, je vous suis attaché ; je veux vous donner un moyen sûr de faire fortune : traitez mal le genre humain entier... » C'étoit bien la méthode qu'il suivoit lui-même ; mais Mead n'étoit pas fait pour suivre ce conseil, et sut parvenir à la même fortune en suivant une route entièrement différente.

†RADEGONDE (sainte), fille de Bertaire, roi de Thuringe, née en 519, fut élevée dans le paganisme jusqu'à l'âge de dix ans, que le roi Clotaire Ier l'emmena et la fit instruire dans la religion chrétienne. Clotaire l'épousa, et lui permit, six ans après, de se faire religieuse. Elle prit le voile à Noyon, de la main de saint Médard ; elle fixa ensuite sa demeure à Poitiers, où elle mourut le 13 août 587, dans l'abbaye de Sainte-Croix, qu'elle avoit fait bâtir. La retraite étoit faite pour Radegonde. N'ayant, à ce qu'il paroît, aucun penchant pour son mari, elle en avoit beaucoup pour les exercices de piété, pour l'étude, et les entretiens pieux et savans de quelques hommes de lettres qui lui firent la cour. Tels furent le prêtre Fortunat, et Grégoire, évêque de Tours. Elle n'avoit presque paru à la cour que comme une religieuse : elle vécut en reine dans son monastère. Clotaire, qui ne pouvoit s'empêcher de l'estimer, fournissoit aux dépenses que sa libéralité exigeoit. Son crédit se soutint malgré son éloignement : les malheureux trouvoient en elle une protection efficace, et devoient à ses sollicitations souvent leurs biens, quelquefois leur liberté ou leur vie. Si le dégoût du monde l'en éloignoit, sa piété active et raisonnée le lui faisoit chercher, quand elle pouvoit être utile. L'union entre les grands, la paix dans l'état, et le bonheur du roi et de son peuple, l'occupoient sans cesse. Elle trembloit, dès qu'elle entendoit parler de guerre ou de discorde entre les souverains ; elle mettoit tout en usage pour écarter ce fléau : elle écrivoit dans ces occasions au monarque, à ses ministres, aux évêques, et à tous ceux qui pouvoient faire réussir les conseils de paix qu'elle donnoit. Les poésies de Fortunat prouvent qu'elle aimoit les muses ; on peut même penser qu'elle faisoit des vers : Fortunat, le premier poëte de son siècle, lui écrivoit en vers ; Radegonde lui répondoit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle entendoit et écrivoit fort bien la langue romaine. Nous avons son *Testament* dans le Recueil des conciles ; et sa Vie, Poitiers, 1527, in-4°, traduite en latin par Jean Bouchet ; il y en a une plus moderne par le P. de Monteil, Rodez, 1627, in-12.

* RADELANT, (Guillaume) né à Emmenesse, village de la province d'Utrecht, avoit étudié à Louvain et à Douay, et mourut

à Utrecht en 1612, âgé de 73 ans. On n'a de lui qu'un ouvrage posthume, intitulé *Decisiones Curiæ provincialis Trajectinæ*. Il fut imprimé à Utrecht 1637, in-4°. Il avoit été créé président de cette cour en 1598.

I. RADEMAKER (Abraham), peintre hollandais, né à Amsterdam, excella dans les *paysages*. Ses *dessins* sont d'un effet très-piquant, rares et des plus précieux. Il mourut à Harlem en 1735, âgé de 60 ans. Ses *vues* de Hollande ont été gravées et forment 2 vol. in-8°.

II. RADEMAKER (Gérard), aïeul du précédent, né en 1663, l'un des meilleurs *peintres* de l'école flamande pour l'architecture et la perspective.

* RADERMACHER, président de la société des sciences de Batavia, où il est mort en 1777 ou 1778, étoit un savant illustre. Cette société lui doit une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages anciens et modernes, un cabinet qui renferme ce que la nature offre de plus curieux dans ses trois règnes, et une collection d'excellens instrumens de mathématiques. Ses *Recueils* contiennent un grand nombre de Mémoires intéressans.

RADERUS (Matthieu), jésuite du Tyrol, mort le 22 décembre 1634, à 74 ans, publia, en 1615, la *Chronique d'Alexandrie*, in-4°. On a encore de lui, I. *Viridarium sanctorum*, 5 vol. in-8°, où l'on désireroit plus de critique. II. des *Notes* estimées sur plusieurs auteurs classiques, entre autres sur Quinte-Curce, Cologne, 1628, in-fol., et sur Martial. III. Une bonne édition de Saint Jean-Climaque, in-fol. IV. *Bavaria sancta* et *Bavaria pia*, 4 vol. in-folio.

* RADI (Fr. Arcangelo Maria), de l'ordre des prêcheurs, professeur de mathématiques, et théologien du cardinal Facherendi, a publié *Nuova scienza di horologi a polvere che monstrano distintamente tutte l'hore*, Rome, 1665, in-4°. 42 pages avec 2 planches contenant 11 figures.

*RADINGIUS (Guillaume), docteur anglais et religieux de l'ordre du Mont-Carmel, vers l'an 1312, sous Édouard II, roi d'Angleterre, fut un des examinateurs de quelques articles qui concernoient l'affaire des Templiers, sous Winchelsijus, archevêque de Cantorbéri. On croit qu'il assista au concile de Vienne en France, où l'ordre des Templiers fut aboli par le pape Clément V. Le principal de ses ouvrages est intitulé *Templariorum examinationes*. Il est recherché par les curieux.

RADONVILLIERS, (Claude-François LISARDE, abbé de) membre de l'académie française, né à Paris le 20 avril 1709, embrassa l'état ecclésiastique et devint sous-précepteur des enfans de France. Plus distingué par ses bonnes actions que par ses écrits, il donnoit presque tout son revenu aux pauvres. Ennemi des principes de Voltaire ; et se trouvant directeur de l'académie au moment où ce dernier y fut remplacé par M. Ducis, il se plut à blâmer le premier d'avoir cherché, par la licence de quelques-uns de ses ouvrages, une triste célébrité que Racine et Despréaux avoient dédaignée. On doit à l'abbé de Radonvilliers un *Essai* sur la manière d'apprendre les langues, 1768, in-12, et une comédie

intitulée *Les Talens inutiles*, qui fut jouée au collége de Louis-le-Grand. Il est mort à Paris le 20 avril 1789.

RADOSSANYI (Ladislas), né à Neytra en Hongrie, fit ses études avec succès à Presbourg, embrassa l'ordre des camaldules, et y remplit plusieurs charges. On a de lui une *Histoire* pleine de recherches, *des ermites camaldules*, en latin, Neustadt, 1736, in-4°.

† RADZIWIL, (Nicolas), IVe du nom, Palatin de Wilna, grand maréchal et chancelier de Lithuanie, voyagea dans la plupart des pays de l'Europe. A son retour Sigismond-Auguste, roi de Pologne, le fit capitaine de ses gardes. Il commanda trois fois les armées polonaises dans la Livonie, et soumit cette province à la Pologne, après avoir remporté une victoire complète sur les Allemands. L'archevêque de Riga et le grand-maître des chevaliers de Livonie y furent faits prisonniers. Quelque temps après, ayant embrassé publiquement la religion protestante, à la sollicitation de sa femme, il fit prêcher des ministres dans Wilna, et les chargea de traduire la Biblé en langue polonaise. Radziwil fit imprimer cette traduction à ses dépens, en 1563, in-folio ; elle est très-rare. Le nonce du pape lui reprocha son apostasie ; le Palatin se contenta de lui repondre : « Vous êtes vous-même hérétique, et vous accusez les autres d'hérésie. » Il mourut en 1567, laissant 4 fils qui dans la suite se firent catholiques.

* RÆVARDUS (Jacques), jurisconsulte, né à Lisseweghe près de Bruges en 1534, professa le droit avec distinction à Douay, et mourut dans sa patrie en 1568. La connoissance qu'il avoit des belles lettres, des antiquités grecques et romaines, fait que ce qu'il a *écrit* sur la jurisprudence est lu avec plus de goût et de fruit par les antiquaires, que par les jurisconsultes. Ses œuvres ont été réunies en 2 vol. in-8°, Lyon, 1623.

* RAFFEI (Etienne) poëte, philologue et antiquaire, né à Orbetello en Toscane le 21 septembre 1712, entra chez les jésuites de Rome le 7 septembre 1733, où il se distingua par ses talens et l'étendue de ses connoissances ; il fut pendant 20 ans professeur de rhétorique au séminaire romain. Après la destruction de son ordre, il continua à s'occuper de ses études chéries, de la poésie et des antiquités, jusqu'à sa mort arrivée en 1788. On a de lui, I. *Giovanni Colonna*, tragédie, Rome, 1763. II. *Flavio Clemente, e il trionfo dell' amicizia*, tragédie, Rome, 1764. III. *Dissertazione sopra il crise di Marco Pacuvio*, Rome, 1770. IV. *Dissertazione sopra Appollo Pizio*, Rome, 1771. V. Et un grand nombre d'autres *Dissertations* sur divers monumens de cette ville.

† RAGGI (Antoine), *dit* le Lombard, sculpteur habile, né à Vicomorte en 1624, vint à Rome dans l'école de l'Algarde ; après la mort de ce maître, il suivit les leçons du Bernin, et fut nommé académicien de Rome. Il a fait dans cette ville un grand nombre d'*ouvrages*, dont il n'est rien resté. On avoit de lui, à Paris, aux carmes déchaux, une *vierge tenant sur ses genoux l'Enfant Jésus*. Raggi, après avoir acquis une fortune immense, mourut à Rome en 1686.

RAGOIS (L'abbé N. le), neveu de l'abbé Gobelin, confesseur de madame de Maintenon, obtint, par la protection de cette dame la place de précepteur du duc du Maine. Son *Instruction sur l'Histoire de France et sur l'Histoire Ramaine*, si souvent réimprimée en 1 vol. in-12, fut faite pour l'usage de ce prince. Ce n'est qu'un squelette, aussi rebutant par la sécheresse et la stérilité des idées, que par la froideur, l'incorrection et la monotonie du style. Aucune remarque piquante sur les lois, les mœurs et les usages de la nation. Ceux qui ont continué cet aride abrégé ont imité parfaitement le premier auteur; ils se sont bornés à compiler et à abréger des gazettes, et ont souvent très-mal choisi les événemens : malgré tous ces défauts, cet abrégé est recherché. L'abbé le Ragois étoit d'ailleurs un homme instruit, remplissant ses devoirs, et inspirant la vertu par ses leçons et ses exemples.

† I. RAGOTZKI (François-Léopold), prince de Transylvanie, fils et petit-fils des souverains de ce pays, fut élevé à Vienne, après la prise du château de Mongats, en 1697. Il crut devoir profiter de la faveur dont il jouissoit auprès de l'impératrice, pour demander la restitution d'une partie de ses biens, et il étoit uniquement occupé de cette affaire, lorsqu'il fut arrêté. Le ministère autrichien, pour justifier cet acte de despotisme, répandit le bruit que Ragotzki entretenoit des liaisons secrètes avec le bacha de Terneswar, protecteur des mécontens de Hongrie, et avec la cour de France, peu favorable à celle de Vienne. On fit même publier dans un écrit ou libelle périodique de Hollande que son dessein étoit d'éteindre la race masculine en Autriche. Les gens sensés ne virent qu'une chimère dans ces accusations, et ils jugèrent que le prince transylvain auroit été innocent, s'il n'avoit eu rien à perdre, ou qu'il n'eût point redemandé ce qu'il avoit perdu. Cependant, sur des soupçons futiles, il fut enfermé dans le château de Neustadt en avril 1701. Ayant trouvé le moyen de se sauver, sept mois après, déguisé en dragon, il passa en Pologne, et alla joindre à Varsovie le comte de Bercheni, l'un des mécontens de Hongrie. Le 29 du même mois, on afficha dans la ville de Vienne des placards, par lesquels ce prince étoit proscrit, avec promesse de dix mille florins à ceux qui le livreroient vivant entre les mains des officiers de l'empereur, et de six mille à ceux qui apporteroient sa tête. Cette proscription le détermina à se faire chef des mécontens de Hongrie. Le conseil de l'empereur le condamna, en 1703, à perdre la tête, le dégrada de ses titres, et le priva de tous ses biens. Deux mois après, il prit le fort de Katto, et passa au fil de l'épée les Impériaux qui n'avoient point fait de quartier aux Hongrois. Les états de Hongrie le déclarèrent protecteur du royaume, en attendant l'élection d'un nouveau roi, et le proclamèrent prince de Transylvanie en août 1704. Il anima les Hongrois par ses exhortations et son courage. Il offrit de se démettre du commandement des troupes, si l'on trouvoit quelqu'un plus digne que lui d'être à leur tête. « Je serai le premier à reconnoître le général que vous jugerez à propos d'élire, leur dit-il; et dans quelque rang que l'on me place, je me tiendrai toujours heureux de combattre

pour votre liberté, et de mourir les armes à la main. » Les affaires ayant changé de face en 1713, (*Voyez* JOSEPH, n° IX), et la Hongrie ayant fait sa paix avec l'empereur, Ragotzki vint en France et passa de là à Constantinople. Il y a toujours demeuré depuis, estimé de la cour ottomane et aimé de tous ceux qui connoissoient ses grandes qualités. Il étoit retiré à Rodosto, lieu situé sur les bords de la mer de Marmara, entre les Dardanelles et Constantinople, à 25 lieues de cette ville, lorsqu'il mourut, le 8 avril 1735, âgé d'environ 56 ans. (Voy. ses *Mémoires dans les Révolutions de Hongrie*, La Haye, 1738, en 2 vol. in-4°, ou 6 vol. in-12. On a donné sous son nom, en 1751, un ouvrage intitulé *Testament politique et moral du prince Ragotzki ;* mais on doute qu'il soit véritablement de lui.

* II. RAGOTZKI (François), fils de Georges II, prince de Transylvanie, et de Sophie Barthori, fut élevé par sa mère dans la religion chrétienne. Après avoir passé sa vie dans l'exercice de sa religion, il mourut à Makovitz en 1676, et fut enterré dans l'église des jésuites de Cassovia, dont il étoit le fondateur avec sa mère. Ce prince est le véritable auteur du livre de prières intitulé *Officium Ragotzianum*, qui est très-répandu dans la Hongrie, et le plus en usage dans ce royaume.

* RAGUCCIO (Antoine), grand-pénitencier de Bénévent, a publié : *De voce canonicorum in capitulo, officio, in choro et missâ in ecclesia tractatus ; vas ecclesiasticæ disciplinæ, etc.*

RAGUEAU (François), professeur en droit dans l'université de Bourges, distingué par sa science, est auteur d'un *Commentaire* fort étendu sur les Coutumes du Berry, 1615, in-fol. Laurière fit réimprimer, en 1704, en 2 vol. in-4°, un autre livre du même auteur, intitulé : *Indice des Droits Royaux*. Ragueau mourut en 1605.

RAGUEL, père de Sara, proche parent et ami de Tobie le père, demeuroit à Echatane où il possédoit de grands biens. Raguel avoit donné sa fille successivement à sept maris, que le démon, dit l'Écriture, avoit tués; mais ayant consenti, quoique avec peine, de la marier au jeune Tobie, le Seigneur conserva ce dernier époux. Raguel, après l'avoir retenu quinze jours chez lui dans les festins, lui donna la moitié de ses biens, en lui assurant le reste après sa mort, et le renvoya.

RAGUENET (François), natif de Rouen, embrassa l'état ecclésiastique, et s'appliqua à l'étude des belles-lettres et de l'histoire. Il remporta le prix de l'éloquence à l'académie française en 1689. Son *Discours* rouloit sur le mérite et la dignité du martyre. Ce petit succès l'encouragea, et il commença de jouer un rôle dans la république des lettres. Il donna, en 1704, un *Parallèle des Italiens et des Français en ce qui regarde la Musique et l'Opéra*, qui occasionna une guerre littéraire. La musique des Italiens est, suivant lui, fort supérieure à la nôtre à tous égards ; 1° par rapport à la langue dont tous les mots, toutes les syllabes se prononcent distinctement; 2° par rapport au génie des compositeurs, à l'enchantement des symphonies, à la ressource des castrati, à l'in-

vention des machines. Frenuse, écrivain agréable et facile, réfuta ce *Parallèle*, que l'abbé Raguenet défendit. Frenuse écrivit de nouveau, et cette querelle finit comme toutes celles de ce genre, par le dégoût des parties belligérantes et le mépris public. L'abbé Raguenet mourut en 1722, dans un âge assez avancé, après avoir publié plusieurs ouvrages; les principaux sont, I. Les *Monumens de Rome* ou *Description des plus beaux ouvrages de Peinture, de Sculpture et d'Architecture de Rome, avec des Observations*, Paris, 1700 et 1702, in-12. Ce petit ouvrage valut à son auteur des lettres de citoyen romain, dont il prit le titre depuis ce temps-là. II. L'*Histoire d'Olivier Cromwel*, in-4°, 1671, supérieure pour le fond au roman de Grégorio Léti, mais écrite un peu sèchement. III. *Histoire de l'ancien Testament*, in-12. IV. *Histoire du vicomte de Turenne*, in-12. C'est une froide relation, en style de gazette, de toutes les actions militaires de ce général, qui n'y est peint que comme héros, et non comme homme privé : cet ouvrage a été cependant imprimé plusieurs fois. V. On lui attribue aussi le *Voyage romanesque de Jacques Sadeur dans la Terre australe*, 1 vol. in-12; mais il n'en est tout au plus que le traducteur. Ce livre est de Gabriel Foigny, cordelier apostat.

* RAGUET (l'abbé Gilles-Bernard), né à Namur vers 1666, se rendit fort jeune à Paris où il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé directeur spirituel de la compagnie des Indes. En 1722, le roi le nomma à l'abbaye de l'Aumône, *dite* le Petit-Citeaux, et, l'année suivante, au prieuré d'Argenteuil. Il fut du nombre des gens de lettres employés à l'éducation de Louis XV. Les auteurs du *Gallia christiana* le désignent sous le titre de *Regis Antescolanus*. Il mourut à Paris le 20 juin 1748. Nous avons de lui, I. *Histoire des contestations sur la diplomatique de Dom Mabillon*, Paris, 1708. Il s'y décida en faveur des observations du P. Germon. II. *Traduction de la Nouvelle Atlantide de Bacon*, avec des augmentations, 1702, etc. III. Il a été l'un des collaborateurs du *Journal des Savans*, depuis 1705 jusqu'en 1721.

* I. RAGUSA (Jérome), de Sicile, jésuite, né en 1695, a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Elogia Siculorum, qui veteri memoriâ litteris floruerunt*. II. *Ragionamenti, Panegirici morali, e misti*. III. *Problemata philosophica*. IV. *Dissertatio de quantitate*. V. *Examen metaphysicæ*. VI. *Opuscula tria canonico-politica*.

* II. RAGUSA (Joseph), de Juliano en Sicile, né en 1591, entra dans la compagnie de Jésus en 1575, enseigna la philosophie à Paris, et la scolastique à Padoue, à Messine et à Palerme, où il mourut en 1623. Il a écrit des *Commentaires* sur St. Thomas, en plusieurs volumes, sur le baptême, sur l'Eucharistie, les Sacremens, la Grace, etc.

* I. RAGUSE (Georges de), mort en 1622, se rendit recommandable en Italie par son savoir. Il a composé *Disputationes peripateticæ; Epistolæ mathematicæ, seu de divinitatibus*, lib. II.

II. RAGUSE. *Voyez* Jean de Raguse, n° XCIV.

* RAGUSIO (Pompée), de Mazara, carme, professeur de

philosophie dans plusieurs écoles, se rendit recommandable dans son ordre par ses talens. Il mourut en 1600. On a de lui plusieurs volumes de *Théologie et de Philosophie*, et un *Commentaire* sur Jean Bacon, qui ont été imprimés sous un autre nom.

RAHAB, habitante de Jéricho, reçut chez elle et cacha les espions que Josué envoyoit pour reconnoître la ville. Le texte hébreu porte Zonah, qui signifie femme de mauvaise vie, *meretrix;* ou hôtelière, *hospita*. Cette différente signification du même mot a donné lieu à plusieurs interprètes de justifier Rahab, et de la regarder simplement comme une femme qui logeoit chez elle des étrangers. Ils ajoutent d'ailleurs qu'il n'est guère probable que Salmon, prince de la tribu de Juda, eût voulu épouser Rahab, si elle eût été accusée d'avoir fait un métier infâme, ni que les espions se fussent retirés chez une courtisane dont les désordres auroient dû leur inspirer de l'horreur; mais les autres, en plus grand nombre, se fondant sur l'autorité des Septante, sur St. Paul et St. Jacques, et sur tous les Pères, soutiennent que le mot hébreu signifie une femme débauchée. Josué l'excepta, avec toute sa maison, de l'anathème qu'il prononça contre tout le reste de la ville. Rahab épousa Salmon, prince de Juda, de qui elle eut Booz. Ce dernier fut père d'Obed, et celui-ci d'Isaïe, de qui naquit David; ainsi J.-C. est descendu de cette Cananéenne.

I. RAIMOND VII, comte de Toulouse, *dit* le Vieux, fils de Raimond VI (*voyez* MAURAN), d'une famille illustre par son ancienneté et par sa valeur, eut une guerre à soutenir contre Henri II, roi d'Angleterre, époux d'Eléonore de Guienne, et qui, en cette qualité, prétendoit que Raimond lui devoit hommage de son comté. Les Albigeois, hérétiques entêtés, vouloient ramener alors tous les chrétiens à leur secte. Innocent III envoya, en 1198, dans les provinces méridionales deux moines de Citeaux à la poursuite des errans. Raimond s'intéressoit à eux, parce qu'ils étoient presque tous sous sa domination, et qu'il les trouvoit d'ailleurs des sujets fidèles. Innocent, après lui avoir donné plusieurs avertissemens, le fit excommunier, en 1207, par Pierre de Castelnau, un de ses légats. Ce ministre du pontife romain ayant été assassiné, on imputa ce meurtre à Raimond. Alors Innocent III donna ses états à qui pourroit s'en emparer, et fit prêcher une croisade contre lui, avec toutes les indulgences qu'on pouvoit gagner dans la guerre contre les mahométans. Le comte de Toulouse, voyant que l'ambition de ses voisins profiteroit du prétexte de la religion pour le dépouiller, se soumit, demanda l'absolution, fit amende honorable en chemise, reçut des coups de verges et livra sept places pour gage de la sincérité de sa pénitence. S'étant lié de nouveau avec les Albigeois, il fut excommunié une seconde fois. Pierre II, roi d'Aragon, prit sa sa défense; mais ils furent vaincus l'un et l'autre à la bataille de Muret en 1213. Le concile de Latran de l'an 1215 joignit, en vertu du concours de la puissance temporelle aux censures ecclésiastiques contre Raimond, la privation des domaines qu'il possédoit. Philippe-Auguste, de

qui relevoit le comté de Toulouse, avoit renvoyé au souverain pontife le jugement de son vassal. Ses ambassadeurs furent présens à ce jugement, et le prince le ratifia lui-même par l'investiture qu'il donna du comté de Toulouse à Simon de Montfort. Celui-ci s'étant mis en possession d'une partie des états de Raimond, continua de les réduire par les armes. Plusieurs villes furent mises en cendres, et un grand nombre de familles expirèrent par le fer et par les flammes. Raimond, après avoir porté avec des peines incroyables le fardeau d'une guerre cruelle, recouvra une partie de ses états, et mourut de mort subite en 1222, dans la 66e année de son âge. Comme il n'avoit point été absous de la seconde excommunication, son fils ne put jamais lui faire accorder la sépulture. Les historiens de la croisade contre les Albigeois font un portrait très-désavantageux de Raimond VII. Ils ne peuvent lui refuser des talens et du courage; mais ils disent qu'il aima trop le plaisir; qu'il favorisa l'hérésie; qu'il ne ménagea point le clergé; qu'il protestoit toujours de sa foi et protégeoit secrétement les hérétiques; qu'il faisoit des promesses et ne pouvoit jamais se déterminer à les remplir. La forte inclination qu'il avoit pour les Albigeois, dont les vertus ou réelles ou apparentes l'avoient séduit, le jeta dans des querelles funestes à son repos et à celui de ses enfans. *Voyez* l'article suivant.

† II. RAIMOND VIII, comte de Toulouse, fils du précédent, successeur de ses états et de ses querelles, combattit vivement Amauri de Montfort, fils du célèbre Simon, et le força de se retirer en France. Cependant la croisade prêchée contre lui subsistoit, et il fut excommunié en 1226. Enfin, après avoir soutenu une longue guerre, il fit la paix avec les papes, et passa le reste de sa vie à faire des pélerinages, ou à combattre les prétentions des inquisiteurs, nouvellement établis dans le Languedoc. En 1247, saint Louis l'engagea à se croiser pour la Terre-Sainte; mais le pape Innocent IV, qui vouloit s'opposer à l'empereur Fréderic II, l'empêcha de faire ce voyage. Il mourut deux ans après, en 1249, à Milhaud en Rouergue, âgé de 52 ans. Alfonse, comte de Poitiers, frère de saint Louis, ayant épousé la fille et l'héritière de ce malheureux prince, et n'en ayant point eu d'enfans, tous les états du malheureux Raimond VIII furent réunis à la couronne de France, en 1361, par Philippe III.

*III. RAIMOND DE ST.-GILLES, comte de Toulouse, après avoir envoyé ses ambassadeurs au concile de Clermont, où fut décidée la première croisade, prit la croix lui-même, reçut à Toulouse, sa capitale, le pape Urbain II, le suivit à Nîmes, assista au concile de cette ville, vendit une partie de ses domaines, assembla les guerriers et chevaliers les plus notables de ses états (*V.* DAGRAIN), et partit pour Jérusalem. Il refusa le serment de fidélité à l'empereur de Constantinople. Après s'être distingué à la prise de Nicée et d'Antioche, il monta le premier à l'assaut de Jérusalem, refusa la couronne, se conserva la tour de David et fit vœu de mourir dans la Palestine. Il étoit à peine arrivé dans la Terre-Sainte, qu'il alla se jeter dans le Jourdain, où J. C. avoit été bap-

tisé, se revêtit en sortant de nouveaux habits, *de brayes neuves*, et fut depuis appelé *Raimond Jourdain.*

* IV. RAIMOND PELET, l'un des premiers croisés, propose à une troupe de chevaliers de le suivre, prend Talamania, attaque les Sarrasins, leur offre le baptême et fait passer le reste au fil de l'épée. Après beaucoup d'expéditions militaires, il monta, lui second, à l'assaut de Jérusalem et contribua à sa prise.

* V. RAIMOND BÉRENGER V, comte de Provence, mort en 1245, cultivoit la poésie provençale et protégeoit ceux qui se distinguoient dans la carrière poétique. Béatrix, sa femme, avoit également pour eux une bienfaisance éclairée et généreuse. Ils sont mis eux-mêmes au nombre des troubadours de leur temps.

VI. RAIMOND DE PEGNAFORT (St.), né au château de Pegnafort en Catalogne l'an 1175, après avoir fait ses études à Barcelone, alla les perfectionner dans l'université de Bologne, et y enseigna le droit canon. Après avoir été chanoine de Barcelone, il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et l'illustra par ses vertus et par son savoir. Grégoire IX l'employa à la compilation des *Décrétales*, et voulut l'élever à l'archevêché de Tarragone qu'il refusa. Ce pontife vouloit le retenir à sa cour; mais il préféra sa solitude de Barcelone à tous les avantages qu'on lui faisoit espérer. Il s'occupoit, dans le silence et dans la retraite, à l'étude et à la prière, lorsqu'il fut élu, en 1238, général de son ordre: dignité dont il se démit deux ans après. Il contribua beaucoup, par son zèle et par ses conseils, à l'établissement de l'ordre de la Mercy. Ce fut aussi par son crédit que l'inquisition fut établie dans le royaume d'Aragon et dans le Languedoc. Les papes lui permirent de pourvoir aux offices de ce tribunal, et il le fit avec beaucoup de sagesse. Il mourut à Barcelone le 6 janvier 1275. Le pape Clément VIII le canonisa en 1601. On peut avoir de plus amples détails sur Raimond, dans l'Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique, par le P. Touron, qui a donné une vie très-exacte et très-circonstanciée de ce saint. On a de lui, I. La *Collection des Décrétales*, qui forme le second volume du Droit canon: ce recueil est en cinq livres; l'auteur a joint divers décrets des conciles aux constitutions des papes. II. Une *Somme des cas de conscience* très-estimée autrefois: la meilleure édition est celle du père Laget, in-folio, Lyon, 1718, avec de savantes notes. On estime aussi celle de Vérone, 1744, in-folio.

*VII. RAIMOND NONNAT (St.), ainsi appelé parce qu'il fallut le tirer du sein de sa mère qui venoit de mourir, vit le jour près d'Urgel en Catalogne, l'an 1204. Etant entré dans l'ordre naissant de la Mercy, il fut envoyé en Barbarie par St. Pierre Nolasque. Il poussa la charité jusqu'à l'héroïsme, et se fit lui-même esclave pour délivrer d'autres chrétiens. Les infidèles ne pouvant souffrir qu'il annonçât la religion, l'accablèrent de coups, lui percèrent les lèvres, et lui fermèrent la bouche avec un cadenas. Raimond revint en Europe, et fut honoré du chapeau de cardinal en 1237, par Grégoire IX. Ce pontife l'appeloit auprès de lui pour se servir de ses conseils, mais il mourut

en chemin l'an 1240. Sa fête est célébrée le 31 août, jour de sa mort.

† VIII. RAIMOND (Pierre), Lou-Prou, c'est-à-dire *le Preux et le Vaillant*, né à Toulouse, suivit l'empereur Frédéric dans l'expédition de la Terre-Sainte, où il se signala par ses vers provençaux et par ses exploits. Ce poète mourut en 1225, pendant la guerre des comtes de Provence contre les Albigeois : guerre qui servit à faire briller son courage. Il avoit fait un *Poëme* contre les erreurs des ariens, et un autre où il blâmoit les rois et les empereurs d'avoir laissé prendre trop de pouvoir aux ecclésiastiques. Pétrarque en faisoit cas et le prenoit quelquefois pour modèle.

IX. RAIMOND. *V.* Lulle. I. *et* Jourdan II.

X. RAIMOND. *Voy.* Noradin.

XI. RAIMOND - MARTIN. *Voyez* Martin nº X.

* I. RAIMONDI (Annibal), de Vérone, célèbre mathématicien du 16ᵉ siècle, publia, en 1589, à l'âge de 84 ans, *un Traité du flux et reflux de la mer*, qu'il accompagna d'une explication de la règle donnée par le fameux Bianchini, pour trouver la hauteur des pôles. Quelque temps après, il publia *Discorso della trepidazione delle stelle fisse*. On a encore de lui *Paterne riprensioni a' medici razionali*, et un ouvrage intitulé *Dell' antica e onorata scienza di Nomandia, ossia onomanzia*, Venise, 1549, qui fut traduit en français. George Jodocus, dans le second livre *del Benaco*, parle ainsi de ce mathématicien.

Aninbal ille etiam Raimundus carmine dignus
Mæonio, soror Urania quem nostra docebit
Astrorum cursus, perque omnia sidera ducet,
Eventus que dabit rerum, et novisse futura.

* II. RAIMONDI (Jean-Baptiste), avoit des connoissances étendues dans les sciences et dans les langues. Le cardinal Ferdinand de Médicis, ayant établi à Rome, avec une munificence vraiment royale, une imprimerie de caractères orientaux, y appella tous les hommes capables par leurs talens d'y pouvoir donner du lustre et de l'éclat. Raimondi eut la direction de cette entreprise. Une grammaire hébraïque, une grammaire chaldéene, et quelques ouvrages d'Avicenne et d'Euclide, furent les premiers essais en ces langues qui parurent au jour. On publia après les Evangiles dans ces mêmes langues avec une version latine; afin de les répandre dans toutes les contrées de l'Orient, on les tira au nombre de 3000 exemplaires. Raimondi avoit formé le projet d'imprimer la Bible dans les six principales langues de l'Orient, c'est-à-dire, en syriaque, en arabe, en langues persanne, ethyopique, cophte et arménienne; en regard desquelles il eût placé les versions grecque, latine, hébraïque et chaldéenne, avec les dictionnaires et les grammaires de chacune de ces langues. Mais la mort de Grégoire XIII, arrivée en 1585, empêcha l'exécution de cet utile projet. On ignore l'époque de la mort de Raimondi.

III. RAIMONDI, graveur. *Voy.* Marc-Antoine.

* IV. RAIMONDI, (Habacuc) de Liége, seigneur temporel de My, et jurisconsulte, fit ses humanités dans le lieu de sa naissance, et prit le degrés de maître en philosophie à Louvain; il étudia ensuite le droit pendant

quelques années sous d'habiles maîtres, et fut reçu à Reims licencié en droit civil et en droit canon. De retour dans sa patrie, il suivit le barreau pendant cinquante ans avec beaucoup d'applaudissement et une grande réputation d'intégrité. Conseil du chapitre de Liège, il fit en sa faveur un Traité, intitulé *de Jure et Dominio, quod ecclesiæ Leodiensi in comitatu hornano, feudo lossensi, ad ipsam deficiente stirpe masculâ reverso, competit.*

* V. RAIMONDI (Raphaël), appellé communément *Raphaël de Côme*, savant jurisconsulte des 14 et 15e siècles, étudia le droit à Padoue sous Christophe Castiglione de Milan, et devint en 1399 professeur de cette université, lorsqu'elle fut transportée à Plaisance en 1411; il fut appellé à Padoue; en 1422, il y tint une école de droit, aux appointemens de 700 ducats. La république de Venise le fit venir en 1426, et le chargea de quelques affaires importantes. Raimondi mourut à Padoue l'année suivante. On a de lui quelques *ouvrages* de droit, des *Commentaires* sur le digeste, et des *Recueils* de questions de jurisprudence. Son fils Benoît suivit les traces de son père, et fut professeur de jurisprudence à Padoue et à Bologne.

* RAIMUNDETTO (Raimondo), de Saint-Martin de Cane, né en 1630, d'une famille noble, fut successivement régent du conseil suprême d'Italie, président de la grand'chambre de Palerme, et grand-juge du royaume de Sicile. Il mourut en 1690, après avoir publié les ouvrages suivans : *Responsum juridicum super spoliis ac fructibus viduarum ecclesiarum regni Siciliæ, sacræ catholicæ majestati competentibus.—De omnibus prælatis cæterisque ecclesiasticis beneficiis regio juri patronatûs addictis.—An scilicet possit de iis in usus etiam merè profanos disponere?*

I. RAINALDI (Oderic) vivoit dans le 17e siècle. Il entra chez les philippiens ou prêtres de l'oratoire, et s'appliqua au même genre d'étude que son confrère Baronius; mais il s'en faut bien que sa *Continuation des Annales* soit aussi estimée. Il est crédule, exagérateur, diffus et mauvais écrivain. On a cependant imprimé un *Abrégé* de son ouvrage en 1667, in-folio. Rainaldi mourut vers 1670. Sa *continuation*, imprimée à Rome, in-folio, 1646-1677, en 9 vol., s'étend depuis 1199, jusqu'à l'an 1567.

* II. RAINALDI (François), jésuite, né à Matelica dans la Marche-d'Ancone, florissoit vers le milieu du 17e siècle. Il est l'auteur d'un petit livre très-connu, intitulé *Cibo dell' anima, overo pratica dell' orazione mentale secondo la passione di Cristo nostro Signore per tutti i giorni del mese, con altre meditazioni, affetuosi colloquj*, etc., dont il y a eu un nombre d'éditions presque aussi considérable que de l'*Imitation de Jésus-Christ.*

† III. RAINALDI (Jérôme), habile architecte, né en 1570, mort à Rome en 1655, élève de Dominique Fontana. Il illustra sa patrie d'un grand nombre de beaux *ouvrages*, et acheva le Capitole. Le port de Fano, l'église de Montalte, le collége de Sainte-Lucie à Bologne, le palais du duc de Parme et le palais Pam-

phile, sont autant de chefs-d'œuvre de cet artiste. On admire encore de lui l'église des Carmes-Déchaussés à Caprarole, et la décoration de celle de St.-Pierre à Rome en 1610.

* IV. RAINALDI (Charles), fils du précédent, né en 1611, et mort en 1641, embrassa la profession de son père dont il fut l'élève. Chargé par Innocent X de bâtir l'église de Sainte-Agnès à la place Navonne, il en donna un plan très-beau. Son chef-d'œuvre fut le palais de l'académie de France, d'abord possédé par les ducs de Nevers. Louis XIV lui envoya son portrait enrichi de diamans pour les dessins du Louvre ; et Charles-Emmanuel de Savoie lui fit donner à Rome, par le cardinal Maurice, la croix de Saint-Lazare et celle de Saint-Maurice avec des présens magnifiques. Rainaldi étoit d'une humeur agréable : il aimoit le faste, et fréquentoit librement les personnes de la plus haute qualité. Ses plans sont ingénieux, décorés avec noblesse. On lui reproche cependant peu de correction, et un très-grand nombre de défauts naturels à ceux qui s'écartent des bons principes.

† I. RAINAUD (Paul), prédicateur célèbre, né sous le beau ciel d'Hières en Provence, et mort à Paris en 1770, à l'âge de 85 ans, entra dans la congrégation de l'oratoire, s'y distingua bientôt par sa modestie, et sur-tout son talent pour la chaire. Une éloquence douce et persuasive, un organe flatteur, une physionomie pleine de candeur et d'expression, attirèrent à ses discours une foule d'auditeurs et les suffrages des hommes de goût. Celui qu'il fit sur les spectacles passoit pour son chef-d'œuvre. Il en avoit retouché dix-neuf autres dans les derniers jours de sa vie; mais il ne voulut jamais permettre qu'on les publiât. On ne sait qui les possède. Louis XV nomma Rainaud à deux évêchés qu'il refusa; exemple peu commun de modestie. Ce qui fit dire au monarque qu'il n'avoit jamais trouvé dans le clergé un homme qui eût refusé deux fois d'être riche et indépendant.

II. RAINAUD. *Voy*. RAYNAUD.

RAINIER, dominicain de Pise, vice-chancelier de l'église romaine et évêque de Maguelone, mort en 1249, est auteur d'un Dictionnaire théologique qu'il a intitulé *Pantheologia*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Lyon, 1655, 3 vol. in-fol., avec les additions du P. Nicolaï, dominicain.

* I. RAINOLDS (Guillaume), théologien anglais, né à Pinto, dans le comté de Devon en 1539, mort à Anvers en 1594, prit les ordres, fut très-zélé pour la réformation, et cependant finit par se faire catholique ; alors il passa en pays étranger, et professa l'hébreu au collége des Anglais à Reims. Rainolds est auteur d'un ouvrage in-8° contre Whitaker, qui avoit attaqué la traduction du nouveau Testament, imprimée à Reims : il a donné encore d'autres écrits, dont le principal est intitulé *Calvino Turcismus*.

* II. RAINOLDS (Jean), frère du précédent, savant théologien anglais, né à Pinto, dans le comté de Devon en 1549, fut nommé en 1598 doyen de Lincoln ; mais attaché par goût à la vie scolastique, il échangea, l'année sui-

vante, son doyenné contre la présidence du collége du corps de Christ à Oxford. La reine Elizabeth lui offrit un évêché qu'il eut la modestie de refuser. Il mourut en 1607, après avoir publié un grand nombre d'*ouvrages*. Ses contemporains ne tarissent point dans les éloges qu'ils font de sa piété, de ses vertus et de son érudition. Il a traduit une partie de l'*ancien Testament* dans la version qui en fut ordonnée par Jacques Ier. Il penchoit pour le puritanisme, mais avec tant de modération qu'il n'a pas cessé de se trouver en conformité avec l'Église anglicane. On a cru que sa trop grande application à l'étude avoit pu abréger ses jours; Il répondoit à ses amis qui le lui représentoient souvent: Je ne veux pas perdre le but de la vie en cherchant trop à la conserver. *Nolo propter vitam vivendi perdere causas*.

RAINSSANT (Pierre), né à Reims, médecin, antiquaire et garde du cabinet des médailles de Louis XIV, fut trouvé noyé dans le parc de Versailles le 7 juin 1689. On a de lui *Dissertation sur douze médailles des jeux séculaires de l'empereur Domitien*, Versailles, 1684, in-4°.

† I. RAISIN (Jacques), né à Troyes d'un organiste de cette ville, et mort à Paris en 1694, jouoit les seconds rôles dans le tragique, et les *amoureux* dans le comique. Il est auteur de quatre comédies qui ont été jouées et non imprimées; savoir: Le *Niais de Sologne*, 1686; le *Petit Homme de la Foire*, 1687; le *Faux Gascon*, 1688; *Merlin*, *Gascon*, 1690, toutes en un acte.

† II. RAISIN (Jean-Baptiste), né à Troyes en 1656, frère du précédent, célèbre comédien, et mort à Paris en 1696, fut surnommé le *Petit Molière* à raison du rapport de son talent et de son esprit avec ceux de cet illustre élève de Thalie. Il joua dans la perfection les rôles à manteau, les petits maîtres, les ivrognes, et généralement tous les rôles comiques. Il étoit petit, mais bien fait, d'une physionomie agréable et mobile, et saisissoit toujours dans la conversation quelque trait utile pour sa profession. Il aimoit beaucoup le vin, et ce fut cette passion qui le conduisit au tombeau.

* RAISS (Arnould), de Douay, chanoine de l'église de Saint-Pierre de la même ville, passa la plus grande partie de sa vie à rechercher tout ce qui pouvoit faire connoître les saints des Pays-Bas, et leurs reliques; parcourut et compulsa, pour cet objet, les archives des églises et des monastères. Voici ses principaux ouvrages, I. *Auctarium ad natales sanctorum Belgii Joannis Molani*, Douay, 1626, in-8°. II. *Hierogazophilacium Belgicum*, Douay, 1628, in-8°. C'est un Traité des Reliques conservées dans les Pays-Bas. III. *Peristromata Sanctorum*, Douay; 1630, in-8°. IV. *Origines Cartusiarum Belgii*, 1632, in-4°. V. *Belgica christiana*, Douay, 1634, in-4°. Il y traite des évêques de Flandre. VI. *Vita beatæ Mariæ Raggiæ*, Douay, 1621, in-8°. C'est la Vie d'une fille du tiers-ordre de Saint-Dominique, née dans l'île de Chio; cette Vie a été écrite en espagnol par Jean-Pierre de Sarragosse, puis traduite en français, et c'est de cette langue que Raiss l'a traduite en latin. Il a encore donné les *Vies*

de plusieurs autres saints. Ce chanoine est mort à Douay le 6 septembre 1644.

RALÉGH. *V.* RAWLEGH, n°. I.

† RALPH (James), écrivain anglais, dont la famille et le lieu de naissance sont également inconnus. S'il naquit dans l'obscurité, il eut l'avantage de s'en tirer par son mérite. Il fut d'abord maître d'école à Philadelphie; mais cette situation s'accommodant peu avec l'activité de son génie, il vint s'établir en Angleterre au commencement du règne de Georges II, et sut s'y faire des protecteurs. Il a publié un poëme intitulé la *Nuit*, dont Pope a fait mention dans sa Dunciade, et donné quelques *pièces* de théâtre. Il eut, comme poète, peu de succès, mais il fut estimé comme prosateur. Son *Histoire d'Angleterre*, à commencer au règne des Stuarts, lui a fait une réputation, ainsi que ses pamphlets politiques, dont quelques-uns sont regardés comme des chefs-d'œuvre. Il a *écrit* pour plusieurs journalistes de son temps. La mort du prince de Galles, son protecteur, lui enleva toute espérance d'avancement, et il mourut lui-même en 1762.

† RAMAZZINI (Bernardin), né à Carpi en 1633, exerca d'abord la médecine avec succès à Rome et à Carpi, et alla ensuite la pratiquer et la professer à Modène, puis à Padoue, où il mourut le 5 novembre 1714. Son savoir lui avoit mérité des places dans plusieurs académies. On a de lui, I. Une *Dissertation latine sur les Maladies des Artisans*. On en a donné une traduction française dans ces derniers temps. II. Un *Traité latin de la Conservation de la santé des Princes*, et plusieurs autres savans *ouvrages* de médecine et de physique, dont le recueil a été imprimé à Londres en 1716, in-4°. Cette édition est préférable à celle donnée à Genève, qui est beaucoup moins correcte. Sa *Vie* est à la tête de ses OEuvres.

*RAMBALDI (Jean-François), de Vérone, poete latin du 16e siecle, dont nous avons, I. *Physiologicorum libri duo*. II. *Meteorologicorum libri duo*. III. *De Sensibus libri duo*. IV. *De Universo*. V. *De bonâ Fortunâ*, etc.

I. RAMBAM. *V.* MAIMONIDE.

*I. RAMBAUD D'ORANGE, mort en sa résidence de Courteson vers l'an 1173, cultiva la poésie provençale; mais la plupart des *pièces* qui nous restent de lui, écrites d'un style barbare, et avec une contrainte extraordinaire de rimes, sont presque inintelligibles. Elles portent l'empreinte de son caractère volage et libertin. Il fut aimé de la comtesse de Die, qui épousa Guillaume de Poitiers, femme galante et aussi poète.

II. RAMBAUD DE VACHÈRES, célèbre troubadour provençal, né dans la principauté d'Orange, se fit chérir par ses talens de Guillaume de Baux, prince d'Orange, et du marquis de Montferrat qui le fit chevalier. Eperdument épris de Béatrix, sœur du marquis, il la chanta dans ses *sirventes*, et lui consacra un petit *poème* plein de graces et de naïveté, intitulé La *Caros*. Il suivit en 1204 son protecteur dans son expédition de la Terre-Sainte, et celui-ci lui donna le gouvernement de Salonique qu'il venoit de prendre sur les Turcs. La pièce du poète sur cette croisade respire l'ardeur

guerrière et l'enthousiasme du temps.

† RAMBERT (Gabriel de Saint), gentilhomme franc-comtois, né à Pontarlier dans le 17e. siècle, fut d'abord page du marquis Leganès, grand-d'Espagne et gouverneur du Milanais, et ensuite intendant du duc d'Arscholt, prince d'Aremberg. On lui doit un ouvrage intitulé : *Conformité des Principes de Moïse dans la création du monde, avec les Principes de la Philosophie de Descartes*, Utrecht, 1717, in-12.

† I. RAMBOUILLET (Catherine DE VIVONNE, femme de Charles d'ANGENNES, marquis de), qu'elle avoit épousé en 1600, fut aussi distinguée par son esprit que par ses vertus. Un grand nombre de gens de lettres fréquentoient son hôtel qui devint une petite académie. On y jugeoit la prose et les vers; et ce n'étoit pas toujours le goût qui présidoit à ces jugemens. Des écrivains subalternes, protégés par madame de Rambouillet, ayant voulu être les émules de nos grands génies, cette rivalité ne contribua pas peu à décrier les décisions de ce tribunal. Madame de Rambouillet mourut en 1665, laissant trois filles religieuses et une quatrième, Julie-Lucie d'Angennes, mariée au duc de Montausier, et qui fut dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse et gouvernante du grand dauphin. Elle mourut en 1671, à 64 ans, et eut les vertus et l'esprit de sa mère. Le marquis de Rambouillet étoit mort à Paris en 1652, chevalier des ordres du roi, conseiller d'état et maréchal de camp. Il avoit été envoyé en 1627 en ambassade à Turin, pour procurer la paix entre le roi d'Espagne et le duc de Savoye. *Voyez* MONTAUSIER.

RAMBOUTS, *Voyez* ROMBOUTS.

RAMBURES (David, sire de), chambellan du roi et grand-maître des arbalétriers de France en 1411, de l'illustre et ancienne maison de Rambures en Picardie, rendit des services signalés au roi Jean, à Charles V et à Charles VI. Il fut tué en combattant vaillamment à la fameuse bataille d'Azincourt avec trois de ses fils, en 1415.

† I. RAMEAU (Jean-Philippe), l'un des plus célèbres musiciens et compositeurs français des 17e et 18e siècles, né à Dijon le 25 septembre 1683, apprit d'abord les premiers élémens de la musique, et suivit les opéras ambulans de province. A l'âge de 17 ou 18 ans, il commença ses essais en musique; et comme ils étoient déjà au-dessus de la portée de son siècle, ils ne réussirent pas, quoique exécutés dans Avignon qui étoit alors en réputation à cet égard. Le dépit le fit sortir de cette ville; et après avoir parcouru une partie de l'Italie et de la France, il interrogea l'instrument le plus propre à lui rendre raison de ses idées sur la musique, le clavecin. L'étude qu'il fit de cet instrument le rendit habile dans son jeu, et presque le rival du célèbre Marchand. Il s'arrêta quelque temps à Dijon sa patrie, et y toucha l'orgue de la Sainte-Chapelle. Il demeura beaucoup plus long-temps à Clermont, où on lui confia celui de la cathédrale. La réputation qu'il s'y étoit faite y entraîna Marchand qui voulut l'entendre. « Rameau, dit ce célèbre musicien, a plus de main que moi, mais

j'ai plus de tête que lui. « Ce discours, rapporté à Rameau, l'engagea à rendre la pareille à Marchand. Il fit le voyage de Paris dans cette vue, et n'eut pas de peine à reconnoître la supériorité de ce maître. Devenu son disciple, il apprit sous lui les principes les plus lumineux de l'harmonie, et presque toute la magie de son art. Quelque temps après il concourut pour l'orgue de Saint-Paul, et fut vaincu par le fameux d'Aquin. Dès ce moment il abandonna un genre dans lequel il ne pouvoit pas primer, pour s'ouvrir une carrière nouvelle en musique. C'est à ses méditations que nous devons la *Démonstration du principe de l'Harmonie*, vol. in-4°. : ouvrage qui porte sur un principe simple et unique, mais très-lumineux, la basse fondamentale. Cette idée si naturelle, dont cet auteur a fait un grand usage dans son *code de la Musique*, imprimé au Louvre, est la preuve du génie de Rameau, et lui mérite avec raison le titre de *Newton de l'harmonie*. Il a tellement facilité les règles de son art, que l'étude de la composition, qui étoit autrefois un travail de vingt années, est à présent celui de quelques mois. Les musiciens saisirent avidement la découverte de Rameau, en affectant cependant de la dédaigner. Les élèves se sont multipliés avec une rapidité étonnante; et la France s'est trouvée trop souvent inondée de mauvaise musique et de mauvais musiciens. Dès que sa théorie lui eut fait un nom, il voulut s'immortaliser encore par la pratique de ce même art, sur lequel il avoit répandu de si grandes lumières. C'étoit Newton faisant des télescopes. Il désira travailler pour le théâtre, et s'adressa à Pellegrin pour avoir un poème. On avoit une opinion si désavantageuse de son talent en ce genre, que Pellegrin, ne voulant pas courir les risques de l'événement, exigea de lui 500 liv. pour le poème d'*Hippolyte et Aricie*. Mais, après avoir entendu la répétition du premier acte, il déchira l'obligation de Rameau, et préféra s'associer à ses succès. *Hippolyte et Aricie*, fut donnée en 1733. Cet ouvrage, qui parut alors d'un genre neuf, eut le plus grand succès, et il fit crier la jalousie et la médiocrité. A la première représentation de cette pièce, le prince de Conti demanda à Campra ce qu'il en pensoit. Ce musicien répondit: « Monseigneur, il y a assez de musique dans cet opéra pour en faire dix. » Dans une autre occasion, le même musicien, charmé de ce genre nouveau de musique, s'étoit écrié : « Voici un homme qui nous éclipsera tous. » Les ennemis de Rameau furent forcés de convenir de sa supériorité. Monteclair, un des plus ardens antagonistes du nouveau musicien dont il décrioit la personne et les ouvrages, ne put s'empêcher, à la sortie d'une des représentations des *Indes galantes*, d'aller lui témoigner le plaisir qu'il avoit éprouvé à un passage de cet opéra, qu'il lui cita. Rameau, qui le voyoit aussi maladroit dans ses louanges qu'il l'avoit été dans ses critiques, lui dit : « L'endroit que vous louez, monsieur, est cependant contre les règles, car il y a trois quintes de suite; » ce qui, pour les compositeurs bornés, est une faute grave, que Monteclair avoit souvent reprochée à Rameau. Le public de Paris rendit un jour une justice éclatante à ses talens; c'étoit à une représentation de *Dar-*

danus. On l'aperçut à l'amphithéâtre, on se retourna de son côté, et on battit des mains pendant un quart-d'heure. Après l'opéra, les applaudissemens le suivirent jusques sur l'escalier. Cet événement est d'autant plus remarquable, que Rameau évitoit le plus qu'il pouvoit les regards du public : lorsqu'il assistoit aux représentations de ses opéras, il se plaçoit presque toujours dans une petite loge, s'y cachoit de son mieux, et même s'y tenoit couché. Il avoua un jour à un de ses amis, « qu'il fuyoit les complimens, parce qu'ils l'embarrassoient et qu'il ne savoit qu'y répondre. » Il étoit moins embarrassé lorsqu'il essuyoit des critiques. Il lui échappa un jour devant quelques gens de lettres qui étoient chez lui, un anachronisme. Il s'aperçut qu'on sourioit. Il se lève avec fureur, va à son clavecin, où ses doigts errant au hasard trouvèrent des sons admirables. Alors se tournant vers ceux qui avoient souri : « Avouez, leur dit-il, messieurs, qu'il est plus beau de trouver de tels accords, que de savoir précisément dans quelle année Mérovée ou Mérovite est mort. Vous savez, et je crée. Le génie, je crois, vaut bien l'érudition.... » Rameau étoit compositeur de la musique du cabinet du roi, qui lui accorda des lettres de noblesse en 1764, lettres qu'il ne fit point enregistrer, par avarice. Il étoit désigné pour être décoré de l'ordré de Saint-Michel, lorsqu'il mourut le 12 septembre de la même année. On prétend que tout ce que son curé put tirer de lui dans ses derniers momens, ce fut cette phrase : « Que diable venez-vous me chanter, M. le curé, vous avez la voix fausse. » Il fut inhumé le lendemain à Saint-Eustache, où est le tombeau du célèbre Lulli. L'académie royale de musique lui fit faire un service, où les plus beaux morceaux de *Castor* et de *Dardanus* furent adaptés à la musique des prières chantées dans cette occasion. Ainsi les disciples de Raphaël firent placer le tableau de la *Transfiguration* vis-à-vis du cercueil de ce grand peintre, lorsqu'on célébroit sa pompe funèbre. Rameau étoit marié et fut heureux dans son ménage. Il étoit d'une taille fort au-dessus de la médiocre, et d'une maigreur singulière. Les traits de son visage étoient grands, bien prononcés, et annonçoient la fermeté de son caractère. Ses yeux étinceloient du feu dont son ame étoit embrasée. Si ce feu paroissoit quelquefois assoupi, il se ranimoit à la plus légère occasion ; et Rameau portoit dans la société le même enthousiasme qui lui faisoit enfanter tant de morceaux sublimes. Il étoit naturellement mélancolique ; il avoit l'humeur brusque et quelquefois dure en apparence ; il avoit l'ame fière et indépendante : nulle souplesse, nul manége. A la répétition d'*Hippolyte* et d'*Aricie*, sa musique d'un caractère tout neuf, effraya les exécutans. L'auteur témoigna son mécontentement au directeur qui ce jour là conduisoit l'orchestre. Ce dernier s'offensa de la semonce, et jeta sur le théâtre le bâton de mesure. Ce bâton vint frapper les jambes de Rameau, qui le repoussant du pied jusqu'à l'endroit où étoit le directeur, lui dit fièrement : « Apprenez, Monsieur, que je suis ici l'architecte, et que vous n'êtes que le maçon. » Il auroit cru s'avilir en demandant des graces ; et quoiqu'on l'accusât d'aimer l'argent, cette passion ne put

jamais l'engager à plier, pour quelque motif que ce fût. Il n'imposa silence à ses ennemis et à ses rivaux, que par ses talens. On prétendit d'abord que sa musique étoit inexécutable ; il s'obstina, et le succès prouva qu'il avoit raison. Alors on se retrancha à dire que ses ouvrages n'étoient merveilleux que par la difficulté ; mais le sentiment et l'expérience disent qu'ils le sont en effet par les grandes beautés qu'ils renferment. Il a consigné ses principes dans deux ouvrages savans, mais un peu obscurs. L'un est intitulé : *Démonstration du principe de l'Harmonie*, in-4° ; l'autre *Code de Musique*, 1760, 2 vol. in-4°. Les ouvrages théoriques de Rameau ont cela de singulier, qu'ils ont fait une grande fortune sans presque avoir été lus ; et ils le seront bien moins, depuis que d'Alembert a pris la peine de faire dans un petit vol. in-8°, le sommaire de toute la doctrine de l'auteur. Quinault avoit dit « qu'il falloit que le poète fût le très-humble serviteur du musicien. » Qu'on me donne la Gazette de Hollande, dit Rameau, et je la mettrai en musique. Il disoit vrai, s'il en faut juger par certains mauvais poètes qu'il a mis au théâtre de l'opéra, et qui ont eu le plus grand succès. Quoiqu'il ait couru la même carrière que Lulli, il y a beaucoup de différence entre eux. Ils se ressemblent seulement en ce qu'ils sont tous deux créateurs d'un spectacle nouveau. Les opéras de Rameau diffèrent autant de ceux de Lulli, que celui-ci diffère de Perrin. Lulli plus simple parle au cœur, a dit un homme d'esprit ; Rameau peint à l'esprit et à l'oreille ; et quand il veut attendrir, il parle au cœur comme lui. L'un est plus populaire, plus uniforme, l'autre plus savant, plus harmonieux et plus mâle. Lulli, quoique en général plus efféminé, a quelquefois été grand ; et Rameau, quoique en général sublime, majestueux et terrible, a sacrifié aux graces et à la volupté. A ce jugement sur Rameau, nous joindrons celui du fameux auteur du *Devin du Village*. « Ses opéras, dit-il, ont les premiers élevé le théâtre de l'opéra au-dessus des tréteaux du Pont-neuf. Il a franchi hardiment le petit cercle de très-petite musique, autour duquel nos petits musiciens tournoient sans cesse depuis la mort du grand Lulli : de sorte que quand on seroit assez injuste pour refuser des talens supérieurs à M. Rameau, on ne pourroit au moins disconvenir qu'il ne leur ait en quelque sorte ouvert la carrière, et qu'il n'ait mis les musiciens qui viendront après lui à portée de déployer impunément les leurs : ce qui assurément n'étoit pas une entreprise aisée. Il a senti les épines ; ses successeurs cueilleront les roses. On l'accuse assez légèrement, ce me semble, de n'avoir travaillé que sur de mauvaises paroles. D'ailleurs, pour que ce reproche eût le sens commun, il faudroit montrer qu'il a été à portée d'en choisir de bonnes. Aimeroit-on mieux qu'il n'eût rien fait du tout ? Un reproche plus juste est de n'avoir pas toujours entendu celles dont ils se chargeoit ; d'avoir souvent mal saisi les idées du poète, ou de n'en avoir pas substitué de plus convenables, et d'avoir fait beaucoup de contre-sens. Ce n'est pas sa faute s'il a travaillé sur de mauvaises paroles ; mais on peut douter s'il en eût fait valoir de meilleures. Il est certainement, du côté de l'esprit et de l'intelligence fort au-dessous de Lulli,

quoiqu'il lui soit presque toujours supérieur du côté de l'expression. Rameau n'eût pas plus fait le monologue de *Roland*, que Lulli celui de *Dardanus*. Il faut reconnoître dans Rameau un très-grand talent, beaucoup de feu, une tête bien sonnante, une grande connoissance des renversemens harmoniques et de toutes les choses d'effet; beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner, embellir les idées d'autrui et retourner les siennes; assez peu de facilité pour en inventer de nouvelles; plus d'habileté que de fécondité; plus de savoir que de génie, ou du moins un génie étouffé par trop de savoir; mais toujours de la force et de l'élégance, et très-souvent du beau chant. Son récitatif est moins naturel, mais beaucoup plus varié que celui de Lulli; admirable dans un petit nombre de scènes, mauvais presque par-tout ailleurs: ce qui est peut-être autant la faute du genre que la sienne; car c'est souvent pour avoir trop voulu s'asservir à la déclamation, qu'il a rendu son chant baroque et ses transitions dures. S'il eût eu la force d'imaginer le vrai récitatif, et de le faire passer chez cette troupe moutonnière, je crois qu'il y eût pu exceller. Il est le premier qui ait fait des symphonies et des accompagnemens travaillés... Personne n'a mieux saisi que lui l'esprit des détails; personne n'a mieux su l'art des contrastes; mais en même temps personne n'a mieux su donner à ses opéras cette unité si savante et si desirée; et il est peut-être le seul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de plusieurs beaux morceaux fort bien arrangés.» Ce jugement est sévère, et nous ne le rapportons point comme une décision irréfragable, mais seulement comme le sentiment d'un grand musicien, dont les opinions ne furent pas toujours favorables à ses rivaux et à ses contemporains. Outre plusieurs recueils de pièces de clavecin, admirées pour l'harmonie, on doit à Rameau plusieurs opéras. Celui de *Castor et Pollux* passe avec raison pour son chef-d'œuvre. Les chœurs sont de la plus grande beauté, surtout celui des funérailles de Castor et celui des enfers, au quatrième acte. Les autres opéras de ce musicien célèbre sont: *Hippolyte et Aricie*, les *Indes galantes*, les *Fêtes d'Hébé*, *Dardanus*, *Platée*, les *Fêtes de Polymnie*, le *Temple de la gloire*, les *Fêtes de l'hymen*, *Zaïs*, *Pigmalion*, *Naïs*, *Zoroastre*, la *Guirlande*, *Acanthe* et *Céphise*, *Daphnis* et *Eglé*, *Lysis* et *Délie*, les *Sybarites*, la *Naissance d'Osiris*, *Anacréon*, les *Surprises de l'Amour*, et les *Paladins*. Les travaux de Rameau, dit un écrivain, forment une véritable époque dans l'histoire particulière de la musique dramatique en France, et dans l'histoire générale de l'art. Avant Rameau, les musiciens français, marchant avec plus ou moins de succès dans la route tracée par Lulli, n'offroient dans leurs compositions dramatiques qu'un récitatif et des airs d'une simplicité extrême, sujète à dégénérer en monotonie. Rameau sut donner à ses chants plus d'ornement et de variété, à ses chœurs plus de mouvement et d'effet. Il excella sur-tout dans les airs de danse, dont un grand nombre seront toujours entendus avec le plus grand plaisir. Mais si l'on ne peut lui refuser de la verve et de l'imagination, on doit convenir aussi qu'il a trop aimé le bruit, qu'il a manqué de sensibilité,

que ses chants sont baroques et souvent de fort mauvais goût; et, en cela, il est d'autant moins excusable, qu'il connoissoit les meilleurs modèles en ce genre, ayant entendu, dans son voyage en Italie, les ouvrages d'A. Scarlatti, de Léo, de Durante; et que le seul motif qui l'empêcha de s'en rapprocher, est cette ridicule jalousie qui, de tout temps, a animé les musiciens français contre les compositeurs italiens. L'harmonie de Rameau, surchargée de dissonances, convient peu au style dramatique; sa facture est fort incorrecte : il est, en ce point, très-inférieur à La Lande, à Campra, à Bernier, à Clérambault et autres, comme l'a remarqué Kirnberger. Malgré tous ces défauts, les compositions de Rameau ne devroient pas être négligées comme elles le sont aujourd'hui; il y a lieu de croire que, retouchées par une main habile, plusieurs d'entre elles auroient même le plus grand succès. Mais la gloire la plus solide qui reste à jamais à cet homme supérieur est dans ses découvertes théoriques. On veut parler ici de son Système de la basse fondamentale. En effet, quoique plusieurs des idées sur lesquelles est fondé ce système, ainsi que des preuves dont il l'a appuyé, eussent été entrevues avant lui; quoiqu'il règne dans la détermination qu'il a faite de ses élémens, une confusion d'idées qui rend fautives la plus grande partie de ses règles d'harmonie; quoiqu'il ait exposé luimême son système avec beaucoup d'obscurité et une profusion fatigante de démonstrations de physique et de géométrie qui n'ont point de rapport à son objet principal, il n'en est pas moins vrai qu'il a le premier fait, de ces aperçus isolés, un corps de doctrine imposant par son ensemble; qu'il a donné à ses successeurs le moyen de mieux faire, et que son ouvrage perfectionné est devenu une théorie vaste et lumineuse, qui sert de liaison et de confirmation à toutes les règles connues avant lui. Le Systeme de la basse fondamentale, convenablement modifié, est reçu aujourd'hui dans toutes les écoles, et c'est une gloire que les étrangers envieront toujours à la France, sans pouvoir jamais la lui ravir.

II. RAMEAU. *V.* Durameau.

* RAMELIN ou REMMELIN (Jean), d'Ulm en Souabe, vivoit au commencement du 17e siecle. Il a publié un *Ouvrage* d'anatomie qui n'est remarquable que par la disposition des figures, dont la plupart sont tirées de Vésale, mais assez mal rendues. Les planches sont rangées de façon qu'on a d'un côté les parties antérieures, et de l'autre les parties postérieures. En levant la planche qu'on vient d'examiner, on voit toujours le côté opposé; et, en continuant ainsi, on rencontre dans leur ordre naturel les parties situées plus profondément. La gravure est de Michel Spachier, sous le nom duquel l'ouvrage parut en hollandais dans les années 1614 et 1615, sans faire mention de Ramelin. Le titre qu'il porte peut se rendre en français par celui-ci : *Description* ou *Vue microscome*, ou l'*Anatomie du corps de l'homme et de la femme*. Les éditions latines sont d'Augsbourg, 1619, gr. in-fol.; d'Ulm, 1639, in-fol.; de Francfort, 1660, in-folio; d'Amsterdam, 1667, in-fol. sous le titre de *Catoptron microscomicum suis ære incisis visionibus*

splendens, cum historiâ et pinace de novo prodiens. Cet ouvrage a paru en allemand, à Augsbourg, 1632 et 1661, in-fol.; en anglais, Londres, 1702, in-fol.

† I. RAMELLI (Augustin), célèbre ingénieur et machiniste, né dans le territoire de Milan, servit de bonne heure, et s'attacha au marquis de Marignan, général de Charles-Quint. Il passa ensuite au service de France, fut blessé et fait prisonnier au siége de la Rochelle en 1573; mais il fut délivré par la protection d'Henri, duc d'Anjou, qui, pendant ce siége, apprit la nouvelle de son élection au trône de Pologne. Devenu roi de France, sous le nom d'Henri III, ce prince distingua Ramelli et lui donna une pension. Les machines que cet ingénieur inventa pour l'élévation des eaux, pour lever de grands poids, pour construire des ponts et des chaussées, quoiqu'un peu compliquées, sont estimées, et l'on s'en est servi quelquefois avec utilité. Le recueil où il les a rassemblées fut imprimé à Paris, en italien et en français, in-folio, 1588, sous ce titre : *Le diverse et artificiose machine del Augustino Ramelli.* Plusieurs croient que tout n'est pas de lui, et qu'il a profité des inventions des autres. Quoi qu'il en soit, les curieux des inventions de mécaniques recherchent beaucoup cet ouvrage rare, et enrichi de 195 figures. L'auteur avoit 57 ans lorsque son livre parut.

* II. RAMELLI (Félix), prêtre et peintre italien, né à Asti en 1666, mort en 1740, fut appelé à la cour du roi de Sardaigne, pour qui il fit plusieurs *portraits* en miniature peints avec assez de goût.

RAMESSÈS, roi de la Basse-Égypte, quand Jacob y alla avec sa famille, l'an 1706 avant J.-C. On trouve dans les anciens auteurs, plusieurs autres rois d'Égypte, nommés Ramessès. On croit que c'est l'un de ces princes qui fit élever à Thèbes en Egypte, dans le temple du Soleil, un magnifique obélisque de 132 pieds de haut, que l'empereur Constantin fit transporter à Alexandrie en 334, et que Constance, son fils, fit élever à Rome 18 ans après. Les Goths saccagèrent cette ville l'an 409; ils renversèrent cet obélisque, qui fut rompu en trois morceaux, et demeura enfoncé sous terre jusqu'au temps de Sixte V : ce pape fit dresser ce bel ouvrage dans la place de St.-Jean-de-Latran. Il est chargé de quantité d'hiéroglyphes. Cette manière d'écrire étoit propre aux Egyptiens, qui figuroient, par exemple, la vigilance par l'œil, l'imprudence par la mouche, l'éclat et l'instabilité des richesses par la queue du paon, la prudence par le serpent, la promptitude par l'épervier, etc.

* RAMLER (Charles-Guillaume), né à Colberg, en Poméranie, le 25 février 1725, mort le 19 mars 1798, est connu par des *Poésies lyriques*, traduites de l'allemand en français, par Cacault; Berlin, 1777, in-12.

* RAMO (Louis de), le vieux et le jeune, ont écrit en italien les *Annales du royaume de Naples*, depuis 1197 jusqu'en 1486 : elles furent publiées par Muratori dans le vol. 23 des *Scriptores rerum italicarum*, pag. 219, etc.

* RAMOS PEREIRA *ou* PEREJA (Barthélemi), né à Salamanque, se rendit célèbre au 16e siècle par ses talens dans la

musique théorique et pratique. Appelé en 1582, hors de sa patrie, pour occuper la chaire de musique fondée à Bologne par Nicolas V, il eut le courage de révéler à l'Italie les erreurs de *Guido-Aretino*, en démontrant la fausseté de son système et les conséquences qui devoient en résulter nécessairement pour la décadenee de l'art. Gelui qu'il proposa dans son *Traité de la musique*, devenu très-rare, quoique vivement combattu par les partisans de *Guido*, fut enfin adopté par les meilleurs musiciens et compositeurs de l'Italie.

† RAMPALE (N.), a donné au théâtre, en 1630, *Bélinde*, tragi-comédie; et *Dorothée*, pièces médiocres. On a encore de lui un ouvrage en prose intitulé: l'*Erreur combattue, discours académique, où il est curieusement prouvé que le monde ne va point de mal en pis*, Paris, 1641.

* RAMPEGOLO (Antoine), connu aussi sous les noms de *Rampelogo* et d'*Ampelogo*, de l'ordre de St. Augustin, vivoit dans le 15e siècle, et passoit pour un des plus grands théologiens de son temps; il disputa, au concile de Constance, contre les hussites, et s'acquit une grande réputation par les talens qu'il développa dans cette dispute. Il est auteur d'un ouvrage intitulé; *Aurea biblia*, ou *Figuræ bibliorum*, ou *Repertorium biblicum*, dont il se fit plusieurs éditions au 15e siècle, et dans le suivant, avec des corrections. Cet ouvrage fut mis au nombre des livres prohibés par Clément VIII, qui ne leva la défense que lorsqu'on eut fait disparoître entièrement les erreurs qu'on prétendoit y trouver.

RAMPEN (Henri), docteur en théologie, né à Hui, petite ville du pays de Liége, vers 1572, enseigna le grec et la philosophie à Louvain, et y donna pendant plusieurs années des leçons de l'Ecriture-sainte. Il fut président du collége Sainte-Anne et du grand collége. Il termina sa vie le 4 mars 1641. Nous avons de lui un *Commentaire sur les quatre Evangiles*, qui contient d'excellentes remarques, Louvain, 1631, 1733, 1734, 3 vol. in-4°.

* RAMPINELLI (P. D. Ramiro), illustre mathématicien de la congrégation du mont Olivet, né à Brescia en 1697, successivement professeur de mathématiques à Padoue et à Paris, mourut à Milan au mois de février 1759. Rampinelli a écrit très-peu; mais le talent qu'il avoit d'enseigner, et les excellens élèves qu'il fit, attestent son mérite et ses connoissances. On ne connoît de lui qu'un seul ouvrage imprimé à Brescia, après sa mort, intitulé: *Lezioni d'ottica*, 1760, in-4°, fig. Il a laissé en manuscrit, *Instituzioni di Meccanica e di Statica*.

* RAMPULLA (Ange-Marie), docteur en philosophie et en médecine, né à Palerme, passa pour un des plus habiles médecins de son temps. Il se distingua encore par l'étude des belles-lettres et de la poésie. On a de lui des vers en langues latine, toscane et sicilienne. Après avoir pratiqué son art avec succès dans les armées et les hôpitaux, il se retira dans sa ville natale, où il mourut le 16 novembre 1673. Ce médecin a publié à Palerme, l'*Histoire de la maladie du prince de Ligne*, 1672, in-4°.

I. RAMSAY (Charles-Louis),

gentilhomme écossais, est auteur d'un ouvrage latin intitulé : *Tachygraphia* ou l'*Art d'écrire aussi vîte qu'on parle*, dédié à Louis XIV. Il a été traduit en français et publié dans ces deux langues à Paris, en 1681, in-12. L'auteur substitue aux lettres romaines des traits plus simples, représentés en six tables. La première contient les 22 lettres; la seconde 205 consonnantes doubles et triples; la troisième est une manière de suppléer aux voyelles par la position des traits; la quatrième et la cinquième abrégent les diphtongues et les triphtongues; la dernière donne l'exemple des mots écrits suivant les principes de l'auteur. Il eût pu mettre pour épigraphe à son ouvrage, ce distique si connu de Martial :

Currant verba licet, manus est velocior illis;
Vix dum lingua suum, dextra peregit opus.

Voy. I. Tiro.

II. + RAMSAY (André-Michel de), chevalier-baronnet en Ecosse, et chevalier de Saint-Lazare, en France, docteur de l'université d'Oxford, né à Daire, en Ecosse, en 1686, d'une branche cadette de l'ancienne maison de Ramsay, eut dès sa plus tendre jeunesse un goût décidé pour les sciences, sur-tout pour les mathématiques et pour la théologie. Fénélon le convertit à la religion catholique en 1709. Ramsay ne tarda pas à se faire connoître en France et dans les pays étrangers, par des ouvrages qui, sans être d'une grande étendue, annonçoient d'heureuses dispositions. Le roi d'Angleterre, Jacques III, l'appela à Rome en 1724, pour lui confier une partie de l'éducation des princes ses enfans; mais des brouilleries de cour l'obligèrent de revenir en France. On lui confia l'éducation du duc de Château-Thierry, et ensuite celle du prince de Turenne. Il s'en acquitta avec succès, et mourut à Saint-Germain-en-Laie le 6 mai 1743. Ramsay étoit un homme estimable; mais il prêtoit beaucoup à la plaisanterie par ses airs empesés, par son affectation à faire parade de science et d'esprit dans la société, par les fadeurs dont il accabloit les femmes; en un mot c'étoit un pédant hibernois. Ses ouvrages sont, I. L'*Histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fénélon, archevêque de Cambrai*, in-12. Elle fait aimer ce prélat; mais elle n'est pas toujours impartiale. II. *Essai sur le Gouvernement civil*, in-12. III. Le *Psychomètre*, ou *Réflexions sur les différens caractères de l'esprit*, par un Milord. IV. Les *Voyages de Cyrus*, 1730, in-4°, et 2 vol. in-12 : écrits avec assez d'élégance, mais trop chargés d'érudition et de réflexions. L'auteur y a copié Bossuet, Fénélon et d'autres écrivains, sans les citer. V. *Plan d'Education*, par l'auteur des Voyages de Cyrus, en anglais. VI. Plusieurs petites *Pièces de Poésie*, en anglais. VII. L'*Histoire du maréchal de Turenne*, Paris 1735, deux vol. in-4°, et Hollande, 4 vol. in-12. Il y a de l'ordre, de la précision, de l'élégance dans cet ouvrage; on y voit des portraits bien dessinés et des parallèles ingénieux; mais les réflexions ont un air affecté et sont assez mal enchâssées. La vie civile du héros y paroît moins que sa vie guerrière; et c'est un défaut dans l'histoire d'un homme, qui étoit aussi connu par ses vertus sociales que par ses qualités militaires. VIII. Un ouvrage posthume, imprimé en anglais à Glascow, sous ce titre :

Principes philosophiques de la Religion naturelle et révélée, développés et expliqués dans l'ordre géométrique, 1749, 2 vol. in-12. On trouve dans cet ouvrage des opinions pour le moins très-singulières, telles que la métempsycose, l'animation des brutes par les démons, la fin des peines de l'enfer, etc. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Ramsay prétend qu'en tout cela il est parfaitement d'accord avec la croyance de Fénélon, et même avec les décisions de l'Église. Cette prétention a fait penser que cet ouvrage avoit été faussement attribué à Ramsay, ou du moins qu'il avoit été altéré par les éditeurs. IX. Un *Discours* sur le poème épique, dans lequel l'auteur adopte le système de la Mothe sur la versification. On le trouve à la tête du Télémaque. L'auteur pensoit qu'on pouvoit faire des poèmes en prose. « J'aimerois autant, disoit Voltaire, qu'on me proposât un concert sans instrumens. »

III. RAMSAY (Alain), né en 1696, à Peebles en Ecosse, mort en 1763, commença sa carrière par être garçon barbier. La vivacité de ses saillies lui fit conseiller de s'attacher à l'art dramatique, et il y réussit. Sa meilleure pièce est la *Pastorale du Gentil Berger*. On lui doit encore un recueil de *Poésies fugitives*.

IV. RAMSAY, peintre de portraits, mort à Douvres en 1784, à 71 ans, joignoit au mérite de la *peinture* celui d'*écrire* judicieusement sur la politique.

* RAMSDEN (Jessé), excellent ingénieur en instrumens de mathématiques, né en 1730, à Halifax, au comté d'Yorck, fils d'un fabricant de draps, suivit d'abord la profession de son père ; mais à vingt ans, il se rendit à Londres, où il fut mis en apprentissage chez un graveur. Ramsden ayant eu de fréquentes occasions de voir des instrumens de mathématiques, qu'on lui apportoit à graver, ses études se tournèrent vers l'art de les construire. Il s'y appliqua avec tant de succès, qu'en 1763 il avoit fait des instrumens pour la plupart des meilleurs artistes de l'Angleterre. En 1768, il ouvrit une boutique à Haymarket, puis en 1775 une autre à Piccadilly, où il fit sa résidence jusqu'à sa mort. On doit à cet artiste des améliorations importantes au quartier et au sextant de Hadley, et une *machine* de son invention, pour la division des instrumens de mathématiques. Le bureau des longitudes lui donna un prix pour cette découverte. Il a aussi amélioré la construction du théodolite de l'arpenteur, et celle du baromètre pour la mesure des hauteurs. Il s'est occupé du pyromètre pour mesurer la dilatation des corps, et a fait des découvertes nombreuses et très-utiles pour les instrumens d'optique; mais ce fut principalement dans la confection et l'amélioration des instrumens astronomiques, qu'il fit éclater ses talens. Il a considérablement amélioré le micromètre, l'instrument des passages, et le quart de cercle; et il obtint une patente pour un équatorial perfectionné. Ses quarts de cercle muraux sont admirables et extrêmement recherchés. Cet habile et savant artiste fut reçu membre de la société royale, en 1786. Il est mort à Londres sur la fin du dix-huitième siècle.

I. RAMUS ou LA RAMÉE (Pierre), naquit à Cuth, village de Vermandois, vers 1502. Ses ancêtres

étoient nobles. Les malheurs de la guerre réduisirent son aïeul à faire et à vendre du charbon pour subsister. Dans son enfance, Ramus fut attaqué deux fois de la peste. A l'âge de huit ans, il vint à Paris, d'où la misère le chassa; il y revint une seconde fois, et ce second voyage ne fut pas plus heureux; enfin, au troisième, il fut reçu domestique dans le collége de Navarre. Il employoit le jour aux devoirs de son état, et la nuit à l'étude. Il acquit assez de connoissances pour aspirer au degré de maître-ès-arts. Il prit pour sujet de sa thèse, que « tout ce qu'Aristote avoit enseigné, n'étoit que faussetés et chimères ».On fut révolté de cette proposition; mais on fut charmé de la force avec laquelle il réfuta ses adversaires. Ramus ayant ensuite obtenu une bourse dans le collége de Presle, et pouvant se livrer à l'étude avec plus de liberté, entreprit un examen détaillé de la philosophie du chef des péripatéticiens. Il commença par la logique. Les remarques qu'il fit sur cet ouvrage, forment un volume, auquel il jugea à propos de joindre des institutions de logique. Ces deux productions parurent en 1543, l'une sous le titre d'*Animadversiones in dialecticam Aristotelis, libri XX*, in-8°; l'autre sous celui d'*Institutiones dialecticæ, libri III*, in-8°. Dès que ces deux ouvrages eurent été répandus dans l'université de Paris, ils causèrent une espèce de sédition: on vit paroître plusieurs défenseurs du philosophe grec, entre autres un Portugais nommé Antoine de Govea, péripatéticien fameux, armé, dit le P. Berthier, de toutes pièces pour la défense d'Aristote. Bientôt Ramus entra en lice avec lui; et la querelle, sortant de l'enceinte des écoles, fut portée au parlement. L'affaire passa ensuite jusqu'à François Ier, qui, croyant les lettres intéressées dans ce démêlé, nomma des arbitres pour le juger. Ceux de Govea furent Pierre Danès, et François de Vicomercat; Ramus prit pour les siens Jean Quentin, docteur en droit, et Jean de Beaumont, docteur en médecine. Le roi y ajouta Jean de Salignac, docteur en théologie, qui faisoit à peu près la fonction de médiateur et de président. Malheureusement Ramus avoit contre lui trois juges; les deux arbitres de son adversaire et le commissaire nommé par le roi. Ses raisons ne parurent pas triomphantes. Ses deux défenseurs se retirèrent. Le censeur d'Aristote succomba: il fut déclaré que, témérairement et insolemment, il s'étoit élevé contre la logique du philosophe grec; qu'il avoit témoigné dans la dispute beaucoup d'ignorance et de mauvaise foi; que ses Animadversions et ses Institutions étoient remplies de faussetés, de médisances, de bouffonneries, et que comme telles on devoit les supprimer. Cette sentence arbitrale eut la sanction du roi, qui proscrivit les deux ouvrages de Ramus, et lui défendit d'enseigner la philosophie jusqu'à nouvel ordre. L'arrêt donné le 30 mai 1543, fut confirmé le 19 mars 1544. Le philosophe, condamné par la cour, fut en même temps bafoué par le public, joué sur les théâtres, et souffrit tout sans murmurer. Cependant il profita l'année d'après, 1545, de l'occasion de la peste qui ravageoit Paris pour recommencer ses leçons. Les colléges étoient fermés; les écoliers allèrent l'entendre par désœuvrement. La faculté de théologie présenta requête au parle-

ment pour l'exclure du collége de Presle; mais le parlement le maintint dans son emploi. Les chaires d'éloquence et de philosophie ayant vaqué au collége royal, Ramus les obtint en 1551 par la protection de cardinal de Lorraine. Il professa tranquillement dans cette nouvelle place, réforma ce qu'il trouva de défectueux dans Aristote, corrigea Euclide, et composa une *Grammaire* pour les langues latine et française. On prononçoit alors en latin le *Q* comme le *K*, de façon qu'on disoit *Kikis*, *Kankan;* pour *Quisquis*, *Quamquam;* il eut bien des obstacles à surmonter pour réformer cette prononciation. « La lettre *Q*, disoit un mauvais plaisant à ce sujet, fait plus de *Kankan* que toutes les autres lettres ensemble. » Ramus réforma beaucoup d'autres abus, fit diminuer les frais des études et des grades, fixa les honoraires des professeurs et leur nombre, et fit établir dans les facultés de théologie et de médecine des leçons ordinaires faites par les docteurs. Il proposa, mais en vain, de bannir des écoles tout ce qui étoit dispute et argumentation en théologie et en philosophie. Enfin il se rendit si agréable à l'université, que ce corps le choisit plusieurs fois pour le députer au roi. Ramus, naturellement entraîné vers les nouveautés, avoit embrassé le calvinisme. Après l'enregistrement de l'édit, qui permettoit le libre exercice de cette religion, il brisa les images du collége de Presle, disant « qu'il n'avoit pas besoin d'auditeurs sourds et muets. » Il déclama contre le discours de l'université opposante à l'enregistrement de l'édit, et désavoua le recteur. Ces éclats, qui montroient en lui un homme plus impétueux que prudent, lui firent tort. La guerre civile l'obligea de quitter Paris, l'université le destitua et déclara sa place vacante. Le roi lui donna un asile à Fontainebleau : tandis qu'il s'y appliquoit à la géométrie et à l'astronomie, ses ennemis pilloient sa bibliothèque à Paris et dévastoient son collége. Ils le poursuivirent dans son asile; il fut forcé de se sauver, et ne fut rétabli dans sa charge de principal du collége de Presle et dans sa chaire, qu'après la mort du duc de Guise en 1563. Ayant passé avec d'autres professeurs à l'armée du prince de Condé, il fut interdit de ses fonctions par le parlement. Il étoit si éloquent, que les reistres du prince et ceux de l'amiral de Coligni refusant d'obéir faute de paiement, Ramus les harangua et les remit sous l'obéissance. Rétabli dans ses emplois à la paix, il fonda une chaire de mathématiques qu'il dota du fruit de ses épargnes. Il s'absenta pendant quelque temps pour aller visiter les universités d'Allemagne, et ses honoraires lui furent continués. Il fut bien reçu par-tout, et plusieurs puissances cherchèrent à se l'attacher. Il avoit demandé la chaire de théologie de Genève; Théodore de Bèze écrivit contre lui, et l'empêcha de l'obtenir : Ramus, dit-on, avoit projeté une réforme dans le calvinisme. De retour à Paris en 1571, il refusa d'aller en Pologne pour prévenir les Polonois par son éloquence en faveur du duc d'Anjou, qui fut élu l'année suivante : il répondit aux offres qu'on lui faisoit, que « l'éloquence ne devoit pas être mercenaire. » Comme Ramus suivoit publiquement les opinions du protestantisme, il fut compris dans le massacre de la Saint-Barthélemi, en 1572. Il

étoit au collége de Presle ; il alla se cacher dans une cave où il demeura deux jours. Charpentier, un de ses ennemis, l'y découvrit et l'en fit arracher. Ramus lui demande la vie ; Charpentier consent à la lui vendre, et après avoir exigé tout son argent, il le livre aux assassins qui étoient à ses gages. Il fut égorgé et jeté par les fenêtres. Les écoliers, excités par les professeurs jaloux, charmés de sa mort, répandirent ses entrailles dans les rues, traînèrent son cadavre jusqu'à la place Maubert en le frappant de verges, et le jetèrent dans la rivière. Ses disciples le retirèrent et l'exposèrent dans un petit bateau où tout Paris vint le voir. Il vécut dans le plus austère célibat. Il n'eut jamais d'autre lit qu'un lit de paille, et ne but de vin que dans sa vieillesse par ordre des médecins. Il en avoit fait dans sa jeunesse un excès qui lui donna pour le reste de sa vie une aversion extraordinaire pour cette boisson. Il distribuoit ses revenus à ceux des écoliers qui en avoient besoin. On a de lui, I. Deux livres d'*Arithmétique* et 27 de *Géométrie*, fort au-dessous de sa réputation. II. Un traité *De militiâ Cæsaris*, 1559, in-8°. III. Un autre *De moribus veterum Gallorum*, 1559 et 1562, in-8°. IV. *Grammaire grecque*, 1560, in-8°. V. *Grammaire latine*, 1559 et 1564, in-8°. VI. *Grammaire française*, 1571, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages. Ramus, en expliquant dans ses leçons Cicéron et Virgile, n'en lisoit jamais qu'une page, pour faire durer plus long-temps, disoit-il, le plaisir de ses auditeurs ; il en obtint le surnom de *Paginarius*. C'est à lui qu'on doit la distinction du J et du V consonnes, de l'I et de l'U voyelles. On appelle de son nom les deux premières lettres, consonnes Ramistes. Un libraire, nommé Gilles Beys, employa le premier cette distinction dans le Commentaire de Mignault sur les Epîtres d'Horace, publié à Paris en 1484. *Voyez* OSSAT (d').

* II. RAMUS (Jean), né à Ter-Goès, en Zélande, en 1535, enseigna la rhétorique et la langue grecque à Vienne en Autriche, le droit à Louvain et à Douay, et mourut, le 15 novembre 1578, à Dole, où il étoit allé pour prendre possession d'une chaire de droit qu'on lui avoit offerte. On a de lui, I. Une *Traduction* du grec en latin du *Bouclier d'Hercule*, poème attribué à Hésiode ; cette traduction est insérée dans l'édition de ce poète faite à Bâle. II. *Commentarii ad regulas juris utriusque*, Louvain, 1641, in-4°, et quelques autres ouvrages de littérature et de jurisprudence. Ramus étoit éloquent et méthodique. Quelques-unes de ses opinions ont fait naître des soupçons sur sa religion.

* I. RAMUSIO. Plusieurs hommes de mérite ont honoré ce nom dans les 15e et 16e siècles. Paul Ramusio, jurisconsulte, est honorablement mentionné par Marc Tuscazeno, dans sa *Letteratura Veneziana*, Padoue, 1752, in-fol. p. 50. En 1458, âgé de 15 ans, il quitta Rimini, sa patrie, pour s'établir à Venise, et il mourut à Bergame, en 1506. Un autre RAMUSIO de Rimini, dont on ignore le nom de baptême, a laissé des *poésies* latines d'un genre assez libre, qui furent publiées pour la première fois à Paris, en 1791, un vol. in-8°, sous le titre de, *V. Illustr. poetarum, Ant. Sanonnitæ ; Ramusii, Riminiensis ; pacifici maximi Asculani ; Joa. Jov. Pon-*

tani; Joa. Secundi, Hagiensis, lusus in venerem, etc.

II. RAMUSIO *ou* RANNUSIO (Jean-Baptiste), secrétaire du conseil des *Dix* de la république de Venise, sa patrie, mort à Padoue en 1557, à 72 ans, est auteur, I. D'un traité *De Nili incremento*. II. D'un recueil de *Voyages maritimes* en trois vol. in-folio, enrichis de préfaces, de dissertations et de notes. Cette collection est en italien. Pour l'avoir complète, il faut que le premier volume soit de 1574, le second de 1555, et le troisième de 1554, à Venise. Ramusio servit sa république avec autant de zèle que d'intelligence pendant 43 ans. Son oncle Jérôme RAMUSIO, avoit voyagé pendant quelque temps en Syrie, et exerça la médecine avec distinction à Damas, en 1484. Il traduisit en latin la majeure partie des ouvrages d'Avicenne, auxquels il joignit des remarques, des notes et un commentaire.

RANACAIRE, *Voy*. I. CLOVIS vers le milieu.

RANC (Jean), peintre, né à Montpellier en 1674, mort à Madrid en 1735, étoit élève de Rigaud, dont il avoit épousé la nièce. Ce peintre se fit une grande réputation par son talent pour le *portrait*. Il fut reçu à l'académie de peinture en 1703, et nommé en 1724 premier peintre du roi d'Espagne. La Mothe a fait usage dans ses Fables d'une aventure assez singulière de ce peintre. Ranc avoit fait le portrait d'une personne que ses amis peu connoisseurs trouvèrent manquer de ressemblance. Le peintre piqué de leurs mauvaises critiques, prépare une toile, y fait un trou, et prie celui qu'il avoit peint d'y placer sa tête. Les censeurs en arrivant ne manquèrent pas de blâmer le tableau. « Vous vous trompez, messieurs, leur répondit alors la tête; car c'est moi-même .... » *Voy*. RANS.

RANCÉ (Dom Armand-Jean le Bouthillier de), né à Paris le 9 janvier 1626, étoit neveu de Claude le Bouthillier de Chavigni, secrétaire d'état et surintendant des finances. Il fit paroître dans son enfance de si heureuses dispositions pour les belles-lettres, que, dès l'âge de 12 à 13 ans, à l'aide de son précepteur, il publia une nouvelle édition des Poésies d'Anacréon, en grec, avec des notes, 1639, in-8°. Il devint chanoine de Notre-Dame de Paris, et obtint plusieurs abbayes. Des belles-lettres il passa à la théologie, et prit ses degrés en sorbonne avec la plus grande distinction. Il fut reçu docteur en 1654. Le cours de ses études fini, il entra dans le monde, s'y livra à toutes ses passions, et sur-tout à celle de l'amour. On veut même qu'elle ait occasionné sa conversion. On dit que l'abbé de Rancé, au retour d'un voyage, allant voir sa maîtresse, madame de Montbazon, fameuse par sa beauté, sa galanterie et ses intrigues, dont il ignoroit la mort, monta par un escalier dérobé, et qu'étant entré dans l'appartement, il trouva sa tête dans un plat: on l'avoit séparée du corps, parce que le cercueil de plomb qu'on avoit fait faire, étoit trop petit. (*Voy*. les Véritables motifs de la conversion de l'abbé de Rancé, par Daniel de la Roque, Cologne, 1685, in-12.) D'autres prétendent que son aversion pour le monde fut causée par la mort ou par les disgraces de quelques-uns de ses amis, ou par le bonheur d'être sorti sans aucun mal

de plusieurs grands périls : les balles d'un fusil, qui devoient naturellement le percer, ayant donné dans le fer de sa gibecière : il y a apparence que tous ces motifs réunis contribuèrent à son changement de vie. Du moment qu'il le projeta, il ne parut plus à la cour. Retiré dans sa terre de Veret, auprès de Tours, il consulta les évêques d'Aleth, de Pamiers et de Cominges. Leurs avis furent différens ; celui du dernier fut d'embrasser l'état monastique. Le cloître ne lui plaisoit point alors : mais, après de mûres réflexions, il se détermina à y entrer. Il vendit sa terre de Veret 300 mille livres, pour les donner à l'hôtel-dieu de Paris ; et ne conserva de tous ses bénéfices que le prieuré de Boulogne, de l'ordre de Grammont ; et son abbaye de la Trappe, de l'ordre de Cîteaux. Les religieux de ce monastère y vivoient dans le dérèglement. L'abbé de Rancé, tout rempli de ses projets de retraite, demanda au roi et obtint un brevet pour y établir la réforme. Il prit ensuite l'habit régulier dans l'abbaye de Perseigne, fut admis au noviciat en 1663, et fit profession l'année d'après. La cour de Rome lui ayant accordé des expéditions pour rétablir l'austérité dans son abbaye, il exhorta si vivement ses religieux, que la plupart embrassèrent la nouvelle règle. L'abbé de Rancé eût voulu faire dans tous les monastères de l'ordre de Cîteaux ce qu'il avoit fait dans le sien ; mais ses soins furent inutiles. N'ayant pu étendre la réforme, il s'appliqua à lui faire jeter de profondes racines à la Trappe. Ce monastère reprit en effet une nouvelle forme. Continuellement consacrés au travail des mains, à la prière et aux austérités les plus effrayantes, les religieux y retracèrent l'image des anciens solitaires de la Thébaïde. Ce monastère fit sentir non-seulement aux cœurs les plus tièdes, jusqu'à quel point une foi vive et ardente peut nous rendre chères les privations les plus rigoureuses ; « mais il offrit au simple philosophe, dit d'Alembert, une matière intéressante de réflexions profondes sur le néant de l'ambition et de la gloire, les consolations de la retraite et le bonheur de l'obscurité. » Le réformateur des religieux de la Trappe, voulant les détacher entièrement des choses terrestres, les priva des amusemens les plus permis. L'étude leur fut interdite ; la lecture de l'Écriture-Sainte et de quelques Traités de morale, voilà toute la science qu'il disoit leur convenir. Pour appuyer son idée, il publia son *Traité de la sainteté et des devoirs de l'état monastique :* ouvrage qui causa une dispute entre l'austère réformateur, et le doux et savant Mabillon. Cette guerre ayant été calmée, il fallut qu'il en soutînt une autre avec les partisans d'Arnauld. Il écrivit sur la mort de cet homme illustre une *Lettre* à l'abbé Nicaise, dans laquelle il se permettoit des réflexions qui déplurent. « Enfin, disoit-il, voilà M. Arnauld mort : après avoir poussé sa carrière aussi loin qu'il a pu, il a fallu qu'elle se soit terminée. Quoi qu'on dise, voilà bien des questions finies. » La liberté qu'il se donna de recevoir des religieux des autres ordres, presque toujours malgré leurs supérieurs, lui fit un grand nombre d'ennemis ; d'autant plus qu'il avoit peint avec des traits fort vifs la corruption des autres cloîtres et la perfection du sien. L'abbé de la Trappe, accablé d'infirmités, crut devoir se dé-

mettre de son abbaye. Le roi lui laissa le choix du sujet, et il nomma Dom Zozime, qui mourut peu de temps après. Dom Gervaise qui lui succéda, mit le trouble dans la maison de la Trappe. Il inspiroit aux religieux un nouvel esprit, opposé à celui de l'ancien abbé, qui ayant trouvé le moyen d'obtenir sa démission, la fit remettre entre les mains du roi. Le nouvel abbé, surpris et irrité, courut à la cour noircir l'abbé de Rancé; mais malgré ses manœuvres, Dom Jacques de la Cour obtint sa place. La paix ayant été rendue à la Trappe, le pieux réformateur mourut tranquille le 26 octobre 1700. Il expira couché sur la cendre et sur la paille, en présence de l'évêque de Séès et de toute sa communauté. L'abbé de Rancé possédoit de grandes qualités; un zèle ardent, une piété éclairée, une facilité extrême à s'énoncer et à écrire. Son style est noble, pur, élégant; mais il n'est pas assez précis. Il ne prend que la fleur des sujets. L'ambition avoit été sa grande passion avant son changement de vie : il tourna ce feu qui le dévoroit du côté de Dieu; mais il ne put se détacher entièrement de ses anciens amis. Il dirigeoit un grand nombre de personnes de qualité, et les lettres qu'il écrivoit continuellement en réponse aux leurs, occupèrent une partie de sa vie. On a dit « qu'il s'étoit dispensé, comme législateur, de la loi qui force ceux qui vivent dans le tombeau de la Trappe, d'ignorer ce qui se passe sur la terre; » mais on peut dire, pour l'excuser, que sa place l'obligeoit à ces relations. On ne peut cependant s'empêcher de reconnoître dans ses démarches les plus louables un air d'ostentation que la piété modeste évite ordinairement avec soin. Ses amis et lui, voulant trop occuper le public de la Trappe, firent graver tout ce qui concernoit les bâtimens, les travaux et les exercices de ce monastère. On a de lui, I. Une *Traduction française des Œuvres de saint Dorothée*, 1686, in-8°. II. *Explication sur la règle de saint Benoît*, in-12. III. *Abrégé des obligations des chrétiens*. IV. *Réflexions morales sur quatre Evangiles*, 4 vol. in-12; et des *Conférences sur le même sujet*, aussi en 4 vol. V. *Instructions et Maximes*, in-12. VI. *Conduite Chrétienne*, composée pour Mad. de Guise, in-12. VII. Un grand nombre de *Lettres Spirituelles*, en 2 vol. in-12. Elles ne renferment pas, à beaucoup près, toutes celles qu'il a écrites. Il étoit en relation avec un grand nombre d'écrivains, « et il ne manquoit pas, dit d'Avrigni, de les payer d'un compliment fort gracieux, lorsqu'ils lui envoyoient leurs ouvrages. » VIII. Plusieurs *Ecrits* au sujet des études monastiques. IX. *Relations de la vie et de la mort de quelques Religieux de la Trappe*, en 4 vol. in-12, auxquelles on en a ensuite ajouté deux. X. *Les Constitutions et les Réglemens de l'abbaye de la Trappe*, 1701, 2 vol. in-12. XI. De la *Sainteté des devoirs de l'état monastique*, 1683, 2 vol. in-4°, avec des *Eclaircissemens* sur ce livre, 1685, in-4°.... *Voyez* les Vies de l'abbé de Rancé, composées par Maupeou, par Marsollier et par Dom le Nain. Consultez aussi l'Apologie de Rancé par Dom Gervaise, contre ce qu'en dit Dom Vincent Thuillier, dans son *Histoire* de la contestation excitée au sujet des études monastiques, au tome 1er des Œuvres posthumes de Thierri Ruinart et

Jean Mabillon. Il y a quelques bonnes réflexions dans cette Apologie, mais trop de hauteur et de vivacité. *Voy*. Nevers, n°. III.

I. RANCHIN (Etienne), né vers 1500, mort en 1583, à Montpellier où il professoit le droit, se fit un nom parmi les jurisconsultes de son temps, par ses ouvrages sur la jurisprudence : le principal est *Miscellanea decisionum juris*, traduits en français, Genève, 1709, in-fol.

† II. RANCHIN (Guillaume), parent du précédent, avocat du roi à la cour des aides de Toulouse, a donné : *Révision du Concile de Trente*, in-8°. Ce livre, imprimé en 1600, a fait jeter des soupçons sur sa catholicité ; plusieurs ont même assuré que Ranchin étoit réellement protestant. Il est certain que l'auteur a été fort loin, et que quant aux nullités qu'il trouve dans ce concile œcuménique, il a emprunté le langage des novateurs de ce temps-là. Ce qu'il dit au sujet des griefs que la France avoit contre cette célèbre assemblée, a paru plus orthodoxe à plusieurs théologiens français.

* III. RANCHIN (François), né à Montpellier vers 1560, commença son cours de médecine dans les écoles de cette ville en 1587, obtint le bonnet de docteur en 1592, et ensuite une chaire de chirurgie ; en 1612, il parvint à se faire nommer chancelier de la faculté. Après avoir exercé sa profession avec la plus grande réputation, il mourut en 1641, et laissa les ouvrages suivans : I. *Questions françaises sur la Chirurgie de Gui de Cauliac*, Paris, 1604 ; Rouen, 1628, in-8°. II. *Opuscula Medica, utili jucunddque rerum varietate referta*, Lugduni, 1627, in-4°. III. *OEuvres Pharmaceutiques*, Lyon, 1628, in-8°. IV. *Traités divers et curieux de Médecine*, Lyon, 1640, in-8°. Ils roulent sur la peste, sur la lèpre, sur la vérole, sur la torture, etc. V. *De Morbis ante partum, in partu et post partum, et de purificatione rerum infectarum post pestilentiam*, Lugduni, 1645, 1653, in-8°. Ranchin étoit premier consul de Montpellier en 1629, lorsque la peste ravageoit cette ville ; il donna tous ses soins pour en arrêter les progrès ; et à cette occasion, il composa son *Traité de la Peste*, dans lequel il donne l'histoire de celle dont il avoit été témoin. C'est d'après cet ouvrage qu'on publia à Liége, en 1721, au sujet de la peste de Marseille de 1720, un *Traité politique et médical de la Peste*, avec l'*Histoire de la Peste de Montpellier* de 1629 et de 1630, et le remède du curé de Colonge contre cette maladie.

IV. RANCHIN (Henri de), conseiller à la cour des comptes de Montpellier, de la même famille que les précédens, a fait une assez mauvaise *Traduction des Psaumes* en vers français, 1697, in-12.

V. RANCHIN, conseiller à la chambre de l'édit, et originaire de Montpellier, est connu par quelques *Poésies* écrites d'un style foible, mais facile. Ce triolet si connu :

> Le premier jour du mois de mai
> Fut le plus beau jour de ma vie...

est de lui. On lui attribue encore ces jolies stances d'un *Père à son Fils* :

> Phyllis, mes beaux jours sont passés,
> Et mon fils n'est qu'à son aurore, etc.

RANCONET, (Aimar de) né à Périgueux et fils d'un avocat qui s'étoit distingué à Bordeaux, se rendit lui-même très-habile dans le droit romain, dans la vraie philosophie, dans les mathématiques et dans les antiquités. Il devint conseiller au parlement de Bordeaux, et ensuite président de celui de Paris, où il s'acquit la plus haute réputation par sa science et par sa capacité dans les affaires. Cujas lui dédia l'un de ses ouvrages. Le président de Ranconet écrivoit bien en grec et en latin; et si l'on en croit Pithou, ce fut lui qui composa le *Dictionnaire* qui porte le nom de *Charles Etienne*. Pithou ajouta, que le cardinal de Lorraine ayant fait assembler le parlement de Paris, pour avoir son avis sur la punition des hérétiques, Ranconet y porta les OEuvres de *Sulpice Sévère*, et y lut l'endroit où il est parlé de Priscillien dans la Vie de St. Martin de Tours. Cet acte de bon citoyen ayant déplu au cardinal, Ranconet fut enfermé à la Bastille, où il mourut de douleur en 1559, âgé de plus de 60 ans. Tous les maux à la fois l'avoient assailli et avoient rempli ses jours d'amertume; la misère le réduisit à être simple correcteur des Etienne; il vit mourir sa fille sur un fumier, exécuter son fils, et sa femme fut écrasée par le tonnerre: étrange et malheureuse destinée dont les exemples ne sont pas rares. On a de lui le *Trésor de la Langue française, tant ancienne que moderne*, ouvrage estimé de son temps, qui servit beaucoup à Nicot et à Monet pour la composition de leurs *Dictionnaires*.

RANDAN, *Voyez* Rochefoucauld, n°. II, et Foix, n°. I.

* I. RANDOLPH (Thomas), gentilhomme de Kent, né en 1523, s'étant d'abord livré à l'étude du droit, fut principal du collége de Braadgate; banni d'Angleterre sous le règne de Marie, il se refugia en France. Sous la reine Elisabeth, il fut employé dans diverses ambassades en Ecosse, en France et en Russie. Il fut fait chevalier et promu à des emplois considérables. Il a donné une relation de son ambassade en Russie, en 1568, qu'on trouve dans le premier volume de la collection des *Voyages d'Hacklnyt*, Londres, 1598. Il mourut en 1590.

† II. RANDOLPH, (Thomas) poëte anglais, né dans le comté de Northampton en 1605, fut regardé de bonne heure comme un génie précoce; à l'âge de dix ans il composa en vers, une *histoire sur l'Incarnation de N. S.* Ben Johnson avoit pris une telle affection pour lui, qu'il l'adopta comme l'un de ses fils. Randolph eut beaucoup de mépris pour les richesses, et un amour désordonné du plaisir, qui le jeta dans des excès, dont il mourut en 1634, avant d'avoir atteint l'âge de trente ans. Son *Miroir des Muses* est très-connu; il composa d'autres pièces de théâtre qui ont été recueillies et publiées en un volume, par son frère Robert Randolph, et dont la cinquième édition a été imprimée en 1664, in-8°.

* III. RANDOLPH, (Robert) frère du précédent, fut aussi un auteur assez estimé: il est mort en 1671, vicaire de Donnington. On a de lui quatre *pièces* de théâtre.

* IV. RANDOLPH (Thomas), savant théologien anglais, né à Oxford, et mort en 1788, est

auteur, I. d'un *Essai sur l'Esprit ;* II. d'un discours sur *le Vœu de Jephté ;* III. de plusieurs *Sermons*, dont la collection forme 2 vol. in-8°.

* RANGEARD, (Jean-Lartigue de) médecin à Bordeaux au 17e. siècle, né à Pons en Saintonge, vers 1630, est auteur d'un *Mémoire* apologétique assez bien écrit, intitulé : *véritable entrée de l'Aggrégation de Médecine*, Bordeaux, 1683, in-8°.

*RANGO, (Conrad-Tiburtius), recteur d'un des gymnases de Berlin, est auteur d'un ouvrage intitulé: *De Capillamentis, vulgò* Perruques, *liber singularis;* Magdeburgi, 1663, in-12.

* RANGON, (Constance de) est comptée au nombre des femmes illustres du 16e siècle. Italienne, de la Marche trévisanne, elle avoit épousé César Frégose, l'un des plus grands hommes de la république de Gènes, et qui s'étoit attaché à François Ier contre Charles-Quint, dans les guerres d'Italie. François Ier l'envoya avec Rinconnet, à Constantinople, pour y renouveler une alliance avec la Porte ; mais Charles-Quint, instruit du projet, fit assassiner en route les deux ambassadeurs, en 1541. L'épouse de Frégose vengea sa mort et l'honneur de la France. S'étant mise à la tête des troupes qu'avait commandées Frégose, elle chercha les Espagnols, les combattit et les mit en déroute. Joseph-Juste Scaliger paroît avoir été éperdument amoureux de Constance de Rangon, dont il célèbre dans ses vers la beauté, le savoir et la grandeur d'ame.

* RANGONE, (Claude) de Modène, camérier secret du pape Grégoire XIII, fut fait évêque de Reggio, en 1592. Clément VIII, l'envoya en qualité de nonce en Pologne, où il resta pendant sept ans. De retour dans son diocèse, il y mourut en 1621. On a de lui, I. *Synodus Regiensis*, Regii, 1595. II. *Constitutiones et decreta synodalia diversis temporibus condita*, Regii, 1614. III. *Rituale Sacramentorum ad usum ecclesiæ Regiensis*, Mediolani, 1614.

RANGOUSE (N ...), auteur français sous le règne de Louis XIV, composa un *Recueil de Lettres* qu'il fit imprimer sans chiffres. Le relieur pouvoit ainsi placer celle que l'auteur vouloit, la première ; et par ce moyen, tous ceux à qui il donnoit ce volume, se voyant à la tête, en étoient plus reconnoissans. « Les Lettres du bonhomme Rangouse, dit Sorel, peuvent être appelées, à bon droit, *Lettres dorées ;* puisqu'il se vantoit de n'en composer aucune à moins de vingt ou trente pistoles. » C'étoit vendre bien cher une très-mauvaise marchandise. Cet insipide recueil fut imprimé à Paris en 1648, in-8°., sous le titre de : *Lettres Panégyriques aux Héros de la France.* L'abbé de Marolles et d'autres auteurs semblables, se trouvent au nombre de ceux que Rangouse loue avec excès. De tels héros étoient dignes du panégyriste.

RANNEQUIN-SUALÈME *ou* RENKIN (N....), célèbre machiniste, né à Liége en 1648, s'est immortalisé par la fameuse machine de Marly. Il s'agissoit de donner de l'eau à Marly et à Versailles, et il falloit pour cela faire monter l'eau au sommet d'une montagne élevée de 502 pieds au-dessus du lit de la rivière. C'est à quoi parvint Ran-

nequin, par une machine composée de quatorze roues, qui ont toutes pour objet de faire agir deux pompes qui forcent l'eau à se rendre sur une tour élevée au sommet de la montagne. Cette machine donne 5258 tonneaux d'eau en 24 heures. On dit qu'elle a coûté plus de huit millions. Elle commença d'agir en 1682. L'inventeur mourut en 1708.

RANS (Bertrand de): hermite, natif de la ville de Reims, vécut long-temps dans la forêt de Parthenai, et dans celle de Glacon près de Tournai. Las de sa solitude, il voulut se faire passer pour Baudouin Ier, empereur de Constantinople, comte de Flandre et de Hainaut. C'étoit environ 20 ans après la mort de ce prince que le roi des Bulgares avoit pris dans une bataille l'an 1205, et qu'il avoit fait mourir en prison l'année suivante. Bertrand de Rans parut en Flandre pour jouer son personnage. Jeanne, fille aînée de l'empereur Baudouin, comtesse de Flandre et de Hainaut, refusant de le recevoir, ordonna à son conseil de l'interroger. Cet imposteur, après avoir écouté attentivement toutes les remontrances qu'on lui fit, répondit: « Qu'ayant été fait prisonnier en Bulgarie, il y avoit été retenu près de 20 ans, sous une garde qu'il ne pouvoit tromper ni corrompre; mais qu'ensuite on s'étoit relâché de la rigueur avec laquelle on l'observoit; qu'il s'étoit évadé; qu'en chemin il avoit été repris par d'autres barbares qui l'avoient mené en Asie sans le connoître; que pendant une trêve entre les chrétiens et les barbares d'Asie, des marchands allemands à qui il s'étoit fait connoître, l'avoient racheté, et que par cet événement il avoit eu le bonheur de revenir chez lui. » La comtesse de Flandre envoya en Grèce Jean, évêque de Mételin, et Albert, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, qui étoient Grecs, pour s'informer de la vérité. Ces envoyés apprirent sur les lieux, que l'empereur Baudouin avoit été mis à mort dans la prison de Ternove en Bulgarie. Cependant une bonne partie de la noblesse de Flandre reconnut l'imposteur pour son souverain, et pour empereur d'Orient. Son attentat eut un succès si heureux que la comtesse Jeanne fut obligée d'implorer le secours de Louis VIII, roi de France, contre cet usurpateur. Enfin, elle eut le bonheur de le faire saisir, et après lui avoir fait subir la question dans laquelle il avoua tout, elle le fit promener par toutes les villes de Flandre et du Hainaut, pour détromper le peuple. Ce misérable fut ensuite pendu publiquement à Lille.

* RANTZAN (Josias), seigneur de Bredenbourg, et commandant en chef de l'armée danoise sous les règnes de Frédéric Ier et de Christian III, mort en 1565, fut un grand général et un excellent homme d'état. Ses talens et sa valeur défendirent la liberté de sa patrie contre les efforts et la tyrannie de Christian II. Rantzan fut l'un des principaux promoteurs de l'établissement de la religion protestante en Danemarck.

† RANTZAW (Josias, comte de), maréchal de France, gouverneur de Dunkerque, lieutenant général des armées du roi en Flandre, et de l'illustre maison de Rantzaw, dans le duché de Holstein, porta les armes dans l'armée suédoise; il étoit à la tête d'un régiment de cavalerie et

d'infanterie au siége d'Andernai. Il commandoit l'aile gauche de l'armée du prince de Birkelfeld, au combat de Pakenau, contre le duc de Lorraine, en août 1633, et il se trouva au siége de Brisach au mois d'octobre suivant. Deux ans après, il vint en France avec Oxenstiern, chancelier de Suède, et fut retenu par le roi Louis XIII, qui le fit maréchal-de-camp et colonel de deux régimens. Il alla servir, l'an 1636, au siége de Dôle, où il perdit un œil d'un coup de mousquet. Il défendit vaillamment Saint-Jean-de-Lône en Bourgogne, contre le général Galas, qu'il obligea de lever le siége. En 1640, il servit à celui d'Arras, y perdit une jambe, et fut estropié d'une main. L'année suivante, il se trouva au siége d'Aire, et fut fait prisonnier au combat d'Honnecourt en 1642. Sa valeur se signala encore au siége de Gravelines en 1646, et il reçut le bâton de maréchal de France le 16 juillet, par la faveur du cardinal Mazarin. L'assurance qu'il avoit donnée d'abjurer le luthéranisme, contribua beaucoup à son élévation : il se fit catholique la même année. Les années suivantes, il servit en Flandre, et fut arrêté le 27 février 1649, sur quelques soupçons qu'on eut de sa fidélité; mais s'en étant justifié, il sortit de prison le 22 janvier 1650, et mourut d'hydropisie le 4 septembre suivant, sans laisser d'enfans. Il étoit d'une belle figure et d'une taille avantageuse, avoit beaucoup d'esprit et d'éloquence, et possédoit les principales langues de l'Europe. Sa valeur étoit admirable dans les grandes actions; mais elle dédaignoit, pour ainsi dire, les petits dangers, et il paroissoit nonchalant dans les occasions ordinaires de la guerre. Il aimoit le vin à l'excès, et cette passion ignoble lui fit manquer quelques projets, et le livra à des emportemens qui auroient pu lui être funestes. Quoiqu'il eût été assez bien récompensé, il se plaignoit du ministère, qui à son tour se plaignoit de lui. On dit que la guerre l'avoit tellement mutilé, qu'à sa mort il n'avoit qu'un œil, qu'une oreille, qu'un bras, qu'une jambe, qu'un de tout ce que les hommes ont double. Ce qui donna lieu de lui faire cette épitaphe :

Du corps du grand Rantzaw tu n'as qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars.
Il dispersa par tout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fût, il demeura vainqueur :
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

* RANZANO (Pierre), de Palerme, de l'ordre de Saint-Dominique, évêque de Lucera dans la Pouille, né en 1428, fut inquisiteur en Sicile, ensuite nonce du Pape en France, et mourut dans son diocèse en 1492. Il a écrit en latin des *Annales historiques*, depuis la création du monde jusqu'en 1488, en 50 livres. Il en existoit un manuscrit dans la bibliothèque de Saint Dominique à Palerme, mais il n'en a jamais été publié que deux livres, relatifs aux événemens qui eurent lieu de son temps en Hongrie, et qui furent insérés dans les recueils historiques, de ce royaume.

RAON (Jean), sculpteur Parisien, mort en 1707, à 77 ans, orna de ses *statues* les jardins de Versailles.

I. RAOUL, gendre de Robert usurpateur du trône de France, au commencement du 10e siècle, y monta après lui, du consentement de Hugues, son beau-frère-

Les deux prétendans à la couronne ayant consulté Emme, sœur de l'un et femme de l'autre, pour savoir lequel des deux elle choisiroit pour roi, elle dit « qu'elle aimeroit mieux baiser les genoux de son mari que ceux de son frère ; » et celui-ci, sans autre discussion, céda le sceptre à Raoul, qui le tint depuis 923 jusqu'en 936. Après sa mort, il y eut un interrègne en France jusqu'au retour de Louis d'Outremer, fils de Charles-le-Simple, que les principaux seigneurs avoient rappelé d'Angleterre. Durant tout ce temps on data : « Depuis la mort de Raoul, Jésus-Christ régnant, et dans l'attente d'un roi. »

II. RAOUL ARDENT, prêtre du diocèse de Poitiers, nommé *Ardent* à cause de la vivacité de son esprit et de l'ardeur de son zèle, suivit Guillaume IX, comte de Poitiers, à la croisade de 1101. On a de lui des *Homélies* latines, 1568, in-8°, traduites en français, 1575, en deux vol. in-8°. On croit qu'il mourut dans la Palestine.

III. RAOUL DE CAEN, surnom qu'il tint du lieu de sa naissance en Normandie, est célèbre par son *Histoire de Tancrède*, l'un des chefs de la première croisade. Il traite hautement de supercherie et d'imposture, la découverte de la sainte lance que Raimond d'Agiles, autre historien de cette croisade, tâche de faire passer pour un événement incontestable. Raoul mourut vers l'an 1115.

* IV. RAOUL DE DOMFRONT, patriarche d'Antioche en 1139, étoit guerrier, magnifique et libéral ; ses richesses le rendirent si insolent, qu'il ne comptoit pas les autres pour des hommes. La haine publique que lui attira sa conduite, le fit citer devant le saint-siége, avec lequel il voulut rivaliser ; mais peu de temps après, il se réconcilia avec le pape. Raoul mourut empoisonné en 1142.

V. RAOUL Ier, duc de Normandie. *Voyez* ROLLON.

VI. RAOUL DE COUCY. *Voyez* COUCY.

VII. RAOUL DE HIGDEN. *Voyez* HIGDEN.

VIII. RAOUL DE PRESLE. *Voy.* PRESLE.

† RAOULT (Guillaume), né à Rouen, alla en Russie, où il devint professeur de belles-lettres françaises à Moscow. Il est mort vers la fin du 18e siècle. On a de lui, I. La *Traduction* d'une dissertation d'Æpinus, sur la distribution de la chaleur sur le globe de la terre, 1762, in-4°. II. Divers *Discours* latins et des *Vers* français sur le retour de la paix, la mort du duc d'Orléans, et sur quelques autres événemens de son siècle.

† RAOUX (Jean), peintre, né à Montpellier, en 1677, mort à Paris en 1734, élève de Rane le père, puis de Bon-Boullongne, alla se perfectionner en Italie, et revint en France, où il fut reçu membre de l'académie de peinture en 1717. Il trouva un nouveau Mécène dans le grand-prieur de Vendôme, qui le logea dans son palais du temple, où l'on voyoit quelques-uns de ses *ouvrages*. Il étoit bon coloriste, et peignoit avec succès le portrait, l'histoire, et des morceaux de caprice. Le cardinal Dubois, charmé de ses talens, l'avoit choisi pour être le premier peintre du roi d'Espagne ; et c'est

d'après son refus, motivé sur sa mauvaise santé, que Rane fut nommé à sa place. Il passa en Angleterre, où il travailla pendant huit mois; mais l'air de ce pays l'obligea de le quitter. Il peignit pour l'électeur Palatin, *la continence de Scipion* et *la maladie d'Alexandre*. Il fit aussi pour le duc d'Orléans, alors régent, *Télémaque dans l'île de Calypso*.

* RAPAERT ou RAPARDUS (François), philosophe et docteur en médecine, né à Bruges, vivoit vers le milieu du 16e siècle. L'ordonnance du magistrat de sa ville natale, au sujet du *grand et perpétuel Almanach* publié par Bruhezins en 1550, excita sa mauvaise humeur : il osa fronder l'éloge qu'on y faisoit de ce ridicule ouvrage, et ne négligea rien pour guérir le public de son aveugle crédulité à cet égard. Ce fut pour remplir ce double objet qu'il mit au jour le traite suivant : *Magnum et perpetuum Almanach, à consuetis nugis liberum, adeòque verè medicum, de phlebotomiâ, de balneis, de purgationibus, etc. certiora præcepta continens; ut meritò dici possit vulgarium prognosticon medicorum, empiricorum et medicastrorum flagellum*, Antverpiæ, 1551, in-12. L'auteur avoit la raison de son côte; mais on ne l'écouta pas, tant on étoit alors prévenu en faveur de l'astrologie judiciaire, et de son influence sur la médecine.

* RAPARINI (Georges-Marie), né à Bologne en 1660, reçut de la nature un génie poétique, qui se manifesta dès l'âge de 14 ans, dans plusieurs pièces de vers qui parurent à cette époque. Ayant suivi Angélique Raparini, célèbre cantatrice, à Mantoue, à Vienne et à Manheim, il obtint dans cette dernière ville, par sa protection, la place de secrétaire et de conseiller de Jean-Guillaume, électeur Palatin, après la mort duquel il fut employé en cette même qualité auprès de son frère, jusqu'à sa mort arrivée en 1726. On a de lui, I. *La Troade de Sénèque*, paraphrasée en italien, Cologne, 1700, in-4°. II. *La Médée* du même, *ibid.*, 1702, in-4°. III. *Il Leone tra gigli, applausi poetici al senator Virgilio Davia*, etc., Bologne, 1674, in-4°. IV. *Lampi di gloria accesi nelle vittorie Cesaree e Venete*, Bologne, 1686. V. *L'incoronazione di Dario, dramma per musica*, etc., Bologne, 1686. VI. Et plusieurs autres *pièces*, qui obtinrent quelques succès.

I. RAPHAEL (l'Ange). *Voyez* TOBIE.

† II. RAPHAEL SANZIO, né à Urbin l'an 1483, est de tous les peintres, celui qui a réuni le plus de parties : c'est l'Homère de la peinture. Son père, peintre fort médiocre, l'occupa d'abord à peindre sur la faïence, et le mit ensuite chez le Pérugin, qui jouissoit alors d'une très-grande réputation. L'élève devint bientôt égal au maître; il puisa la beauté et les richesses de son art dans les chefs-d'œuvre des grands peintres; à Florence il étudia les fameux cartons de Léonard de Vinci et de Michel-Ange; et à Rome, il sut s'introduire dans la chapelle que Michel-Ange peignoit. Cette étude lui fit quitter la manière qu'il tenoit du Pérugin, pour ne plus prendre que celle de la belle nature. Le pape Jules II fit travailler Raphaël dans le Vatican, sur la recommandation de Bramante célèbre architecte et son oncle. Son premier ouvrage pour le pape, fut l'*Ecole*

d'Athènes, Ce grand tableau est à fresque; on y voit les philosophes les plus fameux de l'antiquité; Platon, Aristote, Socrate, Pythagore, Diogène, Archimède et Zoroastre. Le musée Napoléon possède le premier carton sur lequel Raphaël traça ce vaste ouvrage. Lorsque le pape le vit, il éprouva une si grande admiration, qu'il ordonna de détruire toutes les peintures commencées par d'autres artistes au vatican, pour qu'elles fussent refaites par Raphaël. A cette occasion, celui-ci donna un grand exemple de reconnoissance et de justice, en faisant excepter de cette proscription générale un plafond peint par son maître le Pérugin. Sa réputation s'accrut par les autres morceaux qu'il peignit au vatican, ou que ses disciples firent sur ses dessins. Son nom étant parvenu à François Ier, ce prince voulut avoir un saint Michel de sa main. Le monarque, à la réception du tableau, lui marqua sa satisfaction par une somme considérable et qui parut à l'artiste trop au-dessus de son ouvrage. Il fit alors une *Sainte-Famille*, qu'il supplia le roi de vouloir bien accepter. Ce prince généreux répondit à Raphaël, « que les Hommes célèbres dans les arts, partageant l'immortalité avec les grands, pouvoient traiter avec eux, et il doubla la somme qu'il lui avoit accordée pour le précédent tableau, en l'invitant de passer en France pour s'attacher à son service. Mais Léon X, qui l'avoit chargé après la mort de Bramante, de la reconstruction de la basilique de Saint-Pierre, s'y opposa et le retint à Rome, en lui accordant une pension considérable. Raphaël, toujours sensible aux bontés du monarque français, voulut signaler sa reconnoissance, et se surpasser lui-même dans un grand ouvrage qu'il destina à lui être présenté, quoiqu'il fût demandé ailleurs. Ce fut la *Transfiguration de Notre-Seigneur* sur le Thabor, qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce peintre et de la peinture. La mort ayant prévenu ce grand homme avant que son ouvrage fût terminé, il resta d'abord à Rome, et se voyoit à Saint-Pierre *in Montorio* : il est à présent au musée Napoléon. Raphaël mourut en 1520, épuisé par la passion qu'il avoit pour les femmes, et mal gouverné par les médecins à qui il avoit celé la cause de son mal. Il refusa de se marier avec la nièce du cardinal de Sainte-Bibiane, parce qu'il se flattoit d'entrer lui-même dans le sacré collége, suivant la promesse que Léon X lui en avoit faite. Ce peintre forma un grand nombre d'élèves, qui se joignoient ordinairement à plusieurs amateurs pour l'accompagner à la promenade. Michel-Ange l'ayant rencontré un jour au milieu de ce cortége honorable, lui dit en passant d'un ton un peu caustique : « Vous marchez suivi comme un Prévôt. — Et vous, lui répondit Raphaël, vous marchez tout seul comme le bourreau. » Il y eut beaucoup de jalousie entre ces deux peintres. Raphaël étoit bien fait pour donner de l'inquiétude à ses rivaux. Un génie heureux, une imagination féconde, une composition simple, un beau choix, beaucoup de correction dans le dessin, de grace et de noblesse dans les figures, de finesse dans les pensées, de naturel et d'expression dans les attitudes; tels sont les traits auxquels on peut reconnoître la plupart de ses ouvrages. Pour le coloris il est au-dessous du Titien, et le pinceau du Corrège est sans

donte plus moëlleux que le sien. Raphaël souffroit la critique lorsqu'elle étoit juste, et la repoussoit avec vivacité quand elle ne l'étoit pas. Deux cardinaux lui ayant reproché d'avoir fait dans un tableau les visages de saint Pierre et de saint Paul trop rouges. « Messeigneurs, leur répondit-il, je les ai peints tels qu'ils sont dans le ciel, où ils rougissent de ce que l'Eglise est si mal gouvernée. » Les batailles de Constantin qu'il fit avec Jules-Romain, sont très-estimées. Ses *Noces de Psyché* qui sont au petit Farnèse, présentent ce que ce grand maître a fait de plus sublime : les Graces, Vénus et les Amours, contrastent agréablement avec la fierté de Mars, de Neptune et de Jupiter. (*Voy*. Edelinck.) Les *Dessins* de ce grand maître, qu'il faisoit la plupart au crayon rouge, sont très-recherchés pour la hardiesse du trait, et les contours coulans de ses figures. On a beaucoup gravé d'après lui. On compte parmi ses disciples, Jules-Romain, Jean-François Penni qu'il fit ses héritiers ; Pellegrin de Modène, Perrin del Vaga, Polidore de Caravage, etc. Raphaël s'exerçoit aussi quelquefois à la sculpture, qu'il possédoit supérieurement. On montre à Rome, dans une chapelle à la Madona del Popolo dont il a peint la coupole, un *Jonas* de grandeur naturelle qu'on lui attribue, et qui passe pour un chef-d'œuvre. « Raphaël, a dit Mengs, le plus réservé de ses admirateurs, mérite sans contredit le premier rang parmi les plus grands peintres, non parce qu'il a réuni le plus de parties de son art, mais parce qu'il en a possédé les plus essentielles. La peinture a, comme on sait, différentes parties ; savoir, le dessin, le clair-obscur, le coloris, l'imitation, la composition et l'idéal. Or Raphaël s'est distingué dans le dessin, la composition et même dans l'idéal ; tandis que le Corrège n'a excellé que dans le coloris seul ; et que le Titien n'a bien réussi que dans le coloris et dans l'imitation de la nature. On ne peut donc refuser la palme à Raphaël, puisqu'il a possédé les parties les plus importantes et les plus sublimes de son art. »

II. RAPHAEL d'Arezzo *ou* de Reggio, mort en 1580, étoit fils d'un paysan qui l'occupoit à garder des oies ; mais sa forte inclination pour la peinture l'entraîna à Rome, où il se mit sous la discipline de Frédéric Zuccharo. On fait cas de plusieurs *morceaux* de lui qui sont dans le Vatican, à Sainte-Marie-Majeure, et dans plusieurs autres lieux de Rome.

I. RAPHELEN *ou* Raulenghien (François), né à Lanoy près de Lille en 1539, vint de bonne heure à Paris, où il apprit le grec et l'hébreu. Les guerres civiles l'obligèrent ensuite de passer en Angleterre, où il enseigna le grec à Cambridge. De retour dans les Pays-Bas, il épousa en 1565 la fille du célèbre imprimeur Christophe Plantin. Il le servit pour la correction de ses livres qu'il enrichissoit de notes et de préfaces, et travailla sur-tout à la *Bible Polyglotte* d'Anvers, imprimée en 1571, par ordre de Philippe II, roi d'Espagne. Raphelen alla s'établir, en 1585, à Leyde, où Plantin avoit une imprimerie. Il y travailla avec son assiduité ordinaire, et mérita par son érudition d'être élu professeur en hébreu et en arabe dans l'université de cette ville. Ce savant mourut d'une maladie de

langueur, causée par la perte de sa femme, le 20 juillet 1597. Ses principaux ouvrages, sont : I. Des *Observations* et des *Corrections* sur la Paraphrase chaldaïque. Une *Grammaire hebraïque*. III. Un *Lexicon arabe*, 1613, in-4°. IV Un *Dictionnaire chaldaïque* qu'on trouve dans l'*Apparat* de la Polyglotte d'Anvers, et d'autres ouvrages. Joseph Scaliger en apprenant à Casaubon la mort de Raphelen, lui dit « que les savans dans les langues orientales avoient perdu dans lui leur ami et leur modèle ».

II. RAPHELEN, fils du précédent, a publié, I. des *Notes* sur les tragédies de Sénèqne. II. Des *Eloges* en vers de cinquante savans avec leurs portraits, Anvers, 1587, in-folio. Il étoit digne de son père par son érudition.

* RAPICIO (Giovita), connu aussi sous le nom de *Ravizza*, orateur et poète, né dans le territoire de Brescia, vers 1480, et mort à Venise le 16 août 1553, est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux, sont : I. *De Institutione puerili*, Venetiis; 1551. II. *De Numero Oratorio libri V. et carmina*, Venetiis, *apud Aldum*, 1554, in-folio. C'est le meilleur de ses ouvrages. III. *Oratio in funere Pauli Zanchii*, Venetiis, 1561. Il a laissé un livre de *satires* latines, et quelques autres *opuscules*.

I. RAPIN (Nicolas), né à Fontenai-le-Comte en Poitou, vers 1540, fut vice-sénéchal de cette ville, et vint ensuite à Paris où le roi Henri III lui donna la charge de grand prevôt de la connétablie. Fidèle à ce prince, il fut chassé de Paris par les ligueurs. Henri IV le rétablit dans sa charge; mais son grand âge l'obligea de se retirer dans sa patrie. Il termina sa carrière à Poitiers le 15 février 1609. Rapin a tenté de bannir la rime des vers français, et de les construire à la manière des Grecs et des Latins, sur la seule mesure des pieds; mais cette singularité contraire au génie de notre langue, n'a point été autorisée. Ses *Œuvres Latines* furent imprimées en 1610, in-4°. Ce sont des *Epigrammes*, des *Odes*, des *Elégies*, etc. Ses vers sont pleins d'élégance, et l'on en trouve une bonne partie dans le tome 3e des *Délices des Poètes latins* de France. On estime particulièrement ses *Epigrammes*, à cause de leur sel et du tour aisé qu'il leur a donné. Parmi ses vers français, ceux qui lui ont fait le plus d'honneur, sont *Les plaisirs du Gentilhomme champêtre*, imprimés en 1583, in-12, et *la Puce de mademoiselle Desroches* : tout le reste ne mérite pas d'être cité. Rapin travailla à la *Satire Menipée*, et quelques auteurs lui attribuent tous les vers de cette pièce; d'autres disent qu'il fut aidé par Passerat. Il laissa des enfans.

† II. RAPIN, (René) Jésuite, né à Tours en 1621, mort à Paris le 27 octobre 1687, fut célèbre par son talent pour la poésie latine. Il s'y étoit consacré de bonne heure, et il enseigna pendant neuf ans les belles-lettres avec un succès distingué. Parmi ses différentes poésies latines on distingue le *Poëme des Jardins* : c'est son chef-d'œuvre. « Il est digne du siècle d'Auguste, dit l'abbé Desfontaines, pour l'élégance et la pureté du langage, pour l'esprit et les graces qui y règnent. L'agrément des descriptions y fait disparoître la sécheresse des préceptes, et l'imagination du poète sait délasser le lecteur par des

fables, qui quoique trop fréquentes et quelquefois peu heureusement placées, sont presque toujours riantes. Plusieurs morceaux sont dignes de Boileau pour l'expression, et quelques peintures dignes de Virgile pour le tour et la vivacité : mais le poème est plein d'incohérence ; nulle entente dans le plan, nulle union dans l'ensemble ; l'auteur est décousu ; *nescit ponere totum*. Il sautille plus qu'il ne marche, et quelque agréables et variés que soient ses tableaux, ils ennuient, parce qu'il n'a pas su les lier au sujet. » Plusieurs critiques ont prétendu que le père Rapin n'étoit que le père adoptif de cet ouvrage, et qu'on le trouvoit dans un ancien manuscrit Lombard, qu'un prince de Naples conservoit dans sa bibliothèque. Mais quels garans donne-t-on d'une anecdote aussi singulière? Des ouï-dire sans fondement. La Harpe ne pense pas aussi avantageusement du poème *des Jardins* que l'abbé des Fontaines. Rapin, selon lui, est en général élégant, mais froid, et plus versificateur que poète. Les jésuites ne faisoient pas moins de cas des *Eglogues* sacrées du père Rapin, que de son poème. Si celui-ci, disoient-ils, est digne des *Géorgiques de Virgile*, celles-là méritent un rang distingué auprès des *Bucoliques*. Les gens de goût ont mis quelques restrictions à cet éloge. Quoique le père Rapin fût bon poète, il n'étoit pas entêté de la poésie. Du Perrier et Santeuil parièrent un jour à qui feroit mieux des vers latins. Ménage n'ayant pas voulu être leur juge, ils convinrent de s'en rapporter au père Rapin. Ils le trouvèrent qu'il sortoit de l'église. Ce jésuite, après leur avoir reproché vivement leur vanité, leur dit que les vers ne valoient rien, rentra dans l'église d'où il sortoit, et jeta dans le tronc l'argent qu'ils lui avoient consigné. On a encore du père Rapin, des *OEuvres diverses*, Amsterdam, 1709, 3 vol. in-12. On y trouve : I. Des *Réflexions* sur l'éloquence, sur la poésie, sur l'histoire et sur la philosophie. II. Les *Comparaisons* de Virgile et d'Homère, de Démosthènes et de Cicéron, de Platon et d'Aristote, de Thucydide et de Tite-Live : celle-ci et la pénultième sont moins estimées que les premières. III. Plusieurs ouvrages de piété, dont le dernier est intitulé : *La Vie des Prédestinés*, etc..... Le recueil de ses œuvres offre des réflexions judicieuses, des jugemens sains, des idées et des vues ; son style ne manque ni d'élégance ni de précision ; mais on y souhaiteroit plus de variété, plus de douceur, plus de grace. Ces qualités se font surtout désirer dans ses *Parallèles* des auteurs anciens. Le père Rapin publioit alternativement des ouvrages de littérature et de piété : cette variété fit dire à l'abbé de la Chambre « Que ce jésuite servoit Dieu et le Monde par semestre ». La meilleure édition de ses *Poésies latines*, est celle de Cramoisy en 3 vol. in-12, 1681. On y trouve les Eglogues, les quatre livres des Jardins, et les Poésies diverses. Le *poème des Jardins* a été traduit en notre langue par Gazon d'Ourxigné, Paris, 1772 ; mais cette traduction prolixe, peu fidèle, est semée de termes indécens qui ne se trouvent pas dans le poète latin. Toujours fidèle aux bienséances de son état, jamais il ne chanta l'amour et ses transports, comme la traduction pourroit le faire soupçonner. On a donné une meilleure traduction avec le texte à côté, Paris, 1782, in-8°. Elle

auroit cependant été plus exacte et plus complète, si les traducteurs avoient eu sous les yeux la belle édition de l'original, donnée par le P. Brotier, avec des additions, des notes lumineuses, et la Dissertation du P. Rapin, *De Disciplinâ hortensis culturæ*, Paris, 1780. Le *Poème des Jardins* du P. Rapin a été traduit en anglais par John Evelyn, Londres, 1673, in-8°, et il en a paru en 1706 une autre traduction dans la même langue.

III. RAPIN DE THOYRAS (Paul), né à Castres le 25 mars 1661, d'une ancienne famille originaire de Savoie, se fit recevoir avocat. La profession qu'il faisoit du calvinisme étant un obstacle à son avancement dans la magistrature, il résolut de suivre le métier des armes; mais sa famille n'y voulut point consentir. La révocation de l'édit de Nantes en 1685, et la mort de son père arrivée deux mois auparavant, le déterminèrent à passer en Angleterre où il arriva en 1686. Peu de temps après il repassa en Hollande, et entra dans une compagnie de cadets Français qui étoit à Utrecht. Il suivit le prince d'Orange en Angleterre en 1688; et l'année suivante, Mylord Kingston lui donna l'enseigne colonelle de son régiment, avec lequel il alla en Irlande et fut ensuite lieutenant, puis capitaine dans le même régiment, et se trouva à plusieurs siéges et à plusieurs batailles. Rapin céda sa compagnie, en 1693, à l'un de ses frères, pour être gouverneur de Mylord Portland. Il suivit ce jeune seigneur en Hollande, en France, en Allemagne, en Italie et ailleurs. Il se fit des amis dans les différens pays qu'il parcourut. Lorsqu'il eut fini l'éducation du duc de Portland, il se retira à la Haye, où il se livra tout entier à l'étude des fortifications et de l'histoire. Il se transporta en 1707, avec sa famille à Wesel. Ce fut alors qu'il travailla à son *Histoire d'Angleterre*. L'ouvrage qu'il publia sous ce nom a eu un grand succès, et le mérite à bien des égards. Mais on voit clairement que c'est en partie le chagrin, l'aigreur et la haine qui lui ont mis la plume à la main, et qu'il s'est orgueilleusement flatté de faire repentir sa patrie de l'avoir contraint à s'exiler. Tous nos rois, selon cet historien, ont été des princes injustes, toujours occupés à dépouiller leurs grands vassaux de leurs possessions, et ne se faisant aucun scrupule d'enfreindre les traités les plus solennels dès qu'ils entrevoyoient quelque avantage à les violer. Ses réflexions sur le caractère de la nation en général, ne sont pas moins outrageantes et moins odieuses. A ce défaut près, son *Histoire*, quoique très-défectueuse à bien des égards, est la plus complète qui existe. Il a avancé un grand nombre de faits sans les vérifier. Il n'étoit pas Anglais, et il écrivoit dans un pays étranger sur la foi des livres qui trompent souvent. Son style est naturel, assez net, quelquefois brillant. Sa narration est vive; ses portraits ont du coloris et de la force; mais ils sont peu réfléchis. Cet historien mourut à Wesel le 25 mai 1725, laissant un fils et six filles. Il savoit le grec, le latin, l'anglais, l'italien, l'espagnol; et il s'étoit fort appliqué aux mathématiques, sur-tout aux fortifications. Il aimoit aussi la musique, et connoissoit tous les bons ouvrages en ce genre. Les gens du monde le regardoient comme

un homme d'honneur, les beaux esprits comme un bon écrivain, et les calvinistes comme un protestant zélé. Ses ouvrages sont : I. Son *Histoire d'Angleterre*, imprimée à la Haye, en 1725 et 1726, en 9 vol. in-4°, et réimprimée à Trévoux en 1728, en 10 vol. aussi in-4°. On ajouta à cette édition des extraits de Rymer. On y joint ordinairement une continuation en 3 vol. in-4°, et les remarques de Tindall en deux. On en fit un Abrégé en 10 vol. in-12, à la Haye, 1730. La meilleure édition de la grande Histoire, est celle de M. le Fèvre de Saint-Marc, en 16 volumes in-4°, 1749. II. Une bonne *Dissertation sur les Wighs et les Torys*, imprimée à la Haye en 1717, in-8°.

IV. RAPIN DE THOYRAS, arrière petit-fils de Philibert RAPIN, maître-d'hôtel du prince de Condé, qui ayant été envoyé au parlement de Toulouse pour y porter de la part du roi l'édit de pacification en 1558, y fut arrêté par ordre de cette cour, qui lui fit son procès en trois jours, et le fit décapiter le 13 avril de cette année, comme un des principaux auteurs de la conjuration de Toulouse, malgré l'amnistie que le roi avoit accordée.

RAPINE (Claude), célestin, né au diocèse d'Auxerre, et conventuel à Paris, fut envoyé en Italie pour réformer quelques monastères de son ordre. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette commission, le fit choisir par le chapitre général pour corriger les constitutions de son ordre, suivant les ordonnances des chapitres précédens. Ses principaux ouvrages sont : I. *De studiis Philosophiæ et Theologiæ*. II. *De studiis Monachorum*. Le P. Mabillon en a fait usage dans son *Traité des Etudes monastiques*. Ce savant religieux mourut en 1493.

RASARIO (Jean-Baptiste), médecin, natif de Valdugia dans le Novarois, enseigna avec réputation à Venise et à Milan, fut de l'académie de *gli Affidati* de Padoue, et mourut célibataire en 1578, à plus de 60 ans. Naturellement généreux, il traitoit les malades gratuitement, et nourrissoit les nécessiteux comme s'il eût été leur père. On a de lui *Commentaria in libros hippocratis de morbis vulgaribus, de humoribus, de alimento*, 1567, et des *Traductions* latines de Gallien, d'Oribase, etc.

RASATHAIM. *Voy.* CHUSAN.

RASCAS (Bernard), gentilhomme limousin, et selon quelques auteurs, parent des papes Clément VI et Innocent VI, se rendit célèbre dans le 14ᵉ siècle par son esprit, par sa capacité dans la jurisprudence, et par ses *Poésies provençales*.

RASCHI. *Voyez* JARCHI.

RASCHIDI. *Voy.* ANVARI.

RASCHILD. *V.* AARON, n° IV.

* RASIS *ou* RHASÈS, mahométan, fameux médecin arabe au 10ᵉ siècle, connu aussi sous le nom d'*Almanzor* ou *le Grand*. C'étoit le Gallien des Arabes. Il opéroit avec fermeté, et jugeoit avec circonspection. Il ne cessa jamais de lire ou d'écrire, jusqu'à un âge avancé qu'il devint aveugle. Il fut tué peu de temps après, vers l'an 935. Ses *Traités sur les maladies des Enfans*, sont encore estimés. Rasis est le premie qui ait écrit sur la petite vérole Robert Etienne donna en 1548

en grec, le Traité de ce médecin sur cette maladie funeste. On en a fait depuis à Londres, une édition en arabe et en latin, 1767; in-8.° Ses autres ouvrages se trouvent avec le *Trallien*, 1548, in-fol. Il tira son nom de *Rhasès* ou *Arazi*, de la ville de Rey, en Perse, célèbre par son académie, où il naquit vers 860. Après s'être signalé par plusieurs guérisons, il eut la direction de divers hôpitaux et la place de médecin du calife Moklader Billah. Naudé raconte qu'en 1471, Louis XI demanda à la faculté de médecine de Paris le manuscrit des *OEuvres* de Rasis, qui étoit dans leur bibliothèque, pour en faire tirer une copie. La faculté répondit au roi, « que cet ouvrage étant un beau et singulier trésor, elle ne pouvoit le lui confier qu'en fournissant un gage en vaisselle d'argent et en donnant caution. » En effet, le 29 novembre 1471, le roi fit déposer entre les mains du trésorier de la faculté 12 marcs d'argent; et Malingre se constitua en outre caution du monarque, pour cent écus d'or.

RASPON. *Voy.* HENRI VII.

* RASPONI (Donna Felice), née d'une noble famille de Ravenne, en 1523, apprit la langue latine, à l'aide de laquelle elle étudia la philosophie d'Aristote et de Platon, ainsi que l'Ecriture et les saints pères, et passa pour une des femmes les plus savantes de son siècle. Elle prit l'habit des bénédictines dans le monastère de Saint-André, où elle mourut en 1579. Elle étoit d'une beauté si éclatante dans sa jeunesse, qu'elle fixa l'admiration d'Annibal Caro, qui composa trois sonnets en son honneur. On a d'elle, I. *Della cognizione di dio ragionamento*, etc., 1670. II. *Dialogo dell' eccellenza dello stato monacale, ed alcuni esercizj di quello*. Bologne, 1672.

† RASSICOD (Etienne), avocat au parlement de Paris, né à la Ferté-sous-Jouare en Brie, se livra tout entier, pendant plusieurs années, à l'étude de poètes et des meilleurs historiens grecs, latins et français. Il s'attacha ensuite à Caumartin, et s'appliqua à l'étude du droit. Ses protecteurs lui procurèrent une place de censeur royal, et une autre au Journal des savans. Il mourut le 17 mars 1718, à 73 ans. Sa capacité, sa droiture et sa candeur le rendirent cher à ses confrères et au public. La connoissance qu'il avoit des langues et des belles-lettres, auroit été d'un grand secours pour l'éloquence du barreau; mais la délicatesse de son tempérament l'obligea de se borner à écrire et à consulter. On a de lui un ouvrage, intitulé: *Notes sur le Concile de Trente*, avec une Dissertation sur la réception et l'autorité de ce concile en France, 1706, in-8°. Il renferme des éclaircissemens sur les points les plus importans de la discipline ecclésiastique.

† I. RASTALL (Jean), célèbre imprimeur anglais, né à Londres, mort en 1536, élève d'Oxford, a publié plusieurs ouvrages, I. *Description de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique*, en forme de dialogues, et ornée de planches. II. *Canones astrologici*. III. *Dialogues sur le purgatoire*. IV. *Discours contre Jean Fryth*. V. *Les règles d'une bonne conduite*. VI. *Anglorum regum chronicon*. Il avoit epousé la sœur de Thomas Morus.

† RASTALL (Guillaume),

fils du précédent, juge à la cour des plaids communs d'Angleterre, sous le règne de la reine Marie. Après sa mort, en 1565, il se retira à Louvain, où il passa le reste de ses jours. Rastall a laissé plusieurs ouvrages, I. *Le chartrier*, 1580. II. *Tablettes chronologiques depuis Guillaume le Conquérant*. III. *Texte de la loi d'Angleterre*. IV. *Collection des statuts*. V. *La vie de sir Thomas Morus*, son oncle.

RASTIGNAC. *Voyez* CHAT DE RASTIGNAC.

† RATALLER (Georges), né d'une famille noble à Leuwarde, en 1528, fut fait conseiller au grand conseil de Malines, en 1565, et président du conseil d'Utrecht, en 1569. Il y mourut le 6 octobre 1581, avec la réputation d'un bon magistrat et d'un savant littérateur. Nous avons de lui, I. *Sophoclis tragediæ latino carmine redditæ*, Anvers, 1570, in-12. II. *Euripidis tragediæ*, 1581, in-12, en vers latins. III. *Hesiodi opera*, Francfort, 1546, en vers latins, etc.

RATBERT. *Voyez* PASCHASE-RATBERT.

RATDOLT (Erard), célèbre imprimeur allemand, né à Augsbourg, dans le 15e siècle, alla s'établir à Venise. L'art typographique lui dut plusieurs innovations utiles. 1° Le premier, il plaça un frontispice ou titre à la tête des volumes, et y mit le nom de l'imprimeur et du libraire, ainsi que la date de l'impression. 2° Le premier, il inséra dans le corps de l'ouvrage des figures de mathématiques gravées en bois. 3° Le premier, il disposa par la gravure les lettres initiales, les fleurons et les vignettes, dans l'intérieur de la planche; tandis qu'avant lui elles ne se faisoient qu'à la main et au pinceau. Ces changemens se trouvent dans un *Calendrier* imprimé par lui en 1476, petit in-folio, et dans les *Elémens* d'Euclide avec les commentaires de Campanus. Sur la fin de ses jours, Ratdolt revint dans sa patrie, où il mourut en 1506.

† RATER (Antoine), architecte lyonnais, né le 26 avril 1729, s'étoit déjà avantageusement fait connoître par ses talens pour la construction; lorsque Soufflot, passant à Lyon, y dressa le plan d'ouvrir un nouveau quai et deux rues parallèles depuis la place des Terreaux jusqu'au bastion St.-Clair. Rater l'exécuta. Après avoir acquis divers emplacemens considérables dans ce local, il y fit bâtir plusieurs maisons remarquables par l'élégance de leur distribution. Ce quartier, le plus beau de Lyon, auroit été désert et sans débouché, si on n'y avoit établi une grande route de communication avec la Bresse. Rater l'ouvrit, nivela le terrain en coupant des montagnes, et procura à sa patrie une avenue superbe, utile et très-fréquentée. Il acheta l'honneur de servir ses compatriotes en surmontant les obstacles que lui opposèrent souvent l'intérêt personnel et la malveillance. Le plus doux plaisir de sa vie fut celui d'obliger. Elle se termina le 4 août 1794, à Miribel près de Lyon, où il s'étoit réfugié, et où il éprouva les angoisses du chagrin, de la proscription et du malheur, en voyant sa famille dispersée, et tous ses amis fugitifs ou immolés par la révolution.

RATHÈRE ou RATHIER, moine de l'abbaye de Lobbes, suivit en Italie Hilduin, qui avoit été dépouillé de l'évêché de Liége,

Rathère y obtint l'évêché de Vérone, dont il fut dépossédé quelque temps après. Il remonta sur son siége épiscopal ; mais il en fut encore chassé par Manassès, archevêque de Milan, qui, contre toutes les lois avoit été ordonné évêque de Vérone. St. Brunon, archevêque de Cologne, dont Rathère avoit été précepteur, le fit nommer à l'évêché de Liége : mais il essuya le même sort qu'en Italie. S'étant élevé, peut-être avec trop de véhémence contre les vices dominans, un parti puissant parvint à le faire déposer. Il repassa en Italie, et fut de nouveau rétabli par le crédit de l'empereur Othon sur le siége de Vérone : mais bientôt s'étant livré, comme à Liége, à toute l'ardeur de son zèle contre les désordres qui y régnoient, il en fut chassé une troisième fois, ce qui donna lieu à ce vers :

Veronæ præsul, sed ter Ratherius exul.

Il vint alors en France, y acheta des terres, et obtint les abbayes de Saint-Amand, d'Aumond et d'Aunai. Il mourut à Namur en 974. On a de lui, I. Des *Apologies*, des *Ordonnances synodales*, des *Lettres* et des *Sermons*, qui se trouvent dans le tome second du Spicilége de Dom Luc d'Achery. II. Six livres de Discours (*Præloquiorum*), dans le t. IX de l'*Amplissima collectio* des PP. Martenne et Durand. Pierre et Jérôme Ballerini ont donné une édition complète de ses Œuvres, Vérone, 1765, in-fol.

* RATHMAN (Herman), ministre à Dantzick, accusé par Jean Corvin, son collégue, de s'écarter en plusieurs points des vrais principes de la doctrine de Luther, ne put par sa piété se sauver des querelles et des persécutions les plus amères. Son attachement pour les opinions de Jean Arndt, et un ouvrage qu'il publia en 1621, *sur le royaume de grâce de J.-C.*, servoient de base à ces inculpations. Cette dispute devint générale dans l'église luthérienne. Rathman mourut en 1628; et la controverse qu'il avoit involontairement suscitée, s'éteignit peu à peu.

RATKAI (Georges), né en 1613, en Hongrie, d'une famille noble, embrassa l'état ecclésiastique et fut fait chanoine de l'église de *Zagrab*. Il y mérita la confiance du vice-roi de la Croatie. Jean Draskovits, qui l'engagea d'écrire l'histoire de cette province, et lui en facilita le moyen par le libre accès qu'il lui donna aux archives. Les fruits de ses recherches sont consignés dans un savant ouvrage intitulé : *Memoria regum et Banorum regnorum Dalmatiæ, Croatiæ, Slavoniæ, inchoata ab origine sud usque ad annum* 1652, Vienne, 1652, in-fol.

† RATRAMNE, moine de l'abbaye de Corbie, natif de la Picardie, florissoit dans le 9e siècle. Il étoit contemporain de Hincmar, contre lequel il publia deux *Livres sur la prédestination*, dans lesquels il soutient que la doctrine de saint Augustin sur la grâce, est la seule doctrine catholique. On les trouve dans les *Vindiciæ prædestinationis*, 1650, 2 vol. in-4°. On a encore de lui plusieurs autres traités, I. De l'*Enfantement de Jésus-Christ*, dans le Spicilége de d'Achery. II. De l'*Ame*. III. Un *Traité contre les Grecs*, en quatre livres, dans lequel il justifie les Latins. IV. Un *Traité du corps et du sang de Jésus-Christ*, contre Paschase Ratbert. Le doc-

teur Boileau le publia en 1686, in-12, avec une traduction française et des notes. Le traducteur l'orna en même temps d'une préface, dans laquelle il cherche à prouver contre les calvinistes, que le *Traité* de Ratramne n'est point favorable à leurs opinions. Cet ouvrage qui a été l'objet d'une vive discussion entre les écrivains protestans et catholiques, qui en ont diversement interprété le texte, a eu quatorze éditions, depuis celle qui fut publiée à Cologne, in-8° en 1532, et qui est la première, jusqu'à celle qui le fut à Amsterdam, in-12, 1717. Cette dernière édition est accompagnée d'une *traduction* française, avec le texte en regard, et précédée de deux *dissertations* très-savantes. Dans la première, on éclaircit tout ce qui a été dit de plus remarquable sur le *traité* de Ratramne. La seconde, composée en anglais par M. Hopkins, chanoine de la cathédrale de Worcester, et traduite en français, offre toutes les notions désirables sur Ratramne, sur ses ouvrages, et notamment sur son *Traité du corps et du sang de Jésus-Christ*. Ratramne adressa cet ouvrage au roi Charles. On croit, avec raison, que c'étoit Charles-le-Chauve. Ce roi lui avoit demandé ce qu'il falloit croire sur le mystère du corps et du sang de Jésus-Christ. Ratramne entreprend d'y prouver deux choses : la première, que le corps et le sang de Jésus-Christ, qui sont reçus dans l'église par la bouche des fidèles, sont des figures, si on les considère par l'apparence visible et extérieure du pain et du vin, quoiqu'ils soient véritablement le corps et le sang de Jésus-Christ par la puissance du Verbe Divin : la seconde, que le corps de J.-C. dans l'eucharistie est différent, non en soi quant à la substance, mais quant à la manière d'être, du corps de Jésus-Christ tel qu'il étoit sur la terre, et tel qu'il est dans le ciel, sans voile et sans figure. Ceux qui s'intéressent à ces questions si souvent agitées, trouveront dans l'édition de 1717 et dans les Dissertations qui précèdent le texte, de quoi se satisfaire. Ratramne a composé plusieurs autres *ouvrages*. Tels sont un traité *de Animâ*, resté manuscrit; une lettre sur les *Cynocéphales*, curieuse et conservée entre les manuscrits de la bibliothèque de Leipsick. Le P. Oudin l'a publiée dans ses *Ecrivains ecclésiastiques*. Ratramne étoit considéré avec raison comme un des hommes les plus savans de son siècle. Le *Traité* du corps et du sang de Jésus-Christ fut imprimé en latin, avec une *Défense*, en 1712, in-12.

* RATTE (Etienne Hyacinthe de), né à Montpellier le 1er septembre 1722, manifesta de bonne heure son goût pour les sciences, et principalement pour les mathématiques. L'académie des sciences de cette ville le nomma, encore jeune, son secrétaire, et il n'a cessé de remplir ces fonctions jusqu'à la suppression des académies. Il publia deux volumes de l'*Histoire* et des *Mémoires* de cette société. Un troisième volume auroit suivi sans les troubles de la révolution. Indépendamment de ces *ouvrages*, qui auroient suffi pour l'occuper, il a composé plusieurs *Mémoires* de physique et de mathématiques, dont quelques-uns sont imprimés dans les *Recueils* de la société royale, et il a fourni pour le Dictionnaire encyclopédique, les articles *froid*, *glace*, *gelée*.

La comete de 1759, prédite et attendue depuis long-temps, décida son goût pour l'astronomie. Il a été long-temps le seul bon astronome de Montpellier : il y observa plusieurs autres comètes. Il observa aussi le passage de Vénus sur le soleil en 1761, et plusieurs autres phénomènes dans les circonstances les plus remarquables; et lorsque son âge ne lui permit plus d'observer, il contribua à fournir un traitement pour un observateur qui étoit attaché à l'observatoire de Montpellier. Son père étant mort en 1770, il se fit recevoir dans la charge de conseiller à la cour des aides, et il fut souvent l'organe de cette compagnie dans les occasions remarquables. Après la révolution du 9 thermidor 1793, plusieurs membres de l'ancienne société, qui avoient eu le bonheur d'échapper à la proscription, conçurent le projet de la rétablir sous le nom de *Société libre des sciences et belles-lettres de Montpellier ;* et de Ratte en fut président. Elle a déjà publié plusieurs volumes de ses *Mémoires*, sous le titre de *Bulletins,* qui contiennent des recherches et des observations très-intéressantes. Ratte fut choisi pour associé de l'institut national, dès le moment de sa formation : il fut aussi aggrégé à un grand nombre de sociétés savantes de France, lors de leur renouvellement, et il a été enfin nommé membre de la légion d'honneur. Il est mort le 15 août 1805, à l'âge de 83 ans. Les *Observations astronomiques* de Ratte ont été recueillies par M. de Flangergues, célèbre astronome de Viviers, qui se proposoit de les publier incessamment.

RAVAILLAC (François), issu par les femmes de Poltrot, suivant Pasquier, étoit fils d'un praticien d'Angoulême, dont il suivit quelque temps la profession. Il prit ensuite l'habit chez les Feuillans. Ses idées, ses visions et ses extravagances, le firent chasser du cloître six semaines après. Accusé d'un meurtre sans pouvoir en être convaincu, il échappa au châtiment, et redevint solliciteur de procès. Il en perdit un en son nom pour une succession. Ce malheur le réduisit à une telle misère, qu'il fut obligé pour subsister de faire le métier de maître d'école à Angoulême. Les excès, les libelles et les sermons des ligueurs avoient dérangé son imagination dès sa première jeunesse, et lui avoient inspiré une grande aversion pour Henri IV. Quelques prédicateurs, trompettes du fanatisme, enseignoient alors qu'il étoit permis de tuer ceux qui mettent la religion catholique en danger, ou qui font la guerre au pape : Ravaillac, né avec un caractère sombre et une humeur atrabilaire, saisit avidement ces principes abominables. Au seul nom de huguenot, il entroit en fureur. La dure nécessité où il se vit réduit, la perte de son procès, les tristes réflexions qu'il fit sur son emprisonnement et sur son expulsion du cloître, irritèrent de plus en plus sa bile. Il prit la résolution exécrable d'assassiner Henri IV, que son imagination échauffée lui faisoit regarder comme un fauteur de l'hérésie qui alloit faire la guerre au pape. Il partit d'Angoulême six mois avant son crime, « dans l'intention, disoit-il, de parler au roi, et de ne le tuer qu'autant qu'il ne pourroit pas réussir à le convertir. » Il se présenta au Louvre sur le passage du roi

à plusieurs reprises, fut toujours repoussé, et enfin s'en retourna. Il vécut quelque temps, moins tourmenté par les visions qui l'agitoient. Mais vers Pâques il fut tenté avec plus de violence que jamais, d'exécuter son dessein. Il vint à Paris, vola dans une auberge un couteau qu'il trouva propre à son exécrable projet, et s'en retourna encore. Etant près d'Etampes, il cassa entre deux pierres la pointe de son couteau dans un moment de repentir, la refit presque aussitôt, regagna Paris, suivit le roi pendant deux jours; enfin, toujours plus affermi dans son dessein, il l'exécuta le 14 mai 1610. Un embarras de charrettes avoit arrêté le carrosse du roi au milieu de la rue de la Ferronnerie, qui étoit alors fort étroite. Ravaillac monte sur une des roues de derrière, et avançant le corps dans le carrosse au moment que ce prince étoit tourné vers le duc d'Epernon, assis à son côté pour lui parler à l'oreille, il lui donna dans la poitrine deux coups de poignard. Le second lui coupa l'artère du poumon et fit sortir le sang avec tant d'impétuosité, que le roi fut étouffé en un instant, sans proférer une seule parole. Le monstre eût pu se sauver sans être reconnu; mais étant demeuré à la même place, tenant à la main le poignard ensanglanté, le duc d'Epernon le fit arrêter. On le conduisit d'abord à l'hôtel de Retz et ensuite à la conciergerie. Son procès ayant été dressé, il fut tiré à quatre chevaux et écartelé à la place de Grève, le 27 mai 1610, âgé d'environ 32 ans, après avoir constamment persisté à dire dans tous ses interrogatoires, qu'il n'avoit point de complices. Les deux docteurs de sorbonne qui l'assistèrent à la mort, Filesac et Gamache, ne purent rien arracher de lui; parce qu'apparemment il n'avoit rien à dire. (*Voyez* I. COTTON.) Le scélérat, prêt à expirer, demanda l'absolution à Filesac, qui insista à la lui refuser, à moins qu'il ne voulût déclarer ses complices et ses fauteurs. Ravaillac lui répondit qu'il n'en avoit point; et le confesseur ayant répliqué qu'il ne pouvoit l'absoudre, il demanda qu'on lui donnât l'absolution sous condition, c'est-à-dire au cas qu'il dît la vérité. Alors Filesac lui dit : « Je le veux bien; mais si vous mentez, au lieu d'absolution je vous prononce votre damnation. » Pierre de l'Etoile, qui rapporte ces faits, assure que le monstre ajouta : « Je la reçois et je l'accepte à cette condition » Le peuple, au commencement de l'exécution, lui avoit refusé le *Salve Regina*, en criant: « Il ne lui en faut point... » Il est damné comme Judas.... Pendant l'exécution, un des chevaux qui le démembroient ayant été recru, un certain homme qui étoit près de l'échafaud descendit de celui qu'il montoit pour le mettre à la place, afin de le mieux déchirer. « Aussitôt qu'il fut mort, dit toujours l'Etoile, le bourreau l'ayant démembré, voulut en jeter les quartiers au feu; mais le peuple se ruant impétueusement dessus, il n'y eut fils de si bonne mère qui ne voulût avoir sa pièce, jusqu'aux enfans qui en firent du feu au coin des rues. Quelques villageois même, ayant trouvé moyen d'en avoir quelques lopins, les brûlèrent dans leur village. Dès qu'on le menoit au supplice, il se trouva autour du tombereau un si grand concours de peuple animé contre ce parricide, que les gardes et archers eurent bien de la peine à le sauver de sa fureur;

chacun y voulant mettre la main avec tel tumulte, tels hurlemens et malédictions, qu'on ne s'entendoit point : si que tous ces gens armés ne purent garantir ce méchant de force gourmades et horions, ni même des ongles et dents de quelques femmes...» On n'entrera point dans des détails connus de tout le monde, sur le caractère des personnes auxquelles on a attribué ce détestable parricide : on dira seulement qu'il est très-difficile de décider si parmi ces personnes, il y en eut quelqu'une qui trempa dans cet horrible forfait. Le duc de Sully assure que le cri public désigne assez ceux qui ont armé le bras du monstre. Mais on répond que les *Mémoires* de ce ministre ayant été composés par ses secrétaires, dans le temps qu'il étoit disgracié par Marie de Médicis, il n'est pas étrange qu'on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse, que la mort d'Henri IV rendoit maîtresse du royaume, et sur le duc d'Epernon qui avoit servi à la faire déclarer régente. Les conjectures odieuses, que les autres historiens ont recueillies sans examen, paroissent détruites d'une manière victorieuse par les réflexions suivantes. Elles sont d'un homme qui a soigneusement examiné ces faits : Mézerai, suivant lui, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons ; et celui qui a fait imprimer le sixième tome des *Mémoires de Condé*, fait ses efforts pour donner au misérable Ravaillac les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre ? faut-il encore en chercher où il n'y en a point ? On accusa à la fois le Père Alagona jésuite, oncle du duc de Lerme, tout le conseil Espagnol, la reine Marie de Médicis, la maîtresse d'Henri IV, Mad. de Verneuil, et le duc d'Epernon. Choisissez donc : si la maîtresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit : si le conseil d'Espagne a mis dans Naples le couteau à la main de Ravaillac, ce n'est donc pas le duc d'Epernon qui l'a séduit dans Paris, lui que Ravaillac appeloit catholique à gros grains, comme il est prouvé au procès ; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât Ravaillac à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant, et qui voulut qu'on le réservât à la question et au supplice. Il y a des preuves, dit Mézerai, que des prêtres avoient mené Ravaillac jusqu'à Naples. Je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je sais que les dépositions vagues d'un nommé Dujardin et d'une d'Escomans, ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit Ravaillac dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins inconstant : rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt auroit-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auroient abusé ? On conçoit bien qu'un scélérat, associé à d'autres scélérats de son espèce, cèle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur : car il y a de ce qu'on appelle honneur jusque dans le crime ; cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on auroit séduit, un fanatique à qui on auroit fait accroire qu'il seroit protégé, ne décéleroit-il pas ses séducteurs ? Comment, dans l'horreur des ter-

litres, n'accuseroit-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes ? N'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain ? Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : « J'ai cru bien faire en tuant un roi qui vouloit faire la guerre au pape. J'ai eu des visions, des révélations ; j'ai cru servir Dieu. Je reconnois que je me suis trompé, et que je suis coupable d'un crime horrible ; je n'y ai jamais été excité par personne. » Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que, le jour de l'assassinat, il avoit été dévotement à la messe ; il avoue qu'il avoit voulu plusieurs fois parler au roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques ; il avoue que le dessein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois ; qu'il y a résisté ; qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible ; qu'il y est retourné vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires, *François Ravaillac*,

> Que toujours dans mon cœur
> Jésus soit le vainqueur.

Qui ne connoît, qui ne voit à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot, dont le cerveau égaré étoit empoisonné de tous les venins de la ligue ? Ses vrais complices étoient la superstition et la fureur qui animèrent Jean Châtel, Pierre Barrière, Jacques Clément ; c'étoit l'esprit de Poltrot qui assassina le duc de Guise ; c'étoient les maximes de Balthazard Gérard, assassin du grand prince d'Orange..... Il me paroît enfin bien prouvé par l'esprit de superstition, de fureur et d'ignorance qui dominoit, et par la connoissance du cœur humain, et par les interrogatoires de Ravaillac, qu'il n'eut aucun complice. Il faut sur-tout s'en tenir aux confessions faites à la mort devant les juges. Ces confessions prouvent expressément que Jean Châtel avoit commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, et Ravaillac dans l'espérance d'être sauvé. M. Anquetil, dans son *Intrigue du Cabinet sous Henri IV et Louis XIII*, pense aussi que Ravaillac n'eut pas de complices, et s'appuie à-peu-près sur les mêmes raisons. Il remarque judicieusement qu'il ne faut pas toujours de l'argent et des promesses pour armer de pareils monstres : des murmures sourds, des plaintes trop hardies, des déclamations licencieuses, de tristes conjonctures, peuvent enflammer ces tempéramens bilieux, ces hommes dévorés d'un feu sombre, qui se nourrissent de mélancolie. « On a vu, conclut-il enfin, par les aveux de Ravaillac, que c'étoit un de ces fanatiques d'état si dangereux, qui sont peut-être plus communs qu'on ne pense. » Quoique les accusations intentées contre les jésuites aient été répétées par quelques libellistes obscurs dans le temps de leur destruction, nous ne prendrons pas la peine de les réfuter. Pouvoit-on croire ces religieux assez insensés, pour avoir contribué à enfoncer le poignard dans le sein d'un prince qui les avoit rappelés et qui les combloit de biens ? » « J'ai eu (dit Bayle, *Lettres choisies*, *t.* 3, *p.* 230), la curiosité de lire ce qu'ils ont répondu aux accusations de leurs ennemis, ce qu'on leur a répliqué, ce qu'ils ont répliqué eux-mêmes ; et il m'a paru qu'en plusieurs choses leurs accusateurs demeuroient en

reste. Cela m'a fait croire qu'on leur impute beaucoup de choses dont on n'a aucune preuve ; mais que l'on croit facilement, à l'instigation des préjugés.

RAVANEL, chef des Camisards, avoit encore plus de bravoure que de fanatisme. Sachant que sa tête étoit mise à prix, il eut la hardiesse de venir trouver le maréchal de Villars, et lui demanda les mille écus de récompense en se découvrant. Le maréchal lui pardonna et lui fit compter la somme. Mais l'année suivante, ayant été reconnu pour le chef d'une conspiration en Languedoc, il fut brûlé vif en juin 1705. « Ravanel et Catinat, (dit M. de Berwick dans ses *excellens et véridiques Memoires*), qui avoient été grenadiers dans les troupes, furent brûlés vifs à cause des sacriléges horribles qu'ils avoient commis. Billar et Jonquet furent roués : le premier s'étoit chargé d'exécuter le projet formé contre M. Basville et moi ; il l'avoua, et sembloit s'en faire gloire.... Le même jour que j'entrai dans la province, on prit un nommé Castanet, prédicant, lequel fut roué à Montpellier, convaincu de toutes sortes de crimes énormes, et non pour fait de religion, comme on a affecté de le publier.... Je sais qu'en beaucoup de pays on a voulu noircir ce que nous avons fait contre ces gens-là ; mais je puis protester en homme d'honneur, qu'il n'y a sortes de crimes dont les camisards ne fussent coupables. Ils joignoient à la révolte, aux sacriléges, aux meurtres, aux vols et aux débordemens, des cruautés inouïes, jusqu'à faire griller des prêtres, éventrer des femmes grosses et rôtir les enfans. »

RAVASINI, poète latin, né à Parme, chanta les plaisirs de la campagne. Ses *poésies*, pleines de fraîcheur, furent publiées en 1706 et en 1711. Les *Mémoires de Trévoux*, janvier 1707 et octobre 1711, en ont rendu un compte avantageux. Ravasini étoit l'ami du père Vanière qui suivoit la même carrière.

RAVAUD, *Voyez* IV. REMI.

* RAVENET (Simon-François), graveur de Paris, né en 1721, mort à Londres où il s'étoit établi, a gravé beaucoup d'estampes, dont les principales sont : *L'Emblème de la Vie humaine*, d'après le Titien ; les *Bergers d'Arcadie*, sur les dessins du Poussin ; *Lucrèce déplorant son sort*, sur ceux de Casali, et beaucoup de *Portraits* qu'il seroit trop long d'énumérer. Son fils RAVENET, demeurant à Parme, a fait paroître *Jupiter* et *Antiope* d'après Rubens, et *divers morceaux* sur les dessins du Corrége.

* RAVENNAS (Agnellus ou Adreas), né à Ravenne, a écrit la *Vie des évêques de ce siége*. Il avoit d'abord été abbé du monastère de Ravenne, appelé de Sainte-Marie *ad Blachernas*, ensuite de de celui de Saint-Barthélemi dans la même ville : son ouvrage commence à *Saint-Apollinaire*, qui en fut le premier évêque, et reçut son ordination en l'an 50, pour finir successivement à *Grégoire* qui gouvernoit l'église de Ravenne en 839. Il est écrit dans un style barbare, et il devient souvent difficile d'en trouver le sens. On dit d'ailleurs que ses matériaux ne sont pas toujours authentiques. Le temps de la mort de cet auteur est incertain.

* RAVENNE (Marc de), graveur, né en 1500, souvent ap-

pelé Ravignano, fut élève de Marc-Antoine, pour lequel il travailla. On a de sa main la *Statue de Laocoon*, le *Massacre des Innocens* et divers *morceaux* d'après Raphaël et autres.

*RAVENSPERGER (Jacques), né à Groningue en 1615, professa la philosophie à Utrecht, et y mourut de consomption à l'âge de 35 ans. Il a laissé quelques dissertations académiques *de Deo, de Systemate Mundi, de Animâ Ovi*, etc. Son père Herman, natif de Nassau-Siegen, fut professeur de théologie à l'université de Groningue, où il mourut en 1625, âgé de 49 ans ; il a aussi laissé quelques *écrits*.

* RAVESTEIN (Josse), ou JUDOCUS TILETANUS, né à Tielt en Flandre, vers 1506, professeur en théologie, et chanoine de St.-Pierre à Louvain, assista au concile de Trente, député par Charles-Quint, et au colloque de Worser, en 1557. Il termina ses jours à Louvain le 7 février 1571. Ce docteur, habile controversiste, grand adversaire de Baïus qu'il dénonça à plusieurs évêques et universités, etc., a donné, I. Une *Réfutation de la Confession d'Anvers*, en latin, Louvain, 1567. II. *Apologie de cette Réfutation*, 1568. III. *Apologie des Décrets du Concile de Trente, touchant les Sacremens*, Cologne, 1607, in-12.

† RAVESTEYN (Jean Van), peintre né en 1580, fut un des meilleurs artistes des Pays-Bas. On admire de lui trois *Tableaux* placés dans les salons du jardin de l'Arquebuse à la Haye. Ses compositions sont pleines de feu et de variété, son coloris excellent, son pinceau énergique. On a gravé d'après lui. Hubert RAVESTEYN, né à Dordrecht en 1647, a peint avec succès le *Paysage*, les *Foires* et les *Rassemblemens de Peuple*. Nicolas RAVESTEYN, né à Bommel en 1661, excella dans l'*Histoire* et surtout dans le *Portrait*.

* RAVI (Jean), architecte et sculpteur du 14e siècle, travailla pendant 26 ans à la métropole de Paris. Nous n'avons sur sa vie que l'inscription suivante, qui étoit dans l'église de Notre-Dame, auprès d'une petite figure qui le représentoit : « C'est maître Jean Ravi, qui fut masson de Notre-Dame par l'espace de vingt-six ans, et commença ces *Nouvelles Histoires*. Priez Dieu pour l'ame de lui ; et maître Jean le Bouteiller, son neveu, les a parfaits l'an 1351. »

* RAVISIUS TESTOR. *V*. TIXIER.

I. RAVIUS *ou* RAVE (Chrétien), né à Berlin en 1613, voyagea en Orient, où il apprit les langues turque, persanne et arabe, et d'où il rapporta des manuscrits précieux. De retour en Europe, il professa les langues orientales à Utrecht, d'abord sans appointemens, et ensuite avec une pension de six cents florins que la ville lui décerna. Ravius fut un des savans de la cour de la reine Christine de Suède. Enfin, il professa les langues orientales à Kiell, puis à Francfort sur le Mein, où il mourut le 21 juin 1677. On a de lui, I. Un *Plan d'Orthographe et d'Etymologies Hébraïques*. II. Une *Grammaire Hébraïque, Chaldaïque, Syriaque, Arabe, Samaritaine et Anglaise*, Londres, 1640, in-8°. III. *Traduction latine de l'arabe*, d'Apollonius de Perge.

II. RAVIUS (Jean), fils du précédent, bibliothécaire de l'é-

lecteur de Brandebourg, a laissé des *Commentaires sur Cornélius Népos*, des *Aphorismes militaires* et d'autres *écrits* latins.

* RAU (Jean-Jacques), né en 1668, à Bade ou Baden, petite ville du cercle de Souabe, d'une famille peu fortunée, entra chez un chirurgien de Strasbourg, où il resta environ trois ans, au bout desquels il parcourut une partie de l'Europe, et revint ensuite à Amsterdam où il se distingua dans la taille de la pierre. En 1713, il fut appelé à la chaire d'anatomie et de chirurgie de Leyde, où il s'acquit une réputation par les dissections, et devint recteur de l'académie de cette ville. On n'a de lui que deux pièces peu étendues, I. *Epistolæ duæ de septo scroti ad Ruyschium*, Amstelodami, 1699, in-4°. II. *De Methodo discendi Anatomen*, Leydæ, 1713, in-4°. C'est le discours qu'il prononça, lorsqu'il prit possession de la chaire d'anatomie.

* RAUL, historien milanais du douzième siècle, auteur d'une *Histoire des Guerres* que les Milanais soutinrent contre Frédéric Ier, depuis 1154 jusqu'en 1157, qui fut publiée par Muratori dans les *Scriptores rerum ital.*, vol. 6, pag. 1169, d'après un manuscrit tiré de la bibliothèque du collége des jésuites de Bréra.

RAULENGHIEN. *Voyez* RAPHELEN.

† I. RAULIN (Jean), naquit à Toulouse. après avoir pris ses degrés dans l'université de Paris, il prêcha dans cette capitale avec beaucoup de succès. Il étoit entré dans l'ordre de Cluni en 1497, et il mourut en 1514, à 71 ans. En 1541 on recueillit ses *Sermons* in-8°. Ils peuvent servir tout au plus à donner une idée du mauvais goût qui régnoit en France dans le 15e siècle. Il prouve dans un de ses sermons la nécessité du jeûne, par ces deux comparaisons : « Un carrosse va plus vîte quand il est vide : un navire qui n'est pas trop chargé obéit mieux à la rame. » Il se rendit plus recommandable par sa régularité que par les ouvrages moraux qu'il publia : ils sont dignes de l'oubli où on les laisse. On a encore de lui des *Lettres*, Paris, 1521, in-8°, peu communes. Elles contiennent parmi un grand nombre d'allégories et de figures forcées, quelques faits de son temps. Ses ouvrages furent recueillis à Anvers, 1612, en six volumes in-4°.

II. RAULIN (Jean-Facond), espagnol, a fleuri dans le 18e siècle, et nous a laissé une *Histoire ecclésiastique du Malabar*, pleine de particularités curieuses et de contes populaires, imprimée à Rome, in-4°.

† III. RAULIN (Joseph), médecin ordinaire du roi, censeur royal, membre des académies de Bordeaux, de Rouen et de celle des Arcades de Rome, né à Aiguotinte, dans le diocèse d'Auch, en 1708, mort à Paris le 12 avril 1784, exerça d'abord sa profession à Nérac, où son mérite fut méconnu, parce qu'il parloit avec plus de savoir que d'agrément. Peu employé comme praticien, il se consacra à la théorie et le public y gagna. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages, où une pratique sûre est fondée sur des observations justes et détaillées. Son style est clair, concis lorsqu'il le faut, élégant lorsqu'il doit l'être. Le président de Montesquieu l'engagea,

en 1755, de venir se fixer à Paris. Il fut aussi recherché dans cette capitale qu'il avoit été négligé en province. On le consulta de toutes parts ; et le gouvernement l'employa à composer différens Traités importans, sur la manière d'élever les enfans, sur les accouchemens, sur les maladies des femmes en couche. Les principaux livres qu'il a publiés sont, I. *Traité des maladies occasionnées par les promptes variations de l'air*, 1752, in-12. II. *Traité des maladies occasionnés par les excès de chaleur, de froid, d'humidité et autres intempéries de l'air*, 1756, in-12. III. *Traité des affections vaporeuses du sexe*, 1759, in-12. IV. *Traité des fleurs blanches, avec la méthode de les guérir*, 1766, en 2 volumes in-12. V. *De la conservation des enfans* ou *les moyens de les fortifier, de les préserver et guérir des maladies*, 1768, 2 vol. in-12, VI. *Traité des maladies des femmes en couche*, 1771, in-12. VII. *Instructions succinctes sur les accouchemens*, 1769, in-12. VIII. *Parallèle des eaux minérales de France avec celles d'Allemagne*, 1777, in-12. IX. *Analyse des eaux minérales de Provins*. X. *Examen de la houille regardée comme engrais*, 1775, in-12. XI. *Traité de la pthisie pulmonaire*, 1784, in-8°. Ce fut son dernier ouvrage, et ce ne fut pas le moins recherché ; parce qu'il renferme des observations importantes, dont quelques-unes sont nouvelles,

† RAUWOLF (Léonard), médecin, natif d'Augsbourg, y exerça la médecine avec succès ; mais une extrême passion pour la botanique, le porta à se rendre en Syrie en 1573 ; il parcourut la Judée, l'Arabie, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arménie, etc. ; y amassa un grand nombre de plantes et de curiosités naturelles, et fit des observations sur les mœurs des peuples de ces contrées. Il revint dans sa patrie en 1576 ; mais les troubles qui l'agitoient l'obligèrent, en 1588, de se retirer à Lintz, où il mourut en 1606 avec le titre de médecin des archiducs d'Autriche. Il publia la *Relation* de son voyage en allemand, Francfort, 1582, in-4°. Nicolas Staphrost l'a traduite en anglais, Londres, 1693. Le *Catalogue* des plantes que Rauwolf a observées au Levant, a été donné en latin par Jean-Frédéric Gronovius, sous le titre de *Flora Orientalis* ; Leyde, 1755, in-8°. On voit encore dans la bibliothèque de Leyde, les plantes sèches que Rauwolf a rapportées en Europe. Ses ouvrages en allemand sont rares et recherchés ; les figures, quoique gravées en bois, sont bonnes, et ses descriptions exactes. Il a découvert dans l'Orient plusieurs plantes nouvelles. Linné en a consacré un genre à sa mémoire, en l'appelant *Rawolfia nitida*. Ces plantes ont été réimprimées à la fin de l'ouvrage de Daléchamps.

† I. RAWLEGH (sir Walter), *ou* RALEGH, d'après sa propre signature, né à Budley, dans le comté de Devon, en 1552, d'une ancienne et noble famille, servit, en 1569, comme volontaire dans les troupes que la reine Elisabeth fit passer en France pour servir les protestans ; en 1578, il se réunit à celles qui furent envoyées dans les Pays-Bas contre les Espagnols ; et on le trouve sur la liste des capitaines qui servirent dans les guerres d'Irlande, en 1580. Une circonstance

heureuse, à laquelle ajoutoient la taille avantageuse de Rawlegh, sa jeunesse et ses graces extérieures, l'introduisirent à la cour : il rencontra à la promenade la reine qui prenoit l'air, et qui, arrêtée par un chemin bourbeux, paroissoit ne savoir quelle route prendre ; le jeune Rawlegh, toujours élégamment vêtu, s'empresse de détacher un manteau tout neuf pour l'étendre sous les pieds de la reine. Il n'en falloit pas davantage pour être remarqué. Il fut adjoint, en 1583, à sir Humphrey Gilbert, pour une expédition à Newfoundland, qui fut malheureuse ; une maladie contagieuse s'étant mise dans l'équipage, il fallut revenir en hâte à Plymouth ; et sir Gilbert périt dans la traversée. Ces voyages de découvertes étoient la passion favorite de Rawlegh. Il ne se découragea point : peu de temps après, il obtint la permission de retourner en Amérique pour de nouvelles recherches, et découvrit le pays de Wigandacoa, dont la reine Elisabeth changea le nom primitif en celui de *Virginie*. A son retour, il fut créé chevalier et élu membre du parlement pour le comté de Devon. Des projets de navigation et les affaires maritimes l'occupèrent pendant le cours de 1585. La même année, il envoya une seconde, et bientôt après une troisième flotte en Virginie. C'est à cette colonie qu'est due la première introduction du tabac en Angleterre, et Rawlegh fut le premier qui le mit à la mode et en propagea l'usage. Elisabeth chercha plutôt à favoriser qu'à éloigner les avantages que promettoit le trafic de cette nouvelle denrée ; mais Jacques I[er], son successeur, en avoit conçu une telle aversion, qu'il ne négligea rien pour en empêcher l'usage. Les faveurs et les honneurs s'accumuloient sur la tête de Rawlegh, et excitèrent bientôt la jalousie et l'envie des courtisans, qui, redoutant de se voir supplantés, cherchèrent à le supplanter lui-même. L'heureux favori sembla ne pas apercevoir ces vains efforts, et continua à remplir ses fonctions avec le même zèle. En 1588, il combattit la fameuse flotte invincible envoyée pour envahir l'Angleterre. L'année suivante, il accompagna dom Antonio, roi de Portugal, qui se trouvoit alors à Londres, pour le rétablir dans ses états ; et ayant à son retour mouillé en Irlande, il y visita le poète Spencer, qu'il emmena à la cour d'Angleterre, où il obtint pour lui la protection de la reine. Les années suivantes, il fut nommé général, pour commander à Panama une expédition contre l'Espagne, et à son retour, il se fit remarquer avec avantage dans la chambre des communes, par les discours qu'il y prononça ; mais il étoit suspect au peuple et mal vu du clergé, soit à raison de ses principes qui passoient pour être peu orthodoxes, soit parce qu'il possédoit quelques biens qui avoient appartenu à l'Eglise. Ses ennemis cherchèrent à profiter de ces dispositions pour le perdre auprès de la reine et l'accusèrent d'athéisme. A peu près dans le même temps, Rawlegh s'étoit épris d'une passion violente pour la jeune et belle miss Elisabeth Throgmorton, fille d'un homme d'état estimable, et décoré du titre d'ambassadeur ; la jeune miss avoit partagé et couronné l'amour de Rawlegh : la reine, grièvement offensée de sa conduite, le fit mettre aux arrêts, et lui interdit la cour, lorsque la liberté lui fut rendue ; mais le re-

pentir du favori, son mariage avec celle qui étoit l'objet de ses affections, la bonne harmonie des deux époux, ramenèrent bientôt Rawlegh à la cour. Pendant sa retraite, il avoit projeté la découverte et la conquête de la Guyane, dans l'Amérique méridionale : il l'effectua en 1595, détruisit la ville de Saint-Joseph, et fit prisonnier le gouverneur espagnol. A son retour, il écrivit la *relation* de ses découvertes dans la Guyane, qui fut imprimée en 1596, in-4°; réimprimée en latin à Nuremberg, 1599, in-4°; et ensuite insérée dans le troisième volume de la collection d'Hackluyt. La même année, il fut nommé l'un des commandans de l'expédition de Cadix; et tout sembloit lui sourire, lorsque la mort d'Elisabeth, en 1602, vint lui ravir son bonheur et ses espérances. L'avénement de Jacques Ier au trône, lui fit perdre son crédit à la cour et ses places; il fut accusé, jugé et condamné comme coupable de haute trahison. Le roi Jacques l'avoit d'abord accueilli avec beaucoup de bonté; mais cet accueil ne fut pas de longue durée; de vieilles haines, des mécontentemens étouffés, des intrigues de cour avoient depuis long-temps préparé sa perte. Le 6 juillet 1603, il fut traduit devant le conseil de Westminster, constitué prisonnier chez lui, conduit ensuite à la Tour, transféré à Winchester, où il fut jugé à mort. On crut généralement qu'il avoit trempé dans une conspiration contre le roi; mais rien n'est moins prouvé; et rien ne le justifie peut-être mieux que la procédure instruite contre lui, la barbare partialité et les invectives du procureur général Coke. Rawlegh fut retenu un mois entier à Winchester, attendant journellement la mort, ainsi qu'on le voit dans la lettre à sa femme, qui se trouve consignée dans ses œuvres. Le sursis ayant été prolongé indéfiniment, Rawlegh fut enfermé l'espace de treize ans dans la Tour, où sa femme vint vivre avec lui, et lui donna un second fils; ses biens lui furent rendus d'abord, mais repris bientôt après, pour passer dans les mains de Robert Car, favori du roi, et depuis comte de Sommerset. Rawlegh avoit trouvé dans Henri, fils aîné de Jacques, un protecteur puissant, qui travailloit avec zèle à lui faire recouvrer ses biens et sa liberté; la mort de ce prince, en 1612, fit évanouir toutes ses espérances. Les loisirs de sa retraite furent remplis par des travaux littéraires; ce fut dans sa prison qu'il travailla à son *Histoire du monde*, dont le premier volume parut en 1614, in-fol., et finit à l'histoire des Macédoniens. C'est à tort qu'on a dit qu'elle avoit été mal accueillie du public, et que par cette raison il avoit brûlé le second volume. l'ouvrage, quoique non continué, fut réimprimé dans l'espace de deux ans; la mort du prince Henri, à qui il vouloit le dédier, l'engagea à supprimer le second et le troisième volumes, déjà prêts en partie; et la suite des événemens de sa vie ne lui auroit vraisemblablement pas permis de s'en occuper. Il obtint, en 1616, son élargissement, en faisant persuader au roi qu'il avoit découvert, sous la reine Elisabeth, des mines d'or dans la Guyane. Il avoit recouvré sa liberté le 25 mars; il reçut la commission d'aller vérifier le fait en août suivant, et ne mit à la voile de Plymouth qu'en juillet 1617. Son dessein fut éventé par les Espagnols, et traversé par eux; et son

fils aîné ayant été tué à Saint-Thomas, le capitaine Keymis, qui commandoit les troupes, fit brûler la ville, et se donna lui-même la mort, sur les vifs reproches que Rawlegh lui fit de sa conduite. L'ambassadeur espagnol se plaignit hautement, et demanda une réparation éclatante de cette violation de la paix. Rawlegh vint prendre terre à Plymouth en juillet 1618, et quoique informé de ce qui se passoit, poursuivit son voyage à Londres. Il fut arrêté en chemin, étant à se repentir de ne pas s'être évadé pendant qu'il en avoit les moyens; il fut conduit à la Tour, d'où il chercha vainement à s'échapper. Ses juges eurent ordre de prononcer l'exécution du jugement déjà rendu contre lui : il fut décapité le lendemain, dans la cour de l'ancien palais de Westminster, et subit son jugement avec autant de courage que de magnanimité. Son supplice excita l'indignation universelle; Burnets n'hésite pas à le compter au nombre des fautes qui ont terni le règne de Jacques Ier. « La première condamnation de Rawlegh, dit-il, donne lieu à bien des doutes; mais son exécution, après un sursis de quinze ans, et après une commission telle que celle qui lui avoit été donnée, est une barbarie atroce. » Rawlegh fut le premier qui transporta le *cerisier* d'Angleterre en Irlande, dans un jardin qui existe encore près de Waterford.

* II. RAWLEGH (Carew), fils du précédent, né à la Tour de Londres, mort en 1666, fut gouverneur de Jersey. Il est auteur de quelques *sonnets*, et d'un *écrit contre Jacques Howell, pour la défense de Gautier, son père.*

* RAWLET (Jean), pieux théologien anglais, né en 1642, mort en 1686, fut bachelier en théologie, et lecteur de Newcastle-sur-Tyne. Il occupa très-long-temps cette place, à laquelle il étoit si attaché, qu'il refusa, pour ne la point quitter, le riche bénéfice de Coleshill. Rawlet est auteur du *Moniteur chrétien*, qui a eu beaucoup d'éditions, et d'un autre *livre* sur l'Eucharistie.

* RAWLEY (William), chapelain de François Bacon, Lord Vérulam, le fut aussi de Charles Ier et de Charles II. C'étoit un homme très-savant, à qui l'on doit l'*édition* des Œuvres de François Bacon. Il naquit à Norwich, en 1588, et mourut le 18 juin 1667.

† RAWLINS (Thomas), premier graveur de la monnoie, sous les règnes de Charles Ier et de Charles II, fut lié intimement avec les poètes et les beaux esprits de son temps, et ne s'occupa à écrire que pour son amusement et sans aucune vue d'intérêt. Il a laissé trois *pièces* de théâtre, et est mort en 1670.

* I. RAWLINSON (Thomas), chevalier, né à Londres en mars 1647, fut nommé, par Jacques II, shérif de Londres en 1687, gouverneur des hôpitaux de Bridewell et de Bethlem en 1705, et lord maire de Londres en 1706. C'est sous lui que Guildhall fut embelli et réparé, ainsi qu'on le voit par l'inscription qui y est placée.

† II. RAWLINSON (Thomas), savant bibliomane de Londres, qu'Addisson a dépeint dans le nº 158 du *Tatler*, sous le nom de *Tom Folio*, avoit rassemblé la plus vaste collection de manuscrits et de livres qui existât de son temps entre les mains d'un particulier. Elle fut vendue après

sa mort, en 1725. Il étoit né en 1681, et avoit à tel point la fureur d'amasser des livres, qu'ils encombroient un vaste appartement où à peine il se trouvoit place pour son lit. Il étoit fort lié avec Maittaire, qui lui dédia son édition des Satires de Juvénal. C'est d'après un manuscrit que possédoit Rawlinson, qu'ont été imprimées les Annales d'*Aluredus Beverlacensis*. La vente des manuscrits qu'il possédoit, occupa seule seize jours.

* III. RAWLINSON (Christophe), de Carkhall, dans le comté de Lancastre, allié des précédens, naquit en 1677, fut élevé au collége de la Reine à Oxford, et se distingua par son habileté dans la langue saxonne et dans la littérature du Nord. Il fit imprimer à Oxford une très-belle *édition* de la traduction en saxon par le roi Alfred, des Consolations philosophiques de Boece, 1698, in-8°. La Grammaire anglo-saxonne, extraite du Trésor d'Hickesius, imprimée dans la même ville en 1711, a été dédiée à Christophe Rawlinson. Il mourut le 8 janvier 1732.

† IV. RAWLINSON (Richard), savant antiquaire anglais, mort en 1755, docteur en droit en 1719, à Oxford, fonda une chaire d'anglo-saxon dans l'université de cette ville, à laquelle il laissa par testament ses manuscrits, ses médailles, et sa bibliothèque. Ce savant a fait de riches collections pour la continuation de l'*Athenæ-Oxonienses* de Wood. Il a composé aussi une *Histoire d'Oxford*. Ces deux articles entroient dans le legs qu'il a fait à l'université. Il a de plus contribué à la publication d'un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire et les antiquités; et il a *traduit* en anglais le livre de Lenglet Dufresnoy, sur la Méthode d'étudier l'histoire, 2 vol. in-8°. Le cœur de Rawlinson, renfermé dans une urne de marbre, est placé dans la chapelle du collége de Saint-Jean.

I. RAY (Jean), né à Blac-Hotlay, près Brentrée, dans le comté d'Essex, le 29 novembre 1628, étudia à Cambridge et fut membre du collége de la Trinité. Après avoir pris les degrés académiques, il fut ordonné prêtre de l'église anglicane; mais son opposition aux sentimens des épiscopaux l'empêcha d'obtenir des bénéfices. L'étude de la nature le consola de la privation des biens ecclésiastiques. Il avoit tout ce qu'il falloit pour l'approfondir: un esprit actif, un zèle ardent, un courage infatigable. Il parcourut l'Ecosse, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, la France et plusieurs autres pays, dans lesquels il fit des recherches laborieuses. La société royale de Londres l'adopta en 1667. Il mourut à Black-Norley le 17 janvier 1706. Il joignoit aux connoissances d'un naturaliste, celles d'un littérateur et d'un théologien. Il a tant écrit que ses ennemis lui reprochèrent sa fécondité comme un défaut. Ses écrits, dans lesquels on trouve beaucoup de solidité, de sagacité et d'érudition, sont, I. Une *Histoire des Plantes*, en 3 vol. in-fol., 1686 et années suivantes. Le troisième imprimé en 1704, est le moins commun. II. Une *Nouvelle Méthode des Plantes*, Londres, 1682, in-8°; et Tubinge sous le nom de Londres, 1733, in-8°. III. Un *Catalogue des Plantes d'Angleterre et des îles adjacentes*, Londres, 1677, in-8°, avec un supplément en 1688; et divers autres ouvra-

ges de botanique. Son système diffère beaucoup de celui de Tournefort : celui-ci ne distribue les plantes qu'en vingt-deux classes, au lieu que Ray en compte trente-trois. IV. Un *Catalogue des Plantes des environs de Cambridge*, 1660, in-8°, avec un *Appendice* de 1663, et un de 1685. V. *Stirpium Britannicarum extra Britannias nascentium Sylloge*, Londres, 1696, in-8°. VI. *Synopsis methodica Animalium quadrupedum et Serpentini generis*, Londres, 1724, in-8°. VII. *Synopsis methodica Avium et Piscium*, Londres, 1713, in-8°. VIII. *Historia Insectorum*, *cum Appendice* Mart. Listeri *de Scarabæis Britannicis*, 1710, in-4°. IX. *Methodus Insectorum*, in-8°. X. *Dictionnariolum trilingue secundùm locos communes*. Tous les ouvrages précédens sont en latin. (*Voy.* MUNTTING.) Les principaux de ceux qu'il a écrits en anglois, sont, I. *L'existence et la sagesse de Dieu manifestées dans les œuvres de la Création*. Ce livre a été traduit en français, 1714, in-8°. II. Trois *Dissertations* sur le chaos et la création du monde, le déluge et l'embrasement futur du monde, dont la plus ample édition est celle de Londres, en 1713, in-8°. III. Une *Exhortation à la piété*. Ce discours est contre Bayle qui nioit qu'une république, composée de chrétiens qui observeroient exactement les préceptes de J.-C., pût se soutenir. IV. Divers *Discours* sur différentes matières théologiques, imprimés à Londres en 1692, in-8°. V. Un *Recueil de Lettres philosophiques*, 1718, in-8°, qui ne sont pas toutes intéressantes. Pour bien connoître cet homme illustre et ses ouvrages, il faut lire les esquisses historiques et biographiques de Pugnai, de la botanique en Angleterre, traduit de l'anglais de Pulteney, par M. Boulard.

* II. RAY (Benjamin), né à Spalding, élevé à Cambridge, et curé à Surfleet, en 1735, fut nommé secrétaire de la société de Spalding, où il mourut en 1760. Il a fourni plusieurs *Mémoires* à la société royale de Londres, et laissé à sa mort plusieurs ouvrages manuscrits.

III. RAY DE SAINT-GENIÈS (Jacques-Marie), chevalier de Saint-Louis, né à Saint-Geniès diocèse de Viviers, en 1712, est auteur de divers ouvrages sur l'art militaire. I. *L'art de la guerre pratique*, 1754, 2 vol. in-12. II. *L'Histoire Militaire de Louis XIII et de Louis XIV;* la première en trois vol., 1755, et la deuxième en trois, 1766. III. *L'officier Partisan*, 1763, deux vol. in-12. IV. *Des stratagèmes de guerre des Français ou leurs plus belles actions militaires depuis le commencement de la monarchie jusqu'à présent*, suite de *l'Officier Partisan*, 1769, 6 vol. in-12. Il mourut en 1777.

* RAYGER (Charles), né à Presbourg en 1641, étudia en médecine à Strasbourg, à Leyde et à Montpellier, pratiqua son art avec beaucoup de succès dans sa patrie, communiqua un grand nombre d'*observations* à l'académie impériale de Vienne, qui lui méritèrent, en 1694, une place dans cette société. Il mourut à Presbourg le 14 janvier 1707. Ses *Observations* sur une infinité d'objets curieux et intéressans, qui ont rapport à la médecine et à l'histoire naturelle, ont trouvé place dans les *Miscellanea* de l'académie dont il étoit membre. On a encore de lui des *Observa-*

tions jointes à celles de Paul Sprindler, avec des notes, Francfort, 1691, in-4°.

* I. RAYMOND, comte de Modène, natif d'Avignon, s'étoit attaché au duc de Guise, avec qui il passa à Naples; mais ce duc après l'avoir beaucoup affectionné, crut dans les derniers temps de son séjour à Naples, avoir à se plaindre de lui. Raymond, dans l'intention de se justifier, publia en 1667, une *Histoire de la révolution de la ville de Naples*; à laquelle Saint-Yon, ancien secrétaire du duc de Guise, opposa l'année suivante ses Mémoires du duc de Guise.

II. RAYMOND, *V.* RAIMOND.

* RAYMONDIS (Jean-Zacharie Paradis), né à Bourg en Bresse, en 1746, mort à Paris, fut lieutenant-général du bailliage de Bresse; mais il quitta cette place pour ne s'occuper que de l'agriculture. En 1792, il demeuroit à Nice; à cette époque il se retira en Italie à l'approche des Français; mais il n'interrompit point le cours de ses observations et de ses expériences. Lorsque Louis XVI fut mis en jugement par la convention nationale, cet homme estimable étoit à Paris, et s'offrit pour être le défenseur du monarque. Après l'exécution du roi, il retourna dans ses terres, et l'on ne sait pas exactement l'époque de sa mort. Raymondis a laissé deux ouvrages estimés. I. *Traité élémentaire de morale et de bonheur*, 1784. II. *Des Prêtres et des Cultes*. Le célèbre astronome Lalande, compatriote de l'auteur, dit, en rendant compte du premier de ces deux ouvrages, « qu'il étoit le meilleur qui eut paru jusqu'alors sur cette matière. »

RAYNAL (Guillaume-Thomas-François), membre des académies de Londres et de Berlin, né à Saint-Geniès, dans le Rouergue, en 1713, entra de bonne heure chez les jésuites. Beaucoup d'imagination et de vivacité annonçoit à ces pères un de ces favoris de la nature, que leur société s'empressoit d'adopter. Le jeune Raynal professa avec distinction, et ayant été ordonné prêtre, il prêcha; et s'il ne convertit personne, il eut de nombreux auditeurs, du moins en province. Son amour pour l'indépendance s'accommodant peu du séjour du cloître et des colléges, il quitta les jésuites vers 1748, et s'établit dans la capitale. Des compilations, telles que les *Anecdotes littéraires*, trois vol. in-12; les *Mémoires de Ninon Lenclos*, in-12, et la rédaction du *Mercure de France*, furent ses ressources à Paris. Les spéculations du commerce lui paroissant devoir être plus favorables à sa fortune que les occupations littéraires, il s'y livra en 1768, et conçut ensuite l'idée d'écrire l'*Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les deux Indes*. On a eu raison de dire qu'il auroit aussi bien fait de l'intituler : *Voyages et Histoire de l'Avarice*. Cet ouvrage, publié en 1770, reçut d'abord un accueil assez équivoque; mais on en a fait ensuite en Europe plus de cinquante contrefaçons. « Cet écrit, dit la Harpe, avoit de quoi plaire à beaucoup de lecteurs : il offre aux politiques des vues et des spéculations sur tous les gouvernemens du monde; aux commerçans, des calculs et des faits; aux philosophes, des principes de tolérance et la haine la plus décidée contre la tyrannie et la

superstition ; aux femmes, des morceaux agréables et dans le goût romanesque, sur-tout l'adoration la plus passionnée et l'enthousiasme de leurs attraits. » Cependant, malgré cet éloge, un critique sage y trouve quelque confusion, des disparates, des déclamations contre les prêtres, les gouvernemens, les lois et les usages ; des récits scandaleux, peu de principes suivis, d'excellens mémoires à la vérité sur le commerce de quelques nations, mais beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes. Son style est clair, élevé, noble ; mais il prend trop souvent le ton d'un charlatan monté sur des tréteaux et débitant à la multitude effarée des lieux communs contre le despotisme et la superstition. L'auteur connoissant les défauts de son ouvrage, se mit à voyager pour le perfectionner. Il parcourut les différentes places de commerce de la France ; il promena sa curiosité en Hollande et en Angleterre ; il obtint à Londres une distinction très-flatteuse. L'orateur de la chambre des Communes apprenant qu'il se trouvoit dans la galerie, fit suspendre la discussion jusqu'à ce qu'on lui eût accordé une place marquée. Quelque temps après, l'Angleterre déclara la guerre à la France, et le neveu de Raynal pris sur un vaisseau françois fut conduit à Londres. Si-tôt que le ministre sut quel étoit l'oncle du prisonnier, il lui rendit la liberté en écrivant à Raynal : « C'est le moins que nous puissions faire pour le neveu d'un homme dont les écrits sont utiles à toutes les nations commerçantes ». Il ajouta que son souverain avoit fort approuvé sa conduite à son égard. Par-tout dans ses voyages, Raynal interrogea, et même jusqu'à l'importunité, les voyageurs les plus instruits et les négocians les plus accrédités. Au retour de ses savantes courses, il publia à Genève en 1781, une nouvelle édition de son histoire, 10 vol. in-8°. Elle offre quelques articles mieux digérés, des notices plus instructives sur la Chine, sur les Etats-Unis, sur différentes branches de commerce. Mais l'auteur y montre le même acharnement, et encore plus d'animosité contre les rois et la religion. La sorbonne déclara le livre abominable et le qualifia de délires d'une ame scélérate, qu'on ne pouvoit assez condamner, détester, exécrer. Le parlement de Paris le proscrivit le 25 mai 1781, et ordonna, sur les conclusions de l'avocat général Seguier, qu'il fût brûlé ; il décréta même l'auteur de prise de corps ; mais on lui laissa tout le temps de se retirer de Courbevoie où il se trouvoit pour se rendre aux eaux de Spa. Il parcourut ensuite l'Allemagne, et fit un voyage à Berlin. Ayant fait demander à Frédéric la permission de lui présenter ses hommages, le roi de Prusse lui indiqua le jour. Ayant parlé de ce prince avec peu de ménagement, il fut accueilli d'une manière assez froide ; Frédéric étoit debout auprès de son bureau : « Monsieur, lui dit-il, vous êtes vieux, ainsi que moi, sans façon asseyons-nous ; vous me trouvez à lire l'un de vos ouvrages : *l'Histoire du Stathouderat.* » — « C'est un des ouvrages de ma première jeunesse, et, comme il étoit rempli de présomption, il ajouta : j'ai fait mieux que cela. » — « Et quel est donc cet ouvrage, demanda Frédéric. » — « C'est, répondit Raynal, mon *Histoire philosophique des deux Indes*. » — « Je

ne la connois pas, lui répliqua le roi, je n'en ai jamais entendu parler. » Après avoir visité différentes cours, il revint en France et vécut quelque temps dans les pays méridionaux. Il y donna aux académies de Marseille et de Lyon les fonds de plusieurs prix dont il proposa les sujets. Le plus remarquable fut de déterminer si la découverte de l'Amérique avoit été utile ou nuisible à l'Europe? Il remit une somme aux pasteurs de Lausanne, pour être distribuée à trois vieillards que leur vie laborieuse et leur bonne conduite n'auroient pas mis à l'abri de l'indigence. Raynal vint à Paris en 1788 ; il s'y trouvoit lorsque l'assemblée constituante rendit des décrets dont les uns lui parurent attenter à la propriété, les autres favoriser l'effervescence du peuple. Il eut le courage de lui adresser, le 31 mai 1791, une longue lettre où il marquoit la route que cette assemblée auroit dû tenir, et les écueils qu'elle devoit éviter. Cet écrit fit peu d'impression, et tout le fruit qu'il en recueillit fut d'être insulté par les gazetiers. Raynal devint à leurs yeux un homme affoibli par l'âge ; ils auroient pu dire *mûri*. On peut en juger par cette citation : « J'osai, dit-il, parler long-temps aux rois de leurs devoirs ; souffrez qu'aujourd'hui je parle au peuple de ses erreurs. Seroit-il donc vrai qu'il fallût me rappeler avec effroi que je suis un de ceux qui, en éprouvant une indignation généreuse contre le pouvoir arbitraire, ont peut-être donné des armes à la licence. Prêt à descendre dans le tombeau, prêt à quitter cette nation française, dont je désirois ardemment le bonheur, que vois-je autour de moi? Des troubles religieux, des dissentions civiles, la consternation des uns, l'audace des autres ; un gouvernement esclave de la tyrannie populaire ; le sanctuaire des lois environné d'hommes effrénés qui veulent alternativement ou les dicter ou les braver ; des soldats sans discipline, des chefs sans autorité ; des ministres sans moyens ; la puissance publique n'existant plus que dans les clubs !.... La France entière présente deux tribus très-prononcées, celle des gens de bien, des esprits modérés, classe d'hommes muets et consternés ; tandis que des hommes violens s'électrisent, se serrent et forment un volcan redoutable qui vomit des torrens de lave, capables de tout engloutir. Vous vous applaudissez de toucher au terme de votre carrière, et vous n'êtes entourés que de ruines, et ces ruines sont souillées de sang et baignées de larmes : des bruits sourds et vagues, une terre qui fume et qui tremble de toutes parts, annoncent encore des explosions nouvelles !...... Quand la réflexion approchera de plusieurs de ces productions immaturées, elles s'évanouiront comme les vapeurs d'un songe au réveil du matin, ou elles feront naître des inconvéniens plus grands que les abus qu'elles prétendent détruire. Qui osa jamais rêver pour un grand peuple une constitution fondée sur un nivellement abstrait et chimérique ?... Dans ces temps de délire et de faction il n'y a plus que la sagesse qui soit dangereuse.... Ma pensée va jusqu'à désirer que le tombeau se referme promptement sur moi ; mais vous recevrez d'un vieillard qui s'éteint la vérité qu'il vous doit. » Les prophéties de Raynal, écoutées alors avec murmure, se sont vérifiées. Cet écrivain, las des agitations de la capitale,

effrayé des troubles qui accompagnoient la marche rapide de la révolution, alla fixer sa demeure à Passy. C'est dans cette retraite qu'il mourut, le 6 mars 1796. Le jour de sa mort il s'étoit habillé lui-même ; à six heures du soir il se mit au lit, entendit la lecture d'un journal sur lequel il fit des observations critiques ; à dix heures il cessa d'exister. Cet homme qui avoit répandu des bienfaits sur la littérature, qui chercha à payer de sa fortune des écrits utiles, étoit alors réduit à la détresse ; et on ne lui trouva, dit-on, pour tout argent, qu'un assignat de 50 liv., valant alors cinq sous en numéraire. Ses amis ont loué sa franchise, sa bonté, sa sensibilité ; ces qualités étoient accompagnées de quelques défauts, l'inquiétude, le desir excessif de la réputation, le penchant à désapprouver ce qui n'étoit pas de lui. Il a laissé, dit-on, une *Histoire de la révocation de l'édit de Nantes*, qui formeroit 4 vol. On prétend que sous la tyrannie de Robespierre, il avoit brûlé une partie de ses manuscrits. Outre son *Histoire philosophique des deux Indes*, ses ouvrages imprimés sont, I. *Histoire du Stathoudérat*, publiée en 1748, in-12, et réimprimée en 2 vol. en 1750. L'auteur le fit imprimer à ses frais ; il le vendit lui-même et en débita 6000 exemplaires. II. *Histoire du parlement d'Angleterre*, 1750, deux vol. in-12. Ces deux ouvrages ont plutôt l'air de harangues ampoulées que d'histoire. On reprocha dans le temps à l'auteur un ton épique, une affectation continuelle d'antithèses, d'énumérations de pensées brillantes, de phrases symétriques. Raynal y professoit la doctrine du despotisme et de la servitude. III. *Anecdotes littéraires, historiques, militaires et politiques de l'Europe, depuis l'élévation de Charles-Quint à l'empire, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle* ; 1753, trois vol. in-12, écrites avec plus de naturel et de vérité que l'Histoire du parlement d'Angleterre. Ce n'étoit, disoit-il, que le commencement d'un ouvrage considérable, dont la suite ne tarderoit pas à paroître, « si le public jugeoit qu'il s'étoit corrigé des défauts qu'on avoit reprochés aux histoires du Stathoudérat et du parlement d'Angleterre. » On ignore quel motif l'empêcha de continuer. Si ce fut la prévention établie par ses deux premiers ouvrages, elle étoit injuste ; car ce n'est ni la même emphase, ni la même roideur. IV. *Histoire du divorce de Henri VIII*, 1763, in-12, tirée en partie de l'ouvrage précédent. On peut comparer ce morceau, sous tous les rapports de mérite, à la Conjuration de Venise et à celle de Portugal. V. *Ecole militaire*, 1762, trois volumes in-12 ; compilation mal digérée et où l'auteur a rassemblé les exemples de lâcheté comme ceux de courage. VI. *Mémoires historiques de l'Europe*, 1772, 3 vol. in-8°. VII. *Tableau* et révolutions des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale, 1781, deux vol. in-12. VIII. Diverses *Brochures* sur la traite des nègres, l'administration de St.-Domingue, etc., imprimées à part ou insérées dans le *Conservateur*, le *Mercure*, et autres journaux.

† RAYNAUD (Théophile), né à Sospello au comté de Nice, en 1583, entra dans la société des jésuites en 1600, et y passa toute sa vie, quoique traversé par ses confrères, et sollicité d'en sortir par les étrangers. Quelques

auteurs l'ont cru Français, parce qu'il a toujours vécu en France. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie dans différentes maisons de sa compagnie, il mourut dans celle de Lyon, le 31 octobre 1663. Ce jésuite, livré tout entier à l'étude et aux devoirs de son état, refusa l'évêché d'Annecy, que le duc de Savoie le pressa d'accepter. Lors de la peste de Lyon, il fit pour cette ville, où il étoit généralement estimé, ce que saint Charles Borromée avoit fait autrefois pour l'église de Milan, etc. Cet auteur avoit l'esprit pénétrant, une imagination vive et une mémoire prodigieuse. Il avoit embrassé tous les genres. Il vouloit être original dans sa diction comme dans ses pensées. Ayant fait un chapitre sur la bonté de Jésus-Christ, il l'intitula : *Christus bonus, bona, bonum.* Quoiqu'il parût l'homme le plus doux dans le commerce de la vie, il étoit très-mordant la plume à la main. On distingue deux de ses ouvrages ; l'un intitulé : *Eroteemata de bonis et malis Libris*, c'est-à-dire, « Questions sur les bons et sur les mauvais livres ; » l'autre, *Symbola Antoniana*, Rome, 1648, in-8°, relatif au feu Saint-Antoine. Dans son livre intitulé, *Trinitas Patriarcharum*, il demande « s'il est permis à un chartreux d'user de lavemens composés de jus de viande, ou de topiques de la chair même ? » Le jésuite, fondé sur la règle de Saint-Bruno, leur interdit absolument ces sortes de remedes, si ce n'est que manquant de tous les autres alimens, ils se trouvent forcés, pour vivre, de prendre en lavemens ces jus nutritifs, ou d'appliquer sur le nombril ces sortes d'emplâtres. Théophile Raynaud a fait des *Tables pour l'Histoire sacrée et profane*, qui ont servi de modèles à nombre d'ouvrages dans le même genre.—Le même savant, dans son Traité qui a pour titre : *Laus Brevitatis*, passe en revue une grande quantité de nez ; celui de la sainte Vierge n'y est pas oublié. Selon le père Raynaud, il étoit long et aquilin, ce qui est une marque de bonté et de dignité ; et comme Jésus-Christ ressembloit parfaitement à sa mère, il en conclut qu'il devoit avoir un grand nez...... Parmi les satires qui sont sorties de sa plume, il n'y en a point de plus vive que celle qu'il publia contre les dominicains, sous le nom de *Petrus à valle clausâ*. Il s'y déchaîne contre les horribles blasphémateurs (c'est ainsi qu'il les appelle), qui ont été mettre la Vierge parmi les signes du zodiaque. Les parlemens d'Aix et de Toulouse condamnèrent au feu cette production, comme remplie de propositions diffamatoires et sacriléges contre l'honneur de la sainte Vierge, de saint Thomas d'Aquin, de sainte Catherine de Sienne, et des frères prêcheurs. Les carmes traitèrent ce jésuite bien différemment. Il avoit fait un livre en faveur du scapulaire : ils lui firent rendre des honneurs funèbres dans tous les couvens de l'ordre. Toutes ses *OEuvres*, imprimées à Lyon, 1665, en 20 vol. in-fol., n'eurent pas beaucoup de débit ; la plupart des livres du P. Raynaud avoient déjà été imprimés séparément, et il avoit eu la mortification d'en voir mettre quelques-uns à l'*Index*. Ceux-ci sont presque tous dans le tome xx°, intitulé. *Apopompæus*, imprimé à Lyon, sous le titre de *Cracovie*. *V.* HURTADO, n° I.

RAYSSIGUIER (N...), a

donné au théâtre français plusieurs pièces, l'*Aminte*, *les Tuileries*, *Polinice*, *Célidée*, *la Bourgeoise*, *Astrée et Céladon*, représentées de 1730 à 1735; mais leur extrême médiocrité n'a pas permis qu'il en restât une seule au théâtre.

RAZIAS, un des principaux d'entre les juifs, mérita par son affection et sa bienfaisance le beau nom de *Père du Peuple*. Le roi Nicanor voulut le contraindre d'adorer les idoles, et fit à cet effet entourer sa maison de 400 soldats qui enfoncèrent sa porte. Razias, se voyant ainsi forcé, se donna un coup de couteau; mais comme le coup n'étoit pas mortel, il se jeta par une fenêtre et tomba la tête la première; puis il se releva, et ramassant toutes ses forces, il courut sur une pierre élevée, s'arracha les entrailles, les jeta sur le peuple, et mourut. (*Macchab*. L. 2, c. 14, v. 39 et suivans.) « Les juifs, dit Pluquet, mettent Razias entre leurs plus illustres martyrs, et prétendent montrer, par son exemple, et par celui de Saül et de Samson, qu'il est de certains cas où le meurtre volontaire est non-seulement permis, mais même louable et méritoire.

RAZILLY (Marie de), d'une famille ancienne et noble de la Touraine, morte à Paris en 1707, âgée de 83 ans, faisoit de la poésie son plus cher amusement. Son goût pour les vers alexandrins qu'elle composoit presque toujours sur des sujets héroïques, lui fit donner le surnom de *Calliope*. Nous avons de cette demoiselle quelques *Pièces de Vers*, répandues dans différens Recueils, entre autres son *Placet au Roi*, de plus de 120 vers, en 1667. Louis XIV lui accorda une pension de 2000 livres.

† I. RAZZI (Silvain), de Florence, moine Camaldule, originaire de Marradi dans le diocèse de Faenza, mort en 1611, âgé de 84 ans, avoit changé son prénom de Jerôme en celui de Silvain; ce qui a donné occasion à plusieurs écrivains de distinguer deux RAZZI. On a de lui des Comédies et des Tragédies, dont les principales sont: *La Cecca*, *la Balia*, *la Gostanza*, *la Gismonda*, *il Tancredi*. Parmi un grand nombre d'autres ouvrages, on distingue les suivans, I. *Raccolta di orazioni a Cristo, e alla beatissima madre Maria*, Florence, 1556. II. *Miracoli della gloriosa Vergine Maria*, Florence, 1576. III. *Vite di quattro uomini illustri; farinata degli Uberti, duca d'Atene, Silvestro Medici, e Cosmo Medici il più Vecchio*, Florence, 1580. IV. *Vite di cinque uomini illustri*, Florence, 1602; V. et plusieurs autres *Vies* d'hommes illustres et de saints personnages.

† II. RAZZI (Séraphin), frère puîné du précédent, entra, à l'âge de 18 ans, dans l'ordre de St-Dominique, au couvent de St-Marc, à Florence, en 1549, et s'y rendit recommandable par ses vertus, ses talens et ses connoissances; il y mourut en 1613. Sa vie entière fut consacrée à l'étude et à composer un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont, I. *Cento Casi di Coscienza*, Florence, 1578; II. *Sermoni predicabili per l'Avvento e Quaresima*, Florence, 1590; III. *Giardino di Esempj, ovvero fiori delle Vite de' Santi*, Florence, 159[illegible]

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

PLANCHE LXXIII.

QUERENGHI.
II. QUELLIN.
QUERAS.
QUERLON.
I. QUESNAY.
I. QUESNEL.
II. QUESNEL.
QUESNOY (*Voy.* Flamand du).
QUEVEDO.
QUINAULT (Philippe).
QUINTINIE.
II. QUIRINI.

PLANCHE LXXIV.

RABELAIS.
RACAN.
RACINE (Jean).
RACINE (Louis)
RADZIVIL.
I. RAGOCZY.
I. RAIMONDI.
RAINAUD.
I. RAWLEGH.
RAMAZZINI.
RAMEAU.
I. RAMUS.

PLANCHE LXXV.

RANCÉ (l'abbé de).
RANTZAW.
RAPHAEL.
I. RAPHELEN.
I. RAPIN.
RAVAILLAC.
II. RAWLEIGH
RAYNAL.
RAYNAUD.
RÉAUMUR.
REGINO.
II. RÉGIS (Pierre-Silvain).

PORTRAITS

QUI SE TROUVENT

A LA FIN DU TOME XIV.

PLANCHE LXX.

Pierre (l'ermite).
Pindare.
Piron (Alexis).
Pitt (William)
Pitt (comte de Chatam)
Pizarre.
Platon.
III. Plessis (Richelieu).
V. Plessis (Richelieu)
I. Pline.
II. Pline.
Pluche.

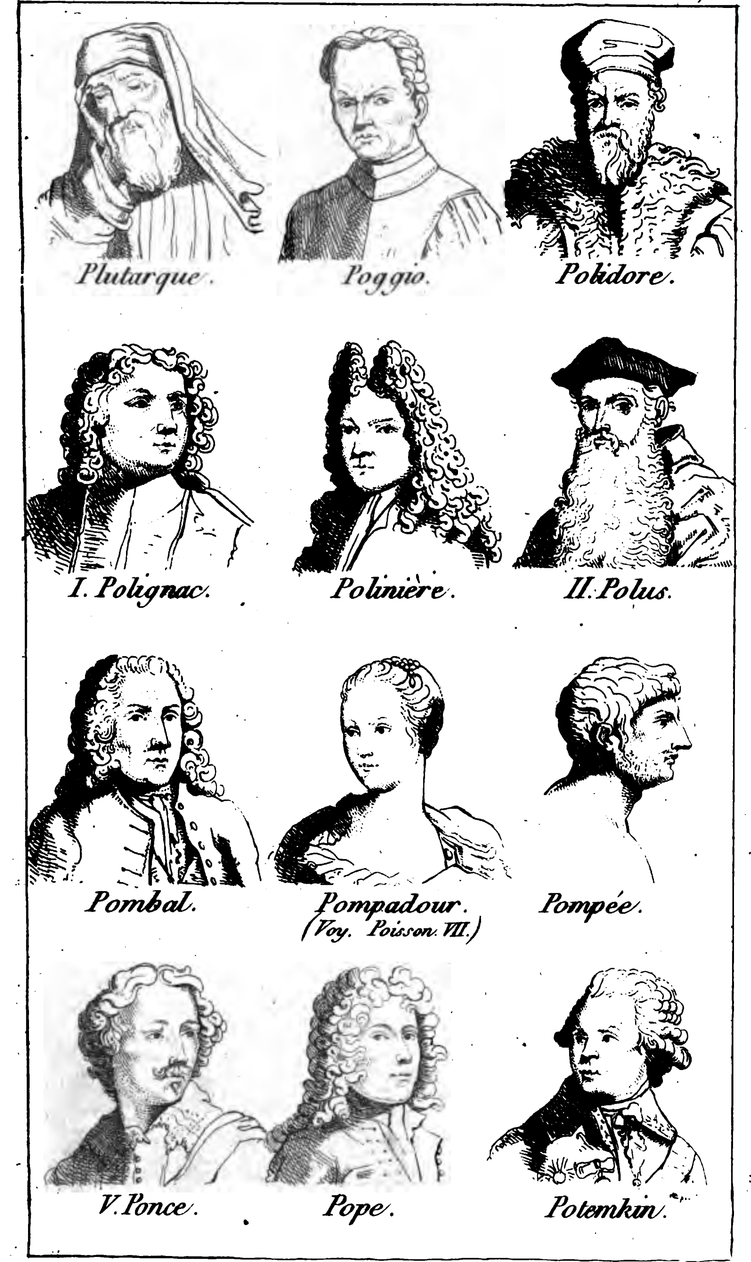
PLANCHE LXXI.

Plutarque.
Poggio.
Polidor.
I. Pelignac.
Polinière.
II. Polus.
Pombal.
Pompadour (V. Poisson VII.).
Pompée.
V. Ponce.
Pope.
Potemkin.

PLANCHE LXXII.

III. Poter.
Poussin.
II. Prestre (Vauban Le).
Préville.
Prévots (Desiles).
Prior.
Ptolémée (Philadelphe).
Ptolémée (Lagus).
Puffendorf (Samuel).
Pugatschew.
Puget (Pierre).
Puységur (Jacques).


Pierre l'Hermite.
Pindare.
Piron. (Alexis.)
Pitt. (William.)
Pitt. (Comte de Chatam.)
Pizarre.
Platon.
III. Plessis. (Richelieu.)
V. Plessis. (Richelieu.)
I. Pline.
II. Pline.
Pluche.


Plutarque.
Poggio.
Polidore.
I. Polignac.
Polinière.
II. Polus.
Pombal.
Pompadour.
(Voy. Poisson VII.)
Pompée.
V. Ponce.
Pope.
Potemkin.


III. Potter.
Poussin.
II. Prestre
(Vauban le.)
Préville.
Prévots.
(dexiles.)
Prior.
Ptolémée.
(Philadelphe.)
Ptolémée
(Lagus.)
Puffendorf.
(Samuel.)
Pugatschew.
Puget.
(Pierre.)
Puysegur.
(Jaques.)


Querenghi
II. Quellin
Queras
Querlon
I. Quesnay
I. Quesnel
II Quesnel
Quesnoy
(Voyez Flamand)
Quevedo
Quinault
(Philippe)
Quintinie
(la)
II. Quirini


Rabelais
Racan
Racine
(Jean)
Racine
(Louis)
Radzivil
I.Ragoczy
I.Raimondi
Rainaud
I.Rawlegh
Ramazzini
Rameau
I.Ramus


Rancé
Rantzaw
Raphaël
Raphelen
I. Rapin
Ravaillac
II. Rawleigh
Raynal
I. Raynaud
Réaumur
Regino
II. Regis

